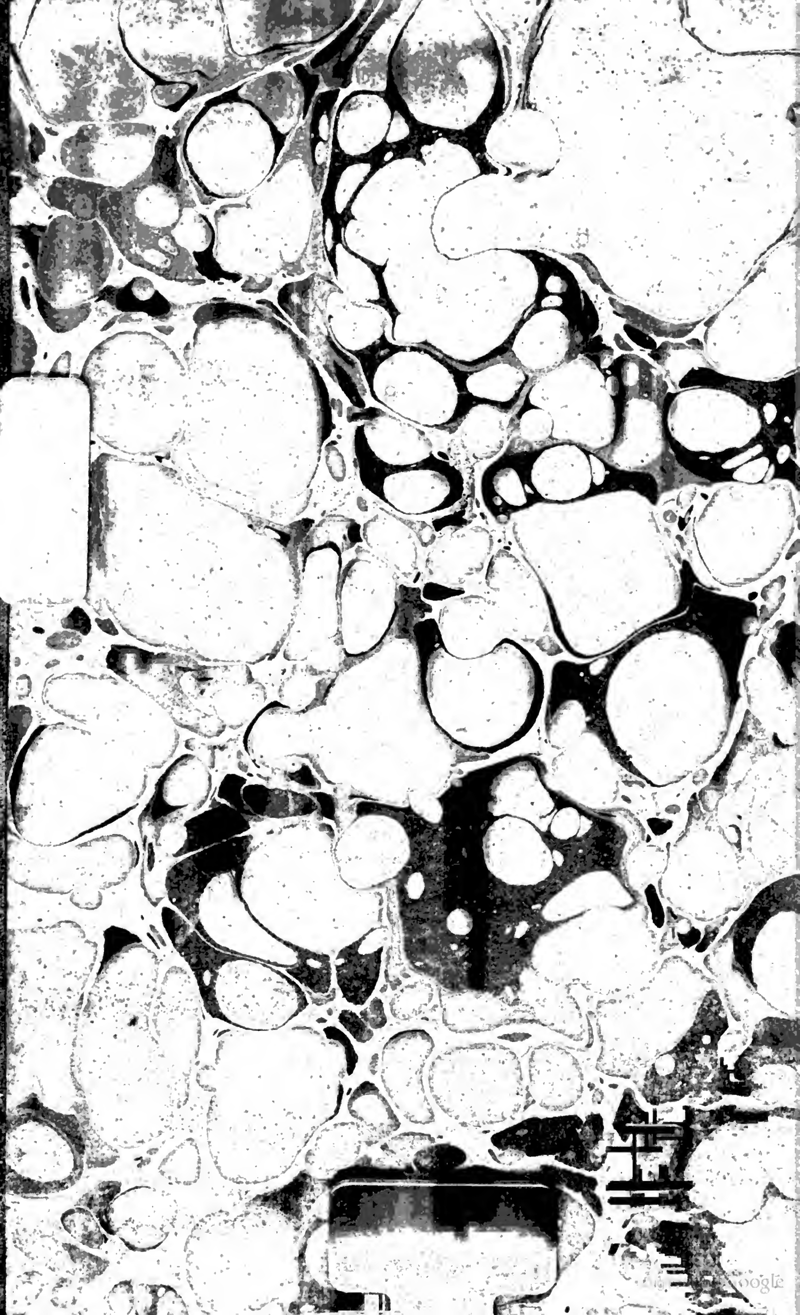
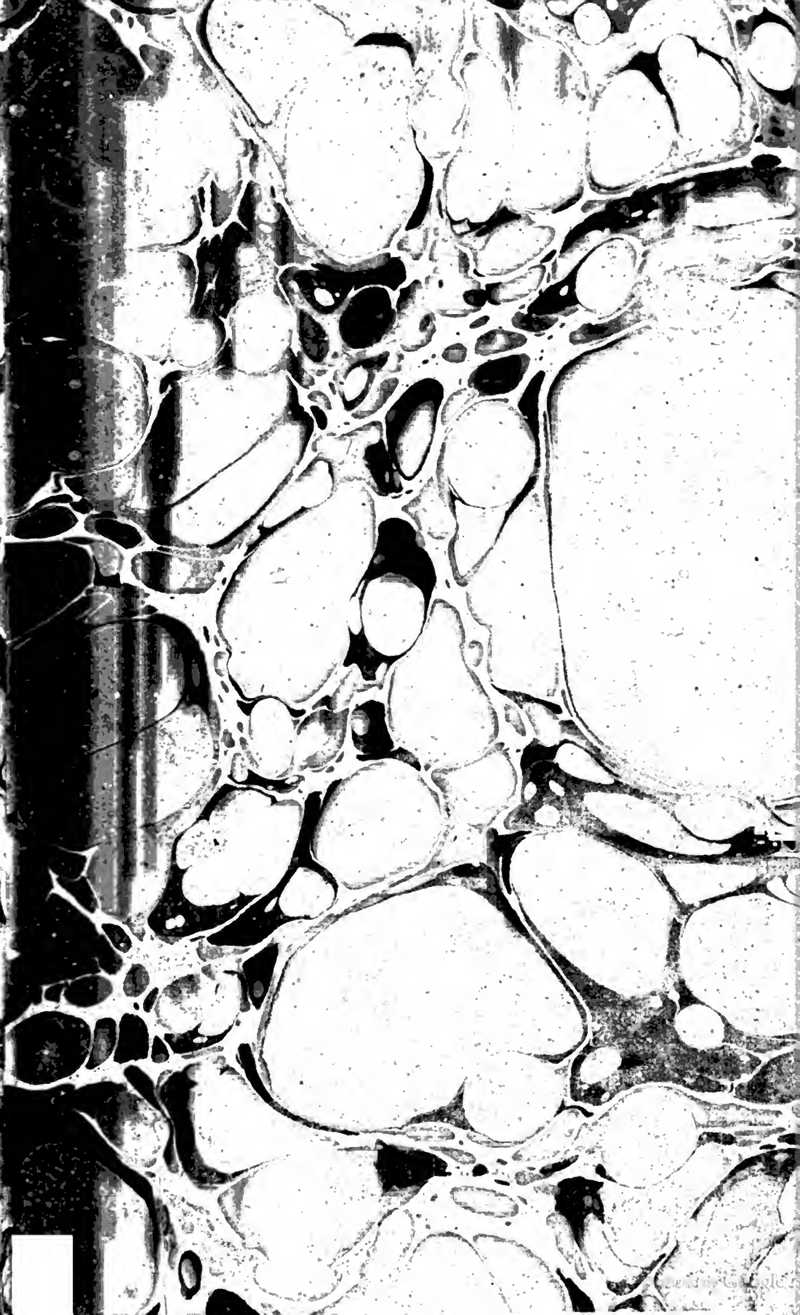






BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

EN SIX VOLUMES.

SUPPLÉMENT.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

CONTENANT

LA NÉCROLOGIE DES HOMMES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS,
DES ARTICLES CONSACRÉS
A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES,
AUX BATAILLES MÉMORABLES,
AUX GRANDS ÉVÈNEMENS POLITIQUES, ETC, ETC.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,
DE PROFESSEURS ET DE BIBLIOGRAPHES.





SUPPLÉMENT.
A. — Z.

PARIS,
FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 39,
M DCCC XXXIV.

SUPPLÉMENT.

A.

ABBAS-MIRZA (le prince), fils et héritier présomptif du shah de Perse, mort en 1833, s'était mis à la tête d'une armée pour repousser l'insurrection de l'un de ses frères. Chef du parti russe, ce prince puisait ses inspirations à la cour de St-Pétersbourg. La succession au trône, d'après cet événement, amènera probablement en Perse la guerre civile.

ABERNETHY (John), anatomiste anglais, né en 1764 à Perth en Écosse, m. à 67 ans, le 23 av. 1831, vint de bonne heure à Londres, où il se disting. autant par son applicat. aux études médic. que par la singularité de ses habitudes et de ses mœurs. Il eut l'avantage, en 1773, de recueillir les leç. du célèbre John Hunter. En 1780, il entra en qualité d'élève interne dans l'hôpital de St-Barthélemy à Londres, et peu de temps après il en devint le chirurg. en chef. Ses ouvr. ou ses *Mémoires* sur l'anatomie et la physiologie sont nombr. et au dessous de sa réputation; mais les opérat. hardies et heureuses qu'il concevait et exécutait avec une rare habileté, l'ont fait mettre au rang des plus célèbres chirurgiens modernes. Indolent, capricieux, il offrait dans son caractère un mélange inconcevable de philosophie et de puérilité, d'humanité et de rudesse. Sa vie a été une suite de saillies bizarres et d'actions honorables. Il professait avec une dignité et une éloquence qui laissaient une profonde impression dans l'âme de ses auditeurs.

ABLESSIMOF (Alexandre-Anissimovitsch), officier russe, m. à Moscou en 1784, est aut. de plus. pièces de théâtre, et entre autres du *Meûnier*, opéra comiq., représenté pour la 1re fois en 1779, et dont le succès n'est pas encore épuisé.

ABRIAL (André-Joseph, comte), pair de France, né en 1750 à Annonay (Ardèche), m. à Paris le 15 nov. 1828, était avocat au parlem. de cette ville à l'époque de la révolut., dont il embrassa les principes. Successeur de Hérault de Séchelles dans la place de commiss. du pouvoir exécutif près le tribunal de cassation, il la remplit jusqu'en 1799, fut alors envoyé par le directoire pour organiser le gouvernem. républ. à Naples, devint ministre de la justice après la révolut. du 18 brum., et enfin sénateur en 1802. Six ans plus tard il eut la mission d'organiser sur de nouv. bases les tribunaux dans la portion de l'Italie réunie à l'empire franç., et d'y mettre le nouveau code en vigueur. Le comte Abrial avait été créé grand-officier de la Légion-d'Honneur. Il fut compris par le roi dans l'organisation de la chambre des pairs en 1814.

ACCARIAS DE SERRIONE (Joseph), né à Châtillon, près Die, l'an 1709, est plus connu par quelques ouvrages d'économie politique, que comme avocat. Ce sont : *Le commerce de la Hollande*, ou *Tableau des Hollandais dans les quatre parties du monde*, Amsterdam, 1765, 3 vol. in-12; l'*Etna*, poème traduit du latin de Sévérus; *les Intérêts des nations de l'Europe, développés relativement au commerce*, Leyde, 1766, 2 v. in-4, et Paris, 1767, 4 vol. in-12; *Richesses de la Hollande*, 1768, 3 v. in-12, Londres, 1778, 2 vol. in-4 ou 5 vol. in-12, en société avec E. Luzac; *la Richesse de l'Angleterre*, Vienne, 1771, in-4. Cet écrivain mourut en 1792, à Vienne en Autriche.

ACERBI (Henri), médecin milanais, né en 1785, se fit recevoir docteur en médecine à l'université de Pavie en 1810, remplit les fonctions de médecin-assistant, puis de médec.-suppléant au grand hôpital de Milan, et celles de profess. d'hist. naturelle aux lycées de Porte-Neuve et de Saint-Alexandre, et sut trouver du temps pour toutes ces occupations, quoiqu'il vît augmenter tous les jours sa clientelle, et qu'il ne négligeât pas pour cela les travaux du cabinet. Il m. en 1827 d'une phthisie pulmonaire. Il était un des collaborateurs de la *Bibliotheca italiana*, qui se publie à Milan, et il a laissé plus. ouvr., parmi lesquels on distingue un traité intit.: *Doctrine théorico-pratique de la fièvre pétéchiale.*

ACUNHA (Tristan d'), capitaine portugais, fut chargé en 1506 du commandem. d'une escadre envoyée par le roi Emanuel au secours de François d'Almeyda, récemm. établi dans les Indes comme gouv. pour S. M. portugaise, et qui était menacé d'une attaque vigoureuse de la part du sultan d'Égypte. Deux ans après il eut la conduite d'un autre armement, celui avec lequel Alphonse d'Albuquerque se rendait aux Indes en qualité de vice-roi. Il se signala par div. exploits durant sa longue traversée, et arriva heureusem. au port de Cananor, au moment où les Portugais venaient d'essuyer un échec contre les Indiens dans un engagem. où Laurent d'Almeida avait été tué. On le retrouve en 1514 comme chef de l'ambassade que le roi Emanuel envoya avec de magnifiq. présens à Léon X, pour lui demander entre autres choses la convocat. d'un concile afin de rétablir la régularité à tous les degrés de la hiérarchie, et la cession, à titre de subvention dans la guerre qu'il faisait aux Maures, du tiers des revenus assignés à l'entretien des églises et du clergé. — Plusieurs personnages du même nom figurent dans l'histoire de Portugal. Le plus célèbre est D. Rodrigue d'Acunha, archev. de Lisbonne, et l'un des chefs de la conjurat. qui en 1640 plaça le duc de Bragance sur le trône. Ce fut ce prélat qui prêta au nouveau roi le serm. de fidélité au nom de tout le clergé portugais. Laclède le représente comme un homme pieux, modéré, simple, mais éloquent, et fort attaché aux intérêts de son pays. Le même hist. rapporte avec quelq. détail un miracle qui eut lieu tandis que D. Rodrigue d'Acunha donnait sa bénédiction aux gens du peuple sur qui l'on comptait pour l'exécution du complot ourdi par l'illustre Pinto.

ADAMS (John), né à Braintree, dans le Massachusetts, en 1755, d'une famille qui a donné aux Etats-Unis plus. patriotes d'un talent remarquable, embrassa de bonne heure la profess. de jurisconsulte, et fut désigné dès l'âge de 25 ans pour être chef de justice de l'état; mais il refusa cet emploi. Il manifesta l'un des prem. son opposit. au système tyrannique de l'Angleterre, et lors de l'insurrection de Boston, il se fit connaître comme l'un des hommes les plus capables de seconder par de bonnes mesures politiq. les efforts militaires des indépendans : aussi partagea-t-il avec D. Hancook l'honneur d'être ex-

cepté de la prem. promesse d'amnistie faite par la métropole aux insurgés américains. Lorsque ceux-ci eurent pris les armes et juré de ne les déposer que vainqueurs et libres, il fut un de ceux qui insistèrent avec le plus d'énergie et d'éloquence pour que cette grande détermınat. fût proclamée et rendue irrévocable, à la face du monde entier, par un acte digne d'elle. Th. Jefferson et lui furent chargés de proposer chacun une rédaction de l'acte : celle de Jefferson fut préférée; mais, depuis la déclarat. de l'indépendance jusqu'à la paix, John Adams fut constamment l'âme et le flambeau de l'assemblée nationale. On le vit, durant cette période si pénible, négocier des alliances et des emprunts dans toutes les cours de l'Europe. Enfin il fut un des commissaires qui, en 1782, signèrent la paix avec l'Angleterre. En 1787, il publia à Londres un ouvr. intit. : *a Defense of the constitutions of gouvernm. of the United States of America, by John Adams*, 2 v. in-8. Nous en avons une trad. franç. avec des notes et observat., par M. Delacroix, Paris, 1792, 2 vol. in-8 : dans ce livre l'auteur laissait apercevoir une prédilect. marquée pour les principes de la constitution anglaise. Aussi, dans l'assemblée qui produisit la constitut. des Etats-Unis, il fut un des membres du parti qu'on appela depuis *fédéraliste*, qui tendait à donner au président et au gouvern. gén. de plus grands pouvoirs. L'on sait que l'opinion contraire prévalut: savoir, celle de Franklin, de Madisson et de Jefferson, qui tendait à modérer l'action du pouvoir central en étendant celle des états particuliers. Après avoir rempli les fonctions de vice-président pendant les huit années de la présidence de Washington, John Adams, qui avait été consulté par cet illustre ami dans toutes les affaires importantes, lui succéda. Sous son administrat. les fédéralistes et ceux qui croyaient avoir le droit de s'appeler exclusivement les républicains s'attaquèrent avec violence à propos de la révolut. franç., dont les prem. n'apercevaient que les excès, tandis que les autres la jugeaient de plus en plus avec faveur. Cette question étrangère causa des troubles intérieurs qui donnèrent de vives inquiétudes sur la stabilité future du gouvernem. des Etats-Unis. Adams, cherchant un appui dans ce qu'on nommait ses idées anglaises, proposa un *alien-bill*, et demanda une loi qui permît la suspension de l'*habeas corpus*; mais ces proposit. furent rejetées, et leur auteur, à l'expirat. de la prem. période de son administration, ne fut pas réélu. Il vécut dans une retraite absolue tant que dura la présidence de Th. Jefferson, son heureux success., qui toutefois ne l'avait emporté sur lui que de quatre voix. Sous M. Madisson, lorsqu'il fut devenu nécessaire pour les États-Unis de venger leur honneur national par une guerre contre leur ancienne métropole, John Adams rompit le silence qu'il gardait depuis si long-temps et publia une *Lettre* pleine de raison et d'éloquence, dont le but était d'amener au sentiment général ceux des fédéralistes qui s'opposaient à la guerre. Ses adversaires les démocrates, pénétrés d'admiration, lui offrirent alors leurs suffrages pour divers emplois importans; mais il ne voulut pas rentrer dans la vie publique. Depuis 1816, sa santé s'affaiblit insensiblem. Dans les dern. années de sa vie, il ne pouvait plus porter ses mains à la bouche; mais ses infirmités ne l'empêchaient pas de s'intéresser toujours aux affaires du pays. Il m. en 1826, après avoir vu la présidence décernée à son fils, qui a été remplacé à son tour par le général Jackson. *V.* la *Revue américaine*, n° 2.

ADVENIER-FONTENILLE (HIPPOLYTE-ANTOINE), né à Paris le 15 février 1773, mort le 18 avril 1827, entra à l'école des ponts-et-chaussées, fut nommé capitaine du génie en 1794, et chevalier de la Légion-d'Honneur en 1807. Attaché au comité des fortifications, il perdit cette place; mais il devint en 1812, référendaire de 2ᵉ classe à la cour des comptes. Dans ces diverses positions, Advenier se livra à son goût pour le théâtre, et concourut à la composition de vaudevilles, tels que l'*Aînée et la Cadette*, *Panard clerc de procureur*, *Gresset*, *le Trois Mai*, *Griselidis*; on a de lui, en outre, le *Jeune oncle*, opéra-comique, et un pot-pourri : *La grande joie de la rivière de Seine*, à l'occasion des réjouissances du 18 brumaire an X, où l'on ne reconnaît pas son esprit, d'ordinaire heureux et piquant.

AERSCHOT (VAN), ecclésiastique belge, mort en 1833 à Malines, âgé de 40 ans, était professeur d'hébreu au petit séminaire, et membre du conseil de Malines pour la propagation de la foi. A une vertu solide et aux qualités les plus aimables, il joignait un grand savoir.

AGATHON, prêtre attaché à la cathédrale de Sainte-Sophie, à Novogorod, composa, en 1540, une *Chronol. complète*, en 58 tableaux, comprenant un espace de 8,000 ans. Cet ouvrage, qui existe en MS. à la biblioth. de Sainte-Sophie, dénote de la part de l'auteur des connaissances extraordinaires pour le lieu et le temps où il vivait.

AGIER-PRÉVOST (Mˡˡᵉ), m. à Genève en 1823, dans un âge très-avancé, n'a laissé qu'un roman : *Eléonore de Cressy*, Genève et Paris, 1823, 2 vol. in-12. Cette dame est connue surtout à cause de la relation d'amitié qu'eut avec elle à Lyon le jeune Bonaparte, alors sous-lieutenant. Il n'oublia point dans sa prospérité celle qu'à cette époque il ne nommait que *bonne maman*. En dernier lieu, mademoiselle Agier-Prévost reçut de l'emper. une pension de 6,000 fr. qu'on avait sollicitée pour elle.

AGOUB (JOSEPH), professeur d'arabe au collége de Louis-le-Grand, à Paris, membre de l'académie de Marseille et de plusieurs autres sociétés savantes, né en Egypte vers 1780, mort à Marseille en octobre 1832, s'était fixé en France depuis long-temps. Ce savant estimable coopérait à la rédaction de plusieurs recueils littéraires, et, indépendamment des résultats de ses études spéciales sur les langues de l'Orient, on a de lui des *Vers* pleins de grâce et de fraîcheur.

AGOULT (CHARLES-CONSTANCE-CÉSAR-LOUP-JOSEPH-MATTHIEU d'), évêque, né à Grenoble en 1749, fut d'abord grand-vicaire de Rouen, avec le titre d'archidiacre du Vexin français, et devint évêque de Pamiers en 1787. Son épiscopat fut court, mais marqué par la fondation d'un hôpital. Dans les débats relatifs à la constitution civile du clergé, il adhéra à l'*Exposition des principes* de l'archevêque d'Aix, puis il émigra en Suisse dès 1789. Il revint secrètement à Paris vers la fin de 1790 par ordre du roi, dont il reçut les confidences, et dont il approuva le projet de quitter la France. Il était reparti toutefois avant l'exécution de ce projet. Rentré en France en 1801 après avoir donné sa démission du siége de Pamiers, sur l'invitation du pape, il m. à Paris en 1824. On a de lui quelques écrits : ils indiquent un homme qui ne manquait pas de l'habitude de raisonner sur les affaires publiques. Il nous suffira de citer ses *Lettres à un jacobin*, ou *Réflexions politiq. sur la constitut. d'Anglet. et la charte roy., considérée dans ses rapports avec l'anc. constitut. de la monarchie fr.*, Paris, Egron, 1815, 1816, in-8; *des Impôts indirects et des Droits de consommat.*, etc., ib., H. Nicolle, 1817, in-8, et son *Essai sur la législat. de la presse* (anon.), 1817, in-8. L'évêque de Pamiers a laissé plusieurs manuscrits.

AGOULT (ANTOINE-JEAN, vicomte d'), frère du précédent, fut constamment attaché à la maison de Bourbon, dont il partagea toutes les vicissitudes. Mousquetaire en 1768, sous-lieutenant des gardes-du-corps en 1781, mestre-de-camp en 1783, et commandeur de l'ordre de Saint-Lazare en 1787, il émigra en 1791, fit la campagne de 1792 sous le prince de Condé, rejoignit Louis XVIII à Vérone, et l'accompagna depuis en Allemagne, en Russie et en Angleterre. Il rentra en France avec ce prince, qui le nomma premier écuyer de Madame, lieute-

nant-général, commandeur de Saint-Louis, et gouverneur de Saint-Cloud. Il mourut le 9 avril 1828, à l'âge de 78 ans. Sa veuve a accompagné madame la dauphine dans son nouvel exil.

AIGREMONT (le général baron d'), colonel du 13e régiment des cuirassiers en 1809, mérita, à la bataille de Wagram, le titre d'officier de la Lég.-d'Honneur. De là il passa en Espagne, et s'y distingua, notamment à la bataille de Lérida, qui eut lieu le 23 avril 1810. Le succès de cette journée, auquel il contribua, lui valut le grade de général de brigade. Le 23 avril 1814, il se rendit auprès du duc de Berri, sur la route d'Abbeville, fut nommé le lendemain chevalier de Saint-Louis, et depuis maréchal-de-camp. Il est mort en janv. 1827. C'était un des meilleurs officiers de l'arme de la cavalerie.

AIKIN (JOHN), méd. et littérat. angl., né à Kilworth, comté de Leicester, en 1747, exerça la médecine successivem. à Chester et à Warrington, et professa dans cette dernière ville la physique et la chimie, tout en étudiant les belles-lettres et l'histoire naturelle. L'académie de Warrington s'étant dissoute en 1780, il alla prendre à l'université de Leyde le bonnet de docteur en médecine, et vint ensuite exercer sa profession à Yarmouth, d'où il alla définitivement s'établir à Londres en 1792. Il s'adonna dès-lors presque exclusiv. à la littérature jusqu'à sa m., arrivée en 1822. Il a coopéré puissamment à la rédaction de plusieurs journaux, tels que le *monthly Magazine*, l'*Atheneum*, le *classical Journal* de Valpy, et a laissé un grand nombre d'ouvrages écrits avec élégance, et qui, s'ils n'indiquent point un esprit supérieur, attestent du moins des connaissances variées, de la critique et une rare facilité de rédaction. On estime surtout parmi ses ouvrages : *general Biography, or Lives of the eminent persons of alliages, countries*, etc. Londres, 1799-1815, 10 vol. in-4 (il eut pour collaborateurs le D. Enthfield, Th. Morgan, Nicholson et W. Johnston); *Annals of the reign of Georges III*, 1813, 2 vol. in-8; 2e édit., plus complète (1820), 3 vol. in-8; trad. en franç. par J.-B.-B. Eyriès. Paris, Gide fils, 1817 et 1820, 3 vol. in-8.

AILLAUD (l'abbé P. TOUSS.), né à Montpellier, le 1er novembre 1759, mort à Montauban à la fin de 1826, fut professeur de rhétorique, ensuite bibliothécaire de la ville de Montauban. Ses principaux ouvrages sont l'*Egyptiade*, poème sur la campagne de Bonaparte en Egypte, calqué sur le plan de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, mais où l'auteur a plus consulté son admiration pour son héros, que la force de son talent poétique; 2e édition, Paris, Lenormand, 1813, in-8; *les Argonautes de l'humanité*, poème en 11 chants, Montauban, 1817, in-8; *le Triomphe de la révélation*, poème en 4 chants; *le nouveau Lutrin, ou les Banquettes*, poème héroï-comique en 8 chants, Montauban, 1803, in-8; *Tableau politique, moral et littéraire de la France, depuis le règne de Louis-le-Grand jusqu'en* 1815, Montauban et Paris, 1823, in 8. Il avait entrepris une *Nouvelle Henriade*, poème héroïque qui devait avoir 12 chants; le premier seul a été publié.

AIRENTI (JOSEPH-VINCENT), archevêque de Gênes, né le 20 juin 1767, à Dulcédo, diocèse d'Albenga, mort le 3 septembre 1831, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et fut transféré des siéges de Savone et de Noli à celui de Gênes. Il publia, en 1814, lorsqu'il présidait la bibliothèque Calamata, ses *Recherches historico-critiques sur la Tolérance religieuse des anciens Romains*, Gênes, in-8 de 316 pages. Son *Explication de la table de Peutinger* a mérité les éloges du baron de Zach dans la Correspondance astronomique de ce savant.

ALBA-LITTA (comte d'), mort à Milan le 11 janvier 1832, âgé de 73 ans, est auteur d'un ouvrage : *Le illustre Famiglie Italiane*, qui donne beaucoup de lumières sur l'histoire du moyen-âge en Italie.

ALBANY (LOUISE-MAXIMILIENNE DE STOLBERG, comtesse d'), née en 1752 à Mons, en Hainaut, fut mariée fort jeune au prince Charles-Edouard, dernier prétendant à la succession des Stuarts. Les cours de la maison de Bourbon, qui se croyaient intéressées à ne pas laisser éteindre l'illustre race des Stuarts, arrangèrent ce mariage, en assurant un apanage convenable aux deux époux. Mais, après la mort de Charles-Edouard, la comtesse d'Albany s'unit au poète Alfieri par un mariage secret, et ils vinrent ensemble se fixer à Florence. Toutefois la veuve du dernier des Stuarts n'en reçut pas moins à ce titre d'honorables secours du gouvernement anglais, lorsque la révolte française eut compromis sa fortune et celle d'Alfieri. Celui-ci trouva la félicité dans le commerce de la comt. d'Albany. Elle redevint veuve en 1803, et, malgré les manifestations de regrets qu'elle paya à la mém. du poète qui avait été plus de vingt ans le compagnon de sa vie, on croit qu'elle contracta un trois. hymen. A sa m., survenue le 29 janvier 1824, un testament qu'elle avait dressé dès 1817 mit en possession de son héritage le peintre Fr.-Xavier Fabre de Montpellier, qu'elle avait connu à Florence du vivant d'Alfieri. Par une donat. entre vifs, elle l'avait précédemment institué posses. des livr., MSs., tabl. et objets d'art provenant de la success. de l'aut. d'*Octavie* et de *Mirrha*.

ALBIGNAC (PHILIPPE-FRANÇOIS, comte d'), lieutenant-général, émigra en 1792, à peine au sortir de l'enfance, servit quelque temps dans l'armée des princes, et s'attacha ensuite au service d'Autriche. Rentré en France, il fut d'abord simple soldat, puis officier dans les gendarmes d'ordonnance. En 1807, Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, lui conféra le grade de lieutenant-général, avec le titre de comte de Ride, et en fit à la fois son ministre de la guerre et son grand-écuyer. D'Albignac s'honora comme militaire par la destruct. des bandes du fameux partisan Schiller en 1809.

ALEXANDRE Ier PAULOVITSCH, emper. autocrate de toutes les Russies, roi de Pologne, etc., né le 24 décembre 1777, était l'aîné des fils de l'infortuné Paul Ier, dont la fin tragique le rendit maître du trône (24 juillet 1801). Sa première ambition fut de régner par l'amour des peuples et d'assurer leur bien-être. Dans cette vue, il tendit de tous ses efforts à hâter les progrès de la civilisat., dont Catherine II avait aidé les premiers développemens dans un sens libéral. Conformément au plan tracé par cette souveraine, de nouvelles univ. furent organisées, et l'enseignement des hautes sciences y eut ses chaires comme celui des lettr. sacrées et profanes; enfin une école de marine fut établie dans la capitale de l'empire. L'industrie et le commerce vinrent vivifier des contrées jusque-là incultes, et les améliorations introduites dans l'administration de la justice achevèrent de remplacer par le sentiment du droit la dégradante stupeur qu'impose au faible l'appareil de l'autorité arbitraire. La création d'un sénat dirigeant, corps intermédiaire entre le prince et la noblesse, mit désormais aussi le trône des tzars à l'abri des complots de ceux qui jusque-là en étaient moins les appuis que les régulateurs. Le succès de ces mesures fut incalculable; mais elles ne pouvaient obtenir toutes également l'approbation unanime. Les hommes attachés aux anciennes institutions accusèrent le jeune monarque d'obéir imprudemment aux suggestions du *philosophisme*. Le colonel Laharpe, instituteur d'Alexandre, était surtout l'objet de leur animadversion. Un traité signé à Paris le 4 juin 1802 avait confirmé les relations amicales de la Russie avec la France Cependant la politique extérieure du nouv. règne n'avait pas une allure décidée. C'était, comme on sait, une sorte de dévotion envers Napoléon, qui avait servi de base à l'alliance conclue par l'empereur Paul avec la France : son successeur, en favorisant dans ses états le développement des idées

libérales, était beaucoup du prix que le vainqueur de Marengo attachait à l'alliance de la Russie pour ses projets ultérieurs. Des explications très-vives eurent lieu entre celui-ci et l'ambassadeur de Russie (M. de Markoff), au sujet de la rupture de la paix d'Amiens, et il s'ensuivit un changement dans le système réciproque des deux puissances. Ce n'est pas qu'il tardât à Alexandre de s'essayer à la gloire toujours funeste des guerriers : il avait fait preuve de dispositions contraires, en réglant, dès le 24 sept. 1802, les longs démêlés de la Russie avec la Porte au sujet de la Moldavie et de la Valakie; mais enfin les circonstances commandaient. Il conclut d'abord avec la Suède une convention secrète, dirigée contre Napoléon (14 janvier 1805), puis, les 11 avril et 9 août suiv., furent signés à Saint-Pétersbourg et le traité de concert et les déclarat. par lesquelles la Grande-Bretagne, l'Autriche et la Russie s'unissaient pour combattre le nouveau maître de la France et de l'Italie. Les rapides manœuvres de Napoléon, ses victoires, déconcertèrent les plans de la coalition; la journée d'Austerlitz et le traité de Presbourg, qui en fut la suite, firent retomber sur la Russie et la Prusse tout l'effort du vainqueur. Elles se virent humiliées à leur tour par l'issue des batailles d'Eylau et de Friedland, et alors eut lieu l'entrevue fameuse sur le Niemen, où les deux empereurs, en s'embrassant, se jurèrent une amitié éternelle. C'est là que furent posées les bases de la paix de Tilsitt (*voy.* ce mot). La Suède n'ayant pas voulu séparer ses intérêts de ceux de l'Anglet., une armée russe ne tarda pas à s'emparer de la Finlande, qui depuis fit partie des états d'Alexandre. Ce prince, dans une nouvelle entrevue avec Napoléon à Erfurt, renouvela l'engagement de maintenir rigoureusement le blocus continental; mais cette mesure, dont l'objet était d'amener enfin l'Angleterre à signer une paix durable, eut pour résultat nécessaire de paralyser aussi le commerce de la Russie, et ce fut un assez puissant motif pour décider Alexandre à opérer des modifications dans le système convenu. Au reste, il ne pouvait tarder à se lasser du rôle que lui assignait la politique ambitieuse de Napoléon, et l'on peut croire que les premiers résultats de la guerre aussi injuste qu'impolitique dans laquelle ce dern. s'était engagé avec l'Espagne, éclairèrent la conscience de l'emp. des Russies, et le disposèrent à prêter l'oreille aux représentations du cabinet de Saint-James. La paix de Fredricsham (5[17] sept. 1809) avait mis fin aux démêlés de la Russie avec la Suède. La France avait également fait sa paix avec cette dern. puissance, et, après avoir dicté à l'Autriche les conditions d'une nouvelle alliance, Napoléon pensait pouvoir déjà commander en maître à l'Europe. Ce fut précisément l'instant d'une rupture avec la Russie. Les récriminat. échangées de part et d'autre n'étaient en réalité que des prétextes spécieux. Tandis que les diplomates russes négociaient les traités de St-Pétersbourg (5 avril 1812) avec la Suède, de Bucharest (28 mai) avec la Porte, d'Oerebro (18 juillet) avec la Grande-Bretagne, et enfin l'alliance de Veliki-Louki (20 juillet) avec la régence espagnole, Napoléon dirigeait en toute hâte sur Moscou les cohortes hétérogènes de cette grande armée qui, victorieuse jusqu'à la capitale de la Russie, ne trouva, quand elle y fut arrivée, qu'un immense désert (*v.* ROSTOPCHIN), et fut presque anéantie par les frimats et la famine pendant une retraite dont l'imprévoy. de son chef aggrava l'horrible désastre. Cependant Alexandre était accouru à Varsovie : de là il fit à tous les rois et à tous les peuples (22 févr. 1813) cet appel, qui détacha aisément d'une cause que la fortune trahissait aussi, des alliés qui l'avaient embrassée moins par choix que par force. La bataille de Leipsig, où la puissance de Napoléon fut décidément brisée, a noté d'infamie les cohortes qui y désertèrent les lignes franç. pour tourner immédiatement leurs armes contre elles (*v.* FRÉDÉRIC Ier). Alexandre était maintenant le chef de la coalit. des puissances européennes, enfin victorieuses. Leurs troupes franchirent le Rhin, et, dès le 24 février 1814, les souverains de Russie, d'Autriche et de Prusse, réunis à Chaumont, y signaient un prem. manifeste que suivit, le 1er mars, la publication du traité de la quadruple alliance. L'objet de cette dern. coalition était « la poursuite vigoureuse de la guerre contre la France, jusqu'à la conclusion d'une paix génér., sous la protection de laquelle *les droits et la liberté de toutes les nations pussent être établis et assurés.* » Des intelligences avaient été pratiquées à l'intérieur pour faciliter l'entrée de la capitale aux alliés : on se rappellera long-temps l'accueil qu'ils y reçurent de ceux qui les appelaient de leurs vœux (31 mars). La maison de Bourbon allait recouvrer un trône que pouvaient seules relever maintenant des garanties de paix et l'indispensable appui de l'amour des sujets. Alexandre, qui ne se montrait pas moins jaloux de l'estime des Français qu'il était flatté de leur courtoisie, déclara alors, tant en son nom qu'en celui de ses alliés, « qu'ils ne traiteraient plus avec Napoléon Bonaparte ni avec aucun membre de sa famille; mais qu'ils respecteraient l'intégrité de la France, telle qu'elle avait existé sous ses anciens rois, et qu'ils reconnaîtraient la constitution que la nation franç. se donnerait. » Le désintéressement et la noble conduite de l'emper. des Russies méritait assurém., à beaucoup d'égards, les témoignages presque incroyables d'admiration qu'il reçut pendant son premier séjour à Paris. Il quitta cette ville après la conclusion du traité de paix définitif avec le roi de France (*v.* LOUIS XVIII), et partit avec le roi de Prusse pour Londres, d'où, à la fin de juin, il alla rejoindre à Carlsruhe l'impératrice son épouse (Alexandre avait été marié, dès le 9 oct. 1793, à Louise-Marie-Auguste de Baden-Baden, dont il n'a pas eu d'enfans). Le retour de l'autocrate des Russies dans sa capitale y fut fêté avec le dernier degré de l'enthousiasme; lui seul paraissait n'être pas orgueilleux de sa fortune, et il sut se contenir assez pour refuser le titre de *Béni*, que le sénat voulait lui décerner. « Je ne dois pas oublier, dit-il en cette occasion, que la modestie et l'humilité sont des vertus chez le souverain comme dans ses sujets. » Cepend. un congrès se rassemblait à Vienne. Alexandre, y étant arrivé le 25 septembre 1814, déclara que son dessein était de placer sur sa tête la couronne de Pologne. Le congrès ne mit aucun obstacle à cette prétention, et l'emp. et roi joignit encore de nouvelles acquisitions à son immense empire par la cession de territ. qu'il obtint vers le même temps de la Perse. Tandis que se réglaient les derniers arrangemens des puissances à Vienne, on y apprit la rentrée de Napoléon aux Tuileries. Le congrès ouvrit incontinent de nouvelles délibérations; dont le résultat fut la mise hors la loi du fugitif de l'île d'Elbe, et la convention de diriger sur Paris tout ce que les monarques alliés comptaient de forces disponibles. L'armée russe se mit en mouvement la prem.; mais elle n'avait pas rejoint les troupes de l'Angleterre et de la Prusse, que déjà la journée de Waterloo (*voy.* ce mot) avait terminé la campagne de 1815. Un seul des corps de l'armée d'Alexandre poursuivit sa marche vers Paris, et ce prince y arriva lui-même le 11 juillet 1815. L'état des choses et sa propre attitude donnaient cette fois moins d'importance au séjour d'Alexandre dans la capitale de France. Il en partit presque aussitôt pour aller assister dans Bruxelles au mariage de sa sœur, la grande-duchesse Anne, avec le prince royal des Pays-Bas. De là il se rendit en Pologne, et il y promulgua la constitution que cette nation supporta, non sans regrets, jusqu'en 1830. On sait que le traité de la *Sainte-Alliance* a été conçu et proposé par Alexandre. Le temps n'est pas venu de juger ce pacte de famille entre tous les souverains. Peut-être sa destination primitive fut-elle tout autre que l'ont

fait croire ses premiers résultats; du moins il est avéré que certaines idées mystiques avaient trouvé accès près d'Alexandre, dès le temps où madame de Krudner (*v.* ce nom) commençait en Europe le singulier apostolat qui l'a rendue fameuse; et l'ukase impérial du 1[er] janv. 1816, qui bannit les jésuites des états de la domination russe, semble offrir quelque coïncidence avec la grande entreprise politico-relig. de l'inspirée courlandaise. Alexandre, qui a trouvé une assez belle part de gloire à poursuivre l'exécution des plans de la grande Catherine, s'était arrêté dans le dessein, d'abord manifesté, de soutenir la cause des Grecs. Ses engagemens politiques l'empêchaient-ils d'accéder en ce point aux vœux de la nation et du clergé de Russie? c'est encore une question que résoudra l'histoire. Le jugement qu'on peut dès à présent porter sur Alexandre, c'est qu'il fut le souverain le plus véritablem. paternel qu'ait eu l'empire des Russies. Ce prince m., âgé de 48 ans, le 1[er] déc. 1825, dans la ville de Taganrock, à 500 lieues de sa capitale. L'ordre de success. appelait à régner après lui le prince Constantin, son frère, qui a cédé ses droits à son plus jeune frère, aujourd'hui régnant sous le nom de Nicolas I[er]. M. Alphonse Rabbe a publié en 1826 une *Hist. d'Alexandre I[er], emp. de toutes les Russies et des princip. événem. de son règne*, Paris, Treuttel et Wurtz, 2 vol. in-8.

ALEXEIEF. V. Dejnef au *Supplément*.

ALIMPE ou ALIMPIUS, moine du couvent des Grottes à Kief, en Russie, dans le 12[e] S., est le plus ancien peintre de ce pays. Il enrichit un gr. nombre d'églises de ses tableaux, sans exiger aucune rétribution pour son travail, et il a été mis au nombre des saints par le clergé russe.

ALLIER DE HAUTEROCHE (Louis), chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et du Saint-Sépulcre, issu d'une famille noble de Lyon, m. en nov. 1827, fut jeté dès son jeune âge à Constantinople, par la tourmente révolutionnaire. Ce fut là qu'il se mit à former une collect. de méd. grecq., qu'il augmenta beauc. dans le cours de ses voyages dans l'Attique et en Égypte. Il revint en France en 1800; mais le Levant n'avait point cessé de l'intéresser, et il se trouva heureux d'être successivement employé par le département des affaires étrangères, d'abord comme consul à Héraclée, dans la mer Noire, et à Cos, dans l'Archipel; ensuite comme attaché au consulat-général de Smyrne, et à l'inspection générale du Levant. C'est en cette dernière qualité qu'il accompagna le baron Félix de Beaujour, son ami, dans la tournée que cet inspecteur-général fit, en 1817, de tous les établissemens français en Turquie. Allier de Hauteroche eut, pendant ce voyage, l'occasion et le loisir d'augmenter sa collection, où l'on a vu figurer le Persée de Macédoine et le Démétrius Poliorcète, qui enrichissent aujourd'hui le Cabinet de la Bibliothèque royale. De retour à Paris, il s'occupa de mettre de l'ordre dans ses trésors d'archéologie; il classa ses médailles, les décrivit, et il commençait à les faire graver quand la mort le surprit au milieu de ce travail. Il a laissé la collection la plus complète de médailles grecques qu'il y eût peut-être en Europe, dans les cabinets particuliers. Il avait composé quelques *Dissertations* intéressantes, pour les Sociétés savantes dont il était membre, telles qu'un *Essai* sur l'explication d'une Tessère antique, portant deux dates, qu'il publia en 1820, et qui fixe une époque importante dans l'histoire de Syrie; une *Notice* sur les deux Sapho, lue dans le mois d'août 1822, à la Société asiatique; et un *Mémoire* sur une médaille anecdote de Polémon I[er], roi de Pont, imprimé à Cambrai en juillet 1826. Il a légué au Cabinet du roi deux morceaux extrêmement précieux; savoir, la Tessère syrienne à double date, dont il vient d'être parlé, et une médaille en or, de Persée, roi de Macédoine, pièce jusqu'à présent unique. Il a en outre fondé, en faveur de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, une rente perpétuelle de 400 fr., pour être annuellement employée en un prix à décerner au meilleur ouvrage de numismatique. C'est en 1825 qu'il avait fait ces actes de dernière volonté.

ALQUIER (Charles-Jean-Marie), conventionnel et ambassad., né à Talmont, aujourd'hui département de la Vendée, en 1752, avait occupé plusieurs charges de magistrat. à La Rochelle, lorsqu'il fut élu député du tiers-état du pays d'Aunis aux états-généraux de 1789. Il siégea au côté gauche de l'assemblée, et s'y fit remarquer surtout par les rapports nombreux qu'il fut chargé de faire et dont les conclusions furent souvent adoptées. Elu, après la session, président du tribunal criminel du département de Seine-et-Oise, il fit en 1792 de courageux mais inutiles efforts pour soustraire à la mort les prisonniers qu'on amenait d'Orléans à Paris. La même année, ayant été nommé député de Seine-et-Oise à la convention nationale, il fut chargé de plusieurs commissions dans les départem. Son vote dans le procès de Louis XVI fut celui-ci: « La mort avec sursis jusqu'à la paix, époque à laquelle le corps législatif assemblé aura la faculté de commuer la pe ne; mais l'exécut. immédiate du jugem., dans le cas où l'invasion du territoire français aurait lieu de la part d'une armée étrangère ou de celle des ci-devant princes français émigrés. » Alquier traversa le régime de la terreur, sans en être ni victime, ni complice: il s'éleva même en 1794 contre les crimes commis dans la Vendée, et accusa le général Turreau d'avoir donné des ordres d'une extrême violence. En 1795, il fut un de ceux qui organisèrent provisoirem. les nouvelles administrat. de la Hollande. Il entra au conseil des anciens, lors de la mise en activité de la constitut. de l'an III, en fut élu secrétaire, et y fit plus. rapports qui furent accueillis favorablement. En 1798, il entra dans la carrière diplomatiq., qu'il suivit avec succès sous le directoire, le consulat et l'empire. D'abord consul général à Alger, il devint presque aussitôt ministre résident, puis ministre plénipotent. près l'électeur de Bavière. Après avoir été quelques semaines receveur général du département de Seine-et-Oise en 1799, il fut nommé par les consuls à l'ambassade d'Espagne, et il négocia avec la cour de Madrid la rétrocession de la Louisiane en échange de la Toscane. Rentré en France au commencem. de 1801, il fut chargé aussitôt d'aller comme ministre plénipotentiaire traiter de la paix à Florence avec la cour de Naples. Immédiatem. après la ratificat. du traité de Florence, qui assurait à la France, entre autres avantages, la possession de l'île d'Elbe, il fut nommé à l'ambassade de Naples, où il eut d'abord assez de crédit pour déterminer la retraite du ministre Acton, et dont il ne se retira qu'à la fin de 1805, lorsque la cour des Deux-Siciles eut renoncé ouvertement à la neutralité qu'elle avait promise au cabinet de Paris. Alquier se rendit alors à Rome, où il remplaça bientôt le cardinal Fesch comme ambassadeur auprès du saint-siége. Il ne tarda pas à voir combien la résistance du pontife était noble et combien elle serait persévérante: il ne cacha pas son opinion à son gouvernem.; il fut rappelé à Paris, ne tomba pas dans la disgrâce toutefois, et se rendit en 1810 à Stockholm en qualité d'envoyé extraordinaire. Il avait l'ordre d'exiger l'observat. la plus stricte du système continental, ce qu'il était à peu près impossible d'obtenir, surtout en Suède. Aussi le négociateur passa-t-il en Danemarck l'année suivante avec le même titre. Il y conclut en 1813 un traité d'alliance offensive et défensive, auquel il eut l'art de tenir Frédéric VI attaché jusqu'à la chute de Bonaparte. Rappelé par Louis XVIII en 1814, il fut banni en 1816, quoique son vote, absolument conditionnel, n'eût pas été compté par le fait au nombre de ceux qui décidèrent la mort de Louis XVI. Rentré en France en 1818, il y mourut en 1826.

AMATA (Giuseppe), plus connu dans les mis-

sions du pays des Birmans sous le nom de *Padre don José*, était né à Naples, et avait été choisi en 1783, par le collége de la Propagande de Rome, pour répandre la foi chrétienne chez les Birmans, où il arriva en 1784. José habitait ordinairement au sein de son troupeau, qui se composait de 5 petits villages renfermant environ 175 maisons et 960 âmes, et situés dans le district de Dibayen, à environ 30 milles au N.-O. de cette ville. C'est au village de Moumiha qu'il est mort au commencement de 1832, à l'âge d'environ 63 ans. Par ses vertus, sa bienfaisance et ses profondes connaissances, il avait su se concilier l'estime et le respect des birmans et du roi lui-même. Il était savant dans la médecine, la botanique et les autres parties de l'histoire naturelle, et avait même fait des collections et recueilli des notes précieuses sur des plantes et des animaux inconnus qui lui furent dérobés par un soldat après la défaite de l'armée des Birmans dans la dernière guerre avec les Anglais. Il possédait en perfection le pali et le birman, et était très-versé dans la littérature de cette dernière langue. La peinture, qu'il exerçait avec quelque habileté, lui servait de délassement. Il a été enterré en grande pompe, et son corps conservé dans du miel jusqu'à ce que son troupeau se rassemblât pour procéder à cette cérémonie.

AMATI, famille de luthiers célèbres de Crémone, vers le milieu du 17e S. Nicolas, Antoine et André Amati ont les prem. apporté un perfectionnem. notable dans la facture des instrum. à corde. Nicolas, l'aîné des trois frères et le fondat. de leur école, fut le maître de Stradivarius, qui l'a surpassé.

* AMELOT (Sébast.-Michel), né à Angers le 5 septembre 1741, mort à Paris le 2 avril 1829, appartenait à une famille qui a donné à l'Eglise un archevêque de Tours au XVIIe siècle, et à l'Etat des magistrats et des ministres; le marquis de Chailloux, son père, était colonel d'infanterie. Devenu évêque de Vannes en 1774, tel fut son empire sur son clergé à l'époque de la révolution, que, sur tous les prêtres qui desservaient les 160 paroisses de son diocèse, il y en eut à peine 20 qui firent le serment. Appelé à la barre de l'assemblée constituante, il eut à Paris son logement pour prison, passa en Suisse après la session, et de là à Ausbourg, puis à Londres en 1800. Amelot fut l'un des treize évêques qui refusèrent leur démission demandée à la suite du concordat; ils la donnèrent cependant, lorsque Louis XVIII leur eut adressé un nouvel appel. A son retour en France, Amelot, devenu aveugle, ne s'occupa plus que de bonnes œuvres. Il était le plus ancien évêque de France, quand la mort l'atteignit dans sa 88e année.

AMFREVILLE (François GUYOT DESLOGES d'), chanoine honoraire d'Autun, né le 18 juill. 1771 à Eu en Normandie, mort à Autun en octobre 1833, entra au service à l'âge de 15 ans, émigra et fut attaché à l'armée de Condé jusqu'en 1795. Une blessure grave lui valut la croix de St-Louis. D'Amfreville entra ensuite dans l'état ecclésiastique. Il était aumônier de l'hôpital militaire de Presbourg, lorsque la peste y exerçait ses ravages; son zèle pour les malades lui fit contracter le mal; on le crut mort, et sans un de ses amis on l'eût enseveli. Il prêcha à la cour d'Autriche; il reste même de lui des *Sermons* en allemand, qu'il se proposait de publier en français. Il composa encore dans cette langue l'*Ami des citoyens chrétiens*. Des affaires de famille l'ayant rappelé en France, on l'y retint pour l'employer dans le ministère. Il eut d'abord la cure de Semelay, puis celle de St-Marcel à Châlons, enfin il se retira à Autun en 1829, pour se livrer tout entier à la prédication. Ce pieux ecclésiastique a laissé aux pauvres tout ce qu'il possédait.

AMY (Louis-Thom.-Antoine), né à Janville, Eure-et-Loire, le 29 juillet 1760, mort à Paris le 26 février 1832, était fils de Louis-Thomas Amy, lieutenant-général du bailliage royal de Janville. Après de brillantes études, faites au collége de Meung-sur-Loire, alors en grande réputation, il vint à Paris en 1776, fut reçu avocat au parlement quelques années après, et réussit au Palais par la facilité avec laquelle il saisissait les points difficiles des affaires. En 1788, les circonstances politiques le ramenèrent dans le sein de sa famille. Député à l'assemblée législative, en 1791, il siégea au côté droit. Sous la convention, décrété d'accusation avec son frère, il échappa comme lui une première fois, fut repris en 1793, resta cinq mois en prison à Port-Libre, et devait être guillotiné le 13 thermidor. Délivré de ce péril, les habitans de Janville le pressèrent de reprendre la place de président du district, que son père avait occupée. A la suppression des districts, il ne voulut remplir aucune autre fonction, jusqu'à ce que, pressé par ses amis, il accepta en l'an VIII la place de juge de première instance à Paris. Tour à tour vice-président du tribunal et conseiller à la cour d'appel, il se retira pendant les cent jours, et fut, à cause de sa retraite, exilé à 30 lieues de Paris. Depuis la seconde rentrée du roi, il devint président à la cour royale, commandeur de la Légion-d'Honneur, maître des requêtes et conseiller-d'état, membre du conseil académique et de plusieurs commissions, notamment de celle de la révision des lois. On lui confia même, en 1824, la présidence du collége départemental de la Seine : à cette occasion, de graves reproches furent adressés au président Amy. Le chagrin le mit au tombeau. Il avait prêté serment au nouveau gouvernement, mais donné presqu'aussitôt sa démission.

ANDRE (P.-N.). *Article nul*. V. Murville.

ANDRÉ (Catherine), qui prit en religion le nom de sœur Thérèse, supérieure de l'hospice de Pau, née à Vieuse, près Moulins, morte récemment, entra à quinze ans chez les Filles de la Charité. Envoyée à Pau en 1805, la sœur Thérèse y exerça pendant 28 ans son utile ministère. Elle ne quitta l'hospice qu'en deux occasions : en 1812, lorsqu'on voulait soustraire les Filles de la Charité à l'obédience de leur supérieur-général, pour les soumettre aux ordinaires; en 1823, lorsqu'elle consentit à habiter Paris pendant deux ans, comme assistante de la générale. La sœur Thérèse se distinguait par un admirable esprit d'ordre, par une charité qui lui faisait consacrer les ressources mêmes de son patrimoine au bien de l'établissement qu'elle dirigeait, enfin par une douceur à laquelle les malades ne savaient pas résister.

ANDRÉ (Chrétien-Charles), littérateur allem., né le 20 mars 1763, à Hildburghausen, en Franconie, fut secrétaire du prince de Waldek, puis se chargea, en 1788, avec le célèbre Saltzmann, de diriger une maison d'éducation fort renommée à Schnepfenthal, près Dessau, dans la Haute-Saxe. Deux ans après, il dirigea, à Gotha, le pensionnat des jeunes demoiselles, et, en 1798, à Brunn, en Moravie, le gymnase des protestans. Voici la note de ses ouvrages principaux, qui sont tous écrits en allemand, et qui ont pour objet l'enseignem. mut. : *Bibliothèque amusante, cadeau du soir pour les enfans qui ont été sages pendant le jour*, Marbourg, 1787 à 1789, 2 vol. in-8; *Promenades et voyages des jeunes filles élevées à Schnepfenthal*, Leipsig, 1788, in-8; *le Minéralogiste et le botaniste*, Halle et Gotha, 1789 à 1795, in-8; *Caractéristique de Frédéric l'unique*, Berlin, 1790, in-8; *Magasin pour l'histoire des jésuites*, Erfurt, 1787, in-8; *Petit Dictionnaire allemand-français*, Halle, 1797 - 1798, 2 vol. in-8; *Introduction à l'étude de la minéralogie*, Vienne, 1804, in-8 avec figures; *Aperçu de la formation des montagnes et des carrières de la Moravie*, Brunn, 1804, in-4; *Nouvelle édition de la géographie de Raff*, entièrem. refondue; divers *Ouvrages élémentaires pour l'éducation*. Il est à propos de remarquer que Saltzmann a eu André pour coopérateur dans plusieurs de ses ouvrages, et que ce dernier a fait insérer

nombre d'*Articles* intéressans et instructifs dans les journaux et recueils périodiques de l'Allemagne. Il était rédacteur de *l'Hespérus*, lorsqu'il mourut à Stuttgard en 1831.

ANDRÉOSSI (ANTOINE-FRANÇOIS, comte), général et savant distingué, né à Castelnaudary en 1761, a revendiqué, dans son *Histoire générale du canal du Midi*, publiée en 1800 et honorée de deux éditions successives, la gloire, pour un de ses aïeux, d'avoir exécuté avec Riquet le grand canal du Languedoc. Quoi qu'il en soit de la valeur de cette assertion, qui a été combattue par la famille Caraman, nous ne voulons point nous y arrêter. Lieutenant d'artillerie à l'âge de vingt ans, Andréossi fit sa première campagne dans la guerre de Hollande en 1787. Plus tard il servit avec éclat dans les armées de la révolution, passa rapidement par tous les grades, et se trouva revêtu de celui d'inspecteur-général de l'artillerie, quand Bonaparte monta sur le trône. Parmi les titres qui le recommandaient alors à l'estime du nouveau maître de la France, on peut signaler sa belle conduite au siége de Mantoue (1796), au passage de la rivière Izono (1797), et surtout ses services comme savant et comme militaire en Egypte, où il fut l'un des membres de l'institut du Kaire et l'un des plus utiles travailleurs de l'immortelle commission : il faut aussi ne pas oublier qu'il avait concouru comme chef d'état-major à la révolution du 18 brumaire. Bonaparte lui en tint compte en créant pour lui au ministère de la guerre une 4e division, qui comprenait toute l'administration de l'artillerie et du génie, et en le nommant successivem. général de division, commandant de Mayence, chef de l'état-major de l'armée gallo-batave, et directeur du dépôt de la guerre. Andréossi fut chargé en 1802 d'une ambassade délicate et difficile, celle de Londres, qu'il garda jusqu'à la rupture du traité d'Amiens en 1804. Rappelé alors à Paris, et nommé succcessivem. président du collége électoral du départem. de l'Aude, comte de l'empire, candidat au sénat, il passa à l'ambassade de Vienne, après la paix de Presbourg, et devint gouverneur de la capitale de l'Autriche en 1809, après la bataille de Wagram. En 1812, il fut envoyé, comme ambassadeur, à Constantinople, où il fut beaucoup regretté par les commerçans français et même par les ministres de la Porte, lorsque le marquis, depuis duc, de Rivière, alla l'y remplacer en 1814. Andréossi reparut sur la scène politique dans les *cent-jours*, attacha son nom à la fameuse délibération du conseil d'état du 25 mars 1815, accepta une pairie, qui ne fut que momentanée, et la présidence de la section de la guerre, mais refusa une nouvelle ambassade auprès du grand-seigneur, par lequel il craignait de n'être point accueilli. Il fut, après la bataille de Waterloo, l'un des commissaires envoyés sans succès vers les armées étrangères pour suspendre par la voie des négociations leur marche sur la capitale. Sa carrière politique fut interrompue alors jusqu'en 1828, qu'il vint prendre place dans la chambre élective, devant laquelle s'est retiré le minist. Villèle. Il mourut cette même année à Montauban. Nous citerons de lui : *Mém. sur le lac Menzaleh, sur la vallée du lac de Natron, sur le Fleuve sans eau*, Paris, 1800, in-4, et dans la collection des *Mémoires sur l'Egypte*; *Campagne sur le Mein et la Rednitz, de l'armée gallo-batave aux ordres du général Augereau*, 1802, in-8; des *Mémoires* adressés par lui à l'Institut *sur l'irruption du Pont-Euxin dans la Méditerranée*, et *sur le système des eaux qui abreuvent Constantinople*; enfin un grand ouvr. sur le Bosphore et sur plus. autres parties de l'empire ottoman sous ce titre : *Constantinople et le Bosphore de Thrace pend. les années* 1812, 1813 et 1818, *et pend. l'année* 1826, Paris, 1828, in-8, avec 10 pl.

ANDREW (JAMES), directeur principal de l'École-Militaire pour le génie et l'artillerie de la compagnie des Indes anglaises, y professa pendant 15 ans les sciences mathématiques ; depuis 10 ans qu'il avait quitté le service de la compagnie, il vivait retiré à Édimbourg, où il mourut le 13 juin 1833, âgé de 60 ans. Andrew est auteur des ouvrages suivans : *Grammaire et Vocabulaire de la langue hébraïque ; Système de chronologie sacrée ; Tables nautiques*, etc.

ANDREZEL (l'abbé BARTHÉLEMY-PHILIBERT PICON d') né en 1757, à Salins en Franche-Comté, fut nommé en 1782 grand-vicaire de M. de Cicé, archev. de Bordeaux, qui, étant devenu garde-des-sceaux, sous l'assemblée constituante, l'employa dans les affaires. Frappé par la loi de déportation des prêtres réfractaires, il se retira à Londres, et ne revint en France qu'en 1802. Compris dans la prem. création des inspecteurs-généraux de l'univ. il fut destitué en 1824, par M. Frayssinous, et m. à Versailles en 1825. Nous citerons de lui une *Trad. de l'Hist. des deux dern. rois de la maison de Stuart, par Ch.-J. Fox, avec une not. sur la vie de l'aut.*, Paris, Michaud, 1809, 2 vol. in-8 (anonyme).

ANDRIEUX (FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-NICOLAS), secrétaire perpétuel de l'Académie franç., professeur de littérature au collége de France, chevalier de la Légion-d'Honneur, né à Melun le 6 mai 1759, mort à Paris en 1833, âgé de 74 ans, fut d'abord placé chez un procureur, où il s'appliqua à l'étude du droit. Il prêta le serment d'avocat en 1781, et se disposait à soutenir sa thèse de docteur, lorsqu'on lui proposa d'entrer en qualité de secrétaire chez le duc d'Uzès. Fatigué de cette existence précaire, il se mit en stage en 1785, et eût été inscrit sur le tableau des avocats en 1789, si l'ordre n'eût été dissous à la suite des événemens. Dès le 2 novembre 1782, il avait fait jouer *Anaximandre*, comédie en un acte et en vers. *Les Etourdis*, joués le 14 décembre 1787, obtinrent un succès qui s'est toujours soutenu. Aux premières années de la révolution, avec laquelle Andrieux sympathisait vivement, se rapportent l'opéra de *Louis IX en Egypte*, l'*Enfance de J.-J. Rousseau*, des *Stances patriotiques sur la mort de Barra et de Viala*, et une *Epître au pape*. Le refus que fit le curé de Saint-Roch d'accorder la sépulture ecclésiastique à mademoiselle Chameroy, danseuse de l'Opéra, lui suggéra la pensée d'une satire intitulée : *Saint Roch et Saint Thomas*. En 1798, Andrieux fut élu membre du conseil des Cinq-Cents, puis du Tribunal de cassation et du Tribunat, dont il devint secrétaire et bientôt président. Mais, ayant déplu au premier consul, il dut rentrer dans la vie privée pour se vouer tout entier au culte des muses. Il professait depuis douze ans la grammaire et les belles-lettres à l'Ecole-Polytechnique lorsque cette place lui fut enlevée en 1815. Mais, comme il avait reçu l'année précédente le titre inamovible de professeur de littérature au collége de France, il continua d'occuper cette chaire, autour de laquelle un nombreux auditoire venait applaudir à ses observations pleines de goût et de finesse, à ses heureuses et spirituelles saillies. Comme poète dramatique, Andrieux a sa place marquée entre ses deux amis, Colin d'Harleville et Picard. Outre *Anaximandre* et *les Etourdis*, *le Trésor*, *la Comédienne*, *Helvétius*, *Molière avec ses amis* feront partie du répertoire de la Comédie-Française, tant qu'on estimera l'esprit, le naturel et la gaîté. Les derniers ouvrages qu'Andrieux ait écrits pour le théâtre sont : *le Manteau*, comédie, et la tragédie, assez médiocre, de *Junius Brutus*, joués en 1830. Comme conteur, cet homme de lettres s'est placé à côté des meilleurs maîtres. Qui ne connaît son *Meûnier de Sans-Souci?* Ses OEuvres complètes ont été publiées en 4 vol. in-8; mais elles ne comprennent pas son *Cours de Belles-Lettres*, encore manuscrit, et une foule d'autres travaux. Il avait formé, dit-on, le projet de traduire les *Animaux parlans* de Casti, et de rédiger des notes sur Plaute, traité trop superficiellement par La Harpe dans son *Lycée*. Andrieux a donné

aussi des éditions de divers auteurs, éditions qu'il a accompagnées de *Notes*. Ce littérateur, qui admirait chez Ducis l'accord d'un beau talent et d'un beau caractère, a largement moissonné sa part d'éloges. Il a laissé deux filles, dont l'une a épousé M. Berville, premier avocat-général près la cour royale de Paris, depuis la révolution de juillet, et dont la réputation littéraire égale celle qu'il avait acquise au barreau.

ANGLADA (M.-J.), docteur en médecine, professeur de médecine légale à la faculté de médec., ancien doyen de la faculté des sciences de Perpignan, m. dans cette v. le 19 déc. 1833, âgé de 58 ans, est auteur d'un ouv. intitulé : *Mémoire pour servir à l'histoire générale des eaux minérales sulfureuses et des eaux thermales.* Ce savant médecin venait à peine de terminer la publication d'un *Traité des eaux minérales et des établissemens thermaux du départem. des Pyrénées-Orientales.*

ANGLÈS (Le comte), ministre d'état, né à Grenoble vers 1780, renonça à la carrière du barreau pour entrer, en qualité d'auditeur au conseil d'état, dans l'administration des pays conquis. En novembre 1809, il fut nommé maître des requêtes, et peu après il entra au ministère de la police, où il resta jusqu'à l'abdication de Bonaparte. En avril 1814, le gouvernement provisoire lui confia le ministère de la police, et lui donna ensuite le titre de conseiller d'état. Il suivit Louis XVIII à Gand. Ce prince le nomma, le 26 juillet, président du collége électoral des Hautes-Alpes, qui l'élut membre de la chambre des députés. Il remplaça M. Decaze dans le mois de septembre à la préfecture de police de Paris, jusqu'en 1821. Anglès mourut le 1er janv. 1828, dans sa terre de Cornillon, près Roanne. Le roi lui avait confirmé les lettres de noblesse et le titre de comte, qui lui avaient été accordés par Bonaparte.

ANGLURE. *Substituez à ce faux renvoi :* ANGLURE DE BOURLEMONT. V. LAVIGNON.

ANGOULEVENT (CADET). *Son vrai nom est :* NICOLAS JOUBERT.

ANGUILLESI (GIOVANNI), poète et littérateur, né dans le territoire de Pise, le 28 avril 1766, mort à 67 ans, le 5 avril 1833, traduisit le *Génie du christianisme* et d'autres ouvrages français. Il fut secrétaire de la princesse Élisa, sœur de Napoléon, pendant la domination française en Italie. C'est à ses sollicitations qu'on doit le rétablissement de l'académie *Della Crusca*. Anguillesi publia un *Itinéraire stastistique et historique des routes de la Toscane*, dont il puisa les matériaux dans les archives grand-ducales de Florence. En 1824 il devint chancelier de l'université de cette ville. Ses *Poésies* avaient été recueillies en 1818, et depuis 1822, il était l'éditeur du *Giornale de' Litterati*, qu'il enrichit de nombreux articles.

ANHALT-COETHEN (FRÉDÉRIC-FERDINAND, duc d'), né le 25 juin 1769, mort à Cœthen le 23 août 1831, avait été élevé dans le sein du protestantisme. Il l'abjura à Paris le 24 octobre 1825 ; déclara publiquem. son retour à l'unité, le 13 janv. suivant, entraîna par son exemple la duchesse d'Anhalt et son frère à l'imiter, et ne cessa dès-lors de protéger les catholiques.

ANSPACH (la margravine d'), fille du comte de Berkeley, née en Anglet., l'an 1730, fut mariée en prem. noces au lord Craven, dont elle se sépara en 1781, par suite des mauv. procédés de cet époux infidèle. Ayant quitté l'Anglet. à cette époque, elle passa en Allemagne, séjourna quelq. temps à Anspach, parcourut ensuite la Russie, la Crimée, vint à Constantinople, où elle se lia avec le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France, se rendit ensuite en Portugal, y épousa, en 1791, après la mort du lord Craven, le margrave d'Anspach, Chrétien-Frédéric-Charles. Ce prince, qui avait conçu un amour violent pour lady Craven, pendant le séjour de cette dernière à Anspach, céda, peu de temps après cette union, sa principauté à son oncle Frédéric, et alla se fixer en Angleterre avec sa nouvelle épouse, qui y possédait une retraite charmante. Adonnée à la culture des lettres, la margravine écrivit, avec le même succès, en vers et en prose, dans les langues anglaise, allemande, italienne et franç., qu'elle possédait bien, et qu'elle parlait avec une égale facilité. Elle m. à Naples le 13 juin 1825. On a d'elle des *Mém.* contenant la relation de ses voyages en Crimée, à Constantinople, etc., publ. en angl., Londres, 1826, 2 vol. in-12 : trad. en français, et publ. la même année, 2 vol. in-8.

ANTIGNAC (A.), employé à la poste aux lettres, né à Paris en 1770, mort dans la même ville en 1825, publia : *Chansons et Poésies diverses*, 1809, in-18 ; *Cadet Roussel aux préparatifs de fête* (le mariage de Napoléon), 1810, in-8 de 4 pages. Depuis la publication de son recueil, Antignac composa beaucoup d'autres chansons, qu'on trouve, soit dans la collection de *l'Epicurien*, soit dans le chansonnier intitulé : *Le Caveau moderne.*

APPIUS. *Substituez au renvoi* CRASSUS *le mot* CRASSINUS.

ARDIZZONI (NICOLO), professeur de droit, né en 1766 à Taggia, province de Gênes, étudia d'abord la théologie, puis la jurisprudence à Rome, et vint exercer avec éclat la profession d'avocat dans sa patrie. En 1797, il fit partie du conseil des Soixante dans le Corps-Législatif, et y fit preuve de courage. Il était, en 1803, professeur de droit public; plus tard il enseignait le Code civil et le droit administratif, quand en 1814 le roi de Sardaigne fit modifier les codes français pour les adapter aux anciennes lois du pays. Ardizzoni fut un des membres de la commission nommée à cet effet. Ce travail achevé, il en fut récompensé par une chaire de droit commercial, qu'il échangea plus tard contre celle de Pandectes. Dans cette dernière chaire, Ardizzoni professait en latin avec une facilité et une élégance peu commune. Sa mémoire était si heureuse, qu'en 1794, le fameux improvisateur Gianni, ayant paru sur les théâtres de Gênes, Ardizzoni retenait par cœur toutes les improvisations de ce poète, et les livrait quelques jours après à l'impression. Il mourut au commencem. de 1833.

ARDUINI (LUIGI), fils de Pierre Arduini, né à Padoue en 1739, étudia d'abord le droit; mais, saisi tout-à-coup d'un ardent amour pour les sciences agricoles, il s'y adonna avec tant de succès qu'à 20 ans il était suppléant de la chaire d'économie rurale occupée par son père, à l'Université. Son prem. ouvrage fut la *Traduction* d'un *Mémoire* de Tessier *sur la carie des blés*, et celle des *Élémens d'agriculture* de Wallérius; *Traductions* qu'il enrichit de *Notes* pleines d'intérêt. Titulaire de la chaire d'agriculture après la mort de son père, il entreprit un grand nombre de trav. *sur le gouvernement des abeilles*, la *culture des plantes tinctoriales*, celle *de l'orge nue et du chou de Laponie*, sur les *méthodes pour prévenir la maladie des blés*, sur les *applications de la technologie à l'agriculture*, sur *l'extraction du sucre du Sorghum Arduini* (Jacq.), etc. Arduini, l'un des hommes les plus savans de l'Italie, est mort pauvre le 3 février 1833, à l'âge de 74 ans.

AREMBERGH (AUGUSTE-MARIE-RAYMOND, prince d') mort en 1833 à Bruxelles, où il avait un magnifique palais, était à la fois Belge, Français et Autrichien. Il avait été élevé à Paris et avait vécu à Vienne. Long-temps il porta le nom de comte de Lamark. Il prit une part très-active à la révolution de Brabant que le duc son frère appuyait de tout son crédit, servit en qualité de général dans l'armée des Etats, et fit partie de l'assemblée nationale au commencement de la révolution française. Il se trouvait possesseur de toute la Correspondance de Mirabeau avec la cour. On présume

que cette correspondance va être publiée aujourd'hui que le prince d'Arembergh est décédé.

AREZZO (THOMAS), cardinal-évêque de Sabine, né à Orbitello en 1756, mourut à Rome, le 3 février 1833. En 1776 le pape Pie VI le nomma vice-légat à Bologne, puis gouverneur de Macerata, et ensuite légat à Pétersbourg et à Dresde : fonctions dans lesquelles il se distingua. Déporté en France en 1808. puis à Bastia, il s'échappa en 1814, et se rendit à Sardaigne. Lors du rétablissement du trône pontifical de Pie VII, en 1814, il fut membre de la congrégation, et en 1816, cardinal légat à Ferrare jusqu'en 1820. Pie VII, à cette époque, le rappela à Rome, et l'éleva aux fonctions de vice-chancelier de l'Eglise, qu'il a occupées jusqu'à sa mort. Arezzo laisse sur l'histoire ecclésiast. de son temps des *Mémoires* qu'on dit fort curieux.

ARNAUD (PIERRE-LOUIS, vicomte d'), maréchal de camp, grand-officier de la légion-d'honneur, mérita par de longs services, les titres dont il fut honoré. Après 12 années passées dans le grade de chef de bataillon, il parcourut assez rapidement les grades supérieurs. C'est lui qui commandait le 58e régiment de ligne dans les campagnes de 1807 et 1808. Mis d'abord à la demi-solde sous la restauration, on lui confia en 1821 le commandement de la subdivision de Nîmes, et en 1823 celui de la subdivision de Tarbes. Il commandait le département de l'Aude, à Carcassonne, lorsqu'après 40 ans de services, il fut enlevé à son pays le 6 mai 1832, à peine âgé de 60 ans.

ARNIM (LOUIS-ACHIM d'), poète allemand, né à Berlin le 26 janvier 1781, mort le 21 janvier 1832, s'appliqua aux sciences naturelles. Sa *Théorie des phénomènes de l'électricité* présente des recherches intéressantes. Ses nombreux voyages changèrent la direction de ses études. Il s'adonna à la poésie. Il publia *la Vie et les amours de Hallin*, accompagnés d'une *Vie de Rousseau*, dans le but de mettre en parallèle une existence mondaine avec une existence scientifique. En 1804, il fit paraître à Goettingue un roman intitulé *les Révélations d'Ariel*. Il donna avec Clément Brentano, à Heidelberg, où ils vivaient ensemble, une collection d'anciennes poésies nationales allemandes sous le titre de *la Corne miraculeuse du petit Garçon*. Outre ces trois productions, on a encore *Jardin d'hiver*, collection de nouvelles, Berlin, 1809; *la Gazette des Solitaires*, collection de Traditions et légendes anciennes et nouvelles, d'histoire et de poésies, Heidelberg, 1809, in-4°; *Pauvreté, richesses, Fautes et Repentir de la comtesse Dolores*, histoire véritable, Berlin, 1810, 2 vol.; *Halle et Jérusalem*, jeu d'étudians, et *Aventures d'un Pélerin*, Heidelberg, 1811; son *Théâtre* (Schaubune), Berlin, 1813, *les Gardes de la Couronne* ou *première et seconde vie de Berthold*, 1er vol.; Berlin, 1817, roman non achevé; *les Égaux*, comédie qui fut le dernier ouvrage dramatique de l'auteur. Arnim a travaillé en outre à plusieurs feuilles littéraires. Il passa les dernières années de sa vie à Berlin et à sa terre de Vicpersdorf, près Dahme dans le petit pays de Baerwalde; ce poète n'était pas assez apprécié en Allemagne.

ARPIN (JACQUES), négociant manufacturier, chevalier de la Légion-d'Honneur, ancien maire de Saint-Quentin, ancien président du tribunal de commerce de la même ville, ancien membre de la Chambre des Députés et du conseil-général du département, mourut le 27 octobre 1831 en son établissement de Roupy, à l'âge de 71 ans. Originaire d'une famille savoyarde près Chambéry, Arpin était arrivé encore enfant à Saint-Quentin; sa gentillesse et la faiblesse de son âge lui donnèrent entrée dans une maison de commerce; dans un âge plus mûr, son génie et son activité le firent associer à cette maison de commerce, où la prospérité de ses affaires lui permit bientôt de donner à son génie tout son essor; il fut du nombre de ceux qui élevèrent à Saint-Quentin ces fabriques qui ont rendu cette ville une des premières cités commerçantes du pays.

ARTIGAS (don JUAN), né à Monte-Video, vers 1760, d'une famille originaire d'Espagne, se trouvait parvenu au grade de capitaine au service de cette puissance, lors de l'insurrection des colonies du Sud. Il soutint d'abord la cause royale; puis il se jeta dans le parti de l'indépendance. Ayant obtenu de la république de Buenos-Ayres le commandem. d'un corps d'armée, il battit en plus. rencontres les troupes espagnoles, et obtint aussi des avantages réels sur les Portugais, qui, à la faveur des dissensions, et sous le prétexte de défendre les intérêts de l'Espagne, cherchaient à s'emparer de tout le pays qui s'étend sur la rive gauche de la Plata. Mais bientôt, à tort ou à raison, il fut accusé de nourrir des projets ambitieux, fut déclaré traître et vit sa tête mise à prix. L'âge lui avait donné de l'expérience, sans lui rien ôter de ses forces, de son activité et de son courage; il était d'ailleurs adoré d'un grand nombre de ses compatriotes, dont il partageait les habitudes de flibustier. Il eut bientôt une armée avec laquelle il lutta pend. plus. années et souvent avec avantage, contre les troupes de Buenos-Ayres, auxquelles se trouvèrent réunis parfois les Portugais. Il était devenu l'un des plus puissans défenseurs du parti qui voulait remplacer le système du gouvernement central par celui du gouvernement fédératif, ou qui du moins se servait de ce prétexte pour troubler l'Amérique méridionale. Artigas était si ignorant, qu'il n'aurait pu dire peut-être ce qu'il entendait précisément par ce mot de gouvernement fédératif; et ce qu'il y a de cert., c'est qu'il ne pouvait demander une chose plus funeste à son pays, dans les circonstances actuelles. En 1820, il fut trahi et battu par un de ses lieutenans, et se réfugia au Paraguay auprès du docteur Francia, dont il ne put obtenir une seule audience, mais qui, fidèle aux traditions hospitalières de son singulier royaume, lui assigna pour demeure le village de Curuguty, à 85 lieues au nord-est de l'Assomption, lui donna une maison, des terres, 32 piastres par mois, lui fit fournir, en outre, tout ce qui pouvait lui être nécessaire ou seulement agréable, et le traita, en un mot, avec une grande considération, tout en le retenant prisonnier. Artigas m. en 1826, après avoir essayé de faire oublier par quelques vertus les maux qu'il avait causés à son pays.

ARVISENET (CLAUDE), chanoine et vicaire-général du diocèse de Troyes, né à Langres le 8 septembre 1755, mort à Gray le 17 février 1831, fut placé au collége de Molsheim par un de ses oncles, lieutenant-général du bailliage de Langres et vice-dôme du prince-évêque de Strasbourg. Il étudia la théologie, dans la communauté de Laon à Paris, où il était en même temps maître de conférences de philosop. Après avoir pris ses degrés et reçu la prêtrise, il fut rappelé à Langres par M. de La Luzerne, qui le nomma chanoine et archidiacre du diocèse; il en exerça les fonctions dans l'archidiaconé de l'Auxois, jusqu'à la révolution. N'ayant pas voulu prêter le serment, il se retira en Suisse, dans le canton de Lucerne. Arvisenet composa dans cet exil plusieurs ouvrages de Piété, notamment le *Memoriale vitæ sacerdotalis*, répandu dans toute l'Europe catholique, et qui a mérité à l'auteur les éloges de Pie VII. En 1803, M. de la Tour du Pin, archevêque-évêque de Troyes lui offrit un canonicat et la place de vicaire-général, dans lesquels il fut conservé par les successeurs de ce prélat. Arvisenet était recommandable par toutes les vertus qui font le bon prêtre. Aussi jouissait-il de la confiance et de l'estime de tout le diocèse, qui vénérait la sainteté de sa vie autant qu'il appréciait son savoir. Indépend. du *Memoriale vitæ sacerdotalis*, il reste de cet auteur : *Sapientia christiana*, 2 vol. trad. en français par l'auteur en 1803, et par l'abbé

Ogier en 1817, in-12; *Manuductio juvenum ad sapientiam*, 1 vol. in-24, également trad. en français par l'auteur, sous le titre de *Guide de la jeunesse dans les voies du salut; Mémorial des disciples de J.-C.*, 1 vol. in-12; *Maximes et devoirs des pères et mères; la Vertu angélique*; etc., etc.

ASIOLI (Boniface), musicien, né à Corregio le 28 avril 1769, mort dans cette ville le 26 mai 1832, commença à étudier la musique dès l'âge de 5 ans. Avant d'avoir atteint sa huitième année, il écrivit 3 messes, 20 morceaux divers de musique d'église, un concerto pour le piano avec accompagnement d'orchestre, deux sonates à quatre mains et un concerto pour le violon. En 1787, Asioli se rendit à Turin, où il demeura 9 ans: il y écrivit 9 cantates qui lui valurent une brillante réputation. En 1796, il accompagna la marquise Gherardini à Venise, et y resta jusqu'en 1799, époque à laquelle il alla s'établir à Milan. Lors du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, en 1810, Asioli vint à Paris; en 1813, il se retira dans sa ville natale. On a de lui les ouvrages suivans: *Principj elementari di musica*, trad. en français à Lyon, sous le titre de: *Grammaire musicale*, ou *Théorie des principes de musique*, 1819, in-8; *l'Allievo al cembalo*, Milan; *Primi elementi per il canto; Elementi per il contrabbasso; Trattato d'armonia e d'accompagnamento*, Milan; *Dialoghi sul trattato d'armonia*.

ASPULL (Georges), pianiste anglais, né en 1815, mort à Leamington le 20 août 1832, âgé de 18 ans, excitait l'admiration de ses compatriotes par sa précocité. Dès l'âge de 8 ans, bien que sa main fût trop petite pour embrasser l'étendue de l'octave, il jouait les compositions les plus difficiles de Hummel, de Moschelès et de Kalkbrenner, sans en ralentir les mouvemens et selon les intentions des auteurs. Le brillant et le fini de son exécution révélaient un talent accompli, lorsqu'une maladie de poitrine le conduisit au tombeau.

ATOCHE (Louis-Jean-Marie), employé au cabinet des estampes de la bibliothèque royale, mort à Paris en juin 1832, était connu surtout par ses *Aquarelles*.

AUBERNON, commissaire ordonnateur en chef, né à Antibes en 1757, mour. à Paris le 4 juillet 1832, dans sa 75e année. Depuis le passage du Var en 1792, jusqu'à la bataille de Waterloo, il avait fait dans l'administr. militaire toutes les campagnes actives, principalement sous les généraux Kellermann, Bonaparte, Brune, Schérer, Joubert, Moreau et Masséna. En Italie, en Hollande, en Dalmatie, en Illyrie et en Allemagne, il avait déployé les talens, l'intégrité et le dévouem. d'un administrat. du premier ordre. Scherer lui attribuait une part dans la victoire de Hoano. Masséna attestait qu'il avait puissamment contribué à la prolongation du siége de Gênes et au succès de la bataille de Marengo. Joubert l'appelait le père du soldat: et Bonaparte, dans sa campagne d'Italie, voulut toujours l'avoir auprès de lui.

AUDIN-ROUVIÈRE, ancien professeur d'hygiène au Lycée de Paris, l'un des fondateurs de l'athénée royal, et l'un des médecins charlatans les plus célèbres de ces derniers temps, mort du choléra à Chaillot le 23 avril 1832, dans la 68e année de son âge, prétendait guérir tous les maux avec ses pilules ou *grains de santé*, que Grimod de La Reynière a vantés *comme le meilleur et le plus aimable des purgatifs*. Toujours est-il qu'ils ont fait la fortune du débitant, qui en avait acheté le secret du docteur Franck à Milan. Son livre de *La Médecine sans médecin*, 1 vol. in-8, dont la 13e édition parut en 1832, valut à l'auteur beaucoup d'argent, et lui suscita beaucoup d'ennemis dans les facultés et les académies de médecine. Toutefois le docteur Audin-Rouvière, qui pourtant n'a jamais été reçu docteur, devenu riche par les professions réunies de médecin consultant et de pharmacopole, a fait pendant 25 ans un assez bon usage de la fortune, qui avait paru le fuir pendant la première moitié de sa vie, et les amis qui l'avaient secouru dans les temps de sa détresse, éprouvèrent à leur tour les effets de sa générosité. Il eut à soutenir deux procès au sujet de sa brochura *Plus de Sangsues*: il perdit l'un et gagna l'autre. Nous citerons encore de cet auteur un *Essai sur la topographie physique et médicale de Paris*, Paris, 1794; l'*Oracle de la santé*; et un *Discours* inséré dans l'*Almanach des gourmands*.

AUGER (Louis-Simon), de l'acad. franç., né en 1772 à Paris, consacra à la composit. de petits ouv. dramatiq. les loisirs d'un emploi subalterne qu'il occupa de 1793 à 1812 dans l'administrat. des vivres, puis au ministère de l'intérieur; il fut nommé censeur royal en 1815. Attaché successiv. à la rédaction de la *Décade philos.*, intit. depuis *Revue* (la signat. O y distingue ses articles), à celle du *Mercure*, puis du *Journal de l'Empire* (où ses art. sont signés T), il avait débuté dans un genre de littérature plus sévère par un *Eloge de Boileau*, couronné par l'Institut en 1805, et que suivit en 1808 un autre *Eloge de P. Corneille*. Depuis lors il s'adonna spécialement à la biographie et à la critique. On lui dut plus. édit. d'ouvr. annotés ou précédés de notices, notamment les *Souvenirs de madame de Caylus*, 1804, in-12; les *OEuvres complètes* de Hamilton; de Malfilâtre, de mesd. de La Fayette et de Tencin (1804, 5 vol. in-8, réimpr. en 1820); de Duclos (1806, 10 vol. in-8, réimpr., 1820-23); de La Fontaine (1814, 6 vol. in-8); de Molière, 1819-27, 9 vol. in-8; du même, 1825-26, 5 v. in-8; des *OEuvres poétiques de Boileau*, 1825, in-8, et la *Traduction* des *Comédies de Térence*, par Lemonnier, 1825, 3 vol. in-18. Dès le commencem. de la publication de la *Biographie universelle*, Auger en fut un des principaux collaborat. Le *Discours préliminaire* dont il l'a enrichie est sans contredit le meilleur morceau qu'il lui ait fourni. C'est au sujet de cet ouvr. qu'il s'engagea, avec madame de Genlis, dans une querelle littér. qui produisit de part et d'autre quelq. brochures assez mordantes. Au mois de juin 1814, Auger quitta le *Journal des Débats* pour s'attacher, en qualité de rédact. principal, au *Journal général de France*. Ses articles politiques donnèrent quelq. éclat à cette feuille; il continua de s'y exprimer avec beaucoup d'indépendance durant les cent-jours, nonobstant une courte détention qu'il subit à la préfecture de police. Après le second retour du roi, il fit un moment partie de la commiss. de censure des journaux. Louis XVIII lui accorda une pension, et à la nouvelle formation de l'académ. franç., il en fut nommé membre. Cet homme honorable professait des opinions peu favorables au libéralisme. On le vit combattre aussi avec chaleur les innovations romantiques au sein de l'Institut. Il paraît que depuis quelque temps il était en proie à d'horribles maux de nerfs, lorsqu'on apprit tout à coup qu'il avait disparu, le 2 janvier 1829. Le soir même il avait reçu chez lui la plupart de ses amis sous prétexte de leur faire ses adieux avant de partir pour un voyage en Italie. Ce ne fut qu'après un mois que l'on retrouva son corps dans la Seine, à Meulan (1er févr.). M. Etienne fut son successeur à l'acad. française. Outre les nombreuses publications dont on a parlé, Auger a publié un nombre considérable de *Discours* acad., des *Observat. sur la nature de la propriété littéraire*, une feuille in-4, 1826, impr. par ordre de la commission nommée par le roi pour préparer un projet de loi sur cette matière; enfin des *Mélanges philosophiq. et littérair.*, Paris, Ladvocat, 1828, 2 vol. in-8. Il a en outre dirigé la *Collection des classiques franç.*, format in-32, publ. chez Lefevre et Brière, 1823 et suiv., et mis de ses *Notices* en tête de plusieurs des ouvrages dont elle se compose. Il jouissait d'une grande influence dans sa compagnie, et il la présida comme directeur dans plus. occasions marquantes, notamment lors des réceptions de Monseigneur l'archevêque de Paris, de

MM. Soumet, Droz, Casimir Delavigne et de Feletz.

AUGIER (J.-B.). *Date de sa mort*, 1819.

AUGUIS mourut à Melle (Deux-Sèvres) le 17 fév. 1810, *et non* à Paris. Il était âgé de 62 ans.

AUGUSTIN, célèbre peintre en miniature et sur émail, né en août 1759, mourut à Paris du choléra, le 15 av. 1832. Ses émaux, ses miniatures offraient une perfection jusqu'alors inconnue, et on lui doit les progrès que ce genre a faits en France. En 1819, il fut nommé premier peintre en miniature du roi, et fit alors les portraits de la cour de Louis XVIII. Depuis plusieurs années, Augustin vivait au milieu d'infirmités qui l'avaient condamné à ne plus cultiver un art qu'il aimait avec passion.

AUMER, ancien chef des ballets à l'Opéra, à qui l'on doit les charmans ouvrages de la *Somnambule*, des *Pages du duc de Vendôme*, et la mise en scène de la *Muette de Portici* et de *Robert-le-Diable*, succomba en 1832 à une attaque d'apoplexie foudroyante. Il avait succédé à Milon sans désavantage.

AUNA (Jean-Vincent, baron), jurisconsulte, né en 1756 à Montechiaro, près Asti, mort à Milan le 16 novembre 1832, parcourut la carrière de la magistrature dans le sénat de Turin, et fut envoyé en 1801 pour présider le conseil de Novare. La séparation du Novarais du territoire français ayant été décrétée, Auna se trouva attaché au gouvernement de la république cisalpine, puis au royaume d'Italie. Nommé président des trois tribunaux du département d'Olone, le gouvernement le chargea de la *Traduction* du Code français en italien, pour le royaume d'Italie; travail dont il fut récompensé par le titre de baron et par sa nomination à la cour de cassation de Milan. Il remplissait encore ces hautes fonctions, au moment où la mort le frappa.

AUSONE (Decius). *Date probable de sa mort*, 394, *au lieu de* 374.

AUSSENAC (le baron d'), maréchal-de-camp, entra de bonne heure au service, et parcourut tous les grades avant d'arriver à celui de colonel. On se souviendra long-temps du colonel de ce 7e régiment de ligne, qui jura de s'ensevelir sous les murs de Barcelonne, plutôt que de les livrer à l'ennemi: serment gardé avec une héroïque persévérance, et qui força les Espagnols à se retirer à quelques lieues, mais qui fit perdre au 7e régiment ses plus intrépides soldats et ses meilleurs officiers. D'Aussenac avait déjà commandé à Azua, colonie de Saint-Domingue, et montré du talent et de l'audace dans cette fatale guerre. Nommé à la place du général Ferrand, lors de la révolte des insurgés espagnols, il effectua une retraite habile sur la capitale de l'île, et battit complétement l'ennemi. Le 4 janvier 1809, la prise du fort Saint-Jérôme, et la défense du bourg Saint-Charles ajoutèrent à sa réputation. Nommé adjudant-commandant en 1813, et commandeur du Mérite-Militaire le 10 décembre 1814, d'Aussenac commandait le département de l'Ain en juillet 1815. Ce brave officier-général mourut à Auch en mars 1833.

AUVRAY (Félix), peintre d'histoire, l'un des élèves disting. du baron Gros, né à Valenciennes de parens peu fortunés, se fixa en 1826 à Florence. L'année suivante il retourna à Rome. Ce fut là qu'il composa le *Festin*, où *Damoclès* a l'épée nue suspendue au dessus de sa tête. Dans cette même année, il acheva le *saint Paul prêchant aux Corinthiens*. Ces deux tableaux furent exposés au salon de 1828 avec le *Déserteur spartiate*. Auvray est mort à 33 ans en 1833.

AUVRAY (Louis-Marie), maréchal-de-camp, mort près de Tours le 12 novembre 1833, entra au service comme capitaine de la garde nationale parisienne, et passa dans l'armée active. Chef de bataillon dans le 104e régiment, il devint bientôt colonel du 40e régiment de ligne, et, après quelques années, se retira de la carrière militaire. Nommé, après le 18 brumaire, préfet de la Sarthe, il fut bon administrateur, refusa la place de membre du Corps-Législatif, et resta préfet jusqu'en 1814. Il rentra à cette époque au service, devint maréchal-de-camp, et fut nommé chevalier de Saint-Louis le 13 août 1814. Pendant l'administration de sa préfecture, il avait publié une *Statistique* estimée du département de la Sarthe.

AVRIL (Jean-Jacques), graveur en taille-douce, mourut en déc. 1832, à l'âge de 87 ans. Doué d'une singulière facilité d'exécution, plein de l'amour de son art, Avril avait une fécondité que peu de graveurs ont égalée. Son Œuvre se compose de 540 planches, parmi lesquelles on distingue la *Famille de Darius* et la *Mort de Méléagre*, d'après Lebrun; dix grands sujets d'histoire grecque et romaine, d'après Le Barbier l'aîné; beaucoup d'autres, d'après Raphaël, l'Albane, Le Sueur, J. Vernet, Rubens, Wandermeulen, Wanderwerff, Berghem, etc. La collection des ouvrages d'Avril forme 2 vol. in-fol. On peut y observer avec intérêt la marche et les progrès de l'art si difficile de la gravure historique.

AYNÈS (François-David), né à Lyon, et mort en décembre 1827, à l'âge de 61 ans, consacra sa vie à l'éducation de la jeunesse. D'abord principal du collége de Villefranche, il revint à Lyon, où il publia plusieurs ouvrages élémentaires jusqu'en 1811. Soupçonné à cette époque d'avoir contribué à faire connaître la bulle d'excommunication de Pie VII contre Bonaparte, il fut conduit à Paris, et ne sortit, après onze mois d'une dure détention, de la prison de la Force, que pour être exilé à Avignon. L'entrée de Lyon ne lui fut ouverte qu'à la restauration. Il éleva tour à tour des maisons d'éducation dans ces deux villes, ne cessant d'ailleurs de faire paraître des éditions de livres à l'usage de la jeunesse, ou de liturgie. On lui doit, entre autres un *Nouveau Dictionnaire universel de géographie ancienne et moderne*, Lyon, 1814, 3 vol. in-8.

AYRER (Jacq.). *Article nul*. V. Eyer.

AZUNI (Dominique-Albert), jurisconsulte italien, né à Sassari, dans l'île de Sardaigne, en 1760, s'adonna principalement à l'étude du droit commun, et publia sur cette matière plus. écrits, parmi lesquels on en distingue un surtout qui fait autorité dans tous les tribunaux de commerce du littoral de la Méditerranée; c'est son *Dizionario universale raggionato della giurisprudenza mercantile*, seconde édition, Livourne, 1822. Nous citerons, en outre, de lui: *Sistema universale dei principj del diritto maritimo d'Europa*, Nice, 1795, 4 vol., dont il y a deux traductions françaises, une notamment sous le titre de *Droit maritime de l'Europe*, Paris, Poncelin, 1801-1804, 2 vol. in-8; *Système universel des armemens en course et des corsaires en temps de guerre, suivi d'un Précis des moyens propres à diminuer les dangers de la navigation des neutres*, Gênes, 1817, in-8. Azuni remplit honorablement un gr. nomb. de fonct. publ. avant, pendant et après la dominat. franç. dans son pays. C'est lui qui a rédigé la partie de notre Code de commerce qui concerne le commerce maritime. Il était juge ou magistrat suprême du consulat de Cagliari, et présid. de la bibliothèque de l'univ. roy. de cette ville, lorsqu'il y m. en 1827.

B.

BABINGTON (Antoine), zélé cathol. du comté de Derby, fut accusé de s'être servi de l'influence que lui donnait sa fortune considérable pour tramer une conspiration contre Elisabeth, dans le but de délivrer Marie Stuart et de l'établir sur le trône d'Angleterre. Le 24 août 1586 était, dit-on, le jour choisi pour l'exécution de ce complot, dans lequel s'étaient rangés beaucoup de seigneurs cathol. Il fut découvert à temps par le ministre d'état Walsingham (*v.* ce nom), et les princip. conjurés (J. Ballard, J. Savage, Barnwell, Tickburne, Tilnec et Abington) périrent dans les supplices le 13 septembre suiv., ainsi que Babington. Il ne paraît pas prouvé que Marie, qu'on suppose avoir eu connaissance de cette trame, y ait donné les mains: elle devint toutefois le prétexte de sa perte (V. Elisabeth et Marie Stuart.)

BABINGTON (William), professeur de médec. et de chimie à l'hôpital Guy, à Londres, a publié quelques ouvrages, tels que *Arrangement systématique des minéraux*, in-4, 1795; *Nouveau Système de minéralogie*, in-4, 1799, qui ont contribué à répandre en Angleterre le goût de la science. Les *Mémoires* qu'il a insérés dans le *Journal de Nicholson* et dans les *Transactions médico-chirurgicales*, ne sont pas sans mérite. Ce vénérable professeur et praticien est mort le 29 avril 1833, doyen des médecins anglais.

BACMEISTER (Jean), mort en 1794, bibliothécaire de l'acad. des sc. de Saint-Pétersbourg, était frère de H.-L.-C. Bacmeister (*v.* ce nom). On lui doit un *Essai sur la biblioth. et le cabinet de curiosités et d'hist. natur. de l'acad. des sciences de Saint-Pétersbourg*, 1779.

BAERT (Alexandre-Balthasar-François-de-Paule, baron de), originaire de la ville de Saint-Omer en Artois, entreprit dans les années 1787 et 1788 un voyage en Angleterre, et publia les résultats de ses observat. dans un ouvr. très-estimé, sous ce titre: *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, Paris, Jansen, an VIII (1800), 4 vol. in-8, avec cartes et fig. On trouve aussi de lui, dans un vol. anonyme intit.: *Mémoires historiques et géographiques sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne*, Paris, Jansen, 1799, in-4, l'*Extrait* d'un voyage entrepris en 1784 dans la partie de la Russie qui avoisine le Caucase. De retour en France, après avoir aussi exploré l'Espagne, Baert embrassa la cause de la révolution, et fut élu en 1791 député du Pas-de-Calais à l'assemblée législative. Il y montra une modération, dont il donna d'ailleurs d'autres preuves dans le journal l'*Indicateur*, qui combattait les idées exagérées de l'époque. Baert se retira de l'assemblée après le 10 août, et passa bientôt aux États-Unis. Il était revenu en France depuis long-temps, lorsqu'il fut nommé, en 1815, membre de la chambre des députés, par le départem. du Loiret: toujours fidèle à sa ligne politique, il siégea et vota avec la minorité de cette législature. Il mourut à Paris en 1825.

BAIKOF (Théodore-Isaackievitsch), vaivode de Sibérie vers le milieu du 17e S., fit, en qualité d'ambassadeur du tzar de Russie, un voyage en Chine qui dura 3 ans, et dont il a écrit le *Journal*, inséré dans le 4e t. de la *Biblioth. anc. de Russie*, ainsi que dans la 2e part. du *Courier de Sibérie*.

BAILLIE (Matthieu), médecin, né en 1761 près d'Hamilton, en Écosse, reçut le doctorat à Oxford, et se rendit à Londres en 1780, auprès de ses oncles, les célèbres anat. W. et J. Hunter, qu'il assista dans leurs leçons et démonstrat. publiq. d'anatomie, qu'il suppléa même, de leur vivant, et qu'après leur mort il remplaça avec succès. L'accroissement de sa clientelle comme praticien le détermina à cesser ses cours en 1799. Lorsque l'état mental de Georges III fit sentir le besoin des secours de l'art, le docteur Baillie fut appelé en consultat. avec les médecins de la cour, et obtint ensuite la principale direction du traitem. du roi: ce ne fut pourtant qu'en 1810 qu'il fut pourvu d'une place qui vint à vaquer parmi les médecins de S. M. B.; il reçut en même temps l'offre du titre de baronet, qu'il eut l'extrême modestie de refuser. A cette époque, telle était la vogue immense et méritée dont il jouissait, qu'il avait à peine le loisir de prendre ses repas, et qu'il gagna en une année, à ce que l'on assure, la somme énorme de dix mille livres sterling (environ deux cent cinquante mille francs). Il rehaussa encore l'éclat d'une si belle réputation par une générosité et une délicatesse dont on cite plusieurs traits fort remarquables. Il m. à sa terre de Duntisbourne, près Cirencester, comté de Gloucester, en 1823. Dans une vie si remplie, il trouva le temps de donner plus. *Mémoires* intéressans aux *philosophical Transactions* des années 1788 et 1789, aux *Transactions de la société pour l'avancement des sciences médicales et chirurgicales*, et aux *médical Transactions* publiées par le collége royal des médecins. Il composa même plus. ouvr., dont le plus important, celui qui a répandu son nom dans toute l'Europe, est l'*Anatomie des maladies des principales parties du corps humain* (*the morbid Anatomy*), 1795; 4e édit. et supplém. à la 1re édit., 1807, in-8. Il faut y ajouter une collect. de gravures (*a Series of engravings to illustrate the morbid anatomy*), publ. en 10 fascicules in-4, 1699 à 1802. Il y en a une 2e édit. de 1812, in-4. On trouve une *Notice* biographique sur le doct. Baillie dans le cahier de févr. 1824 (n° 506, vol. 85), de l'*european Magazine*.

BAILLY DES ARDENNES (Nicolas, baron), doyen des conseillers à la cour de cassation, commandeur de la Légion-d'Honneur, né à Charleville vers 1756, mort à Paris le 11 juin 1832, âgé de 76 ans, exerça d'abord la profession d'avocat. Accusateur public à la haute-cour de Vendôme, il fit preuve de courage et de capacité dans le procès du fameux Babeuf. Bailly était, en 1797, membre du tribunal de cassation pour le département des Ardennes: il cessa d'en faire partie; mais, comme il sympathisait avec la révolution du 18 brumaire, le premier consul l'appela en 1800 à siéger à la cour suprême de justice. Bailly y continua, sous l'empire et sous la restauration, sa laborieuse et utile carrière.

BAILLY (J.), membre distingué de l'académie de Besançon, pharmacien en chef de l'Hospice-Militaire, est mort à Paris le 15 décembre 1832. Les *Mémoires* de l'académie de Besançon renferment un grand nombre d'*Articles* de lui, remarquables par le savoir et l'intérêt; le dernier qu'il ait lu était consacré à l'extirpation de la mendicité, dont il présenta l'historique en France.

BALBIS (Jean-Baptiste), médecin et botaniste, né en Piémont, le 17 novembre 1765, mort à Paris, le 13 février 1831 à l'âge d'environ 70 ans, était aussi recommandable par l'élévation de son caractère que par l'étendue de ses connaissances en botanique. Appelé vers 1821 à la direction du Jardin des plantes à Lyon, il avait, depuis cette époque dirigé avec zèle cet établissem. On lui doit plusieurs ouvrages sur les plant. d'Italie, un *Traité de matière médicale* et une *Flore lyonnaise*. Il a laissé également une collection des plus riches en végétaux de toute espèce.

BALDELLI BONI (comte caval. GIO. BATTISTA), conseiller d'état intime en service pour les finances et la guerre, et chambellan du grand-duc de Toscane, né à Cortone le 2 août 1766, mort le 25 février 1831, commença sa carrière active dans le régiment de Royal-Italien au service de France, puis dans celui de Royal-Allemand. Rentré dans sa patrie, il se livra avec ardeur à l'étude des lettres. Son 1er ouvrage fut un *Éloge de Machiavel*, qui parut en 1797, et dont le succès l'engagea à écrire la *Vie de Pétrarque*, puis celle *de Boccace*, qui ne fut publiée qu'en 1806. Devenu membre de l'Acad. de la Crusca, il publia successivement plusieurs *Mémoires* intéressans, entre autres des *Recherches historiques sur le fameux voyageur Marco Polo*. En 1825, il livra au public son *Essai d'antiquité primitive*, in-8. En 1828, les honneurs politiques dont il fut revêtu mirent fin à sa carrière littéraire.

BALGUERIE-STUTTENBERG (PIERRE), négociant, né à Bordeaux en 1779, d'un père qu'avaient presque ruiné les malheurs de la révolut. et la perte de St-Domingue, débuta jeune dans la carrière commerciale qu'il devait parcourir avec plus de succès et avec non moins d'honneur. Cependant ses spéculations, long-temps entravées par la guerre, ne trouvèrent à se développer dans toute leur étendue qu'à l'époque où la restaurat. rendit au monde la paix générale. Dès 1816 les bâtimens de sa maison parcoururent les mers les plus lointaines, et firent reparaître, après une longue absence, le pavillon français dans les parages des Indes et de la Chine. Ce fut lui qui, en éveillant l'esprit d'associat. dans sa ville natale et dans plus. villes du midi, concourut le plus puissamm. à l'achèvem. des ponts de Bordeaux, de Libourne, de Moissac, d'Agen, d'Aiguillon, de Coësmont et de Bergerac. D'autres établissemens non moins importans, tels que de gr. fonderies, des services de bateaux à vapeur, des bains publics, la banque de Bordeaux, furent les résultats de l'impulsion donnée par lui à l'esprit public, et se partagèrent sa sollicitude et ses capitaux. Il m. aux eaux de Bagnères, dans les Pyrénées, en 1825, après avoir été choisi maintes fois pour divers emplois honorables par les conseils et les corporations du commerce. Il justifia toujours leur confiance. Etant membre du conseil général du commerce à Paris, il combattit les prétentions de quelques manufacturiers et propriétaires d'usines, qui tendaient à sacrifier les intérêts généraux des ports de mer à des intérêts privés en provoquant des prohibitions avantageuses à quelques uns, mais toujours nuisibles aux masses. En sa qualité de président de la chambre de commerce de Bordeaux, il rédigea et adressa au ministre de l'intérieur un mémoire remarquable sur les divers moyens d'améliorer la navigation de la rivière de Bordeaux. On a publié : *Éloge funèbre de Balguerie-Stuttenberg*, Bordeaux, 1825, 12 p. in-12.

BALLANTINE (JEAN), né à Kelso, dans le comté de Roxburgh, en Ecosse, exerça d'abord dans sa ville natale la profession d'imprimeur avec tant d'habileté et de goût qu'il fut promptement en état de former à Édimbourg un grand établissement de ce genre au moment même où Walter-Scott débutait dans le monde littéraire. Tous les ouvrages de cet homme célèbre furent imprimés par Ballantine, et c'est au goût éclairé et aux connaissances littéraires de cet imprimeur que le public doit un grand nombre de changemens dans les ouvrages du poëte et du romancier. Le dédain nat. de W. Scott pour certaines correct., que son génie regardait comme minutieuses, rendait ce genre de service d'une très-haute importance. Ballantine a lui-même, pendant long-temps dirigé le *Journal hebdomadaire d'Édimbourg*, à la satisfaction des hommes de goût. Il n'a survécu que quelques mois à son illustre ami, et est mort en février 1833.

BALLESTEROS (FRANÇOIS), lieutenant-général espagnol, né en 1770, mort à Paris en juin 1832, était à 23 ans lieutenant dans les volontaires d'Aragon, infanterie légère. S'étant distingué en Catalogne, il fut nommé capitaine, puis en 1804 commandant des douanes dans les Asturies, poste qu'il occupait lors de l'invasion française, en 1808. Après avoir rempli diverses fonctions militaires, il fut nommé par Ferdinand, en 1814, ministre de la guerre. À la révolution de 1820, il fut un de ceux qui conseillèrent à Ferdinand de donner une constitution à l'Espagne. Lors de l'expédit. des Français en 1823, il commandait contre eux un corps de 10,000 hommes, dans lequel il maintint la discipline la plus sévère. Il s'avança même vers Cadix, après avoir capitulé à Grenade, pour aider les Français, et se trouvait dans la capitale lors de la délivrance du roi. Cependant il fut obligé de s'expatrier sans avoir obtenu de son souverain une audience qu'il avait demandée.

BALLET (JEAN), jurisconsulte, mort à Limoges le 30 avril 1832, était avocat avant la révolution. Nommé en 1791, juge au tribunal civil d'Evreux, il fut bientôt député à l'assemblée législative, où il fit partie du comité des finan. Décoré, sous l'empire, de la croix de la légion-d'honneur, fait en 1805 procureur-général près la cour d'assises de Limoges, il devint en 181 1 avocat-général près la même cour, et conserva cette place sous la restauration. Ballet, élu membre de la chambre des représentans en 1815, y termina sa carrière politique. Ce jurisconsulte est auteur du *Nouveau Salviat* et d'une *Table raisonnée* de l'immense ouvrage de M. Merlin.

BALOCHI, homme de lettres et compositeur, né en Italie vers 1790, est m. à Paris le 25 avril 1832, victime de l'épidémie régnante. On doit à son assiduité et à la fécondité de son talent, plusieurs bons ouvrages de musique et de poésie italienne et française, entre autres une *Traduction* en vers italiens du *Mérite des Femmes* et d'aut. poésies de Legouvé, *la Primavera Folia*, la musique de *Sainte-Avelle*, et la *Traduction* de *Robert-le-Diable* pour le théâtre de Londres.

BANCAL (HENRI), était notaire à Paris et connu sous le nom de *Bancal-des-Issarts*, au commencement de la révolution, dont il adopta les principes. Originaire d'Auvergne, il fut nommé, en 1792, député du Puy-de-Dôme à la convention, où il se maintint dans une parfaite modération. Lorsque la discussion s'ouvrit sur la mise en jugement de Louis XVI, il contesta à l'assemblée le droit de le juger, et, plus tard, tout en se prononçant contre le gouvernement monarchique, non-seulement en France, mais même en Europe, il vota pour la détention du roi et son bannissem. à la paix. Nommé l'un des trois commiss. chargés, avec le ministre de la guerre Beurnonville, d'observer la conduite de Dumouriez, il fut livré, avec ses collègues, aux Autrichiens, et dut sans doute à cette circonst. le bonheur d'échapper à l'échaf. qui ne pouvait manquer d'être le prix de sa probité et de son courage. Le traité d'échange qui fit sortir du Temple la fille de Louis XVI rendit Bancal à la liberté. Cette circonstance lui assurait, en vertu d'un décret spécial, l'entrée au conseil des cinq-cents. Il y parut en 1796, et y fut reçu en triomphe ; dès-lors on ne le vit plus monter à la tribune que pour plaider avec chaleur la cause des idées religieuses, qui étaient devenues l'objet exclusif de ses médit. En 1797, l'année même qu'il sortit des cinq-cents, il fit hommage aux deux conseils d'un écri tintitulé : *Du nouvel ordre social fondé sur la Religion* Il m. en 1826, à Clermont-Ferrand, où il avait passé la dernière partie de sa vie, étranger à toute fonction publique et uniquement occupé des études relatives aux Saintes Écritures.

BANTISCH-KAMENSKII (NICOLAS-NICOLAEVITSCH), conseiller d'état actuel russe, né à Nijine, m. à Moscou en 1814, chef du dépôt des archives au ministère des affaires étrangères, y a rédigé un grand

nombre de pièces diplomatiques, et publié un *Récit hist. sur l'union polonaise*, Moscou, 1795.

BARALDI (JOSEPH), grand archi-prêtre de la cathédrale de Modène, bibliothécaire du duc, vice-chancelier et professeur de droit canon à l'université, protonotaire apostolique et prélat de la maison du pape, né à Modène le 1er novembre 1778, mort dans cette ville le 30 mars 1832, fut adjoint à 18 ans à la biblioth. de l'univ. de Modène, devint professeur dans le séminaire épiscopal, et en 1799 remplaça son père en qualité de secrétaire de l'univ. Il travailla avec l'abbé Lanzini à une *Traduction* du comte de Valmont qui parut en 1805. Trois ans après, on le nomma second bibliothécaire de la belle bibl. d'Est, dont il dressa un nouveau *Catalogue* raisonné. Ces occupations ne le détournaient pas de l'exercice du ministère ecclésiastique. L'Italie ayant été soustraite en 1814 à l'empire française, il fut secrétaire d'une société qui se forma à Modène pour secourir les proscrits qui revenaient de toute part. Il concourut aussi à l'établissement des Filles de Jésus pour l'éducation des filles pauvres, mais dont il ne reste que l'école des sourdes-muettes. En 1820, il forma, et en 1822 il réalisa le projet de créer un journal intitulé *Mémoires de religion, de morale et de littérature*, si curieux sous le rapport religieux et littéraire, et où il avait pour coopérateurs MM. Bianchi, Parenti, Fabriani et Cavedoni. Il fut un des quatres prêtres désignés en 1825 pour prêcher dans la congrégation de l'université, fonction qu'il exerça aussi dans la congrégation de St-Louis. On l'avait nommé en 1820 professeur de morale à l'université, et on lui confia alors la chaire nouvellement rétablie du droit canonique. Il était examinateur prosynodal du diocèse et supérieur des religieuses de la visitation. En 1828, le duc de Modène le nomma censeur, et l'année suivante Pie VIII le fit grand archi-prêtre de la cathédrale. Admis en 1806 dans l'académie de la religion catholique à Rome, en 1807 dans celle des Dissonanti de Modène, en 1818 dans l'académie de Pise, il entra en 1827 dans l'académie latine de Rome. La révolution de Modène l'obligea en 1831 de se retirer en Toscane; il revint dans sa patrie au retour du duc. Grégoire XVI le nomma alors prélat de sa maison et protonotaire apostolique; puis le tribunal héraldique de Modène l'inscrivit par acclamation au livre d'or des nobles Modènois; mais il ne survécut pas long-temps à ces honneurs. Baraldi était aussi distingué par son savoir, ses travaux, son mérite, que par sa piété. On trouvera la plupart de ses écrits, qui consistent surtout en *Notices* biographiques et bibliographiques dans la collection de son *Journal*. Ces *Notices* sont rédigées avec autant de goût que d'exactitude.

BARBANEGRE (le baron), maréchal-de-camp, né le 22 août 1772 à Pontacq, petite ville du Béarn, entra d'abord dans la marine. En 1793, il prit du service dans l'armée de terre, et devint colonel du 48e régiment de ligne. Il se distingua aux batailles d'Austerlitz et d'Iéna, par une bravoure qui contribua à leurs succès. Pendant la campagne de Pologne, il s'empara de la forte position de Nazielk, vainement attaquée à plusieurs reprises par des corps de dragons, et se battit à Eylau à la tête de son régiment, avec une division dont il remplaça le commandant mis hors de combat. Nommé général de brigade, il fit en cette qualité la campagne de 1809, sous le maréchal Davoust, avec lequel il assista aux batailles d'Eckmühl, de Ratisbonne et de Wagram en 1810. Commandant de Cuxhawen, on le chargea de faire fortifier la côte de l'Elbe, et de s'emparer de l'île de Newerck, dont les Anglais avaient fait un entrepôt de marchandises prohibées en France, qu'ils parvenaient à jeter dans la ville de Hambourg. Prévenus du projet du général Barbanègre, les Anglais n'attendirent point les troupes françaises, et l'île fut occupée sans coup férir. Barbanègre fit la campagne de 1812; il commanda plusieurs villes prises sur l'ennemi, et ce soldat, qui semblait n'avoir d'autre talent que celui de l'épée, avait acquis une telle connaissance de l'administration, qu'on le trouvait toujours prêt à créer des ressources là où il n'en existait pas. Pendant la retraite, Barbanègre faisait partie de cette arrière-garde qui s'immortalisa à Krasnoé et au passage du Borysthène. Blessé grièvement dans cette dernière affaire, il se rendit néanmoins à Stettin, où il forma un corps de troupes dont il se servit pour défendre cette place, qui résista pendant toute la campagne de 1813. Rentré en France après la paix, il reçut de Louis XVIII le titre de chevalier de Saint-Louis. Il reprit les armes en 1815 sous les ordres du général Lecourbe, qui lui confia la défense d'Huningue. Barbanègre, ayant tout fait pour conserver une place qu'il ne pouvait plus défendre, fit porter à l'ennemi des propositions: une capitulation d'après laquelle la garnison devait se retirer sur l'armée de la Loire, fut signée le 26 août au soir. Le 27 au matin, deux pelotons de canonniers, celui des soldats de ligne, et cinq gendarmes, ayant à leur tête le général Barbanègre, avec les officiers d'état-major, suivis d'une partie des blessés, sortirent de la place, tambour battant, en présence de l'armée ennemie et d'une foule immense de personnes de toutes conditions, étonnées qu'une si faible troupe, qui ne se composait pas de plus de *cinquante hommes valides*, eût pu traiter d'égal à égal av. une armée de 25,000 hommes. Cependant Barbanègre comparut, à l'occasion de cette défense, devant un conseil d'enquête convoqué à Strasbourg en 1815, et qui déclara à l'unanimité que le général était exempt de reproches. Depuis cette époque, il vécut à Paris sans emploi, et mourut en novembre 1830.

BARBESIEU (RICH. de). *Lisez* Tonai *au lieu de* Lonai. Millot mentionne 14 *Chansons* de Richard de Barbesieu; M. Raynouard en a publié 3 dans son *Choix des poésies origin. des troubadours*, page 453-58.

BARBIÉ DU BOCAGE (JEAN-DENIS), géographe, né en 1760 à Paris, fit ses études au collége Mazarin, et perfectionna son instruction dans le commerce du cél. d'Anville, dont il fut le seul disciple. Les topographies de Milet, d'Halicarnasse, de Mitylène, et plus. notices insérées dans le prem. vol. du *Voyage pittoresque de la Grèce*, par M. de Choiseul-Gouffier, le firent connaître des savans, et particulièrem. de l'abbé Barthélemy, qui lui fit obtenir une place au cabinet des médailles, et le chargea de dresser l'atlas du *Voyage d'Anacharsis*. Privé de son emploi et incarcéré momentaném. en 1793, un an après son mariage avec la fille de Delahaye, graveur du roi pour la géogr., Barbié ne discontinua point ses utiles travaux; ils étendirent de plus en plus la réputation qu'il s'était déjà faite. En 1802, il fut attaché au dépôt de la guerre et chargé de la confection de la carte de la Morée; et l'année suivante il obtint la place de géographe des affaires étrangères. Admis à l'Institut en 1808, puis nommé profess. à la faculté des lettres de l'académie de Paris, il devint successivem. membre de l'institut de Hollande, de l'acad. de Florence, de la société royale de Goettingue et de l'acad. roy. de Prusse, et reçut en oct. 1814 la décoration de la Légion-d'Honneur. Outre les nombreuses cartes qu'il a dressées, et parmi lesquelles on distingue celles dont il a enrichi plus. ouv. de Sainte-Croix, les *Commentaires de César* dans la collection des *Classiques latins*, et les *Traités* d'Hippocrate, publ. par le docteur Koray, Barbié du Bocage a fourni un grand nombre d'*Art.* au *Moniteur*, au *Magasin encyclopédique* et au *Mémorial topographique*. Il lut aussi à l'acad. des inscriptions divers *Mémoires* intéressans, notamment ceux sur la plaine d'Argos et sur la longueur du mille romain. Il concourut encore à enrichir, par des *Dissertat.* sur OEnoé, Phylé et Eleuthère, la *Topographie de la bataille de Platée*, du M. Spencer Stanhope;

dressa pour l'ouv. de M. Melling des plans itinéraires et topographiq. du Bosphore de Thrace, de ses rivages et de la mer de Marmara; et se chargea, de concert avec M. Letronne, de terminer le beau *Voyage pittoresque de la Grèce*, qui avait commencé sa réputation, et que la mort de M. de Choiseul-Gouffier laissait incomplet. On lui doit toute la géographie ancienne du dernier volume: notamment les cartes de la Troade, de l'empire de Priam, d'après Homère, et du canal des Dardanelles. Ce furent ses derniers travaux. Il mourut le 28 déc. 1825. Son *Eloge* a été prononcé à l'Institut par M. Dacier, et à la société de géographie par M. de Larenandière. Ce dern. morceau a été inséré avec la liste de ses travaux inédits dans le tome second du *Journal de l'instruction publique*.

BARBIER (LOUIS), dit *l'abbé de La Rivière*. *Ajoutez :* Il obtint également beaucoup de crédit auprès de Mazarin. Il m. à Paris en 1670, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome pour solliciter le chapeau de cardinal. Boileau et La Monnoye lui ont lancé plus d'un trait épigrammatique.

BARBIER (ANTOINE-ALEXANDRE), anc. bibliot. du conseil d'état et de l'empereur, puis administ. des biblioth. particulières du roi, né en 1765 à Coulommiers (Brie), termina au séminaire Saint-Firmin, à Paris, ses études, qu'il avait brillamment commencées au collége de Meaux. Ayant embrassé l'état ecclésiast., il fut placé comme vicaire à Acy, puis à Dammartin, et nommé en 1791 curé de La Ferté-sous-Jouarre. Prêtre constitutionnel, Barbier, au fort de la terreur, fléchit sous le malheur des temps et se maria. Le dép. de Seine-et-Marne le désigna en 1794 comme élève de l'éc. Normale, et il vint en cette qualité à Paris, où, par le crédit du libraire Barrois l'aîné, avec qui son goût pour les livres l'avait mis dès-lors en relation, il fut nommé membre de la commission temporaire des arts adjointe au comité d'instruction publique, section de bibliographie. C'était un heureux choix que celui d'un amant si passionné des bibliothèques, pour assister à la migration de celles des couvens et autres établissemens supprimés, et l'on se figurera mieux que nous ne le pourrions exprimer tout le zèle qu'il mit à préserver des ravages du vandalisme, ou de toute cause quelconque de destruction, l'immense quantité de livres dont la réunion en dépôts venait d'être ordonnée. Il fut préposé en 1798, par le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, à la conservat. du dépôt provisoire, formé par lui, de la biblioth. du directoire exécutif, et, lorsque plus tard cette bibliothèq. fut donnée au conseil d'état, sous le gouvernem. consulaire, il y resta attaché en la même qualité de conservateur, que lui continua Napoléon. Après le concordat de 1801, A.-A. Barbier s'était empressé de solliciter du pape une bulle qui le déliât décidém. de ses vœux ecclés.: il l'obtint. Chargé de la formation de diverses bibliothèq. particulières de Paris, Rambouillet, Trianon, Compiègne et Fontainebleau, il eut en 1807, avec le titre de bibliothécaire particulier du monarque, l'administration de ces établissemens, ainsi que celui de Saint-Cloud, qu'il mit dans un nouvel ordre. M. L. Barbier, dans une *notice* qu'il a consacrée à son estimable père (en tête du t. 4 du *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, 2e édit.), fait connaître avec quelques détails la nature des fonctions que sa place imposait à A.-A. Barbier dans ses rapports avec l'empereur. Ajoutons ici que, sous le gouvernement royal, le vaste savoir et les précieux services que cet homme recommandable avait rendus aux lettres et aux savans ne furent pas moins honorablement appréciés: une flatteuse distinction, la croix de la Légion-d'Honneur, lui fut accordée en 1821. Au tit. de bibliothéc. du conseil d'état, qui lui avait été conservé, il réunissait également depuis la restauration celui d'administrateur des biblioth. particulières du roi. Cependant, au mois de septembre 1822, il fut mis à la retraite, et cette disgrâce, dont on n'a pas bien connu les motifs, l'affligea d'autant plus vivement, qu'elle l'arrachait à ses plus chères habitudes: quelle que fût d'ailleurs son abnég., il était difficile aussi qu'il ne ressentît pas péniblem., ainsi que le fait observer un judic. biographe (M. Mahul, *Annuaire nécrol.*, 6e année), la diminution considérable de ressources pécuniaires que lui occasionait la cessat. de son emploi. Depuis lors sa santé dépérit graduellement, et il m. d'un anévrisme le 5 déc. 1825. Sa femme l'avait précédé de quelques mois au tombeau. Les nomb. publicat. d'A.-A. Barbier ont été énumérées dans les *Notices* que nous avons citées, et en partie dans celle que lui a consacrée M. Tourlet (*Moniteur* du 3 janv. 1826, impr. séparément, 7 p. in-8). Voici les principales: *Catalogue de la biblioth. du conseil d'état*, Paris, an XI (1803), 2 t. en 1 v. in-fol.; *Catalogue servant à indiquer les différens livres qui peuvent composer les différentes biblioth. d'un homme d'état, d'un magistrat*, etc., Paris, 1804, in-8; *Dictionnaire des ouvr. anon. et pseud. composés, trad. et publ. en franç. et en lat., avec les noms des auteurs, traduct. et édit., accompagné de notes hist. et critiq.*, ibid., 1806-1808, 4 v. in-8, 2e édit. (corrigée et augmentée, avec la coopérat. de M. L. Barbier, fils aîné de l'auteur), ibid., 1822-26, 4 vol. in-8; *Nouv. Biblioth. d'un homme de goût, entièrem. refondue* (en société avec Desessarts), ibid., 1808-10, 5 vol. in-8; *Dissertat. sur 60 trad. franç., de l'Imitation de J.-C., suivie de considérat. sur l'aut. de l'Imitation* (par M. Gence), ibid., 1812, in-12; *Supplément à la corresp. littér. de MM. Grimm et Diderot*, ibid., 1814, in-8; *nouveau Supplément au Cours de littérat. de La Harpe*, ibid., 1818, in-8; *Examen critiq. et complém. des dictionn. histor. les plus répandus*, etc., ibid., 1820, in-8. Beaucoup de matériaux, réunis par l'auteur pour un 2e vol., étaient à la disposition de M. L. Barbier, qui, comme on sait, a succédé à son père dans la révis. de la présente *Biographie* pour la partie bibliogr., qu'il a continuée jusqu'à la lettre S inclusivement. Les nombreuses citations du *Dictionn. des anonymes* faites dans le cours de notre *Biogr.* par M. L. Barbier, attestent la religieuse exactitude qu'il a mise à utiliser au profit de cet ouv. tout ce que laissait de son immense savoir l'honorable collaborat. dont nous avions à regretter la perte. Il nous resterait à mentionner encore une foule de publications moins importantes dues à Ant.-Al. Barbier; il suffira de dire que presque tous les *Opusc.* qu'il a fait impr. isolém. avaient déjà paru, soit dans le *Mercure de France*, soit dans le *Magasin* ou la *Revue encyclop.*, recueils qui le comptèrent parmi leurs rédacteurs les plus distingués.

BARBOTAN (C., comte de). *Lisez*, ligne 7, Barbeau-Dubarran.

BARBOU (GABRIEL), lieutenant-général, né à Abbeville le 21 novembre 1761, mort le 8 décembre 1827, s'enrôla comme soldat en 1789. Général de brigade dans l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1797, il se distingua à l'affaire d'Hettersdorf. Sa campagne la plus glorieuse fut celle de 1799, dans la Nord-Hollande, sous le général Brune, à la suite de laquelle il fut nommé général de division. En 1801, on l'envoya en Franconie, sous les ordres d'Augereau, et plus tard il remplaça Ney en Suisse. En novembre 1804, il commanda une division du camp de Boulogne, et l'année suivante il succéda à Bernadotte dans le commandement de l'armée de Hanovre. A la paix de Presbourg, il fut nommé commissaire auprès du gouvernement hanovrien, et pourvu en 1810 du gouvernement d'Ancône. A la restauration, il obtint le commandement de la 13e division militaire en Bretagne.

BARDON (MICH.-FRANÇ.). *Art. nul.* V. DANDRÉ.

BARGETON (DANIEL), né à Uzès vers 1675, vint suivre le barreau de Paris, y fut reçu avocat au

parlement, et se trouva bientôt chargé des affaires des plus opul. familles du royaume. Les rapports de cette nature qu'il avait avec le duc et la duchesse du Maine le firent soupçonner injustem. d'avoir trempé dans la conspiration de Cellamare; mais son innocence ayant été bientôt reconnue, on l'élargit de la Bastille, où il avait été conduit. Le contrôleur-gén. des finances Marchault ayant formé le dessein, en 1749, d'assujétir les biens du clergé à l'impôt des vingtièmes, Bargeton, d'après l'invitation de ce ministre, écrivit sur cet objet 3 *Lettres*, dont le recueil fut appelé *Ne repugnate vestro bono*, d'après un passage de Sénèque, qui sert d'épigraphe à ce même recueil. Le clergé de France eut le crédit de faire supprimer les *Lettres* de Bargeton, impr. à Londres (Paris), 1750, in-12. Réimp. sous la rubrique d'Amsterdam, même date et même format, ce livre fut réfuté la même année dans un écrit intit. : *Réponse aux lettres contre l'immunité des biens ecclés.*, par Duranthon, et dans une autre *Réponse*, en forme épistolaire, 1751, 3 vol. in-12, par l'évêque de Grenoble J. de Caulet. Bargeton était mort à Paris vers 1750, avant l'impression de ses *Lettres*.

BARKOF (Jean-Semenovitsch), interprète de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, mort dans cette ville en 1768, est auteur d'une *Vie du prince Antiochus Cantemir, suivie d'observat. sur ses satires*, Saint-Pétersbourg, 1762. Il a aussi traduit en russe les *Satires* d'Horace, en vers, avec des *notes*, ibid., 1763; les *Fables* de Phèdre, avec le texte en regard, et une *Vie* de l'auteur., ibid., 1764; et l'*Histoire universelle* de Golberg, ib., 1766; 2e édit., 1796.

BARRAS (Paul-Jean-François, comte de), l'un des personnages les plus fameux de la révolution française, né en 1755 à Fox, département du Var, d'une famille *aussi ancienne*, selon le dicton du pays, *que les rochers de la Provence*, entra de bonne heure au service dans le régiment de Languedoc, infanterie, et s'embarqua en 1775 pour l'Ile-de-France, dont un de ses parens était gouverneur. Il prit ensuite le parti de passer dans l'Inde, où la guerre allait éclater entre les Français et les Anglais. Après avoir concouru à la défense de Pondichéri, il revint en France par suite de la capitulation de cette place, puis retourna bientôt dans les parages indiens avec le bailli de Suffren, et assista au combat naval de la Proya. A la paix, Barras vint à Paris, où il dissipa en parties de plaisir son faible patrimoine. Lorsque la révolution éclata, il en embrassa les principes avec ardeur, mais on l'entendit en blâmer hautem. les premiers excès. Affilié des prem. au club des jacobins, il prit part aux événemens du 18 août 1792, fut nommé administr. du département du Var, puis juré de la haute cour nat., siégeant à Orléans. Quelq. temps après, les troupes franç. s'étant emparées du comté de Nice, Barras fut appelé à l'administrat. génér. de ce pays. Il vint siéger à la convent. nat. comme député du Var, y vota pour la mort du roi, sans sursis ni appel, et se déclara contre le parti dit *de la gironde* au 31 mai 1793. Chargé plus tard d'une mission particulière dans les départem. des Hautes et Basses-Alpes, il fut aussi l'un des commissaires de la convent. auprès de l'armée du Var. Il venait de se rendre à Nice, lorsqu'il reçut la nouvelle que ses collègues P. Bayle et Beauvais étaient arrêtés à Toulon par les habitans de cette ville, qui avait ouvert ses portes aux Anglais. Se hâtant alors de réunir une grande partie des troupes de l'armée, il accourut sous les murs de la place, qui fut bientôt assiégée sous la direction du général en chef Dugommier. De retour à Paris, Barras, mal reçu du com. de salut public, et surtout de Robespierre, devint un des principaux acteurs des événem. du 9 therm. (*v.* Robespierre et Tallien) : ce fut lui qui en fit le rapport à la convent. Il avait eu le commandem. de la force armée dans cette journée mémorable. Dans les jours suiv., il s'honora encore par plus. traits d'humanité. Successivem. appelé à la présid. de la convent. et au comité de sûreté gén. (décembre 1794), il s'éloigna de plus en plus du parti de la montagne, et contribua à en terrasser les restes dans les journées des 1er et 4 prairial an III. Cette conduite le fit appeler au commandem. en chef des troupes réunies pour la défense de la convention le 13 vendém. an IV (5 oct. 1795), journée où il fut si puissamment secondé par Bonaparte. Quelq. jours après, Barras fut nommé l'un des cinq memb. du gouvernement institué par la nouvelle constitut. de l'an III (*v.* Carnot, Révellière et Rewbell). Il eut incontestablement la principale part d'influence dans ce conseil souver. : elle s'accrut encore lorsqu'il eut enlevé à Carnot le portefeuille de la guerre et renversé le parti *clichien* (18 fructid. an V — 4 sept. 1797). C'est alors qu'une députation du conseil des cinq-cents communiqua au directoire la proposition de déporter tous les nobles en masse. Barras s'y opposa avec une grande énergie et fit rejeter cet odieux projet. Sieyes, l'un des prem. provocateurs de la révolution de 1789, et qu'une faction puissante avait porté au direct. (30 prairial an VII — 18 juin 1799), ne balança qu'un moment l'autorité de Barras, qui parvint promptement à lui imposer par sa fermeté. A cette époque, le ministre anglais Pitt chargea un agent secret de faire à Barras la proposit. de s'emparer de l'autorité, et lui offrit à cet effet l'appui de son gouvernem. Il paraît certain que, d'un autre côté, le direct. prêtait l'oreille à des propositions de la part de la famille des Bourbons. Il se serait engagé, dit-on, à rétablir cette famille sur le trône, moyennant des conditions qui assuraient son propre avenir. Quoi qu'il en soit, le retour de Bonaparte d'Égypte amena un ordre de choses imprévu. Ce général, secondé par Sieyes, réussit à s'emparer du pouvoir; et Barras, rentré dans les rangs des simples citoyens, ne voulut accepter aucun des avantages qui lui furent offerts par le nouveau gouvernement. Bientôt l'ex-directeur vendit sa belle propriété de Grosbois près Paris, et alla s'établir à Bruxelles. Il y resta jusqu'en 1813, époque où, impliqué dans une conspiration contre le gouvernement impérial, il fut exilé à Rome. Vivant tranquille dans cette nouvelle résidence, il la quitta au mois de janv. 1814, lorsque Murat y vint avec son armée. Barras fut arrêté à Turin, et reçut l'ordre de se rendre à Montpellier. On l'avait encore impliqué dans une nouvelle conspiration, où figuraient beaucoup d'autres personnages marquans et l'ancien roi d'Espagne, Charles IV. La chute de Bonaparte termina cette intrigue politique. Barras, de retour à Paris, fut consulté, dit-on, par le gouvernem. royal. L'état de sa santé ne lui permettant pas de s'occuper des affaires, il se retira dans le midi; mais il revint dans la capitale aussitôt après le débarq. de l'ex-empereur à Cannes, ne voulut accepter aucune fonction pendant le règne des *cent-jours*, ni participer à rien de ce qui se passait. Il se retira, après le second retour du roi, à Chaillot près Paris, et y vécut obscur et tranquille jusqu'à sa m., arrivée le 29 janv. 1829. Dix ans auparav., dans une lettre envoyée aux journaux à l'occasion de la publicat. d'un écrit intitulé : *Souvenirs et Anecdotes secrètes* (par Lombard de Langres), Barras, en s'élevant contre certaines assertions qui le concernent dans cet ouvr., annonçait le projet de publier un jour ses *Mémoires*. Le lendemain de sa mort, les scellés furent apposés sur ses papiers en vertu d'une décision du garde-des-sceaux, ministre de la justice, en date du 15 juillet 1825.

BARRÉ (Yves) fondateur et ancien directeur du Vaudeville, mort à Paris le 3 mai 1832, à l'âge de 86 ans, fut d'abord avocat, puis greffier *à sceaux* au parlement de Paris. Plus tard il se livra entièrement à la littérature, et donna, toujours en société, un grand nombre de petites comédies,

qui ont obtenu plus ou moins de succès. C'est lui qui fonda le théâtre du Vaudeville, et il le dirigea pendant 20 ans. Parmi ses pièces nous citerons comme les plus remarquables : avec de Piis, *les Vendangeurs*, ou *les deux Baillis ; le Manteau et la veillée villageoise*, ou *le Salut perdu; le Printemps ; les Amours d'été* : avec Radet et Desfontaines, *le Mariage de Scaron ; Jesner ; Chapelain ou la ligue des acteurs contre Boileau ; Sophie Arnoud ; les Écritaux* ou *René Lesage* : avec Radet, Desfontaines et Bourgeois, *M. Guillaume*, ou *le voyageur inconnu, le Peintre français à Londres* : avec les mêmes, et MM. Maurice et Dupaty, *la Girouette de St Cloud*, impromptu en 1 acte.

BARRIÈRE (Dominique), peintre, sculpteur, et grav. est connu sous le nom de *Domenico Fiorentino*, parce qu'il naquit à Florence (vers 1506). *Ajoutez encore à sa notice* : il travailla quelque temps en France sous le Primatice.

BARRUEL-BEAUVERT est né près Bagnols, département du Gard. Il ne faut pas confondre son journal, *les Actes des apôtres et des martyrs*, avec celui de Peltier, qui a le même titre.

BARRY (Girald), *Giraldus Cambrensis*, est né en 1146, et m. à l'âge de 70 ans, étant év. de Saint-David. Outre les ouvr. cités dans sa notice, on a de lui : *Itinerarium Cambriæ*, 1585, in-8, avec *notes* de Powel. Il en a paru en 1806 une fort belle édition due aux soins de sir Rich. Colt Hoare.

BARSOF (Antoine-Alexievitsch), conseiller de collége et professeur d'éloquence à l'univ. de Moscou dans le 18e S., a contribué à l'amélioration de la langue russe par div. écrits sur cet idiome, qui n'ont pas été impr., mais qui ont été consultés avec fruit par des grammairiens. Barsof avait été chargé en 1791, par Catherine II, de faire des recherches sur l'histoire de la Russie. Son travail est resté également inédit, et a servi à d'autres écrivains.

BARTHÉLEMY (François, marquis de), pair de France, neveu de l'abbé, né à Aubagne, vers 1750, mort à l'âge de 80 ans, le 3 avril 1830, entra de bonne heure dans la carrière de la diplomatie. Il suivit de Breteuil en Suisse et en Suède. Nommé secrétaire de légation, il alla en Angleterre, où il resta comme chargé d'affaires pendant l'absence de l'ambassadeur. C'est en cette qualité qu'il annonça à la cour de Londres l'acceptation de la constitution par Louis XVI. Barthélemy devint presque aussitôt ministre plénipotentiaire en Suisse, où il ne fit pas observer les mesures prescrites par le comité de salut public contre les émigrés et les prêtres. Il négocia la paix avec la Prusse, avec l'Espagne, avec l'élect. de Hesse : mais il échoua avec l'Angleterre. Nommé le 7 prairial an V (juin 1797), membre du directoire, sous l'influence du parti clichien ou royaliste, il se trouva enveloppé dans sa proscription, arrêté le 18 fructidor, et déporté à la Guiane, d'où il parvint à s'échapper, quelques mois après, avec six de ses compagnons d'infortune. Il alla aux États-Unis, puis en Angleterre, et revint en France après la révol. du 18 brum. an VIII (9 oct. 1799). Barthélemy fut fait sén. (13 fév. 1800), command. de la Lég.-d'Honn., vice-présid. du sénat et comte de l'Emp. C'est lui qui, en 1814, présidait les séanc. du sén. où les Bourbons furent rappelés. Nommé pair par le roi et vice-présid. honor. de la chambre, il ne fut point placé sur la liste des pairs que Bonaparte fit à son retour de l'île d'Elbe. Il reprit ses fonctions après la seconde restauration, fut nommé ministre d'état et reçut le titre de marquis. Le 20 février 1819, il rompit le silence qu'il avait gardé pendant cinq ans, pour proposer de modifier la loi d'élection, proposition combattue par le ministère d'alors, et adoptée par la chambre le 2 mars à une grande majorité, ce qui détermina Louis XVIII à faire une nombreuse création de pairs, afin de reconquérir la majorité. Cette proposition servit de base pour la rédaction de la loi présentée l'année suivante par le gouvernement.

BARTHOLDY (Jacob-Salomon), diplom. prussien, né à Berlin, de parens israélites, apprit de bonne heure plus. langues anciennes et modernes, fit un voyage en Grèce, et, à son retour, embrassa le protestantisme, non par conviction dogmatique, mais parce qu'il regardait le christianisme comme la religion la plus favorable à la morale et aux progrès de la civilisation. La guerre de 1807 ayant éveillé son patriotisme, il servit comme officier dans un bataillon de la landwher de Vienne, et publia, pour animer ses compatriotes, son écrit intitulé *Guerre du Tyrol*. En 1813 on le trouve attaché à la chancell. du prince de Hardenberg : c'est lui aussi qui rédigea l'édit sur la *landsturm* après la publication de l'armistice. En 1815, il fut envoyé à Rome comme consul-général prussien pour toute l'Italie, et sa mission, qu'il tenait plutôt de la Sainte-Alliance que de son souverain, était d'observer les mouvemens de ce pays depuis si long-temps agité. Nommé chargé d'affaires de Prusse à la cour de Toscane, après le congrès d'Aix-la-Chapelle, il se rangea parmi les plus violens adversaires de la révolution napolitaine. Il avait été mis à la retraite, lorsqu'il m. en 1826; laissant, outre sa *Guerre du Tyrol*, plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons un *Voyage en Grèce* dans les années 1803-4, trad. en franç. par A. du C*** (Paris, Dentu, 1807, 2 vol. in-8, fig. et cartes).

BASCHILOF (Simon), secrét. du sénat de Russie, m. à Saint-Pétersbourg en 1771, à l'âge de 30 ans, était un des élèves les plus distingués du sav. Schloetzer (*v.* ce nom). On lui doit une excellente édit des *Annales de la Russie d'après Nicone*, Saint-Pétersbourg, 1767 et 1768.

BASSET (C.-A.), bénédictin de l'abbaye de Sorrèze, en Languedoc, y professait la littérature. A la suppression de cet établissement, il émigra (1791), pour ne rentrer en France que sous le consulat (1801). En 1808, on le nomma préfet des études de l'école normale, et en 1815, censeur au collége Charlemagne. Il mourut en 1828, laissant : *Essai sur l'éducation et sur l'organisation de quelques parties de l'instruction publique*, ouvrage qui eut deux éditions ; *Explication de Playfair sur la Théorie de la terre, par Hutton, et examen comparatif des systèmes géologiques fondés sur le feu et sur l'eau, par M. Murray*, en réponse à l'explication de Playfair, traduits de l'anglais, et accompagnés de notes et de planches, in-8, 1815. Basset s'occupa beaucoup de l'instruction primaire.

BASTON (Guilaume-André-René), savant ecclésiastique, né en 1741 à Rouen, reçut la prêtrise en 1766 à Angers, où il professait la philosophie et ne tarda pas à être appelé à St-Sulpice, où l'attendait une place de maître des conférences au second séminaire. Un *Discours* qu'il prononça en 1770, sur l'objet délicat de la réforme des écoles lui valut les plus honorables suffrages et fut l'origine de sa fortune. Il eut une chaire de théol. à Rouen, et devint plus tard membre du chapitre de cette métropole. Il se montra l'un des plus ardens adversaires de la constitut. civile du clergé décrétée par l'assemblée nationale, et publia à ce sujet plus de vingt brochures en moins de quinze mois. Condamné à la déportation pour n'avoir pas voulu prêter le serment exigé des ecclésiastiq., il se réfugia en Angleterre, puis dans les Pays-Bas, d'où le succès de nos armes le poussa à travers la Prusse et la Westphalie jusqu'à Coësfeld. Il revint en France en 1802 après le concordat, fut nommé successivem. vicaire-général, chanoine et doyen du chapitre de Rouen, membre de l'acad. de la même ville, et accompagna son archevêque, le card. Cambacérès, au concile de 1811, en qualité de théologien. Une déclarat. de ce prélat, qui servit de base aux articles arrêtés dans la congrégation générale du 5 août 1811 et acceptés par le pape, fut reconnue pour être l'ouvrage de l'abbé Baston, qui fut nommé à l'évêché de Séez ; mais, comme la démission du titu-

laire paraissait n'avoir pas été libre, il n'accepta ce siége qu'après la m. de ce dernier. Le pape lui ayant refusé, même alors, l'institut. canoniq., il il n'en administra pas moins le diocèse en vertu des lettres de vicaire-général que lui octroya le chapitre; mais il fut exposé à de nombreuses contrariétés, et lorsque après la restaurat l'on eut nommé un nouveau titulaire à l'évêché de Séez, il revint avec joie prendre son rang parmi les chanoines honoraires de Rouen. Les honneurs du titre de vicaire général lui firent rendus par M. de Bernis, successeur du cardinal Cambacérès. Baston consacra les loisirs de sa vieillesse à défendre encore les principes qu'il avait soutenu toute sa vie; sa mort arriva en 1825. On a publié : *Notice biographique sur M.-G.-A.-R. Baston* (par M. Duputel), Rouen, F. Baudry, imprim. du roi, 1825, in 12, de 48 pages. Cette *Notice* contient des détails bibiogr, qui nous permettront de ne citer de l'abbé Baston que les deux écrits suiv. : *Reclamation pour l'église de France et pour la vérité contre l'ouvr. de M. le comte de Maistre intitulé :* du Pape, *et contre la suite intitulée* : de l'Eglise gallicane dans son rapport avec le souverain pontife. Paris 1821, 24, 2 vol. in-8; *Antidote contre les erreurs et la réputation de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion (de l'abbé de la Mennais), Paris et Besançon, 1823, in-8; 12e édit., 1825.

BAUD. *Article nul*. V. LEBAUD.

BAUDRILLART (JACQUES-JOSEPH), ancien chef de division de l'administration des forêts, né à Givron, près Chaumont, le 20 mai 1774, mort à Paris le 24 mars 1833, avait, dans les premières années de sa vie, servi dans nos armées et dans l'administration militaire, ce qui l'avait mis à même d'examiner soigneusement l'aménagement des forêts de l'Allemagne, et d'acquérir dans cette partie des connaissances étendues. De retour en France, ses études et ses publications sur la science forestière lui avaient procuré des fonctions honorables. Laborieux et animé du désir d'être utile, il a publié un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : la *Traduction* de l'*Instruction sur la culture des bois* de Hartig et d'autres ouvrages de ce célèbre forestier allemand ; celle du *Manuel forestier de Burgsdorff ;* le *Dictionnaire de la culture des arbres*, de l'Encyclopédie méthodique, avec Bosc ; le *Traité général des forêts, chasses et pêches,* 6 vol. in-4 ; le *Nouveau code forestier annoté*, etc.

BAUFFREMONT (ALEXANDRE-EMMANUEL, duc de) pair de France, né à Paris en 1773, du prince de Listenais, vice-amiral de France, mort en décembre 1833, prit rang, en 1793, dans l'armée des princes qui envahit la Champagne ; il fit ensuite avec les Espagnols, contre les Français, les campagnes de 1793 et 1794 dans les Pyrénées. Ayant obtenu l'année suivante sa radiation de la liste des émigrés, il se retira dans une de ses terres en Franche Comté. Bonaparte, qui lui donna le titre de comte, le nomma en 1812 président du collége électoral de la Haute-Saône, et pair en 1815. De Bauffremont refusa alors la pairie pour ne l'accepter que de Louis XVIII, qui la lui conféra à son retour.

BAUSSET (PIERRE-FRANÇOIS-GABRIEL-RAYMOND-IGNACE-FERDINAND de BAUSSET-ROQUEFORT, comte de), archevêque d'Aix, né à Béziers le 31 décembre 1757, mort dans sa ville métropolitaine le 29 janvier 1829, était, à l'époque de la révolution, grand-vicaire d'Orléans. Il se retira en Angleterre, où il resta peu de temps, se rendit ensuite en Italie, revint en France après la terreur, et se fixa à Aix, où de Cicé, qui en fut nommé évêque après le concordat, le fit chanoine. Après la mort de Pancemont, évêque de Vannes, Bausset fut désigné pour le remplacer (29 mai 1808). On le vit alors envoyer sa démission à Amelot, qui, en 1801, n'avait pas renoncé à l'évêché de Vannes ; mais Amelot n'accepta pas cette offre généreuse. Bausset établit les jésuites dans son diocèse, à Sainte-Jeanne d'Aurai, et lorsqu'il eut pris possession de l'archevêché d'Aix (1819), auquel il avait été nommé en 1817, il les appela dans son petit-séminaire. Ce prélat faisait partie de la chambre des pairs.

BAYARD (le chev.) *Date de sa naissance, lisez :* 1476 (non 1576), et, *ad finem*, lisez : M. Dureau de Lamalle.

BAYLE (G.-L.). *Lisez*, *l*.8 : Leroux (non Leroi).

BAZARD, un des deux premiers chefs du Saint-Simonisme, mort le 29 juillet 1832, après quelques mois de maladie, à Courtry, près Monfermeil, dans la 40e année de son âge, avait cessé en novembre 1831 de prendre part aux actes de la société saint-simonienne, protestant contre la marche suivie par Enfantin et Olinde-Rodrigues. Il avait même publié un ouvrage, où il s'attachait à prouver que les principes du saint-simonisme sont immoraux et révoltans.

BEAUCHAMP (ALPHONSE de), homme de lettres, né à Monaco, en 1767, du major de la place, entra en 1784 au service de Sardaigne. Le goût des plaisirs et de la frivolité l'entraîna. Au commencement de la révolution, il demanda sa démission pour rentrer en France. Cette démarche le rendit suspect ; il fut arrêté et resta long-temps en prison. Rentré en France, il obtint une place dans les bureaux du ministère de la police. Il fut un des rédacteurs de la grande table du *Moniteur*, et publia successivement plusieurs ouvrages : *le Faux Dauphin*, 1803, 2 vol. in-12; l'*Hist. de la campagne de Suwarow* ; l'*Histoire de la guerre de la Vendée*, 1805, 3 vol. in-8° ; l'*Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII*, 1814, in-12, etc., etc. Son *Histoire de la guerre de la Vendée* eut assez de succès, quoiqu'elle renfermât bien des inexactitudes; mais elle déplut au ministre de la police, Fouché, qui ôta à l'auteur sa place à la police. On lui reprochait de s'être servi des renseignemens qu'il avait trouvés dans les bureaux. L'abbé Jaunet, dans son *Éloge funèbre des Vendéens*, a relevé quelques méprises de Beauchamp. L'*Histoire des malheurs et de la captivité de Pie VII* est un livre stérile en faits, et rempli d'inexactitudes et d'erreurs. L'auteur écrivait trop vite; ses ouvrages ont plutôt l'air d'entreprises de librairie que de véritables productions littéraires. Il a fait encore une *Histoire du Pérou*, une *du Brésil*, une *Vie de Moreau*, une *Biographie des jeunes gens*, 1813, 3 vol. in-12 ; une *Histoire de la Campagne de* 1814 Il a fourni des articles à la *Gazette de France*, à la *Biographie universelle* et à la *Biographie moderne*. On lui attribue les *Mémoires de Fouché*, qu'il rédigea sur les notes de Jullian, ancien agent du ministre. De Beauchamp mourut à Paris en 1832, d'une fluxion de poitrine, compliquée d'une atteinte de choléra.

BEAUCHENE (EDME-PIERRE CHANVOT DE), docteur médecin de l'école de Montpellier, né aux Acharlis, près Villeneuve-le-roi (Yonne). m. le 25 déc. 1824, membre de l'acad. roy. de médecine. avait, avant la révolut., le titre de méd. des écuries de *Monsieur* (depuis Louis XVIII) Elu membre de la commune de Paris en 1789, il fit partie d'une députation envoyée à Coblentz pour inviter les princes à rentrer en France. Mais, quels qu'aient été ses engagemens politiq. à cette époque, on peut croire qu'il ne démérita pas de la confiance de Louis XVIII; car il en reçut plus. marques de faveur après la restauration. Beauchêne fut successivement médec. en chef de l'hôpital milit. du Gros-Caillou, du corps législatif, de l'école Normale, du bureau de bienfaisance de sa section, enfin médecin consultant du roi. Outre plus *Articles* fournis à divers journaux, notamment à la *Quotidienne*, on a de Edme-Pierre Chanvot de Beauchêne : *de l'Influence des affections de l'âme sur les maladies nerveuses des femmes*, in-8, Amsterd. et Paris,

1781; 3e éd., 1798; trad. en all., Leipsig, 1784; *Maximes, Réflexions et Pensées div.*, 1817, in-18; 4e éd., 1821, in-12.

BEAUFORT D'HAUPOUL (Édouard, marquis de), colonel du génie, officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de St Louis, né à Paris le 16 octobre 1782, mort récemment, entra dès l'âge de 16 ans dans l'arme du génie. L'Italie, l'Allemagne et le Portugal furent le théâtre sur lequel il conquit, à force de bravoure et de talent, la croix d'honneur et les grades qui précédent celui de colonel. Au retour de l'armée d'Italie en 1814, on le fit chef de bureau à la guerre; dans les cent-jours, il fut secrétaire du comité de défense, et depuis 1816 secrétaire du comité du génie. De Beaufort n'était pas étranger aux lettres : nous citerons de lui entre autres un *Éloge de Masséna*, grand capitaine qu'il pouvait d'autant mieux juger qu'il en avait été apprécié lui-même.

BEAUFRANCHET (Le chev. Henri G. de) maréchal de camp d'artillerie, né à Paris le 4 décembre 1769, mort dans cette ville le 1er juin 1832, entré en 1787 à l'école d'application d'artillerie, devint capitaine en 1792, et de grade en grade s'éleva à celui de maréchal de camp qu'il obtint en 1830. Employé en Espagne, il avait été fait prisonnier de guerre, et conduit sur les pontons de Cadix. Rendu à la liberté par un trait de courage, il avait servi sur différens points de l'Europe, quand la réorganisation de 1816 le rétablit sur les cadres de l'armée. Appelé à Paris, en 1821, avec les fonctions de directeur de l'artillerie, il fut mis à la retraite au commencement de 1830.

BEAUGEARD, ex-conventionnel, s'empressa, dès le commencement de la révolution, d'organiser les clubs de la Bretagne. Nommé en septembre 1792 député d'Ille-et-Vilaine à la Convention nationale, il y vota la mort du roi et son exécution dans les vingt-quatre heures. Après la session, le Directoire le nomma commissaire près l'administration du département d'Ille-et-Vilaine. Réélu en l'an VI député au conseil des Cinq-Cents, il cessa ses fonctions législatives au 18 brumaire. Il ne reparut sur la scène politique qu'un moment. en 1815, comme membre de la chambre des Représentans; mais il ne prit pas la parole. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, il sortit de France et ne rentra qu'en 1830. Il est mort à Vitré (Ille-et-Vilaine), dans les premiers jours d'octobre 1832, dans un âge assez avancé.

BEAUHARNAIS (Stéphanie, comtesse de) signait *Fanny* et non Stéphanie.

BEAUHARNAIS (François, marquis de), né à La Rochelle, le 10 août 1756, et mort récemment, fut nommé en 1789 député-suppléant aux états-généraux, par la noblesse de Paris *extra muros*, et ne siégea dans cette assemblée que lorsqu'elle se fut constituée en assemblée nationale. Fidèle à la devise de sa famille, *autre ne sert*, il se plaça au côté droit, et signa la protestation des 12 et 15 septembre 1791, contre les innovations décrétées par l'assemblée. Son frère Alexandre, premier mari de Joséphine, ayant proposé d'enlever le commandement des armées au roi, il attaqua cette motion avec énergie; et, quelques députés présentant des amendemens qui la modifiaient entièrement, il s'écria : « Il n'y a point d'amendement avec l'honneur», ce qui le fit surnommer le *féal Beauharnais sans amend.* Ayant émigré, il devint maj. gén. de l'armée de Condé, et, après le licenc., il se mit à la tête de 500 gent.-hom. pour aller au secours des Vendéens; mais il ne put obtenir des puiss. la perm. de se rendre en France. Quand Bonaparte fut nommé premier consul, il chargea sa belle-sœur Joséphine d'une lettre par laquelle il invitait le général, au nom de la seule gloire qu'il eût à acquérir, à rendre le sceptre à la maison de Bourbon. Cette lettre l'empêcha pendant long-temps de rentrer en France; Joséphine n'obtint son rappel qu'après l'époque de son couronnement. Elle avait marié sa fille au fameux Lavalette, alors aide-de-camp de Bonaparte, et depuis directeur-général des postes. De Beauharnais fut envoyé, comme ambassadeur, d'abord en Étrurie, puis en Espagne : il y porta ses sentimens de fidélité aux Bourbons. Bonaparte le rappela, et l'exila ensuite dans la Sologne, où il résida jusqu'à la chute de l'empire.

BEAULIEU (le baron). C'est sans fondement qu'a été répandue en France l'annonce de la m. de ce général, à la date de 1797. Il est vrai seulement qu'un oubli profond cacha son existence, du moment où il fut remplacé dans son commandem. (juin 1796) par le feld-zeugmeister Wurmser, dont les efforts ne demeurèrent pas moins impuissans que les siens contre le génie et la fortune de Bonaparte. C'est dans le courant de mars 1820 que Beaulieu mourut à Lintz, âgé de 94 ans.

BEAULIEU (Claude-François) homme de lettres, né à Riom en 1754, mort à Marly en 1827, travaillait à Paris, vers 1782, aux journaux qui parurent avant la révolution. Ses opinions royalistes le firent arrêter après le 10 août. Emprisonné successivement à la Conciergerie et au Luxembourg, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor (27 juillet 1794). Il écrivit depuis ce temps dans les feuilles publiques, surtout dans le *Miroir*, journal contre-révolutionnaire qui le fit proscrire de nouveau; mais il parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui. En 1803, il s'attacha à Belderbusch, préfet de l'Oise, revint à Paris après la restauration, et obtint une pension. Il a rédigé le *National religieux*, et fait, dans la *Biographie universelle*, quelques articles (*Danton*, *Fouquier-Tinville*, *Marat*, et les autres terroristes de la révolution). On lui doit : *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution en France*, Paris, 1801-1803, 6 vol. in-8°, où l'on trouve des renseignemens très-curieux sur la révolution française; *Réflexions sur les réflexions de M. Bergasse sur l'acte constitutionnel du sénat*, Paris, 1814, in-8°; *le Temps présent*, Paris, 1816, in-8°; *la Révolution française considérée dans ses effets sur la civilisation des peuples*, Paris, 1820, in-8°.

BEAUMARCHAIS. *Transposez sa notice, p. 211, après* Beaumanois.

BEAUMELLE (Laurent ANGLIVIEL de La). C'est à Vallerangue (Gard) que naquit cet écrivain, l'an 1727. Lorsqu'il arriva à Berlin, Voltaire sortait à peine de son fameux procès avec le juif Herscheld. Maupertuis, s'emparant de l'esprit de La Beaumelle, déjà irrité contre Voltaire, réussit à se servir de lui contre le philosophe. S'il faut en croire T.-J. Duvernet, dans sa *Vie de Voltaire*, La Beaumelle avait cru se faire un tit. de recommandation auprès de Frédéric d'un opuscule int.: *Mes Pensées*, dans lequel se trouvait cette saillie : « Le roi de Prusse récompense les hommes de lett. par le même principe que les princes d'Allemagne comblent de bien faits les nains et les bouffons. » Il est certain que la conduite du roi à l'égard des philosophes justifiait la prétention de La Beaumelle. Cependant, livrée aux mains de Voltaire, sa brochure ne fut pas épargnée; elle devint un texte de sarcasmes pour les convives du roi, qui firent entendre à S. M. que l'auteur désirait lui être présenté, à quoi Frédéric répondit qu'il ne voulait pas le voir: « Mais, ajouta-t-il, s'il veut un brevet d'étourdi, il lui sera expédié. » Telle fut la conversation que Maupertuis rapporta à La Beaumelle, qui dès-lors devint l'ennemi plus importun que dangereux de Voltaire. Après une aventure galante et quelques mois passés dans les prisons de Berlin, La Beaumelle, continue l'historien cité, partit pour l'Allemagne, où il eut d'autres aventures avec une femme de chambre qui avait volé sa maîtresse. Nous reproduisons ces documens sans les garantir. Ce qui est incontestable, c'est que, de retour en France, La Beaumelle fut deux fois envoyé à la Bastille, l'une en 1753, l'autre

en 1756. On doit faire les rectifications suiv. dans les indications biogr. qui le concernent : la date de la publication des *Pensées de Sénèque* est 1752; celle de l'écrit intit. *l'Esprit*, in-12, est 1802.

BEAUMES (J.-B.-Théod.) *Substituez à la date de sa mort :* Décembre 1828. Et lisez : Baumes.

BEAUMONT (Franç.). Ligne 2, *lisez :* J. Fletcher (*v.* ce nom).

BEAUVAIS (Louis), maréchal de camp, fils de Charles-Nicolas, qui mourut à Montpellier des suites des mauvais traitemens que les Anglais lui avaient fait éprouver à Toulon, reçut de la convention une pension de 1500 fr. Il entra jeune au service, partit pour l'Égypte, en 1797, avec le grade d'adjudant-général, mais demanda bientôt sa démission, qui lui fut accordée. Pris par les Turcs dans la traversée, il ne revint en France qu'en 1803, après 18 mois de captivité. Ayant repris du service en 1809, il obtint, sous le général Latour-Maubourg, la place de chef d'état-major, dont il alla remplir les fonctions en Espagne. Nommé baron, et général de brigade, il fit en cette qualité la campagne de 1813 sur le Rhin. Neuss avait été surpris le 31 octobre; le général Beauvais réussit à s'en rendre maître. Pendant les cent-jours, on lui confia le commandement de Bayonne. Depuis la restauration, il fut le principal rédacteur de l'important ouvrage : *Victoires et Conquêtes des armées françaises*, publié par le libraire Panckoucke; il travailla aussi à un Journal milit.; chargé de la direction de la présente *Biographie*, sa santé chancelante ou d'autres travaux ne lui permirent pas d'y donner tous ses soins, et ce travail passa aux mains de M. de Chamrobert. Le général Beauvais mourut en avril 1830, d'une hydropisie de poitrine.

BEAUVILLIER (Franç.-Hon.), et non *Beauvilliers*, est né en 1610. — Son fils, Paul, naquit à Saint-Aignan en 1648.

BECHET (Jean-Baptiste), né à Cernans, près Salins, le 26 août 1759, fut en 1790 nommé administrateur, puis secrétaire général du département du Jura. Il exerça ensuite le ministère public près le tribunal de Poligny. Rappelé à ses anciennes fonctions de secrétaire général après le 18 brumaire, il les quitta volontairement en 1816. Pendant la révolution, il avait été obligé de se retirer en Suisse. Il passa ses dernières années à Besançon, où il mourut le 7 janvier 1830. On a de lui quelques *Poésies; Notions faciles et indispensables sur les nouveaux poids et mesures, sur le calcul décimal*, avec des tables de comparaison, Lons-le-Saunier, 1801, in-8°; un grand nombre d'*Article* d'Archéologie, d'Histoire, de Biographie locale, de Littérature, dans les *Annuaires du Jura* (1803-1811), et dans le *Journal de la préfecture* du même département (1811 et années suivantes); plusieurs *Mémoires*, entre autres sur l'Origine des Bourguignons, et des *Éloges académiques* insérés dans les *Mémoires de l'académie de Besançon*. Il préparait un grand ouvrage intitulé : *Jura ancien, moyen et moderne, ou Choix des monumens les plus intéressans pour l'histoire générale de France*. Il ne publia que des *Recherches historiques sur la ville de Salins*, 2 vol. in-12, Besançon, 1828.

BECK (François-Henri), né le 1er mai 1740 en Alsace, était en 1765 professeur de philosophie au collége de Strasbourg, et trois ans après principal du collége de Metz. En 1772, le prince Clément de Saxe, archevêque et électeur de Trèves, l'attira auprès de lui et en fit son confesseur. Beck dénonça à l'assemblée du clergé de France et à la Sorbonne le *Fébronius* de Hontheim (1775). L'année suivante, il fut nommé à un canonicat à Trèves, et deux ans après à Ausbourg : cette dernière nomination ne fut pas approuvée par Joseph II, qui ne pouvait lui pardonner son influence sur l'électeur, qui avait blâmé les plans de l'emp. En 1781, l'arche. de Trèves le fit conseiller intime et grand-vicaire d'Ausbourg, et Pie VI lui conféra le titre de prélat de sa maison. Beck eut l'occasion de complimenter ce pontife à son passage par Augsbourg. Pendant un voyage que Beck fit en Alsace, on le desservit auprès de l'électeur de Trèves. En 1782, il revint à Ausbourg, puis à Ribauvillé, près Colmar, où était sa famille. Il mourut dans cette ville, le 13 janvier 1828 à l'âge de 88 ans. Beck était lié avec l'abbé de Feller.

BECK (Chrétien-Daniel), théolog., littérateur, philologue et historien, né à Leipzig le 22 janvier 1779, mort à Dresde à la fin de 1832, occupait avec éclat dans cette ville la chaire de littérature grecque et latine. En qualité de conseiller aulique du roi de Saxe, il exerçait d'ailleurs la censure sur les livres nouveaux. Parmi ses compositions relatives à la théologie, on cite ses *Commentarii historici decretorum religionis christianæ et formulæ Luther*, 1801, ouvrage protestant, et où l'auteur vise à l'érudition. Parmi ses autres publications, on distingue ses *Éditions* de Pindare, Apollonius, Aristophane et Calpurnius; son curieux *Programme sur les études historiques et archéologiques;* son *Introduction à la connaissance de l'histoire de l'univers et des peuples*, 4 vol. in-8, 1787, 1806. Depuis 1819, le laborieux Beck rédigeait le *Répertoire général de la littérature nouvelle et étrangère.*

BÉCLARD (Pierre-Augustin), médecin, né à Angers en 1785, commença dans cette ville l'étude de son art, qu'il vint perfectionner à Paris de la manière la plus brillante. En 1809 et 1810, il obtint successiv., à l'École de médecine et à l'École pratique, les premiers prix d'anat., de physiol., d'histoire naturelle médic., de chimie et de physique, et M. Roux, chirurgien en second de l'hôpital de la Charité, le choisit pour répétiteur de son cours. En 1811, il fut nommé, au concours, prosecteur à la Faculté, et, bientôt après, chef des travaux anat. En 1813, il présenta pour sa thèse une série de propositions sur la physiol., la chirurgie et la thérapeutique, qui sont autant de découvertes. Enfin, il était devenu, à 30 ans, chirurgien en second de l'hôpital de la Pitié, avait obtenu la chaire d'anat. à la faculté de médecine en 1818, et déjà l'on avait reconnu qu'il portait au plus haut degré le talent d'enseigner, lorsqu'il m. à Paris, d'une inflammat. cérébrale, en 1825. Nous citerons de Béclard : *Additions à l'Anatomie générale de Xavier Bichat, pour servir de complément aux édit. en 4 vol.*, Paris, 1821, in-8; *Élémens d'anat. générale*, ou *Description de tous les genres d'organes qui composent le corps hum.*, ibid., 1823, in-8. On a publié : *Discours prononcé aux obsèques de M. Beclard par M. Roux, secrét. part. de la section de chirurgie* (de l'Académie de méd.), Paris, 1825, 4 pag. in-4.

BECQUEY (Augustin-Joseph), né à Vitry-le-Français, le 17 décembre 1755, mort le 7 juin 1827, était l'aîné de sa famille. Prêtre en 1779, puis vicaire à Sainte-Menehould, ensuite curé de Saint-Loup à Châlons, en 1782, chanoine de la cathédrale, en 1786, il céda à l'influence de son frère, qui était procureur-général-syndic du département de la Marne, et fit le serment. Il n'en fut pas moins arrêté pendant la terreur. Dès-lors il paraît qu'il renonça à ses erreurs. Il rouvrit l'église de Saint-Loup, qu'il desservit de nouveau. De Barral, évêque de Meaux, dont Châlons dépendait, le nomma membre du conseil épiscopal; il fut ensuite chargé, en qualité de pro-vicaire-général, de l'administration de cette partie du diocèse, fonctions que lui continuèrent les autres évêques de Meaux. Quand le diocèse de Châlons fut rétabli, il fut nommé premier grand-vicaire. Il était d'ailleurs membre des établissemens de bienfaisance et de la société littéraire de Châlons.

BEER (Michel), auteur tragique allemand, frère de Meyer-Beer, mort à Munich, agé de 32 ans, en 1833, était fils d'un banq. de Berlin. On a de lui :

Traduction en vers de l'Aristodème, tragédie ital. de Mouli ; *Clytemnestre*, tragédie en 5 actes, jouée sur le théâtre de Berlin ; *les Fiancées d'Aragon*, tragédie en 5 actes ; *Le Paria*, drame en un acte, dans lequel les mœurs locales sont bien observées ; *Struensée*, drame représenté à Munich et traduit en français par M. de Sainte-Aulaire. La représentation de *Struensée* éprouva quelques obstacles à cause des réclamations d'un diplomate danois à la cour de Munich ; *l'Epée et la Main*, tragédie jouée à Berlin.

BEETHOVEN (Louis van). célèbre composit. de musique instrument., né en 1772 à Bonn, d'un choriste de la chapelle (de l'électeur de Cologne (quelq. biographes lui donnent pour père le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II), eut pour premier maître l'organ. Neefe. L'élect. de Cologne l'envoya à ses frais à Vienne en 1792, et le jeune virtuose y fit de rapides progrès dans les études théoriq. sous J. Haydn et le sav. Albrechtsberger. Dès ce temps, Beethoven était connu par div. morceaux de piano pub. à Manheim et à Spire; il sut profiter des critiques qui en furent faites, et bientôt de vifs et univ. éloges accueillirent toutes ses nouvelles compositions. La mort de l'électeur le laissant sans espoir d'avenir à la cour de Cologne, il quitta cette ville pour Vienne (1801). L'indépendance de son caract. l'empêcha d'abord de prendre dans cette capitale le rang qu'il méritait de tenir parmi les artistes ; il y passa trois années sans autres émolum. que le produit de ses compositions. Sa situation ne s'améliora que par degrés ; elle était encore si précaire en 1809, qu'il fut sur le point d'accepter les offres honorab. qui lui étaient faites par la nouvelle cour de Westphalie, et de quitter Vienne pour devenir maître de chapelle de Jérôme Bonaparte. Mais une pension de 4,000 flor., que lui assurèrent l'archiduc Rodolphe et les princes Lobkowitz et Kinsky, le fit changer de résolut. La seule condition mise à cette munificence était que le grand artiste continuerait à résider soit à Vienne, soit en tout autre lieu de la domination autrichienne. C'est dans cette capitale que m. Beethoven, le 28 mars 1827. Digne émule du talent et de la gloire des Haydn et des Mozart, il excella comme eux dans la composit. instrumentale ; mais, de même que le premier de ces maîtres, il fut moins heureux dans le genre dramatiq. Tous les amateurs ont admiré ses magnifiques *Symphonies*, ses septuors, quintettes, quatuors et trios, et ses belles sonates pour le piano. Ses OEuv. sont au nombre de plus de 120. La plupart ont été gravées à Paris. Le journal musical intit. *Harmonicon* a publié, à la date du 28 sept. 1823, un morceau très-curieux sous le titre *une Journée avec Beethoven*. On a donné dans le même rec. une liste exacte de ses œuvres. Depuis quelq. ann., ce grd. composit. était affligé d'une surdité complète; mais un bruit qu'on a eu tort de répandre, et qui était dénué de fondement, c'est qu'il ait fini ses jours dans l'indigence. Les pensions que lui faisaient ses illustres Mécènes ne lui manquèrent jamais; et d'ailleurs la vente de ses ouvr. eût suffi pour lui assurer une honorab. aisance.

BÉGOUEN (le comte), né au Havre, se livra d'abord à de grandes spéculations commerciales, qui lui procurèrent une immense fortune. Envoyé par ses concitoyens aux États-Généraux, il revint au Havre pendant la terreur, et se consacra dans cette retraite à la culture des sciences et des lettres, et à des applications agricoles. A son premier voyage au Havre, Napoléon ayant demandé des notes sur le commerce de ce port, Bégouen lui présenta un *Mémoire* qui le fit nommer sur-le-champ conseiller d'état. L'empereur consultait souvent Bégouen et faisait le plus grand cas de ses lumières. Pendant quelque temps il représenta le Havre au Corps Législatif et à la Chambre des Députés. En 1816 il refusa la pairie, mais devint l'un des membres les plus actifs du conseil général de la Seine-Inférieure. Agé de 88 ans, il succomba, avec la douleur de voir engloutie, dans la crise commerciale de 1830, la fortune méritée qu'il ne devait qu'à sa probité et à ses talens.

BELL (le docteur André), né en 1753 à St-Andrew dont le comté de Fife en Écosse, où il fit ses études ecclésiastiques. fut envoyé en 1789. en qualité de chapelain, au fort St-Georges. d'où il ne tarda pas à passer à Madras en qualité de ministre de l'église de Ste-Marie. De cette époque datent ses travaux philantropiques. Directeur gratuit de l'hospice des orphelins militaires de Madras, il y fonda, en 1796, le système d'instruction primaire dont Lancaster lui a disputé l'invention. A son retour en Angleterre, en 1796, on s'empressa d'adopter ce mode d'enseignement, qui a été répandu dans plusieurs Etats. Le reste de la vie du docteur Bell a été employé, dans sa résidence de Cheltenham, à des actes de philantropie, et à la composition d'ouvrages élémentaires de morale et d'instruction. A sa mort, arrivée le 28 janvier 1831, il a légué plus de trois millions, qui formaient sa fortune, à des établissemens publics.

BELLART (Nicolas-François), procur.-gén. près la cour royale de Paris, né dans cette ville en 1761, d'un père charron-carrossier, commença à se faire connaître au barreau comme un habile et heureux défenseur. La révolut. venait d'éclater. L'une des causes où il se montra avec le plus d'éclat fut celle de madam. Adélaïde de Cicé, accusée de complicité dans l'affaire de la machine infernale, pour avoir reçu et caché dans son domicile Carbon et Saint-Régent. Son plaidoyer peut être considéré comme un chef-d'œuvre en matière criminelle. Bellart fut un des 3 conseils du général Moreau, et concourut à la rédaction du *Mémoire justificatif* de cet illustre accusé; il fut également l'un des conseils du marquis depuis duc de Rivière. Précédemment il avait eu l'honneur d'être désigné par Tronchet au choix de Louis XVI, qui, sur l'avis de Malesherbes, préféra Desèze pour son 3e défenseur. Porté au conseil-général du département de la Seine en 1800, Bellart abandonna à peu près vers ce temps la plaidoierie pour se borner au travail du cabinet et à l'exercice de ses fonctions administr. Lorsque les événem. eurent rendu possible une résistance ouverte aux volontés despotiq. de Napoléon, elle se manifesta au sein du conseil et produisit la proclamat. du 1er avril 1814, dont Bellart fut le rédacteur. Après la restauration, il reçut des lettres de noblesse et la décoration de la Légion d'Honneur. Nommé bientôt membre de la commiss. des biens non vendus des émigrés, puis maître des requêtes dans le conseil de Monsieur (depuis Charles X), il fut troublé dans ces nouv. honn. par le retour de Bonaparte, et forcé de prendre la fuite. La 2e restaur. l'éleva à la charge de proc. gén. près la cour royale de Paris. Apportant dans ces hautes fonct. le zèle d'un royaliste ardent et dévoué, il se crut préposé avant tout au maintien des prérogatives du trône dont il avait aidé le rétablissement. A partir de cette époque-ci, on trouve en lui deux hommes à juger, le chef du parquet et le député. Envoyé à la chambre, en 1815, par le collége élect. de la Seine, il y défendit le ministère contre la majorité, dont cependant il partageait au fond les sentimens. Il fit le rapport et appuya fortement les dispositions de la première loi suspensive de la liberté individ. Après l'évasion de M. de Lavallette, il crut convenable de venir à la tribune disculper le ministère public et l'administ. de toute conniv. dans cette affaire. Il fut encore envoyé à la chambre par le même collége, après la mémorable ordonnance du 5 septembre 1816, puis, en 1818, il ne se fit guerre remarquer que par ses *Discours* contre la liberté illimitée de penser et d'écrire. Il cessa d'être éligible, lors de la première élection septennale, les frais de représentation inhérens à sa dignité de procureur-général l'ayant forcé de vendre ses immeubles : preuve irrécusable du désintéressement de ce magistrat.

Mais c'est comme chef de parquet qu'il convient surtout d'examiner sa conduite. A peine l'était-il devenu, qu'il fut commis, en cette qualité, pour accuser le maréchal Ney devant la chambre des pairs. Pendant les dix années qui suivirent, les réquisitoires de Bellart furent constamment dictés par deux motifs, la crainte des conspirations contre l'autorité royale, et la haine de la licence de la presse. Dans le procès de Louvel, où il porta la parole, il s'attacha à le présenter comme un homme fanatisé par les feuilles libérales ou démocratiq. On a reproché à Bellart d'avoir, autant qu'il était en lui, attenté à l'indépendance de l'ordre des avocats Mais ceux qui ont articulé contre lui les griefs les plus violens ont signalé le zèle et l'activité qu'il déploya, comme membre de la société royale des prisons, pour l'amélioration du sort des détenus. Le dernier acte de sa vie publique fut la commission de procureur-général près la cour des pairs, qu'il exerça sans résultats satisfaisans, dans la fameuse affaire des marchés de l'expédition d'Espagne. L'état de sa santé, altérée par ses grands travaux et par les amertumes dont il avait été abreuvé le porta à offrir sa démission à Louis XVIII, qui la refusa constamment : ce prince l'aimait beaucoup, et le lui avait prouvé en le nommant conseiller-d'état, grand-officier de la Légion d'Honneur, et l'un des quatre témoins pour le mariage du duc de Berri. Bellart venait enfin d'obtenir de Charles X sa démission, qui toutefois n'était pas encore publiq. connue, lorsqu'il m. à Paris en 1826. On peut consulter une *Notice hist. sur M. Bellart*, etc., par Billecocq, Paris, 1826-27, in-8; une autre par Jules Persin, ibid, 1828, 8 p. in-8. On a publié les *OEuvres de N.-F. Bellart*, Paris, Brière, 1827-28, 6 v. in-8. Indépendamment de ses réquisitoires contre les livres et les journaux qu'il avait poursuivis avec ardeur, elles renferment un *Essai sur la légitimité* qu'il avait fait dans son exil à Londres durant les cent-jours. C'est celui de tous ses ouvrages qu'il aimait le plus. En général, on rencontre dans les écrits de Bellart la clarté du style, la solidité des pensées, la force la plus entraînante dans le raisonnement; mais ce jugement sur l'écrivain ne s'applique pas toujours d'une manière aussi favorable au magist., bien que celui-ci trouve peut-être son excuse dans les circonstanc. au milieu desq. il fut investi de ses hautes fonct. judiciaires.

BELLAUD (De), grand-vic. de Sens et aumônier de Mme la dauphine, s'était destiné à l'état ecclés. avant la révolution; mais les troubles qui agitaient alors la France l'empêchèrent de suivre sa vocation. Il se maria, et eut un fils et une fille, qui est religieuse. Il entra enfin dans l'état ecclésiastique, qu'il honora par ses vertus, et le cardinal de la Fare, qui se l'était attaché depuis quelques années, le conduisit au dernier conclave. De Bellaud mourut le 8 septembre 1830 des suites d'une chûte qu'il avait faite en Italie, auprès de la cascade de Terni. Ramené à Paris, il y succomba à l'âge de 58 ans.

BELLIARD (Le comte), lieutenant-général, né en 1773, à Fontenay (Vendée), fit ses premières armes comme capitaine à l'armée du Nord. Chef d'état-major sous Dumouriez dans la campagne de Belgique, il se distingua aux affaires de Jemmapes, Nerwinde, et fut nommé adjudant-général. Arrêté après le départ de Dumouriez, par ordre des représentans en mission, il fut transféré à Paris, et destitué par Bouchotte, ministre de la guerre. Belliard, aimant mieux recommencer sa carrière que d'en sortir, entra comme soldat dans le 3me régiment de chasseurs à cheval. Rendu à ses fonctions d'adjudant-général, il passa à l'armée de la Vendée, sous les ordres de Hoche. En 1796, étant à l'armée d'Italie, il fut nommé général de brigade sur le champ de bataille d'Arcole. Au passag du Lavis et à Cimbra, il culbuta toute la ligne qui défendait la rivière et les montagnes, facilita l'attaque de Joubert dans la vallée de l'Adige, et opéra sa jonction avec la division à Neumark, à Brixen et à Tramin, où il renversa le corps du général Laudon, fit 2,000 prisonniers, et enleva 4 pièces de canon. En 1798, il fut nommé envoyé extraordinaire auprès du gouvernement napolitain. Dans l'expédition d'Egypte, il franchit les limites de l'ancien empire romain, entra en Abyssinie, et porta nos armes jusqu'à Calafché, où il posa les limites de la puissance française. Compagnon de Desaix, il partagea ses travaux. A la bataille d'Héliopolis, le carré du général Belliard reçut et repoussa la première charge d'une immense cavalerie turque. Il reprit Damiette et le fort de Lesbé ; à la reprise de Boulack et du Caire, il fut blessé dangereusement. Nommé général de division et gouverneur de cette ville, il y fut assiégé par les mamelucks et les armées des Turcs et des Anglais; mais obtint une convention honorable. En 1801, le premier consul le nomma au commandement de la 24e division militaire à Bruxelles. Dans la campagne de 1805, où il était chef d'état-major-général de Murat, il contribua au succès des combats de Wirtengen ; à la bataille d'Ulm, il concourut à détruire le corps commandé par l'archiduc Ferdinand ; et à la prise du pont de Vienne, sur le Danube, il signa la capitulation que demanda le général Verneck. Il prit une part glorieuse à la bataille d'Austerlitz. En 1807 et 1808, il fit, toujours sous Murat, les camp. de Prusse et de Pologne se trouva à Iéna, à Erfurt, à Prentzlow, où il conclut, avec le prince de Hohenlohe, une capitulation pour la reddition du corps que ce général commandait. A Stettin, il approuva la célèbre capitulation signée par le général Lasalle ; à Lubeck, Golliminé en Pologne, à Heilsberg, à Hoff, à Eylau, à Friedland, devant Tilsitt, il se couvrit d'une gloire nouvelle. Dans la guerre d'Espagne, il contribua à la reddition de Madrid, dont le gouvernement lui fut confié. Une insurrection violente y ayant éclaté, lors de la bataille de Talaveyra, il sut conserver la ville aux Français. Major-général du roi Joseph, il fut chargé du commandement de l'armée du centre. En 1812, il quitta l'armée d'Espagne, et fit, comme aide-major-général de cavalerie, la campagne de Russie On le remarqua au combat de Kukoviacky, à Witepsk, à Smolensk, à Dorogobutsch, à la Moskowa. Il eut deux chevaux tués à Mojaïsk, et fut dangereusement blessé à la jambe par un boulet de canon. Malgré cette blessure, il continua de suivre l'armée, et fut nommé colonel-général des cuirassiers à Smorgoni. Rentré en Prusse, Belliard réorganisa toute la cavalerie de l'armée. A la bataille de Dresde, en 1812, il remplit les fonctions d'aide-major-général de l'armée, et se signala pendant la marche de Friedberg à Leipsig. Aux trois combats de Leipsig, il eut deux chevaux de tués et le bras gauche cassé d'un boulet de canon. A Mayence, il succéda au major-général Berthier, qui se rendit à Paris avec Napoléon. En 1814, il fit la campagne de France en qualité d'aide-major-général jusqu'à la bataille de Craon. C'est à la suite de cette bataille qu'il reçut le commandement en chef de toute la cavalerie de l'armée et de celle de la garde. Il prit part aux affaires de la Haute-Epine, de Château-Thierry, de Fromenteau, de Craon, de Laon, de Reims et de Paris. Après le départ de Napoléon, Belliard reçut du roi la croix de Saint-Louis, fut créé pair de France, confirmé grand'-croix de la légion-d'honneur, et nommé major-général de l'armée qui devait être commandée par le duc de Berri. Le 8 mars 1815, au départ de la famille royale, il suivit les princes jusqu'à Beauvais, et reçut d'eux l'ordre de revenir à Paris, où il arriva trois jours après le retour de Napoléon. A la fin d'avril, celui-ci l'envoya auprès de Murat en qualité de ministre extraordinaire, pour diriger les opérations militaires des troupes napolitaines. Belliard arriva trop tard. Il revint en France, fut nommé pair le 2 juin 1815, prit le commandement en chef des 3me et 4me divi-

sions militaires, conserva intactes toutes les places de son gouvernement, puis fut exclu de la pairie par l'ordonnance du 24 juillet 1815, conduit à l'Abbaye le 22 novembre suivant, remis en liberté le 3 juin 1816, et réintégré sur le tableau des pairs, le 5 mars 1819. La révolution de juillet lui rouvrit la carrière de la diplomatie : car, lorsque la Belgique se fut déclarée indépendante de la Hollande, Belliard fut envoyé à Bruxelles pour y négocier les intérêts de la France et du nouvel état. C'est à lui que Bruxelles doit de n'être pas tombé au pouvoir des Hollandais en août 1831. Au moment où cet habile diplomate était si utile à la cause belge, il fut frappé d'une apoplexie foudroyante, et mourut à Bruxelles, le 28 janvier 1832. Son corps fut apporté à Paris, et déposé au cimetière du Père-Lachaise. Les Belges n'oublient point les services que le comte Belliard leur a rendus. Un monument lui sera érigé à Bruxelles et une rue nouvellement percée à Anvers s'appellera *rue Belliard*.

BELLOC (L'abbé), naquit dans le canton de St-Afrique en 1757. N'étant encore que vicaire, il eut recours, pendant les années de disette, à un emprunt pour former un grenier public dans sa paroisse, et rendit ensuite les fonds qu'on lui avait confiés, après avoir nourri gratuitement les pauvres. En 1790, nommé curé à Brusque, il y gagna les cœurs, au point d'être nommé président du canton et électeur. Obligé de se réfugier en Italie pendant la terreur, il revint ensuite dans sa petite cure. Peu de temps après, il fut nommé à celle de Saint Afrique, une des plus importantes du diocèse; mais bientôt l'humble pasteur demanda à retourner dans sa première paroisse, qui se trouvait sans curé. Non-seulement il donna à ses ouailles des instructions et des aumônes, mais il leur procura une branche de commerce, en découvrant quelques mines de charbon qu'il fit fouiller à ses frais, et, pour faciliter le transport, il fit terminer une route nouvelle. Il s'était d'ailleurs appliqué à la médecine, et avait établi dans sa maison une pharmacie pour les pauvres. L'archevêque d'Albi, informé de son mérite, lui proposa des lettres de grand-vicaire, sans pouvoir le déterminer à quitter un lieu qui réunissait toutes ses affections. Il y mourut en 1827, et les habitans prirent le deuil. Belloc était instruit. Il avait étudié les mathématiques, l'histoire naturelle, et savait assez de droit pour concilier les différends de ses paroissiens; aussi plus d'une fois le tribunal de Saint-Afrique engagea les plaideurs à le choisir pour arbitre.

BELZONI (JEAN-BAPTISTE), célèbre voyageur, né à Padoue en 1778, d'une famille pauvre, fut travaillé de bonne heure par le désir de courir le monde, quitta la maison paternelle, et ne fut long-temps qu'un aventurier, parce que l'instruction lui manquait, ainsi que les circonstances favorables. A Rome, qui fut le prem. objet de sa curiosité, il se fit moine pour vivre, et n'en eut pas plus de goût pour la vie sédentaire. Il jeta le froc à l'arrivée des troupes françaises, passa en France, puis en Hollande, sans y rien trouver à faire, revint en Italie, partit encore une fois pour la Hollande, et de là pour l'Angleterre, où il arriva en 1803. Il s'y maria, et sans doute il eût aggravé ainsi sa misère, s'il ne se fût avisé de spéculer sur la curiosité du peuple des trois royaumes, auquel il se donna lui-même en spectacle, avec sa taille de six pieds et demi anglais, sa force musculaire et quelq. tours d'hydraul. : c'était à peu près tout ce qu'il avait appris de cette science, on est porté à le croire. La curiosité ne pouvait être long-temps soutenue par un spectacle si monotone. Belzoni alla exploiter en Portugal et en Espagne une industrie anal, s'embarqua ensuite pour Malte, et de là pour l'Egypte, où il entreprit et acheva une machine hydraulique destinée à l'arrosement des jardins de plaisance que le pacha possède à Soubra, sur le Nil; mais la machine ne fut mise en mouvem. qu'une fois, soit qu'elle fût imparfaite, soit qu'un accident arrivé lorsqu'on en fit l'essai eût dégoûté le pacha d'en faire usage. Belzoni se trouvait encore sans ressource, lorsque M. de Salt, consul anglais, fit un engagement avec lui pour enlever et transporter jusqu'à Alexandrie l'énorme buste colossal en granit rouge, représentant *Memnon-le-Jeune*, qui gisait à moitié enseveli dans les sables, sur le bord du Nil, auprès de Thèbes, et qui orne aujourd'hui le musée britannique. Le succès de cette entreprise ouvrit à l'aventurier italien une nouvelle carrière, où sa force corporelle, son caractère persévérant et sa merveilleuse sagacité devaient lui faire obtenir des avantages étonnans. Il était déjà, par d'autres travaux et d'autres recherches, devenu un antiquaire habile, lorsque, toujours sur l'indication et pour le compte du consul anglais, il remonta le Nil jusqu'à l'entrée de la Nubie, et déterra le superbe temple d'Isamboul, qu'une colline de sable couvrait au point de n'en plus laisser apercevoir que la sommité. A peine de retour dans la Haute-Egypte, il entreprit une excursion dans la vallée de Beban-el-Malouk, sur le revers des collines qui bordent les environs de Thèbes, et, à force de sonder et de chercher, il découvrit dans un rocher qui semblait n'avoir jamais été ouvert par la main de l'homme, une longue allée souterraine, dont les murs étaient couverts de sculptures et de peintures, et qui le conduisit à une salle, au milieu de laquelle était un sarcophage d'albâtre. C'est la tombe du roi Psammuthis, selon l'orientaliste anglais Young, qui a été contredit par plusieurs savans. Les trav. et les études de Belzoni sur ce monum. antique lui permirent de montrer plus tard à Londres et à Paris une représentation en petit de ce qu'il appelait la tombe royale de Beban-el-Malouk. De retour au Kaire, il se chargea d'une entreprise non moins importante. Un autre Italien avait examiné un souterrain qui s'enfonçait sous la plus grande des pyramides. Belzoni conçut la possibilité de pénétrer dans la seconde pyramide, celle de Cephrènes, qu'on croyait n'avoir jamais été ouverte. Il y réussit. Nous ne pouvons énumérer, après ces grandes entreprises, toutes les fouilles, les recherches et les expéditions par lesquelles il signala son séjour en Egypte, et dont quelques-unes furent un jeu pour lui, malgré leur difficulté. Il quitta ce théâtre de ses honorables travaux en 1819, et alla jouir un moment de sa renommée, d'abord dans sa ville natale, puis en Angleterre, où il rédigea promptement la relation de ses voyages et de ses découvertes, qui parut à Londres à la fin de 1820, en 1 vol. in-4, avec un atlas de planches lithographiées, représentant les principaux sites et monumens. M. Depping en a donné une traduct. avec quelq. chang, sous ce titre : *Voy. en Egypte et en Nubie*, etc., Paris, Galignani, 1821, 2 vol. in-8, av. un atlas, qui est le même que celui de l'edit. ang., sauf un titre et une table en franç. La passion des voy. était loin d'être éteinte chez Belzoni. Aussi, ap. avoir visité la France et la Russie, et vu rapidem. Stockholm et Copenhague, il revint en Angleterre, où il se disposa à une expédition dans l'intérieur de l'Afrique. D'après son plan, bien plus vaste que celui des voyageurs qui l'avaient précédé, il devait pénétrer par le nord de l'Afrique jusqu'à Tombouctou, se diriger ensuite sur le Sennaak, entrer dans le haut de la Nubie, et redescendre dans l'Egypte. Au commencem. de 1823, il se trouvait à Fez, où il fit d'inutiles efforts auprès de l'emper. de Maroc pour obtenir la permission définitive d'accompagner une caravane qui allait se mettre en marche pour Tombouctou. Il fut réduit alors à prendre pour point de départ la côte de Guinée; mais, dès ses premiers pas dans cette nouvelle direction, la dysenterie le força de retourner en arrière. Il arriva tout épuisé à Gato, où il expira en déc. 1823. V. *tre Lettere sull' ultimo viaggio di G. Belzoni*, Padoue, 1825, in-12. La nation anglaise, au rap-

port des journaux de cette époque, se montra un peu trop indifférente au le sort de la veuve de Belzoni, à laquelle celui-ci ne laissa presque rien que la gloire de son nom.

BÉNABEN (L.-G.-J.-M.), né à Toulouse, fut long-temps professeur de rhétorique et même de philosophie et de mathématiques à Foix, à Angers, à Pontivy. C'est de là qu'il vint à Paris, à l'époque de la restauration. Il fut l'un des fondateurs de la fameuse *Minerve*, rivale hardie du *Conservateur*, qui tous deux furent d'accord et réussirent en une chose : la chute d'un ministère intermédiaire. Lors de l'arrivée de M. de Villèle aux affaires, Bénaben, son compatriote et son ami, lui fit le sacrifice de sa part dans la *Minerve*. Le ministre, reconnaissant, lui donna la direction de plusieurs journaux, et en particulier de la *Gazette de France* et du *Journal de Paris*, et par surcroît la croix d'honneur et des pensions de 15,000 francs sur le trésor ou la cassette. Bénaben, ébloui, se dévoua tout entier au long ministère : il finit par se trouver l'un des plus décidés apologistes de la censure, après en avoir été un adversaire ardent. Il souscrivit l'un des prem., en 1830, le *Mém. au roi*, de M. de Madrolle. Bénaben avait vu de loin la révolution de juillet venir : elle fut pour lui le coup fatal. Tourmenté depuis quelq. temps d'un affaiblissement progressif de la vue, menacé d'apoplexie au point de ne jamais sortir de chez lui sans son adresse dans son portefeuille, il ne laissait pas de donner des *Articles* à la *Gazette de France*. En 1831, il sortit un jour, selon sa coutume, et tomba presque mort dans la rue. De là il fut ramené chez lui, où il rendit le lendemain le dernier soupir, sans un ami pour lui fermer les yeux. On trouva ces paroles dans son testament daté de 1828 : « Je veux que mon corps soit porté directement au cimetière, car Dieu est partout. » Cet homme extraordinaire a publié entre autres brochures : *Lettres de Phalaris, tyran d'Agrigente*, Angers, 1803 ; *Satires toulousaines*, 1804 ; elles parurent d'abord manuscrites de mois en mois, et firent du bruit : Baour-Lormian y répondit faiblement ; *le Modérateur*, journal ministériel, et toutefois plein d'esprit et d'énergie ; *Procès de l'oligarchie contre la monarchie*, 1817 ; *Questions à l'ordre du jour*, 1827, qui furent attribuées à M. de Frénilly, et d'autres *Brochures*. Il a laissé manuscrits une *Histoire de quelques sessions des chambres* et un ouvrage sur la philosophie, qu'il recommande, mais avec modestie, dans son testament.

BENEZECH (P.). *Lisez*, ligne 3 : 1795, et ligne 4 : septembre de l'année suivante.

BENGER (ELISABETH-OGILVY, miss), née à Wells en 1778, m. le 9 janv. 1827, est auteur d'un poëme sur *l'Abolition de la traite des nègres*, de quelq. ouvr. dramatiques et de deux romans, qui eurent peu de succès. Mais elle s'est fait avantageusement connaître par les *Mémoires de mistress Elisabeth Hamilton*, par ceux de *John Tobin*, et surtout par la *Vie d'Anne de Boleyn*, par les *Mém. de Marie, reine d'Ecosse*, et par ceux de la *reine de Bohême*.

BENNINGER. *Article nul*. V. BINNINGER.

BENNITSKII (ALEXANDRE-PETROVITSCH), mort à 28 ans le 30 nov. 1808, s'était déjà fait en Russie quelq. réputat. dans les lettres, et surtout comme poëte. Un gr. nombre de ses ouvrag., tels que nouvelles, fables, traduct. de morceaux lyriques, etc., ont été insérés dans les recueils littér. de son pays. Il a laissé le 1er vol. de *Thalie*, ou *Choix de morceaux russes en prose et en vers*, St-Pétersbourg, 1807. Parmi ses propres *OEuvres*, qui en font partie, il faut distinguer : *Ibrahim*, ou *l'Homme généreux*, nouvelle ; *Komala*, poëme ; une *Traduct.* en vers d'*Ossian*, et des *Fables*.

BENTHAM (JÉRÉMIE), jurisconsulte, publiciste et économiste anglais, fameux par la direction et par le grand nombre de ses ouvrages, né à Londres vers 1735, mort en 1832, presque centenaire, était le doyen des jurisconsultes européens. La faiblesse de son organe, et plus encore un secret pressentiment des bornes de ce qu'on appelle l'art oratoire, le renfermèrent dans son cabinet. On peut dire qu'il fut possédé de deux idées fixes et supérieures : la réforme des lois et leur classification. Sa première ambition fut de faire justice des opinions de Blackstone : tel est le but des *Fragmens sur le gouvernement*, qu'il publia en 1776. Bientôt, portant sa pensée plus haut, et la rendant plus systématique, il mit au jour successivement un *Plan de lois pénales*, une *Introduction à la morale et à la legislation*, et ses *Traités de législation civile et pénale*, etc. On peut distinguer le *Traité des assemblées représentatives*, suivi du *Traité des sophismes politiques*, et la *Lettre à la Convention nationale*. Jérémie Bentham fut l'un des hommes les plus remarquables de sa patrie ; tout le monde sait en Angleterre qu'aucun législateur n'a eu plus d'influence que lui dans ce pays depuis trente ans. Il voulut même opérer sur les étrangers ; il aimait à offrir ou à donner des projets de codes à la France, à l'Espagne, à l'Amérique. On peut considérer Bentham comme le Bacon du Palais : il était protest. modéré. Cet ingénieux auteur des *Sophismes judiciaires* ou *politiques* ne crut pas déroger, en composant des *Annales d'agriculture* et des *Traductions*, avec commentaire, du conte du *Taureau blanc*, attribué à un philosophe français.

BÉRARD (FRÉDÉRIC), professeur d'hygiène à la faculté de médecine de Montpellier, associé de l'académie royale de Paris, né en 1789, et mort le 16 avril 1828 à Montpellier, prit pour thèse inaugurale : *Plan de médecine naturelle*, ou la *Nature considérée comme médecin, et le médecin considéré comme imitateur de la nature*. Pendant un séjour à Paris, il travailla au *Dictionnaire des sciences médicales*, où il critiqua le système de Gall, et donna le tableau de la doctrine analytique fondée à Montpellier par Barthèz et Dumas. Revenu dans cette ville, il se voua à l'enseignem. particulier de la médecine. On a de lui un ouvr. sur la *Différence de la variole et de la petite-vérole*, 1 vol. in-8. De retour à Paris, il y publia avec Rouzet le travail de Dumas sur les *Maladies chroniq.* Il fit paraître aussi la *Doctrine des rapports du physique et du moral*, et une *Lettre* inédite de Cabanis *sur les Causes premières*. L'univ. le nomma, peu de temps avant sa mort, à la faculté de Montpellier. Bérard s'est montré, dans la *Revue médicale*, l'un des adversaires de Broussais.

BERCEO (GONZALEZ de). Ses compositions ont été comprises dans la *Colleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XV*, de D. Ant. Sanchez.

BERGASSE (NICOLAS), publiciste, né à Lyon en 1750, mort à Paris le 29 mai 1832, fit ses études à l'Oratoire, et sous la protection de Montazet, archevêque de Lyon, professa la rhétorique à Condom et à Auch, d'où il revint à Lyon se faire recevoir avocat. Il prononça à 22 ans, en 1772, un *Discours sur l'honneur*, et en 1774, un *Discours sur l'humanité dans l'administration de la justice criminelle*, que Servan venait de mettre à la mode. A 24 ans, il écrivit un morceau sur les *Préjugés*, à la façon de Dumarsais. C'est à la faveur de ces essais philosophiques ou judiciaires, qu'il vint à Paris, vers le temps de la révolution. Il eut la faiblesse de s'occuper du magnétisme à la suite de Mesmer. Bergasse eut occasion de se faire connaître dans un procès fameux. Il se trouva que Kornmann était son parent. Il fut écrasé, mais il le fut par Beaumarchais, et c'était là une bonne fortune. Le tiers-état de Lyon députa Bergasse en 89 aux états-généraux. Là il publia des *Lettres sur les Etats*, des brochures pour ou contre la division des provinces, sur les *Crimes de haute trahison*, la *Liberté du commerce*, etc., etc., et principale-

ment sur les *Assignats*, dont on peut le considérer comme le véritable dépréciateur. Il paraît avoir été un des collaborateurs de Peltier dans les *Actes des apôtres*. Nicolas Bergasse fut un homme modéré à la constituante. L'assemblée ayant exigé de ses membres le serment de maintenir la constitution, qui n'était pas même achevée, il la quitta dès le mois d'octobre, déclarant qu'il ne voulait pas se soumettre à une constitution avant qu'elle n'existât. Jeté dans les prisons de Tarbes, où il avait été chercher un asile pendant la terreur, puis conduit à Paris comme justiciable du tribunal révolutionnaire, c'est à la Conciergerie qu'à la prière du jeune Darmaing, dont le père avait péri victime du conventionnel Vadier, Bergasse composa un de ses plus remarquables écrits, fit décréter d'accusation le conventionnel qu'il dénonçait, et ordonner la restitution des biens aux familles des condamnés. La mort l'attendait, lorsque le 9 thermidor sauva sa vie sans briser ses fers. Rendu enfin à la liberté, il s'occupa tout entier d'un ouvrage intitulé : *Des Etres et de leurs destinées*, dont quelques fragm. parurent sous l'empire. Dans un *Mémoire* pour Le Mercier, Bergasse appelle Napoléon *le plus grand homme de son siècle*. A la restauration, il publia un écrit où il signalait comme inconciliable avec le droit des Bourbons la monarchie contractuelle proposée par le sénat. La consécration des ventes de biens nationaux par la charte lui semblait aussi une injustice. Traduit sur les bancs de la cour d'assises à l'occasion de son *Essai sur la Propriété*, son acquittement fut proposé même par le ministère public. Depuis lors, Bergasse n'exista plus que pour l'étude. L'empereur Alexandre, qui voulut le voir en 1815, eut avec lui une sorte de correspondance qui contribua peut-être à quelques résolutions du congrès de Vérone. Charles X lui fit une pension que Louis XVIII ne lui avait pas accordée. Une des ordonnances du 25 juillet 1830 l'éleva même au rang de conseiller d'état.

BERGE (Franç.-B., baron), lieutenant-général d'artillerie, grand-officier de la Lég.-d'Honneur, né à Collioure (Pyrén.-Orient.) le 11 mai 1779, m. à Paris le 18 avril 1832, était entré à l'Ecole Polytechnique à l'époque de sa fondation. Après avoir fait les campagnes d'Egypte, de Prusse, de Pologne et d'Espagne, il fit partie, en 1814, de la commission chargée de classer les places de guerre de France, et de diriger les travaux qu'exigeait leur situation. Commandant de l'école d'application de l'artillerie et du génie à Metz, de 1816 à 1823, commandant de l'artillerie de l'armée des Pyrénées-Orientales en 1823, et la même année employé dans la guerre d'Espagne, il commanda dans l'importante affaire du 27 août devant Tarragone. Il passa ensuite au siége de Barcelone, où il fut envoyé comme parlementaire. De retour en France, il continua de servir comme inspecteur-général et comme membre du comité consultatif d'artillerie.

BERGER (Johan-Erich de), professeur de philosophie à l'université de Kiel, mourut en cette ville le 23 février 1833.

BERGHEM (Nic.), dont le nom de famille était *Klaas*, m. à Harlem en 1683, avait reçu en dernier lieu les leçons et les conseils de J.-B. Weemix.

BERNARDÈS (Diego), poète élégiaque, l'ami et le contemporain du Camoëns, m. en 1596, était natif de Ponte de Barca, dans l'Entre-Duero, et frère d'Agosthino da Cruz (*v.* Cruz). Sa vie ne fut qu'une série de traverses et de malheurs; aussi ses composit. respirent elles une mélancolie communicative qui en fait le principal charme. Le recueil des éloges et épîtres de Bernardès fut impr. pour la 1re fois à Lisbonne en 1596, sous le titre du *Lyma*, qui est le nom d'un ruisseau. L'année suiv. parurent ses poésies div. (*Flores do Lyma*). On cite encore de lui : *Rimas portugueuesas e castellanas*, Lisbonne, 1806, et *Rimas devotas*, ibid., 1616.

BERRYAS (René Le), né en 1722 à Brecey, près Avranches, est mort dans la même contrée. Le *Traité des arbres fruitiers*, publié en 1768 sous le nom de Duhamel du Monceau, est en grande partie de Le Berryas. *Voy.* son *Eloge*, par M. Lair, secrétaire de l'académie de Caen, 1808, in-8.

BERTANO. V. *la rectification au mot* Ghesi.

BERTAZOLLI (François), cardinal, né le 1er mai 1754, à Lugo, dans la Romagne, étudia dans l'université de Bologne, et devint chanoine de la collégiale de son lieu natal. Pie VII, lorsqu'il était évêque d'Imola, l'employa dans le gouvernement de son diocèse; lorsqu'il fut pape, il le nomma archevêque d'Ephèse, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et son aumônier secret. Après l'invasion de Rome en 1806, Bertazolli fut forcé de se retirer à Lugo, puis on le déporta en France : mais on le rendit à Pie VII, dont il partagea la captivité. De retour à Rome avec le souverain-pontife, il reçut la pourpre dans le consistoire du 10 mars 1823. Léon XII le nomma préfet de la congrégation des études et protecteur de l'ordre des carmes, du collége des Irlandais et de toutes les églises d'Irlande. Il devint aussi évêque de Palestrine en décembre 1828. Pie VIII ne lui donna pas moins de marques de bienveillance. Bertazolli mourut subitement le mercredi saint, 7 avril 1832.

BERTHOIS (le chevalier Conrad de), lieutenant-col. du génie, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de la chambre des députés, mort à Paris le 18 avril 1832, dans un âge peu avancé, était entré de bonne heure au service militaire, et avait obtenu sa retraite en 1822, comptant plus de trente ans de services effectifs. Il siégeait au centre gauche.

BERTERO, naturaliste, docteur en médecine et voyageur piémontais, a, depuis quelques années, parcouru une grande partie de l'Amérique méridionale, où il a fait d'immenses collections de végétaux de tout genre. Son dernier envoi du Chili et de l'île Juan-Fernandez, à M. Delessert, se composait de 20,000 échantillons de plantes parfaitement conservées et la plupart décrites sur place. Parti de Valparaiso en juillet 1830 pour Otahiti, où il avait fait d'amples moissons pour la science, il s'embarqua sur une goëlette construite dans le pays pour revenir à Valparaiso, et paraît avoir péri en route.

BERTOUT (Jacques-Madeleine), supérieur du séminaire du Saint-Esprit, né le 3 mai 1753 à Halenghem, diocèse de Boulogne, mort à Paris le 10 décembre 1832, étudia dans cette ville au séminaire du Saint-Esprit, dont l'abbé Duflos, son oncle, était directeur, s'attacha à cette congrégation, et fut destiné en 1778 pour la mission de Cayenne. Le navire qui le portait fit naufrage sur la côte d'Afrique; les Maures s'emparèrent de Bertout; mais le gouverneur anglais du Sénégal le racheta, et, comme un bâtiment de cette nation le conduisait en Angleterre, un corsaire français prit ce vaisseau et ramena Bertout dans sa patrie. Une *Relation* manuscrite de ce voyage nous a fourni les détails qui précèdent. Bertout prof. alors la théol. à Meaux et à Paris. Il se retira en 1792 en Angleterre, d'où il revint, après dix ans d'exil, travailler au rétablissement du séminaire du Saint-Esprit. Le décret du 23 mars 1805 réalisa en partie ses vœux; mais un décret contraire de 1809 supprima l'œuvre renaissante. Ce n'est qu'après la restauration qu'une ordonnance du 3 février 1816 lui rendit l'existence. Bertout réussit même à racheter plus tard la maison de la rue des Postes, qui était le berceau de la congrégation, ainsi que l'ancienne maison de campagne de Gentilly. Il fut enfin autorisé à élever dans le local de la rue des Postes un petit séminaire qui a continué jusqu'à la révolution de 1830. Cependant une foule de missionnaires étaient envoyés par Bertout dans nos colonies. Les événemens de 1830 empêchèrent que le gouvernement ne continuât à son séminaire les secours annuels qui lui

étaient alloués. Quoique privé de cette ressource, Bertout réunit des sujets en 1831 dans sa maison devenue déserte. Mais, le choléra ayant éclaté, on lui demanda la plus grande partie du local pour en faire un hôpital militaire. Cette destination n'est pas encore changée. Le pieux vieillard, dominé par son attachement à l'œuvre qu'il voyait ainsi dépérir, succomba au chagrin que tant d'épreuves lui avaient fait éprouver.

BERTHONIE (Hyacinthe La), m. à Toulon le 15 janv. 1774, y était né en 1708. Ses *OEuvres pour la défense de la relig. chrét. contre les incrédules et contre les juifs*, impr. en 1777, forment 3 vol. in-12. D. Brial (*v.* ce nom au *Supplément*), a donné une édition de ses *OEuvres posthumes*.

BERTON (Henri), professeur de vocalisation à l'école royale de musique, mort à Paris le 19 juillet 1832, à la fleur de son âge, victime de l'épidémie régnante, était fils du célèbre auteur d'*Aline*, de *Montano et Stéphanie*, etc. Il était lui-même auteur des jolis opéras de *Ninette à la cour*, des *Caquets* et autres compositions, et se disposait à faire représenter un nouvel opéra-comique, dont les rôles étaient déjà distribués.

BEYTS (Le baron), né en Belgique, mort en 1832 à l'âge de 70 ans, est le membre des Cinq-Cents qui s'élança à la tribune lorsque Bonaparte entra dans le conseil à la tête de ses satellites, et qui fit la proposition de le mettre hors la loi. Il avait visité en tous les sens l'Italie et l'Allemagne, et son instruction était si variée et si étendue, que Napoléon avait coutume de l'appeler *une bibliothèque vivante*. Les mathématiques et les langues étaient son étude favorite; il connaissait et parlait 4 langues anciennes et 6 langues modernes, et sa mémoire était si fidèle et si parfaite, qu'il pouvait citer, sans commettre la moindre erreur, les dates de tous les traités de paix et les lieux où ils avaient été conclus, depuis l'année 1550 jusqu'à nos jours. Il a laissé un grand nombre de manuscrits; mais la plupart sont inachevés.

BIAGIOLI (Nic.-Josaphat), littér. né à Vezzano, petit bourg du duché de Gênes, près Sarzana, mourut à Paris le 23 décembre 1833. Professeur de rhétorique à l'université d'Urbin lorsqu'il n'avait encore que 17 ans, il se distingua par le talent avec lequel il savait faire apprécier les beautés d'Homère et de Virgile. Plus tard, lors de la création de la république romaine, il obtint une préfecture; en 1798, les revers de l'armée française le forcèrent de quitter l'Italie. Réfugié en France, qui devint sa patrie d'adoption, le gouvernement lui confia une chaire d'italien au prytanée français. Lorsqu'elle fut supprimée, il se vit réduit à ses propres ressources, et se livra tout entier à la carrière de l'enseignement. Il a publié des ouvrages où l'on remarque beaucoup de goût et d'érudition : nous citerons sa *Grammaire* italienne, qui a eu 6 édit.; ses *Commentaires sur le Dante, Pétrarque, Michel-Ange Buonarotti*, dont les poésies étaient presque entièrement ignorées; et une foule de pièces de circonstance, tant en prose qu'en vers. Il laisse en manuscrit un *Commentaire littéraire sur le Décaméron de Boccace*; une 2e édit. de son commentaire sur le Dante; un *Dictionnaire italien-français et français-italien* sur un plan nouveau, etc.

BIANCOURT (le marquis de), ancien membre du conseil général de la Seine-Inférieure, mort à Rouen à la fin de 1833, était propriétaire du joli château de Mesnières, habitation autrefois si chère à Henri IV.

BICHAT (M.-F.-X.). *Lisez*, ligne 4 : Né à Thoirette, dans l'anc. Bresse, etc., m. le 22 juillet 1802

BIGEX (François-Marie), archevêque de Chambéry, né le 14 décembre 1751, à La Balme de Thuy, dans le pays de Genève, mort le 19 février 1827, fit ses études au collége d'Evian et de Thonon, ensuite au séminaire d'Annecy et à Saint-Sulpice. Reçu en 1782 docteur de la maison de Navarre, il fut nommé memb. du chap. de M. de Biord, évêq. de Genève, et à la mort de ce prélat, il fut un des vicaires capitulaires. A l'époque de l'invasion des Français en Savoie (1792), il se retira à Lausanne. En 1818, il devint évêque de Pignerol, et adressa aux fidèles de son diocèse une *Lettre pastorale* qui a été imprimée en France. Après la démission de Dessoles, il passa à l'archevêché de Chambéry, où il se distingua par ses vertus. Ses principaux ouvr. sont : *Etrennes catholiques*, qu'il publia pendant douze ans de suite, et que Bonaparte supprima en 1810, parce que l'auteur avait pris la défense de Pie VII, alors prisonnier; le *Missionnaire catholique*, ou *Instructions familières sur la religion*, 1796, in-8, ouvrage qui eut plusieurs éditions, qui fut traduit en italien, et dont l'abbé de Boulogne fit l'éloge dans les *Annales catholiques*; *Instruction à l'usage des fidèles de Genève*, Lausanne, 1793, in-8; *de la Sanctification des fêtes et dimanches*, 1799, in-8. Tous ces ouvrages sont adressés au peuple, à la portée duquel ils avaient été mis. On a encore de Bigex l'*Oraison funèbre de M. de Biord, évêque de Genève*, Annecy, 1796, in-8.

BIGOT DE MOROGUES. *Art. nul; substituez le renvoi :* V. Morogues, Palaprat et Préameneu.

BILDERDYK (Wilhem), né à Amsterdam en 1750, était un des plus célèbres jurisconsultes hollandais, et l'un des plus grands poètes de notre époque. Les 1res années de sa vie se passèrent à Leyde, où il fit ses études et où il se distingua par des succès académiques. Il exerçait la profession d'avocat à La Haye, lorsque les Français envahirent sa patrie, qu'il abandonna pour voyager en Allemagne et en Angleterre. De retour en 1799, il s'appliqua plus particulièrement à la poésie, et publia un *Poème sur l'Astronomie*, où l'on trouve de nombreuses imitations de Delille et de Pope. Louis Bonaparte le choisit pour lui enseigner la langue hollandaise. Pend. tout le temps de la réun. de la Hollande à l'emp., la muse de Bilderdyk resta muette; mais à la chute de Napoléon il publia, de concert avec sa femme, qui était également poète, et sous le titre de *Hollands Verlossing* (*la Délivrance de la Hollande*), un des poèmes les plus beaux et les plus énergiques des temps modernes. Ses autres ouvrages sont des *Chants guerriers*, des *Mélanges poétiques*, des *Imitations d'Ossian*, etc. Ce grand poète est mort à Haarlem le 20 décembre 1832 à l'âge de 81 ans.

BILLARD (Charles-Michel), médecin à l'hôpital des Enfans-Trouvés à Paris, né le 16 juin 1800 à Pellouailles près Angers, mort à Paris le 31 janvier 1832, est surtout connu par son *Traité des maladies des enfans*.

BILLARDIERE (Jacques-Julien HOUTON de LA), membre de l'Institut (académie des sciences, section de botanique), chevalier de la Lég.-d'Honneur, né à Alençon le 28 octobre 1755, mort le 8 janvier 1834 à Paris, était un savant laborieux. Ses travaux ont pour objet la science spéciale à l'étude de laquelle il s'était consacré.

BILLAUDEL (Jean-Baptiste), né le 25 janvier 1754, à Servon près Sainte-Menehould, mort le 22 novembre 1827, reçut les ordres en 1779, quitta la France à la révolution, et voyagea dans les Pays-Bas et la Westphalie. Il revint en 1795 exercer en secret son ministère dans les diocèses de Cambrai, d'Arras, de Noyon et de Laon. Il se livra ensuite au travail des missions; plusieurs fois il faillit être arrêté; mais la providence veillait sur ses jours. En 1797, il forma le séminaire de Menneville, qui fut dirigé par l'abbé Labrusse; il créa à Laon un pensionnat qu'il dirigea quelque temps lui-même; il s'occupa beaucoup de l'établissement des écoles ecclésiastiques. Devenu curé de Liesse, il ne discontinua point l'œuvre des missions : il établit encore des maisons de piété et d'éducation chrétienne. Sa vie active était entièrem. consacrée au service de la religion.

BILLECOCQ (JEAN-BAPTISTE-LOUIS-JOSEPH), avocat, chevalier de la Légion-d'Honneur, né à Paris le 31 janvier 1765, s'acquit une réputation méritée par sa modération et par son talent. Il fut nommé suppléant à l'assemblée législative; mais il n'y siégea jamais. Dans le procès de Georges Cadoudal, Billecocq défendit le marquis de Rivière, accusé d'attentat à la vie du premier consul. Elève distingué du collége du Plessis, il rivalisait encore, il y a peu d'années, en vers latins, avec Barbier. Billecocq a passé ses plus belles années à traduire Salluste et Lucain, à se rendre l'apologiste et presque l'admirateur de Brébeuf, à traduire des Voyages et de l'économie domestique de l'anglais, avec M. Benoît, depuis conseiller d'état. Lorsque les occupations du palais et les causes plus ou moins célèbres ont enlevé Billecocq à la littérature, il a encore trouvé des loisirs pour composer diverses brochures ministér., celle par exemple de *la Charte et de sa durée*, à la veille de son abolition. Mais celui de ses ouvrages qui n'est pas oublié, c'est le livre intitulé : *De la Religion chrétienne dans ses rapports avec l'intérêt des familles et de l'état.* Il allait être nommé conseiller à la cour royale, lorsq. Bellard, son ancien camarade, dont il publia la *Vie*, mourut avant le temps. Il est mort lui-même en 1829 dans un âge assez peu avancé, victime de travaux trop assidus.

BISSON (HENRI) enseigne de vaisseau, s'est fait un nom par le trait d'héroïsme qui lui a coûté la vie. Né le 3 février 1795, à Guémené (Morbihan), il sortit vers 1815, élève de prem. classe de l'école spéciale de marine établie à Brest, et obtint le brevet d'enseigne de vaisseau le 1er mars 1820. Il avait parcouru en cette qualité les mers de l'Inde, et visité les côtes d'Amérique, d'Afrique et d'Asie avant la dern. campagne d'Orient, où il a trouvé un si glorieux trépas. Il y servit à bord de la frégate *la Magicienne*. Croisant dans l'archipel grec, ce navire avait capturé un brick forban, *le Panaïoty*. Quinze matelots français furent détachés pour le monter : Bisson eut ordre d'en prendre le commandem., et de suivre la frégate, qui ralliait le pavillon de l'amiral Rigny. Un coup de vent ayant séparé les deux bâtimens, qui naviguaient de conserve, *le Panaïoty* fut contraint de cherc. un abri dans le mouillage de l'île de Staupalie. Là, quelques-uns des matelots prisonn. qu'on avait laissés à bord du brick, trompant la vigilance des sentinelles, se jettent à la mer, gagnent à la nage le rivage de l'île, et se hâtent d'informer de la faiblesse de l'équipage franç. les autres pirates qui s'y trouvent. Leur attaque ne fut pas imprévue : le mauvais temps continuait à rendre le départ impossible, et Bisson, s'entourant de ses matelots, les prépara par ses exhortat. à un combat où ils devaient être écrasés sous le nombre. Mais il a résolu de ne point amener son pavillon ; il les prévient de l'intention où il est de faire sauter le bâtiment qui lui a été confié, plutôt que de le rendre aux forbans : le pilote Trémentin a juré d'exécuter la volonté de son chef s'il vient à lui survivre. Deux gr. misticks chargés de 60 à 70 hommes chacun fondent effectivem. avec furie sur les 15 Franç., et abordent le brick par l'avant, après la résistance désespérée que leur a opposée le faible équipage aux ordres de Bisson. Ce dernier était atteint d'une blessure grave; neuf des Français avaient été tués : le pont était envahi. Se traînant comme il peut dans la chambre des poudres, où tout est disposé pour son dessein, l'enseigne de vaisseau, après avoir ordonné au pilote qui combattait encore sur le pont d'avertir les quatre Français qui restent de se jeter à la mer, s'écrie : *Adieu, pilote ! voilà le moment de nous venger !* La poudre est allumée, le bâtiment saute, et avec lui les misérables assaillans qui l'encombrent (nuit du 5 au 6 nov. 1827). Les quatre Français ont gagné la terre, et, plus heureux que l'intrépide Bisson, son digne pilote est jeté encore vivant sur le rivage. On sait que, sur la proposit. du roi, une pension a été votée par les chambres à la sœur de Bisson. Des souscript. furent ouvertes pour lui ériger des monumens à Toulon et à Lorient, et le baron Hyde de Neuville, qui a fait retentir la chambre des députés d'un bel éloge de ce brave marin, voulut qu'un tableau représentant sa belle action décorât l'une des salles du ministère qu'il occupait. On a publié : *Notice sur H. Bisson*, par T.-F.-N. Revel de Lorient, 2e édit., Nantes, 1828, 20 pag. in-8; *Bisson*, mélodr. en 2 actes (représenté au Cirque-Olympique). Paris, 1828, 40 p. in-8; *Bisson, ou l'Enseigne et le Pilote* (représ. au théâtre du Vaudeville), ib., idem, etc., etc.

BLAKE (JOACHIM), général espagnol, né à Velez-Malaga, d'une famille originaire d'Irlande, se trouvait capitaine dans le régiment d'Amérique lorsque la guerre éclata en 1793 entre la France et l'Espagne. Il passa alors en qualité de major au régiment des volontaires de Castille, et à la fin de cette guerre, qui lui fournit l'occasion de signaler sa bravoure et ses talens militaires, il fut nommé lieutenant-colonel du régiment de la couronne et ensuite colonel de ce corps. Investi en 1808 du commandem. des troupes levées en Galice pour repousser l'invasion de Bonaparte, il les mena au secours du général Guesta dans la Castille, et fut battu avec lui à Rio-Seco par le général Bessières ; mais il réorganisa son armée à Bénavente, et, après que Castaños, en s'emparant de Madrid, eut forcé les Français à se concentrer sur l'Ebre, il occupa la ville de Bilbao, se renforça des corps amenés du nord par le marquis de la Romana; et se dirigea vers les frontières de la France pour opérer sa jonction avec Castaños. Il en fut empêché par Bonaparte, qui venait d'entrer en Espagne (déc. 1808), fut attaqué et repoussé jusqu'à Espinosa, mais fit du moins une retraite que tous les hommes de l'art ont admirée. Elevé au grade de lieutenant-général et chargé du commandement des provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne, il se porta sur Sarragosse, et obtint d'abord quelq. succès; puis, défait à son tour en deux rencontres, il retourna dans la Catalogne, secourut Girone par une habile manœuvre, et entra ensuite dans le royaume de Valence, où il n'eut que des engagem. partiels avec les Français. En 1810, les cortès l'admirent dans la nouvelle régence. Son absence ne tarda pas à être remarquée dans les opérations de l'armée, et alors, par une exception au règlem. des cortès qui défendait qu'un commandant militaire pût faire partie de la régence, on le nomma capitaine-général. L'affaire la plus importante à laquelle il ait pris part depuis cette époque est celle d'Albuera, où il céda à Castanos le commandement des forces anglo-espagnoles. Défait à Murviedro à la tête de l'armée de Valence; il se renferma dans cette capitale, capitula après une longue résistance et fut conduit prisonnier en France, où il resta jusqu'en 1814. De retour en Espagne à la paix, il fut nommé, sous le ministère de Ballesteros, à la direction-générale du corps des ingénieurs militaires, qu'il quitta en 1820, lorsque la constitut. eut été rétablie, pour entrer au conseil d'état. Depuis la contre-révolution de 1823, il cessa d'être employé, et ce n'est qu'avec peine qu'il obtint quelq. mois avant sa m., arrivée à Valladolid en 1827, la garantie de la *purification*. On le considère comme l'un des meilleurs généraux qu'ait fait connaître au monde la guerre de l'indépendance espagnole.

BLANCHA (JUAN). Le trait d'héroïsme que tous les biog., depuis Moréri, ont attribué à ce personnage est controuvé, ainsi que l'a démontré M. Buiggeri, régent de rhétorique à Carcassonne. Voyez *Mémoires pour l'ordre des avocats*, par M. Fossa, bâtonnier, profess. à la faculté de Toulouse, 179..

BLANCHARD (PIERRE-CLAUDE-TOUSSAINT), ancien eudiste, né dans le diocèse de Coutances, m.

le 1er septembre 1830, dirigeait le petit-séminaire de Rennes à l'époque de la révolution. Il ne prêta point le serment, resta d'abord caché dans le diocèse, passa ensuite à Jersey et en Espagne. Il rentra en France avant le concordat, forma un séminaire à Rennes, et devint proviseur du collége, puis recteur de l'académie. Privé de ses fonctions rectorales, il continua de s'occuper de l'instruction de la jeunesse, et surtout de celle des élèves du sanctuaire. La maison d'éducation qu'il avait étab. au Pont-Saint-Martin reçut de grands développemens. Il y réunit, le 9 juin 1826, les eudistes qui avaient survécu, et en fut nommé supérieur-génér. Chanoine de la cathédrale, il fut aussi gr.-vicaire des trois derniers évêques de Rennes.

BLANDINIÈRE (J.-P. COTELLE de LA), m. en 1795, curé de Soulaines (Anjou), était né à Laval en 1709. Il fut le continuateur, après Vautier et Audebois de La Chalinière, des fameuses *Conférences* d'Angers, commencées par l'abbé Babin (*v.* ce nom).

BLANQUET DU CHAYLA (ARMAND-SIMON MARIE) né à Marvejols (Losère) en 1759, n'était que contre-amiral, mais remplissait les fonct. de vice-amiral au combat d'Aboukir. Il est reconnu qu'il s'opposa avec chaleur, dans le conseil qui précéda cette malheureuse affaire, à la résolut. qu'avait prise l'amiral de combattre en ligne d'embossage : il est notoire encore qu'il se fit remarquer par la belle défense de son vaisseau *le Franklin ;* mais, ayant été blessé assez grièvement pour perdre connaissance, il rendit ce vaisseau à Nelson, au lieu de l'échouer, et fut maltraité dans l'ordre du jour de Bonaparte. Depuis, sa conduite en cette circonstance paraît avoir été suffisamm. justifiée (*V.* le *Moniteur* du 11 frim. et 26 germinal an VII). Nommé vice-amiral par Louis XVIII, Blanquet du Chayla m. à Versailles en 1826.

BLANQUI, député du département des Alpes maritimes à la convention, a publié *Mon Angoisse de dix mois*, 1794, in-8.

BLOND (JEHAN LE), seigneur de Branville, mort vers 1550. Son *Recueil des poésies de l'humble espérant* a été impr. à Paris, 1536, in-4. *Voy.* dans La Croix du Maine, les titres de quelques autres ouvrages de Jehan Le Blond. Il s'était surnommé l'*Espérant-Mieux*. — Guill. LE BLOND, né à Paris en 1704, mort à Versailles en 1781. *Ajoutez aux indications bibliogr.*, pour l'*Arithmétiq. et la Géométrie de l'officier :* Paris, 1768, 2 vol. in-8. Ses autres ouvrages sont : *Essai sur la Castramétat.*, ib., 1748, in-8, et *Elém. de fortificat.*, ib., 1768. Tous les *Articles* de stratégie de l'*Encyclop.* lui appartiennent. — Auguste-Savinien LE BLOND, son petit-neveu, m. à Paris en 1811, profess. de mathémat. et d'hist. nat., a laissé, entre autres ouvr. : *le Portefeuille des enfans*, Paris, 1784-98, 22 cahiers in-4; *Barême métrique*, Versailles, 1801, in-12; *Dictionn. abrégé des hommes célèbr. de l'antiquité et des temps modernes*, ibid., 1802, 2 v. in-12. — Gaspard MICHEL, dit LE BLOND, ecclésiastiq. et archéol., né en 1738 à Caen, m. à l'Aigle en 1809. Ses *Observ. sur quelq. médailles du cabinet de M. Pellerin*, in-4, ont été impr. à Paris en 1771; la *Descript. des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, 2 v. in-fol., ib., 1780-84. Il eut pour collaborateurs dans ce dernier travail l'abbé Lachau et Coquille.

BLOT (N.), archit., est mort du choléra à Chartres, à la fin d'août 1832. Cette ville ainsi que le départ. lui doit un grand nombre d'ouvrages d'architecture.

BOBROF (SIMON-SERGEIEVITSCH), poète russe assez distingué, m. à Saint-Pétersbourg en 1810, imita plus que tout autre de ses compatriotes le genre de la littérat. anglaise. Son meilleur ouv. est le poème de *la Chersonide*, ou *un Jour d'été en Tauride*, Saint-Pétersbourg, 1803. On remarque aussi *l'Aveugle voyageur*, ib., 1807-1809. Ses *Œuvres lyriques* ont été réunies et impr. à Saint-Pétersbourg, 1804, en 4 vol.

BOCK (AUGUSTE-CHARLES), né à Magdebourg en 1782, fit ses études classiques à Genthin, et suivit ensuite les leçons du célèbre médecin Rosenmüller à Leipzig, leçons dont il profita si bien qu'il devint, en 1814, professeur à la faculté. Cet anatomiste, m. dans cette dernière ville le 30 janv. 1833, s'était distingué par 2 écrits, l'un *sur les nerfs de la 5e paire*, et l'autre *sur ceux de la moëlle épinière*.

BODIN (JEAN). *Lisez* 1530 *pour la date de sa naissance*.

BODIN (JEAN-FRANÇ.), ancien receveur particulier de Saumur et député de Maine-et-Loire, né en 1766 à Angers, m. en fév. 1829, correspondant de l'Institut et de la société royale des antiquaires de France, était entré de bonne heure dans la carrière administ., et il en consacra les loisirs aux travaux d'érudit. Il cultiva aussi quelq. branches des arts, notamm. l'architect., pour laquelle il avait un goût particulier, et il concourut, en 1796, à l'Institut national, pour le plan d'un monum. triomphal qui devait être érigé en l'honneur des armées franç. Les opinions politiq. que professait J.-Fr. Bodin lui firent perdre en 1815 l'emploi de receveur particulier; et ce ne fut pas sans beaucoup d'opposition de la part du ministère qu'il arriva en 1820 à la chambre élective comme député du département de Maine-et-Loire. Outre quelques morceaux impr. dans le recueil de l'académie celtique et le tome 3 (1821) des Mém. de la société royale des antiq. de France, on a de lui : *Recherches hist. sur la ville de Saumur* (Haut-Anjou), *ses monumens et deux de ses arrondissem.*, Saumur, 1812-15, 2 vol. in-8, avec pl. dessinées par l'auteur ; *Recherches histor. sur l'Anjou et ses monum.* (Angers et le Bas-Anjou), ibid., 1821-22, 2 vol. in-8. Il a publ. de plus trois *Lettres à ses commettans sur les sessions de* 1820 à 1822, Paris, 1821-22, gr. in-8.

BOEGERT (J.-B.), directeur des hautes études classiques du séminaire de Molsheim, né à Kayserberg en 179..., mort à Mulhausen en sept. 1832, a publié en 1823, à Strasbourg, chez Levrault, un ouvrage intitulé : *Méditations philosophiques*, ou *la philosophie conduisant l'homme à la religion et au bonheur*. Vers la même époque il a aussi publié ses *Réflexions amicales d'un chrétien catholique sur une lettre adressée à M. l'abbé Maccarthy ;* enfin, après la révolution de juillet 1830, il a publié un écrit intitulé *Cri de la vérité et de la justice*, où il expose les véritables rapports du clergé avec l'état.

BOGDANOVITSCH (HIPPOLYTE-THÉODOROVITSCH), membre de l'acad. russe et l'un des littérat. les plus distingués du siècle de Catherine, naquit en 1743, dans un bourg de la Petite-Russie, de parens nobles. A l'âge de 15 ans, enflammé par la lecture des pièces dramatiq. et la fréquentation du théâtre de Moscou, il voulut s'engager comme acteur. Le poète Kherascof le détourna de ce projet, dirigea son goût et ses études vers les sciences et la littér., et lui fit ouvrir la carrière diplomat., puis celle de l'administ. intérieure. Bogdanovitsch obtint en 1795 une honorable retraite; il m. à Koursk le 6 janvier 1803. On regarde comme son chef-d'œuvre le poème romantique intit. : *la bonne Amie* (Douschenka), Saint-Pétersbourg, 1778 : c'est une imitation du conte de *Psyché*, de La Fontaine. Ses autres ouvrages sont : une *Traduction* des *Révolutions de Rome*, par Vertot, 3 v., ib., 1771-1775 ; le 1er vol. d'un *Tableau historique de la Russie*, ib. ; 1777 ; *Proverbes russes*, ibid., 1785, 3 vol. ; les *Slaves*, drame, ibid., 1782. Il a publié de plus en 1763 un journ. int. : *Divertissement innocent*, et, de 1778 à 1779, le *Courrier de St-Pétersbourg*, recueils dans lesquels il inséra plusieurs de ses compositions.

BOHAN (FRANÇOIS-PHILIBERT LOUBAT, baron de), lieut.-gén., né à Bourg-en-Bresse, départem. de l'Ain, en 1751, fut successivement officier dans

royal-Pologne, capitaine des dragons de La Rochefoucauld, colonel des dragons de Lorraine, et aide-major-général de la gendarmerie. Reçu membre de la société littéraire de sa ville natale, il y lut plus. *Mémoires*, et fut très-utile à la ville elle-même dans diverses circonstances. Il m. à Bourg en 1804. Nous citerons de lui : *Examen critique du militaire français*, Genève, 1781, 3 vol. in-8 ; *Mémoire sur les haras, considérés comme une nouvelle richesse pour la France, et sur les moyens qui peuvent augmenter les avantages de la cavalerie française* (ouvr. posthume), rev. et publ. par J. de Lalande (avec une *Notice* sur l'auteur), Paris, veuve Courcier, 1805, in-8.

BOGOENBERGER, professeur de physique à l'Univ. de Tubingen, mourut en cette ville le 19 avril 1831, à l'âge de 69 ans. Les *Mémoires* qu'il a publiés, dans divers recueils périodiques sur la science qu'il professait dénotent généralement un esprit plein de méthode et de sagacité.

BOIGNE (Le général, comte de), dont le véritable nom est Benoît le Borgne, né en 1751 et mort le 21 juin 1830, à Chambéry, frère de Le Borgne, député de St-Domingue au conseil des Cinq-Cents en 1797, est célèbre par le noble usage qu'il fit de son immense fortune. A l'age de 17 ans il s'enrôla au service de France (1768), puis à celui de Russie, et enfin à celui de la compagnie anglaise des Indes. Il s'attacha à la fortune de Mahadajey-Sindia chef de Marathes. La générosité de Sindia lui fit prodiguer l'or à son gén.; mais de Boigne voulut jouir dans sa patrie des dons qui l'av. enrichi. Il vint en Angleterre, où il épousa Mlle d'Osmond, qui lui donna un fils : il voyagea pendant quelque temps en Europe, puis se fixa près Chambéry. La liste des legs qu'il a faits à cette ville est énorme : 1,200,000 fr. pour un hospice de vieillards ; 500,000 fr. pour un hospice d'aliénés ; 300,000 fr. pour un dépôt de mendicité ; 300,000 fr. pour le collége ; 200,000 fr. pour établir de nouveaux lits dans les hospices ; 100,000 fr. pour faire apprendre des métiers à de jeunes filles, etc., etc. Ses dons pour Chambéry s'élèvent à 3,678,000 fr., sans compter ce dont il a fait présent aux jésuites et aux capucins. Son testament est empreint de la même générosité : il a légué à ses domestiques de 1,500 à 10,000 fr. de capital ; à son frère et à son neveu, des propriétés de la valeur de 300,000 fr. ; à des parens éloignés et à des amis, environ 100,000 francs en souvenirs ; à ses petits-enfans 200,000 fr. à chacun à l'époque de leur majorité ; à sa femme une pension viagère de 600,000 fr. La ville de Chambéry aura encore après la mort de Mme de Boigne le produit de la vente d'une terre qui vaut près de 500,000 fr. Son fils a hérité en outre de plusieurs millions. User ainsi de la fortune, c'est l'annoblir.

BOISLÈVE (Pierre), chanoine et official de Paris, né à Saumur le 12 septembre 1745, mort à Paris le 3 décembre 1830, à 85 ans, fut avant la révolution vicaire de St-Michel-du-Tertre, et chanoine de Saint-Martin, à Angers, docteur en droit et promoteur du diocèse. Il refusa le serment, vint à Paris en 1791, et habita surtout Passy pendant la terreur, avec Maillé de La Tour-Landry, évêque de Saint-Papoul, son ancien condisciple. Il devint chanoine honoraire de Paris, depuis le concordat. Bonaparte voulant faire déclarer la nullité de son mariage avec Joséphine, sans recourir à Pie VII, qu'il retenait captif, on porta la cause devant l'officialité de Paris, rétablie à cet effet. Boislève, nommé official, prononça en cette qualité, le 9 janvier 1810, une sentence qui ne fut point rendue publique. On croit qu'il intervint aussi comme official pour l'annulation du mariage de Jérôme Bonaparte avec mademoiselle Paterson. Devenu chanoine titulaire, vicaire général, Boislève était en même temps supérieur des religieuses de l'Hôtel-Dieu, et des deux maisons des Dames de la congrégation.

BOISSEL-DE-MONVILLE (le baron C.-T.-G.), pair de France, né vers 1750, au château de Monville près Rouen, mort à Paris le 9 avril 1832, avait été conseiller au parlement de Rouen. Après le 18 fructidor, il resta en France, caché sous le simple nom de Boissel, et entreprit comme ingénieur de grandes opérations géodésiques pour servir à la navigation du Rhône depuis Genève jusqu'à Seyssel. C'est surtout dans les occasions où il s'est agi des intérêts matériels du pays que Monville a joué un rôle actif. Louis XVIII le créa pair en 1815 en récomp. des travaux qu'il avait faits tant sur l'écon. politique que sur diverses autres parties de la science. Il était depuis quelques années membre du conseil général de la Seine-Inférieure. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Description des Atomes ; Mémoire sur la législation des cours d'eau ; Voyage pittoresque* de navigation exécuté sur une partie du Rhône, depuis Genève jusqu'à Seyssel. Les ouvrages qu'il a publiés sont surtout remarquables par une vue élevée de l'unité universelle. Elle se trouve plus complétement exprimée dans le dernier, qui parut en 1824, sous le titre de *Peut-être*.

BOISSIER (Henri), né à Genève, où il mourut en 1827, laissa une somme de 11,800 fr. pour être répartie entre diverses classes de pauvres, par les bureaux de bienfaisance du canton ; 2,500 fr. au canton de Vaud, pour les écoles d'instruction primaire et pour les incurables ; 12,000 fr. à la confédération suisse pour les travaux d'utilité publique ; 5,000 pour le quai du Rhône, et 245,000 fr. à un comité d'utilité cantonnale fondé par des dispositions jointes à son testament. On ne saurait trop citer les exemples de bienfaisance dans un siècle égoïste.

BOISSIERES (Simon HERVIEUX de La), naquit à Bernay en 1707. Ses ouvrages sont écrits dans le sens des jansénistes.

BOISSY-D'ANGLAS (Franç.-Antoine, comte de), né en 1756 à Saint-Jean-Chambre près Annonay, départem. de l'Ardèche, fut maître-d'hôtel ordinaire de Monsieur, depuis Louis XVIII, se fit inscrire sur la liste des avocats au parlem. de Paris, mais ne plaida point, et s'occupa exclusivement de littérature jusqu'à l'époque de la révolut. Député aux états-généraux par la sénéchaussée d'Annonay, il fut le prem. qui déclara que le tiers-état seul constituait la véritable *assemblée nationale*. Plusieurs ouvr. qu'il publia vers le même temps respirent les mêmes idées et les mêmes sentimens. Nommé procureur général syndic de l'Ardèche, après la séparation de l'assemblée constituante, il sut maintenir la tranquillité dans ce départem. par son courage, son zèle et son esprit d'impartiale justice. Dans le sein de la convention nationale, où il fut envoyé par les mêmes mandataires qui lui avaient déjà donné leur confiance, il vota, lors du procès de Louis XVI, l'appel au peuple, la détention et le sursis. Après le 9 therm., il saisit toutes les occasions de faire réparer les nombreuses iniquités du pouvoir qui venait de tomber. Il se trouva chargé de la partie des subsistances en sa qualité de membre du comité de salut public, et s'occupa avec zèle des approvisionnemens de la capitale ; mais il n'en passa pas moins, aux yeux du peuple abusé, pour le prem. auteur de la disette que l'on redoutait. Il se fit une prem. irruption de la populace dans la convention, sans résultat ; mais un mois après, le 1er prairial (1795), la foule se précipita de nouveau dans cette assemblée, en poussant des cris horribles. Vernier et André furent obligés l'un après l'autre d'abandonner le fauteuil de la présidence. Boissy-d'Anglas alors s'en empara, et, quoique vingt fusils fussent dirigés contre lui, quoique la tête de son collègue Ferraud lui fût présentée toute sanglante, il conserva une attitude calme, et imposa à cette multitude forcenée, qui, bientôt repoussée par la force armée,

s'élança par les fenêtres, par les tribunes, et finit par évacuer la salle. Le lendemain, quand il parut dans l'assemblée, redevenue paisible, d'unanimes applaudissem. l'accueillirent, et Louvet fut chargé de lui voter des remercîm. au nom de la patrie. Tout est conforme, quoique infér., à cette belle action dans la vie de Boissy-d'Anglas : il suffira d'en énumérer quelques actes. Cette même année, il prononça sur la situation politique de l'Europe un *Discours* éloquent dont l'assemblée ordonna l'impress. et la traduction dans toutes les langues. Il fit ensuite passer à l'ordre du jour sur la proposition de faire arrêter certains députés et d'examiner leur conduite. Quelque temps après, des soupçons s'élevèrent sur son patriotisme, parce que son nom se trouva dans la correspondance interceptée de Lemaître. Cependant il entra au conseil des cinq-cents, dont il devint bientôt secrétaire, et où il défendit constamment le principe de la liberté de la presse dans sa plus grande extens. Il s'honora véritablement par le courage avec lequel il plaida pour la liberté des cultes, pour les émigrés rentrés et pour l'abolition des jeux et de la loterie. Compris par le directoire dans la déportat. du 18 fructidor an V (4 sept. 1797), il eut le bonheur de se soustraire à cette persécution, et ne reparut qu'après la révolut. du 18 brum. pour entrer au tribunat, dont il fut élu président en 1803. Nommé sénateur et command. de la Légion-d'Honneur en 1805, il fut, lors de la première invasion de la France, chargé de prendre les mesures de salut public qu'il jugerait convenables dans la 12me division militaire, dont le chef-lieu est La Rochelle. Il s'acquitta de cette mission pénible avec sagesse, et fut un des prem. à donner son adhésion aux actes du sénat pour le rétablissem. de la maison de Bourbon. Créé pair de France en 1814, par le roi, il accepta dans les cent-jours une mission dans les départemens méridionaux et une place à la nouv. chambre des pairs, réorganisée par Bonaparte; mais il se conduisit dans toutes les circonstances avec beaucoup de modération. Il fut d'abord éliminé de la chambre des pairs convoquée au second retour du roi; mais il ne tarda pas à y être réintégré. En 1816, il fut appelé à l'académ. des inscriptions et belles-lettres. En 1818, il fut un de ceux qui demandèrent l'applicat. du jury aux délits de la presse, et qui combattirent la proposit. de M. Barthélemy, tendant à modifier la loi sur les élections. En 1819, il fit un *Rapport* plein d'intérêt sur le droit d'aubaine et de détraction, et, à la suite d'une discussion lumineuse, il fit prononcer l'abolition de ce droit exceptionnel. Le reste de sa carrière politique fut honorable jusqu'à sa m., arrivée à Paris en 1826. Parmi ses écrits nous citerons : *Essai sur les fêtes nationales*, *suivi de quelq. idées sur les arts et sur la nécessité de les encourager, adressé à la convention nationale*, an II (1794), in-8; *Discours préliminaire au projet de constitution pour la républiq. française, prononcé au nom de la commission des onze*, Paris, 1795, in-8; Leipsig, 1795, in-8; *Recueil de disc. sur la liberté de la presse, prononcés dans div. assemblées législat. et à div. époques, par M. le comte de Boissy-d'Anglas, pair de France*, Paris, Mongie aîné, 1817, in-8; *Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes, adressé à mes enfans*, Paris, Treuttel et Würtz, 1818, 2 vol. in-8; 3me *partie : Supplément contenant une réponse à la Biogr. univ.*, ibid., 1821, in-8; *les Etudes littér. et poétiq. d'un vieillard*, ou *Recueil de div. écrits en vers et en prose*, Paris, Kleffer, 1825, 6 vol. in-12.

BOISJOLIN (Jacq.-François-Marie VIELH de), né à Alençon, en 1763, mort du choléra à Paris en juillet 1832, se fit connaître de bonne heure par des poésies fugitives. Le poème intitulé *Les Fleurs*, un fragment sur *la Pêche*, imité de Thompson, et une *Traduct.* de *la Forêt de Windsor* de Pope, lui avaient acquis déjà une certaine réputation quand la révolution éclata. En 1799, après douze ans de silence, il composa un *Hymne à la souveraineté du peuple*, et un *Chant funèbre en l'honneur des ministres français assassinés à Rastadt*. Cet effort fut suivi de douze ans de repos, au bout desquels Boisjolin révéla de nouveau son existence dans *le Mercure*, où il fit imprimer une pièce intitulée : *L'affermissement de la quatrième dynastie, par la naissance du roi de Rome*. Ces ouvrages sont écrits d'un style pénible et maniéré. Boisjolin a été quelque temps professeur d'histoire à l'école centrale du Panthéon. Il a aussi remplacé plusieurs fois La Harpe dans la chaire du lycée de Paris, mais non comme professeur, car c'étaient des cahiers mêmes de La Harpe qu'il faisait la lecture. Cette obligeance n'a pas empêché le rhéteur de traiter son vicaire avec quelque sévérité dans son *Cours de littérature*. En 1778, Boisjolin publia *l'Amour et l'Amitié ermites*, comédie en trois actes, qui n'a pas été admise au théâtre. Il fournit plusieurs *Articles* à divers recueils périodiques, et particul. au *Mercure* et à la *Décade philosophique*. De Fontanes, avec lequel il était lié dans sa jeun., lui a adressé une épître sur l'*Emploi du temps*, épître qui a fait plus d'honneur à celui qui l'a écrite que de profit à celui à qui on l'écrivait. Après la révol. du 18 brum., il siégea au trib. pend. deux ans, et depuis, il fut nommé sous-préfet à Louviers. Boisjolin remplit même pendant quelque temps les fonctions de chef de division au ministère des relations extérieures. Ce littérateur nous est encore signalé comme rédacteur en chef de la *Nouvelle Biographie des contemporains*.

BOIVIN (Jacques-Denis), maréchal de camp, commandeur de la Légion-d'Honneur, né à Paris le 28 septembre 1742, mort dans cette ville en juillet 1832, doyen des généraux français, avait fait ses premières armes sous le règne de Louis XV. Entré au service en 1771 comme simple dragon dans le régiment du roi, il demanda et obtint son congé en 1779, mécontent de n'avoir obtenu aucun avancement. Il reprit du service en 1789 dans les volontaires de la garde nationale de Paris, passa dans la ligne en 1793, et combattit dans l'ouest comme chef de bataillon sous le général Biron. En 1794, il commandait la place de Nantes, où il sut mériter l'estime de tous les partis. Il servit ensuite sous Kellermann en Italie. Au 18 brumaire, se trouvant à Paris, il se prononça pour Bonaparte, qu'il suivit à St-Cloud. En 1814, comptant trente-six ans de service, il obtint sa retraite avec une pension.

BOLIVAR (Simon), général en chef de l'armée indépendante de Vénézuéla, etc., né vers 1785, à Caracas, d'une famille noble extrêmement riche, était fils du colonel don Juan-Vincent Bolivar et de dona Conception Sofo. Ses parens l'envoyèrent de bonne heure en Espagne, pour y terminer son éducation; il se rendit ensuite à Paris. Agé alors de vingt-deux ou vingt-trois ans, sa figure d'une expression très-agréable, ses yeux noirs, vifs et ardents, ses traits réguliers, et surtout une grande facilité à s'exprimer, attirèrent sur lui tous les regards. Doué d'une imagination brillante, d'une grande fermeté de caractère, et particulièrement avide d'instruction, il suivait avec exactitude les leçons des professeurs publics, et aimait à s'instruire dans toutes les découvertes modernes. Ami intime de l'illustre Humboldt et de Bompland, avec lesquels il voyagea long-temps, il parcourut successivement, et dans le dessein d'étudier, la France, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse et une grande partie de l'Allemagne. A son arrivée à Madrid, il épousa la fille du marquis d'Ustaris, qui mourut peu d'années avant la révolut. de Caracas : il ne se remaria point depuis lors. Ayant été dès sa première jeunesse officier de milice, il fut, à l'époque de l'établissement de la république de Vénézuéla, en 1810, élevé au grade de colonel; puis chargé, auprès de la cour de Londres, d'une mission importante, qu'il remplit à ses frais. Nommé à son retour par le

général Miranda commandant de Puerto-Cabello, il s'y trouvait encore au moment du funeste tremblement de terre qui désola Caracas en 1812, et qui donna sans doute aux prisonniers espagnols l'idée de briser leurs fers. Bolivar, hors d'état de leur résister, gagna Caracas. C'est à cette circonstance qu'il dut l'occasion de la vie militaire, agitée, inouïe, qu'il a passée, et qui fait de cet homme un personnage aussi extraordinaire, à certains égards, que Washington et Bonaparte. Lors de la capitulation du général Miranda avec le vice-roi Monteverde, il résolut d'émigrer aux colonies pour ne pas tomber entre les mains des Espagnols; et, voyant que Miranda, qui voulait s'échapper seul, s'opposait à son départ, il le fit prisonnier dans un château fort, où ce général resta depuis au pouvoir des Espagnols, qui le conduisirent à Cadix. Pendant ce temps Monteverde entrait à Caracas, et ses troupes marchaient, sous la conduite d'un autre chef, vers la Guiane Bolivar, qui s'était rendu à Curaçao, y forma le projet de délivrer la république. Il partit en conséquence pour Carthagène, où il se mit à la tête d'une division, et obtint du congrès de la Nouvelle-Grenade un renfort de six mille hommes environ, afin de poursuivre son entreprise. Ses armes lui ayant ouvert la route de Caracas, il y fit son entrée publique le 4 août 1813, et assiégea ensuite Puerto-Cabello. Des murmures s'étant élevés à Caracas contre le gouvernement militaire, Bolivar convoqua, le 2 janvier 1814, une assemblée générale, dans laquelle il résigna son autorité civile; mais, sur la proposition du gouverneur don Hurtado de Mendoza, on décida unanimement que le *libérateur de Vénézuéla* serait investi de nouveau du pouvoir dictatorial et nommé chef suprême de la république. Le parti royaliste ayant armé les esclaves, Bolivar sut rendre cette mesure inutile; mais alors la guerre devint terrible, les prisonniers furent impitoyablement massacrés, et Bolivar lui-même en fit fusiller une fois jusqu'à huit cents. Au milieu de ces exécrables désordres, il battit plusieurs chefs royalistes; défait à son tour dans les plaines de Cura, il reparut dans la province de Barcelonne, mais succomba encore dans la journée d'Araguita. Il s'embarqua pour Carthagène, qu'il quitta lorsque le général Morillo arriva en Amérique avec une nouvelle armée. Voyant Carthagène assiégée par les Espagnols, il se hâta d'aller à la Jamaïque pour y chercher des renforts. S'ils ne purent arriver qu'après la reddition de la place, du moins toutes les provinces furent couvertes de corps de guérillas, qui inquiétèrent les Espagnols. Bolivar, à qui Saint-Domingue a envoyé des secours, s'empare de l'île de Margarita, où il convoque les représentans de Vénézuéla dans un congrès général, et institue un gouvernement provisoire à Barcelone. Nommé chef suprême de Vénézuéla, il établit son quartier-général à Augustura, et y règle toutes les affaires de la république. Le 31 décembre 1817, il remonte l'Orénoque, et va continuer la lutte à la Cabréra, à Maracay et à la Puerta, à Sebanos et à Coxedo. Le 15 février 1819, Bolivar ouvre le congrès de Vénézuéla, y présente un plan de constitution républicaine, et se démet du pouvoir suprême, qu'on le presse aussitôt de reprendre. Dès-lors il se remet en campagne. Il franchit les Cordillières, derrière lesquelles le général Santander avait refoulé les Espagnols; ceux-ci sont vaincus près de Tunja et de Boyaca. Ces deux victoires ouvrirent les portes de Santa-Fé à Bolivar, et lui livrèrent la Nouvelle-Grenade, qui se réunit dès-lors à la province de Vénézuéla. Le vainqueur revint à Augustura: le congrès, qui s'y réunit, donna au nouvel état le nom de *Colombia*, et décida que l'on y construirait une capitale, qu'on appellerait *Bolivia*. Bolivar, connaissant la révolution qui avait éclaté en Espagne le 1er janvier 1820, fit proposer à Morillo de cesser une guerre malheureuse, et un armistice fût conclu, ainsi qu'un traité par lequel l'Espagne devait reconnaître Bolivar en qualité de président de la république de Colombia. Ce traité ne fut pas ratifié. Pendant qu'un congrès fixait à Cucula les bases du nouvel état, Bolivar assurait définitivement contre les généraux de la métropole l'indépendance de la Colombie; il encourageait même par sa présence le soulèvement du Pérou, il était le centre de la révolution américaine. Le 14 mai 1826, il fut encore nommé président par 583 suffrages sur 608 votans, et Santander vice-président à une moins forte majorité. Ces deux hommes ne tardèrent pas à être séparés par la plus fâcheuse mésintelligence. La conduite de Paez, commandant de la province de Vénézuéla, l'ayant fait destituer par le congrès, un soulèvement sépara l'administ. de Vénézuéla de celle de Bogota: et, en attendant l'arrivée de Bolivar, qui était allé envahir le Haut-Pérou, Paez eut tous les pouvoirs. Bolivar, proclamé président perpétuel de la Bolivia (car la nouvelle république du Haut-Pérou avait pris son nom), retourna dans la Colombie, où l'appelait l'insurrection de Paez. Après cinq ans d'absence il rentra à Bogota, le 19 novembre 1826, s'investit lui-même de l'autorité dictatoriale, et approuva la conduite de Paez. Santander, indigné, offrit sa démission: Bolivar, informé qu'on l'accusait de tendre au despotisme, offrit aussi la sienne. Ces deux démissions ne furent point acceptées. Alors on apprit la nouvelle d'une insurrection dans le Pérou: la constitution bolivienne y avait été détruite. Le congrès colombien se réunit. Bolivar demanda que les affaires politiques du pays fussent terminées par une *convention*: Santander s'y opposa, mais le congrès décida comme le désirait Bolivar. Ces deux personnages représentaient chacun un système particulier: l'un (Bolivar) voulait l'unité de la république; l'autre (Santander), un état fédératif, comme dans l'Amérique du Nord. La convention convoquée pour le 2 mars 1828 se constitua le 9 avril, et ne fit rien: Bolivar en renvoya les membres. Les assemblées municipales prièrent alors Bolivar de prendre le pouvoir suprême, et Santander fut obligé de se retirer. Blessé par l'affront que recevaient les Colombiens, chassés du Pérou, Bolivar déclara la guerre à cette république; mais, en même temps, il apprit qu'une armée espagnole se réunissait à la Havane, et semblait être destinée contre la Colombie. Dans ces circonstances il publia, le 27 août 1828, en qualité de *président libérateur*, un *décret organique*, qui était une nouvelle constitution provisoire de la république et qu'on devait exécuter jusqu'en 1830. Tout paraissait soumis, lorsqu'éclata une conspiration parmi des hommes qui lui semblaient dévoués. La bonne contenance de ses fidèles soldats fit manquer cette insurrection, à laquelle le peuple ne prit aucune part. Le danger qu'il avait couru le détermina à prendre le pouvoir dictatorial Plusieurs conjurés furent arrêtés et fusillés. Santander fut condamné à mort, mais sa peine commuée en une déportation perpétuelle. La guerre du Pérou occupa dès lors Bolivar jusqu'en 1829: cette année, les hostilités cessèrent entre la Colombie et la Bolivia, deux républiques qui étaient sœurs, puisqu'elles devaient toutes deux naissance au même fondateur. Bolivar n'eut plus qu'à veiller aux intérêts de la Colombie. Nous ne nous étendrons pas davantage sur les particularités de la vie militaire et politique de Bolivar; il suffit à l'histoire de dire que, comme beaucoup d'usurpateurs, il fut audacieux, inhumain, criminel dans les moyens, prudent, sage, habile, quelquefois généreux dans la possession. Les généraux espagnols Monteverde, Morillo, etc., ses camarades Santander, Paez, etc., une fois morts ou résignés, Bolivar sembla avoir pris Philippe II pour modèle Républicain dans les formes, il fut profondément monarchique au fond. Lorsque Bolivar eut vaincu définitivement, il aspira plusieurs fois sincèrement à descendre: c'était mériter de demeurer

roi. Bolivar mourut en chrétien à San-Pédro, le 17 novembre 1830. Il était devenu pauvre à force de sacrifices.

BOLTINE (JEAN-NIKITITSCH), général-major et membre de l'acad. russe, né en 1735, à St-Petersb., où il m. le 6 oct. 1792, n'avait commencé à se faire connaître comme écriv. qu'en 1782, par une *Chorographie des eaux minérales de Sarepta*. Six ans après parurent (St-Pétersbourg, 1788, 2 vol in-4) ses *Remarques* sur la grande *Histoire de la Russie*, par Leclerc, imprim. à Paris, 1787. Accueillies par les Russes comme une réfutation complète des fausses assertions de Leclerc, ces *Remarques* furent aussi traduites en français. Elles provoquèrent d'ailleurs entre Boltine et le prince Schtscherbatof une polémique dans laquelle le premier se permit des personnalités qui montrèrent son caractère sous un jour peu favorable. Catherine II employa fréquemment Boltine à des travaux littér., et ce fut par son ordre qu'il publia à Saint-Pétersbourg, en 1792, des *Remarques sur le tableau hist. de la Vie de Rurick*, composée par cette impératrice. Après sa mort, on trouva chez lui, en MST., une *Traduct.* de l'*Encyclop.* jusqu'à la lettre *K*; la lettre *A* d'un *Dictionnaire raisonné slavo-russe*, ainsi que beaucoup de matériaux pour la continuation de cette grande entreprise; enfin des *Notes* explicatives des anciennes chroniques, des noms de lieu ou autres qui y sont mentionnés et qui sont aujourd'hui hors d'usage. Ces ouvrages n'ont pas été publiés.

BOMBELLES (MARC-MARIE, marquis de), est m. le 5 mars 1822.

BONELLI (FRANCO-ANDREA), né à Cuneo en 1785, et mort le 18 novembre 1830, à Turin, à l'âge de 45 ans, avait manifesté dès sa plus tendre enfance un goût décidé pour l'ornithologie et l'entomologie. Il était encore jeune lorsqu'il fut appelé à la chaire de zoologie de l'université de Turin, et à la place de directeur du Musée zoologique de cette ville, dont il sut faire disparaître en peu de temps le désordre par ses travaux de classification et par ses recherc. sur la taxidermie. C'est au milieu de ces travaux qu'il publia sa *Monographie des Carabes*, ouvrage rempli d'observations neuves, où l'on remarque une heureuse classification et un assez grand nombre d'espèces nouvelles. Elle fut suivie du *Specimen faunæ subalpinæ*, où il décrit une foule d'insectes nouveaux ou rares, utiles ou nuisibles à l'agriculture. Bonelli a publié un grand nombre de *Mémoires* ornithologiques et une *Notice* sur l'hippopotame, tous remplis d'intérêt.

BONGARS (le vicomte de), colonel, né en 1762, mort en 1833, âgé de 71 ans, remplit dans sa jeunesse les fonctions d'écuyer auprès de Louis XVI. Voué par inclination au métier des armes, il fit toutes les campagnes de Bonaparte : il subit même à la Corogne une longue et dure prison, d'où le maréchal Soult le délivra. La croix d'honneur lui fut donnée sur le champ de bataille de Friedland, et le grade de colonel à Moscou. Après l'abdication de l'empereur, le vicomte de Bongars, qui cessa de servir, fut néanmoins rappelé aux fonctions d'écuyer, puis nommé commandant des écuries de Charles X.

BONIFACE IX, pape, se nommait *Pierre Tomacelli* avant son exaltation.

BONINGTON (RICHARD-PARKES), peintre de genre, né vers 1802 à Londres, où il est mort en sept. 1828, d'une phthisie des poumons, avait été envoyé fort jeune à Paris; il y suivit les leçons du baron Gros, mais quitta son atel. à 16 ans pour aller se former une manière à lui d'après les grands modèles de l'Italie, qu'il choisit surtout dans l'école vénitienne. Lorsqu'il revint en France, il avait acquis assez d'habileté pour se soutenir par ses propres forces. Il se rangea néanmoins encore parmi les élèves de son ancien maître, qui, revenu des préventions que lui avait fait concevoir d'abord l'imagination trop fougueuse du jeune artiste, s'honora de le compter comme un des ornemens de son école. Plein de sensibilité et de goût, Bonington réussit particulièrem. dans les composit. où, libre du joug de l'école, il confiait à sa seule imaginat. le soin d'exprimer les émotions que lui avait fait ressentir le spectacle imposant de la nature. C'est dans ses tableaux de genre qu'on reconnaît cette mélancolie toute poétique qui était le type de son caractère. Il avait essayé tous les genres, moins celui de l'histoire : et il réussit égalem. dans la marine, le paysage, l'architecture et les *intérieurs*. On se bornera à citer, comme son morceau caractéristiq., la magnifique *Vue du grand canal de Venise*, ouvrage où les critiq. ont cru reconnaître des marques de sa prédilection pour la manière de Canaletti, qu'il n'égale point sous le rapport de l'exactitude, mais sur lequel il l'emporte par le ton large et poétique de sa touche. Ce jeune artiste, avait formé le projet d'emprunter au moyen âge les sujets d'une suite de tableaux de chevalet, où il eût combiné avec le style anglais, la vigueur de l'école vénitienne et la finesse des Hollandais. Les *Vues pittoresques d'Ecosse*, publiées chez Ch. Gosselin (Paris, 1826), renferment 12 pl. lithogr. par Bonington.

BONNAC (JEAN-LOUIS D'USSON DE), prélat français, né à Paris en 1734, fut sacré évêque d'Agen en 1768, et député par le clergé de son diocèse aux états-généraux de 1789, où il vota avec le côté droit. Une circonstance fortuite l'a surtout fait connaître. Lorsque les ecclésiastiq. qui se trouvaient dans le sein de l'assemblée constituante furent appelés à la tribune pour y prêter le serment à la constitution civile du clergé, l'évêque d'Agen, interpellé le premier par suite de l'ordre alphabétique, refusa le serment par quelq. mots plein de mesure et de dignité, sans être effrayé de l'iritat. qui était grande au dedans et au dehors. Il ne tarda pas à quitter la France. Nommé prem. aumônier du roi en 1817, il m. en 1821.

BONNAY (CHARLES-FRANÇOIS, marquis de), pair de France, né en 1750, d'une ancienne famille du Nivernais, se trouvait exempt des gardes-du-corps, compagnie de Villeroi, et passait pour un homme d'esprit, grâce à quelq. product. légères et surtout aux agrémens de sa conversation, lorsque la révolution, en le jetant dans une autre carrière, l'appela à un nouv. genre de célébrité. Député suppléant de la noblesse de sa province aux états-généraux de 1789, il ne tarda pas à remplacer un représentant démissionnaire. Il vota avec les monarchistes constitutionnels, fut appelé deux fois à présider l'assemblée, et l'on s'accorde à dire qu'il fut un de ceux qui occupèrent cette position éminente avec le plus de calme, d'impartialité et même de talent. En sa qualité de président, le 14 juillet 1790, il prononça le prem. le serment civique à la cérémonie de la fédération du Champ-de-Mars. Nous ne pouvons énumérer tous les actes de sa vie politique à cette époque; il nous suffira de dire qu'ils furent généralement, ainsi que ses discours et son caractère, empreints de beaucoup de mesure. Lorsqu'enfin le pouvoir constitutionnel du roi fut suspendu par l'assemblée, qui se crut le droit de procéder seule à la rédaction définitive de la constitut., le marquis de Bonnay déclara (juillet 1791) que ses principes lui ordonnaient de s'abstenir momentaném. de prendre part aux délibérations. L'année suivante, il servait sous les drapeaux des princes, frères du roi. Il s'attacha au sort de Monsieur, devenu roi, fut employé par ce prince, tantôt au loin, pour sa correspondance, tantôt auprès de sa personne, et vécut dans une honorable pauvreté jusqu'à la restaurat., qui lui rendit une patrie, des honneurs et une sorte de fortune. Il fut nommé successivem. ministre plénipotentiaire de France à Copenhague, pair et ensuite ministre plenipoten-

tiaire en Prusse, d'où il fut rappelé sur sa demande et, à cause de son âge en 1820. Il fut nommé alors ministre d'état et membre du conseil privé, et obtint en 1821 le gouvernem. du château royal de Fontainebleau. Il m. en 1825. Pour que l'on puisse apprécier ses opinions dans la seconde partie de sa vie, il suffira de dire qu'il adhéra au second ministère du duc de Richelieu, dont le système était parfaitement en harmonie avec ses idées et son caractère. Son *Éloge* a été prononcé à la chambre des pairs dans la séance du 11 avril 1825, par le marquis de Mun.

BONSTETTEN (CHARLES-VICTOR de), philosophe et natural., né à Berne, en 1745, d'une des plus anciennes familles de la Suisse, mort à Genève le 3 février 1832, à l'âge de 87 ans, avait été membre du grand-conseil de Berne, bailli de Nion, et avait encore exercé d'autres fonctions de magistrature; mais il s'expatria au commencement de la révolution helvétique, se retira dans le Holstein, et ne revint à Berne qu'en 1801. Bonstetten avait été le discip. et l'ami du célèb. Haller. Il a travaillé à plusieurs journaux et recueils périodiques, et publié divers ouvrages. Nous citerons les plus remarquables: l'*Hermine, histoire alpine*, 1788; le *Voyage aux lieux où fut l'Enéide*, 1804; et *Philosophie de l'expérience*, 1827. Presque tous des ouvrages de Bonstetten sont en français.

BOON (DANIEL), Anglo-Américain, originaire de la Caroline septentrionale, où il cultiva une ferme, quitta cette province, en 1759, avec 5 individus, et alla fonder un établissem. dans l'état de Kentucky, alors en friche et inhabité; il y éleva une maison fortifiée, que les émigrés appelèrent *Boonsborough*: c'est aujourd'hui le nom d'une ville florissante, dont Boon doit être regardé comme le fondateur. Il s'y trouvait tout-à-fait établi en 1775, avait pris possession des terres environnantes, s'en était fait assurer la propriété, et avait commencé à y recevoir quelques familles émigrantes qui augmentaient chaque jour la population de sa petite colonie. Il faut lire, dans le *New-Monthly-Magazine*, comment il sut repousser les attaq. des tribus indiennes, dont il était pourtant aimé et admiré, et poursuivre l'exécution de son plan avec une constance qui annonce une âme au-dessus du vulgaire. On attendit sa vieillesse pour examiner ses titres à la possession des terres qu'il avait défrichées: un défaut de forme fut cause de sa ruine. Au moment où il recueillait le fruit de tant de peines, à un âge trop avancé pour qu'il recommençât une nouvelle carrière, cet homme, dont les travaux et la persévérance méritaient une couronne civique, fut dépossédé et réduit à la misère. Considérant les liens qui l'attachaient à la société comme rompus, il dit un éternel adieu à sa famille et à ses amis, s'enfonça dans les régions immenses et à peine connues où coule le Missouri, et se bâtit une hutte sur le bord de ce fleuve. Suivant le rapport de quelques Indiens, son fils habitait avec lui; le plus gr. nombre affirme qu'il n'avait d'autres compagnons qu'un chien et son fils. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de plus de 80 ans, paraissant satisfait de son sort. Vers la fin de l'année 1822, ou au commencem. de 1823, on le trouva mort, à genoux, son fusil ajusté et posé sur un tronc d'arbre. Ceux qui ont lu les romans de M. James Fenimore Cooper, reconnaîtront peut-être dans Boon le type d'un de ses personnages les plus intéressans.

BORDERIES (ETIENNE-JEAN-FRANÇOIS), évêque de Versailles, né à Montauban, le 24 janvier 1764, et mort à Versailles, le 4 août 1832, était fils d'un honnête pharmacien qui l'envoya jeune à Paris au collége de Ste-Barbe, où il fut l'ami de l'abbé Nicolle. Dussault, qui fit la fortune du *Journal des Débats*, fut un de ses disciples. Quand le professeur de Ste-Barbe entra dans les ordres sacrés, il se montra tout d'un coup le modèle des ecclésiastiques. A la révolution il se retira en Belgique, où il fit une éducation particulière; de là il passa en Allemagne, puis revint en France vers 1795. Les catholiques ayant loué alors la Sainte-Chapelle à Paris, il la desservit avec l'abbé Lalande, jusqu'au 18 fructidor; puis les événemens interrompirent ses fonctions jusqu'au 18 brumaire. Lorsque le retour de la religion eut lieu, l'abbé Borderies fut l'un des premiers à faire entendre sa voix dans Paris. Lalande étant devenu curé de St-Thomas-d'Aquin, il l'y avait suivi en qualité de vicaire. Doué du double talent de former la jeunesse et de réformer l'âge mûr, l'abbé Borderies excellait à faire le prône et le catéchisme. Entre beaucoup de beaux *Sermons*, où se réfléchissaient toutes les inspirations d'une grande âme, nous citerons sa *Passion*. Tant de mérites firent nommer l'abbé Borderies vicaire-général de Paris, évêque de Versailles, aumônier de madame la dauphine. Le diocèse de Paris lui a des obligations de tous les genres; celui de Versailles, on peut le dire, lui doit tout. Son premier soin fut de composer un *Missel*, un *Bréviaire*, où il inséra des *Hymnes* latines de sa composition, et enfin un *Catéchisme*. L'Eglise de France se promettait de le conserver long-temps encore, lorsque sa santé s'affaiblit. La seule retraite qui précéda son sacre en 1827 l'avait vieilli de dix années. Lalande, devenu évêque de Rhodez, avait été ravi à son amitié. Son âme était d'ailleurs douloureusement éprouvée depuis quelque temps. Il se prépara à la mort avec les vertus dont il avait l'habitude; et ses derniers jours furent les plus édifians.

BORGHESE (CAMILLE-PHILIPPE-LOUIS, prince), né le 19 juillet 1775 à Rome, mort en 1831, était issu d'une illustre famille romaine, originaire de Sienne, élevée aux honneurs par le pape Paul V, qui en descendait, et dont le chef, Marc-Antoine Borghèse, prince du Sulmone, était connu par son antipathie pour la révolut. franç. Camille prit néanmoins du service dans notre armée lorsqu'elle envahit l'Italie, et s'attacha à la fortune du général Bonaparte, dont il épousa, en 1804, la seconde sœur, Marie-Pauline, veuve du général Leclerc. En 1804, il servait dans la garde impériale comme chef d'escadron, et à la fin de la campagne d'Autriche, il fut créé duc de Gustalla. Après les campagnes de 1806 en Prusse et en Pologne, Napoléon le nomma gouverneur des provinces impériales au delà des Alpes; il tint sa cour à Milan, et sut par ses manières douces se concilier l'amitié des Piémontais. Depuis la chute de l'empereur, il avait cessé toute communication avec sa famille, et vivait à Florence comme le plus riche seigneur de l'Italie.

BORGHESI (PAUL GUIDOTTO, dit), naquit à Lucques en 1559. La date de sa mort est 1629. Cet artiste s'était fracassé une cuisse par la chute qu'il fit en essayant une ascension à l'aide d'une mécanique et d'ailes ajustées à son corps. On mentionne de lui un poème de la *Jérusalem détruite*, qu'il a laissé imparfait. Plusieurs des décors de la chapelle Sixtine ont été exécutés par lui. Un beau groupe en marbre blanc, dont il avait fait hommage au cardinal Borghèse, lui valut la permission de prendre le surnom sous lequel il est connu. Paul V le créa un peu plus tard chev. de l'ordre du Christ, puis conservat. du musée du Capitole, emploi dont il se montra vain jusqu'au ridicule.

BORSON (ÉTIENNE), né à San-Piétro d'Albigny, en 1754, fut contraint, par suite de la pauvreté de sa famille, de chercher des moyens de subsister en faisant l'éducat. des petits enfans dans sa patrie, puis à Chambéry et à Turin. Les secours qu'il tira de cette occupation lui permirent de compléter ses études dans ces 2 dernières villes, et d'y entrer dans les ordres. Entraîné par goût vers la minéralogie, il voyagea pendant quelque temps en Italie, et finit, en 1795, par s'assurer la protection du cardinal Borgia, dont il mit en ordre la collection minéralogique. Il exerçait toutefois encore les fonctions

de maître d'école en 1797, lorsque son protecteur le fit entrer dans les bureaux de l'Académie des sciences de Turin. Là il s'appliqua à ranger dans un ordre systématique la collection des minéraux de ce corps savant. En 1801, il professait avec éclat la minéralogie; en 1803, il devint conservateur du Musée, puis, par l'entremise de Cuvier, prof. à l'université. Les progrès que Borson a fait faire à sa science favorite et à la paléontologie, soit par ses leçons, soit par ses écrits, ont été remarquables. Ce prêtre respectable est mort le 25 déc. 1832, à l'âge de 79 ans, d'une hydropisie, au moment où il venait d'être nommé professeur de minéralogie et de géologie à l'École des mineurs de Moutiers.

BOSC (Louis-Auguste-Guillaume), membre de l'Institut, des sociétés d'histoire naturelle, d'agriculture, et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe, né en 1759 à Paris, où il m. le 11 juillet 1828, inspecteur des pépinières de France, etc., avait annoncé dès sa plus tendre jeunesse un goût très-vif pour l'étude de l'hist. naturelle. Dès 1784 il fit paraître dans le *Journal de Physique* plus. *Articles* qui lui méritèrent d'honorables suffrages. Quelle que fût sa passion pour les sciences, il ne put d'abord s'en occuper exclusivement. Attaché en 1784 à l'intendance des postes en qualité de secrétaire, il conserva cet emploi jusqu'en 1788, et passa ensuite à un rang supérieur dans la même administration, sous le ministère de Roland de La Platière, avec lequel il s'était lié; mais la révolution du 31 mai 1793 lui enleva sa place et son protecteur. On le vit bientôt après donner l'exemple du plus courageux dévouement en accompagnant jusqu'au pied de l'échafaud la femme de l'ex-ministre, que le tribunal révolutionnaire venait de condamner à mort (*v.* Roland). S'étant réfugié ensuite dans la forêt de Montmorenci, où il passa trois années loin du commerce des hommes, ce fut dans cette solitude que Bosc se livra avec une nouvelle ardeur à l'étude de sa science favorite, et qu'il prépara la publicat. de la première édition des *Mémoires* que Mme Roland avait confiés à son amitié. Envoyé en 1796 aux États-Unis d'Amérique en qualité de consul, il ne fut point admis à remplir cette fonction diplomatiq.; mais il profita utilem. de son séjour dans cette contrée pour rassembler de riches collections de diverses branches de l'histoire naturelle. Ayant été nommé à son retour administrat. des hospices civils de Paris, il perdit cette place lors de la chute du directoire, et ne s'occupa plus que de ses recherches scientifiques. Outre les nombreux *Articles* qu'il a publiés dans le *Journal d'Histoire naturelle*, dans celui des *Mines*, dans les *Mémoires de l'Institut*, dans ceux de la *Société d'Agriculture de Paris*, et dans plusieurs autres recueils des diverses sociétés savantes dont il était membre, on lui doit : *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*, en société avec d'autres naturalistes et physiciens, édit. de Déterville, 24 vol. in-8, et réimpr. depuis en 30 vol.; *Histoire naturelle des coquilles, des vers et des crustacées*, faisant suite au *Buffon* de Déterville, 1802, 10 vol. in-18; *Dictionnaire d'Agriculture*, avec d'autres membres de l'Institut, 1803 à 1809, 13 vol. in-8; *Annales d'Agriculture*, les vingt dern. vol.; *Dictionnaire d'Agriculture et d'Économie rurale* de l'Encyclopédie méthodiq., les trois dern. vol. in-4. 1812 et 1813.

BOSCH (Bernard), ministre protestant et poète, né le 4 septembre 1745, près La Haye, et mort le 1er décembre 1830, était pasteur à Diemen près Amsterdam, lorsqu'il publia un poème allégorique sous le titre de *l'Egoïsme*, sans nom d'auteur. La couleur prononcée de ses princ. politiq. fixa l'attention d'une société patriotique, qui promit une médaille d'or de 25 ducats à l'auteur, s'il voulait se faire connaître. Bosch avoua son œuvre par une autre pièce de vers, mais refusa la récompense. Son opposition au stathouder lui attira quelques désagrémens, et, lorsque les troupes prussiennes entrèrent en Hollande en 1787, il quitta Diemen, et se retira à Berg-op-Zoom, puis à Sardam. Nommé représentant du peuple batave en 1796, il concourut à faire éliminer de l'assemblée les partisans de l'ancien ordre de choses (22 janvier 1798). Eliminé à son tour, il fut détenu quelque temps dans la maison du bois. Il prit ensuite part à la rédaction du journal *le Janus*, et à celle de *l'Eclair politique*. Bosch mourut dans un état de pauvreté tel, que ce fut la loge maçonnique des vrais bataves qui fit les frais de ses funérailles. Il avait publié, l'année même où il mourut, ses *Poésies* en 3 vol. in-8.

BOSCHERON-DESPORTES (Ch.-Édouard), président de chambre honoraire à la cour royale d'Orléans, né à Paris en 1753, mort à Orléans, le 20 janvier 1832, acheta, en 1771, une charge de conseiller au châtelet de Paris, devint quelques années après conseiller à la cour des aides, et fut nommé en 1786, maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du roi. Incarcéré en 1793, il eut le rare bonheur d'échapper au tribunal révolutionnaire. Depuis 1796 jusqu'en 1803, Boscheron-Desportes fut le correspondant de Dandré et de quelq. autres, qui méditaient le renversement du gouvernement républicain. En 1811, il obtint la place de conseiller à la cour impériale d'Orléans, et, après la première restauration, il devint président de cette cour. Les événemens du 20 mars 1815 le forcèrent de donner sa démission, que le second retour du roi fit bientôt annuler. Boscheron-Desportes a fourni à la *Gazette de France* des *Articles* plus remarquables par l'érudition que par le talent. Collaborateur de la *Biographie universelle*, il y était spécialement chargé des *Notices* sur les papes.

BOSELLINI (Charles), avocat et économiste, né à Modène en 1755, mort le 1er juillet 1827, publia en italien : *Nouvel examen des sources de la richesse publique et privée*, ouvrage dans lequel il examine et compare les principes de Smith, de Lauderdale, etc. : il fait consister la richesse publique et privée non-seulement dans l'agriculture, les arts et le commerce, mais encore dans le travail, l'industrie et l'épargne, qui en sont à ses yeux la principale source. Il publia en outre : *Système de succession adopté en Angleterre; Observations sur quelques opinions du comte Babacov*, relativement à la pluralité des voix, la réforme des codes civils, etc.; plusieurs *Articles* sur l'économie politique, insérés dans le *Journal académique de Rome*, et dans l'*Anthologie de Florence*.

BOSIO (Jean), peintre d'histoire, frère du célèbre sculpteur de ce nom, et élève de David, professa le dessin à l'école Polytechnique, et mourut en juillet 1827. Il avait publié un *Traité élémentaire des règles du dessin*, ouvrage estimé, Paris, 1801, in-12, réimprimé en 1802.

BOSSELMAN DE BILMON, auteur du beau dessin représentant les *Amours d'Eucharis et de Télémaque*, est m. le 15 avril 1831, à l'âge de 57 ans. Cet artiste d'un caractère modeste et d'un talent distingué, s'était consacré depuis fort long-temps à la gravure, et avait acquis une réputation méritée.

BOSSU (Pierre-Louis), chanoine de Paris, fut d'abord vicaire, puis curé de Saint-Paul. Il prêcha la *Cène* à la cour en 1785, refusa le serment, et se retira à Blankenbourg, puis à Mittau, où il servit d'aumônier à Louis XVIII. A l'époque du concordat, il fut nommé curé de Saint-Eustache, à Paris, place qu'il abandonna quand il lui devint impossible de l'occuper plus long-temps. Devenu chanoine, il se retira à Chaillot, où il mourut à l'âge de 83 ans, le 29 mars 1830. On a de Bossu deux ouvrages : l'un est un *Discours* prononcé le 15 mars 1803, à Saint-Roch, dans un service pour les curés de Paris morts depuis la révolution; l'autre traite de tout ce qu'opère la religion par la charité, avec ce titre :

l'*Indigence brillante par la charité*, 1814, in-12. Le livre vaut mieux que son titre.

BOTTON DE CASTELLAMONTE (le comte), jurisconsulte, fils d'un ancien ministre des finances du roi de Sardaigne, né à Castellamonte, province d'Ivrée, mort à Paris en 1828, n'avait que vingt ans lorsqu'il publia un *Traité d'économie politique*. Admis, en 1785, au sénat de Chambéry, il fut, peu de temps après, nommé par son souverain intendant général de la Sardaigne. Il exerçait la même charge en Savoie, lorsqu'en 1792 ce pays passa sous la domination française. Alors il retourna à Turin, et y fut nommé intendant général de la solde. Lorsque le roi de Sardaigne se retira dans cette île, il devint membre du gouvernement provisoire du Piémont. Après la réunion de ce pays à la France, Bonaparte le nomma premier président de la cour d'appel, et le 7 mai 1706, conseiller à la cour de cassation.

BOUCHER (JEAN-BAPTISTE), prêtre, né à Paris le 7 octobre 1747, m. le 17 octobre 1827, fut d'abord vicaire de la paroisse des Innocens, puis directeur des dames carmél., et ne quitta point Paris pendant la révolution. Il fut quelque temps sans fonctions; puis il devint curé des Missions-Étrangères, et le 5 janvier 1813, de la paroisse de Saint-Méri. On lui doit: *Retraite d'après les exercices spirituels de saint Ignace*, Paris, 1807, in-12; *Vie de Marie de l'Incarnation avec des notes et des pièces justificatives*, Paris, 1800, in-8; *Vie de sainte Thérèse avec des notes historiques, critiques et morales*, Paris, 1810, 2 vol. in-8. Il avait été l'éditeur des *Sermons de l'abbé Marolles*, 1786, 2 vol. in-8, et il laissa en manuscrit des *Sermons*, des *Panégyriques*, etc. Il préparait une édition des *Lettres de sainte Thérèse*, mises dans un meilleur ordre, et augmentées de *Lettres* qui n'avaient pas encore été publiées en français, lorsque la mort l'enleva.

BOUDET (JEAN-PIERRE), né en 1748 à Reims, m. en 1828, membre honoraire de l'acad. roy. de médecine, commença par occuper, dans sa ville natale, une chaire particulière de chimie appliquée aux arts. Etabli à Paris à l'époque de la révolut., il fut envoyé, en 1793, par le comité du salut publ., pour inspecter, dans les départem. de l'est, l'extraction du salpêtre et la fabricat. de la poudre à canon. Il fut attaché en qualité de pharmacien en chef à la commission des sciences et des arts de l'expédit. d'Égypte, et eut, sous Kléber, la direct. supérieure de la pharmacie de la marine. De retour à Paris, il occupa quelq. temps la place de pharmacien en chef de la Charité, en fut tiré pour devenir pharmacien principal du camp de Bruges, la reprit après avoir fait les campagnes d'Autriche et de Prusse, et s'en démit au bout de quelques années. Outre un *Mémoire sur le phosphore*, Paris, 1815, in-4, et une *Not. sur l'art de la verrerie, né en Egypte*, 1824, in-8, Boudet a fait imprimer div. morceaux dans les journ. de pharmacie ainsi que dans le *Bulletin de Pharmacie et des sciences accessoires*.

BOUFFART (le comte de), l'un des princ. apôt. du saint-simonisme mourut à Vauzelles (Indre), en 1833, à l'âge de 39 ans. Issu d'une ancienne famille noble, ayant servi lui-même dans les gardes-du-corps, et portant le titre de comte, il avait abandonné et son titre et l'état militaire, comme peu compatibles avec ses idées philosophiques. Cependant, depuis 10 mois, il avait cessé de propager le saint-simonisme pour se livrer à une grande exploitation agricole.

BOUFFEY (LOUIS-DOMINIQUE-AMABLE), d'abord méd. de Monsieur (depuis Louis XVIII), pratiqua ensuite (1789-1800) à Argentan (Orne), puis y remplit les fonctions de sous-préfet, et fut porté à la législature par son départem. en 1809. Outre un *Mém.* couronné par l'acad. de Nancy en 1789, et impr. la même année in-8, il a publié: *Essai sur les fièvres intermittentes*, etc., 1789, in-8, et *Recherches sur l'influence de l'air dans les maladies*, 1799, 1813, in-8.

BOUILLERIE (le comte de La), pair de France, ministre d'état, dernier intendant général de la maison de Charles X, né à La Flèche, où il mourut le 7 avril 1833, fut l'ami du général Moreau, qui, appréciant son mérite, l'employa dans l'administration de nos armées. L'empereur le distingua à son tour, et le plaça à la tête des grandes opérations financières. Sous Louis XVIII et Charles X, de La Bouillerie devint successivement sous-secrétaire d'état des finances, intendant du trésor de la liste civile, maître des requêtes, conseiller d'état, intendant-général de la maison du roi, ministre-d'Etat et pair de France. Mais la révolution de juillet fut pour lui le moment de la retraite, et il y termina chrétiennement une honorable vie.

BOUILLON (PIERRE), peintre d'histoire, né à Thiviers en 1777, remporta, en 1797, le 1er grand prix de peinture; mais des circonstances particulières l'empêchèrent de faire le voyage de Rome. Quelques années après, Bouillon abandonna la peinture pour entreprendre l'un des plus grands ouvrages de calcographie de ce siècle, le *Musée des antiques*, qui absorba les 17 plus belles années de sa vie. Néanmoins, durant cet intervalle, il produisit plusieurs *Tableaux* placés dans différentes galeries du gouvernement. Il venait de terminer le *Musée des antiques* et se livrait à l'exécution d'un *Tableau* commandé par le ministre de l'intérieur, lorsque la mort l'emporta, le 15 septembre 1833, à la suite d'une maladie qui le minait depuis un an.

BOULGAKOF (JACQ.-IVANOVITSH), conseiller privé actuel et membre honor. de l'acad. des sciences de St-Pétersbourg, m. à Moscou le 7 juill. 1809, avait rempli les emplois de ministre de Russie à Varsovie et à Constantinople dans les circonstances les plus difficiles et avec beaucoup de distinction. Il est connu aussi dans la littérature russe par de bonnes *Trad.* des ouvr. suiv.: *le Voyageur univ.*, de l'abbé de La Porte, 27 vol. Saint-Pétersbourg, 1re édit., 1778; 2e 1780; 3e 1803; 4e 1813; le *Roland furieux*, de l'Arioste, 3 vol. ibid., 1797 et 1800; *Costumes des anciens peuples* de Bardon, 4 vol., avec un grand nombre de dessins, imp. aux frais de Catherine II et par son ordre, ibid., 1795.

BOURBON (LOUIS-MARIE de), infant d'Espagne, cardinal, archevêque de Tolède, né à Cadahalso en 1777, fut présid. de la régence de Cadix pendant l'invas. des Français; il sanctionna et promulgua, en cette qualité, les décrets des cortès constituantes, notamment la célèbre constitution de 1811 et le décret d'abolition de l'inquisition. A la nouvelle du traité de Valençay (1814), le cardinal, comme président de la régence, écrivit au roi pour le féliciter sur son prochain retour en Espagne. Il fut ensuite envoyé au devant de ce prince, pour recevoir, à l'entrée du royaume, son serment de fidélité à la constitution, et il s'empressa de baiser sa main, quoiqu'il eût reçu des cortès la defense de se conformer à cet ancien cérémonial, qu'on devait considérer comme un engagement de soumission. Cette démarche du cardinal ne l'empêcha pas de tomber bientôt dans une disgrâce complète. Lors de la révolution de mars 1820, il fut nommé président de la junte provisoire du gouvernement, et publia une *Lettre pastorale*, où il exhortait les ministres de la religion à se conformer à la constitution. Il eut une place au conseil d'état, quand le régime constitutionnel fut définitivement remis en vigueur, et m. en 1823, avant qu'il eût été aboli.

BOURBON-CONTI (AMÉLIE-GABRIELLE-STÉPHANIE-LOUISE de), née en 1762, m. en 1825, a soutenu toute sa vie qu'elle était fille naturelle de Louis-François de Bourbon-Conti, père du dernier prince de Conti. Elle aurait eu pour mère, s'il faut l'en croire, la belle duchesse de Mazarin, dont le nom se reproduit, en effet, avec celui de Conti, dans le nom anagrammatique de *Mont-Cair-Zain*,

qui aurait été donné, avec le titre de comtesse, à cette prétendue fille d'un prince du sang. Nous ne pouvons entrer dans les détails de ce roman, et nous devons renvoyer le lecteur aux *Mémoires historiq. de Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti*, *écrits par elle-même*, Paris, floréal an VI, 2 vol. in-8. On y verra que la duchesse de Mazarin s'opposa à la légitimation de la petite *Mont-Cair-Zain*, craignant de voir par là son déshonneur mis à découvert. On y verra comment elle fut enlevée, pendant qu'on arrangeait tout pour supposer son décès; comment elle fut conduite à Lons-le-Saulnier par une dame Delorme, sa gouvernante, qui lui fit épouser, à l'âge de 11 ans, un de ses parens, un sieur Billet, avec lequel elle fit prononcer son divorce, au milieu des affreux désordres de l'année 1793. On y verra ses efforts multipliés, mais inutiles, pour faire reconnaître sa parenté avec les Bourbons. Ses *Mémoires* finissent avec l'année 1798. A cette époque, son sort n'était pas mieux fixé qu'il n'avait été jusqu'alors. Il paraît qu'il ne s'améliora, ni sous le gouvernement impérial, ni même depuis la restauration, car elle continua de vivre dans l'indigence, sans rien rabattre toutefois de ses hautes prétentions, et portant toujours un cordon bleu. On a lieu de croire qu'il y avait en elle de la folie plutôt que de l'orgueil. On a une *Histoire de la pretendue princesse Stéphanie de Bourbon-Conti*, Besançon, 1811, in-8. L'auteur, Barruel-Beauvert, n'y a rien épargné pour démontrer la vanité et l'imposture des prétentions de la femme du procureur Billet.

BOURBON (Louis-Henri-Joseph, duc de), prince de Condé, né le 13 avril 1756, épousa à 16 ans la princesse Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, et fut père du duc d'Enghien. Les deux époux ne s'étaient pas connus; ils se séparèrent (1780) pour ne jamais se réunir. Une des aventures de la jeunesse du prince est son duel avec le comte d'Artois (depuis Charles X), pour une affaire de bal; on l'exila à Chantilli. En 1782, il se rendit, sous le nom de Dammartin, au camp de Saint-Roch devant Gibraltar. De retour en France, il fut fait chevalier de Saint-Louis et maréchal-de-camp des armées du roi. Il avait été nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit dès 1773. Cependant la révolution s'avançait. Le duc de Bourbon signa la déclaration adressée au roi par plusieurs princes, pour lui indiquer les mesures que réclamaient les circonstances. Il quitta la France avec le prince de Condé en 1789, et arriva à Turin, après avoir, dans une lettre que signa aussi le duc d'Enghien, fait entrevoir à Louis XVI les dangers toujours plus imminens qui le menaçaient. Il se rendit, en 1791, sur les bords du Rhin, afin de prendre part aux événemens militaires qui se préparaient. La même année il alla en Espagne, pour demander que l'on armât les émigrés du midi. En 1792 il pénétra en France par le pays de Luxembourg; cette campagne n'ayant pas réussi, il fit sa retraite sur le Rhin. Il se distingua, en 1793, à l'armée du prince de Condé, rendez-vous de tous les émigrés. Désirant pénétrer dans la Vendée, il se rendit à l'Ile-Dieu en 1795, pour y prendre les ordres de *Monsieur*, qu'il devait accompagner; il passa quelques jours dans la baie de Quiberon, et retourna malgré lui en Angleterre. Il suivit en Russie, l'an 1797, l'armée que commandait son père, revint avec elle sur le Rhin en 1799, et donna de nouvelles preuves d'intrépidité. Après la dissolution de l'armée de Condé, il se fixa pour quelque temps en Angleterre; il y apprit, en 1804, la mort de son fils. Le malheureux père ne put se consoler de cette perte. De retour en France en 1814, il se dérobait à tous les regards, et, quoiqu'il eût été nommé colonel-général de l'infanterie légère, il ne se montra que pour chercher à défendre le trône des Bourbons, menacé par le retour de Bonaparte. Chargé du gouvernement des départemens de l'est, il fut aussitôt à son poste, mais les Vendéens se trouvèrent comprimés par l'armée impériale. Le duc de Bourbon se rendit en Espagne, d'où il ne revint que dans le mois d'août suivant; son entrée à Bordeaux et à Nantes fut triomphale. Il perdit en 1818 son père, le prince de Condé, et en 1824, sa sœur, ancienne abbesse de Remiremont, qui avait établi un couvent au Temple. Les conseils de cette pieuse princesse avaient été plus d'une fois utiles au duc de Bourbon, qui, après sa mort, déshonora sa vieillesse par une liaison indigne de lui. Depuis la révolution de 1830, l'infortuné en porta la peine. Le 27 août, le duc de Bourbon fut trouvé sans vie. Son corps était suspendu à l'agrafe des volets intér. d'une croisée de sa chambre. Le duc d'Aumale, l'un des fils de Louis-Philippe, s'est trouvé l'héritier du prince, et la baronne de Feuchères a eu le malheur d'être sa légataire pour une valeur immense. Le duc de Bourbon était le huitième des princes de ce nom, qui remontent à ce Condé qui périt à la bataille de Jarnac, en 1569. En lui finit cette branche de la maison de Bourbon.

BOURCIER (le comte), lieut.-gén., gr. offic. de la Légion-d'Honneur, né en 1760 à la Petite-Pierre, près Phalsbourg, d'un ancien brigadier des gardes-du-corps du roi Stanislas, était lui-même lieuten. de cavalerie à l'époque de la révolut. D'abord aide-de-camp du duc d'Aiguillon, puis attaché à l'état-major du général Custine, et nommé, après quelques autres déplacem., général de division en 1794, il se distingua dans les campagnes d'Allemagne sous le génér. Moreau (1795-6), et devint l'ann. suiv. inspect. gén. de caval. Il commandait une colonne de cette arme dans les campagnes suiv. en Suisse et dans l'état de Naples. Appelé ensuite au conseil d'état, et nommé memb. du conseil d'administrat. du département de la guerre, il fut mis à la tête de la réserve de cavalerie légère lors de la format. de l'armée des côtes. Bourcier, qui commandait une division de dragons dans la campagne de 1805, se distingua surtout à la bataille d'Austerlitz. Il assista à celle d'Iéna l'ann. suiv., et, après la prise de Berlin, fut nommé inspect. général du dépôt des chevaux pris sur l'ennemi. Envoyé en Espagne, il n'en revint que pour aller combattre à Wagram, où il se signala par son intrépidité. Il fit partie aussi de la malheureuse expédition de Russie, après laquelle il fut chargé de réorganiser à Berlin la cavalerie française. Mis à la retraite en 1816, il fut rappelé au conseil d'état l'ann. suiv., et employé comme commiss. du roi près de la régie des subsistances milit. Élu député du département de la Meurthe en 1816, il attira peu l'attention sur lui pendant sa législature, et vota communément avec la majorité. Il m. en 1828.

BOURGEOIS, peintre, mort à Paris le 6 juin 1832, âgé de 70 ans, a fait faire à la chimie des couleurs de grands progrès. Il laissa même sur cet important sujet un ouvrage presque achevé.

BOURGOIN (mademoiselle), célèbre actrice du Théâtre-Français, qui depuis plusieurs années vivait retirée, morte le 11 août 1833, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, avait débuté dans l'emploi des jeunes premières en 1803, dans *Paméla*, drame de François de Neufchâteau, et *Mélanie*, de Laharpe. La vivacité de son jeu, l'originalité de son esprit, les grâces de sa personne et la bonté de son cœur, lui valurent de brillans succès et de nombreux amis. Un ancien acteur, renommé aussi pour son talent, engagea mademoiselle Bourgoin à recourir aux consolations de la foi.

BOURGUIGNON-DUMOLARD (Claude-Sébastien), jurisconsulte, né à Vif, près Grenoble, en 1760, courut quelques dangers dans la révolut., mais occupa successivement, après le 9 thermidor, plusieurs emplois importans, entre autres celui de ministre de la police sous le directoire. Remplacé dans ce poste par Fouché, quelque temps avant le 18 brumaire, il devint régisseur de l'enregistrement

et des domaines, et plus tard, conseiller à la cour de justice criminelle, magistrat de la haute cour impériale, enfin conseiller à la cour royale de Paris. Mis à la retraite, après la seconde restauration, avec le titre de conseiller honoraire, il se borna au rôle d'avocat consultant. Il est mort à Paris en avril 1829. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Trois Mémoires sur l'institution du jury et les moyens de le perfectionner*, an X, 1804-1808, 3 part. in-8. — BOUSGUIGNON (Henri-Frédéric), fils du précéd., né à Grenoble, en 1785, fut le condisciple et l'ami de Millevoye, et parut d'abord vouloir suivre la carrière des lettres, dans laquelle il débuta par quelques *Vaudevilles* et des *Poésies légères*; mais il se livra à l'étude du droit, pour complaire à sa famille, parut avec succès au barreau de Paris, fut nommé substitut du procureur impérial en 1807, substitut du procureur général en 1811. et conseiller à la cour royale en 1824. La faiblesse toujours croissante de sa santé l'avait obligé de solliciter ce dernier emploi, dont il remplit les devoirs presque jusqu'à sa m.. arrivée en 1825. Ses écrits sont énumérés au t. 6 de l'*Annuaire nécrol.* de M. Mahul.

BOURJOT (le baron), conseiller d'état, officier de la Légion-d'Honneur, grand'croix de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique d'Espagne, mort à Paris en août 1832, âgé d'environ 55 ans, fut long-temps chargé de la division du nord, puis de la direction des travaux politiques au ministère des affaires étrangères. Il avait obtenu sa retraite avec une pension et le titre de baron, en 1831. Il comptait 30 années de service dont près de 28 comme chef de division.

BOURRIENNE (FAUVELET de), ex-secrétaire du général Bonaparte à l'armée d'Italie et en Égypte, ex-secrétaire du premier consul, conseiller d'état en l'an X de la république, ex-ministre plénipotentiaire de l'empereur Napoléon à Hambourg, ex-préfet de police et membre de la chambre des députés de 1815, ex-ministre d'état sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, né à Sens, le 9 juillet 1769, avait été élevé à l'école Militaire de Brienne avec Napoléon, dont il devint, dit-on, à cette époque, l'ami et le confident. De Bourrienne quitta l'école Militaire en 1788, pour aller étudier le droit et les langues étrangères à l'université de Leipsig; de là, s'étant rendu en Pologne, il ne revint en France qu'en 1792. Nommé alors secrétaire de légation à Stuttgard, la guerre qui éclata entre la France et l'Allemagne fit bientôt cesser ses fonctions. Il reparut un moment à Paris en 1793; mais il retourna bientôt à Leipsig, où il se maria. Ses intelligences avec un agent de la république française firent naître des soupçons sur lui, et l'électeur de Saxe ordonna l'arrestation de l'un et de l'autre. Après soixante-dix jours de captivité, de Bourienne put revenir dans sa patrie. Il n'eut pas beaucoup de peine à se faire rayer de la liste des émigrés; mais il inspirait peu de confiance au gouvernement, puisqu'on le laissa dans l'oubli jusqu'au mois de juin 1797. Alors Bonaparte acquérait trop d'importance pour que de Bourienne négligeât l'occasion de lui rappeler leurs anciennes liaisons d'amitié. Le général de l'armée d'Italie engagea son compagnon d'études à venir le trouver à Gratz, en Styrie, où, dès qu'il arriva, celui-ci devint secrétaire intime. Depuis cette époque, de Bourienne suivit son maître dans toutes ses expéditions, et vint s'établir avec lui au palais des Tuileries. Le crédit qui naît de la faveur, le fit même nommer conseiller-d'état, le 20 juillet 1801. Mais de Bourienne, s'étant trouvé compromis par les opérations de la maison Coulon, dans les affaires de laquelle il était intéressé, le premier consul, qui ne crut pas convenable que le dépositaire des secrets de l'état fût intéressé dans des affaires de banque et de fournitures, l'éloigna de son cabinet. Nommé chargé d'affaires de France à Hambourg, avec le titre d'envoyé extraordinaire près du cercle de Basse-Saxe, de Bourienne continua de résider à Hambourg jusqu'en 1813. Rentré en France, il obtint, par le moyen du prince de Talleyrand, président du gouvernement provisoire, la direction générale des postes. Au retour du roi, il fut obligé de céder cette place à Ferrand; mais il fut nommé conseiller-d'état honoraire, et resta sans emploi jusqu'au 12 mars 1815, qu'il devint préfet de police. Ce fut en cette qualité qu'il signa l'ordre d'arrêter le duc d'Otrante (Fouché), qui trouva le moyen de se soustraire à l'exécution de cet ordre. Napoléon étant arrivé à Paris, il se rendit à Gand, où il ne fut pas admis dans le conseil du roi. Cependant, après la seconde restauration, il fut nommé conseiller d'état en service ordinaire. Élu à la chambre des députés par le collége du département de l'Yonne, il s'assit au côté droit, et fut réélu en 1821. Depuis, la ruine de sa fortune, qui le força même d'aller à Bruxelles pour échapper à ses créanciers, et enfin la révolution de juillet, égarèrent sa raison. Aussi les dernières années de sa vie se passèrent-elles dans une maison de santé de la Normandie. Il mourut à Caen, des suites d'une attaque d'apoplexie, le 7 février 1834. On lui a attribué l'*Histoire de Bonaparte, par un homme qui ne l'a pas quitté depuis quinze ans*, et le *Manuscrit de Sainte-Hélène*. Il a désavoué formellement le premier de ces ouvrages, et nous osons le décharger de toute responsabilité par rapport au second. Il avait publié, en 1792, l'*Inconnu*, drame en 5 actes et en prose, traduit de l'allemand; en 1816, des *Observations sur le Budget*; et depuis, des *Mémoires* assez curieux, 8 vol. in-8.

BOURSAINT (N.), conseiller d'état, membre du conseil de l'amirauté, mort à Saint-Germain-en-Laye, où il mit fin à ses jours le 4 juillet 1833, parcourut tous les grades dans les ports, et fut appelé, il y a 27 ans, au ministère de la marine, où il dirigeait, en dernier lieu, la comptabilité des fonds et des invalides. Boursaint, après avoir augmenté son patrimoine des fruits d'une longue et honorable carrière, en a disposé de la manière la plus touchante. Dans un testament, il fait deux legs considérables, l'un pour l'établissement des invalides de la marine, l'autre pour l'hôpital de Saint-Malo, son pays natal. Le suicide de Boursaint est une véritable calamité, qui a été vivement sentie parmi les populations maritimes, dont il était tout à la fois chéri et vénéré. Il paraît que cet infortuné, après avoir été bercé de l'espoir que le ministère appuierait sa candidature au collége électoral de Saint-Malo, fut tellement frappé de s'être vu trompé dans cette promesse qu'à la suite d'une attaque d'apoplexie sa raison s'égara, et il se brûla la cervelle.

BOURTSEF (BASILE), diacre du patriarche de Moscou, Philarète, dans la 1re moitié du 17e S., est aut. d'un *Abécédaire slavon, suivi de prières, des commandemens de Dieu et de questions sur la foi*, in-4, Moscou, 1637, 1657, 1664, et 1698.

BOUSSION (PIERRE), conventionnel, m. à Liége en mai 1828, âgé de 75 ans, pratiquait dans cette ville l'état de médecin, qu'il avait également exercé à Lausanne avant d'être porté à l'assemblée nationale, comme député suppléant de la sénéchaussée d'Agen, en remplacem. de M. d'Escure de Peluzat. Il fut nommé, en 1791, secrétaire de l'assemblée, et après sa dissolut., il entra à la convention comme député du départem. de Lot-et-Garonne; il y vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Ce fut lui qui, le 10 mai 1794, fit à l'assemblée un rapport sur les papiers trouvés dans l'armoire de fer, et sur ceux qui avaient servi au procès du roi. Boussion, après avoir été chargé de missions div. dans la Dordogne, la Gironde et le Lot-et-Garonne, fut compris dans la formation du conseil des anciens, et finit sa carrière législat. en mai 1798.

BOUVET (le baron FRANÇOIS-JOSEPH), vice-amiral, grand-officier de la Légion-d'Honneur

né à Lorient en 1753, mort le 21 juillet 1832, était fils d'un capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes qui, à la dissolution de la société, passa avec le même grade dans la marine de l'état. Le jeune Bouvet commença à naviguer à l'âge de douze ans, d'abord sur un bâtiment de la compagnie des Indes, puis dans la marine royale, et se trouva à tous les mémorables combats livrés dans l'Inde par l'amiral Suffren. Sa bravoure et son exactitude à remplir ses devoirs le firent parvenir successivement aux premiers grades de la marine. La reprise de la Guadeloupe sur les noirs insurgés, à laquelle il contribua puissamment, lui valut le commandement de la marine de Brest. Il était préfet du 3e arrondissement à Lorient, en 1817, quand il obtint sa retraite avec une pension de vice-amiral. Il comptait 55 ans de services effectifs. Le départem. d'Ile-et-Vilaine le députa en 1830 à la Chambre des députés, où il fut admis le 5 novembre; mais il ne fut pas réélu l'année suivante.

BOUZONVILLE (ARMAND-LOUIS LE JUGE de), prêtre, mort le 25 février 1830, à 84 ans, fut d'abord militaire, et se maria. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique, et se distingua autant par sa piété que par ses bonnes œuvres. En 1786, il fournit les fonds pour l'établissemrnt des jeunes clercs de Saint-Sulpice. La révolution étant survenue, il se réfugia en Allemagne avec la princesse Louise de Condé, dont il était le directeur, et contribua beaucoup à la fondation de la société du Sacré-Cœur. De retour en France, il y continua ses bonnes œuvres. Nommé par le roi à un canonicat de Saint-Denis, il ne voulut conserver que le titre de chanoine honoraire. Supérieur des carmélites de Pontoise, il présida en cette qualité à la translation des reliques de Marie de l'Incarnation. L'abbé de Bouzonville était chevalier de Saint-Louis, et il avait reçu sa nomination de vicaire général du diocèse de Nanci.

BOYER (ALEXIS, baron), l'un des premiers chirurgiens de l'Europe, membre de l'Institut et de l'Académie royale de médecine, professeur à la faculté de médecine, né à Uzerche dans le Limousin, le 27 mars 1760, mort à Paris, le 25 novembre 1833, vint dans cette ville en 1779, et suivit les leçons de chirurgie de Desault. Il obtint, cinq années après, le prem. prix de l'école pratique, et partagea avec Desault l'enseignement de l'anatomie. Des cours particuliers d'anatomie, de physiologie et de chirurgie augmentèrent sa réputation. Boyer obtint au concours, en 1787, la place de chirurgien gagnant-maitrise à l'hospice de la Charité, dont il est mort chirurgien en chef. Il fut nommé professeur de médecine opératoire à l'école de santé dès sa création; mais il garda peu de temps cette partie de l'enseignement, et se chargea de la clinique externe. Ce professeur remplit, depuis 1804 jusqu'en 1814, la place de premier chirurgien de l'empereur; il fit, en 1806, la campagne de Pologne, et reçut, en 1807, la croix de la Légion-d'Honneur. On a de lui, les ouvrages suivans: 1° *Mémoire* adressé au concours de l'Académie royale de chirurgie en 1791, sur cette question: *Déterminer la meilleure forme des aiguilles destinées à la réunion des plaies et à la ligature des vaisseaux, et la manière de s'en servir dans les cas où leur usage est indispensable.* Les aiguilles que Boyer préfère ont une courbure uniforme, circulaire, et représentent une demi-circonférence. Le corps ou partie moyenne doit être aplati de la convexité à la concavité de l'instrument, le bord est arrondi; la pointe n'est ni trop ni trop peu aiguë, et n'offre que des tranchans latéraux qui forment, en divergeant, un angle dont les côtés se prolongent jusqu'à six lignes environ de la pointe proprement dite; enfin la tête, aplatie dans le même sens que le corps, est percée d'une ouverture quadrilatère, dont la direction est transversale à la longueur de l'aiguille. Le travail de Boyer est fort complet; les différentes espèces de sutures, et les divers procédés opératoires que la ligature des artères réclame, y sont décrits avec le plus grand soin. La suppression de l'Académie de chirurgie priva son *Mémoire* du prix qui lui était destiné: cet ouvrage a été inséré dans le troisième volume du recueil de la Société médicale d'émulation, 2° *Traité complet d'Anatomie, ou Description de toutes les parties du corps humain*, 1797-1799, 4 vol. in-8, 4e édition, 1816: bon traité élémentaire, mais où on désirerait un peu de physiologie, la synonymie des organes, des descriptions moins longues de quelques parties; 3° *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, Paris, 1815 et années suivantes, 6 vol. in 8. Exactitude minutieuse dans la description des maladies, exposé détaillé des méthodes thérapeutiques, observat. intéressantes, tout fait de ce cours de chirurgie un exell. traité élément. Plusieurs appareils mécaniques, inventés par Boyer, sont d'un usage journalier dans les hôpitaux; ceux qu'il a imaginés pour l'extension continuelle et permanente des membres inférieurs, lorsque le fémur est fracturé; pour contenir les fragmens de la rotule, et ceux de la clavicule, lorsque ces os sont rompus; pour guérir les torsions congéniales des pieds des enfans, remplissent parfaitement leur but, et ont eté adoptés généralement. 4° Boyer a continué, avec Roux et Corvisart, l'ancien *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*. Ce recueil périodique est passé en d'autres mains; 5° Le *Dictionnaire des sciences médicales* contient beaucoup d'*Articles* de chirurgie de Boyer. On trouve dans l'un des premiers volumes du *Journal complementaire* de cette encyclopédie, un *Mémoire* du même auteur, *sur les fistules de l'anus.* M. Richerand a publié, en 1803, les *Leçons* de Boyer *sur les Maladies des os*, 2 vol. in-8. Aucun discours n'a été prononcé sur la tombe de Boyer, d'après le vœu qu'il en avait formellement exprimé dans son testament.

BRACHMANN (LOUISE), née à Rochlitz en 1777, cultiva la poésie dès sa jeunesse avec assez de succès pour que Schiller daignât lui écrire plus. lettres. Plus tard, se trouvant sans famille et sans appui, elle chercha des ressources dans le talent qui avait charmé ses prem. années. Le public y gagna quelq. bons écrits, mais que grossirent souvent des choses faibles et sans couleur. Elle fut trop tourmentée par les passions pour être heureuse, et elle mit elle-même un terme à sa vie en se précipitant dans la Saale en 1822. Nous citerons le choix de ses poésies (*Ausersesne Dichtungen von L. Brachmann*), publ., avec une *Notice* biogr. par Schütz, professeur à Halle, Leipsig, 1824, in-8.

BRANTHOME (L'abbé J.-M.), professeur de chimie et doyen de la faculté des sciences de Strasbourg, mort dans cette ville en novembre 1832, suivit avec distinction la carrière de l'enseignement, et fut employé en 1808, lors de l'organisation de l'université, en qualité de professeur de mathématiques au Lycée de Strasbourg. Il professa depuis dans cette ville les sciences physiques et la chimie à la faculté des sciences, dont il devint secrétaire et ensuite doyen.

BRATANOFSKII (ANASTASE), né en 1761 aux environs de Kief, m. le 9 décembre 1806, archevêque d'Astrakhan, membre de l'acad. russe et du synode dirigeant de l'empire, est un des prélats dont le clergé moderne russe a le plus à s'honorer. Ses prem. pas dans la carrière ecclésiast. furent signalés par de gr. succès dans la chaire, et l'on peut dire que les *Sermons* qu'il a prononcés à St-Pétersbourg, de 1792 à 1796, sont des chefs-d'œuvre. Ils forment le 1er vol. de ses *Disc. instructifs*, que nous savons avoir été imp. en 4 vol. in-8, à St-Péterbourg, mais nous ignorons la date de leur publication. Nous ne pouvons donner de renseigne-

mens plus précis à l'égard d'un autre de ses ouv., publ. en lat. à Moscou, dans le même format, sous le tit. de *Tractatus de concionis dispositionibus formandis*. Bratanofskii a en outre fait les *Trad.* suiv. du français en russe : *Préservatif contre l'incrédulité*, St-Pétersbourg, 1794; *Lamentations de Jérémie*, poème d'Arnauld, ibid., 1797; *le vrai Messie*, Moscou 1801, *Essai sur la perfection*, de Formey, Saint-Pétersbourg, 1805.

BRAULT (Charles), archevêq. d'Alby, né à Poitiers le 14 août 1752, mort à Alby le 25 fév. 1833, était avant la révolution archidiacre et grand-vic. de Poitiers. Il émigra en Piémont, fit une éducat. pour subsister, rentra en France peu avant le concordat, fut promu en 1802 au siége de Bayeux, remplit les fonctions de promoteur au concile de 1811, fut nommé en 1817 à l'archevêché d'Alby, dont il ne prit possession qu'en 1823, se trouva compris dans la grande création de pairs du 5 novembre 1827, et cessa de siéger à la chambre en 1830. Ce prélat, aussi pieux qu'éclairé, avait obtenu à Bayeux les rétractations de plusieurs prêtres constitutionnels; il fut, après la restauration, l'un des premiers évêques qui rétablirent les retraites ecclésiastiques, et, lorsqu'on l'eut transféré à Alby, où tout était à organiser, il forma des séminaires dans son nouveau diocèse, et publia le 14 octobre 1823, une remarquable *Ordonnance* sur div. points de discipline et d'administration.

BRAY (N., comte de), homme d'état de Bavière, né en France en 1765, d'une famille noble et ancienne, mort à Munich en septembre 1832, dut à ses talents d'être envoyé comme ministre plénipotentiaire de Bavière en Russie, puis à la cour de France, enfin en Autriche. Il avait publ. en 1818, en 3 vol., un *Essai critique* sur l'histoire de la Livonie suivi d'un tableau de l'état actuel de cette province.

BRAYER-BEAUREGARD (Jean-Baptiste-Louis), ancien chef de bureau au secrétariat de la préfecture de l'Aisne, né à Soissons en 1770, mort à Paris le 31 décembre 1833, fut appelé en 1812 à la préfecture. Son goût pour l'étude lui faisait encore trouver le temps de se livrer à la composition d'ouvrages importans : *Statistique du département du Gard*, 1833; *Notices historiques* jointes aux dessins lithographiés des sites et monumens du département de l'Aisne par Pingret, 1831; *Statistique du département de l'Aisne*, 1827; *Vingt jours de route*, ou Considérations sur le service des voitures publiques, 1830; et, sous l'anonyme : l'*Honneur français*, 2 vol. in-8, et *Coup d'œil sur la Hollande*, 2 vol. in-8, 1812. Il avait entrepris d'écrire l'*Histoire de Soissons*.

BREGUET (Abraham-Louis), célèbre horloger et mécanicien, né en Suisse en 1747, d'une famille originaire de France, mais qui s'était expatriée lors de la révoc. de l'édit de Nantes, ne réussit point dans ses premières études et se prêta même avec une extrême répugnance au travail de l'horlogerie, dont on lui fit commencer l'aprentissage. Cependant à l'âge de 15 ans, il fut conduit à Paris et placé ensuite chez un horloger de Versailles, où il commença véritablement la carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat. Quelque temps après avoir terminé ce second apprentissage, il perdit sa mère, son beau père (car il avait déjà perdu son père dès l'âge de dix ans), et il se vit seul avec sa sœur, sans fortune et sans appui. Il trouva alors dans son courage et ses talens le moyen de soutenir sa sœur, de suivre un cours de mathémat. pour compléter son instruction, et de former un établissem. dont la renommée ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Ce qui le fit connaître d'abord, ce fut le perfectionnement remarquable que lui durent les montres perpétuelles, qui se remontent elles-mêmes par le mouvement qu'on leur donne en les portant : perfectionner ainsi, c'était déjà créer. Ce n'était encore toutefois que le prélude d'une foule de combinaisons ingénieuses et savantes, imaginées depuis par ce grand artiste. Nous nous contenterons de citer, sans entrer dans de longues explications, son *parachûte*, qui garantit le régulateur de toute fracture, ses *ressorts-timbres*, qui sonnent d'autant mieux que la boite est plus exactement fermée, et qui ont donné naissance aux montres, cachets, tabatières et boites à musique, ses *cadratures* de répétition d'une disposition nouvelle et plus sûre. Mais il faut le juger moins encore par les ouvrages qu'il a destinés à l'usage civil que par ceux qu'il a rendus si utiles à l'astronomie, à la navigation et à la physique. Ainsi il a exécuté plus. *échappemens libres*, tels que l'*échappement à force constante et à remontoir indépendant*, les échappemens dits *naturels*, *à tourbillon*, *à hélice*, etc., un très-grand nombre de *chronomètres* de poche, de pendules astronomiques, de montres ou horloges marines. En un mot, il serait bien difficile d'énumérer toutes les product. utiles ou singulières sorties de l'atelier de Breguet. La ville de Paris lui doit la plus belle horlogerie de l'Europe, et l'Europe lui doit les merveilleux développem. donnés depuis quelque temps en tous lieux à cette admirable industrie. Les orages de la révolution, qui auraient dû respecter un homme aussi utile, dont la réputation inoffensive n'était pas de nature à inspirer des alarmes, le forcèrent pourtant de s'expatrier avec son fils. A leur retour, il trouvèrent dans les secours de l'amitié les moyens de relever plus florissans que jamais leurs établissem. détruits. Bréguet le père, le seul dont nous nous occupions ici, fut nommé horloger de la marine, membre du bureau des longitudes et membre de l'Institut. Il fit partie, en 1823 du jury chargé de l'examen des produits de l'industrie. Lorsque la m. vint le frapper subitement dans cette même année, il travaillait à un grand ouvrage sur l'horlogerie, où toutes ses découvertes seront consignées, et que son fils, héritier de ses talens, possesseur de ses instrum., collaborat. de ses chefs-d'œuvre, a promis de compléter et de publier. Nous n'aurions donné qu'une idée imparfaite de ce qu'était Bréguet, si nous n'ajoutions qu'à ses rares talens il joignit les plus douces et les plus aimables vertus, et qu'il mérita de compter des amis sincères parmi les hommes les plus distingués dans tous les genres.

BRENIER DE MONTMORAND (Ant.-Fr., vicomte), lieutenant-général, grand-officier de la Légion-d'Honneur, né à Saint-Marcellin, le 12 novembre 1767, mort dans sa patrie en octobre 1832, avait obtenu un avancement rapide dans les premières années de la révolution. Après avoir fait toutes les guerres de la république, il continua de servir et de se distinguer sous l'empire, et la restauration le conserva dans les cadres de l'armée. Il obtint sa retraite en 1827, et se retira alors dans sa ville natale.

BRÈS, écrivain habile, d'un esprit fin et solide, auteur d'un grand nombre d'articles distingués insérés dans le *Cabinet de lecture*, est mort du choléra en août 1832. On a de lui un poème élégant et gracieux, intitulé *les Paysages*, et il laissa inachevés plusieurs ouvrages sur le moyen âge, qu'il étudiait avec ardeur depuis dix ans.

BRESSON (Jean-Baptiste-Marie-François), administrateur du district de Darney (Vosges), depuis la révolution, fut élu, en septembre 1791, député suppléant de ce département à la législature, où il n'entra pas, puis, en septembre 1792, député à la convention. Il montra un grand courage lors du jugement de Louis XVI, déclara qu'il n'était pas son juge, et finit par demander, comme législateur, qu'il fût détenu jusqu'au moment où il serait possible de le bannir sans danger. Les montagnards, dont il flétrissait l'opinion, profitèrent de ses relations avec quelques membres du parti de la Gironde, pour le comprendre dans les proscriptions qui suivirent la révolution du 31 mai 1793. Mis

hors la loi, il rentra pourtant, après le 9 thermidor, dans le sein de la convention, devint, en 1795, membre du conseil des cinq-cents, et en sortit en 1798. Après le 18 brumaire il fut nommé chef de division au ministère des affaires étrangères, et chargé de la direction de la comptabilité et des fonds de ce ministère, emploi qu'il occupa jusqu'en 1825. Il était d'ailleurs, depuis 1804, chevalier de la Légion-d'Honneur. Bresson aimait à cacher sa vie ou ses bonnes actions, et ses amis les plus intimes n'ont appris que par les *Mém.* du comte de Lavalette le service qu'il lui avait rendu. Sans le connaître, au risque de sa fortune et de sa liberté, se souvenant qu'il avait été victime des réactions politiques, et que lui aussi avait dû la vie au dévouement de sa femme, il offrit un asile dans son appartement, aux Affaires-Etrangères, à cet homme condamné à l'échafaud. Bresson mourut à Meudon le 11 février 1832, âgé de 71 ans et demi.

BRIAL (Michel-Jean-Joseph), membre de l'Institut (acad. des inscript. et belles-lettres), né en 1743 à Perpignan, entra, à 21 ans, dans l'ordre des bénédictins, au monastère de la Daurade à Toulouse, vint à Paris en 1771, et fut placé aux Blancs-Manteaux, pour y travailler avec D. Clément à la Collect. des Historiens de France. Ils en rédigèrent en commun les t. 12 et 13 jusqu'en 1786. La suppression des congrégat. religieuses vint interrompre D. Brial dans ses paisibles et utiles occupat. Il les reprit aussitôt après la format. de l'Institut, et remplaça Villoison dans ce corps sav. en 1805. L'année suivante, il fit paraître le 14ᵉ vol. de l'important recueil dont la continuation lui avait été confiée, et depuis lors, jusqu'en 1818, il en publia successivement quatre autres vol. Le 19ᵉ était déjà avancé, lorsque D. Brial m. le 24 mai 1828, au moment d'atteindre sa 85ᵉ ann. Ce vénérable savant venait de fonder des écoles gratuites en fav. des garçons et des filles pauvres des communes de Baixas et de Pia (arrond. de Perpignan), lieux de naissance des auteurs de ses jours. Outre sa coopérat. à la Collect. des Histor. de France, où l'académie lui a donné pour continuateurs MM. Daunou et Naudet, on doit à D. Brial une part de rédact. dans les t. 13-16 de l'*Hist. littér. de la France.* Il a en outre pub. un *Éloge hist. de D. P.-Dan. Labat*, Paris, 1803, in-8; et a été l'édit. des *OEuvres posthumes du P. La Berthonie,* avec un *Supplém.*, 1810-11, 2 v. in-8; enfin il a participé à la rédact. de la *Notice des MSs de la biblioth. du Roi*, et enrichi la nouvelle série des *Mém. de l'acad. des inscrip.* de plusieurs savans morceaux dont on peu voir l'indicat. dans la France littér. de M. Querard. *Voy.* aussi le *Disc.* prononcé par M. Daunou au nom de l'acad. des inscript. sur la tombe de son savant confrère.

BRIDEL (Samuel-Elisée de), botan. et poète, né en 1761 à Crassier, d'un pasteur de ce village, canton de Vaud, m. le 7 janv. 1828, était membre de la société roy. des sciences de Naples, des sociétés botan. de Ratisbonne et de Gœttingue, de l'académie celtique et de la société linnéenne de Paris, etc., etc. Presque au sortir de ses études, qu'il termina à l'acad. de Lausanne, il fut appelé à Gotha, pour faire l'éducat. des 2 princes, Auguste et Frédéric de Saxe-Gotha. Cette tâche terminée, il fut nommé secrétaire privé et bibliothécaire du prince hérédit. C'est de cette époque qu'il commença à se livrer à l'étude de la botan. Il fut attaché en 1807, en qualité de secrét., à la légat. chargée des négociat. du duc de Gotha avec Napoléon, et profita de son séjour à Berlin et à Paris pour y établir des relations avec les savans et suivre les cours des profess. les plus renommés. Il fut aussi envoyé à Rome pour négocier le retour du prince Frédéric, qui s'y était établi et avait embrassé le catholicisme. S.-E. Bridel avait reçu du duc son patron des lett. de noblesse et d'autres distinct. honorifiq. Vers la fin de sa vie, il se retira dans une campagne aux environs de Gotha. Parmi ses nombr. ouvr., dont on trouvera l'énumérat. complète dans une *Notice* insérée par M. A. Monnard au tom. 38, p. 240 et suiv. de la *Revue encyclop.* (avril 1828), on citera de S.-E. de Bridel : *Délassem. poétiq.*, in-8, Lausanne, 1788; réimpr. à Paris, en 1791, sous le titre de *Calthon et Clessamor*, etc.; *Muscologia recentiorum*, Gotha et Paris, 1797, 1803, 3 vol. in-4 : 3 autres vol. de *Supplém.* parurent à Gotha de 1806 à 1817; les *Loisirs de Polymnie et d'Euterpe,* ou *Choix de poésies div.*, pub. par le baron L.-Fr. Bilderbeck, Paris, 1800, in-8; *Bryologia univ.*, etc., Leipsig, 1827, 2 volumes in-8, avec 13 tables. Il a publ. en outre plus. *Traduct.* de l'allemand en franç. ou en lat., et enrichi le recueil allemand *Cothaische gelehrte Zeitung* d'un grand nomb. d'articles sur la littér. franç. — Jean-Louis Bridel, frère du précéd., né en 1759, m. à Lausanne le 5 février 1821, ministre du St. Evangile, fut pendant 10 ans memb. du gr. conseil du canton de Vaud. Il avait voyagé dans la plus gr. partie de l'Europe, et avait été successivem. précept. dans les Grisons, puis en Hollande, pasteur de l'église française de Bâle (1803-8) 2ᵉ pasteur à Cossonay (canton de Vaud), enfin professeur d'interprétat. des livres saints et des langues orient. dans l'acad. de Lausanne. Outre divers ouvr. laissés MSs. à la biblioth. cantonnale de cette ville et plus. morceaux publ. dans le *Conservat. suisse*, on doit à J.-L. Bridel, entre autres écrits : les *Infortunes du jeune chevalier de Lalande* (Lausanne), 1781, in-8; *Introduct. à la lecture des Odes de Pindare*, ib.; 1785, in-12; *Réflexions sur la révolution de la Suisse*, etc., 1800, in-8; *Lettre à Carion de Nisas sur la manière de traduire le Dante, suivie d'une traduct. en vers franç. du 5ᵉ chant de l'Enfer,* Bâle, 1805, in-4; *le livre de Job, nouvellem. trad. d'après le texte original non ponctué*, etc., Firmin Didot, 1818, in-8. Les deux personnages précédens et leur frère aîné (Philippe Bridel), pasteur à Montreux, ont été mal à propos confondus dans la *Biographie des hommes vivans*, dans celle des *Contempor.* et dans la *Biographie univers. et portative des contempor.*, imprimée à Blois.

BRILLAT-SAVARIN (Anthelme), aimable et spirituel auteur de *la Physiologie du Goût,* naquit en 1755 à Belley, petite ville située au pied des Alpes, sur les frontières de la France et de la Savoie. Il y exerçait avec distinction la profession d'avocat, lorsqu'en 1789 il fut député par les suffrages unanimes de ses concitoyens à l'assemblée constituante. S'il n'attacha pas son nom aux événemens mémorables de cette époque, il y prit du moins une part assez active, toujours associé aux hommes les plus modérés. Au sortir de l'assemblée, il fut porté à la présidence du tribunal civil du département de l'Ain, puis nommé au tribunal de cassation nouvellement institué. Se trouvant maire de Belley, vers la fin de 1793, il eut le courage de résister à l'anarchie, et de retarder pour son pays natal l'établissem. du régime de la terreur; mais bientôt il se vit contraint de chercher un asile en Suisse, puis aux États-Unis. L'exil montra dans tout son jour son heureux caractère. Proscrit, fugitif, dénué de ressources pécuniaires, il conservait une gaieté inaltérable, ranimait le courage de ses compagnons d'infortune, et leur montrait l'exemple de chercher dans une honnête industrie des moyens de vivre et des consolations. Il passa 2 années à New-York, donnant des leçons de langue franç. et occupant une des prem. places à l'orchestre du théâtre. Lorsque le calme parut rétabli en France, il y rentra en 1796. Sous le directoire, il fut d'abord employé comme secrét. de l'état-major général des armées de la république en Allemagne, puis en qualité de commissaire du gouvernem. près le tribun. du départem. de Seine-et-Oise, à Versailles. Rappelé par le choix du sénat à la cour de cassation, il passa les 25ᵉ dern.

années de sa vie dans ce poste honorable, et m. en 1826, regretté de tous ceux qui avaient eu le bonheur d'apprécier en lui le magistrat intègre et éclairé, l'homme d'esprit et surtout l'homme aimable. Quelque temps avant sa m., dont il avait le pressentiment (en 1825), il jeta dans le public, sous le voile de l'anonyme, sa *Physiologie du goût*, ou *Méditations de gastronomie transcendante*, etc., 3e édit., (Paris, A. Sautelet, 1829, 2 vol. in-8). Ce charmant badinage, fruit heureux d'un travail facile, d'une longue expérience et d'une douce philosophie, est un titre pour l'auteur à une immortalité plus certaine peut-être que celle des La Fare, des Chaulieu, et de tant d'autres épicuriens célèbres. Brillat-Savarin a publ. aussi quelq. ouvr. plus sérieux et plus conformes à ses études de magist., mais qui n'auraient pas préservé son nom de l'oubli, et que nous nous dispenserons de citer. *Voy.* la *France littéraire* de M. Querard, I, 514.

BRIOSCHI (CHARLES), 1er astronome royal à Naples, mort dans cette ville, en 1833, à l'âge de 51 ans, avait vu le jour à Milan, et avait été pendant long-temps le disciple favori du célèbre astronome Oriani.

BRIQUET (MARGUERITE-URSULE-FORTUNÉE BERNIER, dame), née à Niort (Deux-Sèvres) le 16 juin 1782, morte dans la même ville le 14 mai 1815, se livra de bonne heure à l'étude, et acquit une instruction solide quoique précoce. La littérature, la poésie, la musique et la botanique firent tour à tour ses délices. Elle compta ses ouvrages par des succès. Elle possédait le talent de bien lire, talent rare qui voile à moitié les défauts d'un livre, et qui ajoute du prix à ce qu'il renferme de bon. A dix-huit ans, elle était membre de la Société des belles-lettres et de l'Athénée des arts de Paris. Mme Briquet a fait paraître une *Ode* sur les vertus civiles, suivie d'une traduction en vers italiens par Forgès d'Avanzati, Paris, Ch. Pougens, 1801; une *Ode* sur la mort de Dolomieu, précédée d'une *Notice* sur ce naturaliste, et suivie d'une lettre de félicitations adressée à l'auteur par Laporte du Theil, au nom de l'Institut, Ch. Pougens, 1802; une *Ode* à Lebrun, Ch. Pougens, 1803; une *Ode* sur ce sujet: *La vertu est la base des républiques*, dédiée à Ch. Pougens, de l'Institut, Niort, E. Dépierris, 1804. Elle a composé des *Bouts-rimés*, des *Epigrammes*, des *Idylles*, des *Fables*, des *Cantates*, des *Rapports* sur des ouvr. littéraires. Ces diverses productions sont éparses dans les *Almanachs des Muses* et dans la *Bibliothèque française*. Elle a publié, en 1804, un *Dictionnaire historique et bibliographique des Françaises et des étrangères naturalisées en France*, connues par leurs écrits ou par la protection qu'elles ont accordée aux gens de lettres depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours, orné du portrait de l'auteur, et dédié au premier consul, un vol. in-8, Paris, Treuttel et Wurtz. On trouve dans ce *Dictionnaire hist.* une grande exactitude de dates, un style pur, varié et attachant, du goût, mais une critiq. souvent indulgente. La sécheresse ordinaire des notices biographiques a disparu sous la plume élégante de Mme Briquet. Elle mit encore au jour deux *Elégies* imitées de milady Montague, Niort, E. Dépierris, 1806. Amie de mesdames Du Bocage, Fanny Beauharnais, Constance Pipelet, Brayer Saint-Léon, H.-M. Williams, etc., de Lebrun, de Ch. Pougens, de Cubières, etc., en correspondance avec des savans étrangers, tels que Banks, secrétaire perpétuel de l'Académie de Londres, Forgès d'Avanzati, évêque de Canosa, Mme Briquet cessa de vivre à 32 ans, après 9 années de souffrances.

BRIQUET (HILAIRE-ALEXANDRE), mari de la précédente, né à Chasseneuil, près Poitiers, le 30 octobre 1762, mort à Niort le 28 mars 1833, se fit prêtre, puis renonça à son état. Il devint membre du tribunal révolutionnaire de Poitiers, fut professeur de rhétorique dans cette ville, et enfin professeur de belles-lettres à l'école centrale des Deux-Sèvres. Il faisait partie de l'Académie de Rouen, de la Société libre des sciences, lettres et arts de Paris, d'Agen, de Rochefort, de l'Athénée de Niort. Briquet est auteur de: *Orais. funèb. de la royauté française*, in-8, impr. à Poitiers l'an Ier (1792); *Légitimité du mariage des prêtres*, in-8, impr. à Poitiers l'an II (1794), chez Chévrier; *Mém. justificatif* pour trois marins condamnés à 4 ans de détention par la cour martiale de Rochefort, an III (1795), in-4, Rochefort, Jousserant; *Eloge de J. de La Quintinie*, couronné par la société d'agr. des Deux-Sèvres le 7 mai 1805, in-12, Niort, 1807; *Eloge de Boileau*, qui a concouru pour le prix d'éloquence à l'Institut en 1805, in-12, Niort, 1805; *Eloge de J.-C. Scaliger*, couronné par la Société libre des sciences, lettres et arts d'Agen, et dédié au comte de Lacépède, Niort, E. Dépierris, 1812; *Leçons de littérature à l'usage des demoiselles*, in-12, Paris, 1826; *Notice sur les imprimeurs et libraires de Niort depuis* 1595; *Histoire de la ville de Niort* depuis son origine jusqu'au règne de Louis-Philippe Ier, 2 vol. in-8, ornés de cartes, de plans, de portraits, Niort, 1832 et 1833. Briquet a laissé manuscrits les *Eloges* de Pfeffel, de Palissy, des *Mémoires* sur des questions de morale, des *Plaidoyers*, des volumes de *Poésies*, des *Elémens de littérature*, un *Essai de grammaire générale*, un livre *De la Lecture en public*, etc.

BRISSON (BARNABÉ), inspecteur divisionn. des ponts-et-chaussées, né en 1777, à Lyon, fut admis à l'école polytechnique au moment de sa création. Employé successiv. au canal Monsieur et au canal de Saint-Quentin, il y fit preuve de beaucoup de capacité, notamment par la construction du souterrain qui fait partie du bief de partage de ce dernier canal. Sa coopération avec Dupuy de Torcy à un mém. sur la *Configurat. de la surface du globe*, qui fut inséré en partie dans le 14e vol. du *Journal de l'école Polytechniq.*, donna une haute idée des talens qu'annonçait le jeune auteur. Promu, en 1807, au grade d'ingénieur en chef, il fut envoyé pour diriger les travaux destinés à protéger, dans le département de l'Escaut, une surface de terrain considérable contre les ravages des marées de l'Océan. La *Notice* détaillée qu'il a écrite sur ces mêmes travaux, et qui se trouve dans le *Recueil lithographique de l'école des ponts-et-chaussées*, passe pour un traité complet de la matière. Brisson rédigea à la même époque les projets d'un canal de Bruges à l'Escaut et d'un port maritime à Breskem. Ramené en France par les événemens de 1814, il eut d'abord le service du département de la Marne: et quelques années après, il fut appelé à Paris pour concourir au plan d'un canal de Paris à Tours et à Nantes. Il fut nommé vers le même temps profess. de construction à l'école roy. des ponts-et-chaussées, inspect. de cette école, puis secrétaire du cons. général d'administration, et enfin, en 1824, inspecteur divisionnaire. Ce savant ingénieur est m. à Nevers le 25 septembre 1828. Il laissa en manuscrit un ouvrage *sur la canal. gén. de la France*. *Voy.* la *Nécrologie* que lui a consacrée M. Ad. Jullien dans la *Revue encyclop.*, 1828, t. 4, p. 808.

BRONEVSKI (SEMEN), mort dans ses propriétés, près Théodosie en Crimée, le 27 décemb. 1830 (8 janvier 1831), à l'âge de 67 ans, est auteur d'un ouvrage estimé intitulé: *Description géographiq. et historique du Caucase*, 2 vol. in-8, 1823.

BROUARD (ETIENNE, baron), lieut.-gén., né à Vire (Calv.), m. en av. 1833, quitta le barr. de fort bonne heure, et fut fait capitaine d'un des prem. bataillons de volontaires qui aient été formés. Il fit partie de l'expédition d'Egypte, et resta à Malte en qualité de chef d'état-major. Ce fut lui qui, lors de la révolte des Maltais, après la ruine de la flotte française dans la rade d'Aboukyr, marcha contre les insurgés, les chassa de la ville et sauva la gar-

nison. Il y avait à Malte assez de vivres pour deux ou trois années; cependant ces vivres, scandaleusement dilapidés, amenèrent bientôt la reddition de cette place importante, que la disette seule pouvait livrer à l'ennemi. Brouard fit, à ce sujet, au général en chef Vaubois, des observations qu'il consigna depuis dans un *Mémoire* imprimé. Il s'embarqua sur le *Guillaume Tell*, commandé par le contre-amiral Decrès, depuis ministre de la marine; mais, à peine sorti du port, ce navire fut attaqué par trois vaisseaux ennemis. Brouard, quoique simple passager, prit à l'action une assez grande part pour recevoir des remercimens publics du contre-amiral. Il fit ensuite les campagnes d'Italie, où il se distingua de nouveau, ainsi que dans celle de Pologne, en 1806. Chargé par l'empereur de chasser les Russes de leurs retranchemens au passage du Bug, il se porta à la tête de sa demi-brigade, et fut blessé à la tempe d'un coup de biscayen, qui le priva de l'usage de l'œil gauche. Créé lieutenant-général pendant les cent jours, et député par la ville de Nantes à la chambre des représentans, il vit triompher à la révolution de 1830 les principes qu'il avait adoptés.

BROWN (Robert), agronome distingué, né au village d'East-Linton, mourut à Drylawhil en Ecosse le 14 fév. 1830, dans sa 74e ann. Son *Traité d'administration rurale*, et surtout ses *Articles* dans *l'Edinburgh farmer's magazine*, qu'il a dirigé pendant 15 années, sont des témoignages de sa sagacité et de sa grande expérience dans la pratique. Les *Art.* de Brown ont été traduits en franç., et ce savant jouissait sur le continent d'une réputat. aussi brillante que dans sa patrie.

BRUÉ (Adrien-Hubert), géographe du roi, un des cartographes les plus distingués de l'Europe moderne, m. le 16 juillet 1832, âgé de 46 ans, à Sceaux près Paris, d'une violente attaque de choléra, avait beaucoup navigué, et faisait partie de l'expédition célèbre du capit. Baudin. A son retour à Paris, il débuta par l'application à la confection des cartes de l'ingén. procédé du dessin sur le cuivre même, qui assure plus d'exactitude et permet de donner aux contours plus de finesse et de netteté. Ce fut après le succès des premières cartes de ce genre qu'il conçut le plan d'un *Atlas universel*, destiné à reproduire sans cesse les progrès de la géographie par le remplacement successif des cartes, à mesure que de nouveaux documens viendraient en modifier le tracé. Cet *Atlas*, qui a été publié aux frais de l'auteur, se compose aujourd'hui de 65 cartes, et forme la réunion la plus complète et la plus satisfaisante que nous ayons en France pour l'enseignement de la géographie. Brué laisse plusieurs ouvrages inachevés: de ce nombre est son grand et beau *Travail sur l'Amérique du Sud*. Sa belle *Carte des Etats-Unis* est heureusement terminée. Il se proposait de publier une grande *Carte d'Afrique*, enrichie de toutes les nouvelles découvertes; celles de M. Douville devaient y figurer avec d'autant plus d'exactitude que la carte qui accompagne la relat. de ce voyageur est sa dernière production.

BRUGES (le vicomte de). *Ajoutez son prénom:* Alphonse.

BRUGUIÈRES (Antoine-André), baron de Sorsum, membre de la société asiatiq. de Paris, de la société roy. de Goettingue, etc., né en 1773 à Marseille, mort à Paris le 7 oct. 1823, avait, dans sa jeunesse, voyagé comme commerçant dans les Antilles et à Cayenne, et était entré depuis dans l'administration milit.; il remplit aussi des emplois politiq. dans l'éphémère royaume de Westphalie; sous le minist. du marquis Dessoles, il fut nommé à la place de secrét. de l'ambassade d'Anglet., dont il n'alla pas prendre possess. Outre ses *Poésies div.*, qui ont été recueillies et publ. avec la *Traduction* qu'il avait laissée des *Chefs-d'œuvre de Shakespeare*, Paris, 1826, 2 vol. in-8, revus par Chênedollé, on a de lui: *Sacontala*, ou l'*Anneau fatal*, drame samskrit, trad. de l'angl. d'après W. Jones, 1803, in-8; *Lao-sang-eul*, com. chinoise, trad. aussi de l'angl. d'après Davies, 1819, in-8; enfin la trad. franç. des *OEuv. poét. de Rob. Southey*, 1820, 3 vol. in-12.

BRUNSWICK OELS (Frédéric-Guillaume de), donna des preuves de courage et de capacité militaire dans la guerre de 1805. Il était avec une division sur les frontières de la Bohême, lorsque, entouré par de nombreux corps d'ennemis qui le sommèrent de se rendre, il s'ouvrit un passage, et parvint à sauver sa division. La perte de son père, en 1806, alluma dans son âme l'amour de la vengeance. Il combattit dans la Péninsule à la tête du *corps noir*, ainsi nommé à cause de la couleur de l'uniforme. En 1815, il fut un des premiers à prendre les armes contre Bonaparte. Il se trouvait au bal de la duchesse de Richemont à Bruxelles, lorsqu'il apprit que les Français avaient franchi la frontière. Il part aussitôt, rencontre et attaque l'avant-garde de Bonaparte, reçoit deux blessures, combat avec plus d'acharnement encore, mais, atteint d'une balle dans la poitrine, il expire non loin du champ de bataille, dans les plaines de Fleurus.

BRYCZYNSKI (Joseph), littér. polonais, né en 1797, suivit les cours de droit à Varsovie, et prit ensuite une part active à la rédact. de div. journaux estimés en Pologne; mais, les feuilles auxquelles il travaillait ayant cessé de paraître, il voyagea en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en France, et se fixa à Paris, où il mourut en 1823. Il est surtout connu par une *Trad.* en vers polon. des *Plaideurs* de Racine, qui obtint un grand succès.

BRUYERE (Louis), inspecteur-gén. des ponts-et-chaussées, ancien directeur général des travaux de Paris, officier de la Légion-d'Honneur, mort à Paris le 1er janvier 1832, est auteur de plusieurs ouvrages importans, entre autres: *Des Etudes relatives à l'art des constructions*, 1829, in-fol. Sa collection de *Mémoires* et *Dessins* a été acquise par le gouvernement.

BUACHE (Jean-Nicolas), géographe, né vers 1740 à La Neuville-au-Pont, près Sainte-Menehould en Champagne, est connu sous le nom de *Buache de La Neuville*, qui le distingue de Philippe Buache, son oncle. Se trouvant possesseur du fonds de géographie de ce dern., il fut admis de bonne heure au dépôt des cartes et plans de la marine. A la mort de d'Anville, il fut nommé premier géographe du roi, ce qui lui ouvrit les portes de l'Acad. des sciences. Depuis il entra à l'Institut dès sa première format., et devint membre du bureau des longitudes. Après avoir professé la géographie à la première école normale, il fut nommé conservateur-hydrographe en chef du dépôt de la marine, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1825. Outre plus. *Mém.* contenus dans les recueils de l'acad. des sciences et ceux de l'institut, on a de lui: *Géographie élément. ancienne et moderne*, Paris, 1769-72, 2 vol. in-12; *Mém. sur les limites de la Guiane franç., du côté de la Guiane portug.*

BUCKHURST. *Article nul.* V. Dorset.

BUDOWEZ (Venceslas), ou mieux du Budowa. La secte dont il devint le chef était celle des utraquistes, Bohêmes protestans qui, dans le 17e siècle, recevaient la communion sous les deux espèces. Venceslas du Budowa avait tenu, sur les événemens concernant son parti, un *Journ.* en latin dont le MS. est conservé aux arch. de Prague. Il en a été extrait un passage important par Dobner (*Diarium anonymi*) dans les *Monum. hist. Bohemiæ*, Prague, 1768, t. 2, p. 301.

BUONARROTTI (Michel), littérateur florentin, de la famille de Michel-Ange, embrassa avec chaleur les intérêts de la révolution française, ce qui le fit exiler de sa patrie par le grand-duc Léopold, depuis empereur, qui l'avait décoré de l'ordre de

Saint-Étienne. Retiré en Corse, il fit paraître un journal sous le titre de l'*Ami de la Liberté italienne.* En septembre 1792, il se rendit à Paris, avec Salicetti, qui venait siéger à la convention. Après avoir été admis au club des jacobins, il fut nommé, en 1793, commissaire en Corse, où il courut de grands dangers, lorsque, au mois de mai, Paoli livra l'île aux Anglais. La même année, il fut envoyé en mission dans la ville de Lyon, à l'époque où le procureur de la commune Châlier venait d'être condamné à mort : sa mission était d'empêcher l'exécution de ce jugement; mais, loin de réussir, la fuite seule put le dérober au même sort. Il se réfugia à Nice, où se trouvaient les conventionnels Ricord et Robespierre le jeune. Ils le placèrent d'abord dans le tribunal militaire de l'armée d'Italie, et plus tard ils le nommèrent agent de la république dans les pays conquis. Après la révolution du 9 thermidor, Buonarrotti fut arrêté et traduit dans les prisons de Paris, où il resta jusqu'après les événemens du 13 vendémiaire an 4. Appelé à commander dans la petite ville de Loano, près Savone, sa conduite arbitraire lui fit retirer ce commandem. Revenu à Paris, il devint bientôt présid. de la soc. popul. du Panthéon, se lia avec Drouet et Babeuf, fut traduit avec eux devant la haute-cour convoquée à Vendôme, préconisa hautement le système démocratique de Babeuf, et déclara qu'il avait coopéré à son plan d'insurrection contre la tyrannie directoriale. Le jury ne le condamna qu'à la déportation. On l'enferma, avec quelq.-uns de ses co-accusés, dans le fort de Cherbourg, d'où ils furent transférés dans l'île d'Oléron. Bientôt Buonarrotti fut mis en surveillance dans une ville des Alpes-Maritimes, où il était encore en 1806. Il se retira ensuite à Genève ; il y professait les mathématiques et la musique, lorsqu'en 1814, les magistrats voulurent le forcer à chercher une autre asile. Buonarrotti est mort depuis plusieurs années. Ce fameux complice de Babeuf a écrit pour justifier son *Système social.*

BURATTI (Joseph), le plus pittoresque, mais le plus indécent des poètes satiriques d'Italie, né à Bologne vers 1778, est mort à Venise en 1832. Buratti, fils d'un négociant fort riche, fut déshérité par son père, qui ne voulait pas qu'il fît des vers satiriques et libertins. Cependant il vivait à Venise dans une grande aisance. L'indépendance de ses opinions le fit mettre en prison fort souvent. Aucun poète peut-être, dans toutes les littérat., n'est arrivé à faire un portrait aussi plaisant de l'apparence extérieure des personnages dont il se moque. L'*Elefanteide*, la *Strefeide*, sont des satires beaucoup plus amusantes que tout ce que l'on a fait dans ce genre depuis plus. siècles. Malheureusement les ouvr. de Buratti sont écrits dans une langue qui n'est comprise que par six millions d'individus, les Italiens qui habitent les pays entre Ferrare, Vérone et Udine. En 1832, l'Italie avait trois poètes, Monti, Buratti et Grossi, et, chose remarquable! ces deux derniers écrivaient dans un dialecte. Le genre académique, lourd, élégant, vide, admiré et ennuyeux, n'a point pénétré dans les poèmes écrits en vénitien ou en milanais. *Il dì d'incueu*, poème milanais de Grossi, l'*Elefanteide* (ou la mort de l'éléphant tué à Venise vers 1823), de Buratti, valent mieux que tous les vers italiens imprimés depuis 30 ans. On a *osé* imprimer à Lugano vers 1822 les moins bons et les moins indécens des poèmes de Buratti. Les copies manuscrites qui circulent dans le pays de Venise forment 4 vol. in-4.

BURLE DE CURBAN. *Article nul.* V. Réal.

BURNET (Gilbert). *La date de sa m. est* 1715.

BURNETT (Jacques), lord Monboddo. Il naquit en 1714 dans le comté de Kincardine. Voici les titres plus exacts de ses principaux ouvr. : *On the Origin and Progress of language*, 1773-92, 6 vol. in-8; trad. en partie en allem. par Schmidt, Riga, 1784-86, 2 vol. in-8; et *Ancient Metaphysics, or the Science of the universals*, Edimbourg, 1779-99, 6 vol. in-4. *V.* les *Notices* sur lord Monboddo dans l'*Annual register* de 1779, dans le *Gentleman's Magazine*, juin et déc 1799, etc.

BURNIER-FONTANEL (Jean-Marie), docteur de Sorbonne, doyen de la faculté de théologie de Paris, promoteur de l'officialité diocésaine, protonotaire apostolique, l'un des administrateurs de la maison des sourds-muets, membre de l'académie royale de Chambéri et de la Légion-d'Honneur, né à Reignier en Savoie, au château de Villy, le 10 août 1763, mort à Paris le 15 décembre 1827, termina ses études littéraires au collége d'Anneci. Il vint à Paris, suivit successivement les cours du collége Mazarin, de la communauté des Robertins et de la Sorbonne, soutint ses thèses de licencié en 1788, et ne tarda pas à être nommé chanoine et grand-vicaire de Lescar. A la révolution, Burnier-Fontanel, de retour dans sa patrie, devint professeur à Anneci, où il resta jusqu'à l'entrée des Français en Savoie; alors il se réfugia en Suisse, et plus tard en Italie. Revenu en France avant la fin de la persécution, il y exerça secrètement son ministère. Lorsque les temps furent plus calmes, il établit à Paris une maison d'éducation ; et cette école fut la première qui s'ouvrit dans la capitale. Pie VII voulut voir Burnier-Fontanel pendant son sejour à Paris, en 1804; non-seulement il lui donna le titre de proto-notaire apostolique, il voulait encore l'attacher à sa personne et l'emmener avec lui à Rome; mais Burnier-Fontanel demanda au saint père la permission de rester au milieu de ses élèves. En 1806, on le nomma directeur du collége des Irlandais, qu'il ne gouverna que peu d'années, se bornant ensuite à diriger les études et à y faire un cours de littérature et de philosophie. A l'époque de la réorganisation de l'université, en 1808, Burnier-Fontanel fut nommé professeur, et, peu de temps après, doyen de la faculté de théologie de Paris. Pendant les cent-jours, les chaires de cette faculté furent abandonnées; mais Burnier-Fontanel reprit son cours après la seconde restauration; et, quoiqu'il fût malade, il n'en continua pas moins son enseignement, réunissant ses élèves dans son cabinet. Cet homme de science et de vertu laissa un précieux souvenir.

BURTIUS (Nic.). *Ajoutez :* Il publia en outre, pour la défense du systeme musical de l'Arétin (Gui d'Arezzo) contre les attaques de Pareja, un écrit intitulé *Musices Opus*, etc., avec fig. et pl. de mus., Bologne, 1484.

BURTON (Jean-Louis), prêtre, mort à l'âge de 75 ans, en juin 1833, à Marche, diocèse de Namur, eut part au *Dictionnaire historique* de Feller. Il traversa heureusement les orages de la révolution, maintenant la concorde et s'appliquant à l'instruction de la jeunesse. C'est à lui que l'on doit la reconstruction de l'église de Marche, dont il était curé depuis plus de trente ans.

C.

CABEL ou mieux KABEL (Adrien van de), naquit à Ryswick en 1631.

CABODISTRIAS (Jean, comte), et non Capo d'Istria, président de la Grèce, né dans l'île de Corfou, vers 1780, mort le 9 octobre 1831, était fils d'un médecin, et lui-même étudia la médecine à Venise. Son père était chef du gouvernement des Sept-Iles, lorsque les Russes les envahirent. Il quitta ses fonctions par suite du traité de Tilsitt, qui mettait la république des Sept-Iles sous la protection des Français. Cabodistrias passa alors au service de Russie, mais n'y occupa qu'un rang subalterne. Il travailla dans les bureaux du comte Roumientzof, et fut ensuite attaché à l'ambassade de Vienne. En 1812, on le chargea de la partie diplomatique à l'armée du Danube, sous les ordres de l'amiral Tchitchagof. Lorsque cette armée se réunit, après la retraite des Français, à la grande armée russe, il continua de remplir les mêmes fonctions sous les yeux de l'empereur. C'est à cette circonstance qu'il dut sa fortune. Alexandre conçut de ses talens une haute idée; et dès-lors Cabodistrias attacha son nom aux différens traités d'alliance que la Russie contracta, en 1813, avec tous les cabinets de l'Allemagne. Nommé ministre plénipotentiaire en Suisse, quelque temps après l'invasion de ce pays par les troupes alliées, il présenta au landamann, de concert avec le plénipotentiaire autrichien, une déclaration dans laquelle, après avoir annoncé le projet des puissances d'entrer en France par la Suisse, il promettait, en leur nom, de rendre à la confédération helvétique son ancienne indépendance. Appelé depuis à représenter Alexandre au congrès de Vienne, il y contribua beaucoup à terminer les affaires de la Suisse. Le 30 juin 1815, il se trouvait à Haguenau, à la suite de l'empereur de Russie, lors de l'arrivée des cinq plénipotentiaires chargés par le gouvernement provisoire de France de proposer un armistice aux puissances alliées, et Alexandre le désigna pour entendre ces envoyés. Cabodistrias, ayant suivi l'empereur de Russie à Paris, fut l'un des plénipotentiaires chargés par lui de conclure un traité de paix définitif avec la France; il le signa en cette qualité le 20 novembre 1815. Les services rendus par Cabodistrias aux cantons de Vaud et d'Argovie, dont il protégea constamment l'indépendance contre les prétentions de l'oligarchie bernoise, lui firent accorder le droit de cité dans le canton de Vaud par le grand conseil de Lausanne, le 27 mai 1815. Il retourna en Russie avec Alexandre, à la fin de cette année. Nommé secrétaire d'état au département des affaires étrangères, il partagea quelque temps ces fonctions avec le comte de Nesselrode. En 1821, il possédait l'entière confiance de l'empereur; mais, ne voulant pas se conformer à la nouvelle direction de sa politique, il abandonna la position dont il jouissait à la cour de Russie, pour se retirer en Suisse, où il passa plusieurs années, uniquement préoccupé des destinées des Grecs. Le 20 avril 1827, leur gouvernem. provisoire le nomma président de la Grèce, et, vers la fin de l'année, la Russie, la France et l'Angleterre le reconnurent, grâce à ses démarches et aux garanties qu'il présentait en particulier à la Russie. Le 18 janvier 1828, il débarqua à Nauplie avec une suite peu nombreuse. Installé dans les fonctions de président de la Grèce, il prêta serment entre les mains de la commission provisoire. Aussitôt qu'il eut pris les rênes du gouvernement, il renvoya cette commission, et remplaça le corps législatif par un sénat de vingt-sept personnes, divisé en trois sections de neuf membres. Dès ce moment il ne songea plus qu'aux intérêts de sa nouvelle patrie, refusant une pension que la Russie lui offrait, en reconnaissance de ses anciens services, pour ne plus appartenir qu'à la Grèce. Cabodistrias lui fit l'abandon d'un million de piastres turques et de 12,000 tallaris, sans vouloir accepter en dédommagement l'allocation annuelle que le quatrième congrès national d'Argos lui vota le 13 août 1829. Malgré ces preuves de dévouement, Cabodistrias fut assassiné le 9 octobre 1831, à Nauplie, par Constantin et Georges Mavromichalis, au moment où il se rendait à l'église pour y entendre l'office du dimanche. Cabodistrias était austère, désintéressé, assidu au travail, dévoué surtout à l'œuvre de la civilisation de la Grèce. Il avait en Dieu une confiance entière, et c'est de lui seul qu'il attendait la réconciliation des partis, sourds à ses sages conseils. L'ambition trompée d'une famille, qui avait eu une grande part au gouvernement provisoire qu'il remplaça, lui répondit en l'assassinant. Chef essentiellement transitoire, comme tous ceux qui surgissent du milieu des révolutions, Cabodistrias avait le pressentiment de cette fin lorsqu'il partit pour la Grèce.

CACCIA-PIATTI (le cardinal Jean), naquit en la ville de Novare en Lombardie, le 8 mars 1752, d'une famille noble et riche. Dès sa première jeunesse il se consacra à l'étude de la théologie, et parcourut la carrière de la prélature à Rome. Au retour de Pie VII de sa captivité de Savone, il fut bien accueilli par le souverain pontife, qui, dans la promotion du 8 mars 1816, le nomma cardinal-diacre sous le titre de SS. Côme et Damien au *Forum* romain, et lui accorda la charge de préfet de la signature des grâces. Cette charge permettait au cardinal de résider dans sa patrie et de surveiller ses riches propriétés; c'est là qu'il fut attaqué d'hydropisie, et qu'il cessa de vivre le 16 septembre 1833.

CADET-DE-VAUX (Antoine-Alexis), agronome, membre de la Société royale d'agricult., de l'académ. royale de méd., de celle des curieux de la nature, et correspond. d'un gr. nombre de sociétés sav., né à Paris en 1743, m. en juin 1828 à Franconville, près Montmorenci, où il s'était retiré, commença par tenir à Paris une officine de pharmacien, qu'il vendit pour s'adonner tout entier à l'étude de l'écon. rurale. Il était frère de L.-C. Cadet de Gassicourt (*v.* p. 423), et fut lié avec Duhamel, Tillet et Parmentier, dont il partagea les travaux. C'est lui qui créa le *Journal de Paris*, dont il eut le privilége conjointem. avec Suard et Corancez, et qui, dans les prem. années, obtint une gr. vogue. Il provoqua d'utiles amélioratt. dans la police de salubrité publiq., fit supprimer le cimetière des Innocens, et eut part, avec Parmentier, à l'institution d'une école de boulangerie. Enfin, il conçut le projet des comices agric., et présida avec Broussonnet ces réunions dont le résultat fut d'une haute importance pour l'agricult. Les services qu'il rendit, et qu'attesterait la simple liste de ses écrits, le firent élire en 1791 et 1792, présid. du départem. de Seine-et-Oise. Cadet-de-Vaux avait des connaissances distinguées en chimie. Le prem. ouv. qu'il publia fut une *Trad.* du lat. des *Instituts de Chimie* de Spielmann, enrichis de notes, 1770, 2 vol. in-8. Il coopéra au *Cours complet d'agricult. pratiq.*, 6 vol. in-8, et fut un des principaux rédacteurs de la *Biblioth. des propriétaires ruraux*, ou *Journal d'économie rurale et domestiq.*, in-8, rec. commencé en 1803, et dans lequel il a inséré, en entier, ou par extraits, la plupart de ses *Mém.*, dont voici les titres les plus importans: *Avis sur les moyens de prévenir l'insalubrité des habitat. qui ont été submergées*, Paris, 1784-1802, in-8, plus. fois réimp.; *Instruction*

sur l'art de faire les vins, ibid. 1800, in-8; *De la taupe, de ses mœurs et des moyens de la détruire*, ibid., 1803, in-12; *Traité de la culture du tabac*, 1810, in-12; *Moyens de prévenir le retour des disettes*, ibid., 1812, in-8; *Plantat. des germes de la pomme de terre*, etc., en 1817, in-8; *Traités div. d'économie rurale, élément. et domestiq.*, imp. par ordre du gouvernem., 1821, in-8; *l'Art œnologique réduit à la simplicité de la nature par la science et l'expérience*, etc., 1823, in-12; *De la goutte et du rhumatisme*, 1824, in-12. Cadet-de-Vaux a travaillé en dernier lieu au *Bulletin univ. des sciences et de l'industrie*, pub. par M. de Férussac. *Voy.* pour la liste complète de ses écrits *la France littér.* de M. Quérard. t. 2.—Il ne faut pas le confondre avec CADET-DE-VAUX, commiss. du roi près la municipalité d'Alger, m. le 23 avril 1833.

CAFFARELLI (CHARLES-AMBROISE, baron de), né en 1758, dans les environs de Toulouse, au château du Falga, où il m. en 1826, avait été chanoine de Toul avant la révolution. Il renonça à son état, et occupa successivement trois préfectures sous l'empire. Bonaparte, dans un moment d'humeur, le destitua de celle de l'Aube, dont les habitans le redemandèrent, mais vainement, après la restauration. Dans les dernières années de sa vie, Caffarelli, qui avait repris l'habit ecclésiastique, faisait partie du conseil général de la Haute-Garonne. Nous citerons de lui : *Abrégé des Géoponiq., extrait d'un ouv. grec, fait sur l'édition de Nicolas* (Leipsig, 1781), *par un amateur*, Paris, 1812, in-8.

CAGNOLA (LUIGI, marquis de), né à Milan en 1762, d'une famille illustre, fit ses études à Rome, manifesta de bonne heure un goût décidé pour les arts, et, quoiqu'il ait occupé à diverses époques quelques fonctions publiques, s'adonna avec ardeur à l'étude de l'architecture. Sa réputation s'établit bientôt sur des bases assez solides pour qu'on lui confiât divers travaux publics à Milan, tels que les fêtes qui furent données dans cette ville à l'occasion du couronnement de Napoléon comme roi d'Italie, et celles qui eurent lieu à l'occasion de son mariage avec Marie-Louise d'Autriche, etc. A ces travaux en succédèrent d'autres plus durables, parmi lesquels on remarque le bel *Arc de triomphe* en marbre blanc élevé sur la place d'armes de Milan; un autre édifice du même genre, mais sur des proportions grandioses, élevé à la *Porta Ticinese*; l'*Arc du Simplon*, consacré à la paix, en marbre blanc; une *Chapelle sépulcrale* pour la famille Metternich, et une multitude d'autres édifices importans dans le royaume lombardo-vénitien et à Vienne. Il laissa aussi une quantité considérable de *Projets* qui tous attestent son excellent goût. Cet illustre artiste mourut le 14 août 1833, d'une attaque d'apoplexie, en revenant d'un voyage à la ville de Côme.

CAILLEAU (JEAN-MARIE), méd., né en 1765 à Gaillac (Tarn), entra, après ses prem. études, dans la congr. de la Doctrine chrét., et professa au collége de Lectoure, puis à la célèbre école de la Flèche. En 1787, il quitta la Doctrine chrétienne, et vint se fixer à Bordeaux, où il cultiva les lettres, entreprit successivem. deux éducations particulières, et s'ouvrit une nouv. carrière en commençant ses études médic. Il fut employé, en 1794 et 1795, dans les hôpitaux milit. de Saint-Jean-de-Luz et de Bayonne, revint à Bordeaux en 1796, se rendit en 1803 à Paris, où il reçut le bonnet de docteur, et, de retour encore une fois à Bordeaux, l'année suiv., s'y fixa pour toujours. Dès l'année 1800, il fit des cours publics de médecine dans cette ville, et concourut ainsi à la formation de l'école élémentaire, qui depuis a pris le nom d'*École royale de médecine*, et dont il fut successivement vice-directeur et directeur. Il m. en 1820, membre ou correspondant d'une foule de sociétés médicales, scientifiques et littéraires, et laissant un très-grand nombre d'ouv., parmi lesquels nous citerons : *Précis analytique du cours de médecine infantile, fait à Bordeaux*, Bordeaux, Racle, an IX (1801), in-8; *Médecine infantile*, ou *Conseils à mon gendre et aux jeunes médec. sur cette partie de l'art de guérir*, Bordeaux, Lawalle, 1819, in-8; *Époques médic., depuis Hippocrate jusqu'en 1811*, mémoire couronné par la société de méd. de Toulouse, et impr. dans l'*Annuaire de la société roy. de méd. de Bordeaux pour* 1820. On a un *Éloge hist. de J.-M. Cailleau, D. M.*, par E.-B. Revolat, Bordeaux, 1820, 32 pages in-8, et une *Notice* sur le même, par M. Bourges. *Rec. de l'acad. des sciences de Bordeaux*, 1820, in-8, p. 155-188.

CALAGES (Mme de). Voici le titre exact de son poëme, qui parut sous la dédicace de Marie-Thérèse d'Autriche : *Judith*, ou *la Délivrance de Béthulie*, en 8 parties, Toulouse, 1660, in-4.

CALDANI (LÉOPOLD), né à Bologne en 1725 professa l'anatomie à l'université de cette ville, et fut ensuite appelé à Padoue pour y remplacer Morgagni. Il a été le prem. à développer en Italie la théorie de l'irritabilité de Haller. Il m. à Padoue en 1813. Ses principaux ouvr. sont : *Dell' Irritabilità di alcune parti degli animali*, Bologne, 1757, in-4; *Sull' uso del muschio nell' idrofobia*, Venise, 1461, in-8; *Institutiones pathologicæ*, Padoue, 1772, in-8; *Institutiones physiologicæ*, ib., 1773, in-8; *Institutiones anatomicæ*, ibid., 4 vol. in-8; plus. *Discours* et *Dissertations*.

CALEMARD DE LA FAYETTE, président de la cour royale de Lyon, député de la Haute-Loire, siégeait au côté droit de la chambre. Il fut assassiné sur la place Louis XV le 2 mai 1829, d'un coup de pistolet qui lui fractura l'épaule gauche, par un ancien officier nommé Guenestin-Plaignol, qui se brûla ensuite la cervelle. Calemard mourut le même jour.

CAMPI (Le baron TOUSSAINT), lieutenant-général, officier de la Légion-d'Honneur, né à Ajaccio le 31 septembre 1777, mort à Lyon le 12 octobre 1832, dans un âge peu avancé, débuta dans la carrière militaire comme sous-lieutenant, à l'âge de 18 ans. Le 26 mai 1799, lors de l'investissement de Turin par Souvarow, il défend presque seul l'entrée de l'arsenal contre un nombre considérable d'Autrichiens, et ne cède que lorsqu'un coup de baïonnette vient le renverser. Traîné dans les prisons de Bade, il ne recouvre sa liberté qu'après la paix de Lunéville. En 1805, il était aide-de-camp de Masséna, et se fit remarquer par son intrépidité à Efferding, à Eblesberg et à Essling. Le 1er juin 1809, l'empereur le nomma colonel du 26e léger; il reçut une grave blessure à la tête de sa brigade, à la bataille du Mont-St-Jean. C'est en 1813 qu'on le nomma général de brigade. Cette même année il se trouva aux affaires de Villarh et de Fiotreix en Italie, et fit avec distinction les campagnes de 1813 et 1814; mis en non-activité en 1815, porté en 1818 sur les cadres de l'état-major général, inspecteur général de l'infanterie en 1819 et 1820, il resta disponible depuis cette époque jusqu'en 1830, où il reçut le grade de lieutenant-général. Onze blessures avaient miné sa vie.

CAMPION DE TERSAN (CHARLES-PHILIPPE), naquit à Marseille en 1736. *Voyez* une courte *Notice* mise en tête du *Catalogue des objets d'antiquité et de curiosité* composant son cabinet, par Grivaud de Vencelle.

CANARD (M.-F.), professeur émérite de l'université, mort le 27 avril 1833, obtint à la fois, en 1802, deux prix à l'institut : l'un pour un ouvrage intitulé : *Moyen de perfectionner le jury* : l'autre pour un *Traité d'économie politique*. Canard publia aussi un *Traité du calcul des équations*, et d'autres ouvrages de hautes mathématiques. Mais les questions de l'économie sociale l'occupèrent de préférence pendant sa longue et studieuse carrière; Mme Elisabeth Celnart, inspirée

par la piété filiale, s'occupe à mettre en ordre les écrits posthumes de son père.

CANNING (GEORGES), prem. minist. d'Anglet., naquit à Londres le 11 avril 1770, d'une ancienne famille du comté de Warwick, et d'une branche qui s'était établie en Irlande. Son père, ayant épousé une femme sans fortune, se brouilla avec sa famille, vint à Londres, y exerça successivem. les profess. d'avocat et de marchand de vin, sans réussir dans aucune, et m. le même jour où son fils entrait dans sa 2e année. Sa mère, étant sans ressources, prit le parti du théâtre, débuta à Londres, n'y plut point, et devint actrice en province. La famille Canning, qui avait abandonné le père, veilla à l'éducation du fils, et Georges fit d'excellentes études à Eton. Il ne se distingua pas moins à l'univ. d'Oxford. Il se destina ensuite au barreau et entra à Lincoln's Inn. On dit que ce fut Burke qui le décida à abandonner cette carrière pour celle de la politique. L'opposition croyait trouver en lui un renfort puissant; mais, dès qu'il entra dans la chambre des communes, il se plaça sur les bancs ministériels. Ceci arriva en 1793; mais ce ne fut qu'en 1794 qu'il prononça son prem. *Discours* pour soutenir une mesure de Pitt. Il ne se démentit pas dans son dévouement à ce ministre, qui le nomma sous-secretaire d'etat en 1796, poste qu'il quitta lors de la démission de Pitt en 1801. Il fit alors partie de l'opposit. qui se forma contre le nouveau ministère, et, lorsque Pitt redevint prem. ministre en 1804, Canning fut nommé trésorier de la marine: place qu'il résigna en 1801, pour se ranger encore du parti de l'opposition. En 1817, le duc de Portland etant premier ministre, Canning devint ministre des affaires étrangères. Dans la session de l'année suivante, il prit la défense du bombardement de Copenhague. En 1809 quelques divisions eurent lieu dans le cabinet britannique. Un malentendu engagea lord Castlereagh, alors ministre de la guerre, à appeler Canning en duel. Ils tirèrent deux fois, et au second feu Canning fut blessé à la cuisse. Tous deux quittèrent leurs ministères respectifs. En nov. 1814, Canning fut nommé ambassadeur extraordinaire en Portugal. Il y resta jusque après la bataille de Waterloo, passa quelque temps dans le sud de la France, et fut nommé président du bureau du contrôle vers la fin de 1816. Il exerça les fonctions de cette place jusqu'au procès scandaleux de Caroline en 1820, et donna alors sa démission. En 1822, Canning fut nommé gouverneur de l'Inde en remplacement du marquis d'Hastings, et il était à la veille de partir quand la mort du marquis de Londonderry le fit appeler au ministère des affaires étrangères. Il remplit cette place jusqu'au 12 avril 1827, époque où il fut nommé premier ministre en remplacem. du comte de Liverpool. Presque tous les anciens ministres donnèrent alors leur démission, et, pour la prem. fois, Canning reçut l'appui des wighs, dont quelques-uns entrèrent dans l'administrat. Il n'occupa que quelque temps ce poste éminent, étant mort, usé de fatigues d'esprit, le 8 août de la même année. Les grandes mesures de la vie ministérielle de Canning sont la reconnaissance des états de l'Amérique méridionale, le maintien de l'indépendance du Portugal, et le traité conclu entre l'Angleterre, la Russie et la France en faveur de la Grèce. Il fut l'avocat constant et zélé de l'émancipation des catholiq.; mais il n'eut pas la satisfact. de voir le triomphe de cette cause. On a de lui différentes *Pièces de poésie*, pleines de verve et d'esprit, surtout celles qui sont d'un genre satirique. Son éloquence était classique, fleurie et entraînante, et il avait le talent de parler plusieurs fois sur le même sujet sans jamais se répéter. L'éloge de son intégrité peut se faire en trois mots: *Il mourut pauvre*.

CANTARINI (SIMON), dit *le Pesarese*. Ses principales compositions sont: un *St Antoine*, un *St Jacques*, une *Madeleine*, et les suj. qu'il a gravés: un *Repos en Egypte; la Vierge contemplant l'Enfant Jésus; Jupiter, Neptune et Junon faisant hommage de leur couronne aux armes du card. Borghèse; l'Enlèvement d'Europe; Mercure et Argus*.

CAPELLA (MART.-MIN.-FÉLIX). *Lisez, ligne 2:* 490 de J.-C.

CAPELLI (Carlo), né à Scarnafiggi, petite ville du Piémont, en 1763, mort à Turin en octobre 1831, âgé de 66 ans, fit ses études médicales à Turin, où il obtint des succès. En 1792 il était à Nice médecin d'une armée française; il suivit en cette qualité les princes français à Mittau, puis revint en Italie, où il occupait en 1811 la chaire de professeur d'anatomie comparée. Cette chaire ayant été supprimée en 1815, il devint, deux ans après, professeur de botanique et de matière médicale. Ses connaissances dans ces dernières sciences étaient fort étendues, et il aida utilement de ses conseils le prof. Moris, auteur de la *Flore sarde*. On doit aussi à ce médecin distingué l'introduction dans le royaume de Sardaigne de plusieurs machines utiles, entre autres celle pour filer le lin.

CARDONNEL (PIERRE-SALVY-FÉLIX de), conseiller à la cour de cassation, né à Monestiés (Tarn) le 19 mai 1770, mort à Paris le 9 juillet 1829, s'établit d'abord comme avocat à Alby, se retira pendant la révolution dans son lieu natal, où il charma sa retraite par le culte des muses, et fut député par son département au conseil des Cinq-Cents, le 12 octobre 1795. C'est lui qui fit au corps législatif la motion d'excepter des lois contre les émigrés tous ceux qui prouveraient *avoir cultivé les arts et les sciences en pays étranger*. Il eût été l'une des victimes de la réaction de fructidor, si le génér. Lacombe-St-Michel n'eût obtenu à son insu qu'on effaçât son nom de la liste des proscrits. Nommé en 1802 juge d'instruction, puis vice-président au tribunal d'Alby, il faisait de nouveau partie du corps législatif lorsqu'il fut nommé conseiller à la cour de Toulouse, qui, éloignée de cette ville par les désastres de la guerre, se trouvait à Alby quand Bonaparte abdiqua l'empire. L'adresse de la cour, rédigée chez Cardonnel, salua le roi du nom de *Louis-le-Désiré*. Le 3 septembre 1814, on le nomma président de chambre; les portes de l'académie des Jeux-Floraux s'ouvrirent devant lui, et en même temps il représenta le département du Tarn à la chambre des députés, dont il fut l'un des secrétaires en 1815, et qui le plaça en 1824 au nombre des candidats à la présidence. Des lettres de noblesse, dont les armoiries furent composées par Louis XVIII lui-même, les insignes de Malte, un siége à la cour de cassation, la dignité de commandeur de l'ordre de la Légion-d'Honneur, dont Cardonnel faisait partie depuis 1814, lui furent successivement accordés. Magistrat et député, ses occupations ne le détournaient pas de la poésie; il avait traduit en vers le *Psautier*, lorsqu'il se vit menacé de perdre la vue. Une attaque d'apoplexie l'avertit de sa fin; sa fille mourut de douleur à cette nouvelle, et lui-même, succombant à une autre attaque, expira dans les bras de son gendre. Littérateur aimable, riche, bienfaisant, magistrat éclairé et consciencieux, toutes les opinions lui donnèrent des regrets.

CARION (N.), journaliste, mort à Dijon en janvier 1834, âgé de 64 ans, avait fondé dans cette ville le *Journal de la Côte-d'Or*, dont il était rédacteur-propriétaire. Cette feuille, empreinte d'un esprit de modération, se trouvait placée sous les inspirations du pouvoir.

CAREY (FÉLIX), orientaliste angl., né en 1786, passa dans l'Indostan, excité par l'exemple de son père, le doct. William Carey, et m. quelques années après à Syrampour en 1822. Il avait fait impr. plusieurs ouvr., parmi lesquels nous citerons: une *Grammaire de la langue burmane*: le *Vidyaharu-*

Vouli, ouv. d'anat. en bengali, formant le 1er vol. d'une encyclopédie bengalie ; un *Dictionn. burman*; une *Gramm. pali*, avec une traduct. en samskrit.

CARÊME, le plus célèbre cuisinier des temps modernes, bien connu par ses travaux scientifiques et littéraires sur l'art culinaire, mort, le 14 janvier 1833, âgé de 50 ans, à la suite d'une longue et douloureuse maladie, avait fait graver des *Projets de fontaines* et autres *Monumens* pour l'embellissement de la capitale. Il avait publié récemment un *Article* intéressant *sur la cuisine de Napoléon à Ste-Hélène*, et achevé un nouvel ouvrage, ayant pour titre : *Traité de la Cuisine au 19e siècle*.

CARLE (Jean-Baptiste-Jacques-Marie), ordonné prêtre à Paris, en 1795, par l'évêque de Saint-Papoul, était né à Marseille le 28 novembre 1770. Il eut le bonheur d'échapper à toutes les poursuites révolutionnaires. Vicaire de Notre-Dame-du-Mont après le concordat, il y institua une congrégation d'hommes. Ses liaisons avec M. d'Astros, depuis archevêque de Toulouse, le firent surveiller par la police, et il se cacha pendant deux ans. Carle recouvra sa liberté en 1814, et devint vicaire de Saint-Vincent-de-Paule ; en 1820, il eut la cure de Saint-Ferréol, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 10 août 1828. M. d'Astros, alors évêque de Bayonne, l'avait nommé vicaire-général, et l'évêque de Marseille, chanoine honoraire.

CARJAVAL (le comte Joseph-Marie de) lieutenant-général, inspecteur-général des volontaires royaux d'Espagne, mort à Madrid, en décembre 1832, âgé d'environ 60 ans, avait contribué à la contre-révolution de 1813. Après le retour de Ferdinand VII à Madrid, il obtint le gouvernement des provinces de Valence et de Murcie, où il déploya quelque sévérité.

CARNOT (Sadi), fils aîné de celui qui en 1794 organisa la victoire en France, m. du chol. à Paris, à la fin d'août 1832, âgé d'environ 36 ans était l'un des élèves les plus distingués de l'École Polytechnique. Il fut successivement officier du génie et d'état-major. Il s'occupa beaucoup d'économie politique et de sciences exactes, notamment des applications du calorique comme force motrice, dans un ouvrage intitulé : *Réflexions sur la puissance motrice du feu et les machines propres à la développer*, in-8. 1824.

CAROLL (Charles), le dernier des signataires de la fameuse déclaration d'indépendance des États-Unis, né en Amérique en 1737, mort à Baltimore en novembre 1832, étudia au collége de Reims en France, et, de retour dans son pays, prit une part active dans la guerre contre la métropole.

CARON (Jean-Charles-Félix), chirurgien, m. à Paris dans un âge avancé en 1824, a laissé plus. écrits, parmi lesquels nous citerons : *la Chirurgie peut-elle retirer quelques avantages de sa réunion à la médecine? Cette réunion fournira-t-elle des médecins assez instruits en chirurgie pour soulager l'humanité souffrante?* 1802, in-8 ; *Réflexions sur l'exercice de la médecine*, 1804, in-8 ; *Examen du recueil de tous les faits et observat. relatifs au croup*, 1808, in-8. On a publié son *Oraison funèbre*, 8 p. in-8.

CARON (Pierre-Louis-Auguste, baron), maréchal-de-camp d'artillerie, commandeur de la Légion-d'Honneur, né à Brunhamel (Aisne) le 25 juin 1774, mort à Paris le 8 mai 1832, était entré au service en 1790, et avait parcouru tous les grades subalternes. Il commanda quelque temps un escadron du 6e d'artillerie à cheval, et pendant plusieurs années le 8e de ligne en qualité de colonel. Sous la restauration, il fut directeur d'artillerie à Valenciennes, et obtint sa retraite en 1822, comptant 52 années de service.

CARPANI (Joseph), né en 1752 dans un village de la Brianza en Lombardie, m. le 22 janv. 1825, à Vienne, y était attaché depuis plus. années au département des menus-plaisirs de la cour, en la double qualité d'artiste et de versificateur. Il est auteur de plus. composit. dramat., dont les plus connues sont la comédie intit. : *I conti d'Agliate*, mal à propos attribuée au P. Molina par quelques biograp., et l'opéra de *Camilla*, célèbre par la musique de M. Paer. On cite encore de lui : l'*Uniforme ; l'Amore alla persiana ; il Miglior dono ; il Giudizio di Febo ; l'Incontro*, etc., etc. Il avait publié, sous le titre de *Haydine*, un recueil de lettres biograph. dont il parut en 1815 une trad. française présentée comme un ouvrage original, et intitulée : *Lettres écrites de Vienne en Autriche sur le célèbre composit. J. Haydn, suivies d'une Vie de Mozart et de Considérat. sur Metastasio, et l'état présent de la musiq. en France et en Italie, publ. par Alex.-Cés. Bombet* (Beyle), Paris, in-8. Carpani, informé du plagiat, le dénonça au public, qui s'amusa un moment de cette querelle. On doit aussi à Carpani deux autres ouv. du même genre : les *Majeriane* (Voy. Titien), et les *Rossiniane*. Enfin il a trad. avec assez de succès plus. poèmes allem. et franç. en italien. Élève des jésuites de Milan, Carpani conserva toute sa vie de la reconnaissance et de l'attachem. aux PP. de cette société ; il se fit, à l'époque de la révolut. franç., une certaine célébrité par des *Articles* qu'il écrivit dans la gazette de Milan. Ce fut là l'origine de sa faveur à la cour de Vienne, où il avait suivi l'archiduc après l'année 1796.

CARPENTIER (Ant.-Michel). *Art. nul.* V. Lecarpentier (Matthieu).

CARRA-SAINT-CYR (Jean-François, comte de), officier d'infanterie avant la révolution, resta sous les drapeaux au lieu d'émigrer. Aubert-du-Bayet, son ami, capitaine dans le même régiment, ayant fait un chemin rapide dans la carrière administrative et militaire, facilita l'avancement de Carra-Saint-Cyr. Celui-ci était général de brigade lorsque Aubert-du-Bayet fut nommé ambassadeur à Constantinople ; Carra-Saint-Cyr l'y suivit, en qualité de secrétaire d'ambassade. Il revint à Paris vers la fin de l'an 5, chargé d'une mission de l'ambassadeur auprès du gouvernement, et particulièrement d'accompagner madame Du Bayet à Constantinople. Aubert-du-Bayet mourut six semaines après l'arrivée de sa femme. Carra-Saint-Cyr la ramena en France, et l'épousa. Il reprit à son retour la carrière militaire, et se trouvait avec le général Brune, lorsque celui-ci, passant de l'armée des Grisons à celle d'Italie, enleva les camps retranchés de l'ennemi à la Volta, et toutes ses positions sur le Mincio : Carra-Saint-Cyr fut blessé au passage de fleuve, à Montzenbano. L'empereur lui donna un commandement dans les provinces illyriennes, et le rappela en 1813, pour l'envoyer dans la 32e division militaire. Son quartier-général était à Altembourg, sur la rive gauche de l'Elbe. Attaqué dans cette position, il éprouva la double disgrâce de ne pouvoir la défendre, et d'être accusé par Napoléon de n'avoir pas employé l'énergie suffisante pour contenir les gens du pays, plus partisans de l'armée ennemie que des Français. Carra-Saint-Cyr n'en fut pas moins chargé, en 1814, de la conservation des places de Bouchain, de Condé et de Valenciennes. Il s'y occupa de l'organisation des gardes nation., mais sa mission se trouva terminée au retour du roi. Carra-Saint-Cyr, grand'croix de la Légion-d'Honneur, devint depuis chevalier de Saint-Louis, et gouverneur de la Guiane française, vers la fin de 1817. De retour dans sa patrie, il vécut à l'écart, et mourut à Vailly (Aisne), le 5 janvier 1834.

CARRÉ (Pierre-Laurent), professeur, né à Paris en 1758, occupa d'abord la chaire de rhétorique au collége de Toulouse, fit partie de l'école centrale de la Haute-Garonne, sous le direct., professa ensuite la rhétoriq. au lycée impérial de Paris, et la littérat. latine à la faculté des lettres. Il avait jusque là fait des *Vers* pour tous les ré-

gimes qu'il avait traversés, quoique sa prédilection fût pour le gouvernement républicain. Il en fit pour la restauration, mais n'en fut pas moins destitué de ses deux chaires. Sa raison s'altéra, et il m. à Paris dans une maison de santé en 1825. On a publié : *OEuvres de P.-L. Carré*, Paris, Trouvé, 1826, in-8.

CARRE (GUILLAUME-LOUIS-JULIEN), jurisconsulte, né à Rennes le 21 octobre 1777, et mort le 21 mars 1832, fut d'abord avocat, ensuite professeur à l'école de droit de Rennes, et doyen de la faculté. Il se ruina en spéculations de librairie, et publia une foule d'ouvrages de jurisprudence, parmi lesquels on cite : *Introduction à l'étude du droit, spécialement du droit français*, avec des tableaux synoptiques, Paris, 1808, in-8°; *Analyse raisonnée et conférence des opinions des commentateurs et des arrêts des cours, sur le code de procedure civile*, Rennes, 1811-12, 2 vol. in-4; *Introduction à l'étude des lois relatives aux domaines congéables et commentaire de celle du 6 août 1791*, Rennes, 1822, 1 vol. in-12; *Des lois de procedure civile :* livre dans lequel l'auteur refondit son *Analyse raisonnée*, son *Traité* et ses *Questions de procédure*, Rennes, 1824, 3 vol. in-4; *Traité du gouvernement des paroisses, où l'on examine tout ce qui les concerne dans leurs rapports avec les lois et les réglemens d'administration publique*, Rennes, in-8; et avec un supplément, 1824, in-8; *Des lois de l'organisation et de la competence des juridictions civiles*, etc., Rennes, 1825-26, 2 vol. in-4. Ce jurisconsulte travailla au *Journal de la cour royale de Rennes*, et donna divers *Articles* à l'*Encyclopédie moderne* de Courtin. Carré était à Rennes l'un des chefs de l'opposition. Il demanda vainement la première présidenee de Rennes, après la révolution de juillet, et puis il mourut subitement, le Code à la main, au moment de faire son cours.

CARRON (PHILIPPE-MARIE-THÉRÈSE-GUY), évêque du Mans, né à Rennes le 13 décembre 1788, mort au Mans le 27 août 1833, était neveu de l'abbé Carron, si connu par son zèle pour les bonnes œuvres et par ses ouvrages. Il ne suivit pas son oncle en Angleterre, entra au séminaire de Saint-Sulpice, fut ordonné prêtre, et, de retour dans son diocèse, exerça les fonctions de vicaire, puis devint curé de St-Germain à Rennes. M. Millaux, évêque de Nevers, se l'attacha en qualité de grand-vicaire. Et, lorsq. M. de La Myre, évêq. du Mans, eut donné sa démission, bientôt suivie de sa mort, l'abbé Carron fut nommé son successeur et sacré le 8 novembre 1829. Quoique jeune encore, la faiblesse de sa santé le força d'aller prendre les eaux de Vichy; elles paraissaient lui avoir fait quelque bien; mais une mort inopinée l'enleva au diocèse qu'il gouvernait avec tant de sagesse. Ce prélat unissait a beaucoup de piété un rare talent pour l'administration et une facilité de travail surprenante. Il se plaisait à embellir sa cathédrale et à encourager les communautés religieuses. La ville du Mans lui doit l'établissement des Dames-Carmelites et de celles du Bon-Pasteur.

CARTELLIER (PIERRE), sculpt. céléb., memb. de l'acad. des beaux-arts (2e section), cheval. de la Légion-d'Honneur, né à Paris le 2 décembre 1757, m. le 12 juin 1833. Obligé de bonne heure de consacrer ses travaux au soutien de son existence et de celle de sa mère, il n'avait pu se livrer à des études solides et approfondies; mais son goût et sa persévérance firent disparaître les obstacles. Noble, expressif, ingénieux dans la conception, simple et naturel dans les attitudes, vrai dans les contours, Cartellier se faisait remarquer par le choix exquis de toutes les parties et par la rare association d'un style soutenu et d'un fini plein de vie et de chaleur. Ses principaux ouvrages sont une *Statue de la Victoire* en ronde-bosse, placé au Luxembourg, une *Statue de Vergniaud*, celle *du prince Louis*, d'*Aristide*, *de la Pudeur*, etc.

CASELLI (CHARLES-FRANC.), cardinal, évêque de Parme, grand'-croix de l'ordre de Saint-Georges, m. en avril 1828, conseiller intime de l'archiduchesse de Parme, était né à Alexandrie (Piémont) en 1740. Il était venu en France avec le cardinal Consalvi et l'archevêque de Corinthe Spina, lors du concordat de 1801, et ce fut pour honorer son zèle dans ces négociations que Pie VII lui donna le chapeau.

CASSAGNE (le baron), maréchal de camp, commandant de la Légion-d'Honneur, commença par être soldat, et parvint rapidement au grade de chef de bataillon. Il remplaça le général Delmas dans le commandement du premier bataillon de la Corrèze, devint chef de brigade commandant la 3me demi-brigade d'infanterie légère, fit partie pendant deux campagnes de la division Desaix, et se distingua au combat de la Réehnt, près Manheim. Dans la campagne de Moreau, en Bavière, et lors de sa fameuse retraite, le colonel Cassagne, qui commandait le 3me régiment d'infanterie légère au passage de Hanstetten, fut mentionné dans le rapport du général en chef. Aux affaires de Tuit, de Kamlach, contre le corps du prince de Condé, son régiment, quoique placé entre deux feux, résista aux émigrés, qui combattirent avec une grande valeur. Cassagne contribua également à la défense de la tête du pont d'Huningue, où le brave Abbatucci trouva une mort glorieuse. Il se distingua encore au combat de Hanau sous Moreau, et, pendant le siége de Gênes, aux affaires de Sasselo et de Polcevera. Nommé général de brigade après le siége de Gênes, il commanda une partie de la division Boudet au combat de Valeggio, pendant la campagne de 1801 en Italie. Depuis cette époque, ce brave officier-général, mis par ses blessures hors d'état de servir activement, fut chargé de plusieurs commandemens dans l'intérieur, et prit sa retraite en 1815. Il mourut en novembre 1833.

CASSAS (VICTOR), syndic de la compag. des courtiers de commerce près la bourse de Paris, m. dans cette ville en 1821, à l'âge de 48 ans, a fourni plus. *Articles* sur les finances à la *Gazette de France*, dont il partageait les opinions polit., et publié plus. *Brochures*. Nous ne citerons que ses *Considérations sur l'établissem. d'un entrepôt réel de denrées coloniales à Paris, et Réponse aux objections des places maritimes*, Paris, Bailleul, 1816, 6 p. in-4.

CASSAS (LOUIS-FRANÇOIS), peintre et architecte, né en 1756 à Azay-le-Féron (départ. de l'Indre), m. le 1er nov. 1827 à Versailles, inspecteur-général et professeur de dessin de la manufacture royale des Gobelins, fut élève de Vien et de Lagrenée jeune. Il parcourut la Grande-Grèce dans le courant des années 1784-85-86, visita l'Istrie et la Dalmatie, où il dessina un grand nombre de monumens antiques, parmi lesquels on distingue le magnifique *Palais de l'empereur Dioclétien*, et les autres édifices dont ce prince avait enrichi Salone, Spalatro, etc., et joignit à ces dessins un *Itinéraire* contenant des observations et des recherches historiq. d'une grande utilité pour le commerce et les arts. Cet ouvrage a été publ. sous le titre de *Voyage pittoresque de l'Istrie et de la Dalmatie*, 1 vol. in-fol. Cassas parvint aussi, au milieu de mille dangers et des plus gr. fatigues, à former une riche et précieuse collection des monumens les plus remarquables de l'Asie-Mineure, recueillie surtout dans les ruines de Palmyre, Balbeck et Jérusalem, dans celles de la Phénicie et de la Palestine. Trente livraisons de cet ouvrage (in-fol.), publ. successivem. sous le titre de *Voyage pittoresque de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Égypte*, font vivement regretter que l'auteur ne l'ait point terminé. Plusieurs de ses dessins ont servi à compléter le voyage du

royaume des Deux-Siciles, publié par l'abbé de Saint-Non, et un plus grand nombre restés inédits devaient être joints au voyage entrepris par M. de La Borde, à qui Cassas avait cédé un portefeuille contenant les antiquités de la Sicile. On lui doit en outre 74 modèles des chefs-d'œuvre d'architecture des différens peuples, dont le celèbre Legrand a donné une description détaillée. Cette galerie, qui fut acquise par le gouvernem. en 1809, est aujourd'hui à l'Institut.

CASSINI (Alexandre-Henri-Gabriel, vicomte de), conseiller à la cour de cassation, fils de Jacques Dominique comte de Cassini, le dernier des astronomes de ce nom, mort en 1832, l'une des premières victimes du choléra, fut successivement juge, vice-président, conseiller et président à la cour royale de Paris, conseiller à la cour de cassat., memb. de l'acad. franç., et enfin pair de France en novemb. 1831. Malgré son aversion pour la chicane, il fut cependant le collabor. de Pigeau, aut. d'un Cours de *Procédure civile*. Il fut aussi en 1824 membre des commissions pour la révision du *Bulletin des lois*, des fraudes électorales en 1828, et de l'instruction publique en 1831. Mais, ces diverses fonctions ne l'empêchant pas de se livrer à son goût pour les recherches botaniques, il s'attacha particulièrement aux synanthérées, dont il dédia deux genres, *agathæa* et *riencourtia* à madame de Cassini. Sa veuve se propose de publier le troisième volume de ses *Opuscules phytologiques*; il en avait fait paraître deux seulement. Il n'est pas hors de propos d'ajouter qu'une piété sincère ajoutait un nouveau charme à ses connaissances et à son amour pour la justice.

CASTEL (René-Richard), poète et naturaliste, né à Vire en 1758, mort du choléra à Reims en juin 1832, étudia au collége Louis-le-Grand à Paris, puis fut maire de Vire, procur.-syndic du district, et député du Calvados à l'assemblée législative. Au corps législatif, Fontanes fut à même d'apprécier l'étendue de ses connaissances, et de distinguer en lui ce goût exquis, cette délicatesse de sentiment, ces manières gracieuses qu'on ne retrouve plus guère que dans l'histoire du siècle dernier. Après la session, Castel se retira en Normandie. Revenu à Paris, quand des temps moins fâcheux le lui permirent, on le nomma professeur de belles-lettres au collége Louis-le-Grand, place qu'il occupa dix ans; il devint ensuite inspecteur-général de l'université, fonctions qu'il cessa de remplir au retour du roi; et il finit par jouir d'une retraite en qualité d'inspecteur des écoles militaires. Son poème *des Plantes*, qui fit sa réputation, parut en 1797; la *Forêt de Fontainebleau*, autre poème, en 1825. Ils sont réunis dans la quatrième édition, de 1811, à un *Voyage de Paris en Chablais* et à un *Discours sur la gloire littéraire*, prononcé devant l'Université, en 1809. Castel vivait dans la retraite; simple dans ses goûts, il aimait surtout l'étude. Il se trouvait à Reims chez un de ses anciens élèves, quand il mourut.

CASTEL-CICALA (le prince de), diplomate, issu d'une illustre famille du royaume de Naples, mort à Paris le 13 avril 1832, a été accusé d'avoir fait partie d'une junte à laquelle l'histoire reproche des mesures d'extrême rigueur; mais, à cette époque, il se trouvait ambassadeur de sa cour à Londres, d'où il refusa, en 1792, de se rendre à Paris comme ministre plénipotentiaire des Deux-Siciles, lorsque son cabinet se fut soumis à cette démarche que le gouvernement français lui avait imposée. Ce refus fut suivi d'une disgrâce apparente de son souverain, qui le rappela aussitôt de de Londres, et qui lui confia néanmoins peu après la direction du département des affaires étrangères, mais sans caractère ministériel. Il devint premier ministre à la place d'Acton. Quand le desastre d'Aboukir sembla offrir une occasion favorable pour secouer le joug de la république française, envers laquelle le cabinet de Naples s'était engagé à garder la neutralité, Castel-Cicala opina pour la guerre : résolution funeste, qui entraîna le départ de la famille royale pour la Sicile, en 1802. Deux ans après, Castel-Cicala remplit une mission secrète auprès du prince régent d'Angleterre. Il ne quitta Londres que pour venir à Paris, en 1815, avec le caractère d'ambassadeur de Naples, et il en était encore revêtu à sa mort. Des actes diplomatiques de Castel-Cicala, le plus important est la négociation du mariage de Marie-Caroline de Naples avec le duc de Berri.

CASTELLALFERO (Amico-Louis, comte de), chevalier de plusieurs ordres, né à Asti en 1757, fit ses études à l'Académie militaire de Turin, et entra ensuite dans la carrière diplomatique. Le roi Victor-Amédée III le choisit pour ministre à la cour de Naples, puis à Vienne. Les changemens survenus en 1814 le rattachèrent à la cour de Turin; il fut envoyé près celle de Toscane, où il mourut le 17 mai 1832, avec la qualité de ministre d'état.

CASTELREAGH. *Lisez* CASTLEREAGH, *et transposez sa notice de la page* 511 *à la page* 514.

CASTILLON (Jean de). V. Mouchan (et non *Monchan*).

CASTINELLI (Jean), jurisc. et littérat., né en 1788 à Pise, où il m. le 1er octobre 1826, avait été amené en France par ses parens, que les événem. politiq. obligèrent en 1799 d'y venir chercher un asile, et il ne retourna en Italie qu'en 1806, après avoir fait de bonnes études au collége de Sorèze. Sa mort prématurée l'empêcha de terminer un grand ouvr. qu'il avait entrepris sur le *Droit commercial et maritime*; et il n'a été imprimé de lui, outre divers *Art.* dans l'*Anthologie*, qu'un *Essai sur les lois des Romains relat. au commerce*, et un *Eloge du général Spanocchi*.

CASTRES (H.-A.-L. de), maréc.-de-camp, commandant le départem. d'Ille-et-Vilaine, m. à Rennes en octobre 1832, était colonel d'état-major dès 1813. Compris dans la réorganisation de 1818 avec le grade de colonel, il fit la campagne d'Espagne en 1823, et dirigeait la partie topographique au quartier-général de l'armée. Appelé ensuite au commandement du département des Hautes-Pyrénées, il se signala par sa prudence et sa fermeté lors des troubles qui éclatèrent à Auch en 1828, et qu'il fit réprimer. Après la révolution de 1830, il passa au commandem. d'Ille-et-Vilaine; mais, moins heureux dans la guerre contre les royalistes, il fut remplacé, en juin 1832, par le comte de Rumigny, dans le commandem. de l'arrondissem. de Vitré, qui venait d'être mis en état de siége.

CATEL (Charles-Simon), né à Laigle en 1773, mort à Paris le 29 novembre 1830, vint dans cette ville, où Sacchini le fit entrer à l'école royale; il y apprit la composition sous Gossec, qui en fit son élève d'adoption. Catel, en 1790, fut attaché au corps de musique de la garde nationale, pour laquelle il composa les recueils de marches et de pas militaires, que les soldats français ont fait tant de fois entendre à l'ennemi avant la victoire. La première production qui signala le talent de Catel pour les grandes compositions, fut un *De Profundis* à grand orchestre, exécuté en 1792. La nécessité de faire entendre la musique dans les fêtes publiques et les inconvéniens des instrumens à corde pour ce genre d'exécution le déterminèrent à composer des symphonies pour les seuls instrumens à vent et des chœurs à grand orchestre, dont les accompagnemens n'exigeaient aucun instrument à corde. Le premier essai d'une composition de cette espèce se fit aux Tuileries le 11 messidor an II, dans l'*Hymne à la Victoire*, sur la bataille de Fleurus, dont Le Brun avait fait les vers; il obtint un succès d'enthousiasme. En l'an III, époque où s'organisa le conservatoire de musique, Catel, nommé professeur d'harmonie, justifia ce choix, en composant un *Traité d'harmonie* qui fit école. Cet habile musicien fut celui des professeurs du conservatoire qui contribuèrent

le plus à la composition des ouvrages élémentaires adoptés en France pour l'enseignement de toutes les parties de l'art musical. Nommé inspecteur de l'enseignem. et professeur de composition en 1810, il cessa ses fonctions en 1814. De tous les avant. qui lui furent offerts depuis, Catel n'accepta que le titre de membre de l'Acad. des beaux-arts et de la Légion-d'Honneur. Comme compositeur dramatique, il s'acquit une brillante réputation sur les deux théâtres lyriques. Toutes ses compositions se distinguent par l'élégance, la grâce et la pureté de ses chants : personne n'a produit, avec des moyens aussi simples, de plus grands effets d'harmonie. On a de lui au grand Opéra : *Sémiramis*, en trois actes, représentée en l'an X ; *les Bayadères*, en trois actes, 1810 ; *Zirphile et Fleur-de-Myrte*, en deux actes, 1818 ; *Alexandre chez Apelle*, ballet en deux actes ; à l'Opéra-Comique : *Les Artistes par occasion*, en un acte ; *l'Auberge de Bagnères*, en trois actes ; *les Aubergistes de qualité*, en trois actes ; *le Premier en date*, en un acte ; *Wallace*, en trois actes ; *l'Officier enlevé*, en un acte. Il publia plus. *OEuvres de quintetti* pour instrumens à cordes, et des *Symphonies*, *Ouvertures* et *Quatuors* pour instrumens à vent.

CATTUREGLI (Pierre), astronome, mort le 28 avril 1833 à Bologne, à la fleur de son âge, était professeur à l'université de cette ville. Un nouveau volume de ses excellentes *Ephémérides astronomiques* allait paraître, quand ce savant distingué fut enlevé à la science.

CAULAINCOURT (Armand-Augustin-Louis de), duc de Vicence, lieuten.-génér., né en 1773 à Caulaincourt en Picardie, d'une ancienne famille de cette province, entra au service dès l'âge de 15 ans, fut destitué en 1792 de son grade d'officier d'état-maj., et emprisonné, servit ensuite de nouv., mais comme simple soldat, dans les rangs de l'armée créée par la réquisition, et fut réintégré dans le grade de capitaine en l'an III, sur la demande de Hoche. Devenu aide-de-camp du génér. Aubert-Dubayet, il l'accompagna à Venise, puis à Constantinople, d'où il revint à Paris en l'an V avec l'ambassadeur ottoman. Il fit la campagne d'Allemagne de l'an VII, et, après la paix de l'an VIII, il fut envoyé à Pétersbourg pour renouer les relations de la France avec la Russie, dont la couronne venait de passer sur la tête d'Alexandre : il n'y séjourna que six mois. Nommé aide-de-camp du prem. consul, puis grand-écuyer de l'empereur, et plus tard général de brigade, il avait été chargé, en l'an XI, d'une mission diplomatique qui consistait à surveiller les complots que tramait le ministre anglais sur les deux rives du Rhin contre le nouv. gouvernem. de la France. A l'instant où s'effectuait à Ettenheim l'arrestat. du duc d'Enghien, laquelle avait été confiée particulièrement par le ministre de la guerre à un autre général, qui en rendit compte directem. au prem. consul, Caulaincourt se trouvait sur la route d'Offenbourg pour l'exécution des ordres dont il était chargé. Il fut donc étranger à l'enlèvement, et par suite à la mort du prince, comme l'attesta l'empereur Alexandre, dans une lettre dont il honora Caulaincourt. Pour donner plus de poids à ce témoignage, il importe de faire remarquer que le grand-duc de Bade, dont le territoire avait été violé à Ettenheim, était beau-père de l'empereur Alexandre, et que la mort du duc d'Enghien fut l'occasion de la rupture qui eut lieu alors entre la Russie et la France. En 1805, Caulaincourt fut nommé général de division, grand-cordon de la Légion-d'Honneur et duc de Vicence. En sa double qualité d'aide-de-camp et de gr.-écuyer, il suivit l'empereur dans toutes ses campagnes, excepté celles d'Espagne et de Wagram, pendant lesquelles il fut ambassad. à la cour de Russie. Cette mission, qui dura quatre ans et fut terminée en 1811, était de la plus haute importance ; on peut en juger par les événemens de l'époque : le duc de Vicence paraît l'avoir remplie à la satisfaction de Bonaparte et d'Alexandre. Il désapprouva constamment la malheureuse expédition de Russie, et, lorsque ses prévisions furent réalisées, ce fut lui que l'empereur choisit pour compagnon de sa mémorable fuite de Smorgony à Paris. Jamais souverain et sujet n'avaient été rapprochés pendant un temps aussi long et dans une situation aussi extraordinaire. La confiance du souverain pour le sujet s'accrut par ce tête-à-tête de 14 jours et de 14 nuits. Aussi, à l'ouvert. de la campagne suiv., pendant l'absence momentanée du ministre des relat. extérieures, le chargea-t-il de la correspondance politique et de quelques négociat. pressantes. Le duc réussit à conclure l'armistice de Pleswitz, fut ensuite envoyé comme plénipotentiaire au congrès de Prague, mais travailla vainement alors à amener une paix que les prétentions de Bonaparte rendirent impossible. Arriva bientôt le désastre de Leipsig, et alors eut lieu la mémorable conférence de Francfort, où le duc, investi encore du titre de plénipotentiaire, obtint des témoignages d'estime de tous les négociateurs européens, mais non la paix, parce que son maître préféra encore cette fois la guerre, peut-être avec plus de raison qu'auparavant. Après avoir échoué de nouveau, non sans quelques efforts honorables, au congrès de Châtillon, il rejoignit l'empereur et l'armée à Saint-Dizier. Fidèle jusqu'au dern. moment à celui qu'il avait choisi pour maître, dont il avait été sans doute un peu trop le courtisan, mais dont il se montra alors l'ami, il plaida sa cause auprès des souverains alliés à Bondy et à Paris, fut l'un de ses plénipotentiaires pour le traité du 11 avril 1814, l'un de ceux qui portèrent son abdication au gouvernem. provisoire, et se retira ensuite à la campagne. Les cent-jours le virent encore ministre des relations extérieures. Rentré dans l'inaction après le second retour des Bourbons, il vécut paisible et loin de toute intrigue, ne fut qu'une seule fois l'objet des inquiétudes du gouvernement, et mourut à Paris en 1828. Ses dern. momens furent empoisonnés et peut-être abrégés par le souvenir de la déplorable circonstance qui l'avait fait accuser de l'arrestation du duc d'Enghien. De tels regrets, accompagnés à l'heure suprême d'un désaveu formel de cette lâche action, sont à nos yeux une nouvelle preuve de son innocence. Nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est d'avoir été courtisan trop docile dans toutes les habitudes de sa vie : de là vient qu'on s'est laissé aller facil. à le regarder comme l'instrument de son maître dans cette cruelle affaire.

CAVAIGNAC (Jean-Baptiste), conventionnel, né à Gordon (Lot), en 1762, mourut à Bruxelles le 24 mars 1829. Avocat au parlement de Toulouse, il avait été élu membre du direct. du départem. du Lot, et deputé en 1792, à la convention, où il vota la mort de Louis XVI. Cavaignac, envoyé près de l'armée des côtes de l'Ouest, à l'époque des événemens du 31 mai, signa, le 14 juin, avec ses collègues, Merlin et Seveste, une protestation énergique contre ces événemens. Il quitta l'armée pour rentrer au sein de la convention ; mais on l'envoya à celle des Pyrénés-Occidentales. Rentré à la convention, Cavaignac fut envoyé une troisième fois aux armées, et montra à celle de Rhin-et-Moselle les talens qu'il avait déployés dans la Vendée et aux Pyrénées-Occidentales comme soldat et comme administrateur. Il était à peine de retour de cette mission, quand la direction de la force armée de Paris lui fut confiée par les comités du gouvernement, pour réprimer le mouvement du 1er prairial an III, et comprimer le jacobinisme prêt à ressaisir le pouvoir. Cavaignac contribua encore à la défense de la convention dans la journée du 13 vendémiaire an IV. Elu au conseil des cinq-cents, il fut du nombre des membres de cette assemblée que le sort en exclut en 1797. Nommé, sous le consulat, commissaire-général extraordinaire des relations commer-

ciales à Pondichéry, il revint à Paris en 1805. La guerre ayant placé Joseph Bonaparte sur le trône de Naples, il confia à Cavaignac l'organisation et la direction générale de l'administration des domaines et de l'enregistrem. Joachim, qui succéda à Joseph, le nomma conseiller-d'état. Mais le décret qui concernait les Français au service des puissances étrangères décida Cavaignac à rentrer en France. Il se trouvait à Paris à l'époque des événemens de 1815, et fut nommé préfet. Il dut ensuite sortir de France, et se retira à Bruxelles.

CAVALIÉ (N.), ancien premier avocat-gén. à la cour royale de Toulouse, mainteneur de l'académie des Jeux-Floraux, mort en novembre 1832, était aussi connu par son éloquence que par l'ardeur de ses opinions royalistes. Outre les *Discours* qu'il prononça comme magistrat, il en composa plusieurs pour l'académie dont il était membre. Nous citerons, entre autres, celui d'où nous avons extrait notre article sur CARDONNEL.

CAZALET (JEAN-ANDRÉ), pharmacien et chim. à Bordeaux, m. dans cette ville en 1825, avait été nommé en 1821 associé correspondant de l'académie des sciences. Il avait professé quelque temps la physique et la chimie à l'école centrale de la Gironde. On lui doit la composition d'un *flint-glass* d'une qualité supérieure à celui de la plupart des verriers français. Il s'est fait connaître encore par des expériences curieuses sur la végétation et par une *Théorie de la Nature* (Bordeaux, 1796, in-8).

CELS (FRANÇOIS), pépiniér., m. du chol. en 1832 à Montrouge près Paris, âgé de 61 ans, était le digne héritier du nom de son père, ancien membre de l'Institut et célèbre dans les fastes du jardinage. Chef depuis 30 ans de l'établissement que celui-ci avait fondé, et dans lequel se trouvent aujourd'hui réunies un grand nombre d'espèces de végétaux exotiques, François Cels cultivait avec persévérance, et faisait tous les ans venir de l'étranger, une foule de plantes dont il enrichissait le pays. Les beaux ouvrages de Ventenat, l'*Herbier de l'amateur*, les *Liliacées* de Redouté, ainsi que plusieurs journaux horticoles de notre époque, doivent beaucoup de *Notes* précieuses et de conseils judicieux à cet habile praticien.

CESARIS (l'abbé don ANGELO), premier astron. de l'observatoire de Milan, et directeur de l'Institut impérial et royal des sciences, lettres et beaux-arts, etc., mort à Milan le 18 avril 1831, a fourni une foule d'importans *Mémoires* aux *Ephémérides astronomiques de Milan*, qu'il a rédigées pendant un grand nombre d'années; il en a fourni aussi aux *Mémoires de la Société italienne* et à ceux de l'*Institut*. Son nom, associé à celui de l'observatoire milanais depuis sa fondation, n'a pas peu contribué, avec celui d'Oriani, à rendre cet établissement célèbre en Europe. Au titre de savant, Cesaris joignait le nom de littérateur plein de goût et de délicatesse, et, ce qui est plus honorable encore, il y joignait une bienfaisance sans faste et une piété sincère. Il termina ses *Réflex. sur les erreurs probab. en astronomie* par ces mots : « Dieu seul sait. »

CHABANNES DE LA PALISSE (le marquis de), dont on a dit plaisamment qu'il descendait en ligne directe du fameux La Palisse, mort à Paris le 15 mai 1833, était connu par ses bisarreries. De royaliste ardent, il devint, sur la fin de sa vie, républicain exalté. Par la publication de son *Régénérateur*, par ses affiches ambulantes, par ses pancartes collées aux vitraux des boutiques, et par sa polémique en prose rimée, il acheva de prouver que les accidens de sa vie avaient absorbé sa raison, et qu'au lieu de figurer parmi les littérateurs, il ne pouvait compter qu'au nombre des fous célèbres.

CHABAUD DE LATOUR (ANT.-GEORGES-FRANÇOIS), né à Paris le 15 mars 1769, d'une famille protestante, mort subitement le 20 juillet 1832, d'une attaque d'apoplexie foudroyante, fut nommé, en 1791, commandant de la garde nationale de Nîmes, et fit, en 1792, la campagne de Savoie. Revenu en France, le département du Gard l'élut au cons. des cinq-cents, en 1797. Partisan du 18 brumaire, Chabaud concourut à la rédaction de la constitution de l'an VIII; il parla ensuite pour faire décerner à Bonaparte le titre d'empereur. La suppression du tribunat, dont il était membre, récompensa mal son zèle. Néanmoins, député du Gard au au corps-législatif, il se garda bien d'y faire de l'opposition sous un homme qui n'en souffrait pas. Il applaudit au retour des Bourbons, en 1814, quoiqu'il les eût assez maltraités dans ses *Discours* au tribunat, dix ans auparavant. Chabaud fit partie de la commission chargée de la rédaction de la charte; à la chambre, il parla pour la liberté de la presse; et, au retour de Bonaparte, il se retira à la campagne. On sait qu'à la seconde rentrée du roi, les protestans du Gard se plaignirent d'être victimes d'une réaction, qu'ils comparaient à la terreur de 1794; Chabaud épousa leur cause. Il vota avec le minist. Decazes; sous M. de Villèle, il siégea avec la minorité qui hâta la révolution de 1830, et parla contre la loi du sacrilége. Lors des événemens de juillet, on le vit s'empresser d'arborer à Nîmes les couleurs nouvelles, et remplacer les autorités expulsées; le collége d'Uzès l'envoya à la chambre au commencement de 1831; mais il ne fut pas réélu six mois après. Chabaud était l'un des propriétaires du *Journal des Débats*. M. Guizot, dans un discours prononcé sur sa tombe, l'a loué de son attachement à la révolution et aux idées de 1789.

CHALLAN (ANTOINE-DIDIER-JEAN-BAPTISTE), né à Meulan (Seine-et-Oise), le 19 septembre 1754 du procureur du roi au bailliage de la même ville, mort en 1831, étudia avec activité dans sa jeunesse les mathématiques et le dessin : dès l'âge de 18 ans, il fut professeur de géométrie au collége de Pont-de-Vaux; plus tard il fit son droit, fut reçu avocat, et succéda à son père dans la place de procureur du roi, qu'il exerça pendant 12 ans. A l'époque de la révolution, il fut commandant de la garde nationale, puis maire à Meulan. Lors de l'Assemblée constituante, Challan, nommé procureur général du département de Seine-et-Oise, développa une grande énergie et beaucoup de talens administratifs. Sous le régime de la terreur, il languit onze mois en prison; la cause de son arrestation était son amitié pour Lebrun, depuis consul. A sa sortie de prison il goûta peu de temps les charmes de la liberté; il fut mis en réquisition et amené par des gendarmes à Versailles, pour y être président du tribunal criminel, fonctions qu'il remplit de manière à se concilier une estime si générale, qu'à l'époq. de l'élect. des Cinq-Cents, il fut élu par le collége élect. de Versailles. Depuis il fut memb. du tribunat, et, dans ces assemblées, il travailla aux divers codes. Après la dissolution du tribunat, il passa au corps législatif. En 1814, applaudissant à la ruine de Napoléon, il rédigea lui-même l'acte de déchéance, puis, député en 1814, il se déclara contre la liberté de la presse. Il obtint alors des lettres de noblesse ainsi que la croix d'officier de la Légion-d'Honneur. Il a publié : *De l'Adoption considérée dans ses rapports avec la loi naturelle et la politique*, in-8, 1801; *Rapport sur les moyens de concourir au projet de la société d'agriculture de la Seine*, *relatif au perfectionnement des charrues*, avec quatre planches, in-8, 1802; *du Rétablissement de l'ordre en France*, in-8, 1814. Challan a fait aussi, en 1814, une brochure intitulée : *Réflexions sur le choix des députés*

CHALMERS (GEORGES), membre de la société royale de Londres, de la société royale d'astron., etc., m. en janv. 1826, secrétaire-général de l'administration-génér. du commerce de la Grande-Bretagne, était né en Écosse vers 1744. Au sortir de ses études, qu'il fit au collége d'Aberdeen, il vint suivre les cours de droit de la faculté d'Édim-

bourg, et alla s'établir avocat à la Nouvelle-Angleterre (Amérique septent.). La guerre de l'indépendance l'obligea à revenir dans la Grande-Bretagne, et il ne tarda pas à obtenir un emploi dans l'administration du commerce. Chalmers a publié un assez grand nombre d'ouvr. sur des matières de politiq., d'histoire et de littérat.; et on lui attribue beaucoup de brochures anonymes écrites sous l'influence administrative ou pour la défense des actes ministériels. Voici les titres de ses travaux les plus importans : *Annales politiq. des colonies unies depuis leur établissement jusqu'à la paix de* 1763, in-4, 1780; *État des forces comparatives de la Grande-Bretagne*, etc., 1782, in-4, 1786, in-8 : plus. fois réimpr. avec augmentations, et en dern. lieu sous le titre d'*Aperçu historique*, etc., 1813, in-8; trad. en franç. sous le titre d'*Analyse*, etc., Londres (Paris), 1789, in-8; *Vie de Daniel de Foe*, 1790, in-8; *Collection des traités entre la Grande Bretagne et d'autres puissances*, 1790, 2 vol. in-8; *Vie de Thom. Ruddiman*, 1794, in-8; *la Calédonie*, ou *Précis historique et topographique sur le nord de l'Angleterre*, Edimbourg, 1807-13, 2 vol. in-4 : deux autres volumes devaient être publ.; *Précis chronol. sur le commerce et les valeurs monnayées d'Angleterre*, etc., 1810, in 8. G. Chalmers a publié en outre des édit. des ouv. de J. Davies, d'A. Ramsay, de D. Lindsey et de G. King, précéd. des *Vies* des auteurs.

CHAMBURE (AUGUSTE LE PELLETIER de), colonel, né à Viteaux le 30 mars 1789, mort à Paris en 1832, se fit remarquer d'abord en Espagne, où il reçut la décoration de la Légion d'Honneur. Il ne quitta ce théâtre que pour passer dans le nord de l'Europe, où il fit bientôt partie de la garnison de Dantzig. Durant ce siége mémorable, placé à la tête d'une compagnie franche surnommée *l'infernale*, Chambure, au milieu d'une poignée de braves, se dévoua souvent aux plus téméraires actions. Après la capitulation, il quitta le gén. Rapp, et alla rendre son épée au prince de Wurtemberg. Envoyé à St-Pétersbourg comme pris. il revint en France en 1815, et fit la camp. en qualité de commandant des voltigeurs de l'un des corps francs de la Côte-d'Or. Mis en jugement, sous la restauration, il fut condamné à mort; un second jugement le condamna aux fers quelque temps après. Le lieutenant-colonel Chambure se retira en Belgique. Enfin il fut amnistié par ordonnance du 26 juillet 1820. La restauration ayant disparu en 1830, il fut rappelé à l'activité avec le grade de colonel d'état-major. Bientôt après il devint premier officier d'ordonnance du ministre de la guerre, et il occupait cet emploi à l'époque de sa mort. Il avait été décoré de la croix d'officier légionnaire le 21 mars 1831.

CHAMEROY (JEAN-NICOLAS), né à Corgiron, dans le diocèse de Langres, en 1789, d'une famille pauvre, mais vertueuse, fit ses études à Langres sous le digne abbé Boudot, et à Troyes sous l'abbé Lucot, auquel le pays doit d'excellens élèves. Chameroy, d'abord disciple, fut enfin, en 1814, successeur d'Herluison : cette année même il fut fait prêtre. La société de St-Sulpice, dans laquelle il était entré, le nomma d'abord directeur de son séminaire de seconde classe à Viviers, et bientôt supérieur de celui de St-Charles, à Avignon. On ne saurait croire tout le bien que l'abbé Chameroy fit dans ce pays, de 1823 jusqu'à sa mort, en 1832.

CHAMON. Pag. 557, 2e col., *lisez :* CHAMAN.

CHAMROBERT (FÉLIX PIERRE ou plutôt PETRI de), rédacteur sténographe du *Moniteur*, né en 1795 à La Charité-sur-Loire, d'une ancienne famille, originaire de Venise, et établie dans le Bourbonnais dès le 13e S., était fils aîné d'un avocat qui eut quelque célébrité dans le départem. de la Nièvre. Admis gratuitem. au lycée de Bourges, il fut nommé à 16 ans, régent de mathématiques au collége de sa ville natale. La nouv. organisat. des établissem. universitaires, en 1814, l'ayant privé de cet emploi, il se rendit à Paris, sur l'invitation d'un protecteur, n'y trouva pas ce dont on l'avait flatté, et demeura sans ressources, ne pouvant rien attendre de son père, vieux, pauvre et chargé de famille. Il prit alors le parti de s'enrôler dans un régiment dont un de ses oncles était major (lieuten.-colonel), et servit jusqu'au licenciement de l'armée. Ayant obtenu alors son congé, non sans peine, il séjourna quelque temps à Bourges, où un officier portug., homme de mérite, lui apprit sa langue. Chamrobert, quoique jeune encore, possédait déjà les langues angl., ital., et espagn., qui, avec l'état de typographe qu'il voulut apprendre à la même époque, devaient lui servir de ressource, lorsqu'il vint, bientôt après, se fixer à Paris. Il fut accueilli facilem. dans les journaux de la capitale, à raison de l'habileté qu'il avait acquise, d'abord comme compositeur (typographe), puis comme correcteur. Avant même d'être parvenu à cette dern. améliorat. dans son état, il avait fait venir près de lui sa mère et sa plus jeune sœur, pour partager avec elles une chétive, mais honorable existence. Afin d'ajouter au produit de ses veilles, il travaillait tout le jour comme lecteur d'épreuves chez un imprimeur, ne donnant au plus que trois heures au sommeil. Cependant, malgré son excessive modestie, on devina sa capacité, et à son tour il devint journaliste. Dès ce moment il préleva annuellem. sur ses honoraires, encore modiq., une somme de 500 francs pour son vieux père, à qui il fit cette pension jusqu'à son décès (1824). A force d'énergie, F. de Chamrobert avait vaincu l'adversité; mais aussi sa vie s'était consumée prématurém. : il continuait de mettre, même dans les trav. entrepris comme délassem., une activité dévorante, symptôme du mal auquel il devait succomber dans sa 32e année. Il mourut à La Charité, d'une phthisie pulmonaire, le 4 nov. 1827. Outre sa coopération à div. journ. (notamm. celui *des villes et campagnes, l'Indépendant* et le *Moniteur*, dont il a rédigé plus. vol. de *Tables*), on lui doit un petit roman, publ. sous l'anonyme (1818, 2 v. in-12), comme trad. de l'angl., et des *Trad.* également anonymes de 5 ou 6 ouvr. en cette langue, notamment le roman de *Redwood*, dont son frère a publié la 2e édition.

CHAMPOLLION (JEAN-FRANÇOIS), dit *le Jeune*, né à Figeac (Lot) en décembre 1790, quitta de bonne heure son pays natal. Champollion-Figeac, ou l'aîné, son frère, auteur de l'*Histoire des Lagides*, établi à Grenoble, l'appela auprès de lui, et lui fit suivre sous ses yeux les cours du collége de cette ville. Le jeune Champollion, rendant visite avec son frère au préfet de l'Isère, aperçut dans son appartement trois ou quatre figurines égyptiennes. Une sorte de vocation se déclara soudain en lui. Ses camarades de collége attestent que dès-lors, c'est-à-dire avant l'âge de 12 ans, on le surprenait souvent à tracer sur les marges de ses cahiers des figures bizarres auxquelles il donnait le nom de caractères hiéroglyphiques. Le préfet voyait avec plaisir ses premiers essais. Il était digne de prévoir ce qu'ils annonçaient pour l'avenir : c'était le grand mathématicien Fourier. En 1807, Champollion vint à Paris, et sa principale occupation fut de suivre le cours d'arabe de M. de Sacy. Conduit un jour à l'Abbaye-aux-Bois, chez l'abbé de Tersan, il put contempler à loisir sa riche collection d'antiquités orientales. Il se livra alors à l'étude de la langue copte, que l'abbé de Tersan lui fit envisager comme le premier pas à faire dans la route qu'il désirait parcourir. Champollion n'avait pas vingt ans, lorsqu'il fut nommé en 1809 professeur d'histoire à la faculté de Grenoble. Mais la pensée de l'Égypte le poursuivait toujours au milieu de ses nouvelles fonctions. Il se procura des caractères grecs et coptes, et imprima l'*Introduction*, puis les deux

premiers volumes d'un ouvrage intitulé : l'*Égypte sous les Pharaons*. Ce travail gigantesque devait embrasser l'antique Égypte tout entière, sa géographie et son histoire, sa religion, son commerce et ses mœurs. Mais la politique interrompit quelque temps ses travaux. Partisans de Bonaparte pendant les cent-jours, les deux Champollion furent ensuite exilés à Figeac ; cepend. ils obtinrent la permission de revenir à Paris. Dix-huit mois après son retour, Champollion le jeune écrivit à M. Dacier une *Lettre* dans laquelle il lui faisait part du premier résultat de ses découvertes. La publication de cette *Lettre*, dans le *Journal des savans* d'octobre 1822, eut pour effet principal de donner une base historique certaine à la fondation des principaux monumens de l'Egypte. Les zodiaques publiés par la commission d'Égypte appartenant aux monumens de l'époque grecque et romaine, la question, si débattue alors, de l'antiquité du zodiaque de Denderah brilla d'un nouveau jour. Le célèbre Fourier se préparait à donner sur ce sujet des mémoires dans lesquels il reproduisait diverses opinions avancées par Dupuis. Mais déjà MM. Biot et Letronne avaient, par des raisons astronomiques et historiques, commencé à prouver l'origine récente de ce monument. Les travaux de Champollion vinrent confirmer leurs aperçus. La démonstration parut évidente, lorsqu'il fit remarquer le nom d'un empereur romain sur le zodiaque même de Denderah. En 1824, Champollion fit paraître son *Précis du système hiéroglyphique*, dans lequel il présente les bases de sa méthode. Ce n'était qu'une ébauche imparfaite : mais on était convaincu que son auteur n'arrêterait pas là ses travaux. Paris ne possédait encore qu'un petit nombre de monumens égyptiens. Une heureuse circonstance ayant mis Champollion en relation avec le duc de Blacas, celui-ci apprit de sa bouche le vif désir qu'il avait d'aller étudier en Italie la riche collection de M. Drovetti, acquise par le roi de Sardaigne. Il présenta le jeune savant à Louis XVIII, et lui procura les fonds nécessaires à son voyage, qu'il commença au printemps de 1824. De retour, en 1826, de ce voyage d'Italie, Champollion brûlait du désir d'explorer enfin de ses propres yeux cette terre d'Egypte à laquelle il avait consacré toutes ses pensées. L'expédition scientifique de 1828, dont Champollion fut le guide et le soutien, est sans contredit la plus féconde en résultats qu'on ait entreprise en ce genre. Outre ses manuscrits, ses remarques particulières, il rapporta 2,400 dessins de monumens. Toutes les peintures, tous les bas-reliefs, ainsi que leurs légendes, qu'il put découvrir dans la Nubie, dans la Haute-Égypte et dans la ville de Thèbes, furent figurés ou décrits avec détail. Les tombes royales, leurs vastes galeries n'échappèrent pas à ses recherches. Craignant de lasser la patience des jeunes dessinateurs ses compagnons de voyage, il traça lui-même une grande partie des dessins qu'il rapporta en France. Ces fruits précieux des travaux de Champollion ont la forme d'un ouvrage complet, écrit avec clarté, et dont pas une seule idée ne sera perdue. Le jeune conquérant de la science hiéroglyphique n'emporta donc pas avec lui dans la tombe le prix de ses conquêtes, et il put dire : « Quoi qu'il arrive, j'aurai toujours laissé ma carte de visite à la postérité. » De retour à Paris, au mois de mars 1830, Champollion s'occupa de la composition d'une *Grammaire égyptienne*. Elle venait d'être terminée, sauf un chapitre, quand les atteintes du mal qui l'enleva arrachèrent la plume de ses mains. Depuis le 24 janvier 1832, jusqu'au 4 mars, jour de sa mort, il ne traîna plus qu'une vie languissante. On connaît le noble désintéressement, la délicatesse, l'extrême obligeance, le caractère aimant et généreux de Champollion. Il nous reste à indiquer ses principaux ouvrages : *Observations sur le catalogue des manuscrits copiés au Musée Borgia, à Velletri*, par Geo. Zoega, extrait du *Magazin encyclopédique*, Paris, 1811, in-8; *l'Égypte sous les Pharaons*, ou *Recherches sur la Géographie, la Religion, la Langue et l'Histoire de l'Égypte avant l'invasion de Cambyse*, Grenoble et Paris, 1814, 2 vol. in-8, avec une carte ; *Lettres sur les odes gnostiques attribuées à Salomon*, adressées à Grégoire, extraites du *Magazin encyclopédique*, Paris, 1815, in-8 ; *Observations sur les fragmens coptes* (en dialecte baschmourique), de l'Ancien et du Nouveau-Testament, publiés par W.-F. Engelbreth, à Copenhague, extrait des *Annales encyclopédiques*, Paris, 1818, in-8; *Lettre à M. Dacier*, relative à l'alphabet des *Hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens pour inscrire sur leurs monumens les noms des souverains grecs et romains*, Paris, 1822, in-8, avec 4 planches; *Panthéon égyptien, Collection de personnages mythologiques de l'anc. Égypte, d'après les monumens, avec un texte explicatif*, 1823, 30 livraisons formant 2 vol. in-4, avec 200 planches ; *Lettres à M. Letronne sur l'explication phonétique des noms de Pétémenon et de Cléopâtre, dans les hiéroglyphes de la momie*, rapportée par M. Calliaud, 1824, in-8; Deux *Lettres à M. le duc de Blacas d'Aulps, relatives au Musée royal égyptien de Turin*, 1824-26, 2 parties in-8, avec atlas ; *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, ou *Recherches sur les élémens premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes*, 1824, avec planches, réimprim. en 1828 ; *Catalogue des papiers égyptiens du Musée du Vatican*, 1826, in-4 ; *Explication de la principale scène peinte des papyrus funéraires égyptiens*, 1826, in-8 ; *Aperçu de la découverte de l'alphabet hiéroglyphique egyptien*, 1827, in-8.

CHANUT (Antoine), prêtre sulpicien, né en 1764 dans le diocèse de Clermont, mort le 26 décembre 1829, entra de bonne heure dans la congrégation de Saint-Sulpice. Directeur du séminaire de Tulle au moment de la révolution, il ne quitta point la France, et exerça en secret le ministère dans son pays. Mais, arrêté, puis déporté à Bordeaux avec plusieurs autres prêtres et renfermé dans le château de Ham, il ne reprit ses fonctions ecclésiastiques qu'après la terreur. Lors du rétablissement des séminaires, il fut chargé de la direction de celui de Saint-Flour, puis de celui de Clermont. La compagnie de Saint-Sulpice ayant été dissoute, Chanut devint curé de Notre-Dame du Port à Clermont. En 1814, il reprit ses fonctions de directeur du grand séminaire, et fut ensuite nommé supérieur de celui de la Solitude à Issy, près Paris, où reposent ses restes, protégés par le souvenir de ses vertus.

CHAPTAL (Jean-Antoine), comte de Chanteloup, né à Nosaret (Lozère), le 5 juin 1756, mort en 1832, fit ses premières études à Mende, sous les Doctrinaires, et les termina à Rhodez, où il eut pour professeur de rhétorique Dumonchel, depuis recteur de l'université de Paris. Sorti de Rhodez, Chaptal se rendit à Montpellier auprès d'un de ses oncles, qui depuis cinquante ans exerçait la profession de médecin. Ce fut sous ses auspices qu'il se livra à l'étude de la médecine, et surtout des sciences naturelles : sa *Thèse* de bachelier *sur les Causes des différences parmi les hommes*, eut trois éditions. Chaptal vint passer ensuite quatre années à Paris, où il se lia intimement avec Cabanis, Roucher, Lemierre, Delille, Fontanes, etc. ; il ne s'occupait plus que de littérature et de philosophie, lorsqu'à son insu les états de Languedoc créèrent pour lui une chaire de chimie à Montpellier. Ses cours furent suivis par de nombreux auditeurs, pour lesquels il publia 3 vol. d'*Élémens de Chimie*, qui furent bientôt traduits dans toutes les langues. Les états de Languedoc, qui n'administraient l'agriculture, le commerce et les arts que d'après ses

conseils, demandèrent pour lui, en 1787, le cordon de Saint-Michel et des lettres de noblesse, qui furent accordés. Chaptal, héritier de son oncle, employa sa fortune à former des établissemens qui manquaient à la France. Il est un des principaux auteurs de la fabrication de l'acide sulfurique; c'est lui qui composa le premier alun artificiel que le commerce ait connu; on lui doit également l'*Art de la teinture du coton en rouge d'Andrinople ;* et il apprit aux ingénieurs à remplacer les pouzzolanes d'Italie par les terres ocreuses calcinées. Lorsque la république française vit déployer contre elle toutes les forces de l'Europe, Chaptal parvint à faire fabriquer à la seule poudrerie de Grenoble trente-cinq milliers de poudre par jour ; et, dans le court espace d'un an, les différens établissemens de ce genre approvisionnèrent nos arsenaux de vingt-deux millions de salpêtre, et de treize millions de poudre. A la même époque, on organisa l'École Polytechnique, et Chaptal fut nommé collaborateur des Monge, des Fourcroy, des Guyton de Morveau. Lorsque les besoins de la nation, en poudres et salpêtres, furent remplis, Chaptal obtint la permission de retourner à Montpellier pour y organiser l'École de médecine, où le gouvernement lui avait donné la chaire de chimie. Vainement le fameux Washington lui avait-il écrit trois lettres pour l'inviter à venir s'établir aux États-Unis. En 1793, la reine de Naples l'avait invité aussi à se réfugier dans ses états. Dès 1788, le chevalier Belluga, qui négociait à Paris pour l'Espagne, lui avait proposé d'y transporter ses fabriques. Chaptal aima mieux courir toutes les chances d'une révolution orageuse. Après avoir demeuré quelques années à Montpellier, il revint à Paris en 1798, et fut nommé membre de l'institut. Fixant sa demeure dans la capitale, il y forma des établissemens de produits chimiques, cédés par la suite à son fils. Lors de la révolution du 18 brumaire, il devint conseiller-d'état ; huit mois après, le premier consul lui confia le portefeuille de l'intérieur. Au mois d'août 1804, s'il fut remplacé au ministère de l'intérieur par Champagny, du moins l'empereur le nomma sénateur, et bientôt après grand-dignitaire et trésorier du sénat. Chaptal publia à cette époque le *Traité de chimie appliquée aux arts*, 4 vol., et un traité particulier sur l'*Art de faire le vin*, 1 vol. A l'époque difficile où de grands événemens allaient changer les destinées de la France, Chaptal fut envoyé à Lyon pour se concerter avec les autorités de la 19me division, à l'effet de défendre le pays contre l'invasion de l'étranger. La révolution arrivée à Paris le 30 mars 1814 mit un terme à cette mission. Revenu à son poste, quoiqu'il eût adhéré aux actes du sénat, il ne fut point employé par Louis XVIII. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma directeur-général du commerce et des manufactures, ministre-d'état et pair de France : ce qui ne l'empêcha point, après le retour du roi, d'être compris dans la réorganisation de l'institut, et nommé successivement membre du conseil général des hospices, du conseil des prisons et du conseil d'agriculture. L'ordonnance du 5 mars 1819 l'appela même à siéger à la chambre des pairs. Indépendamment des ouvrages déjà mentionnés, Chaptal publia un traité, en 1 vol., sur l'*Industrie française*. On y trouve tous les renseignemens statistiques parvenus au ministère, depuis 1800 jusqu'en 1812, et les principes d'administration qui peuvent, selon Chaptal, assurer la prospérité de l'agriculture, du commerce et de l'industrie en France.

CHARDON (Simon), dit *de La Rochette*, du lieu où il naquit en 1753 (département de la Lozère), m. à Paris le 18 sept. 1824, a été laissé dans un injuste oubli par toutes les biographies publiées jusqu'à ce jour. Chardon, qui était lié intimement avec A.-A. Barbier, et qui avait été son collègue à la commission temporaire des arts, fut chargé en 1807 de visiter les dépôts littéraires formés dans plusieurs départemens, pour en constater l'état. Outre ses *Mélanges de critiq. et de philologie*, Paris, 1813, 3 v. in-8, on doit à Chardon : *Vie de la marquise de Courcelles, écrite en partie par elle-même..., suivie de ses Lettr. et de la Correspondance ital. de Greg. Leti, relative à cette dame, avec la trad. franç.*, etc., ib., 1808, in-12; des éd. du *Semelion* du marquis de Belle-Isle (1807), du *Jardin des racines grecques* (1808), de l'*Histoire secrète du card. de Richelieu*, etc. (1808), de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine* (1811). — Un autre Chardon, cons. de 2e classe à la cour des comptes, mort en 1833 à Corcellas près Conchas (Saône-et-Loire), chez son frère le curé de Montcerin, avait été condisciple de Napoléon et de son frère Joseph.

CHARLIER (Pierre-Jacques-Hippolyte), pieux et savant prêtre, né à Noisy-le-Grand, près Paris, en 1757, montra de bonne heure une véritable passion pour l'étude. Son père, qu'un emploi assez important dans les fermes avait mis à même de rendre quelques services aux jésuites au moment où on les chassait de France, eut ainsi occasion d'être connu de M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui devint le protecteur de son fils et le plaça successiv. au collége du Plessis, au sémin. des Trente-Trois et à celui de St-Magloire. A la mort de M. de Beaumont (1781), M. de Juigné crut trouver dans l'héritage de son prédécesseur l'obligation de s'attacher l'abbé Charlier, et, en 1784, il lui donna un logement à l'archevêché, le mit au nombre de ses secrétaires, et lui confia le soin de la bibliothèque de son palais. Le jeune abbé, n'aidant ses confrères au secrétariat que dans les momens pressés et jouissant d'un grand loisir, fit d'immenses lectures de tout genre pendant plus de huit années, et acquit une érudition aussi profonde que variée. Les langues grecque, latine, hébraïque, la bibliographie, la géographie, l'histoire, la chronologie, les diverses branches de la science ecclésiastique, l'histoire naturelle même, il cultiva tout avec succès. Lorsque tant de prêtres cherchèrent sur le sol étranger un asile contre les fureurs de la révolut., l'abbé Charlier, dont la foi était sincère et la piété pleine de chaleur, prit la détermination courageuse de ne point quitter la France, où son ministère allait devenir plus utile que jamais aux catholiques qui auraient conservé le besoin et le désir des secours spirituels. La ville de Saint-Denis principalem. fut le théâtre de son zèle. Toutes les semaines, dans les temps les plus difficiles, il allait y consacrer deux ou trois jours à la périlleuse mission qu'il avait recherchée. Trouvant en lui-même sa récompense, on le vit, lorsque le calme fut rétabli, refuser, comme il l'avait déjà fait avant la révolution, plus. places de vicaire-général. Il se contenta d'être utile en se chargeant, au moment du concordat, de préparer les matériaux nécessaires pour la confection de la liturgie. Sa m., arrivée en 1807, fut encore un sacrifice fait à l'accomplissement de ses devoirs. Ayant appris à Paris qu'une sœur de la Charité de St-Denis, dont il avait la confiance, était dans un état inquiétant, il se mit en route sur-le-champ à pied, malgré une maladie déjà déclarée chez lui-même : il arriva épuisé à l'Hôtel-Dieu de St-Denis, se mit au lit et ne se releva plus. Tout le monde le pleura dans la ville et dans les villages voisins, dit une *Notice* de 16 p. in-8, signée *J.-B.-A. Boucher, prêtre.* Cette *Notice* fait connaître un assez grand nombre d'ouvrages de Charlier, parmi lesquels nous citerons : *Abrégé chronologiq. pour servir à l'histoire de l'église gallicane pendant la tenue de l'assemblée nationale*, Paris, Crapart, 1791, in-8; *Dispositiones canonicæ fideliter excerptæ è variis apostolicis litteris Pii VI, annis* 1791 *et* 1792, ibid., Crapart, 1792, in-8; la 3e édition, entièrem. refondue de l'*Abrégé de la géogr. univ.*, etc., du Guthrie, Paris, Hyacinthe Langlois, 1803, gros in-8. C'est lui qui a rédigé dans le *Pas-*

torale parisiense de Revers, chanoine de Saint-Honoré (Paris, Simon, 1786, 2 vol. in-4), la *Series historica episcoporum et archiepiscoporum parisiensium*. C'est encore lui qui publia, après l'avoir considérablem. corrigée, la traduction en vers latins, par ce même chanoine, du *Poème de la Religion* de Racine le fils. Voy. REVERS dans ce *Dictionnaire*.

CHARPENTIER (HENRI-FRANC.-MARIE, comte), lieutenant-général, né à Soissons le 23 juin 1769, mort le 14 octobre 1833, âgé de 63 ans, dans sa terre d'Oigny, près Villers-Cotterets, débuta comme capitaine dans le premier bataillon des volontaires de l'Aisne, et fit ainsi, à l'armée du Nord, les campagnes de 1792 et 1793. Nommé adjudant-général chef de bataillon lorsque les Français firent lever le blocus de Mauheuge, il se signala dans les prem. opérations sur la Sambre, et le 10 juin 1794, parvint, sur le champ de bataille, au rang de colonel. En 1795, il fut chargé d'apporter au gouvernem. les drapeaux de la garnison autrichienne de Luxembourg. Charpentier passa en Italie en 1799, et, le 26 mars, sous les murs de Vérone, il obtint le grade de général de brigade. Chargé du commandement d'une division à la Trebia, il eut un cheval tué sous lui. Il eut également deux chevaux tués sous lui à la bataille de Novi; et enfin, dans une reconnaissance sur Mondovi, il reçut un coup de feu au travers du corps qui l'obligea de rentrer en France, où il eut le commandement de la quinzième division militaire. Rappelé en Italie en 1800, il fut nommé général de division et chef de l'état-major-général de l'armée sous les généraux en chef Moncey, Murat, Jourdan, Masséna et sous le prince Eugène, vice-roi d'Italie. En 1809, après la bataille de Wagram, Charpentier fut créé comte de l'empire. En février 1812, on le nomma de nouveau chef de l'état-major-gén. de l'armée d'Italie, 4e corps, puis, le 28 juillet, gouverneur-général de la province de Witepsck, et ensuite de celle de Smolensk. En 1813, il commandait la 36e division, qui contribua si efficacement au gain de la bataille de Lutzen; le surlendemain, l'empereur le nomma grand'croix de l'ordre de la Réunion. Après de nouveaux services, nommé command. du 11e corps d'armée, sur la rive gauche du Rhin, il le réorganisa, et fut appelé dans la garde impériale. En 1814, à la tête d'une division de la jeune garde, il chassa de Fontainebleau les Cosaques et la colonne autrichienne, qui s'étaient emparés de cette ville. Le 9 mars, il enleva de vive force le village de Clacy, dans le département de l'Aisne. Après le retour du roi, Charpentier fut chargé de l'inspection de l'infanterie de la 7e division militaire, décoré de la croix de St-Louis le 8 juillet, et le 27 décembre suivant nommé grand-officier de la Légion-d'Honneur. C'était le plus ancien des chefs d'état-major de l'armée.

CHARRIER DE LA ROCHE (LOUIS), évêque de Versailles, né à Lyon le 17 mai 1738, d'une famille originaire d'Auvergne, qui comptait parmi ses membres un médecin de Henri IV, mort le 17 mars 1827, âgé de 89 ans, fit ses études ecclésiastiques à Paris, y reçut le doctorat, et obtint un canonicat dans le chap. noble d'Ainsi. M. de Montazet, archevêque de Lyon, lui donna des lettres de grand-vicaire. Membre de l'assemblée nationale, Charrier s'éleva contre la proposition de ne considérer le mariage que comme un acte civil. Cependant, après la publication de la constitution civile du clergé, il accepta le siége de Rouen; mais bientôt il se retira dans sa famille. Incarcéré en 1793, il allait être traduit devant le tribunal révolutionnaire, lorsque les pauvres sur lesquels il avait tant de fois répandu les largesses de sa charité, obtinrent sa liberté. Evêque de Versailles en 1802, il rétracta publiquement ses erreurs. Le premier consul le nomma en même temps son premier aumônier. Charrier a légué à son séminaire la plus grande partie de sa fortune. Ses principaux ouvrages sont : *Réfutation de M. Asseline, évêque de Boulogne*, 1791, in-8; *Questions sur les affaires présentes de l'Eglise de France*, 1791, in-8; *Examen des principes sur les droits de la religion, la juridiction et le régime de l'Église catholique*, in-8; *Lettres à M. Maultrot sur la religion*, 1791, in-8; *Lettre pastorale aux fidèles de mon diocèse*, 1791, in-8; *Quels sont les remèdes aux malheurs qui désolent la France*, 1791, in-12.

CHASSELOUP-LAUBAT (le marquis de), lieut.-gén., pair de France, m. en 1833, a publié des *Essais sur quelques parties de fortification et d'artillerie*.

CHAT ou CHAPT. *Art. nul.* V. RASTIGNAC.

CHATEAUBODOT (le comte de), colonel du 2e régiment de dragons, commandeur de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, mort à Paris en 1833, est surtout connu comme président du premier cons. de guerre permanent de la 1re div. mil., auquel on déféra, pendant la mise en état de siége, le jugement des révoltés du mois de juin 1832. Son impartialité, et la dignité qu'il apporta dans l'exercice de ces pénibles fonctions, lui méritèrent des éloges même de la part des journaux républicains.

CHATILLON (N.), poète, connu par quelques vers écrits sous l'inspiration d'un goût pur et d'un talent facile, était sous-chef dans l'administrat. de la loterie royale. Il m. à Paris en 1826, à l'âge de cinquante ans, membre de l'acad. de Dijon. Nous citerons de lui : *Epître aux Muses*, couronnée à l'acad. des Jeux-Floraux le 3 mai 1821, in-8 d'une feuille; *la Chemise*, conte, et *les Derniers Adieux du poète*, élégie, Paris, A. Leroux, 1825, in-8, d'une feuille. — Un autre CHATILLON, chef de bureau au ministère des affaires ecclésiastiques, mort en 1832, rédigeait depuis 1820 l'*Almanach du clergé*, recueil qui aurait pu être utile, si Chatillon avait su lui donner au moins le mérite de l'exactitude.

CHAUSSIER (FRANÇOIS), célèbre professeur à la faculté de médecine de Paris, médecin en chef de l'hospice de la Maternité, membre de l'institut et de plus. autres sociétés sav., né à Dijon le 13 juillet 1746, m. à Paris le 19 juin 1828, exerça d'abord l'art de guérir dans sa ville natale, fut nommé successivem. professeur d'anat., de physiol., de chimie et de matière médicale, par les élus des états de Bourgogne et par l'acad. de Dijon, dont il devint secrétaire perpétuel. Il obtint bientôt une telle réputation qu'il fut appelé à Paris, en 1794, pour s'occuper avec Fourcroy des moyens de rétablir l'enseignem. de la médecine sur un plan plus régulier que celui qui avait été suivi jusque-là. Le travail qu'il fit à ce sujet, et dont il discuta tous les articles avec les membres de la commission de l'instruct. publique, servit de base à l'organisat. de la nouvelle école qui fut décrétée, et dont il fut nommé professeur. Placé dès-lors sur un théâtre digne de son talent, Chaussier employa dans son cours d'anatom. la nouvelle nomenclature dont il se servait depuis plusieurs années à Dijon; il donna aussi une grande impulsion à l'étude de la physiologie, en faisant connaître les principes et la marche qu'il avait adoptés, et c'est en partie aux observations de ce savant profess. que l'on doit le degré de perfectionnem. où cette science est parvenue de nos jours. Non moins habile dans la pratiq. que dans l'enseignem., Chaussier joignait au talent de bien saisir les indicat., celui de choisir avec une rare sagacité les moyens susceptibles de les bien remplir: il fut considéré pendant toute sa longue carrière comme l'un des prem. médecins de la capitale. Il avait été nommé médecin de l'école Polytechnique; et il y fit jusqu'en 1815 un cours de chimie. Outre plus. *Mém.* insérés dans l'*Encyclopédie*, dans le *Journal de Physique*, dans le Recueil de l'académ. royale de médecine, dans celui de l'acad. de Dijon, 1782, on a de lui, entre autres ouvr. : *Méthode de traiter les morsures*

des animaux enragés et de la vipère, suivie d'un précis sur la pustule maligne, Dijon, 1785, in-12; *Opuscules de médecine légale*, ibid., 1789-1790, in-8; *Exposition sommaire des muscles suivant la classificat. et la nomenclature méthodique adoptées au cours d'anatomie de Dijon*, ibid., 1789, in-8; Paris, 1797, in-4; des *Tables synoptiq. de la zoonomie et zoologie, du squelette, des muscles, des artères, des veines, des lymphatiques, des nerfs, des humeurs ou fluides animaux, des solides organiques, de la force vitale*, etc., etc.; plus. fois réimpr.; *Discours prononcés aux séances publiques de la Maternité*, Paris, 1805, 1806 et 1807, in-8; *Exposit. sommaire de la structure et des différentes parties de l'encéphale ou cerveau*, ibid., 1807, in-8, avec six planches; *Recueil des programmes des opérations chimiques et phamaceutiq. qui ont été exécutées aux jurys médicaux de 1809 à 1810*, 11 cahiers in-4; *Consultations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par le sublimé-corrosif, suivies d'une Notice sur la manière de reconnaître l'existence de ce poison*, Paris, 1811, in-8; *Recueil anatomique à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'étude de la chirurgie, de la médecine, de la peinture et de la sculpture*, ibid., 1820, avec fig.; *Recueil de mémoires, consultations et rapports sur divers objets de médecine légale*, Paris, 1824, in-8, planches. Divers points de la doctrine de Chaussier sur la pathologie ou la médecine légale ont été développés dans un grand nombre de thèses. Il a laissé en MS. un *Traité de physiologie*.

CHAUVELIN (François, marquis de), fils du marquis de Chauvelin, lieutenant-général, ministre à Gênes et à Parme, ambassadeur à Turin, maître de la garde-robe du roi, et l'un des hommes les plus spirituels de son temps, sortit de l'école Militaire de Paris, pour entrer au service. Il occupait en même temps à la cour la charge de maître de la garde-robe, que son père avait possédée. Aide-de-camp de Rochambeau, il l'accompagna, en 1791, à l'armée du Nord. En 1792, la protection de Dumouriez lui procura l'ambassade de Londres, et il fut le seul des agens français nommés alors que reconnurent les cabinets étrangers. Au reste on ne lui confia cette mission que pour l'éloigner de la cour. M. de Talleyrand l'accompagnait dans son ambassade. Cependant, malgré l'habileté de son conseiller, Chauvelin, qui avait été maintenu par le gouvernement républicain, ne put se faire accréditer de nouveau près du cabinet de Saint-James, qui ne reconnut pas la révolution d'alors. L'Angleterre déclara la guerre à la république, et Chauvelin rentra en France. Envoyé avec une mission diplomatique à Florence, son départ de cette ville fut précipité; car lord Hervey déclara au grand-duc que, si l'envoyé républicain n'était pas parti dans vingt-quatre heures, il bombarderait Livourne. De retour en France, Chauvelin, noble et marquis, fut incarcéré, en dépit de son patriotisme, et ne dut son salut qu'au 9 thermidor. Retiré depuis cette époque à l'abbaye de Clairvaux, qu'il avait achetée, il y resta pendant toute la durée du gouvernement directorial. Membre du tribunat, il y combattit les entreprises du premier consul, l'institution de la Légion-d'Honneur et le budget de l'an II. Aussi, quoiqu'il eût été nommé secrétaire de l'assemblée, fut-il du nombre de ceux que les consuls indiquèrent comme devant sortir l'année suivante. Mais les électeurs de Beaune le nommèrent candidat au corps législatif. Bonaparte, dont il fit alors l'éloge, lui donna la préfecture de la Lys et la croix d'honneur. Chauvelin fut ensuite appelé au conseil d'état. Envoyé en 1812 dans la Catalogne, pour y former deux départemens, il eut le titre d'intendant général de cette province. Louis XVIII lui conféra celui de conseiller d'état honoraire, mais refusa de lui rendre son ancienne charge de maître de la garde-robe. Député de la Côte-d'Or en 1815, il fut depuis cette époque presque toujours membre de la chambre. Ses improvisations, souvent brillantes, toujours vives, harcelaient les ministres. En 1820, il lutta contre la nouvelle loi d'élections, et l'on se rappelle l'espèce d'ovation qu'il obtint du peuple, lorsque, sur la place Louis XV, on s'empressa autour de la chaise qui le portait à la chambre. Ses opinions et ses actes concoururent nécessairement à la révolution de 1830. Mais, lorsque le choléra survint de Londres à Paris, en 1832, Chauvelin, qui s'y trouvait par hasard, fut, au mois d'avril, l'un des premiers frappé de mort.

CHAUVELOT (N.), né à Beaune, Côte-d'Or, où il mourut en 1832, à 84 ans, était capitaine du génie avant la révolution; il émigra et fit la campagne des princes. Il connut, à Brunswick, Zimmermann, Gauss, etc., et luttait avec eux d'observations et de science mathématiques. L'amour du pays lui était plus cher encore que tout le reste: il y revint en 1805, et ce fut à Beaune qu'il se fixa, sans rien faire pour se rattacher au nouvel ordre de choses. Les écrits qu'il a publiés, sont: *Introduction à l'électricité*, Bayonne, 1788; *Lettre à Kant sur l'épouvantable abus qu'on peut faire de ses opinions*, Brunswick, 1797; *Nouvelle introduction à la géométrie*, 1802; *le Livre des vérités, contenant les causes de la révolution, avec une analyse raisonnée des Missionnaires français* (les révolutionnaires), Brunswick, 1795. C'est le plus curieux des écrits de Chauvelot.

CHAUVIN (N.), habile peintre paysagiste français, mort à Rome en octobre 1832, dans un âge peu avancé, s'était fixé depuis long-temps à Rome, et avait reçu la croix d'honneur dans son dernier voyage à Paris, en récompense de ses beaux tableaux de paysage.

CHAUVIN DE BOIS-SAVARY (Jacques-Auguste-Armand-Marie de SAINT-MARTIN de SAUZAYE de), né dans le département des Deux-Sèvres, fut membre du corps-législatif; en cette qualité, il vota la déchéance de Napoléon, et accepta l'acte qui rappelait les Bourbons. Réélu en 1815, il fit partie de la minorité de la chambre de cette époque. Président du collége électoral de son département en 1817, une maladie l'empêcha d'exercer ces fonctions; il vécut dès-lors à l'écart, et succomba, en février 1834, à une attaque d'apoplexie.

CHENARD (Simon), doyen des acteurs de l'Opéra-Comique, était fils d'un menuisier d'Auxerre. Né le 20 mars 1758, il fit de bonnes études musicales à la cathédrale, et, doué d'une belle voix, il résolut d'embrasser la carrière du théâtre. Après avoir débuté en province, puis à Bruxelles, il vint à Paris en 1782, et brilla dans une foule de rôles à l'Opéra-Comique, jusqu'en 1822, époque de sa retraite. Il avait fait partie de la chapelle de Napoléon et de celle du roi, et s'était fait estimer dans sa profession. Il mourut à Paris le 16 nov. 1832.

CHÊNEDOLLÉ (Charles de), né à Vire (Calvados), vers 1770, et élève du collége de Juilly, émigra au commencement de la révolution. Depuis sa rentrée en France, qui eut lieu après le 18 brum. an VIII, la carrière politique fut étrangère à ses travaux. Il les consacra à la poésie ou à l'instruct. publique, et devint inspecteur général de l'université. Son poème intitulé *le Génie de l'homme*, et plusieurs autres ouvrages, attachèrent de la célébrité à son nom. Chênedollé mourut à sa terre de Burey, près Vire, le 2 décembre 1833.

CHENEVIX (Richard), l'un des chimistes les plus distingués de ce siècle, membre de la société royale de Londres, Irlande, mort à Paris le 5 mars 1830, âgé de 60 ans, inséra de nombreux *Articles* dans les *Transactions philosophiques, le Journal de Nicholson* et le *Magasin philosophique*. Ses observations sur les systèmes minéralogiques contiennent une attaque vigoureuse contre le célèbre Werner, et une défense vraiment philosophique du

système de son rival Haüy. Elles furent d'abord publiées dans le 66e volume des *Annales de chimie*, pendant le séjour de l'auteur à Paris, en 1808 : la *Traduction* fut surveillée par Chenevix lui-même, qui y ajouta des remarques sur d'Aubuisson. Il publia : *Remarques sur la nomenclature chimique, suivant les principes des néologistes français*, 1812, in-12; *Observations sur les systèmes minéralogiques; Réplique aux observations*, 1811, in-8; *les Rivaux Mantouans*, comédie; et *Henri VII*, histoire tragique, 1812. Ces derniers ouvrages prouvent que les connaissances de Chenevix étaient variées.

CHEVARD (N.), maire par deux fois de la ville de Chartres, où il m. en 1826, à l'âge de 78 ans, après y avoir rempli d'autres fonctions honorables, s'est fait connaître avantageusement comme auteur d'une *Histoire de Chartres et de l'ancien pays chartrain*. Chartres, an X, 2 vol. in-8.

CHÉZY (ANTOINE-LÉONARD de), professeur de langue et littérature samskrite au collége royal de France, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Paris en janvier 1773, d'Antoine de Chézy, direct. de l'école des ponts-et-chaussées, mort du choléra le 31 août 1832, avait un goût décidé pour les langues orientales. Il passa de l'école Polytechnique au collége de France, et y suivit les cours de MM. Audran, Caussin, Sylvestre de Sacy, etc. Il traduisit du persan le poème *Medjnoun et Leila*, 1807, 2 vol. in-18; et publia, en 1814, un épisode, tiré du samskrit, intitulé : *Yadjnadatta-Badha*, ou *la Mort de Yadjnadatta*, in-18. La chaire de langue samskrite qu'occupa de Chézy, avait été créée pour lui par Louis XVIII, qui le nomma aussi memb. de la Légion-d'Honneur.

CHIARINI (N.), chanoine, profess. de théologie, de langues orientales et d'antiquités hébraïques à l'université, membre de plusieurs sociétés savantes, mort à Varsovie le 28 février 1831, avait fait partie du comité israélite du royaume de Pologne. Dans un ouvrage, écrit en français, il exposa il y a quelques années une théorie du judaïsme qui excita l'attention générale. M. Chlebowsk traduisit en polonais sa *Grammaire hébraïque* écrite en latin. Chiarini avait entrepris une *Traduction* du Talmud; mais il ne l'acheva point; on a trouvé parmi ses manuscrits plusieurs parties de cet ouvrage qui sont terminées; la première a été seule imprimée. Ce savant a publié, en outre, un *Recueil de poésies italiennes*.

CHIÈZE (JEAN-JÉRÔME-FRÉDÉRIC de), né à Grenoble, en 1761, d'une famille de magistrature, mort le 11 avril 1827, à Castelnaudary, fit son séminaire à Saint-Sulpice, fut employé d'abord dans les catéchismes, puis devint maître de conférence, enfin grand-vicaire de M. de Vintimille, évêque de Carcassonne. A la révolution, il refusa le serment, et resta néanmoins dans les environs de Carcassonne et de Toulouse, continuant d'y exercer son ministère. Quand on rouvrit les églises, de Chièze dirigea une maison d'éducation. Lorsque le pape Pie VII retourna en Italie, il lui demanda les pouvoirs de missionnaire. Chargé de ces nouvelles fonctions, il fit des retraites ou des missions dans les villes et les villages, dans les séminaires, dans les maisons religieuses. Ses *Discours* n'étaient pas préparés d'avance : souvent ils étaient sans ordre, mais toujours remplis d'onction et de force.

CHOLET (FORTUNÉ de), ex-sous-lieutenant, mort le 18 avril 1833, âgé de 25 ans, est connu comme poète. On cite de lui : *l'Anti-Némésis ; la Charte de 1830 en action; Madame, Nantes et Blaye*. Le titre de ses écrits annonce qu'il appartenait à l'opinion royaliste.

CHOLLET (J.-L.-LÉONARD), chef-d'escadron, était entré en 1809 dans les vélites de la garde, et fit la campagne de Russie. Lieutenant en 1814, il entra avec ce grade au 4e régiment de lanciers, d'où il passa en 1816 au 6e dragons. Dans les troubles du 5 juin 1832, le commandant Chollet sortait de la caserne de l'Arsenal à Paris, pour dissiper un attroupement qui s'était formé sur la place Mazas. Entraîné loin de ses hommes, il se trouva tout à coup environné des révoltés, et reçut un coup de pistolet que lui tira à bout portant un des forcenés qui voulaient lui faire crier *vive la république*. Il en mourut deux jours après.

CHRESTIENS (N.). Ligne 13, *lisez* Menessier.

CHRISTALDI (BÉLISAIRE), cardinal, né à Rome le 11 juillet 1764, de la famille des barons de Noha, mourut le 25 févr. 1831. Elevé au collége romain, il s'était fait recevoir doct. en droit, et avait exercé la profession d'avocat. Lorsque les Napolitains envahirent Rome, Christaldi fut nommé secrétaire de la suprême commission d'état. Il s'empressa ensuite d'aller à Venise porter ses homm. à Pie VII. De retour à Rome, il fut placé sur la liste des avoc. consistoriaux. Pendant l'invasion des Français, il vécut dans la retraite jusqu'à l'époque de son exil à Bologne. En 1814, il reprit ses fonctions d'avocat, et fut auditeur pontifical; en 1820, il devint trésorier général. Léon XII le créa cardinal en 1826, mais ne le déclara qu'en 1828. La vie de Christaldi fut consacrée tout entière à l'instruction de la jeunesse et à l'éducation des clercs, au soulagement des malheureux et à la propagation de la foi.

CIAMBERLANI (LOUIS), vice-supérieur des missions de Hollande, né en 1763 dans la Marche d'Ancône, mort à Munster le 29 janvier 1828, fut d'abord secrétaire de Brancadoro, depuis cardinal, alors nonce à Bruxelles. Ce prélat, qui était supérieur des missions de Hollande, alla des Pays-Bas dans cette contrée, où Ciamberlani l'accompagna. Il ne fut inquiété ni par Bonaparte ni par son frère Louis, qui lui accorda même, dit-on, une pension. Ciamberlani visitait souvent sa mission : étant venu, en 1815, jusqu'à Malines, où il n'y avait pas d'évêque, sa présence inquiéta le gouvernement ombrageux des Pays-Bas, et la maréchaussée le transporta brusquement en Hollande. Depuis cette époque, jusqu'à sa mort, Ciamberlani resta continuellement à Munster. Le pape lui avait annoncé, dans ses derniers jours, sa promotion à un évêché *in partibus*.

CIANTAR (le comte JEAN-ANTOINE) est, sans contredit, l'homme le plus érudit et le littérateur le plus distingué que l'île de Malte ait vu naître dans son sein. Sa famille, une des plus nobles du pays, prétendant descendre des *Paléologues*, en portait et en porte encore le nom. Le comte Jean-Antoine, né à Malte le 4 septembre 1696, fit à 15 ans un voyage en Italie pour achever ses études, et sut dès-lors capter par les charmes de son esprit la bienveillance et l'amitié des grands seigneurs et des savans de ce pays. Il y revint encore en 1721, et, de retour à Malte l'année suiv., fut nommé jurat, emploi municipal que les grands-maîtres ne confiaient qu'aux personnages les plus distingués de l'île. En 1747, il succéda au marquis de Caumont en qualité de correspondant de l'acad. royale des inscript. et belles-lettres de Paris. Quatre ans après, il devint aveugle; mais, doué d'une mém. prodigieuse et d'une grande facilité de rédaction, il dicta plus. *Opusc.* qui ont eu de la vogue en Italie. C'est pendant sa cécité que parut son édition du *Malta illustrata* d'Abela, qu'il avait continué et augmenté considérablement. Le 1er vol. fut publ. à Malte en 1772. Ciantar m. sur ces entrefaites (novembre 1778), et son fils (le comte Georges-Séraphin Ciantar-Paléologue) publia le 2e en 1780. Ciantar a composé un nombre infini d'ouvr. plus ou moins considérables en prose ou en vers. Les plus remarquables sont : *Comitis J.-Ant. Ciantar, acad. intronati, Epigrammat. lib. III*, Rome, 1737, in-4; *de B. Paulo apostolo in Melitam, siculo-adriatici maris insulam, naufragio ejecto Dissertationes apologeticæ in inspectiones anticriticas R. P. D. Ignatii Georgii de Melitensi apos-*

toli naufragio, descripto in Act. apostol., cap. 27 et 28, etc., Venise, 1738; *De antiquâ inscriptione nuper effossâ in Melitæ urbe notabili Dissertatio*, etc., Naples, 1749; *Critica de' critici moderni, che, dall' anno 1730 fin all' anno 1760, scrissero sulla controversia del naufragio di San Paolo, apostolo*, Venise, 1763.

CLAPPERTON (HUGUES), capitaine dans la marine anglaise, naquit en 1788 à Annon (Ecosse). A l'exception des sciences nautiques, son éducation fut très-négligée. Il fit son apprentissage de marine en qualité de mousse de cabane sur un bâtiment qui faisait le commerce entre Liverpool et l'Amérique septentrionale. Il devint ensuite midshipman dans la marine royale, puis lieutenant, et eut le commandement d'un schooner sur les lacs du Canada. En 1817, la flottille qui était sur les lacs fut réformée, et Clapperton revint en Angleterre avec la demi-paie de lieutenant. Quelques années après, il fut chargé d'une expédition dans l'intérieur de l'Afrique avec le doct. Oudney, qui périt victime du climat, et le lieutenant Denham, avec lequel il revint en Angleterre, où ils arrivèrent la 1[er] juin 1825, après avoir parcouru des contrées inconnues jusqu'alors aux Européens. Clapperton, élevé au grade de capitaine, repartit la même année pour l'Afrique, dans l'espoir de conclure un traité de commerce avec le sultan des Fellatahs; il arriva à Saccatoo, capitale des états de ce sultan, qui lui manqua de parole dans tous les points, et il y m. le 13 avril 1827. Son domestique, nommé Lander, parvint à sauver tous les papiers de son maître et à revenir en Angleterre. On a publ. à Londres en 1826, in-4, et 1829, in-8, la relation des deux voy. du capit. Clapperton (*Narrative*, etc., et *Journ.* etc.); la première a été trad. en franç. par MM. Eyriès et La Renaudière, Paris, 3 vol. in-8, et atlas in-4. La lecture de ces Voyag. est intéressante; mais on n'y trouve aucuns détails scientifiques.

CLARKE (le docteur ADAM), né à Magherafelt, près Londonderry, en Irlande, en 1760, se distingua dans sa jeunesse par d'heureuses dispositions qui attirèrent sur lui l'attention de John Wesley, fondateur de la secte des méthodistes, dont il devint un des coadjuteurs. Chargé par le réformateur d'aller prêcher dans diverses parties de l'Angleterre, Clarke attira partout une foule immense et eut un succès prodigieux. Cette vie nomade cessa en 1805; il revint à Londres, où, pendant plusieurs années, il se livra à l'étude de la bibliographie, science sur laquelle il publia vers cette époque plusieurs ouvrages importans. En 1807, il fut nommé garde des archives publiques, et, peu après, il publia un rapport fort remarquable sur la compilation et la continuation de ces archives. Quelques années après, il mit le sceau à sa réputation, par la publication de son fameux *Commentaire sur les saintes Ecritures*, 8 v. in-4, 1810 à 1826. Ses immenses travaux ne permettaient plus à Clarke, depuis long-temps, de prêch.; mais il surveillait les prog. du méthodisme dans toutes les parties du monde. Comme prédicateur, Clarke avait un talent remarquable; comme savant, il est peu d'hommes qu'on puisse lui comparer sous le rapport de l'étendue des connaissances, surtout dans les langues sacrées et orientales. Clarke mourut le 26 août 1832, à l'âge de 72 ans.

CLAUSADE (JEAN-PIERRE de), ingénieur en chef de 1[re] classe au corps des ponts-et-chaussées, né à Béziers le 10 septembre 1751, mort à Toulouse le 29 avril 1832, commença par se vouer au service du canal du midi, dont il fut nommé l'ingén. en chef en 1802. C'est à lui qu'on doit la plupart des améliorations apportées à ce grand ouvr., ainsi que des études ou projets de canalisation à l'effet de joindre le canal du midi avec le Tarn, de le prolonger jusqu'à Bayonne, et de le faire communiquer avec l'Agoult, près Castre.

CLEMENT VIII. Ligne 2, *lisez* : Innocent IX.

CLEMENTI (N.), célèbre pianiste, né à Rome en 1747, mort le 10 avril dans sa maison de campagne, de la vallée d'Evesham, dans le Worcestershire, à l'âge de 85 ans, a laissé une très-brillante fortune, fruit de ses longs travaux et de ses habitudes d'ordre; la Société philharmonique de Londres a voulu lui décerner un service funèbre solennel. On lui doit une foule d'*OEuvres* divers. pour le piano : une simplicité gracieuse les caractérise généralement.

CLERMONT-GALLERANDE (CHARLES GEORGES, marquis de), pair de France, né en 1744, était devenu maréchal-de-camp et inspecteur de cavalerie à l'époque de la révolution. Il émigra d'abord, mais revint bientôt auprès du roi, resta à ses côtés dans la journée du 10 août, fut enfermé pendant la terreur, et dut son salut au 9 thermidor. Ce fut lui qui, après le 18 brum., dirigea à Paris la négociation dont le but était de faire jouer à Bonaparte le rôle de Monk. Il fut compris par Louis XVIII dans la première création de pairs du 4 juin 1814, et nommé lieutenant-général en 1816. Il mourut en 1823. On a de lui des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la révolution qui s'est opérée en France en* 1789, Paris, 1826, 3 vol. in-8.

CLERMONT-TONNERRE (ANNE-ANTOINE-JULES de), cardinal, doyen des évêques de France, né à Paris le 1[er] janvier 1749, mort le 21 févr. 1830, était de la maison et de la société de Sorbonne. Au sortir de sa licence, il devint grand-vicaire de Besançon, et obtint l'abbaye de Monstier dans le diocèse de Châlons. Reçu docteur en théologie le 24 juin 1782, il fut nommé peu de temps après évêque de Châlons, en remplac. de M. de Juigné, appelé au siége de Paris. Aux états-généraux, il vota constamment avec le côté droit, et signa les *Protestations* faites par quelques membres contre les décrets de l'assemblée, et l'*Exposition des principes* que donnèrent alors les évêques de France. Le 14 janvier 1791 et le 28 mai suivant, il publia sur les matières alors controversées une *Lettre* et une *Instruction pastorales*, qui furent remarquées. Après la session, il se retira en Allemagne, signa, en 1789, l'*Instruction des évêques émigrés sur les atteintes portées à la religion*, donna sa démission en 1801, rentra en France, et ne sortit de la retraite qu'en 1814, pour entrer à la chambre des pairs. En 1817, on le nomma à son ancien siége de Châlons; mais, ce siége n'ayant pas été rétabli, la nominat. demeura sans effet. Archevêque de Toulouse en 1820, il obtint, en 1822, le chapeau de cardinal. L'année suivante, il publia de Rome, où il était allé pour le conclave, une *Lettre pastorale* qui fut déférée au conseil d'état, et supprimée par une ordonnance royale. Tout le monde sait qu'il s'opposa aux ordonnances du mois de juin 1829, sur les petits séminaires et les jésuites; sa réponse au ministre des affaires ecclésiastiques : *Etiamsi omnes, ego non*, est historique. Malgré son grand âge, il voulut encore assister au conclave de 1830; mais, dans le voyage, il se démit le col du fémur, et revint dans son diocèse, sans espoir de guérison.

CLOVIS I[er]. Ligne 7, *lisez* : Syagrius, fils du comte Ægidius, etc.

COCHRANE (Sir ALEXANDRE-INGLIS), amiral anglais, mort à Paris, le 26 janvier 1832, entra de bonne heure au service, et se distingua dans l'expédition d'Egypte par son courage, son habileté et ses connaissances. En 1805, il prit une part glorieuse à l'affaire qui eut lieu devant St-Domingue, où les Français furent défaits. Pendant la guerre d'Amérique en 1813, il conduisit les opérations maritimes sur tout le littoral américain. Enfin, en 1821, il avait été nommé commandant en chef à la résidence de Plymouth. Sir Alexandre-Inglis reçut, à trois différentes fois, les remerciemens du parlement pour les services qu'il avait rendus à la patrie.

COELN (DANIEL-GEORGES-CONRAD de), doc-

teur et professeur en théologie, né à Œrtinghausen, dans la principauté de Lippe-Detmold, en 1788, mort à Breslaw le 14 février 1833, étudia d'abord dans sa ville natale. Il se rendit en 1807 à l'université de Marbourg, qu'il quitta en 1809 pour aller à Tubingen étudier la théologie luthérienne. Parvenu au doctorat en 1817, il fut l'année suivante nommé professeur à Breslaw, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Cœln appartenait à l'école des protestans rationalistes, mais modérés, et ce fut un des plus chauds partisans de la réunion des Églises évangéliques. Son premier ouvrage, intitulé : *de Joëlis propheta ætate*, parut en 1810. Après quelques écrits dogmatiques de polémique, Cœln publia, en 1818, *Spicilegium observationum in Zephaniæ vaticionia*. Breslaw, in-4. Il inséra ensuite plusieurs *Mémoires* dans les collections savantes. Enfin ses *Confessionum Melanchtonii et Zwinglii augustanarum capita graviora*, Breslaw, in-4, datent de 1830.

COETLOGON (le comte de), officier supérieur de cavalerie, de la famille du maréchal de ce nom, émigra, rentra en France en 1807, et mourut en 1827. Ses principaux ouvrages sont : *David*, poème dont la 2e édition, dédiée à Louis XVIII, fut placée par l'université au nombre des livres qu'on peut donner en prix dans les colléges ; quelques *Tragédies ; Bayard amoureux*, ou *les Lutins de Rambouillet*, poème dédié au Dauphin.

COLCHEN (Victor, comte), pair de France, né en nov. 1752, mort à Paris en 1830, fut successivement premier secrétaire et délégué général de l'intendance de Pau et d'Auch, chef de division dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, commissaire des relations extérieures, membre de la première commission chargée de négocier la paix avec l'Angleterre, préfet de la Moselle, comte de l'empire, sénateur, et secrétaire du sénat. En 1810, il devint président de la société des donataires du *Monte Napoleone*. Commissaire extraordinaire dans la 4e division militaire à Nanci, par décret du 26 décembre 1813, il adhéra à la déchéance de l'empereur, et fut nommé par le roi, le 4 juin 1814, membre de la chambre des pairs. Ayant fait partie de celle de Napoléon pendant les cent-jours, il ne fut point compris dans la chambre réorganisée par le roi après la seconde restauration ; néanmoins il s'y vit réintégré par une ordonnance du 9 août 1819.

COLLIN DE SUSSY (Jean-Baptiste, comte), ministre des manufactures et du commerce en 1812, lors de la création de ce nouveau département, avait déjà rempli plusieurs places et missions importantes, presque toutes relatives à l'administration des douanes, dès le temps de la convention. Lorsqu'il eut un portefeuille, il n'eut pas pour cela le pouvoir de gouverner à sa manière, et il lui fut difficile de concilier les saines maximes de l'économie politique avec le système continental dont Bonaparte caressait la chimère ; mais, comme il avait étudié avec soin les principes de cette science, alors peu cultivée en France, il put atténuer parfois le mal, et même opérer un peu de bien. Pendant les cent-jours, il fut pair de France et 1er présid. de la cour des comptes. Rentré dans la vie privée à la seconde restaurat., il fut appelé de nouveau à la chambre des pairs en 1819, y vota constamment avec le parti libéral, et m. à Paris en 1826.

COLNET (Charles-Joseph), journaliste, né en 1769, à Quincangrogne, près Vervins (Aisne), d'un gentilhomme verrier, mort à Belleville près Paris, le 30 mai 1832, acheva ses études dans la capitale. Il se destinait à l'état ecclésiastique, entra même dans les ordres, mais ne reçut point la prêtrise. Les événemens l'ayant empêché de suivre sa première vocation, il se fit libraire, et son humble boutique fut souvent le rendez-vous des gens de lettres. Colnet s'était, en effet, lancé dans la littérature critique. Parmi ses écrits, presque tous anonymes, nous citerons les *Etrennes de l'Institut*, ou *Revue* littéraire en 1799 et 1800 ; *Mémoires secrets de la république des lettres*, en 1800, dont la police fit saisir le dixième cahier et défendit la continuation ; les *Satiriques du* XVIIIe *siècle*, recueil publié par lui en 7 vol. in-8 ; la *Correspondance turque*, pour servir de supplément à la *Correspondance russe* de La Harpe, 1802, in-8 ; l'*Art de dîner en ville*, petit poème assez agréable, 1810 ; l'*Hermite du faubourg Saint-Germain*, etc. Tout en se livrant à la composition d'ouvrages qui tombaient de temps en temps de sa plume piquante et facile, Colnet travaillait à des journaux : au *Journal des arts* qui a existé de 1810 à 1814, au *Journal de Paris*, au *Journal général de France*, à l'occasion duquel il fut arrêté par ordre de Réal, après le 20 mars 1815, et en dernier lieu à la *Gazette de France*. Le sel qu'il répandait à pleine main dans ses *Articles* s'alliait à un excellent ton : aussi la collaboration de Colnet fut-elle l'un des premiers élémens du succès de la *Gazette*. Dans les derniers temps, son caractère original et ses habitudes même un peu sauvages lui firent prendre le parti de la retraite ; il quitta sa librairie pour habiter Belleville.

COMNÈNE (Georges), m. à Chaillot le 7 avril 1833, âgé de 77 ans, était le dernier des trois princes de cette ancienne famille dont le roi Louis XVI fit constater l'origine en 1782, et qu'il reconnut par lettres patentes données en son conseil. Il a transmis par adoption son titre et son nom à M. Scouffre Comnène, capitaine au 14e régiment de chasseurs à cheval, l'un de ses petits-neveux.

CONDE (D. Jos.-Ant.). Ligne 19, *lisez* : 1799.

CONSALVI (Hercule), cardinal et principal ministre de Pie VII, né à Rome en 1757, cultiva de bonne heure les lettres et la musique : il eut même en poésie assez de succès pour être admis dans le sein de l'académie des Arcades sous le nom de *Floritande Erminiano*. En 1785, au sortir de l'acad. ecclésiastique, où il avait passé neuf ans, il obtint le titre de *ponente del buon governo*, qui correspond à celui de conseiller-rapporteur dans les tribunaux français. Il devint en 1789 juge au tribunal de la signature, et en 1792 *auditeur de rote*. Dès cette époque il crut devoir porter toute son attention sur les événemens politiques et principalement sur la France républicaine, dont les Italiens d'un parti ou d'un autre attendaient leur destinée bonne ou mauvaise ; il courait même avec tant d'empressem. partout où il savait qu'on traitait les grandes questions du jour, que *Pasquin* le désigna sous le nom de *Monsignor Ubique*. Il était assesseur des armes ou ministre de la guerre, au moment où Rome se trouva menacée par les armes françaises, dont Pie VII espérait arrêter l'essor victorieux, et c'est à cette époque que le général Duphot périt à Rome. Les patriotes romains abusèrent de cette circonstance pour dépeindre Consalvi sous des couleurs odieuses au jeune vainqueur de l'Italie, qui garda toujours contre lui une funeste prévention. Lorsque le gouvernem. pontifical eut fait place dans Rome captive au système démocratique, Consalvi fut quelque temps emprisonné. Depuis il courut de ville en ville dans toute l'Italie jusqu'au conclave qui s'ouvrit à Venise en 1799, et qui nomma pape le cardinal Chiaramonti. (*V*. Pie VII.) Il avait été secrétaire de cette assemblée, et avait contribué à vaincre la répugnance de Chiaramonti, qui le nomma pro-secrétaire d'état dès qu'il eut accepté lui-même sa nouvelle et suprême dignité. Rome une fois replacée sous le sceptre papal, Consalvi, dont le titre jusque-là n'avait guère été que purement honorifique, commença à gouverner avec cette modération et cette habileté dont il donna dans la suite tant de preuves, et préluda dès-lors à plusieurs réformes judiciaires et administratives que plus tard il devait accomplir. Il fut nommé cardinal de l'ordre des dia-

cres, et confirmé dans son poste de secrétaire d'état (1800). Il mit de l'ordre dans les finances, simplifia le mécanisme de l'administration, encouragea l'industrie et l'agriculture. En autorisant le libre commerce des grains, il se fit des ennemis; mais, fort de principes qu'il croyait sûrs, il laissa dire, et cette liberté existe encore comme il l'a établie. Quand Bonaparte, fatigué de voir traîner en longueur les négociat. qu'il avait ouvertes avec la cour de Rome, envoya son ultimatum, en ordonnant à son ambassadeur de le faire accepter ou de partir, Consalvi partit lui-même pour Paris, et en quelq. jours le concordat fut signé : cette promptitude plut beaucoup au prem. consul, et l'empêcha de voir que le prélat italien avait obtenu tout l'avantage dans cette affaire. Celui-ci retourna triomphant à Rome, où il essuya toutefois le reproche d'avoir délaissé la cause des évêques émigrés. En 1802, par le refus d'accéder à un concordat avec la république italienne, il vit s'augmenter contre lui l'ancienne antipathie de Bonaparte, auquel il fut pourtant obligé de faire quelques autres concessions politiques. Pour ne pas accompagner Pie VII à Paris, lors du sacre de Bonaparte, il prétexta de la nécessité de sa présence à Rome. Le nouvel empereur eut à peine obtenu ce qu'il voulait, que, laissant éclater sa vengeance long-temps comprimée, il réclama le renvoi de Consalvi : le pontife accepta enfin la démission que depuis quelque temps son ministre lui demandait (1806); mais ce dernier n'en conserva pas moins toute son influence et continua de rédiger toutes les notes diplomatiq., auxquelles les cardinaux Casoni, Doria et Gabrielli ne faisaient qu'apposer leur nom. Aussi, quelque temps après l'enlèvem. du pontife en 1809, il fut contraint de venir lui-même en France. Pendant son séjour à Paris, à Reims, où il passa trente-trois mois, et en dernier lieu à Béziers, il se conduisit avec beaucoup de dignité, et contribua puissamm. à encourager la résistance de ses collègues et du pape aux volontés de l'empereur. En 1814, quand la liberté fut rendue à tous les souverains de l'Europe, Consalvi retourna en Italie, y fut nommé de nouveau secrétaire d'état, et reçut la mission d'aller défendre les intérêts de Rome auprès des puissances alliées. A son arrivée à Paris, il trouva toute la diplomatie étrangère partie pour Londres, et, résolu alors de braver les vieux ressentim. du peuple anglais contre la cour romaine, il parut en costume de cardinal dans les salons de Saint-James. Depuis cette démarche si hasardeuse, les relations les plus amicales n'ont cessé d'exister entre les deux cours jusqu'à la m. de Pie VII. Le succès du cardinal-ministre ne fut pas moins brillant à Vienne, où, en se contentant de protester seulement pour Avignon, le comtat vénaissin et une lisière de pays sur le bord du Pô, il obtint des souverains alliés la restitution au saint-siége des légations et des marches de Bénévent et de Ponte-Corvo. De retour à Rome, il fit rédiger en 1815 un projet de code criminel, qui pourtant n'a jamais été entièrem. mis en vigueur. En 1817 parut un code de procédure civile que divers tribunaux refusèrent d'admettre, et que le clergé ne voulut pas reconnaître. En 1818, le droit d'asile fut aboli, et à la même époque fut promulgué le code de commerce. Des plans généraux pour la réformat. des études avaient été conçus par le cardinal, qui n'eut pas le pouvoir de les exécuter. Les jésuites avaient été rétablis en 1814, durant son absence; mais Consalvi ne leur accorda pas les chaires du collége et du sémin. rom., où ils ne rentrèrent que sous les administrat. suivantes. Nous n'énumérons ici qu'une partie des travaux de Consalvi dans le gouvernem. intérieur. Plus heureux dans ses négociat. diplomatiq., il conclut des concordats, des arrangem. et des conventions avec la France, la Russie, la Pologne, la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, la Sardaigne, l'Espagne et Genève. Il traita avec St-Domingue et le Chili, lorsque aucune puissance n'était encore disposée à reconnaître ces républiq. A la mort de Pie VII, en 1823, il éprouva une grande et véritable douleur; néanmoins, après quelques mois de retraite, il parut prendre sur l'esprit de Léon XII une influence qui le fit nommer préfet de la Propagande. Il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle faveur : une maladie inflammatoire l'enleva en peu de jours au commencement de 1824.

CONSTANT DE REBECQUE. V. REBECQUE, *pour la rectification de trois dates.*

CONSTANT DE REBECQUE (BENJAMIN), publiciste, né à Lausanne en 1767, mort à Paris le 8 décembre 1830, vint en France en 1795, et publia, en 1796, une brochure intitulée : *De la force du gouvernement actuel de la France et de la nécessité de s'y rallier.* Cette brochure, écrite avec un talent de style et de discussion remarquable, annonçait à l'Europe un publiciste. Vers le même temps, le jeune orateur fit entendre, à la barre du conseil des cinq-cents, une réclamation célèbre en faveur de ses co-religionnaires, descendans épars de ces familles protestantes, que la révocation de l'édit de Nantes avait forcées de s'expatrier. Benjamin Constant demandait leur réintégration dans les droits de citoyens français, et il était impossible qu'une pareille réclamation ne fût pas accueillie à l'époque où elle fut faite. *Des réactions politiques* et *Des effets de la terreur*, tels sont les titres de deux écrits publiés en 1797. Peu de mois avant le 18 fructidor, devenu l'un des principaux membres du *cercle constitutionnel*, Benjamin Constant contribua plus que personne à faire tomber le choix du directoire sur M. de Talleyrand, qui fut nommé ministre des relations extérieures. Le *Discours*, prononcé par Benjamin Constant à l'ouverture de ce cercle constitutionnel, plus connu sous le nom de *Club de salut*, se fit remarquer par la chaleur d'un patriot. ennemi déclaré de l'anarchie. Etranger aux événem. qui mirent le pouv. aux mains de Napoléon, il fut cepend. appelé en 1799 au tribunat, où il ne se déclara pas moins franchem. contre les empiétemens d'un pouvoir envahisseur, qu'il ne s'était prononcé contre les désordres de la licence. Chargé de rendre hommage à la gloire française, après la bataille de Marengo, on lui sut gré d'avoir associé à ses éloges la liberté que depuis on oublia toujours dans des occasions semblables. N'omettons pas de rappeler l'ouvrage de Benjamin Constant, publié, vers cette époque, sous le titre de : *Suites de la contre-révolution de 1660 en Angleterre.* Cependant l'opposition courageuse du tribunat faisait obstacle à la volonté dominatrice du premier consul : celui-ci en élimina les membres qui lui faisaient le plus d'ombrage; Benjamin Constant fut de ce nombre. A peu près à cette époque, frappé par un ordre d'exil, dont la baronne de Staël partagea l'injustice, il se vit contraint de quitter la France. Après avoir erré long-temps avec sa compagne dans les diverses contrées de l'Europe, Benjamin Constant vint se fixer à Gottingue, où il épousa une personne appartenant à une famille distinguée du Hanovre. Un des fruits de ce long séjour à l'étranger fut la publication d'une tragédie de *Walstein*, imitée de Schiller : c'est depuis qu'il est descendu à publier le roman d'*Adolphe.* Mais celui de ses ouvrages qui fit alors le plus de bruit, et qui restera, est intitulé : *De l'esprit de conquête et d'usurpat.* C'est une belle philippique contre les usurpateurs. En 1814, Benjamin Constant revint à Paris, publ. ses opinions et ses conjectures dans les journaux, et fit paraître successivement plusieurs *Brochures* où il discuta les intérêts politiques, avec cette finesse d'induction qui était le caractère particulier de son talent. A la nouvelle du débarquement de Napoléon sur les côtes de France, au mois de mars 1815, une déclaration de Benjamin Constant, insérée dans les journaux, semblait promettre qu'il ne se rallierait pas aux drapeaux du fugitif de l'île

d'Elbe; et cependant, le surlendemain du jour où Napoléon avait fait son entrée à Paris, il eut avec lui une entrevue d'où il sortit conseiller-d'état. On le chargea même de rédiger le fameux *Acte additionnel*. Après la seconde restauration, il passa quelques semaines à Bruxelles, revint à Paris, et s'y livra tout entier à ses travaux. Wilfrid-Regnault, condamné à mort, excita l'indignation de cet écrivain, qui voulut en faire un nouveau Calas. Malgré les efforts du ministère, Benjamin Constant fut nommé, en 1819, par le département de la Sarthe, membre de la chambre des députés, où il prit un des premiers rangs parmi les chefs de l'opposition libérale. Il déploya à la tribune la sorte de logique qui brille dans ses écrits, et qui consiste surtout à envelopper ses adversaires dans un réseau d'argumens ironiques et subtils. C'était à la fois un parleur et un écrivain infatigable; et pourtant il était joueur et mondain. C'était l'homme aux brochures, aux articles, aux discours. Il mit seulement des *Notes* à l'édition de Filangieri, et son *Cours de politique constitutionnelle* n'est pas autre chose que la réunion de ses cent petits écrits de circonstance. Celui sur lequel il voulait fonder sa renommée, c'est son livre *De la Religion considérée dans sa source et dans ses formes*, dicté par une sorte de protestantisme sentimental. Une œuvre plus importante pour Benjamin Constant était une révolution : il en fut l'un des plus fameux promoteurs, mais il n'en profita pas. Il obtint seulem. de Louis-Philippe 200,000 francs, avec le brevet de conseiller-d'état, qui lui avait échappé aux cent-jours; et il fut l'une des premières victimes de son triomphe. Benjamin Constant est le premier mort fameux depuis les journées de juillet.

CONSTANTIN-DRACOSES. *Date de sa mort :* 14 mai 1453.

CONSTANTIN-CÉSARÉWITSCH-PAWLOWITSH, grand-duc de Russie, second fils de Paul Ier, naquit le 8 avril 1779. Catherine II, son aïeule, lui donna le nom de Constantin, pour lui rappeler les projets qu'elle avait formés sur l'emp. d'Orient, et qu'elle le chargeait en quelque sorte d'exécuter. Son éducation fut assez négligée. Il fit, sous le général Souwarow, la campagne de 1799 contre la France; la défaite des Russes en Suisse le força de retourner à Saint-Pétersbourg. Mais, le 1er septembre 1802, il se rendit au camp de Krensfeld, puis à Vienne. De retour à Saint-Pétersbourg, il y resta jusqu'au mois d'octobre 1805. Chargé alors du commandement d'un corps d'armée, composé de la garde impériale, il vint à Olmütz en Moravie. Bientôt la bataille d'Austerlitz fut livrée; le grand-duc y assista; mais son imprudence compromit le succès. La paix força Constantin à l'inaction : il ne reprit son épée qu'en 1812, pour la déposer en 1815. Il accompagna Alexandre à Paris, ne le suivit point à Londres, retourna en Russie et vint au congrès de Vienne. Constantin, nommé généralissime de l'armée de Pologne, se rendit à Varsovie en novembre 1815, et s'occupa de l'organisation de l'armée polonaise, dans les rangs de laquelle il établit la plus sévère discipline. Marié le 26 février 1795 à la grande-duchesse Ulrique de Saxe-Cobourg, il rompit ce mariage par le divorce, et épousa en 1820 la fille d'un simple gentilhomme polonais, depuis princesse de Lowicz. Alexandre ne consentit à ce mariage qu'à la condition que son frère renoncerait à l'empire. Cependant, à sa m., le grand-duc Nicolas, devenu par-là héritier du trône, refusa d'abord le sceptre, se rendit même au sénat pour y faire proclamer son frère Constantin Ier, et prêta devant les gardes le serment de fidélité au nouvel empereur. Mais Constantin renouvela sa renonciation, demandant seulement qu'on lui conservât le titre de Césaréwitsch, que son père lui avait accordé. Depuis cette époque, rien ne fixe l'attention dans la vie de Constantin, jusqu'à la révolution polonaise de 1830. Ce fut au mois d'août, que la Pologne apprit les événemens de Paris; les esprits fermentaient, quand on connut la révolut. de Belgique. Aussi, la garnison de Varsovie reçut-elle l'ordre de se tenir prête à tout événement, et une armée russe s'avança sur la Pologne. Sur ces entrefaites, des arrestations, opérées parmi les académiciens et les élèves de l'école des Porte-enseignes, amenèrent la révélation d'un complot dont le but était l'assassinat même de Constantin. Le procès qui s'instruisit en conséquence devint le signal de la révolution, et, le jour où les postes militaires étaient gardés par les Polonais seuls (29 novembre 1830), le gouvernement russe fut chassé de Varsovie. Constantin vit périr à ses pieds le général Gendre; Lubowidzki, vice-président de la ville, fut accablé de coups sous ses yeux. Le gr.-duc s'étant retiré en Lithuanie, les Russes, commandés par Diébitsch, entrèrent en Pologne. Ce général avait promis au prince, qui avait suivi l'armée, de lui faire prendre le thé dans son palais du Belvédère à Varsovie, le 25 février; mais le prince et Diébitsch moururent sans avoir pu entrer dans cette ville. Mécontent du peu de succès des Russes, Constantin se rendit à Witepsk en Lithuanie. Trois mois après, le chagrin y détermina sa mort. Sa femme ne lui survécut pas long-temps (20 novemb. 1831). La vie de Constantin présente un mélange bizarre de bonnes et de mauvaises qualités. Avant son dernier mariage, libre jusqu'à la licence, il fut sur la fin de sa vie rangé dans sa conduite. Dur quelquefois outre mesure à l'égard des soldats et même des officiers de l'armée, il se laissait désarmer par une repartie spirituelle. Habile dans le commandement des troupes, il les faisait manœuvrer mieux qu'aucun général. Le grand-duc n'était pas vice-roi de la Pologne; cependant, chargé du commandement des troupes, rien ne se décidait dans le conseil d'administration sans avoir pris son avis. Quoiqu'il fît partie du sénat comme prince du sang, il se faisait toujours élire député du faubourg de Praga à la chambre des nonces. Constantin n'eut point d'enfant de ses deux mariages : il laissa un fils naturel, dont Alexandre fut le parrain.

COOK (Edward), 2e capitaine du navire *la Duchesse de Bristol*, armé en 1708 pour l'expédition envoyée en course dans le Grand-Océan par des armateurs de Bristol, sous les ordres de Wood-Rogers, publia à son retour une relation de cette croisière sous le titre de *Voyage à la mer du Sud et autour du monde, fait dans les années* 1708, 1709, 1710 *et* 1711, Londres. 1712, cart. et fig.

COQUEBERT-MONTBRET (Charl.-Etienne, baron de), né le 3 juillet 1755 à Paris, mourut en avril 1831, dans sa 76e année. L'étude des langues, à laquelle il se livra de bonne heure, lui ouvrit la carrière du consulat. A 21 ans, consul général de France à Hambourg, il parcourt l'Allemagne et les ports de la Méditerranée et de l'Océan, confère avec les chambres de commerce et les armateurs pour recueillir des documens sur les améliorations dont le commerce est susceptible. En 1789, il visite l'Irlande et l'Angleterre comme agent de la marine. De retour en 1793, il se lie avec Guyton de Morveau, Fourcroy et autres savans de cette époque; est chargé de dresser la nomenclature des nouveaux poids et mesures; et, vers la fin de la révolution, enseigne la géographie au Lycée. Bientôt il part en qualité d'agent diplomatique en Hollande, en Angleterre, sur le Rhin, etc. Champagny, ministre de l'intérieur, le charge en 1806 de recueillir les vastes matériaux qui devaient servir à une statistique générale de la France. Cet ouvrage est interrompu par les événemens de 1814, et les beaux travaux de Coquebert-Montbret sont ensevelis dans la poussière des archives ministérielles. Bonaparte avait distingué Coquebert-Monbret, et l'avait nommé maître des requêtes; mais, lors de la restauration, il cessa ces fonctions. Dès 1802, l'Académie des sciences l'avait inscrit au nombre

de ses correspondans; en 1815, il en devint un des associés libres. Coquebert-Montbret a rendu des services à la science par ses recherches sur la statistique et l'histoire naturelle.

CORBIN (Edme), capitaine d'artillerie, chevalier de la Légion-d'Honneur, né en 1793, fut tué par un boulet au siége d'Anvers, sur la batterie qu'il commandait, le 20 décembre 1832. C'était l'un des élèves les plus distingués de l'Ecole Polytechnique et de l'école d'application de Metz.

CORMILIOLE (Pierre-Louis), né en 1739 à Paris, où il m. en 1822, avait embrassé l'état ecclésiastique; mais il se maria pendant la révolution. Nous citerons de lui les *Œuv. de Stace*, traduct. nouv. (texte en regard), 2e édit., Paris, 1820, 5 v. in-12.

CORNET (Mathieu-Augustin, comte), pair de France, né à Nantes le 19 avril 1750, mort à Paris le 3 mai 1832, avait été d'abord marchand à Nantes. Ayant embrassé le parti de la révolution, il vint habiter Beaugency, devint commissaire du directoire, puis député du Loiret au conseil des Anciens. Après le 18 brumaire, il fut presqu'aussitôt nommé sénateur, comte de l'empire, commandeur, puis grand-officier de la Légion-d'Honneur. Devenu pair de France en 1814, il ne prit aucune part aux affaires pendant les cent-jours, et fut maintenu dans sa dignité en 1815. Après la révolution de 1830, il prêta le serment exigé, et continua jusqu'à sa mort à faire partie de la chambre haute.

CORREA DE SERRA (Joseph-François), botaniste distingué, né en 1750 à Serra, dans la province d'Alentejo, en Portugal, fut ordonné prêtre à Rome, et ne retourna dans sa patrie qu'en 1777, sur l'invitation du duc de La Foens, oncle de la reine de Portugal, Marie Ire, qui devint son protecteur. Il obtint, par le crédit de ce seigneur, un bénéfice ecclésiastique d'un revenu considérable, et établit sous ses auspices en 1779, à Lisbonne, une académie des sciences, dont il fut nommé lui-même secrétaire perpétuel. Le duc fut assez puissant pour obtenir, malgré l'inquisition, la liberté de faire imprimer tous les mémoires et travaux de l'académie sans aucune censure préalable, et le nouvel établissement en profita pour publier une foule d'écrits, dans le sens des idées nouvelles, sur les sciences exactes et naturelles, l'agriculture, la législation, l'histoire et la littérature. Cependant l'abbé Correa, dénoncé à l'inquisition en 1786, chercha un asile en France. Rappelé à Lisbonne au bout de quelques années, après la m. de Pierre III, époux de Marie Ire, il fut encore une fois obligé de s'expatrier, et se retira en Angleterre. Nommé à son arrivée à Londres membre de la soc. royale, et plus tard, en 1797, conseiller de la légation portugaise, il ne tarda pas à se brouiller avec son ambassadeur, et, dégoûté de la carrière diplomatique, il profita de la paix d'Amiens pour se rendre en France, où il résida jusqu'en 1813, entièrement livré aux sciences. Plusieurs soc. savantes le reçurent dans leur sein, et la troisième classe de l'Institut le nomma un de ses correspondans. En 1813, il se rendit aux Etats-Unis, et y fut bien accueilli, surtout à Philadelphie, où il fit avec le plus grand succès un cours de botanique, à la suite duquel on lui offrit la place de professeur à l'université de cette ville. Il la refusa, ne voulant pas renoncer à sa patrie. Etant devenu en 1816 ministre plénipotentiaire près le gouvernement des Etats-Unis, il remplit ce poste avec zèle pendant quatre ans; mais il y éprouva de grandes contrariétés au sujet des pirateries commises avec la plus grande publicité par des citoyens et armateurs de l'Union contre le commerce portugais, qui se trouva presque entièrem. ruiné. Ayant réclamé en vain des réparations légitimes, Correa dut apprendre avec joie en 1819 sa nomination à la place de membre du conseil des finances du Portugal. De retour dans ce pays, après avoir visité encore Londres et Paris, il fut nommé par sa province député aux cortès en 1823; mais il m. la même année sans avoir pu prendre une grande part aux travaux de cette assemblée. Il n'a laissé aucun ouvrage important, mais des *Mémoires* insérés dans divers recueils angl., franç. et américains, tels que les *Transactions philosoph.* de Londres, les *Annales du Muséum d'histoire naturelle* de Paris, le *Bulletin de la société philomathique*, les *Archives littéraires de l'Europe*, et les *Transactions de la société philosophique* de Philadelphie pour l'année 1818.

COSTER (l'abbé Sigisbert-Etienne), né à Nanci en 1734, fut ordonné prêtre en 1758, et obtint bientôt après la cure de Remiremont, qu'il occupa pendant vingt ans. En 1781, il fut appelé auprès de l'évêque de Verdun, qui le fit successivement gr.-vicaire de son diocèse, chanoine et dignitaire de son chapitre. Elu en 1789 député du bailliage de Verdun aux états-généraux, il prit place au côté droit de l'assemblée, et signa les diverses protestations. Forcé de sortir de France en 1792 pour avoir été admis un moment par les Prussiens à l'administration provisoire du pays qu'ils venaient d'envahir, il se rendit à Rome auprès de l'abbé Maury, qui le fit nommer prof. de théol. au séminaire de Montefiascone. De retour dans sa patrie après le concordat de 1801, il devint chanoine de Nanci, directeur de la maison des orphelines, et aumônier de l'hôpital militaire. Lorsqu'à la suite des désastres de la guerre en 1813 et 1814, le typhus faisait d'horribles ravages dans les hôpitaux de cette ville, on le vit passer des journées entières auprès des malades, et leur prodiguer avec les consolations de la religion les secours de l'humanité. On a cité avec éloge, dans le temps où elles furent prononcées, son *Oraison funèbre* de Stanislas Ier, roi de Pologne (Nanci, 1766, in-4), et son *Oraison funèbre* de la reine Marie Leczinska.

COTELLE (Louis-Barnabé), professeur à l'école de droit, né à Montargis, le 11 juin 1752, mort à Paris le 29 janvier 1827, à 75 ans, fut successivement chargé du cours de Code Napoléon approfondi et du cours de droit naturel; il fit en cette qualité un *Code approfondi* et une *Edition* de Burlamaqui et de Vatel. Ordinairement Cotelle faisait son cours tout seul; et peut-être n'était-ce pas le plus mauvais cours de l'école de droit.

COTTA DE COTTENDORF (Jean-Frédéric, baron), libraire de Tubingue, né à Stuttgard, le 27 avril 1764, d'une ancienne et noble famille italienne, mourut en cette ville le 29 décembre 1832. Son père, Jean-Georges, avait fondé à Tubingue la librairie qui existe encore sous le même nom. Après des études distinguées, et un séjour fait à Varsovie et à Paris, Jean-Frédéric prit la direction du commerce de son père. Il lui donna une extension rapide, puis songea, en 1793, à fonder une gazette politique. Elle parut à Tubingue, dès 1798, sous le nom de *Cosmogonie universelle;* plus tard, la rédaction en fut transportée à Stuttgard; enfin elle s'établit en 1803 à Ausbourg. La propr. de ce journal donna une haute influence à Cotta auprès des princes allemands, qui utilisaient sa publication dans leur intérêt. Cotta, chargé en 1799 d'une mission des états de Wurtemberg auprès du gouvernement français, en reçut une autre des libraires allemands, qui l'engagèrent en 1815, mais sans succès, à solliciter du congrès de Vienne une mesure qui prohibât les contrefaçons. C'est en 1815 qu'il entra, plus que jamais, dans la vie publique, ayant été élu député à la diète de Wurtemberg: il se prononça pour le rétablissement de l'ancienne constitution. Député depuis 1819, et membre de plusieurs commissions de la deuxième chambre des états, il en devint vice-président en 1824. Conseiller privé de Prusse, chambellan de Bavière, chevalier de la couronne de Wurtemberg, il se rendit à Berlin en 1828 pour y conclure un traité de commerce et de douanes, à l'occasion du-

quel les trois cours lui donnèrent ces titres et ces décorations. Cotta fit quelques entreprises en dehors de la librairie, telles qu'une tentative pour établir la navigation à vapeur sur le lac de Constance; mais c'est comme libraire, comme éditeur et comme ami des ecrivains les plus distingués de l'Allemagne, qu'il doit être surtout apprécié. Gœthe, Schiller, Voss, Jean Paul, les deux frères Humboldt, Herder, Huber, Jean Muller, etc., étaient liés avec lui d'affection autant que d'intérêt. Possesseur de quatre comptoirs de librairie, établis dans quatre villes différentes de l'Allemagne méridionale, Cotta cherchait à empêcher tous les auteurs de livrer leurs manuscrits aux libraires de Berlin, de Hambourg, de Leipsig. Il est vrai qu'il abusa de la propriété de plusieurs classiques allemands, pour exercer le monopole, et ne publier que des éditions communes; on lui dut cependant, en 1830, une édition magnifique des *OEuvres complètes* de Schiller, deux parties en un vol. grand in-8. Du reste, s'il y eut peu d'ordre dans ses affaires, c'est qu'il ne souffrait pas que personne l'aidât, et sa femme même ne concourut à l'administration de sa maison que dans la dernière année de sa vie.

COULTHURST (N.), né dans le comté de Cheshire, et élevé à l'univ. d'Oxford, où il se distingua, ajouta son nom à celui des courageux voyageurs qui ont péri victimes du climat de l'Afrique. Ce jeune savant, rempli de zèle et d'ardeur, avait tenté une excursion dans l'intérieur des terres, en partant de la rivière appelée le Vieux Calabar; après 15 jours d'absence, il revint, et s'embarqua pour Fernando-Po. C'est pendant la traversée qu'il expira le 15 avril 1831.

COURIER (PAUL-LOUIS), *lisez*, ligne 23: l'*Ane de Lucius* (la faute ne se trouve qu'à quelq. exemplaires). Tout le monde sait que, depuis, l'on a livré à l'impression les *Lettres* et autres écrits inédits de Paul-Louis Courier, Paris, Santelet, 1829, 2 vol. in-8.

COURTIER (LÉOPOLD), auteur dramatique, mort en 1833, à la fleur de l'âge, composa plusieurs vaudevilles joués avec succès aux Variétés, à l'Ambigu, au Palais-Royal et au théâtre des Jeunes élèves. On cite, entre autres: *La Maison du commissaire*, en 1833, au Palais-Royal; *une Mère, ou la portière et le pair de France*, en 1833, chez M. Comte.

COUSINERY (N.), antiq., né à Marseille en 1747, mort en 1833, se consacra de bonne heure aux fonctions consulaires. Successivement vice-consul à Smyrne, consul à Salonique, avec le titre de consul général, il dut à ses services un avancement honorable. Grâce à l'influence du pays où il avait été placé, pays plein de souvenirs et de monumens, et grâce à ses études, Cousinery était devenu un numismate rempli de goût, de tact et de finesse, et doué, dans la science des médailles, d'une promptitude et d'une sûreté de jugement étonnantes. Plus de 25,000 médailles ont été par lui rassemblées, vérifiées, classées et décrites dans des catalogues systématiques. Ce savant s'est encore distingué par d'estimables productions: telles sont ses *Lettres sur l'inscription de Rosette*, précieuses pour la chronologie des Lagides; son *Essai sur les Monnaies d'argent de la ligue achéenne*, qui lui ouvrit les portes de l'Académie des inscriptions; enfin son *Voyage en Macédoine*, publié à la fin de l'année 1832, si important pour l'histoire de ce pays, et qu'il a mis au jour à l'âge de 84 ans.

COVENTRY (ALEXANDRE), médecin, né à Fair-Hill, près Hamilton en Écosse, le 27 août 1766, étudia la médecine à Glasgow, puis à Edimbourg sous Munrog, Cullen, Hope et Grégory. En 1785, il passa en Amérique, où il s'occupa des devoirs de sa profession et de travaux agricoles et horticoles, d'abord dans la ville d'Hudson, puis dans celle de Romulus près du lac Sénèque, enfin à Utique dans l'État de New-Yorck. Des études continuelles, une pratique fort étendue lui avaient donné une grande rectitude de jugement et une habileté rare dans la connaissance et le diagnostic des maladies, attributs précieux du médecin consommé. Ses ouvrages se réduisent à quelques *Mémoires* intéressans répandus dans plusieurs recueils scientifiques; mais sa réputation était si bien établie, qu'un grand nombre de sociétés savantes s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Il mourut le 9 déc. 1831, à l'âge de 65 ans, après avoir été pendant 30 années l'homme le plus distingué de sa profession dans tous les États de l'Ouest des États-Unis.

COXE (WILLIAM), archidiacre de Wilts, né à Londres en 1747, m. en juin 1828 à Bemerton, est auteur d'un grand nombre d'ouvr., qui tous obtinrent du succès. Le prem. qu'il publia était intitulé: *Esquisse de la situat. naturelle, civile et politique de la Suisse*, in-8; il en donna depuis une 2e édit. fort augmentée en 3 vol. in-8, sous le tit. de *Voyage en Suisse et dans le pays des Grisons*: cet ouvrage eut 4 édit. Il publia ensuite l'*Histoire des découvertes des Russes*, 1780; *Voyages en Pologne, en Russie, en Suède et en Danemarck*, 1784; les *Mémoires de sir Robert Walpole, comte d'Orford*, 1798; ceux d'Horace Walpole, 1802; *Histoire de la maison d'Autriche*, 1807; *Mémoires historiques des rois d'Espagne de la maison de Bourbon*, 1813, *Mémoires de John, duc de Marlborough*, 3 vol. in-4, qui parurent successivem. en 1807-8-9; et un grand nombre d'autres ouv. moins importans, historiq., littéraires et religieux.

CRABBE (GEORGES), poète angl., né dans le comté de Suffolck en 1754, m. le 8 fév. 1831, abandonna de bonne heure l'étude de la médec., à laquelle on le destinait, pour cultiver la poésie. Ses prem. essais, qui parurent dans les rec. périodiq., lui méritèrent quelq. encouragem. de la part de Burke et de Johnson. Entré dans les ord. à 25 ans, le créd. de ses amis lui valut le doyenné de Troubridge, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Ses devoirs de pasteur ne lui firent pas oublier la poésie, et il publia: en 1807 un *Recueil* qui a eu plusieurs éditions; en 1818, son poème intitulé *le Village*; en 1812, des *Contes en vers*; et en 1819 ses *contes du château*. Son seul ouvrage en prose est une *Histoire naturelle de la vallée de Belvoir*; insérée dans l'*Histoire du Leicestershire* de Nichols. Crabbe était un des poètes les plus distingués de l'Angleterre, un savant modeste, et un prédicateur qui ne manquait ni d'élévation ni de force.

CRÉQUI (le maréch. CHARLES Ier de), seigneur de BLANCHEFORT et de CANAPLES, etc. Un fait qu'on ne peut omettre dans sa biographie, quelque restreint qu'en soit le cadre, c'est qu'il laissa voir beaucoup de dépit après la nomination du duc de Savoie, Victor-Amé Ier, au commandem. gén. des armées franç. en Italie, et que ce fut par sa faute que ce dernier échoua dans le siége de Valence sur le Pô, au commencement de la campagne de 1635. Cet esprit de rivalité ne put que s'accroître singulièrement après l'issue du mémorable combat du 22 juin 1636. Séparé du duc de Savoie par le Tésin au moment où le marquis de Leganes vint l'assaillir à la tête des Espagnols, Créqui avait eu à soutenir tout le choc de l'ennemi; il le fit avec beaucoup de valeur; mais ses troupes commençaient à plier, lorsque le duc de Savoie, qui, pend. la nuit, avait rétabli des ponts sur le Tésin, arriva à temps pour changer la fortune, et mettre les Espagnols en pleine retraite après 7 heures de combat. La célèbre journée de Monbaldone (8 sept. 1637), dont l'honneur revint également au duc de Savoie, venait de terminer la campagne suivante: 18 jours plus tard ce prince et le comte de Verrue, son premier ministre, au sortir d'un festin que leur avait donné le maréchal de Créqui, tombaient frappés d'une maladie qui les enleva en peu de jours; le marquis Guido Villa, principal lieutenant de Victor-Amé, et son convive chez le maréchal de Créqui, avait ressenti les atteintes du même mal,

et avait paru n'y échapper que grâce à la vigueur de sa constitution. On imaginera aisément quels soupçons durent s'accréditer parmi les sujets du prince. Néanmoins ces soupçons, démentis par le caractère et la réputation du maréchal de Créqui, le furent encore par les procès-verbaux des médecins.

CRILLON (BERTON DES BALBES, duc de), pair de France, né en 1748, se mit au service de l'Espagne à l'exemple de son père, et, pendant la querelle de l'Angleterre avec les colonies d'Amérique, se distingua à la brillante expédition de Minorque. Il rentra en France après la signature de la paix, et ne tarda pas à être fait officier-général. Il était gr. bailli d'épée de Beauvaisis, lorsqu'il fut député par la noblesse de ce bailliage aux états-généraux de 1789, où il fut l'un des prem. de son ordre à passer dans la chambre du tiers-état. Il avait formé chez lui une société qui fut le noyau du club de 1789, depuis club des feuillans. Ses trav. dans l'ass. constit. furent d'accord av. ses prem. act. polit. En 1792, il fut accusé dans les journaux d'entretenir en faveur de la royauté des relations avec un parti d'emigrés : il ne paraît pourtant pas qu'il ait quitté la France pendant la révolution ; seulement il chercha l'obscurité, où la persécution était néanmoins venue l'atteindre, lorsque le 9 therm. le sauva comme tant d'autres. Appelé à la chambre des pairs par l'ordonnance du 17 août 1815, il s'y montra fidèle aux opinions qu'il avait professées dans l'assemblée constituante, et m. à Paris en 1820. On trouve une *Notice* sur lui dans le *Moniteur* du 31 janvier 1820. Son *Éloge* a été prononcé à la chambre héréditaire dans la séance du 9 février par le marquis d'Herbouville.

CROME (AUGUSTE-FRÉDÉRIC-GUILLAUME), docteur, conseiller et doyen de l'université de Giessen, mort en 1832 à Roedelheim, près Francfort-sur-le-Mein, a publié une foule d'*Écrits statistiques*. Il avait été employé dans plusieurs négociat. diplomatiques importantes, et vivait retiré depuis deux ans, travaillant à sa *Biographie*, qui est en ce moment sous presse.

CROUSAZ-MEIN (HENRI de), fils de la baronne de Montolieu, connue par ses romans, chambellan du prince de Hohenzollern-Hechingen, mort à Lausanne le 29 décembre 1832, le lendemain même du jour où il avait perdu sa mère, dont on lui cacha la fin, est connu en Suisse par la *Traduction* de plusieurs ouvrages allemands relatifs à ce pays. Nous citerons, parce que ces *Traductions* sont écrites en français : *Voyage dans l'Oberland bernois*, par le professeur Wyes, Berne, 3 vol. in-8 ; *Lucerne et ses environs*, par le chanoine Buringer, 1 vol. in-8 ; *Description des tableaux historiques du Pont de la chapelle à Lucerne*, par le même, 1 vol. in-8.

CRUSSOLLE-LAMI (N.), l'un des fondat. et des principaux rédacteurs de la *Tribune*, né à Paris, mort en 1832, débuta dans la carrière littéraire par l'*Éloge de Montesquieu*, seul discours qui ait paru digne d'une mention honorable au concours, où M. Villemain obtint le prix. Deux ans après, l'académie accorda aussi une mention d'honneur à l'*Éloge de Rollin*, et l'on a prétendu que l'aréopage littéraire, se souvenant de la hardiesse de l'appréciateur de Montesquieu, montra quelque rancune au critique du *bon Rollin*. Crussolle-Lami cessa dès-lors de travailler pour les concours académiques. Il publia successivement des *Résumés* de l'histoire de Danemarck et de Picardie. Une *Notice* sur les traductions, en italien et en espagnol, de deux ouvrages de Destutt de Tracy, les *Elémens d'idéologie*, et les *Principes d'économie politique*, publiée dans les *Annales encyclopédiques*, prouve que son auteur n'était pas étranger à cette philosophie expérimentale qui a pour chefs Cabanis et de Tracy. Crusolle-Lami s'exerça à la versification par un éloge de la clémence ou *Épître à Fénelon*, publiée en 1819. Il fit, en 1824, à l'Athénée de Paris, plusieurs lectures, entre autres, celle d'*Observations* sur la tragédie romantique, dont la conclusion est que, si la route des beaux-arts est tracée, leur carrière n'en est pas moins indéfinie, qu'il n'y a de limité que le mauvais goût, et que lui seul peut éteindre la postérité des chefs-d'œuvre. Crussolle-Lami avait composé une tragédie en vers, intitulée : *les Albigeois*, qui n'a eté ni représentée, ni imprimée. Il est probable qu'il avait d'autres travaux inédits. Élève et disciple de M. Daunou, il partageait ses principes politiques, dont la couleur est suffisamment indiquée par sa collaboration au républicain journal *la Tribune*.

CURIAL (PHILIBERT-JEAN-BAPTISTE-JOSEPH, comte), lieutenant-général, pair de France, grand-croix de l'ordre de la Légion-d'Honneur, né à Saint-Pierre d'Albigny, en Tarentaise, le 21 avril 1774, m. à Paris en 1829, s'enrôla dans la légion des Allobroges, dont il fut nommé capit., suivit l'armée franç. en Egypte, et en 1804 fut fait colonel du 88e régiment. Il se conduisit à la bataille d'Austerlitz avec bravoure, devint colonel-major des chasseurs à pied de la garde impériale, colonel commandant après la bataille d'Eylau, et général de brigade après celle de Friedland. Nommé général de division, c'est en cette qualité qu'il fit la campagne de Russie, en 1812, à la tête des chasseurs de la garde. Au retour, on le chargea d'organiser douze régimens de jeune garde dont l'empereur lui donna le commandement. Curial se distingua aux batailles successives de Wachau et de Hanau. Au mois de janvier 1814, il fut envoyé avec ses chasseurs au secours des frontières du Nord ; mais ses efforts devinrent inutiles à la cause qu'il servait. Curial, ayant envoyé son adhésion à la déchéance de Napoléon, fut créé par Louis XVIII, le 2 juin, chevalier de Saint-Louis, et conservé dans le cadre de l'état-major de l'armée, en qualité de lieutenant-général. Le roi le nomma même commandant de la 19e division militaire, et pair de France. Pendant les cent-jours, Napoléon l'employa dans son grade, sous les ordres du maréchal Suchet. Néanmoins, au second retour du roi, le comte Curial ne perdit aucune de ses dignités civiles et militaires. Employé dans l'armée comme inspecteur général d'infanterie, il siégea à la chambre des pairs, et remplissait même à sa mort les fonctions de maître de la garde-robe dans la maison du roi.

CUVIER (GEORGES), naturaliste, naquit le 23 août 1769, à Montbéliard, d'une famille protestante peu favorisée des dons de la fortune. C'est l'année où Bonaparte, Walter-Scott, Chateaubriant, etc., virent aussi le jour. A quatorze ans, il avait terminé d'une manière brillante ses études de collége ; et son père, officier dans un régiment suisse, tenta de diriger son esprit vers l'état militaire ; mais son dégoût pour cette carrière, non moins que la faiblesse de sa santé, contraignirent sa famille d'abandonner ce projet. Le jeune Cuvier se livra alors avec ardeur à l'étude du droit et de la théologie, qui étaient les principaux moyens de fortune dans la province protestante de Montbéliard, alors sous la souveraineté du duc de Wurtemberg. Un jugement injuste, rendu à son préjudice dans un concours solennel, l'arrêta subitement dans cette carrière ; mais le prince, pour réparer le tort que lui causait une iniquité manifeste, lui donna une bourse dans un établissement de haute instruction, que, sous le titre d'École militaire, il avait fondé à Stuttgard, et où Cuvier eut pour condisciple le célèbre Schiller. Pendant quelques années qu'il y passa, il consacra toutes ses facultés à l'étude du droit et de l'histoire naturelle, et, en rentrant dans sa famille, à l'âge de dix-huit ans, il rapporta un *Herbier* composé par lui-même, et une *Iconographie* d'un grand nombre d'insectes, dont il fut à la fois l'observateur, le peintre et l'historien. Le peu de fortune de ses parens, et les commencem. d'une

révolution qui troubla tant d'existences, l'engagèrent à accepter en Normandie une charge de précepteur, dont les loisirs lui permirent de se livrer à son penchant favori pour l'histoire naturelle. A cette époque, la zoologie était restée en arrière, par le désordre ou plutôt par l'absence des méthodes; Cuvier se sentit appelé à la tirer du chaos. Les vues neuves et profondes que révélèrent ses travaux sur une classification naturelle des vers, le mirent en relation intime avec les naturalistes de la capitale. M. Geoffroy Saint-Hilaire se l'associa pour la composition de plusieurs *Mémoires sur la classification des mammifères*, et, en 1795, Cuvier fut appelé à l'Institut et à la chaire d'histoire naturelle de l'école centrale de Paris, pour laquelle il publia son *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, qui le plaça d'abord à la tête de tous ses rivaux. Peu de temps après, il fut appelé à la chaire d'anatomie comparée, du Muséum. C'est à ses soins et même à ses sacrifices que la France doit le cabinet d'anatomie comparée du Muséum : collection admirable qui fut la mise en œuvre des méthodes développées dans ses divers ouvrages. La chaire du collége de France, dans laquelle il succéda à Daubenton, vers l'an 1800, fit participer au charme de son enseignement un nouvel et nombreux auditoire qui pendant trente ans se pressa à ses leçons. Il reste à parler de lui comme homme d'état. La haute portée et la justesse de cet esprit ne pouvaient échapper à l'œil pénétrant de Bonaparte, qui le fit passer par les plus importantes fonctions de l'administration de l'instruction publique. En 1813, Cuvier fut nommé mait. des requêtes au cons. d'état, et après la restauration, il devint conseiller, et fut attaché d'abord au comité de législation, puis à celui de l'intérieur, dont on le nomma présid., charge qu'il a conservée jusqu'à sa mort, arrivée le 13 mai 1832. Cuvier était pair de France depuis février 1832, officier de la Légion-d'Honneur, président au conseil d'état, chancelier de l'université, membre des académies française, des inscriptions, de médecine, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, directeur du Jardin des Plantes, professeur d'anatomie comparée, et professeur d'histoire naturelle au collége de France. On sait quelles clameurs suscita contre lui ce cumul de fonctions diverses, et de traitemens dont le montant annuel formait un chiffre fort élevé. Toutes ces attaques sont tombées devant sa mort. On convient que celui-là devait remplir ces fonctions diverses, qui surpassait en aptitude tous ses rivaux; et, quant à l'or qu'elles faisaient passer par ses mains, on sait qu'il était consacré à l'avancement des sciences, que Cuvier encourageait autant par ses dépenses que par ses travaux; oublieux de faire fortune, il a laissé à la munificence de l'état le soin d'en dédommager sa famille. Sa veuve a reçu une pension de 6,000 fr. du gouvernement, et la ville de Montbéliard lui élève par souscription un monument en face de la maison où il reçut le jour. Cuvier laissa une bibliothèque, la plus complète peut-être qui fût au monde dans les mains d'un particulier : aussi le gouvernement s'est-il empressé d'en faire l'acquisition. Les ouvrages que Cuvier a publiés sont : *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*, 1798-99, in-8, ouvrage rare; *Discours sur les révolutions de la surface du globe, et sur les changemens qu'elles ont produits dans le règne animal*; ce *Discours* a eu cinq éditions, et la dernière est de 1818; il sert d'introduction aux *Recherches sur les ossemens fossiles; Recherches anatomiques sur les ossemens fossiles des quadrupèdes*, 1812, 4 vol. in-4; *Leçons d'anatomie comparée*, recueillies par MM. Duméril (les deux premiers volumes) et Duvernoy (les trois derniers), 1800-1805; M. Duvernoy en prépare une 2e édition. *Extrait d'un ouvrage sur les espèces de quadrupèdes dont on a trouvé les ossemens dans l'intérieur de la terre*, an IX (1801) in-4; *Le règne animal, distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*, 4 vol. in-4, 1816; *Recherches anatomiques sur les Reptiles regardés encore comme douteux*, 1807, in-4; *Mémoire pour servir à l'histoire de l'anatomie des Mollusques*, 1816, in-4; *Histoire naturelle des Poissons*, 1828, in-8, 8 vol. in-4; l'ouvrage n'est pas encore terminé; *Description géologique des environs de Paris* (avec M. Brongniart), 1832, in-4; elle a paru en 1808, dans le 11e vol. des *Annales du Muséum d'histoire naturelle*; deux ans après, dans le tome 15 des *Mémoires de l'Institut*, et en 1812, séparément; *Analyse des travaux de l'académie royale des sciences mathématiques et physiques de l'Institut* : partie physique, 1805-1826; chaque partie imprimée à part, 1811-1826; *Rapport historique sur les Sciences naturelles depuis 1789, et sur leur état actuel, présenté au gouvernement le 6 février 1808-10*, in-4 et in-8, réimprimé en 1827; *Éloges historiques des membres de l'académie des Sciences*, depuis 1800 à 1827, précédés de *Réflexions sur la marche actuelle des sciences et sur leurs rapports avec la société*, 1819-27, 3 vol. in-8; *Discours de réception de M. Cuvier à l'académie française*, 1818. Cuvier a coopéré à un grand nombre de Journaux et de Recueils scientifiques; il a préparé une *Traduction* de Pline, dont il a donné quelques préliminaires dans l'édition des auteurs latins de Lemaire.

CZERNI-GEORGES (GEORGES-PETROVITSCH, généralem. connu sous le nom de), c.-à-d. *Georges-le-noir*, à cause de la couleur basanée de son teint, naquit dans les environs de Belgrade, d'une famille obscure, ne reçut aucune éducation, et dédaigna même, dans le cours de sa prospérité, d'apprendre à lire; mais il était doué d'un caractère mâle et d'un grand courage, qui dégénéra même parfois en férocité. Il montra dès son adolescence une profonde aversion pour les Turcs. En ayant tué un dans une querelle particulière, il se réfugia en Transylvanie, prit du service dans les troupes autrichiennes, et devint en très-peu de temps sous-officier; mais il eut une querelle avec son capitaine, le tua et prit encore la fuite. Il se fit alors recevoir dans ces bandes composées principalement de Grecs, de Croates et d'Esclavons qui harcèlent les Turcs sur leurs frontières. Parvenu bientôt après au commandem. d'une de ces bandes, il fit tant, par ses incurs. journalières, que la Porte envoya contre lui des troupes réglées. Il les battit, augmenta son armée par ses succès et par la cruauté même des Turcs contre les Serviens, et osa prendre l'offensive dans le dessein hardi de soustraire son pays à l'asservissem. sous lequel il gémissait. Il exerça ses troupes, établit parmi elles, autant qu'il le put, l'ordre et la discipline, et fit succéder à des attaques partielles dont le brigandage avait été presque toujours l'objet une guerre nationale, à laquelle il conserva toutefois le même caractère de cruauté. Se voyant près d'être trahi par son père, quoiqu'il l'eût supplié vainem. de n'en rien faire, il eut l'affreux courage de lui brûler la cervelle. Désormais il ne mettra que plus d'acharnement dans sa lutte avec les Turcs. Après les avoir défaits en plusieurs rencontres, il s'empare de Belgrade en 1800, et se fait proclamer généralissime des Serviens. C'était la dictature la plus absolue qu'il s'arrogeait : il le prouva bientôt par des actes d'une autorité parfois cruelle et par la déclaration formelle qu'il suffisait à tout, qu'il n'avait pas besoin de conseils, et que personne ne devait songer à s'élever au dessus de lui tant qu'il vivrait. Il força la Porte à traiter avec lui, fit la paix, et se tint prêt à recommencer la guerre, qui ne tarda pas à se rallumer. Depuis 1800, époque de l'établissement de son gouvernement, jusqu'en 1806, ce ne fut entre les Turcs et lui qu'un enchaînement de combats, dans lesquels il fut presque toujours victorieux, et de traités de paix aussitôt rompus que

formés. Des deux côtés même fureur, mêmes abus de la victoire, même infidélité dans les conventions. En 1806, il se fit reconnaître par la Porte en qualité de prince de Servie, et ce fut alors qu'il imposa à ses compatriotes une constitution, bonne comparativement au régime que les Turcs avaient établi, mais qui consacrait le despotisme militaire. A partir de cette époque, son pouvoir et sa fortune déclinèrent sensiblement. Après quelques succès, il fut écrasé près de Widdin en 1807 par des forces supérieures, et contraint de signer, pour échapper à une ruine totale, un armistice qui lui enlevait la plus grande partie de ses possessions. Ce fut dans ces circonstances qu'il fit pendre son frère, par la seule raison qu'il lui avait manqué de respect. Il reprit les armes en 1809, à l'instigation du gouvernement russe, combattit jusqu'en 1813 avec des succès divers, et, ne recevant pas les secours qui lui avaient été promis, fut obligé d'évacuer la Servie, qui retomba sous le joug de ses éternels oppresseurs. L'année suivante, il reparut sur les bords de la Dwina, d'où il chassa l'armée ottomane : ce fut son dernier exploit. Il fut appelé en Russie par Alexandre, qui le créa prince et général; mais en 1817, s'étant avisé de franchir les frontières turques sous un déguisement, pour renouer sans doute quelques intrigues, ou peut-être seulement pour recouvrer un trésor qu'il aurait enfoui dans les environs de Semandria, il fut arrêté et conduit au pacha de Belgrade, qui le fit décapiter.

D.

DACHTOUTY (MOHAMMED), né au Caire en 1800, mort à Montpellier le 18 mars 1831, était l'un de ces jeunes gens envoyés en France en 1826 pour s'instruire dans nos sciences. Il étudia d'abord à Paris, puis à Montpellier. Bien que cheykh de sa religion, il avait surmonté les préjugés natifs pour se plier au mouvement de notre civilisation. Dachtouty savait par cœur les vers des plus célèbres poètes arabes, et en composait lui-même avec facilité.

DACIER (BON-JOSEPH), secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, memb. de l'académie française et de celle des sciences morales et politiques, l'un des conservateurs-administrateurs de la bibliothèque du roi, né en 1742 à Valognes, mort à Paris en février 1833, âgé de 91 ans, termina ses études à Paris. Il fut présenté par Foncemagne à l'académie des inscriptions, où il fut admis en 1772, et dont il devint secrétaire perpétuel en 1782, fonctions qu'il n'a cessé de remplir que dans l'intervalle de la suppression des académies de 1793 à 1795. Dacier réussit à faire doubler la valeur du jeton de présence accordé aux académiciens, à faire augmenter le nombre des pensionnaires, et à fonder le comité des manuscrits, qui publia bientôt dix volumes de *Notices* et *Extraits* d'ouvrages inédits en langues anciennes et modernes, tirés de la bibliothèque du roi et autres établissemens publics. En 1784, Dacier fut nommé par Monsieur (depuis Louis XVIII) historiographe des ordres réunis de Saint-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel, dont ce prince était grand-maître. Il fit partie, en 1790, de la municipalité de Paris que destitua la municipalité improvisée dans la matinée du 10 août 1792. Nommé conservateur-administrateur de la bibliothèque nationale en 1800, et membre du tribunat en 1802, ce savant n'en continua pas moins ses nombreux travaux. Il publia : sans nom d'auteur, avant sa réception à l'académie, une *Traduction* d'Elien; la *Cyropédie*, traduite de Xénophon, 1777, 3 vol. in-12; *Recueil des travaux de l'académie des inscriptions et belles-lettres*, 10 vol. in-8; *Rapport* présenté en 1808 à l'empereur *sur les Progrès des sciences historiques et de la littérature depuis* 1789. Toute la partie relative à l'*Histoire de l'académie*, et un grand nombre de *Mémoires*, sont de lui; *Eloges des académiciens*; *Notices* et *Extraits* de manuscrits de la bibliothèque du roi; *Histoire et Travaux de la classe de littérature ancienne et moderne, et de la nouvelle académie des belles-lettres, réorganisée en* 1816. Ce recueil comprend l'Histoire et les Mémoires de cette compagnie savante, depuis sa réorganisation consulaire jusqu'en 1817, et les éloges des académiciens morts dans cet intervalle; *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. de Choiseul-Gouffier*, Paris, 1819. Dacier s'occupa pendant plusieurs années d'un travail fort important sur l'historien Froissart, travail qui servit de base à l'édition donnée par M. Buchon. Il fut nommé l'un des assistans ou conseillers du *Journal des Savans*, rétabli par une ordonnance du roi, en 1816. Membre de la Légion-d'Honneur depuis la création de cet ordre, il en devint officier après la première restauration. On le nomma plus récemment chevalier de Saint-Michel. Membre de l'académie depuis 61 ans, il était le vétéran de tous les académiciens.

DALBERG (le duc de), naturalisé français sous l'empire, sénateur, puis pair de France, m. en av. 1833, dans une de ses terres sur les bords du Rhin, avait accompag. le prince de Talleyrand comme second plénipot. au cong. de Vienne. Eloigné ensuite des affaires à cause de ses opinions, on lui attribua d'avoir, à l'époque de la naissance du duc de Bordeaux, protesté à Londres dans l'intérêt de Louis-Philippe. Le fils du fameux Acton, ministre de Naples, était son gendre.

DALESME (JEAN-BAPTISTE, baron), lieutenant-général, ami du maréchal Jourdan, s'acquit une réputation brillante en Italie. Après avoir reçu de graves et honorables blessures près Castel-Nuovo, il fut employé à l'intérieur. En 1815, Bonaparte lui donna le commandement de l'île d'Elbe, qu'il fut obligé de remettre aux Anglais après la bataille de Waterloo. Nommé, depuis la révolution de 1830, commandant des Invalides, il mourut le 14 avril 1832, victime du choléra-morbus.

DAMAS (le comte ROGER de). *Lisez, pour la date de sa mort :* septembre 1823. — François-Etienne DAMAS, lieuten.-général, né en 1764 à Paris, où il est mort en décembre 1828, avait été successivem. sous-lieutenant au régiment de Royal-Auvergne, aide-de-camp du général Meunier, puis chef d'état-major de Kléber (sept. 1799). Disgracié par Bonaparte d'après les rapports de Menou, il faillit être compromis dans le procès de Moreau. Mais Murat, devenu grand-duc de Berg, se l'attacha comme commandant milit. et conseiller d'état. Il resta en activité lors de la campagne de 1812 en Russie, et, à l'époque de la restauration, il fut fait colonel d'armes commandant la garde royale de Paris. Le roi le nomma ensuite inspecteur-général de gendarmerie, puis président du comité consultatif de cette arme, et grand-officier de la Légion-d'Honneur.

DALGA (BARTHÉLEMI), prêtre de la congrégat. de Saint-Sulpice, né en 1747 à Puimisson, près Béziers, mort le 21 août 1829, suivit son cours de droit à Toulouse; mais, entré au séminaire de cette ville pour y étudier la théologie, il devint bientôt maître de conférences. Il professa dans divers séminaires, à Nantes, à Toulouse, à Reims. Pendant la révolution, retiré dans le diocèse de Béziers, il continuait à exercer, au milieu des dangers de tout genre, son ministère à Saint-Gervais. Nommé supérieur du séminaire d'Aix après le con-

cordat, il remplit ces fonctions pendant 20 ans avec un zèle que la religion seule sait inspirer. M. de Bausset l'avait nommé grand-vicaire.

DAMBRAY (CHARLES), chancelier de France, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né en Normandie vers 1760, mort dans sa terre de Montigny, près Dieppe, le 18 décembre 1829, fut nommé, le 20 juillet 1779, avocat-général à la cour des aides de Paris, et appelé au même titre en 1788 à remplacer Séguier, qui exerçait depuis 40 ans ces fonctions au parlement. Il s'en montra le digne héritier par sa facilité, sa netteté, sa droiture : les affaires Montgolfier et Kornmann mirent son éloquence en relief. Entre lui et Hérault de Séchelles s'établit alors une rivalité qui jeta celui-ci dans le parti de la révolution, dont il fut une des premières victimes. Obligé de quitter la France, Dambray se retira en Allemagne, auprès de Barentin, son beau-père. Il rentra cependant, désigné qu'il était pour faire partie du ministère ; mais l'arrestation du roi à Varennes le détermina à se réfugier en Normandie. Bien que membre du conseil-général de la Seine-Inférieure, il entretint, sous l'empire, une correspondance suivie avec les Bourbons. Aussi Louis XVIII, en donnant à Barentin le titre de chancelier honoraire, nomma-t-il Dambray chancelier de France, président de la chambre des pairs, et ministre de la justice. Réfugié en Angleterre et à Gand pendant les cent-jours, Dambray reprit ensuite la présidence de la chambre des pairs; seulement les sceaux lui furent ôtés, pour ne lui être rendus que momentanément en 1820 ; c'est lui qui présida la cour des pairs, appelée à juger Ney en 1816, et les conspirateurs du 19 août 1820. Il m. membre du conseil privé du roi, sans prévoir la chute d'un trône qu'il s'imaginait rétabli à jamais.

DAMIRON (NICOLAS), médecin ordinaire des armées, second professeur à l'hôpital du Val-de-Grâce, officier de la Légion-d'Honneur, né à Belleville (Rhône) le 1er octobre 1785, m. à Paris le 26 septembre 1833, s'était fait connaître par des travaux remarquables et par une pratique habile.

DAMOISEAU, inspecteur vétérinaire du département de la Seine, m. en 1832, a publié dans le *Journal des Haras* une relation curieuse de son *Voyage en Syrie et en Arabie*, pour faire le choix d'étalons arabes. Cette relation contient des détails intéressans sur cette race de chevaux.

DAMPIERRE (CHARLES-ANTOINE-HENRI DU-WALK de), né le 18 août 1746, au château de Ham (Marne), m. en 1833, sortit du coll. de Juilly pour entrer au sém. S.-Sulpice, à Paris, et y fut reçu docteur en Sorbonne. En 1772, il devint grand-vicaire de M. de Juigné, évêque de Châlons, et, en 1781, il suivit en la même qualité ce prélat, nommé à l'archevêché de Paris. M. de Dampierre exerça les fonctions de grand-vicaire et de chanoine de cette métropole, jusqu'en 1791, époque à laquelle, ne voulant pas prêter le serment exigé alors, il se retira à Châlons, sa patrie. Il y fut incarcéré comme prêtre réfractaire jusqu'en 1794. Au mois de juillet de cette année (thermidor), il fut conduit, pour y être jugé, à Paris, où il n'arriva que le lendemain de la mort de Robespierre. Le 15 novembre suivant, il fut mis en liberté. Depuis ce moment, il exerça en secret les fonctions de grand-vicaire à Paris jusqu'à l'époque de sa nomination, par le premier consul, à l'évêché de Clermont, en 1802. En 1811, il assista au concile national qui eut lieu à Paris, fit partie de la majorité qui résista aux volontés de l'empereur, fut ensuite membre de la commission nommée, en 1814, par Louis XVIII, pour les affaires de l'église de France, et signa enfin le *Mémoire* rédigé en 1828 par les évêques de France, contre les ordonnances de juin de la même année. La piété de ce prélat était sincère et éclairée; et sa charité sans bornes le faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient. Dans ces temps de dissensions civiles, il sut, par sa sagesse et sa modération évangéliques, se concilier l'estime de toutes les opinions.

DANIELS (N.), jurisc., né à Cologne en 1750, suivit la carrière du barreau, et professa le droit romain avec un tel succès, qu'il devint, jeune encore, conseiller intime de l'électeur de Cologne. Son pays natal étant tombé au pouvoir des Français, Bonaparte, qui entendit faire son éloge, le nomma avocat-général à la cour de cassation, place qu'il remplit avec exactitude. Ce fut à son insu qu'on le plaça, quelques années après, comme procureur-général à la cour de Bruxelles. Les événemens de 1814 interrompirent ses fonctions ; mais le nouveau roi des Pays-Bas le nomma premier président des établissemens judiciaires, avec le titre de conseiller intime. Ce magistrat recommandable mourut à Bruxelles le 28 mars 1827, âgé de 76 ans. On a de lui plusieurs *Dissertations* et *Mémoires* relatifs à différens points de droit.

DARU (PIERRE-ANTOINE-BRUNO, comte), pair de France, de l'académie française et des sciences, né en 1767 à Montpellier, mort le 5 sept. 1829, entra au service à 16 ans. Arrêté sous la terreur comme suspect, il fut détenu jusqu'après le 9 thermidor. Après le 18 brumaire, il devint secrétaire du ministre de la guerre avec le rang d'inspecteur aux revues. Elu membre du tribunat en l'an X, il trouva dans ce choix la récompense des services qu'il avait rendus aux armées de l'Ouest et de Sambre-et-Meuse, à celles d'Helvétie, du Danube, et enfin à celle de l'Italie. On le vit alors s'opposer de tous ses efforts aux changemens qui pouvaient amener le rétablissement d'une monarchie. Cependant, lorsque Bonaparte eut pris la couronne impériale, Daru, élevé aux dignités les plus éminentes, sembla oublier les maximes républic. En 1805, il était conseiller d'état et intendant général de la maison militaire de Bonaparte ; en 1806, intendant-génér. dans le pays de Brunswick pour l'exécut. des traités de Presbourg, de Tilsitt et de Vienne, il reçut aussi le titre de ministre plénipotentiaire à Berlin. Daru ne s'enrichit point dans ces fonctions : on l'a comparé à un coffre-fort qui rend tout ce qu'on lui confie. Nommé en 1811 ministre secrétaire d'état, il eut le portefeuille de l'administration de la guerre en 1813, et fit la campag. de Russie. Arrivé à Smolensk, Bonaparte convoq. un cons. dans lequel Daru annonça le malheur d'une expédition en Russie, où il fallait, dit-il, vaincre non les hommes, mais la nature. Le jour où commença la retraite, le génér. Mathieu Dumas, qui avait l'intendance générale de l'armée, tomba gravement malade, et Daru se vit obligé de se charger de cette administration. En 1814, il fut nommé par Louis XVIII intendant général. Mais à peine Bonaparte fut-il revenu aux Tuileries, que Daru rentra au conseil d'état, et signa la fameuse déclaration du 25 mars. L'ordonnance de 1819 le rappela pourtant à la chambre des pairs; ses opinions le rapprochaient du côté gauche. Telle est la vie politique de Daru, dont Bonaparte disait à Sainte-Hélène : *C'est le travail du bœuf et le courage du lion.* Sa vie littéraire n'est pas moins curieuse. Dès sa jeunesse, il s'était fait connaître par quelques *Poésies.* Pendant le temps de sa captivité, il composa son *Épître à mon sans-culotte*, badinage dans lequel il prouve à *Brutus* son geôlier, bonhomme du reste, qu'ils ne sont pas plus libres l'un que l'autre. Puis il publia sa *Trad.* en vers des poésies d'Horace, la meilleure qui ait paru jusqu'ici. C'est après le 18 brumaire, qu'il adressa son *Épître à l'abbé Delille* pour l'engager à chanter la révolution. Bientôt il publia la *Cléopédie* ou la *Théorie des réputations littéraires*, satire dépourvue de vigueur. Elle fut suivie d'un poème intitulé *les Alpes*, dont on ne parle plus. Le 13 août 1806, Daru fut nommé membre de l'institut à la place de Colin d'Harleville ; en 1808, l'académie de Berlin l'admit aussi dans son sein. Après la seconde restauration, rendu à la vie privée, il

composa son *Rapport à l'académie française sur le génie du christianisme*; son *Rapport sur le système métrique appliq. à la poésie*; sa *Vie de Sully*; son *Histoire de Venise*; les *Tableaux statistiques sur la librairie*, 1827; *Epître à M. de La Rochefoucauld sur les progrès de la civilisation*, ou *Discours en vers sur les fautes de l'homme*; une *Histoire de Bretagne*; les *Eloges de Volney et du général Dejean*, prononcés à la chambre des pairs; l'*Eloge du grammairien Domergue*, à l'académie. Il laissa en manuscrit un *Poème sur l'Astronomie*. Sa prose valait mieux que ses vers. DARU (MARTIAL-NOEL-PIERRE), intendant militaire, frère du précédent, arriva par degrés au grade d'intendant, qu'il obtint le 4 octobre 1820. Il s'était, comme son frère, acquis la confiance de Napoléon.

DASCHKOVA (CATHERINE-ROMANOUNA, princesse), fille du comte Vorontzof, née en 1744, m. en 1810, est célèbre par la part qu'elle a prise aux événem. qui ont placé Catherine II sur le trône des tzars. Aussi cette souveraine l'attacha-t-elle à sa personne en qualité de dame d'honneur, et lui conféra l'ordre de Sainte-Catherine. La princesse Daschkova, qui faisait des sciences et des lettres ses plus chères occupations, fut nommée en 1782 directrice de l'acad. des sciences, en 1783 présidente de l'académie russe, et admise successivement dans plus. sociétés savantes de la Russie et de l'étranger. Ses *OEuvres*, en prose et en vers, ont été insérées dans les journ. intitulés: *Occupations innocentes* (année 1763), et *Compagnon des amateurs de la langue russe* (années 1783 et suiv.). Elle a travaillé aussi au *Dictionnaire* de l'académie russe, et a beaucoup contribué à la publication de cet utile ouvrage. La princesse Daschkova a en outre composé 2 pièces de théâtre, *Toïssiokof* et les *Noces de Fabien*. Nous ignorons la date de leur impression.

DASYPODIUS (PIERRE). *Son vrai nom était :* RAUCHFUSS.

DAUDIN (JEAN-ANTOINE), né à Paris en 1750, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées depuis 1793, avait été chargé, en 1763, d'établir à Alby une fonderie de canons et de boulets, et, en 1805, il communiqua à l'Institut plusieurs *Mémoires* importans *sur les pouzzolanes*, les *cimens*, les *diverses espèces de chaux*, etc. Ce savant mourut le 29 décembre 1832 au Mans, conservateur du Musée de cette ville, qui lui doit la construction du pont Napoléon, sur la Sarthe. Il appartenait à plusieurs sociétés savantes.

DAUMESNIL (PIERRE, baron), dit *la Jambe-de-Bois*, lieutenant-général, né à Périgueux le 14 juillet 1777, d'un perruquier de cette ville, m. le 17 août 1832, à Vincennes, commença sa carrière militaire comme simple soldat, et conquit tous ses grades à la pointe de l'épée. Il eut la jambe emportée à Wagram, et obtint le gouvernement de Vincennes. Les deux actions les plus honorables de sa vie sont sa belle défense de ce château en 1816 contre les alliés, et la résistance qu'il opposa en 1830 aux projets de la populace qui voulait s'emparer des ministres de Charles X. Daumesnil n'a laissé à sa veuve que sa gloire pour héritage.

DAURIER (CHARLES, baron), lieutenant-général, né à Saint-Paulin (Haute-Loire) le 29 juin 1761, mort à Nanci le 30 mai 1833, entra au service comme soldat, fit la campagne d'Amérique, puis celles d'Allemagne. Général de brigade, il contribua au gain de la bataille de Fleurus, se signala notamment, à trente ans, au passage de la Nahe, fut chargé de commandemens importans, nommé en 1804 commandant de la Légion-d'Honneur, baron de l'empire, et, après la prem. restauration, chevalier de Saint-Louis. Mis à la retraite en septembre 1815, Daurier vit ses derniers jours troublés par des chagrins domestiques et par de cruelles maladies; de désespoir, il se brûla la cervelle.

DAVID (J.-P.). *Lisez*, ligne 6 : Rouen (au lieu de Lyon).

DAVID, philologue distingué, de la religion juive, m. du choléra en 1832 à Londres, à peine âgé de 25 ans, possédait, outre les langues classiques, l'hébreu, l'arabe, le persan et le turc. Il venait de faire, sur la philosophie des Hébreux, un cours public qui lui avait mérité les applaudissem. des plus savans orientalistes. Il venait aussi de publier une bonne *Grammaire turque*. David se destinait au barreau.

DAVIES (JEAN), désigné aussi par les biogr. sous le nom de RHÈSE ou RICE, naquit en 1534 dans l'île d'Anglesey. Après avoir étudié à Oxford, il se rendit à Sienne, y fut reçu docteur en médecine, puis devint principal du collége de Pistoye. De retour en Angleterre, il y m. en 1609. Voici plus exactement le titre de son principal ouvr. : *Cambro-britanicæ cambriæve linguæ Institut. et Rudimenta*, Lond., 1562, in fol., etc.

DAVILLIERS (JEAN-ANTOINE), mort à Paris le 18 janvier 1833, à l'âge de 77 ans, avait été membre du Conseil général du département, de la Chambre du commerce, de la caisse d'escompte de la Banque; il était aussi l'un des fondateurs et directeurs de la Caisse d'épargne et de prévoyance.

DAVY (Sir HUMPHREY), chimiste, président de la société royale de Londres, membre de l'académie des sciences de Paris, etc., né en 1778 à Pensance, dans le comté de Cornouailles, entra chez un chirurgien-pharmacien, où il connut le docteur Beddoes, qui le mit en 1799 à la tête de son établissement à Bristol. Bientôt il publia des *Mémoires* qui excitèrent l'attention des savans. Rumfort, directeur de l'institution royale, l'attacha à cet établissement en qualité de professeur de chimie. Disposant des appareils de l'institution, il en profita pour étendre la découverte faite par Ritter de l'action chimique de l'électricité. Ses expériences donnèrent naissance à la théorie électro-chimique, devenue la base de l'étude de la chimie. Il lut à la société royale de Londres son *Mémoire sur le mode d'action chimique de l'électricité*, qui lui valut en France le prix annuel de l'Institut en 1807. Continuant ses recherches par les moyens d'analyse qu'il s'était créés, il démontra que la soude et la potasse ne sont que des oxides de métaux qu'il parvint à isoler au moyen de la pile; puis, s'appuyant sur l'analogie, il avança que les terres sont aussi des oxides métalliques. Ses travaux sur la flamme l'ont conduit à constater qu'elle ne traverse pas les toiles métalliques, et les mineurs lui sont redevables de l'invention de la lampe qui les met à l'abri de ce qu'ils appellent le grison. Davy savait généraliser ses découvertes. Ainsi ses expériences sur les courans dans le vide l'amenèrent à l'explication des causes et des apparences des aurores boréales. Quelques discussions qu'il eut à la Société royale le dégoûtèrent du séjour de Londres. Il se rendit à Rome, puis à Genève, où il fut frappé d'apoplexie le 28 mai 1829. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Recherches philosophiques et chimiques sur les oxides d'azote*, 1800; *Abrégé de ses leçons de chimie à l'institution royale*, 1802; *Elémens de Philosophie chimique*, 1812; *Elémens de Chimie appliquée à l'agriculture*, 1813; un grand nombre de *Mémoires* sur diverses parties de la chimie, qui ont été traduits dans les *Annales de chimie et de physique*. Son dernier ouvrage, intitulé *Salmonia*, ou *Traité sur la pêche*, renferme un grand nombre d'observations intéressantes sur les mœurs des poissons, et d'autres points d'histoire naturelle.

DAWE (GEORGES), peintre, né à Londres vers 1781, grava à 14 ans les portraits d'*Elisabeth* et de *Marie d'Ecosse*, d'après Graham, et, à 21 ans, le *Monument du marquis de Cornwallis*, d'après son propre dessin. Il connaissait si bien l'anatomie, qu'on l'eût pris facilement pour un chirurgien. Son

premier tableau, *Achille furieux de la mort de Patrocle*, fut couronné par l'académie royale des beaux-arts à Londres. On cite encore de lui : *Noëmi et ses deux brus*, une scène de *Cymbeline*, qui lui valut un prix de 200 guinées à l'institution britannique; *Andromaque*, etc. Dawe fit aussi des portraits. Le duc de Kent l'ayant emmené à Bruxelles, puis au congrès d'Aix-la-Chapelle, l'empereur Alexandre l'invita à se rendre à Saint-Pétersbourg pour faire une suite de tableaux représentant les généraux russes qui s'étaient distingués dans les dernières guerres. Dawe, arrivé à St-Pétersbourg, n'acheva qu'après 9 années cette suite de 400 portraits, qui a été placée dans une galerie du palais d'hiver de Saint-Pétersbourg. L'empereur nomma Dawe son peintre, et l'académie des beaux-arts l'admit au nombre de ses membres. Après être retourné dans son pays, Dawe revint en Allemagne, en Prusse, en Russie. Il accompagna Alexandre à Varsovie, où il fit le portrait de Constantin. Sentant ses forces s'affaiblir, il revint à Londres, où il mourut le 15 octobre 1829, laissant des *Manuscrits* et beaucoup d'*Esquisses*.

DEANI (Marc-Ant.), prédicat. ital.. né à Brescia en 1775, se fit entendre successivem. dans les plus grandes villes de l'Italie, et réussit partout. Fidèle à l'humilité de son ordre, celui des Franciscains de l'Observance, dont il fut définiteur général, il refusa l'évêché de Zante et de Céphalonie. Il m. en 1824. Ses *Discours* non impr. sont au nombre de 60 *Serm.* de morale et de 188 *Panégyriq.*, *Oraisons funèbr.*, sujets de retraite, etc. Dix-sept de ses *Disc.* ont été impr. On trouve une *Notice* sur lui dans les *Mém. de religion et de morale*, publiés à Modène par l'abbé Baraldi.

DEBAST (Martin-Joseph), né en 1753 à Gand, où il mourut en 1825, y avait été long-temps curé, et y avait donné des exemples de toutes les vertus chrétiennes. Après la conquête de la Belgique par les Français, et particulièrement sous le directoire, il fut l'objet de continuelles persécutions, mais n'en remplit pas moins les devoirs de son ministère avec un courage digne des premiers temps de l'église. On a de lui plus. ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Recueil d'antiquités romaines et gauloises, trouvées dans la Flandre proprement dite, avec désignat. des lieux où elles ont été découvertes*, Gand, 1801, in-8; 2e édition, 1808, in-4; *Recherches hist. et littér. sur la langue celtique, gauloise et tudesque, pour servir de supplément au Recueil d'antiquités*, Gand, 1815, 2 vol gr. in-8; *l'Institution des communes dans la Belgique pendant les 12e et 13e sièc., suivie d'un Traité sur l'existence chimériq. de nos forestiers de Flandre*, Gand, 1819, in-4.

DEBAY (Emma), femme peintre, m. à Paris en septembre 1832, s'était distinguée aux diverses expositions par des *Tableaux* de genre qui annonçaient un mérite remarquable.

DEBRAUX (Émile), chansonnier, né à Amerville (Meuse), mort le 20 mars 1831, à Paris, âgé de 36 ans, excellait à composer ces chansons pleines de verve, ces refrains populaires qui ont volé de bouche en bouche. On cite de lui : *la Colonne, le Mont Saint-Jean, Bélisaire, le Prince Eugène, l'Étoile du courage, Paul-Émile, T'en souviens-tu, l'Aveugle et son chien*, etc. Dans un ouvrage intitulé *les Barricades*, publié un mois après la révolution de juillet, Debraux a peint avec une effrayante fidélité les scènes des trois jours, dont il avait été témoin, et où il avait même figuré comme acteur.

DEBRY (Jean), né à Verviers, en 1760, était membre du directoire de l'Aisne, lorsqu'il fut député à l'assemblée législative. Il s'y signala par la violence de ses opinions, et eut grande part à la révolution qui renversa le trône. Après le 10 août, il proposa de former un corps de tyrannicides, et fut réélu à la Convention. Ses motions fougueuses et ses déclamations farouches y continuèrent. Il vota la mort de Louis XVI, et fut tour à tour membre des comités de sûreté générale et de salut public. Après la terreur, sa fougue révolutionnaire parut se calmer; on le vit ensuite revenir à ses anciens erremens, et prendre part au 18 fructidor. En 1798, le direct. l'envoya comme plénipotent. à Rastadt avec Bonnier et Roberjot. On sait que ces deux derniers furent assassinés, et il paraît qu'il faut attribuer ce meurtre à l'irritation des militaires allemands contre les plénipotentiaires. Après la révolution du 18 brumaire, Debry passa au tribunat, et fut nommé en 1801 préfet du Doubs. Là s'opéra en lui un changement étonnant; cet ennemi des nobles et des prêtres devint modéré, et même religieux. En 1814, Debry s'empressa de reconnaître les Bourbons, et écrivit au comte d'Artois une lettre où il sollicitait son pardon. Il perdit néanmoins sa préfecture, et fut nommé dans les cent-jours à celle du Bas-Rhin, qu'il perdit au second retour du roi. La loi de 1816 le força de sortir de France; il obtint de résider à Neurs chez une de ses filles : mais il mourut le 8 janvier 1834 à Paris, où il était revenu. M. Thibeaudeau, conventionnel comme Debry, a fait l'éloge des vertus de son collègue sur sa tombe.

DEFERMON DES CHAPELIÈRES (Jacques), né à Rennes en 1752, était procureur au parlement de Bretagne et commissaire des états de Rennes en 1789, lorsqu'il fut député aux États-Généraux. Il ne siégea point à l'Assemblée législative; mais il représenta son département à la convention, où il se fit remarquer par sa conduite pleine de noblesse et d'humanité. Ces sentimens, et le soin qu'il avait eu de faire placer à la barre un siége pour recevoir Louis XVI, le firent accuser, par Julien de la Drôme, de *partialité* et de *connivence* avec Malesherbes et les défenseurs du roi, *afin de protéger la cause de la tyrannie*. Lorsqu'il fut appelé à voter, il demanda la détention et le bannissement à la paix. Après la condamnation à mort, il réclama un sursis à l'exécution. Proscrit en 1793, il erra 18 mois dans la Bretagne. Depuis, membre du conseil des Cinq-Cents, en 1797, commissaire de la trésorerie nationale en 1801, orateur du gouvernement, liquidateur général en 1802, ministre d'État, l'un des principaux directeurs des finances, comte de l'empire en 1809, il fit preuve, dans toutes les fonctions qu'il occupa, de connaissances assez étendues en matière législative et financière. Eloigné des affaires en 1814, au retour de Bonaparte, il fut encore le mandataire de son département à la Chambre des représentans. Frappé par un arrêt de proscription en 1815, il passa 5 années en exil dans les Pays-Bas. Depuis sa rentrée en 1820, il goûtait toutes les douceurs de la vie domestique, lorsque la mort vint le frapper en quelques heures, à l'âge de 75 ans, le 16 juillet 1831.

DEBUCOURT (N.), peint. et grav., né à Paris en 1755, mourut à Belleville en septembre 1832. Élève de Vien et membre de l'Institut, il avait quitté de bonne heure la peinture historique pour les tableaux de chevalet. Ses petites toiles sont recherchées à cause de la touche spirituelle, gracieuse et fine de l'artiste, et de leur couleur, comparable à celle des meilleurs peintres flamands. Debucourt s'était déjà placé très-haut, lorsque, abandonnant le pinceau pour le burin, il devint créateur de la gravure à l'aqua-tinta. Le *Cheval effrayé par la foudre*, et le *Cheval franchissant un torrent*, d'après Carle Vernet, sont des estampes qui soutiennent le parallèle avec les plus célèbres gravures anglaises. Debucourt grava avec le même talent une foule de tableaux des maîtres contemporains.

DECAEN (comte), lieutenant-général, grand-officier de la Légion-d'Honneur, élève et camarade de Kléber et de Moreau, naquit en 1769, d'un au-

bergiste de Creuilly, près Caën. Enrôlé comme volontaire, il arriva progressivement à des grades élevés. Les armées du Rhin, d'Angleterre et du Danube; les Indes, où il alla en 1802, administrer les établissemens français; la Catalogne, dont il fut gouverneur général; les 11e et 10e divisions militaires, qu'il commanda en 1813 et 1814, peuvent témoigner, et de sa valeur dans les combats, et de ses talens dans l'administration. Traduit devant un conseil de guerre à son retour des Indes, pour avoir livré aux Anglais les îles de France et de Bourbon, le 2 décembre 1810, il fut acquitté. Son zèle pour Bonaparte, qui lui fit accepter la mission de marcher contre Bordeaux, où le duc d'Angoulême était entré en mars 1814, causa sa disgrâce. Enfermé à l'Abbaye à Paris, mis à la demi-solde, et enfin à la retraite, il reparut à la révolution de juillet. On le nomma président de la commission chargée d'examiner les réclamations des officiers éloignés de l'armée sous la restauration; mais il se retira bientôt, et une apoplexie foudroyante l'enleva le 11 septembre 1832, à Montmorenci. Il était âgé de 63 ans.

DEFLERS (Camille), né à Versailles en 1794, m. en 1824, profess. de mathémat. au collége roy. de Bourbon, était sorti fort jeune de l'école Normale, après y être parvenu au grade de maître des conférences. Le *Bulletin univ. des sciences et de l'Industrie* contient de lui un certain nombre d'*Art.* de mathématiques.

DEFTERDAR-BEY, fameux gendre de Mehemet-Ali, pacha d'Egypte, mourut au Caire en 1833, laissant une fortune de cent millions de piastres, fruit de la conquête des provinces de Cordovan et de Darfour. Mehemet en disposa après sa mort pour rétablir ses finances.

DEGEN (Charles-Ferdinand), profess. de mathématiques à l'univ. de Copenhague et membre de la société des sciences de cette ville, où il m. en 1825, était né en 1766, et avait occupé successivement div. emplois dans l'instruction publiq. Outre un certain nombre de *Mém.* insérés, soit dans les *Actes de la société des sciences de Copenhague*, soit dans d'autres recueils, on a de lui: 2 cahiers d'*Aphorismes pédagogiq.*, publ. à Copenhague en 1799, et *Canon Pellianus, sive Tabula..... æquationis celebr.*, etc., ibid., 1817, in-4.

DEGOLA (Eustache), prêtre italien, adhérent de la ci-devant école de Port-Royal, né en 1761 à Gênes, où il m. le 17 janv. 1824, s'était voué, dans ses dern. années, à l'instruction des jeunes sourds-muets de l'institut dirigé par Assarotti. Reçu doct. en philosop. à l'univ. de Pise, Degola, imbu des principes indépend. de cette école, fut du nombre des ecclés. italiens qui, à l'époque de notre révolution, adressèrent une lettre d'adhésion au clergé assermenté. Il voulut même prendre part au concile national assemblé en 1801, et vint en France à cet effet. Il s'y lia intimement avec Grégoire, ancien évêque constitutionnel de Blois, et visita avec lui une partie des pays d'Europe. Il paraît que cette tournée avait pour objet de former une association religieuse en opposition au parti *hildebrandiste*. Degola joignait à une certaine érudition dans les matières ecclésiast. des connaissances distinguées comme orientaliste. Parmi les ouvr. qu'il a publiés, et qui tous sont anonymes, on distingue: *Annali politico-eccles.*, espèce de journal qui parut de 1797 à 1799, in-4; *Istruzioni famigliari sopra la verità della christiana cattolica religione*, Gênes, 1779, in-12; *Précis de la vie du R. P. Thomas Vignoli*, in-4, in-8; *L'anc. clergé constitutionnel jugé par un év. d'Italie*, Lausane, 1804, in-8 (c'est l'analyse d'un écrit de Solari contre les opinions du card. Gerdil): *Catechismo de' Gesuiti*, Leipsig, 1820, in-8.

DEGOUVE DE NUNCQUES (N.), magistrat et député, né à Arras en 1784 du subdélégué de l'intendant, mort à Paris le 6 octobre 1833, fit ses études dans ces deux villes successivement, fut reçu avocat de bonne heure et exerça cette profession à Douai avec distinction. Appelé aux fonctions de substitut du procureur-général, puis à celles de conseiller à la cour royale de Douai, il se fit remarquer par un esprit d'équité et de modération, qui l'animait aussi dans ses fonctions administratives comme membre, soit des conseils municipal et d'arrondissement, soit de la commission des prisons. Elu député en 1827 par l'arrondissem. d'Hesdin (Pas-de-Calais), il y arbora les opinions du côté gauche, notamment dans la session de 1829. Elevé aux fonctions de procureur-général près la cour royale de Douai par le ministre Portalis, il il ne voulut point accepter cet avancement; mais, après la révolution de 1830, il passa, en qualité de conseiller, à la cour royale de Paris. Les convictions politiques de ce député le portèrent à voter pour la liberté de la presse, la nationalité de la Pologne et le rétablissement du divorce.

DEJNEF (Simon-Ivanovitsch), et Théodose ALEXEIEF, natifs de Cholmogori, explorèrent en 1647, avec 4 petits bâtimens, les côtes à l'est de l'embouchure de la Kowima. Dans une seconde campagne, faite en 1648, Dejnef entra dans le Grand-Océan, avec 3 bâtimens par le détroit dont Behering s'est plus tard attribué la découverte, et auquel il a donné son nom: c'est, comme on le voit, Dejnef, et non Behering, qui a résolu le problème de la non-communication entre l'Asie et l'Amérique.

DEJOUX DE LA CHAPELLE (Pierre), m. à Paris le 29 octob. 1825, était né à Genève en 1752. Reçu ministre à 23 ans, après avoir séjourné quelq. temps en Angleterre et à Bâle, il fut appelé à Paris par Court de Gébelin, qu'il aida dans la rédaction de son ouvr. intit. *le Monde primitif*. Il dirigea depuis, pendant 14 ans, une école publique dans le département du Léman, avant de devenir président du consistoire de la Loire-Inférieure et de la Vendée. Une ordonnance royale, du 24 janv. 1816, le révoqua de ses fonctions comme étranger, et il se rendit alors à Rome, où il était venu une 1re fois, en 1773, avec lord Allen. Dejoux, dont il paraît que la conversion intérieure s'était faite dès cette époq., remplit encore pendant 7 ans une chaire de langue anc. à Dollar, près Stirling, en Ecosse. Il vint à Paris au bout de ce temps, et y fit son abjurat entre les mains de l'archevêque le 11 octob. 1825. Son ouvr. posthume est int.: *Lettres sur l'Italie, considérée sous le rapport de la religion*, Paris, 1825, 2 vol. in-8. Cet écrit est marqué au cachet de l'école de Maistre. (*Voy.* pag. 1819.)

DELACROIX (Jacques-Vincent), avocat au parlement de Paris, professeur de droit au lycée de cette ville, et juge honoraire au tribunal de Versailles, né à Paris en 1743, et mort à Versailles le 9 mars 1832, dans sa 88e année, avait obtenu avant la révolution des succès au barreau de Paris. On se rappelle encore ses *Mémoires* pour la rosière de Salency, et pour Véron, dans la célèbre affaire du comte de Morangies. Le talent qu'il montra dans ces deux occasions lui attira les éloges de Voltaire. Forcé, par suite des événemens politiques, de quitter une carrière qu'il parcourait avec éclat, Delacroix se livra à l'étude du droit public des peuples modernes. Ces études donnèrent naissance à son livre intitulé: *Constitution des différens états de l'Europe*, 5 vol. in-8. On doit encore à cet auteur l'article *Jurisprudence* de l'Encyclopédie, un *Traité des délits et des peines*, quelques ouvrages de littérature et d'histoire, enfin le *Spectateur au* XIXe *siècle*, tableau trop fidèle des événemens qui se passaient sous ses yeux pendant la révolution, et qui faillit lui coûter la vie. Delacroix était un homme excellent, et toujours disposé à secourir l'infortune. Ses derniers instans ont été consacrés à des actes généreux, et, au moment de mourir, il fit jeter au feu, devant lui, tous les billets au-

dessous de 300 francs qu'on lui avait remis en échange de ses bienfaits.

DELACROIX-FRAINVILLE (N.), né à Chartres, avoc. au parlem. de Paris en 1774, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour royale de Paris, et le doyen de l'ordre, député d'Eure-et-Loire en 1819, mourut à la fin de décembre 1832, à l'âge de 83 ans. Il était, par sa science comme par ses vertus, le maître de nos jurisconsultes.

DELAISTRE (N.), doyen des sculpt., de l'ancienne académie de peinture et de sculpture, mort le 24 avril 1831, à 86 ans, s'occupa jusqu'au dernier moment de son art, qu'il aimait avec passion. On cite de lui : la *Vierge* de Saint-Nicolas-des-Champs ; la statue de *Phocion* au musée de Bordeaux ; l'*Amour et Psyché* au musée du Luxembourg ; plusieurs *Bas-reliefs*, à la colonne de la place Vendôme et au Panthéon ; plusieurs *Bustes*, etc. La composition des ouvrages de Delaistre n'est pas moins remarquable que leur exécution.

DELALAIN (AUGUSTE), homme de bien, né à Saint-Dizier, m. à Paris, en 1828, à 74 ans. Fils du lieutenant-criminel de son pays, et frère du premier commis de la guerre, il fut successivement commissaire de la marine à Rochefort, et aux Sables d'Olonnes, etc. Attaché par des liens divers à la famille de Galisson, il fut dans cette résidence persécuté pour elle. Les prisons de Carrier à Nantes l'eurent au nombre de leurs hôtes. Il refusa de rentrer dans l'administration à la condition de prêter serment de haine à la royauté. Mais, lorsque l'ordre parut tout-à-fait rétabli, il accepta les modestes fonctions de secrétaire de la faculté de théologie de Paris, qui lui permettaient de se dévouer aux bonnes œuvres, sa véritable et secrète mission. Cet homme, si simple en apparence, parvenait presque seul à fonder des écoles de frères de la doctrine chrétienne; la maison des sœurs de Saint-Vincent-de Paul de la rue Mézières à Paris, est aussi son ouvrage. Delalain mourut plein de jours : sur le lit de ses dernières douleurs, il apostillait encore des pétitions de pauvres : c'est le dernier usage qu'il a fait de sa main, dit M. Gossin, qui a célébré Delalain dans une *Notice* imprimée en 1828.

DELAMALLE (CHARLES), procur.-gén. près la cour royale d'Angers, avait été en 1816, avocat du roi près le tribunal civil de la Seine, quatre ans après, substitut du procureur-général près la cour d'Angers ; il mourut en novembre 1827, à Paris, âgé de 36 ans. Son éloquence était grande et persuasive. On a remarqué le *Discours* qu'il a prononcé dans l'accusation de faux contre Lecoy, et sa harangue en 1826 sur la *Modération du magistrat*.

DELANGLARD (N.), membre de la soc. de géogaphie de Paris, inventeur et constructeur du *Géorama*, composa un *Traité sur les projections géographiques et sur la construction des cartes*. L'invention de son *Géorama*, qui lui mérita l'approbation des savans les plus distingués de France et d'Angleterre, contribua à miner sa fortune. Delanglard mourut pauvre à Londres, le 29 août 1832, à l'âge de 64 ans.

DELILLE (Madame), née à St-Diex, m. à Paris en 1831, fit graver le portrait et sculpter le buste de son mari. On dit qu'épouse acariâtre, elle lui commandait des vers à la toise ; mais cette accusation est démentie par le culte religieux qu'elle vouait à la mémoire de Delille. Elle donna une édition magnifique du poëme de *l'Imagination*, ouvrage de prédilection de l'auteur, et toutes ces dépenses consumèrent la modeste fortune de la veuve, sans lui laisser de regrets. Son cercueil fut déposé à côté de celui de Delille, et enfermé dans le monument qu'elle lui avait consacré.

DELARUE (ISIDORE-ETIENNE-CHEVALIER), conservateur des archives du royaume, né à La Charité-sur-Loire, fut, en 1795, député de la Nièvre au conseil des Cinq-Cents, membre de la commission dite des inspecteurs avec Pichegru et Willot, puis proscrit avec eux au 18 fructidor. Déporté à la Guyane, il rentra en France après le 18 brumaire. Ses relations avec Pichegru, et surtout avec M. Hyde de Neuville, dont il avait épousé la sœur, le firent mettre en surveillance dans le département de la Nièvre. A la restauration, il devint maître des requêtes et garde-général des archives du royaume, à la place de M. Daunou. Delarue mourut le 12 août 1830, à l'âge de 67 ans, laissant une *Histoire du 18 fructidor*, 1821, in-8.

DELONGCHAMPS, auteur dramatique, mort à Louviers en août 1832, est connu par divers ouvrages, tels que *Ma tante Aurore ; le Séducteur amoureux*, etc.

DELPECH (J.), professeur de clinique chirurgicale à la faculté de Montpellier, chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville, membre de la Légion-d'Honneur et correspondant de l'institut de France, publia les ouvrages suivans : *Précis élémentaire des maladies réputées chirurgicales*, 3 vol. in-8 ; *Pathologie chirurgicale ; Réflexions et observations anatomiques chirurgicales sur l'anévrysme*, traduites de l'italien de Scarpa, avec deux *Mémoires* et un *Atlas*, 1 vol. in-8, Paris, 1813 ; *Chirurgie clinique de la faculté de médecine de Montpellier*, 1 vol. in-4, 1824. Jean Demptos, négociant de Bordeaux, que Delpech avait guéri d'une maladie locale, s'étant rendu à Montpellier en octobre 1832, le rencontra lorsqu'il allait à sa maison de santé pour la visiter, et lui tira un coup de pistolet à bout portant. Delpech expira peu d'instans après. L'assassin se tua aussitôt d'un deuxième coup de feu. La même année vit ainsi disparaître deux célébrités chirurg. : l'une, Scarpa, succomba sous le poids des ans ; l'autre, Delpech, traducteur de Scarpa, périt assassiné.

DELLARD (le baron JEAN-PIERRE), maréchal de camp, commandeur de la Légion-d'Honneur, né à Cahors en 1775, mort à Bourg le 12 juillet 1832, était entré au service en 1792. Colonel du 16e léger en 1807, général de brigade en 1813, lieutenant de roi à Cherbourg en 1818, puis à Besançon en 1823, il avait reçu, quelques années avant sa mort, le commandement du département de l'Ain.

DELPON DE LIVERNON (JACQUES-ANTOINE), membre d'une foule de sociétés savantes, notamment de celles qui s'occupent d'antiquités, avait été avocat, puis procureur du roi jusqu'en 1823, membre du conseil général du Lot, président du tribunal de Figeac, maître des requêtes et député. Il s'était retiré de la chambre pour se livrer exclusivement à l'étude, et il mourut à Figeac le 24 novembre 1833, âgé de 55 ans. On lui doit : une *Statistique du Lot*, 2 vol. in-4, Cahors, 1821, ouvr. couronné par deux sections de l'Institut ; *Notice biographique sur H. de Richepray*, couronnée par la société centrale d'agriculture en 1824 ; *Essai sur la position d'Uxellodunum*, in-8, Cahors, 1832.

DELUC (JACQ.-FRANÇ.), né à Genève, en 1648, d'une famille originaire de Lucques, en Italie, m. en 1780, est aut. des deux ouv. suiv. : *Lettre contre la Fable des Abeilles* de Mondonville (*v.* ce nom), in-12 ; *Observat. sur les sav. incrédules*, Genève, 1762, in-8. J.-F. de Luc fut le père des deux suiv. : — DELUC (Jean-André), un des plus célèbres physiciens du 18e S., né à Genève en 1727, fut d'abord destiné au commerce, et se livra à l'étude des sciences en même temps qu'aux travaux de son état jusqu'à l'âge de 46 ans ; mais, sa fortune ayant été dérangée par un événement imprévu, il renonça aux affaires commerciales, se rendit en Angleterre, s'y fixa, et devint lecteur de la reine. Dans la suite il parcourut la Suisse, la France, la Hollande, l'Allemagne, passa dans ce pays 6 années, revint en Angleterre, où il voyagea 3 ans en observateur, et m. à Windsor le 7 nov. 1817, âgé de 91 ans. Professeur honoraire de géologie à Goettingue, correspondant de l'Institut de France et

membre de la société roy. de Londres, J.-A. Deluc a enrichi la géologie et la météorologie de plus. découvertes importantes. On lui doit l'hygrométrie; le prem. il substitua le mercure à l'esprit-de-vin dans le thermomètre, et contribua à rendre familière la mesure des montagnes au moyen du baromètre portatif. Un des points les plus remarquables de ses travaux est l'accord qu'il établit entre les doctrines physiq. et le récit de la création du monde par Moïse. Ses principes ont été depuis adoptés par Cuvier. Parmi les ouvrages qu'il a composés, nous citerons : *Recherches sur les modificat. de l'atmosphère*, etc., Genève, 1772, 2 vol. in-4; Paris, 1784, 4 vol. in-8 (excellent surtout pour la théorie des baromètres et thermomètres); *Lettres physiques et morales sur les montagnes*, etc., La Haye, 1778-80, 6 vol. in-8; *Traité élémentaire de géologie*, publié en anglais, Londres, 1809, in-8, et en français, Paris, même année; *Voyage dans le nord de l'Europe*, Lond., 1810, 3 vol. in-8; *Traité élémentaire sur le fluide galvanique*, Paris, 1804, in-8; *Voyage géologique dans quelques parties de la France, de la Suisse et de l'Allemagne*, enfin un grand nombre d'*Articles*, de *Mém.* et de *Dissert.* dans le *Journ. de physiq.*, le *Journ. des sav.* et dans le *Rec.* de l'acad. des sciences. — Guillaume-Antoine DELUC, dont la notice a été faite à la p. 824, fut membre du conseil des Deux-Cents avant la réunion de Genève à la France. Outre les *Mém.* qu'il a fournis au *Journ. de physiq.*, à la *Biblioth. britannique* et au *Mercure*, on a de lui un certain nombre d'*Observations* insér. par J.-A. Deluc dans ses *Recherches sur les modifications de l'atmosphère.*

DELVINCOURT (CLAUDE-ÉTIENNE), jurisc., né à Reims en 1762, m. à Paris en 1831, fit ses études au collége Mazarin, et parvint à être reçu agrégé à l'école de droit de Paris. La révolution ayant fermé les écoles, il se réfugia dans les bureaux de la marine jusqu'à leur rétablissement. Il rentra alors à la faculté de droit comme professeur de code civil, et en devint le doyen à la mort de Portier de l'Oise. C'est en cette qualité qu'en 1808 il publia en 3 petits vol. ses *Institutes*, qu'il éleva ensuite à la hauteur de 2 gros in-4. Il fit aussi des *Elémens de droit romain* en latin, et des *Institutes du droit commercial.* Ces ouvrages sont écrits les uns avec sécheresse, les autres avec diffusion. Delvincourt, meilleur que ses leçons et ses livres, était étroit, mais sage. Dans tout ce qui était douteux, il optait pour l'équité. Ses connaissances spéciales le firent nommer censeur en 1814, et membre du conseil royal de l'instruction publique en 1824; la révolution de juillet lui ôta tous ces avantages.

DELVIG (baron), éditeur du *Sœvernie Tzœvli* et du *Litteraturnaya gazeta*, m. le 14 (26) janvier à Saint-Pétersbourg. Le premier de ces deux ouvr. est l'almanach le plus populaire de la Russie; Delvig en avait assuré le succès en n'admettant dans ce recueil que des pièces des meilleurs auteurs et des articles du plus haut intérêt.

DEMARNE (JEAN-LOUIS), peintre, né en 1744 à Bruxelles, vint de bonne heure étudier son art en France, et y concourut pour le prix de Rome l'année où David l'obtint. Après s'être livré d'abord avec peu de succès au genre le plus élevé, il fit du paysage historique, et ne réussit encore que médiocrement. On cite, comme l'un de ses moins mauvais ouv. dans cette seconde manière, un tableau représentant la *Prise de la Louisiane.* Mais les compositions qui ont fait la réputation de Demarne sont ses peintures d'animaux. Dans cette troisième manière, il s'est placé comme coloriste à la hauteur des meilleurs peintres flam., et, pour la facilité du pinceau et la finesse du ton, autant que pour l'entente et la vivacité de la composition, on ne craint pas d'égaler un bon nombre de paysages qu'il exécuta de 1792 à 1808 à ce qu'ont fait de mieux Karel, Dujardin et Berghem. Demarne, qui, octogénaire, avait obtenu la croix d'honneur après la dern. exposition, mourut aux Batignolles, près Paris, le 23 mars 1829. Ses meilleurs morceaux se voient à l'exposition de la galerie Lebrun.

DÉMÉTRIUS (les faux). Pag. 827, 1re col., l. 11, *lisez* : 1695.

DEMEURÉE, ingénieur mécanicien, est m. à Brest vers la fin de septembre 1832, dans la 83e année de son âge. C'est à lui qu'est due la formation de l'atelier des boussoles, dans le port de Brest.

DEMIAU-CROUZILHAC (N.), prof. de procédure civile et de législature criminelle à la faculté de droit de Paris, mort du choléra dans cette ville en juillet 1832, a publié à l'usage de ses élèves, des *Institutes* de procédure civile.

DENEUILLY (LOUIS-CLAUDE), chanoine et grand-pénitencier de la cathédrale de Meaux, né le 13 décembre 1762, à Dammartin, mort à Meaux le 15 février 1829, fit ses études au collége dirigé par les prêtres de la congrégation du Saint-Esprit, et y devint préfet des études et professeur d'humanités. A la révolution, Deneuilly ne s'expatria point. Après le concordat, nommé curé d'Eve, puis de Dammartin, il reçut, en 1818, un canonicat de M. de Faudoas, évêque de Meaux. M. de Cosnac, successeur de ce prélat, le nomma grand-pénitencier. Deneuilly gagna la vénération du fameux Santerre, qui l'appela à Paris lors de sa dernière maladie : mais il n'arriva que pour recevoir son dernier soupir. Ce pieux ecclésiastique, affligé, un an avant de mourir, d'une maladie d'yeux qui lui enleva presque totalement la vue, n'avait pas discontinué pour cela ses travaux.

DENYS (JACQ.), peintre, mourut en 1704 à Anvers, où il était né en 1643, et non en 1645.

DEPARCIEUX (ANT.). *Son lieu de naissance est* Cessoux, village des Cévennes.

DERJAVINE (GABRIEL-ROMANOVITSCH), homme d'état et l'un des plus beaux génies de la nation russe, né à Cassan, le 3 juillet 1743, mourut en 1832, près Nowogorod. Écrivain lyrique, didactiq. et dramatique, il a été sublime dans chacun de ces genres. Un critique russe (Merzliakof) lui a appliqué ce que Quintilien disait d'Ovide : *Nimius sui ingenii amator.* Derjavine avait été l'instrum. de sa propre fortune. En 1774 ans, après 14 ans de serv. et plus. campag., il n'était encore que lieut.; mais, ayant passé en 1777 au service civil, il y fit un chemin rapide. Catherine II le nomma secrétaire-d'état. Paul Ier l'éleva au grade de conseiller privé actuel, et Alexandre lui confia le ministère de la justice. Il se retira en 1803 pour ne plus s'occuper que de poésie. L'une de ses *Odes* (Oda-Bog, à Dieu), fut traduite en latin, puis en japonais et en chinois, par ordre de l'empereur de la Chine, qui la fit imprimer en lettres d'or sur une étoffe de soie, qu'on déploya dans une salle du palais impérial. Les Anglais traduisirent aussi quelques-unes des *Poésies* de Derjavine. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées à Saint-Pétersbourg en 1810 et en 1815. Derjavine était membre de presque toutes les acad. et sociétés sav. de la Russie.

DESAUGIERS (MARC-ANT.), célèb. chansonnier et vaudevilliste, 2e fils du compositeur M.-A. Desaugiers (*voy.* page 834), naquit à Fréjus en 1772. Après s'être essayé en 1792 à l'un des petits théâtres de Paris, il partit pour St-Domingue, combattit contre les noirs insurgés, tomba en leurs mains, mais trouva grâce devant ces furieux au moment d'être fusillé. Il était de retour à Paris en 1797, et dès ce temps il commença à se faire connaître par des chansons dont la vogue fut prodigieuse : le naturel, la gaîté malicieuse et la verve de ces petites compositions en ont fait un véritable titre litt. pour leur auteur. Après avoir long-temps contribué par ses joyeux couplets à la prospérité du théâtre du Vaudeville, Desaugiers en devint directeur, en remplacement de Barré, en 1815. Il

quitta cette direction en 1822, dégoûté par des tracasseries et surtout par le préjudice que causait au Vaudeville l'établissement du Gymnase dramatique ; mais il la reprit à la fin de 1825, sans pouvoir cette fois relever la vogue d'un théâtre que la concurrence écrasait. Cet intarissable chantre des guinguettes m. à Paris le 9 août 1827, des suites d'une opération de la taille, à laquelle il s'était soumis la veille. Beaucoup de ses vaudevilles sont encore applaudis, notamment *M. Vautour, le Mariage extravagant, Pierrot* ou *le Diamant perdu, le Jeune Werther* et *les Petites Danaïdes*. Rien de plus populaire que sa chanson de *M. et Mad. Denis*, que ses pots-pourris de *Cadet Buteux* sur *la Vestale*, sur *Artaxerce*, sur *les Danaïdes*. Ses couplets burlesques sur divers événemens polit. ont eu aussi une gr. vogue ; cependant on a exclu ces pièces du nouv. recueil de ses *Chansons et Poésies div.*, publ. chez le libraire Ladvocat, 1827, 3 v. in-8. La plupart de ces chans., d'abord impr. dans les collections annuelles du *Caveau moderne*, dont Desaugiers fut président, avaient été successivement réunies en 3 vol. de 1808 à 1816, in-8, et réimp. en 1823.

DESCRAMBES (N.), curé de Blaye, choisi par Louis-Philippe pour remplir les fonctions d'aumônier auprès de la duchesse de Berri pendant son séjour dans la citadelle, concourut à constater la naissance de l'enfant de cette princesse, puis reçut, outre une somme de 4,000 fr., la croix de la Légion-d'Honneur, à titre de dédommagement et de récompense. Cependant il ne survécut pas longtemps à la mission qu'il avait remplie ; des symptômes d'aliénation annoncèrent sa fin prochaine, et il succomba le 3 février 1834. L'autopsie à laquelle le cadavre de M. Descambres fut soumis démontra la fausseté des bruits d'empoisonnemens qui avaient été répandus à l'occasion de sa mort.

DESCROIZILLES (Franç.-Ant.-Henri), chimiste, secrétaire du conseil gén. des manufactures, m. à Paris en 1825, a fait plus. découvertes importantes concernant les applications de la chimie aux arts. (V. *Annales de chimie*, t. 22 et 50.) Nous citerons de lui : *Méthode très-simple pour préserver les blés, seigles, orges, avoines, riz, etc., de toute altération et de tout déchet, dans des bâtim. beaucoup moins spacieux et beaucoup moins coûteux que les greniers ordinaires, sans surveillance et sans aucun frais que l'intérêt du capital*, Paris, Delaunay et Mongie aîné, 1819, in-8 d'une feuille, plus une feuille lithographiée.

DESENNE (Alexandre-Joseph), habile dessinat. de vignettes, né à Paris en 1785, montra de bonne heure du goût pour les arts ; mais, jusqu'à l'âge de 25 ans, il se contenta d'être copiste : ce fut en 1812 qu'il composa ses premières vignettes pour l'ornem. des livres. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1827, il travailla à embellir une foule d'édit., telles que celles de Boileau, de Molière, de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Beaumarchais, de Bernardin de St-Pierre, au succès desquelles on peut dire qu'il a puissam. contribué. Personne, mieux que lui, n'a su concevoir un sujet, le disposer, en saisir le style propre, varier ses groupes, donner du mouvement, de l'expression à ses figures, les ajuster, indiquer par des accessoires les lieux, les époques, la condition de ses personnages, s'identifier avec un auteur. Dans les dern. temps de sa vie, ayant à dessiner des vignettes pour les *OEuvres de Walter Scott*, il sentit qu'il devait en quelque sorte changer son talent et imiter la manière anglaise ; mais il le fit en homme habile, donnant à ses dessins un effet plus piquant, et conservant toutefois la pureté de la forme et la grâce de la composition. On a publié le portrait de A.-J. Desenne dans la collection intit. *Galerie univ. de portraits* (Paris, Blaisot, 1827), et le *Catalogue des estampes, vignettes et livres* de son cabinet, par Duchesne aîné (Paris, Merlin, 1827, in-8 de 25 pag.). Il faut consulter ce *Catalogue* pour connaître l'*OEuvre* de A.-J. Desenne.

DESÈZE (Raymond ou Romain), l'un des trois défenseurs de Louis XVI, né à Bordeaux en 1750, exerça d'abord la profession d'avocat au parlement de cette ville, qu'il quitta, sur l'invitation du ministre Vergennes, pour venir chercher des succès plus brillans au barreau de Paris. Il plaida à son début la cause des filles d'Helvétius, abandonnée à son talent, déjà célèbre, par Target, qui renonçait alors à la plaidoirie. En 1789, il acheva d'établir sa réputat. en défendant et faisant acquitter le baron de Bezenval, accusé de haute trahison : il reçut à cette occasion une médaille d'or du roi de Pologne, dont son client était l'allié. Lorsque la convention mit Louis XVI en jugement, il accepta avec empressement le rôle répudié par Target, et ne craignit point de devenir le collègue de Tronchet et de Malesherbes, qui l'avaient désigné eux-mêmes au choix de l'auguste accusé. Ce fut lui qui porta la parole à la barre de la convention le 26 déc. 1792. On s'accorde généralem. à dire que ce *Discours* contient de belles parties et d'heureux mouvemens, mais que l'orateur aurait dû concevoir plus fortement son système de défense, et prendre une allure plus hardie. Ce reproche ne s'adresserait du reste qu'à l'habileté de Desèze comme défenseur, non à son courage comme citoyen. Mais, si ses paroles ont laissé quelque chose à désirer, c'est que Louis XVI avait retranché de son *Discours* écrit les vérités les plus fortes et les mouvemens les plus décisifs. Desèze fut arrêté long-temps après la condamnation du roi, à l'époque où tout le monde était suspect ou proscrit ; il fut enfermé à la Force, et recouvra la liberté au 9 thermidor. Il vit passer le directoire, le consulat et l'empire sans accepter aucune fonction publ., sans vouloir même entrer au conseil de discipline de l'ordre des avocats. La restauration fut pour lui une ère de dédommagement et de récompense. Nommé premier président de la cour de cassation en 1815, il fut remplacé dans les cent-jours par Muraire, auquel il avait lui-même été substitué, et qu'il remplaça de nouveau et définitivement à la seconde rentrée de Louis XVIII. D'autres distinctions vinrent le trouver, et à sa mort, arrivée à Paris en 1828, il était comte, pair de France, chevalier de Malte, gr.-trésorier de l'ordre du St-Esprit, commandeur des ordres du roi, membre de l'acad. franç. Ses titres littér., ses *Plaidoyers* et ses *Mém.* judiciaires, avaient été imprimés.

DESFONTAINES DE LA VALLÉE. *Ses véritables noms sont :* Guillaume-François Fouques Deshayes. Il est m. le 21 décembre 1825. *Voy.* le catalogue complet de ses product. dans l'*Annuaire Nécrol.*, 1825.

DESFONTAINES (René-Louis), membre de l'Académie des sciences, profess. de botanique au muséum d'hist. natur. et à la faculté des sciences de Paris, chevalier de la Lég.-d'Hon., né en 1751 à Tremblay en Bretagne, m. à Paris le 16 novemb. 1833, était venu y étudier la médecine ; mais la botanique ne tarda pas à l'occuper exclusivement. Son premier ouvrage, à la suite d'un voyage de deux années en Barbarie, fut sa *Flore du Mont Atlas*, 1798, in-4. Un autre bien grand titre de gloire, est son *Mémoire sur les tiges des monocotylédonées :* l'une des plus importantes découvertes dont il ait enrichi la botanique, est en effet celle qui a pour objet le mode d'accroissement des plantes et des arbres qui lèvent avec une seule feuille séminale.

DESHUTTES (le chevalier), maréchal-de-camp honoraire, chevalier de Saint-Louis, frère du garde-du-corps qui fut massacré avec M. de Varicourt, aux journées des 5 et 6 octobre, sur les marches de l'escalier de la reine, termina à Lyon, le

25 février 1834, une vie toute conforme aux principes d'honneur et de loyauté.

DESJARDINS (Philippe-Jean-Louis), vicaire-général de Paris, et archidiacre, né le 6 juin 1758, à Messas, près Meung, diocèse d'Orléans, mort le 21 octobre 1833, chez les Dames de Saint-Michel, à Paris, étudia aux sémin. d'Orléans et de Saint-Sulpice, fut ordonné prêtre à Lyon, où on l'avait envoyé professer la philosophie, et reçu docteur en théologie le 12 avril 1783. M. de Cheylus, évêque de Bayeux, le choisit pour grand-vicaire; mais, s'étant brouillés, l'abbé Desjardins résigna à son jeune frère le canonicat qu'il avait à Bayeux; il fut alors nommé doyen de la collégiale de Meung, et grand-vicaire d'Orléans. La révolution le força d'obéir à la loi de la déportation. Arrivé en Angleterre, où il connut le célèbre Burke, il y reçut la mission d'aller au Canada s'assurer si on n'y trouverait pas des asiles convenables pour tant d'ecclésiastiques et d'émigrés. Son séjour dans ce pays, où il se livra aux fonctions du ministère, et où il faillit être nommé coadjuteur de l'évêque de Quebec, en 1793, fut singulièrement utile à la religion. L'abbé Desjardins, dont l'humilité se serait effrayée de la responsabilité attachée à l'épiscopat, revint en France en 1802. L'évêque d'Orléans, M. Bernier, le nomma curé de Meung, et lui donna des lettres de grand-vicaire; mais bientôt on l'appela à Paris. Attaché d'abord à la légation du cardinal Caprara, il fut nommé en 1806 à la cure des Missions-Etrangères. La police de Bonaparte lui supposant des rapports politiques avec le duc de Kent, qu'il avait connu au Canada, et avec le baron Kolli, qui avait formé le projet de tirer Ferdinand VII de Valençay, l'enleva en octobre 1810; de Vincennes, elle le transféra à Fenestrelles en Piémont, puis à Compiano dans l'Etat de Parme. Ce n'est qu'au bout de deux ans qu'il obtint d'avoir la ville de Verceil pour prison. Là éclata sa charité pour les soldats français décimés par une cruelle épidémie, à laquelle peu s'en fallut qu'il ne succombât lui-même. L'abbé Desjardins ne revit Paris que le 21 juin 1814; il rentra alors dans la cure des Missions. La haute estime dont il jouissait le fit consulter à l'époque du concordat de 1817; il influa même sur les choix d'évêques faits dans cette circonstance; mais il refusa l'honneur d'être promu lui-même à l'épiscopat. Le cardinal de Périgord, ayant pris possession de l'archevêché de Paris en 1819, le nomma grand-vicaire et archidiacre de Sainte-Geneviève, et lui donna un logement dans son palais. Le saint prêtre s'occupa plus que jamais de bonnes œuvres. Le petit couvent de la Madeleine qu'il dota; plusieurs communautés dont il était le supérieur; le comité des pensions de la maison du roi qu'il présidait; le conseil des prisons dont il était membre, absorbaient tous ses momens. Nommé le 13 janvier 1823 à l'évêché de Châlons-sur-Marne, il déclina pour la troisième fois l'épiscopat. Celui qui se refusait ainsi aux honneurs, se vit mis par la révolution de 1830, à une épreuve cruelle. Le désastre de l'Archevêché le priva de tout; il s'échappa de Conflans avec l'archevêque, avec lequel il se retira enfin dans la maison des Dames de Saint-Michel, dont il était supérieur. Lorsqu'on décerna en 1831 un mandat d'arrêt contre le prélat, à l'occasion du service de Saint-Germain-l'Auxerrois, le courageux Desjardins offrit, avec l'évêque actuel de Langres, de rester en prison à sa place. L'archevêque, qui appréciait dignement son ami, ne voulut jamais se séparer de lui; ses consolations entourèrent l'abbé Desjardins au moment de la mort, et le gouvernement permit que les cendres du saint prêtre reposassent dans la maison qui lui avait servi de dernier asile. Desjardins avait été le confesseur du vénérable abbé Legris-Duval, et il dressa une *Relation* touchante de sa fin. Il avait aussi formé, sous le titre d'*Année sainte*, le projet d'une *Vie des saints*, dont les premières livraisons seulement parurent en 1823.

DESMARETS (Pierre-Marie), chef de la police générale sous l'empire, chevalier de la Légion-d'Honneur en 1810, et député de l'Oise à la chambre des représentans en 1815, m. à Paris au mois d'avril 1832, avait été long-temps chef de division au ministère de la police. Adroit, grand travailleur et doué d'une mémoire prodigieuse, il était le bras droit de Savary.

DESMOUSSEAUX (Antoine-François-Evrard-Marie-Catherine, baron), administrateur, mort récemment, était avocat à Paris à l'époque de la révolution. Il remplit alors des fonctions municipales, fut nommé tribun en 1799, préfet de l'Ourthe en 1806, de la Haute-Garonne en 1806, et de l'Escaut en 1813. Le département d'Eure-et-Loir le choisit pour son représentant pendant les cent-jours.

DESNITZKII (Michel), né près Moscou en 1752, m. à Saint-Pétersbourg le 24 mars 1821, métropolite de Novogorod, de Saint-Pétersbourg, d'Esthonie et de Finlande, chevalier des ordres de Russie, président du saint synode et membre de plusieurs sociétés savantes, est un des orateurs sacrés les plus remarquables que la Russie ait produits dans ces derniers temps. Ses vertus ne le rendaient pas moins cher à ses ouailles que ses talens ne leur étaient utiles. La collection complète de ses *Sermons* a été imprim. à Saint-Pétersbourg, en 10 v., 1816 à 1820.

DÉSORMEAUX, professeur à la faculté de médecine de Paris, où il naquit le 5 mai 1778, était fils, petit-fils, arrière-petit-fils de médecins. Privé de son père au moment où il commençait ses études médicales, il fut presque aussitôt frappé par la conscription; ces obstacles ne firent que le retarder. Reçu docteur, il obtint au concours, et après les plus brillantes épreuves, la chaire d'accouchement vacante par la mort du célèbre Baudelocque. Successeur de Chaussier dans la place de médecin en chef de la Maternité, il avait commencé sur ce vaste hôpital de savantes recherches, que sa mort prématurée ne lui permit pas de publier ni même d'achever. L'enseignement de Désormeaux n'était pas brillant, mais solide. Ses paroles, prononcées peut-être avec quelque difficulté, n'en étaient pas moins l'expression d'une science forte et mûrie par de nombreuses observations. Désormeaux a peu écrit: on cite de lui sa thèse inaugurale, qui a pour titre: *Précis de doctrine sur l'accouchement par les pieds*; sa dissertation pour le concours de la chaire d'accouchement, et qui a pour sujet: *De abortu*; c'est un traité complet, quoique très-court; ses *Articles* du *Nouveau Dictionnaire de médecine*, qu'il faut réunir pour les juger, et qui embrassent toute la science des accouchemens; la *Traduction* des *Recherches anatomiques sur le siége et les causes des maladies*, par Morgagni, Paris, 1821-24, 10 vol. in-8. Il fit cette *Traduction* avec Destouet. Il travaillait depuis 1821 au *Nouveau Journal de médecine*. Ce savant et habile accoucheur mourut le 28 avril 1830.

DESREZ, ancien payeur-général du Trésor, ancien commissaire de la Trésorerie nationale, m. à Périère (Manche), le 6 février 1834, âgé de 88 ans, après avoir occupé plusieurs emplois supérieurs, s'était borné sur la fin de sa vie à des fonctions administratives modestes et gratuites.

DESRUES (Antoine-Franç.), naquit en 1745.

DESSALINES (Jacques), 1er emper. d'Haïti, était né à la Côte-d'Or en Afrique, et avait appartenu à un noir libre de la colonie sur laquelle il devait un jour régner. Il montra beaucoup d'activité dans les premiers troubles de Saint-Domingue, fut aide-de-camp de Jean-François, l'un des généraux noirs, passa ensuite dans le parti de Toussaint-Louverture, dont il devint le lieutenant, fit la guerre avec succès contre le général mulâtre Rigaud, qui servait la France, combattit aussi le général Leclerc en 1802, et se soumit après la dépor-

tation de Toussaint. Il montra alors beaucoup de zèle à opérer le désarmement des noirs; mais il ne tarda pas à faire de nouveau cause commune avec eux. Il se retira dans la partie nord de Saint-Domingue, la fit insurger, s'y soutint constamment contre les attaques réitérées de Rochambeau, donna de grandes preuves de courage et de présence d'esprit à la sanglante affaire de Saint-Marc, qui ôta aux Français tout espoir de se maintenir dans l'île, et s'empara enfin de l'autorité souveraine, avec le titre d'empereur et sous le nom de Jacques Ier. La fâcheuse issue d'une tentative dirigée par lui contre la partie espagnole de Saint-Domingue, où se maintenaient encore les Français, aigrit son caractère, déjà empreint d'une sombre férocité. Plusieurs de ses généraux, à la tête desquels se trouvaient le nègre Christophe et le mulâtre Péthion, las de sa tyrannie sanguinaire, y mirent un terme en l'assassinant, en 1806. Christophe fut son successeur.

DESSOLLES (Jean-Joseph-Paul-Augustin, marquis), lieutenant-gén. et président du conseil des ministres sous Louis XVIII, né à Auch, en 1767, d'une famille noble de Gascogne, mort à Paris en 1828, reçut une éducation qui le prépara dignem. aux places émin. qu'il devait un jour occuper. Il entra au service à l'âge d'environ 25 ans, fut employé comme aide-de-camp du général Reynier et adjoint à l'état-major. Destitué quelque temps après, en vertu de la loi qui éloignait de l'armée les ci-devant nobles, il ne tarda pas à être rappelé sous les drapeaux avec le grade d'adjudant-général. Il fit en cette qualité la première campagne d'Italie sous les ordres de Bonaparte, qui le chargea de porter au directoire la copie des préliminaires de la paix de Léoben (an V). Nommé alors général de brigade, il reçut en l'an VII le commandement d'un corps de troupes avec lequel il remporta sur les Autrichiens, dans la Valteline, des avantages signalés, qui lui valurent le grade de général de division, puis la place de chef d'état-major de Schérer, et ensuite de Moreau à l'armée d'Italie et à l'armée du Rhin. Il fit preuve de talent et de zèle dans les campagnes de l'an VIII et de l'an IX, notamment aux batailles de Moezkirch, de Biberach, de Newbourg, d'Hohenlinden, aux passages du Rhin, de l'Inn, de la Saab, de la Salza, à l'affaire de Vokelbruck et à la prise de Lintz. La paix de Lunéville lui permit de revenir à Paris, où il fut nommé conseiller-d'état pour la section de la guerre. Chargé quelque temps après du commandement provisoire de l'armée d'Hanovre, il se fit estimer et chérir des habitans de ce pays. Il parut au camp de Boulogne, refusa les fonctions de chef de l'état-major de Lannes, et se retira dans une campagne voisine de sa ville natale. En 1808, il reçut l'ordre de se rendre en Espagne, où il commanda une division de l'armée du centre de manière à se concilier l'estime générale par ses talens, sa valeur, son désintéressement et son affabilité; mais, fatigué de cette guerre injuste et impolitique, il demanda et obtint son rappel. Il fit partie de l'expédition de Russie comme chef d'état-major du prince Eugène, entra dans Smolensk, mais quitta alors l'armée: on a dit que ce fut pour raison de santé. En 1814, le gouvernement provisoire lui confia le commandement de la garde nationale parisienne. On croit que la chaleur avec laquelle il se déclara pour les Bourbons contre le maintien de la dynastie impériale, dans le conseil que présidait le souverain de la Russie, contribua un peu à assurer le trône à Louis XVIII. Le comte d'Artois parut du moins, à son arrivée à Paris, vouloir récompenser en lui un grand dévouement, en lui assurant les titres de ministre d'état, de pair de France, de major-général des gardes nationales du royaume, de grand-cordon de la Légion-d'Honneur. Lorsqu'on apprit que Bonaparte était débarqué sur le sol français, Dessolles adressa aux gardes nationales de toute la France un ordre du jour très-énergique; puis il accompagna le roi jusqu'à Béthune, et revint à Paris, où il ne fut point inquiété. Après le triomphe de la cause royale, il reprit le commandem. de la garde nationale; mais il donna ensuite sa démission. Dans la chambre des pairs, il défendit la liberté de la presse et le mode de recrutement proposé par le maréchal Gouvion-St-Cyr, son ancien frère d'armes et son ami. Le 28 déc. 1818, il remplaça, comme président du conseil des ministres, le duc de Richelieu, et eut aussi le portefeuille des affaires extérieures. Deux mois après, il s'éleva vivement dans le conseil contre le changement projeté de la loi des élections. Il se retira alors avec les deux seuls collègues de son opinion, le maréchal Gouvion-St-Cyr et le baron Louis, et alla se rasseoir sur les bancs de la pairie.

DESTAINS (N.), oriental., né à Coucy en Bourgogne, m. à Toulon en 1830, âgé de 45 ans, vint jeune à Paris chercher fortune. Il avait fait de bonnes études classiques à Auxerre; il apprit même les langues orientales à Paris. Mais bientôt il se lança dans le journalisme, et fut successivement directeur de la *Gazette de France* et de l'*Universel*. Lors de l'expédition d'Alger, il fut choisi comme interprète par M. de Bourmont. Mais, à peine arrivé à Toulon, on le trouva un matin baigné dans son sang; un coup de pistolet avait terminé sa vie. Destains laissa une *Traduction* des *Mille et une Nuits*.

DESTOUCHES (Théodore Bouvier), colonel d'artillerie de marine, officier de la Légion-d'Honneur, s'était distingué dans les campagnes de nos armées. Il m. le 26 mai à La Roche-Piette, près St-Malo.

DEVILLE (Albéric), ancien professeur d'hist. naturelle à l'école centrale d'Auxerre, m. en 1832, a composé des *Fables* et des *Poésies* qui le rendent digne d'une courte mention.

DEVONSHIRE (Elisabeth Hervey, duchesse de), si connue par son esprit et par son amour pour les arts et les sc., était veuve de Forster, lorsqu'elle épousa, en 1812, le duc de Devonshire. Devenue veuve de nouveau, elle alla s'établir à Rome en 1815, et y fit le plus noble usage de sa fortune, attirant auprès d'elle les savans, les artistes, les antiquaires, les voyageurs de toutes les contrées, que distinguait leur rang ou leur mérite, ordonnant des recherches ou des fouilles très-curieuses, achetant un grand nombre de tableaux, et se chargeant elle-même de publier de magnifiques éditions, parmi lesquelles il faut citer celle de la trad. italienne de Virgile, par Annibal Caro, tirée à 150 exemplaires, dont un a été offert de sa part à la Bibliothèque du roi à Paris. Au dessus de l'amour des arts et des sciences dominaient, chez la duchesse de Devonshire, les habitudes les plus charitables et les vertus les plus douces. Elle m. à Rome en 1824.

DEVRIENT (Daniel-Louis), l'un des plus gr. acteurs de l'Allemagne, né à Berlin en 1784, abandonna de bonne heure le commerce, où ses parens l'avaient jeté, pour suivre la carrière théâtrale, et son talent ne manqua pas de le faire bientôt remarquer. D'abord comédien ambulant, puis acteur distingué à Dessau, ensuite à Breslau, Devrient se fit une réputation si bien méritée, que Iffland le fit monter, en 1814, sur le théâtre de Berlin, où il continua à jouer jusqu'à sa m., survenue le 30 décembre 1832.

DIEBITSCH-SABALKANSKI, feld-maréchal au service de la Russie, né le 13 mai 1785, d'une famille noble de Silésie, mort le 29 mai 1831 à Kleczewo, près Pultusk, commença sa carrière milit. au service de la Prusse; mais, son père ayant accepté la place de major-général au service de Paul Ier, il le suivit, se distingua par le plus brillant courage à Austerlitz, Eylau, Friedland, Dresde, etc., et commanda en 1823 les colonies milit. de l'Asie. Appelé en 1827 à faire partie du cabinet

russe, il devint, l'année suivante, adjudant-général dans l'armée destinée contre les Turcs. Nommé en 1829 commandant en chef de la deuxième armée, il réussit à lui faire franchir les montagnes du Balkan, ce qui lui valut le surnom de *Sabalkanski*, et conduisit ses troupes jusqu'aux portes de Constantinople. Mais le vainqueur des Turcs, chargé, en décembre 1830, de réduire les Polonais, n'en put venir aussi heureusement à bout. Il avait promis au grand-duc de Constantin de le conduire à son château du Belvédère : le choléra-morbus, qui surprit Diebitsch à son quart.-gén., l'empêcha de terminer la campagne. Aussi bien allait-il être remplacé par le comte Paskewitsch, que l'empereur appelait à réparer les désastres de l'armée russe. Le nom de Diébitsch a été conservé à un régiment.

DIGEON (ALEXANDRE-ELISABETH-MICHEL, vicomte), lieutenant-général, né à Paris, en 1771, d'un fermier-général, entra au service comme sous-lieutenant, fit les guerres de la révolution, tomba au pouvoir de l'ennemi à la bataille de la Trebia, devint l'objet d'un cartel d'échange particulier après la victoire de Marengo, sur la réclamation du premier consul, et fut nommé peu de temps après colonel d'un régiment de chasseurs. Dans la campagne de 1805 en Allemagne, il assista aux actions les plus remarquables, notamment à Landsberg et à Austerlitz. Dans celle de 1807, il fut élevé au grade de général de brigade, et commanda avec la plus grande distinction deux régimens de cavalerie aux batailles d'Heilsberg et de Friedland. Appelé en Espagne l'année suivante, il y devint en 1812 gouverneur civil et milit. des provinces de Cordoue et de Jaën, et réussit, par une administration éclairée et bienfaisante, à gagner l'attachement et la confiance des habitans de ces contrées, que les ravages de la guerre avaient réduits à la plus extrême misère et profondém. irrités. Sa brillante conduite pendant la retraite périlleuse de l'Andalousie lui valut, en 1813, le grade de lieutenant-général : il se trouva en cette qualité à la bataille de Vittoria, où il fut blessé pour la cinquième fois, et passa bientôt, sous les ordres du maréchal Suchet, à l'armée de Catalogne, où il commanda toute la cavalerie et la 1re division de l'infanterie. Détaché en 1814 à l'armée de Lyon, commandée par le maréchal Augereau, il sauva cette ville d'une prise de vive force qui commençait déjà, et lui donna ainsi le temps de conclure une capitulation. Nommé inspecteur-général de cavalerie après la première restauration, Digeon montra beaucoup de dévouement pour la cause royale lors du débarquement de Bonaparte. Ayant perdu tous ses équipages, il refusa une gratification considérable, par laquelle le roi voulait l'indemniser. Louis XVIII, à son retour, le nomma commandant de la division de cavalerie légère de la garde royale, et, plus tard, le créa pair de France avec le titre de vicomte. Digeon appuya dans la chambre haute les opinions que professait le côté droit. Il fut chargé par *intérim* du portefeuille de la guerre en 1823, quand le duc de Bellune, alors ministre de ce département, se rendit à Bayonne, afin de presser l'ouverture de la campagne d'Espagne, et de résoudre la question inextricable des approvisionnemens de cette armée. En rendant le portefeuille au titulaire, il reçut les titres de ministre d'état et de memb. du conseil privé. Il eut l'année suivante le commandement en chef de l'armée d'occupation, rentra en France avec la principale partie de cette armée, et m. en 1826 à sa terre de Ronqueux, près Paris.

DILLON (l'abbé HENRI), grand-vicaire de Dijon, abbé d'Oigny et doyen de la Sainte-Chapelle, avant la révolution, protesta contre les décrets de l'assemblée nationale relatifs au clergé, et contre le serment que les prêtres membres de cette assemb. prêtèrent le 27 décembre 1790. L'écrit de l'abbé Dillon fut brûlé; et l'auteur, pour éviter les persécutions, quitta la France, où il n'obtint de rentrer en 1804 qu'à condition de se tenir éloigné de Paris. Fixé à Dijon, il s'empressa, lors de la restauration, de revenir à Paris, où il fut nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine. On a de l'abbé Dillon : *Guide des études historiques*, 1812, in-8; *Mémoire sur l'esclavage colonial, la nécessité des colonies et l'abolition de la traite des nègres*, 1814, in-8; une *Lettre*, signée Coquillard, adressée à Dumolard en 1814, *sur la liberté de la presse; Histoire universelle, contenant le synchronisme des histoires de tous les peuples contemporains, tant anciens que modernes*, 1816, 8 v. in-8, avec continuation.

DIMAS DE LA CROIX (le père). *Son nom était* Jacques TONELLI.

DISTEL (PHILIPPE GASPARD), prem. chirurgien ordinaire des rois Louis XVIII et Charles X, chevalier des ordres de Saint-Michel et de la Légion-d'Honneur, mort à Paris le 12 décembre 1832, dans un âge avancé, accompagna les princes dans l'émigration. C'était un praticien excellent; aussi fut-il compris parmi les membres titulaires de l'Académie de médecine, dès 1820, époque de sa création.

DIVICON, *Diviko*, commandait l'armée des Helvétiens qui aida les Teutons et les Cimbres à repousser le consul Silanus. Peu après, en l'an de Rome 646, il battit lui-même, près du lac Léman, L. Cassius, dont il fit passer les légions sous le joug. Lorsque César vint venger les désastres des Romains, toute la nation helvétienne, se rangeant autour de Divicon, dont la bravoure était désormais inutile devant le génie du conquérant des Gaules, incendia ses misérables huttes, et partit pour aller chercher un établissem. au-delà des Alpes (28 mars de l'an 58 avant J.-C.). César réussit d'abord à arrêter la marche de cette tourbe avec une seule légion; bientôt il fond sur les Helvétiens dans un passage où il les voit resserrés à l'embouchure du Rhône, et c'est alors qu'a lieu entre le vainqueur et Divicon l'entrevue où ce dernier fit à César la réponse fameuse : *Les Helvétiens ne donnent point d'otages; ils en reçoivent.*

DIXON (N.), voyag. angl., parti de la côte de Dohomey pour se rendre dans l'intérieur de l'Afrique et rejoindre le capitaine Clapperton et sa suite à Katonga, périt d'une manière malheureuse, par l'effet d'une simple méprise. Le roi dont il traversait le territoire étant allé au devant de lui avec ses fils et ses courtisans, l'un de ses fils jura à l'étranger protection et sûreté au nom de son père, en brandissant son sabre à la face de Dixon. Celui-ci, qui crut qu'on allait le tuer, tira lui-même son sabre et le plongea dans le corps du prince. On voulut le massacrer sur-le-champ; mais le roi, disant que son serment l'obligeait de le protéger, le fit conduire sous escorte jusqu'aux frontières. A peine Dixon les eut-il dépsssées, que l'escorte tomba sur lui et le mit à mort. Ainsi finit ce voyageur en 1833.

DMITRI (ou DEMETRIUS), archevêque métropolitain de Rostof, né en 1651, m. le 28 oct. 1709, canonisé par l'église russe en 1752, partagea toute sa vie entre les devoirs de son état et l'étude des lettres. Son exemple et ses préceptes ne furent pas sans utilité à Pierre-le-Grand dans le grand œuvre de la civilisation de la Russie. Ses principaux ouvr. sont : *la Vie des saints honorés par l'église gréco-russe*, impr. en 4 parties à Moscou, 1689, 1695, 1699 et 1795, et réimpr. depuis un grand nombre de fois à Moscou et à Kief; *Recherches sur l'hérés. des Rasholniki de Bruinsk*, en 3 part., 1re édit., Moscou, 1745, souvent réimpr.; *Chronologie* d'après la Bible, impr. pour la 1re fois en 1784, ibid. (ouvr. incomplet, et qui s'arrête à l'an 3600 de la création); *Discours*, ibid., 1786, 1805, 1807. Dmitri a composé, en outre, un grand nombre d'*Homélies*, de *Cantiques* encore en usage aujourd'hui dans les églises russes, et de plus des *Drames*

sur des sujets relig., qu'il faisait représenter dans son palais épisc. de Rostof.

DOBRÉE (Thomas), négociant, né à Nantes le 6 avril 1781, mort le 15 décembre 1828, fut consul du Danemarck et des villes anséatiq., et membre de la société académique de la Loire-Inférieure. Entré de bonne heure dans la carrière du commerce, que son père avait parcourue avec honneur, il est le premier armateur qui, après la paix, ait renoué les anciens rapports de la France avec la Chine. C'est à lui qu'on doit l'importation, et, pour ainsi dire, la découverte du mode employé par les Anglais, pour doubler les vaisseaux avec du feutre, procédé que le gouvernement français a adopté pour la marine royale. Dobrée propagea avec ardeur la méthode lancastrienne. Sa probité et sa délicatesse étaient vivement appréciées, et sa bienfaisance le fera long-temps regretter.

DODWELL (Edouard), célèbre antiquaire anglais, membre correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres, connu surtout par son *Voyage en Grèce*, mourut à Rome le 14 mai 1832, âgé de 65 ans, laissant un ouvrage inédit très-important *sur les murs polygones*.

DOERING (Georges), poète allemand, né à Cassel le 11 décembre 1798, mort le 10 oct. 1833, s'était fait, dans son pays, une haute réputation par ses *Poésies*.

DOLGOROUKI (le prince Jean-Michaelovitsch), de l'illustre famille de ce nom (v. p. 874), né en 1764 à Moscou, m. en 1824, avait porté d'abord les armes, et fait avec distinction plus. campagnes contre les Turcs et les Suédois. Il remplit ensuite de hauts emplois administratifs, et se retira en 1812 avec le grade de conseill.-privé (équivalant à celui de lieut.-gén. dans le militaire). Ce prince, qui avait fait d'excellentes études et possédait parfaitement les langues mortes, s'est placé au rang des bons littér. modernes de son pays par div. morceaux de poésie : il a excellé surtout dans l'épître et dans la satire. On a fait 3 édit. complètes de ses *OEuvres*. La 3e, qui est la meilleure, parut à Moscou en 1819, sous la dédicace de l'univ. de cette ville. Elle porte pour titre : *Etat de mon âme*, ou *Poésies du prince J.-M. Dolgorouki*.

DOOLITTLE (Amos), le 1er artiste qui ait gravé sur cuivre en Amérique, était né à Cheshire, près New-Haven, dans le Connecticut. Placé fort jeune chez un orfèvre, il ne tarda pas à essayer la gravure sur métaux, et apprit seul les principes et la pratique de son art. Son 1er ouvrage fut une gravure représentant la *Bataille de Lexington*, à laquelle il avait assisté comme volontaire. Doolittle a produit un nombre incroyable de gravures diverses, beaucoup dans le genre historique; et, s'il n'a jamais atteint cet état de perfection auquel l'art est parvenu depuis aux Etats-Unis, il a du moins le mérite d'avoir, le premier, sans autre secours que son génie, ouvert cette carrière aux artistes américains. Ses *OEuvres* sont encore recherchées avec empressement. Doolittle est mort du choléra le 31 janvier 1833, âgé de 78 ans.

DOUBLET (Pierre-Nicolas), né à Chartres en 1755, fit son droit à Reims, et fut reçu avocat au parlement de Paris en 1779. De retour à Chartres et avocat au bailliage de cette ville, il fut appelé par les suffrages des électeurs du district de Mondoubleau (Loir-et-Cher) aux fonctions de juge près le tribunal de ce district, dans lesquelles le roi le confirma le 15 novembre 1790. Son caractère et ses connaissances le firent bientôt nommer accusateur public près le tribunal criminel de Blois. On conservera long-temps dans le département de Loir-et-Cher le souvenir d'une action qui fait honneur au courage civil de Doublet. En 1793, une sédition ayant éclaté à Mondoubleau, le tribunal criminel de Blois se transporta aussitôt dans cette ville pour juger les coupables. Les frères Joisneau avaient été signalés comme les auteurs de ce mouvement; le plus jeune était reconnu par les témoins; quant à l'autre, confronté dans l'instruction à un témoin, celui-ci l'avait également reconnu, mais avec hésitation. Doublet se promit d'arracher ce malheureux, plutôt égaré que coupable, à une mort certaine. L'audience fut indiquée pour le soir. Lorsque le témoin fut produit à l'accusé, on lui demanda s'il reconnaissait Joisneau : « Je le crois », dit-il. « Il ne s'agit pas d'un doute, reprit l'accusateur public, il faut être certain de ce que vous avancez. » A ces mots, il s'empare d'un flambeau, descend de son siége, va droit au témoin, le mène vivement auprès de l'accusé, et, approchant la lumière plus près de lui : « Le reconnaissez-vous bien ? » lui dit-il d'une voix ferme et sévère. Le témoin s'intimide et déclare ne pas le reconnaître. Joisneau fut acquitté, et toute la ville de Montdoubleau en témoigna sa reconnaissance à Doublet. Après la terreur, il vint à Chartres. En l'an VIII, il fut nommé avoué et juge suppléant près la cour de justice criminelle d'Eure-et-Loir. Au décès de Guillard, procureur impérial près cette cour, Doublet fut désigné par Brocheton, qui en était le président, pour lui succéder. Il remplit ces fonctions pendant six mois, et sa modestie seule l'empêcha de solliciter une place qui convenait si bien à son expérience. Rappelé à son cabinet, il trouvait encore assez de temps pour se livrer aux fonctions gratuites qu'il exerçait dans des commissions administratives. Retiré des affaires, il accepta la place de maire de la commune de Luisant, où était sa maison de camp., et y vécut en aidant les malheureux. Parvenu à un âge avancé, il s'éteignit avec le calme de l'homme de bien, le 16 mai 1831.

DOUSSIN-DUBREUIL (Jacques-Louis), médecin, né à Saintes (Charente-Inférieure), mort à Paris en 1831, fit ses études médicales sous son père, qui était lui-même médecin. Il est le premier qui ait reconnu dans la matière de la transpiration un acide qui se coagule lorsqu'elle reflue sur les viscères, acide dont l'existence avait été soupçonnée par Lavoisier. Membre, depuis sa fondation, de la société centrale de vaccine, et du comité établi près du gouvernement, il est l'un des deux premiers médecins français qui aient inoculé la vaccine à leurs propres enfans. C'est à lui qu'on doit l'idée des dépôts de vaccin qui sont établis dans toutes les villes de France, afin d'arrêter promptement les progrès des épidémies varioliques. Il fonda ou concourut à fonder plusieurs sociétés savantes ou d'utilité publique, telles que la société royale académique des sciences de Paris, la société galvanique et la société d'encouragement pour l'industrie nationale; il était lui-même membre de plusieurs sociétés de médecine. On a de lui les ouvrages suivans : des *Glaires, de leurs causes, de leurs effets et des moyens pour les combattre*, 1 vol. in-8, très-souvent réimprimé; *De l'épilepsie en général, et particulièrem. de celle qui est déterminée par des causes morales*, 1800, 1 vol. in-8; *Nouvel aperçu sur les causes et les effets des glaires*, 1816, 1 vol. in-8; et plusieurs autres ouvrages. On doit remarquer surtout celui qu'il composa pour prévenir les jeunes gens contre les habitudes solitaires.

DOVER (Georges-Jacques-Weldore-Agar Ellis, baron), fils du vicomte Clifden, pair d'Angleterre, né le 14 janv. 1797, était à peine âgé de 21 ans, lorsqu'il fut envoyé à la chambre des communes par les électeurs de Heytesbury. Doué d'un esprit élevé et indépendant, lord Dover prit toutefois peu de part à la discussion des grandes questions politiques, mais se distingua dans toutes celles qui pouvaient intéresser les sciences, les beaux-arts et les arts utiles, les établissemens charitables ou qui tendaient à l'amélioration de la condition du peuple. L'Angleterre lui est redevable de la fondation de plusieurs établissemens publics. Sa carrière littéraire n'a pas été sans éclat; on lui doit plus. ouvrages; tels sont : *Histoire véritable du prison-*

nier d'état connu sous le nom de *l'Homme au masque de fer*, 1825; *Recherches historiques sur le caractère de Ed. Hyde, comte de Clarendon*, 1827; la *Correspondance de la famille Ellis*, de 1666 à 1688, 1829; la *Vie de Frédéric II, roi de Prusse*, 1832, et une foule d'*Articles* dans les Revues et journaux mensuels. Les lettres et les arts ont perdu en lord Dover, mort à l'âge de 36 ans en 1832, un protecteur éclairé, un ami sincère et un homme puissant qui se glorifiait de les cultiver.

DRAPARNAUD (VICTOR-XAVIER), homme de lettres, membre de la Légion-d'Honneur, mort le 4 oct. 1833, à l'âge de 58 ans, est auteur de plusieurs ouvrages dramatiques, entre autres du *Prisonnier de Newgate*, qui a obtenu un grand succès, des tragédies de *Maxime*, de *Thomas Morus*, la *Clémence de David*, etc.

DRUMMONT (N.), comte de Melfort, maréc. de camp, né à Paris en 1760, mort à Lyon le 13 octobre 1833, fit la campagne d'Amérique comme aide-de-camp du général Rochambeau. Revenu en France, il commanda avec distinction, pendant cinq ans, en Italie, un régiment d'infanterie (La Tour d'Auvergne). Bonaparte le nomma général de brigade, et peu de temps après, le comte de Melfort obtint sa retraite.

DRUON (PIERRE-PAUL) ancien bénédictin de la congrégation de St-Maur, chevalier de la Légion-d'Honneur, bibliothécaire de la chambre des députés, né le 12 septembre 1745 à Busignies dans le Cambrésis, mort à Paris le 3 octobre 1833, âgé de 89 ans, entra de bonne heure dans la congrégation de St-Maur, où il avait un oncle, qui devint prieur de l'abbaye de St-Jean à Laon. Le neveu, ayant montré du goût pour l'étude, fut employé aux travaux littéraires que la congrégation suivait encore à cette époque. Il travailla au 3e volume de l'*Art de Vérifier les dates*, et coopéra au 14e du *Recueil des Historiens de France*. Il demeurait dans l'Abbaye de St-Germain des Prés et jouissait d'un prieuré simple, situé près Mantes, qui lui avait été conféré suivant un usage introduit depuis quelque temps dans la congrégation de St-Maur. La révolution le chassa de son monastère; cependant, en 1798, lorsqu'on forma une bibliothèque au palais Bourbon pour le corps législatif, dom Druon fut nommé sous-bibliothécaire, et il devint bibliothécaire en chef à la mort de Camus, en 1804. Son savoir, sa modestie, son exactitude et son obligeance l'avaient rendu agréable dans cette place à ceux mêmes qui aimaient le moins les prêtres. C'est lui qui mit dans la bibliothèque de la chambre l'ordre qui y règne, et il en avait dressé le catalogue. Du reste, dom Druon vivait en prêtre et en religieux. Il laissa des manuscrits qui pourraient être utiles, et une collection de gravures à laquelle il attachait du prix.

DRYANDER (JEAN). Page 896, 2e col., *lisez*: Brûlé vif à Rome en 1545.

DUBARROUX (le chev. CASIMIR-LIBERA-JOSEPH), ancien capitaine au régiment de Bourbonnais, infanterie, né à Garomb (Vaucluse) en 1770, m. à Paris en 1828, avait consacré 20 années à la confection d'une machine destinée à faire voir quelles connaissances la géogr. emprunte à l'astronomie. Cet instrum., que son auteur nommait *chronologomètre*, a été fait sans le secours des mathém. Il se voit dans l'une des salles de l'Institut. Il a paru en 1827: *Dissertat. sur le calendrier grégorien, par le chev. Dubarroux, auteur du* TRAITÉ MÉCANIQUE DU CALENDRIER GRÉGORIEN, *admis à l'expos. du Louvre l'an* 1827, Paris, in-8 de 72 p.

DUBOST (ANTOINE), peintre, né à Lyon en 1769, prit d'abord du service dans les armées de la république, et parvint au grade de capitaine-adjoint dans le corps du génie. Il donna sa démission en 1796, fit plus. voyages en Suisse et en Italie, d'où il rapporta de nombr. études, et ne tarda pas à aller se fixer à Paris, où la fortune que lui laissa son père lui permit de vivre assez noblem. Il s'y fit connaître autant peut-être comme amateur passionné de chevaux que comme artiste. Cependant il ne négligeait pas son art, pour lequel il avait quelques-unes des qualités qui annoncent le talent, non le génie. *Le Départ de Brutus et de Porcie*, le prem., selon toute apparence, de ses tableaux, fut exposé au salon de 1801. Son *Damoclès*, exposé en 1804, lui valut une médaille d'or du gouvernem. et les éloges de David. Peu de temps après il composa son tableau de *Vénus et Diane*, qu'on voit aujourd'hui au Musée du Louvre. En 1806, sa passion pour les chevaux le conduisit en Angleterre, où il eut de longues et violentes discussions avec Th. Hope, riche banquier dont la basse vengeance s'exerça sur le *Damoclès*, qu'il avait acheté et qu'il coupa en deux parts. Après mille autres contrariétés, Dubost rentra en France en 1813, et reprit ses travaux. Nous citerons, entre autres, douze sujets représentant la vie du cheval de course de Newmarket. Il les lithographia lui-même, en 1818, sur ses propres dessins, qu'il avait faits sur les lieux pendant son séjour en Angleterre. Ces *Lithographies*, très-bien coloriées, parurent accompagnées d'un texte explicatif fort intéressant en anglais et en franç., imprimé avec luxe par les presses de M. Smith, un vol. grand in-folio oblong). Dubost, dont le caractère paraît avoir été toujours assez difficile, mourut à la suite d'un duel en 1825.

DUBOUCHET (DENIS-JEAN-FLORIMOND LANGLOIS, marquis), lieut.-gén., né à Clermont en Auvergne en 1752, m. en 1826, servit successivem. dans l'arme du génie, dans l'artillerie, enfin dans un régiment d'infanterie avec lequel il fit la campagne de Corse en 1770. Il passa au service des États-Unis d'Amérique en 1776, fut investi, en 1780, des fonctions de major-gén. de l'armée franç., sous les ordres de Rochambeau, et obtint l'amitié de Washington et de Franklin. Rentré en France en 1788, il fut nommé en 1791, adjudant-général chef de l'état major de la 21e division militaire; mais il ne tarda pas à envoyer sa démission, motivée sur son éloignement pour les principes de la révolution. Il servit à l'armée de Condé dans les emplois supér., et fut même élevé alors au grade de maréchal-de-camp. Il revint en France après l'amnistie de 1802, et accepta du gouvernement impérial le commandement de la place d'Ypres, puis de celle de Breda. Il demeura inactif dans les cent-jours, et obtint en 1816 le grade de lieutenant-général et l'hérédité du titre de marquis dans sa famille. Nous citerons de lui: *de la Tactique*, 1785, 1 vol. in-8; *Anecdotes, contes moraux et philos., et autres Opuscules*, Paris, 1821, 2 vol. in-12.

DUBOURG (LOUIS-GUILLAUME-VALENTIN), archevêque de Besançon, né le 14 février 1766, au Cap-Français, île Saint-Domingue, mort le 12 décembre 1833, à Besançon, fit ses études en France, entra au séminaire Saint-Sulpice, s'associa à la compagnie des prêtres de ce nom, et concourut à l'établissement d'une communauté de jeunes clercs, rue Cassette, au moment même de la révolution. Les événemens l'engagèrent à passer aux États-Unis. On le mit à la tête d'un collège à Baltimore, puis il fut nommé administrateur du diocèse de la Nouvelle-Orléans. Les intérêts de sa mission l'ayant amené en Europe en 1815, il fut sacré à Rome évêque de la Louisiane, le 14 septembre, et réunit, avant de s'embarquer, des secours en argent et en ouvriers apostoliques. L'activité qu'il déploya à Saint-Louis et à la Nouvelle-Orléans, sa dernière résidence en ce pays, s'explique par son zèle pour la religion. En 1826, il revint en France, fut nommé évêque de Montauban, et six ans après archevêque de Besançon. Mais ses travaux dans les missions avaient hâté la fin de sa carrière. Le diocèse de Besançon eut à peine appris à connaître ce prélat, qu'il eut à en déplorer la mort. Nous complé-

terons cette notice en disant que, lors de son séjour en Amérique, Dubourg était si généralement estimé, que les sauvages eux-mêmes ne l'appelaient que le *grand-père des blancs*. On a pu s'en convaincre par les témoignages de respect qu'il reçut des Osages qui vinrent en France il y a quelques années, et qui voulurent, à tout prix, aller le voir à Montauban.

DUBRUEL (Pierre-François-Joseph), né à Rignac, dans le diocèse de Rodez, mort le 27 mars 1828, était juge à l'époque de la révolution, et fut depuis juge de paix, accusateur public et juge d'instruction. Nommé au conseil des cinq-cents (1796), il proposa de révoquer les lois révolutionnaires dirigées contre les prêtres, et demanda qu'on mît en liberté ceux d'entre eux qui étaient sexagénaires. Le 30 pluviose de l'année suivante, il proposa de faire sortir des prisons tous les prêtres qui y étaient renfermés, en les astreignant à une simple soumission aux lois ; le 8 messidor de la même année, il fit un nouveau rapport, dans lequel il conclut à l'abrogation de la loi contre les prêtres réfractaires. Malgré l'opposition du directoire, une partie de ces propositions fut adoptée. Dubruel échappa à la proscription du 18 fructidor ; son élection fut cassée ; mais il retourna tranquillement dans sa patrie. Plus tard il devint proviseur des colléges de Marseille et de Versailles. En 1816, député de l'Aveyron, il fut ensuite élu questeur de la chambre. Sa place y était marquée au côté droit. Dubruel reçut de l'université le titre d'inspecteur-général des études, et de Louis XVIII des lettres de noblesse.

DUCANGE (Victor), homme de lettres, mort à Paris le 15 octobre 1833, dans un âge peu avancé, est auteur de plusieurs *Romans* qui décelaient en lui une brillante imagination, et d'un grand nombre de *Pièces* représentées à la Gaîté et à la Porte-Saint-Martin.

DUCHANOY (C.-F.), médecin et administrateur des hospices civils de Paris, membre des académies de Lyon et de Dijon, né en mai 1742, mort en décembre 1827, prit pour modèle son maître, Antoine Petit. Pendant quatre ans il fut président du comité de vaccine. Nommé en 1799 administrateur des hospices de Paris, il s'occupa d'améliorer le sort des pauvres malades. On lui doit plusieurs institutions utiles, des *Mémoires* sur les hospices et quelques ouvrages de médecine, notamment : *Essai sur l'art d'imiter les eaux minérales*, Paris, 1780, in-12 ; *Du mal vertébral*, ou *de l'impotence des extrémités inférieures*, traduit de l'anglais de Pott, 1783.

DUCHENEY (Balth. d'ALEXANDRY-OREMGIANI), juge-mage de la province de Savoie, président honoraire du sénat, mort le 12 octobre 1833, dans sa centième année, honora cette longue carrière par la pratique de toutes les vertus. L'intégrité de ce magistrat égalait sa science.

DUCIS (J.-F.). Lign. 29, *lisez :* Cette traged., etc.

DUCQ (J. Le). *La date de naissance est* : 1639.

DUFAY (Guillaume-Michel-Étienne BARBIER), colonel, officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Louis, était fils d'un contrôleur de la maison de la comtesse de Provence, femme de Louis XVIII. Il entra jeune dans les gardes-du-corps, passa en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Dauphin-dragons, fut capitaine dans la légion de Lafayette, à l'époque du 10 août 1792, et reçut dans cette journée sa première blessure. Peu après, étant en garnison à Guise, il apprend qu'un nommé Meignet, surnommé Brutus, l'a dénoncé, comme royaliste, au club qu'il préside. Dufay, à la tête d'une portion de sa compagnie, se rend au club, en chasse les membres, et ferme les portes de la salle. Envoyé dans la Vendée, un jour, les deux armées se trouvant en présence, l'un des plus braves officiers vendéens sort des rangs, et propose de combattre contre un officier de l'armée républicaine : Dufay accepte le défi et reste vainqueur. Quelques jours après, il sauva, à la tête seulement de 20 de ses chasseurs, l'avant-garde de l'armée, qui allait être coupée. Compromis par l'infidélité de son maréchal-des-logis, il est traduit à une commission révolutionnaire, présidée par Brutus-Meignet, qu'il avait naguère chassé du club de Guise. Dufay est condamné aux fers ; mais la convention, informée de ce jugement monstreux, le casse par décret du 18 messidor an II, et renvoie le lieutenant-colonel Dufay devant le tribunal criminel de Brest, dont le jury déclare à l'unanimité son innocence. Réintégré dans son grade, celui-ci passa à l'armée d'Italie, et fit successivement les guerres d'Allemagne, de Russie, d'Espagne et de France. Pendant les cent-jours il servit comme chef d'état-major du général Chastel. Dufay était devenu propriétaire d'une partie des biens de M. de Saint-Morys, émigré. Ce dernier après la restauration devint maire de la commune de Houdainville (Oise), où étaient situés ces biens. En 1817, des torts réciproques amenèrent un duel, dans lequel M. de Saint-Morys fut tué. Sa veuve et sa fille attaquèrent Dufay devant le tribunal de police correctionnelle, qui acquitta le prévenu ; celui-ci traduisit à son tour ses accusatrices devant le même tribunal, pour un *Mémoire* diffamatoire qu'elles avaient publié. Peu de jours s'étaient écoulés depuis ces événemens, lorsqu'un soir, à 10 heures, Dufay, au moment où il rentrait chez lui, fut frappé par deux assassins. Il vivait extrêmement retiré, quand la chambre des pairs fut saisie de la conspiration du 19 août 1820. Dufay et le général de Montélégier, appelés comme témoins, eurent une altercation dont les suites furent une provocation en duel, que M. de Montélégier jugea d'abord à propos de refuser. Dufay fit alors imprimer sa correspondance avec son adversaire, qui le cita en police correctionnelle, où Dufay se vit condamné à un emprisonn. momentané. Après ce jugement, contre lequel il se pourvut en appel, un duel entre lui et M. de Montélégier eut lieu ; mais le jugement de première instance fut confirmé. Dufay, à qui ces tristes vicissitudes avaient acquis une sorte de célébrité, mourut le 1[er] janvier 1834.

DUFEU (Jacques-Louis), commandant de la garde nationale de Nantes à l'époque de la guerre de la Vendée, sauva beaucoup de proscrits ; mais, proscrit à son tour, il faillit être victime de Carrier. Depuis cette époque, il remplit successivement les fonctions de secrétaire-général du ministère de l'intérieur sous le directoire, d'administrateur de la Loire-Inférieure, de conseiller de préfecture, de sous-préfet à Nantes, et deux fois il fut appelé par ses concitoyens à l'honneur de les représenter aux assemblées législatives. En 1815, pendant les cent-jours, Dufeu, alors préfet de Nantes, donna au prince de Condé et à un de ses aides-de-camp des passeports pour l'étranger, sous de faux noms, et parvint ainsi, au moment où ils allaient être arrêtés, à leur fournir le moyen de se soustraire aux poursuites de la populace. Carnot, alors ministre de l'intérieur, ne désapprouva point sa conduite. Dufeu, retiré des fonctions publiques, mourut à Paris à l'âge de 72 ans, en mai 1832.

DUFOUR (François-Bertrand, baron), maréchal de camp en retraite, commandeur de la Légion-d'Honneur, mort en octobre 1832, âgé de 68 ans à Souillac, dont il était maire, avait fait toutes les campagnes de la révolution. A Austerlitz il commandait le 21[e] de ligne, en qualité de colonel ; il se distingua depuis à la bataille de la Moscowa, et, après la retraite de Russie, fut employé dans le corps aux ordres du général Vandamme. Mis en non activité en 1815, il rentra dans le cadre de l'état-major en 1824. Il eut bientôt sa retraite, mais fut remis en disponibilité en 1830 : cette année et la suivante, le département du Lot le députa à la chambre.

DUFRESNOY (A.-I.-Jos). *Lisez*, ligne 4 : *Rhus radicans*.

DUFRESSE (SIMON-CAMILLE, baron), maréchal de camp, né le 2 mars 1753, mort en mars 1833, était acteur du théâtre de Montansier à l'époque de la révolution. Adjudant-général, en 1793, il se trouvait à Lille lorsqu'il fut nommé génér. de l'armée révolutionn. On l'accusa d'avoir cruellement abusé de son pouvoir; il fut même arrêté après le 9 thermidor ; mais un jugement solennel l'acquitta des charges dirigées contre lui. Il alla joindre l'armée d'Italie, passa à celle de Naples, sous les ordres de Championnet, et fut comme lui, en 1799, traduit devant un conseil de guerre, pour avoir attaqué les agens dilapidateurs du directoire. La journée du 3 prairial an VIII, en forçant les directeurs Merlin de Douay et la Réveillère-Lepeaux à donner leur démission, annula cette procédure. Dufresse, rentré en activité, eut le commandement de la 12e division militaire à Nantes. Il fit la guerre de la Péninsule, et fut pendant trois ans gouverneur de Valladolid. Employé dans la campagne de Russie, il obtint le gouvernement de Stettin. Après les événemens de 1814, il fut décoré de l'ordre de Saint-Louis, et promu de nouveau en 1815 au commandement de la 12e division. Depuis cette époque il ne fit plus partie de l'armée active.

DULAULOY (CHARLES-FRANÇOIS RANDON, comte), lieutenant-général d'artillerie, grand-croix de la Légion-d'Honneur, etc., né à Laon (Aisne) le 9 décembre 1764, mort près Soissons le 30 juin 1832, commandait en 1792 l'artillerie du camp de Paris, lors de l'invasion des Prussiens. Il passa l'année suivante adjudant-gén. de l'armée de Sambre et Meuse, fit comme général de division la campagne de Hanovre, et se distingua toujours jusqu'en 1816, qu'il obtint sa retraite. Outre la Légion-d'Honneur, il était grand-croix de la Réunion, et de l'ordre de Maximilien de Bavière.

DULONG DE ROSNAY (LOUIS-ÉTIENNE, comte), lieut.-général, né en 1780 à Rosnay (Aube), était simple lieutenant de hussards au siége d'Ancône (janv. 1798), où sa belle conduite le fit citer avec éloge. Plus tard, commandant de la place de Pesaro, il déploya à la fois tant de prudence et de fermeté, qu'après la capitulat. qu'il avait été obligé de conclure avec les Anglais, Bonaparte le combla publiquem. d'éloges. Il fit avec la même distinction les campagnes suivantes, assista aux batailles de Marengo et d'Austerlitz, et fut promu en 1813 au grade de général de brigade. Créé par le roi grand-officier de la Légion-d'Honneur, puis lieut.-gén., il n'accepta pas d'emploi dans les cent-jours, et devint, au second retour de Louis XVIII, lieutenant-commandant de la compagnie des gardes dite *écossaise*. Il prit en 1823 le commandement de la 17e division militaire (à Bastia, Corse), fut nommé en 1825 g.-croix de l'ordre de St-Louis, et plus tard gentilhomme de la chambre du roi. Le comte Dulong mourut à Paris le 19 mai 1828.

DULONG (N.) député de l'Eure, mort à Paris le 31 janvier 1834, suivait à la chambre la même ligne politique que M. Dupont de l'Eure, auquel le rattachaient les liens de famille les plus étroits. A la suite d'un discours du général Bugeaud sur la loi concernant l'état des officiers, Dulong s'étant écrié que l'obéissance militaire ne pouvait aller jusqu'à l'ignominie, jusqu'à se faire, par exemple, geôlier d'une prison d'état, cette vive allusion au rôle que le général venait de remplir à Blaye, amena une rencontre, que des amis communs cherchèrent vainement à prévenir par des concessions mutuelles. Dulong eut le front traversé par la balle de son adversaire. Son convoi devint l'occasion d'une manifestation républicaine. M. Dupont de l'Eure, répugnant à revenir dans l'enceinte d'où cette mort fatale venait de repousser le plus cher de ses amis, donna sa démission, et le général Bugeaud, reparaissant à la tribune, déclara presque aussitôt qu'il renonçait sans retour à toute espèce d'avancement.

DUMANIANT (JEAN-ANDRÉ BOURLAIN, dit), auteur comique et ancien acteur, né en 1755 à Clermont (Auvergne), mort en 1828, entrepreneur breveté de spectacles de prov., avait quitté le barreau pour le théâtre, et prenait, dès l'année 1778, le titre de comédien du roi. Après avoir joué ensuite dans les provinces pendant quelques années, il entra en 1785 au théâtre des Variétés du Palais-Royal ; il en suivit la troupe au grand théâtre de la rue Richelieu, et, congédié lorsque celui-ci prit, avec un essor plus élevé, le titre de Théâtre-Français, il passa aux Variétés de la Cité, qui se formaient alors, et dont l'ouverture eut lieu le 20 octobre 1792. Dumaniant avait produit déjà ses meilleurs ouvrages, lorsqu'en 1798, en se retirant, il vendit toutes ses pièces au théâtre des Variétés pour une rente viagère. Il fut depuis successivement directeur, puis administrateur du théâtre de la Porte-St-Martin (1803-1806), secrét.-gén. de l'administration de l'Odéon (1808-1816), et, de cette époque jusqu'à celle de sa mort, il géra alternativement l'exploitat. des théâtres de Clermont, Bourges, Nevers, Moulins, ceux de la Vienne, de la Charente, etc. Son prem. ouv. connu est *le Français en Huronie*, comédie en un acte, en vers, jouée en province, et impr. à Paris en 1778, in-8. Parmi les pièces qu'il donna aux anciennes Variétés, et qui sont les meilleures qu'il ait faites, celle qui obtint le plus gr. succès est sa comédie d'intrigue de *Guerre ouverte*, ou *Ruse contre ruse*, en 3 actes et en prose, impr. en 1787, in-8. Cette pièce, imitée de l'espagnol, est restée au répertoire. Elle a été trad. en allem., en hollandais, deux fois en anglais, etc., et mise en opéra comique par L. Jadin pour les spectacles de la cour. Outre 40 autres pièces environ, parmi lesquelles il suffira de mentionner *la Nuit aux aventures*, *les Intrigans*, *les Deux Cousins*, *la Double Intrigue*, *la Journée difficile*, etc., on a de lui plus. écrits légers, comme *l'Enfant de mon père*, ou *les Torts du caractère et de l'éducation*, 1798, 2 vol. in-12; *les Aventures d'un émigré*, 1798, in-12; 1801, 2 vol. in-8; *Trois Mois de ma vie*, etc., 1811, 3 v. in-12.

DUMERBION (N.), gén. de la république franç. en Italie, s'était distingué d'abord sous les ordres du général en chef Biron. Il fut chargé par intérim en 1794, avant la nomination de Schérer, de l'occupation des côtes liguriennes. Après s'être fait précéder d'un manifeste pour tranquilliser les habitans de Gênes, il envahit le territoire de cet état à la tête de 16,000 soldats. Masséna commandait l'arrière-garde de cette armée. Les Austro-Piémontais furent débusqués successivem. de leurs positions des Fourches et du col de Raoux; ils perdirent 60 pièces de canon, leurs munitions de guerre, et eurent plus de 2,000 hommes faits prisonniers. Dumerbion quitta le service après cette campagne. Il m. dans la retraite en 1797, à l'âge de 63 ans. Bonaparte, qui avait été employé sous les ordres de Dumerbion comme officier d'artillerie, dit de lui que « c'était un homme d'un esprit droit, brave de sa personne, assez instruit. »

DUMEYLET (ALEXANDRE-ANTOINE), député de l'Eure, né à Évreux le 1er octobre 1772, mort à Paris en octobre 1833, fut incarcéré comme suspect en 1793; sa détention dura 14 mois. Nommé maire d'Évreux en 1816, il fut en septembre 1817 l'un des trois députés élus par le collége de l'Eure, et porté, dans la session de 1819 à 1820, aux fonctions de secrétaire. Comme il s'était rangé du côté de l'opposition, le ministre Siméon, à l'approche des élections de 1820 à 1821, lui fit demander sa démission des fonctions de maire d'Évreux ; Dumeylet répondit qu'il attendrait sa destitution. Elle fut aussitôt prononcée. Dumeylet

ne fut point réélu député à cette époque ; mais, rappelé plus tard à la chambre, il y remplit les fonctions souvent fastidieuses de questeur depuis 1830.

DUMONT (ÉTIENNE), publiciste, né à Genève, en juillet 1759, mort à Milan le 29 septembre 1828, fut ordonné ministre protestant en 1781, et le souvenir de ses premiers *Sermons* n'est pas encore perdu chez ses compatriotes. En 1782, quand la médiation armée de la France, de la Savoie et d'un canton suisse fit triompher l'aristocratie de Genève, il se retira à Saint-Pétersbourg, où il devint pasteur de l'église protestante française. Dumont habitait depuis dix-huit mois la Russie, lorsque lord Lansdown l'appela en Angleterre, et le chargea de l'éducation de ses fils. En 1789, il vint en France, et, de concert avec Mirabeau, il rédigea le *Courrier de Provence* dans le sens des idées nouvelles. Cependant Dumont retourna en Angleterre, et sa liaison avec Jérémie Bentham lui donna du goût pour l'étude de la jurisprudence. Chargé de mettre en ordre et de publier les ouvrages de ce légiste, il donna : *Traité de la législation civile et pénale*, Paris, 1802, 3 vol. ; 2e édit., Paris, 1820; *Théorie des peines et des récompenses*, Londres, 1811, 2 vol., plusieurs fois réimprimée ; *Tactique des assemblées législatives*, suivie d'un *Traité des sophismes politiques*, Genève, 1816, 2 vol. ; *De l'organisation et de la codification*, Paris, 1828. On sait que le système de Bentham se réduit à la philosophie de l'utilité. En 1814, Dumont revint à Genève. Nommé membre du conseil représentatif et souverain, il présenta à cette assemblée un *Réglement* qui fut adopté, et qui se trouve à la suite de sa *Tactique parlementaire ;* il provoqua la publication d'un nouveau Code pénal, dont le plan est dans Bentham, et dont l'acceptation fut prorogée ; il travailla à la réforme des prisons et à l'établissement de la prison ou du régime pénitentiaire de Genève. Dumont a publié, en société avec plusieurs de ses compatriotes, des *Annales de législation et d'économie politique*, novembre 1822. Il a aussi rédigé, de concert avec Duroveray, la *Suite* du Journal de Mirabeau. Il a laissé un ouvr. posthume qui a produit quelque sensation et qui a pour titre : *Souvenirs sur Mirabeau et sur les deux premières assemblées législatives*, 1 vol. in-8, Paris, Charles Gosselin, 1832. Ce volume est accompagné du *fac simile* de neuf lettres très-curieuses de Mirabeau.

DUMONT (FRANÇOIS), peintre d'histoire auquel on doit un grand nombre de *Portraits*, né à Lunéville en 1751, mort en août 1833, avait été membre de l'ancienne académie royale de peinture.

DUMOULIN (EVARISTE), journaliste, né dans la Gironde en 1776, se fit remarquer de bonne heure à Bordeaux par des pièces de vers, des brochures et des articles insérés dans le journal du département, dont il avait pris la rédaction. Venu à Paris, il concourut à la publication du *Constitutionnel*, dont il fut rédacteur, puis actionnaire. Il fit encore partie de l'association de *La Minerve française*, et entre autres opuscules, publia : *Procès des généraux Drouet et Cambrone ; Histoire complète du procès du maréchal Ney*, que la police du temps saisit ; *Lettres sur la censure des journaux et sur les censeurs*. Si Dumoulin soutenait de sa plume les principes qu'il avait adoptés, il ne les soutenait pas moins de son bras ; car il était décoré de juillet comme combattant, aussi bien que comme signataire de la protestation des journalistes contre les fameuses ordonnances. Sa polémique lui valut bientôt la croix de la Légion-d'Honneur, et son influence le grade de capitaine de la garde nationale de la banlieue. Une mort terrible l'attendait à 48 ans dans les bureaux mêmes du *Constitutionnel*. Réuni le 4 septembre 1833 à ses co-propriétaires, il causait gaîment, lorsqu'il fut surpris par une légère toux, suivie d'une hémorrhagie. En une demi-heure, il passa de l'état de santé le plus florissant à la mort, malgré les secours des médecins. A peine eut-il le temps de comprendre son état et de serrer la main de ceux qui l'entouraient..... Un de ses amis a loué Dumoulin sur sa tombe, de ce que, dans les journées de juillet, il avait fait comprendre que l'Hôtel-de-Ville devait être le centre de l'action populaire, et de ce qu'il en avait frayé le chemin l'épée à la main.

DUMOUSTIER (PIERRE), lieutenant-général, né à Saint-Quentin le 17 mars 1771, mort à Nantes le 14 juin 1831, s'engagea comme simple soldat en 1792 dans le 6e de hussards, passa successivement par tous les grades, et fut nommé en 1804 colonel du 43e régiment de ligne, avec lequel il parut à Ulm, Austerlitz, Iéna, Pultusk, Ostrolenka. Après cette sanglante campagne, il passa en Espagne. revint en 1809 en Allemagne, où Bonaparte lui confia le commandement des chasseurs à pied de la garde, qu'il guida à Wagram. Il retourna en Espagne en 1810, à la tête de quatre régimens de la jeune garde, et en 1811 fut fait général de division. En 1812 il combattit à Lutzen et à Dresde. Rentré dans ses foyers après la restauration, on le mit en surveillance. La révolution de 1830 vit reparaître ce général à la tête des gardes nationales de la 12e division, dont le gouvernement nouveau lui confia le commandement.

DUPATY (LOUIS-MARIE-ADRIEN-JEAN-BAPTISTE MERCIER), conseiller à la cour de cassation, fut d'abord substitut près le tribunal de la Seine ; puis alla siéger comme conseiller et comme président à la cour royale de Paris. Devenu conseiller à la cour de cassation, il était habituellement chargé, à la chambre criminelle, du rapport des affaires forestières, et il contribua à fixer la jurisprudence sur l'application de notre sixième Code. Dupaty avait d'abord suivi l'affaire des victimes dont son père avait commencé la défense, et il avait fait réhabiliter leur mémoire par jugement de la cour d'appel de Nanci en 1805. Une autre circonstance remarquable de sa vie, c'est que le 28 juin 1832, lors de l'évocation de l'affaire des révoltés des 5 et 6 juin, il vota contre la cassation des jugemens des conseils de guerre établis par suite de la mise en état de siége de Paris. Dupaty, l'un des magistrats les plus aimables, sinon l'un des plus graves et des plus profonds de cette époque, mourut avant le temps, en juillet 1832, victime du choléra.

DUPETIT-THOUARS (AUBERT-AUBERT), membre de l'Académie des sciences et des sociétés d'agriculture, d'horticulture, etc., chevalier de Saint-Louis, né au château de Boumois en Anjou, en 1756, mort à Paris le 12 mai 1832, dans sa 75e année, embrassa, très-jeune encore, la profession des armes. En 1792 il forma, de concert avec son frère, capitaine de vaisseau, le projet d'un voyage de découvertes. Le capitaine s'embarqua d'abord à Brest, et lorsque Aubert-Aubert arriva dans cette ville, son frère en était parti. Il tenta inutilement de le rejoindre à l'île de France, où, faute de ressources, il s'arrêta. Ce fut dans cette colonie, où il resta dix ans, qu'il put se livrer entièrement à la botanique, science pour laquelle il éprouvait une véritable passion. Il passa quelques mois à Madagascar ; et, riche en collections, en science et en travaux de toute espèce, il revint en France en 1802. Nommé directeur de la pépinière du Roule en 1806, il la dirigea pendant vingt années avec zèle et habileté. La suppression de cet établissement lui causa un vif chagrin qui altéra sensiblement sa santé. Il publia un grand nombre d'ouvrages remplis de vues neuves et originales sur toutes les parties de la botanique et de l'agriculture ; c'était, en effet, l'homme le plus versé dans la connaissance des auteurs et des livres relatifs à ces sciences. Il laissa en manuscrit une foule de *Mémoires* et de *Notes*.

DUPIN (CLAUDE-FRANÇOIS-ÉTIENNE, baron), secrétaire-général, administrateur du département

de la Seine, commissaire du gouvernement près cette administration, ancien préfet des Deux-Sèvres, depuis l'origine de cette institution jusqu'en 1813, conseiller-maître à la cour des comptes, officier de la Légion-d'Honneur, né à Metz le 30 novembre 1767, mort à Paris, le 11 novembre 1828, était connu dans le monde politique, par l'*Almanach du républicain* pour 1793; *Galerie historique et républicaine des hommes célèbres*, 1793 (avec Jacquin); et un grand nombre d'ouvrages d'administration et de statistique. Dans le monde littéraire il se recommandait par des *Traductions* de l'allemand et d'autres langues. Membre de l'Académie celtique, qui est devenue la Société royale des antiquaires, il lui donna plusieurs *Mémoires*, notamment sur le patois poitevin et sa littérature. Dupin laissa en manuscrit un ouvrage sur l'*Origine et les Droits des communes*; un *Abrégé de l'Histoire de France par provinces*; une *Traduction des Comédies de l'Arioste*; et une *Légende austrasienne intitulée* Valdrée.

DUPLAT (Jean-Louis), ancien graveur, inventeur de *la Gravure sur pierre en tailles de relief*, né à Orange en 1757, mourut à Paris, le 20 mai, à l'âge de 76 ans.

DUPONT DES LOGES (Pierre-Louis), magistrat, mort à Rennes le 24 juin 1833, appartenait à une famille parlementaire; aussi entra-t-il à 19 ans dans la magistrature. Conseiller, président de chambre sous la restauration, puis premier président de la cour royale de Rennes, il se distinguait par sa sagesse. A la chambre de 1815, où il fut député, il vota avec la majorité; pendant les cent-jours, il se tint à l'écart. Lorsque survint la révolution de 1830, il cessa de siéger, se félicitant de de pouvoir consacrer ses dernières années au soulagement des pauvres. En qualité de membre du conseil-général d'Ille-et-Vilaine, et du conseil municipal de Rennes, il chercha et réussit à faire entrer les sœurs de la Charité dans les hospices. La mort devait le trouver prêt; le plus jeune de ses fils, qui est prêtre, lui administra les secours de la religion, et, d'après son désir, on l'enterra dans le cimetière de sa paroisse de campagne. La douleur publique est le plus bel hommage rendu à ce magistrat.

DUPORT-LAVILETTE, habile avocat de Grenoble, où il mourut en 1827, dans un âge avancé, acquit dans sa province un crédit qui le fit nommer à la chambre des cent-jours. Il laissa, dit-on, sous le nom de *Questions de droit*, de volumineux factums, qu'on n'a point publiés.

DUPORT (Bernard-Jean-Maurice), né le 7 août 1762 à Flaverges (Savoie), mort à Paris le 24 décembre 1832, fut député à la Convention après le procès de Louis XVI, et commiss. du Directoire à Rome, où il devint ministre des finances de la république romaine. A son retour à Paris, il fut nommé chef de bureau au ministère de la justice, place qu'il occupait depuis 1800. Grâce à ses soins, les radiations furent nombreuses; cependant, ayant, sans y être suffisamment autorisé, compris dans l'élimination la duchesse douairière d'Orléans, il fut mis en arrestation et détenu en prison pendant quelque temps.

DUPOUGET-DUCLAUX (Antoine), supérieur général du séminaire de Saint-Sulpice, docteur de Sorbonne, grand-vicaire de Paris, né le 8 novemb. 1749, à Cieurac, près Souillac, dans le diocèse de Cahors, mourut le 5 décembre 1827. Après avoir étudié à Cahors, il vint à Paris. Maître des conférences au séminaire de Saint-Sulpice, il fut le quatrième de sa licence, et devint docteur en 1778. Chargé de professer la théologie à Nantes, puis à la Solitude, il fut nommé directeur du séminaire d'Angers, d'où il revint à la Solitude. A l'époque de la révolution, il resta presque continuellement dans la maison d'Issy; arrêté en 1793 et enfermé dans la prison de Saint-Lazare, il ne recouvra sa liberté qu'au 9 thermidor. Il reprit aussitôt l'exercice de son ministère, et se joignit à l'abbé Émery pour diriger le nouveau séminaire. Elu pour lui succéder (1814), il gouverna cet établissement avec sagesse, et c'est à ses soins que le clergé français doit ses membres les plus distingués.

DUPRÉ (Adrien), attaché dès sa jeunesse aux emplois consulaires, visita successivement les diverses contrées de l'Orient et la Perse, et mourut à Smyrne en 1831. On lui doit un *Voyage aux mines de Nicopolis et de l'Epire*; un *Essai historique et commercial sur les bouches du Cattaro*; un *Voyage en Perse*.

DUPUY (André-Julien, comte), pair de France, né à Brioude en 1753, mort à Paris le 7 janv. 1832, était, en 1775, conseiller au châtelet de Paris, fonctions qu'il remplit avec intégrité. Nommé en 1789 intendant de justice, police, finances, guerre et marine, des îles de France et de Bourbon, avec des pouvoirs fort étendus, il contribua, par son administration, à conserver ces colonies à la France; mais l'altération de sa santé le rappela sur le continent. En octobre 1801, Bonaparte, premier consul, lui confia les fonctions de la légation française au congrès d'Amiens, l'appela ensuite au conseil-d'état, puis au sénat en 1806. Dupuy repartit pour l'Inde en qualité de gouverneur civil des établissemens français; il justifia à Pondichéry la confiance qu'on avait en lui. De ret. en France, il siégeait à la chambre des pairs, lorsqu'au sortir d'une séance pénible, il expira à 78 ans.

DUPUY DES ISLETS (le chevalier), ancien chevau-léger de la garde du roi, auteur de *Poésies fugitives*, qu'on trouve dans l'*Almanach des Muses*, mort en 1831, émigra en 1791, fit les campagnes de l'armée de Condé, se rendit en Angleterre, et rentra en France après le 18 brumaire. Parent de l'impératrice Joséphine, il célébra les victoires de Bonaparte, la naissance du roi de Rome, etc. Nommé à la rentrée des Bourbons, major de cavalerie et chevalier de Saint-Louis, il chanta ses nouveaux bienfaiteurs. Indépendamment de ses *Poésies fugitives*, Dupuy des Islets publia les *OEuvres poétiques de Boileau*, avec des *Notes de Lebrun*, et celles de *J.-B. Rousseau* avec les *Notes* du même critique.

DURAND (Jean-Baptiste-Vincent, baron), lieutenant-général, né à Besançon, mort à Serre, près cette ville, le 21 octobre 1829, entra dans l'artillerie. Lieutenant à l'époque de la guerre d'Amérique, il servit comme volontaire dans l'armée française que le gouvernement envoyait au secours des insurgés, se signala aux siéges d'Yorckstown et de Saint-Christophe, s'embarqua sur le vaisseau amiral *la Ville de Paris*, prit sa part de sept combats, reçut une blessure et fut fait prisonnier. Rentré en France, il émigra, et fit les campagnes de 1792 et 1793. Au combat de Berstheim (2 déc. 1793), il disposait une batterie, lorsqu'un boulet de canon lui emporta la main gauche et deux doigts de la main droite; il resta jusqu'à la fin de l'affaire, et alors seulement il se fit panser. Nommé colonel du régiment qui porta son nom, il ne cessa de combattre pour la cause royale; mais le licenciement de l'armée de Condé le ramena dans ses foyers. A la restauration, il commanda un moment la ville de Besançon, et prit sa retraite peu d'années avant de mourir.

DURANT (Jacques), né à Montpellier, où il mourut en 1831, était un de ces hommes rares qui prouvent que le génie industriel peut, par sa seule puissance, créer d'immenses capitaux dans les localités les moins propres en apparence au développement de vastes spéculations. Appelé par ses concitoyens à la présidence du tribunal de commerce, il avait été ensuite nommé député.

DURAS (N. de KERSAINT, duchesse de), fille de M. de Kersaint (v. p. 1569), était passée en Angleterre au commencem. de la révol. Elle y épousa le duc de Duras, qu'elle suivit à Vérone

auprès de Louis XVIII, et rentra avec lui en France en 1801. Cette dame, qui avait eu des liaisons d'amitié avec mad. de Staël, prit elle-même un rang distingué parmi les femmes auteurs par la publicat. des deux jolis petits ouv. : *Ourika*, impr. d'abord à 40 exemplaires seulement, Paris, imp. royale, 1823, in-12, puis réimpr. et vendu au profit d'un établissement de charité (1824, 1826, in-12) ainsi que la 2e édit. d'*Édouard*, ib., 1825, 2 vol. in-12. Ces opuscules ont été trad. en allem., en espagnol, etc. La duchesse de Duras m. le 23 janv. 1828. Elle faisait partie de la société d'enseignement élémentaire, et était présidente d'une société de bienfaisance.

DUVAU (AUGUSTE), botaniste, né à Tours le 14 janvier 1771, mort le 8 janvier 1831, à sa terre de La Farinière, émigra et parcourut l'Allemagne jusqu'en 1802. C'est alors qu'il publia la *Traduction* des *Nouveaux dialogues des dieux* de Wieland, 1796, et de *la Macrobiotique*, ou *l'Art de prolonger la vie*, d'Hufeland, 2 vol. in-8, 1798. Précepteur du jeune Perrégaux, il le guida dans ses voyages en Suisse, passa l'année 1804 à Genève, rentra définitivement dans sa patrie l'année suivante, et vint s'établir près Tours, d'où M. Mounier, qui avait été son disciple à Weimar, l'appela en 1810 pour être attaché au cabinet de Bonaparte. Duvau fut depuis secrétaire-général de l'intendance des bâtimens, jusqu'en 1830. On doit à cet écrivain un grand nombre de *Mémoires* sur l'histoire naturelle, sur la botanique en particulier, la plupart des *Notices* sur les savans allemands, et plusieurs *Articles* concernant les botanistes dans la *Biographie universelle* de Michaud.

DUVERGIER (le colonel), né au château de Kernault, près Quimperlé (Finistère), en 1790, chez son grand-père, ancien officier de la marine, débuta au service dans les dragons de la garde par la campagne d'Austerlitz ; sa bravoure lui mérita de l'avancement. Depuis la révolution de juillet, Duvergier, s'attachant à la cause de don Pédro, qui allait en Portugal pour détrôner don Miguel, eut un bras emporté à une sortie de Porto, et succomba à l'amputation en 1833. Don Pédro l'avait nommé maréchal de camp.

DUVERGIER DE HAURANNE, membre de la chambre des députés et de la commission supérieure de l'établissement des invalides de la marine, mourut à Paris le 20 août 1831. Pendant les 15 années que Duvergier représenta dans nos assemblées législatives le département de la Seine-Inférieure, il se fit remarquer par l'empressement avec lequel il intervint dans les discussions sur les finances, l'administration et l'économie politique. On lui doit quelques *Réflexions sur l'organisation municipale ; de l'Ordre légal en France et des abus d'autorité*, 2 vol. in-8, etc. Il a laissé un fils qui représente à la chambre des députés les opinions modérées de son père.

DUVILLARD (N.), de Genève, membre correspondant de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, ancien membre du corps-législatif, où il entra en décembre 1799, et d'où il sortit en 1803, ex-chef de bureau au ministère du trésor public, est auteur de différens ouvrages. L'un d'eux, en 1808, fixa favorablement l'attention de la classe des sciences mathématiques de l'institut. Il avait pour titre : *Analyse et tableaux de l'influence de la petite-vérole sur la mortalité à chaque âge, et de celle qu'un préservatif tel que la vaccine peut avoir sur la population et la longévité*, Paris, 1806, in-8. Duvillard est encore auteur de *Recherches sur les rentes, les emprunts et les remboursemens*, Paris, 1778, in-4 ; du *Plan d'une association de prévoyance*, Paris, 1790, in-4. Duvillard, retiré à Montmorenci, consacra aux lettres ses loisirs, et mourut en 1832.

DUVIVIER (CLAUDE-RAPHAEL), ingénieur, né à Charleville en 1771, entra à l'école des ponts-et-chaussées à l'âge de 17 ans, et, après un concours où il obtint le prem. rang d'élève, il y devint professeur, et fut chargé d'enseigner les mathématiq. Lors de la formation de l'école Polytechniq., il fut un des jeunes gens qu'on y plaça d'abord, pour recevoir et transmettre aux prem. élèves les leçons de Monge et de ses savans collaborat. Duvivier, étant passé en 1797 dans le service actif des ponts-et-chaussées, dirigea la construction du pont de Nemours sous les ordres de Boutard, et conduisit plus tard avec autant d'habileté que d'économie les travaux du pont de Bonpas sur la Durance. Nommé en 1809, ingénieur en chef, et chargé de diriger les nouveaux travaux du département de la Vendée, où l'on sait que Bonaparte voulait transformer en une ville de son nom le village de La Roche-sur-Yon, Duvivier essaya de suppléer par toutes les ressources du talent aux ressources pécuniaires, qui lui manquaient pour l'exécution de ce plan gigantesque ; et ce n'est pas sa faute, si la fausseté de la première conception a rendu ridicule cette ville commencée, et que l'on ne finira point. Il resta chargé, après la restauration, du service ordinaire de la Vendée, et rédigea des plans simples et économiques pour le dessèchement des marais, pour la navigation et le redressement des rivières de ce département. Il m. en 1821. On trouve sur lui une *Notice*, signée B., dans le *Moniteur* du 22 décembre 1821.

DUVIVIER (IGNACE), peintre de paysages, de marines et de batailles, membre de l'académie des beaux-arts de Vienne, et chev. de l'ordre de Saint-Michel, mourut pendant l'épidémie du choléra en 1832. Ses ouvrages se rencontrent principalement dans la galerie du Belvédère, en Autriche, dans celle de l'Ermitage, en Russie, dans celle du prince de Lichtenstein, etc. A la dernière exposition du Louvre, on a vu de cet artiste *les Restes d'un temple de Diane à Baïa*, et *une Forêt, effet de lune.*

DUVIVIER (M.-J.-H.), grand-vicaire de Tournai, doyen de la cathédrale, mort en 1833, était chanoine de Tournai en 1802. Il accompagna son évêque, M. Hirn, au concile de 1811, fut arrêté avec lui, enfermé à Vincennes, puis envoyé en exil à Vervins. De là, il entretenait des correspondances, soit avec son évêque, qui avait été ensuite exilé à Gien, soit avec le clergé de Tournai. Il ne retourna dans cette ville que le 15 avril 1814, après la chute de Bonaparte, et montra autant de modération qu'il avait précédemment fait voir de courage. M. Hirn l'avait nommé premier grand-vicaire.

DUVOISIN-CALAS (ALEXANDRE), petit-fils par sa mère du fameux Calas, mort subitement, à Chartres, le 20 février 1832, était arrivé dans cette ville le 17 pour faire représenter une pièce de sa composition, intitulée : *La Veuve Calas chez Voltaire*, ou *un Déjeûner à Ferney en 1765*, dont il avait même joué le principal rôle. Cette pièce ayant été froidement accueillie par le public, le chagrin qu'il en ressentit hâta sa mort.

E.

EBERLE (Adam), peintre, né à Aix-la-Chapelle, en 1805, mort le 18 avril 1832, fut d'abord apprenti coutelier; mais, dominé par le sentiment des beaux-arts, il obtint de son père d'être envoyé à l'académie de Dusseldorf. Ce fut là qu'il attira l'attention de Cornélius, directeur de cet établissement. Sa première production fut un *Christ au tombeau*, composition pleine de génie. Lorsque Cornélius fut nommé directeur de l'académie de Munich, en 1825, son élève le suivit, s'appliqua avec succès à la peinture à fresque, et peignit le *Plafond* du nouvel *Odeum* de cette ville. Il exécuta aussi une des grandes fresques qui décorent les arcades des jardins du palais, et dont le sujet est *Maximilien investi de la dignité d'électeur*. Mécontent lui-même de ce dernier ouvrage, Eberle devint triste, soucieux, et entreprit, en 1829, pour dissiper sa mélancolie, un voyage à Rome, où il continua ses études, mais avec si peu de satisfaction pour lui-même, qu'il détruisit ses ouvrages. Cornélius le pressait vivement de revenir dans sa patrie, pour décorer le salon du nouveau palais de cette ville, lorsque la mort l'enleva.

ECHELLENSIS. V. Abraham (non *Adam*).

EDGEWORTH (William), ingénieur, fils du célèbre Richard Lowell Edgeworth, et frère de miss Edgeworth, m. en 1829 à Edgewort's Town en Irlande. On lui doit entre autres les projets d'une ligne de routes de Belfast à Antrim, qui sera l'une des plus belles voies de communicat. de l'Irlande.

EFIMIEF (Dmitri-Vladimirovitsch), colonel d'artillerie russe, mort en 1804, a donné dans sa langue 3 comédies, représentées avec un gr. succès à St-Pétersbourg. Ce sont : *le Joueur criminel*, ou *la Sœur vendue par son frère; Suite de la Sœur vendue par son frère*; et *le Voyageur* ou *l'Education sans succès*. La prem. de ces pièces a seule été imprimée, Saint-Pétersbourg, 1788.

EGERTON (François-Henri), comte de Bridgewater, membre de la société royale de Londres, fort connu à Paris pour son affectation de magnificence, m. dans cette ville le 12 févr. 1829, était le dernier fils de l'évêque de Durham, John Egerton, et frère du duc de Bridgewater. Amateur des sciences, des lettres et des arts, il s'était fait une certaine clientelle d'hommes de lettres et d'artistes. Il occupa les dern. à reproduire avec profusion son portrait et ceux des membres illustres de sa famille, dont la lithographie a répandu à ses frais une foule d'exempl. Avec l'aide des écrivains dont il était le Mécène, il publia entre autres ouvr. une belle édit. de l'*Hippolyte* d'Euripide, grec-latin, avec notes, Oxford, 1796, in-4; *Comus, masque de Milton*, trad. littér. franç. et ital., Paris, 1812, in-4; et une édition de la trad. du même ouvr. par G. Polidori da Bientina, ibid., id. On lui doit plus. autres écrits relatifs à l'illustration de sa famille.

EGLOFF (Louise), femme poëte, née dans la Suisse allemande, où elle mourut en janvier 1834, s'est fait connaître par des *Poésies* pleines de charmes. Conservant une inaltérable douceur au milieu des infirmités qui l'accablaient, privée même de la vue, elle concentrait toutes ses jouissances dans les plaisirs de l'imagination.

EHRENHEIM (N., baron de), ancien présid. de la chancellerie de Suède, m. en 1828, s'était retiré des affaires après la chute de Gustave-Adolphe. Les trav. de la diplomatie ne l'avaient pas détourné entièrement des occupations scientifiq., et, libre enfin de s'y adonner sans partage, il composa *sur la physique générale et sur la météorologie*, un ouvrage qui, assure-t-on, l'a placé au rang des bons auteurs classiques de son pays. Le trait suiv. mérite d'être rapporté. Informé qu'une somme de 1,000 liv. sterl. allait être employée à l'achat de la boîte destinée, suiv. la coutume, à lui être offerte en cadeau de la part du gouvernem. anglais après la conclus. d'un traité de cette puissance avec le cabinet qu'il dirigeait, cet homme d'état, quoique absolum. sans fortune, fit prier, par le ministre de Suède à Londres, le secrétaire d'état Canning de lui envoyer en espèces cette valeur, qu'il souhaitait employer au soulagement de la province de Bohus, où se faisait sentir une grande disette de blés. Ce trait de générosité frappa le ministre anglais, qui voulut joindre au montant du cadeau donné par le cabinet de Londres, le prix de la tabatière que devait lui offrir à lui-même le gouvern. suédois.

ELAGUINE (Ivan-Perfilievitsch), conseiller privé actuel, gr.-maître de la cour de Catherine II, et directeur de la musique et du théâtre de la cour, né en 1728, m. en 1796, acquit dans son temps une assez grande réputation par des *Trad.* peu estimées aujourd'hui. Les meilleures sont : *l'Impie*, tragédie allem. de Brave, St-Pétersbourg, 1771; *Aventures du marquis de G****, ou *Vie d'un gentilhomme qui a quitté le monde*, ibid., 1776, et le *Misanthrope*, Moscou, 1788. Elaguine avait composé une *Hist. de Russie* dont on avait conçu une gr. idée avant l'impression. Un commencement seulement en fut publié long-temps après la m. de l'auteur, Moscou, 1803, et détrompa entièrement le public sur le mérite de l'ouvrage.

ELEONORE TELLEZ, l. 3, *lisez :* D. J. d'Acunha.

ELHUYART (D'), né le 11 octobre 1755, à Logrono, avait étudié la minéralogie et l'exploitation des mines à Freyberg, puis voyagé en Hongrie et en Bohême. De retour en Espagne, en 1781, il occupait une chaire de professeur à l'Ecole des mines de Vengara, en Biscaye. Ce fut là qu'il découvrit le métal appelé *Tungstène*. De 1786 à 1789, il visita de nouveau l'Allemagne pour y étudier les procédés d'amalgamation que le gouvernement espagnol désirait introduire en Amérique. D'Elhuyart partit pour les possessions de la couronne d'Espagne dans cette partie du monde en 1789, et résida à Mexico pendant 33 ans en qualité d'intendant-gén. des mines, fonctions qu'il ne quitta, pour revenir dans sa patrie, qu'au moment où éclata la révolut. Ce fut pendant cette longue carrière qu'il rendit à la science et aux arts d'importans services. Ce savant, qui était lié d'amitié depuis sa jeunesse avec Jean Muller, est m. à Madrid, le 6 févr. 1831, ministre d'état et direct. génér. des mines du royaume.

ELLMAN (John), un des agriculteurs les plus habiles de l'Angleterre, l'ami des Bakewell et des Culley, mourut le 22 nov. 1832, à l'âge de 78 ans, à Lewes, dans le comté de Sussex. Constamment consulté pendant sa vie par le Bureau d'agriculture de Londres, ses avis étaient toujours d'un très-grand poids auprès de ce corps savant. C'est à lui qu'on doit la race de moutons à longue laine dite *Southdown*, qui jouit d'une haute réputation en Angleterre et sur le continent. Ellman a peu écrit, et le seul ouvrage auquel il ait pris une part directe est la *Bibliothèque des sciences agricoles et horticoles*, publiée en 1829.

EMMET (Thomas-Addis), médecin, puis avocat, né vers 1763, à Dublin, m. à New-York le 14 nov. 1827, avocat-général de cet état, avait été l'un des promot. de l'associat. des Irlandais unis; et, avant d'obtenir l'autorisat. de passer aux Etats-Unis, il avait subi de longues persécut. On en trouvera l'exposé dans l'écrit publié par M. Sam.-L. Mitchill sous ce titre : *a Discorse on te life and charac-*

ter of Thomas-Addis Emmet, New-York, 1828, in-8. Outre divers opusc. de méd., Emmet a laissé : *Pieces of irish hist., illustrative of the condition of the catholics of Ireland*, etc., insérées par Mac Neven dans un recueil qu'il publia en 1807 à New-York.

ENSENADA (le marquis de LA) avait lui-même choisi ce nom (*en se nada*, c'est-à-dire rien en soi), après que le roi Ferdinand VI eut voulu lui conférer un titre de noblesse. Il s'appelait *Zeno Somo*, et avait commencé par être teneur de livres chez un banquier de Cadix.

EQUEVILLEY (JULES-CÉSAR-SUZANNE LE-MERCIER, baron d'), maréchal-de-camp, né à Faverney près Vesoul, en novembre 1765, mort à Montpellier le 1er novembre 1828, était lieutenant lorsqu'il se rendit à l'armée de Condé (1791). Licencié en 1801, il prit, en 1805, du service dans l'armée française avec le grade de capitaine au régiment étranger de la Tour-d'Auvergne, en Calabre. Aide-de-camp du comte de Sainte-Croix, il dut à sa valeur le grade de chef d'escadron qu'il avait encore en 1814. Alors Louis XVIII le fit colonel de la légion de la Vendée. Nommé en 1822 maréchal-de-camp et commandant de la ville de Perpignan, on le chargea en 1823 du commandement de la 1re subdivision de la 9e division militaire à Montpellier.

ERARD (SÉBASTIEN), l'un des plus célèbres facteurs d'instrumens de musique, né à Strasbourg le 5 avril 1752, mort à 79 ans au château de la Muette, à Passy, près Paris, le 5 août 1831, arriva à Paris en 1768, et ne tarda pas à se faire remarquer par la perfection des *Pianos*, qu'il construisit le prem. en France. Ce fut vers cette époque qu'il s'associa avec son frère Jean-Baptiste, et qu'ils formèrent un grand établissement qui finit par devenir un des plus beaux de l'Europe. Les pianos et les harpes qui sortirent de cet établissement se distinguaient par des dispositions nouvelles de l'invention d'Erard et toutes fort ingénieuses. La révolution le contraignit de passer en Angleterre, où il forma un autre établissement qui subsiste encore aujourd'hui. Revenu en France en 1776, il recommença la fabrication des instrumens, et mit le sceau à sa réputation, en 1808, par l'invention de la *Harpe à double mouvement*. Nous devons ajouter qu'il inventa une foule de machines et d'outils nécessaires pour l'exécution de ses plans, où son génie ne brilla pas moins que dans ses autres inventions. A ses rares talens, Erard joignait un caractère noble et généreux et les plus heureuses dispositions ; aimant les arts avec passion, il employait à l'encouragement des artistes la fortune qu'il avait acquise par ses longs et honorables travaux.

ERSCH (JEAN-SAMUEL), célèbre bibliogr., né en 1766 à Gross-Glogau (Silésie), coopéra d'abord à quelq. recueils de géogr. et de statistique publique à Iéna, fit paraître en 1788 un *Catalogue des ouv. anon. et pseud. de l'Allemagne*, pour servir de supplém. à l'*Allemagne savante* de Meusel, puis s'attacha à la rédaction de la *Gazette littér. d'Iéna*, dirigée par Schütz et Bertuch, et vint plus tard rédiger la *Gazette politique* de Hambourg. C'est dans cette dernière ville qu'il termina et mit au jour sa *France littéraire*, 1797-1806, 5 vol. in-8, dont 2 de *supplément* : ouvrage qui embrasse les publicat. faites de 1771 à 1805, mais où fourmillent les inexactitudes. Revenu à Iéna en 1800 avec le titre de bibliothécaire de l'université, Ersch y ouvrit des cours de géogr. et d'histoire moderne ; il devint plus tard premier bibliothécaire et professeur de géographie et de statistique à l'université de Halle. Cet infatigable écrivain, malgré les travaux qu'il avait à poursuivre, entreprit (en société avec Gruber) une *Encyclopédie générale des sciences et des arts*. Le plan trop vaste de ce recueil en fit échouer la publicat.; et, après avoir vu la fortune de son libraire compromise par cette opérat., Ersch succomba lui-même à la fatigue et aux chagrins le 16 janvier 1828. Il reste à citer de lui : *Répertoire des journ. et autres ouvr. périodiq. allem. sur la géogr. et l'histoire*, Lemgo, 1790-92, 3 vol. in-8; et *Manuel de la littérat. allem.*, Amst., et Leipsig, 1812-14, 8 parties en 2 vol. in-8.

ERSKINE (CHARLES), cardinal, originaire d'Irlande, né le 13 février 1753, à Rome, où sa famille suivit celle des Stuarts lorsque cette dernière eut cessé de régner, mort récemment, fut destiné au barreau ; mais Pie VII l'engagea avec raison à changer de carrière. Erskine eut le titre d'évêque, et fut nommé chanoine de Saint-Pierre, puis envoyé comme ministre plénipotentiaire à Londres, lorsque le pape voulut se joindre à la coalition des souverains contre la France. Il passa plusieurs années en Angleterre, et obtint le chapeau de cardinal, lors de son retour à Rome, après le traité d'Amiens. Le pape Pie VII eut pour lui la même estime qu'avait eue Pie VI. Le cardinal Erskine vint en France sous le gouvernement consulaire, et fut favorablement accueilli par le premier consul. Ce prélat éminent, qui parlait cinq langues avec autant de pureté que de facilité, était l'un des hommes les plus savans de l'Italie.

ERTBORN ou HERTBORN (JOSEPH-CHARLES-EMMANUEL, baron van), né à Anvers en 1778, remplit plusieurs emplois administratifs sous la domination franç., et quelques fonctions financières lors de la révolution arrivée dans son pays en 1814. Après l'organisat. définitive du royaume des Pays-Bas, il devint directeur des contributions indirectes de la province de Liége. En 1819, il passa au conseil-général des monnaies à Utrecht, fut nommé, en 1821, membre de la chambre des comptes du royaume, et m. à La Haye en 1823. Il possédait très-bien le grec, le latin, le français, l'ital., l'allemand, le hollandais, et s'était toujours occupé de trav. scientifiq. ou littér. Nous citerons de lui un vol. de *Recherches historiques sur l'académie d'Anvers, et sur les peintres, sculpteurs, grav. et architectes qu'elle a produits* (en franç., 1806).

ESCHASSERIAUX (RENÉ), le plus ancien des représentans de la Charente-Inférieure, m. en novembre 1832, dans sa terre des Arènes, à l'âge de 73 ans, avait été, comme son frère aîné Joseph, memb. de l'assemblée législative et de la convent.

ESCOULOUBRE (le marquis d'), colonel, chevalier de Saint-Louis, mort à Toulouse en janvier 1834, âgé de 79 ans, avait été député aux états-généraux et maire de Toulouse.

ESCOUSSE et LEBRAS, deux jeunes littérat. qui terminèrent leurs jours par un déplorable suicide le 21 février 1831 ; l'un, à peine âgé de 20 ans, débuta dans la carrière dramatique par un succès, l'autre, jeune homme de 16 ans, avait été associé à ses premiers travaux. Le succès de *Farruch-le-Maure* n'avait d'abord donné à Escousse que l'espérance; mais, l'indiffér. avec laquelle *Pierre III* fut accueilli quelque temps après à la Comédie-Française, dissipa ses premières illusions de fortune. Enfin la chute récente, au théâtre de la Gaîté, de *Raymond*, mélodrame qu'il avait fait avec Lebras, lui porta le dernier coup. Depuis ce jour, les deux jeunes gens, dégoûtés de la vie, s'encourageaient l'un l'autre dans l'idée d'un suicide. Enfin Escousse écrivit à son ami : « Je t'attends à onze heures et demie ; le rideau sera levé ; arrive, afin que nous précipitions le dénouement. » Tout était préparé ; le charbon même allumé. Et les malheureux précipitèrent en effet le dénouement. Ils ne songeaient pas qu'au lieu de finir, ils commençaient une autre vie !

ESPERT (JEAN), conventionnel, né à la Grand' Borde en 1758, mort à Roumengous près Mirepoix, en octobre 1832, était avocat avant la révolution. Député de l'Arriége à la convention, en 1792, il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, devint, après la session, commissaire du directoire

dans son département (l'Arriége), et rentra dans la vie privée après le 18 brumaire.

ESSEN (Jean-Henri, comte de), feld-maréchal suédois, né en 1755 à Kasioës, en Westrogothie, gagna la faveur de Gustave III en 1777, dans un tournoi où tout le monde avait remarqué son adresse, sa grâce et sa beauté. Dès-lors il ne quitta presque plus la personne du roi, qui lui fit faire un mariage magnifique, qui le combla de biens et d'honneurs pendant tout le cours de son règne, et dont il paya les bienfaits par quelques services milit. et par un sincère attachement. Il en donna des preuves lors de l'assassinat de ce prince dans un bal masqué en 1792. Il conserva un grand crédit à la cour sous le règne de Gustave-Adolphe IV, obtint le gouvernement-général de la Poméranie, puis le commandem. en chef de l'armée réunie dans cette province; et, après avoir soutenu dignement le siége de Stralsund, conclut un armistice honorable avec le chef de l'armée française. Après la révolution de 1809 et l'abdication du roi, il entra au conseil d'état, et fut envoyé par le nouveau roi Charles XIII en ambassade à Paris pour traiter de la paix, par laquelle la Poméranie se trouva restituée à la Suède. En 1814, dans l'invasion de la Norwége, il commanda en chef le deuxième corps de l'armée suédoise, et, après la soumission du pays, il en fut nommé gouverneur-général pendant la minorité du prince Oscar. Il donna sa démission de ce poste en 1816 pour devenir grand-maréchal du royaume de Suède, et m. à Uddevalla en 1824. Depuis plusieurs années, il avait été élevé au grade de feld-maréchal.

ESTERHAZY DE GALLANTA (le prince Nicolas d'), magnat de Hongrie, feld-maréchal autrichien, né le 11 décembre 1765, mort à Vienne le 23 novembre 1833, remplit avec distinction plusieurs missions diplomatiques. Nommé en 1796 membre de la députation chargée par la diète de Hongrie d'aller féliciter le prince Charles, frère de l'empereur, sur ses succès, il ne quitta l'armée qu'après avoir remis à l'archiduc 200,000 fr., premier produit d'une souscription ouverte en faveur des soldats blessés. Vers cette époque, la France menaça d'envahir les pays héréditaires. Le prince d'Esterhazy improvisa, pour ainsi dire, une armée d'insurrection, et fit un appel à ses vassaux. Ceux d'entre eux qui s'enrôlèrent, obtinrent pendant tout le temps qu'ils restèrent sous les drapeaux, la remise entière de leurs redevances. Il fut chargé, en 1802, de négociations importantes près la cour de Russie, remplit ensuite une mission diplomatiq. auprès du roi Joachim, et eut une autre mission près du roi des Deux-Siciles en 1816. Son fils Paul-Antoine, grand'croix de l'ordre des Guelfes, que François II envoya en 1810 au devant de Berthier, chargé de demander la main de l'archiduch. Marie-Louise, qui remplit ensuite des missions en Hollande, auprès de Pie VII et en Angleterre, est aujourd'hui ambassadeur d'Autriche à Londres. La véritable espèce de vin de Tokay se trouve sur les domaines du prince d'Esterhazy de Gallanta, qui possédait en outre les plus grands troupeaux de l'Europe.

ESTOCQ (Jean-Hermann, comte de L'), était né en 1697.

ESTOURMEL (Louis-Marie, marquis d'), né en Picardie en 1744, d'une famille noble et riche, était parvenu au grade de colonel, lorsqu'il fut député par son ordre aux états-généraux de 1789, où il vota avec la fraction libérale du parti monarchique. Dans la mémorable nuit du 4 août, il renonça au privilége dont jouissait sa famille, de siéger aux états de la province d'Artois. Ses opinions, pleines de chaleur, ont été soumises par lui, plus tard, au jugement du public. On peut consulter le *Recueil des opinions émises à l'assemblée constituante, et comptes rendus à ses commettans par le général de division Estourmel*, 1811, in-8. Il servait à l'armée du Nord sous Custine, en 1793, avec le grade de maréchal-de-camp. Dénoncé par ce général, qui voulait rejeter sur lui les revers de l'armée, il fut décrété d'accusation et acquitté. Il échappa à la faux révolutionnaire sans sortir de France. Elu deux fois député de la Somme au corps-législatif, il faisait encore partie de cette assemblée en 1814, et il adhéra à la déchéance de Bonaparte. Il m. à Paris en 1824, avec le grade de lieutenant-général.

EUGÈNE (le prince), l. 16, *lisez :* en 1691, etc.

EUROPE, la moins étendue, mais la plus peuplée des 5 parties du monde, est bornée au N. par la mer Glaciale, à l'O. par l'océan Atlantique, à l'E. par l'Asie, dont la séparent l'Archipel, le détroit de Gallipoli, la mer de Marmara, le détroit de Constantinople, la mer Noire, le détroit de Caffa, la mer d'Azof et le Don, enfin au S. par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée. Comprise presque tout entière dans la zone tempérée de l'hémisphère du nord, entre le 35e et le 71e degré de latitude, l'Europe participe toutefois, par ses deux extrémités longitudinales, du climat de la zone torride et du froid glacial du pôle. Les montagnes qui la traversent forment comme une chaîne continue commençant au nord et se dirigeant vers la Méditerranée : les Alpes, qui en sont la partie la plus élevée, semblent être le tronc auquel se rattachent les autres branches, comme le Jura, les Apennins, les Carpaths, etc. De ces hauteurs descendent 34 grands fleuves, qui se rendent à la mer par des directions diverses. C'est en grande partie aux soins de la culture que l'Europe doit sa fertilité : elle l'emporte toutefois sur les autres quant à l'abondance des produits, parce que la civilisation et l'industrie y sont à un degré supérieur. On évalue à 170 ou 180 millions d'âmes la population d'Europe. Entre les peuples divers qui couvrent son étendue, les seuls que l'on penche à regarder comme étant de race indigène pure, relativement aux lieux où ils sont fixés, sont les Slaves, les Finnois et les Allemands. *Voy.* Angleterre, Autriche, Bavière, Danemarck, Écosse, Espagne, Hollande, Hongrie, Italie, Lombardie, Pologne, Portugal, Prusse, Rome, Russie, Sardaigne, Savoie, Saxe, Sicile, Suède, Suisse, Turquie, Wurtemberg, etc., etc.

EXMOUTH, (Édouard PELLEW, lord vicomte), amiral et pair d'Angleterre, grand-croix de l'ordre du Bain, né le 19 avril 1737 à Douvres; d'un ancien lieutenant de marine, mort dans sa terre, près Plymouth, le 6 février 1833, était lieutenant de marine vers 1780. Pendant la guerre des colonies, il s'empara du corsaire hollandais *le Flessingue*. En 1793, lors de la guerre avec la France, il prit la frégate française *la Cléopâtre*, action qui lui valut le titre de baronnet. Député de Barnstale dans le Devonshire, en 1801, il se prononça en faveur du gouvernement. Cette conduite, qui le désignait à la faveur, le fit nommer, deux ans après, contre-amiral du pavillon blanc, avec le commandement supérieur des forces navales dans l'Inde. Ce n'est qu'en 1815 qu'élevé au grade d'amiral, il commanda en chef celle de la Méditerranée. Investi de la pairie l'année suivante, et appelé à négocier avec les états barbaresques, il se rendit devant Alger, et obtint la ratification des traités qui faisaient l'objet de sa mission. Le massacre de corailleurs chrétiens le força de reparaître bientôt devant Alger, avec 32 voiles; il bombarda la ville, qu'une armée française devait prendre plus tard, et réussit par cette démonstration à faire accepter au dey des conditions plus avantageuses à l'Angleterre. Ce succès lui mérita de la part du conseil de la cité de Londres, des remercîmens et une épée d'honneur de 200 guinées. Les deux chambres lui votèrent aussi des remercîmens à l'unanimité. Ce marin s'occupa le reste de sa vie, d'améliorer l'instruction religieuse et morale des hommes de mer.

F.

FABER, LEFÈVRE, FAVRE ou FAURE (PIERRE). *Substituez à cet article nul le renvoi :* V. ST-JORRY.

FABRE D'OLIVET (ANT.). Rectifiez, ligne 23 et suiv., la transposition de *Caïn*, *mystère dram.*, etc., après ces mots : *Le titre de cet ouvrage*, etc., qui se rapportent à l'écrit intitulé : *De l'Etat social*, etc.

FABRE (N.), mort à l'âge de 73 ans vers la fin d'octobre 1832, fut l'un des principaux rédacteurs des cahiers remis par la sénéchaussée de Villeneuve de Berg à ses députés aux états-généraux. Elu successivement maire de Saujac, commandant de la garde nationale du canton, administrateur du district de Tanargues, il eût été arrêté comme royaliste peu de temps avant la chute de Robespierre, si l'on n'eût craint de causer un soulèvement dans le pays. Plus tard, il eut à se défendre contre une accusation toute différente que lui suscita l'envie, et son courage le sauva. A l'âge de 71 ans, il avait encore conservé toutes ses forces ; mais la perte de son fils Victorin, littérateur déjà distingué, empoisonna sa vieillesse et le conduisit au tombeau.

FABRE (MARIE-JACQUES-JOSEPH-VICTORIN), né à Jaujac (Ardèche) le 19 juillet 1785, fit ses études à Lyon avec éclat, et vint à Paris à l'âge de 19 ans. A 26 ans, il avait déjà été couronné cinq fois par l'académie française, dans les concours d'éloquence comme dans ceux de poésie, et pour des ouvrages non-seulement supérieurs à ceux de concurrens pleins de mérite, mais aussi bien accueillis par le public que par les juges du concours. Tant de succès étaient un *phénomène* dans l'histoire des lettres. Ce fut l'expression dont se servit le secrétaire perpétuel de l'académie dans son *Rapport* lu à la séance du mois d'avril 1810, dans laquelle Victorin Fabre reçut deux couronnes, l'une pour le *Tableau littéraire de la France au* XVIIIe *siècle*, l'autre, pour l'*Eloge de La Bruyère*. Victorin Fabre ne parut pas avec moins de succès dans les concours des sociétés littéraires de nos provinces. En 1811, l'académie des Jeux-Floraux couronna à l'unanimité son *Ode* intitulée *Le Tasse*, ouvrage d'un genre tout nouveau, où l'histoire d'un écrivain et l'analyse de ses écrits se prêtent à tous les mouvemens et revêtent toutes les couleurs de la poésie. Déjà, en 1808, l'académie du Gard avait couronné, aussi à l'unanimité, son poème sur *la mort d'Henri IV*, où la catastrophe qui priva la France de ce grand roi est peinte avec les traits les plus épiques et les plus touchans. Le succès de plusieurs petits poèmes de différens genres, *Elégies*, *Epîtres*, *Discours* ou *Vers*, dont quelques-uns furent traduits en langues étrangères, et surtout la supériorité avec laquelle l'auteur fit à l'Athénée de Paris, en 1810 et en 1811, un *Cours d'éloquence française*, augmentèrent encore la renommée que lui avaient déjà donnée ses triomphes académiques. L'empereur, dont la politique cherchait à s'entourer de tous les genres d'illustrations, voyait avec peine un écrivain de ce talent soutenir des principes opposés au système de son gouvernem. Il tenait beaucoup à obtenir de lui une pièce sur le mariage ou sur la naissance, sujets que presque tous les poètes chantèrent, la plupart d'enthousiasme, quelques-uns à regret. Il lui fit faire les offres les plus brillantes pour l'y engager, mais en vain. De tous les poètes alors en réputation, Victorin Fabre est peut-être le seul avec Delille dont le nom ne se trouve ni dans le recueil intitulé l'*Hymen et la Naissance*, ni dans la *Couronne poétique de Napoléon-le-Grand*. Soit que cette indépendance eût indisposé quelques académiciens, soit que la jalousie littérai e s'en soit mêlée, l'*Eloge de Montaigne* n'obtint, en 1812, qu'une mention honorable. Mais, lorsque le *Disc.* parut, il n'y eut qu'une voix pour le venger de l'injustice académique. Victorin Fabre, qui s'était retiré des concours, fut bientôt ramené dans la carrière de l'éloquence par Napoléon lui-même. On sait que le maréchal Bessières périt dans la campagne de 1813. L'empereur voulut que l'*Oraison funèbre* de ce guerrier fût prononcée avec la plus grande pompe aux Invalides, en sa présence, et en celle des grands corps de l'état, et de députations de tous les corps de l'armée. Il choisit pour orateur Victorin Fabre, et, en ordonnant de lui en faire la proposition, il dit : « M. Fabre refuse tout ; mais cette fois il s'agit de défense nationale, il ne refusera pas. » Victorin Fabre accepta en effet. La catastrophe de Leipsig et les rapides événemens qui la suivirent empêchèrent la cérémonie d'avoir lieu ; mais le *Discours* était écrit, et il renferme des passages comparables à ce que l'éloquence française a produit de plus élevé et de plus saisissant. Depuis la restauration, n'approuvant ni la marche suivie par le gouvernement ni le système de l'opposition, il se tint à l'écart. Cependant il défendit contre le mauvais goût la gloire des écrivains qui, sous Louis XIV et dans l'âge suivant, avaient jeté tant d'éclat sur la France : c'était là son principal but dans un ouvrage périodique qu'il fonda, en 1824, sous le titre de *la Semaine*. En 1822 et 1823, il avait reparu dans la chaire de l'Athénée de Paris, et y avait lu la prem. partie d'un grand ouvrage sur les *Principes de la société civile*. Ce travail est inédit, et la mort prématurée de l'auteur l'a même empêché de le terminer. Victorin Fabre laissa aussi en portefeuille un *Recueil de Fables politiques* et un poème en 4 chants et en vers de dix syllabes, intitulé *la Tour d'Eglantine*. Cet écrivain, que le vœu des académiciens les plus illustres appelait à l'académie, quand il n'avait que 26 ans, à qui, dès l'année 1811, Fontanes disait, en lui montrant son habit d'Institut et faisant allusion aux six couronnes du jeune auteur : « Vous avez deux fois l'étoffe de cet habit-là », est mort à 45 ans sans être de l'académie : nouvelle preuve de son éloignement pour toute espèce d'intrigue, et de la puissance de l'intrigue dans la littérature de nos jours. Sa mort, arrivée le 29 mai 1821, produisit dans Paris une vive sensation.

FABRE DE L'AUDE (JEAN-PIERRE, comte), pair de France, né à Carcassonne le 8 déc. 1755, enlevé par le choléra en juillet 1832, était, avant la révolution, avocat au parlement de Toulouse. Député en 1783 aux états du Languedoc, il fut nommé en 1790 commissaire du roi pour organiser le département de l'Aude, puis procureur-général syndic, et enfin commissaire-royal près le tribunal criminel de Carcassonne. Proscrit sous le régime de la terreur, il siégea ensuite comme député de l'Aude au conseil des cinq-cents, où il s'occupa presque exclusivement de finances. Pendant 14 ans, il fut rapporteur des commissions de finances, soit dans ce conseil, soit au tribunat. Ce fut lui qui en 1796 s'opposa à ce que le directoire affermât le transport des lettres, qui fit décréter en 1797 l'impôt sur les billets de spectacle, au profit des hospices, la plupart ruinés par les dilapidations des révolutionnaires, et qui proposa le rétablissement de la loterie et l'impôt sur le sel : mais la morale repousse l'un, et l'autre est opposé à la prospérité de l'agriculture. Le 4 juillet 1798, il demanda le rétablissement des octrois de bienfaisance. En même temps, il donna un plan général de comptabilité pour toute la France, et plus tard s'éleva contre les effets déplorables qu'avaient produits l'emprunt forcé et la loi des ôtages. On lui doit en

outre l'organisation des ponts et chaussées. A l'époque où s'établit le gouvernement consulaire, Fabre de l'Aude fut envoyé dans le Midi en qualité de commissaire, pour chercher à concilier les partis. De retour à Paris, où il entra dès-lors au tribunat, il continua à ne s'occuper que de finances. Ce fut vers cette époque qu'il fit paraître un écrit intitulé : *Recherches sur l'impôt du tabac et moyen de l'améliorer*, ouvrage dans lequel on trouve l'idée fondamentale qui a présidé à l'établissement des droits-réunis. Le 18 mars 1803, Fabre proposa de déclarer la contribution foncière fixe et immuable, seul moyen, suivant lui, de faire disparaître l'inégalité de la répartition, et de donner quelques capitaux à l'agriculture. Nommé président du tribunat, il félicita Bonaparte devenu empereur; puis, chargé d'aller complimenter en Allemagne le vainqueur de tant de peuples, il ne put atteindre ce conquérant; mais, arrivé à Lintz, il reçut 170 drapeaux pris sur l'ennemi, qu'il apporta en France. Command. de la Légion-d'Honneur à l'époque de la création de cet ordre, il fit partie du sénat le 14 août 1807. Il avait reçu en même temps le titre de comte, et plus tard (1810) il fut élu membre du grand conseil d'administration du sénat. Bonaparte ne tarda pas à le nommer procureur-général près le conseil du sçeau des titres. Bien qu'attaché par affection au gouvernement impérial, Fabre fut un des 67 pairs qui votèrent en 1814 la création d'un gouvernem. provisoire. Il indiqua, par une motion d'ordre, les principales bases constitutionnelles adoptées à St-Ouen, et, chargé de faire un rapport sur le projet de constitution présenté par le gouvernement provisoire, il proposa d'abolir la confiscation, déclarant à cette occasion qu'il n'avait jamais voulu acquérir ni biens d'émigrés ni biens du clergé. Compris au nombre des pairs de Louis XVIII, il fut de l'avis du ministère, qui demanda des mesures restrictives de la liberté de la presse. Il fit aussi partie du la chambre des pairs des cent-jours, et, quoiqu'il se fût opposé à la proclamation de Napoléon II, et qu'il eût fait, après la bataille de Waterloo, des démarches pour supplier Louis XVIII de revenir à Paris, il ne recouvra la pairie qu'en 1819. Depuis cette époque, Fabre monta rarement à la tribune; il votait ordinairement avec le ministère. Fabre de l'Aude a publié : *Lettre à mon fils sur ma conduite politique*, 1816, in-8; *Traduct.* d'un ouvrage italien, intitulé : *Réflexions politiq. et morales, avec des notes du traduct., en italien et en franç.*, Paris, 1817, 4 vol. in-12.

FACQUEZ aîné, ancien maître en pharmacie, et membre de l'Acad. d'Amiens, m. le 8 septemb. 1833 en cette ville, âgé de 58 ans, mérite d'être mentionné comme l'un des meilleurs chim. de l'époque.

FAGES (Jos.). Ligne 6, *lisez* : St Joseph de La Grave.

FAIPOULT (Guill.). *Ajoutez :* Il est aut. d'un *Essai sur les Finances*, an III (1795), in-8.

FALK ou FALCK, p. 1038. Le sav. M. Gretsch, dans son *Coup d'œil sur la littérat. russe*, donne à ce médecin le surnom de Grégoire, et place sa m. à l'an 1773. Suivant lui, c'est le profess. Georgi, ami et collaborateur de Falk, et non pas Laxmann, qui a publié ses manuscrits.

FALLETTI (Octave-Alexandre), marquis de Barolo, né en 1753 à Turin, où il m. le 30 janvier 1828, avait commencé par porter les armes. Il se retira ensuite pour consacrer aux études litt. les loisirs d'une vie indépend., et, après avoir repris momentanément du service à l'époque où son pays était menacé de l'invasion des Français, il ne fut plus distrait des paisibles occupations du cabinet que par les devoirs de représentation attachés à la condition d'homme de cour et par les soins qu'il voulut donner à l'éducation de son fils, avec qui il visita l'Allemagne, la Hollande, la Suisse et la France. Son premier essai littéraire avait été un *Eloge* de l'historien Saint-Réal; il publia depuis ou fournit au recueil de l'académie royale des sciences de Turin, dont il était membre, différens *Mémoires* sur des sujets de philosophie morale, de critique littéraire et de métaphysique. Mais celles de ses productions qui ont été le plus remarquées, sont ses *Epîtres* (critiques) sur les œuvres posthumes d'Alfieri, et une espèce de roman descriptif sous le titre de *Voyage de Théodore Callimachi en Italie*.

FALLOWS (Fearon), né en 1789, à Cockermouth comté de Cumberland, exerça d'abord la profession de son père, qui était tisserand. Dévoré par l'amour de l'étude, il ne tarda pas à faire de rapides progrès dans les sciences mathématiques. A l'université de Cambridge, où il compléta son éducation, il devint bientôt professeur lui-même, puis fut choisi en 1821 pour diriger l'observatoire que le gouvernement anglais avait résolu d'établir au cap de Bonne-Espérance. Ce ne fut qu'en 1825 qu'on commença la construction de cet observatoire; mais, en attendant, Fallows avait envoyé un *Catalogue* approximatif de 275 étoiles principales. Au commencement de 1829, le grand cercle mural de l'observatoire ayant été mis en place, Fallows commença, avec le secours de sa femme, une suite régulière d'observations qu'il espérait rendre très-exactes, quoique cet instrument eût éprouvé quelque dommage dans le débarquement. Mais la santé de l'astronome, minée par le climat, ne lui permit pas de compléter ses trav., et il m. le 25 juillet 1831, à Simonn's Town, à peine âgé de 43 ans.

FARE (Anne-Louis-Henri de La), cardinal, archevêque de Sens, pair de France, ministre d'état, aumônier de la dauphine, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, né le 8 septembre 1752 à Luçon (Vendée), mort à Paris le 10 décemb. 1829, fit ses études au collége Louis-le-Grand, obtint très-jeune le prieuré de Donchéry près Sedan, et, en 1783, l'abbaye de Licques, ordre de Prémontré, diocèse de Boulogne. Vicaire-général de Dijon dès 1778, et doyen de la Sainte-Chapelle de cette ville, il fut à ce titre élu agent gén. du clergé des états de Bourgogne en 1784, et eut grande part à l'administration de la province. Le 13 février 1788, il fut sacré évêque de Nanci; ce siége lui donnait les titres de primat, de chancelier de l'université de Nanci, et de conseiller-prélat-né du parlement de Lorraine. Député aux états-généraux par le clergé de son diocèse, il y prononça le *Discours* d'ouverture; soutint avec feu, le 12 février 1790, la proposition qu'il avait faite, de déclarer sur-le-champ la religion catholique religion de l'état; s'opposa à ce que les biens possédés jusqu'alors par le clergé fussent compris au nombre des propriétés nationales; combattit, aussi inutilement, le projet de loi tendant à supprimer en France les communautés religieuses, et celui dont l'adoption donna aux juifs les droits de citoyens. Ajoutant à l'autorité de ses *Discours* celle de ses écrits, il fut un des signataires de l'*Exposition des principes*, et publia des *Considérations politiques sur les biens temporels du clergé*, 1789, in-8; *Quelle doit être l'influence de l'assemblée nationale sur les matières ecclésiastiques et religieuses?* 1790, in-8; une *Lettre* à son clergé, datée du 8 janvier 1791, sur le serment prescrit, et aux administrateurs de la Meurthe une *Lettre* et *Déclaration* de même date, pour annoncer et motiver son refus de concourir à aucune des innovations renfermées dans les décrets. Le triomphe des doctrines contraires aux siennes prenant, de jour en jour, une nouvelle consistance, l'évêque de Nanci se retira à Trèves, dont l'archevêque était son métropolitain. Vers la fin de 1792, il se rendit en Autriche, où, pendant plus de vingt ans, il fut chargé de la correspondance des princes de la maison de Bourbon. Lorsque la fille de Louis XVI, échangée contre les représentans du peuple que Dumouriez avait livrés à l'Autriche, arriva à Vienne, ce fut l'évêque de Nanci qui né-

gocia son mariage avec le duc d'Angoulême. Il ne donna point la démission de son évêché en 1801, signa les réclamations de 1803, mais s'abstint constamment de l'exercice de sa juridiction et fut même un des premiers à remettre sa démission au roi quand il en fut requis. Depuis 1807 jusqu'en 1814, il remplit les fonctions de commissaire-vérificat., chargé d'ordonnancer le paiement des pensions accordées aux soldats retraités de l'armée de Condé. Sa qualité d'agent de Louis XVIII attira l'attention de Bonaparte, qui demanda son éloignement de la Saxe. Il passa, en effet, plusieurs années d'exil en Moravie. Revenu en France avec la famille royale, il fut dans le même temps nommé membre de deux commissions, dont l'une était destinée à procurer des secours aux émigrés rentrés; l'autre avait pour objet une organisation nouvelle de l'Eglise de France. Devenu aumônier de la duchesse d'Angoulême, il fut aussi nommé l'un des commissaires chargés de recueillir les cendres de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, et de les faire transporter du cimetière de la Madeleine à la basilique de Saint-Denis. Au commencement de 1816, le roi l'adjoignit, pour l'administration des affaires ecclésiastiques, à M. de Talleyrand-Périgord, alors archevêque de Reims, et il signa la *Lettre* du 8 novembre qui fut publiée avec le concordat de 1817. Nommé à l'archevêché de Sens, il n'en prit possession qu'en 1821, fut promu au cardinalat le 16 mai 1823, avec le titre presbytéral de Sainte-Marie, *in transpontinâ*, et assista à deux conclaves. Ce prélat laissa en manuscrit des *Mémoires* curieux sur son émigration et sur la mission dont il avait été chargé à Vienne. Outre les diverses compositions déjà citées, on lui doit un *Eloge* de Bernis, archevêque de Rouen; une *Notice* sur M. de Girac, ancien évêque de Rennes, et des *Discours* prononcés pour des cérémonies, par exemple, pour la translation du corps de la duchesse d'Orléans à Dreux. Homme instruit, il aimait les lettres et composait avec goût. Du reste, doué du caractère le plus liant, il portait dans la société une rare aménité de cœur.

FARINE (le vicomte), maréc.-de-camp, commandant de la Légion-d'Honneur, fit avec distinction les campagnes de la révolution. Dans celle de 1806 contre les Prussiens, où il commandait un escadron de dragons du 23e, il fut fait major du 29e régiment de l'armée dans laquelle il venait de se signaler. En combattant contre l'Autriche en 1809, il obtint le commandement du 4e régiment. En 1810, il fit la guerre en Espagne, où il s'empara de Tarifa, après s'être conduit de la manière la plus brillante au combat de Torre de la Pena le 4 mars. Il se trouva au siége de Badajoz, et prit part aux combats de Santa-Maria et de Villalba. Lorsqu'en 1812 Napoléon prépara l'expédition de Russie, il voulut que le colonel Farine y fût employé. Après les désastres de l'armée française, celui-ci se jeta, avec les débris de son corps, dans la place de Dantsig, qu'il défendit jusqu'à la dernière extrémité. Forcé de céder au nombre, il fut conduit prisonnier dans l'Ukraine, et ne rentra en France qu'en 1814. Il avait obtenu le grade de maréchal-de-camp dès le mois de juin de l'année précédente, et le 19 juillet de celle-ci il reçut la croix de Saint-Louis. Dans les cent-jours, grièvement blessé à la bataille de Mont-Saint-Jean, il fut du nombre des braves qui, après la capitulation de Paris, se réunirent aux bords de la Loire. Conservé sur la liste des maréchaux-de-camp en activité, désigné même comme adjoint aux inspecteurs généraux en 1816, il fut encore employé après la révolution de juillet, et mourut en oct. 1833, âgé de 63 ans.

FATOUVILLE (le sieur de), se nommait NOLANT.

FAURE (MATHIEU), commerçant et banquier de Saintes, né à Jarnac en 1761, fut nommé, en 1819, par le département de la Charente-Inférieure, membre de la chambre des députés, et siégea au côté gauche. Cet ancien député m. à la fin de 1832 au Douhet, près Saintes.

FAURIS DE SAINT-VINCENS (JULES-FRANÇ.-PAUL), père d'Alexandre-Jules-Antoine Fauris de Saint-Vincens (page 1047), dont le nom doit être écrit ainsi, naquit en 1718 à Aix (Provence), où il mourut en 1798, associé libre de l'Institut (acad. des inscriptions et belles-lettres). Il s'était de bonne heure adonné à la culture des sciences et des lettr., et avait été en correspondance avec plus. savans hommes de son temps. Il était, avant la révolut., président au parlement de Provence. Outre quelq. *Mémoires* et *Observations* insérés dans le *Recueil* de l'académie des inscriptions, on connaît de lui: *Tables des monnaies de Provence*, Aix, 1770, in-4, et *Mém. sur les monnaies et les monumens des anciens Marseillais*, ibid., 1771, in-4. Son fils lui a consacré une *Notice*, t. 4 du *Magasin encyclopéd.* de 1748, et séparément, 1800, in-4.

FAUSTUS *de Byzance*. *Voy*. une annotation au mot POUSANT ou PIOUZANT POSDOS, p. 2445.

FAVARD DE LANGLADE (GUILLAUME-JEAN, baron), né à Saint-Florent (Puy-de-Dôme) le 20 av. 1762, mort le 14 novembre 1831, fut reçu, en 1785, avocat au parlement de Paris, et envoyé en 1792 près le tribunal d'Issoire, en qualité de commissaire national. Elu membre du conseil des cinq-cents en 1795, réélu en 1798, il devint tribun après la révolution du 18 brumaire, et fut élevé à la dignité de président du tribunat. Favard, presque étranger au discussions politiques de ces deux assemblées, s'occupa beaucoup des travaux de législation. En 1804, il vota pour la création de l'empire. Après la bataille d'Austerlitz, membre de la députation envoyée par le tribunat pour complimenter Bonaparte, il proposa à son retour de frapper une médaille en l'honneur du conquérant. Le tribunat ayant été supprimé, Favard entra au corps-législatif, où il présida presque aussitôt la section de l'intérieur. Nommé en 1809 conseiller à la cour de cassation, il reçut en 1813 le titre de maître des requêtes au conseil d'état. Envoyé dans l'Arriége pour une mission extraordinaire, il fit révoquer une sentence de déportation prononcée contre deux curés, accusés à la sollicitation d'un prêtre marié. Sous la première restauration, il conserva toutes ses places; et si, au retour de Bonaparte, il resta à la cour de cassation, il ne fit plus partie du conseil d'état. Le département du Puy-de-Dôme le nomma membre de la chambre des représentans; ce qui n'empêcha pas le gouvernement de lui rendre son emploi de maître des requêtes après le second retour du roi. Président du collége électoral de la Corrèze, il fut député du Puy-de-Dôme à la chambre de 1815, où il vota avec la minorité. Réélu en 1816, il vota constamment avec le ministère. Nommé en 1817 conseiller d'état en service ordinaire, il présida plus tard une des sections de la cour de cassation. Jurisc. laborieux, il avait travaillé à la rédaction des Codes; magistrat, il se faisait remarquer par son exactitude. Parmi ses ouvrages, qui se recommandent par leur clarté et leur méthode, on remarque: *Conférences du Code civil avec la discussion particulière du conseil d'état et du tribunat, avant la rédaction définitive de chaque projet de loi*, 1805, 8 vol. in-12; *Répert. de la législation du notariat*, 1807, 1 vol. in-4; *Manuel pour l'ouverture et le partage des successions, avec l'analyse des principes sur les donat. entre-vifs, les testam. et les contrats de mariage*, 1811, in-8; *Traité des priviléges et des hypothèq.*, 1812, in-8.

FAVEREAU (JOSEPH-DOMINGUE), lieuten.-gén., chevalier de la Légion-d'Honneur, né à Versailles le 29 juin 1755, mort sur la fin de décembre 1832, à Blaye, près Bordeaux, était parvenu en peu d'années au grade de général de division. Forcé de de-

mander sa retraite pour cause d'infirmités graves, il fut chargé de l'administration de l'hôpital militaire de S. Benedetto en Italie, passa en 1806 à Venise, en qualité d'inspecteur-général des hôpitaux militaires, et ne rentra en France que par suite des événemens de 1814. Le lieutenant-général Favereau était père du colonel du 50e régiment d'infanterie de ligne.

FEBVE (N.), littér., mort en 1831, était connu par des *Poésies* ingénieuses, et surtout par le talent de faire valoir les ouvrages des autres. Il avait réduit en principe et soumis à des règles fixes *l'Art de la lecture à haute voix et du débit oratoire*, qu'il pratiquait lui-même avec un rare succès, et qu'il enseignait publiquement.

FEITH (Rhynvis), l'un des meilleurs poètes de la Hollande, né à Zwoll, province d'Over-Yssel, de 1752, prit le grade de docteur en droit à l'université de Leyde en 1770, et retourna ensuite dans sa ville natale, où il cultiva les lettres et la poésie, tout en y remplissant les fonctions de bourgmestre et de receveur du collége de l'amirauté. Le nombre de ses ouvr., tant en prose qu'en vers, est considérable. Il remporta souvent la palme dans les concours ouverts par la société poétique de Leyde et par d'autres sociétés littéraires. Celle de Leyde ayant une année mis au concours l'*Éloge de l'amiral Ruyter*, on remarque que Feith envoya deux pièces, un poème et une ode, qui obtinrent le prem. et le second prix; et que les Hollandais croient pouvoir opposer à ce que les étrangers ont de plus parfait dans le même genre. Parmi les ouvr., en très-grand nombre, qu'il a publiés hors de tout concours, nous citerons cinq volumes d'*Odes* et de *Poésies diverses* (*Oden en Gedichten*), publ. en 1809 et années suivantes, et réimpr. à Zwoll, 1824 et suiv., in-12; quatre tragédies savoir: *Thirsa*, ou *le Triomphe de la Religion*, 1784; *Lady Jeanne Gray*, 1791; *Inès de Castro*, 1794; *Mutius Cordus*, ou *la Délivrance de Rome*. Entre autres ouvr. en prose, on doit distinguer ses *Lettres sur différens sujets de littérature* (*Brieven over verscheide onderwerpen* (6 vol. in-8, dont le prem. parut en 1784. Feith m. en 1824. *Voy.*, pour plus de détails, la *Galerie historique des contemporains*, Bruxelles, 1818, t. 4, p. 365.

FELINSKI (Aloise), poète polonais, membre de l'université de Wilna et de la société des amis des sciences de Varsovie, né en 1773, m. le 12 février 1832 à Krzemieniec, se trouva à Varsovie à l'époque de la diète constitutionnelle, et publia *Senatus-consultes sous le règne de Jean Sobieski; suivis de plusieurs questions de droit;* il fit paraître à la même époque diverses *Brochures politiques* dans le but de faire changer la forme du gouvernement de la Pologne. Felinski adressa à plus personnes distinguées quelques-unes de ses *Poésies*, qui le firent connaître. Précepteur du neveu de Craski, l'an 1791. il fut ensuite secrétaire des correspondances de France auprès du généralissime Koscinsko. Nommé professeur d'éloquence et de poésie au Lycée de Krzemieniec, et bientôt après directeur de cet établissement, il entreprit de réformer l'orthographe et même la langue polonaise. Son système eut des partisans et des ennemis; Suiadecki, qui se rangea parmi ses adversaires, fut un de ceux qui empêchèrent que ce projet de réforme ne fût adopté. Felinski est auteur d'une tragédie intitulée *Barbe Radziwill*, traduite en prose française dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers;* il a traduit aussi du français l'*Homme des champs* de Delille, et quelques *Tragédies*. Ses *OEuvres* ont été publiées en 1825; une première édition avait déjà paru de 1816 à 1821, Varsovie, 2 vol. in-12.

FENWICK (N.), évêque de Cincinnati, né dans le Maryland en 1784, m. à Wodster le 25 septembre 1832, fit ses études chez les dominicains de Bornhem en Belgique, entra dans leur ordre, fut arrêté et condamné à mort pendant la révolution de France. Il échappa cependant au supplice, et obtint de ses supérieurs en 1804 la permission de passer en Amérique, évangélisa d'abord le Maryland; sa terre natale, puis fut envoyé dans le Kentuchy. Il employa son patrimoine à y préparer à ses frères, supprimés en Europe, une retraite dans le couvent de Ste-Rose; il fit aussi venir des religieuses dominicaines. Ce fut en 1818 que le saint apôtre de l'Ohio commença à pénétrer dans les immenses forêts de cet état; en 1823, il fut nommé évêque de Cincinnati, diocèse qui comptait alors bien peu de catholiques, mais qui en renfermait quarante mille à sa mort. Fenwick avait fait un voyage à Rome pour se procurer des secours. Brûlant du désir de mourir en mission, il continua son apostolat au milieu même des ravages du choléra; mais, atteint de l'épidémie, il fut enlevé prématurément à son vaste diocèse.

FENZI (François-Marie), patriarche de Jérusalem, né à Zara d'une famille noble, le 24 mars 1738, mort à Rome le 20 septembre 1779, à l'âge de 91 ans, était le doyen des évêques du monde catholique. Nommé archevêque de Corfou du rit latin, le 20 septembre 1799, il donna sa démission en 1816, et fut créé patriarche de Jérusalem dans le consistoire de la même année.

FERDINAND VII, roi d'Espagne, fils de Charles VI et de Marie-Louise, princesse de Parme, né à Saint-Ildefonse, le 13 octobre 1784, m. le 27 septembre 1833, fut élevé par l'abbé Escoiquitz, et le duc de San-Carlos. Il épousa en 1802 Marie-Antoinette, fille de Ferdinand IV, roi de Naples, et par conséquent sa cousine; mais cette princesse mourut le 21 mai 1806. Bonaparte, alors au faîte de sa puissance, voulut donner au prince des Asturies une femme de son choix; Ferdinand s'y refusa. Il était fort mal avec Godoy, titré prince de la Paix, et favori tout-puissant. Ce fut sans doute par l'influence de celui-ci que le prince fut arrêté le 29 octobre 1807, et emprisonné à l'Escurial: un décret le déclara traître. Cependant, il se réconcilia dans la suite avec son père. Bientôt un mouvement éclata à Aranjuez; le peuple se déclara contre le favori, et le 18 mars 1808 Charles IV abdiqua en faveur de son fils. Le nouveau roi fit arrêter le prince de la Paix, et confisqua ses biens. Mais Bonaparte avait les yeux ouverts sur l'Espagne, qu'il avait déjà couverte de troupes sous divers prétextes. Il eut l'air de se porter pour arbitre entre le père et le fils, et les attira tous deux à Bayonne, où il leur fit signer leur abdication. Ferdinand fut relégué à Valençay en Berri, et l'Espagne donnée à Joseph Bonaparte. On sait quelle guerre terrible s'ensuivit. Les Espagnols coururent aux armes. Bonaparte lutta long-temps contre eux, jusqu'à ce que les désastres de la campagne de Russie et les revers éprouvés en Allemagne l'eussent décidé à négocier avec Ferdinand. Le 3 mars 1814, ce prince quitta Valençay pour retourner dans ses États. Le 22, il rentra en Espagne. Il y avait à Madrid une régence et des cortès, que Ferdinand fit dissoudre pour reprendre tout l'exercice de son pouvoir. Il rétablit l'inquisition, ordonna aux religieux de rentrer dans leurs couvens, et prit des mesures sévères contre les partisans de Joseph, qu'on appela *afrancesados*, ou francisés. En 1816, il épousa sa nièce, Isabelle-Marie-Françoise, princesse de Portugal, qu'il perdit en 1818. Plusieurs colonies espagnoles de l'Amérique méridionale s'étaient révoltées pendant la dernière révolution; Ferdinand songea à les réduire. Il y envoya en 1814 le général Morillo avec une armée. De nouvelles forces partirent encore pour l'Amérique en 1816, et une autre expédition se préparait encore à Cadix en 1819, quand une révolution éclata. Des généraux proclamèrent la constitution décrétée par les cortès à Cadix, en 1812. Ferdinand ne crut pas pouvoir résister à cet entraînement. Les cortès fu-

rent convoquées, et cette assemblée s'empara de tous les pouvoirs, renvoya les jésuites, rompit avec Rome, supprima les ordres religieux, et renversa toute l'ancienne constitution du pays. La France dirigea alors une armée sur l'Espagne pour rétablir l'autorité de Ferdinand : le duc d'Angoulême, qui commandait les troupes, parvint en effet à remettre ce prince sur le trône. Depuis ce temps, l'Espagne fut tranquille ; mais elle ne recouvra point ses colonies. En 1824, Ferdinand se remaria ; il épousa une fille du prince Maximilien de Saxe, qu'il perdit encore en 1829. Enfin, en novembre de cette même année, il contracta un quatrième mariage avec Marie-Christine, fille de François Ier, roi de Naples. Il en eut une fille, Marie-Isabelle-Louise, née le 10 octobre 1830. Mais, dès le 29 mars 1830, Ferdinand avait rétabli la pragmatique-sanction ayant force de loi, décrétée par Charles IV en 1789, et portant que les successeurs à la couronne seront pris à perpétuité par ordre de primogéniture dans la ligne directe, et que les princesses monteront sur le trône à défaut d'héritier mâle. Cette mesure fut publiée avec solennité en Espagne ; mais les ambassadeurs de France, de Naples et de Lucques réclamèrent et protestèrent contre le décret, comme portant atteinte au pacte de famille et aux droits des deux branches de Naples et de Lucques. Depuis, Ferdinand confirma encore cet acte, et fit prêter serment à sa fille. La santé de ce prince s'était affaiblie, le bruit de sa mort courut même pendant l'hiver de 1832, et il n'était guère en état de s'occuper d'affaires. C'est alors que la reine prit une grande influence, dont elle usa pour faire changer l'ordre de la succession. En effet, à la mort de Ferdinand, elle se déclara régente pendant la minorité d'Isabelle II.

FERNANDEZ-THOMAS (Manoel), l'un des principaux auteurs de la révolution qui, en 1820, plaça pour un moment le Portugal sous le régime constitutionnel, était juge à Oporto lors du mouvement qui éclata dans cette ville le 24 août de cette année. Il fut choisi aussitôt pour être membre de la junte provisoire de gouvernement, qui s'installa à Oporto et qui ne tarda pas à se réunir à celle de Lisbonne. Nommé député aux cortès constituantes par la province de Beira, il en fut élu vice-président. Ce fut sur sa proposition que l'on forma une commission chargée de poser les bases de la constitution nouvelle ; et il fut lui-même nommé membre de cette commission. Nous nous contenterons de consigner ici l'opinion qu'il développa lors de la présentation du décret qui abolissait l'inquisit. : il attaqua ce décret dans son préambule, qui donnait pour motif de la nouvelle mesure la nécessité de l'économie et de la diminution des dépenses, tandis que la véritable et unique raison, suivant lui, était l'incompatibilité de ce tribunal avec un pays habité par des hommes libres. Les cortès constituantes voulant lui décerner des récompenses, comme membre du gouvernem. provisoire, il déclara qu'il s'était dévoué pour le bien du pays sans en attendre aucun émolument. Sa mort arriva à Lisbonne en 1822. On fera bien de consulter sur lui une biographie portugaise intit. : *Galeria dos deputados das cortes gerães extraordinarias e constituintes da nação portugueza, instauradas em 26 janeiro de 1821. Epocha Ia ; Lisboa, na typographia Rollandiana*, 1822, petit in-4.

FERRERO (Jacinthe), médecin, mort à Turin le 18 mai 1833, âgé de 48 ans, cultivait avec un égal succès la botanique et l'entomologie, et aida pendant long-temps le professeur Bonelli dans ses travaux. On doit à Ferrero de nombreuses *Observations sur l'Entomologie des Alpes piémontaises*, où il faisait chaque année de fructueuses excursions, dont il distribuait généreusement le produit à ses correspondans. La belle collection de cet entomologiste a été léguée par lui à la ville de Gênes.

FERRERO DELLA MARMORA (Thérèse-Marie-Charles-Victoire), cardinal, né à Turin, le 5 octobre 1757, fut reçu docteur en droit civil et canon à l'université de cette ville en 1779. Ses momens de loisir étaient consacrés à former une *Collection* de médailles et des monnaies des différens seigneurs du Piémont au moyen âge. Évêque de Cazal en 1796, il le devint de Saluzzo en 1805. Léon XII lui donna la pourpre le 27 septembre 1824 ; mais ce cardinal ne parut point au dernier conclave. Chevalier de l'ordre de l'Annonciade, il fut encore abbé de Saint-Bénigne, et c'est dans son palais abbatial qu'il mourut pendant la nuit du 30 décembre 1831, aussi respecté pour ses vertus qu'admiré pour ses connaissances.

FEUERBACH (Paul-Jean-Anselme de), né le 14 novembre 1775, à Francfort-sur-le-Mein, s'attacha d'abord avec passion aux études philosophiques, qu'il avait embrassées, ainsi que celle du droit, à Iéna, et publia quelques ouvrages, tels que les *Principes sur lesquels devait être fondé le droit naturel ; Critique du droit naturel*, 1795 ; *Anti-Hobbes*, 1798. Ce fut vers cette dernière époque qu'on le vit s'appliquer à l'étude du droit, et qu'il se fit connaître comme criminaliste par plusieurs publications ; surtout par sa *Bibliothèque du droit criminel*, 1799, avec Grolman et Almindingen ; et par son *Manuel du droit criminel*, en allemand, 1801, et 1826, qui le mirent à la tête de la nouvelle école criminaliste. En 1801, il professa à Iéna ; en 1802, à Kiehl ; en 1804, la Bavière le chargea de rédiger son Code criminel, qui parut enfin en 1813, et qui servit de base à la rédaction des Codes de Weimar et de Wurtemberg. A la même époque, il adapta le Code Napoléon aux lois bavaroises, et son travail parut en 1812 sous le titre de *Codex maximilianus*. Epuisé par ses travaux et par l'assiduité que réclamaient les hautes et nombreuses fonctions dont il avait, à diverses époques, été revêtu, il était revenu à Francfort pour y rétablir sa santé ; mais la mort le frappa le 28 mai 1833, à l'âge de 58 ans. Fuerbach, dans ses momens de loisir, cultivait avec succès les lettres, et avait fait une *Traduction* en vers avec commentaires du poème indien *Gitâ Govenda*.

FEUTRIER (J.-F.-Hyacinthe), évêque de Beauvais, né à Paris le 2 avril 1785, acheva ses études au séminaire de Saint-Sulpice, sous l'abbé Emery, et se recommanda bientôt comme prédicateur. Le cardinal Fesch l'appela à la grande-aumônerie, en qualité de secrétaire-général. Il contribua à la résistance que le concile national de 1811 opposa aux volontés de l'empereur : on dit même qu'il fut le principal agent des secours pécuniaires qu'on fit secrètement passer au souverain pontife et aux cardinaux exilés. Au premier retour de Louis XVIII, l'archevêque de Reims, depuis cardinal et archevêque de Paris, lui confia les mêmes fonctions de secrétaire-général de la grande-aumônerie, qu'il quitta pendant les cent-jours. Après la seconde restauration il recouvra sa place, et lorsqu'il la perdit en 1822, il fut fait grand-vicaire de Paris, puis curé de la Madeleine. Les commencemens de son épiscopat à Beauvais furent marqués par une vie fort active. Appelé en 1827 au ministère des affaires ecclésiastiques, il eut part aux fameuses ordonnances du 16 juin 1828, qui excitèrent de si vives reclamations de la part des évêques et du clergé français. Il sortit du ministère en 1829 ; dès-lors sa santé s'altéra, et il succomba subitem. à un anévrysme, dont il était atteint depuis plusieurs mois, le 27 juin 1830. Il avait été fait comte et pair de France, peu de jours avant de quitter le ministère. On doit à ce prélat un *Éloge historique et religieux de Jeanne d'Arc pour l'anniversaire de la délivrance d'Orléans, le 8 mai 1429*, prononcé dans la cathédrale de cette ville le 8 mai 1821 et le 8 mai 1823 ; Orléans, 1823, in-8 ;

Oraison funèbre de S. A. R. monseigneur le duc de Berri, qu'il devait prononcer pour un service qui n'eut point lieu, 1820, in-8; *Oraison funèbre de S. A. R. madame la duchesse douairière d'Orléans*, 2e édition, Paris, 1821, in-8.

† FEVAL (le chevalier), doyen des conseillers-maîtres à la cour des comptes, mort du choléra à Paris le 5 août 1832, avait été avocat. Au commencement de la révolution, il fut nommé directeur du contentieux à la ferme-générale, et en 1795, un des commissaires de la comptabilité nationale. En 1799, désigné par le sort pour cesser ses fonctions, il fut réélu par les deux conseils. Nommé, par le sénat, l'un des 7 membres de la commission de comptabilité, il devint, lors de l'établissement de la cour des comptes, l'un des premiers conseillers-maîtres de cette cour; peu après, il fut fait chevalier de l'ordre de la Réunion. En avril 1814, il donna son adhésion à la déchéance de l'empereur. En 1815, lors du retour de Napoléon, il signa l'adresse qui lui fut présentée le 26 mars par la cour des comptes. Il avait été, lors de l'abolition de l'ordre de la Réunion, fait chevalier de la Légion-d'Honneur.

FIERE (ÉTIENNE), vicaire-général de Valence, né au bourg du Péage de Romans, le 20 décembre 1765, mort à Romans le 28 janvier 1831, prêta le premier serment à l'époque de la révolution; mais, le rétractant bientôt, il se livra aux pénibles et périlleuses fonctions de son ministère; tantôt déguisé en conducteur de voiture, il sauva la vie à M. d'Aviau, archevêque de Vienne, qu'on poursuivait à Tain; tantôt, sous d'autres déguisemens, il allait en divers lieux célébrer les saints mystères. A Lyon, dénoncé et trad. au redoutable tribun., que présidait un prêtre apostat: *N'es-tu pas prêtre?* lui demanda cet homme sanguinaire. *Pas plus que toi, citoyen*, répliqua Fière, à qui cette réponse adroite sauva la vie. Lorsque Pie VII fut amené à Valence, il se déguisa en maçon afin de pénétrer jusqu'à lui. Dès 1799, Fière célébra publiquement l'office divin; puis, nommé après le concordat curé de canton à St-Jean de Royans, où son zèle et sa charité firent des prodiges, il y forma dans son presbytère un petit séminaire florissant, qu'il fallut en 1811 transférer à Valence. Fière avait reçu le titre de chanoine; il fut ensuite vicaire-général, et toujours il employa son influence soit à protéger les maisons religieuses qui s'élevaient sur divers points du diocèse, soit à doter Valence d'un grand séminaire. Mais la révolution de 1830 en transforma le bâtiment en caserne; d'autres mécomptes affligèrent encore le saint prêtre, qui se retira alors dans sa famille, à qui, après l'exemple d'une belle vie, il légua celui d'une belle mort.

FINCH (ROBERT), littérateur, né à Londres en 1783, mort à Rome le 16 septembre 1830, servit quelque temps dans l'armée, qu'il quitta pour entrer à l'université d'Oxford. Ministre et prédicateur distingué, il fut ensuite le secrétaire intime de Pitt. On l'employa dans plusieurs missions diplomatiques; mais aux affaires politiques il préféra la science, voyagea en France, explora toutes les parties de l'Italie, la Grèce, la Turquie d'Europe, plusieurs contrées de l'Asie, la Palestine, la Syrie et la Perse, et se fixa à Rome. Finch avait fait plusieurs *Traductions* d'ouvrages italiens qu'il ne jugea point assez parfaite pour être publiées, et entrepris la *Bibliographie universelle de l'Italie*, qu'il n'eut pas le temps de terminer. C'était l'un des collaborateurs de la *Revue encyclopédique*.

FIRMIAN (LÉOPOLD-MAXIMILIEN de), archevêque de Vienne, né à Trente le 11 octobre 1766, eut pour père le comte de Firmian, ministre à Milan, et l'un des grands protecteurs de l'université de Pavie. Le comte de Firmian avait pris l'habitude de se rendre juge de l'orthodoxie des thèses de théologie, et de gourmander à cet égard les docteurs; il publia aussi des *Règlemens* pour les évêques, et il en adressa un, en 1769, qui excita de vives réclamations. Son fils, d'abord évêque de Lavaur en 1800, succéda, en 1802, à Hohenwart sur le siége de Vienne. Après une longue maladie, il mourut à Vienne le 28 novembre 1831, emportant les regrets de tout son diocèse.

FISCHER (E. GOTTHELF), docteur et chimiste allemand, connu en France par un excell. *Traité de physique*, mort en 1831, professa les mathématiques et la chimie à Berlin. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons: *Vermium intestinalium brevis expositio*, 1786, 1788; *Sur les formes de l'os intermaxillaire*, Leipsig, 1800, in-8; *Mémoire pour servir d'introduction à un ouvrage sur la respiration des animaux*, 1798, in-8; *Observations anatomiques sur une poule dont la tête présentait le profil d'une figure humaine*, insérées dans la *Gazette de Santé*, octobre 1816, et dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, janv. 1817, avec une gravure représentant cet animal extraordinaire; *Physique mécanique*, trad. par Mme Biot, avec d'excellentes notes de M. Biot, 1806, in-8, 4e édit., 1829. Millin a donné une *Notice* détaillée des ouvrages de Fischer. — FISCHER (J.-L.), professeur, depuis 1794, d'anatomie et de chirurgie à l'univ. de Kiel, mort le 11 mars 1833, était, dans sa jeunesse, un des plus célèbres chirurgiens de l'Allemagne.

FITE (Mme DE LA). *Ajoutez ses prénoms:* MARIE-ELISABETH.

FITZ-GERALD (lady), élève de Mme de Genlis, qui l'a tour à tour célébrée et calomniée sous le nom de Paméla. Mme de Genlis, chargée, en 1782, de l'éducation des enfans du duc d'Orléans, avec le titre singulier de gouverneur, voulut enseigner par l'usage des langues étrangères vivantes; en conséquence, le duc de Chartres fit venir d'Angleterre une petite fille: ce fut Paméla. Elevée avec les princes et princesses comme une sœur, elle montra bientôt autant de talens que de grâces et de beauté. Dans un voyage qu'elle fit en Angleterre avec Mlle d'Orléans, elle produisit une vive impression sur lord Fitz-Gérald, qui ne tarda pas à l'épouser. Elle partagea ses dangers sous le ministère de Pitt, et ne dut son salut qu'au prince d'Esterhazy, qui, la cachant à fond de cale de son paquebot, la conduisit à Hambourg. Dès-lors sa vie ne fut plus qu'un tissu d'infortunes. Epouse du négociant Pitcairn, elle divorça pour reprendre le nom de son premier mari. Revenue, en 1812, à Paris, elle vécut dans la retraite à l'Abbaye-aux-Bois, puis chez Auber, père du célèbre compositeur: elle se retira ensuite à Montauban, où elle demeura ignorée. La révol. de 1830, ayant donné un trône à son ancien condiscip., la rappela à Paris. Il paraît que Louis-Philippe n'avait pas cessé de lui faire une pension; mais il ne voulut pas la voir; et elle mourut d'une rougeole, dans l'isolement, en nov. 1831.

FLAMANT (N.), profess. d'accouchement à la faculté de médecine de Strasbourg, s'occupait de mettre la dernière main à un travail *sur l'enclavement de la tête du fœtus*, lorsqu'il mour. en 1833.

FLAXMAN (JOHN), né en 1755, à York, m. le 9 déc. 1826, s'était de bonne heure distingué dans la sculpture, et avait séjourné sept ans en Italie. Trois ans après son retour (1797), il fut nommé associé de l'académ. royale de peinture et sculpture, puis membre de cette academ. en 1800, et profess. de sculpture en 1810. Parmi les nombreux ouvrag. de son ciseau, on peut citer les monum. du comte Howe et du lord Nelson à St-Paul, et celui du comte de Mansfield à l'abbaye de Westminster. Il fit aussi des dessins très-estimés pour les œuvres d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle et du Dante, et les dessins et le modèle du bouclier d'Achille, tel qu'il est décrit par Homère. Il travailla plusieurs années à ce dernier ouvrage, terminé en 1818.

FLEISCHMANN (JEAN-MARTIN), agronome saxon, né en 1747, à Schwarza, dans le comté de

tolberg-Werningerode, mort le 16 juillet 1831, à l'âge de 84 ans, se voua de bonne heure à l'horticulture sous la direct. de Putmann de Meiningen. Après quelques voyages scientifiques entrepris en Allemagne, on le nomma, en 1775, jardinier royal de la cour de Dresde, et, en 1793, inspecteur en chef des vignobles du royaume. Ce fut lui qui fonda, en 1799, la société de Misnée, pour la culture de la vigne. Les ouvrages de ce Nestor des écrivains saxons ont pour objet la botaniq., la culture de la vigne et du mûrier, et l'art d'élever les vers à soie.

FLETCHER (James), auteur anglais, mort en 1832, âgé de 22 ans, est auteur d'une *Histoire de Pologne*, qu'on a trad. en français. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de l'Inde*.

FLOTTE (Jean-Sylvestre), ex-professeur agrégé à l'université de Paris, professeur de philosophie, et secrétaire de la faculté des lettres d'Amiens, professeur de philosophie au collége royal de Metz, où il m. en 1829, avait embrassé l'état ecclésiastique, auquel il renonça, après avoir reçu le diaconat. Il a donné: *Leçons élémentaires de philosophie, destinées aux élèves de l'université qui aspirent au grade de bachelier ès-lettres*, 2 vol. in-12. L'ouvrage de Flotte fut accueilli favorablement; il en publia, l'année suivante, une nouvelle édition, revue et corrigée.

FOLEY (Sir Thomas), contre-amiral anglais, né dans le Pembrokeshire en 1757, mort à Portsmouth le 12 janv. 1833, âgé de 76 ans, entra fort jeune au service. Il était déjà lieuten. sur le vaisseau *le Prince Georges*, lorsqu'il prit part à l'action entre l'amiral Rodney et le comte de Grasse; en 1793, il montait *le Saint-Georges* en qualité de capitaine. On le vit, en 1797, prendre une part active à la bataille du cap St-Vincent; et ce fut lui qui, le 1er août 1798, après avoir renforcé la flotte de Nelson, engagea l'action contre la flotte française à la bataille du Nil, et se distingua par son audace et l'habileté de ses manœuvres. L'enlèvement de la flotte danoise à Copenhague lui fit cueillir de nouveaux lauriers, et lui assura l'estime et l'amitié de Nelson. Depuis 1807, où il fut élevé à la dignité de contre-amiral, aucune action d'éclat ne distingua sa carrière; seulement des récompenses pour ses services lui furent décernées à plusieurs reprises. Il vivait à Portsmouth, dont il était gouverneur en chef, quand la mort l'a frappé.

FONTAINE (le chevalier Alfred-Désiré de La), né à Namur le 21 fév. 1787, d'une famille ancienne, fut admis à l'école milit. de Fontainebleau, reçut son brevet de sous-lieutenant à l'âge de 18 ans, et fit, en servant alternativement dans l'infanterie, dans la cavalerie et dans l'état-maj., les campagnes de Prusse, de Pologne, d'Espagne, de Russie, de Saxe, de France et des Indes orientales. Présenté à l'empereur Napoléon sous les murs de Madrid, en 1809, il en obtint des éloges avec le titre de capit. Successivement memb. et offic. de la Légion-d'Honneur, chevalier de la 2e classe de l'ordre de Guillaume des Pays-Bas, colonel d'état-major, colonel en 1er du 7e hussards, gouverneur civil et militaire de l'île de Banka, dans toutes les occasions il donna des preuves de talent, d'instruction et de courage; il joignit à la pratique une profonde théorie, et conquit tous ses grades sur le champ de bataille. Commandant de Taracona, et chargé ensuite de la défense du fort de Coca, dans la Vieille-Castille, il triompha d'un ennemi bien supérieur en nombre. Avec une poignée de grenadiers, il défendit le passage de l'Erasma contre un corps espagnol composé de 500 chevaux et de 300 hommes d'infanterie. A la tête de 40 grenadiers, il tomba sur un détachement de 400 Espagnols, reprit un convoi dont ils s'étaient emparés, et délivra 40 prisonniers qu'ils emmenaient. Provoqué à un combat particulier par le commandant du corps dit des Bourbons, il accepta le défi: à cheval, au milieu de l'enceinte que forment leurs soldats, les deux guerriers retracent l'image des temps antiques où l'on voyait des chefs faire suspendre une lutte générale pour combattre seuls et corps à corps. Il resta vainqueur. En Allemagne, paraissant inopinément, et seul, devant 500 ennemis placés au détour d'un bois, il les somme avec une telle assurance de mettre bas les armes, que ceux-ci, se croyant enveloppés par un corps nombreux, obéissent à cette audacieuse sommation. Après la bataille de Waterloo, rentré en Belgique, il préserva, par sa prudence et sa sagesse, la ville de Namur de grands malheurs; les bourgmestres et le conseil de régence lui envoyèrent, sur parchemin, un témoignage de leur reconnaissance. Chargé par le roi des Pays-Bas du commandement des forces militaires des Célèbes, il attaqua le sultan Aboë-Bakar, qui en était la terreur, et qui se trouvait à la tête de 4000 hommes; il enfonça, à l'arme blanche, les masses ennemies, s'attacha au sultan, en reçut un coup de poignard, et parvint, après une lutte terrible, à le vaincre, en lui donnant la mort; le fils aîné de ce prince et tous les chefs de son armée succombèrent avec lui. Nommé chef de l'état-major général de l'armée des Pays-Bas aux Indes orientales en 1821, il présenta et fit adopter ses moyens d'attaque de la colonie de Palembang, qui résistait depuis plusieurs années aux armes hollando-belges; après deux jours d'un combat sanglant, ses efforts furent couronnés d'un succès glorieux et complet. Il mourut à Montak, chef-lieu de son gouvernement, le 10 décembre 1825, au moment où il allait recevoir sa promotion au grade de général. Il a laissé des *Mémoires* inédits.

FONTAINES (M.-L.-C. de Pelard de Givry, comtesse de). Supprimez la *ligne* 5, étrangère à l'article, et qui en rompt le sens.

FONTANEILLES (N.), méd. de la mais. du duc de Bourbon, membre de la société d'horticulture, correspondant de celle d'agriculture, mourut en nov. 1831. On a de lui, outre divers *Mémoires* relatifs à la médecine et à l'horticulture, la *Traduction*, avec *Notes*, de deux ouvrages estimés, et qui obtinrent un grand succès: l'*Art d'élever les vers à soie*, du comte Dandolo, 3e édit., 1830; et l'*Art de cultiver les mûriers*, du comte Ch. Verri, 1826.

FONTENAILLES (André Perret de), prêtre, chanoine honoraire de Bordeaux et de Montauban, né à Mâcon vers 1754, mort à Paris le 13 juin 1831, dans un état voisin de l'indigence, étudia au collége Louis-le-Grand, où il fit la connaissance intime du jeune Decalogne, dont l'abbé Proyart publia la *Vie*. Dirigé par l'abbé Gardin, principal de cet établissement, il y fit sa théologie, embrassa l'état ecclésiastique, et fut reçu docteur en théologie à la fin de 1783. Nommé vicaire de Ste-Croix dans la Cité, il devint peu après chanoine de Mâcon, et fut quelque temps grand-vicaire sur la fin de l'administ. de M. Moreau, dernier évêq. de Mâcon. Pendant la révolut., il fut du nombre des prêtres jetés sur les pontons de Rochefort. Après cette persécution, il reprit son ministère tantôt comme missionnaire, tantôt comme curé dans le diocèse de Lyon, revint à Paris, où il prêcha dans presque toutes les églises, et donna des retraites. Il publia: *Manuel religieux à l'usage des maisons d'éducation*, 1824, in-18; *Manuel des domestiques et des ouvriers*, 1826; *Instruction sur le jubilé*, même année; *le Guide de la jeunesse et Suite du Manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; ce sont des lectures spirituelles pour tous les jours de l'année; *le Guide de la jeunesse chrétienne*, ou *Manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; c'est une nouvelle édition du *Manuel* de 1824; la 2e partie qui se vend séparément, est destinée aux jeunes gens qui ont terminé leur éducation; *Observations sur l'éducat. des jeunes gens*, in-8; *Observat. sur l'éducation des jeunes ecclésiastiques*, in-8; ces deux écrits furent réunis dans une 2e édit. qui parut en 1829, in-8 de 126 pages; *Discours de morale à*

l'usage des missions et des retraites spirituelles, 1829, in-12.

FONTENAY (ALEXANDRE DE), doyen de l'industrie de la Seine-Inférieure, mort à Rouen en 1833, âgé de 84 ans, a introduit en France quantité de machines qu'il a importées à grands frais de l'étranger.

FORBIN-JANSON (MICHEL-PALAMÈDE, marquis de), lieutenant-général, chevalier de Saint-Louis, né à Paris le 23 octobre 1746, y mourut à la fin de mars 1832, dans la 86e année de son âge. Maréchal-de-camp avant la première révolution, lieutenant-général le 13 août 1814, il avait obtenu sa retraite en 1817. Il comptait plus de trente ans de services effectifs. Le *Mémoire* justificatif qu'il publia en 1815 sur la conduite du comte de Forbin-Janson, son fils, pendant les cent-jours, est un monument de sa tendresse paternelle.

FORESTIERI (FRANÇOIS-BÉNÉDICT), littérat., né à Sinigaglia en 1797, mort en 1828, fut élevé à l'école de Frugoni et de Césarotti. Il s'occupa beaucoup et de bonne heure des classiques latins et de la poésie italienne. On a de lui des *Traductions* de quelques-unes des Elégies de Tibulle et des poésies latines de Pétrarque; il publia lui-même plusieurs *Morceaux de poésie*, parmi lesquels on distingue celui qu'il fit sur la mort de Perticari, son ami.

FORNICI (JEAN), chanoine de la collégiale de Saint-Eustache, maître des cérémonies pontificales, secrétaire de la congrégation des cérémonies, archiviste de la Pénitencerie, et consulteur de la congrégation des indulgences, né vers 1762, mort à Rome, le 11 avril 1828, avait de grandes connaissances en liturgie. Il laissa des *Institutions liturgiques* pour le sénat romain; deux *Collections de questions et réponses sur les doutes liturgiques*; des *Notes* imprimées par ordre de la congrégation des Rites; un *Recueil de panégyriques* plusieurs fois réimprimé.

FORTIN (N), statuaire, m. à Paris à la fin d'août 1832, avait remporté le grand prix de sculpture en 1783. Il est auteur du *Fronton de la porte du Louvre* du côté du pont des Arts, du bas-relief d'*Apollon* et de *Minerve*, dans le grand escalier du même monument, etc. Parmi le grand nombre de bustes, bas-reliefs, etc., sortis de ses mains, on remarque sa statue d'*Harpocrate*.

FORTIS (ALOYS), 20e général des jésuites, né à Vérone le 26 février 1748, mort à Rome le 27 janvier 1829, fut reçu dans la compagnie de Jésus dès l'âge de 14 ans. Il enseignait la rhétorique au collége de Ferrare quand Clément XIV supprima cette société; il rentra alors dans sa patrie pour y faire ses études théologiques. On lui donna la chaire de philosophie au lycée de Vérone, où il se fit une grande réputation par le *Prodromus ad universam metaphysicam*, qu'il y publia. Vers la même époque, il acheva, conjointement avec le chanoine Séraphin Volta, l'ouvrage connu sous le titre de: *Illustrazione de' Pesci unpietriti del monte Bolea in Verona*. Comme la compagnie subsistait toujours en Russie, le père Fortis se fit inscrire au nombre de ses membres; puis, allant rejoindre à Parme ceux de ses frères qui, sous la protection de Ferdinand, venaient d'y rouvrir le pensionnat des nobles, il y professa pendant plusieurs années la littérature. Les éloges qui accueillirent dans plusieurs réunions de savans ses *Poésies* italiennes, grecques et latines, ont fait regretter que, sur la fin de ses jours, il ait livré aux flammes, par humilité, tout ce qui lui restait d'écrits. Dès que la compagnie de Jésus fut rétablie dans le royaume de Naples (1804), il s'y rendit avec empressement. Mais à peine avait-il organisé les classes publiques du collége de cette ville, que les circonstances politiques le forcèrent de se retirer à Orviète, puis à Vérone, d'où il se rendit à Rome à l'époque où Pie VII rétablit la compagnie dans tout l'univers catholique. Le pape le nomma examinateur des évêques, et le général Brzozowski, qui résidait toujours en Russie, le fit son vicaire-général en Italie. Il fut élu à son tour gén. de son ordre en 1820.

FOSCOLO (UGO), né vers 1776 à bord d'une frégate appartenant à la république de Venise, près Zante, fit ses études à l'université de Padoue, et avant l'âge de 20 ans, composa une tragédie sous le titre de *Thyeste*, qui fut représentée à Venise avec grand succès. Il paraît que dès cette époque Foscolo avait embrassé la carrière militaire. Lorsque Venise fut donnée à l'Autriche, il se retira en Lombardie, où il composa l'ouvrage intitulé *la République cisalpine*, et les *Dernières Lettres de Jacques Ortiz*, roman. En 1808 et 1809, il publia la meilleure édition des *OEuvres de Montecuculli* (*Voy.* ce n.); vers le même temps il fut nommé professeur de littérature à l'université de Pavie, et historiographe du royaume d'Italie, place qu'il perdit par un coup d'autorité de Napoléon. Il s'était réfugié à Florence: accusé bientôt d'avoir pris part à une conjuration pour chasser d'Italie les Autrichiens, il s'enfuit en Suisse, et passa en 1815 en Angleterre. Il mourut d'hydropisie le 10 septemb. 1827, dans les environs de Londres. On a de lui un grand nombre de poésies: une *Traduction italienne du Voyage sentimental* de Sterne (Pise, in-4), et divers *Articles* écrits en anglais et insérés dans différens journaux périodiques. Le *Globe* du 6 octob. 1827 (t. 5, n. 8), contient une *Notice* sur la mort d'Ugo Foscolo, que l'on peut consulter pour plus de détails.

FOURIER ou FOURRIER (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH, baron), secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, né à Auxerre le 21 mars 1768, d'une famille originaire de Lorraine, qui comptait parmi ses membres Pierre Fourrier, réformateur et général de l'ordre des chanoines réguliers, mort à Paris le 26 mai 1830, fit ses premières études à l'Ecole militaire d'Auxerre, les termina à 13 ans, et s'adonna aux mathématiques, sans négliger la littérature. A 18 ans, il publia un *Mémoire* où sont consignées les découvertes mathématiques qu'il avait déjà faites, et se vit récompensé par une chaire dans l'école où il avait été élevé. A la formation de l'école Normale, il y fut envoyé par son département pour perfectionner ses connaissances: mais à peine y eut-il paru qu'on le nomma maître de conférences. Plus tard, l'Ecole centrale des travaux publics, depuis école Polytechnique, ayant été organisée sur des bases fixes, Fourier devint un des professeurs de cette institution. Lorsque Bonaparte voulut associer à sa campagne d'Egypte des savans dont la gloire devait encore augmenter la sienne, Fourier, membre de cette commission, fut chargé de désigner ceux des élèves de l'école Polytechnique qu'il était convenable de s'adjoindre. Secrétaire de l'institut égyptien, qu'on forma après la soumission du Caire, il remplit aussi les fonctions de commissaire de l'armée française près du divan, composé des principaux ulemas du Caire et des provinces, et fut administrateur de la justice pendant l'expédition des Français en Syrie. L'institut d'Egypte ayant été divisé en deux parties, Fourier se trouva à la tête de l'une, et dès-lors les recherches dans la haute Egypte se multiplièrent. En même-temps il contribuait à la pacification du pays. Ce fut lui qui exprima les regrets de l'armée à la mort de Kléber, ainsi qu'à la nouvelle de celle de Desaix. Bientôt il revit la France: l'institut d'Egypte rapportait un grand nombre de documens sur ce pays, qui devaient être déposés dans un grand ouvrage imprimé aux frais de l'état. Fourier en rédigea la *Préface historique*, accueillie en France, en Angleterre et en Allemagne comme un des plus beaux monumens de la langue française. Ce *Discours préliminaire*, qui contient, mais à grands traits, les événemens de l'histoire, les observations de la science, et les vues de la politique, fut composé pendant que l'au-

teur était préfet à Grenoble, place qu'il occupa depuis 1801 jusqu'en 1815. Le plus remarquable de ses travaux administratifs, est le *Dessèchement des marais de Bourgoin*, près Lyon, entreprise au moyen de laquelle l'habile administrateur assainit le territoire de 40 communes. Fourier, qui, pour être préfet, n'avait point perdu de vue la science, obtint en 1807 le prix proposé par l'institut sur une question difficile; il s'agissait de déterminer les lois de la propagation de la chaleur dans les corps solides. En 1811 il remit à l'Institut un *Mémoire* sur le même sujet. Ces deux écrits forment le corps de la *Théorie analytique de la chaleur*, dont les résultats ont été vérifiés à l'aide d'un thermomètre d'une sensibilité remarquable, appelé par Fourier *thermomètre de contact;* instrument qui pourrait être utile à l'hygiène. Louis XVIII conserva à Fourier la préfecture de l'Isère: lorsque Bonaparte revint en 1815, il quitta Grenoble à son approche; puis, ramené devant l'empereur, qui le nomma préfet du Rhône, il refusa d'exécuter des mesures qu'un ministre exigeait de lui, et fut remplacé. Dès-lors il se fixa à Paris pour se livrer exclusivement aux sciences et aux lettres. En 1815 l'Académie des sciences le choisit pour un de ses membres; cette élection ne fut pas confirmée par le roi: mais, l'année suivante, l'Académie le nomma une seconde fois, et l'on approuva l'élection. Fourier ayant été nommé secrétaire-perpétuel de l'Académie des sciences, conjointement avec Cuvier, ces fonctions le mettaient dans le cas de faire l'éloge des membres que perdait l'Académie. Les *Discours* qu'il prononça dans ces occasions le placèrent à côté de Fontenelle, de Condorcet, et de Vicq-d'Azyr, et lui ouvrirent les portes de l'Académie française en 1827. Il était d'ailleurs membre d'un très-grand nombre de sociétés littéraires et savantes, notamment de la société royale de Londres. Outre les ouvrages déjà cités, on doit à Fourier: *Mémoire sur la statistique* (t. 2 du journ. de l'école Polytechnique); *Mémoire sur la résolution générale des équations algébriques*, présenté à l'institut d'Egypte; *Rapport sur les établissemens appelés Tontines*, Paris, 1821, in-4; plusieurs *Rapports sur les sciences mathématiques*, Paris, 1821-1829; plusieurs *Mémoires sur la théorie du mouvement de la chaleur*, insérés dans les *Mémoires de l'Institut*, tomes 4, 5, 7 et 8; *Recherches statistiques sur la ville de Paris*, publiées d'après les ordres du préfet de la Seine; les *Eloges de Sir William Herschel*, de *Delambre*, de *Bréguet* et de *Charles*. Fourier a fait aussi plusieurs *Articles* de géomètres dans la *Biographie universelle*, où ils étaient signés d'un Z.

FOURNIER SARLOVÈSE (François, comte), lieutenant-général, né en 1775, dans le Périgord, mort en janvier 1827, quitta l'étude du droit en 1792 pour embrasser la carrière des armes. Sous-lieutenant de dragons, il obtint la plupart de ses grades sur le champ de bataille; à 23 ans il était colonel du 12e régiment de hussards. Fournier, quoique républicain, tolérait les opinions des autres, et au besoin les défendait: c'est ce qu'il fit en 1798, en poursuivant une bande d'assassins qui avaient fait une irruption nocturne dans le café de Garchi, rue de Richelieu, pour attaquer plusieurs personnes fort tranquilles, qu'ils accusaient de royalisme. Le colonel Fournier, dans cette lutte, reçut plusieurs coups de sabre. Bonaparte voulut qu'il fît partie de son corps d'armée d'Italie, et les bulletins répétèrent souvent le nom du 12e régiment de hussards et celui de son chef. Ces éloges n'apportèrent aucun changement à ses opinions politiques, et ce fut à haute voix qu'il blâma les projets ambitieux du premier consul. Arrêté à l'Opéra, il fut conduit dans son appartement, où l'on devait faire devant lui l'inventaire de ses papiers; mais à peine y fut-il entré qu'il enferma ses gardiens dans sa chambre, et se sauva. On le saisit quelques jours après, et il fut jeté dans la prison du Temple, où se trouvait alors le chef d'escadron Donadieu que l'on accusait d'avoir, de concert avec lui, voulu assassiner Bonaparte. Aucune preuve ne fut trouvée contre Fournier; on ne l'exila pas moins dans le Périgord. L'amiral Villeneuve ayant été chargé d'une expédition en Amérique, Fournier reçut l'ordre de l'accompagner. Au retour, il fut confiné de nouveau dans le Périgord, puis on l'appela à partager les succès de l'armée d'Allemagne. Avant la bataille d'Eylau, Bonaparte lui dit: « Colonel, dans votre affaire, il faut un baptême de sang. » Fournier se distingua dans cette journée, ainsi qu'à Friedland, où il fut nommé membre de la Légion-d'Honneur et général de brigade. Envoyé en Espagne sous les ordres du maréchal Ney, il fit les campagnes de 1808 et de 1809, et se défendit à Lugo, avec trois bataillons et deux escadrons, contre une armée entière; ce qui lui valut la croix d'officier de la Légion-d'Honneur avec le titre de comte. En 1812 il fit la campagne de Russie, et se signala au passage de la Bérézina par une charge brillante de cavalerie: le grade de général de division et la croix de commandant de la Légion-d'Honneur furent sa récompense. Quelques reproches adressés à Bonaparte, après les revers de cette campagne, le firent arrêter et envoyer à Mayence. Mais, avant d'arriver, l'escorte qui le conduisait fut attaquée par des cosaques, et il se sauva. Le bruit s'étant répandu qu'il avait passé à l'ennemi, il se présenta à Mayence et demanda des juges. Cette conduite, que Bonaparte admira lui-même, n'empêcha point sa destitution. Fournier, retiré en Périgord, où il fut sous la surveillance de la police jusqu'à la rentrée des Bourbons, reçut d'eux son grade et la croix de Saint-Louis. Il ne servit point pendant les cent-jours, fit ensuite partie de l'état-major de l'armée, et fut à plusieurs reprises employé comme inspecteur-général de la cavalerie. Dans ses *Considérations sur la législation militaire*, imprimées en 1814, il prédisait d'une manière positive que Bonaparte reviendrait de l'île d'Elbe, et indiquait les moyens qui devaient contribuer au succès de cette entreprise: cet ouvrage n'a pas été publié.

FOURNIER (Joseph-Augustin), marq. d'Aultane, lieutenant-général, membre de plusieurs ordres français et étrangers, né à Valréas le 18 août 1759, mort le 7 janvier 1828, entra au service à 16 ans. A la révolution il avait le grade de capitaine de grenadiers, et fut du petit nombre des anciens nobles qui restèrent dans l'armée. Il se distingua aux affaires de Menin, de Courtray, de Valmy, fut appelé à l'état-major de l'armée, et nommé général de brigade. L'amitié qui le liait à Moreau lui valut une disgrâce momentanée. Devenu ensuite chef d'état-major au 3e corps de l'armée d'Allemagne, il parut avec éclat à Austerlitz et à Iéna, fit la campagne de Pologne, se distingua dans les champs de Pulstuck, et fut promu, le 23 décemb. 1806, au grade de général de division. Après avoir été gouverneur de Varsovie, il passa en Espagne, où il resta jusqu'à la retraite de 1814: il termina les campagnes de l'empire à la bataille de Toulouse. Inspecteur-général sous la première restauration, il était, en mars 1815, chef d'état-major de l'armée royaliste, sous les ordres du duc d'Angoulême. Ce fut d'Aultane qui négocia avec les généraux de Bonaparte la capitulation conclue au Pont-Saint-Esprit, laquelle, après avoir été convenue, fut suspendue deux fois. Lorsque le prince se fut embarqué, d'Aultane se rendit à Paris, où il fut destitué et mis en surveillance. Après le deuxième retour des Bourbons, nommé commandant de la 7e division militaire, il n'accepta point cette place, et mourut le 7 juin 1821. Plusieurs villes, entre autres Ratisbonne, ont conservé le souvenir de son désintéressement.

FRANCESCHINI (François-Marie), prêtre, né le 2 fév. 1752, d'une famille pauvre, m. à Pales-

trine, près Rome, le 8 novembre 1833, apprit d'abord un métier; mais il se sentit du goût pour l'état ecclésiastique. On lui fournit les moyens d'étudier, et il fut élevé au sacerdoce. Devenu chanoine de la cathédrale de Palestrine en 1790, il se consacra aux bonnes œuvres. Son premier soin fut de faire revivre les instituts de piété qui existaient à Palestrine; ensuite il s'appliqua à fonder de nouveaux établissemens. On lui doit une pieuse école de charité pour les pauvres filles qui ne peuvent être admises aux écoles de l'Enfant-Jésus à Palestrine. Cette école a prospéré et a été dotée amplement par le cardinal Antonelli. L'abbé Franceschini ouvrit ensuite un asile pour les filles orphelines et pauvres de la même ville. Les règles qu'il a données à cet établissement font honneur à son expérience et à sa sagesse. Enfin, en dernier lieu, il ouvrit un hospice pour six pauvres orphelins. Lors de l'occupation de Rome sous Bonaparte, il avait été exilé pour refus de serment, envoyé à Bologne, puis à Plaisance, enfin long-temps retenu en prison à Alexandrie. En 1816, Pie VII l'avait nommé grand-vicaire pendant la vacance du siége de Palestrine. Franceschini avait apporté dans son administration autant de prudence que de zèle.

FRANCO (Battista) était surnommé *le Semolei*.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU (Nicolas), littérateur et homme d'état, né à Neufchâteau, en Lorraine, le 17 avril 1750, se distingua dans ses études et fut d'abord destiné au barreau. Dès ses plus jeunes années il avait manifesté un goût très-vif pour la poésie; et, encore adolescent, il publia un recueil de vers qui lui valut les éloges de Voltaire. En 1776, il acheta la charge de lieuten.-général du bailliage de Mirecourt; et, cinq ans après, il fut nommé subdélégué de l'intend. de Lorraine. En 1782, il partit pour St-Domingue revêtu de l'emploi de procur.-général, et revint en France quelques années après, vers l'époque de la révolut. Il en adopta les principes avec ardeur, et fut nommé successivem. juge de paix, administrat. du département des Vosges, député à l'assemblée législative, dont il devint président en 1792. Élu député à la convention, par son département (les Vosges), il n'accepta point cette mission. Un drame intit. *Paméla*, qu'il fit représenter en 1793 sur le Théâtre-Français à Paris, lui attira les persécutions du parti révolutionnaire, qui crut y voir des principes opposés aux siens. François de Neufchâteau, mis en prison comme suspect de royalisme, ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. A cette époque, il fut nommé juge au tribunal de cassation, puis commissaire du gouvernement dans le département des Vosges. En 1797, il occupa le poste éminent de ministre de l'intérieur, devint ensuite membre du directoire exécutif, puis de nouveau ministre de l'intérieur. Il quitta ce ministère en 1799, sans rentrer d'abord dans aucun emploi public; mais, après la chute du directoire, il fut appelé à faire partie du sénat conservateur. Plus tard il fut nommé grand-officier de la Légion-d'Honneur, et reçut, ainsi que d'autres membres du sénat, le titre de comte. Rentré dans la condition privée à l'époque de la restauration, François de Neufchâteau se consacra tout entier à la culture des lettres, qu'il n'avait pas abandonnée dans le cours de sa carrière politique: et son nom ne fut plus dès-lors rappelé à l'attention publique que par quelq. lectures faites au sein de l'acad. française, dont il faisait partie depuis la création de l'Institut. Il mourut à Paris le 8 janv. 1828. La *Biographie des hommes vivans*, contient une liste de ses productions que compléteront les indications suiv.: *les Trois Nuits d'un Goutteux*, poème en 3 chants Paris, Lefèvre, 1819, 20 p. in-8 (*spécimen* d'un nouv. recueil des poésies de François de Neufchâteau); l'*Esprit du grand Corneille*, ou *Extrait*, etc., form. le t. 45 de la *Collection des meilleurs ouvr. de la langue française*, etc., 1819, in-8; *Examen de la question de savoir si Lesage est l'auteur de* Gilblas, *ou s'il l'a pris de l'espagnol*, etc., dissert. lue à l'acad. franç. et impr. dans une nouv. édit. de l'*Histoire de Giblas de Santillane*, ibid., 1820, 3 vol. in-8; (*v.* Isla); *Introduction aux Pensées* de Blaise Pascal, en tête d'une édit. de cet ouvr., ibid., 1821, in-8; l'*Institution des Enfans*, etc., nouv. édit., 1824, 1828, in-8 et in-12; *Mém. sur la manière d'étudier et d'enseigner l'agriculture*, etc. (lu en 1801 à la société d'agricult. de la Seine), 1828, br. in-8. François de Neufchâteau coopéra en dern. lieu au *Dictionnaire d'agriculture pratique*, etc. (Blois. Aucher-Éloy, 1828, 2 vol. in-8), dont il a écrit l'introduct.; il a fourni quelques *Poésies* au *Mercure du* 19[e] *S.*, à l'*Album*, etc.

FRANK (J.-P.), page 1135, 2[e] col., ligne 47 et suiv. est le même que Pierre Frank, même page, 1[re] col. Supprimez la dernière notice.

FRANKLIN (Éléonore-Anne), plus connue sous le nom de *miss Porden*, naquit en 1795. Son père, William Porden, était architecte. Elle montra dès sa jeunesse du goût et du talent pour la poésie. Elle n'avait que 17 ans quand elle composa son poème badin intitulé *les Voiles*, qu'elle étendit ensuite à six chants et qu'elle publia en 1815. Trois ans après. elle donna au publ. un petit poème intit. l'*Expédition Arctique*. Cette circonstance lui fit faire la connaissance du capitaine Franklin, célèbre par ses voyages de découvertes dans le nord de l'Amérique, et qu'elle épousa en août 1823. Elle avait pub. l'année précédente un poème épique en 16 livres intitulé *Cœur-de-Lion*, ou *la Troisième croisade*. Elle m. le 22 fév. 1825, à l'instant où son mari venait de partir pour son second voyage.

FRAUNHOFER (Joseph), opticien célèbre, né à Saraubing en 1787, mort à Munich en 1826, sut vaincre les plus grands obstacles qu'un homme puisse rencontrer dans la carrière des sciences. Orphelin à 11 ans, mis en apprentissage chez un maître difficile, il manqua de tous les secours, même pour apprendre à lire et à écrire, et pourtant il apprit. Retiré comme par miracle de dessous les ruines de la maison qu'il habitait et qui s'était écroulée subitement, il devint l'objet d'abord de la curiosité, puis de l'intérêt de Maximilien-Joseph, roi de Bavière. Fraunhofer n'usa qu'avec discrétion des secours qu'on lui accordait; on le vit encore le jour dans un atelier, ses outils à la main, la nuit dans un cabinet sans fenêtre, où il lui était interdit d'avoir de la lumière: il vint à bout d'apprendre les mathématiques. A l'âge de 20 ans, il fut reçu dans le bel établissement créé par MM. Reichenbach et Utzschneider pour la confection des instrumens de mathématiques et d'optique. En 1823, on le nomma conservateur du cabinet de physique de l'académie de Munich, dont il était déjà membre. Associé à l'Institution astronomique d'Edimbourg et à l'Université d'Erlangen, il reçut du roi de Bavière la décoration de l'ordre du mérite civil, et du roi de Danemark celle de l'ordre de Danebrog. Le célèbre *Télescope* de Dorpat est l'ouvrage de cet homme modeste et dévoué aux arts.

FREARD (et non Fréast). V. Chambrai.

FRÉDERIC-AUGUSTE I et II, rois de Pologne. V. Auguste II et III.

FRÉDERIC-AUGUSTE, prem. roi de Saxe, né en 1750, fils de l'électeur Frédéric-Christian, lui succéda en 1763, sous la régence du prince Xavier, dont la mauvaise administrat. lui laissa de gr. améliorations à effectuer lorsqu'il prit les rênes de l'état (1768). La sagesse de sa conduite, que dirigeaient les avis d'un ministre habile, produisit des effets aussi prompts que salutaires. Il eut toutefois à déjouer, en 1776, un complot dans lequel on a prétendu que l'électrice-mère avait trempé. Lorsque le roi de Prusse, Frédéric II, prévoyant les ambitieux desseins de l'Autriche, voulut former une ligue pour tenir cette puissance en échec, il y

entraîna aisément le jeune électeur de Saxe, qui, par l'accession de l'emp. Joseph II à la paix de Teschen (16 mai 1779), obtint la ratificat. de ses droits éventuels à la success. de l'électeur de Bavière, Maximilien-Joseph. La bonne renommée de Frédéric-Auguste fit tomber sur lui le choix des membres de la diète polonaise, qui, de concert avec Stanislas-Auguste, avaient entrepris la révolut. du 3 mai 1791, par laquelle la couronne de Pologne devait être rendue héréditaire. Mais il se montra peu empressé d'accepter un titre qu'il était difficile de réaliser sans l'assentim. de la Russie, dont ceux qui le lui offraient visaient préciséın. à éluder l'influence. Au reste la suite des événemens montra qu'il s'était conformé en cette circonstance aux suggestions des cours de Berlin et de Vienne. Elles le décidèrent aussi après les conférences de Pilnitz (*v.* ce mot), à entrer dans la coalition contre la France. Il n'y joua à la vérité qu'un rôle très-secondaire. Lorsque fut conclu le traité de Berlin (5 août 1796) entre la république française et le roi de Prusse, relativem. à la neutralité du nord de l'Allemagne, il se rangea à ce système de neutralité; puis encore, sous la même influence, il joignit en 1806 son armée à celle de la Prusse pour marcher contre les Français. Cependant, ceux-ci ayant envahi l'électorat de Saxe après les batailles d'Iéna et d'Awerstaedt, Frédéric-Auguste obtint la faculté de rester neutre en payant aux vainqueurs une somme de 25 millions de francs. La paix qu'il conclut alors avec Napoléon ne tarda pas à lui valoir le titre de roi: c'est en cette qualité que le 11 déc. 1806 il accéda à l'acte de confédération du Rhin, qui, depuis le 12 juillet de la même année, avait mis fin à la constitut. germanique. Mais, en même temps qu'il ceignait la couronne royale, Frédéric-Auguste voyait raser les fortificat. de sa capitale (sacrifice dont le dédommagea bientôt l'investiture du duché de Varsovie), et s'engageait à tenir sur pied un contingent de 20,000 hommes aux ordres de Napoléon. Entraîné par ces nouv. liens dans la guerre contre l'Autriche en 1809, et réduit par la chance des combats à fuir devant les troupes de cette puissance, bientôt maîtresse du territoire de la Saxe, Frédéric-Auguste, qui pendant cette courte occupation s'était retiré à Francfort, fut reconduit dans sa capitale par Napoléon, vainqueur de l'archiduc Charles; et la paix de Schœnbrunn lui valut un agrandissem. du duché de Varsovie. Il fut du nomb. des princes de la confédérat. qu'amena à Paris la fête de l'anniversaire du couronnement de l'emp. des Français. Mais aussi, lorsque ce dern., après les désastres de la campagne de 1812, traversa les états du roi de Saxe, il reçut de ce prince les mêmes témoignages d'attachem. qu'aux jours de sa toute-puissance. Cependant l'approche des Russes allait contraindre Frédéric-Auguste à abandonner sa capitale: il déclara auparavant, dans une proclamat. à ses sujets, qu'il persistait dans son système d'alliance; et en conséquence il fit remettre aux Français les forts de Kœnigsberg, de Torgau et de Wittemberg. L'issue des batailles de Lutzen et de Bautzen le ramena à Dresde; mais en vain s'efforça-t-il de lutter contre l'entraînem. qu'avait produit parmi ses peuples la proclamat. de l'emper. Alexandre (*v.* ce nom au *Supplément*): au fort de la bataille de Leipsig, il vit ses troupes, abandonnant la cause de l'allié auquel il demeurait lui-même fidèle, tourner leurs armes contre les Français, dont ils désertaient les lignes, et, après la prise de Dresde, il fut conduit à Berlin, où on le tenait encore enfermé, tandis que le sort de sa couronne était débattu au congrès de Vienne. On sait avec quelle fermeté il repoussa les div. moyens de compensat. ou d'échange qui lui furent proposés par la Prusse. Ses protestations contre toute cession furent appuyées par la France; mais il fut réduit enfin à souscrire le traité du 9 févr. 1815, qui, en le rendant à ses sujets, détacha de sa souveraineté le duché de Varsovie, qui fut rendu à la Prusse. Frédéric-Auguste dut renoncer aussi en faveur de la Russie à ses possess en Pologne; et d'autres cessions faites encore à la maison de Weimar et à l'Autriche réduisirent le royaume de Saxe à une superficie de 938 lieues carrées. Ce prince, dont tous les efforts tendirent désormais à faire oublier à ses sujets les malheurs qui avaient si long-temps pesé sur eux, emporta leurs regrets à sa mort, qui eut lieu le 5 mai 1827. (*Voy.* au mot Saxe).

FRESIA (Maurice-Ignace), baron d'Ogliasto, lieutenant-général des armées franç., né en 1746 à Saluces, entra à 20 ans au service de Sardaigne, et, parvenu au grade de colonel après avoir fait dans l'armée du Piémont les prem. campag. contre la France, il passa en 1797 sous les drapeaux de cette puissance en qualité de général de brigade. Il se distingua en plus. occasions, fut mis à la tête des troupes de sa nation au service de France, eut en 1802 le commandem. militaire du départem. de la Haute-Loire, puis de celui de l'Hérault, et devint gén. de division en 1807. Il commanda en cette qualité la cavalerie piémont. à la bataille de Friedland, fut envoyé en Espagne à la fin de la même année, en revint par suite de la capitulation de Baylen signée par le général Dupont, et alla prendre le commandement de la 18e div. milit. Il remplit en 1809 une importante mission à la cour de Toscane; plus tard il eut le commandement de la 4me div. milit. du royaume d'Italie, et enfin celui des prov. illyriennes, qu'il fut réduit à remettre aux mains du gén. Bentink en 1814. Mis à la retraite l'année suiv., le gén. Fresia continua de séjourner en France, et y mourut au mois d'oct. 1826.

FRESNEL (Augustin-Jean), savant physicien, né en 1798 à Broglie (départem. de l'Eure), embrassa la carrière des ponts-et-chausées au sortir de l'école Polytechnique, où il avait été admis à 16 ans, et fut successivem. employé comme sous-ingénieur et ingénieur dans les départemens de la Vendée, de la Drôme et d'Ille-et-Vilaine. Il continuait toutefois d'allier à ses travaux les expériences physiques; et en 1819 il remporta le prix que l'Institut (acad. des sciences) avait mis au concours pour le meilleur *Mém.* sur les phénomènes généraux de la diffraction de la lumière. Appelé et fixé à Paris par le direct.-général des ponts et chaussées, Fresnel se lia spécialement avec le savant académicien Arago; et, continuant ses recherches, il parvint successivem. à expliquer la diffraction, l'inflexion, la polarisation simple et double de la lumière. Ces travaux le firent nommer à l'acad. des sciences en 1823. Depuis un an il remplissait les fonctions d'examinateur des élèves de l'école Polytechnique. Ce savant, que la société roy. de Londres s'était empressée aussi d'admettre parmi ses membr. associés, fut enlevé prématurém. aux occupat. qui devaient encore ajouter à sa renommée: il m. à Ville-d'Avray, près Paris, le 14 juillet 1827. *Voy.* sur Fresnel une *Notice* par M. Dulau, *Revue encyclopédiq.*, sept. 1828, p. 558 et suivantes.

FREYTAG (Jean-Daniel, baron), maréchal-de-camp, officier de la Légion-d'Honneur, né à Strasbourg le 24 janvier 1765, m. à Paris le 23 avril 1832, après 35 années de service, avait fait toutes les campagnes de la république et de l'empire. Il commandait le 129e de ligne depuis 1811, et obtint, en 1816, sa retraite comme maréchal-de-camp. Cet officier-général a publié des *Mémoires sur les guerres de l'empire*.

FRIMONT (Jean, baron de), général de cavalerie, issu d'une famille noble de Lorraine, mort à Vienne en Autriche le 26 décembre 1831, servit en 1791 à l'armée de Condé, passa ensuite au service d'Autriche, et fit la plupart des campagnes contre les Franç. En 1812, il commandait, sous Schwartzenberg, une partie des troupes autrichiennes que Napoléon traîna à sa suite en Russie; en 1813 et 1814, il commandait, au contraire, presque toute

la cavalerie des alliés. Chef supérieur des forces militaires dans la haute Italie, en 1815, ce fut lui qui traça le plan de campagne contre Murat. Ce fut encore lui qui, en 1821, à la tête de 52,000 Autrichiens, étouffa la révolution napolitaine. En 1825, à la mort de Bubna, l'empereur lui confia le commandement général de la Lombardie. Ce prince venait de l'appeler à Vienne, pour l'élever à la présidence du conseil de la guerre, lorsque Frimont succomba à des attaques répétées d'apoplexie.

FROCHOT (Nicolas-Thérèse-Benoit), comte de l'empire, ancien préfet du département de la Seine, mort à 68 ans le 30 juillet 1828, s'est acquis des droits à la reconnaissance publique par son zèle à seconder, pour l'amélioration et l'embellissem. de Paris, les vues des divers gouvernem. sous lesquels il en présida l'administration municipale (1799-1812). D'abord notaire et prevôt à Arnay-le-Duc, puis député du tiers-état de Châtillon-sur-Seine aux états-généraux (1789), Frochot s'attacha particulièrement, pendant la session de la première assemblée nationale, à seconder les efforts de Mirabeau, dont il se fit le secrétaire à titre officieux, et dont plus tard il fut l'exécuteur testamentaire. Il se mêla depuis à plusieurs discussions importantes, et, dans celle relative à la réforme des constitutions et aux conventions nationales, il prononça un *Discours* qui fut proclamé *digne de l'ami de Mirabeau* (31 août 1791). Nommé juge de paix à Paris en 1792, il resta uniquem. occupé de ces fonctions jusqu'au mois de nov. 1799, époque où il fut porté au corps-législatif. Il se démit aussi de la qualité de représentant peu de jours après sa nomination à la préfecture de la Seine. On sait quel dévouem. il mettait à remplir les devoirs de cette place importante. Il en fut brusquement destitué en 1812, après la découverte du complot du général Mallet, complot qu'il avait complétement ignoré, mais dans lequel on était parvenu à le compromettre en surprenant sa bonne foi. Le témoignage des regrets unanimes que causa sa disgrâce lui dut être un puissant motif de consolation. Après la restauration, le titre de conseiller d'Etat honoraire fut donné par Louis XVIII à Frochot, qui le perdit en juillet 1815 pour avoir accepté pendant les cent-jours les fonctions de préfet des Bouches-du-Rhône.

FROMENT (Jean-Bap.), général français au service de don Pedro, né le 16 mars 1770, m. en 1833 à Lisbonne, où il mit fin à ses jours, devint de bonne heure capitaine, et servit en qualité d'aide-de-camp du général Pannetier. Il se distingua, en 1807, à la fameuse bataille d'Eylau, et reçut le grade de chef de bataillon. Nommé, l'année suivante, adjudant-commandant, il fit les campagnes d'Espagne, où il montra la même bravoure et les mêmes talens, principalement au combat d'Osmillos en 1812. Depuis cette époque, Froment se fit peu remarquer. Créé chevalier de Saint-Louis en 1814 et fait officier de la Légion-d'Honneur, il fut employé, en 1815, comme chef d'état-major; mais il rentra presque aussitôt dans le cadre des officiers en disponibilité. Lorsqu'après la révolution de juillet, le gouvernement français encouragea l'entreprise de don Pedro sur le Portugal, Froment entra au service de ce prince. Revenu en France par suite d'une maladie grave dont il avait été atteint, il fut invité à retourner en Portugal depuis son rétablissment, et emmena avec lui un certain nombre d'officiers français, avec lesquels il avait pris des arrangemens au nom de don Pedro : mais, arrivé à Lisbonne, il eut le chagrin de voir ce prince se refuser à ratifier ce qui avait été fait par lui, et n'hésita pas à s'en plaindre amèrement. A la suite d'une discussion violente à ce sujet, le duc de Bragance, s'oubliant au point de lui faire le plus sanglant affront, lui donna un soufflet. Le général rentra chez lui, et se fit sauter la cervelle.

FROSSARD (N.), prof. de théol. protestante à Montauban, m. dans cette ville le 3 janvier 1830, à l'âge de 78 ans, était né à Nyon, dans le canton de Vaud. D'abord pasteur à Lyon, la révol. l'éloigna des fonctions ecclésiastiques, qu'il ne reprit qu'en 1802 à Montauban. Lorsqu'on forma une faculté de théologie dans cette ville, il en fut nommé doyen, et fut aussi professeur de morale et d'éloquence de la chaire. Frossard était un des grands promoteurs de l'affranchissement des Nègres. On a de lui une *Traduction* des *Sermons de Blois* et d'un livre de Wilberforce, intitulé *le Christianisme des gens du monde mis en opposition avec le véritable christianisme*, Paris, 1821, 2 vol. in-8.

FUESSLI ou FUSELI (Henri), membre de l'acad. royale de peint. et sculpt. à Londres, m. le 16 avril 1825, était né à Zurich vers 1735, et avait voyagé en différens pays avant de se fixer à Londres. Il fut du petit nombre des peintres d'histoire de l'école anglaise, et il tient parmi eux une place distinguée. Fuessli a traduit en anglais les *Réflexions sur la peinture et la sculpture des Grecs*, par Winckelmann, et les *Aphorismes sur l'homme* de Lavater, dont il était l'ami intime. Il avait été prof. de peint. à l'acad., et avait publié une édit. augmentée du *Dictionnaire des peintres* de Pinkerton.

FUESSLI (Henri), mort à Zurich le 26 décemb. 1832, à l'âge de 87 ans, était associé de la maison de librairie de Zurich connue sous la raison Orell, Fuessli et Ce; il se distingua par ses excellens travaux sur l'*Histoire de la Suisse*. Il avait été le disciple de Bodmer, qu'il remplaça dans sa chaire, en 1760, et l'ami de Bretinger. Ces trois savans ont eu dans le temps une puissante influence sur la littérature allem. Ce fut Fuessli qui initia Jean de Muller à l'étude de l'histoire de la Suisse. Jamais il ne cessa de prendre une part active à la direction politique des affaires de sa patrie, et en particulier au gouvernement de son canton natal.

FURCHI (Eustache), habile helléniste, né aux environs de Paris en 1739, m. à Pavie au commencement de 1832, fut d'abord agrégé aux écoles-pies de Rome; il enseigna ensuite les belles-lettres à Volterre, à Florence, et la philosophie et les mathématiques à Sienne. Nommé, en 1800, profess. royal de langue et d'éloquence grecques à l'université de cette ville, il se trouvait, douze ans après, à Milan, professeur de mathématiques. Peu après, il revint à Pavie occuper une chaire de littérat. grecque et latine. On doit à ce savant la *Traduction*, en stances de 8 vers, de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, du *Poëme* de Quintus Calaber, et de plusieurs autres ouvrages moins importans.

G.

GABRIEL (Paul-Joseph), membre de la 4e classe de l'Institut royal, et directeur de celle de sculpture de l'Académie d'Amsterdam, mort en cette ville le 5 janvier 1834, à l'âge de 48 ans, avait atteint les dernières limites de cet art en Hollande.

GAIL (Jean-Baptiste), célèbre helléniste, né à Paris en 1755, se livra de bonne heure à l'étude de la langue grecque avec assez de succès pour obtenir, en 1791, le titre de suppléant de Vauvilliers à la chaire de littérature grecque du collége de France. Vauvilliers ayant été contraint par la force des événemens à donner sa démission l'année suivante, Gail le remplaça alors comme titulaire, en déclarant publiquem. qu'il considérait cet emploi comme un dépôt, et qu'il le remettrait à son prédécesseur dès que celui-ci en manifesterait le désir. Les circonstances empêchèrent Vauvilliers de profiter de cette déclaration, et Gail continua de remplir ses fonctions de profess. avec zèle et succès jusqu'à sa m., arrivée à Paris en 1828. Il était à cette époque membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, conservat. des manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque du roi, chevalier de la Légion-d'Honneur, décoré de la croix de St-Vladimir de Russie, et, comme l'on voit, l'un des savans que les faveurs du pouv. avaient le mieux récompensés. Ses confrères, les hellénistes, ne le traitèrent pas toujours aussi généreusement, et il faut convenir qu'il donna prise à leurs critiques par quelques opinions hasardées et par son extrême amour-propre; cependant on doit reconnaître qu'il a beaucoup contribué à populariser l'étude de la langue grecq. en France. Sans parler des divers morceaux qu'il a fournis aux *Mémoires de l'Institut*, au *Mercure*, etc., la collect. de ses ouvr. forme 34 vol. Nous nous contenterons de citer les suivans : *les Dialogues des Morts de Lucien*, trad. en franç. avec des remarques, 1780, in-12; 1784, in-12; *Idylles et autres pièces de Théocrite*, trad. en franç., 1792, in-8; 1794, 2 vol. in-4; *Thucydide*, grec, latin et français, avec des notes critiques et les variantes de 13 MSs., 12 vol. in-4 et in-8; *OEuvres de Xénophon*, trad. en franc., avec le texte grec et l'ancienne version latine de Leunclavius, retouchée par l'édit., 1795 et années suivantes, 10 vol. in-4, compris 3 vol. de variant., tables chronolog., etc., avec cartes et fig.; *Idylles de Bion et de Moschus*, trad. en franç., 1795, in-8; *Nouvelle Grammaire grecque à l'usage des écoles centrales*, 1799, in-8; *Essais sur l'effet, le sens, la valeur des désinences grecques, latines, françaises, et sur divers points de grammaire*, Paris, 1808, in-8.

GALIMBERTI (Livio), fils d'un artisan, né à Créma, dans le roy. lombardo-vénitien, en 1768, embrassa d'abord l'état de son père, puis la profession des armes. En 1799, il était capitaine; en 1806, colonel. Il était chef d'état-major de la division du général Pino en 1812, et, à la bataille de Malojaroslawetz, dans la campagne de Russie, lorsque la blessure du génér. faisait hésiter les soldats, il prit le commandement de la division, ranima l'ardeur des troupes, et fut, après l'action, nommé par Napoléon général de brigade sur le champ de bataille. Galimberti montra un courage héroïque dans la retraite de Moscou et dans les camp. qui la suivirent. Retiré dans sa patrie depuis 1815, il avait été nommé général-major de l'armée autrichienne; après avoir refusé de paraître dans les rangs de cette armée, il occupait des fonctions municipales, lorsque la mort l'atteignit en juillet 1832.

GALL (Jean-Joseph), célèbre physiologiste, né en 1758, dans un village du duché de Baden, d'une famille marchande, étudia successivem. à Baden, à Brucksal, à Strasbourg, et prit le titre de docteur en 1785 à Vienne en Autriche. Il exerça d'abord la médecine dans cette capitale; mais, l'autorité ne lui ayant pas permis de développer les vues nouvelles qu'il avait déjà sur les fonctions du cerveau, il se détermina à visiter le nord de l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, et exposa son système devant plusieurs souverains. En 1807, il vint se fixer à Paris, qu'il regardait comme le centre du monde savant et le lieu le plus propre à la propagation de sa doctrine. Ce fut alors surtout qu'il se voua aux travaux qui lui suscitèrent tant de contradict. et qui usèrent sa constitution robuste. Emporté par sa passion pour l'enseignem. (il faisait un cours à l'Athénée), il ne voulut point s'apercevoir de l'affaiblissement de ses forces, et ne sentit la valeur des avertissemens de ses amis que quand le coup mortel fut porté. Des soins lui furent vainement prodigués; il m. à sa maison de campagne de Montrouge, près Paris, le 22 août 1828. Il nous reste à donner une idée de sa doctrine, d'après le discours prononcé par M. Broussais sur sa tombe, au cimetière de l'Est. Dès la plus haute antiquité on avait placé dans le cerveau le siége des facultés intellectuelles de l'homme, et aucun médecin n'ignorait que les maladies du cerveau entraînent la détérioration des facultés intellectuelles, des penchans, des aptitudes morales. Partant de ce principe, que le crâne est modelé sur le cerveau qu'il contient, Gall se mit à noter les rapports que devaient avoir, selon lui, les penchans et les aptitudes de tous les animaux vertébrés avec la prédominance des diverses régions de l'appareil encéphalique, et il consacra à cette tâche sa vie entière. La constance des rapports qu'il crut remarquer chaque jour entre le développement des diverses régions de l'encéphale et les actes des animaux, jointe à des dissections répétées du cerveau et du cervelet, lui persuada qu'il existe dans l'intérieur du crâne des paires de nerfs destinées aux instincts, aux appétits, aux facultés si diversifiées de l'intelligence, comme il en existe à l'extérieur pour les sens et pour les mouvemens musculaires. Il rejeta alors les classifications de nos facultés, admises par les idéologues e par les métaphysiciens, en proposa une nouvelle, fondée sur ses observations propres, et entreprit d'assigner à chacune un siége et un appareil nerveux particuliers dans la cavité crânienne. Quelque jugem que l'on doive porter sur le système de Gall, peut-être ne faut-il point l'accuser, comme on l'afait, de conduire nécessairem. au matérial. et à l'athéisme. Les spiritualistes de tous les temps sont convenus que le cerveau était un organe indispensable pour penser. Qu'a dit de plus le célèbre anatomiste allemand? A-t-il avancé quelque part que le cerveau pût penser tout seul sans le concours de l'âme immatérielle? Non : il s'est contenté de disséquer cet organe physique, de le diviser en plusieurs parties, dont il a montré les divers usages. Les spiritualistes n'en concluront qu'une chose : c'est que l'âme, dans son essence et dans son action, a un instrument multiple à son service pour accomplir ses actes, dont on ne niera pas l'infinie multiplicité. Au reste, Gall a répondu lui-même à ses détracteurs dans son ouvrage intitulé : *des Disposit. innées de l'âme et de l'esprit*, ou *du Matérialisme*, etc., Paris, 1812, in-8. Ses cours furent toujours très-suivis, et quelques-uns de ses élèves en ont fait des analyses qui ont été imprimées : l'une des plus claires et des plus impartiales est l'*Analyse d'un cours du doct. Gall*, par M. Adelon, Paris, 1808, in-8.

GALLOIS (Jean-Antoine Gauvin), membre

associé de l'Institut (sect. d'économie politiq.), m. le 17 juillet 1828, fut employé comme commiss. de l'instruct. publique au commencement de la révolution, puis dans la Vendée, en 1791, comme commissaire civil avec Gensonné, et délégué, en 1798, par le direct. pour l'échange des prisonniers avec l'Angleterre, où sa mission fut sans résultat. Nommé membre du tribunat en 1799, il siégea depuis dans les divers assemb. qui se succédèrent jusqu'en 1814. On lui doit une *Traduction* franç. de l'ouvr. de Filangieri sur *la Science de la Législation*, Paris, 1786, 1798, 7 vol. in-8.

GALOIS (Evariste), mathématicien, né en 1812 au Bourg-la-Reine (Seine), ravi aux sciences en 1832, fit ses études au collége Louis-le-Grand, à Paris, et remporta, à 15 ans, un prix de mathématiques au concours génér. de 1827. Deux ans après, il entra à l'école Normale. Par malheur, séduit par les utopies républicaines, la révolution de juillet ne l'avait point satisfait, dans un banquet, aux *Vendanges de Bourgogne*, il se leva de table un couteau à la main, et cria : *A Louis-Philippe, s'il trahit!* Enfermé à Ste-Pélagie, il recouvra la liberté pour en abuser de nouveau. Le jeune Galois laissa plusieurs ouvrag. sur les mathématiques, notamment un *Mémoire sur la théorie des équations*. Dans sa prison, il ne cessait de chercher la solution de problèmes difficiles, et s'élevait alors à la plus haute analyse.

GAMBIER (Thomas-Louis-François), chanoine de la cathédrale de Coutances et grand-pénitencier, né à Granville le 14 mai 1762, d'un capitaine au long cours, mort le 7 septembre 1829, fut ordonné prêtre en 1786, et dirigea une communauté de religieuses à Carentan. Pendant la révolution, il nè sortit point de France. Lorsque l'orage fut apaisé, Gambier vint à Granville, où il remplit, pendant 6 ans, depuis 1801, les modestes fonctions de catéchiste. En 1807, il devint professeur de rhétorique au collége de Coutances. En 1817, on le nomma curé de St-Nicolas dans la même ville, puis chanoine de la cathédrale. On trouvera plus de détails sur cet ecclésiastique estimable dans la *Notice historique* que lui a consacrée M. l'abbé Daniel, proviseur du collége royal de Caen, qui fut son élève et son ami.

GAMBIER (lord), né le 13 octobre 1756, aux îles Bahama, dont son père était gouverneur, mort le 18 avril 1833, à Iver près Uxbridge, dans sa 77e année, entra très-jeune dans la marine : en 1788 il était déjà capit. de vaisseau. Après plusieurs campagnes heureuses, il prit part au combat du 1er juin, en avant de Brest, et fut le premier qui engagea l'action contre les vaisseaux franç. En 1795, il fut nommé contre-amiral; en 1802, gouvern. de Terre-Neuve; et en 1807, command. de l'expédit. contre Copenhague pour enlever la flotte danoise, mesure contre le droit des nations, dont il s'acquitta avec succès, et qui lui valut le titre de baron. C'est à lui que la marine anglaise doit son *Nouveau Code des signaux* et les *Instructions générales* pour la direction et les devoirs des officiers dans la discipline intérieure et le gouvernement des vaisseaux anglais. Commandant des forces navales britanniques dans la Manche, il attaqua et détruisit une petite flotte française en avril 1809. En 1814, il était commissaire pour négocier la paix entre l'Angleterre et les Etats-Unis, négociation dans laquelle il réussit, et qui se termina èn 1815. Ce marin fut un des protecteurs les plus zélés des sociétés bibliques.

GAMON (François Joseph), conventionnel, né à Entraigues (Aveyron), mort dans cette ville en novembre 1832, exerça la profession d'avocat avant la révolution. En 1792, il fut nommé député suppléant de l'Ardèche à l'assemblée législative, où il remplaça Valladier démissionnaire. Devenu membre de la convention, il soutint, en 1792, que Louis XVI devait être entendu avant d'être condamné. Il vota ens. pour la mort avec sursis et pour l'appel au peuple. En mai 1793 il fit partie du com. des inspecteurs de la salle. Le 6 juin il signa les protestations du 31 mai. Le 28 juillet il fut décrété d'accusation comme partisan des Girondins, et obligé de se cacher. Le décret ayant été révoqué, il rentra au sein de la convention en 1794. Le 4 mai il attaqua avec force les confiscations révolutionnaires, et vota pour la restitution des biens aux parens des condamnés : il devint secrétaire le 25 mai, membre du comité du salut public, le 3 juin. Il demanda, le 6 août, que la convention frappât tous ses ennemis, royalistes et terroristes. Il passa au conseil des cinq-cents, ne parut point à la tribune, et sortit de cette assemblée en mai 1797. Il fut nommé en 1800 juge à la cour d'appel de Nîmes, puis président du tribunal criminel de l'Ardèche. Ce département le désigna en 1808 comme candidat au corps législatif. Devenu président de chambre à la cour impériale de Nîmes, en 1811, il obtint sa retraite en 1814, et se retira au sein de sa famille. Après le 20 mars 1815, il fut nommé président de la cour impériale de Nîmes. Mais, ayant été porté par le département de l'Ardèche à la chambre des représentans, il revint à Paris, ne prit qu'une fois la parole, le 28 juin, à l'occasion des mesures de salut public, et finit par voter pour un roi constitutionnel. Frappé par la loi de 1816, il se retira en Suisse et ne rentra en France qu'en 1819. Il avait reçu la décoration de chevalier de la Légion-d'Honneur lors de la création de cet ordre, en 1804.

GARASSE (Fr.), *pag.* 1190, 2e *col.*, *ligne* 1, *lisez :* l'avocat-général Servin.

GARAT (Dominique-Joseph), né à Ustaritz vers 1760, mort le 9 déc. 1833 dans cette ville, était connu à Paris par quelques productions littéraires. Il fut un des rédacteurs du *Journal de Paris*, et fut élu aux états-généraux par le tiers-état de Bordeaux. D'un caractère facile, il se laissa entraîner par le torrent de la révolution. Il vota pour la spoliation de l'Église et pour l'abolition des prérogatives royales. Après le 10 août, il se fit républicain, et fut nommé ministre de la justice à la place de Danton. En cette qualité, il présenta un rapport pour montrer qu'on ne pouvait poursuivre les auteurs des massacres de septembre. Lors du procès du roi, ce fut lui qui signifia à ce prince le jugement, et qui lui amena son confesseur. En mars 1793, on le nomma ministre de l'intérieur, poste qu'il garda jusqu'au 15 août suivant. Il rédigea un journal, fut mis en prison, et obtint après la terreur une chaire à l'École normale. Après le 18 fructidor, on le nomma ambassadeur à Naples. Il entra ensuite au conseil des Anciens, et s'attacha au gouvernement formé le 18 brumaire. De là il devint sénateur et comte. Dans les cent-jours, le département des Basses-Pyrénées le nomma à la chambre, où il montra beaucoup de zèle contre les Bourbons : depuis, il fut sans emploi. Ses ouvrages sont assez nombreux. Il avait publié avant la révolution les *Éloges* de L'Hôpital, de Suger, de Montausier, de Fontenelle. Depuis, il composa plusieurs écrits politiques. En 1820, il donna des *Mémoires historiques sur la Vie de Suard, sur ses écrits, et sur le* 17e *siècle*. Un procès, où il fut mêlé en 1822, eut de l'éclat; les débats qui eurent lieu en police correctionnelle, les mémoires publiés, les plaidoiries des avocats amenèrent des révélations fâcheuses. Entré dans l'Institut, classe de la langue et de la littérature française, il avait cessé d'en faire partie en 1816; mais on le nomma récemment de l'Académie des sciences morales et politiques. Garat fut toute sa vie un admirateur de la nouvelle philosophie et de la liberté, et il leur conserva son culte, même après que l'une et l'autre eurent trahi les espérances de leurs plus dévoués partisans.

GARBÉ (Marie-Théodore-Urbain, vicomte), lieut.-gén., inspecteur-général des fortifications,

grand-officier de la Légion-d'Honneur, mort âgé de 67 ans, en 1831, à Hesdin (Pas-de-Calais), sa ville natale, des suites d'une maladie dont il fut atteint à son retour de Montreuil, où il venait d'être élu député, avait fait toutes les campagnes de la République et de l'Empire. Soldat à l'armée du Nord, il la quitta pour entrer à l'École du génie : capitaine en Italie, chef de bataillon en Égypte, colonel à Austerlitz, général de brigade et lieutenant-général en Espagne, il dut chacun de ses grades à ses services.

GARDEL (Madame), célèbre danseuse de l'Opéra, morte à Paris dans un âge avancé, en mai 1833, avait débuté sur le théâtre de l'Opéra comme danseuse, en 1796. Elle établit les rôles d'*Eucharis* dans *Télémaque*, et de *Psyché*, dans le ballet de ce nom. Elle reçut sa retraite en 1816 après un service de 30 ans. Madame Gardel était femme du fameux maître de ballets GARDEL (Pierre-Gabriel).

GARDELLINI (LOUIS), sous-promoteur de la foi, assesseur de la congrégation des rites, chanoine de Sainte-Anastasie et chapelain à Sainte-Marie-Majeure, né à Rome le 4 août 1739, mort le 8 octobre 1829, fut choisi, à l'âge de 28 ans, pour l'office de sous-promoteur de la foi, et remplit même les fonctions de promoteur en l'absence d'Erskine. Sa modestie et sa charité pour les pauvres recommandent autant sa mémoire que sa fermeté dans le malheur et sa résignation à la mort.

GARIMBERTO (JÉR.), *pag.* 1197, *doit être transposé à la page précédente, après* GABIEL.

GASSENDI (le comte JEAN-JACQUES-BASILIEN), lieutenant-général et pair de France, né en Provence, en 1748, de la famille du célèbre philosophe du même nom, entra de bonne heure dans le corps de l'artillerie, où il avait acquis, avant la révolution, le grade de capitaine. Il venait d'être nommé général de brigade, lorsqu'il reçut, en 1800, de Bonaparte, qui avait servi sous ses ordres, dans le régiment de la Ferté, la mission d'organiser et de commander le parc d'artillerie du camp de l'armée de réserve formé dans les environs de Dijon. En 1805, il fut appelé près le ministère de la guerre à la tête de la 6e division, qui avait l'artillerie dans ses attributions, et ne tarda pas à être nommé général de division et conseiller d'état. Il entra au sénat en 1813. Il applaudit à la restauration, et fut créé pair de France en 1814 par Louis XVIII. Cette dignité ne lui fut pas restituée tout d'abord après les cent-jours, parce qu'on ignorait qu'il eût été étranger à l'insertion de son nom sur la liste des pairs de Bonaparte. Le comte Gassendi m. en 1828 à Nuits (Côte-d'Or), où il avait dès long-temps fixé son domicile. On estime son *Aide-Mémoire à l'usage des officiers d'artillerie de France attachés au service de terre*, qui a eu 5 édit. : la prem., Metz, 1789, in-8 ; la 2me, que nous n'avons point vue ; la 3me, Paris, 1798, 2 vol. in-8 ; la 4me, Paris, Magimel, 1809, 2 vol. in-8 ; la 5me, indiquée par A.-A. Barbier, comme revue et augmentée, Paris, 1819, 2 vol. in-8. On a de lui en outre un recueil de poésies, publié par lui-même sous ce titre : *Mes Loisirs, par M. de G., ancien officier au régiment de la Fère, artillerie*, Dijon, 1820, 1 vol. in-18.

GASSIES (N), peintre d'histoire, m. à Paris en octobre 1832, dans la force de l'âge et du talent, cultiva avec un égal succès toutes les branches de la peinture. Les expositions étaient enrichies de ses grandes productions, et ses petits *Tableaux*, peints avec la finesse et la vigueur de l'école hollandaise et flamande, ont dans toute l'Europe un cours commercial à côté des tableaux des meilleurs maîtres. Gassies n'honorait pas moins sa profession par son caractère que par son talent.

GATTEAUX (NICOLAS-MARIE), graveur en médailles, mort du choléra le 24 juin 1832, âgé de 82 ans, né à Paris en 1751, d'un serrurier, était le dernier de neuf enfans. Avant 17 ans il se distingua dans la gravure des bijoux, puis, en 1773, il exécuta le *Portrait de Louis XV* pour la collection des rois de France : ce fut son premier ouvrage en médailles. Il est impossible d'énumérer les monumens et les événem. auxquels son burin fut chargé de donner l'immortalité, sans compter les 40 poinçons de la collection des animaux de Buffon, et 289 médailles, jetons et sceaux exécutés par lui, seulement de 1773 à 1802. Gatteaux est l'inventeur du mode actuel et de la presse pour timbrer le papier de la régie de l'enregistrement. Il s'occupa aussi du clichage et du stéréotypage des billets et des formes typographiques. Il fit enfin une machine qui remplace avantageusement le défectueux procédé de la mise au point des statues, et qui transporte sur le marbre, avec une précision mathématique, les points correspondans du modèle, tout en laissant à l'auteur de la statue la tâche vraiment créatrice de la terminer. Ses ouvrages dénotent une imagination vive et brillante, une grande facilité de composition ; l'allégorie, dont on a tant abusé, fut toujours employée par lui avec discernement ; enfin il a beaucoup étendu le domaine et perfectionne les procédés de son art.

GAULMIER (A.), poète, profess. de rhétorique au collége royal de Bourges, m. âgé de 34 ans en 1829. Les vers de Gaulmier portent l'empreinte du pressentiment qu'il avait de sa fin prochaine. Il obtint plusieurs prix aux Jeux-Floraux. En 1820, il concourut pour le prix que l'académie française avait promis à la meilleure *Ode sur le dévouement de Malesherbes* : il eut seulement une mention honorable, Paris, 1820, 8 pages in-8. L'année suivante, il concourut de nouveau sur la même question, et eut le prix, Paris, 1821, 8 pages in-4. Cependant son âme douce et aimante inclinait vers l'élégie : aussi, en 1823, il célébra, dans un poème touchant, le *Courage des médecins français et des sœurs de Saint-Camille* qui bravèrent l'épidémie de Barcelonne : sa pièce obtint une mention honorable, Paris, 1823, 16 pages in-8. Il avait entrepris une *Traduction* en vers des *Elégies de Tibulle*, et laissa un *Recueil d'Elégies, d'Epîtres et d'autres Poésies*.

GAUTIERI (JOSEPH), né à Novare le 5 août 1769, fit ses études médicales à Pavie, et eut l'avantage d'entendre les leçons de P. Frank, dont il était l'élève favori. Après avoir été avec éclat reçu docteur à Turin, Gautieri, qui avait de la fortune, fut saisi de la passion des voyages, et, dans ses excursions dans le nord de l'Italie, il étudia les cretins et l'albinisme, qu'il décrivit avec soin. Séduit par l'étude de la minéralogie, il parcourut en 1799 presque toutes les mines de l'Allemagne et les gîtes minéralogiques les plus fameux, se liant d'amitié avec des savans et des littérateurs disting. de ce pays. De retour en France en 1800, il ne cessa de consacrer ses connaissances au soulagem. de l'humanité et à des applications utiles. En 1805, il devint membre du conseil législatif du royaume d'Italie et de la commission des mines et des forêts, puis inspecteur général des forêts, fonctions qu'il remplit avec habileté et désintéressement. Gautieri. Depuis plusieurs années, il travaillait à un grand *Traité général de la science et de l'administration forestière*, et à une *Histoire générale des insectes nuisibles aux arbres de l'Europe ;* mais la mort mit fin le 23 févr. 1833, à l'âge de 63 ans, à ses longs et utiles travaux. Ses autres ouvrages, publiés en langue latine, italienne ou allemande, au nombre de 10 à 12, contiennent des recherches recommandables sur des matières médicales, forestières ou relatives à la minéralogie et aux mines.

GAY (JOSEPH-JEAN-PASCAL), architecte de la ville de Lyon, où il naquit le 14 av. 1775, y m. le 16 mai 1832. Chargé de la restaur. du sceptre con-

servé à Saint-Denis, et qui passait pour avoir appartenu à Charlemagne, il reconnut qu'il n'était autre qu'un bâton de chantre du 14e siècle; mais Denon, en politique adroit, lui démontra qu'il ne fallait pas éclairer le public, et ce sceptre, dans les mains de Napoléon, fit trembler l'Europe après avoir servi à marquer la mesure au lutrin. Gay fut professeur d'architecture à l'Ecole spéciale des Beaux-Arts de Lyon, et on lui doit le bâtiment de la Condition des soies, la Halle au blé, le Musée de Saint-Pierre, etc.

GAZZOLA (Bonaventure), cardinal, né à Plaisance le 21 avril 1744, mort à Montefiascone le 29 janvier 1832, était religieux de l'ordre des cordeliers, et devint, le 1er juin 1795, évêque de Cervia (Etats-Romains). Créé cardinal-prêtre le 3 mars 1824, il était passé vers cette époque de l'évêché de Cervia à celui de Montefiascone. Ce cardinal était aussi remarquable par ses vastes connaissances que par ses vertus.

GENERALI (Pietro MERCANDETTI, dit *Pierre*), maître de chapelle à la cathédrale de Novarre en Lombardie, né en 1787 à Masserano près Verceil, mort à Novarre le 8 novembre 1832, a enrichi le répertoire de sa cathédrale de *Pièces* et d'*Oratorios*. Ce célèbre compositeur a d'ailleurs donné en Italie plusieurs *Opéras* sur les théâtres de Turin, de Parme, de Milan.

GENLIS (Stéphanie-Félicité DUCREST de SAINT-AUBIN, comtesse de), depuis marquise de Sillery, née à Champcery, près Autun, en 1746, morte à Paris le 31 décembre 1831, âgée de 85 ans, fut reçue en qualité de chanoinesse au chapitre noble d'Alix, et prit le nom de comtesse de Lancy. Son père, forcé de vendre son château de St-Aubin, alla à Saint-Domingue, et il en revenait avec une somme considérable lorsque, pris par les Anglais, il eut ainsi occasion de connaître le comte de Genlis, autre prisonnier français, qui assura la fortune de sa fille en l'épousant. Mme de Genlis, nièce de Mme de Montesson, dont le faible duc d'Orléans couronna l'ambition par un mariage secret, suivit sa tante au Palais-Royal; attachée à la duchesse de Chartres, elle l'accompagna dans ses voyages en France et en Italie; puis, se vouant à l'éducation de deux filles jumelles de la princesse, elle entra au couvent de Belle-Chasse; les trois fils du duc de Chartres lui furent enfin confiés, avec le titre inusité de *gouverneur*. La réputation littéraire de Mme de Genlis venait de s'établir par son *Théâtre d'éducation*, *Adèle et Théodore*, *les Veillées du Château*, etc. Quand la révolution éclata, elle embrassa naturellement le parti orléaniste. Pétion, qui la protégeait de sa popularité, lui ménagea le moyen d'échapper avec Mlle d'Orléans aux premiers dangers, en passant en Angleterre; rappelée à Paris, il lui fallut fuir de nouveau, et se séparer en Suisse de son élève, qui rejoignit, à Fribourg, la princesse de Conti. Dans ses courses, Mme de Genlis ne négligeait pas l'étude; heureuse si, dans les ouvrages qui sortaient de sa plume féconde, elle avait toujours respecté la morale! Ses opinions politiques, d'un autre côté, l'avaient mise à l'index des émigrés. Le *Précis de ma conduite*, flagornerie du directoire, n'était pas de nature à la réconcilier avec eux. C'est à la suite de cette apologie que se trouve l'*Epître* au jeune duc d'Orléans (roi des Français), où elle lui dit que ses vertus privées excluent en lui les qualités qui font les princes; mais l'opinion de Mme de Genlis s'était modifiée à cet égard depuis 1830. Bonaparte, qui r'ouvrit pour elle l'entrée de la France, lui accorda, avec une pension, un logement à la bibliothèque de l'Arsenal. Le salon de Mme de Genlis redevint alors ce qu'il avait été naguère; mais sa malencontreuse publication sur *l'Influence des femmes dans la littérature*, où elle flagellait d'une main jalouse certaines célébrités, et ses critiques de la *Biographie universelle*, à laquelle elle avait refusé de participer, armèrent contre elle les journaux, qui signalèrent sans pitié les erreurs de sa conduite aussi bien que les défauts de ses ouvrages. Au surplus, la conversion de Mme de Genlis, pour avoir pris conseil des événemens, n'en était pas moins réelle. Et, en nous servant du mot de conversion, nous n'avons garde de vouloir confirmer les bruits fâcheux qui avaient été répandus au sujet de Paméla, jeune Anglaise amenée à Belle-Chasse pour y être élevée avec Mlle d'Orléans, et qui devint lady Fitz-Gérald (*v.* ce mot). Mme de Genlis avait recueilli avec le même sentiment de bienveillance le jeune Casimir Baëcker, fils de l'hôte chez qui elle avait logé à Berlin : ce fils adoptif de Mme de Genlis est connu pour son talent sur la harpe. Depuis la restauration, c'est avec le produit de ses ouvrages, joint à une pension du duc d'Orléans, que Mme de Genlis véeut. Elle habitait en dernier lieu, près l'église St-Philippe-du-Roule, un appartement meublé avec une simplicité extrême; nous l'y avons vue quelques jours avant sa mort, et nous avons admiré les grâces si fraîches d'un esprit qui avait survécu tout entier à ses 85 ans. Le mérite de Mme de Genlis, comme auteur, est inégal, parce qu'elle a beaucoup trop écrit; il y avait de l'égoïsme littéraire dans ses appréciations, et par conséquent une partialité puérile quand elle parlait d'elle-même, se rappelant les plus petits détails qui la concernaient, et les inventant au besoin, lorsqu'elle ne se les rappelait pas : c'était encore la manie de sa vieillesse. On lui doit, outre une foule de *Romans*, dont le meilleur est *Mademoiselle de Clermont*, des *Discours* écrits, des *Mémoires*, des ouvrages sur la religion, la morale, l'histoire, l'économie rurale, la botanique, la biographie, enfin ses propres *Mémoires*, en 10 vol. in-8, remplis de faits curieux et inédits, mais noyés dans un déluge de détails insignifians. Tous ces ouvrages, où se remarquent les traces d'une excessive vanité, et quelquefois d'une morale peu sévère, décèlent une imagination brillante et des connaissances variées. Nous les préciserons davantage en disant que Mme de Genlis a publié : *les Veillées du Château*, ou *Cours de morale à l'usage des enfans*, Paris, 1784, 3 vol. in-8; *les Jeux Champêtres des enfans*, *l'île des monstres*, conte de fées, pour faire suite aux *Veillées du Château*, Paris, 1821, in-12; *les Chevaliers du Cygne*, ou *la Cour de Charlemagne*, conte historique et moral pour servir de suite aux *Veillées du Château*, et dont tous les traits, qui peuvent faire allusion à la révolution franç., sont tirés de l'histoire, Hambourg, 1795, 2 vol. in-8; *les Veillées de la Chaumière*, Paris, 1823, in-8, et 2 vol. in-12; *Discours sur l'éducation publique du peuple*, 1791, in-8; *Discours moraux et politiques sur divers sujets*, *et particulièrement sur l'education*, Paris, 1791, in-8 et in-12; *Discours sur le luxe et l'hospitalité*, *considérés sous leurs rapports avec les mœurs et l'éducation nationale*, 1791, in-8; *Discours sur l'éducation de monseigneur le dauphin et sur l'adoption*, Paris, 1790, in-8; *Discours sur la suppression des couvens de religieuses et sur l'éducation publique des femmes*, 1790, in-8; *Leçons d'une gouvernante à ses élèves*, ou *Fragmens d'un journal qui a été fait pour l'éducation des enfans d'Orléans*, Paris, 1791, 2 vol. in-8 et 2 vol. in-12; *les petits Emigrés*, ou *Correspondance de quelques enfans :* ouvrage pour servir à l'éducation de la jeunesse, 1798, 2 vol. in-8 et 2 vol. in-12; *Annales de la vertu*, ou *Histoire universelle*, *iconographique et littéraire*, pour servir à l'éducation de la jeunesse, et à l'usage des artistes et des littérateurs, Paris, 1802, in-8, ou 5 vol. in-12; *Nouvelle Méthode d'enseignement pour la première enfance*, contenant l'explication de la méthode pour les instituteurs, des modèles de composition, Paris, an X (1802), in-8 et in-12; *Projet d'une école rurale pour l'éducation des filles*, Paris, an X (1802), in-8; *la Maison rustique*, *pour servir à l'éducation de la jeunesse*, ou

Retour en France d'une famille émigrée : ouvrage où l'on trouve les instructions nécessaires pour bâtir une maison de campagne, pour la meubler, pour y établir une chapelle, une bibliothèque, un laboratoire, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin de plantes usuelles, etc., et tous les détails relatifs à la bâtisse d'une ferme, à l'économie domestique et à tous les genres de culture. Paris, 1810, 3 vol. in-8, et Paris, 1826, 4 vol. in-12; *Arabesques mythologiques*, ou *les Attributs de toutes les divinités*, en 78 planches, gravées d'après les dessins coloriés de Mme de Genlis. Le texte, contenant l'histoire des faux dieux, de leur culte, le détail des cérémonies religieuses, est précédé d'un *Discours sur la mythologie en général, et particulièrement sur l'influence que dut avoir le paganisme sur le caractère, les mœurs et la littérature des anciens Grecs et des Romains :* ouvrage fait pour servir à l'éducation de la jeunesse, Paris, 1810, 2 vol. in-12, avec fig. coloriées d'après les dessins originaux de l'auteur; *la Botanique historique et littéraire, contenant tous les traits, toutes les anecdotes et les superstitions relatives aux fleurs, dont il est fait mention dans l'histoire sainte et profane*, etc., suivie d'une *Nouvelle* intitulée : *les Fleurs*, ou *les Artistes*, Paris, 1810, in-8, ou 2 vol. in-12; *Almanach de la jeunesse*, en vers et en prose, Paris, 1819, in-8, 12 grav.; *Adèle et Théodore*, ou *Lettres sur l'Education*, Paris, 1782, 3 vol. in-8, et 3 vol. in-12; *Contes, Nouvelles et Historiettes, par madame la comtesse de Genlis, madame la comtesse de Beaufort-d'Hautpoul, madame Dufresnoy, M. L.-C. (Labbée)*, etc., Paris, 1819, 2 vol. in-12, avec 7 gravur.; *Nouveaux contes moraux et Nouvelles historiques*, Paris, 1802-1803, 4 vol. in-8, et 6 vol. in-12; *le Comte de Corke*, ou *la Séduction sans artifice*, suivi de sept *Nouvelles*, 4e édit., Paris, 1809, 2 vol. in-12; *Nouvelles*, Paris, 1804, in-12; six *Nouvelles morales et religieuses*, Paris, 1821, in-12, avec 5 jolies grav.; *les Prisonniers*, contenant six *Nouvelles* et une *Notice historique sur l'amélioration des prisons :* ouvrage fait pour les personnes qui les visitent, Paris, 1824, in-8, avec 2 pl., et in-12; *Alphonse*, Paris, 1809, in-8, ou 2 vol. in-12; *Alphonsine*, ou *la Tendresse maternelle*, Paris, 1806, 2 vol. in-8, ou 3 vol. in-12; *les Battuécas*, Paris, 1814, 1816, 1817, 2 vol. in-12; *le dernier Voyage de Nelgis*, ou *Mémoires d'un Vieillard*, Paris, 1828, 2 vol. in-8; *Palmyre et Flaminie*, ou *le Secret*, Paris, 1811, 2 vol. in-8, et 2 vol. in-12; *Thérésina*, ou *l'Enfant de la Providence :* nouvelle écrite au profit de cette jeune personne, âgée de 12 ans, Paris, 1826, in-12 de 120 pages; *les Parvenus*, ou *les Aventures de Julien Delmours, écrites par lui-même*, Paris, 1819, 2 vol. in-8, et 3 vol. in-12; *Sainclair*, ou *la Victime des sciences et des arts :* nouvelle, Paris, 1808, in-18 de 133 pages; *les Vœux téméraires*, ou *l'Enthousiasme*, Paris, 1799, 3 vol. in-12; *Zuma*, ou *la Découverte du Quinquina*, suivie de *la Belle Paule de Zénéide et des Roseaux du Tibre*, Paris, 1817, in-12; *les Mères rivales*, ou *la Calomnie*, Paris, 1800, 4 vol. in-8, et 4 vol. in-12, et Berlin et Paris, 4 vol. in-18, et 3 vol. in-8; *les Ermites des Marais-Pontins*, Paris, 1814, in-18 de 36 pages; *le Siége de La Rochelle*, ou *le Malheur de la conscience*, Paris, 1808, in-8, et 2 vol. in-12; *les Voyages poétiques d'Eugène et d'Antonine*, Paris, 1818, in-12; *les Athées conséquens*, ou *Mémoires du commandeur de Linanges*, Paris, 1824, in-8; *les Tableaux de M. le comte de Forbin*, ou *la Mort de Pline l'ancien, et Inès de Castro :* nouvelles historiques, Paris, 1817, in-8, avec 2 grav.; *Inès de Castro, novella sacada de la historia del Portugal, escrita en francès*, etc., *y traducida al Castellano*, par D***, Paris, 1828, 2 vol. in-18; *Bélisaire*, Paris, 1808, in-8, ou 2 vol. in-12; *les Bergères de Madian*, ou *la Jeunesse de Moïse*, poëme en prose en six chants, Paris, 1812, in-12, ou in-8; *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, in-8, et 2 vol. in-12; *la Vie pénitente de madame la duchesse de La Vallière*, avec ses *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, nouvelle édit., Paris, 1816, in-12; Paris, 1824, in-18, portraits; et 1825, in-12; *la Duchesse de La Vallière*, Paris, 1804, in-8, et 2 vol. in-12; 11e édit., 1823, 2 vol. in-12; *Madame de Maintenon, pour servir de suite à l'Histoire de madame de La Vallière*, Paris, 1806, in-8, 2 vol. in-12; *Mademoiselle de Clermont*, nouvelle historique, Paris, 1802, 1811, 1813, in-18, avec un portrait et 4 gravur.; *Louisa de Clermont, novela historica, escrita en francès, traducida al castellano*, par D.-J.-C. Pagès, interprete real, Paris, 1824, 1828, in-18; le même sous ce titre : *La Señorita de Clermont, novela historica, escrita en francès, y traducida al castillano*, par P. Ferrer, Bordeaux, 1825, in-18; *Mademoiselle de Lafayette*, ou *la Suite de Louis XIII*, Paris, 1813, in-8, et 2 vol. in-12; *Histoire de Henri-le-Grand*, Paris, 1815, 2 vol. in-8, et 1816, 2 vol. in-12; *Jeanne de France*, nouvelle historique, Paris, 1816, 1818, 2 vol. in-12; *Souvenirs de Félicie L****, Paris, 1804, 1 vol.; suite, Paris, 1 vol.: en tout 2 vol. in-12; *les Soupers de la maréchale de Luxembourg*, Paris, 1828, in-8; *les Dîners du baron d'Holbach*, etc., 2 vol. in-12; *Mémoires inédits sur le 18e siècle et la révolution française, depuis 1793 jusqu'à nos jours*, Paris, 1825, 10 vol. in-8; *Dictionnaire critique et raisonné des étiquettes de la cour, des usages du monde*, etc., Paris, 1818, 2 vol. in-8; *De l'influence des femmes sur la littérature française*, ou *Précis de l'histoire des femmes françaises les plus célèbres*, Paris, 1811, in-8, et 2 vol. in-12; *Observations critiques pour servir à l'histoire littéraire du 19e siècle*, ou *Réponse de Madame de Genlis à M. F. et N. L.*, etc., les critiques de son dernier ouvrage intitulé : *De l'influence des femmes sur la littérature française, comme protectrices des lettres et comme auteurs*, Paris, 1811, in-8 de 104 pages; *De l'emploi du temps*, Paris, 1823, in-8, et 1824, in-12; *Etudes du cœur humain*, etc., Paris, 1805, in-12; *la Feuille des gens du monde*, ou *Journal imaginaire*, Paris, 1812, in-8; *Etrennes politiques pour 1828; Lettres au duc d'Orleans*, etc., ou *Profession de foi politique*, Paris, 1828, in-8 de 16 pages; *Epître à l'Asile que j'aurai, suivie de deux Fables, du Chant d'un jeune sauvage, de l'Epître à Henriette Sercey, ma nièce, et des Réflexions d'un ami des talens et des arts*, Paris, 1796, in-8; *Précis de ma conduite pendant la révolution*, Hambourg, 1796, in-8 et in-12; *les Monumens religieux*, ou *Description critique et detaillée des monumens religieux, etc., qui se trouvent maintenant en Europe et dans les autres parties du monde*, Paris, 1805, in-8; *Prières*, ou *Manuel de Piété*, *proposé à tous les fidèles*, etc., nouv. édit., revue et augmentée, Paris, 1821, in-12, avec 4 fig.; *Nouvelles Heures à l'usage des enfans, depuis l'âge de 5 ans jusqu'à 12*, Paris, 1801, 1816, et Paris, 1825; in-18; *la Religion considérée comme unique base du bonheur et de la véritable philosophie; Pièces tirées de l'Ecriture sainte*, Genève, 1787, in-8; *Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, ou *Théâtre d'éducation*, Paris, 1779-1780, 4 vol. in-12, et 1795, 5 vol. in-12; *Théâtre de société* Paris, 1781, 2 vol. in-8 et 2 vol. in-12; Suisse, 1782, 2 vol. in-8; Genève, 1781, 2 vol. in-12; Paris, 1782, 2 vol. in-18; *le Labruyère des domestiques*, précédé de *Considérations sur l'état de domesticité en général*, et suivi d'une *Nouvelle*, Paris, 1827, in-8, et 2 vol. in-12; *Manuel du Voyageur, contenant les expressions les plus usitées en voyage et dans les circonstances de la vie*, en 4 langues, anglaise, allemande, française, italienne, Breslau, 1807, in-8, et Leipsig, 1807, in-24; *Herbier moral*, ou *Recueil de Fables nouvelles ou autres Poésies fu-*

gitives, Paris, 1801, in-8 de 229 pages, et in-12; *Examen critique* de l'ouvrage intitulé : *Biographie universelle*, Paris, 1811-1812, 2 parties in-8.

GENOUDE (Léontine), née LE CARON DE FLEURY, issue d'une famille noble de Touraine, fut d'abord attachée à la duchesse de Bourbon, et épousa en 1820 M. de Genoude, connu par ses *Traductions* de la Bible et de l'*Imitation*, par son *Voyage dans la Vendée*, et surtout comme directeur de l'*Etoile*, puis de la *Gazette de France*. L'esprit fin et élevé de madame de Genoude permet de croire que ses conseils n'ont pas été sans influence sur la rédaction de ce dernier journal. Elle succomba aux suites d'une couche le 27 février 1834.

GENTZ (Frédéric de), publiciste et homme d'état, né à Breslau en Silésie, d'un directeur des monnaies, mort à Vienne le 9 juin 1832, âgé de 72 ans environ, étudia d'abord à Berlin, puis à l'université de Kœnisberg. Ses études terminées, il entra dans la carrière administrative à Berlin. Dans ses momens de loisir, il s'occupait de littérature. Il écrivait avec un égal succès sur la politique et la philosophie. En 1792, il publia une *Traduction* de l'ouvrage de Burke sur la révolution française, et l'augmenta de *Notes* et d'*Articles* supplémentaires. En 1799, il entreprit un *Journal Historique*, dans lequel il exalta l'Angleterre et chercha à dénigrer la France. Aussi, quand des relations intimes s'établirent entre les cabinets de Berlin et de Paris, de Gentz se démit de tous ses emplois. Il passa, vers 1803, au service d'Autriche, et fut chargé bientôt d'une mission secrète pour Londres. A peine était-il de retour à Vienne, que les armées françaises entrèrent triomphantes dans cette capitale. De Gentz se retira en Saxe, et, quand le roi de Prusse déclara la guerre à la France, il se rendit à son quartier-général. Il s'y trouvait lors de la bataille d'Iéna, si fatale à la Prusse. Il retourna à Vienne, qu'il lui fallut également quitter : les Français y étaient entrés le 12 mai 1809. L'empereur d'Autriche ayant contracté une alliance offensive et défensive avec Napoléon, de Gentz, effacé de la scène politique, n'y reparut qu'en 1813. Le prince de Metternich le fit son secrétaire confidentiel, et il fut chargé de rédiger le manifeste par lequel l'empereur François II rompait ses traités avec la France. Lors du congrès de Vienne, il en fut nommé le premier secrétaire à l'unanimité. Il assista également au congrès de Paris, ensuite à ceux de Carlsbad et de Laybach. Il a pris part, pendant plusieurs années, à la rédaction de l'*Observateur autrichien*. De Gentz a laissé, manuscrits, des *Mémoires* intéressans sur l'histoire de son temps.

GEORGES IV (Frédéric-Auguste), roi d'Angleterre et de Hanovre, né le 12 août 1762, mort le 26 juin 1830, était doué d'heureuses dispositions; mais il profita peu de l'éducation qu'il reçut, et s'habitua moins encore à réprimer ses passions. D'un autre côté, pour racheter la défaveur qui s'attachait aux désordres de sa conduite et au dérangement de ses affaires, il se liait avec les membres les plus prononcés de l'opposition; tactique au reste traditionnelle en Angleterre, où l'héritier de la couronne se rapproche des adversaires du gouvernement, pour que leur hostilité, qui s'exerce sur les actes du ministère, ne s'attaque point à la question de dynastie. C'est pour obéir à la raison d'état, que le prince de Galles épousa, le 8 avril 1795, Caroline-Amélie-Elisabeth, seconde fille du duc de Brunswick, dont il se tint éloigné, quoiqu'elle lui eût donné une fille, la princesse Charlotte. Cependant, l'aliénation mentale de Georges III forçant le parlement de le remplacer dans l'administration du royaume, la régence fut confiée à son fils aîné. Dès-lors celui-ci, abandonnant ses anciens amis, sembla avoir hérité des projets de son père contre la France. A la fougue de sa première jeunesse avait succédé l'amour du calme. Grâce à Castlereagh, il parvint à faire prévaloir l'autorité royale au dedans, tandis que lord Wellington soutenait les intérêts de l'Angleterre dans la Péninsule, et que les flottes anglaises parcouraient l'Océan et la Méditerranée. Le prince de Galles, ami des Bourbons, concourut à leur rétablissement; aussi Louis XVIII disait-il « qu'après Dieu, c'était au prince régent qu'il devait sa couronne ». Quand le retour de Bonaparte de l'île d'Elbe provoqua une seconde attaque de la part des alliés, ce fut encore le représentant de l'Angleterre qui joua le rôle brillant de cette campagne : Wellington commandait à Waterloo. L'Angleterre, en revanche, reçut des alliés la mission de retenir à Sainte-Hélène l'ennemi qui était venu chercher un asile sur un de ses vaisseaux. La régence pendant laquelle ce pays, violemment agité au dedans, fit au dehors d'importantes acquisitions, finit le 29 janvier 1820 par la mort de Georges III. Les premiers jours du nouveau règne furent remplis par le triste procès de Georges IV et de Caroline, dont les discussions avaient déjà occupé le public en 1813; la mort de la reine arrêta le scandale. Castlereagh, qui mourut le 12 août 1822, s'était attaché à comprimer les doctrines libérales qui fermentaient en Angleterre comme dans le reste de l'Europe, et lord Liverpool continua son système jusqu'au 12 avril 1827. A cette époque, Canning, qui prit les rênes du ministère, procura au contraire le triomphe des whigs, reconnut la république de l'Amérique méridionale, soutint la cause de la Grèce. Mais Georges IV, revenant ensuite au système tory, chargea Wellington de la présidence du ministère, à la mort de Canning. Au surplus, ce prince personnellement ennemi du radicalisme anglais, se conforma dans sa politique à la volonté des majorités parlementaires.

GEORGET (N.), médecin attaché à l'établissem. de la Salpêtrière, né en 1795 à Vernon (Indre-et-Loire), gradué doct. à la faculté de Paris en 1820, m. prématurément à Paris en 1828, est auteur des deux ouvr. suiv. : *de la Folie, considérat. sur cette maladie*, etc., Paris, 1820, in-8; et *de la Physiologie du système nerveux et spécialem. du cerveau*. etc., ibid., 1821, 2 vol. in-8. Il a en outre dirigé quelq. temps les *Archives générales de médecine*, où il a publié d'intéressans *Articles* sur des questions médico-légales, relatives aux aliénations mentales.

GÉRARD (François-Joseph, baron), lieutenant-général de cavalerie, grand-officier de la Légion-d'Honneur, né vers 1774, fut assez long-temps dans les grades subalternes. Mais les guerres de l'empire lui fournirent l'occasion de déployer tout son talent, et de s'élever ainsi aux premiers grades. Le roi en 1814 le nomma commandant supérieur de Landau, dans la 5me division militaire. Mis à la demi-solde lors du licenciement général en 1815, il fut bientôt rappelé à l'activité, et, dans les années 1819 et 1820, il remplit les fonctions d'inspecteur général de la cavalerie. Il fut ensuite mis en disponibilité, puis à la retraite à la fin de 1824. Mais la révolution de 1830 le rappela à l'activité. Le commandement d'une division de cavalerie lui fut confié lors de la formation de l'armée du Nord. Il fut aussi nommé aide-de-camp de Louis-Philippe, puis aide-de-camp du duc de Nemours. Gérard venait de passer la revue d'un régiment de cavalerie en garnison à Beauvais, lorsqu'il fut subitement atteint du choléra, le 17 septembre 1832. Il succomba le lendemain à la violence du mal. Il n'avait guères que 55 ans.

GÉRAUD (Edmond), né à Bordeaux, où il mourut le 21 mai 1831, appartenait à une famille protestante; mais, à mesure qu'il avança en âge, il s'éloigna des doctrines de sa secte, et, peu de temps avant de mourir, il désira d'être admis dans le sein de l'église catholique. Géraud avait coopéré à la rédaction du *Mémorial bordelais*, de la *Ruche d'Aquitaine* et de la *Quotidienne*.

GERI (N. de), pag. 1239, doit être transporté à la page précédente, après GERHARD.

GERMAIN (SOPHIE), mathématicienne, née à Paris le 1er avril 1776, morte le 17 juin 1831, entendait souvent causer chez son père, membre de l'assemblée constituante, de l'imminence d'un bouleversement social. Ayant lu, par hasard, dans l'*Histoire des mathématiques* de Montucla, le récit de la mort d'Archimède, que la prise de Syracuse n'avait pu distraire de ses méditations géométriques, elle se passionna pour une science capable d'opérer de telles diversions, et surmonta tous les obstacles que sa famille opposait à un goût aussi extraordinaire pour son sexe et pour son âge. Elle traversa ainsi la terreur, fixa l'attention de Lagrange, et fit de si étonnans progrès que, l'institut ayant proposé un prix extraordinaire au *Mémoire* dans lequel on parviendrait à soumettre au calcul les vibrations des lames élastiques, elle mérita, après un triple concours, d'être couronnée en 1816. Sophie Germain, qui venait de découvrir les lois des vibrations des surfaces élastiques, continua à en développer les conséquences dans ses *Recherches*, 1820, dans un *Mémoire* nouveau, 1826, dans un *Article* des *Annales de physique et de chimie*, 1828. Pendant que les journées de juillet ensanglantaient Paris, elle composait un *Mémoire sur la courbure des surfaces*, inséré dans les *Annales* de M. Crelle à Berlin. Mais déjà un cancer l'avait amenée aux portes du tombeau. Sophie Germain ne s'appliquait pas seulement à la géométrie : l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, la philosophie occupaient aussi son esprit vraiment supérieur. Cette femme forte et savante possédait d'ailleurs les qualités les plus aimables.

GERSIN (N.), auteur dramat., mort à Chantilly en décembre 1833, âgé de 68 ans, est auteur d'une foule de jolis ouvrages composés en société avec Dieulafoi, et représentés avec succès au théâtre du Vaudeville. Nous ne citerons de lui que les *Pages du duc de Vendôme*, la *Vallée de Barcelonnette*, et les *Gardes-Marine*.

GERSTNER (FRANÇOIS-JOSEPH, chevalier de), né le 22 février 1756, à Kommottau, en Bohême, où les jésuites lui enseignèrent les élémens des mathématiques, compléta ses études à l'université de Prague avec un tel succès, qu'en 1779, il était déjà ingénieur. A Vienne, où il ne tarda pas à se rendre, il se consacra à l'astronomie, revint en 1784 à Prague, où il fit imprimer ses travaux astronomiques, et où il fut nommé ingénieur du cadastre de Bohême et professeur des sciences mathématiques à l'université. Ce fut sur sa proposition et à ses instances que cette ville dut la fondation d'un institut d'arts et métiers, qui fut ouvert en 1806, et où il devint professeur. Ses travaux, ses projets dans toutes les parties de l'art de l'ingénieur, soit pour le gouvernement autrichien, soit pour des sociétés, lui acquirent une juste réputation qu'étendirent encore ses ouvrages sur divers parties des sciences mathématiques. Le plus remarquable de ces ouvrages est son *Manuel de mécanique*, dont les 3 1ers livres ont paru à Prague, en 1831 et 1832, par les soins de son fils, qui l'a remplacé depuis 1815 dans toutes ses fonctions, et qui, en 1824, a construit le chemin de fer projeté par son père entre le Danube et la Moldau. La Bohême a perdu Gerstner dans les premiers jours de 1833.

GEYSBECK (P.-G. WITSEN), connu dans la littérature hollandaise par ses *Epigrammes*, son *Dictionnaire des poètes hollandais* et d'autres travaux littéraires, mourut à Amsterdam le 13 octobre 1831, âgé de 59 ans.

GHILINI (AMBROISE, marquis), seigneur de Maranzana, né à Alexandrie en janvier 1757, m. dans cette ville le 15 janvier 1833, au moment où il accomplissait sa 76e année, fut élevé dans le collége dit de l'Académie à Turin, et fit les guerres de 1792 à 1798 contre les Français. Napoléon l'attacha ensuite à sa cour en qualité de chambellan, et il fut député au corps législatif. La restauration de 1814 rendit Ghilini à l'état-militaire ; il fut promu au grade de major-général, commandant les milices de la division d'Alexandrie, où il cultivait la botanique. En lui vient de s'éteindre une des familles les plus illustres du Piémont.

GIAMBONI (HENRI), né à Pérouse en 1771, fut d'abord religieux, et se consacra lors de la suppression des ordres religieux en 1810, à l'instruction de la jeunesse. En 1817, il publia ses *Elémens de mathématiques*, qui ont été traduits en français à Genève, et qui ont encore une grande réputation dans les écoles italiennes. Sa *Grammaire raisonnée*, qu'il donna ensuite, eut un égal succès, et il se disposait sans doute à de nouveaux travaux lorsqu'une inflammation de poitrine l'enleva à Vienne, le 27 déc. 1832.

GIBELIN (JACQ.), conservateur de la bibliothèq. publique d'Aix, ville où il était né en 1744, et où il m. le 4 févr. 1828, secrétaire perpétuel de la société des amis des sciences, etc., y avait pris, jeune encore, le grade de docteur en médecine ; après quoi il vint à Paris, où il se lia avec plus. savans hommes, tels que Berthollet et Broussonnet, et visita Londres, où il fut reçu membre de la société médicale. On lui doit, outre un *Abrégé des Transactions philos. de Londres*, Paris, 1787-91, 14 vol. in-8, fig., des *Traductions* franç. de plus. ouvr. angl. ou ital., notamment du *Traité sur les différentes espèces d'airs*, de Priestley (*v.* ce nom), des *Expériences et Observations sur différentes branches de la physique*, par le même, 1782, 4 vol. in-12, et du *Traité sur le venin de la vipère*, etc., par Félix Fontana, Florence, 1791, 2 vol. in-4. *Voy.* une *Notice* sur Gibelin, par M. Emeric David, *Revue encyclopédique*, t. 37, p. 875 et suiv.

GIBSON (GUILL.), mathématicien angl., *lisez :* né en 1720.

GIFFORD (WILLIAM), né à Ashburton en 1756, m. au commencem. de 1827, était fils d'un matelot, qui se fit depuis vitrier, et qui le plaça en apprentissage chez un cordonnier. Comme le jeune William annonçait des talens, on ouvrit pour lui une souscription qui le mit en état de faire de bonnes études. En 1781, il s'occupa d'une *Traduct.* de Juvénal, qui ne fut impr. qu'en 1802. Il publ. ensuite quelq. *Satires* et divers morceaux de critique ; mais cette critique était dure, grossière et pleine de personnalités. Il fut éditeur de l'ouvr. périodiq. intit. *Quarterly Review*. On lui doit aussi des *Editions* annotées d'anciens poètes comiq. anglais, ainsi qu'une *Traduction* de Perse.

GILLIES (le docteur JOHN), l'un des premiers hellénistes modernes, membre correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né en 1750 à Brechin, dans le comté d'Angus en Ecosse, mourut en 1832. Après avoir terminé de brillantes études à Glascow, et acquis une connaissance approfondie des littératures grecque et anglaise, il fut chargé de diriger l'éducation d'un fils du comte de Hopeton (le général Hope), et passa avec son élève plusieurs années sur le continent, séjournant de préférence en Allemagne, en France et en Italie, dont il possédait les langues. Le docteur Gillies, devenu, après la mort de Robertson, historiographe d'Ecosse, publia la plupart de ses ouvrages dans le cours de ses voyages. Ce sont : *Défense de l'étude de la littérature classique ; Oraisons de Lysias et d'Isocrate*, traduites du grec, précédées d'une *Dissertation historique* et accompagnées de *Notes*, in-4, 1778 ; *Histoire de l'ancienne Grèce, de ses colonies et de ses conquêtes jusqu'à la division de l'empire macédonien*, 2 vol. in-4, 1786. Cet ouvrage, réimprimé quatre fois en Angleterre, et dont la 5me édition est en 4 vol. in-8, 1789, a été traduit en allemand et en français, tant par Carra que par M. Breton ; cependant il a eu peu de suc-

cès en France; *Aperçu du règne de Frédéric II, roi de Prusse, et Parallèle de ce prince avec Philippe II, roi de Macédoine et père d'Alexandre*, in-8, 1789; *Morale et Politique d'Aristote*, traduites du grec, avec des *Notes* et une *Analyse* de ses ouvrages spéculatifs, 2 vol. in-4, 1797. L'auteur a donné en 1804 une seconde édition de ce livre avec un supplément. Enfin le docteur Gillies a donné une suite et un complément intéressans à l'*Histoire de l'ancienne Grèce*, dans une *Histoire du monde, depuis Alexandre-le-Grand jusqu'à Auguste*, 2 vol. in-4, réimprimée en 1817.

GIOJA (Melchior), prêtre, né à Plaisance vers 1760, mort à Milan en 1829, s'occupa de mathématiques, jusqu'en 1796, époque de l'entrée des Français en Italie. Devenu républicain, ce fut dans ce sens qu'il traita la question proposée par l'académie de Milan: *Quel est celui de tous les gouvernemens libres qui convient le mieux à la félicité de l'Italie?* Gioja remporta le prix. Dès-lors il publia un grand nombre d'ouvrages sur l'économie politique. Ses opinions l'avaient fait mettre en prison par le duc de Parme, qui lui rendit la liberté sur la prière de Bonaparte. Il vint s'établir à Milan, perdit sa liberté en 1799, quand les Français furent chassés de l'Italie, et ne la recouvra que lorsqu'ils y rentrèrent. Quelques brochures qu'il publia pour justifier la politique de Bonaparte, notamment les *Anglais peints par eux-mêmes*, qui parut à l'époque du système continental, lui valurent le titre d'historiographe du royaume d'Italie; mais son livre sur la *Théorie du divorce* parut si hardi que le gouvernement lui retira cette place. Nommé chef de la division chargée de la statistique du royaume, il fut renvoyé, s'en vengea par un pamphlet intitulé *Il povero diavolo*, reçut l'ordre de sortir du royaume, et n'y rentra que 18 mois après. Depuis cette époque il habita Milan. Outre les ouvrages cités, il publia: un *Traité sur le commerce des comestibles*; une *Philosophie de la statistique*; des *Tables statistiques*, ayant pour second titre: *Norme per descrivere, calcolare, classificare tutti gli oggetti d'administrazione privata e pubblica*, Milan, 1818, in-8; *Aperçu des sciences économiques*, 6 v. in-4: *Traité d'examen général*, 2 vol.; *Traité du mérite et des récompenses*, qui est une espèce de suite au fameux livre de Beccaria; *Traité sur les injures et les dommages*. L'ouvrage de Gioja qui a fait le plus de bruit a pour titre *La Nouvelle Galathée*, espèce de traité de la politesse, fait pour la jeunesse, et dicté par l'indulgence la plus grande pour les vices et les désordres. Il parut en 1824 dans les *Mémoires de religion* de Modène, t. 6, un *Examen des opinions de Gioja en faveur de la mode*. Gioja, piqué, ajouta à la 4e édition de sa *Galathée* une *Réponse aux Ostrogoths*, qui provoqua une réplique sous le titre de *Galathée des gens de lettres*.

GIORGI (Marino), *ligne 7, lisez:* P. Soranzo lui succéda.

GIRARD (Étienne), connu en Europe sous le nom de Stephen Girard, né à Périgueux, de parens pauvres, mort le 27 décembre 1831 à Philadelphie, âgé de 85 ans, devint presque une puissance par l'immensité de sa fortune. Il s'était embarqué comme mousse à bord d'un bâtiment de Bordeaux, qui le laissa à New-York. L'aptitude du jeune Girard pour le commerce se développa bientôt; son activité, son économie et son intelligence des affaires en firent le plus riche négociant du monde. Il laissa en mourant environ 100 millions de francs. Les legs dont se compose cette succession portent l'empreinte du caractère singulier du testateur, et de l'éloignement qu'il eut toujours pour sa patrie et sa propre famille: 2 millions de dollars sont légués pour l'établissement d'un grand collége dans l'Etat de Pensylvanie; mais à cette étrange condition, qu'aucun ecclésiastique, missionnaire ou ministre *de quelque secte qu'il soit*, ne fasse aucun acte dans ce collége, et ne puisse même y entrer pour le visiter; 300,000 dollars pour récompenser des découvertes utiles; 500,000 dollars à la ville de New-York. Le reste énorme de sa fortune est légué à la ville de Philadelphie, à l'exception de quelques dotations particulières faites à des parens de la famille de sa femme, ou à quelques-uns de ses amis. Propriétaire du plus beau jardin fruitier de Philadelphie, il cultivait lui-même ses arbres avec le plus grand soin. Il faisait vendre ses fruits au marché; et, avant qu'on les y portât, il marquait sur une étiquette le prix auquel chacun devait être vendu.

GIRARDIN (Cécile-Stanislas-Xavier, comte de), naquit en 1762 à Lunéville, où il fut tenu sur les fonts de baptême par le roi de Pologne. Il grandit à Ermenonville sous les yeux de J.-J. Rousseau, entra au service à 17 ans, et à 27 il était capitaine dans le régiment de Chartres-Dragons. La révolution commençait alors; il en embrassa les principes, et fut fait command. de la garde nation. du Mans, ville où son régiment était en garnison. Le tiers-état du bailliage de Senlis le nomma député aux états-généraux, et c'est à ce titre qu'il crut devoir donner un gage de ses opinions dans l'écrit intit.: *Lettre du marquis d'Ermenonville*. Elu en 1790 président de l'administration centrale du département de l'Oise, il présida le collége électoral de cet arrondissement l'année suiv., et fut nommé député à l'assemblée législative, dont il devint aussi président. Girardin, qui professait un gr. attachement à la constitution (dite de l'an III), cessa de se montrer à la tribune après le 10 août, jour où il avait pris part à la rédaction du décret qui sauva une part. des gardes suisses. Le danger réel auquel il se trouva en butte le décida à passer momentaném. à Londres. Rentré en France (21 janv. 1793), puis jeté dans les prisons de Sezanne avec ses frères, il ne fut rendu à la liberté que par les événem. du 9 thermid. Il avait appris et exercé le métier de menuisier durant sa captivité. Il redevint administrateur en 1798, fut destitué bientôt comme royaliste, et, l'année suiv., il fut porté au tribunat, qu'il présida en 1802. Il rentra peu après au service milit., et, en 1806, il servit en qualité de colonel au siége de Gaëte, et 2 ans après fit partie de l'armée d'Espagne comme génér. de brig. Il entra au corps législatif par suite de la suppression du tribunat, devint présid. de la section de l'intér., et successivement premier écuyer de Joseph Bonaparte, à Naples et à Madrid, puis préfet de la Seine-Infér. (1812), et ensuite de Seine-et-Oise. Le comte de Girardin siégea à la chambre des représentans pendant les cent-jours. Destitué de sa dernière préfecture au 20 mars 1815, puis rappelé momentanément à celle de la Seine-Inférieure, et encore à celle de la Côte-d'Or, qui lui fut ôtée peu de temps après, et où on le rétablit en 1819, il fut la même année élu député de la Seine-Infér., et siégea à la chambre pour ce même département jusqu'à sa mort, arrivée le 27 févr. 1827. On a publié: *Discours et opinions, Journal et Souvenirs de S. Girardin*, Paris, Moutardier, 1828, 4 vol. in-8.

GIRAULT-DUVIVIER (Charles-Pierre), grammairien et lexicographe, mort en mai 1832, à Paris, est auteur de la *Grammaire des Grammaires*, 2 vol. in-8: c'est l'analyse raisonnée des meilleurs ouvrages sur la langue franç. La 1re édition a paru en 1811, et la 6e a été publ. en 1827. Girault-Duvivier a donné, dans le mois de mai 1815, un *Traité des Participes*, destiné à servir de complément à sa *Grammaire*; 4e édit., Paris, 1817, in-8. Ce littérateur, aussi modeste que laborieux, avait encore publié une *Encyclopédie élémentaire de l'antiquité*, et il s'occupait d'un *Dictionnaire* qui était déjà fort avancé.

GIUNTINO (Franç.), mathémat., né en 1523 à Florence, m. à Lyon en 1590, était d'abord entré dans l'ordre des carmes. Il embrassa ensuite le protestantisme, puis revint à la communion catholiq.,

sans toutefois abjurer sa conduite licencieuse. On a de lui, entre autres écrits : des *Commentaires* sur la *Sphère* de Sacrobosco, 1577 à 1578, 2 vol. in-8; un *Speculum astrologiæ*, Lyon, 1582, 2 vol. in-f., etc. Les anciennes biographies françaises désignent cet auteur sous le nom de *Junctin*.

GIUSTINIANI. V. JUSTINIANI (Fabio).

GIVRE DE RICHEBOURG (Mme LE), appelée aussi LAGRANGE, etc.

GLEIZAL (CLAUDE), conventionnel, né dans le Vivarais, avait été juge de paix du canton d'Entraigues, avant d'être appelé à la convention par le département de l'Ardèche. Il y demanda un décret d'accusation contre Marat et les assassins de septembre. Lors du procès de Louis XVI, il fut du nombre des 46 qui votèrent conditionnellement la mort. Les journées des 31 mai, 2 et 3 juin, trouvèrent en lui un adversaire décidé du parti de la *Montagne*; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il échappa aux proscriptions alors dirigées contre les Girondins. La chute de Robespierre le rappela au comité de législation, et il devint ensuite secrétaire rédacteur du conseil des cinq-cents, du corps-législatif et de la première chambre des députés. La loi du 12 janvier 1816 le contraignit de quitter la France; mais il obtint la permission d'y revenir en 1818, et y mourut en 1833, âgé de 73 ans.

GLEY (GÉRARD), aumônier de l'hôtel des Invalides, né à Géradmer, près Saint-Dié en Lorraine, en 1761, m. à Paris le 11 févr. 1830, se voua à l'instruction publique, quitta la France en 1791, voyagea en Hollande et en Allemagne, et obtint, en 1795, une chaire à l'université de Bamberg. Pendant la guerre de Prusse, en 1806, on l'attacha au 3e corps, commandé par le maréchal Davoust. Il parcourut la Prusse et la Pologne, où il fut chargé de l'inspection des écoles primaires, et retourna, après la paix de Tilsitt, dans la principauté de Lowitz, ce qui le mit en relation avec l'abbé de Pradt, contre lequel il a dirigé des plaisanteries assez piquantes, notamment dans son *Voyage en Allemagne et en Portugal, avec des Notes relatives à l'ambassade de M. de Pradt à Varsovie*, 1815-1816, 2 vol. in-18. Rentré en France en 1813, il fut principal des colléges de St-Dié, d'Alençon et de Tours, se retira ensuite aux Missions-Étrangères, et devint enfin l'un des aumôniers de l'Hôtel des Invalides. L'abbé Gley publia : une *Grammaire* et un *Dictionnaire allemand et français*, Bamberg, 2 vol. in-8; *Notice sur le monument littéraire le plus ancien que l'on connaisse dans la langue des Francs*, 1809, in-4; une *Vie de Tarnowski*; *Langue et littérature des anciens Francs*, 1814, 2 vol. in-8 : ouvrage qui coûta 20 ans de recherches à l'auteur; *Histoire de notre Sauveur*, 1819, in-12; *Historia Franciæ*, 1819, in-12, et 3 petits vol. in-12; *Philosophiæ Turonensis institutiones*, 1823, 3 vol. in-12 : le premier vol. renferme une *Histoire de la Philosophie*, qui avait déjà paru l'année précédente; *Essai sur les élémens de la philosophie*, latin et franç. L'abbé Gley travailla à la *Biographie universelle*; il avait annoncé une nouvelle édition de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, un *Abrégé d'Histoire ecclésiastique*, une *Histoire de Pologne* et une *Biographie ecclésiastique* : aucun de ces ouvr. n'a été terminé. L'abbé Gley était laborieux et fécond; mais ses ouvrages sont remplis d'inexactitudes.

GNEDITSCH (NICOLAS), poète russe, mort le 15 février 1833 à Saint-Pétersbourg, s'est placé au au premier rang dans la littérature de son pays par ses *Poésies*. Gneditsch occupa de hauts emplois dans l'administration publique : il était à sa mort conseiller-d'état.

GNEISENEAU (AUGUSTE, comte NEIDHARD de), feld-maréchal de l'armée prussienne, né le 26 octobre 1760 à Schilda, entre Troppau et Leipsig, en Saxe, entra d'abord en 1782 au service du margrave d'Anspach-Baireuth, passa en Amérique au service de l'Angleterre, dans la guerre de l'indépendance, et, en 1785, lors de son retour en Europe, dans l'armée de Frédéric II de Prusse. Capitaine en 1789, il fit la campagne de Pologne de 1793 et 1794. En 1806, il était major, et défendit avec succès contre les Français la forteresse de Colberg. Cette défense le fit élever au grade de lieutenant-colonel et d'inspecteur des forteresses prussiennes. Envoyé en qualité d'agent secret de la Prusse en Angleterre, puis auprès des cours de Vienne, de Saint-Pétersbourg et de Stockolm, il contribua à cimenter la ligue européenne formée contre la France. Rentré dans l'armée prussienne en 1813, il y occupa les fonctions de major et de quartier-maître-général, et ce fut en cette qualité qu'il fut chargé de diriger la retraite des alliés après la désastreuse bataille de Lutzen; ce qu'il exécuta avec beaucoup d'habileté. Pendant l'armistice qui suivit cette lutte, il organisa la landwher prussienne, et vint enfin prendre, en qualité de chef d'état-major de Blücher, une part glorieuse à la bataille de Leipsig. Pendant la campagne des alliés en France, il se distingua dans plusieurs rencontres, ainsi qu'à la bataille de Waterloo; ce qui lui valut le gouvernement des provinces rhénanes. Il se retira en 1815 par suite du délabrement de sa santé, et devint en 1818 gouverneur de Berlin. Lors de l'insurrection polonaise, il venait d'être appelé au commandement du 4e corps d'armée qui se réunit en mars 1832 à Posen, lorsqu'une inflammation de poumons l'enleva le 27 août suivant.

GNISEL (INNOCENT), archimandrite du couvent des Grottes à Kief et protecteur des écoles de cette ville, où il m. en 1684, était né dans la Prusse polonaise, de parens luthériens. On connaît de lui *Récit abrégé des commencemens du peuple slave et du règne des premiers princes de Kief jusqu'au tzar Féodor Alexeievitsch*, imprimé à Kief en 1674, et réimprimé dix fois de 1718 à 1810. Cet ouvrage, bien que rempli d'anachronismes et copié sur les auteurs polonais, a été long temps en usage dans les écoles de la Russie, faute de meilleur livre.

GODELLE (N.), méd. en chef de l'Hôtel-Dieu de Soissons, correspondant de l'Athénée de médecine de Paris, membre de la Légion-d'Honneur, m. en novembre 1832, âgé de 27 ans, a été l'un des collaborateurs de la *Revue médicale*; le numéro de décembre 1832, page 338-370, contient de lui une *Note sur le règne du choléra à Soissons*. Il laissa inédites des *Observations de médecine clinique et d'anatomie pathologique*.

GODWIN (WILLIAM), écrivain anglais, fils d'un ministre non-conformiste de Gueswick, dans le comté de Norfolck, mort à Londres, du choléra, en septembre 1832, à 75 ans, fut élevé à Hoxton, près Londres, où était établi un collége de cette secte. Il devint ministre lui-même, et en exerça les fonctions pendant quarante ans. Ce fut en 1782 qu'il renonça à l'état ecclésiastique. Il se rendit à Londres pour s'adonner exclusivement à la littérature, quitta les opinions non-conformistes pour suivre celles des calvinistes, et publia, en 1782, 6 *Discours historiques* sur la Bible. Il passa 11 ans à recueillir des matériaux pour son *Traité de la justice politique*, ouvrage qui parut en 1793, et qui eut de la vogue. Les gouvernemens, selon Godwin, sont un mal nécessaire; mais viendra un jour où il n'en existera plus, et il regarde ce jour comme le plus beau pour l'espèce humaine. Il épousa, en 1797, la célèb. Mary Wollstone Craft, qui mourut la même année. Il se remaria, en 1801, et ouvrit ensuite une boutique de libraire à Londres. Benjamin-Constant a laissé une *Traduction* de son *Traité de la justice politique*. Les autres ouvrages de Godwin sont : *William Caleb*, roman, 1794; il y règne une désolante misanthropie; *Le Rechercheur*, réflexions sur l'éducation, les mœurs et la littérature, dans une série d'*Essais*, in-8,

1796; *Saint-Léon*, nouvelle du seizième siècle, 4 vol. in-12, 1799, 3e édition, 1816. L'auteur s'est peint dans ce roman, ce qui a donné lieu à une parodie publiée en 1800, sous ce titre : *Saint-Godwin*, par le comte Réginald de Saint-Léon ; *Antonio ;* tragédie, 1801, *Histoire de la vie et du temps de Geoffroy Chaucer*, 2 vol. in-4, 1803, 2e édition, 4 vol. in-8; 1804; *Fleet-Hood*, ou *le nouvel homme à sentimens*, 3 vol. in-12, 1805, roman également d'une couleur sombre et bizarre ; il a été traduit en français ; *Faulkner*, tragédie, 1807 ; *Vies d'Edouard et de John Philips*, neveux et élèves de Milton, in-4, 1815 ; *Mandeville*, histoire domestique du XVIIe siècle, 3 vol. in-12, 1817.

GOECKING (L.-F.-G. de), poète allemand, de l'école de Wieland, né en 1748, dans le pays d'Haberstadt, m. le 18 févr. 1828, avait commencé à se faire connaître par la publ. de l'*Almanach des Mutes* de Hambourg, en société avec Woss. Il fit paraître aussi séparém. div. morceaux de poésie lyrique, dont quelq.-uns le placèrent au rang des meilleurs auteurs de l'Allemagne en ce genre, notamm. ses *Chants de deux Amans*. Goecking s'exerça également avec succès dans l'épître didactiq. ainsi que dans le genre de l'épigramme. Dès le règne de Frédéric II, Goecking avait occupé de hauts emplois dans l'administ. publiq. ; il fut direct. de la chancellerie pendant la guerre de sept ans, devint conseiller des domaines à Magdebourg en 1786, reçut, en 1789, de Frédéric-Guillaume II, des lettres de noblesse ; fut appelé, 4 ans après, au conseil des finances à Berlin, et choisi plus tard par le duc de Courlande pour son chargé d'affaires dans cette capitale. Les événem. de la guerre firent peser sur lui, en 1806, quelq. désagrém. asses vifs qui le décidèrent à quitter Vienne pour se rendre sur les terres de la princesse de Courlande, en Silésie, et lorsqu'en 1813 les Français eurent frappé ce pays d'une contribut., il se vit exposé à de nouv. tribulat. par rapport à ses fonctions d'administrat. des biens de la même princesse de Courlande. Il obtint peu après sa retraite des affair. publiq. avec une pension du gouvernement prussien. Outre une édit. du *Voyage de Londres* (Reise nach London) de Bretschneider, Berlin, 1817, in-8, on doit à Goecking : *Plan zu einer erziehungsanstalt fur junge frauenzimmer* (Plan d'une institut. de jeunes demoiselles), Francfort, 1783, in-8 ; *Recueil de Fables* (Gedichte), 3 part. in-8, Ebend., 1780-82 ; — nouv. recueil en 4 part. avec grav., ibid., 1821, grand in-8 ; *Lierde zweyer Liebenden* (Chants des deux Amans), Leipsig, 1799 ; 3e édit., 1819, in-8 ; *Essai satiriq. en prose* (pros. Schriften), prem. part., Hambourg et Francfort, 1784, in-8 ; *Epigrammes* (Sinngedichte) 2 part. in-8, Nordhausen, 1772 ; — 2e rec., Leipsig, in-8, S. D. ; — 3e rec., ibid., 1778, in-8 ; *Charaden und Logogryphen*, Francfort, 1817, in-8 ; *Vie* (Leben) *de D.-A.-J. Le Bouthillier de Rancé*, etc., Berlin, 1820, 2 part. in-8 ; *Vie de Fr. Nicolaï*, ib., 1820, in-8.

GOETHE (JEAN-WOLFGANG de), patriarche de la littérature germanique, né à Francfort-sur-le-Mein le 28 août 1749, d'un jurisconsulte, mort à Weimar le 22 mars 1832, reçut l'éducation la plus favorable au développement des talens dont la nature l'avait richement doué. Après avoir étudié le droit à Leipsig, et reçu le bonnet de docteur à Strasbourg, il s'établit, en 1761, à Wetzlar, siége de la chambre impériale. Il y publia l'ouvr. si connu *Die leiden des jungen Werthers* (les *Souffrances* du jeune Werther, et non les *Passions*, comme on l'a d'abord improprement traduit), dont une aventure tragiq. passée sous ses yeux lui avait fourni le sujet. Plus d'un suicide fut un triste hommage rendu au jeune auteur. Recherché par tout ce que l'Allemagne comptait d'hommes distingués, Goethe trouva bientôt dans le jeune prince Charles-Auguste de Saxe-Weimar un ami, plus encore qu'un protecteur. Il voyagea avec ce prince en Allemagne et en Suisse, et fut, à son retour, en 1782, nommé conseiller privé et président de la chambre ducale de Weimar. En 1786, il obtint la permission qu'il avait ardemment désirée de visiter l'Italie ; et, après l'avoir parcourue et avoir fait quelq. séj. en Sicile, il s'établit à Rome, où il se livra à l'étude des antiquités ; il ne revint à Weimar qu'après 3 ans d'absence. Cette ville était déjà surnommée l'Athènes de l'Allemagne. Une rare réunion d'hommes célèbres y brillait alors, et parmi eux Wieland, Herder, Schiller et Goethe. Ce dernier surtout peut être cité parmi le petit nombre d'écrivains heureux dont la personne et les talens ont toujours été appréciés par leurs contemporains. Napoléon, lors de son séjour à Erfurt, désira voir Goethe ; et, après un entretien long et animé, l'empereur détacha de sa boutonnière la croix de la Lég.-d'Hon., et la plaça sur le sein de cet homme honorable. « Goethe pourrait à lui seul, dit madame de Staël, représenter la littérat. allemande tout entière : non qu'il n'y ait d'autres écrivains supérieurs sous quelq. rapports ; mais seul il réunit tout ce qui distingue l'esprit allemand, et nul n'est aussi remarquable par un genre d'imagination dont les Italiens, les Anglais et les Français ne peuvent réclamer aucune part. On trouve en lui une grande profondeur d'idées, la grâce qui naît de l'imagination, une sensibilité parfois fantastique, mais par cela même plus faite pour intéresseer des lecteurs qui cherchent dans les livres de quoi varier leur existence monotone, et veulent que la poésie leur tienne lieu d'événemens véritables. L'influence de cet auteur est extraordinaire, et l'admiration pour Goethe est une espèce de confrérie, dont les mots de ralliement servent à faire connaître les adeptes les uns des autres. Quand les étrangers veulent aussi l'admirer, ils sont rejetés avec dédain, si quelques restrictions laissent supposer qu'ils se sont permis d'examiner des ouvrages qui gagnent cependant beaucoup à l'examen. Un tel homme ne peut exciter un tel fanatisme sans avoir de grandes facultés pour le bien et pour le mal. » Le génie de Goethe embrassa toutes les parties de la littérature, les sciences physiques, l'histoire naturelle, les beaux-arts, et cet auteur publia des ouvrages en tout genre, tels que chansons, ballades, poëmes épiques, tragédies, opéras, comédies, proverbes, romans, etc., parmi lesquels on remarque : *les Souffrances du jeune Werther* (*Die Leiden des jungen Werthers*) Wetzlar, 1771, 1 vol. in-12. Ce roman a été imprimé dans toutes les langues de l'Europe : Aubry, Dejaure, Sevelinges et Labédoyère en ont donné des *Traductions* françaises. *Les annéesd'apprentissage de Guillaume Meister* (*Wilhelm Meisters Lehrjarhre*) imité plutôt que traduit par Sévelinges : il a été publié en français par Théodore Toussenel. Les *Affinités électives*, ouvrage traduit par le même, Paris, 1802, 3 vol. in-12 ; et par MM. Raymond, Serieys, Godailh, Manget et Depping, Paris, 1810, 3 vol. in-12. Le même ouvrage a paru en français sous ce titre *Ottilie* ou *le Pouvoir de la sympathie*, par Breton, Paris, 1810, 2 vol. in-12. Parmi ses pièces de théâtre, on doit citer : *Goetz de Berlichengen*, ou le *Chevalier à la main de fer* ; *Faust* ; *Iphigénie en Tauride* ; *le Tasse* ; *la Fille naturelle* ; *Clavijo*, drame dont Beaumarchais est le héros ; *Stella* ; *le comte d'Egmont*, etc. Il a aussi traduit les deux tragédies de Voltaire, *Mahomet* et *Tancrède*. Son poëme épique *Hermann et Dorothée* a été publié en français par Bitaubé, et plus heureusement depuis par le baron de Humboldt, frère aîné du voyag. de ce nom. Boulard en a donné aussi une traduction interlinéaire au dessous du texte. Goethe a fait paraître les *Mémoires* de sa vie, intitulés d'une manière bien caractéristique, *Poésie et vérité* (*Dichtung und warheit*) ; ouvrage traduit d'une manière incomplète par Aubert de Vitry, 1823, 2 vol. in-8. Les *Œuvres complètes de Goethe* ont été publiées

par livraisons à Tubingen en 1806, et ses *OEuvres dramatiques* ont été traduites par MM. Stapfer, Cavagnac et Margueré; précédées d'une notice biographique, et littéraire sur Goethe, par Albert S.....r. (Stapfer), Paris, 1821-25, 4 vol. in-8. Les restes de Goethe ont été déposés auprès de ceux de Schiller.

GOHIER (Louis-Jérôme), membre du directoire exécutif, né à Semblancay, en 1746, mort à Paris le 29 mai 1830, étudia au collége des jésuites à Tours, et fut reçu au parlement de Bretagne. Ce corps lui donna une marque de la confiance qu'il avait en ses talens, en le chargeant de défendre la liberté des élections des députés qu'il envoyait à la cour. Lorsgue Brienne entreprit d'établir sa cour plénière sur les débris des parlemens, Gohier fut encore chargé de rédiger les *Mémoires* présentés au roi au nom de la commission intermédiaire, et les protestations de la Bretagne. En 1786 le tiers-état, cherchant à se faire exempter des fouages extraordinaires, donna à Gohier sa procuration pour réclamer contre cette imposition. Gohier fut, en 1789, adjoint pour les élections des membres qui devaient composer les états-généraux. Bientôt on le nomma membre supérieur de la cour provisoire de la Bretagne. Député à l'assemblée législative, en 1791, il proposa des mesures révolutionnaires, et termina sa carrière législative par un rapport sur les papiers trouvés dans les bureaux de la liste civile. Il remplit ensuite successivement les fonctions de secrétaire-général du ministère de la justice, de ministre de ce département (1793), de président d'un des tribunaux civils de Paris, de président du tribunal criminel de la Seine (1799), de président du tribunal de cassation, et enfin de directeur (1799). Ce furent les soldats de Bonaparte qui le congédièrent. Il se retira dans la vallée de Montmorenci, d'où il ne sortit que dans le mois de thermidor an X. Jusqu'alors il avait été entièrement favorable aux jacobins. Après sa chute, il accepta de Bonaparte la place de consul-général de France en Hollande, où il resta jusqu'à la réunion de ce pays à la France. Nommé ensuite consul-général aux États-Unis, il ne put se rendre à son poste à cause de l'affaiblissement de sa santé. Il alla retrouver sa retraite d'Eaubonne, qu'il ne quitta que pour venir terminer sa carrière à Paris. D'après son vœu, son corps n'a point été présenté à l'église. On lui attribue une petite pièce intitulée le *Couronnement d'un roi*, représentée au théâtre de Rennes en 1775, à l'époque de l'avénement de Louis XVI au trône. On lui attribue aussi la *Mort de César* de Voltaire, avec un autre dénouement. Gohier a enfin publié des *Mémoires* dans lesquels on voit qu'il ne pardonne point à Bonaparte d'avoir renversé les directeurs.

GOLOVINE (Michel-Eusebevitsch), élève de Léonard Euler, m. à Saint-Pétersbourg en 1790, a composé en russe une *Trigonométrie plane et sphérique*, Saint-Pétersbourg, 1789, et un gr. nombre de pages du *Journal* de l'acad. des sciences de cette ville, à laquelle il était agrégé. Il a traduit aussi en russe *l'Eunuque* de Térence, ibid., 1774.

GORGES-LEGRAND (Henri de), membre du sénat belge, l'un des plus grands et des plus riches industriels de la Belgique, né en France près le Quesnoy (Nord), mort du choléra le 24 août 1832, à Saint-Ghislain près Mons, s'établit en Belgique, où il employait des milliers d'ouvriers à l'exploitation de ses vastes mines. Il créa une ville nouvelle de 500 maisons; chaque ménage de ses ouvriers y possédait son habitation, son jardin; l'établissement du grand Hornu, fondé sous une heureuse inspiration, devait être encore augmenté de 300 maisons.

GOSSE (E.), hommes de lettres, né à Toulon, où il mourut en février 1834, vint à Paris, où il publia des ouvrages dramatiques, des romans et des fables. Nous citerons ses principaux titres littéraires: *l'Epreuve par ressemblance*, comédie, in-8, 1799; *les Amans vendéens*, roman en 4 vol. in-12, 1800. L'auteur y a peint les mœurs locales; *Gasparin, ou le héros provençal*, roman éroti-comique, 2 vol. in-8; 1800; *Le Nouveau débarqué*, comédie, in-8, 1801; en société avec MM. Étienne et Morel; *Quel est le plus ridicule? ou la gravure en action*, folie-vaudeville, in-8, 1801; avec M. Étienne: *Pont-de-Veyle, ou le bonnet de docteur*, in-8, 1802; *Exposition des principes de l'université*, relativement à l'éducation, in-8; *l'Auteur dans son ménage*, opéra-comique, in-8; *l'Esclave*, opéra-comique, in-8; *le Médisant*, comédie en 3 actes et en vers, in-8, 1816. Cette pièce, jouée au premier Théâtre-Français, est de tous les ouvrages dramatiques de l'auteur, celui qui a obtenu le plus de succès; *Le Susceptible par honneur*, comédie en 3 actes et en vers, 1818; *les Femmes politiques*, comédie en vers, jouée d'abord en 3 actes, et remise en 1 acte, en 1819; *Fables*, 1 vol. in-12, 1818, recueil d'apologues politiques qui n'a pas dû tout son succès aux circonstances; *Proverbes dramatiques*, 2 vol. in-8; *le Flatteur*, comédie en 5 actes et en vers, qui échoua au premier Théâtre-Français, en 1820. Gosse fut un des coopérateurs du journal littéraire, intitulé le *Miroir*, et il rédigea aussi la *Pandore*.

GOSSEC (François-Joseph), membre de l'Institut (acad. des beaux-arts), né en 1733, à Vergnies, village de Hainaut, entra à sept ans comme enfant de chœur à la cathédrale d'Anvers, où il reçut sa prem. instruct. musicale, et quitta cette ville en 1751 pour venir s'établir à Paris. Il y fonda en 1770 le concert des amateurs qui, pendant 10 années, eut un brillant succès, et il dirigea aussi quelque temps le concert spirituel (1773-77) avec deux autres compositeurs, Gavinis et Leduc l'aîné, dont on trouve le nom associé au sien sur le titre de plus. œuvres de *Symphonies* peu goûtés maintenant. A la même époque, Gossec était directeur de la musique du prince de Condé. On lui confia en 1784 l'organisation de l'école royale de chant fondée par M. de Breteuil, et qui est devenue le noyau du Conservatoire de Musique de Paris. A l'époque de la révolution, il devint maître de musique de la garde nationale. Il eut en 1795, avec Méhul et Cherubini, l'inspection du Conservatoire définitivem. organisé: depuis lors, et jusqu'à sa 81e année, il professa la composition avec autant de zèle que de succès. Ce nestor de la musique française m. à Passy le 17 février 1829. M. Castil-Blase, qui a donné une *Notice* sur Gossec dans le feuilleton du *Journal des Débats* du 3 mars, y apprécie avec autant d'indépendance que de sagacité les travaux de ce compositeur. Là aussi les curieux trouveront l'indication de ses œuvres dramatiq., ainsi que les détails fort connus de l'improvisation du beau motet à 3 voix: *O salutaris hostia!* Outre ce morceau, les chœurs d'*Athalie*, quelq. *Quatuor* et *Symphonies*, la *Messe des Morts* gravée en 1760, les solféges pour les méthodes du Conservatoire, sont les seules des compositions de Gossec qui perpétueront le souvenir de ses connaissances musicales et de son talent.

GOTTWALD (Joseph), organiste à la cathédrale de Breslau, né le 6 août 1754 à Wilhelmstadt, dans le comté de Glatz, où son père possédait un moulin, mort le 2 juin 1832, entra comme soprano dans l'église des Dominicains, et 3 années après devint organiste de cette église. Il fut nommé en 1783, organiste en chef aux églises réunies de la Cathédrale et de la Croix. Gottwald s'était rendu célèbre par son admirable exécution.

GOURDON (le comte de), vice-amiral, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, membre de la Légion-d'Honneur, commandait un vaisseau en 1801, et fut élevé, en 1806, au grade de contre-amiral. Il adhéra, en 1814, au rétablissement des Bourbons, et reçut presque aussitôt le titre de comte, avec le commandement de la marine de

Rochefort. Il fut nommé, en 1816, commandant de la marine de Brest, puis vice-amiral et directeur-général des dépôts des cartes et plans de la marine, emploi qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 27 juin 1833.

GOURGES (le vicomte de), ancien maire de Bordeaux, officier de la Lég.-d'Hon., mort au château de Lungon (Gironde), le 1er novembre 1832, âgé d'environ 60 ans., avait embrassé de bonne heure la carrière militaire. Il émigra au commencement de la révolution. Au retour du roi, en 1814, il reçut la croix de Saint-Louis. Il fut créé ensuite chevalier, puis officier de la Légion-d'Honneur. Nommé maire de Bordeaux, en 1816, il en remplit les fonctions pendant huit années, présida en novembre 1821 l'un des colléges électoraux de cette ville, fut alors élu député par le collége départemental de la Gironde, et réélu en mars 1824 par le même collége. De Gourges a constamment siégé au côté droit, appuyant, sinon à la tribune, au moins par son vote, le parti de la restauration. Depuis 1827, il était entré dans la vie privée.

GOUVION-SAINT-CYR (Louis, comte), maréchal de France, né à Toul le 13 avril 1764, mort aux îles d'Hières, le 17 mars 1830, se livra à la peinture par nécessité, et fit de bonne heure un voyage en Italie. De retour en France, il végéta jusqu'en 1792, qu'il s'enrôla comme simple volontaire. Dès l'année suivante il était adjudant-général à l'armée de la Moselle. Dans une circonstance difficile il sauva un corps d'armée, composé de jeunes soldats qui n'avaient point encore été au feu, et qui étaient vivement poursuivis. Après avoir passé à l'armée des Pyrénées, en qualité de général de brigade, et avoir chassé, le 14 septembre 1785, les Piémontais de la Maurienne, il revint en 1795 à l'armée du Rhin-et-Moselle avec la grade de général de division. Ce fut lui qui reprit la ville de Deux-Ponts sur les soldats de Clerfayt. Il commanda aussi l'attaque du centre au blocus de Mayence. Les lignes de l'armée française ayant été considérablement affaiblies par Pichegru, qui dès cette époque était dévoué à la cause des Bourbons, les Autrichiens attaquèrent nos troupes, et Gouvion-Saint-Cyr fut contraint de se retirer; mais ce mouvement fut exécuté avec tant d'art que les ennemis perdaient plus de soldats que les Français. Gouvion, après s'être distingué sous les ordres de Moreau, fut chargé du commandement de l'armée d'Italie, dans laquelle il succédait à Masséna. En 1798, il commandait à Rome; mais le Directoire le destitua en 1799. Cependant il commanda l'aile droite de l'armée française à la bataille de Novi (15 août); le 16 octobre il attaqua à Bosco, Govi et Novi, avec 5,000 hommes sans cavalerie et sans canons, l'Autrichien Karacksay bien supérieur en nombre et en forces militaires : il le rejeta au-delà d'Acqui, et lui prit 1,500 hommes avec 7 pièces de canon. Le 15 décembre, Gouvion, chargé de la défense du territoire ligurien, force la population à l'obéissance, et, pour ramener ses soldats au devoir, il les harangue à la manière des anciens. Pressé par les Autrichiens, il profite du repentir des troupes, et les lance sur le général Klenau, qui, malgré sa supériorité numérique et la protection d'une escadre anglo-russe, se fait battre, et laisse Gènes au pouvoir des Français. Après avoir repoussé les Autrichiens au de là de Marga, en 1800, il passa comme général de division à l'armée du Rhin, commandée par Moreau, commanda le centre de cette armée, s'empara de Fribourg, et contribua puissamment à la victoire de Hohenlinden. Alors le premier consul le nomma conseiller-d'état, et l'envoya en Espagne, où il succéda à Lucien Bonaparte comme ambassadeur. Rappelé de ce poste, Gouvion prit le commandement de l'armée d'occupation qui envahit les états de Naples, où il resta jusqu'en 1805. Vers la fin de cette année, il entra à Venise en vertu de la capitulation d'Austerlitz, après avoir fait prisonnier un un corps de 6,000 Autrichiens. Bonaparte l'avait nommé grand-officier de la Légion-d'Honneur et colonel-général des cuirassiers. Il marcha bientôt, sous les ordres de Masséna et avec Joseph Bonaparte, contre le royaume de Naples, que les Français envahirent de nouveau (30 mars 1806). Après avoir fait les campagnes de Prusse et de Pologne, et avoir été gouverneur de Varsovie, il fut envoyé en 1808 à l'armée d'Espagne : un mois d'attaque et 17 jours de tranchée ouverte suffirent à Gouvion pour s'emparer de Roses (décembre 1808). Plusieurs villes, Girone, Saint-Félix, Equixola, Palamos, etc., tombèrent en son pouvoir à la suite de plusieurs combats. Désigné en 1812 pour faire partie de l'expédition de Russie, il commanda les Bavarois, avec lesquels, le 18 du mois d'août, il gagna la bataille de Polotsk sur la Duna. Ce succès, un des plus brillans que les Français aient obtenus sur les Russes, valut à Gouvion le bâton de maréchal, qui lui fut donné le 27. Vers le milieu d'octobre, Gouvion fut blessé dangereusement; rétabli de sa blessure, il combattit à Dresde. Obligé de capituler après avoir tenté d'effectuer sa retraite sur la France, il vit le prince Schwartzemberg refuser de ratifier cette convention, et 23,000 Français, dont 33 généraux, furent prisonniers. Rentré dans sa patrie après la première restauration, il fut créé commandeur de St-Louis et membre de la chambre des pairs. Pendant les cent-jours, il ne prit aucune part au gouvernement, et fut, après la seconde restauration, nommé ministre de la guerre le 9 juillet 1815 : le 26 septembre il remit ce portefeuille au duc de Feltre, fut ensuite ministre d'état et membre du conseil privé, grand'-croix de l'ordre de Saint-Louis et gouverneur de la 5e division militaire. Nommé ministre de la marine le 23 juin 1817, il fut rappelé au ministère de la guerre après la retraite de Clarke, et y resta jusqu'en 1819. C'est ce ministre qui introduisit dans les régimens des cours d'enseignement mutuel; c'est encore lui qui présenta le 10 mars 1818, une loi relative au nouveau mode de recrutement de l'armée, dont les principales dispositions furent modifiées par celle du 9 juin 1824, et qui remplaça défitivem. la loi du 21 mars 1832. La loi sur les élections faite sous le ministère de Decazes ayant paru donner trop d'ascendant au parti démocratique, il fut décidé qu'on la changerait; alors Gouvion se retira. Il était allé aux îles d'Hières pour rétablir sa santé; il y mourut sans avoir accepté les secours de la religion. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr avait composé des *Mémoires sur sa vie*, ouvrage curieux, et qui jette un grand jour sur l'histoire de cette époque.

GOWER (Richard-Hall), l'un des hommes à qui l'Angleterre doit plusieurs des progrès qu'elle a faits depuis 50 ans dans l'art des constructions navales, naquit dans le comté d'Essen, servit sa patrie avec zèle et talent, et se vit néanmoins l'objet d'attaques injustes de la part de ses adversaires, et du dédain du gouvernement. Il mourut en 1832, après avoir consigné le fruit de sa longue et pénible expérience dans quelques ouvrages très-estimés.

GRANDIDIER (N.), prêtre, se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle et de la minéralogie. C'est ainsi qu'il se forma une collection précieuse de plantes et de minéraux, qu'il légua en mourant à l'académie des sciences de Strasbourg. Ce savant, aussi profond qu'aimable et vertueux, fut enlevé dans le cours de 1833.

GRANT (Charles), membre de la chambre des communes et président du conseil de la compagnie des Indes orientales, né en Écosse l'an 1746, mort à Londres, en 1833, fut nommé en 1787, par Cornwallis, président de la division du commerce à Calcutta; mais, sa santé s'étant affaiblie, il revint en 1790, et fut quatre ans après l'un des directeurs de la compagnie : il en devint vice-président et prési-

dent pendant près de six ans. Nommé en 1802 membre de la chambre des communes, il y siégea jusqu'en 1819. Grant fonda plus de 150 écoles primaires dans les montagnes d'Écosse; il faisait partie de toutes les sociétés pour l'affranchissement des Noirs, pour la propagation de la religion chrétienne dans les Indes, la distribution de la bible aux pauvres, etc. On n'a de lui qu'un ouvrage : *Observations on the state of society among the asiatic subjects of great Britain*, imprimé en 1797 aux frais et pour l'usage de la chambre des communes.

GRAPPIN (Dom), doyen du chapitre de la métropole de Besançon, ecclésiast. aussi remarquable par sa science que par sa piété, mort en novembre 1833, dans cette ville, à 97 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages estimés. Il était en même temps doyen de l'académie de Besançon.

GRASSI (Giuseppe), membre de l'académie de Turin et ancien rédacteur de la *Gazette piémontaise*, mort à 56 ans, dans les premiers jours de février 1833, est auteur d'un ouvrage sur les *Synonymes* qui eut un grand nombre d'éditions en Italie. Ses ouvrages ont eu également beaucoup de succès. Il préparait depuis long-temps un grand *Dictionnaire sur l'art militaire*, auquel il ne put mettre la dernière main, mais qui sera terminé par une commission spéciale choisie par l'acad. de Turin.

GRAZZINI (Antoine-François), que les biographes désignent aussi sous le surnom de *Lasca*, eut pour coopérateurs dans l'établissement de l'académie de La Crusca (1582) Bern. Canigiani, J.-B. Deli et Battista de Rossi. Les réglemens furent dressés par Léon. Salviati (*Voy.* ce nom).

GRÈCE (La), page 1322, 2e col., ligne 40, au renvoi *substituez : Voy.* Turquie, article où l'on a placé un précis sommaire de l'empire d'Orient.

GRÉGOIRE VII, ligne 12, *lisez :* Philippe Ier. — Grégoire xi, ligne 6, *lisez :* Urbain V.

GRÉGOIRE (le comte Henri), né à Vébo près Lunéville, le 4 avril 1750, mort le 23 mai 1831, fut professeur au collége de Pont-à-Mousson, puis curé de la paroisse d'Embermesnil. Député aux états-généraux par le bailliage de Nanci, il passa l'un des premiers au tiers-état. A l'époque du renvoi de Necker, et de la prise de la Bastille, on le vit s'opposer ouvertement à la cour. Le 23 octob. 1789, il monta à la tribune pour soutenir que les biens ecclésiastiques, dont le clergé n'était que dépositaire, selon lui, appartenaient non à la nation, mais aux donateurs, et pour demander que les dîmes fussent remplacées par des fonds de terre, et que les cures fussent dotées toutes également. Dans la discussion sur *les droits de l'homme*, il parla pour faire décréter qu'ils tirent de Dieu leur origine, et qu'ils impliquent des devoirs réciproques. Bientôt parut la constitution civile du clergé, à laquelle, le premier de tout son ordre, il prêta serment, et il fut élu évêque du département de Loir-et-Cher. Après le retour de Varennes, il insista pour faire mettre Louis XVI en jugement, demandant, avec sept de ses collègues seulement, la convocation immédiate d'une convention. Appelé à l'assemblée législative et ensuite à la convention par le département de Loir-et-Cher, il réclama, le 22 septembre 1792, l'abolition de la royauté, proposée d'abord par Collot-d'Herbois. « Les rois, dit-il, sont dans l'ordre moral ce que sont les monstres dans l'ordre physique. » Le 15 novemb., il demanda la mise en jugement de Louis XVI, et parla pour l'abolition de la peine de mort, voulant que le roi en profitât, s'il était condamné. Il est vrai qu'il écrivit ensuite du département du Mont-Blanc, où il avait été envoyé commissaire avec trois de ses collègues pour exprimer le vœu « que ce roi parj. fût condamné sans appel au peuple »; mais il ne consentit à la lettre, qu'après en avoir fait effacer les mots « à la mort ». Sous l'empire il fit partie du sénat, fut nommé comte, commandant de la Légion-d'Honneur, membre de l'institut, du Bureau des longitudes et du Conservatoire des arts et métiers, qui avaient été établis sur sa proposition. Dans le sénat, on le vit allier une sorte d'indépendance avec sa dignité. *Les Ruines de Port-Royal*, où respirait cette indépendance, ayant déplu à l'empereur, il reçut défense de paraître aux Tuileries le jour de l'an. En 1814, il se montra un des plus ardens à provoquer la déchéance de l'empereur, et, en 1815, il s'inscrivit négativement contre son rétablissement. En 1819, le département de l'Isère l'ayant élu député, la majorité de la chambre vota son exclusion comme régicide et comme indigne. Quant à sa conduite comme évêque constitutionnel, lorsque Gobet vint avec plusieurs de ses collègues déclarer qu'il n'avait jamais été qu'un charlatan, et qu'il renonçait à ses fonctions, Grégoire condamna leur conduite, et fut dès lors l'âme de cette église constitutionnelle, qu'il s'efforça de faire sortir de l'anéantissement où elle était tombée pendant la terreur. Au commencement de 1795 eut lieu à Paris le congrès dit des évêques réunis, composé de Royer, Sorine, Desbois et Grégoire. Celui-ci fit la visite de son diocèse en 1796, se trouva au concile dit national, ouvert à Paris le 15 août, et où fut prêté le serment de haîne à la royauté. Chargé du *Discours d'ouverture*, il profita de la circonstance pour professer de nouveau ses opinions sur la souveraineté du peuple. Le 18 oct. 1801, il donna au pape la démission de son siége, tout en soutenant la légitimité de son titre; ce qu'il ne cessa de faire depuis. L'archevêque de Paris, n'ayant pas obtenu de lui la rétractation de ses principes constitutionnels, défendit à tous les prêtres de son diocèse de lui administrer les derniers sacremens et d'assister à ses obsèques. Toutefois l'abbé Guillon prit sur lui de lui donner l'extrême-onction. Le gouvernement, de son côté, fit ouvrir les portes de l'église, et quelques ecclésiastiques récitèrent sur le corps du défunt les prières d'usage. Grégoire avait des connaissances étendues, des mœurs austères, un caractère opiniâtre, de l'attachem. pour la religion, comme il la comprenait. Défenseur des juifs et des Noirs, il chercha, dans plusieurs écrits, à les faire mettre sur le pied de l'égalité avec le reste des populations. En politique, il se signala par un esprit d'indépendance qui allait droit à la république. Voici ses principaux ouvrages : *Éloge de la poésie*, discours prononcé à Nanci, 1773; *Essai sur la régénération morale, physique et politique des juifs*, couronné à Metz, 1789; *Mémoire en faveur des gens du sang-mêlé de Saint-Domingue*, etc., 1789; *Motion en faveur des juifs, et sur l'admission de leurs députés à la barre nationale; Légitimité du serment civique exigé des fonctionnaires ecclésiastiques; Essais historiques et patriotiques sur les arbres de la liberté;* nombre d'ouvrages et de brochures sur l'eglise constitutionnelle; *les Ruines de Port-Royal*, dont la vente fut interdite; *De la littérature des Nègres, Recherches sur leurs facultés intellectuelles et morales; De la domesticité chez les peuples anciens et modernes; Histoire des sectes religieuses qui, depuis le commencem. du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle, sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les quatre parties du monde*, 6 vol. in 8, ouvrage rédigé avec trop peu de goût et de méthode, qui n'est point achevé; *Chronique religieuse*, 6 vol. in-8; *Recueil de lettres encycliques; Annales de la religion* (Journal constitutionnel), 18 vol. in-8.

GRENIER (Paul, comte), lieutenant-général, grand-officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Louis, né à Sarrelouis le 27 janvier 1768 d'un huissier sans fortune, mort à Morembert près Gray le 18 avril 1827, s'enrôla dès l'âge de 16 ans comme simple soldat, et fut nommé général de division le 16 octobre 1794, avancement rapide qu'il dut tant aux circonstances qu'à son courage extraordinaire. L'année suivante, il commandait la tête du pont de Neuwied. A la paix, il fut nommé in-

specteur-général d'infanterie, et, en 1807, gouverneur de Mantoue, grand-officier de la Légion-d'Honneur, et comte de l'empire. L'une de ses plus belles campagnes est celle de 1809 en Italie. A l'époque où le gouvernement impérial s'écroula, Grenier ramena en France les troupes françaises qui étaient en Italie, fut un des premiers officiers décorés de la croix de Saint-Louis, et reçut le titre d'inspecteur-général d'infanterie à Toulon et à Marseille. Pendant les cent-jours, le département de la Moselle le nomma membre de la chambre des représentans, dont il devint vice-président. Après la bataille de Waterloo, il fit partie de la commission chargée de se concerter avec la chambre des pairs pour aviser aux mesures de salut public réclamées par les circonstances, et, lorsque Bonaparte eut abdiqué, il fut membre du gouvernement provisoire. Dès-lors Grenier resta sans emploi; mais, en 1818, il fut appelé de nouveau à la chambre des députés. C'était un des généraux les plus distingués des armées républicaines et impériales.

GRENVILLE (WILLIAM WYND'HAM, lord), ancien orateur de la chambre des comm., secrét.-d'état et premier lord de la trésorerie, né le 25 octobre 1759, mort à Dropmore, en février 1834, fut élevé à Eton et à Oxford, quitta l'université pour aller à Londres étudier les lois, puis abandonna cette étude pour la politique. En 1782, il accompagna le marquis de Buckingham en Irlande, et, son cousin William Pitt ayant pris les rênes de l'etat, il fut nommé payeur-général de l'armée. Élu, peu de temps après, membre de la chambre des comm., dès les premières séances, ses *Discours* sur le bill de l'Inde, sur les affaires d'Irlande, le traité avec la France, l'acte d'*impeachment* contre Hastings, etc., le placèrent parmi les premiers orateurs. Depuis 1789 jusqu'en 1791, il fut successivement élu orateur de la chambre des communes, nommé secrétaire-d'état de l'intérieur, et enfin secrétaire-d'état des affaires étrangères, emploi qu'il conserva jusqu'en 1811, avec celui d'auditeur de l'échiquier. Dès 1791, il avait reçu le titre de pair. Il pensa à faire intervenir son gouvernement entre la Porte et la Russie, pour s'opposer aux conquêtes de celle-ci; mais, la majorité ne l'ayant pas secondé, il abandonna son projet. A l'époque de la révolution française, il pencha d'abord pour une exacte neutralité; mais, à dater du 14 fév. 1794, il prononça plusieurs *Discours*: 1° sur la nécessité de la guerre; 2° en faveur de l'alliance conclue avec la Prusse; 3° sur la levée des corps d'émigrés français; 4° sur la suspension de la loi d'*habeas corpus*. Dans un conseil-d'état tenu en juin 1795, au sujet des négociations qui devaient s'ouvrir à Lille, il ne put faire triompher son opinion, qui tendait à la paix. En 1799, il parla pour la réunion de l'Irlande, et, vers le même temps, il proposa le fameux *alien-bill* qui accordait aux ministres le pouvoir d'admettre en Angleterre ou d'en repousser les étrangers. Le premier consul, Bonaparte, ayant fait des ouvertures de paix au gouvernement britannique en 1800, lord Grenville, en répondant que celui de France n'offrait pas une garantie suffisante, laissa échapper cette phrase: « Que l'on ne prétendait pas prescrire aux Français la forme de leur gouvernement. » En parlant, le 19 juillet, du gouvernement consulaire, il le représenta comme un événement qui avait trompé tous les calculs. En 1801, il attribua au gouvernement français la rupture des négociations en Égypte; et, le 3 juin suivant, ayant donné sa démission du département des affaires étrangères, elle fut acceptée. La même année, il sema l'alarme au parlement relativement à la paix qui venait d'être conclue avec la France; il parla de mesures vigoureuses pour sauver son pays d'une ruine totale; se plaignit qu'on eût sacrifié, dans le traité d'Amiens, le stathouder de Hollande et le roi de Sardaigne, les plus fidèles alliés de l'Angleterre; reprocha à la cour de Vienne de manquer à ses engagemens, et finit par proposer Pitt comme le seul homme qui pût sauver son pays. Le 20 juin 1803, il vota un système de défense qu'il regardait comme plus honorable et plus sûr que celui adopté par le ministère. En 1805, il fit valoir les moyens des catholiques d'Irlande, dont il avait présenté la pétition à la chambre des pairs. Dans toutes les discussions parlementaires, il se montrait opposé au ministère. En 1806, lord Grenville fut premier lord de la trésorerie et président du conseil. Quand il eut cessé de l'être, il conserva toujours une haute influence dans le parlement. Lors de la discussion sur la suspension de l'*habeas corpus*, qui eut lieu en mars 1817, lord Grenville appuya son opinion sur l'existence de sociétés organisées dans un but qui ne différait pas de celui des anciens républicains de France. Grenville avait été élu chancelier d'Oxford en 1810, et il avait épousé, en 1792, Anne Pitt, seule fille de lord Camelford, dont elle devint héritière. Il a publié: *Discours sur le bill de régence*, 1789, 1801, in 8; *Discours sur la motion du duc de Bedford pour le renvoi du ministère*, 22 mars 1798, in 8; *Discours sur la motion d'une adresse approuvant la convention avec la Russie*, 1803, in-8; *Lettres écrites par le comte de Chatam à son neveu Thomas Pitt, depuis lord Camelford, alors à Cambridge*, 1804, in-8; *Nouveau plan de finances présenté au parlement, avec des tables*, 1806, in-8; *Lettre au comte de Fingal*, 1810. Grenville, en mourant, à l'âge de 74 ans, ne laissa point d'héritier.

GRIMALDI (JOSEPH-MARIE), archevêque de Verceil en Piémont, né à Moncalier le 3 janvier 1753, m. à Turin le 1er janv. 1830, fut sacré évêque de Pignerol le 6 août 1787, mais donna en 1803 sa démission sur la demande du pape, lorsque l'on fit une nouvelle délimitation des diocèses du Piémont. Peu après, il fut transféré à Ivrée, où il resta jusqu'en 1817, époque où l'on rétablit les églises du Piémont, et où il fut nommé au siége de Verceil, qui fut érigé en archevêché. En 1811, il assista au concile de Pavie, fit partie de la commission chargée de répondre au message impérial, et vota toujours avec la majorité des évêques.

GRINDAL (EDM.), dernière ligne, *lisez*: du du collége du Christ.

GROMÉTI, maréchal-de-camp, commandant de la Légion-d'Honneur, mort à Paris le 30 octob. 1831, était entré au service en 1792, dans les bataillons du Var. Capitaine d'infanterie à l'armée du Rhin, en 1800, ce fut lui qui, au passage du Rhin par le général Moreau, traversa le fleuve à la tête d'une compagnie de 90 nageurs. Chef de bataillon au siége de Lubeck, il fut commandé pour livrer l'assaut, à la tête de son bataillon, aux ouvrages avancés de la place: ses tambours étant tous tués ou blessés par un coup de mitraille, il prit la caisse de l'un d'eux, battit la charge, et entra le premier dans les retranchemens. Napoléon le nomma colonel au 41e de ligne, en 1811, et l'appela en 1813 au commandement d'un des régimens de sa garde. Gروméti fut mis en non-activité après le licenciement de l'armée de la Loire avec le grade de colonel. En 1819, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr chargea le général Grométi de la formation de la légion *bis* du Nord, devenue peu après le 29e régiment, au sein duquel se forma, à ce qu'il paraît, la conspiration de Belfort à la fin de 1820. Cette affaire entraîna sa disgrâce jusqu'à la révolution de juillet, époque où il reprit du service avec son ancien grade.

GRUNDLER (LOUIS-SÉBASTIEN), comte, maréchal-de-camp, commandant la subdivis. de l'Aube, grand-officier de la Légion-d'Honneur, né à Paris le 20 juillet 1774, entra au service comme sous-lieutenant, en septembre 1792, dans un bataillon de la Seine. Nommé capitaine, il se distingua le 24 mars 1799 à l'armée du Danube, sous les ordres de Jourdan, en chargeant avec beaucoup d'intrépi-

dité, à la tête de deux compagnies du 8ᵉ de ligne, sur les hulans autrichiens de Meerfeld; il reprit sur eux deux pièces de canon, et dégagea la compagnie de grenadiers de son bataillon, qui avait été faite prisonnière. A la bataille de Liptingen, il fut blessé d'un coup de feu qui lui fractura la mâchoire inférieure du côté droit; il y commandait le premier bataillon de son régiment, qui se couvrit de gloire, en résistant pendant plusieurs heures à un corps de 10,000 Autrichiens. Nommé, le 18 février 1800, capitaine adjoint aux adjudans-généraux, il fit en cette qualité la campagne de 1801 à l'armée de l'Italie méridionale. Devenu aide-de-camp du général Bonet, il fut promu au grade de chef de bataillon le 30 juillet 1804. Attaché ensuite comme officier supérieur au maréchal Berthier, il fut nommé, après la victoire d'Austerlitz, chef d'état-major du gouverneur général de l'Autriche. La bataille d'Iéna lui fournit une nouvelle occasion de se faire remarquer. Il pénétra un des premiers dans la ville de Weimar, après cette journée, et sauva plusieurs familles du pillage dont elles étaient menacées. Le grand-duc lui témoigna sa reconnaissance, en lui envoyant la décoration de command. de son ordre du Faucon-Blanc. Après l'entrée de l'armée française dans Berlin, Clarke, appelé au gouvernement-général de Prusse, le fit son chef d'état-major. Un décret daté de Finkenstein, le 12 av. 1807, le nomma adjudant-commandant. Il reçut, à la fin de juillet, l'ordre de rejoindre le corps d'armée commandé par le maréchal Brune, chargé de faire le siége de Stralsund. Etant rentré en France après la paix de Tilsitt, il fut nommé, en av. 1808, au commandem. du départem. de la Manche. Employé ens. à l'armée d'Espagne, d'abord comme chef d'état-major du corps d'armée qui fit le prem. siége de Saragosse, il fut peu après rappelé à l'état-major du prince Berthier, et fait officier de la Légion-d'Honneur, à la suite de la bataille de Burgos. Il suivit l'armée devant Madrid, assista au siége et à la prise de cette capitale. Quelques mois après, il revint en France, et fut sous-chef de l'état-major de l'armée du Nord, réunie sous Anvers aux ordres du maréchal Bernadotte, pour s'opposer aux Anglais, qui avaient fait une descente dans l'île de Valcheren. Le 10 juin 1810, il fut nommé chef d'état-major du duc de Reggio, commandant en chef un corps d'observation en Hollande. Après avoir commandé le département du Simplon, une partie de l'année 1811, il partit pour la campagne de Russie, et fut attaché à l'état major du 2ᵉ corps de la grande armée; il eut un cheval tué sous lui, à l'attaque de la place de Duneburg, le 12 juillet 1812. Promu au grade de général de brigade, à Moscow, il se conduisit avec beaucoup de distinction aux combats des 18 et 19 novembre, sous Polosk, où il repoussa vigoureusement avec sa brigade, composée des 18ᵉ et 37ᵉ régimens de ligne, le corps russe du général Steinheel, et lui fit 600 prisonniers, au nombre desquels se trouva le capitaine de vaisseau Wilhouby, commissaire anglais près l'armée de Finlande. Au passage de la Bérésina, dans la retraite de Moscow, il fut blessé de nouveau d'un coup de feu, étant à la tête du 37ᵉ régiment de ligne. Les fonctions de chef d'état-major du 11ᵉ corps de la grande-armée, lui furent confiées le 17 février 1813, par le prince Eugène Beauharnais, qui, avec les débris de l'armée de Russie, tenait encore contre les Russes et les Prussiens en Allemagne; et ce fut en cette qualité qu'il fit, sous les ordres du maréchal Macdonald, la campagne de Silésie, de Lutzen, de Bautzen et de Leipsig. Nommé baron le 4 mai 1813, avec une dotation en Hanovre, et commandant de la Légion-d'Honneur, le 7 nov. de la même année, il remplit, jusqu'à la dissolution de l'armée à Fontainebleau, ses fonctions de chef d'état-major du 11ᵉ corps. Après les événemens d'avril 1814, Louis XVIII lui confia le commandement du dép. de la Seine et de la ville de Paris, et le fit chevalier de Saint-Louis. Ce commandement ayant été supprimé, le roi lui conféra le titre de comte, et l'appela au commandement de Seine-et-Marne, en janvier 1815. Le ministre de la guerre le nomma secrétaire-général de ce ministère, au commencement de mars. Après le second retour du roi, il fut envoyé comme commissaire du gouvernement royal, à Soissons, pour traiter avec les généraux russes de l'occupation de cette ville, et peu après, il reçut le commandement du département de l'Aisne. Le maréchal Jourdan, président du conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney, le nomma rapporteur de cette affaire. C'est sur la présentation faite par lui de huit moyens d'incompétence, combattus par le commissaire du roi Joinville, que le conseil se déclara incompétent, à la majorité de cinq voix contre deux. Le 2 décembre 1815, on l'appela au commandement de la subdivision de l'Aube, où il resta jusqu'en juin 1818, époque où il fut nommé l'un des seize maréchaux-de-camp du corps royal d'état-major. Depuis, il fut rappelé au commandement de cette subdivision, et il mourut le 27 septembre 1833, à la campagne du Plessis, dép. de l'Aube. Le roi de Bavière l'avait décoré de la croix du mérite-militaire, et le grand-duc de Toscane l'avait nommé commandeur de son ordre de Saint-Joseph.

GRUNWALD (Frédéric-Emmanuel), associé correspondant de la Société royale d'agriculture de Paris, né à Kupper (Haute-Lusace) en 1734, embrassa la profess. de médecin, mais ne l'exerça que très-peu de temps. En 1761, il alla se fixer dans la ville de Bouillon, comme collaborat. du *Journal encyclopédique*, pour la partie allemande, anglaise et italienne. Mais son travail le plus important, celui auquel il a dû ses titres académiques, est la *Gazette salutaire*, dont il était le principal rédacteur, et qui a été publiée pendant 30 ans. Il concourut en outre, sur l'invitation de Diderot et de d'Alembert, à faire le *Supplément* de l'*Encyclopédie*. On a de lui, à Paris et à Luxembourg, un grand nombre de *Mémoires* sur les diverses parties de l'économie rurale. Il mourut dans sa retraite de Bellevaux, près Bouillon, en 1826.

GUARNERIUS (Joseph et Pierre), célèbres luthiers qui florissaient à Crémone dans la première moitié du XVIIIᵉ siècle, s'étaient formés, le premier sous Stadivarins, le deuxième sous Jérôme Amati. Visant à se distinguer eux-mêmes par quelque innovation dans la facture du violon, ils imaginèrent d'en aplatir les voûtes, d'en fortifier les épaisseurs, et en même temps ils diminuèrent le modèle de l'instrument. C'est ainsi qu'ils parvinrent à lui donner un grand éclat; mais la quatrième corde, d'une sécheresse excessive, se trouvait ainsi sacrifiée aux autres. Les amateurs mettent encore un grand prix aux instrumens des Guarnerius.

GUDIN (François-André), chef d'une des plus anciennes maisons de commerce d'Avignon, mort le 15 février 1834, était né à Paris en 1749. Lorsque le persan Jean Athen vint naturaliser la Garance dans le Comtat, il fut recommandé à Gudin qui devina l'étendue des plans de ce bienfaiteur, méconnu de nos contrées; Gudin favorisa de tous ses moyens les premiers essais d'une culture aux résultats de laquelle il contribua beaucoup.

GUENEAU de MUSSY (Philibert), membre du conseil royal de l'instruction publique, mort à Paris le 9 février 1834, avait reçu une éducation très-soignée, et en avait profité. Il avait fait de bonne heure la connaissance de Fontanes, qui l'adjoignit à la rédaction du *Mercure de France*, lorsqu'il fit revivre ce journal en 1800. Le jeune Gueneau fut l'éditeur de la *Manière d'enseigner les belles-lett.*, de Rollin, édition de 1805. La *Vie* de Rollin et les *Notes* sont de l'éditeur, qui y montre déjà ses idées particulières sur divers points de religion. Quand Fontanes fut mis à la tête de l'université, il prit Gueneau de Mussy pour un de ses secrétaires, et

le fit ensuite inspecteur des études. Gueneau eut beaucoup de part à la formation du corps universitaire, et l'abbé Emery, qui l'avait beaucoup connu, et qui était lui-même membre du conseil royal, se plaignait d'avoir trouvé en lui des dispositions peu favorables pour le clergé; non que Gueneau fût irréligieux, mais il avait toutes les préventions du jansénisme. En 1814, il fut nommé secrétaire du conseil d'instr. publique, où il a toujours exercé depuis une assez grande influence. En 1816, il publia des *Observations* sur un discours de M. Murard de Saint-Romain à la chambre, touchant l'instruction publique: ce n'était qu'une brochure contre un projet de M. de Saint-Romain, qui proposait de rendre au clergé la surveillance de l'éducation Gueneau fut constamment, dans l'université et hors de l'université, le protecteur de tout ce qui tenait au jansénisme. Indépendamment des ouvrages déjà cités, nous le croyons édit. des *OEuvres posthumes* de La Harpe, qui parurent en 1806.

GUENIFEY (le baron de), membre du conseil général des manufactures, de plusieurs soc. savantes et de bienfaisance, administr. de la société royale contre l'incendie, mort à Paris le 21 nov. 1833, est surtout connu par son admirable charité. Cet homme de bien en a suivi les inspirations jusque dans son testament, où il disposa de sommes importantes en faveur des pauvres de Paris.

GUERCHY (le marquis de), architecte, mort du choléra, le 7 mai 1832, âgé d'environ 50 ans, à l'Hôtel des Invalides, s'est attaché plus particulièrement à la construction des théâtres. C'est lui qui a restauré la salle du Vaudeville, construit le théâtre du Gymnase et dirigé (en société avec Huvé) la construction du grand théâtre de l'Opéra-Com. Il dirigea aussi pend. quelque temps le Vaudeville.

GUÉRIN (PIERRE), élève de Regnault, et comme lui peintre d'histoire, exposa au salon de 1800 le *Marcus-Sextus*, tableau également remarquable sous le rapport de la conception et de l'exécution. Guérin exposa, en 1802, le tableau de *Phèdre et Hippolyte*, production jugée digne d'une mention honorable par le jury des prix décennaux. L'*Empereur pardonnant aux révoltés du Caire, sur la place d'Elbekeir*, l'une des principales compositions du salon de 1808, soutint dignement la réputation de Guérin. *Andromaque* fut exposé en 1812; cette scène ne parut pas aussi heureusement traitée que celle de *Phèdre et Hippolyte*. On ne fit pas les mêmes reproches aux tableaux de *Clytemnestre* et de *Didon*: dans l'un, le peintre a porté la terreur au plus haut degré; rien de plus gracieux, de plus noble et de plus naïf que l'expression qui, dans l'autre, anime la figure de la reine de Carthage. Une autre composition, *Céphale et l'Aurore*, fit autant d'honneur à la belle imaginat. de Guérin qu'à son pinceau facile. Ces deux tabl. attirèrent constamment la foule au salon de 1817, où l'on remarqua, en outre, un portrait en pied de *Henri de La Rochejaquelin*, commandé par le roi. Guérin fut nommé, en 1816, directeur de l'école française à Rome; mais il refusa cette place, alléguant la faiblesse de sa santé. Ses nombreux élèves, qui virent dans ce refus la tendre affection qu'il leur portait, lui donnèrent, le 11 février 1816, une fête dont la description a été imprimée sous ce titre: *Relation d'un repas offert à M. Guérin par ses élèves.* Nommé de nouveau à cette place, en 1822, il se rendit à Rome, où il m. en 1833. Guérin était memb. de l'Acad. des beaux-arts et de la Lég.-d'Honneur.

GUERNON (ROYER-FRANÇOIS-BARNABÉ comte de), père du ministre de ce nom, mort le 18 octobre 1829, l'un des doyens de l'ordre de Saint-Louis, entra dans les mousquetaires noirs de la maison du roi, obtint, après le licenciement de ce corps, le grade de capitaine dans la légion de cavalerie que le comte de Maillebois leva avec l'autorisation du roi, pour le service de la république de Hollande, et fit avec distinction les campagnes de l'armée des princes, dans le corps des mousquetaires réorganisés par le comte de Montboissier. Après 12 ans d'exil, il rentra en France.

GUERRERO (N.), général, ex-président du Mexique, vivait à Acapulco, étranger aux opérations des insurgés contre le gouvernement de Bustamente; mais celui-ci, pensant que la perte seule de Guerrero pouvait ruiner le parti démocratique, forma, en janvier 1831, un complot avec un certain Pitaluga, alors à Mexico, capitaine du brick sarde *le Colomb*, qui partit pour Acapulco. Il devint bientôt intime avec Guerrero; ils se donnèrent à dîner l'un à l'autre; et enfin Pitaluga l'invita, avec quelques autres personnes, à venir à bord du *Colomb*. La journée se passa gaîment; la nuit approchait; le café était servi dans la cabine, lorsque Pitaluga monta sur le tillac, ferma la porte de la cabine, coupa les câbles et mit à la voile. L'obscurité empêcha la garnison du fort de s'apercevoir de la trahison du brick. Le bâtiment quitta le port et débarqua les victimes à Hautuico, petit port de l'état voisin d'Oayaca, où tout était prêt pour les recevoir. La nouvelle de l'arrestation de Guerrero étant parvenue à Mexico, on tint un conseil de ministres pour décider si l'affaire serait portée devant le congrès. Mais on déclara que Guerrero ne serait pas autrement traité qu'un criminel ordinaire, et on le fusilla à Oayaca le 14 février 1831.

GUERRIERI (GONZAGA), cardinal, né le 2 mars 1749 à Mantoue, m. à Rome le 6 fév. 1832, vint de bonne heure dans cette ville, et fit ses études au collége Clémentin. Pie VI le nomma prélat de sa maison; Pie VII lui conféra la place de commandeur de l'hôpital de Saint-Esprit, puis celle de trésorier-général. En 1819, le même pontife le fit entrer dans le sacré collège avec le titre de diacre de Saint-Adrien. Ce cardinal jouissait d'une juste réputation d'intégrité et de capacité dans le maniement des affaires.

GUILDING (LANDSDOWN), mort à l'île Saint-Vincent, aux Antilles, en 1833, est auteur de plusieurs travaux *sur les insectes*, consignés dans les *Transactions* de la Société linnéenne de Londres.

GUILFORD (FRÉDÉRIC NORTH, comte de), né en 1766, fut nommé, en 1794, contrôleur des douanes du port de Londres, et peu de temps après gouverneur de l'île de Ceylan. Chargé, à son retour en Anglet., d'une mission dans les îles Ioniennes, il y introduisit le système libéral d'éducation populaire, et mourut à Londres le 14 octobre 1827.

GUILLAUME Ier, dit *Longue-Épée*, fut assassiné en 942 (page 1362, 1re colonne, ligne 6).

GUILLOU (RENÉ-MARIE), chanoine honoraire, ancien curé de Martigné-Fer-Chaud, né le 15 mai 1747 à Château-Giron près Rennes, étudia sous les jésuites, entra au séminaire de Rennes, alors dirigé par les eudistes, et fut ordonné prêtre en 1771. Nommé successivement vicaire dans une campagne, puis à Rennes dans l'église de Saint-Germain, et enfin recteur de Martigné, il fut élu, en 1789, député aux États-Généraux par le clergé du diocèse; mais, quand cette assemblée eut décidé qu'elle était constituante, il retourna dans sa paroisse, et refusa le serment, quoiqu'on lui proposât l'archevêché constitutionnel de Rennes. Contraint de passer à l'étranger, il alla à Londres, en Allemagne, en Pologne. Guillou et son frère, qui l'avait accompagné, revinrent en France de bonne heure, se rendirent à Martigné, et y restèrent jusqu'en 1821 Ils se fixèrent ensuite à Rennes, où l'aîné mourut il y a neuf ans: le cadet, qui est l'objet de cet article, ne mourut que le 13 février 1832.

GUILLOU (HENRI LE), méd., m. à Quimperlé (Finistère) le 11 nov. 1833, âgé de 62 ans, exerça la médecine dans cette ville pendant plus de 30 ans. Aux connaissances de son état, il joignait une piété vive, et laissa même en manuscrit un ouvrage sur les rapports de la théologie et de la médecine.

GUIZOT (ÉLISABETH-CHARLOTTE-PAULINE DE

MEULAN, dame), née à Paris en 1773, perdit son père à l'époque de la révolution, et se trouva presque sans ressource, avec une mère et une sœur, qu'elle résolut de soutenir du produit de sa plume. Elle publia deux romans, oubliés aujourd'hui, et contribua au succès du *Publiciste*, feuille indépendante. dirig. par Suard. En 1812, elle épousa M. Guizot, dont les conseils servirent sans doute à developper son talent littéraire, et dont les soins assurèrent son bonheur jusqu'à sa mort, arrivée en 1827. C'est durant cette seconde période de sa vie que Mme Guizot publia la plupart des ouvrages qui ont fait sa réputation : *Les Enfans, contes à l'usage de la jeunesse*, Paris, 1812, 2 vol. in-12; 2e édit., 1824; *l'Écolier*, ou *Raoul et Victor*, couronné par l'acad. française, comme l'ouvrage le plus utile aux mœurs, Paris, 4 vol. in-12; 2e édit., 1827; *Nouveaux Contes*, Paris, 2 vol. in-12; 2e édit., revue et corrigée, 1824; *Éducation domestique*, ou *Lettres de famille sur l'éducation*, Paris, 1826, 2 vol. in 8, ouvrage couronné également depuis la mort de l'auteur par l'académie française. — GUIZOT (Mme ÉLISA), née Dillon, morte le 12 mars 1833, âgée de 28 ans, a inséré plusieurs *Articles* dans la *Revue française*.

GURLITT (JEAN-GEOFFROI), théologien et grand orientaliste, né à Leipsick le 13 mars 1754, mort à Hambourg le 14 juillet 1827, a publié : *Oratio de usu librorum sacrorum*; une *Histoire de la philosophie*; une *Traduction de Pindare* avec des notes nombreuses; un *Traité sur Ossian*, et plusieurs autres ouvrages.

GUY (ERARD-LOUIS, comte de CHASTENAY-LANTY), maréchal-de-camp, né en 1748 à Essarois, près Châtillon-sur-Seine, nommé par la noblesse du bailliage de la Montagne au États-Généraux, y apporta des principes de modération. Retiré après la session, il ne tarda pas à voir diriger des persécutions contre les prêtres qui avaient refusé le serment, prit leur défense, et, traîné dans les prisons du tribunal révolutionnaire, resta detenu deux mois après le 9 thermidor. Il fut même mis en jugem. : un grand nombre d'habitans d'Essarois et de Châtillon se rendirent à Paris pour témoigner de son innocence; le tribunal céda devant cette éloquente plaidoirie, et Chastenay fut absous (20 sept. 1794, ou 7e jour complémentaire de l'an II). Jusqu'en 1811, il demeura étranger aux affaires publiques, et fut nommé alors membre du corps législatif. Depuis la restauration, il resta dans le repos de la vie privée, et m. à Paris le 21 avril 1830, à l'âge de 82 ans.

GUYOT (HENRI-DANIEL), professeur honoraire à l'université de Groningue, où il était né en 1752, fondateur, président, directeur et instituteur en chef d'un établissement de sourds-muets, qu'il fonda dans cette ville en 1790, a consacré 40 ans de sa vie à la prospérité et au perfectionnement de cet institut. Sur le bruit des services que l'on rendait aux sourds-muets en France, Guyot était venu à Paris; il y fut l'élève de l'abbé de L'Épée, et créa à ses propres frais un établissem. pareil dans sa patrie. En 1814, lorsque les Pays-Bas devinr. un royaume, cette maison fut protégée par le gouvernement. Guyot mourut à Groningue le 10 janvier 1828.

GUYOT (PIERRE-MARTIN), profess. de 3e au collége royal de Louis-le-Grand, né à Troyes le 6 nov. 1794, mort à Paris le 13 sept. 1832, étudia à Troyes et à Reims, entra à l'école normale, devint professeur au collége de Versailles, puis à celui de Louis-le-Grand. Maître consciencieux, il n'épargna ni recherches ni voyages pour se mettre à même de remplir avec talent la mission qu'il avait acceptée. C'est ainsi qu'il parvint à se former une précieuse collection de manuscrits relatifs à l'enseignement des langues grecque et latine, de la rhétorique, de la géographie et de l'histoire, collection dont il légua la propriété au grand séminaire de sa ville natale. C'est ainsi qu'il employait ses vacances à visiter les plus célèbres établissem. d'instruction publique en France et à l'étranger, afin d'étudier et de comparer les méthodes d'enseignem. Littérateur instruit, Guyot avait conçu, pour les *Lettres* et les *Dialogues* de Mme de Maintenon, le plan d'un travail semblable à celui que M. de Monmerqué, son ami, avait exécuté sur les *Lettres* de Mme de Sevigné : mais la mort l'empêcha de l'accomplir. Ce professeur, honnête homme, n'était étranger à aucune des bonnes œuvres compatibles avec ses fonctions, et une mort chrétienne couronna sa vie si pleine de vertus.

H.

* HACHETTE (JEAN-PIERRE-NICOLAS), membre de l'institut, professeur à la faculté des sciences, était né à Mezières le 6 mai 1769. Dès l'âge de 23 ans, il obtint au concours la chaire d'hydrographie, vacante à Collioure, où il rédigea plusieurs *Mémoires* remarquables de mathématiques et de géométrie descriptive, qui le firent distinguer par Monge, alors ministre de la marine. Aussi fut-il envoyé d'abord comme professeur à Mézières. Il seconda puissamment Monge et Guyton de Morveau dans l'organisation de l'École polytechnique, où, en 1795, il fut appelé pour remplir la place de professeur de géométrie descriptive, qu'il occupa jusqu'en 1816 A cette époque, une prevent. inexplic. lui fit enlever cette chaire, et refuser deux fois la sanction du gouvernement lorsqu'il fut élu par l'académie des sciences, où il ne put entrer que depuis 1830. Les sociétés savantes dont il faisait partie lui doivent toutes un grand nombre de beaux trav., notamment la soc. centr. d'agric. et la soc. d'encouragement, dont il enrichit les *Mém.* de *Rapports* sur les *irrigations*, les *machines hydraul.*, les *charrues*, les *machines à battre*, etc., les *tuyaux de conduite des eaux*, etc., etc. Hachette pub. plus. ouv. très-importans, parmi lesquels nous citerons son *Traité élémentaire des machines*. Il avait, en 1808, rédigé, à l'usage de l'École polytechnique, son *Programme raisonné d'un cours de machines*. Il communiqua à la société philomatique des *Mémoires sur la mesure de la force tangentielle* dans les machines à arbre tournant; sur une *nouvelle machine dynamométrique*, et sur les *effets dynamiques de la poudre à canon* mesurée par les éprouvettes à ressort Il communiqua à l'institut des *Mémoires pour la conversion du fer en acier*, sur la *faculté ignifère des piles voltaïques à grandes surfaces*, sur les *piles électriques sèches*, sur un *nouveau doubleur d'électricité*. Il fit paraître en 1813 un ouvrage contenant la *Théorie complète des surfaces du sec. degré*, qu'il avait rédigée en commun avec Monge, ainsi que la *Collection des épures gravées pour l'enseignement de la géométrie descriptive*. Enfin plus de 30 *Articles* sur des sujets nouveaux furent insérés par lui dans la *Correspondance de l'École polytechnique*, dont il avait commencé la publication en 1804. Ce savant distingué mourut à Paris le 16 janvier 1834, âgé de 64 ans, laissant un fils qui a déjà rempli dignement une place à l'École polytechnique.

HAFFNER (ISAAC), professeur et doyen de la faculté théologique protestante à Strasbourg, né en 1751, mort le 21 mars 1833, était un des hommes les plus érudits que possédât la ville de Strasbourg. Il avait formé une bibliothèque précieuse. Le ca-

talogue renfermait des *Notes* écrites de la main du professeur sur une grande partie des livres, notes relat. à leur contenu, leur mérite et leur histoire.

HAILLY (Charles-Franç. LE PRUD'HOMME d'), vicomte de Nieuport, issu d'une ancienne famille de Flandre, né le 13 février 1746 à Paris, m. le 20 août 1828, passa quelque temps dans l'arme du génie, et se rendit à Malte, où il entra dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. La révolution, qui le priva de sa commanderie de Vaillampont, près Nivelles, le ramena à l'étude des mathématiques. Il joignit bientôt au titre de membre de l'ancienne académie de Bruxelles, fondée par Marie-Thérèse, celui de correspondant de l'institut de France. Le roi des Pays-Bas lui donna la croix du Lion-Belgique avec la clef de chambellan. Ses concitoyens le députèrent aux États-Généraux de Belgique. On peut voir la liste de ses ouvrages scientifiques dans les *Nouveaux Mémoires de l'acad. de Bruxelles*, tome IV. D'Hailly, qui avait une prévention singulière contre les lettres, croyait que rien n'était bon que les chiffres.

HANCARDRIE (Louis-Joseph-Marie POTTEAU d'), ancien député, mort à Paris le 18 juin 1833, à l'âge de 60 ans environ, émigra à l'époque de la révolution, et servit dans l'armée de Condé. Rentré en France, le département du Nord le députa à la chambre sous la restauration. Il refusa de prêter serment au gouvernement sorti des événem. de juillet, et, se retirant à Lille, qui était sa résidence habituelle, il fut tout entier, dès-lors, à la vie privée.

HANDOUART de THIÈVRES (le comte), dern. major des Cent-Suisses de la maison de Charles X, officier de la Légion-d'Honneur, m. au château de la Godelinière en mars 1833.

HARCOURT (BIGAULT d'), chanoine, ancien prof. au coll. du Mans, auteur d'un *Cours d'études*, d'*Odes sacrées*, etc., né près Reims le 9 décembre 1768, m. à La Flèche le 9 décembre 1833.

HARDOUIN (Julien-Pierre-Jean), né à Mamers le 23 juin 1753, s'attacha de bonne heure à l'étude des lois, fut reçu avocat en 1776, et, après avoir rempli diverses fonctions dans la magistrature, fut nommé député au corps-législatif, puis à la chambre des représentans en 1815. En résumé, il remplit les fonctions législatives pendant 11 années, les hautes fonctions de l'administration pendant 7, et celles de la magistrature pendant 12; et, durant tout le temps qu'il n'exerça point de fonctions publiques, il se voua à la défense de ses compatriotes. La ligne politique que suivait Hardouin est indiquée par la couleur libérale de ses opinions.

HARDOUINEAU (le vicomte d'), maréchal-de-camp, né à Orléans le 2 oct. 1750, m. dans cette ville à l'âge de 82 ans, le 19 juin 1832, servait, avant la révolution, dans les gardes-du-corps; il émigra et s'attacha au comte d'Avaray, avec qui il suivit Louis XVIII dans ses différens exils; ils étaient auprès du roi à Mittau, lorsque ce prince fut obligé d'en partir précipit. malgré les rigueurs de l'hiver (1801). Le vicomte d'Hardouineau ne revint en France qu'en 1802, après en avoir obtenu la permission du roi. Il avait des manuscrits intéressans de la main de Louis XVIII.

HAREL DU TANCREL (Aug.), médecin, né à Liége d'un officier franç., m. à Paris en 1833, fit à Strasb. ses études de droit et méd. Incrédule dans sa jeunesse, il se convertit, et ramena même à la religion catholique sa mère, qui était née protestante. Harel fut précepteur des enfans du riche négociant Humann, député et ministre des finances; c'est à la sœur de ce négociant qu'il dut sa conversion. Ses relations avec l'abbé Bautain y contribuèrent aussi. Harel vint à Paris pour y fonder *la Clinique*, journal de médecine qui ne réussit pas, malgré le talent spécial et vraiment remarquable de son auteur. Bientôt M. l'abbé de La Mennais, avec lequel il avait été en correspondance, l'attacha à l'*Avenir* en qualité de rédacteur en chef. Harel adopta donc la devise « Dieu et la liberté; » puis, tombant avec le journal, il se trouva dans un état de profonde misère. L'amitié vint à son secours. Quelques *Articles*, insérés dans le *Moniteur des villes et des campagnes*, sont les dernières productions de sa plume. L'infortuné mourut presque isolé, laissant le souvenir d'un beau talent uni à trop de présomption. Harel, dans les illusions qui l'égaraient souvent, croyait avoir reçu d'en haut une mission politique, et il devait l'accomplir en publiant *le Réparateur*, journal dont il ne composa que le prospectus.

HARTZFELD (la princesse de), connue par le trait de générosité que Napoléon exerça à sa prière en faveur de son mari, mourut à Berlin en janvier 1833. Hartzfeld servait en qualité de général dans les armées du roi de Prusse, quand les Français, en 1806, envahirent ce pays. Le comte de Schulembourg-Kehnert, son beau-père, gouverneur de Berlin, ayant quitté cette ville à l'approche de l'armée victorieuse, il se chargea de l'administration à sa place. Napoléon, à qui il présenta les clefs de la ville, ayant saisi une lettre qui constatait ses intelligences avec le prince de Hohenlohe, le livra à une commission militaire chargée de le juger. Avant le commencement de l'instruction, sa femme obtint une audience de Napoléon, se jeta à ses pieds, et implora la grâce de son mari. L'empereur, lui ayant montré la lettre fatale et l'ayant même remise entre ses mains, l'engagea à la jeter au feu, et à détruire ainsi la seule preuve de conviction qui existât contre le prince. Ce fait fournit au poète Esmenard le dénouement de son opéra de *Trajan*; il fut consacré par une foule de tableaux et de gravures; mais, depuis la chute de Napoléon, on chercha à en contester l'authenticité. Le prince de Hartzfeld quitta ensuite la carrière militaire pour la diplomatie; d'abord ambassadeur de Prusse à la cour des Pays-Bas, il fut en 1822 ambassadeur à celle de Vienne, et fit partie des diplomates réunis au congrès de Vérone.

HASLEWOOD (Joseph), né à Londres en 1769, amateur éclairé de curiosités et d'antiquités bibliographiques et nationales, possédait dans ce genre une des plus belles bibliothèques de l'Angleterre. On lui doit la publication ou la réimpression d'une foule de vieux ouvrages rares et curieux, de poésie, de prose, qui auraient sans doute péri sans lui. Il fournit aussi de nombreux *Articles* d'archéologie à quelques ouvrages périodiques. Le 21 sept. 1833, Haslewood, qui avait exercé toute sa vie les fonctions d'avoué (*sollicitor*), m. âgé de 65 ans.

HASSENFRATZ (Jean-Hippolyte, ou Henri, selon d'autres), né à Paris, le 20 octobre 1755, mort dans cette ville le 26 février 1827, fit très-jeune un voyage à la Martinique, et revint dans sa ville natale, où il se livra à l'exécution pratique des arts. D'abord coloriste dans une fabrique d'indiennes à Saint-Denis, puis charpentier, il enseigna l'art du trait, et gagna sa maîtrise. A l'âge de 22 ans, il employa le fruit de ses épargnes à étudier les mathématiques, sous le fameux Monge. Employé chez le chevalier de Bauvin, géographe du roi, à la confection des plans de campagne de Turin, il fut au camp de Saint-Omer en 1780, et on le chargea comme ingénieur géographe de relever et de dessiner les manœuvres et les combats qui s'y exécutaient. Reçu élève des mines en 1782, il fut envoyé l'année suivante par le gouvernement dans la Styrie et la Carinthie, pour y étudier et rapporter en France l'art de fabriquer le fer et l'acier de ces pays: il voyagea aussi en Allemagne et en Hongrie pour y apprendre l'art pratique des mines, et Lavoisier le chargea de la direction de son laboratoire. Hassenfratz se jeta dans le tourbillon révolutionnaire. Appelé (7 septembre 1792) par le ministre Servan pour diriger le matériel du ministère de la guerre, entre Dumouriez et lui s'é-

tablit une lutte très vive dans laquelle l'un et l'autre se dénoncèrent réciproquement à la convention. Après 7 mois d'un travail extraordinaire, il donna sa démission le 4 février 1793, et se retira pauvre d'une place où il avait disposé de plusieurs millions. Il paraît que ce fut sur les instances de Baudin des Ardennes, son beau-frère, qui était menacé d'être compris dans les proscriptions, qu'il sollicita dans sa section une place dans la commune, à laquelle il fut nommé par acclamation. S'étant aperçu que les craintes de Baudin était fondées, il avertit Vergniaux des projets que l'on méditait contre son parti, et empêcha, par les lenteurs qu'il apporta, l'exécution des massacres qui devaient avoir lieu dans la nuit du 29 au 30 mai 1793. Les conspirateurs n'ayant pas réussi, firent une pétition dans laquelle ils demandaient la mort de 32 membres de la convention, et sur cette liste se trouvait le nom de Baudin; mais Hassenfratz parvint à le faire effacer. Les membres de la commune, ayant conçu quelques soupçons sur le patriotisme de leur collègue, le chargèrent de porter cette pétition à la convention. Telle était la composition de cette députation que Hassenfratz fut le seul qui pût en faire la lecture. C'est à la suite de cette dénonciation que Vergniaux et ses collègues furent décrétés d'accusation. En 1794, une commission de quatre membres ayant été nommée par le comité de salut public pour subvenir aux besoins de l'armée, Hassenfratz y fut chargé des fusils et des canons. Peu de temps après, il prit part à la réorganisation du corps des mines, dans lequel il se contenta de son ancien grade. Il coutribua aussi à la création de l'école Polytechnique, appelée alors l'Ecole de Mars, qu'il dirigea d'abord, et dont les succès déterminèrent le comité de salut public à adopter définitivement cette institution, due entièrement à Monge (20 août 1794). Hassenfratz se chargea de l'enseignement de la physique, qu'il conserva jusqu'en 1814. Décrété d'accusation le 24 mai 1795, il parvint à se sauver dans les Ardennes, fut rappelé sur la demande des comités de salut public, d'instruction publique et de sûreté générale réunis, mais ne put recouvrer la liberté qu'après le 3 brumaire. Depuis cette époque il continua de se livrer aux sciences, et devint membre de l'institut. En 1814, il perdit sa place de l'école Polytechnique; cependant on lui conserva ses appointemens, qui ne lui furent retirés qu'après les cent-jours, sans doute à cause de la part qu'il avait prise aux mesures de ce gouvernement éphémère. Ses principaux ouvrages sont: *Ecole d'exercices*, ou *Manuel militaire de l'infanterie, cavalerie et artillerie nationale*, 1790, in-12; nouvelle édition sous le titre de *Catéchisme militaire*, ou *Manuel du garde national*, 1792, in-12; *Géographie élémentaire à l'usage des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe*, 1792, in-12; 5ᵉ édition, 1809; *Cours révolutionnaire d'Administration militaire*, 1794, in-4; *Cours de Physique céleste*, 1802, in-8; *Traité de l'art du Charpentier*, 1804, in-4; *Sidérotechnie, ou l'Art de traiter les Minerais de fer*, 1812, 2 vol. in-4. L'institut regarde cet ouvrage comme le plus riche et le plus complet, à tous égards, qui ait été fait en ce genre; *Dictionnaire physique de l'Encyclopédie par ordre de matières*, 1816-21, 4 vol. in-4; *Traité théorique et pratique de l'art de calciner la pierre calcaire, et de fabriquer toutes sortes de cimens, etc.*, Paris, 1825, in-4, planches. Hassenfratz a aussi donné des *Mémoires* dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal des mines*, dans le *Journal de physique* et dans les *Mémoires de la société royale de Londres, etc.*

HASTINGS (François RAWDON, marquis d'), né en 1754, fut connu d'abord sous le titre de lord Moira. Il fit ses prem. armes en Amérique sous sir W. Clinton, servit dans les guerres sur le continent européen, et remplit successivement les fonctions de commandant en chef en Ecosse, de maître-général de l'artillerie et de connétable de la tour de Londres. Il fut nommé chevalier de l'ordre de la Jarretière et grand'-croix de celui du Bain; il remplit ensuite pendant plusieurs années les fonctions de gouverneur-général de l'Inde, et ajouta considérablement à la puissance anglaise dans ce pays, tant par le succès de la guerre du Népaul que par la justice et l'humanité de son gouvernement. Il déplut pourtant à la compagnie des Indes, donna sa démission, revint en Angleterre, se justifia pleinement des reproches qu'on lui avait faits, et fut nommé gouverneur de Malte. Il m. le 26 nov. 1826, et fut enterré dans la citadelle de Malte.

HAUGWITZ (Chrét.-Henri-Charles, comte de), ministre d'état prussien, né dans la Silésie prussienne en 1758, se livra d'abord à la violence de ses passions, puis donna dans tous les écarts d'une inconcevable mysticité. La sœur du général Tauonzien parut le fixer un moment; il l'épousa; mais cette union malheureuse se termina par un divorce. Haugwitz se rendit alors en Suisse près de Lavater, qui crut démêler dans ses traits quelque ressemblance avec ceux d'une tête de Christ qu'il possédait; mais, s'étant aperçu de son immoralité, il rompit avec lui. Haugwitz ne tarda pas à s'adonner à la théosophie et à la magie; ce qui le fit admettre dans l'intimité du roi Frédéric-Guillaume II, dont l'imagination exaltée s'occupait d'illusions. Ce monarque le choisit pour son ministre plénipotentiaire près la cour de Vienne, place pour laquelle Haugwitz ne voulut accepter aucun traitement. Vers la fin de 1792, il fut rappelé à Berlin et mis à la tête des affaires étrangères, et, un mois après, il remplaça le comte de Schulembourg au ministère du cabinet, qu'il partagea avec le comte de Finkenstein et le comte d'Alvensleben. L'un des instrumens de sa fortune fut la comtesse de Lichtenau, qui lui fit accorder la décoration de l'Aigle-Rouge et la propriété de terres considérables dans la Prusse méridionale. Haugwitz, envoyé en 1794 à La Haie pour négocier un traité de subsides avec l'Angleterre et la Hollande, s'acquitta si bien de cette mission, qu'il reçut, entre autres faveurs, la décoration de l'Aigle-Noir. Ce fut encore lui, que le roi de Prusse, qui voulait établir un cordon de neutralité en Westphalie, afin de couvrir le nord de l'Allemagne, chargea de conclure un traité à ce sujet avec l'ambassadeur de la république française, Caillard. A la mort de Frédéric-Guillaume, Haugwitz, abandonnant sa protectrice, la comtesse de Lichtenau, parvint par ce lâche abandon à se maintenir à la cour; il resta même au cabinet, qu'il dirigea avec le comte d'Alvensleben. On ne sait trop quelle conduite il tint en 1800 dans les affaires avec la France: la Prusse garda la neutralité. Au mois de septembre de cette année une médaille fut frappée en son honneur: l'empereur de Russie le décora des ordres de Saint-André-Newski et de Sainte-Anne. Son souverain lui accorda en 1802 une terre valant 100,000 écus, qu'il reçut en récompense des services rendus pendant les négociations qui eurent pour résultat l'agrandissement du territoire prussien. Il obtint aussi de l'électeur de Bavière la décoration de St-Hubert. Jusqu'en 1804, il jouit de la même faveur; mais, des plaintes s'élevant de toutes parts contre lui, le roi lui donna une dispense de serv. Frédéric-Guillaume déclara d'ailleurs que, s'il avait besoin de ce minist., il le rappellerait, et, en effet, en 1805, il l'envoya à Vienne, où Haugwitz se laissa influencer par le ministre franç. En janv. 1806, il fut encore envoyé à Paris pour concourir à la pacification gén.; de ret. à Berlin, il rentra au minist., où il remplaça le prince de Hardenberg, qui lui avait succédé. Quoique la France eût dicté ce choix, Haugwitz, changeant de système, se prononça pour la guerre, qui fut déclarée. Les événemens ne répondirent point à l'attente des Prussiens; et Bonaparte, après la bataille d'Iéna, fut en quelque

sorte maître de ce royaume. Haugwitz avait suivi son roi dans cette campagne. Voyant son crédit diminué, il renonça une seconde fois à la direction des affaires, et se retira dans sa belle terre de Krappitz, où il resta sans emploi jusqu'en 1811, qu'il fut nommé curateur de l'université de Berlin. Dans les dernières années de sa vie, il perdit la vue, et m. au commencement de 1828.

HAUTERIVE (ALEXANDRE-MAURICE BLANC d'), conseiller-d'état et directeur des archives aux affaires étrangères, né dans le Dauphiné en 1754, était entré dans la congrég. de l'Oratoire, où il resta jusqu'en 1783 sans prendre les ordres : pendant son séjour dans cette société, il fut professeur au collége de Tours. Après avoir suivi Choiseul-Gouffier dans son voyage à Constantinople et avoir été chargé d'une mission à Jassy, il revint en France en 1787, et fut envoyé en 1792 aux Etats-Unis comme consul. Destitué en 1793, il revint dans son pays sous le directoire, et M. de Talleyrand l'attacha au ministère des relations extérieures. Il fut nommé plus tard garde des archives et conseiller-d'état, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 27 juillet 1830. Le désordre qui régnait alors dans Paris fut cause qu'on l'enterra dans le jardin de son hôtel. Il avait publié plusieurs écrits estimés, entre autres : *De l'état de la France à la fin de l'an VIII*; *Elémens d'économie politique*, 1817; et un grand nombre de *Rapports sur les tontines sur les compagnies d'assurance et les hospices*. Il laissa en manuscrit plusieurs autres ouvrages qui pourraient être utiles à ceux qui se destinent à la carrière diplomatique.

HAWORTH (ADRIEN-HARDY), un des entomologistes les plus distingués de l'Angleterre et botaniste recommandable, est connu surtout par un grand nombre de bons ouvrages sur ces deux branches de l'histoire naturelle. Les deux principaux sont : *Lepidoptera britannica*, 1803 à 1828, in-8, et *Synopsis plantarum succulentarum*, in-8, 1812, ouvr. auquel il ajouta un *Suppl.* en 1819, et une *Revue* des familles et espèces de cette classe en 1821. Les *Mémoires des Sociétés linnéenne et d'horticulture*, tous les recueils périodiques relatifs à l'histoire naturelle, contiennent des *Notes* ou des *Mémoires* intéressans de ce savant, qui mourut le 24 août 1833, près Chelsea, d'un accès de choléra spasmodique.

HAZZLITT (WILLIAM), écrivain anglais, mort à Londres le 19 septembre 1830, étudia la peinture, puis se livra aux lettres. Ses opinions exaltées le rattachaient au parti radical. Son style était acerbe. Quelquefois il avait de la verve et de l'originalité; mais en tout perçait son esprit satirique. Ses ambitions politiques et littéraires furent également désappointées. On a de lui : *Essai sur les principes de la nature humaine; de l'Eloquence du sénat britanniq., depuis le règne de Charles Ier*, avec des notes, 2 vol. in-8; une *Grammaire anglaise*; la *Table ronde* (avec Leigh Hunt); une Collection d'*Essais* sur la littérature, les hommes, les mœurs; *Caractère des pièces de Shakespeare*; un *Tableau du théâtre anglais*, contenant une suite d'articles de critique dramatique; *Cours ou Lectures sur les poètes anglais; Essais politiques et Esquisses de personnages célèbres; Lettre à William Gifford; Littérature du siècle d'Elisabeth*; les *Conversations de James Northcote*, Londres, 1830.

HÉBER (RÉGINALD), évêque protestant de Calcutta, né en 1783 à Malpas, comté de Chester, fit d'excellentes études à l'université d'Oxford, voyagea en Allemagne, en Crimée et en Russie, obtint diverses dignités ecclésiastiques, et fut nommé en 1823 évêque à Calcutta. Il mourut à Trichinopoli le 3 avril 1826. On a publié, après sa mort, la relation du voyage qu'il fit pour visiter les établissem. religieux de diverses provinces de l'Inde, et cet ouvrage a déjà eu trois éditions. On a de lui aussi un vol. de *Sermons*, un autre d'*Hymnes*, et un 3e de *Poésies*. — HÉBER (Richard), écuyer, bibliophile, mort à Londres en 1833, voyagea plusieurs fois dans toute l'Europe pour se procurer des livres rares et précieux, et parvint à s'en former une collection qui pouvait rivaliser avec la célèbre bibliothèque de lord Spencer.

HEGEL (GEORGES-GUILLAUME-FRÉDÉRIC), profess. de philosophie à Berlin, né à Stuttgart le 27 août 1770, mort à Berlin, le 14 novembre 1832, s'appliqua pendant quelque temps à l'étude des sciences physiques et naturelles, et voyagea en Allemagne et en Suisse. A la mort de son père, il se rendit à Iéna, où il travailla avec persévérance au système de philosophie qu'il avait conçu, surtout depuis l'étude des principes de Fichte, travail auquel il se livra de concert avec Schelling, son ami, professeur dans cette ville. Ce ne fut qu'en 1806 qu'il commença à donner des leçons de philosophie, d'abord à Iéna, puis à Bamberg, à Nuremberg, à Heidelberg, et enfin à Berlin, où, en 1818, il remplaça Fichte. Les ouvrages de Hegel sont nombreux : nous citerons les principaux : *Différence de la philosophie de Fichte et de celle de Schelling*, Iéna, 1801; *Journal critique de philosophie*, Iéna, 1802; *la Logique*, Nuremberg, 1812 à 1816; *Encyclopédie des sciences philosophiques*, Heidelberg, 1817, etc. On reproche à Hegel un style dur, incorrect, difficile à comprendre et d'une construction pénible.

HÉLY D'OISSEL (baron), membre de la chambre des députés, cons.-d'état, vice-président du comité de l'intérieur, président du conseil des bâtimens civils et du conseil supérieur de santé, associé libre de l'acad. de médecine, membre de la société des bibliophiles, m. le 29 janvier 1833, avait acquis des connaissances pratiques dans la science de l'administration. Il votait avec le ministère.

HEMMICOURT (JACQ. de). On suppose que son nom de famille était *Tomboit*.

HEMMINGA. *Le renvoi à* SIXTE *est nul* (*voy.* la notice qui précède ce faux renvoi).

HENNEQUIN (P.-A.), peintre, né à Lyon en 1763, mort à Tournay en mai 1833, fit de bonne heure des progrès rapides dans l'art du dessin, et se rendit à Paris pour se perfectionner sous la direction des meilleurs maîtres. Admis à l'école de David, il devint un de ses bons élèves; il gagna le grand prix de peinture, et fut envoyé à Rome aux frais du gouvernement. Hennequin se trouvait à Rome lorsque la révolution éclata en France, et, s'étant déclaré en sa faveur, il fut forcé de quitter l'Italie. S'étant fixé à Lyon, sa ville natale, l'exaltation de ses opinions politiques lui fit encore courir de nouveaux dangers, après le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), et il fut au mom. de perdre la vie; mais il parvint à s'échapper de sa prison. Hennequin vint alors se réfugier à Paris; il y fut emprisonné de nouveau, et allait être traduit devant la commission du Temple, lorsque quelques amis et un ministre protecteur des arts vinrent à son secours; il leur dut son salut. Ces dangers, auxquels il avait échappé avec tant de peine, l'éloignèrent enfin de la carrière politique. Il trouva la tranquillité et le bonheur dans l'exercice de son art, auquel il se livra tout entier. C'est alors qu'il produisit *Oreste poursuivi par les Furies*, composition pleine de vigueur, et non moins remarquable par la hardiesse des idées que par la perfection du dessin. On a de lui, indépendamment de son *Oreste*, plusieurs tableaux estimés, un *Plafond du Muséum*, des dessins et des gravures. Il sortit de France en 1815, et alla s'établir à Liége, où il trouva à employer utilement ses talens. Entre autres ouvrages, il entreprit un *Tableau* de la plus grande dimension, dont le sujet est tiré de l'histoire de ce pays. C'est le dévouement de 300 citoyens de Franchimont, qui périrent jusqu'au dernier pour la défense de leur cité. Hennequin reçut du gouverne-

ment des Pays-Bas et du prince d'Orange de puissans encouragemens pour achever cet ouvrage. Il en grava aussi l'esquisse. Hennequin se retira enfin à Tournai, où il dirigea l'académie de dessin, jusqu'à sa mort. La vigueur et la correction distinguent les productions de cet artiste, dont la manière est quelquefois trop austère. On connaît son *Tableau de la Fédération*.

HENRI Ier, dit l'*Oiseleur*, lisez, *ad finem : Henricus anceps*, etc., par Ludewig. — Dans les renvois qui suivent les articles HENRI, ou substituera ARRIGHETTO à SETTIMELLA.

HENRI (P.-F.), connu par un grand nombre de *Traductions* d'ouvrages anglais, né à Nanci en 1759, mort à Paris le 11 août 1833, a aussi fourni à la *Biographie universelle* plusieurs *Articles* sur les princes de la maison de Lorraine. Ses principales *Traductions* ont eu pour objet : *Voyage de Sidney et Arkinson autour du monde ; Voyage de découvertes à l'océan Pacifique du nord et autour du monde* par Vancouver; *Vie de G. Washington*, par J. Marsall ; *Vie et Pontificat de Leon X*, par Roscœ (2 éditions); *Histoire de la maison d'Autriche*, par Vill. Cone ; *Voyage dans l'Indoustan, en Abyssinie et en Egypte*, par le vicomte G. Valentia.

HENRION (JACQUES), prêtre, religieux capucin, sous le nom de P. Jacques, dans la maison de Commercy ou de Charmes, en Lorraine, au diocèse de Toul, fut contraint, par la suppression des ordres monastiques, de rentrer dans le monde, où il porta sa longue habitude des vertus du cloître. Aussi le vénérable vieillard se vit-il arrêté dans sa province en 1793, envoyé à Rochefort comme une victime destinée à la déportation, puis embarqué sur le navire *le Washington*. La mort mit un terme à ses épreuves dans le courant d'octobre 1794, et son corps fut inhumé dans l'île de Madame. Henrion était âgé de 75 ans.

HENRION DE PANSEY (PIERRE-PAUL-NICOLAS), premier président de la cour de cassation, né en 1742 à Treveray, près Ligny (Lorraine), d'un magistrat de cette province, fit son droit à Pont-à-Mousson, et vint en 1762 à Paris, où, l'année suivante, il fut reçu avocat. Inscrit sur le tableau après quatre années de stage, Henrion ne surmonta qu'à l'aide des plus pénibles efforts les obstacles qu'il rencontrait à l'entrée d'une carrière où les succès ne dépendent pas moins du bonheur que des talens. Déjà l'utile emploi du temps que lui laissait le manque d'affaires l'avait rendu familier avec les meilleurs auteurs qui eussent traité de la législat. féodale. Il commença à se faire connaître par des *Eloges* de Dumoulin, de Matthieu Molé, puis par un *Plaidoyer*, prononcé devant la table de marbre de l'amirauté, en faveur d'un nègre qui réclamait sa liberté comme ayant été conduit en France sans l'accomplissement, de la part de son maître, des formalités imposées par la législation d'alors pour le maintien de l'esclavage en terre franche (1770). Cette cause fit honneur au jeune avocat ; mais c'était à la consultation, non à la plaidoierie, qu'il s'était destiné. Le *Traité des fiefs de Dumoulin analysé et conféré avec d'autres feudistes*, qu'il publia en 1773, in-4, décida la réputation de Henrion, qui, de ce moment, vit abonder dans son cabinet les consultations sur les questions dans lesquelles il s'était montré si profondément versé. Les *Articles* qu'il écrivit sur les mêmes matières dans le *Répertoire de jurisprudence*, achevèrent de le placer au premier rang des jurisconsultes. Les événemens de 1789 vinrent l'arrêter dans la publicat. de ses *Dissertations feodales*, ouvrage dont il avait fait paraître les 2 premiers vol. Retiré au domaine de Pansey pendant le régime de la terreur, il accepta sous le gouvernement directorial, la place d'administrateur du département de la Marne, passa de là à une modeste chaire de législation à l'école centrale de Chaumont, et, à l'installation du consulat, fut élu membre de la cour de cassat., dont il devint bientôt l'un des présidens. Alors parurent successivement ses traités *de la Compétence des juges de paix*, 8e édition, Paris, 1827, in-8 (ouvrage trad. en allemand et en italien ; *de l'Autorité judiciaire en France*, 3e édit., ibid., 1827, 2 vol. in-8 ; *des Biens communaux et de la Police rurale et forestière*, 2e édit., ibid., 1825, in-8 (un supplément parut en 1827 sous ce titre : *du Régime des bois communaux selon le nouv. Code forestier*, etc., in-8 de 4 feuilles et demie). Napoléon s'était empressé d'appeler à son conseil d'état le baron Henrion de Pansey. Plus tard, le gouvernement provisoire (1814) confia le département de la justice à ce magistrat. Lorsque la mort de Desèze (3 mai 1828) eut rendu vacante la première présidence de la cour de cassation, les vœux de la magistrature y appelèrent Henrion de Pansey, qui fut revêtu de cette haute fonction par une ordonnance royale du 17 mai suivant. A ces emplois il joignait encore la présidence du conseil du duc d'Orléans (roi des Français). Ce jurisconsulte, non moins distingué par les qualités de l'esprit que par la solidité de son instruction, mourut dans sa 88e année, le 23 avril 1829. Il préparait à ses derniers momens une nouvelle édit. de son *Precis des Assemblées nationales en France depuis l'établissement de la monarchie*, etc., impr. pour la première fois en 1826, 1 vol. in-8. On lui doit encore quelques autres écrits, tels que : *du Pouvoir municipal et de la Police intér. des communes*, 2e édit., Paris, 1824, in-8.

HENRY, pharmacien en chef honoraire des hôpitaux et hospices civils de Paris, chevalier de la Légion-d'Honneur, créateur de l'établissement de pharmacie centrale, membre de l'académie de médecine et l'un de nos pharmaciens les plus distingués, mort du choléra à Paris le 2 août 1832 dans un âge peu avancé, avait long-temps professé la chimie à l'École de pharmacie. Il coopéra à la rédaction de quelques journaux scientifiques, notamment à celle du *Mémorial encyclopédique*.

HERBELOT (ALPHONSE d'), professeur d'histoire au collége d'Henri IV, mourut à Paris d'une affection de poitrine, à peine âgé de 26 ans, le 8 septembre 1832. On lui doit plusieurs *Brochures* et divers *Articles* dans la *Revue encyclopedique*.

HERBERT (N.), administr. adjoint des lignes télégraphiques, mort du choléra le 25 avril 1832, avait puissamment contribué, 40 ans avant cette époque à l'établissement du système télégraphique, tel que nous le connaissons aujourd'hui. Il avait acquis dans ce service des connaissances approfondies.

HERMBSTÆDT (SIGISMOND FRÉDÉRIC), né à Erfurt, le 14 avril 1760, étudia d'abord la médecine, puis se livra avec zèle à la chimie, qu'il professa dans sa vie natale, et dont il étudia avec le plus grand soin les applications techniques et médicales. Bientôt il se rendit à Berlin, où il dirigea une officine considérable, et, en 1786, entreprit en Allemagne plusieurs excursions scientifiques, dans le cours desquelles il se lia avec les savans les plus distingués de cette époque. Peu de temps après son retour à Berlin, il devint professeur de chimie pharmaceutique au collége médico-chirurgical, et s'éleva enfin à diverses fonctions importantes dans le royaume de Prusse. On lui doit une foule d'excellens ouvrages sur la chimie, la technologie, la pharmacie, les sciences agricoles, qui la plupart sont devenus classiques en Allemagne. Ce savant mourut à Berlin, le 22 octobre 1833 âgé de 73 ans.

HEROLD, élève de Méhul, né à Paris le 28 janvier 1791, et m. dans cette v. à 41 ans le 19 janvier 1833, remporta, en 1812, le grand prix de composition de chant, et fut envoyé à Rome aux frais du gouvernement. Il y écrivit sa première partition, *la Gioventù di Enrico quinto*, qui fut représentée au théâtre della Scala, et dans laquelle

les virtuoses ultramontains reconnurent les germes d'un talent qui devait se manifester plus tard. Peu de temps après, il donna *les Rosières*, *la Clochette*, qui fondèrent sa réputation. *Le Muletier*, dont le poème est si immoral, *Marie*, *Zampa*, achevèrent de faire connaître Hérold. Enfin *le Pré aux Clercs*, le meilleur peut-être de ses ouvrages, venait de mettre le sceau à sa renommée, lorsqu'une mort prématurée le frappa tout à coup. L'opéra lui doit aussi de jolis ouvrages et la musique de plusieurs ballets. Il a composé d'agréables morceaux pour le piano. Les *OEuvres* d'Hérold seront longtemps la gloire de notre scène lyrique.

HERZOGENBERG (de), général autrichien, mort en mars 1834, était fils d'un ancien membre du parlement de Rennes, et fut élevé à l'Ecole militaire de Paris. La victoire des alliés le ramena dans cette capitale en 1814, et il y commanda pendant l'occupation. Herzogenberg était l'un des officiers les plus distingués de l'armée autrichienne.

HESHAM, 10e khalyfe ommyade d'Orient, successeur de son frère Yerid II en l'an de l'hégyre 105 (fév. 724) laissa lui-même en mourant (125=743) le trône à son neveu Walid II.

HIGGINS (Godefroy), né en 1771, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages tant sur l'économie politique que sur l'histoire de la philologie. On cite comme les plus originaux : *les Druides celtiques*, 1827, in-4, et *Mahomet*, 1829, in-8. Ce dernier ouvrage, apologie du prophète arabe, est rempli d'opinions fort bizarres et hardies ; quant à celui qui traite des druides, c'est un des plus profonds et des plus étendus sur les systèmes religieux et de morale de ces prêtres mystérieux. Higgins était sur le point de terminer un ouvrage historique encore plus curieux, intitulé : *Anacalypsis* ou *Essai pour écarter le voile de l'Isis de Sais*. La mort l'empêcha d'y mettre la dernière main, et il mourut le 9 août 1833 à l'âge de 62 ans, près Duncaster, dans le Yorkshire, où il était juge de paix.

HILGROVE (Thomas), mort le 4 novembre 1832, à l'Hillarney, en Irlande, à l'âge de 70 ans, avait adopté un mode d'existence bien singulier. En 1798, cet homme, rempli d'ailleurs d'expérience et de bon sens, se frappa tellement pendant les rebellions de l'Irlande, qui cependant ne l'avaient dérangé en rien, qu'il résolut de ne plus sortir de sa maison, ce qu'il observa si religieusement, que, dans tout le reste de sa vie, il ne lui arriva pas deux fois de passer le seuil de sa porte. Cette réclusion volontaire ne l'empêcha pas de jouir constamment d'une santé parfaite et du plein exercice de ses facultés intellectuelles.

HILL (Augustin), religieux dominicain et grand-vicaire de Cincinnati, né en Angleterre de parens qui suivaient la communion anglicane, se fit catholique, quitta l'état militaire et entreprit quelques voyages. Il était en France au moment où les Anglais, qui y voyageaient malgré la révolution, furent arrêtés et envoyés à Verdun : après deux ans de captivité, il retourna en Angleterre, et entra au collége catholique d'Old-Hall Green. Il se rendit ensuite à Rome, prit l'habit de St-Dominique dans le convent de la Minerve, et fut ordonné prêtre. Se vouant aux missions étrangères, il partit pour l'Amérique, prêcha à Cincinnati, fut envoyé à Canton (état de l'Ohio) dans les Etats-Unis, et y mourut à l'âge de 52 ans, le 7 septembre 1828.

HIRZEL (Henri), né en 1766 à Weinengen, près Zurich, et mort dans cette ville le 7 fév. 1832, occupa en 1789, dans sa patrie une chaire d'histoire ecclésiastique et de théologie. En 1809, on le nomma chanoine et conseiller du conseil académique. Plusieurs *Traductions* élégantes, en langue allemande, de Voyages en Italie, sont dues à sa plume facile, et lui-même s'est plu à consigner les douces émotions que lui avaient fait éprouver cette terre classique et un voyage en Suisse et en Allemagne, dans un ouvrage plein de sentiment, publié pour la 1re fois en 1809, souvent réimprimé, et intitulé *Lettres d'Eugénie*. Une multitude d'*Articles* répandus dans les journaux littéraires attestent son goût et son impartialité. La m. l'empêcha de mettre la dernière main à une *Vie de Galilee*, dont il rassemblait les matér. depuis long-temps.

HOBSON (Edward), de Manchester, mort le 7 septembre 1830, à l'âge de 48 ans, était parvenu, à force de patience et de travail, sans autre éducation que la connaissance de l'écriture et de la lecture, à devenir un habile botaniste, un minéralogiste, un géologue et un entomologiste distingué. Son ouvrage intitulé *Musei britannici* lui avait mérité l'approbation des plus habiles naturalistes. Hobson était un homme simple, modeste, sincère et laborieux, dont la vie tout entière fut consacrée à l'industrie et à la science qu'il honorait.

HOFFMAN (Henri), littérateur, né à Nanci en 1760, vint se fixer à Paris en 1785, et y publia la même année un vol. de *Poésies div.* qui fut bien accueilli. En 1785, il donna à l'Académie royale de Musique *Phèdre*, opéra en 3 actes, musique de Lemoine. Le succès de cet ouv. le détermina à suivre la carrière dramatique, et il donna successivement à l'Académie roy., *Nephté*, musiq. du même compositeur, 1789 ; *Adrien*, musique de Méhul, 1799 ; *la Mort d'Abel*, musique de Kreutzer, 1810 ; à l'Opéra-Comique, *Euphrosine et Coradin*, musique de Méhul, 1790 ; *Stratonice*, id., 1792 ; *la Soubrette*, musique de Solié, 1794 ; *Azéline*, id., 1796 ; *le Jockey*, ib., id. ; *le Secret*, ib., id. ; *Médée*, musique de Cherubini, 1797 ; *le Château de Monténéro*, musique de Dalayrac ; *Ariodant*, musique de Méhul, 1799 ; *Bion*, id., 1800 ; *le Trésor supposé*, idem, 1802 ; *la Ruse inutile*, musique de Nicolo, 1805 ; *les Rendez-vous bourgeois*, ib., id. ; au Théâtre-Français, la jolie comédie du *Roman d'une heure*. Non content d'être auteur dramatiq., Hoffman voulut encore être journaliste, et ceux qui parcourent aujourd'hui cette carrière, qu'il a suivie pendant 30 ans avec distinction, doivent le prendre pour modèle sur bien des points. Il pouvait parler de tout à peu près, parce qu'il avait étudié presque tout ce qui entre dans le domaine de l'intelligence humaine. Il avait sur le commun des poètes l'avantage d'être un excellent littérateur, et sur le commun des littérateurs l'avantage d'être familiarisé avec les sciences. Personne n'a jamais lu avec une attention plus scrupuleuse ni jugé avec plus d'impartialité, d'indépendance et de precision, les ouv. de tout genre dont il eut à rendre compte dans le *Journal des débats* à diverses époques. Le caractère d'Hoffman était empreint d'une originalité parfois bizarre, et son humeur morose, en le poussant à la satire, le rendait incapable de l'endurer : on en eut une preuve lors de sa querelle littér. avec Geoffroi, qui l'avait jugé sévèrement comme auteur dramatique. Hoffman m. à Paris, le 25 avril 1828. On a recueilli ses *OEuvres complètes*, Paris, 1828-29, 10 vol. in-8.

HOFMANN (N.) occupa pend. 20 ans la chaire de botanique à l'université de Moscou, et mourut dans cette ville le 5 mars 1826, à l'âge de 60 ans. On remarque parmi les ouvrages qu'il a publiés : *Deutschlands flora*, *hortus Gottingensis*, 1793 ; *Historia salicum*, Leipzig, 1783 ; *Genera umbelliferarum*, Moscou, 1816.

HOHENLOHE (Louis, prince de), pair et maréchal de France, né le 18 août 1765 de la branche des princes de Hohenlohe-Waldembourg-Bartenstein, qui avait une principauté en Allemagne, mort à Paris le 31 mai 1828, leva à ses frais un régiment qu'il joignit à l'armée de Condé. Bonaparte lui ayant fait des offres qu'il refusa, il perdit sa principauté, qui fut réunie au royaume de Wurtemberg. Il fit partie, en 1824, de l'armée des alliés, fut nommé par Louis XVIII lieutenant-général et colonel de la légion étrangère, et élevé par

Charles X à la dignité de pair et de maréchal de France.

HOME (Sir EVERARD), célèbre anatomiste, né en 1756, mort le 31 août 1832 à l'hôpital de Chelsea près Londres, dont il était chirurgien en chef, exerça son art dans cette ville pendant plus de 40 ans avec le plus grand succès. Il composa un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Leçons d'anatomie*, 1814, 2 vol. in-8, avec 171 belles planches ; *Observations pratiques sur le traitement des ulcères des jambes*, 1797 ; *Observation sur le cancer*, 1805 ; *Observations pratiques sur le traitement du rétrécissement de l'urètre et de l'œsophage*, 3 vol. in-8 ; une foule de *Mémoires* curieux dans les *Transactions philosophiques*, et autres *Recueils* scientifiques.

HOPE (THOMAS), frère du célèbre banquier d'Amsterdam, et l'un des plus généreux patrons des artistes, mort à Londres à l'âge de 56 ans, le 3 février 1832, avait acquis par ses voyages et ses études des connaissances très-variées, et possédait un goût sûr et délicat dans les beaux-arts. Son ouvrage, publié en 1809, sur le *Costume des anciens*; son roman historique intitulé *Anastase*, ou *les Mémoires d'un Grec moderne*; et une foule de *Notes* et de *Mémoires* dans les recueils périodiques, lui avaient acquis une réputation méritée de savant et de critique judicieux. (Voyez DUBOST)

HOREAU (BASILE), prêtre, principal du collége de Château-Gontier, né à La Jumelière dans le diocèse d'Angers en 1737, mort le 14 janvier 1830, à l'âge de 93 ans, fit ses premières études à Château-Gontier et sa théologie à Angers. Placé en qualité de régent au collége où il avait été élevé, il devint préfet des études et principal, le 4 mai 1787, et refusa en 1791 le serment constitutionnel. Sa maison fut dissoute ; lui-même fut jeté dans les prisons de Rambouillet. Rendu à la liberté, on le nomma de nouveau principal du collége qu'il avait autrefois administré. Depuis 1816, il dirigea aussi une maison d'éducation ecclésiastique qu'il avait fondée à grands frais. Ses services lui valurent les palmes d'officier de l'université et la croix de la Légion-d'Honneur. M. de La Myre, évêque du Mans, le nomma chanoine honoraire de sa cathédrale.

HOUDON (JEAN-ANTOINE), habile sculpteur, né à Versailles, en 1746, se consacra aux arts du dessin dès sa plus tendre enfance, et y fit des progrès rapides. A peine âgé de 18 ans, il remporta le gr. prix de sculpture, et se rendit en Italie, où son talent s'éleva promptement à un très-haut degré de maturité par l'étude des beaux modèles. Il produisit à Rome des ouv. qui augmentèrent sa jeune renommée, notamment un *St Jean de Latran*, qui décora l'église de ce nom, et un *St Bruno*. De retour en France, il acheva de se placer au premier rang des artistes qu'a produits ce pays. Parmi ses nombreux ouv., nous ne citerons que son *Ecorché*, dont les reproductions en plâtre servent encore de modèle dans nos écoles, et sa statue de *Voltaire*, que l'on voit sous le péristyle du Théâtre-Français. Ses *Bustes* de femmes ont un caractère de naïveté séduisante. Quelq. années avant notre révolution, il fut choisi par le gouvernement des Etats-Unis pour perpétuer les traits de Washington, et ce fut Franklin lui-même qui le conduisit à Philadelphie. Houdon, à la fois homme de talent et homme de bien, fut chéri de tous ceux qui eurent avec lui des relat. Ses facultés intellectuelles étaient un peu affaiblies depuis quelq. années, lorsqu'il m. en 1828. Il était membre de l'institut, chev. de la Légion-d'Honneur et prof. à l'Ecole royale des beaux-arts.

HUBER (FRANÇ.), natur., né à Genève le 2 juillet 1750, m. à Lausanne le 22 oct. 1831, eut pour père Jean Huber, qui a fait un ouvr. sur le *Vol des oiseaux de proie*, et qui peut être considéré comme le créat. de *l'Art des découp. en paysag.* François Huber eut de bonne heure du goût pour l'hist. nat. et les sciences physiques. Sa santé et sa vue s'étant affaiblies, son père le conduisit à Paris, et la vie d'un simple paysan lui fut ordonnée comme remède. Retiré dans un village près Paris, il trouva une épouse héroïque qui s'associa à son sort. Devenu aveugle, Huber recueillait ses souvenirs et provoquait les observations des autres. Il s'occupa des abeilles, et fit plusieurs découvertes importantes sur les noces de la reine, sur les ouvriers, sur les neutres, sur les œufs, sur les faux bourdons, etc. La publication de ses travaux eut lieu en 1792 sous la forme de *Lettres à Ch. Bonnet*, et sous le titre de *Nouvelles observations sur les Abeilles*, Paris, 1796, in-12 ; nouvelle édition, 1814, 2 volumes in-8. Son fils Pierre a rédigé le 2ᵉ vol., et travaillé à la 7ᵉ édition de cet ouvrage, qui étonna les naturalistes. Huber s'occupa ensuite de la *Cire*, de la manière dont les abeilles la font, de la construction des ruches, etc., de la respiration de ces animaux, etc. De concert avec Jean Senebier, son ami, il dirigea ses études sur la germination, et publia avec ce savant : *Mémoires sur l'influence de l'air dans la germination des différentes graines*, Genève et Paris, 1801, in-8. Pour sa correspondance, Huber avait une sorte d'imprimerie ; c'étaient des cases numérotées où il prenait les caractères dont il avait besoin pour former ses mots ; et, quand ses caractères étaient réunis, il les enduisait de noir avec une feuille de papier couverte d'une encre particulière, imprimait sa lettre, la pliait et la cachetait. Huber passa les dernières années de sa vie à Lausanne.

HUBER (PIERRE-FRANÇOIS-ANTOINE, baron), lieutenant-général de cavalerie, grand-officier de la Légion-d'Honneur, né le 20 décembre 1775 à St-Vadel (Prusse), mort du choléra en avril 1832, s'était fait naturaliser Français. Une valeur éprouvée et de longs services lui valurent ses grades et ses décorations. Chargé, dans la campagne de 1823, en Espagne, du commandement de la prem. brigade de la 7ᵉ division du 3ᵉ corps d'armée, il fut employé à pacifier les Asturies et la Galice. De retour en France, en 1824, il fut mis en disponibilité, puis en retraite en 1828, comptant 52 ans de service.

HUGUES (VICTOR), né à Marseille, fut envoyé de bonne heure à Saint-Domingue par sa famille pour quelq. écarts de jeunesse. De retour en France après les prem. désordres de la révolution, il fut nommé accusateur publ. près les tribunaux révolutionnaires de Rochefort et de Brest, puis, en 1794, commissaire de la convention aux îles du Vent, conjointem. avec Lebas. En atterant à la Guadeloupe, il apprit que cette colonie était au pouvoir des Anglais, ainsi que les autres Antilles françaises. Il réussit à la faire rentrer dans le devoir, en commandant lui-même la force armée. Quelq. temps après, arrivèrent de nouveaux commissaires avec un renfort de troupes, et les Anglais ne conservèrent plus de toutes les Antilles que la Dominique et la Martinique. Des accusations plus ou moins graves s'élevèrent contre Hugues, que les journaux dévoués aux colons allèrent jusqu'à appeler le *Robespierre des colonies*; mais ces accusations, d'ailleurs banales à cette époque, n'empêchèrent pas le directoire de le confirmer dans son emploi, et de l'honorer d'un décret de *bien mérité de la patrie*, ce qui était alors la distinction à la mode. Revenu en France au moyen d'un congé qu'il avait sollicité lui-même, il ne tarda pas à être nommé gouverneur de la Guyane, et sa nomination fut confirmée par le premier consul, le 18 brumaire étant survenu avant son départ. En 1809, le gouvernem. l'accusa de n'avoir rien préparé pour résister l'année précéd. aux Anglais et aux Portugais, de ne s'être pas défendu avec assez de fermeté, d'avoir capitulé sans consulter les autorités civiles et militaires, enfin d'avoir sacrifié la colonie de la Guyane au désir de sauver ses richesses. Le conseil de guerre

de la 1re division l'acquitta à l'unanimité, et ce jugement, contre lequel s'était pourvu le commissaire impérial, fut confirmé par le conseil de révision. Hugues retourna bientôt à Cayenne comme simple planteur, et y mourut en 1826.

HULOT (Henri-Louis), ecclésiastique du diocèse de Reims, né le 13 mars 1757, à Avenay, mort à Reims le 1er septembre 1829, fut professeur de théologie dans le séminaire et dans l'université de ce diocèse. En 1791, il refusa le serment, partit pour l'exil, résida tour-à-tour dans les Pays-Bas et en Allemagne, et passa environ 3 ans à Gand, où il fut grand-vicaire de l'évêque-prince de Lobkowitz. Il publia sa *Première lettre aux catholiques de Reims* en latin et en français, 1793, in-8, et une *Lettre des prêtres français à l'évêque de Gand*, signée par 186 ecclésiastiques, qui témoignaient à ce prélat toute leur reconnaissance, Gand, 1793. Hulot publia aussi à la même époque un *Mémoire adressé à l'empereur François II par les états de Flandre pour le rétablissement des couvens*. En 1794, les Français ayant pénétré dans les Pays-Bas, Hulot se rendit successivement à Munster, Erfurt, Dresde et Ausbourg. Il publia en latin et en français une *Seconde Lettre aux prêtres catholiques de Reims*, Utrecht, 1795; *Récit de la conversion de Gen-Thoger*, Munster, Erfurt, 1795, in-8; la *Collection des brefs de Pie VI*, Ausbourg, 1796; les *Lettres de M. Schrofenberg, évêque de Freissingue et de Ratisbonne, en faveur des prêtres français*, Ausbourg, 1796, in-8; le *Récit de la mort de M. Musart, curé de Somonovesle*, en latin, en français et en allemand; *l'État des catholiques anglais*, 1798, in-8; *Salisburgensis cujusdam religiosi* (l'augustin San-Ricler) *delecta castigatio, seu vindiciæ cleri gallicani exsulis*, 1800, in-8: ouvrage qui valut à son auteur un bref très-flatteur de Pie VII; *Lettre à un professeur d'Allemagne* (Bergald, professeur de dogme à l'université de Wurtzbourg), Ausbourg, 1801, in-8; *Gallicanorum episcoporum dissensus innocuus*, ibid., 1801, in-8. Ces ouvrages avaient mis Hulot en relation avec un grand nombre de prélats et de personnages distingués. De retour en France, dix ans après avoir quitté Reims, il fut curé de la paroisse d'Avançon, près Château-Porcien, puis d'Attigny. Au bout de 22 ans de travaux assidus dans cette dernière paroisse, il fut nommé vicaire-général, et archidiacre official du diocèse de Reims. Après la mort de l'archevêque de Coucy (10 mars 1824), l'abbé Hulot devint chanoine, puis grand-vicaire et official. Outre les ouvrages que nous avons cités, il en publia un *Sur les antiquités d'Attigny*, qui n'est qu'un extrait d'un plus grand travail sur le même sujet. Il laissa en manuscrit des *Livres de controverse*, des *Sermons*, des *Opuscules*, des *Mémoires*, et une *Correspondance* dont la publication serait intéressante.

HULTEM (Van), ancien membre des États-Généraux, curateur de l'université de Gand, président des sociétés des beaux-arts, d'agriculture et de botanique de la même ville, mourut en déc. 1832.

HUOT DE GONCOURT (N.), avocat, anc. membre de l'assemblée constituante, ancien député du bailliage du Bassigny-Barrois (Lorraine) aux États-Généraux en 1789, mort à Neufchâteau (Vosges), sur la fin de 1832, fut constamment le défenseur des intérêts du peuple. Nommé depuis à différentes fonctions administratives, notamment à celle de magistrat de sûreté à Neufchâteau (1803-1810), il se montra toujours fidèle aux principes qu'il avait adoptés.

HUSCHKE (Emmanuel G.), ancien professeur d'éloquence à Rostock. né en 1760, m. à Grenssen, en Thuringe, le 18 fév. 1828, s'est fait connaître par de bonnes *Édit.* d'ouvrages classiques de l'antiquité. Outre son excellent *Comment.* sur Tibulle, on citera de lui: *Analecta critica in Anthologiam græcam, cum supplem. epigramm. max. part. inedit.*, Iéna, 1801, in-8, et *Dissertat. de Fabulis Archilochi*, etc., Altembourg, 1803, in-8. Ses éditions sont très-recherchées en Allemagne.

HUSKISSON (William), né à Birch-Moreton en Worcestershire, le 11 mars 1770, assista à la prise de la Bastille, et le 29 août 1790, prononça un *Disc.* curieux au *club* de 89, dont il était membre. Il fut successivement en 1795 et 1807 sous-secrétaire d'état sous Pitt et Parseval, en 1823 président du bureau du contrôle, et enfin en 1827, ministre des colonies. Il résigna ses fonctions en 1828 sous l'administration de lord Wellington. Huskisson joignait à des opinions libérales des connaissances assez étendues sur les matières commerciales et sur les questions économiques qui s'y rattachent. On sait sa mort affreuse, arrivée le 18 septembre 1830, jour de l'essai du chemin de fer de Liverpool à Manchester; effrayé de la venue rapide d'une des voitures, il veut se retirer du *railroad;* il glisse, tombe, a les cuisses brisées, et expire peu après.

HUTCHINSON (John-Hely), comte de Donoughmore, général et pair d'Angleterre, né le 15 mai 1757, était entré comme enseigne dans un régiment de dragons en 1774. Parvenu, en 1783, au grade de major, puis de colonel, il étudia la tactique et l'administration des armées continentales, et se distingua en Flandre, en Irlande, en Hollande, etc. Lors de l'expédition d'Egypte, il commanda en second sous Abercromby, puis en chef l'armée anglaise chargée de s'opposer à l'établissement des Français dans ce pays. C'est lui qui força les vainqueurs de l'Égypte à renoncer à cette riche conquête. Comme diplomate, il se distingua dans les cours de Prusse et de Russie, et en 1813, reçut pour prix de ses services le grade de général. Il mourut le 6 juillet 1832.

I.

IBRAHIM-MANZOUR-EFFENDI, aventurier, dont le vrai nom était Cerfbeer, naquit à Strasb. d'une famille juive. Il servait dans les hussards, lorsqu'il s'offrit pour la mission périlleuse de porter des dépêches du gouvernement au général Bonaparte en Egypte. Revenu à Paris, après avoir été pris et relâché par les Anglais, sans pouvoir atteindre sa destination, il devint tout-à-coup royaliste, et à un tel point, que le gouvernement consulaire le fit emprisonner, puis le mit en surveillance. La paix d'Amiens lui permit d'aller prendre du service à Constantinople dans l'état-major des troupes régulières que Sélim s'efforça vainement d'organiser. Quoiqu'il eût embrassé l'islamisme et épousé une femme turque, il reparut en France en 1809; mais il y fut inquiété, et, reprenant sa vie aventureuse, il parcourut la Russie, la Suède, le Danemarck, occupa un emploi, sous le nom de *Medelsheim*, dans le ministère des relations extérieures du roy. éphémère de Westphalie, combattit ensuite pour le caïmacan de Bosnie contre les Serviens, et enfin séjourna trois ans auprès du fameux Ali, pacha de Janina, qui l'employa à diriger ses constructions militaires. Depuis, il visita encore div. parties de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Se trouvant à Paris sans moyens d'existence en 1826, il se brûla la cervelle, après avoir tenté de se faire quelque argent par la publication d'un volume assez intéressant, sous ce titre: *Mémoire sur la Grèce et l'Albanie pendant le gouvernement d'Ali-Pacha*,

Paris, 1827, in-8, avec un portrait d'Ali-Pacha.

ICÉTAS, tyran de Léontium, ayant été appelé au secours des Corinthiens contre Denys-le-Jeune, dont ils voulaient secouer le joug, profita de leur situation fâcheuse pour entreprendre de les asservir. Ces trop confians alliés n'auraient fait que changer de maître, si Timoléon, envoyé au secours des Syracusains, n'avait changé la face des affaires et brisé la fortune d'Icétas. On peut conjecturer que ce dernier, redescendu à la condition de simple particulier, se réfugia chez les Carthaginois, qui l'avaient excité dans ses ambitieux desseins.

INGREVILLE (JEAN-BAPTISTE-ROBERT BARBIER d'), doyen des docteurs de Sorbonne, était docteur en théologie depuis 1768. La même année, il entra au parlement comme conseiller-clerc de la première section des requêtes, d'où il passa à la grand'chambre. Ayant échappé à la proscription de sa compagnie, il parvint à un âge avancé (80 ans), et mourut à Paris le 15 juillet 1830. Sa bibliothèq. était considérable et bien choisie.

ISBOSETH, page 1501. *Transportez cet article à la page précédente, entre* ISAURE et ISBRANTZ.

ISNARDI (JEAN-BAPTISTE), né au Puget-Theniers (Basses-Alpes), le 10 août 1749, fut admis à l'âge de 24 ans dans une maison d'oratoriens, résida d'abord à Toulon, puis à Condom, au Mans, enfin à Arras. Versé dans la physique, la chimie, il entreprit, comme amateur, plusieurs cours, dans lesquels il obtint un grand succès. Les sciences ne lui firent pas négliger la littérature. Il écrivit quelques *Pièces de théâtre* et des *Poésies légères*, qui ne sont pas sans intérêt. Pendant son séjour à Arras, on fit de vains efforts pour l'engager à entrer dans les ordres. Durant la terreur, qui ne tarda pas à suivre l'ouverture des États-Généraux, il eut le bonheur d'arracher à la mort plusieurs de ses collègues. Lors de la dissolution du corps dont il avait fait partie, le gouvernement le chargea de former une bibliothèque pour l'école centrale de Boulogne-sur-mer, composée des débris de celles de Saint Vast, Saint-Pol et Saint-Omer. Cette bibliothèque, dont Isnardi fut en quelque sorte le créateur, s'accrut, par ses soins, d'année en année; il voulut en être le bibliothécaire, et lui consacra ses jours, ses veilles et une partie de sa fortune. Lié avec la plupart des savans et des littérateurs, il rapportait chaque année de la capitale des trésors typographiques dont il l'enrichissait. Son dernier voyage s'effectua dans la 80e année de son âge. Toujours animé du désir d'être utile, il travailla, dans ses derniers jours, à un *Cours d'histoire*, qu'il destinait à son petit-fils. Membre de plusieurs sociétés savantes, il prononça, en diverses occasions, des *Discours*, qui furent vivement applaudis, et parmi lesquels on a remarqué, celui *de l'Influence des méthodes sur la marche et les progrès de l'esprit humain*; un autre, *sur les Monumens de l'Inde et de l'Egypte*; un *sur la Grèce, considérée sous le rapport des lettres et des beaux-arts*; un *sur le génie commercial des Anglais*, et un grand nombre de *Mémoires* et d'ouvrages *Manuscrits*, dont plusieurs sont importans.

IVANOF (FÉODOR-FÉODOROVITSCH), littérateur russe, né en 1777, mort à Moscou le 31 août 1816, était passé du service militaire dans le commissariat des guerres. La scène russe lui doit les pièces suivantes, fort goûtées du public à leur apparition: *la Vertu récompensée*, ou *la Femme comme il y en a peu*, drame en 3 actes, Moscou, 1805; *la Famille de vieillards*, drame en 1 acte, *ibid.*, 1806; *les Nouveaux mariés*, ou *Vivez un siècle, apprenez un siècle*, comédie en 1 acte, *ibid.*, 1808; *Tout ce qui luit n'est pas or*, comédie en 3 actes, *ibid.*, 1808; *Marthe*, ou *la Conquête de Novogorod*, trag. en 5 actes, *ibid.*, 1809.

IZMAILOV (ALEXANDER-EPHIMOVITZ), édit. du journal russe *Blagonamerenu*, mourut à Saint-Pétersbourg le 16 janvier 1832, dans sa 50e année. Sa réputation littéraire était fondée particul. sur des *Fables* et des *Contes* qu'il publia en 1804, et qui ont eu depuis plusieurs éditions. Sans être originale, sa poésie est agréable et ingénieuse.

J.

JABALOT (FRANÇOIS-FERDINAND), de Parme, général des dominicains, consulteur de plusieurs congrégations, et examinateur des évêques, mort le 9 mars 1834 dans une campagne près Rome, à l'âge de 55 ans, était connu tout à la fois par ses prédications et par plusieurs ouvrages estimés. Ce religieux éloquent et instruit honorait d'ailleurs son ordre par la pratique des plus hautes vertus.

JACKSON (JOHN), célèbre peintre de portraits, mourut à 48 ans, le 1er juin 1833, à Londres. Fils d'un tailleur de province, il serait demeuré ignoré si lord Mulgrave n'avait encouragé ses premiers essais. On admire beaucoup ses *Portraits* de Gandy, Wollaston, Flaxman, Robert Peel, et de son ami le sculpteur Chantrey. Moins élégant que Lawrence, mais copiant plus fidèlement la nature, il saisissait avec une admirable facilité les traits caractéristiques de la physionomie, et les reproduisait avec un rare bonheur. Il travaillait avec rapidité, et cependant ses *Tableaux* sont d'un fini précieux. Son coloris avait du relief, de l'éclat et de la vérité. Tous ceux qui l'ont connu vantent beaucoup la douceur de ses mœurs, sa piété et sa libéralité.

JACOTIN (N.), colonel, chef de la sect. topographique de la guerre, né vers 1763, fut employé dès l'âge de 18 ans au cadastre de la Corse. Il quitta cette île en 1794, lorsque Bastia fut obligé de capituler, fit partie de l'expédition d'Egypte en qualité d'ingénieur-géographe, pendant la campagne, obtint le grade de colonel, fut nommé directeur du corps des ingénieurs-géographes, et travailla à la carte de l'Egypte. Lorsqu'il revint en France, il obtint la place de chef de la section topographique du ministère de la guerre, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 4 avril 1827. Ce fut lui qui dirigea l'*Atlas de l'Egypte et de la Syrie* en 52 feuilles. Il rassembla encore les élémens d'une *Carte d'Espagne*, et prépara les *Cartes nécessaires aux campagnes du maréchal Gouvion-Saint-Cyr*. On lui doit la belle *Carte de Corse* en 8 feuilles, qui a été faite d'après les opérations du cadastre. Il surveilla les travaux pour l'exécution de la nouvelle *Carte géométrique de la France*, encouragea l'École de gravures, et forma auprès du ministère de la guerre une pépinière d'artistes qui assurent à la France la supériorité dans la gravure topographique. Ce savant mourut en chrétien.

JACOTTET (JOSEPH), doyen et curé à Assens, dans le canton de Vaud, mort le 21 novembre 1827, fut d'abord choisi par les jésuites pour professer à Fribourg les humanités, puis la théologie. Nommé curé d'Assens, il y remplaça Odet d'Orsonnes, appelé à l'évêché de Lausanne, à peu près dans le temps où mourut sur cette paroisse l'abbé Fabre, missionnaire, qui était allé en Cochinchine, et qui a publié des *Lettres sur sa mission* dans ce pays. Jacottet fut pendant 32 ans chargé de cette paroisse. En 1802 il fit revivre le privilége qu'avaient les curés d'Assens de célébrer trois messes dans l'ancienne cathédrale de Lausanne, privilége qui depuis est tombé en désuétude.

JACQUEMET-DURUFLEY (Jean-Joseph), naquit à Chavanay, près Vienne en Dauphiné, le 21 novembre 1764. Orphelin à 7 ans, il quitta de bonne heure son pays, et vint à Paris en 1785. Il y perfectionna ses talens précoces, et, s'étant mis à étudier l'anatomie et la mécanique, il fit le squelette de l'un et de l'autre sexe, ouvrage dont sa jeunesse fit douter qu'il fût l'auteur, et qui causa l'admiration de savans artistes. La modération de son caractère ne lui permit pas de rechercher de grands protecteurs. Cependant il se lia avec le précepteur du dauphin, fils de Louis XVI, qui l'introduisit au château et le fit travailler pour le jeune prince. Il était encore aux Tuileries à l'époque du 10 août; dans la suite, il se fixa à Rouen. En 1809, il proposa au gouvernement quelques acquisitions, que l'épuisement des finances empêcha d'effectuer. Vers la même époque, il se rendit à Saint-Cloud, pour présenter à l'impératrice Joséphine un attelage de moyenne grandeur, pour son fils le prince Eugène; mais le départ précipité de l'empereur et de l'impératrice pour l'Italie rendit son travail infructueux. Il consacra dès-lors ses talens à des sujets de piété et de religion, sujets dont il a donné de beaux modèles. A l'époque du singulier procès du prétendu Louis XVII (Mathurin Bruneau), on recourut à son témoignage; mais il ne reconnut en lui rien moins que l'orphelin du Temple. Enfin, concentré dans ses paisibles travaux, il menait une vie douce et tranquille, lorsque la mort ravit à sa tendresse une fille chérie. Une perte aussi sensible le conduisit au tombeau, le 10 juillet 1828, à l'âge de 63 ans.

JACQUEMIN (Jacques-Alexis), évêque de Saint-Dié, naquit à Nanci le 4 août 1750. Un frère, qui avait embrassé l'état ecclésiastique, le fit venir à Paris. Il accepta ensuite un vicariat dans sa ville natale; et la manière noble et simple tout à la fois avec laquelle il exposait en chaire les vérités évangéliques, la charité, surtout, qui le portait à exercer auprès des criminels condamnés à mort un ministère que son zèle rendait toujours fructueux, lui concilièrent l'affection des paroissiens. En 1778, il devint professeur de théologie à l'université de Nanci. On peut juger de son talent pour l'enseignement par son traité *de Incarnatione Verbi divini*, le seul, du cours complet qu'il se proposait de donner au public, de concert avec Mezin, son collègue, que la révolution lui ait permis de livrer à l'impression. Il prit aussi une part très-active à la rédaction du *Catholique de Nanci*. Le refus du serment à la constitution civile du clergé obligea Jacquemin à abandonner sa chaire. Il se retira en Allemagne; mais ne tarda pas à revenir à travers mille périls, et muni de tous les pouvoirs de M. de La Fare, évêque de Nanci, qui l'avait constitué son vicaire-général. C'est pendant ces jours difficiles qu'il rédigea un *Abrégé* de l'ouvrage de Barruel sur le jacobinisme. Il a été publié en 2 vol. M. de La Fare ne donna point la démission de son siége en 1801; mais, voulant prévenir, par une déclaration publique, le trouble qu'un tel refus aurait pu causer dans son diocèse, il chargea Jacquemin de cette commission. Ce fut un des derniers actes de son administration, qui prit fin par l'installation M. d'Osmond, en 1802. Lors du rétablissement des études, Jacquemin occupa la chaire de philosophie au lycée de Nanci. En 1816, il fut appelé à Paris pour coopérer aux travaux de l'administration des affaires ecclésiastiques, se hâta de retourner à Nanci, reçut, en 1823, la décoration de la Légion-d'Honneur, fut nommé, le 12 août de la même année, à l'évêché de Saint-Dié, et sacré à Paris le 18 janv. 1824. Sa courte carrière épiscopale montra tout ce que pouvaient l'expérience et les lumières unies au zèle et à l'activité. Cependant tant de travaux amenèrent des infirmités; il donna sa démission, et prit rang parmi les chanoines-évêques de Saint-Denis. Il s'était retiré à Nanci pour y finir ses jours dans la solitude; mais les besoins de ce diocèse, privé de son pasteur, l'arrachèrent souvent à sa retraite. Il mourut le 15 juin 1832.

JACQUEMONT (Victor), naturaliste français, mort à Bombay en décembre 1832, étudia la structure géologique de l'Himmalâya, inconnue jusqu'alors; car les périls d'un voyage dans l'Inde septentrionale avaient empêché les Européens d'y pénétrer. Jacquemont, arrivé dans le Haut-Himmalâya et dans le Thibet, y fit des *Collections* d'une immense importance pour l'histoire naturelle. Il explora ensuite le Pendjah et le Cachemire. A son retour, lorsqu'il était déjà dans les possessions anglaises, une maladie de foie provoqua sa mort. Jacquemont a laissé, outre ses *Manuscrits* scientifiques et ses *Collections*, une *Correspondance* pleine d'intérêt, que sa famille se propose de publier.

JAECK (Michel), conseiller à la cour royale dans le royaume de Bavière, né à Bamberg, le 1er août 1783, mort à Paris, le 25 janvier 1833, s'est fait connaître par un ouvrage assez recherché, qui a pour titre : *Statistique de la Bavière*, et par un grand nombre de *Brochures* sur la jurisprudence et sur différentes matières administratives.

JANSÉNISTES (les). Ce nom a été donné aux antagonistes de la bulle *Unigenitus*. On l'appliqua d'abord aux théologiens, qui, partagés d'opinions avec les jésuites au sujet de l'*Augustinus* de l'év. d'Ypres, niaient que les 5 propositions extraites de ce liv., et condamnées par les papes Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VII, s'y trouvassent ni implicitement ni explicitement renfermées.

JARJOW (N. de), littérateur allemand, connu par plusieurs ouvrages estimés, avait d'abord suivi la carrière militaire. Né en Prusse, il servait dans l'armée prussienne et avait le grade d'officier, lorsque la révolution grecque éclata. Il partit aussitôt pour la Grèce dans le but de partager avec les Hellènes les périls des combats qui allaient s'engager. En 1832, de retour d'un voyage en Afrique, il mourut à Paris, victime du choléra.

JEAN VI, *page* 1522, 2e *col.*, *ligne* 44, *lisez :* St-Vincent de Fora. — *Ligne dernière*, *substituez* Brésil *au mot* Mexique.

JEANNE-MARIE DE NEMOURS, duchesse de Savoie, femme de Charles-Emmanuel II, tint la régence durant les 5 années de la minorité de son fils Victor-Amédée II, et sut se maintenir libre et neutre entre les deux cours de France et d'Espagne, malgré toutes leurs intrigues. Elle avait formé le dessein de marier Victor-Amédée à sa cousine, l'infante de Portugal; mais elle ne put vaincre la répugnance que son fils montrait pour cette union : telle avait été l'opiniâtreté de ses instances, que, ne voyant plus d'autre moyen d'en affranchir le jeune prince, les marquis de Pianezze et de Parala firent signer à celui-ci l'ordre d'enlever la duchesse sa mère et de la conduire dans une forteresse où elle resta un moment détenue. L'adresse connue de Jeanne-Marie peut faire supposer que cet incident n'était qu'un jeu concerté d'avance : du moins est-il certain qu'elle se trouva ainsi dégagée de sa parole envers sa nièce, et que la cour d'Espagne, qui s'opposait à l'union projetée, fut satisfaite, sans que la France pût reprocher à la régente la violation de ses engagemens à cet égard. Jeanne-Marie m. à 85 ans, le 25 mars 1724.

JEANNET (Louis-François), maréchal de camp, né le 5 novembre 1768, mort en 1832, servit d'une manière honorable, fut nommé, le 25 novembre 1813, chevalier de la Légion-d'Honn., et le 15 mars de la même année, élevé au grade de général de brigade. Il commandait en 1815 le département de l'Ain, rejoignit l'armée qui se retirait au-delà de la Loire, et fut un des signataires de l'adresse que cette armée envoya à la Chambre des représentans. On l'admit à la retraite.

JEANSON (Barthélemy), architecte, élève de Soufflot, né de parens qui exerçaient depuis Louis XIII le même art, construisit le petit Trianon, Saint-Cloud et le bâtiment des eaux thermales de Vichy. Chargé de faire un pont en pierre à Décise sur la Loire, il établit une levée sur ce fleuve, et perça une route importante dans le Bourbonnais. Louis XVI lui confia la direction des travaux pour l'établissement d'une manufacture d'armes à Moulins, où il construisit en outre une fonderie de canons : cette ville lui doit encore une salle de spectacle et une rue. Nommé directeur en chef de la fonderie du Creuzot, il y établit des machines propres à la fabrication de la grosse artillerie, fit établir des laminoirs nouveaux pour fabriquer de la tôle de grande dimension, et affranchit dès-lors la France du tribut qu'elle payait à la Suède, qui seule fournissait cet objet. Jeanson surpassa aussi les Anglais dans l'art du fondeur ; il parvint à couler une roue à engrenage de 24 pieds de diamètre. Ce fut lui qui perfectionna encore la cristallerie du Creuzot, en lui donnant les formes épurées de l'antique. Obligé de quitter la France à l'époque de nos troubles, Jeanson se fixa en Belgique, construisit à Mons une salle de spectacle remarquable par son élégance, et un immense dépôt de mendicité : dans les environs de cette ville il édifia trois superbes filatures de coton avec des moteurs hydrauliques. Plus tard il fit à Avennes, pour le prince de Talleyrand, une jolie salle de spectacle. En 1811, il établit, dans une manufacture d'armes à Maubeuge, une machine propre à fabriquer annuellement 20 mille baïonnettes. Après la restauration, Jeanson rentra dans la maison du roi avec le titre de directeur des eaux royales de Versailles. Au 20 mars il se fit remarquer parmi les volontaires qui se réunirent sous les ordres du marquis de Viomenil. Au second retour du roi, il reçut la décoration de la Légion-d'Honneur, et mourut, au mois de novembre 1828, dans les bras de la religion. Outre les travaux que nous avons cités, on lui doit un appareil pour la dissection des grains, un régulateur pour la distribution des eaux, des pompes ingénieuses pour le service de la marine, mais qui peuvent servir à d'autres usages, une pompe à l'aide de laquelle on peut puiser dans le sable, et un grand nombre d'autres inventions et perfectionnemens qui lui assurent un rang distingué parmi les architectes. Jeanson avait proposé de remplacer les colonnes de l'ancienne église Ste-Geneviève, que l'on a transformée de nouveau en Temple de la gloire ou Panthéon, par des colonnes en fonte : ce qui d'après son projet aurait mieux réussi dans l'intérêt de l'ordonnance de ce superbe édifice que les réparations qu'on y a faites. Il voulait aussi que dans bien des cas on remplaçât le bronze par la fonte : il avait même conçu le plan d'un pont dont les piles auraient été en fonte.

JERPHANION (Gabriel-Joseph, baron de), officier de la Légion-d'Honneur, commandant de l'ordre de Ste-Anne de Russie, né au Puy (Haute-Loire), mort à Lyon, le 15 avril 1832, avait siégé aux états de Languedoc avant la révolution de 1789, et fut depuis préfet de la Lozère et de la Haute-Marne. On doit à cet administrateur sage et éclairé, une *Statistique du département de la Lozère*, et l'*Organisation de la première société d'agriculture de ce departement*. Retiré à Lyon dans les dernières années de sa vie, il se livra à l'étude de la numismatique, et se fit une riche collection de monnaies et de médailles antiques.

JOLY (Aimé), colonel de la garde nationale de Saint-Quentin, mort à Nice, à l'âge de 45 ans, le 6 septembre 1831, fut placé, en 1811, avec son frère, à la tête du riche commerce que son père avait créé. Quoique bien jeune encore, il fonda, quelques années après, dans un des faubourgs de Saint-Quentin, un magnifique établissement, dans lequel se retrouvent les différentes branches d'industrie de cette ville. Plus tard, il y joignit la filature de l'abbaye d'Isle et celle de Labhussière, qui réunit tous les perfectionnemens qu'il avait importés d'Angleterre en France, ou trouvés lui-même dans son génie industriel. En 1820, la perfection de ses tissus lui valut la décoration de la Légion-d'Honneur. Il faisait partie du conseil-général des manufactures, à Paris, du conseil municipal de St-Quentin, du cons.-gén. du départ., et il avait fondé une école du dimanche, qui, malgré ses soins, n'existe plus.

JONDOT (Étienne), ancien professeur d'histoire, né à Moncenis, près Autun, mort à Paris le 16 mars 1834, à 64 ans, s'était trouvé compris dans la première requisition. Il fut secrétaire d'un général dans la Vendée, et publia dans le *Courrier universel* des réflexions *de Louis XVI et de Tsou-Ching*; puis l'*Esprit de la Révolution française*, et des *Observations critiques sur les Leçons d'histoire de Volney*, 1799, in-8. Il devint un des coopérateurs du *Journal des Debats*, où il rendait compte principalement des voyages et des livres d'histoire. Il obtint en 1804 une chaire d'histoire à l'école de Fontainebleau, en 1810 une chaire semblable au lycée de Rouen, et en 1812 à Orléans; mais il donna sa démission l'année suivante, et vint se fixer à Paris. Il coopéra avec MM. Mutin et Salgues à l'ouvrage qui parut en 1801, sous le titre de : *la Philosophie rendue à ses premiers principes*, 2 vol. in-8. En 1807, il donna une édition du *Précis de l'Histoire universelle* d'Anquetil, où il avait fait quelques corrections, 12 vol. in-8; en 1809, le *Tableau historique des Nations*, 4 vol. in-8; en 1810, les *Lettres troyennes*, ou *Observations critiques sur les ouvrages d'histoire qui concourent pour les prix decennaux*, in-8; et en 1817, l'*Histoire de Julien*, 2 vol. in-8. En 1820, Jondot fit paraître l'*Anti-Pyrrhonien*, ou *Réfutation complète des principes contenus dans le 2e volume de M. de La Mennais*, in-8. Cette *Réfutation* eut peu de succès, et véritablement l'auteur n'avait pas pris le meilleur moyen pour se faire lire avec intérêt : les partisans du nouveau système l'accablèrent de railleries. Depuis ce temps, Jondot se retira de la lice; il prépara cependant une seconde édition de son *Tableau historique des Nations*. L'impression en était même commencée, et sa mort l'a fait suspendre au 11e volume. On assure que le manuscrit est complet, et que l'ouvrage pourra voir le jour. Jondot soutint dans tous ses ouvrages les principes religieux et monarchiques. Outre sa pension de retraite de l'université, il jouissait d'une pension sur les fonds des gens de lettres.

JONES (John), prit, à son entrée dans l'ordre des bénédictins, le nom de *P. Léandre de Saint-Martin*.

JORDAN (mistriss), actrice de Londres, eut long-temps des liaisons avec le roi d'Angleterre Guillaume IV, et devint mère de plusieurs enfans que ce prince a très-bien établis. Mistriss Jordan m. récemment à Saint-Cloud, dans un état voisin de la misère ; mais les journaux ont annoncé que Guillaume IV allait lui faire ériger un monument dans le cimetière de ce village. M. Boaden a publié la *Vie* de cette actrice avec toute la délicatesse d'un gentleman et le talent d'un auteur habile.

JOSEPH Ier ou JOSEPH-EMMANUEL. Il a été parlé, à l'article Pombal, de la tentative d'assassinat faite contre ce prince. On sait que ce complot, dont la trame reste encore enveloppée de quelque mystère, servit de prétexte à l'expulsion des jésuites : un édit du 3 sept. 1759 les bannit du territ. portugais.

JOURDAN (Claude), *dit* de Colombier, voyageur et journaliste français, né au commencement du 18e siècle, exerça pendant quelque temps le commerce de la librairie à Leyde, où il publia une *Histoire abrégée de l'Europe*, 1686, 5 vol. in-18. C'est une espèce de journal politique qui avait été

rédigé par Jacques Besnard. Après avoir renoncé à son établissement, Jourdan se retira dans un village du Barrois avec une pension du roi de France. Il y rédigea les *Observations* qu'il avait faites pendant le cours de ses voyages, et mit en ordre les *Mémoires* que lui avait laissés un de ses amis : il fit paraître le tout sous le titre de *Voyages historiques en Europe*, depuis 1692 jusqu'en 1700, 8 vol. in-12 : cet ouvrage eut plusieurs éditions en France et à l'étranger. En 1704, il commença à Luxembourg, et continua à Verdun un journal qui a pris le nom de *Journal de Verdun*, et qui avait pour titre : *Clef du cabinet des souverains*; il parut jusqu'en 1727. Les infirmités de l'âge forcèrent alors Jourdan à discontinuer ce travail. On ignore l'époque précise de la mort de cet écrivain. Jourdan est encore l'auteur d'un *Choix de bons mots*, ou *Pensées de gens d'esprit sur toutes sortes de sujets*, Amsterdam, 1709, in-12, et 1716, in-8.

JOURDAN (André-Joseph), ancien administrateur des affaires concernant les cultes, né à Aubagne en Provence, ne prit aucune part aux premiers excès de la révolution. Obligé de fuir, puis inscrit sur la liste des émigrés, il fut emprisonné pendant la terreur. Le département des Bouches-du-Rhône le députa au conseil des cinq-cents, où il fit le rapport sur les naufragés de Calais, rapport d'après lequel ils furent renvoyés hors du territoire. Dans un *Discours* sur la liberté des cultes, il prit la défense des prêtres que l'on poursuivait encore avec tant de vigueur, demanda la suppression du serment qui leur était imposé, et surtout l'abolition de la déportation. Le directoire, qui ne sympathisait point avec de pareilles opinions, comprit Jourdan dans la proscription de fructidor. Condamné à la déportation, il s'enfuit en Espagne, d'où il ne revint qu'après le 18 brumaire. Le collége électoral de son département l'ayant nommé candidat au sénat, Bonaparte lui donna la préfecture des Forêts ou du Luxembourg. En 1814, Jourdan fut fait conseiller-d'État en service ordinaire, et administrateur général des affaires ecclésiastiques, place qui venait d'être créée. Il se retira pendant les cent-jours, et ne reprit son emploi qu'après le second retour de la famille royale. En 1816 il adressa au roi un *Mémoire* dans lequel il démontra que ses fonctions seraient mieux remplies par un évêque que par un laïque; il quitta son emploi le 1er mai, se retira à Marseille avec le titre de conseiller-d'État honoraire, et mourut dans cette ville le 6 juillet 1831, avec les sentimens de la plus vive piété.

JOURDAN (l'abbé), né le 25 juillet 1758, au Mas-d'Aire (Landes), fit ses premières études au petit séminaire et au collége de cette ville, et alla couronner ces travaux à l'université de Bordeaux. Pendant ce temps, il fut chargé de diriger l'éducation de deux élèves qui depuis lui firent honneur : ce furent MM. Lainé. Après la révolution. Jourdan devint curé de village. En 1816, il fut nommé recteur de l'Académie de Pau, et mourut subitement à Aire, sa patrie, le 11 sept. 1831.

JOURDAN (Jean-Baptiste), maréchal et pair de France, gouverneur des Invalides, né à Limoges, le 29 avril 1762, mort à Paris le 23 novembre 1833, s'enrôla en 1778 dans le régiment d'Auxerrois, et fit la guerre d'Amérique. En 1790, il était capitaine des chasseurs de la garde nationale de Limoges; il fut nommé en 1791, commandant en chef du 2e bataillon des volontaires de la Haute-Vienne, qu'il conduisit à l'armée du Nord; il fit la campagne de la Belgique sous Dumouriez, et se distingua notamment aux environs de Namur, lors de la retraite de l'armée. Le 27 mai 1793, il fut élevé au grade de général de brigade, et à celui de général de division le 30 juillet suivant. Il commandait le corps de bataille à la journée de Honschoote, et fut blessé en enlevant les retranchemens ennemis à la tête de ses troupes. Le 26 septembre, il remplaça Houchard dans le commandement de l'armée. Le 17 octobre, il remporta la victoire de Wattignies, disputée avec acharnement dans un combat de 48 heures, et força le prince de Cobourg à lever le blocus de Maubeuge. Le comité de salut public, qui appela alors Jourdan à Paris, voulait prendre l'offensive. Jourdan lui fit considérer que l'armée était composée de nouvelles levées, la plupart sans armes ni habits; qu'ainsi il valait mieux passer l'hiver sur la défensive, pour se mettre en état d'attaquer au printemps. Ses plans furent adoptés; néanmoins, on n'oublia pas sa résistance, et, dès que les troupes furent en état d'agir, Pichegru vint le remplacer. Le comité de salut public avait même pris un arrêté par lequel il ordonnait la destitution et l'arrestation du général Jourdan; mais, des représentans du peuple près l'armée ayant pris sa défense, le comité se borna à faire proposer par Barère de le mettre en retraite. Cependant il fut employé de nouveau, et obtint le commandement de l'armée de la Moselle. Il ouvrit la campagne de 1794 par le combat d'Arlon, où les Autrichiens, forts de 16,000 hommes, furent complétement battus. Il reçut ensuite l'ordre de traverser les Ardennes, et de venir avec 40,000 hommes, se réunir devant Charleroi à l'aile droite de l'armée du Nord, ce qu'il exécuta avec habileté. Les troupes placées sous le commandement de Jourdan, reçurent le nom d'armée de Sambre et-Meuse. Cette armée passa la Sambre, remporta la victoire de Fleurus le 8 messidor (26 juin), celle de l'Ourthe et de l'Aiwaille le 18 septembre, et celle de la Roër le 2 octobre suivant. Elle battit l'ennemi dans une foule de combats, reprit les places de Landrecies, le Quesnoy, Valenciennes et Condé, fit la conquête de celles de Charleroi, Namur, Juliers et Maestricht, et planta ses drapeaux sur le Rhin, depuis Clèves jusqu'à Coblentz. Ainsi furent conquises pour la France en une seule campagne, ces belles contrées qu'arrose le Rhin, et qui nous sont restées pendant vingt ans. En 1793, Jourdan prit possession de la forteresse de Luxembourg, qui se rendit par capitulation. En septembre, il passa le Rhin de vive force en présence d'un corps de 20,000 Autrichiens, et s'empara de Dusseldorf. L'armée de Clairfayt, réunie sur la Lahn, n'osa point courir la chance d'une bataille, et se reploya au-delà du Mein. Jourdan la poursuivit, et prit position entre Mayence et Hoehst, où passait la ligne de neutralité convenue avec la Prusse. Pichegru, qui avait traversé le Rhin à Manheim, et qui aurait dû s'avancer avec la majeure partie de ses forces sur le Mein, pour couper la retraite à Clairfayt et opérer sa jonction avec l'armée de Sambre-et-Meuse, se borna à porter sur Heidelberg un corps de 10.000 hommes, qui, peu de jours après, fut complétement battu. Clairfayt, rassuré par l'inaction de Pichegru, tira des renforts de l'armée autrichienne du Haut-Rhin, franchit la ligne de neutralité au-dessus de Francfort, et manœuvra pour envelopper l'armée de Sambre-et Meuse entre la Lahn, le Mein et le Rhin. Ces circonstances contraignirent Jourdan à la retraite. Peu de temps après, ayant forcé les lignes de Mayence, Jourdan marcha au secours de l'armée du Rhin-et-Moselle. Après une courte mais brillante campagne dans le Hundsruck, il convint d'un armistice, et la guerre ne fut reprise qu'au printemps suivant, époque à laquelle il passa de nouveau le Rhin, força le général Wartensleben à battre en retraite, s'empara de Francfort et de Wurtzbourg, et se porta près Ratisbonne. Mais, attaqué par l'archiduc Charles, qui reculait devant Moreau, et venait au secours de Wartensleben avec 40,000 hommes, il fut obligé de se replier sur le Rhin. Jourdan a publié en 1818, un ouvrage ayant pour titre : *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de* 1796, dans lequel il est démontré que sa retraite fut occasionée par la mauvaise direction que le gouvernement donna aux armées, et par le parti que prit Moreau, d'aller remporter une

victoire facile sur le Leck, au lieu de suivre l'archiduc Charles. Jourdan, ayant quitté le commandement de l'armée, fut nommé, en mars 1797, par le département de la Haute-Vienne, au conseil des cinq-cents. Le 23 septembre, il fut élu président, et le 21 janvier 1798, secrétaire. Le 24 septemb. suivant, il fut réélu président, et donna sa démission le 14 octobre, annonçant que le directoire le destinait au commandem. des armées. Dans l'exercice de ses fonctions législatives, il fit adopter la loi sur la conscription. Le directoire, qui, par ses prétentions exagérées à Rastadt, et ses entreprises en Italie en Suisse, avait armé toute l'Europe contre lui, non-seulement négligea de lever des armées capables de tenir tête à l'orage, mais encore commença les hostilités avant d'avoir réuni sur les points d'attaque tous les moyens dont il pouvait disposer; de sorte que l'armée du Danube, commandée par Jourdan, ne comptait que 38,000 hommes, lorsqu'elle passa le Rhin, le 1er mars 1799, et entra en Souabe. Jourdan ne tarda pas à se trouver en présence de l'archiduc Charles, qui avait plus de 65.000 hommes sous ses ordres. Les hostilités commencèrent le 20 mars; le lendemain, trois divisions françaises soutinrent à Ostrach, contre toute l'armée autrichienne, le combat le plus opiniâtre, et n'abandonnèrent leur position qu'après avoir fait éprouver une perte considérable aux ennemis. Jourdan, convaincu qu'en persistant à lutter contre des forces aussi supérieures il compromettrait son armée, prit la détermination de se rapprocher du Rhin, dans l'espérance d'y recevoir les secours dont il avait besoin pour reprendre l'offensive. Il fit sa retraite en bon ordre, et fut suivi mollement par l'archiduc. S'étant aperçu, le 24, que ce prince avait mal disposé ses troupes aux environs de Stockach, il espéra que cette circonstance balancerait la disproportion de ses forces avec celles de son adversaire; il attaqua donc l'archiduc le lendemain, à Liebtingen, lui fit 4000 prisonniers, prit 2 pièces de canon, coucha sur le champ de bataille et y séjourna le jour suivant. L'avantage remporté n'ayant pas été aussi considérable que l'espérait Jourdan, il continua sa retraite, et se porta vers les débouchés de la forêt Noire. Le 10 avril, il fut remplacé par Masséna. Réélu au conseil des cinq-cents, il y entra en mai 1799. Comme l'impéritie du gouvernement était la cause des revers qu'essuyaient les armées, Jourdan proposa de déclarer la patrie en danger, mais il échoua. Au 18 brumaire, il ne marcha pas sous la bannière du général Bonaparte, fut exclu du corps-législatif, et momentanément condamné à être détenu dans la Charente-Inférieure. Le 24 juillet 1800, nommé ministre extraordinaire, puis administrateur général en Piémont, il extirpa le brigandage, rétablit l'ordre dans les finances, et fit régner la justice dans ce pays. En 1802, il fut appelé au conseil-d'état. En janvier 1803, élu candidat au sénat-conservateur par le collége électoral de la Haute-Vienne, il fut appelé ensuite au commandement en chef de l'armée d'Italie. Le 19 mai 1804, on le créa maréchal de l'empire, et grand-cordon de la Légion-d'Honneur. En juin 1805, il reçut l'ordre de St-Hubert de Bavière, et commanda les manœuvres du camp de Castiglione, lors du couronnement de Napoléon comme roi d'Italie. Remplacé à l'armée par Masséna, au moment où la guerre éclata, il se plaiguit amèrement à l'empereur, et fut, en 1806, envoyé à Naples en qualité de gouverneur de cette ville; en 1808, il passa en Espagne, en qualité de major-général sous le roi Joseph, qu'il suivit constamment à titre de conseil. Abreuvé de dégoûts, il sollicita son rappel, qu'il obtint sur la fin de 1809. Jourdan vivait au sein de sa famille, lorsque l'empereur, déterminé à faire la guerre à la Russie, lui ordonna de retourner en Espagne avec sa première qualité. Ce fut pendant cette seconde période que se fit la retraite de Madrid, et que fut donnée la bataille de Vittoria, le 21 juin 1813. On a long-temps imputé au maréchal Jourdan le mauvais succès de cette journée; mais il n'y commandait ni de droit ni de fait, et ses conseils éprouvèrent de nombreuses contradictions. Après la bataille de Vittoria, il rentra en France, et resta sans activité jusqu'à l'année suivante, où il fut nommé gouverneur de la 15e division militaire. Le 3 avril 1814, il envoya de Rouen son adhésion à tous les actes du gouvernement provisoire, fut créé chevalier de Saint-Louis le 2 juin, et se retira à sa campagne après le 26 mars 1815. Napoléon l'appela à la chambre des pairs au mois de juin, et l'envoya à Besançon, en qualité de gouverneur de cette place et de la division militaire. Sous la deuxième restauration, Jourdan présida le conseil de guerre qui devait juger le maréchal Ney, et qui se déclara incompétent. En 1817, il fut nommé gouverneur de la 7e division militaire, et, l'année suivante, le roi l'appela à la chambre des pairs. C'est depuis la révolution de juillet seulement, que le gouvernement de l'hôtel royal des Invalides, qui appartenait au lieutenant-général de Latour-Maubourg, fut confié au maréchal Jourdan. Il n'en jouit que peu de temps, et succomba dans sa 71e année, aux atteintes d'une longue maladie. Avant de fermer les yeux, le maréchal Jourdan eut du moins la consolation d'embrasser sa fille aînée, qui était arrivée à Paris la veille de la mort de son père. En apprenant son arrivée, le maréchal, qui s'était jusqu'alors fort peu occupé des progrès d'un mal auquel il s'était résigné avec une admirable constance, reporta sa pensée sur la douleur de sa fille, et demanda un miroir pour s'assurer s'il était bien changé. A l'aspect de ses traits, qui portaient déjà l'empreinte de la mort, il s'écria douloureusement: « Dieu! que ma fille va souffrir de me voir en cet état! » Les obsèques du maréchal eurent lieu à l'église des Invalides, et ses restes furent déposés dans les caveaux de l'hôtel.

JOVÉ, curé de Joux-la-Ville, arrondissement d'Avallon, diocèse de Sens, mort le 24 juin 1832, victime de son dévouement pendant le choléra-morbus, prodigua des secours aux nombreux malades que l'épidémie enlevait en peu d'heures. Infirmier et pasteur, il ne se contentait pas de donner les consolations que l'on demandait à son ministère; il offrait encore aux malades ses bras pour les frictionner; il porta le dévouement jusqu'à ensevelir lui-même les morts, que la frayeur générale empêchait de toucher. Ce prêtre charitable allait chez ceux qui lui avaient voué de la haine, avec autant d'empressement que s'ils eussent été ses plus intimes amis; il recueillait chez lui leurs enfans orphelins. Atteint lui-même par le choléra, il fut ainsi martyr de la charité chrétienne.

K.

KAAHUMANN, reine régente des îles Sandwich, morte dans le mois de juin 1832, était l'amie éprouvée des Anglais, et travaillait avec ardeur à civiliser ses peuples. Le gouvernement des îles appartint après sa mort à Kauikeauli, prince fort jeune et sans expérience, et la perte de la reine n'en fut que plus vivement sentie.

KAMPENHAUSEN (Balthazar, baron de), né dans le district de Riga en 1772, remplit plusieurs fonctions importantes dans l'administration russe, notamment celle de directeur de l'école de commerce, et mourut à Saint-Pétersbourg en 1823. On a de lui les ouvrages suivans (en allem.) : *Principes de droit politique russe*, Goettingue, 1792, in-fol. ; *Essai d'une description géographico-statistique des gouvernemens de l'empire russe*, 1er cahier, *ibid.*, 1793, in-8; *Objets remarquables de la topographie du gouvernement de Saint-Pétersbourg*, 1re partie, 1797 ; *Magasin de Livonie*, t. 1er, Gotha, 1803 ; *Histoire générale et chronologique de la dynastie des Romanoff*, Leipsig, 1805, in-8.

KANNEGIESER (N.), professeur de philosophie et de chronologie à l'université de Freissweld, mort le 7 avril 1833, est connu en Allemagne par des recherches philosophiques et par des ouvrages qui lui ont fait un nom parmi les protestans.

KARNECKI (N.), colonel polonais, l'un de ceux dont l'intrépidité se révéla dans le dernier soulèvement de la Pologne, commandait le fameux 5e régiment de ligne qui s'illustrait par son courage à Ragornica, pendant que Varsovie tombait. Saisi par les Russes, Karnecki fut condamné et exécuté comme rebelle en 1832, sur le lieu même où sa bravoure s'était déployée.

KEAN (Edmond), un des plus célèbres et le plus original des tragédiens de notre époque, né à Londres, le 4 novemb. 1787, monta sur la scène dès sa plus tendre enfance, et figurait dans les groupes à Drury-Lane, lorsque Kemble, dont il devait être l'héritier, y brillait dans tout l'éclat de sa gloire. Il passa ensuite sur le théâtre de Haymarket, où il remplit de petits rôles sans importance, et enfin il se mit à courir les provinces. Ce fut à Exeter, où il attira, pour la première fois, l'attention du public, qu'Arnold, agent de Drury-Lane, frappé de ses éminentes qualités, lui proposa, pour le théâtre de la capitale, un engagement qui fut accepté avec empressement. En janvier 1814, Kean fit son début à Londres dans le rôle de *Shilock*, du *Marchand de Venise*, et jamais ce juif rusé, vindicatif, opiniâtre, n'avait été traduit sur la scène avec autant de vérité et de perfection. Le second rôle que Kean aborda fut celui de *Richard III*, une des plus belles créations de Shakespeare, et qu'aucun autre acteur n'avait jusque-là tenté de reproduire. Kean obtint un succès d'enthousiasme, et saisit avec une rare sagacité toutes les nuances tracées par le poète dans le caractère de ce prince, tour-à-tour audacieux, sanguinaire, astucieux, imposteur, ambitieux, éhonté, amoureux, soldat et roi. Les autres rôles dans lesquels brillèrent le plus les talens de Kean, ont été ceux d'*Hamlet*, d'*Iago* dans *Othello*, de *Roméo*, de *Macbeth*, de *Sir Gilles Overreach* dans le *Nouveau moyen de payer de vieilles dettes* de Massinger, de *Jaffier* dans la *Venise sauvée* d'Oway, etc. Le jeu de Kean était tout d'inspiration, et brillait parfois d'un éclat si vif, qu'il électrisait les spectateurs, provoquait leurs transports. Comme homme privé, Kean était bon, compatissant, ami sincère, mais dissipé et parfois extravagant dans sa conduite. Ces derniers défauts ont sans doute hâté la mort de cet artiste, qui eut lieu le 25 mai 1833, à Richemond, dans sa 46e année.

KELLEHOVEN (Moritz), inspecteur de l'académie des beaux-arts de Munich, né à Altenrath dans le duché de Berg, en 1768, mort en décemb. 1831, à l'âge de 62 ans, s'était rendu en 1779 à Vienne, où, quoique très-jeune, il se distingua par plusieurs *Tableaux de genre* dans le style de l'école flamande, et plus tard par quelques morceaux historiques estimables. En 1784 il fut appelé à Munich par l'électeur Charles-Théodore, en qualité de peintre royal ; ce fut là qu'il grava plusieurs petits *Portraits* dans le genre de Rembrandt, qui sont aujourd'hui très-recherchés des amateurs. En 1808, à la fondation de l'académie de peinture dans cette ville, il en fut nommé le premier professeur. Les soins que réclamaient ces fonctions lui laissèrent peu de temps pour travailler; néanmoins il parvint à faire un nombre considérable de *Portraits* pleins de goût et d'un style noble et gracieux. Ses élèves ont été nombreux, et propagent en Allemagne les leçons de ce maître distingué.

KENTZINGER (Antoine-Xavier, baron de), né à Strasbourg en 1759, mort dans cette ville en mars 1832, émigra en 1791, et accompagna au congrès de Rastadt le prince de Metternich en qualité de secrétaire. Nommé par Louis XVIII maire de Strasbourg en récompense de ses anciens services, il s'occupa d'une manière particulière des établissemens publics, et fit fleurir l'école de travail. Kentzinger était officier de la Lég.-d'Honn., chevalier de l'Éperon-d'Or et de l'ordre des Guelfes de Hanovre.

KERCKOVE (Jean-Baptiste Van), prêtre belge, né le 5 janvier 1790 à Oost-Eccloo, fit ses études dans le collége de Gand, et entra au séminaire en 1812. Compris dans la mesure prise par Napoléon contre les séminaristes qui avaient refusé de recevoir l'administrateur envoyé pour gouverner le diocèse à la place de M. de Broglie, il suivit ses confrères à Wesel, et ne rentra au séminaire qu'après la chute de Bonaparte. On l'envoya successivement professer à Saint-Nicolas et à Sainte-Barbe. Ordonné prêtre, il fut vicaire à Sinay, puis à Courtrai. C'est à lui que, dans cette dernière ville, la paroisse Notre-Dame dut l'organisation complète de son école dominicale de pauvres filles. Nommé en 1826 à la cure de Rupelmonde, il y érigea une confrérie pour l'extirpation du blasphème. Dans les loisirs que lui laissaient les soins du ministère, il rédigeait des *Articles* pour différens journaux, sur des questions religieuses et politiques, et traduisait en flamand quelques ouvrages français. Il écrivit en faveur de la liberté de la presse et des autres libertés réclamées alors par les Belges. Aussi, après la révolution de la Belgique (1830), fut-il élu en qualité de suppléant au congrès, où il vota dans le sens de l'opposition. Il retourna ensuite dans sa paroisse. Au mois d'octobre 1832, l'évêque de Gand le nomma curé de Stekène. C'est là qu'il fut atteint d'une maladie qui l'emporta le 13 décembre 1832.

KICKX (Jean), pharmacien, né en 1772 à Bruxelles, où il mourut en 1831, s'est fait avantageusement connaître par sa *Flora bruxellensis*, imprimée à Bruxelles en 1812, in-8. Il composa encore un *Traité latin sur les substances médicamenteuses simples*, et un *Système de minéralogie*, purgé et débarrassé de ces descriptions prétendues scientifiques qui rendent l'étude de cette science si pénible. Les talens de Kickx, furent, malgré sa modestie, honorablement reconnus dans son pays. Il fut membre du ci-devant jury de médecine, fit ensuite partie du conseil actuel de santé, et devint enfin membre de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles.

KIEFFER (Jean-Daniel), professeur de turc

au collége de France, vice-président de la société asiatique, ancien interprète du roi pour les langues orientales, né à Strasbourg le 4 mai 1767, mort en mars 1833, se distingua de bonne heure par ses connaissances dans les différens idiômes de l'Orient. Secrétaire-interprète d'une ambassade française à Constantinople, il fut appelé à son retour à occuper la chaire de langue turque au collége de France, et à remplir les fonctions de secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales. Sa vie presque entière fut consacrée depuis cette époque à la cause biblique, et c'est à lui que les protestans doivent la publication d'une *Traduction complète de la Bible en langue turque*, répandue depuis avec profusion dans les domaines de l'islamisme. La société biblique de Londres, dans les intérêts de laquelle il avait agi en se livrant à un travail si long, le chargea en outre de distribuer les saintes Écritures suivant les versions adoptées par chaque culte.

KING (PIERRE, lord), pair d'Angleterre, né le 31 août 1775, mort à Londres, le 4 juin 1833, s'est fait connaître à l'époque où la banque d'Angleterre avait suspendu ses paiemens en espèces, par quelques ouvrages d'économie politique, entre autres par la brochure intitulée : *Réflexions sur la restriction de la banque dans ses paiemens en espèces*; et, en 1811, par son *Discours sur le bill Stanhope, concernant les guinées et les billets de banque*. On a aussi de lui : *la Vie de John Locke*, avec des Extraits de sa Correspondance, etc., 2e édit., 1830, in-8. Lord King s'est, du reste, toujours fait remarquer dans la chambre haute par sa haine violente contre l'Eglise et surtout contre le banc des évêques. Il descendait du lord-chancelier King, neveu du célèbre Locke.

KINGSTON (EL. CHUDLERGH, duchesse de), *ligne 27, ajoutez le renvoi : (v. ZANNOWICH)*.

KISFALUDY (CHARLES), poète hongrois distingué, mourut à Pesth, à l'âge de 49 ans, en novembre 1830. Ses ouvrages dramatiques lui avaient surtout acquis une grande réputation. C'est lui qui avait fondé et qui dirigeait avec beaucoup de goût l'Almanach des muses hongroises, appelé *Aurora*.

KLEIN (BERNARD), né à Cologne en 1794, était, dans un certain genre, l'un des meilleurs compositeurs de l'Allemagne moderne. Malgré le grand nombre de recherches scientifiques dont il enrichit l'art qu'il cultivait en homme savant, Klein ne fut pas moins compositeur fécond. Outre une foule de *Sonates de piano*, d'*Airs détachés* et de *Chants religieux*, il a laissé plusieurs vastes compositions; nous citerons l'oratorio de *Job* et le grand opéra de *Didon*, écrit dans le style de Gluck. Il fut chargé, en 1828, d'écrire pour la fête musicale de Cologne l'oratorio de *Jephté*, qui produisit une assez vive sensation, et en 1830; il fit exécuter à la fête musicale de Halle, un oratorio de *David*, qui n'eut pas moins de succès.

KLINGER (FRÉDÉRIC-MAXIMILIEN, chev. de), lieutenant-général au service de Russie, écrivain célèbre, né à Francfort en 1753, mort à Saint-Pétersbourg le 25 février 1831, prit une part active au mouvement qui fut imprimé à la littérature allemande il y a environ 50 ans. Il débuta par *les Jumeaux*, drame à la manière de Shakespeare. Il publia ensuite plusieurs *Romans* et des *Considérations* et *Pensées* sur divers sujets de morale et de littérature. Les *OEuvres* complètes du chevalier de Klinger ont été publiées en 1819, en 12 vol., à Kœnigsberg.

KLUGE (FRÉDÉRIC-GUILLAUME), professeur au Gymnase de Breslau, où il est mort le 21 août 1833, à l'âge de 52 ans, s'était fait un nom en Allemagne, par un volume sur le *Traité de la politique* d'Aristote, par un ouvrage *sur le Gouvernement de Carthage*, par une édition du *Périple d'Hannon*, et par une *Biographie du profess. Wolf*.

KOENIG (FRÉDÉRIC), mécanicien allem., m. le 17 janvier 1833, à Oberzell, près Wurtzbourg. C'est à lui qu'on doit l'invention des presses mécaniques. Cette heureuse innovation, faite d'après des principes tout nouveaux, fut appliquée pour la première fois, par lui et par son ami Bauer de Wirtemberg, à l'impression du journal anglais le *Times*. Les presses, marchant à la vapeur, de la *Gazette d'Augsbourg*, avaient aussi été construites par lui. Depuis les 15 dernières années, l'établissement magnifique que ces mécaniciens avaient formé à Oberzell, pour la fabrication de ces nouvelles machines, fut, sous leur direction, dans une activité constante.

KONING (JACQUES), commis-greffier au tribunal de première instance à Amsterdam, s'annonça dans la carrière littéraire par un *Mémoire sur l'invention de l'imprimerie*, que la société des sciences, à Harlem, trouva digne d'être couronné en 1816. Le but de ce *Mémoire* est de résoudre, en faveur de Harlem, la contestation, encore indécise entre cette dernière ville et celle de Mayence, sur l'invention de l'imprimerie, que Koning attribue à Laurent Coster, fils de Jean de Harlem. Cependant, d'après les recherches de l'auteur, faites dans les archives des églises de Harlem, il avoue qu'il n'a pu retrouver le nom de Laurent, fils de Jean, sacristain (Coster), que l'écrivain Junius, dans son ouvrage *Batavia*, publié en 1588, avait le premier cité comme l'inventeur de l'art d'imprimer avec des caractères mobiles. Le savant Gérard Meerman, dans ses *Annales typographicæ*, et plusieurs autres écrivains hollandais, soutiennent la même opinion, qui a toujours été combattue par les savans des autres pays, et que le *Mémoire* de Koning, quoique couronné par la société de Harlem, est loin de prouver d'une manière convaincante. La souscription des premiers livres sortis des presses de Mayence, et les témoignages de tous les écrivains contemporains, attribuant l'honneur de l'invention de l'imprimerie à Guttemberg, Fust et Schœffer, qui ont travaillé dans cette ville, établissent avec plus d'évidence que Mayence a des droits mieux fondés que Harlem à l'honneur de cette découverte importante. Koning, étant membre de l'Institut des Pays-Bas, des sociétés de Harlem et de Leyde, ne cessa de s'occuper de tout ce qui avait rapport à l'histoire littéraire et aux antiquités de son pays. Sa bibliothèque privée, fruit de quarante années de soins assidus, était sans contredit un monument littéraire bien précieux, et attestait toute l'étendue de son érudition.

KORAY (ADAMANTIOS), savant médecin grec, né à Chio en 1748, dirigea d'abord ses efforts vers l'étude des langues anciennes et modernes, et se rendit en 1782 à Montpellier pour y étudier la médecine et l'histoire naturelle. Reçu docteur, il vint en 1788 à Paris, où il se fixa, et où ses savans travaux et ses publications n'ont pas peu contribué au vif intérêt que la France a pris à la régénération de la Grèce. Tels ont été son *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation en Grèce*, lu en 1803 à la Société des observateurs de l'homme, ainsi que les *Préfaces* dont il a fait précéder plusieurs auteurs grecs qu'il a publiés, entre autres *Ælien* et le *Traité de l'air, des eaux et des lieux*, d'Hippocrate. Ses plus importans travaux philologiques sont rassemblés dans sa *Bibliothèque grecque*, qui a commencé à paraître en 1806, et qui se compose d'environ 30 volumes, comprenant la *Morale* et la *Politique* d'Aristote, une *Traductions* de Beccaria, Ælien, Esope, Strabon, Héliodore, Isocrate, Osyander, *Opuscules* d'Hippocrate ; *Pensées* de Marc-Aurèle, Plutarque, Polien, Xénocrate, Xénophon, Epictète, Lycurgue, Théophraste, etc. Ce savant mourut à Paris dans les premiers jours d'avril 1833, âgé de 85 ans, laissant à la Grèce sa bibliothèque, qui était riche et nombreuse.

KORF (ANDRÉ, baron), sénateur de l'empire de Russie, né près Mittau, en 1765, mort à

Saint-Pétersbourg, en 1823, est auteur d'un *Essai statistique sur la monarchie prussienne* (en français). Saint-Pétersbourg, 1791-1798, in-8.

KRAFT (JEAN-CHARLES), architecte-dessinateur, né à Brunn-Infeld, le 19 juin 1764, mourut à Paris, en décembre 1833. Son premier titre de naturalisation en France fut un *Traité d'architecture civile*, publié en 1804, qui renferme une riche description des plus belles habitations des environs de Paris. Il publia ensuite un ouvrage *sur la charpente*, puis son *Plan descriptif des plus beaux jardins pittoresques de France, d'Angleterre et d'Allemagne*, une curieuse *Notice sur les anciennes et plus remarquables portes cochères de Paris*, et enfin, son *Recueil des plus beaux monumens anciens et modernes*.

KRAUSE (CHARLES-CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), né en 1781, à Eisenberg, principauté d'Altenbourg, mort le 2 septembre 1832, à Munich, avait étudié la philosophie sous Fichte et Schelling. Il professa avec succès, de 1802 à 1804, la logique, le droit naturel, les mathématiques et la philosophie, à Iéna, ensuite à Dresde, et enfin à Berlin, en 1817. Après plusieurs voyages en Allemagne, en Italie et en France, il était devenu professeur académique à Goettingue où il s'était fixé. On a de lui : *Principes fondamentaux des arts*; *Système de morale*, 1810; *Elémens de mathématiques*; *Leçons sur les systèmes de philosophie*, 1828, et quelques publications fort curieuses sur la franc-maçonnerie.

KREUTZER (RODOLPHE), célèbre composit., et l'un de nos premiers violonistes, né à Versailles en 1767, d'un musicien attaché à la chapelle du roi, mort à Paris en 1831, parut, à 13 ans, au concert spirituel, et y exécuta, avec un art et un aplomb qui excitèrent l'étonnement et l'enthousiasme, un *Concerto* qu'il avait composé lui-même. Admis à la cour, il mérita par son talent la protection de la reine. Il fit partie du conservatoire dès sa création, fut envoyé en 1797 en Italie pour y recueillir les ouvrages des maîtres de l'école italienne, et voyagea en Allemagne ainsi qu'en Hollande. A son retour, il devint successivement premier violon de la chapelle et de la musique particulière de Bonaparte, premier violon de l'académie de musique, premier violon à l'école de musique et de déclamation, et premier chef d'orchestre de l'académie royale de musique. Il publia plusieurs *Concertos* et fit représenter des *Opéras* qui furent accueillis avec faveur: celui de *Paul et Virginie* le fit classer parmi les premiers compositeurs français. Voici la liste des principaux ouvrages de Kreutzer : — A l'académie de musique : *Astyanax*, opéra en trois actes, paroles de Dejaure, 1801, remarquable par un air du caractère le plus tragique, et surtout par les chœurs; *Flaminius à Corinthe* (avec Nicolo), paroles de Guilbert et Lambert, 1801; *Aristippe*, opéra en deux actes, paroles de Giraud et Leclerc, 1808, ouvrage gracieux : *la Mort d'Abel*, opéra en trois actes, paroles d'Hoffmann, 1810; le *Triomphe du mois de mars*, opéra en un acte, paroles de Dupaty, 1811; l'*Oriflamme* (avec Michel, Paer et Berton), opéra en un acte, paroles d'Étienne et Baour-Lormian; 1814; *La Princesse de Babylone*, opéra en trois actes, paroles de Tigée, 1815; *Les deux Rivaux* (avec Persuis, Spontini et Berton), opéra en un acte, paroles de Dieulafoi et Brifaut. Kreutzer a composé la musique de plusieurs Ballets : *Paul et Virginie*, 1806; *Antoine et Cléopâtre*, 1808; la *Fête de mars*, 1809; l'*Heureux retour* (avec Persuis et Berton), 1813; le *Carnaval de Venise*, 1817; la *Servante justifiée*, 1818; *Clari*, 1820. — A l'Opéra-comique : *Jeanne d'Arc*; *Lodoïska*, dont l'ouverture est connue de tout le monde; *Paul et Virginie*, le *Franc Breton*, *Charlotte et Werther*, le *Petit Page*, *François Ier*, *Jadis et Aujourd'hui*, l'*Homme sans façon*, le *Camp de Sobieski*, *Constance et Théodore*, le *Béarnais* (1814); la *Perruque et la Redingotte* (1814); le *Maître et le Valet* (1816), etc. On doit encore à Kreutzer des *Concertos* de violon, des *Symphonies concertantes*, des *Quatuors*, des *Trios*, des *Duos* et des *Sonates* de violon. Il est auteur, avec Baillot, de l'excellente méthode de violon rédigée pour l'enseignement du conservatoire de musique. — KREUTZER (Auguste), élève de son frère Rodolphe, mort à Paris vers la fin d'août 1832, fut aussi premier violon à l'Opéra, membre de la chapelle du roi; il succéda à son frère comme professeur au Conservatoire. Il s'était distingué dans l'exécution des concertos de Viotti et de Rodolphe Kreutzer, et composa aussi un *Concerto* remarquable.

KUGILGEN (CHARLES de), peintre de paysages, né à Bacharach, mort à Revel le 10 janvier 1833, était frère jumeau du peintre Gérard de Kugilgen, assassiné à Dresde. Il passa 35 années de sa vie en Russie, où il vivait dans l'intimité du ministre des finances, comte Cancrin. Le caractère de ses *Paysages* offre ce calme et ce charme qui plaisent à l'amateur, sans le surprendre par des efforts hardis. Kugilgen était peintre de l'empereur et membre de l'académie des beaux-arts de St-Pétersbourg.

KUHLAU (FRÉDÉRIC), compositeur distingué pour la musique instrumentale, né le 11 septembre 1786 à Uelzen (Hanovre), mort le 2 mars 1832 à Copenhague dans sa 46e année, fit ses études musicales à Hambourg, chez le directeur de musique Schwencke, célèbre contrapuntiste. Frédéric Kuhlau vécut 23 ans à Copenhague, où il était engagé comme compositeur et musicien de chambre du roi de Danemarck, avec le titre de professeur. C'était un excellent pianiste; il avait aussi joué de la flûte dans sa jeunesse. Les *OEuvres* de ce compositeur sont au nombre de 124; quelques-uns sont encore inédits : M. Farrenc, éditeur de musique à Paris, a gravé tout ce qu'il y a trouvé de remarquable.

L.

LABARRE (ETIENNE), architecte de l'Institut, né à Ourscamp (Oise), le 17 août 1764, étudia à l'Académie d'architecture. Il obtint le deuxième grand prix de 1797, sur des greniers publics, et le premier prix d'exécution pour la distribution des terrains du château Trompette à Bordeaux. Il suivit, comme inspecteur sous M. Chalgrin, la restauration du palais du Luxembourg; fit exécuter, sur ses plans, la colonne colossale de Boulogne, et le théâtre de cette ville; et acheva le monument de la Bourse à Paris, commencé par Brongniart. Cet architecte était très-laborieux, et, quoiqu'il n'eût pas fait le voyage d'Italie, le style de son architecture était pur et sévère, et les ornemens, qu'il savait y appliquer avec justesse et modération, étaient toujours d'un bon goût. Labarre vivait fort retiré, en état de paralysie depuis un an, à sa maison de campagne de Vitry-sur-Seine, où il mourut le 20 mai 1824, âgé de 60 ans.

LABBEY DE POMPIÈRES (GUILLAUME-XAVIER), membre de la chambre des députés, né à Besançon, le 3 mai 1751, mort à Paris, âgé de 80 ans, le 14 mai 1831, entra de bonne heure au service militaire; il servit pendant 24 ans dans l'arme de l'artillerie. A l'époque de la révolution, il était chevalier de Saint-Louis et capitaine. Il adopta les nouveaux principes, ce qui lui valut la place d'administr. de son district en 1793. Incarcéré sous la

terreur, il devint après le 18 brumaire conseiller de préfecture du département de l'Aisne, qu'il habitait, et en 1813 député au corps législatif. Ce ne fut que depuis 1819 qu'il se montra dans toute la force et la virulence de son talent. Siégeant à l'extrême gauche, il votait toujours avec les membres les plus ardens de cette partie de la chambre, parlait avec facilité et improvisait assez heureusement. Le 14 juin 1828, il proposa de mettre en accusation le ministère Villèle, et, à cette occasion, il prononça un *Discours* dans lequel les jésuites et la congrégation n'étaient pas épargnés. Obligé de modifier sa proposition, qui d'ailleurs fut ajournée, il la renouvela dans le mois de février de l'année suivante, mais ne fut pas plus heureux. Il eut une part très-active, malgré son grand âge, à la révolution de 1830; mais le chagrin qu'il éprouva de ne pas voir adoptées, suivant son opinion, toutes les conséquences des barricades, le conduisit au tombeau.

LABORDE (HENRI-FRANÇOIS, comte de), lieutenant-général, m. à Paris le 3 fév. 1833, âgé de 69 ans, entra au service en 1783. Il commandait la première division de l'armée qui faisait le siége de Toulon, où Napoléon commença sa carrière militaire; à la tête de sa division, il prit d'assaut deux des plus importantes redoutes. Depuis lors il fit toutes les campagnes de l'empire, commanda une division de la jeune garde pendant la campagne de Russie, et eut le bras cassé à la bataille de Dresde. Pendant les cent-jours il fut nommé pair de France et conseiller-d'état; ce qui, en 1815, entraîna sa disgrâce.

LACHAISE (FRANÇOIS D'AIX de), *lisez*, lig. 7 : succéder au P. Ferrier, et non Letellier.

LACHAPELLE (Mad.), *lisez* : Dugès, lig. 1re et avant-dernière.

LACHARGE (PHILLIS de), *lisez*, lig. 2, maréchal-de-camp, *au lieu de :* lieutenant-général; *substituez à la ligne* 7 : une pension de Louis XIV, qui fit placer dans le trésor de Saint-Denis son portrait avec ses armes.

LACODRE (FRANÇ., dit BELIN), ancien organiste de Notre-Dame, né à Beaune en 1757, fut élevé à Dijon chez son oncle. Dès l'âge de 15 ans, il se faisait entendre dans les concerts. Ce fut sous la direction de Balbatre, de Sejan, qu'il étudia l'orgue, et il devint organiste de Notre-Dame et de St-Germain-l'Auxerrois. Les événemens de 1831 altérèrent beaucoup sa santé, et il mourut le 9 février 1834. Son talent d'improvisation était remarquable.

LACOSTE (l'abbé PIERRE-FRANÇOIS), né à Plaisance, village des environs de Toulouse, adopta et défendit par quelques écrits les principes de la révolution. Plus tard, il professa la morale à Toulouse, et la minéralogie à Clermont en Auvergne. Il était chanoine honoraire de cette ville, lorsqu'il y mourut en 1826, dans sa 72e année. Nous citerons de lui : *Observat. sur les volcans d'Auvergne, suivies de notes sur div. objets, recueillies dans une course minéral. faite* en 1802, Clermont-Ferrand, 1803, in-8; *Lettres minéralogiq. et géologiq. sur les volcans de l'Auvergne, écrites dans un voyage fait en* 1804, in-8, 1805.

LACROSSE (JEAN-BAPT.-RAYMOND baron de), contre-amiral, né à Meilhan (Lot-et-Garonne), le 5 septembre 1760, fit ses études au collége de Juilly, entra à 18 ans dans la marine royale, comme simple garde sur *la Friponne*, et fit la brillante campagne d'Amérique. Pendant la paix, Lacrosse fut attaché à plusieurs stations lointaines (1783-1789). Sous la terreur il n'échappa que par miracle à l'échafaud. Chef de division dans la malheureuse expédition d'Irlande, c'est au retour de cette campagne qu'il soutint, sur le vaisseau *les Droits de l'homme*, l'un des combats les plus glorieux de la dernière guerre. Nommé contre-amiral, Lacrosse eut à soutenir une espèce de siége dans le port de la Hogue, avec sa flottille, qui fut bombardée par les Anglais. A l'époque où l'on s'occupa pour la première fois d'une descente en Angleterre, il reçut la place d'inspecteur-général des côtes, depuis Cherbourg jusqu'à Anvers. Plus tard, lorsque l'armée navale, commandée par l'amiral Brueix, mit en mer, Lacrosse, chargé d'aller à Madrid pour décider le cabinet espagnol à faire sortir ses escadres de Carthagène et de Cadix, afin qu'elles se réunissent à la flotte française, réussit dans cette mission. Après la paix d'Amiens, le gouvernement le nomma capitaine-général de la Guadeloupe. Devenu, à son retour en France, préfet maritime du Havre, puis directeur-général de l'armement, et commandant en second de la flottille destinée à une descente en Angleterre, il fut nommé commandant, après la mort de Brueix, et se défendit contre les attaques des Anglais, jusqu'à ce qu'il fut envoyé à Rochefort, comme préfet maritime. Mis à la retraite en 1816, il mourut le 10 septembre 1829.

LACROZE (J. CORNAND de). *Substituez à cet article nul le renvoi à* CROZE.

LACUÉE (baron de SAINT-JUST), membre de la chambre des députés, mort à sa terre de Las-Massas (Lot-et-Garonne) le 2 avril 1834, avait rempli les fonctions d'intendant en Espagne. Ce député siégeait à la chambre parmi les membres de l'opposition. Il ne laisse qu'un héritier de son nom et de son immense fortune.

LAFFON DE LADÉBAT (ANDRÉ-DANIEL), né à Bordeaux le 30 novembre 1746, d'une famille protest., fut élevé à l'université de Franeker (Frise hollandaise), se livra d'abord au commerce, puis se retira à la campagne. Il fut alors l'un des fondateurs de l'académie de peinture de Bordeaux, devint membre de l'académie des sciences et arts de la même ville, et correspondant des sociétés d'agriculture et d'encouragement de Paris. A l'époque de la convocation des états-généraux, Laffon publia divers *Écrits* de circonstance, fut chargé d'aller réclamer auprès des états-généraux contre les nominations faites avec des mandats spéciaux, et nommé, en 1791, membre de l'assemblée législative. Le 20 juin 1792, il se rendit au château pour protéger la famille royale. Il présida l'Assemblée du 23 juillet au 9 août, et eut le bonheur pendant les massacres de septembre d'arracher à la mort l'abbé Sicard, instituteur des sourds-muets. Dénoncé en décembre sous le faux prétexte qu'il avait reçu des fonds de la liste civile, et mis en état d'arrestation, il recouvra la liberté et prit la direction de la caisse d'escompte, dont il conserva la liquidation lorsque cet établissement fut supprimé. Arrêté de nouveau en 1794, il échappa à la proscription, parce qu'on eut besoin de lui pour assurer le service des subsistances. En 1795 les départemens de la Seine et de la Gironde le nommèrent député au conseil des anciens, dont il fut secrétaire le 20 mai 1797, et président le 20 août de la même année. Opposé aux projets du directoire, il fut frappé par le coup d'état du 18 fructidor (4 septembre 1797), déporté à Sinamary, et atteint de la maladie qui enleva plusieurs de ses compagnons d'infortune. Il resta seul avec Barbé-Marbois, fut rappelé avec lui après 21 mois d'exil, rentra alors dans la vie privée, devint seulement l'un des administrateurs de l'institution royale des jeunes aveugles, et mourut à Paris le 14 octobre 1829.

LAFITTE (JUSTIN, baron de), lieutenant-général, commandant de la Légion-d'Honneur, né dans le Midi le 4 juin 1772, mort en août 1832, entra au service au commencement de la révolution, et fit avec distinction toutes les campagnes de cette époque. Après avoir été deux ans major du 20e dragons, il reçut en 1806, et conserva pendant plus de six années, le commandement du 18e régiment de la même arme. Employé en Espagne en 1808 et années suivantes, il se distingua au passage du Tage par l'intrépidité avec laquelle il soutint les efforts de l'ennemi. La bande de Mina le fit prisonnier en 1811, mais il revint bientôt en France,

Après le retour du roi en 1814, il fut nommé commandant du département de l'Arriége. En 1831, il fut proclamé député de l'arrondissement de Foix, siégea à la première section de gauche, et signa le compte rendu du 28 mars 1832.

LAFONTAINE (Auguste), l'un des plus féconds et des plus agréables romanciers de l'Allemagne, né à Brunswick en 1756, mourut le 20 avril 1833, à Halle, où il jouissait du bénéfice d'un canonicat qui lui avait été conféré par le roi de Prusse. Son père, peintre estimé, l'envoya étudier la théologie à Helmstadt : mais, se sentant peu de vocation pour cette carrière, il devint précepteur des enfans du général Thadden, puis aumônier d'un régiment. Après la paix de Bâle, il retourna dans sa patrie et s'établit dans la ville de Halle, qu'il n'a point quittée depuis. Peu d'écrivains ont trouvé plus de lecteurs qu'Aug. Lafontaine; aucun peut-être n'a joui d'une faveur plus générale et plus prolongée, sans cependant exciter l'enthousiasme. Son imagination n'est point ardente, mais vive; sa morale est pure, mais étroite; son exposition est facile, sans dénoter une grande puissance; son style est coloré, animé, sans hardiesse et sans entraînement. Observateur sensible et intelligent de la société qui l'entourait, il a su exprimer avec un talent remarquable les scènes diverses de l'homme luttant entre le devoir et les passions; voilà ce qui imprime à ses romans un sceau d'uniformité, à ses personnages un air de famille dont ses derniers écrits surtout sont entachés. Quiconque a lu l'*Homme singulier*, *Quintus Heymeran de Flamming*, *la Famille de Walden*, *le Journal de Charles Engelmann* et quelques autres de ses meilleures productions, peut fort bien en demeurer là. L'individualité de l'écrivain semble avoir présenté un singulier contraste avec ses ouvrages. C'était un homme de société, jovial et spirituel, sans aucune trace de cette disposition mélancolique à laquelle ses lecteurs ont pu le croire livré. Presque tous les *Romans* d'Aug. Lafontaine ont été traduits en français, et principalement par des dames, notamment par Mme de Montolieu.

LAGARDE (le comte Auguste-Marie-Balthasar-Charles PELLETIER de), pair de France, né dans le département de Vaucluse, mort à Paris en avril 1834, sortait à peine de l'enfance lorsque ses parens émigrèrent en 1792, et l'emmenèrent avec eux. Dès qu'il put porter les armes, il prit du service en Russie, et ne tarda pas à devenir aide-de-camp du marquis d'Autichamp, son parent. Par la suite, il fut major-général, puis chambellan de l'empereur Alexandre. Les événemens de 1814 le ramenèrent en France, et le roi le nomma commandant militaire à Nîmes. Dans une émeute suscitée dans cette ville en 1815, le comte de Lagarde fut grièvem. blessé d'un coup de pistolet en s'efforçant de rétablir l'ordre, mais il persista à soustraire son assassin aux poursuites de la justice. Obligé, par les suites de cette blessure, de quitter le service militaire, il fut, en 1816, nommé ministre plénipotentiaire de France à la cour de Bavière. Envoyé en dernier lieu auprès du roi d'Espagne, en qualité de ministre du roi; il était à Madrid lors des événem. du mois de juillet 1822, et quitta cette ville par ordre du gouvernement français à la fin du mois de janvier 1823. Le roi le nomma ensuite pair de France. Le comte de Lagarde prêta serment au gouvernement né de la révolution de juillet.

LAGRANGE (François-Adélaïde-Blaise LELIEVRE marquis de), lieutenant-général, et grand-croix de l'ordre de St-Louis, né en 1766, mort le 3 juillet 1833 à son château de Viarmes (Seine-et-Oise), âgé de 66 ans, servit sous l'empire, perdit un bras à la Guadeloupe, où il fut employé, devint en 1814, capitaine-lieutenant des mousquetaires noirs, suivit les princes à Béthune, en mars 1815, y licencia son corps, et ne reprit point de service sous Bonaparte. Aussi, bien qu'il eût d'abord subi quelques désagrémens au second retour du roi, fut-il nommé gouverneur de la 20e division militaire. Ce général avait cessé d'être en activité depuis long-temps,

LAGRENÉE (Anthelme), dont le père (Louis-J.-F.), fondateur de l'académie des beaux-arts à St-Pétersbourg, directeur de l'académie de France à Rome, fut, ainsi que J.-J. Lagrenée son frère, membre recteur de l'Académie royale de peinture et sculpture à Paris, soutint des réputations si célèbres. Anthelme paya sa dette milit., dans les premières guerres de la révolut.; puis, se livrant à son art, il étudia particulièrement les chevaux, leurs allures, leurs formes, et parvint à traiter cette pertie avec une grande vérité. On peut en juger par les jolis *Tableaux* historiques des usages et costumes russes qu'il peignit à St-Pétersbourg. Parmi ses autres compositions, on remarque : *Œdipe rencontrant Laius; Mlle Georges, dans le rôle de Camille*, etc. Anthelme Lagrenée succomba, le 27 avril 1832, aux atteintes du choléra; il était âgé de 54 ans.

LAIGNELOT (Joseph-François), conventionnel, né à Versailles, en 1752, mort à Paris en 1832, cultivait les lettres à l'époque de la révolution. Il avait fait représenter en 1779, sur le théâtre de sa ville natale, et en 1782 à Paris, une tragédie intitulée *Agis*, qui obtint du succès, et qui lui valut même une pension de 1200 fr. sur la cassette du roi. Cependant, député en sept. 1792 à la Convention par le départ. de Seine-et-Oise, il fut un des membres qui, dans le procès de Louis XVI, votèrent pour la peine la plus forte. Envoyé en mission, quand les puissances coalisées avaient commencé à envahir le territoire français, il excita vivement les citoyens à défendre le sol de la patrie. En septembre 1794, il se prononça avec énergie contre Carrier, et fut nommé membre du comité de sûreté générale, le 12 novembre de la même année. Les 4 comités réunis ayant arrêté qu'il serait fait en leur nom un rapport sur la nécessité de suspendre la société des Jacobins, et de fermer le lieu de leurs séances, Laignelot fut chargé de ce rapport, suivi d'un décret de la convention conforme aux propositions qu'il contenait. Depuis, Laignelot fut accusé d'avoir pris part aux insurrections populaires des 12 germinal (1er avril 1793), 3 et 5 prairial (22 et 24 mai de la même année). Décrété d'arrestation pour ce fait, il ne partagea point, faute de preuves suffisantes, le sort de ses collègues, Romme, Soubrany, Duroy, etc., et recouvra la liberté par l'amnistie du 4 brumaire. Accusé, en 1796, d'être l'ami de Babeuf, il fut de nouveau arrêté et traduit devant la haute-cour de Vendôme, qui l'acquitta. Le directoire lui offrit, en 1799, une place de receveur des droits de passe, qu'il n'accepta point. Il donna, en 1804, une édition nouvelle de sa tragédie de *Rienzi*, qui lui attira de la part de l'autorité quelques tracasseries. Laignelot, n'ayant rempli aucunes fonctions publiques pendant les cent-jours, ne fut point obligé de quitter Paris, par suite de la loi du 12 janvier 1816.

LALAUBIE (Louis-Henri-Guy DELOLM de), médecin, mort en 1829, à Aurillac, dont il fut maire, étudia au collége Louis-le-Grand à Paris, puis exerça la médecine avec talent. Pendant la révolution il publia un *Opuscule*, sur la loi naturelle, dont quelques passages attaquaient la révélation; mais il rétracta cet ouvrage par un acte du 3 novembre 1828.

LALLEMENT (Guillaume), homme de lettres, né à Metz en 1782, vint jeune à Paris, où il fut d'abord prote et correcteur dans une imprimerie. Il devint ensuite le collaborateur secret de plus. littérat. connus, en attendant qu'il pût écrire en son propre nom. Il débuta par quelques pièces de vers, la plupart en l'honneur de Bonaparte. En 1816, ses opinions l'ayant placé parmi les refugiés franç. en Belgique, il publia à Gand avec succès

le *Journal de la Flandre orientale et occidentale.* La terre de l'exil ne le mit pas à l'abri d'une surveillance politiq.; pourtant il dirigea la *Gazette de Liége.* Au bout de 2 ans, il fut arrêté et ramené en France, où il continua ses travaux littér. jusqu'à sa mort, arrivée à Paris en 1828. Sans parler de sa coopération à la rédaction de plus. journaux, nous citerons de lui : *Choix de rapports, opinions, discours, prononcés à la tribune nation. depuis 1789, recueillis dans un ordre historique*, Paris, 1818-1823, 22 vol. in-8; *Histoire de la Colombie*, ibid., 1826, in-8.

LAMARCK (Jean-Baptiste-Antoine-Pierre MONNET de), membre de l'académie des sciences, et professeur au Jardin des Plantes, né à Bazentin en Picardie, le 1er août 1744, mort à Paris le 19 décemb. 1829, entra d'abord au service, suivit ensuite la carrière des sciences, et publia en 1778 la *Flore française* en 3 volumes; la 3me édition parut en 1815, 6 vol. in-8 avec des notes de M. de Candolle et de Lamarck. Celui-ci coopéra à la rédaction de l'*Encyclopédie par ordre de matières*, et fit les quatre volumes de botanique qui s'y trouvent. Nommé, pendant la révolution, professeur de zoologie pour les animaux sans vertèbres, il développa souvent dans son cours l'idée bizarre que nous avons commencé par être poissons, dont la queue s'est peu à peu changée en pieds. Lamarck exposa son système, dans son *Extrait* du Cours de zoologie du muséum d'histoire naturelle, 1812, in-8, et dans l'*Histoire des animaux sans vertèbres*, 1815-22, 7 volumes in-8. Il avait encore la prétention de prédire les changemens de temps, et à cette occasion il avait fait un *Annuaire météorologique*, 1799-1810; mais l'auteur fut obligé de renoncer à cette publication. Parmi les autres ouvrages de Lamarck, nous ferons remarquer l'*Hist. naturelle des végétaux classés par familles*, Paris, 1802 et 1826, 15 vol. in-8 (avec M. Brisseau-Mirbel qui est l'auteur des 13 derniers volumes); *Philosophie zoologique*, 1809, 2 vol. in-8; *Recherches sur l'organisation des corps vivans*, 1802, in-8; *Tableau encyclopédique et méthodique de la botanique*, etc., 1791-1823, 3 volumes in-4. Lamarck est enfin auteur d'un grand nombre de *Mémoires* fournis au *Recueil de l'académie des Sciences*, au *Journal de physique*, au *Choix de Mémoires sur divers objets d'histoire naturelle*, au *Magasin encyclopédique*, aux *Annales* et aux *Mémoires du muséum d'histoire naturelle.* Il laissa encore des ouvrages de physique, d'histoire naturelle et de chimie qu'il serait trop long de citer. Dans ses dernières années, ce savant systématique ne faisait plus ses cours; il était devenu aveugle.

LAMARQUE (Maximilien, comte), lieutenant-général, né à St-Sever (Landes), le 21 juillet 1770, s'enrôla comme simple soldat en 1792, et devint, au bout de quelques mois, capitaine des grenadiers de la Tour-d'Auvergne. Il fit la campagne de 1793, à l'armée des Pyrénées-Orientales, et reçut 2 blessures graves, en arrêtant le 3 février, une colonne espagnole avec une seule compagnie. Plus tard il s'empara de Fontarabie à la tête de 200 grenadiers, ce qui lui valut le grade d'adjudant-général. Employé aux armées d'Angleterre et du Rhin, il fut nommé général de brigade en 1801, et se distingua en cette qualité à la bataille de Hohenlinden. Après la paix de Lunéville, il commanda une division sous les ordres de Leclerc, fit la campagne d'Allemagne de 1805, et rejoignit les troupes qui marchaient sur Naples. Chargé en 1807 de réduire les insurgés calabrois, ses services lui méritèrent le grade de général de division. Le roi Joseph le nomma son chef d'état-major; Joachim, qui succéda à Joseph, chargea Lamarque de prendre Caprée, nouveau Gibraltar, où commandait le futur geôlier de Ste-Hélène, sir Hudson-Lowe. Après cette conquête, appelé dans la haute Italie où il eut le commandement d'une division dans l'armée du vice-roi, Lamarque se distingua dans de nouvelles campagnes, surtout à Wagram, où il eut 4 chevaux tués sous lui. Napoléon le nomma grand-officier de la Légion-d'Honneur. Envoyé à Anvers, il rendit de nouveaux services. Employé en 1812 dans la campagne de Russie, il fut rappelé ensuite en Espagne, et, pendant 3 ans, le désintéressement et l'humanité honorèrent constamment ses opérations. Lamarque fut nommé chevalier de St.-Louis le 27 juillet 1814. Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon lui donna successivement le commandement de Paris et celui d'une forte division sur les frontières de la Belgique; enfin, dans le mois de mai, nommé général en chef de l'armée de la Vendée, il écrivait aux Vendéens : « Je ne rougis pas de vous demander la paix; car, dans les guerres civiles, la seule gloire est de les terminer. » Après avoir obtenu quelques succès à La Roche-Servière, il réussit à opérer une pacification dont les articles furent signés à Chollet, le 26 juin 1815. Après le retour du roi, Lamarque se retira d'abord à St-Sever, sous la surveillance du ministre de la police, puis se réfugia à Bruxelles. Rappelé en France en 1820, habita Paris, et fit paraître un ouvrage sur la nécessité d'une armée permanente, avec le projet d'une organisation d'infanterie plus économique que celle adoptée jusqu'alors. En 1825, il donna un *Mémoire* sur les avantages d'un canal de navigation parallèle à l'Adour, considéré sous les rapports agricole, commercial et militaire. En 1826 il publia une brochure sous ce titre : *de l'Esprit militaire en France, des causes qui contribuent à l'éteindre, de la nécessité et des moyens de le ranimer.* En 1829, Lamarque, élu à la chambre des députés par le département des Landes, siégea au côté gauche, défendit les intérêts de ses anciens compagnons d'armes, et traita toutes les questions d'administration militaire, avec la justesse et la clarté que l'on devait attendre d'un orateur habile et d'un savant praticien. Après la révolution de 1830, envoyé de nouveau dans les départemens de l'Ouest, il commençait à peine ses opérations qu'il fut rappelé. Depuis lors, il se livra exclusivement à ses fonctions de député. Il siégeait pour la quatrième fois à la chambre, lorsqu'il mourut à Paris, le 3 juin 1832. Ses obsèques, exploitées par l'esprit de révolte, furent l'occasion des tristes journées des 5 et 6 juin. On a appelé Lamarque le *Pindare* de la tribune.

LAMB (lady Caroline), fille de Frédéric Ponsonby, comte de Berborough, née en 1788, épousa à 20 ans William Lamb, depuis lord Melbourne. Elle connaissait le latin, le grec et plus. langues vivantes, et aimait la littérature avec passion. Elle eut une liaison intime avec lord Byron pendant trois ans; mais ce poète la délaissa, et ce fut alors qu'elle publia son premier roman, *Glenarvon*, dans le héros duquel le public a reconnu généralement lord Byron. Elle en composa ensuite deux autres *Graham Hamilton* et *Ada Reis.* Ses ouvr., d'ailleurs pleins d'imaginat. et d'originalité, fourmillent d'invraisemblances et d'extravagances. Elle m. d'hydropisie le 25 janv. 1828.

LAMB (George), frère cadet de lord Melbourne, et sous-secrétaire d'état pour le département de l'intérieur, né le 11 juillet 1784, a joué pendant long-temps dans le parlement, où il représentait la cité de Westminster, et où il succéda à sir Samuel Romilly, un rôle fort actif. Lamb se distinguait encore par les grâces de son esprit et par des connaissances littéraires fort étendues qu'attestent, au reste, une élégante *Traduction* de Catulle. Sa mort eut lieu dans les premiers jours de 1834.

LAMBERT (Louis-Amable-Victor), vicaire-général du diocèse de Poitiers, né à Cherbourg en 1766, fut choisi pour précepteur des enfans de la maison de Juigné, émigra avec cette famille, entra un des premiers chez les Pères de la foi, et prêcha plusieurs missions en Allemagne. Une des œuvres

que son zèle embrassa avec le plus d'empressement sur la terre étrangère, fut le soin des pauvres prisonniers et surtout des prisonniers français, à qui il prodiguait les secours de la religion au milieu des horreurs de la peste. Rentré en France, il annonça la parole évangélique à Lyon, où il contribua à l'ouverture des églises et au rétablissement du culte divin. Il parcourut tour à tour les principales villes de France, où son éloquence entraînante, et sa douce onction produisaient une vive impression. Poitiers se rappelle encore qu'en 1805, année du jubilé, il obtint de la charité des fidèles des ressources qui suffirent pour restaurer la vaste et magnifique maison de Montmorillon, occupée aujourd'hui par le petit séminaire diocésain. Lorsque Pie VII rétablit la société de Jésus, la congrégat. des Pères de la foi se trouvant dissoute, Lambert s'attacha au diocèse de Poitiers, fut nommé chanoine, placé bientôt à la tête d'une mission fondée en 1815, et nommé grand-vicaire en 1820. En 1825, il prêcha à la cour et y fut goûté. Aussi rempli de modestie que d'instruction, sa simplicité lui avait concilié tous les cœurs. On connaît ce trait d'héroïsme qui dévoila toute la grandeur et toute la bonté de son âme, lorsqu'il se précipita, au péril de sa vie, entre les glaives menaçans de deux soldats furieux qui cherchaient à s'entr'égorger, et qu'il parvint, par sa parole douce et persuasive, à réconcilier comme des frères.

LAMBRUSCHINI (Jean-Baptiste), évêq. d'Orviète, né le 28 octobre 1755 à Sestri-di-Lévante, mort le 24 novembre 1827, étudia chez les jésuites de Gênes, fut nommé professeur de théologie dans le séminaire de cette ville, et rendit les plus grands services aux jeunes gens qui suivaient ses cours, en leur donnant le moyen de se prémunir contre les nouveautés dangereuses que répandaient alors d'imprudens théologiens. A l'époque de la révolution (1797), renfermé dans la forteresse de Savone, il ne recouvra la liberté qu'à la condition de ne point rentrer à Gênes. Il y rentra cependant, lorsque les alliés obtinrent des succès sur les Français; mais, obligé de fuir une seconde fois, il se réfugia à Rome, où le pape le nomma évêque d'Azoth *in partibus*, puis administrateur apostolique du diocèse d'Orviète, enfin évêque de ce siége en 1807. N'ayant point voulu prêter serment au gouvernement français, il fut exilé d'abord à Turin, puis à Bourg, et enfin à Belley, jusqu'au moment où l'Europe eut recouvré la paix. Lambruschini, de retour à Orviète, y fonda plusieurs établissemens utiles. On doit à ce prélat plusieurs ouvrages: *Theologica dogmata*, Gênes, 1788, in-4, qui embrasse en 33 articles toute la théologie dogmatique; un *Abrégé de théologie*, en latin, *sur la grâce*, Gênes, 1789, in-8; un *Discours prononcé, en 1804, à l'académie de la religion catholique*, dont il fut un des premiers membres; *le Guide spirituel pour l'usage du diocèse d'Orviète*, Rome, 1823, in-12.

LAMETH (Alexandre), lieutenant-général et membre de la chambre des députés, né à Paris le 28 octobre 1760, mort le 19 mars 1829, renonça à la carrière de l'église pour entrer dans un régiment de cavalerie. A l'époque de la guerre d'Amérique, il devint aide-de-camp du général Rochambeau, et obtint le grade d'adjudant-général. A son retour en France, il fut colonel en second du régiment de cavalerie Royal-Lorraine, fit plusieurs voyages en Allemagne, en Autriche, en Pologne, en Russie, et rapporta dans sa patrie des idées de réforme. Il fut l'un des premiers membres de la *Société des amis de la constitution*, à laquelle il cessa cependant d'appartenir lorsqu'elle devint le club des jacobins. Nommé membre des États-Généraux, il fut l'un des 43 députés de l'ordre de la noblesse qui passèrent dans l'assemblée du tiers-état. Il fit consacrer par un décret la liberté des cultes (4 août), rédigea plusieurs articles de la *Déclaration des droits de l'homme*, vota contre le *veto* absolu, contribua à la suppression des parlemens, et, en février 1790, présenta un rapport sur l'organisation de l'armée qui produisit un tel effet, que son auteur fut nommé membre du comité militaire par une délibération spéciale de l'assemblée. Le 15 mai, le droit de paix et de guerre fut enlevé au roi sur la proposition de Lameth. Nommé président le 20 novembre 1790, il fut toujours attaché au comité militaire. Lors du voyage du roi à Varennes, ce fut lui qui proposa d'envoyer une députation de l'assemblée pour garantir les jours du roi, de la reine, du dauphin et de madame Elisabeth. Lameth fit partie du comité de révision de la constitution. Après la clôture de l'assemblée constituante, ce député et quelques-uns de ses amis, voyant la monarchie en péril, donnèrent quelques conseils au roi; mais ils ne purent s'entendre pour sauver le trône. Lorsque la guerre fut déclarée, Lameth se rendit en qualité de maréchal-de-camp à l'armée du Nord, commandée par le maréchal Luckner. Chargé de défendre la frontière des Ardennes, il avait son quartier-général à Mézières, lorsqu'il fut décrété d'accusation par l'assemblée législative. Il quitta précipitamment l'armée, fut arrêté par les Autrichiens avec Lafayette, Latour-Maubourg et Bureaux de Pusy, et envoyé à Magdebourg. Rendu à la liberté en déc. 1795, il alla en Angleterre, dont le gouvernement lui intima aussitôt l'ordre de se retirer. Réfugié à Hambourg, il y établit une maison de commerce. Cependant, en 1797, il demanda au directoire d'être rayé de la liste des émigrés, rentra en France sans l'avoir obtenu, fut contraint par la révolution du 18 fructidor de se réfugier une seconde fois à l'étranger; mais le 18 brumaire lui permit de reparaître dans sa patrie, et, en 1800, son nom fut rayé de la liste des émigrés. En avril 1802, Bonaparte nomma Lameth préfet des Basses-Alpes, et en 1805 préfet de Rhin-et-Moselle. Il fut appelé en 1806 à la préfecture de la Roer, et en 1809 à celle du Pô (Milan), qu'il quitta par suite des événemens politiques de 1814. Louis XVIII le nomma dans le mois de mai préfet de la Somme et lieutenant-général. Bonaparte, pendant les cent-jours, le fit entrer à la chambre des pairs. Après la seconde restauration, Lameth resta sans fonctions jusqu'en 1819, où le département de la Seine-Inférieure le nomma membre de la chambre des députés, et depuis lors il fit partie de toutes les législatures. On lui doit un grand nombre d'*Articles* d'économie politique et de politique générale, insérés dans la *Minerve*, le *Constitutionnel*, le *Courrier français*, la *Revue encyclopédique*. Il était membre de la société pour l'amélioration de l'instruction élémentaire et de la société philanthropique pour les Grecs. Il écrivit en outre l'*Histoire de l'assemblée constituante*, dont 2 volumes parurent de son vivant. Lameth était l'un des membres les plus distingués de l'opposition.

LAMETH (Charles-Malo-Franç., comte de), né le 25 juin 1756, m. à Paris le 28 décemb. 1832, servit comme aide-maréchal-général-des-logis dans l'armée d'Amérique, fut blessé grièvement sur le parapet d'une redoute à York-Town, et obtint, avec la croix de Saint-Louis, le grade de colonel en second des dragons d'Orléans. A son retour dans sa patrie, nommé colonel commandant du régiment des cuirassiers du roi, il devint en même temps gentilhomme d'honneur du comte d'Artois, mais donna sa démission de cette dernière place pour se mettre hors de l'influence du prince. En 1789, nommé député de l'Artois aux états-généraux, il se réunit, avec plusieurs de ses collègues de la noblesse, aux députés du tiers-état. Il se rallia au parti du Palais-Royal, qu'on appelait le *camp des Tartares*. On prétend même que Lameth fut le fondateur du *club des jacobins* à Paris, et qu'il donna l'idée d'une association pareille dans les provinces. Quoi qu'il en soit, son système politique re-

posait sur les principes les plus absolus de liberté et d'égalité; suivant lui, la souveraineté entière était dans la nation, et le pouvoir exécutif (roi ou président) était resserré dans les limites les plus étroites. Pendant la discussion sur le *livre rouge*, il garda le silence : il s'y trouvait indiqué pour des sommes considérables, que son éducation et celle de ses frères avaient coûtées au roi; aussi fit-il reporter au trésor public 60.000 francs. Accusé un jour d'avoir fait une perquisition *nocturne* dans un couvent de religieuses annonciades, sous le prétexte d'y chercher le ministre Barentin, Lameth ne nia point le fait, et, à cette occasion, de Bonnay publia le *Siége des Annonciades*, qui fit rire aux dépens du héros. Celui-ci prit gaîment la plaisanterie; mais toutes ses aventures n'étaient pas aussi plaisantes. Son duel avec le duc de Castries eut des suites terribles : Lameth reçut un coup d'épée, et bientôt l'hôtel de son adversaire fut assiégé par le peuple, qui brisa les meubles et les jeta par les fenêtres. Lameth, porté à la présidence de l'assemblée le 3 juillet 1791, l'occupait encore le 17, lors des événemens du Champ-de-Mars. De ce moment il cessa d'être hostile au gouvernement, et se rangea d'une manière non équivoque dans le parti constitutionnel ou *feuillant*. En 1792, il se rendit à l'armée de Lafayette, où il commandait la division de cavalerie : il avait obtenu un congé, lorsqu'eut lieu la sanglante journée du 10 août. Arrêté en route le 12, il fut transféré à Rouen; remis en liberté, il rejoignit sa famille au Havre. Ayant appris qu'un nouvel ordre d'arrestation était arrivé à la municipalité de cette ville, il partit pour Hambourg, se fixa ensuite à Bâle en Suisse. Rentré en France en 1800, il se retira dans ses foyers avec son grade de gén. de brigade en réforme, devint aide-de-camp de Murat en 1807, se battit à Heilsberg, où il fut blessé, fit la campagne de 1809 contre l'Autriche, et fut nommé gouverneur du grand-duché de Wurtzbourg. En juin 1812, il prit le commandement de la ville de Santona, située sur la côte de Biscaye, défendit ce poste jusqu'au commencement de 1814, contre les armées réunies de Portugais et d'Anglais, et remit la place le 16 mai 1814 aux Espag., par ordre de Louis XVIII. A son retour en France, il fut nommé (22 juin 1814), lieutenant-général, vécut presque ignoré sous la restauration, et depuis la révolution de juillet, fut nommé député de Pontoise; mais il parla peu, et se rangea parmi les partisans du ministère.

LAMÉSENGÈRE (Pierre de), membre du lycée des arts, né à La Flèche le 28 juin 1761, mort à Paris le 22 février 1831, était Doctrinaire avant la révolution. Il devint professeur de belles-lettres et de philosophie au collége de La Flèche, et succéda à Sellèque dans la rédaction et la direction du *Journal des dames et des modes*, depuis 1797 jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant près de 34 ans. On lui doit : *Géographie de la France d'après la nouvelle division en* 83 *départemens*, Paris, 1791, in-8; *Nouvelle bibliothèque des enfans*, ibid., 1794, in-12; *Histoire naturelle des quadrupèdes et des reptiles*, ibid., 1794, in-12; *Géographie historique et littéraire de la France*, ibid., 1796, 4 v. in-12; *Dictionnaire des proverbes français*, ibid., 1821, in-8 : presque tous ces ouvrages ont eu plusieurs éditions. Lamésengère est éditeur des *Voy. en France*, *en vers et en prose*, auxquels il ajouta des *Notes*, 1798, 4 vol. in-18.

LAMIOT (Louis-Marie), né vers 1775 dans le diocèse d'Arras, entra dans la congrégation de St-Lazare en 1787, et partit pour les missions en 1789, avec Clet et Pené; il n'était encore que diacre. Ordonné prêtre à Macao, il alla à Canton, puis à Pekin, où il devint interprète du gouvernement chinois pour les langues européennes. En même temps, il y dirigeait un séminaire de jeunes Chinois et enseignait les mathématiques. Clet, son confrère, ayant été pris dans le Ho-Nou, où il prêchait, Lamiot fut arrêté sous prétexte qu'il entretenait des rapports avec lui. Transféré dans le Hou-Pé afin de le confronter avec cet ecclésiastique, on le frappa à plusieurs reprises pour l'amener à convenir de ses relations. Cependant le tribunal décida qu'il n'était pas prouvé que Lamiot fût en rapport avec lui, mais qu'il fallait le renvoyer en Europe. Clet fut étranglé dans sa prison le 17 février 1820 après avoir reçu le viatique des mains de Lamiot, qui avait trouvé le moyen d'y pénétrer. Celui-ci, conduit à Canton, où il arriva dans le mois d'avril 1820, se rendit peu de temps après à Macao, où il mourut le 5 juin 1831. Il avait fondé dans cette ville un collége ou séminaire pour les Chinois, et envoyé en France des jeunes gens de cette nation pour y faire de fortes études.

LAMONNOYE (Anseline-François-Marie de), mort à Paris le 19 juillet 1829, a publié : la *Jérusalem délivrée*, poëme du Tasse, nouvelle *Traduction* en vers français, 1818, in-8, et quelques *Pièces fugitives* d'un *Almanach des Muses*. Dès 1803, il avait été l'éditeur des *OEuvres de Charles A. Demoustier*, Paris, B.-A. Renouard, 2 vol. in-8, ou 5 vol. in-18.

LAMOTTE-FOUQUÉ (Caroline, baronne de), morte le 21 juillet 1831, dans sa terre de Rathenow en Saxe, a composé un assez grand nombre de romans qui ont eu du succès en Allemagne. *Rodrigue*, *la dame de Falkenstein*, *Féodora*, ses *Contes* et ses *Lettres sur l'éducation des femmes*, lui ont fait une sorte de réputation. Cependant ses derniers ouvrages, dans lesquels elle s'était efforcée d'imiter Walter-Scott, furent accueillis froidement par le public.

LAMYRE-MORY (Claude-Madeleine de), évêque du Mans, né à Paris, le 17 août 1755, mort le 8 septembre 1829, au château du Gué à Trêmes, était, avant la révolution, grand-vicaire de Carcassonne, et abbé commendataire de Preuilly, abbaye de bénédictins, dans le diocèse de Tours. Il fut membre de l'assemblée du clergé de 1785. Emigré à la révolution, il passa plusieurs années en Allemagne chez le prince de Colloredo, évêque de Salzbourg. De retour en France lors du concordat, il fut nommé chanoine honoraire, puis chanoine titulaire de la métropole de Paris, devint ensuite grand-vicaire, et évêque de Troyes, après le concordat de 1817; mais, M. de Boulogne, qui devait être transféré à Vienne, étant resté dans son diocèse, l'abbé de Lamyre fut nommé en 1819 au Mans. Les fonctions épiscopales ayant altéré sa santé, il devint chanoine-évêque à Saint-Denis. C'était un prélat rempli de vertu, et bon administrateur.

LANNEAU OU DELANNEAU (P.-A.-V. de), directeur du pensionnat établi dans l'ancienne maison de Sainte-Barbe à Paris, où il mourut le 30 mars 1830, avait été élève de l'école militaire en 1767, puis théatin et prêtre, professeur au collége de Tulle, et enfin vicaire épiscopal à Autun en 1791. Après avoir été procureur-syndic du district de la même ville et membre du club, il se maria et établit à Paris un pensionnat qui acquit une assez grande réputation, mais qu'il transmit à son fils depuis la restaurat. Lanneau avait présenté, dit-on, une supplique au cardinal-légat pour faire réhabiliter son mariage après le concordat. Il était bienfaisant. On a de lui quelques ouvrages pour l'enseignement, parmi lesquels on cite un *Cours de leçons pratiques de grammaire française*.

LAPOMMERAIE (le comte N. Adam de), membre de la chambre des députés, mort du choléra, à Paris, le 15 avril 1832, dans un âge peu avancé, avait été élu député par l'arrondissement de Caen en 1821, et réélu par le même arrondissement en novembre 1827, en juin 1830 et en juillet 1831. De Lapommeraie siégea constamment à l'extrême gauche. En mars 1830 il fut l'un des 221 qui votèrent la fameuse adresse à Charles X.

LAPORTE-BELVIALA (ÉTIENNE-ANNET-AUGUSTIN), conseiller honoraire à la cour royale de Nîmes, membre du conseil-général de la Lozère, maire de Grandieu, mort le 11 décembre 1833, venait d'être élu membre du conseil-général de son départ., dont il faisait déjà partie depuis plusieurs années, lorsqu'il fut enlevé à l'estime de ses concitoyens, habitués à respecter en lui les vertus du magistrat et de l'honnête homme.

LAPOSTOLLE (ALEXAND.-FERDIN.-LÉONCE), professeur de physique et de chimie à l'école de médecine d'Amiens, né à Maubeuge le 21 décembre 1749, mourut le 19 décemb. 1831, à Amiens, à l'âge de 82 ans. Toute la vie de cet honorable citoyen fut employée à d'utiles applications des sciences aux besoins et au soulagement de l'humanité. Telles sont ses *Recherches* sur l'emploi des ustensiles de ménage en cuivre; ses *Mémoires* sur les tourbières, sur la culture de la pomme-de-terre, et sur l'usage qu'on peut faire de ses fanes pour l'extraction de la potasse; ses *Paragrêles* ou moyens propres à empêcher la formation de la grêle; et beaucoup d'autres travaux recommandables. Des actes de bienfaisance l'avaient rendu cher aux citoyens au milieu desquels il était venu se fixer.

LAROCHEJACQUELIN] (LOUIS de), mort le 5 septembre 1833, à l'attaque de Lisbonne par l'armée de don Miguel, avait pris part aux derniers mouvemens de la Vendée, et avait été forcé de quitter la France. Louis de Larochejacquelin fut tué devant Lisbonne, en chargeant à la tête de soixante cavaliers seulement contre une batterie ennemie. Il était âgé de vingt-cinq ans. Il ne reste plus de cette illustre famille, que le général comte Auguste de Larochejacquelin, et le jeune marquis Henri, pair de France, démissionnaire depuis la révolution de 1830.

LARREY (ALEXIS), chirurgien, né à Baudeau en 1750, mort à Toulouse le 17 décembre 1827, étudia dans cette ville, obtint au concours la place de chirurgien-major de l'hospice de St-Joseph de la Grave, et fut ensuite nommé intendant de chirurgie des deux hospices de Toulouse. A l'époque de la dispersion des écoles, il fonda des cours publics pour l'enseignement de son art, d'où sortirent Delpech, Rumibe et le baron Larrey. Devenu directeur de l'école de médecine de Toulouse dès sa création, il fit en même-temps le cours d'anatomie. Lorsque l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres fut rétablie, Alexis Larrey en reçut le titre de membre honoraire; il jouit du même honneur dans la société de médecine, chirurgie et pharmacie de Toulouse. On a de ce praticien des *Mémoires* et *Observations* qui furent envoyés, avec des pièces patholog., à l'acad. royale de chirurgie.

LARROQUE (N.), vicaire-gén. de Toulouse, chanoine titulaire de la métropole, chanoine honoraire du chapitre royal de St-Denis et chevalier de la Légion-d'Honneur, mort à 78 ans, était né dans une petite commune d'Albi en 1755. L'étonnante facilité avec laquelle il disputa et obtint, à l'âge de 22 ans, la chaire des libertés de l'Eglise gallicane à la faculté de théologie de Toulouse, le fit nommer chanoine de l'église collégiale de Saint-Salvy à Albi. Il ne quitta cependant pas sa chaire, profitant du privilége accordé à tous les professeurs de faculté. La révolution ayant éclaté, l'abbé Larroque manifesta ses opinions sur la constitution civile du clergé dans un ouvrage où il réfuta un écrit qui venait de paraître en faveur de cette même constitution; puis il se retira en Espagne, et choisit la ville de Tolède pour le lieu de son séjour. L'archevêque de Tolède, cardinal de Lorenzana, le nomma vicaire-général de tous les prêtres français réfugiés dans son diocese; plus tard le marquis d'Espellata, vice-roi de Navarre, lui confia ses enf. Lorsque Larroque eut quitté l'Espagne pour rentrer en France, il fut nommé, en 1801, curé de la métropole d'Albi. En 1808, il reprit sa chaire de théologie à la faculté de Toulouse, fut désigné pour enseigner la morale, et remplit cette place jusqu'au mois de juillet 1830, où il obtint sa retraite. Quand la congrégation de Saint-Sulpice avait été obligée de quitter la direction des séminaires, l'abbé Larroque était venu se placer au séminaire de Toulouse. En 1816, son archevêque se l'était attaché comme gr.-vic., et il serait m., sans doute, dans l'exercice de cette charge, si ses infirmités ne l'avaient forcé de donner sa démiss. et d'accepter le titre de chanoine titul. dans le chapitre métropol.; il ne cessa pas cependant de faire partie du conseil archi-épiscopal. Sa mort fut douce comme sa vie. Parti pour les eaux dans le mois de juillet 1833, il fut obligé de s'arrêter à Labarthe, près Saint-Gaudens, chez son neveu, curé de cette paroisse, et c'est là qu'il termina son honorable carrière. Attaché par conviction aux anciennes doctrines, l'abbé Larroque n'était pas l'ami des nouveaux systèmes, qu'il regardait comme une source féconde de dangereuses erreurs.

LASALLE (PIERRE-PROCOPE), ancien Doctrinaire, supérieur du séminaire à Bayonne et à Bétherram, né le 8 juillet 1751, à Saint-Pé-de-Generest de Tarbes, mort le 5 juillet 1831, âgé de 82 ans, était entré à 18 dans la congrégation des prêtres de la Doctrine chrétienne. Il professa les humanités dans les colléges de Tarbes, de Villefranche et de Toulouse, fut ensuite employé dans quelques séminaires, et, pendant la révolution, refusa courageusement le serment. Il paraît qu'il resta en France durant la terreur. L'évêque de Bayonne le chargea ensuite de la direction du séminaire qu'il venait d'établir à Bétherram. Plus tard il dirigea cette maison ainsi que le grand séminaire de Bayonne. On doit au zèle de ce vénérable ecclésiastique plusieurs écoles gratuites, et l'établissement d'un petit séminaire dans la maison des bénédictins de Saint-Pé.

LATOUR-D'AUVERGNE (GODEFROY M.-J.-E. comte de), ancien capitaine d'état-major, officier de la Légion-d'Honneur, mort du choléra, à Paris, sur la fin d'août 1832, âgé seulement de 40 ans, termina ses cours à l'école de St-Cyr, et partit pour la campagne de Russie en qualité de sous-lieutenant. Il se distingua à Culm, et servit ensuite comme aide-de-camp des généraux Latour-Maubourg et Donnadieu. Il se distingua de nouveau dans la campagne de Catalogne en 1823, et fut cité dans trois bulletins après les affaires de Castel, Tersol et Molins del Rey. Il avait été nommé capitaine d'état-major en 1816, chevalier de la Légion-d'Honneur en 1813 et officier de cet ordre en 1820. Ce généreux citoyen, qui s'était voué au service des cholériques dès les premiers jours de l'invasion de l'épidémie, exerçait les fonctions gratuites d'inspecteur de l'hôpital des greniers d'abondance, lorsqu'il fut atteint lui-même par la maladie, et enlevé en peu de jours.

LATOUR-MAUBOURG (MARIE-VICTOR FAY, marq. de), lieut.-gén., né le 11 fév. 1756, d'une ancienne famille du Vivarais, était en 1782, sous-lieut. dans le rég. de Beaujolais (infant.), en 1786, capitaine dans le régiment d'Orléans (cavalerie), et en 1789, sous-lieutenant des gardes-du-corps du roi. Après avoir donné, le 5 octobre 1789, des preuves de dévouement à la personne de Louis XVI, près duquel il était de service, il émigra à la suite du 10 août 1792, et ne rentra en France qu'après le 18 brumaire. Aide-de-camp de Kléber dans l'expédition d'Egypte, il avait obtenu le grade de colonel lorsqu'il fit la campagne d'Austerlitz. Dans cette journée, il reçut le grade de général de brigade, fit les campagnes de Prusse et de Pologne, fut blessé au combat de Deypen, reçut, le 10 juin 1807, le titre de général de division, et fut blessé de nouveau à la bataille de Friedland. En 1808, il commandait en Espagne la cavalerie de l'armée du midi, et se signala dans diverses affaires. En 1812, il passa à la grande armée de Russie. A la ba-

taille de Mojaisk, ce fut dans le meilleur ordre qu'il opéra sa retraite à la tête de son corps. Chargé, en 1813, du 1er corps de cavalerie, il se couvrit de gloire à Dresde (27 septembre), et surtout à Leipzig, où un boulet de canon lui emporta la cuisse (18 octobre). Lorsque les Bourbons furent rentrés en France, Latour-Maubourg s'empressa d'adhérer à la déchéance de Bonaparte. Nommé, par le comte d'Artois, membre d'une commission chargée de la réorganisation de l'armée, il fut appelé, le 2 juin 1814, à faire partie de la chambre des pairs. Pendant les cent-jours, il ne remplit aucune fonction, rentra, sous la seconde restauration, à la chambre des pairs, et, en 1820, fut chargé du portefeuille de la guerre. Après la mort du maréchal duc de Coigny, il devint gouverneur des Invalides, poste dans lequel il mourut en 1831. Bonaparte l'avait nommé comte de l'empire et grand'croix de la Légion-d'Honneur; Louis XVIII l'avait fait commandeur de l'ordre de Saint-Louis et chevalier de l'ordre du Saint-Esprit.

LATREILLE (Pierre-André), prêtre, célèbre naturaliste, prof. administrateur au Muséum d'histoire naturelle, membre de l'académie des sciences, né à Brives en 1762, mort à Paris le 6 février 1833 âgé de 71 ans, fut voué dès sa naissance à l'infortune et à l'obscurité; mais il trouva dans sa ville natale un citoyen généreux, un négociant plein de tact et de bonté, M. Malepeyre, qui lui accorda le plus tendre intérêt. D'abord destiné à l'état ecclésiastique, la révolution le persécuta. Délivré de prison d'une manière miraculeuse par la rencontre d'un insecte très-rare, Latreille s'adonna dès-lors à l'étude de l'entomologie, et publia en 1796, à Brives, son *Précis des caractères génériques des insectes*, in 8, où l'on remarqua le germe des méthodes philosophiques qu'il a depuis développées dans ses autres ouvrages, et surtout dans son *Genera crustaceorum et insector.*, 4 v. in-8, 1808-7, qui changea et fixa les bases de la science. Infatigable dans ses travaux, Latreille a publié une foule d'autres ouvrages, tels que: *Histoire naturelle des Salamandres*, in-8, 1800; *Histoire naturelle des reptiles*, 4 vol. in-8, pour le *Buffon* de Déterville; *Histoire naturelle des crustacées et des insectes*, 14 vol. in-18, 1802, 1805, pour faire suite au *Buffon* de Sonnini; *Histoire naturelle des fourmis*, in-8, 1802. En 1817, digne collaborateur de Cuvier, il publiait la *partie entomologique* du *Règne animal* de ce célèbre anatomiste, et la publiait de nouveau en 1829. En 1825, il faisait paraître ses *Familles naturelles*, où, avec sa sagacité ordinaire, il embrassait toute la zoologie. Enfin, il était sur le point de publier le 2e vol. de son *Cours d'entomologie*, dont le 1er avait paru en 1831. Latreille a aussi coopéré à la partie entomologique du *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, à celle de l'*Encyclopedie méthodique*; il a rédigé l'entomologie du *Recueil d'observations de zoologie* du voyage de Humboldt et Bompland; enfin il a publié plus de 80 *Mémoires* sur différentes parties de la science. Latreille, qui possédait aussi des connaissances géographiques très-étendues, était, depuis 1820, prof. au Muséum d'histoire naturelle, membre de l'académie des sciences et de presque toutes les académ. de l'Europe. Ce sav. chrétien, affectueux, modeste et laborieux, qui a fait faire un pas si vaste à l'étude des insectes, mourut en 1833 avec la certitude d'avoir imprimé à la science une impulsion vive et durable.

LAUBARDEMONT (Jacq.-Martin), dont le nom a été souvent prononcé comme synonyme de juge inique, de magistrat sans foi et sans honneur, vivait au temps du cardinal de Richelieu, de qui il avait obtenu le titre de conseiller-d'état. On cite, parmi les fameux procès qu'il présida, ceux d'Urbain Grandier et de Cinq-Mars. Laubardemont se glorifiait, dit-on, de son habileté à confondre l'innocence. « Donnez-moi, disait-il, une ligne la plus indifférente de la main d'un homme, et j'y trouverai de quoi le faire pendre. » Il n'aurait, ajoute-t-on, que trop justifié cette jactance, à en juger par la sentence qu'il fit rendre contre F.-Aug. de Thou (*voy.* ce nom). On n'a pas de renseignemens sur la fin qu'eut Laubardemont; seulement les lettres de Guy Patin nous apprennent que son fils fut tué, en 1651, parmi une troupe de voleurs dont il faisait partie. Il est à croire que la passion a chargé le tableau de sa vie, et il y a même des historiens qui ont voulu le réhabiliter.

LAUGIER (André), directeur de l'École de pharmacie, professeur de chimie au Muséum d'histoire naturelle, entra dans le monde et dans la carrière des sciences sous les auspices de Fourcroy, son ami et son parent. Ce chimiste célèbre sut bientôt apprécier Laugier, et ne tarda pas à l'associer à ses travaux. Plusieurs années avant sa mort, il lui confia cette chaire du Muséum, où lui-même avait jeté un si vif éclat sur la science, et où Laugier sut soutenir l'honneur dangereux de succéder à un tel maître. Ses travaux, qui sont assez nombreux et répandus dans les recueils périodiques, embrassent surtout la chimie minérale, à laquelle il a fait faire de notables progrès, et l'étude des aérolithes. Quelques années avant sa mort, Laugier publia en 2 vol. in-8, le résumé des *Leçons de chimie générale* qu'il faisait chaque année devant un nombreux auditoire dans l'amphithéâtre du Muséum. Ce savant modeste et laborieux mourut le 19 avril 1832, victime du choléra.

LAUNAY DE VALERY (Louis-Guill.-René CORDIER de), m. à Pétersbourg en 1820, conseiller-d'état au service de Russie, après avoir été en France, avant la révolution, maître des requêtes et intendant de Caen, a laissé plus. écrits, parmi lesquels nous citerons une nouv. *Trad.* de l'*Iliade*, Paris, 1782, 2 vol. in-12, anonyme; ibid., 1785, 2 vol. in-8, aussi anonyme.

* LAURENCIN (Aimé-François, comte de), chevalier de Malte et de Saint-Louis, ex-membre de la chambre des députés, littérateur et journaliste, mort à La Chassagne en Beaujolais, émigra en 1792, servit à l'armée des princes et dans les corps à la solde de l'Angleterre. Le calme rétabli, il revint en France, et était adjoint au maire de Lyon en 1814. Il fut nommé avec Camille Jordan pour se rendre auprès de l'empereur d'Autriche, alors à Dijon. Le conseil municipal ayant reconnu le gouvernement royal, Laurencin fut un des députés envoyés à *Monsieur*, alors lieutenant-général du royaume. Nommé maire de Sens dans la même année, il resta sans fonctions pendant les cent-jours. Après la seconde restauration, le 8 juillet 1815, le département de l'Yonne l'élut à la chambre des députés, d'où il sortit à la fin de la session, et où il ne fut point réélu. Appelé comme témoin dans le procès du général Mouton-Duvernet, en 1816, il se fit remarquer par la noble franchisse de sa déposition. Laurencin cultiva la littérature, et s'occupa plus particulièrement de la grammaire française. Urbain Domergue le citait, sous se rapport, avec éloge. Laurencin fut un des rédacteurs de la *Quotidienne*, où ses *Articles* se distinguent par un ton de décence et de modération.

LAURENÇOT (J.-H.), convent., mort en sept., 1833, avait été élu, en sept. 1792, par le département du Jura, député à la convention. Dans le procès du roi, il montra beaucoup de courage, en déclarant à la tribune « que les menaces de la majorité ne parviendraient pas à lui faire croire qu'il pût réunir les fonctions de juge à celles de législateur. » Néanmoins il prit part au jugement, en votant la réclusion et le bannissement à la paix. Ce vote, son attachement au parti de la Gironde, et sa signature apposée aux protestations du 6 juin 1793, étaient des titres plus que suffisans à la proscription, et il fut arrêté, avec 72 de ses collègues. Il rentra à la convention après la révolu-

tion du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794). Ses opinions n'étaient point changées. Le 7 janvier 1795, il plaida avec chaleur la cause des émigrés des départemens du Haut et du Bas-Rhin. Le 3 août suivant, il devint secrétaire. Lors de la réélection des deux tiers conventionnels, il passa au conseil des cinq-cents, où il ne se fit point remarquer, et d'où il sortit en mai 1797.

LAURENT (Jean-Antoine), chevalier de la Légion-d'Honneur, directeur du Musée du dép. des Vosges, membre de plusieurs sociétés savantes, naquit à Baccarat en 1763. Entraîné à contempler la nature, il saisit les pinceaux, et *l'Amour enchaîné*, *l'Amour dans une rose*, *dans une coupe*, signalent la facilité et la grâce qu'il apportait dans ses composit. Prenant un vol plus hardi, Laurent composa l'immortel tableau de *Galilée*, et celui de *Callot refusant à Louis XIII de peindre le siége de Nancy*. Il mourut à Épinal au commencement de 1833.

LAURENT DE St-JULLIEN (Victor), inspecteur-général des marchés de Paris, est connu par son dévouement à la famille des Bourbons. Il en avait donné des preuves dès l'émigration; aussi fut-il remplacé lors de la révolution de juillet. Accusé même d'avoir trempé dans un complot carliste, il fut arrêté, mis au secret et incarc. à Ste-Pélagie malgré le délabrem. de sa santé; on venait d'obtenir sa translation dans une maison de santé à Passy mais il y expira peu d'heures après, le 19 janv. 1832.

LAURISTON (Jacq.-Alex.-Bern. LAW, marq. de), maréc. et pair de France, né à Pondichéry en 1768, m. à Paris en 1828, était le petit-fils de Law. Il entra dans l'artill. en 1793, y obtint le grade de colonel 2 ans après, ne tarda pas à devenir l'un des aides-de-camp du premier consul, et fut, en 1808, promu au grade de général de brigade et au commandement en chef de l'école d'artillerie de La Fère, puis chargé de mettre en état de défense la place de Belle-Ile-en-mer. En 1801, après avoir rempli une mission diplomatique à Copenhague, et secondé par occasion les efforts de cette ville contre les Anglais, qui la bombardaient, il alla porter à Londres la ratification du traité de paix conclu à Amiens entre la France et l'Angleterre. Vers la fin de 1804, il eut le commandement de l'armée embarquée sur l'escadre de l'amiral Villeneuve, et, au commencem. de l'année suiv., il fut promu au grade de général de divis. A la suite du désastre de Trafalgar, auquel il échappa, il fut envoyé à la grande armée d'Allemagne, et, après la bataille d'Austerlitz, il fut chargé d'aller prendre possession des arsenaux et magasins de Venise. En 1807, il eut ordre de s'emparer de la république de Raguse. Il y réussit, malgré les efforts réunis des Russes et des Monténégrins, et reçut l'ordre de se maintenir dans la Dalmatie et de soutenir les Turcs, qui étaient alors de puissans auxiliaires contre la Russie. Il concourut à l'attaque de Castel-Nuovo, entreprise par ordre du général Marmont, et, dans cette expédition importante et difficile, il se plaça au rang des plus habiles généraux de l'armée française: le gouvernem. de Venise fut sa récompense. En 1808, après avoir accompagné Bonaparte à la grande conférence d'Erfurt et dans les divers états de la confédérat. du Rhin, il le suivit en Espagne, où il contribua à la prise de Madrid. En 1809, étant passé à l'armée d'Italie, qu'il suivit en Hongrie, il prit une part active à la victoire remportée sous les murs de Raab et à la capitulation de cette ville. Appelé de nouveau auprès de l'empereur et chargé par lui du commandement de l'artillerie de la garde, il dirigea à la bataille de Wagram une batterie de cent pièces, qui fit beaucoup de mal aux Autrichiens. A la paix, il fut envoyé auprès de l'empereur d'Autriche, et, au bout de 6 mois, il amena à Paris l'archiduchesse Marie-Louise. Nommé en 1811 ambassad. à Pétersbourg, il quitta ce poste l'ann. suiv. à la rupture de la paix entre la France et la Russie. Ce fut lui qui, après la prise de Moscou, conclut un armistice avec le gén. Koutousof. Lors de la retraite de l'armée, il commandait l'arrière-garde. Au commencem de 1813, il organisa à Magdebourg le 5e corps d'armée, dont on lui confia le commandement, prit part aux batailles de Lutzen, de Bautzen et de Vurtschen, s'empara de Breslaw, commanda ensuite provisoirement les 5e et 11e corps, et se distingua encore dans plusieurs occasions, jusqu'à la malheureuse affaire de Leipsig, où il fut fait prisonnier. Rentré en France à la restaurat., et nommé bientôt capitaine-lieutenant des mousquetaires gris, il resta tranquille spectateur de tous les événemens des cent-jours. Après la seconde restauration, il fut comblé par Louis XVIII, qui l'aimait beaucoup, de faveurs et de dignités, parmi lesquelles il faut mettre en première ligne le titre de pair de France, et le commandement de la 1re division de la garde roy. (1815); le ministère de la maison du roi (1820); enfin à l'époque de la guerre d'Espagne, le bâton de maréchal et un commandement dans l'armée expéditionnaire.

LAVIELLE (Bernard), né à Oleron, le 17 décembre 1752, mort à Pau le 20 janvier 1829, fut un des jurisconsultes les plus distingués du midi de la France. Les succès de collége, souvent si trompeurs, ne le furent pas pour lui. Il signala ses débuts au barreau par un triomphe remarquable, en sauvant la tête d'un homme innocemment accusé, mais qu'une coïncidence fatale de circonstances malheureuses semblait désigner au glaive des lois. Il défendit avec un égal bonheur et un rare courage les victimes de nos troubles révolutionnaires. Par un heureux privilége, Lavielle joignait au don d'émouvoir les cœurs, les vastes connaissances, la vivacité d'appréciat., la force de dialectique que réclament les affaires civiles. Dans ce barreau, veuf de Dubosecq, mais riche encore de talens distingués, la voix publique le désigna de bonne heure comme le digne continuateur de ce célèbre avocat. Aussi, tant que ses forces physiques lui permirent l'exercice de la parole, son rôle fut-il marqué dans toutes les causes de quelqu'importance. Retiré dans son cabinet, ses consultations, dictées par le savoir et la conscience, furent recherchées comme un guide sûr, comme un puissant préjugé, et bien rarement la sanction des tribunaux leur manqua. Souvent, et dans les grandes affaires, l'avocat qui devait y porter la parole venait s'inspirer de la sagesse de son ancien et s'épurer au goût sévère mais bienveillant d'un mentor plutôt que d'un maître; et cet hommage lui fut rendu, entre autres, par une haute notabilité d'un illustre barreau voisin, qui fut depuis une des gloires du patriciat français. M. Lainé, venu à Pau pour y prêter l'appui de ses talens à une cause importante dont la cour était saisie par renvoi de la cour de cassation, fit subir sans réserve à son plaidoyer toutes les modifications que Lavielle proposa, et, aussitôt l'arrêt prononcé, il s'empressa d'aller de sa personne en porter la nouvelle à son habile collaborateur sous cette forme délic. et modeste: *Dites à M. Lavielle qu'il a gagné son procès*. Celui-ci recueillit plus tard un suffrage non moins précieux. Dans une affaire lourde et épineuse, il avait délibéré une consultation, sur laquelle les parties désirèrent avoir aussi l'avis de M. Merlin. Après avoir examiné l'affaire sous toutes les faces, le savant auteur des *Questions de droit* répondit qu'il n'y avait absolument rien à ajouter à la consultation de M. Lavielle, et « que la cour de cassation serait heureuse de compter parmi ses membres un jurisconsulte aussi distingué ». On devine sans peine que ses hauts talens, décorés de toutes les vertus et des qualités sociales les plus aimables, lui avaient acquis sur ses concitoyens une influence considérable. Il n'en usa jamais que pour le bien, seule passion de son âme élevée. Depuis la réorganisat. de l'ordre des avocats,

il en fut toujours le bâtonnier. Il aimait si passionnément l'indépendance de son état qu'il se déroba au choix qu'avait fait de lui un ministre, juste appréciateur du vrai mérite, pour une place de haute magist. Il exerçait dans son cabinet la plus douce et la plus flatteuse de toutes les influences. Son noble désintéress. était devenu proverbial et, après plus de 50 années de travaux assidus, il n'a laissé à ses enfans que le modeste héritage qu'il recueillit lui-même de son père. Il n'a manqué qu'une chose à la gloire de Lavielle; c'est un théâtre plus en rapport avec sa vaste capacité, et où ses facultés auraient pu se développer dans toute leur puissance. Mais, en récompense, vu de plus près et mieux connu, du moins sa réputation n'est pas usurpée, et ne sera pas infirmée comme tant d'autres, par le temps. La mort de ce célèbre jurisconsulte, de cet homme de bien, fut pleurée dans tout le Béarn comme un malheur public.

LAY, dit LAYS (Franç.), né le 14 fév. 1758 à Barthe-de-Neslès, près Comminges (Haute-Gar.), mort le 30 mars 1831 à Ingrande (Maine-et-Loire), à l'âge de 73 ans, fut élevé dans le monastère de Guaraison, où il reçut les premières leçons de musique. Lay eut d'abord le dessein d'embrasser l'état ecclésiastique : la beauté de sa voix l'en détourna. Les succès qu'il obtint à Bordeaux comme chanteur parvinrent aux oreilles royales, et une lettre de cachet lui enjoignit de se rendre à Paris pour être essayé à l'Opéra. En 1779, il commença ses débuts, qui furent heureux. L'année suivante, il fut attaché aux concerts de la reine. Lay avait une voix de ténor grave, assez de chaleur dans certains morceaux des opéras de Gluck, de Piccini et de Sacchini, mais il manquait des principales qualités d'un acteur. Ses ornemens étaient surannés et de mauvais goût, et il ignorait à peu près les élémens de l'art du chant. La beauté de sa voix se conserva jusque dans un âge fort avancé. Lay fut professeur de chant au Conservat. de 1795 à 1797. En 1819, il rentra à l'école de chant, et obtint sa retraite en 1826, époque à laquelle il alla se fixer à Ingrande, où il passa en paix ses dernières années.

LAYA (Jean-Louis), de l'académie française, professeur d'histoire à la faculté des lettres, né à Paris le 4 décembre 1761, d'une famille originaire d'Espagne, mort le 25 août 1833, fit sa première apparition dans notre littérature en société avec Legouvé, par un volume de poésies, sous le titre d'*Essais de deux amis*. Il publia, en 1789, *Voltaire aux Français sur leur constitution*, et la même année : *la Régénération des comédiens en France*, ou *leurs droits à l'état civil*. Enfin, le 19 janvier 1790, Laya fit représenter sur le Théâtre-Français *les Dangers de l'Opinion*, drame en 5 actes et en vers, dont le succès commença la réputation littéraire de son auteur. Le drame de *Jean Calas* succéda aux *Dangers de l'Opinion*, et obtint un succès encore plus prononcé. Cependant ces drames, conformes aux idées du temps, pèchent encore par le plan et par les caractères. La coméd. de l'*Ami des Lois*, dont la première représentation eut lieu le 2 janvier 1793, dix-neuf jours avant le supplice de Louis XVI, n'est pas une bonne pièce ; mais c'était une protestation hardie contre la tyrannie révolutionnaire, écrite en face de la terreur; en un mot, c'était une bonne action, et l'on sut gré à Laya de son courage. Les journaux de la Montagne se hâtèrent de dénoncer la pièce et l'auteur. Laya fut mis hors la loi, et se tint caché jusqu'au 9 thermidor, où il lui fut possible de reparaître sans danger pour sa tête. On attribue à Laya le *Rapport des papiers trouvés chez Robespierre*, qui parut sous le nom de Courtois en 1795. On lui attribue également la *Motion d'ordre* du même Courtois pour fermer le club du Manége, et une *Opinion* du même pour faire rendre les biens des condamnés. Indépendamm. des trois grands ouvr. que nous venons de rappeler, Laya a fait représenter *les Deux Stuarts, Une Journée du jeune Néron, Falkland*. Ce dern. drame, repris en 1822, n'a disparu du répertoire qu'à la mort de Talma. On doit encore au même auteur une *Épître à un jeune Cultivateur*, et plusieurs autres poésies dans lesquelles la justesse de l'expression est toujours unie à la morale la plus pure. Laya travailla à plusieurs journaux, et donna pendant quinze ans des *Articles* de littérature au *Moniteur*. Sous l'empire, il voulut entrer dans les fonctions civiles; mais ses services furent dédaignés. Alors il se jeta dans l'instruction publique, et fut successivement professeur de rhétorique au lycée Napoléon, prof. d'éloquence française à la faculté des lettres, puis professeur de poésie française à la mort de Delille. Il fut reçu à l'académie française en 1817. Le *Journal de l'Empire* l'avait attaqué vivement vers 1807 et 1808, et Laya avait répondu plus vivement encore. C'était d'ailleurs un homme d'un talent médiocre, mais d'un caractère modéré.

LAZARA (Jean, chevalier de), antiquaire, né en 1744 à Padoue, où il mourut en 1833, forma la plus belle collection d'antiquités et d'objets de beaux-arts qu'on pût trouver chez un amateur. Il publia, de société avec Colanbo, les *Nouvelles de Pecorone*, ouvrage qui fut réimprimé à Florence.

LAZZARINI (N.), colonel dans l'armée pontificale, commandait à Ancône lors du débarquem. de l'expédit. franç., à qui, par sa négligence, il livra pour ainsi dire la ville confiée à son commandement. On le fit prisonnier dans son lit. Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à la dégradat., mais on lui conserva son grade de colon. Le chagrin conduisit Lazzarini au tombeau en 1833.

LEBAILLI (Antoine-Franç.), littérateur-fabuliste, fut d'abord avocat à Caen, où il était né le 4 avril 1758. Il parut, en 1784, dans la carrière des lettres sous les auspices de Court de Gébelin, qui avait pour lui de l'amitié, par la publication d'une *Fable* allégorique sur la naissance d'un fils du duc d'Orléans. Depuis cette époque, Lebailli acquit un rang honorable que justifiaient ses talens et ses qualités personnelles. Il publia : *Fables nouvelles, suivies de Poésies fugitives*, Paris, in-12, 1784, 2e édition augmentée, 1811, in-12; *Vie de Lefranc de Pompignan*, et différentes *Vies* de poëtes et auteurs dramatiques placées en tête des livraisons de la *Petite Bibliothèque des Théâtres*, années 1785, 1786, 1787 et 1788; *Corisandre*, ou *les Fous par enchantement*, comédie-opéra composée avec le comte de Linières, musiq. de Langlé, 1792, in-4., Paris; *Notice sur les ouvrages de feu Grainville*, membre de plusieurs académies, Paris, 1806, in-8; *le Choix d'Alcide*, opéra-ballet en 2 actes, musique de Langlé, Paris, 1811, in-8; *OEnone*, opéra en 2 actes, musique de Kalkbrenner, Paris, 1812; *Fables nouvelles*, divisées en 4 livres, avec figures, in-12, Paris, 1814; *Diane et Endymion*, opéra-ballet en 2 actes, avec un intermède, Paris, 1814; *le Gouvernement des animaux*, ou l'*Ours réformateur*, poëme épisodique divisé en 5 actes, avec un prologue dédié au comte de Pradel, directeur de la maison du roi, Paris, in-8, 1816; *Arion*, ou *le Pouvoir de la musique*, cantate à deux parties, musique parodiée de Mozart, Paris, 1817, in-8. Lebailli donna en 1823 une nouvelle édition de ses *Fables*. Il mourut à Paris le 13 mars 1832.

LEBLEY (N.), maréchal-de-camp, mort à Cerqueux (Loir-et-Cher), en 1833, avait fait, en 1780 et années suivantes, la guerre de l'indépendance américaine. Il avait ensuite servi avec distinction dans presque toutes les campagnes de la révolution.

LEBOUVIER-DESMORTIERS (Urbain-René-Thomas), anc. magist., né en 1739 à Nantes, où il m. le 11 mars 1827, comptait parmi ses amis le bibliog.

Beuchot, qui donna, dans le *Journal de la librairie* (1827, p. 631), une longue énumérat. de ses éphémères productions. C'est à cette circonstance que Lebouvier-Desmortiers doit la place que nous lui consacrons ici; car, moins heureux que M. Beuchot, nous ne pourrions dire, par exemple, que nous connussions l'*Epître à une dame qui allaite son enfant*, 18 pages anonymes, non plus que les autres *Vers* de cet auteur, que toutes les biographies contemporaines laissent dans l'oubli. Au reste, c'était un bon vieillard, qui a aussi publié des *Babioles* (1818, in-8). Nous citerons, d'après M. Beuchot, sa *Vie du général Charette*, nouvelle édition, Nantes, 1823, in-8 (la 1re, réimprimée en 1809, est intitulée : *Réfutation des calomnies*, etc.), et *Correspondance de M. le comte Arthur de Bouillé et de M. Lebouvier-Desmortiers concernant la gloire militaire de M. de Bonchamps*, 1819, in-8. *Voyez* aussi *Dictionnaire des anonymes* et *Lycée armoricain*, IX, 444-8.

LECARPENTIER (JEAN-BAPTISTE), conventionnel, né à Hilleville près Cherbourg, mort au Mont-Saint-Michel le 27 janvier 1829, était huissier à Valogne. En 1792, son département l'envoya à la convention, où il vota la mort du roi avec le reste de la Montagne. Les départemens de la Manche, d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord, où il alla en mission, se rappellent ses cruautés; Saint-Malo en fut surtout le théâtre. Accusé d'être l'un des principaux chefs de l'insurrection du 1er prairial an III, on l'enferma au château du Taureau; mais, compris dans l'amnistie du 3 brumaire an IV, il vécut dès-lors dans la retraite. Lecarpentier signa l'acte additionnel, fut atteint par la loi d'exil du 12 janvier 1816, mais enfreignit son ban. Arrêté à la fin de 1819, il se vit condamné, le 15 mars 1820, à la déportation par les assises de Coutances, et alla finir ses jours dans la maison centrale du Mont-St-Michel.

LECLERC-DE-BEAULIEU (N.), député, né vers 1768 à Laval, où il mourut en novembre 1828, émigra au commencement de la révolution, rentra en France sous le consulat, et vécut dans la retraite jusqu'à ce que le département de la Mayenne l'envoyât à la chambre des députés, où il se fit remarquer par quelques *Discours*.

LECOURT (HENRI), est un de ces hommes qui ont rendu à la société des services d'autant plus méritoires, qu'ils sont demeurés plus obscurs. Sa réputation ne s'est guère étendue encore au delà du département de Seine-et-Oise, où il a constamment séjourné. Il fixa de bonne heure son attention sur l'instinct des animaux, et plus tard il s'occupa exclusivement de la taupe. On commença à s'apercevoir, vers 1800, de quelle utilité pouvaient être ses observations. Une digue de retenue avait fait eau de plusieurs côtés; on la réparait par des travaux dont il révéla l'insuffisance, en prouvant qu'il fallait détruire toutes les taupes qui s'étaient logées et multipliées dans les terres de la levée. Le préf. du département (Germain Garnier) reconnut cet important service, en fournissant à celui qui l'avait rendu les moyens d'être de nouveau utile à la société; il fonda une école de l'*Art du Taupier*, qu'il plaça sous la surveillance de cet homme modeste. Lecourt eut bientôt renouvelé les méth. usuelles, et fait véritablement une profession d'un art jusque-là douteux, qui avait été abandonné à une classe d'hommes vivant de tromperies, et souvent plus décidés à repeupler qu'à délivrer nos champs de taupes. Lecourt mourut à Pontoise en 1828. Ses observations ont été recueillies par Cadet de Vaux dans un ouvr. intitulé : *de la Taupe, de ses mœurs et des moyens de la détruire*, 1803, in-12.

LEDYARD (JOHN). *Ajoutez la date de sa naissance* : 1751. La *Vie* de ce voyageur a été publiée, avec des *Extraits* de ses journaux et de sa correspondance, par Jured Sparks, Cambridge (aux Massachusetts), 1828.

LEFEBVRE-GINEAU (LOUIS), savant profess., ex-administ. du coll. de France, né dans le départ. des Ardennes en 1754, reçut de sa famille une fortune considérable, qui lui permit de cultiver les sc. pour elles-mêmes. Il fut nommé par Louis XVI, en 1786, profess. de mécanique au collége royal de France, et eut aussitôt l'autorisation de professer la physique expérimentale. Trois ans après, il fut appelé, par la confiance des habitans de Paris, à des fonctions municipales très importantes. A l'époque où la disette affligeait cette capitale, il rendit de grands services comme administ. des subsistances. Poursuivi sans relâche après le 10 août, quoiqu'on n'eût pas trouvé contre lui d'accusation plus grave que celle de *modéré outré*, il chercha son salut dans la fuite; mais, au 9 thermidor, on le trouva sous les armes parmi les citoyens qui renversèrent la tyrannie de Robespierre. Comme membre de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, où il fut admis l'un des premiers, il fit partie de la commission instituée pour régler le nouveau système de poids et mesures, et il eut en partage la détermination spéciale de l'unité de pesanteur. L'on sait que les travaux de cette commission sont un des titres de notre gloire. Lefebvre-Gineau, en qui l'on avait remarqué la réunion si rare des connaissances scientifiques et des talens administratifs, devint membre du jury d'instruction publique, et fut un des savans chargés de l'organisation des lycées; plus tard, il fut nommé inspecteur-général des études et conseiller honoraire de l'univ. En 1807, il entra au corps-législatif; et, en 1813, il y fut élu pour la seconde fois. En 1814, on le vit défendre la liberté de la presse. Réélu député successivement en 1816 et en 1820, il fut écarté des élections de 1824 par l'influence du ministère Villèle, dont il se montrait l'un des adversaires les plus prononcés. Il avait repris son enseignement au collége royal de France, dont les professeurs prétendaient être inamovibles, en vertu d'une prérogative qu'ils tiennent de François Ier lui-même, fondateur de cette institution. Il n'en fut pas moins destitué par M. de Corbière. Lors des élections de 1827, le département des Ardennes l'envoya pour la cinquième fois à la chambre des députés. Il se trouva le doyen d'âge de l'assemblée; mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur, car il mourut à Paris au commencement de 1829. Lefebvre-Gineau avait fait paraître en 1780 une nouvelle édition, avec *Notes*, des *Infiniment Petits* du marquis de L'Hôpital, et il avait concouru, avec Cuvier, à la rédaction des *Notes* des *Trois Règnes de la nature*, poème de J. Delille.

LEGALLOIS (N.), jeune méd. et naturaliste distingué, fut un des premiers à quitter sa patrie pour aller étudier le choléra en Pologne, et mourut en 1832 à Langsberg des suites de cette maladie combinée avec une affection de poitrine.

LEGENDRE (ADRIEN-MARIE), le plus ancien et le plus célèbre des géomètres de l'Europe, né en 1752, se distingua d'abord par ses succès dans l'enseignement des sciences mathématiques à l'Ecole militaire de Paris. Il n'avait pas encore atteint sa 39e année lors qu'il débuta dans la carrière des sc. par un de ses plus beaux *Mémoires*, celui sur la question de l'*Attraction des sphéroïdes*, qui lui ouvrit, l'année suivante, les portes de l'Académie des sciences. Les autres travaux de Legendre eurent pour objet des questions non moins importantes, telles que la *Figure des planètes homogènes*, ou de celles *composées de couches hétérogènes*. Ayant pris part, en 1787, à une opération astronomique qui avait pour objet de lier le méridien de Paris à celui de Greenwich, il fut conduit à s'occuper de trigonométrie, et la science y gagna plusieurs beaux théorèmes. Legendre est encore auteur d'une *Nouvelle méthode pour la détermination de l'orbite des comètes* (1805), de la règle de calcul si ingénieuse qu'il a nommée *Méthode*

des moindres carrés des erreurs, et de recherches sur les *Intégrales eulériennes*. Il coopéra au calcul des grandes *Tables de logarithmes*, construites, il y a 40 ans, sous la direction de M. de Prony, et qui sont restées inédites. On lui doit aussi : des *Elémens de géometrie*, ouvrage réimprimé bien des fois et devenu classique dans le monde entier (12e édit., 1823); des *Exercices de calcul integral*, 1811 à 1819; et un excellent *Essai sur la théorie des nombres*, publié en 1798, réimprimé avec de nombreuses additions en 1816, et pour la troisième fois en 1830. Mais un genre de recherches qui fut pour lui un objet de prédilection, sur lequel il revint bien des fois, est celui qu'il a terminé par un gr. ouvr. où se trouve réuni en corps de doctrine tout ce qu'il a fait sur les *Transcendantes elliptiques*. Legendre est un des hommes de notre époque dont les travaux ont le plus puissamment contribué à l'avancement et à l'enseignement des sciences mathématiques. Tous ses ouvrages portent le cachet de l'élégance et de la profondeur. Ce respectable vieillard mourut à sa campagne d'Auteuil, le 9 janvier 1834 dans sa 81e année.

LEGANEZ (le marquis de), célèbre général espagnol, gouverneur de Milan pendant les guerres d'Italie de 1630 à 1640, fut rappelé par Olivarez à la sollicitation du prince Thomas de Savoie. Ce général joua un grand rôle dans les querelles armées des princes de Savoie pendant la minorité de Charles-Emmanuel II.

LEGRAVEREND (JEAN-MARIE-EMMANUEL), jurisconsulte, né à Rennes en 1776, fut nommé dès sa 16e année secrétaire en chef de l'administration du département d'Ille-et-Vilaine, emploi qu'il quitta à l'âge de 19 ans, pour occuper celui de chef de bureau au ministère de la justice. En 1813, il y devint chef de division des affaires criminelles, et, l'année suivante, Louis XVIII le nomma chevalier de la Légion-d'Honneur et directeur des affaires criminelles et des grâces. Pendant les cent-jours il fut envoyé à la chambre des députés par le département d'Ille-et-Vilaine, qui l'élut de nouveau en 1817. Dans cette même année, sans cesser d'être attaché au ministère de la justice, il prit le titre d'avocat au conseil du roi et à la cour de cassation. En 1819, il fut maître des requêtes en service extraordinaire. Il mourut à Paris en 1827. Parmi les ouvrages estimés qu'on lui doit, nous citerons : *Traité de la législation criminelle en France*, 1816, 2 v. in-8; 2e édit., 1823, 2 v. in-8; *des Lacunes et des Besoins de la législ. française en matière politiq. et en matière criminelle*, ou *du Défaut de sanction dans les lois d'ordre public*, Paris, 1824, 2 vol. in-8.

LEHODEY DE SAULT-CHEVREUIL (ET.), fondateur du premier *Journal* qui ait rendu compte des débats législatifs, né en 1754 à Sault-Chevreuil en Basse-Normandie, mort à Paris le 4 avril 1830, assistait régulièrement aux séances des Etats-Généraux à Versailles. Le désir d'en faire connaître les résultats au public lui inspira l'idée de publier une feuille qu'il intitula *Journal des Etats-généraux*, puis *Journal de l'Assemblée nationale :* Rabaud-Saint-Etienne en fut le principal rédacteur. L'Assemblée nationale s'étant transportée à Paris, le libraire Panckoucke publia le *Moniteur universel :* ce qui fit tomber en peu de temps le *Journal* de Lehodey. Celui-ci fit alors paraître le *Logographe*, journal que Louis XVI favorisa et qui était fondé dans le but de propager les idées monarchiques et constitutionnelles. Les discours y étaient rapportés textuellement : pour les obtenir, Lehodey avait attaché à son entreprise des jeunes gens qui recueillaient sur des feuilles éparses et numérotées, au moyen d'une écriture tachygraphique, tout ce qui était dit dans l'Assemblée, jusqu'aux expressions les plus fugitives. Ce journal fut supprimé dans le mois de septembre 1791, sur la dénonciation de Thuriot, et plusieurs fois Lehodey fut dénoncé lui-même et obligé de paraître à la barre de la Convention. Cependant il parvint à n'être point incarcéré, et en 1799 il obtint la place de chef de bureau, chargé de surveiller les journ. et l'esprit public, à la police générale. En 1800 il passa en qualité de secrétaire-général à une préfecture de la Belgique. De retour à Paris, il professa la rhétorique dans l'institution Labbé. A l'époque de la restauration, il devint l'un des rédacteurs de la *Quotidienne*, à laquelle il travaillait encore sur la fin de sa vie. Il a publié : *De la conduite du Sénat ; sur Napoléon Bonaparte*, *ou les causes de la journée du 31 mars 1814*; *Histoire de la régence de l'impératrice Marie-Louise, et du gouvernement provisoire*, 1814, in-8.

LEISSÈGUES (CORENTIN-URBAIN de), vice-amiral, né le 29 août 1758 à Hanvec (Finistère), entra dans la marine en 1778, comme volontaire, servit sur la frégate *la Nymphe*, qui faisait partie de la division qui s'empara du Sénégal, de Gambie, de Sierra-Léone, et soutint deux combats. En avril 1780, il obtint le grade de lieutenant de frégate, et fit une croisière dans la Manche avec *la Magicienne*, qui soutint un combat avec une escadre anglaise. Il monta ensuite le vaisseau *le Sphinx*, qui faisait partie de l'escadre aux ordres du bailli de Suffren. Pendant cette campagne (1781-1784), il prit part à 6 combats, et fut blessé assez grièvement à la tête. A bord de *la Vigilante*, il fit une croisière dans les mers du nord, en Russie et dans les îles du Vent. A bord de *la Méduse*, il parcourut la mer des Indes. Devenu lieutenant en mai 1792, il commanda le brick *le Furet* sur les côtes de Terre-Neuve. Promu au grade de capitaine de vaisseau en mars 1793, il eut le commandement de la frégate *la Pique* et de plusieurs autres bâtimens avec lesquels il porta aux îles du Vent les commissaires de la convention et un bataillon de troupes de ligne. Ayant repris la Guadeloupe aux Anglais, il fut nommé contre-amiral (16 novembre 1793), et continua de commander les forces navales dans cette île jusqu'en 1798, époque où il revint en France. En 1799, il fut chargé par le directoire exécutif de parcourir les côtes depuis Flessingue jusqu'à Saint-Malo, dans le but de connaître les ressources de notre marine pour s'opposer à une invasion ou pour en faire une. En 1809, le commandement des ports d'Anvers, Flessingue et Ostende, et ensuite celui des forces navales françaises et bataves, réunies dans l'île de Walcheren, lui fut confié. En 1802, Leissègues eut le commandement d'une division chargée de visiter les principaux ports des états barbaresques ; à Alger et à Tunis, il obtint toutes les satisfactions exigées par le gouvernement français, délivra beaucoup d'esclaves chrétiens, et reçut des présens pour le premier consul. De retour à Toulon, il transporta à Constantinople le maréchal Brune, ambassadeur auprès de la Porte. Après s'être assuré que l'Egypte était evacuée par les Anglais, et que ceux-ci n'étaient pas dans l'intention d'exécuter le traité d'Amiens en ce qui concernait la restitution de l'île de Malte à l'ordre, il revint à Toulon. La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Angleterre, il fut chargé du commandement en chef des forces navales jusqu'en 1804, parcourut ensuite les côtes de la Manche pour réunir les bâtimens destinés à une descente, et commanda une des escadres de l'armée navale aux ordres de l'amiral Gantheaume à Brest. En 1805, il commandait une escadre qui devait porter à Saint-Domingue des armes, des munitions, des soldats, etc. A la hauteur des Açores, elle éprouva un coup de vent qui l'endommagea gravement, et, près Saint-Domingue, elle eut à subir un combat long et opiniâtre contre une flotte beaucoup plus nombreuse. Plusieurs vaisseaux furent pris; *l'Impérial*, que montait Leissègues, était dans un état désespéré lorsque celui ci le fit échouer sur la côte plutôt que de le rendre.

Après un séjour de six mois à Saint-Domingue, le contre-amiral s'embarqua sur un vaisseau américain, et arriva à Bordeaux (septembre 1806). En 1809, il fut chargé de la défense de Venise par mer, réussit dans cette opération difficile, et revint à Paris en 1811. Alors Bonaparte lui donna le commandement des forces navales françaises, italiennes et napolitaines dans les îles ioniennes; arrivé à Corfou, Leisségues pourvut à l'approvisionnement de ces îles, et ne revint en France qu'en 1814. Il fut mis à la retraite en 1816, et mourut à Paris en mars 1832.

LEMAIRE (NICOLAS-ELOI), doyen de la faculté des lettres de Paris, et prof. de poésie latine, né le 1er déc. 1767 à Triancourt (Meuse), m. à Paris le 4 oct. 1832, étudia dans la célèbre communauté de Ste-Barbe, où son application lui valut une bourse, et obtint de grands succès en rhétorique au collége du Plessis, dont les barbistes suivaient les cours: en 1787 il eut le prix d'honneur. A cette époque, on terminait l'année par un exercice dont le professeur chargeait habituellement un fils de grand seigneur qui pût faire les frais de la cérémonie, et qui, suiv. un usage reçu, faisait au maître un cadeau de 100 louis dans une paire de gants. Binet, professeur de rhétorique au Plessis, choisit par extraordinaire, pour l'exercice, le jeune Lemaire, qui était sans naissance, sans fortune, mais dont le talent avait inspiré au généreux professeur ce noble désintéressement. Lemaire fut long-temps sans pouvoir acquitter cette dette autrement que par une vive amitié pour son maître. Enfin, en 1812, son *Poëme sur la naissance du Roi de Rome* ayant paru digne à Bonaparte d'une récompense, il fit à Lemaire une pension de 3,000 fr.; mais celui-ci supplia l'empereur de porter cette pension sur la tête de Binet. Après ses deux années de philosophie, Lemaire avait été reçu maître ès-arts, et il concourut en 1789 pour l'agrég. dans les hautes classes; sur vingt concurrens, il obtint la première place. Lorsque Binet fut nommé recteur de l'université en 1790, Lemaire, âgé de 23 ans, remplaça en rhétorique son professeur: deux ans après on le nomma titulaire au collége du cardinal Lemoine. En 1793 il fut obligé de demander un certificat de civisme à sa section, dite des *sans-culottes*, présidée par le farouche Henriot: celui-ci l'accusa d'être toujours l'*enfant de la fille aînée des rois* (l'université); mais Lemaire, lui répondant d'après les principes du moment, qu'il avait adoptés, confondit son accusateur. Nommé président temporaire, puis juge suppléant du tribunal civil du 6e arrondissement de Paris, il rendit quelq. services à des savans poursuivis par la fureur des démagogues. De ce nombre furent les professeurs du Jardin-des-Plantes, et surtout Daubanton, qu'il fit passer pour berger de moutons à Montbard (c'est à Daubanton que l'on doit la première naturalisation du mérinos). Lemaire avait tout fait pour n'être point poursuivi: néanmoins les gages qu'il avait donnés à la révolution ne l'empêchèrent pas d'être accusé d'avoir épousé une princesse de Lorraine: accusation ridicule, mais dangereuse. Comme il venait d'épouser la fille d'un notaire d'un village voisin du sien, la députation de la Meuse fut obligée de certifier le fait. Pendant les quatre années qui suivirent, Lemaire demeura étranger aux affaires publiques; mais en l'an VII il fut nommé commissaire du gouvernement près le bureau central de police à Paris. Chargé de fermer la société du Manége qui voulait encore une fois proclamer la patrie en danger, il parvint à en disperser les membres. Pour le récompenser, on songeait à lui donner le ministère de l'intérieur ou celui de la police. Mais sur ces entrefaites Bonaparte, revenu d'Egypte, fit disparaître le Directoire, au 18 brumaire; il supprima même la place de commissaire près le bureau central. Lemaire, qui eut toujours Fouché pour ennemi, occupa pendant quelque temps un emploi au ministère de l'intérieur; mais, contraint de se retirer d'une position qui devenait de jour en jour plus dangereuse, il voyagea en Italie, où il improvisa publiquement en vers latins. Plus tard il forma le projet de publier les classiques latins, projet qu'il commença à exécuter en 1818. Sa *Collection des classiques latins*, dont Louis XVIII accepta la dédicace, est infiniment supérieure à l'édition anglaise pour le plan, et même pour la correction. Lorsque Delille fut obligé de renoncer aux cours de poésie latine qu'il faisait au collége de France, Lemaire, chargé de le remplacer, s'acquitta de cet emploi avec le plus grand succès. Delille, venant à son cours sans être attendu, dit avant la leçon au professeur: *Redde rationem villicationis tuæ*. Cette leçon fut un commentaire d'un passage de Virgile que Lemaire expliqua avec chaleur. L'élégant traducteur de l'Enéide alla couronner son suppléant à la fin de la séance, et, continuant de se servir des paroles de l'Evangile, il lui dit: *Euge, serve bone et fidelis*. Lemaire devint professeur de poésie latine à la Faculté des lettres. Il composa, comme nous l'avons dit, en l'honneur de Bonaparte et sur la naissance du roi de Rome, des vers latins qui sont, comme toutes les compositions de ce savant, faits avec le plus grand art. Il fut enfin long-temps membre et président du conseil-général de son département (Meuse). M. Patin, ancien maître de conférences à l'école normale, connu par des *Discours* que l'Académie française a couronnés, l'a remplacé à la Faculté des lettres.

LEMONNIER DE LA BISSACHÈRE (PIERRE-JACQUES), l'un des directeurs du séminaire des Missions-Etrangères, né dans le diocèse d'Angers vers 1763, mort à Paris le 1er janvier 1830, fut d'abord vicaire à Bourgueil. Etant entré au séminaire des Missions-Etrangères à Paris, il partit en 1789 pour la Chine, évangélisa le Tong-King, subit avec courage la persécution de 1798, et revint en Europe en 1806. Après un assez long séjour en Angleterre, où il établit une congrégation, la mission de Cochinchine le députa à Paris; il rentra donc en France en 1827. On trouve plusieurs de ses *Lettres* dans le Recueil des nouvelles Lettres édifiantes.

LENOBLE (JOSEPH) compositeur distingué, né à Manheim (grand-duché de Baden) le 1er septembre 1763, mort à Brunoy (Seine-et-Oise) le 15 décembre 1829, était l'ami des Gluck et des Mehul. Il composa de moitié avec ce dernier *Lausus et Lydie*, grand opéra en trois actes, poëme de Valadier. On a de lui une foule d'ouvrages estimés, tels que *Cantates*, *Oratorios*, *Quatuors*, *Sonates* pour clavecin avec accompagnement de violon. Doué d'un esprit aimable et cultivé, Joseph Lenoble se fit de nombreux et puissans amis dans les diverses cours étrangères qu'il parcourut. Les manuscrits originaux de *Lausus et Lydie*, de *l'Amour et Psyché*, opéra lyrique en un acte, paroles de l'abbé de Voisenon, de l'oratorio de *Joab* et de la cantate de *Circé*, ont été déposés par ses héritiers à la Bibliothèque du roi.

LENOIR (N. BINARD, dame), épouse d'Alexandre Lenoir, savant antiquaire, fut élève de M. Regnault et se distingua par des *Portraits* qui furent remarqués à plusieurs expositions du Louvre. Elle mourut en septembre 1832.

LENOIR (ETIENNE), ingénieur du roi pour les instrumens à l'usage des sciences, chevalier de la Légion-d'Honneur, membre du bureau des longitudes, de l'athénée des arts, etc., né en 1744 à Mer (Loir-et-Cher), m. à Paris en 1832, s'est fait remarquer à toutes les exposit. publiq. des produits de l'indust. franç., au premier rang des ingén. en instrumens pour les sciences. Dès 1786, il fut nommé ingénieur du roi, par suite et en récompense de la belle exécution du cercle de réflexion, inventé en 1772 par Borda. Il construisit peu de temps après

un cercle astronomique répétiteur, qui fixa sur lui l'attention du gouvernement. Lenoir fut chargé de la confection de tous les instrumens nécessaires à MM. de La Pérouse, d'Entrecasteaux et Baudin, dans leurs voyages autour du monde, et aux savans et marins lors de l'expédition d'Egypte. En 1792, il avait également, par ordre du gouvernement, construit les instrumens que Méchain et Delambre employèrent pour mesurer un arc du méridien terrestre. Pictet a donné dans sa *Bibliothèque britannique*, la description du *Comparateur* qu'il a fait exécuter par Lenoir, à l'effet de donner avec le plus d'exactitude possible le rapport entre les mesures anglaises et les mesures françaises. En 1801, Lenoir obtint une médaille d'or, et trois autres semblables aux expositions suivantes. En 1806, il produisit des instrumens auxquels on jugea qu'il avait ajouté un nouveau degré de perfection. En 1819, il exposa : un grand cercle répétiteur d'un mètre de diamètre ; deux cercles semblables de plus petite dimension ; deux cercles géodésiques ; un cercle de réflexion, de nouvelle disposition ; deux boussoles, l'une d'inclinaison et l'autre de déclinaison ; un grand miroir parabolique construit d'après de nouvelles découvertes sur les avantages du plus petit diamètre à donner à la lumière. C'est à la suite de cette dernière exposition, que Lenoir reçut la décoration de la Légion-d'Honneur. Dans son établissem. avait été construit, en 1788, le prem. fanal à miroir parabolique, placé sur la tour de Cordouan près Bordeaux. Depuis cette époque, Lenoir s'attacha à perfectionner les fanaux ; des commissaires de l'institut ont constaté une de ses plus importantes découvertes : que, plus on diminue le diamètre placé au foyer d'une parabole, et plus la lumière réfléchie devient intense. Le résultat de cette découverte est d'autant plus précieux qu'en diminuant les dépenses, il augmente les produits. Malgré son âge avancé, Lenoir termina en (1823) un *Diviseur*, pour l'examen duquel une commission fut nommée à l'athénée des arts.

LEON XII (Annibal della Genga, pape sous le nom de), successeur de Pie VII, né en 1760 à la Genga, propriété de sa famille, l'une des plus distinguées de Spolète, mort le 10 février 1829, était archevêque de Tyr *in partibus*, et avait été créé cardinal par Pie VII dans le consistoire du 8 mars 1816 ; il gouverna l'évêché de Sinigaglia, et fut archiprêtre de la basilique libérienne, puis vicaire-général de Pie VII. Élu pape le 28 sept. 1823, il fut couronné le 5 octobre suivant, et prit possession de la tiare le 13 juin 1824. Les principaux événem. survenus pendant son pontificat, et auxquels il prit part, sont la célébration du jubilé, la souscription ouverte pour la réédification de la basilique de St-Paul, récemment incendiée, et la destruct. des malfaiteurs qui infestaient depuis long-temps les prov. maritimes. Dans les dern. temps de son règne, Léon XII ne désaprouva pas hautement les mesures que le gouvernem. franç. prit, en 1828, au sujet des institutions d'enseignement qu'avaient fondées et que dirigeaient des membres de la société de Jésus, parce qu'on lui avait promis qu'elles ne seraient pas exécutées à la rigueur. Rome lui doit plusieurs embellissemens ; il y encouragea les sciences et les arts, en augmentant les honoraires des professeurs de l'archigymnase. Il fit faire de précieuses acquisitions pour la biblioth. du Vatican, et pour les musées romains, institua une congrégation pour la surveillance des études, rendit de sages lois d'administration publique, favorisa le commerce et l'industrie, et prit sous sa protection spéciale l'institution de Charité ; en un mot il mérita la vénérat. des peuples, et ses sujets bénirent sa paternelle sollicitude. Le cardinal Saverien Castiglioni, qui fut élu pour son successeur, régna sous le nom de Pie VIII.

LÉOPOLD (Charles-Guillaume de), secrétaire d'état de Suède, l'un des 18 de l'académie suédoise, né le 2 avril 1766 à Stockholm, d'un contrôleur à la douane, fut placé à l'école de Soder-Koping et ensuite à l'université d'Upsal. Il publia une dissertation latine *De origine idearum moralium*, 1773, et une *Ode sur la naissance du prince royal Gustave-Adolphe*, 1778. Réduit à se créer par son travail les moyens de continuer ses études, il parvint à se procurer ce dont il avait besoin pour se rendre à l'université de Greifswal, où il obtint le grade de docteur en philosophie, après avoir soutenu une thèse sur cette question : *De origine justè introductæ proprietatis*, 1781. Il traita aussi un autre sujet : *Causæ cur tot veterum scripta perierint*, et fut nommé agrégé à cette université. Des tentatives eurent lieu pour le fixer en Poméranie et l'attacher à la bibliothèque de la régence de Stralsund ; mais il retourna en Suède en 1785, et devint conservateur de la bibliothèque que le savant Liden avait donnée à l'université d'Upsal. La réputation de Léopold arriva jusqu'au roi Guillaume III, qui le fit venir à Stockholm, paya les dettes qu'il avait faites pendant ses études, et lui donna un appartement dans son palais. En 1786, Léopold fit partie de l'académie suédoise, dont le roi venait de nommer les 18 premiers membres ; il fut appelé par le suffrage de ces derniers qui devaient s'adjoindre 5 collegues. En 1787 il fut chargé de la bibliothèque de Drothningholm, et en 1788 il devint secrétaire particulier du roi. Dès-lors, intimement lié à la destinée du monarque, il chanta, comme les anciens bardes, les exploits des Suédois. Son *Ode sur la victoire de Hogland*, son *Epître en vers sur la bataille de Uttis et sur le combat naval de Freidriksham, etc.*, furent faites au milieu du tumulte des camps, ainsi que sa tragédie d'*Oden*, qui fut représentée en 1799 au théâtre de Stockholm. Après la représentation, le roi lui écrivit cette lettre, en lui envoyant une bague de prix et deux branches de lauriers cueillies sur le tombeau de Virgile. « L'auteur de *Siri Brahe*, en présentant ses complimens à celui d'*Oden* le prie de vouloir bien lui procurer un billet de parterre pour demain, et lui offre ces feuilles de lauriers cueillies, il y a 6 ans, sur le tombeau du plus grand poète du siècle d'Auguste : elles se sont un peu fanées entre ses mains ; mais elles reprendront une nouvelle fraîcheur, lorsqu'elles seront placées sur la tête du poète. » Après la mort de Gustave III, qui entraîna la suppression de l'académie de Suède, Léopold s'éloigna de la capitale jusqu'au rétablissement de l'académie par le roi Gustave-Adolphe IV. Chevalier de l'Étoile-Polaire en 1798, conseiller de la chancellerie en 1799, membre de l'académie des belles-lettres, de l'histoire et des antiquités en 1802, membre de l'académie des sciences en 1804, il fut anobli en 1809, devint commandeur de l'Étoile-Polaire en 1815, et reçut le titre de secrétaire d'état en 1818. Mais, pendant que son épouse perdait la raison, lui-même devenait aveugle : cet état triste cessa avec sa vie, le 3 novembre 1829. Les *Œuvres* de Léopold sont imprimées en 3 vol. in-8. Parmi ses *Œuvres dramatiques*, *Oden* et *Virgina* sont traduites en français, et se trouvent dans le tome IV des *Théâtres étrangers*. Léopold a laissé aussi de précieux *Manuscrits*.

LEONARD (N.), docteur en médecine, membre de la Légion-d'Honneur, ancien chirurgien-major, professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille, mort le 13 janvier 1834, avait fait, comme chirurgien, toutes les campagnes de la république et de l'empire, et acquis une assez grande réputation comme praticien.

LEPELLETIER-D'AULNAY (le comte), maréchal-de-camp, administrateur des hospices civils de Paris, président de la société des écoles gratuites du 10e arrondissem., mort dans sa 81e année, le 10 septembre 1832, était l'un des chefs de cette famille Lepelletier dont les diverses branches donnèrent des gages de dévouement, les unes à la monar-

chie, comme les Rosambo, les autres à la révolut., comme les Saint-Fargeau et les d'Aulnay.

LEPELLETIER DE SAINT-FARGEAU (L.-M). 2ᵉ col., lig. 22, *transportez le renvoi qui suit le nom* Février *après* Paris.

LEPRINCE-CLAIRSIGNY (Julien), négociant, né au Mans le 26 février 1752, mort à Chassillé le 13 mars 1832, est auteur de plusieurs *Pièces de théâtre* représentées dans sa ville natale.

LEROUGE, ancien sous-chef au ministère des finances, homme de lettres, membre de la société royale des antiquaires, mort le 26 avril 1833, a fait des recherches pleines d'intérêt sur divers points de nos antiquités.

LEROUX (N.), anc. doyen de la fac. de méd. de Paris, chev. de la Légion-d'Honn., né vers 1749, mort à Paris du choléra le 10 avril 1832, se voua non-seulement à la pratique, mais à l'enseignement de la médecine. On lui doit : *Observations sur les pertes de sang des femmes en couches et sur les moyens de les guérir*, Lyon, 1776, in-8; *Traité sur la gale simple, sur sa complicat. avec d'autres malad*, 1809, in-12; *Eloge de Baudeloque*, inséré à la suite des éditions posthumes de ce savant praticien, intitulées : *Art des accouchemens*. Leroux était rédacteur principal du *Journal de médecine* qu'il commença en 1800 avec Boyer et Corvisart; il était aussi médecin de la Charité et de plusieurs autres établissemens de bienfaisance. On l'avait vu passer toute la nuit du 10 août 1792, en qualité d'officier municipal, auprès de la personne de Louis XVI, et il suivit ce prince lorsqu'il se rendit à l'Assemblée législat. Arrêté quelque temps après les massacres des 2 et 3 septembre, il échappa à la mort, et devint président de la section de l'*Unité* (faubourg Saint-Germain). Les sections de Paris s'étant insurgées le 13 vendémiaire an IV (18 octobre 1795), il fut condamné à mort comme un des auteurs de la révolte; mais il parvint à échapper à l'exécution de ce jugement, et renonça dès-lors aux affaires publiques.

LEROY DU VERGER (Auguste, comte), maréchal-de-camp, né à La Flèche en 1778, mort le 23 février 1828, fit la campagne de la Vendée sous les ordres de d'Autichamp. Après la pacificat., il s'enrôla dans le corps des hussards volontaires qui fut formé en 1800. Ce corps ayant été licencié, il fut nommé lieutenant dans une légion, puis aide-de-camp du général Paethod, et enfin capitaine en 1807. Leroy fit alors, avec Victor, depuis maréchal, duc de Bellune, dont il était aide-de-camp, les campag. d'Espagne de 1808, 1809, 1810 et 1811. La désastreuse campagne de 1812 en Russie altéra tellem. sa santé, qu'il prit, en 1813 et 1814, quelq. mom. de repos : il avait été élevé au grade de col. Nommé, en 1823, maréchal-de-camp, et l'année suivante inspecteur général de la gendarmerie, il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort.

LESAGE (Hervé-Julien), ancien religieux prémontré, puis chanoine de Saint-Brieux, né à Alzel en 1757, mort à Paris le 4 septembre 1832, entra à 20 ans dans l'abbaye de Beauport, ordre de Prémontré, obtint, au bout de ses deux ans d'épreuve, un prieuré dans la cure de Boquebo, près Chatel-Andren, refusa le serment et publia même à cette occasion une *Lettre d'un curé qui ne jurera pas à un curé qui a juré*. Obligé de quitter la France, il trouva un asile en Belgique dans l'abbaye de Tongerloo, qui était du même ordre que le sien. L'invasion des armées françaises le contraignit bientôt de fuir en Allemagne. Il se retira jusqu'en Sicile, où l'ordre de Prémontré avait alors plusieurs maisons, et trouva enfin une retraite à l'abbaye de St-Vincent de Breslau. L'abbé l'envoya ensuite à Czanowentz, monastère de chanoinesses régulières du même ordre, où Lesage entreprit la *Traduction* de la *Morale chrétienne* par le père Hammer, bénédictin, qu'il publia sous le voile de l'anonyme, en 1817, 2 vol. in-12. Cette *Traduction*, publiée sous le titre d'*Exposition de la morale chrétienne*, et qui est le travail le plus important de Lesage, formait la suite d'un ouvr. dogmatique, qui devait avoir pour titre : *Manuel du catholique instruit des vérités et des devoirs de la religion*. Cet ouvrage, qui devait être en 5 volumes, n'a pas été publié. En 1802, Lesage rentra en France, et alla reprendre la direction de son ancienne paroisse. Nommé chanoine de Saint-Brieux, il se voua à la prédication, mais ne fit point imprimer ses *Serm*. On n'a de lui que quelq. *Disc. de circonst*. Ses opin. *sur le Prêt de comm*. ayant été attaq. par l'abbé Pagès dans sa *Dissertation sur le prêt*, Lesage y répondit par une *Lettre* insérée dans l'*Ami de la Religion*, et par une autre *Lettre à M. Pagès*, ou *Observations modestes*, Saint-Brieux, in-8, 19 pages; mais le ton de cette *Lettre* est peu digne de la gravité du sujet. En 1830, l'auteur publia une petite *Notice sur M. l'abbé Leclech, curé de Plouha*, et son ami. Lesage mourut à Paris, où il fut atteint par le choléra. Il laissa en manuscrit des *Mémoires sur le diocèse de Saint-Brieux*, qui sans doute ne seront point imprimés, et des *Lettres* intéressantes *sur les causes de la révolution et sur l'émigration*.

LESLIE (Sir John), membre correspondant de l'académie des sciences, section de physique générale, né en 1776, et destiné par ses parens à diriger une petite ferme, n'avait pas encore atteint sa 12ᵉ année lorsque les professeurs Robinson, Playfair et Stewart, frappés des éminentes dispositions de cet enfant, lui assurèrent auprès de personnes puissantes des protections qui le mirent à même de faire avec éclat ses études à l'université d'Édimbourg. Le premier ouvrage qu'il publia, en 1793, fut la *Trad.* de l'*Histoire naturelle des oiseaux* de Buffon. Après un voyage en Amérique, il commença, dit-on, à se livrer à des recherches scientifiques; et, avant 1800, il avait déjà fait connaître son ingénieux *Thermomètre différentiel*, qui lui servit à entreprendre une foule d'expériences curieuses qu'il a exposées, en 1804, dans son *Essai sur la nature et la propagat. du calorique*. Cet *Essai* lui mérita d'honorables récompenses, et la chaire de mathématiques à l'université d'Édimbourg. A dater de cette époque, Leslie laissa passer peu d'années sans enrichir la science de découvertes ou de *Mémoires* et autres ouvrages importans. Tels furent, en 1810, son procédé curieux pour faire artificiellement de la glace, et ses ouvrag. intitulés : *Elémens de géométrie; Expériences sur les instrumens dépendant des rapports de l'air et du calorique et de l'humidité; Elémens de philosophie naturelle*; ses excellens *Articles* dans la *Revue d'Edimbourg*, et dans l'*Encyclopédie britannique*, etc. En 1819, il succéda à Playfair dans la chaire de sciences naturelles. Leslie était un homme d'un savoir fort étendu, d'un génie original et profond, ainsi que d'une gaîté et d'une simplicité de mœurs très-remarquables. Il mourut à Coates, dans le comté de Fife, le 3 nov. 1832, âgé seulement de 66 ans.

L'ESPINE (l'abbé de), chanoine honoraire de Périgueux, professeur à l'école des chartres de la bibliothèque du roi, membre de plusieurs sociétés savantes, né en 1757, et m. à Paris le 11 mars 1831, à l'âge de 74 ans, était depuis plus de 20 ans attaché au département des manuscrits de la bibliothèque royale. De L'Espine a répandu par ses nombreux travaux de vives lumières sur la paléographie. Savant modeste, prêtre doux et aimable, ce professeur distingué initiait, avec un art et une patience admirables, ses nombreux élèves et toutes les personnes qui venaient le consulter aux secrets des sciences qu'il cultivait avec tant de succès. De L'Espine a beaucoup contribué par ses leçons à répandre le goût de l'étude si difficile des chartres anciennes, monumens précieux et trop peu consultés de l'histoire nationale du moyen âge.

LESSEPS (Mathieu de), consul général chargé

d'affaires de France à Tunis, mourut le 28 décembre 1832 à l'âge de 58 ans dans l'exercice de ses fonctions. Ses services dataient de l'année 1792. Il fit alors partie de l'ambassade du général Durocher à Maroc, et, après la mort du général, il dirigea seul les affaires de France dans ces contrées. En 1799, il fut élevé à des fonctions consulaires plus importantes, à Cadix, puis en Egypte, où il se signala par sa prudence et par l'empress. qu'il mit, pendant son séjour au Caire, à faire investir du gouvernement de l'Egypte le célèbre pacha qui la civilise aujourd'hui, et dont il fut l'ami. En 1806, Lesseps fut nommé consul général à Livourne ; en 1808, commissaire impérial extraordinaire à Corfou, et président du sénat ionien. La 1re restaurat. lui enleva sa haute position. Au retour de Napoléon, il fut nommé comte et préfet du Cantal. Aussi la 2e restaurat. le laissa-t-elle en disponibilité jusqu'en 1817. Alors une négociat. délicate se poursuivait entre la France et l'emp. de Maroc. Le minist. français mit à profit, dans cette occasion, les connaissances spéciales de Lesseps : le consulat de Philadelphie fut la récompense du succès qu'il obtint. Élevé ensuite au rang de consul général de Syrie, il se trouvait à Alep en 1822, lorsque cette ville fut bouleversée par un tremblement de terre et que le choléra-morbus ravagea ces contrées. Lesseps rendit de grands services à ceux de ses compatriotes qui furent menacés ou atteints par ces deux fléaux. C'est en 1827 qu'il fut envoyé comme cons.-gén. à Tunis. Dans ce poste élevé, il sut être utile au commerce et même à nos armes ; car il y prépara le succès de nos troupes devant Alger.

LESSMANN (DANIEL), auteur allemand, qui mit fin à ses jours par un suicide en 1832, s'était à peine fait connaître dans le monde littéraire par ses *Nouvelles* publiées à Berlin en 1829, et par un *Recueil d'élégies et de chants d'amour* plein de sensibilité.

LETELLIER (PIERRE-JOSEPH-HIPPOLYTE), né à Barcelone en 1769, mort à Paris le 10 févr. 1830 d'une maladie organiq., suite des trav. pénibles auxquels il ne cessa de se livrer, entra, en 1790, dans les bureaux du ministère de la justice, contribua, en 1791, à la pacification de la Vendée, et fut élu, en l'an VIII, aux fonctions de secrétaire-rédacteur du Tribunat, puis de la Chambre des députés. En 1815, il cessa ces fonctions, et prit la profession d'avocat. On attribue à Letellier plusieurs écrits politiques et littéraires dignes de fixer l'attention. En 1815, il a publié ses *Tableaux historiques de Tacite*, ouvrage remarquable par la parfaite intelligence de l'original, l'heureuse imitation de ses formes, l'élégance et la précision du style.

LETHIÈRES (GUILLAUME-GUILLON), peintre d'histoire, né en 1769 à la Guadeloupe, mort à Paris le 22 avril 1832, vint en France en 1774, suivit à Rouen les leçons de Descamp, puis à Paris celles de Doyen, peintre du roi, jusqu'en 1786. Il remporta le grand prix de peinture, et se rendit à Rome, d'où, comme pensionnaire du roi, il envoya à l'académie les études d'usage, parmi lesquelles on distingua son *Junius Brutus*. De retour à Paris en 1792, il travailla avec succès jusqu'à l'époque où, Suvé, directeur de l'académie de Rome, étant venu à mourir, Lethières fut désigné par l'académie de Paris pour lui succéder. Il remplit cette place pendant 9 ans. Lorsque la 4e classe de l'institut l'admit au nombre de ses membres, en 1815, le roi n'approuva point cette élection ; mais, plus tard, Louis XVIII non-seulement approuva le choix de l'académie, mais encore nomma Lethières profess. Parmi les belles productions de ce peintre, on distingue son grand tableau de *Junius Brutus condamnant ses fils*, qui est dans la grande galerie du Luxembourg ; *Énée et Didon fuyant l'orage*, exposé au salon de 1819 ; *Philoctète gravissant les rochers de Lemnos*, placé au Corps-Législatif ; l'*Acte héroïque de saint Louis pendant la peste de Tunis*, au Musée de Bordeaux ; le *Passage du Pont de Vienne par les troupes françaises* ; *François Ier au milieu des savans et des artistes de son temps accordant l'établissement du collége de France* ; *Homère chantant ses rhapsodes* ; le *Jugement de Pâris* ; une *Scène religieuse dans les Catacombes* ; le *Christ apparaissant sous la forme d'un jardinier*, dans l'église de St-Roch. Lethières avait beaucoup voyagé pour étudier son art. Artiste désintéressé, il cherchait plutôt des amis qui lui donnassent des conseils que des protecteurs qui fissent sa fortune, ou des flatteurs qui lui prodiguassent des éloges.

LEVAVASSEUR (N...), homme de lettres, agronome et administrateur, né à Breteuil dans le mois de septembre 1774, mort en 1830, fut membre du conseil-général de l'Oise, et maire de sa ville natale. Rendu à la vie privée, il se livra à l'agriculture, et par intervalles à la poésie, vers laquelle il se sentait entraîné. La *Traduction* en vers du *Livre de Job* parut avec éclat en 1825 ; plusieurs sociétés littéraires s'associèrent aussitôt le poète, jusqu'alors inconnu, et trop tôt ravi aux espérances qu'avait fait naître son premier succès.

LEVIN ou LEVI (RAHEL), femme de Varnhengen van Ense, littérateur allemand connu par d'excellentes *Biographies*, morte à Berlin en 1833 à l'âge de 62 ans, laissa une *Correspondance*, des *Fragmens* sur div. sujets, et des *Pensées* détachées, que son mari publia sous le titre d'*Héritage littéraire de Rahel*, 1 vol. Cette juive, sans naissance et sans fortune, mais douée d'un talent extraordinaire, vécut dans les relations sociales les plus brillantes ; les Humboldt, les Tiech, les Schlegel, venaient l'écouter ; le prince Louis de Prusse était au nombre de ses admirateurs. Métaphysicienne hardie, elle parlait d'ailleurs le français aussi purement que sa langue naturelle, et pourtant elle ne savait pas l'orthographe.

LEWE-VAN-ADUARD (N.), contre-amiral hollandais, tué le 12 décembre 1832, commandait les forces navales de sa nation à l'embouchure de l'Escaut, lors du dernier siége d'Anvers par les Français. Un boulet de canon, lancé sur sa flotille, mit fin aux jours du brave contre-amiral.

LIARD (JOSEPH), ingén., né à Rosières-aux-Salines (Meurthe), le 17 déc. 1747, était fils d'un architecte de Stanislas. Entré à l'ancienne école des Ponts-et-Chaussées en 1769, il fut contrôleur des travaux de la généralité de Paris, puis élève à la suite des travaux maritimes de la généralité de Caen, et enfin employé à la formation des projets du canal de Bourgogne. En 1775 on le chargea, en qualité de sous-ingénieur, des travaux importans que l'on exécutait dans la Picardie et le Hainaut. Appelé en 1784 par les états de Bretagne, il devint ingénieur en chef de la navigation de cette province. En 1786, envoyé par le gouvernement français en Hollande, il s'empressa d'en visiter les travaux hydrauliques. Après avoir été attaché pendant quelque temps au port du Havre et avoir construit le beau pont de Rouanne, il fut nommé, en 1791, ingénieur en chef du département du Doubs. C'est à lui que ce département doit ses belles routes et les nombreuses rectifications qui ont rendu les communications si faciles dans ce pays de montagnes. Promu au grade d'inspecteur divisionnaire en 1805, il fut chargé de rédiger les projets de jonction du Rhône au Rhin par le moyen d'un canal : il en dirigea tous les travaux, si heureusement conduits à leur fin, que, depuis 1832, le Rhône et le Rhin sont en communication, et que des bateaux venus de Lyon sont arrivés à Strasbourg dans le mois de novembre de cette année. Ce canal est réellement l'œuvre de Liard ; il a successivement porté le nom de *canal Napoléon* et de *canal Monsieur* ; depuis la révolution de 1830, il porte celui de *canal de jonction du Rhône au Rhin*. Liard fut nommé commandant de la Légion-d'Honneur, et, à la

première invasion des alliés, il fut chargé du commandement du génie de la garde nationale de Paris, avec le titre de général de brigade. Il mourut le 22 avril 1832, à l'âge de 84 ans, dans sa campagne des Chaprais, à côté de Besançon.

LIBES (Antoine), savant professeur de physique, né à Toulouse, vers 1750, enseigna dans les écoles centrales de Paris. Ce savant est auteur de l'importante découverte de l'*Electricité à contact*, exécutée par la soie, et qui paraît avoir donné lieu à l'invention de la pile sèche. Les ouvrages de Libes sont : *Physicæ conjecturalis elementa*, 1788, in-12; *Leçons de physique chimique*, ou *Application de la chimie moderne à la physique*, 1796, in-8; *Théorie de l'elasticité, appuyée sur des faits, confirmée par le calcul*, 1800, in 4; *Traité elémentaire de physique, présenté dans un ordre nouveau, d'après les découvertes modernes*, 1802, in-8; 1808, 3 vol. in-8; *Nouveau dictionnaire de physique*, 1806, 4 vol. in-8; *Histoire philosophique des progrès de la physique*, 1810-1813, 4 vol. in 8; *le Monde physique et le Monde moral*, ou *Lettres à Mme de****, 1815, in-8. Libes est auteur des *Articles de physique* du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, publié par Déterville en 1800. Il a joint des *Notes* au poème des *Trois Règnes de la nature*, de l'abbé Delille, et inséré différens *Mémoires* dans le *Journal encyclopédique*. Ce savant mourut à Paris le 25 oct. 1832.

LICHTENSTEIN (Aloys-Gonzague, prince de), feld-maréchal-lieutenant, frère de Joseph-Venceslas, né le 1er avril 1780, parut honorablement sur le théâtre de la guerre, et se distingua comme son frère à la bataille de Leipsig, où il commandait sous les ordres du comte de Meerfeld. Sa belle conduite lui mérita, de la part de l'empereur d'Autriche, une épée en or, garnie de diamans, qui lui fut envoyée dans la nuit même qui suivit la bataille. Il était général en chef commandant en Bohême, lorsqu'il succomba, le 4 novembre 1833, à une maladie suite des nombreuses blessures dont ce prince souffrait depuis long-temps. C'est une perte non seulement pour l'armée, mais pour toute la monarchie autrichienne.

LICQUET (Théodore), membre de l'académie et bibliothécaire de la ville de Rouen, mort dans cette ville le 2 novembre 1832, âgé de 40 ans, s'était essayé dans la carrière du théâtre par une tragédie de *Don Carlos*. *Thémistocles*, tragédie en cinq actes, obtint du succès en 1812. On lui doit plus. *Dissertations* sur les antiquités de la Normandie, insérées dans les *Recueils* de l'Académie ou de la Société libre d'émulat. de Rouen. Au moment où la mort le surprit, il avait réuni tous les matériaux d'une *Histoire de la Normandie*. Non moins versé dans la connaissance des littérat. étrang. que dans celle de la littér. franç., Licquet avait traduit l'*Histoire de Botta*, 3 vol. in-8; et le *Voyage de Dibdin en Normandie*, 4 vol. in-8.

LIENHART (Thomas), ancien bénédictin, docteur et professeur en théologie, chanoine titulaire de Strasbourg et chanoine honoraire de St-Denis, né en Alsace vers 1766, mort à Strasbourg le 22 mars 1831, fut supérieur du séminaire de cette ville, au rétablissement duquel il avait présidé; mais, à la fin de 1830, il se vit forcé de le quitter par suite des contrariétés dont il avait été l'objet. Ce prêtre capable, zélé, actif, était l'idole du jeune clergé de l'Alsace. Parmi les nombreux écrits qu'il a publiés, nous citerons : *Conclusions de théologie dogmatique*; une *Analyse d'études bibliques sur les liturgies*. L'auteur avait reçu un bref honorable de Pie VII pour l'encourager dans ses travaux.

LIGNON (N.), graveur en taille douce, auquel on doit la gravure de plusieurs beaux portraits, celle de *Psyché et l'Amour* d'après Picot, le *Triomphe de l'Amour* d'après le Dominiquin, venait d'exposer au salon un portrait en pied de *Louis-Philippe*, lorsqu'il mourut le 25 avril 1833, à l'âge de 54 ans.

LIPS (Jacob), célèbre graveur de Zurich, mit fin à ses jours dans un accès d'aliénation mentale, au commencement de mai 1833.

LIVERPOOL (Robert-Banks JENKINSON, comte de), né à Londres en 1770, était fils de Charles Jenkinson, depuis comte de Liverpool (*voyez* pag. 1728). Il fit ses prem. études à Charter-House, et les termina à l'université d'Oxford. Un voyage à Paris (1789), entrepris pour compléter son instruct., devint par le fait son début dans la carrière politique; le gouvernem. anglais le chargea en 1791 d'une mission à Coblentz auprès des frères de Louis XVI. Dès le même temps il avait été porté à la chambre des communes comme représent. du bourg de Rye, en Sussex. Il fut un de ceux qui s'opposèrent le plus vigoureusem. à l'abolit. de la traite des nègres. Il vota aussi contre la demande d'une réforme parlementaire, et en général il appuya toutes les mesures des torys. La promot. de son père au titre de comte, en 1796, le mit en possess. de celui de lord Hawkesbury; et, lorsque Pitt eut donné sa démission, il fut nommé ministre des affaires étrangères, puis chargé de négocier le traité d'Amiens. En 1803, il fut appelé à la chambre des pairs par lettres-patentes. Pitt ayant bientôt repris les rênes du gouvernem., lord Hawkesbury passa au ministère de l'intérieur, et succéda à son père (dec. 1808) dans la qualité de comte de Liverpool. Quand Perceval fut à la tête du gouvernem., il reçut le portefeuille de la guerre, et devint enfin premier ministre, après l'assassinat de Perceval le 11 mai 1812. Le 8 fév. 1827, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui ne lui permit plus de continuer ses fonctions, et une nouvelle attaque l'enleva le 4 déc. 1828. Il ne laissa aucune postérité, quoiqu'il eût été marié deux fois. Cet homme d'état, remarquable d'ailleurs par de grands talens et par l'influence qu'il a long-temps exercée dans la direction des affaires, était un des antagonistes les plus prononcés de l'émancipation des catholiques. (*V.* Canning, p. 3454 ci-dessus.)

LOCARD (J.-F., baron), administrateur, mort à Saint-Germain en Laye en février 1834, fut successivement préfet du Cantal, du Cher, de la Vienne, de l'Indre, et du Haut-Rhin. La révolution de 1830 l'enleva à ses fonctions, dans l'exercice desquelles il s'était montré aussi ferme qu'habile.

LODER (Ferdinand-Christian), naturaliste, médecin de l'empereur de Russie à Moscou, etc., né à Riga en 1753, étudia la médecine à Gottingue, où il reçut ses degrés en 1778, et, après deux années de professorat à Iéna, visita la France, la Hollande, l'Angleterre, etc., où il se perfectionna dans la science, et se lia d'amitié avec les plus illustres médecins et anatomistes de cette époque. De retour à Iéna en 1802, après vingt-deux années d'études et de voyages, il professa de nouveau avec succès les branches diverses de la science, et y fonda plusieurs institutions médicales du plus grand intérêt. En 1803, il passa au service de la Prusse, et en 1810 à celui du gouvernement russe, sur lequel il exerça une heureuse influence pour la formation d'écoles et d'amphithéâtres destinés à l'enseignement de la médecine. C'est à l'ouverture de l'école et du musée anatomique que l'emper. Alexandre fonda, en 1819, à son instigation, à Moscou, qu'il prononça son *Discours* inaugural *De optimo anatomiæ docendi et discendi modo*, in-4, 1819, écrit en latin, langue dans laquelle il faisait toutes ses leçons. Outre un assez grand nombre de *Dissertations académiques* qu'on doit à ce médecin, il avait déjà publié à Iéna, en 1788, un *Manuel d'anatomie*, dont la 2e édition a vu le jour en 1800; un ouvrage intitulé *Principes élémentaires d'anthropologie médicale et des sciences médico-légales*, Iéna, 1791; 3e édit., Weimar, 1800; *Journal de chirurgie, des accouchemens et de médecine légale*, 1797

à 1804; *Tabulæ anatomicæ*, en latin et en allem., Weimar, 1803; *Elementa anatomiæ corporis humani*, Moscou et Leipsig, 1822, etc. Loder, anatomiste et médecin distingué, mourut à Moscou dans le courant de l'année 1832, âgé de près de 80 ans.

LOMET DES FOUCAUX (Antoine-Franç.), ingénieur, né à Château-Thierry en 1759, fut employé dans la généralité de Bordeaux de 1782 à 1790, époque à laquelle il s'engagea comme simple volontaire. Devenu bientôt lieutenant-colonel, aide-de-camp du général Servan, il exécuta sous ses ordres, en moins de quinze jours, près de 500 baraques, qui préservèrent du cruel hiver de 1793 les troupes campées sur les bords de la Bidassoa. Plus tard, il professa à l'École polytechnique la mécanique et la topographie. Exilé de Paris lors de la disgrâce de Carnot, il alla faire à l'école centrale d'Agen des cours de chimie et de physique jusqu'en 1799, époque où il fut placé par Bernadotte à la tête du conseil central des opérations des armées. Cette division, dont toute l'Europe admira l'activité, n'était composée de 1800 à 1809 que de treize employés, y compris le chef, les expéditionnaires et le garçon de bureau. Nommé ensuite commandant de Braunau sur l'Inn, il eut occasion de connaître l'art de la lithographie, qui venait de naître en Allemagne, et c'est à lui qu'on doit la première épreuve lithographique qui ait paru en France; mais nos artistes négligèrent alors cette heureuse découverte. Lomet prit sa retraite en 1819, et mourut à Paris en 1826. Parmi ses écrits, nous citerons un *Traité de baraquement des troupes*, qu'on trouve dans le *Mémorial du dépôt de la guerre*.

LONGCHAMPS (Louis, baron), maréchal-de-camp, né le 25 mai 1770, mort à Pombacour (Doubs), le 19 janvier 1832, entra au service en 1792 comme capitaine au 7[e] bataillon du Doubs, et se distingua dans les combats auxquels ce corps prit part avec les armées du Nord, du Rhin et de Sambre-et-Meuse. Après la paix de Tilsitt, il passa dans la garde impériale, fit plusieurs campagnes en Espagne, et parvint au grade de maréchal-de-camp; c'est en cette qualité qu'il fit les campagnes de 1813, 1814 et 1815. Dans toutes les occasions, il se montra soldat intrépide et officier plein d'intelligence.

LONGHI (Giuseppe), né en 1766 dans la petite ville de Monza, mort à Florence le 2 janvier 1831, était un des ornemens de l'Italie moderne. Ses connaissances profondes dans l'art du dessin, son habileté comme graveur, enfin ses écrits élégans et purs lui avaient acquis une réputation méritée. Aussi l'Institut de France et les académies de Berlin, de Vienne, des Pays-Bas, etc., s'empressèrent-ils de le placer au nombre de leurs ass Pendant 30 années, il est sorti de son école de gravure des artistes éminens par leur talent, notamment Garavaglia, Anderloni, Jesi, etc. Les dessins à la plume de Longhi, ouvrages admirables parmi lesquels nous signalerons un délicieux *Portrait* de Casti, ses gravures des tableaux de Rembrandt pour la collection connue sous le nom de *Musée français*, et ses autres ouvrages, répandus aujourd'hui dans toute l'Europe, attestent le mérite de ce célèbre artiste.

LORRAINE-VAUDÉMONT (la princesse de), née Montmorenci, de la branche aînée établie en Flandres, morte à Paris en janvier 1833, sauva M. de Vitrolles pendant les cent-jours, et contribua à l'évasion de Lavalette sous la restauration.

LORT-SÉRIGNON (le marquis de), doyen des anciens officiers de la marine royale, mourut à Béziers, âgé de 91 ans, à la fin de janvier 1833.

LOSANA (l'abbé Mathieu), naquit à Vigone, en Piémont, en 1758. Reçu docteur et agréé de la Faculté, il obtint au concours la paroisse de Lombriaco, où il s'adonna à l'agriculture et à l'histoire naturelle. Lors de l'organisation des études par les inspecteurs français en 1802, il fut nommé professeur de théologie à l'Université de Turin, où il resta jusqu'en 1814. Membre de l'Académie des sciences et de la Société d'agriculture de Turin, il publia plusieurs *Mémoires* intéressans *sur les reptiles, sur les animaux infusoires, sur la maladie des blés et du riz*. L'une de ses dernières occupations fut le *perfectionnement des charrues* pour les différentes terres légères et argileuses, dont il exposa des modèles, qui furent bien accueillis. Ce savant mourut à Lombriaco, à l'âge de 75 ans, le 2 octobre 1833.

LOYE (Jean-Joseph), vicaire-général du diocèce de Besançon, né à Chantegrue, mort à Besançon le 10 janvier 1832, émigra en Suisse; rentré en France à une époque où l'exercice de son ministère n'était pas sans danger, il fut emprisonné à Lons-le-Saulnier. Il professa ensuite les mathématiques au collége de Dôle, devint en 1809 directeur au séminaire de Besançon, où il enseigna successivement la philosophie et la théologie morale, fut nommé chanoine de la métrop. en 1818 et vic.-gén. l'année suivante. Les exemples de ce vertueux prêtre étaient aussi efficaces que ses leçons.

LOWICZ (Jeannette-Grudzinska), femme de feu le grand-duc Constantin, mourut à Zarskojeselo le 29 novembre 1832. (*Voyes* Constantin.)

LUCAS (Joseph-Auguste, baron), médecin, inspecteur des eaux minérales de Vichy, membre de l'Académie de médecine, officier de la Légion-d'Honneur, né à Gannat en 1768, mort à Paris le 18 mai 1831, avait été long-temps maire de Vichy, qui fut embelli par ses soins.

LUCCHESINI (César), savant italien, né à Lucques en 1756, mort dans cette ville le 16 mai 1832, âgé de 75 ans, avait fait ses études à Modène, à Reggio et à Rome. Il s'occupait avec succès de littérature, lorsqu'il fut, en 1798, député au Directoire pour garantir la petite république de Lucques de l'invasion des armées républicaines. Le peu de succès de cette démarche le fit renoncer à toute espèce de fonction publique. Il se borna dès-lors à cultiver la poésie, les belles-lettres, et surtout la philologie, dans laquelle il s'était déjà fait un nom européen. Ses ouvrages, sur des sujets très-variés, s'élèvent au nombre de 102. Nous citerons: *Essai d'un Vocabulaire de langue provençale; Institutions d'économie civile; Essai sur l'Histoire du théâtre italien dans le moyen âge*, 1788; *Lettres à Micali sur quelques passages d'Homère*, 1819; *Histoire littéraire du duché de Lucques; Origine du polythéisme; Des sources des langues anciennes et modernes*, etc.

LUCRÈCE (T.-L.-C.), *page* 1775, *ligne* 46, *lisez:* plus avant dans l'oubli où, etc.

LUMIAREZ (le comte de). *Ajoutez ses noms:* Don Antoine VALCARCEL.

LUMIERE (Clotilde), de la congrégation de Sœurs de la Charité de Nevers, supérieure de l'institution des sourds-muets de Bordeaux, née à Castillon, morte à Bordeaux en 1833, appréciant le monde de bonne heure, entra dans la congrégation des Sœurs de la Charité et de l'instruction chrétienne de Nevers. Elle fut enfermée à Bordeaux pendant la révolution, et son frère, avocat dans cette ville, fut une des victimes de la terreur. M[me] Lumière, attachée à l'institution des sourds-muets, y porta cette activité, cet esprit d'ordre et cette charité auxquels il est donné de faire de grandes choses. Elle était la mère des malheureux.

LUNARDI (Vincent), célèbre aéronaute, né à Lucques en Italie en 1759, vint à Londres comme secrétaire du prince Caramanica, ambassadeur de Naples dans la Grande-Bretagne. Etonné de l'indifférence des Anglais pour la découverte des aérostats, il construisit un globe en taffetas et offrit à Londres le premier spectacle d'une ascension, le 15 sept. 1784; il fit 12 voyages aérostatiques, tant en Angleterre qu'en Ecosse, où il fut nommé capi-

taine. Il donna aussi le spectacle d'une ascension à Lisbonne, à Palerme, et deux fois à Naples et à Madrid. Lunardi avait une gr. instruct. Il existe à l'arsenal de Lisbonne de très-beaux modèles de canons, de son invention, qui se chargeaient par la culasse. Il mourut à Lisbonne au couvent des Capucins italiens, où il s'était retiré à l'âge d'environ 40 ans.

LUPOT (Franç. et Nicolas), habiles luthiers, élèves de Jos. Guarnerius, se sont fait une réputation européenne par la perfection de leurs instrumens. Le dernier, né en 1758 à Stuttgard et mort à Paris en juillet 1824, s'était établi en France dans l'année 1774. Il mérita d'être nommé le *Stradivarius* du siècle. On a sous son nom un petit ouvrage intitulé : *la Chélonomie* ou *le parfait Luthier*, Paris, 1806, in-12, dont la rédaction appartient à l'abbé Sibire.

LYON (Georges-Francis), né à Chichester, entra dans la marine britannique en 1808, et se distingua à la défense de Cadix contre les Français, et en 1814, à la reddition de Gênes. L'expédition de lord Exmouth contre Alger, en 1816, lui offrit de nouveau l'occasion de faire briller son courage et ses talens. Ce fut après cette expédition qu'il entreprit, en 1818, de compagnie avec M. Ritchie, un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, pendant lequel ils s'avancèrent, au milieu de fatigues inouïes, jusqu'aux limites du Fezzan. Le journal de cette expédition a été publié en 1821 sous le titre de *Voyage dans l'Afrique septentrionale, avec des notes géographiques sur le Soudan et le cours du Niger*. En 1820, Lyon fut élevé au rang de capitaine, et il accompagna, l'année suivante, le capitaine Parry dans son expédition au pôle nord. Lyon a fait connaître dans un ouvrage intitulé *Journal particulier du capitaine Lyon*, les observations curieuses qu'il fut alors à même de faire sur le pays et les mœurs des Esquimaux. En 1824, il fut chargé seul de la conduite d'une nouvelle expédition au pôle nord, qui n'eut pas de succès, mais qui a cependant répandu beaucoup de lumières sur la géographie des mers arctiques. Depuis 1825, le capitaine Lyon avait fait deux voyages en Amérique en qualité de commissaire de la Compagnie anglaise pour l'exploitation des mines américaines de métaux précieux. Il revenait en Angleterre pour rétablir sa santé délabrée par les fatigues, lorsque la mort le frappa dans la traversée, le 8 octobre 1832, âgé de 37 ans. Il avait épousé, en 1825, Lucy-Louise, la plus jeune des filles de lord Fitz-Gérald et de la fameuse Paméla.

M.

MACCARTHY (Nicolas de), célèbre prédicateur, né à Dublin en 1769, mourut le 3 mai 1833, à Annecy en Savoie. Son grand-père, mort à Argenton en Berry, était un catholique zélé, qui, redoutant que son fils ne cédât à la tentat. d'obtenir un emploi et des honn. dans un temps où cette carrière était interdite aux catholiq., lui avait fait promettre de quitter l'Irlande. Ce fils, après avoir épousé en 1765 une riche Anglaise, vint en France et se fixa à Toulouse : Nicolas de Maccarthy, son second enfant, avait alors quatre ans. Envoyé au collége du Plessis à Paris, Nicolas entra ensuite au sémin. de Saint-Magloire : mais, arrêté dans ses études théologiques par la révolution, il resta à Toulouse dans sa famille à l'époque de nos troubles, s'occupant de la lecture des classiques grecs et latins, et des Pères, dont il faisait ses délices. Peu avant la restauration, il entra au sémin. à Chambéry, et reçut la prêtrise au mois de juin 1814. Il se rendit à Toulouse, où il commença à se livrer au ministère de la chaire. Ses *Discours* étaient toujours des improvisations. En 1815, il vint à Paris, et s'attacha à la société de Jésus, dont il fut le soutien et l'ornement. En 1817, il refusa l'évêché de Montauban, pour continuer ses prédications. Il prêcha l'avent à la cour en 1821, le carême à Strasbourg, en 1822, et à Nîmes en 1823; l'avent à Dijon, en 1827, le carême à Lyon, en 1828, etc. Ses *Discours* n'ont pas été imprimés ; mais les dépositaires de ses Mss. en feront jouir bientôt le public. Les admirables *Sermons* du P. Maccarthy sur la Folie, le Crime et le Malheur de l'Incrédule ont fourni à M. Henrion le sujet et le fonds d'un vol. in-32, publié en 1833 sous le titre d'*Émile*.

MACDONALD (N.), lieutenant-général, héritier du titre de lord des Iles, et l'un des hommes de l'Europe dont l'illustration nobiliaire remontait le plus haut, pair d'Irlande, quoique d'extraction écossaise, mort à Harlington, le 13 octobre 1831, appartenait à une famille dont les ancêtres acquirent les Hébrides (îles Western), par le mariage d'un chef d'Argyle, qui épousa, au commencement du 19e siècle, la fille d'Olasus, roi de l'île de Man. Ce chef prit alors le titre de roi de Iles, que ses successeurs portèrent tant qu'ils furent indépendans des rois d'Ecosse, c'est-à-dire jusqu'à Angus, qui se reconnut sujet de ce monarque, et qui changea son titre de roi en celui de laird (seigneur) des îles, sous lequel les lords Macdonald sont encore désignés en Ecosse, titre que les traditions locales et les ouvrages de Walter-Scott ont tant célébré. Cette race antique n'est pas, au reste, près de s'éteindre, et lord Macdonald laissa une nombreuse postérité.

MACDONALD (John), lieutenant-colonel du génie, fils unique de la célèbre Flora Macdonald, qui facilita avec tant d'adresse et de courage, en 1746, la fuite du prince Charles, poursuivi par les soldats anglais, mort à Exeter en 1831, âgé de 72 ans, passa presque toute sa vie au service de la compagnie des Indes au Bengale, à dater de 1798. Macdonald publia quelques *Mémoires* sur la physique et sur le génie militaire, arme dans laquelle il se distingua.

MACDONALD (Ranald), évêque et vicaire apostolique du district de l'Ouest, en Ecosse, né dans les montagnes, mort le 20 octobre 1832, au fort William, à l'âge de 76 ans, fut envoyé de bonne heure au collége écossais à Douai. Ayant reçu les ordres, il retourna comme missionnaire dans son pays, et fut placé d'abord à Gairnside, puis à Glengary, et enfin dans l'île de Uist, où il eut à gouverner une congrégation nombreuse et disséminée. A la mort de l'évêque Enée Chisholm, on fit choix de Macdonald pour lui succéd. Comme il écrivait et parlait latin avec élégance, il tint fréquemment la plume dans la réunion de ses collègues. Quand il résidait comme évêque à Lisbonne, il concourut avec le principal Laird au projet de répandre l'instruction parmi les Ecossais des montagnes. Il se prêta à la nouvelle division des districts ; et, au lieu de celui des montagnes, il eut à diriger celui de l'Ouest, abandonnant pour le plus grand bien des missions une vaste portion du territoire dont il était chargé. Ce fut lui qui choisit pour coadjuteur M. André Scott de Glascow, ecclésiastique pieux et capable, qui lui succéda.

MACKENZIE (Henri), né à Edimbourg en 1746, fut successivement avocat-général à la cour de l'échiquier écossais, et contrôleur des taxes en Ecosse. L'honnête fortune qu'il acquit dans l'exercice de ces deux professions lui permit de se livrer à la littérature. Un grand nombre de pièces de vers, ainsi que plusieurs ouvrages pour le théâtre, firent

ressortir la grâce et la délicat. de ses composit. En 1768, il publia sous le voile de l'anonyme l'*Homme sentimental* (The man of feeling), qui, lorsque l'auteur fut connu, lui valut de nombreux applaudissemens. La suite de l'*Homme sentimental*, intitulée l'*Homme du monde*, a moins de mérite; mais on y reconnaît toujours le pinceau suave de Mackenzie aussi bien que dans *Julie de Roubigné*, autre ouvrage en forme de lettres. Mackenzie a été pendant long-temps l'édit. de deux journaux littéraires fort recherchés, intitulés l'un *le Mirroir*, et l'autre *l'Oisif*. Cet homme de bien, dont la conversation était remplie de grâce et d'agrément, aimait beaucoup le monde, où il brillait. On retrouvait en lui quelque chose du jugement de Lamotte, de la finesse de Fontenelle et du talent gracieux de Florian. Mackensie était en même temps un amateur passionné de la chasse et de la pêche, dans lesquelles il n'avait pas moins de succès que dans la société. Mackenzie mourut le 14 janvier 1831 à Edimbourg, où il avait toute sa vie fait sa résidence.

MACKINTOSH (sir JAMES), né en 1765, à Dores, comté d'Iverness en Écosse, mort le 30 mai 1828, âgé de 63 ans, étudia d'abord la médecine, et fut reçu docteur en 1787; puis, abandonnant cette carrière, il s'adonna à l'étude des lois. La révolut. française venait d'éclater, et Burcke s'était efforcé de la flétrir dans un ouvrage qui fit beaucoup de bruit en Angleterre; Mackintosh chercha, au contraire, à la justifier dans son livre intitulé: *Vindiciæ gallicæ*. Cet ouvrage attira sur lui l'attention publique, qu'il fixa encore par un cours de droit de la nature et des gens. C'est lui qui présenta la défense de Peltier, dans le procès qui lui fut intenté sur les instances de Bonaparte, alors premier consul. Nommé aux fonctions de juge dans l'Inde, il quitta sa patrie pendant plusieurs années. De retour en 1812, il commença sa carrière parlementaire, mais ne répondit pas aux espérances que ses concitoyens avaient conçues de lui; son éloquence parut pédantesque. Il voulait porter dans les discussions politiques l'esprit philosophique qui avait présidé à ses leçons. Mackintosh fut long-temps l'un des plus habiles rédacteurs de plusieurs ouvrages périodiques, notamment de la *Revue d'Edimbourg*, à laquelle il fournit de nombreux *Articles*. Son *Essai sur les progrès de la philosophie morale*, écrit pour l'*Encyclopédie britannique*, fut extrêmement goûté dans son école. Au moment de sa mort, le 3e vol. de son *Histoire d'Angleterre*, qui fait partie de l'*Encyclopédie* du docteur Lardner, venait de paraître. Cet ouvrage fait partie de l'*Histoire générale des îles Britanniques*, trad. par Defauconpret. Paris, Charles Gosselin. On vient de publier l'*Hist. de la révolution de* 1688, ouvr. posth. de James Mackintosh (1834).

MAFFIOLI (JEAN-PIERRE), issu d'une famille suisse italienne, mais né à Raon-l'Etape, département des Vosges, le 28 nov. 1752, mourut à Passy, près Paris, le 4 juillet 1833. Dès sa jeunesse, épris d'une grave admiration pour la jurisprudence, il se lia avec les princip. personnages qui dès-lors visaient à en simplifier l'expression. Il débuta avec succès comme avocat au parlement de Nanci, et, plus fidèle à sa patrie qu'elle ne l'était alors envers ses enfans, il subit, en 1792, une incarcération de treize mois, puis parvint à se retirer avec sa famille en Suisse, où il lui restait encore quelques grands parens. Son goût pour l'étude des lois ne fit que se mûrir dans la retraite. De retour en France, il publia (en 1803), un ouvrage en 2 vol. in-8, intitulé: *Principes de droit naturel appliqué à l'ordre social*. L'académie de législation s'empressa de le nommer un de ses membres. A l'époq. de l'organisation des cinq écoles de droit, il accepta la place de professeur suppléant à l'école de Strasbourg, où il avait pour collègue M. Blondeau, doyen actuel de la faculté de droit de Paris. Quelques temps après, il fut nommé par le suffrage de ses compatriotes juge de paix de la ville de Nanci et membre de l'académie de cette ville, fondée par Stanislas. A l'organisation des cours prévôtales, en 1810, Napoléon le nomma assesseur à celle qui était établie à Nanci. A la suppression de ces cours en 1814, il fut nommé greffier en chef de la cour royale de la même ville, par suite du décès de M. Lejeune, beau-frère du grand-juge, le duc de Massa. En 1822, il publia une *Dissertation sur le duel*, dans laquelle il établit la nécessité de faire une loi sur cette matière, se fondant sur le devoir du gouvernement de mettre fin à la singulière dissidence qui, depuis la promulgation du Code pénal, règne entre différentes cours royales et celle de cassation; les premières jugent que les meurtres et blessures résultant du duel doivent être poursuivis d'après les articles du Code relatifs à ces sortes de délits, tandis que la cour de cassation a toujours cassé ces arrêts, attendu que, suivant sa jurisprudence, ces articles ne peuvent s'appliquer au duel; et pourtant les cours royales ont persisté dans leur jurisprud. Maffioli présenta à nos législateurs un projet de loi qui avait pour but de faire disparaître les difficultés qui se sont opposées jusqu'à présent à cette loi, jugée nécessaire par tous nos moralistes. Madame de Genlis, dans un de ses derniers ouvrages, intitulé l'*Empire du temps*, parle de cette *Dissertat.* comme de la plus approfondie qui ait jamais été publiée sur la matière; et elle cite à l'appui de son opinion plusieurs pages de l'ouvrage. Le suffrage de cette femme célèbre a été confirmé par le barreau. En 1827, Maffioli rompit avec les fonctions de greffier à la cour royale de Nanci, qui ne lui permettaient qu'à demi la continuation de ses études favorites sur les questions vitales de législation. Il vint à Paris, et publia une année après une nouvelle *Brochure sur le duel*. Il y développe le principe de la nécessité d'une loi sur le duel, contrairement au préjugé des gens qui se fondent sur l'exemple du siéc. de Louis XIII pour proclamer l'inutilité d'une loi sur cette matière. Les ordonnances de Richelieu arrivèrent au moment de la rage des duels, et maintenant ce n'est plus qu'une mauvaise coutume, dont les duellistes mêmes ne manquent jamais de se débarrasser par des moyens gastronomiques. D'ailleurs il est permis de supposer que, si nos législateurs avaient été liés par le serment proposé par Maffioli, l'on n'aurait pas vu, il y a quelques mois, un député tué en duel par un de ses collègues! En 1830, il publia une *Dissertation* où il appelle de tous ses vœux l'abolition de la peine de mort. M. de Sellon, savant génevois, qui a soutenu cette doctrine dans un ouvrage remarquable qu'il a publié en 1832, s'appuie de l'opinion de Maffioli, qui a été enlevé à sa famille et à ses amis dans un moment où il s'occupait encore de traiter des questions importantes de notre législation. On doit à coup sûr de la reconnaissance à l'homme qui ose s'exposer au premier rang pour attaquer les plus anciens préjugés et pour etablir des principes dont la profondeur effraie le siècle qui n'est pas encore parvenu à sa virilité.

MAGALLON (CHARLES). Ce n'est pas en qualité de consul, mais simplement comme négociant qu'il habitait le Caire, lorsqu'en 1785 les beys ayant, dans un moment de violence, fait abattre l'hospice latin, on tenta d'obtenir une sorte de réparation de cette insulte, dans l'intérêt du principe de l'inviolabilité des couv. et des maisons des Européens. La femme de Magallon avait ses entrées dans les harems des beys, et y jouissait d'un grand crédit: elle l'employa à seconder la négociation que poursuivait alors la France de concert avec les autres puissances catholiques. Son zèle eut un plein succès, et lui valut de la part de Louis XVI une belle boîte ornée de son portrait et accompagnée de la lettre la plus flatteuse. A cette époque, ainsi qu'on vient de le dire, le consul-gén. du roi au Caire étai

non pas Magallon, mais M. Mure, que remplaça en 1787 M. de Butet. Ce ne fut qu'après l'émigration de ce dernier en 1793, que Magallon fut nommé consul-général au Caire.

MAIRONI DA PONTE (GIOVANNI), né à Bergame le 16 fév. 1748, occupait déjà en 1773, dans sa ville natale, la place de premier secrétaire du bureau de salubrité, lorsqu'il s'appliqua tout entier à l'étude des sciences naturelles, et surtout de la minéralogie et de la géologie, sur lesquelles il publia un assez grand nombre de bons *Mémoires*. Ses *Trois règnes de la nature*, imprimés en 1821, sont un catalogue des êtres organisés et inorganiques de la province de Milan. Ses publications sur l'agriculture méritent aussi d'être citées avec éloge. En 1803, il avait été chargé par Vila, ministre de la république italienne, d'une *Statistique du canton de Serio*, et le travail qu'il publia sur cet objet fut si bien accueilli, que le ministre n'hésita point à le présenter comme un modèle à suivre dans la mise en ordre des matériaux sur la statistique des autres cantons du royaume. Depuis 1800 Maironi da Ponte professait au Lycée l'histoire naturelle générale, et il commençait à peine à goûter le repos mérité par 60 années de services publics, lorsqu'une pulmonie violente le fit descendre au tombeau, le 29 janvier 1833, âgé de près de 85 ans.

MAISTER (N), prof., l'un des meilleurs criminalistes d'Allemagne, m. à Gottingue en janv. 1833.

MAINGARNAUD (baron), colonel du 8e régiment d'infanterie de ligne, mort à Lille en mai 1832, des suites des anciennes et nombreuses blessures dont il était couvert et qui s'étaient rouvertes depuis quelque temps, laissa plusieurs ouvrages estimés sur l'art militaire.

MALARTIC (AMABLE-PIERRE-HIPPOLYTE-JOSEPH, comte de), né le 22 août 1765 à Montauban, commença à servir en 1780, dans le régiment de Vermandois. Son père, qui était premier président au conseil souverain de Perpignan, voulant lui faire suivre la carrière de la magistrature, le jeune de Malartic se fit nommer conseiller à la même cour en 1782. En 1790, il émigra en Espagne, entra dans la légion royale des Pyrénées, commandée par le marquis de St-Simon, et fit dans la cavalerie de cette légion les campagnes de 1793, 1794 et 1795. Élevé au grade de capitaine, il commanda le dépôt du régiment de Bourbon. Rentré en France en 1801, il devint maire de sa commune et membre du conseil-général du département de la Seine-Inférieure. En 1824, il fut nommé député de l'arrondissem. de Dieppe; on le réélut en 1827. Ses travaux à la chambre hâtèrent sa mort, arrivée dans son château de Totes, le 19 août 1828.

MALAGRIDA (GABR.), *ligne 4, après les mots :* Rentré en Europe, *ajoutez :* il fut envoyé par ses supérieurs à Lisbonne, où les intérêts de l'ordre nécessitaient la présence de ses membres les plus dévoués : le marquis de Pombal travaillait à en abaisser par degrés l'influence. Bientôt éclata le complot tramé contre les jours du roi Joseph II : le père Malagrida fut accusé d'y avoir participé avec deux autres jésuites, Alexandre et Mathos. Le gouv. n'osa faire instruire sous son vrai jour le procès des prévenus : c'eût été s'exposer à voir le peuple se soulever pour la défense des religieux. Le père Malagrida fut étranglé, puis livré au bûcher (1761), comme faux prophète et comme auteur d'ouvrages dangereux.

MALCOLM (sir JOHN), né à la ferme de Burnfort, près Langholm, le 2 mai 1769, était à peine âgé de 14 ans lorsqu'il passa, en 1782, en qualité de cadet, dans l'Inde, où il se distingua au siége de Seringapatam en 1792, et plus tard à la prise du cap de Bonne-Espérance. Ses talens, ses éminens serv., l'élevèrent successivem. jusqu'au grade de colonel et aux fonctions d'agent principal du gouvern.-génér., qu'il occupait en 1806. A l'arrivée de lord Mento dans l'Inde, il fut envoyé en 1808 en mission à la cour de Perse pour balancer l'influence croissante de Bonaparte dans ce pays. Plus tard, il prit une part active à la guerre contre les Mahrattes et les Pindarées; les services qu'il rendit alors lui valurent le grade de major-général. En 1827, il était gouverneur de Bombay. De retour en Angleterre, en 1831, il fut élu membre du parlement, et prit une part active aux discussions sur la réforme. Il s'était retiré à Windsor, où il s'occupait à composer son excellent ouvrage *sur le gouvernement de l'Inde*, publié depuis sa mort, lorsqu'il succomba le 31 mai 1833. Cet officier distingué avait publié plusieurs ouvrages importans; tels sont : *Essai sur les Sikhs*, nation singulière du Punjab; *Histoire de la Perse*, depuis la période la plus reculée jusqu'au temps présent; *Essais sur la Perse; Mémoire sur l'Inde centrale*, etc.

MALEVILLE (PIERRE-JOSEPH, marq. de), pair de France et conseiller à la cour de cassation, né en 1778 à Domme (Dordogne), mort à Paris le 12 avril 1832, s'exerça quelque temps au barreau de Paris, puis entra dans la carrière administrative. Il se fit connaître de bonne heure par un *Discours sur l'influence de la réformation de Luther*, 1805, in-8, qui obtint une mention honorable de l'Institut. Sous-préfet à Sarlat en 1804, il fut appelé en 1811 à la cour d'appel de Paris en qualité de conseiller. Le 1er avril 1814 il publia une *Adresse* au sénat pour demander le rétablissement des Bourbons. Dans le mois de juin 1815, le département de la Dordogne le nomma membre de la chambre des représentans : il y fut de l'opposition. Après la bataille de Waterloo, il demanda dans la séance du 23 juin que l'on reconnût Louis XVIII : ce qui le fit dénoncer dans la séance du 30 suivant. Sous la restauration il fut premier président des cours royales de Metz et d'Amiens, et conseiller à la cour de cassation. En 1824 il succéda à son père à la chambre des pairs. Il parut pour la dernière fois à la tribune le 27 mars 1832, afin de faire rejeter le projet de loi qui rétablissait le divorce; institution révolutionnaire contre laquelle son père s'était élevé en 1800, et qu'il avait essayé vainement d'exclure du code civil. Maleville avait publié en 1816 les *Benjamites rétablis en Israël, poème traduit de l'hébreu*, in-8 : l'original n'a jamais existé. La pensée morale de ce poëme est que les hommes doivent conformer leurs sentimens au besoin de la concorde. Maleville travaillait depuis plusieurs années à un ouvrage important qui allait être publié, lorsqu'il périt victime du choléra. Cet ouvrage a pour titre : *Conférence des Mythologies*, ou *les Mythes et les Mystères des différentes nations païennes, anciennes et modernes, ainsi que des cabalistes juifs et des anciens hérétiques, comparés ensemble et expliqués*; il aura au moins 8 vol. in-8.

MALLET, contre-amiral, préfet maritime de Lorient, succomba en 1833, à l'âge de 63 ans, aux suite d'une attaque de choléra.

MALMESBURY (JAMES HARRIS, comte de), pair d'Angleterre, conseiller privé, grand-croix de l'ordre du Bain, né le 20 avril 1746, à Salisbury, mort en 1832, était fils de Harris, l'un des lords de l'amirauté de la trésorerie, qui a rendu son nom célèbre par la publication d'un ouvrage intitulé *Hermès*. Le jeune Harris termina ses études à l'université d'Oxford, où il fut reçu docteur ès-lois, et devint secrétaire d'ambassade en Espagne (1768), puis ministre dans les Pays-Bas. Il fut nommé successivement envoyé extraordinaire à Berlin (1772), à Saint-Pétersbourg (1776), à La Haye (1784). Le roi de Prusse et le prince d'Orange l'autorisèrent, pour le récompenser des services qu'il leur avait rendus pendant l'insurrection de la Hollande en 1787, à ajouter à ses armes l'aigle prussienne et la devise de la maison d'Orange, distinctions que Georges III approuva en 1789. Le 19 avril 1794, il signa à La Haye, au nom de la

Grande-Bretagne, un traité avec les gouvernemens de Prusse et de Hollande. Au mois de novembre il se rendit, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, près du duc de Brunswick, pour épouser, au nom du prince de Galles (depuis Georges IV), sa parente, la princesse Caroline-Amélie-Elisabeth de Brunswick-Wolfenbuttel, seconde fille du duc (*voyez* CAROLINE); il accompagna cette princesse en Angleterre. Pendant cette mission, il avait été, ainsi que son père, élu par le bourg de Christchurch, membre du parlement. A son retour dans sa patrie, il fut créé lord et chevalier du Bain. En 1796, le roi nomma lord Malmesbury ministre plénipotentiaire près le gouvernement français; mais il reçut l'injonction de quitter Paris sous deux fois 24 heures. L'année suivante, lord Malmesbury revint en France revêtu du même caractère. Les conférences tenues à Lille ayant eu le même résultat, il repartit pour Londres peu de temps après la révolution du 18 fructidor an v (4 septembre 1797). Bientôt lord Malmesbury fut élevé à la dignité de comte. Il continua à être employé dans plusieurs cours du Nord. L'un de ses fils, le vicomte Fitz-Harris, né à Saint-Pétersbourg, est membre du parlement. Lord Malmesbury a publié : *Introduction à l'histoire de la république de Hollande*, de 1777 à 1787, in-8, 1788; *OEuvres de James Harris*, avec une *Notice sur sa vie et sur son caractère*, par son fils, 2 vol. in-4, 1807.

MANGOURIT (MICHEL-ANGE-BERNARD), agent diplomatique français, avait été lieutenant-criminel au bailliage de Rennes, et avait perdu cet emploi av. la révolut. Il fut nommé par le directoire, en 1798, résid. dans le Valais. Lorsqu'il fut rappelé de ce pays, il y fit abattre tous les signes et monumens de la féodalité. Envoyé à Naples comme secrét. de légation, il ne fut pas reconnu par la cour des Deux-Siciles, et passa ensuite à Ancône en qualité de commissaire des relations extérieures, avec la mission secrète de faire insurger les Grecs et d'opérer dans l'Albanie, l'Épire et la Morée une diversion favorable à l'expédition d'Egypte. Se trouvant renfermé dans Ancône lors du siége de cette place (1799), il s'occupa des détails de l'administration intérieure, et fut un des négociateurs de la capitulat. honorable qu'obtinrent les assiégés. Rentré en France, il publia en 1802 la *Défense d'Ancône et des départem. romains*, 2 vol. in-8. Nous citerons encore de lui : *le Mont-Joux* ou *le Mont-Bernard*, *suivi des Vingt-sept Jours*, ou *la Journée de Viterbe*, 1801, in-8. Mangourit est mort en fév. 1829.

MANNE (LOUIS-CHARLES-JOSEPH de), l'un des conservateurs et administrateurs de la bibliothèque du roi pour les livres imprimés, membre du conseil de la société asiatique, né à Paris le 19 septembre 1773, mort le 23 juillet 1832, s'occupa de recherches géographiques. Il publia en 1802 une *Notice raisonnée des ouvrages de d'Anville*, à laquelle Barbier du Bocage fournit des remarques et quelques détails. Seul propriétaire des planches gravées, des dessins et du fonds des cartes de d'Anville, il se proposait de donner une *Édition* complète de ses *OEuvres*, annoncée en 6 vol. in-4, et dont l'impression était commencée à l'imprimerie royale depuis plusieurs années : mais de Manne n'a pu le voir terminer.

MANNOURY-DEBTOT (G. CH. FR., marquis de), n'était pas maire de Caen, mais bien d'Aubri-en-Exmes, commune près Argentan. On nous assure qu'il est inventeur de quelques machines hydrauliques.

MANOEL (FRANC.). Le nom patronymique de ce poète était DO NACIMENTO. Une lettre de M. Bobée, insérée dans la *Bibliogr. de la France*, 1819, p. 176, fixe au 25 févr. 1819 la date de son décès, qui, suivant la même pièce, aurait eu lieu à Paris.

MANUEL (JACQUES-ANTOINE), orateur politique, né à Barcelonnette (Basses-Alpes), en 1775, alla en Piémont pour y suivre la carrière du commerce sous les auspices d'un oncle riche et sans enfans. La guerre entre la France et la Sardaigne l'ayant forcé de revenir bientôt dans sa ville natale, il y servit quelq. temps dans une légion de la garde nationale. Il entra en 1793 comme volontaire dans un bataillon formé par la réquisition, ne tarda pas à être nommé officier, se distingua dans les campagnes d'Italie, et revint avec le grade de capitaine de cavalerie, après la paix de Campio-Formio. Il donna alors sa démission, et, s'étant décidé à suivre la carrière du barreau, il s'attacha d'abord au tribunal civil de Digne, qu'il quitta ensuite pour la cour d'Aix. Ses débuts furent brillans, et ses succès allèrent toujours croissans jusqu'au 20 mars 1815. Il fit alors un voyage à Paris, pendant lequel il apprit sa double élection à la chambre des députés par le collége de l'arrondissement de Barcelonnette et par celui du département des Basses-Alpes. Après la bataille de Waterloo, l'abdication de Napoléon et le manifeste pacifique des souverains alliés, un ministre-d'état ayant demandé la proclamation de Napoléon II, il s'ensuivit dans la chambre des députés une violente agitation dont les conséquences eussent été funestes, si Manuel n'eût donné le conseil de passer simplement à l'ordre du jour sur la motion. L'ordre du jour fut adopté à l'unanimité, et l'orateur fut chargé peu de jours après de présenter, au nom d'une commission, un projet d'adresse de la chambre au peuple français. Ce projet fut maintenu par la majorité, sauf l'addition de quelques mots favorables à Napoléon II. Manuel se trouvait être le rapporteur de la commission chargée de présenter un projet de constitution, lorsque la chambre reçut un message par lequel le gouv. provisoire déclarait avoir cessé ses fonctions. Cette fois encore il demanda et obtint qu'on passât à l'ordre du jour. Le lendemain les députés trouvèrent les portes de la chambre closes et gardées par des soldats : ainsi fut terminée la session. Ce fut alors que Manuel vendit ses biens dans le Midi, acheta une maison à Paris, et se présenta au barreau de cette ville. Mais on ajourna indéfiniment son admission, à cause de ses opinions politiques. En 1818, élu par deux départemens, il adopta celui de la Vendée, rentra dans la carrière législative, et prononça des *Discours* dans toutes les discussions importantes : son opinion sur le budjet de 1819 produisit une vive sensation, et fut imprimée par ordre de la chambre. A l'ouvert. de la session suivante, il s'opposa à l'exclusion du député de l'Isère Grégoire. Il crut devoir ensuite proposer une adresse au roi, dans le but de lui exposer les dangers dont le trône lui paraissait menacé par les hommes qui s'en déclaraient les seuls amis. Dans tout le cours de cette session, ainsi que dans celles de 1821 et 1822, il marcha dans la même voie. Sa mission étant terminée avec la session de 1822, il fut réélu par deux colléges du département de la Vendée. Le 27 février 1823, il répondait au ministre des affaires étrangères sur la question de la guerre d'Espagne, et déjà la droite avait demandé vainement son rappel à l'ordre sur ce qu'il avait dit du commencem. du règne de Ferdinand VII, lorsqu'il fut de nouv. interrompu et rappelé cette fois à l'ordre. On criait qu'il prêchait le régicide, qu'il fallait l'exclure à l'instant même de la chambre : pour mettre un terme au tumulte, le président fut obligé de lever la séance. Le lendemain M. de La Bourdonnaye demanda l'expulsion de Manuel, qui put alors monter à la tribune. Il mit cette fois plus de réserve dans ses paroles, jusqu'au moment de son expulsion définitive, qui fut prononcée le 3 mars, sur les conclusions de M. de La Bourdonnaye. Le lendemain, Manuel se présenta à la chambre, refusa d'accéder à l'invitation qui lui fut faite par le président de sortir, rejeta même un ordre signé de lui, et ne quitta son banc qu'au moment où les

gendarmes, introduits dans la salle, étaient sur le point de le saisir : son but était de montrer qu'il ne cédait qu'à la force armée. Dès-lors il ne fut plus honoré des suffrages des électeurs. Il se livrait pourtant à de sérieuses études, dans l'espoir d'être un jour rappelé à la tribune, lorsqu'il mourut en 1827 au château de Maisons, chez M. Lafitte. La police, pour éviter les troubles, ne permit pas que le convoi de l'ancien député de la Vendée traversât Paris pour se rendre au cimetière du P. Lachaise.

MARA (ELISABETH), célèbre chanteuse, née à Cassel, le 11 février 1747, fut destinée à la musique dès sa première enfance, et parut à 20 ans sur les premiers théâtres de grand opéra dans les villes principales d'Europe. En 1808, après la mort de Jean Mara, son mari, violoncelle très-distingué, elle se fixa à Revel, où elle établit une école d'enseignement vocal. Elle mourut en janvier 1833, à l'âge de 84 ans. En 1831, le 82e anniversaire de la naissance de cette dame avait été chanté par Gœthe, qui l'avait déjà célébré 60 ans auparavant, et Hummel mit en musique les strophes galantes du célèbre poète.

MARCHAND-DUBREUIL (N.), né à Paris en 1794, fut élève de l'Ecole Polytechnique, et, en 1814, un de ceux qui défendaient Paris aux buttes Saint-Chaumont. Après la capitulation, il suivit l'armée à Fontainebleau, et ne revint à Paris qu'après le licenciement. Il voulut d'abord entrer dans la marine ; mais, ne pouvant supporter la mer, il fit ses études de droit, et devint avocat aux conseils du roi et à la cour de cassation. Après la révolution de juillet, il fut appelé à la sous-préfecture d'Abbeville, et plus tard à celle de Blaye, quand la duchesse de Berry fut enfermée dans le château de cette ville. Il fallait alors un homme sûr, capable d'égards et incapable de faiblesse. De la sous-préfecture de Blaye il passa à la préfecture de l'Ain. Venu à Paris pour se marier, il y était le 13 avril 1834 au moment où les troubles éclatèrent. Quoi qu'il ne fit plus partie de la garde nationale de Paris, il alla se joindre à ses anciens camarades de la 11e légion. Il rentra chez lui sans avoir déchargé son fusil. Le mardi 15, jour fixé pour la cérémonie religieuse (il était marié dès le 12 à la municipalité), pendant qu'il s'habillait pour la messe, il poussa par mégarde une chaise qui heurta elle-même le fusil déposé dans un coin. L'arme tomba sur le dossier de la chaise, qui lui servit en quelque sorte d'affût, et, le coup partant en ce moment, la balle vint frapper au cœur Marchand-Dubreuil, qui tomba roide mort. Il était 11 heures moins un quart, et le mariage devait se faire à midi. Sa mort a causé de vifs et unanimes regrets.

MARCHANT (le baron), officier de la Légion-d'Honneur et chevalier de St-Michel, mort à Metz en 1833, se fit une réputation méritée comme médecin, administrateur et savant. Les habitans de Metz se rappellent encore avec reconnaissance sa courageuse conduite lors du typhus en 1814 : alors maire de la ville, il arrêta les ravages de cette cruelle épidémie. Sous son administration commencèrent les embellissemens que ses successeurs eurent le bon esprit de réaliser d'après ses projets. Marchant devint conseiller de préfecture, puis sous-préfet de l'arrondissement de Briey. Ses travaux comme antiquaire l'ont placé à un rang très-distingué ; il jouissait d'ailleurs d'une haute renommée comme médecin. Marchant laissa une collection de médailles et une bibliothèque du plus grand prix. Le conseil municipal de Metz, pour reconnaître les services qu'il avait rendus à la cité, voulut qu'il fût enterré sous le portique qui sert d'entrée au cimetière de Chambière.

MARDUEL (CLAUDE-MARIE), curé de St-Roch à Paris, où il mourut en janvier 1833, occupa cette cure par la résignation que lui en fit son oncle en 1787, ne voulut point prêter le serment prescrit par la constitution civile du clergé, et fut obligé de quitter sa place, qu'il ne reprit qu'en 1801, après le concordat. En 1802 Marduel attira sur lui l'attention publique par le refus qu'il fit d'admettre dans l'église de St-Roch le corps de Mlle Chamerois, qui avait été attachée comme danseuse à l'académie de musique : événement qui fournit à Andrieux le sujet d'une pièce de vers, intitulée *St-Roch et St-Thomas*. En 1815, Marduel refusa également l'entrée de son église au cercueil de Mlle Raucourt, actrice du Théâtre-Français. Cet ecclésiastique faisait le plus généreux emploi de sa fortune, en la partageant avec les pauvres de sa paroisse.

MARÉCHAL (AMBROISE), archevêque de Baltimore, né en 1769 à Ingré près Orléans, fut envoyé, en 1792, aux États-Unis, après avoir été ordonné prêtre par dispense d'âge. Lorsque le concordat de 1801 eut permis aux évêques d'établir leurs séminaires, Emery, supérieur de Saint-Sulpice, rappela d'Amérique plusieurs sujets de sa congrégation. Maréchal, qui était de ce nombre, revint en France en 1803, fut professeur dans les séminaires de St-Flour, d'Aix et de Lyon, et rédigea une *Dissertat. sur la dévotion au Sacré-Cœur*. En 1811, lorsque Bonaparte inquiéta les sulpiciens, Maréchal demanda à retourner aux Etats-Unis. On voulut le nommer évêque de New-York ; mais il refusa cet honneur. Peu de temps avant la mort de l'archevêq. de Baltimore, il fut nommé coadjuteur de ce prélat (22 juillet 1817), avec le titre d'archevêque de Stauropolis. Chacun admira la sage conduite de Maréchal, qui parvint à terminer et à consacrer la nouvelle cathédrale de Baltimore. Après un voyage qu'il fit en Europe en 1822 pour les besoins de son diocèse, il retourna en Amérique rétablir la concorde dans plusieurs localités où régnait la division, et mourut le 29 janvier 1828.

MARES. *Voyez* DESMARES.

MARESCOT (ARMAND-SAMUEL, marquis de), pair de France, ancien-inspecteur-général du génie, né à Tours le prem. mars 1758, mort à Vendôme le 25 décembre 1832, fut placé au collége de La Flèche, puis à l'École militaire de Paris, et entra ensuite dans le corps royal du génie. Il était capitaine en 1792 lorqu'il fit partie d'un corps de 7 à 8 mille hommes commandé par le général Dillon. Cette petite armée, formée à Lille, se dirigea sur Tournai ; mais la garnison autrichienne fit une sortie contre les Français, qui, croyant avoir été trahis, massacrèrent le général Dillon et le colonel du génie Berthois ; peu s'en fallut que Marescot ne périt victime de cette prévention. De retour à Lille, il fut le seul offic. du gén. qui se trouvât dans cette place, qu'il fallait mettre en état de défense. Marescot y fut blessé d'un éclat de pierre. L'armée française se portant en Belgique, il y suivit en qualité d'aide-de-camp le général Champmorin, assista au siége d'Anvers, et servit même comme officier du génie. La perte de la bataille de Nerwinde, en 1793, le ramena avec l'armée sur la frontière du Nord. Dumouriez lui ayant fait part de son projet de fuite, Marescot refusa de l'accompagner, et rentra à Lille. Parmi les travaux défensifs qu'il fit alors exécuter, on cite la ligne de la Deule et du canal de Lille à Douai, et un camp retranché sous Lille pour un corps de 15 à 18 mille hommes. Dénoncé par le club révolutionnaire, il fut appelé à Paris ; mais le ministre Bouchotte l'envoya avec le grade de chef de bat. au siége de Toulon. C'est là qu'il connut Bonaparte, avec lequel il eut, après la prise de cette ville, une vive altercation, et même, selon quelques mémoires du temps, un duel. Rappelé (1794) sur la frontière du Nord pour défendre Maubeuge, il mit cette place hors de toute espèce d'attaque. Chargé aussitôt de la direction du siége de Charleroi, il le poussa avec zèle ; mais la défaite,

essuyée le 3 juin 1794 par les généraux Desjardins et Charbonnier, força les Français à se retirer. Lorsque Jourdan eut réuni l'armée de Sambre-et-Meuse, Charleroi ne tarda pas à être investi. Un nouveau succès des ennemis (16 juin 1794) fit abandonner le siége une seconde fois. Néanmoins il fut repris le 18, et poussé avec peu d'activité, faute de moyens. Saint-Just, commissaire de la Convention à cette armée, donna l'ordre à Jourdan d'arrêter et de faire fusiller Marescot et deux des généraux qui commandaient le siége; mais le génér. refusa d'exécuter un pareil ordre, et Marescot, en poussant le siége avec une nouvelle activité, concourut au gain de la fameuse bataille de Fleurus (26 juin). Charleroi se rendit. La retraite des armées ennemies laissa à découvert les places de Valenciennes, Condé, le Quesnoy et Landrecies. Cette dernière ville, d'abord assiégée, se rendit après sept jours de tranchée. Les succès de Marescot lui valurent les grades de chef, puis de général de brigade. Il fut nommé général de division après le siége de Maëstricht, dont il s'empara (8 novembre 1794). Cependant on le porta sur la liste des émigrés; mais il dut à Carnot, membre du comité de salut public, d'être rayé de cette liste fatale. Après avoir été envoyé l'année suivante à l'armée des Pyrénées-Orientales, et avoir fait démolir les fortifications de Fontarabie, il fut chargé de l'exécut. du traité conclu avec l'Espagne et du commandem. de tout le pays conquis. Envoyé ensuite à Landau pour défendre cette forteresse, il s'en acquitta de la manière la plus heureuse. La défense du fort de Kehl lui fut confiée plus tard; mais la place capitula. Pendant les années 1797 et 1798, le général Marescot fut employé aux armées de Rhin-et-Moselle, d'Allemagne, de Mayence, du Danube et du Rhin. En 1799, il commandait Mayence. Après la révolut. du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), Bonaparte le nomma premier inspecteur du génie (5 janvier 1800). Marescot accompagna le premier consul dans la campagne d'Italie, et ce n'est qu'après qu'il eut examiné si le pass. du grand Saint-Bernard était praticable que l'armée franchit les Alpes par cette route difficile. Lorsque la campagne eut été terminée par la victoire de Marengo, il revint à Paris, et donna ses soins à l'administrat. du corps du génie. Après avoir inspecté, en 1802 et 1803, avec l'amiral de Rosilly, les côtes depuis Rochefort jusqu'à l'île de Walcheren, il eut le commandement général du corps du génie dans tous les camps qui furent formés depuis Montreuil jusqu'à Dunkerque. Il fit avec Bonaparte la campagne d'Allemagne, et assista à la bataille d'Austerlitz. Ayant été chargé, en 1808, d'inspecter les places françaises des Pyrénées d'une mer à l'autre, et au-delà des monts, toutes les places espagnoles correspondantes occupées par les Français, il suivit l'armée du général Dupont, qui, dans les plaines de Baylen, se rendit honteusem. Marescot, quoique étranger à ce traité, qu'il avait signé seulement comme témoin, fut cependant arrêté à son retour en France. Destitué, il subit en outre une détention de trois ans, et fut ensuite exilé à Tours. Le 8 avril 1814, le gouvernement provisoire le réintégra dans son grade de premier inspecteur général du génie, et le comte d'Artois le nomma commissaire du roi dans la 20e divis. militaire (Périgueux). Louis XVIII lui conserva son titre de comte et son grade militaire; il le nomma membre d'une commission chargée de déterminer le classement des places fortes, et grand'croix de Saint-Louis. Après le 20 mars 1815, Marescot consentit à être employé comme inspecteur dans l'Argonne et dans les Vosges, et fut mis à la retraite sous la seconde restauration. Néanmoins, compris dans la promotion à la pairie du 5 mars 1819, il reçut plus tard le titre de marquis. On a de lui plusieurs ouvrages estimés: *Relation des principaux siéges faits ou soutenus en Europe par les armées françaises depuis 1792*, Paris, 1806, in-8; *Mémoire sur l'emploi des bouches à feu pour lancer les grenades en grande quantité* (dans la Collection de l'institut de 1799); *Mémoires sur la fortification souterraine* (dans le tome 4 du *Journal de l'Ecole polytechnique*); plusieurs autres *Mémoires* manuscrits répandus dans le corps du génie ou déposés dans les archives de cette arme.

MARESTIER (JEAN-BAPTISTE), ingénieur, membre du conseil des travaux de la marine, mort à Brest en 1832, marqua ses premiers pas dans cette carrière par des services réels rendus au port de Brest, et en 1814 au port de Bayonne. C'est là qu'il construisit, sur ses propres plans, des bâtimens de charge dont la marine se trouvait alors dépourvue. Ces travaux se prolongèrent jusqu'en 1818. A cette époque, le gouvernement français ayant voulu reconnaître les progrès de la navigat. à vapeur en Angleterre et aux Etats-Unis, le minist. de la marine confia à Marestier une mission pendant laquelle il recueillit de précieux renseignemens à ce sujet. L'ouvrage qu'il publia, à son retour, *sur les Bateaux à vapeur des Etats-Unis*, lui mérita les plus honorables suffrages. Marestier, chargé de construire le premier bateau à vapeur, s'acquitta de cette tâche avec succès. Cet ingénieur savant et modeste promettait à notre marine d'importans perfectionnemens, lorsque la mort abrégea ses jours.

MARIE-THÉRÈSE-JEANNE-JOSÉPHINE, reine douairière de Sardaigne, née le 31 octobre 1773, morte à Gênes au commencement du mois d'avril 1832, eut pour père Ferdinand de Lorraine, frère de Joseph II, emp. d'Autriche, et pour mère Béatrix d'Est, fille du duc de Modène. Elle fut mariée le 25 avril 1789 à Victor-Emmanuel de Savoie, duc d'Aost, puis roi de Sardaigne. Son époux, roi *de droit* depuis 1802, ne le fut *de fait* qu'en vertu du traité de 1814; car, pendant cet intervalle, la Sardaigne avait fait partie de l'empire français. En 1821 une révolution éclata dans le Piémont, et une constitution faite sur le modèle de celles des cortez d'Espagne et de Naples fut proclamée. Victor-Emmanuel, qui avait peu de goût pour les gouvernemens constitutionnels, abdiqua le 13 mars 1821 en faveur de son frère Charles-Félix, ne se réservant de son pouvoir que le titre de roi. Il n'avait d'ailleurs pas eu d'enfans mâles. Ce prince mourut le 10 janvier 1824. Charles-Félix mourut à son tour sans laisser d'héritiers directs; en sorte que c'est la branche de Savoie-Carignan qui règne maintenant en Sardaigne. La reine Marie-Thérèse s'était retirée à Gênes, où elle vivait dans les pratiques de la plus haute piété.

MARINI, désigné par erreur, page 1877, sous le nom de Gaëtan-Louis; *rétablissez ainsi son article:*

MARINI (GAETAN), célèbre par sa vaste érudition dans les antiquités sacrées et profanes, et par ses connaissances distinguées dans d'autres sciences, naquit le 18 décembre 1742 à St-Arcangelo, patrie de Clément XIV, ville du diocèse de Rimini. Son père, Philippe Marini, et sa mère, Françoise, comtesse Baldini, appartenaient l'un et l'autre à des familles distinguées. Un caractère naturellement gai et ouvert, un esprit vif et pénétrant annoncèrent dès ses premières années un sujet né pour les sciences. Ses rapides progrès confirmèrent ce présage. Il commença ses premières études au collége de Saint-Marin, et les poursuivit au séminaire de Rimini. De retour dans sa patrie, il s'appliqua, sous la direction des plus habiles maîtres, à l'étude de la philosophie, des mathématiques, de l'histoire naturelle, et des langues grecque et hébraïque. Plus tard, à Bologne, il s'occupa d'archéologie, et fit une étude particulière des inscriptions antiques, science dans laquelle il devait être regardé comme un génie. Il s'occupa aussi du droit civil et canonique, et il reçut à Ravenne le grade de licencié en ces deux facultés; mais Rome devait être le

théâtre de sa gloire. Il s'y rendit en 1764, et s'y livra quelq. temps à l'étude des lois. Mais cette occupat. fastidieuse le fit bientôt revenir à ses prem. goûts, et désormais l'étude des inscriptions, des médailles, des diplômes ou chartes, et celle de la littérature grecque et latine absorbèrent entièrement ses pensées. Trois illustres et savans cardinaux, justes appréciateurs du mérite littéraire, furent ses Mécènes, savoir : Alexandre Albani, Jantuzzi et Garampi. Avant de se rendre à Rome, il avait déjà composé diverses *Dissertat.*, et il en composa d'autres dans les premières années de son séjour dans cette capitale. Les savans lurent ces product. avec un vif intérêt, et présageaient les progrès extraordinaires que Marini ferait faire à la science. Ses œuv. imprimées sont en grand nombre. Les principales sont : *Degli archiatri pontifici*, Roma, 1784; *Scrizioni antiche delle ville e palazzi albani*, Roma, 1785; *Atti e monumenti de' fratelli Arvali*, Roma, 1795; *Ruolo de' professori dell' archiginnasio romano*, Roma, 1797; *J. Papiri diplomatici*, Roma, 1805; *Memorie storiche degli archivi della Santa Sede*, Roma, 1825. L'accueil favorable et les applaudiss. des savans furent un digne éloge de ces ouvr. et justifient assez leur réputat. Parmi les admirateurs de Marini, on compte Tiraboschi, Affò, Marius Lusso, Joseph Eckel, Georges Zoëga, Jacq. Adler, Jacq Morelli, Borgia, Visconti, Zaccaria, Lanzi Morcelli, et un grand nombre d'autres littérateurs célèbres de son temps. On porte jusqu'à cent trente le nombre de ses correspondans dont on conserve les lettres. C'est donc avec raison qu'Andrès a pu dire, dans la préface des Lettres d'Antoine Agostini : *Les savans ne cessent, dans leurs discours et leurs écrits, de célébrer les louanges de Marini* (*Marinii laudes abundè doctorum hominum litteris et linguis prædicantur*). Le dernier de ses ouvrages publiés de son vivant, est le recueil de tous les papyrus alors connus. Cet ouvrage excita l'admiration des savans, à tel point que Coppi ne craignit point de dire dans ses Mémoires sur la vie de Marini : *Marini a surpassé en ce genre d'étude tous ceux qui l'avaient précédé.* Visconti rendit le même jugement sur cet ouvrage et sur celui des *Fratelli Arvali*. Il avait coutume de dire que, si l'on voulait devenir habile dans la diplomatique et savant dans les antiquités, il était nécessaire de consulter souvent ces ouvrages, et surtout celui des *Fratelli Arvali*. Quant à ce dernier, lui-même l'avait toujours entre les mains. Si l'on veut avoir connaissance des œuvres inédites de Marini et de leur mérite, on peut consulter les Mémoires anecdotiques sur sa vie, par le prélat Marino Marini, son neveu. On y cite entre autres le recueil des inscriptions *doliaires*, ou sur terre-cuite, autrement briques écrites, et celui qui a pour titre : *Inscriptiones christianæ latinæ et græcæ ævi milliarii.* Ce dernier renferme neuf à dix mille inscriptions chrétiennes. Andrès, qui l'avait vu, s'exprime ainsi dans la préface de l'Agostini, dont nous avons parlé : *Faxit Deus ut ingens illa christianarum inscriptionum copia, quam Marinius summo studio, laboriosa pervestigatione, assiduoque tot annorum speculatu deprehendit, subtili ingenio, oculata calliditate, accurataque fidelitate descripsit, atque in suas classes pene dispositas in quatuor amplissimæ molis volumina collectas asservat, possit aliquando publico commodo in lucem prodire! erit quo litteraria æque ac christiana respublica emolumenta capiat, possitque tam eximio illustratore gloriari.* Plusieurs savans lui dédièrent quelques-uns de leurs ouvrages, et il reçut de grands témoignages d'estime de l'empereur Joseph II, de Ferdinand IV, roi de Naples, de l'archiduc Ferdinand, gouverneur de Milan, de Charles, duc de Wirtemberg. Pie VII eut pour lui des attentions toutes particulières, et les cardinaux l'honoraient de leur estime et de leurs visites. Encore aujourd'hui, le savant cardinal Lambruschini, qui l'avait connu, ne cesse de faire les plus grands éloges de son mérite littéraire comme de ses vertus chrétiennes, et ne peut sans émotion s'en rappeler le souvenir. Marini fut préfet des archives du Saint-Siége, biblioth. du vatican, camérier d'honneur de Pie VII, résidant à Rome du duc de Wirtemberg, agent de la république de St-Marin. Plusieurs académies voulurent l'avoir pour associé, et il fut en particul. correspondant de l'*académie des inscriptions et belles-lettres de Paris*. Il mourut le 17 mai 1815 à Paris, où il avait dû se rendre cinq ans plus tôt pour suivre les archives du Vatican. Il quitta ce monde, laissant après lui la mém. impérissable de son haut savoir et des nombreuses vertus chrétiennes qui, après l'avoir illustré pendant sa vie, le suivirent jusqu'au tombeau.

MARMONTEL (Louis-Joseph), né à Paris le 20 janvier 1789, fils de J.-F. Marmontel, historiographe de France et secrétaire perpétuel de l'académie franç., mourut le 16 décembre 1830 à New-Yorck. Privé de son patrimoine par la révolution, il traîna une existence misérable en France, et finit par s'embarquer dans une de ces expéditions que la philanthropie envoyait à Guazacoalco. Chassé du Mexique par la mauvaise fortune, il parcourut une partie des villes des Etats-Unis; mais la misère et le dénûment le conduisirent dans un hôpital à New-Yorck, où il succomba à l'âge de 41 ans. On trouva dans son portefeuille quelques *Pièces de vers* qui prouvent qu'il avait aussi cultivé la poésie.

MARRON (Paul-Henri), pasteur, président de l'église réformée de Paris, né à Leyde d'une famille de réfugiés français le 20 avril 1754, fit de savantes études sous la direction des Runkhenius et des Wyttembach, et fut nommé, en 1776, pasteur de l'église wallonne française de Dordrecht. Arrivé, en 1782, à Paris pour remplir les fonctions de chapelain de l'ambassadeur de Hollande, c'est de cette année que datent ses 50 ans de ministère dans la capitale. Cultivant les lettres latines avec succès, il eut l'idée à cette époque de célébrer en vers le triomphe des armes françaises dans l'Amérique du Nord, ce qui lui valut auprès de l'autorité quelque crédit dont il se servit pour être utile à ses coréligionnaires. En 1788, il était pasteur de la nouvelle église de Paris, et, par suite de ses liaisons avec Mirabeau, on lui attribua une très-grande part à la composition de l'ouvrage que celui-ci publia en 1788, sous le titre de : *Aux Bataves, sur le stathoudérat*. Pendant la révolution, Marron, obéissant à la peur, porta à la convention, dès le 15 octobre 1793, quatre coupes, en faisant remarquer que c'étaient les seules pièces d'argenterie de son culte. Cette démarche n'éloigna pas de lui la persécution. Incarcéré deux fois, il publia, peu de temps après la chute de Robespierre, une description piquante de sa captivité, qu'il intitula : *Paul-Henri Marron à la citoyenne Hélène-Marie Williams*, an III. C'est alors que, ne touchant aucun salaire de ses fonctions, il prit part à la rédaction de quelques feuilles publiques, et qu'il travailla au minist. des affaires étrangères. En 1802, lors de la réorganisation des cultes, il eut une grande part à la loi du 18 germinal, et fut nommé président du Consistoire. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, sa vie fut entièrement consacrée à son ministère; il occupa seulement ses loisirs à faire connaître à la France les trésors de la littérature hollandaise, dont il écrivit en quelque sorte l'histoire dans une série d'*Articles* de la *Biographie universelle*. Atteint d'une infirmité douloureuse, il termina lentement, le 31 juillet 1832, sa longue carrière.

MARTAINVILLE (Alphonse), homme de lettres et journaliste, né en 1777, en Espagne, de parens franç., fit ses études à Paris au coll. Louis-le-Grand. Traduit à 17 ans au tribun. révolutionnaire, il dut son salut moins à sa grande jeunesse qu'à l'influence d'Antonnelle, l'un des jurés, qui avait connu

sa famille. L'on consigna dans les journaux la réponse qu'il fit à Coffinhal, président du tribunal : « Comment t'appelles-tu ? lui demande ce juge. « — Alphonse Martainville. — Oh ! de Martain» ville, sans doute ? — Citoyen président, tu es ici » pour me *raccourcir* et non pour me *rallonger*. » Martainville avait coutume de dire qu'il avait fait son entrée dans le monde par le guichet de la Conciergerie. Après le 9 thermidor, il joua un rôle honorable dans la courte réaction qui eut lieu contre le parti jacobin, et fut un des chefs des jeunes gens que ce parti appelait *la Jeunesse dorée de Fréron*. Dans sa pièce intitulée *le Concert de la rue Feydeau*, qui fut jouée avec un succès prodigieux le 1er vent. an III (mars 1795), se trouvait ce couplet qu'on faisait répéter jusqu'à quatre fois :

Lorsque l'on voudra dans la France
Peindre des monstres destructeurs,
Il ne faut plus de l'éloquence
Emprunter les vives couleurs.
On peut analyser le crime :
Car tyran, voleur, assassin,
Par un seul mot cela s'exprime,
Et ce mot-là, c'est..... jacobin.

Après un voyage de plusieurs années en Italie et dans le Levant, Martainville revint à Paris. Il composa, à l'époque du sacre, du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, et dans plusieurs autres circonstances, des chansons très-hardies qui compromirent plus d'une fois sa liberté. En 1814, il arbora l'un des premiers la cocarde blanche, et rédigea, au mois de mars 1815, une *Adresse* énergique aux volontaires royaux, qui fut affichée sur tous les murs de la capitale. Peu de jours avant le départ du roi, Martainville, à la tête d'une compagnie de ces volontaires, se signala par plusieurs actions, et fut un derniers à s'éloigner. Au moment où la chambre des représentans des cent jours venait d'adopter l'*acte additionnel* et de décréter la peine de mort contre ceux qui provoqueraient le retour des Bourbons, il fit distribuer à la chambre même et répandre dans Paris et dans les provinces une *Adresse* signée de lui, et dans laquelle il déclarait aux représentans qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre que d'aller se jeter aux pieds du roi. Il travailla ensuite pour différens théâtres. Tour à tour attaché au *Journal de Paris*, à la *Gazette de France*, à la *Quotidienne*, au *Drapeau Blanc*, il s'y fit connaître par des *Articles* piquans, par une franchise d'opinion et une verve de style qui lui suscitèrent des tracasseries. Ce fut à l'occasion du compte qu'il rendit de la tragédie de *Germanicus*, représentée en 1817, que le fils de l'auteur, M. Arnault, l'ayant maltraité en public, Martainville lui intenta un procès en police correctionnelle, qu'il plaida lui-même et qu'il gagna. Le même jour (25 juin), Martainville et Arnault fils se battirent au pistolet. Martainville est auteur de plusieurs productions, dans lesquelles il a su allier la gaîté au bon goût. Ce sont : *Les Suspects et les Fédéralistes*, vaudev. en 1 acte, in-8, 1795 ; *Grivoisiana*, ou *Rec. facétieux*, 1801, in-8 ; (avec Etienne) *Histoire du théâtre français pendant la révolution*, 1802, 4 vol. in-12. Cet ouvrage est bien écrit ; *Chanson pour la naissance du roi de Rome* (*dans les Hommages poétiques* de Lucet). Il a donné à différens théâtres plusieurs pièces, parmi lesquelles on remarque : (avec Tissot), *Georges-le-Taquin, ou le Brasseur de l'île des Cygnes ; la Queue du Diable ; la Cassette précieuse*, ou *Un, deux, trois, quatre ; l'Intrigue de Carrefour ; M. Crédule ; Pataquès ; le Pied de Mouton ; Taconnet ; Une demi heure de Cabaret*. Il a encore donné, en 1817, un *Chant funèbre* latin, exécuté à Vincennes pour l'anniversaire de la mort du duc d'Enghien. Des infirmités précoces, suite d'une jeunesse très-orageuse, affligèrent ses derniers jours. Le 31 juillet 1830, sa famille l'entraîna hors de Paris, pour le soustraire aux conséquences de la réaction politique qui eussent pu lui être fatales, et il mourut à Sablonville le 27 août suivant. Sa veuve, attachée à la chap du roi et excell. musicienne, mourut du choléra en 1832.

MARTHE (ANNE BIGET, connue sous le nom de Sœur), née à Toraise en Franche-Comté le 26 oct. 1748, morte à Besançon le 20 mars 1824, était avant la révolution tourière dans un couvent de cette ville. Une modique pension, jointe aux ressources qu'elle tirait de la piété des âmes charitab., lui servit à aider les indigens de Besançon, dont les prisons et l'hôpital militaire lui fournirent aussi l'occasion d'exercer son zèle. En 1809, elle fut la providence des Espagnols prisonniers. La guerre amenait au reste dans les murs de Besançon des soldats de tous les pays, et, comme elle le disait elle-même, tous les malheureux étaient ses amis. On a entendu sur les champs de bataille invoquer la sœur Marthe, et c'est le témoignage que lui rendit le duc de Reggio, auquel cette pieuse femme fut présentée. Elle le fut aussi aux princes alliés, à l'époque de l'invasion, et tous lui témoignèrent leur reconnaissance par des présens et des médailles. Le comte d'Artois la vit à son passage à Besançon, et la présenta ensuite à Louis XVIII. La relig. seule sait inspirer un dévouem. semblable à celui dont elle donna pendant toute sa vie le continuel exemple. Son convoi fut simple comme sa vie ; il n'y avait que des pauvres derrière son cercueil. On a gravé son *Portrait*, qui la représente décorée de plusieurs ordres français et étrangers. Voyez *Portraits et histoire des hommes utiles*, 1833.

MARTIAL (N.......), ecclésiastique de la Nouvelle-Orléans, né à Bordeaux en 1770, sortit de France à l'époque de la révolut., acheva ses études théologiques à Rome, et, ordonné prêtre en 1794, entra comme précepteur dans une famille honorable de Torli. De retour en France à l'époque du concordat, il établit à Bordeaux un pensionnat, auquel les exigences universitaires le forcèrent de renoncer. Il passa en Amérique avec M. Dubourg (mort archevêque de Besançon), commença un établissem. du même genre à la Nouvelle-Orléans, et passa au Kentuckey, en mai 1825, avec cinquante élèves, qui furent reçus dans le collége de St-Joseph de Bardstown. M. Flaget, évêque du diocèse, le fit son grand-vicaire, et le chargea, en 1826, de faire un voyage en Europe pour les intérêts de la mission. L'abbé Martial visita en effet la France et l'Italie, recueillant les dons des princes et des fidèles pour l'église du Kentuckey. Il retourna aux États-Unis au printemps de 1828, fit un voyage au Canada, et se fixa à la Nouvelle-Orléans, où il était supérieur des ursulines. Cet excellent prêtre, mort le 30 juillet 1832, était doué d'une piété, d'une activité et d'une sagesse dont il avait donné des preuves en une foule de circonstances.

MARTIGNAC (JEAN-BAPTISTE-SILVÈRE GAYE, vicomte de), ministre de Charles X, né le 20 juin 1770 en Guyenne, mort à Paris le 3 avril 1832, fut d'abord avocat à Bordeaux, où son élocution brillante le fit remarquer. Sa conduite, sous la première restauration et pendant les cent-jours, lui valut, en 1815, la croix de la Légion-d'Honneur. Bientôt il devint procureur-général près la cour de Limoges. En 1821, le gouvernement le chargea de présider le collége de Marmande : c'était le désigner à la députation, et il fut en effet nommé à la chambre, où les grâces de son esprit et son talent pour la tribune lui acquirent de l'influence. Il suivit le duc d'Angoulême dans la campagne d'Espagne, en 1823, avec le titre de commissaire civil pour l'armée ; et on le regarde comme l'auteur de la fameuse ordonnance d'Andujar. A son retour, on le nomma ministre d'état. Réélu à la chambre, en 1824, par le collége de Marmande, il fut le rap-

porteur de l'élection de Benjamin Constant, qu'on admit sur ses conclusions. Comme le talent de Martignac avait été plus d'une fois utile à M. de Villèle, ce ministre le fit nommer, le 4 août 1824, directeur-général de l'enregistrement et des domaines. Lors de la chute de M. de Villèle, en 1828, Martignac fut appelé au ministère de l'intérieur. Son caractère conciliant le porta à faire des concess. à une oppos. qu'il crut peut-être gagner, et dont son éloquence de tribune déconcertait souvent les projets. On se rappelle avec quel art, dans la séance du 14 juin 1828, il traversa la proposition de Labbey de Pompières pour la mise en accusation du précédent ministère. Il eut alors un beau mouvement qui émut toute la chambre, et les cris de *vive le roi!* furent répétés même par la gauche. Cependant, à la vue de cette opposition violente qui se signalait chaque jour par quelque exigence, il s'écria, en pleine chambre : *Eh! messieurs, nous marchons à l'anarchie!* et, le 8 avril 1829, il fit retirer les deux projets de lois sur l'organisation départementale et municipale, qui avaient été amendés de manière à dépouiller la royauté de toute influence. Le 8 août, le minist. Martignac fit place à un minist. qui suivit un syst. differ. La révolut. de 1830 blessa profond. cet homme d'état dans ses affections. Lorsque, reparaissant pour la prem. fois à la tribune, il parla avec respect du prince dont il avait eu la confiance, l'est. dont il jouissait le fit écouter au milieu de tant de pass. qui agitaient les esprits. On admira encore plus sa générosité que son beau talent dans la défense du prince de Polignac; et l'orateur ajouta un nouveau lustre à son dévouement en refusant la magnifique récompense que lui offrait l'ancien ministre : désintéressement d'autant plus remarquable que Martignac n'était pas riche. La dernière fois qu'il parut à la tribune, ce fut dans la séance du 15 novembre 1831, pour combattre la proposition Bricqueville contre la famille de Charles X. Il était déjà atteint d'une maladie de langueur, qui l'enleva à 54 ans. Sa fin fut chrétienne. MM Roy, Hyde de Neuville et de Salvandy prononcèrent son éloge. Martignac laissa un *Essai historique sur la révolution d'Espagne* : c'est le résultat de ses recherches lors de la campagne d'Espagne. Il s'était exercé autrefois dans un genre plus léger, et avait fait représenter plusieurs *Vaudevilles*.

MARTINET DE VISAN (N.), homme de loi au commencement de la révolution, en adopta les principes. Au mois de septembre 1792, le département de la Drôme le nomma député à la convention, où, dans le procès du roi, il vota la détention pendant la guerre et le bannissement à la paix. A la fin de 1794, désigné par le sort pour être un des commissaires chargés d'examiner la conduite de Carrier, il se prononça contre lui. Devenu membre du conseil des cinq-cents, et faisant partie de la commission des inspecteurs, il contribua à la révolution du 18 fructidor an V (4 septembre 1797). Le 2 octobre 1797, il monta à la tribune, et y prononça un *Discours* tendant à faire assimiler les émigrés avignonais aux autres émigrés, et revint sur le même sujet les 23 et 29 du même mois; son projet fut adopté. Sorti du conseil en 1798, il y fut aussitôt réélu pour un an; nommé de nouveau, l'année suivante, il passa, après le 18 brumaire an VIII, au corps-législatif, dont il sortit en 1803. Depuis lors, il n'exerça plus de fonctions publiques, et mourut à Avignon le 21 février 1833.

MASCLET (le chev.), consul de France et doyen des consuls, mort à Nice le 8 octobre 1833, avait été long-temps consul à Edimbourg et en Ecosse. Il a beaucoup écrit sur l'agriculture de ce pays, notamment dans les *Annales d'Agriculture*, 1833.

MASETTI (AUGUSTE), né à Rovère en 1737, fit, à Mantoue, ses études physiques et mathématiques, puis se livra avec zèle à l'architecture et à l'hydraulique. Attaché, en 1777, au collège des ingénieurs civils, il s'éleva peu à peu, par son talent, jusqu'au poste de directeur-général des travaux publics de la Lombardie, dont il fut pourvu en 1820. Les travaux entrepris par ce savant ingénieur ont été considérables, et c'est à lui qu'on doit en grande partie tous ceux qui ont été faits dans la Lombardie depuis 20 ans, pour améliorer le cours ou la navigation de l'Adige, du Pô, du Tauaro, du Mincio, etc.; on lui doit aussi la construction de plusieurs canaux, l'amélioration et la conservation de la plupart des routes du pays. Masetti sollicitait, après 57 années de services publics une retraite honorable, lorsqu'une péripneumonie l'enleva, le 24 septembre 1833, à l'âge de 77 ans, à Milan.

MASSE (CHARLES-ISIDORE), avocat à Nantes, mourut aux Herbiers, sa patrie, le 20 décemb. 1831. Collaborateur du *Lycée armoricain*, de l'*Ami de la Charte*, de la *Revue vendéenne*, son principal titre littéraire est l'ouvrage intitulé : *La Vendée poétique et pittoresque*, 2 vol. in-8, avec vues, Nantes, 1830.

MATAFLORIDA (le marquis de), ancien ministre du roi d'Espagne, président de la régence d'Urgel en 1822, et général de l'armée de la foi, témoigna un grand zèle pour la cause royale, et fut cependant mal accueilli de Ferdinand VII, lorsque ce prince revint à Madrid en 1823. Aussi Mataflorida se retira-t-il avec ses deux fils à Agen, où il mourut le 3 juillet 1832. Bien qu'autorisé à rentrer dans sa patrie, le marq. de Mataflorida avait préféré rester en France.

MATHIEU (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), ecclésiastique, né le 9 février 1764, à Montigny-le-Roi, près Langres, mort à Autreville le 9 juillet 1829, avait été envoyé comme vicaire à Bérus, près Tonnerre, et y resta jusqu'après le 10 août 1792. Obligé de quitter sa paroisse, parce qu'il n'avait pas prêté le serment, il se cacha dans les environs de Chaumont. Poursuivi avec fureur, il n'eut bientôt plus d'autre asile que quelques caves humides, et fut même une fois contraint de se réfugier dans une citerne sans eau. Des infirmités, conséquences de ce dévouement, l'empêchèrent d'accepter aucune fonction à l'époque du concordat; mais il sut se rendre utile en recueillant des matériaux pour l'histoire ecclésiastique et civile de Langres, de Chaumont, de Châtillon-sur-Seine, de Clairvaux, etc. Ses *Manuscrits* ne seront pas perdus pour l'histoire du pays de Langres.

MATHIEU DE LA REDORTE (MAURICE-DAVID-JOSEPH, comte), lieutenant-général et pair de France, né de protestans de Ste-Afrique, entra, à 15 ans, comme cadet dans le régiment suisse de Meuron. En 1783, il suivit ce régiment au cap de Bonne-Espérance; puis passa dans la légion française de Luxembourg, qui était destinée à servir dans les Indes. Mathieu était lieutenant lorsqu'il revint en France, en 1789 : alors il entra dans le régiment royal-dragons, et, devenu capitaine, il fit toutes les campagnes du Rhin de 1792 à 1798. A cette époque, il fut envoyé à l'armée d'Italie avec le grade d'adjudant-général, et dut à sa valeur celui de général de brigade. Blessé devant Capoue, il fut obligé de se retirer momentanément du service. Sur ces entrefaites, le roi de Naples et le pape lui envoyèrent simultanément leur portrait, en reconnaissance de la discipline qu'il avait entretenue parmi ses troupes. Promu, en 1799, au grade de général de division, il obtint le commandement de la 11[e] division militaire. Après avoir présidé, dans le mois de juillet 1803, le collége électoral de l'Aveyron, il fut employé dans le Brisgaw sous les ordres du maréchal Augereau. Pendant cette campagne, Mathieu conclut, avec le général Jellachich, la capitulation en vertu de laquelle l'armée autrichienne fut prisonnière de guerre. Il fit, avec non moins de gloire, en 1806 et 1807, les campagnes de Prusse et de Pologne. En 1808, envoyé en Espagne, il resta dans ce pays jusqu'en 1813. Après s'être illustré

devant Baraguer et Tarragone, au col d'Ordal et à Villa-Franca, il rentra en France. C'était le plus ancien général de division de l'armée française; couvert de blessures, il était d'ailleurs décoré de presque tous les ordres militaires de l'Europe, comte et grand-officier de la Légion-d'Honneur depuis 1804. Nommé chevalier de Saint-Louis sous la restauration, il fut aussi inspecteur-génér. d'infanterie dans les 11ᵉ et 20ᵉ divisions militaires. Pendant les cent-jours, il se retira dans sa terre de la Redorte. En 1817, il fut nommé au commandement de la 19ᵉ division militaire, à Lyon, où il remplaça le général Canuel. Elevé aussi à la dignité de pair, il siégea dans la chambre haute jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 1ᵉʳ mars 1833. Mathieu avait épousé une demoiselle Clary, belle-sœur de Joseph Bonaparte.

MATHIEU (N.), conventionnel, mort le 31 octobre 1833, à Condat, près Libourne, vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple ni sursis. Mathieu écrivait tranquillement, lorsqu'une mort subite l'enleva au milieu de ses travaux.

MATHISSON (Frédéric), conseiller privé de legation du royaume de Wurtemberg, mort le 12 mars 1831, à Woerlitz, où il résidait depuis plusieurs années, était âgé de 71 ans. Ses *Poésies* lui avaient acquis de la célébrité en Allemagne.

MATTEI (Laurent, duc), cardinal, dernier rejeton d'une des plus anciennes et illustres familles de Rome, né le 29 mai 1748 dans cette ville, où il mourut le 24 juillet 1833, fut, pendant 62 ans, chanoine de Saint-Jean-de-Latran, reçut, en 1822, le titre de patriarche d'Antioche, et fut aussi secrétaire de la Visite apostolique. Lorsque Léon XII le nomma à l'archevêché de Ferrare, sa modestie lui suggéra cette excuse qu'à son âge il n'était plus capable de remplir une charge si importante. Grégoire XVI le créa cardinal, le 15 avril 1833 : c'était récompenser en lui un zèle pour les fonctions ecclésiastiques auquel on ne pouvait comparer que la simplicité de ses mœurs.

MATURIN (le révérend Charles-Robert), poëte et romancier, né à Dublin en 1782, se maria de bonne heure par amour, eut plusieurs enfans, et ne tarda pas à se trouver dans une position difficile, que son goût pour la dépense devait lui rendre encore plus pénible. Pour augmenter son chétif revenu de curé de Saint-Pierre à Dublin, il prenait en pension des jeunes gens, qu'il préparait aux examens du collége de la Trinité. Il s'avisa de chercher de nouvelles ressources dans la publication de quelques *Nouvelles* (*Montorio*, *le Jeune Irlandais*, *le Chef Milésien*), qui ne lui donnèrent que bien peu d'argent et de renommée. Il n'en fut pas de même de sa tragédie de *Bertram*, jouée sur le théâtre de Drury-Lane en 1816, avec un immense succès. On peut assez bien apprécier cette œuvre singulière par la *Traduction* libre qu'en ont donnée MM, Taylor et Ch. Nodier, sous le titre de *Bertram*, ou *le Château de Saint-Aldobrand*, Paris, 1821, in-8. Le révérend Maturin, enivré de ce triomphe, donna un libre essor à son goût pour la dépense, qu'il essaya vainement de soutenir ensuite par ses tragédies de *Manuel* et de *Fredolpho*, qui n'eurent aucun succès. Son poëme de *l'Univers* et ses romans *Pour et Contre* ou *les Femmes*, *Melmoth* ou *l'Homme errant*, et *les Albigeois*, réussirent mieux. Tous les romans de Maturin ont été traduits en français. On cite comme assez remarquables 6 *Sermons* de controverse qu'il prêcha pendant le carême de 1824. Il m. la même année à Dublin. Comme romancier et comme poëte dramatique, il a quelque rapport avec Mˢˢ Radcliffe, par sa touche énergique, son coloris sombre et son penchant aveugle pour les horreurs surnaturelles.

MAUCO (N.), lieutenant-génér., né à Bayonne le 8 octobre 1745, m. à Solliers près Toulon le 22 novembre 1827, entra au service à l'âge de 21 ans, en qualité de simple soldat. Parvenu au grade d'adjudant-sous-officier dans le régiment de Vivarais, il quitta, en 1766, le service militaire pour un emploi dans l'administration maritime à Bayonne : il était sous-chef au bureau des fonds quand éclata la révolution. Bientôt il repartit pour l'armée. Après avoir acheté tous ses grades par une action d'éclat ou une blessure, il fut nommé sur le champ de bataille général de brigade, le 17 pluviôse an II, puis général de division, le 25 germinal suivant. Il commandait la 11ᵉ divis. militaire, lorsque Bonaparte, dans lequel il avait d'abord cru voir un second Monck, demanda l'empire : le vote du génér. Mauco fut négatif. On le mit aussitôt à la retraite avec une modique pension.

MAUGER (Jacques), supérieur du grand séminaire de Coutances, chanoine titulaire de la cathédrale et vicaire-général, né en 1787 à Ger, diocèse d'Avranches, mort le 30 juillet à Coutances, entra, en 1809, au séminaire de cette ville, et remplit divers emplois dans cette maison. Il eût voulu embrasser l'état religieux; mais son évêque, qui reconnaissait en lui un homme aussi versé dans la science ecclésiastique que propre à l'administration, le nomma supérieur de son grand séminaire. L'abbé Mauger avait toutes les qualités qui convenaient à ces fonctions; par sa science, il formait des sujets distingués; par sa conduite, il excitait dans ses élèves de vifs sentimens de piété et de vertu. Il avait adopté la devise de saint Ignace; et c'est le jour où l'on célébrait, dans le diocèse de Coutances, la fête de son patron, qu'il fut enlevé à l'Église de France.

MAUREL DE MONS (Étienne-Martin), archevêque d'Avignon, né à Aix le 18 avril 1752, était avant la révolution grand-vicaire de Viviers, et devint, après le concordat de 1802, grand-vicaire de Paris. En 1805, il fut sacré évêque de Mende. En 1821 le roi le nomma à l'archevêché d'Avignon, et il fut promu à la dignité de pair le 5 novembre 1827. Sa santé l'ayant forcé d'aller respirer l'air de Nice, il mourut peu de temps après son retour à Avignon le 4 octobre 1830. Ceux qui liront ses *Mandemens* le placeront parmi les plus zélés défenseurs de la religion au 19ᵉ siècle.

MAUREL (Barthélemi), né en juin 1758 à Lescondomines, diocèse d'Albi, reçut les ordres à Castres, et fut nommé profess. de philos. au collége d'Albi. Devenu en 1788 vicaire de Ste-Martianne d'Albi, il y établit des conférences sur la religion qui furent très-suivies. Après la loi de déportation, il se rendit à Nice, et de là à Rome et à Ancône. C'est pendant les trois ans qu'il passa en Italie que furent composés les *Discours* auxquels il dut sa réputation. Le désir de revoir sa patrie le ramena en France au commencement de 1796; cinq ans après, il se rendit à Albi, où il prêcha deux stations. M. d'Aviau, archevêque de Bordeaux, l'y fixa, en lui donnant un canonicat de sa métropole. Ses stations y étaient fort goûtées. De concert avec le prélat, l'abbé Maurel forma à Bordeaux un établissem. de missionnaires. En 1822, il se consacra aux retraites ecclésiastiques, dont l'usage reprenait en plusieurs diocèses; mais une première attaque d'apoplexie, qu'il essuya en 1825, le força de renoncer à cette carrière. Il mourut le 18 mai 1829. La *Retraite ecclésiastique* de Maurel est dédiée aux évêques de France; l'éditeur, qui ne s'est pas nommé, a fait précéder les *Discours* d'une *Introduction* sur les retraites. Les deux volumes des *Œuvres* de Maurel ont paru en 1833.

MAUREY-D'ORVILLE (N.), auteur d'une *Histoire de Sées*, publiée en 1827, et d'une *Histoire inédite de l'abbaye de la Trappe*, m. en 1832.

MAURICE (Frédéric-Guillaume), maire de Genève, secrétaire de la société des arts de la même ville, et l'un des rédacteurs de la *Biblioth. britannique*, fondée sous ce nom et continuée sous celui de *Bibliothèq. univ.*, naquit en 1750 d'une famille protestante, originaire de France. Préparé aux emplois publics dès sa jeunesse par l'étude de la jurispr., il fut membre du grand-conseil, admi-

nistra l'hôpital général de Genève, eut la direction supérieure des travaux publics, fut long-temps l'un des chefs de l'artillerie, et occupa plus. années, notamment lors de l'invasion de son pays par les armées franç., l'un des deux commandem supér. du corps entier des milices nationales. Il se retira à cette époque de troubles dans un domaine héréditaire, où il cultiva avec amour les diverses branches de l'industrie agricole. Ce fut en 1796, pendant cette triste période, qu'il commença avec ses deux amis, Ch. et M.-A. Pictet, la publication de la *Biblioth. britannique*. Devenu maire de Genève sous Bonaparte, il sut ne pas lui déplaire, sans cesser d'être le protect. et l'ami d'une popul. qui obéissait au vainq. en gémissant : par cette conduite habile, il put faire et il fit beaucoup de bien à ses administrés. En 1814, il quitta la mairie pour entrer au conseil représentatif et souverain. Il était rentré tout-à-fait dans la vie privée depuis plusieurs années, lorsqu'il mourut en 1826. Nous citerons de lui un excellent *Traité des engrais, tiré de différens rapports faits au département d'agriculture d'Angleterre, avec des notes, suivi de la trad. du Mém.* (de Kirwan) *sur les engrais, et de l'Explication des principaux termes chimiques employés dans cet ouvr.*, Genève, 1800, in-8; 2e édit., Genève et Paris, J.-J. Paschoud, 1825, in-8.

MAXIMILIEN-JOSEPH, roi de Bavière. *Lisez, ligne 7 :* Il eut du premier lit : 2 fils, Louis (né en 1786 à Strasbourg), aujourd'hui régnant, le prince Charles; et 2 filles, dont l'aînée, la princesse Auguste, épousa le vice-roi d'Italie Eugène Beauharnais, etc.; du second lit, Maximilien-Joseph eut 5 princesses, dont les deux aînées, jumelles, ont épousé l'une le prince royal de Prusse, l'autre le prince royal de Saxe, etc.

MAXWELL (sir MURRAY), capitaine dans la marine britannique, mort le 16 juin 1830, commença sa carrière militaire sous l'amiral Hood, et fut, en 1796, élevé au grade de lieutenant de vaisseau. Il se distingua à la bataille de Sainte-Lucie, de Tabago, de Demerara et d'Essequibo. Nommé capitaine en 1803, il fit à la marine française une guerre très-active sur les côtes d'Italie. En 1815, il commandait *l'Alceste*, qui transporta, l'année suivante, lord Amherst à la Chine. Pendant tout le temps de cette célèbre ambassade, le capit. mit à profit son séjour dans cette partie du globe pour y faire plusieurs relevés hydrographiques fort importans. Au retour de lord Amherst, en 1817, le 18 février, *l'Alceste* toucha sur un écueil dans les parages de Java. On a publié une relation intéressante de ce naufrage. Depuis 1822, il commandait une station dans l'Amérique du sud, et venait d'être nommé lieutenant-gouverneur de l'île du prince Edouard, lorsqu'une courte maladie mit fin à son existence.

MAZIO (RAPHAEL), cardinal, né à Rome le 24 octobre 1765, m. dans cette ville le 4 fév. 1832, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique Pie VII l'attacha à la légation du cardinal Caprara, envoyé en France au commencement de ce siècle. Le cardinal Consalvi voulut à son tour l'avoir auprès de lui dans ses voyages et dans ses négociations auprès des grandes puissances. Lorsque Pie VII fut de retour à Rome, il nomma Mazio secrétaire des Lettres latines, et l'envoya ensuite au congrès de Laybach avec le cardinal Spina. Le même pontife le fit secrétaire de la congrégation consistoriale, et lui donna en 1830 le chapeau de cardinal avec le titre presbytéral de Sainte-Marie *in Transtevere*.

MAZURE (F.-A.-J.), inspecteur-gén. de l'univ., né à Paris en 1776, passa ses premières années en Provence, où son père occupait un emploi de finances. Attaché dès 1796 à l'Ecole centrale de Niort, il s'y fit remarquer par d'heureux essais de poésie, et entra en liaison avec Fontanes, qui, devenu gr.-maître de l'univ., le nomma inspecteur de l'acad. d'Angers. Trois ans après, il en fut fait recteur. Mazure, qui s'était honoré dans ce nouveau poste par son zèle et sa noble indépendance, fut nommé en 1817 inspecteur-gén. des études. Il fit partie en 1820 de la commission de censure des journaux, et dès la même année il s'attacha à la rédact. de la feuille intit. *le Publiciste*, qui paraissait sous l'influence du ministre de Serres (*voy.* ce nom). Mazure ne cessa dès-lors d'allier à ses occupat. universitaires les travaux du cabinet. Il m. à Paris le 8 nov. 1828. Outre un écrit publié en 1822 sous ce titre : *de la Représentation nationale*, et qui renferme le corps de ses doctrines polit., on a de lui : *Vie de Voltaire*, Paris, Eymery, 1821, in-8; *Leçons choisies à l'usage des écoles primaires de France*, ibid., 1822, in-8, 2e édit.; *Hist. de la révolut. de 1688 en Angleterre*, ibid., Charles Gosselin, 1825, 3 vol in-8. *Voy.*, pour plus de détails sur Mazure, une *Notice* qui lui a été consacrée dans le recueil périodique *le Lycée*, no du 20 mars 1829 (I. IV, no 10).

MÉAN (FRANÇ.-ANT.-MARIE-CONSTANTIN, prince de), archevêque de Malines et primat des Pays-Bas, né à Liége le 6 juillet 1756, d'une illustre famille du pays, devint, en 1786, évêque suffragant de ce diocèse sous le titre d'évêque d'Hippose, puis en 1792, évêque de Liége. En 1801, il donna sa démission de ce siége, et fut promu, en 1817, à celui de Malines. Il parut d'abord entrer dans les vues du gouvernement ; mais, quand il vit s'établir un système permanent d'oppression, il s'unit à tout le clergé pour réclamer auprès du roi Guillaume. Il était dans une disgrâce complète à l'époque de la révolution de 1830, et mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante le 15 janvier 1831. Simple et sans ostentation, ses immenses revenus étaient consacrés à soulager l'infortune.

MECKEL (JEAN-FRÉDÉRIC), né à Halle en 1781 d'une famille déjà célèbre dans les fastes de la médecine, s'annonça de bonne heure comme un digne rejeton de ses savans aïeux, par sa thèse inaugurale intitulée : *De conditionibus cordis abnormibus*. Séduit par l'attrait de l'anatomie des animaux, il voyagea en Allemagne, en Italie et en France pour l'étudier avec plus de succès ; et, de retour dans sa patrie, il publia, de 1809 à 1810, la *Traduction* des *Leçons d'anatomie comparée* de Cuvier, qu'il enrichit de notes et d'observations nouvelles et curieuses. Bientôt après parut son *Essai sur l'anatomie comparée*, 1809 à 1813, dans lequel il préluda dignement à son grand ouvrage, intitulé : *Système d'anatomie comparée*, dont le 1er vol., publié à Halle en 1821, produisit une vive sensation dans le monde savant. Cet ouvrage mit le sceau à la réputation de ce célèbre anatomiste. On lui doit cependant quelques autres traités sur l'*Anatomie humaine et pathologique*, qui attestent aussi ses profondes connaissances. Il était à peine âgé de 53 ans lorsque la mort le frappa à Halle le 31 octobre 1833. Il laissa un musée anatomique magnifiq., fondé par son aïeul, augmenté par son père, et considérablement étendu et complété par lui-même.

MELANDRI CONTESSI (GIROLAMO), né en 1784 à Bagnacavallo dans les Etats pontificaux, étudia les sciences chimiques et pharmaceutiques d'abord à Ravenne, puis, en 1802, à Bologne, et vint compléter ses études médicales à Pavie jusqu'en 1806, où il fut reçu docteur. Lié d'amitié avec Moretti, ils publièrent de concert plus. *Mémoires* intéressans de chimie, qui, en 1807, firent confier à Mélandri Contessi la chaire de chimie à l'université de Padoue. Il l'occupa avec éclat jusqu'au 22 févr. 1833, époq. à laquelle il succomba. Ses *Mémoires* nombreux sur divers sujets des sciences chimiques et sur leurs applications sont contenus dans le *Journal de chimie et de physique de Pavie*, dans les *Mémoires de l'académie de Padoue*, dans les *Annales des sc. du royaume Lombardo-Vénitien*. Il a déposé aussi, dans son *Traité de chimie*, publié en 1826, le fruit de ses observations sur divers points intéressans de la science.

MELANIE (Marie-Catherine JANSEN, plus connue sous le nom de Sœur), née à Strasbourg en 1751, morte dans cette ville le 23 avril 1829, entra dans la congrégation de Notre-Dame à l'âge de 16 ans. La révolution vint l'enlever à ses utiles travaux. Elle suivit sa supérieure, la sœur Zugmentel, qui se retira au château d'Osthoff, dans sa famille. La sœur Mélanie revint à Strasbourg en 1800, se réunit à quelques-unes de ses anciennes compagnes, et toutes ensemble recommencèrent à s'occuper de l'instruct. des jeunes filles du peuple. Devenue supér. de ce petit établiss., la sœur Mélanie ne voulut point le détourner de son but primitif, en fondant un pensionn. Son école continua d'être celle des pauvres, et les protestans eux-mêmes rendirent hommage aux vertus et au désintéressement des sœurs de la congrégation de Notre Dame.

MELLING (N.), dessinateur et archit. de la sultane Hadigé et du sultan Sélim III, puis peintre du cabinet du roi de France, mort dans les premiers jours de juillet 1831, à l'âge de 68 ans, était né dans le duché de Bade. Il manifesta de bonne heure des dispositions pour la peinture du paysage. Après avoir voyagé dans différentes parties de l'Europe, il se fixa à Constantinople, où il trouva pendant un long séjour des occupations honorables. Ce fut là qu'il conçut et exécuta le projet de représenter, en une suite de 48 *Tableaux*, les sites les plus pittoresques du Bosphore. Cette *Collection*, d'une très-grande dimension et unique en son genre, lui mérita l'admiration des connaisseurs. Après avoir terminé son magnifique ouvrage, qui occupa les trois quarts de sa vie, et dont une partie a été publiée sous le titre de *Voyage pittoresque de Constantinople*, Melling s'occupait d'une série de *Vues des Pyrénées* quand une maladie mortelle vint mettre un terme à son existence.

MELLO-BREYNER (N. de), ancien ministre de Portugal à Paris, m. à Lisbonne le 31 déc. 1830, âgé de 85 ans, occupa dans son pays les places les plus importantes, et fut même appelé à représenter le Portugal à la cour de France. Ses talens, non moins que l'ardeur avec laquelle il avait embrassé les idées nouvelles, le rendaient cher aux libéraux portugais. Don Miguel, pour neutraliser son influence, le fit renfermer dans la tour de St-Julien. Ce vieillard, infirme et aveugle, privé tout-à-coup des soins de l'art et de ceux que lui prodiguait la piété filiale, ne tarda pas à succomber, dans la captivité, aux conséquences de la mesure politique qui était venue l'atteindre.

MÉLY-JANIN (Jean-Marie JANIN, dit), littérateur, né en 1776, mort le 14 décembre 1827, travailla successivement au *Journal de l'empire*, à la partie littéraire des *Petites-Affiches*, et enfin au feuilleton de la *Quotidienne*, qu'il rédigea depuis 1814 avec le plus grand succès. Il a fait représenter à l'Odéon une tragédie intit. *Oreste*, dont les repr. furent interr. par esprit de parti.

MENJAUD (N.), peintre d'histoire, d'un talent distingué, mourut à Paris le 27 février 1832, dans un âge peu avancé. *Le Tasse couronné* et *la Communion de la reine* sont au nombre de ses meilleures compositions. Cet artiste avait fourni au salon de 1832 la *Mort du duc de Berry*, *Raphaël*, *le Tintoret* et *l'Arétin*, etc.; et au salon de 1827 : *François Ier tenant un sanglier*; les *Adieux de Girodet à son atelier*.

MEON (Dominique-Martin), antiquaire, né le 1er sept. 1748 à Saint-Nicolas (Meurthe), mort à Paris le 31 mai 1829, l'un des conservateurs de la Biblioth. du roi, remplit à l'époque de la révolution un emploi dans les fourrages. Il en fut destitué lors du retour de Bonaparte d'Egypte, et c'est alors qu'il fit vendre une magnifique biblioth. qu'il avait mis 25 années à former. Elle se composait d'ouvrages rares et singuliers, rassemblés à grands frais de patience et de savoir : aussi les plus savans bibliographes font-ils beaucoup de cas du *Catalogue* de cette biblioth., imp. à Paris, Bluet jeune, 1803, gr. in-8, et qui ne contient pas moins de 4,300 articles. Méon continua de se partager entre les recherches bibliogr. et les occupations littér. Il fut créé chevalier de la Légion-d'Honneur le 29 octobre 1826. On lui doit : *Blasons, Poésies anc. des 15e et 16e S.*, etc., 1807, in-8; *Fabliaux et Contes des poètes franç. des 11e-15e S.*, par Barbazan, 1808, 4 vol. in-8; *Roman de la Rose*, 1815, 4 vol. in-8 (la préparation de cette édition lui coûta, dit-on, 15 années de travail); *Nouv. Rec. de fabliaux et contes inédits*, etc., Paris, Crapelet, 1823, 2 vol. in-8; *le Roman du Renart* (collationné sur 10 Mss.), ib., 1825, 4 vol. in-8, à la fin de chacun desquels l'éditeur a placé un *Glossaire* des mots hors d'usage. Méon a eu part aussi à la publication de la dern. édition (1828) du *Roman du Rou* (v. Wace), et c'est lui qui a préparé l'édition des *Lettres d'Henri VIII à Anne de Boleyn*, récemment impr. par Crapelet. Il a laissé aussi des matériaux pour d'autres publications curieuses, telles que *le Roman des Sept Juges*, *les Vers de la Mort*, etc.

MERCIER (Philippe), né à la Martinique, mort en novembre 1831, âgé de 50 ans, remplit diverses fonctions civiles et militaires en France et en Westphalie; il fut ensuite consul à New-Yorck, puis, par suite d'entreprises commerciales, parcourut l'Amérique espagnole. Un accident qui lui arriva à Panama dérangea sa santé, et l'obligea de se retirer à Genève, où il se livra avec un zèle soutenu à l'étude de la botanique. Il contribua beaucoup à faire faire des voyages aux Antilles et au Mexique, et il profita de ses anciennes relations pour y établir des correspondances botaniques. Il avait réuni un *Herbier* considérable et précieux, et publié quelques travaux estimables.

MÉRINVILLE (René DESMONSTIERS de), ancien évêque de Dijon et de Chambéri, né dans le diocèse de Limoges en 1742, devint successivement chanoine de Chartres, grand-archidiacre et vicaire général. Après avoir assisté à l'assemblée du clergé de 1775, il fut pourvu en 1778 de l'abbaye de Samer, dans le diocèse de Boulogne; puis, après la mort de M de Vogué, évêque de Dijon, il fut nommé par le roi à ce siége et sacré le 13 mai 1787. Elu député aux Etats-Généraux, il y vota toujours avec la majorité du clergé; signa la plupart des déclarations et réclamations du côté droit, ainsi que l'*Exposition* des principes des évêques de l'assemblée. Quittant la France, il se rendit à Bruxelles, et se fixa ensuite en Allemagne. Rentré l'un des premiers en France, il donna sa démission en 1801. Il fut nommé l'année suivante évêque de Chambéri, et chargé en même temps d'administrer le diocèse de Lyon jusqu'à l'arrivée du nouvel archevêque. Mérinville y eut beaucoup d'ennuis avec les jansénistes et les constitutionnels; mais il n'éprouva pas les mêmes difficultés dans son diocèse. Ce prélat obtint en 1806 le titre de chanoine-évêque de Saint-Denis, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Versailles dans le mois de novembre 1829.

MERLIN (Antoine-Christophe), dit de Thionville, du nom de la ville où il était né, mort à Paris, le 14 septembre 1833, était huissier au commencement de la révolution. Son zèle pour cette cause le fit devenir officier municipal, député de la Moselle à la première législature, puis à la Convention. Son caractère fougueux parut bientôt à l'assemblée. De concert avec Chabot et Bazire, il dénonçait sans cesse la cour et les ministres. Il était un des membres les plus ardens du club des jacobins. Il proposa la mise en accusation des princes frères de Louis XVI, et vota pour faire séquestrer les biens des émigrés. Le 28 mars 1792, il fit décréter d'accusation M. de Castellane, évêque de Mende, qui fut depuis massacré à Versailles. Le 23 avril il fit la motion d'exporter en Amérique tous les prêtres insermentés. Depuis, il sollicita de nouvelles mesures

contre eux. Le 9 mai, il prêcha l'insurrection avec tant de violence, que l'assemblée lui ôta la parole par décret. Le 10 août, il se fit remarquer à la tête des ennemis de la cour. Depuis, il proposait sans relâche des accusations et des arrestations. Le 24 août, il demanda que la maison de Lafayette fût rasée. Le surlendem., il offrit d'aller servir dans le corps des tyrannicides. Il poursuivit Louis XVI de ses *Discours*, se reprochant de ne l'avoir pas poignardé le 10 août, et s'opposa à ce que l'on accordât des conseils à ce prince. Absent lors du procès, il écrivit de Mayence, le 6 janvier, qu'il votait la mort du tyran. Il montra beaucoup de bravoure, mais aussi beaucoup d'exaltation, à Mayence et dans la Vendée. Le 8 janvier 1794, il demanda que toutes les places prises aux ennemis fussent démantelées, et qu'on transportât en France les richesses, les bestiaux et les denrées des pays conquis. « Les peuples s'en plaindront, dit-il ; eh bien! qu'ils abattent leurs rois! » Cependant, sous Robespierre, cet homme si violent commença à avoir peur lui-même ; il se sépara des jacobins après la chute du tyran, et se déclara leur ennemi. Peu après son crédit diminua ; il eut peu d'influence aux Cinq-Cents. Il disait alors qu'il connaissait trop les révolutions pour en courir encore les terribles chances. Sa carrière législative se termina à sa sortie du conseil des Cinq-Cents, en 1798. Il remplit, pendant quelque temps, les fonctions de commissaire-ordonnateur à l'armée d'Italie, et fut nommé ensuite administrateur-général des postes. S'étant prononcé ouvertement contre le consulat à vie, il donna bientôt sa démission, et se retira, non-seulement des affaires, mais même du voisinage de Paris. Il avait acheté le Calvaire du Mont-Valérien, qu'il revendit alors. En 1816, craignant qu'on ne lui appliquât la loi sur les régicides, il adressa le 17 janvier aux ministres un *Mémoire* où il disait que depuis dix-huit ans il vivait retiré à la campagne, étranger au gouvernement et à tous les partis, qu'il avait été en 1814 un des premiers à adhérer au gouvernement provisoire, qu'il n'avait reçu ni emploi ni décoration de Bonaparte, et qu'il n'avait pas voté l'article additionnel. Il rappelait que lors du procès de Louis XVI il était absent, et que son vote n'avait pas compté. « J'avais 27 ans alors, disait-il ; j'en ai plus de 50 aujourd'hui, et mes opinions sont bien changées ; je m'en rapporte à la clémence de S. M. et à sa justice. » En conséquence, Merlin de Thionville ne fut pas porté sur la liste d'exil. En 1822, il voulut prouver de nouveau que ses opinions s'étaient modifiées en réclamant publiquement contre un passage des *Mémoires de Madame de Campan*, où il était désigné comme ayant insulté personnellement Marie-Antoinette dans les journées qui suivirent le 10 août. Quoi qu'il en fût, il put habiter paisiblem. son domaine de Commencho, près Chauny. A cette époque, il vint habiter Paris.

MERTENS (Henri), membre-adjoint de l'Académie de Saint-Pétersbourg, mort dans cette ville le 30 septembre 1831, fit partie de l'expédition russe dans son dernier voyage de circumnavigation, et les savans se souviennent avec plaisir de ses *Rapports* intéressans, particulièrement sur la partie botanique de ce voyage, insérés dans les journaux scientifiques. Chargé d'une immense quantité d'objets, résultat de ses longues explorations, il se vouait entièrement, sous les auspices de l'académie, à leur publication. Un nouveau voyage maritime de 4 mois interrompit ses travaux. De retour, il se proposait de les continuer, lorsqu'une fièvre nerveuse l'enleva à la science. Sa perte est irréparable ; car personne ne pourra, aussi bien que lui, faire connaître les découvertes importantes dues à son zèle infatigable.

MEULAN (Théodore, comte), maréchal de camp, chevalier de St-Louis, commandeur de la Légion-d'Honneur, né à Paris en 1777, mort à Mende le 20 novembre 1832, était un ancien soldat de l'Empire. Ses blessures l'ayant condamné à l'inactivité, il avait été chargé en 1803 de la surveillance spéciale des prisonniers anglais à Verdun. Il se conduisit avec tant de délicatesse et d'honneur dans cette mission, que le gouvernement britannique, lors de la paix de 1814, lui offrit une épée d'honneur. Le commandement de l'École militaire de La Flèche lui fut confié au retour du roi. Pendant les cent-jours, on l'arrêta à Rouen, lorsqu'il tentait de se retirer en Angleterre. A la fin de 1815 il devint chef de la division du personnel au ministère de la guerre. Colonel d'état-major depuis 1814, il fut nommé en 1817 maréchal de camp et président du conseil de révision de la 1re division milit. Après la révolution de 1830, il sollicita et obtint le commandement du départem. de la Lozère. Le comte de Meulan était le beau-frère de M. Guizot.

MEUNIER (Hugues, baron), lieutenant-général, auteur d'ouvrages fort estimés sur l'art militaire, né à Mont-Louis le 23 novembre 1758, mort à Poitiers en 1832, entra au service à l'âge de 10 ans. Chacun des grades qu'il obtint fut la juste récompense de ses services. C'est sur le champ de bataille qu'il fut nommé col. et maréc. de camp. Mis à la retraite en février 1815, il accepta, après le 20 mars, le commandement de l'École militaire de La Flèche, et cessa d'être employé au second retour du roi. On a de Meunier : *Dissertation sur l'ordonnance de l'infanterie*, 1815, in-4. Il passe encore pour être l'auteur d'un autre ouvrage intitulé : *Évolutions par brigades*, ou *Instructions servant de développement aux manœuvres de lignes, indiquées dans les règlemens*, 1814, in-8.

MEYER. *Voyez* Maier et Mayer.

MEYER (Jean-Henri), directeur de l'Institut libre des beaux-arts de Weimar, né à Stüfa sur le lac de Zurich, le 16 mars 1759, mort à Iena le 14 octobre 1832, est connu dans le monde savant par la publication des *Œuvres de Winkelmann* et par l'*Histoire des arts du dessin chez les Grecs*. C'était un des amis les plus sincères du célèbre Gœthe, mort peu de mois avant lui.

MEYNAERT (N.), membre de l'institut, ancien membre de la haute cour à Bruxelles, présida en cette qualité la cour d'assises qui condamna M. de Potter et ses compagnons. Ce magistrat mourut à La Haye, en mai 1833. L'insurrection de la Belgique l'avait déjà soustraite au sceptre du roi de Hollande.

MEYNARD (François, chevalier), avocat à Périgueux au commencement de la révolution, m. en 1828, à Vaurain près Riberac, fut envoyé à la Convention par le département de la Dordogne au mois de septembre 1792. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le sursis. En 1795 il fut, en qualité de commissaire, à l'armée de Sambre-et-Meuse. Membre du conseil des Cinq-Cents, il obtint que les ecclésiastiques condamnés à la réclusion par le précédent gouvernement rentreraient dans l'administration de leurs biens. Sorti du conseil en 1798, il fut nommé par le Directoire agent politique à Francfort. En 1811, on l'appela à la présidence du tribunal civil de Périgueux. Elu en 1815 membre de la chambre des représentans des cent-jours, il n'y siégea point ; mais il se rendit à la chambre des députés, où le département de la Dordogne l'envoya, et où il resta jusqu'en 1817. Nommé à cette époque juge au tribunal de première instance du département de la Seine, il vint siéger de nouveau à la chambre des députés en 1820, où il votait avec le côté droit. Le chevalier Meynard entra en 1825 à la cour royale de de Paris en qualité de conseiller.

MEYNIER (Charles), peintre d'histoire, né à Paris en 1759, mort dans la même ville le 6 septembre 1832, se destina d'abord à l'art de la gravure, qu'il étudia sous Pierre-Philippe Choffart ; mais, déterminé par sa passion pour la peinture,

il entra en 1785 à l'académie, et eut pour maître le célèbre Vincent. Meynier remporta en 1789 le grand prix de peinture, et se rendit aussitôt à Rome en qualité de pensionnaire du roi. En 1793 il revint à Paris. Elu en 1815 membre de l'académie des beaux-arts, il fut nommé professeur aux écoles royales en 1818, et membre de la Légion-d'Honneur en 1822. Meynier avait un beau talent de composition : ses tableaux ont un grand caractère de dessin et d'expression ; on estime surtout ses allégories. Il passait aussi pour l'un des artistes les plus habiles à peindre les plafonds. Ses productions les plus remarquables sont : la *Naissance de Louis XVI ; Apollon*, *Uranie*, *Clio*, *Polymnie*, *Erato* et *Calliope ;* les *Adieux de Télémaque et d'Eucharis*, tableau de moyenne grandeur, que la gravure a reproduit en petit ; *Le 76e de ligne retrouvant ses drapeaux dans l'arsenal d'Inspruck ;* l'*Entrée des Français dans Berlin ; Les Français blessés dans l'île de Lobau, reconnaissant leur général qu'ils avaient perdu ;* la *Bataille d'Austerlitz ;* la *Dédicace de l'église St-Denis en présence de Charlemagne*, dans la sacristie de cette église ; *La Sagesse préservant l'Adolescence des traits de l'Amour.* Meynier a peint aussi trois grands *Plafonds* au musée royal : l'un, à l'entrée des salles de sculpture, représente *Rome donnant à la terre le code de Justinien ;* l'autre, sur la seconde partie du grand escalier, a pour sujet *la France protégeant les beaux-arts sous les auspices de la paix ;* le troisième est dans la salle carrée qui précède le grand salon, et représente *le Génie préservant de la faux du Temps les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres.* Le musée du Luxembourg possède en outre plusieurs ouvrages de ce peintre, notamment les *Cendres de Phocion*, et le berger *Phorbas*, *présentant OEdipe à Péribée*, *reine de Corinthe.*

MEYRANX (P. Stanislas), né dans le département des Landes, mort à Paris le 30 juin 1832, fit ses études de médecine à Montpellier, et vint à Paris suivre avec plus de liberté son goût ardent pour les sciences naturelles. Sa carrière fut lente à s'ouvrir : il fit quelques leçons à la Société des bonnes études; puis il fut nommé professeur d'histoire naturelle au collége Bourbon. M. de Montbel, alors ministre, lui donna une petite place à la bibliothèque de l'arsenal. Meyranx fit aussi quelques leçons au collége de Juilly, et en dernier lieu, il avait été nommé professeur au collége Charlemagne. Doué d'un tact admirable pour l'enseignement des sciences, toute son âme s'épanchait quand il parlait des merveilles de la création ; il montrait Dieu partout, mais sans affectation : aussi les enfans aimaient-ils à l'entendre. Dans ses dern. jours, désolés par d'horribles souffrances, l'amitié et la religion lui apportèrent leurs consolations. Des *Discours* furent prononcés sur sa tombe : dans l'un, M. Geoffroy-St-Hilaire accorda à sa mémoire les honneurs qui lui avaient manqué pendant sa vie. Meyranx n'a point été connu de son siècle ; mais Cuvier avait apprécié son génie. Entre autres productions, il avait publié, avec M. Laurencet, un ouvrage d'*Anatomie comparée*, en partie traduit de Meckel, et avait fourni à l'Encyclopédie portative le *Résumé d'anatomie*, 1 vol. 1827, et le *Résumé de Mammologie*, 2 vol. 1828. Meyranx a encore édité l'un des volumes de la *Bibliothèque choisie*, dont M. Laurentie avait commencé la publication avant 1830.

MICHALLON (Achille-Etna), peintre paysagiste, né à Paris le 22 octobre 1796, mort le 24 septembre 1832, reçut des leçons de David et de MM. Valenciennne et Bertin. A l'âge de 12 ans, il attira sur lui l'attention du prince russe Youssoufoff, et en reçut une pension qui lui fut payée jusqu'au désastre de Moscou. Michallon remporta, en 1811, la médaille à l'académie, en 1812 le second prix, et en 1817 le grand prix de peinture en paysage historique. Pensionnaire du roi à l'académie de Rome, c'est de cette ville qu'il envoya plusieurs tableaux, parmi lesquels on remarqua une *Vue du lac de Nemi*, *Roland à Roncevaux*, et le *Combat des Lapithes et des Centaures.* Il était placé au rang des maîtres lorsqu'il revint en France pour l'exposition de 1832, où il présenta les *Ruines du cirque*, une *Vue des environs de Naples* et une *Cascade suisse.* Il exécuta aussi plusieurs *Vues du parc de Neuilly* pour le duc d'Orléans. Le *Catalogue des tabl.*, *études*, *peintures et dessins* de E.-E. Michallon renferme 463 numéros. Lami-Denauzan a publié en 1827 : *Vues d'Italie et de Sicile, dessinées d'après nature par Michallon, et lithographiées par Villeneuve et Deroy*, 1 vol. in-fol., précédé d'une *Notice biographique.*

MICHEL-KORIBUTH, roi de Pologne. *V.* Wisniowiecki.

MICHEL (Gustina-Renier), Vénitienne, l'une des dames les plus savantes de l'Italie, était petite-fille d'un doge et fille d'un homme qui a guidé les premiers pas de V. Monti dans la carrière littéraire. Elève de Cesarotti, habile traductrice de Shakespeare, elle est surtout connue par un ouvr. curieux, intitulé : *Origine delle feste Veneziane.* Cette femme, distinguée par son esprit élevé et par ses connaissances, mourut à Venise à l'âge de 78 ans. On cite la réponse remplie de dignité qu'elle fit à M. de Chateaubriand, détracteur de la gloire vénitienne.

MIKE-FINK (N.), le batelier, peut être considéré comme le représentant fidèle d'une race d'hommes aujourd'hui éteinte, et qui se distinguaient par des caractères aussi tranchés que les Gitanos. Malgré leurs durs travaux, les bateliers américains trouvaient du charme dans leur vie aventureuse. Leurs fréquentes échauffourées avec les naturels des différentes contrées qu'arrosaient les rivières où ils s'étaient établis, et avec les habitans moins civilisés de l'Ohio inférieur et du Missisipi, leur valurent cette réputation d'hommes redoutables qui pénétra jusqu'en Europe. Parmi eux se distinguait Mike-Fink, remarquable par sa force physique, son adresse et son intelligence. A 17 ans, il s'enrôla dans un corps de batteurs d'estrades qui campaient au nord-ouest de la Pensylvanie, et qui menaient tout-à-fait la vie des Peaux Rouges du désert, qu'il était chargé de surveiller. Après la retraite des sauvages et la destruction de ce pays, Mike-Fink se réunit aux bateliers, et acquit parmi eux autant de réputation que dans les bois. Mais il périt tout récemment d'une manière malheureuse. Plongé dans l'ivresse, il visa si mal le but à un jeu de tir, que la balle alla frapper un de ses compagnons. Aussitôt un ami de ce dernier, soupçonnant un guet-apens, fit feu sur Mike-Fink, et le tua.

MILHAUD (Jean-Bapt., comte), conventionnel et général de division, né le 18 novemb. 1765 à Arpajon (Cantal), mort à Aurillac le 8 janvier 1833, fut choisi, en 1791, pour commander les gardes nationales de son département, et envoyé l'année suivante par le même départem. à la Convention. Dans le procès du roi, il vota la mort en disant que *Louis XVI ne pouvait expier ses forfaits que sur l'échafaud*, et que, *si des législateurs philanthropes ne souillaient point le code d'une nation par l'établissement de la peine de mort, on devrait l'inventer pour un tyran.* Dans les missions qu'il remplit, il fit exécuter ponctuellement toutes les mesures révolutionnaires prises par la Convention. Après la session, il reprit du service, eut part à la révolution du 18 brumaire, et fut nommé gén. de brigade. Chargé ensuite d'une mission diplomatique pour les royaumes de Naples et de Toscane, il obtint le commandement de la ville de Mantoue, et, en 1803, celui de Gênes, qu'il quitta en 1805 pour passer à la grande armée. Milhaud se distingua notamment aux environs de Brunn, où il fit 600 prisonniers et enleva 40 pièces de canon. Ses exploits pendant la campagne de

Prusse lui valurent le grade de général de division. Le 29 octobre 1806, il fit rendre une colonne de 5,000 Prussiens, et cependant il n'avait que 1,600 chevaux : ce beau fait d'armes se passa à Passwalk à trois lieues de Stettin. En 1808, il fit partie de l'armée d'Espagne, et détruisit la cavalerie du général Black au Rio-Almanzara. En 1813, il était à l'armée d'Allemagne, où il se couvrit de gloire pendant la retraite a la tête de la cavalerie du 14e corps commandé par le maréchal Augereau. Pendant la campagne de France, Milhaud se trouvait au 5e corps d'armée. Alors il surprit et tailla en pièces, près Colmar, une colonne de cavalerie russe (24 décembre 1813), se signala à St-Diez contre les Bavarois (14 juillet 1814), à Brienne et à Nangis contre le principal corps des alliés (29 janvier et 17 février). Il fut l'un des premiers a faire sa soumission au roi Louis XVIII. Quoique nommé chevalier de Saint-Louis et inspecteur-général de cavalerie, il ne tarda pas à être mis à la retraite. Au 20 mars 1815, il reprit du service sous Bonaparte, combattit contre les Prussiens, entre Lagny et St-Amand, à la tête des grenadiers à cheval de la garde qu'il commandait; et, après la bataille de Waterloo, se retira sur la Loire, et fit sa soumission au roi. La loi du 12 janvier 1816 le força de s'expatrier. Il était rentré en France depuis quelq. années, lorsqu'il mourut.

MILIZIA (Francesco), né en 1725 à Oria, dans le territoire d'Otrante (roy. de Naples), d'une famille noble et aisée, fit ses prem. études à Padoue, et dès l'âge de 16 ans déserta les classes pour se mettre à parcourir l'Italie. Son père l'ayant ramené de Rome à Naples, il quitta encore cette dernière ville après y avoir suivi quelque temps les leçons de l'abbé Genovesi et du P. Orlandi, fit de nouvelles excursions, puis se maria en 1750 à Gallipoli. Onze ans plus tard, il vint se fixer à Rome, et y obtint la place d'architecte-surintendant des bâtimens du roi de Sicile dans les états romains. Son inconstance le porta bientôt à s'en démettre, et dès-lors il s'adonna sans partage à l'étude théorétiq. des beaux-arts. Milizia mourut en 1798. Il avait été lié intimement avec le chevalier d'Azara et avec Raphael Mengs, dans le commerce desquels il puisa les doctrines plus sensées qu'il a répandues dans un certain nombre d'écrits. Il suffira d'indiquer les suivans: *Vite de' più celebri Architetti*, reproduit ensuite sous le titre de *Memorie degli architetti antichi e moderni*, Parme, Bodoni, 1781, in 8; *Principj d'architettura civile*, Bassano, 1785, 3 vol. in-8, fig. (c'est le meilleur de ses ouvrages); *Dizionario delle belle arti del disegno, estratto in gran parte della Enciclopedia metodica*, ibid., 1797, 2 vol. in-8. Il a paru, en 1827, chez le libraire Jules Renouard: *Lettere di Francesco Milizia al conte Fr. di Sangiovanni, ora per la prima volta pubb.*, petit vol. gr. in-12. On y trouve en outre une *Not.* sur la vie et les ouv. de l'auteur. Salfi a rendu compte de cette publication dans la *Revue encycloped.* du mois de juin 1827. *V.* aussi C. Ugoni, *Stor. della lett. ital. nella secunda metà del sec. XVIII*, édit. de Brescia; 1822, tome 3, et Cicognara, *Mem. intorno all' indole e agli scritti di Milizia, etc.* (*Atti della soc. ital.*, v. 2, page 440.)

MILLIGAND (Edward), philologue écossais, mort en 1831, avait d'abord été cordonnier, comme Gifford et Bloomfield. Ayant envie de s'instruire, il s'établit à Edimbourg pour suivre les cours du collége. D'élève il devint maître à son tour, et fut l'éditeur des *OEuvres de Celse*. Son édition passe, en Angleterre du moins, pour la meilleure de cet auteur latin.

MILLS (Charles), né en 1788 à Greenwich, m. à Southampton le 9 octobre 1826, avait abandonné successivement la carrière du commerce et celle du barreau pour se consacrer à la littérature. Il publia, en 1817, son *Histoire du Mahométisme*; celle des *Croisades* la suivit en 1820. Les *Voyages de Théodore Ducas à l'époque de la renaissance des lettres* parurent deux ans après, et son *Histoire de la chevalerie* fut publiée en 1825.

MIOLLIS (Sextius-Alexandre-Franç.), lieutenant-général des armées françaises, né à Aix en 1759 d'une famille honorable de Provence, entra au service à l'âge de 17 ans dans le régiment de Soissonnais, y obtint bientôt le grade d'officier, fit les dernières campagnes de la guerre d'Amérique sous les ordres du général Rochambeau, fut blessé au siége d'York-Town, devint capitaine à son retour en France, et fut nommé, en 1792, chef du 1er bataillon des volontaires nationaux du département des Bouches-du-Rhône. Il se fit remarquer dans les premières campagnes qui eurent lieu sur le Var et dans les Alpes maritimes, parvint au grade de général de brigade en 1795, fut employé à l'armée d'Italie, prit une part glorieuse aux principaux combats des campagnes de 1796 et 1797, se signala surtout dans la défense du faubourg Saint-Georges au siége de Mantoue, et reçut le commandement de cette place lorsqu'elle eut capitulé. Après le traité de Campo-Formio, Miollis fut chargé d'occuper la Toscane, et reçut le grade de général de divis. Il partagea les fatig. et tous les dangers de la défense de Gênes sous les ordres de Massena (1799), fut nommé gouverneur de Belle-Ile-en-Mer (1803), employé l'année suivante, puis renvoyé en Italie a la fin de 1806 pour reprendre le gouvernement de Mantoue. C'est par ses soins que fut érigé dans cette ville le monument consacré à la mémoire de Virgile. Il revint commander en Toscane en 1807, et reçut ensuite l'ordre d'aller occuper avec une division l'état ecclésiastique et la ville de Rome, que Napoléon réunit bientôt à l'empire français. Le général Miollis resta gouverneur de ce pays jusqu'en 1814. Il revint alors en France, et reçut du roi le commandement supérieur des départem. des Bouches-du-Rhône et du Vaucluse. Appelé par Napoléon, le 20 mars 1815, au gouvernement de la place de Metz, Miollis conserva ce poste jusqu'au mois d'octobre suivant, époque où il fut mis à la retraite. Il mourut à Aix en 1828. Les mesures politiques qu'il fut chargé d'exécuter à l'égard de la reine d'Etrurie et du pape Pie VII ne peuvent entacher la mémoire de ce général; car le souverain pontife lui-même rendit justice à sa modération.

MIQUE (Joseph), officier de la Lég.-d'Honn., grand-cordon de Saint-Michel, chevalier de seconde classe de l'ordre de Ste-Anne de Russie, préfet du département de la Meurthe, né en 1757 d'une famille très-ancienne d'Alsace, qui fut ennoblie en 1472 par l'empereur Frédéric III pour services rendus au saint-empire, était avant la révolution avocat à la cour royale de consultation. Dévoué à la cause de la monarchie, il fut obligé de se soustraire en 93 à trois mandats d'amener lancés contre lui. Il perdit une partie de la fortune que son père lui avait laissée. Aussitôt que l'ordre commença à se rétablir, Mique revint à Nanci, où il reprit ses anciennes occupations du barreau; mais son temps, son crédit et ses connaissances furent spécialement employés pendant les années qui suivirent à obtenir la rentrée de ses compatriotes qui avaient émigré et à les faire réintégrer dans leurs biens non vendus. Mique continua à s'occuper d'affaires particul. jusqu'en 1814. A cette époque, l'ardeur de son dévouem. le jeta au plus épais du mouvem. royal. qui se préparait. Porté par ses opinions bien connues, et surtout par son courage, à la tête de l'administ. provisoire qui s'organisait quand toute administ. régulière avait disparu, Mique fit offrir au comte d'Artois, qui était alors à Vesoul, ses services et sa maison, en l'engageant fortement à s'avancer jusqu'à Nanci, où il se trouverait plus à même d'imprimer une direction au parti royaliste de l'est. Le prince accepta, et fut reçu hors des portes de Nanci par Mique et deux cons. municipaux qu'il avait seuls pu amener avec lui,

tant la terreur qu'inspiraient les armes de Napoléon était grande; encore ces deux conseillers avaient-ils pris la précaut. d'aller auparavant protester chez un not. contre l'imprudence qu'ils allaient commettre. Le prince resta dans l'hôtel de Mique, et ce fut de là qu'il fit ses premiers actes de lieutenant-général du royaume, qu'il prit l'uniforme de colonel de la garde nationale, et qu'il obtint que les autorités militaires russes le reconnussent et le traitassent en prince français et non en aventurier étranger. Par une fortune assez singulière, les ancêtres de Mique avaient déjà eu deux fois l'honneur de recevoir chez eux des têtes couronnées. L'empereur Mathias avait logé, en 1596, dans la maison des Mique à Strasbourg, ainsi que le prouve l'inscription suivante, qui y fut placée par son ordre: *Mathias, par la grâce de Dieu, césar toujours auguste de l'empire romain, touché des vertus et de la gloire des ancêtres* (*majorum splendore*) *de Sébastien Mag. de Boffruin, a fait décorer sa maison de ses armes pour en perpétuer la mém.*; et 34 ans auparavant, en 1552, Charles-Quint y avait également été reçu, et avait voulu que la *magnifique* hospitalité qu'il y trouva fût consacrée par une prem. inscript. non moins honorable. Le comte d'Artois, avant de quitter Nanci, nomma Mique lieutenant-général de police pour les provinces de Lorraine et du Barrois, titre qu'il conserva jusqu'au moment où une ordonn. datée de Paris l'appela aux fonct. de préfet de la Meurthe. Louis XVIII le nomma chevalier de la Légion-d'Honneur et de Saint-Michel, et quelques mois après, le duc de Berri le reçut officier de la légion à Nanci, en lui disant: *Mique, je vous dore, mon père fera le reste.* Effectivem., Monsieur, repassant à Nanci, crut lui accorder une nouvelle faveur en lui annonçant, au nom du roi, qu'il était ennobli: il ignorait que Mique était gentilhomme. Pendant les cent-jours, plusieurs mandats d'amener furent décernés contre lui; mais il parvint à se soustraire à toutes les recherches dont il était l'objet. A la seconde restauration, sa préfecture ne lui fut pas rendue. L'extrême délâbrem. de sa fortune, presque tout entière perdue ou compromise par suite du rôle politique qu'il avait accepté, ne lui permit plus de redemander des fonctions dont il n'entendait pas faire une spéculation financière; mais il fut proposé comme député par une forte minorité de royal., lesquels succombèrent cependant sous les efforts du plus grand nombre, qui voulurent l'abbé Louis. Peu de temps après, Mique, qui possédait toujours la confiance du comte d'Artois, fut blessé à mort en tombant de sa voiture sur la route des Vosges. Il allait, dit-on, remplir une mission d'une haute importance. Il expira à Charmes le 27 mars 1816. Son corps fut rapporté à Nanci en grande pompe, et la douleur du peuple fut le plus bel éloge de son caractère et d'une administration qui avait épargné à Nanci l'exécution des plus violentes menaces de la part des armées étrangères.

MIQUEL (Jean-Claude-François-Xavier), missionnaire, né à Auxonne en 1766, d'un ingén.-géographe, m. le 12 février 1828, vint à Paris en 1784 avec le projet d'entrer à la Trappe; se décidant pour l'état ecclésiastique, il fut reçu dans la communauté des clercs de Saint-Sulpice. Il était diacre en 1791; l'année suivante, il entra aux Missions-Etrangères; mais, après le 10 août, il fut arrêté et enfermé aux Carmes, d'où il parvint à s'échapper à l'époque des massacres de septemb. Réfugié en Suisse, il fut ordonné prêtre le 25 octobre 1792, ne tarda pas à rentrer en France, et exerça le ministère à Lyon jusqu'au siége de cette ville. Il se retira alors à Châlons, où il resta jusqu'en 1795. Après avoir résidé pendant quelque temps à la Val-Sainte en Suisse, il vint à Paris. Dès que le libre exercice de la religion fut permis, il donna des missions et des retraites dans presque toutes les villes du midi et du centre de la France. En 1812 il partit pour l'Amérique, fut pris par les Anglais dans la traversée; mais, ayant été mis sur un navire portugais, il arriva à Philadelphie le 26 mai. Après avoir parcouru la plus grande partie des villes des Etats-Unis, où il exerça le ministère évangél., après avoir professé pendant quelque temps la théologie morale à Georges-Town, il revint en France à l'époque de la restauration, se fixa à Toulouse, et donna jusqu'en 1821 quinze missions. Il avait formé la résolution de se retirer à la grande-chartreuse; mais l'âpreté du climat l'empêcha d'exécuter sa résolution. Sur ces entrefaites, il fut nommé (octobre 1825) grand-vicaire et supérieur du séminaire de Montpellier.

MIRAMONT (Madeleine de S.-NECTAIRE, etc.), *ligne* 9, *lisez:* Fr. de Nozière. Ce fut elle qui tua de sa main ce seigneur, qui lui avait tendu une embuscade d'où elle ne sortit que par des prodiges de valeur.

MISSIESSY (Jos.-Marie BURGUES, comte de), vice-amiral, né à Quies en Provence le 16 mars 1753, mort à Toulon le 24 janvier 1832, était lieutenant de vaisseau lorsqu'il quitta le service au commencement de la révolution. Il ne fut employé qu'après l'établissement du gouvernement impérial. Son mérite, connu par les ouvrages qu'il avait publiés sur la navigation, fixa l'attention de Decrès, ministre de la marine. Missiessy prit, en 1805, le commandement d'une flotte, s'embarqua pour la Martinique, et se dirigea de là sur la Dominique, où les troupes brûlèrent la ville des Roseaux. L'escadre se porta ensuite sur Sto-Domingo, assiégé par les noirs, qui, à son approche, levèrent le siége, et le général Lagrange ravitailla la ville. Peu de temps après, le contre-amiral Missiessy quitta ces parages. L'empereur, peu satisfait de ses services, le destitua. Missiessy, rappelé en 1809, fut employé à Anvers en qualité de vice-amiral sous les ordres du maréchal Bernadotte. Il commanda la flotte jusqu'à l'évacuation de la Belgique en 1814; et, rentré en France, il fit partie des deux commissions chargées de l'organisation de la marine. A la nouvelle du débarquement de Napoléon sur les côtes de la Provence, en 1815, il fut chargé d'organiser un corps d'officiers de la marine et du génie en non-activité, et de le commander; mais la rapidité de la marche de Napoléon empêcha l'exécution de ces mesures. Après la seconde restaurat., Missiessy devint préfet du 6e arrondissement maritime. Compris dans la nouvelle organisation de la marine, en 1817, il fut nommé commandant de la marine à Toulon, et, en 1820, il présida le collége électoral du département du Var. Le vice-amiral Missiessy avait obtenu la grand'croix de la Légion-d'Honneur le 24 août 1814, et la grand' croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 23 août 1820. On a de lui: un ouvrage sur les *Signaux des armées navales*, 1786; *Arrimage des vaisseaux*, 1789. Ces deux écrits ont été imprimés aux frais du gouvernement; *Traité théorique et pratique du gréement des vaisseaux avec le développement des conditions de la mâture et de la voilure*, présenté au conseil des Cinq-Cents dans le mois de germinal an IV, par le député Marec, qui en fit l'éloge; *Traité de l'installat. des vaisseaux*, in-4, imprimé par ordre du ministre de la marine en ventôse an VI; *Moyens de procurer aux vaisseaux de différens rangs des qualités pareilles et une égale activité dans leurs manœuvres et le service de leur artillerie*, in-8, 1803.

MITCHILL (Samuel L.), médecin américain, né en 1763 à Long-Island, état de New-York, fit ses études à Edimbourg, revint dans sa patrie en 1786, et fut successivement professeur de chimie et d'histoire naturelle au collége de sa ville natale. Comme homme public, en qualité de membre de l'Assemblée législative de l'état de New-Yorck et de sénateur au congrès des Etats-Unis, il rendit des services à son pays. Il contribua puissamment à

l'expédition de Lewis et Clarke pour franchir les montagnes Rocheuses, et à l'établissement de la communication de l'Hudson avec les grands lacs. Il encouragea Robert Fulton dans ses expériences sur les bateaux à vapeur. Parmi un grand nombre de *Mém*, on distingue celui qui concerne ses *Excursions géologiques et minéralogiq. sur les bords de l'Hudson*, 1796. Mitchel mourut le 7 septembre 1831, dans sa 63e année

MOIROUD (N.), professeur-suppléant à l'école de droit de Paris, était l'un des maîtres les plus savans de cette école. Envoyé à Pondichéry en qualité de procureur-général, il revint bientôt de l'Inde, et dut à la révolution de juillet, dont les principes étaient les siens, le titre de maître des requêtes. Moiroud, en proie à une maladie mentale qui seule explique son suicide, se brûla la cervelle dans son lit le 19 novembre 1831.

MOLARD (Emmanuel-François), né à Saint-Claude (Jura), mort en 1829, fut compris dans la première réquisition de 1793. Après deux campagnes sur le Rhin, il fut appelé à faire partie de l'école aérostatique établie à Meudon près Paris, sous la direction de Conté. Reçu à l'École Polytechnique, il en sortit pour prendre du service dans l'arme de l'artillerie, dans laquelle il parvint au grade de capitaine. A la paix d'Amiens, il accepta la direction des travaux et de l'instruction des élèves de l'école des arts et métiers, qui s'organisait à Compiègne par les soins de Chaptal, alors ministre de l'intérieur. Lorsqu'en 1815 cet établissement fut transféré à Châlons-sur-Marne, ce fut Molard qui fit disposer ce dernier local, creuser le canal, établir l'usine, et qui dirigea tous les travaux des ateliers, jusqu'en 1811. Envoyé à cette époque à Beaupréau (Maine-et-Loire) pour diriger la nouv. école d'arts et métiers qu'on établissait dans cet endroit, il y resta jusqu'en 1815, où elle fut transférée à Angers. En 1817, Molard fut attaché au conservatoire royal des arts et métiers de Paris, en qualité de directeur-adjoint. Les arts lui doivent des inventions et des perfectionnemens qui lui valurent, à diverses époques, des prix et des médailles. C'est à lui qu'on est redevable de l'art de fabriquer les vis à bois; du mécanisme au moyen duquel, sans rien changer à une scierie ordinaire, on débite des jantes de roue et des courbes quelconques; des freins à Vison à leviers, dont les rouliers et les conducteurs de diligence se servent généralement maintenant, pour modérer le mouvement des voitures dans les descentes, au lieu des perches ou des chaînes et des autres moyens d'enrayer; de l'usage des câbles plats dans l'exploitation des mines; d'une machine agissant avec des vis pour l'assemblage de ces câbles; des grues à engrenage et pivotantes, pour le chargement et le déchargement des bateaux. Dès l'année 1818, il introduisit en France la construction régulière d'une foule d'instrumens à l'usage de l'agriculture, tels qu'une charrue en fer et en fonte, des machines à battre, vanner et nettoyer les grains, à couper la paille et les racines pour la nourriture des bestiaux, à raper les betteraves, les pommes de terre, etc. En 1819, le gouvernement le chargea d'aller en Angleterre pour recueillir des observations comparatives sur l'industrie de ce pays et l'industrie française En 1820, il publia le *Système d'agriculture* de Coke. Molard était collaborateur du *Dictionnaire technologique, ou nouveau Dictionnaire universel des arts et métiers.*

MOLINA (Jean), né le 24 juin 1740 au Chili, fit de brillantes études, et entra dans l'ordre des Jésuites, dont il était bibliothécaire à Sant-Yago à l'âge de 20 ans. A la suppression de l'ordre en Espagne, en 1767, il vint en Europe, et se fixa à Bologne, où il se consacra à l'instruction de la jeunesse. On lui doit plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire civile et naturelle du Chili. En 1815, ayant hérité d'une grande fortune par la mort d'un de ses neveux, il en consacra une partie à fonder une bibliothèque dans la ville de Talia, lieu de sa naissance.

MOLINE (P.-L.). *Ajoutez:* Mort à Paris le 2 mars 1820.

MOLLET (N.), député à la Convention par le département de l'Ain, en septembre 1792, vota dans le procès de Louis XVI, l'appel au peuple, la détention jusqu'à la paix et le sursis. Mollet ne passa point aux conseils à la fin de la session conventionnelle, et ne reparut pas depuis sur la scène politique. Il mourut en mars 1834.

MONGELLAZ (Fanny, née BURNIER), nièce de l'abbé Burnier-Fontanel, doyen de la faculté de théologie de Paris, née à Chambéry en 1798, morte le 30 juin 1830, fut élevée à Genève, et se fit connaître par quelques ouvrages. Celui qui a pour titre *de l'Influence des femmes sur les mœurs* est remarquable par la sagesse des leçons que l'auteur y donne aux femmes dans toutes les situations de la vie où elles peuvent se trouver. En 1825, elle fit paraître sans nom d'auteur un livre intitulé: *Louis XVIII et Napoléon dans les Champs-Elysées.* Elle laissa en manuscrit une *Histoire de saint François de Sales* et un roman inachevé qui a pour titre: *Pierre, comte de Savoie:* elle se proposait dans ce dernier ouvrage de peindre, à la manière de Walter-Scott, les mœurs et les coutumes de son pays.

MONOD (Henri), ancien landaman et officier de la Légion d'Honneur, né à Morges, canton de Vaud, en 1753, mort en septembre 1833, étudia le droit à l'université de Tubingen, où il se lia avec Labarpe, précepteur d'Alexandre. Revêtu successivement de diverses magistratures, il prit une part active à la révolution qui détacha le canton de Vaud de celui de Berne, en assurant son indépendance. Cette révolution avait éclaté sans lui; mais il crut devoir concourir à la diriger, et c'est à sa prudence, unie à beaucoup de fermeté, qu'il faut attribuer en partie le caractère modéré des événemens. Monod coopéra puissamment aux constitutions de la Suisse. Il fut l'un des dix députés qui allèrent discuter à Paris l'acte de médiation, par lequel la paix fut rétablie et maintenue pendant onze ans Se débarrassant des fonctions publiques dès qu'il vit la tranquillité de la Suisse assurée par son traité d'alliance avec la France en 1803, il ne quitta sa famille que pour remplir quelques missions, et s'attacha à retracer les événemens auxquels il avait participé, sous le titre de *Mémoires de Henri Monod*, Lausanne, 1805, 2 vol. in-8. Il publia aussi, lors du renouvellement des élections, un petit ouvrage intitulé *le Censeur*, dans lequel il disait au peuple qu'en s'occupant du choix de ses représentans il pouvait exercer une utile censure. En 1811, il se détermina à rentrer au petit-conseil, dont il avait été naguère président; il se trouva donc en fonction pendant la crise de 1813 et 1814, qui remit presqu'au hasard le sort de la Suisse. Alexandre, auquel il se présenta avec des lettres de Laharpe, l'assura qu'on maintiendrait l'intégrité du territoire. Envoyé de là à la diète de Zurich, il fut chargé par elle d'aller complimenter Louis XVIII. A la nouvelle du débarquement de Bonaparte, il eut la commission de protéger avec la milice les frontières du canton de Vaud. Enfin, quand la nouvelle constitution de la Suisse eut été garantie par les huit principales puissances de l'Europe, il fut nommé l'un des landamans de son canton, et siégea dans le conseil d'état. Telle fut la vie politique de Monod.

MONROË (James), 5e président des Etats-Unis d'Amérique, né dans l'état de Virginie en 1757, m. à New-Yorck, le 4 juillet 1831, exerça la profession d'avocat sous la direction de Jefferson. Nommé député au congrès à 21 ans, il crut qu'il serait plus utile à son pays sur les champs de bataille qu'à la tribune. Parvenu au grade de major, il combattait

aux côtés de Lafayette quand celui-ci fut blessé à la bataille de Brandywine. Washington lui confia ensuite l'organisation d'un nouveau corps d'armée, puis le fit nommer colonel d'un régiment de Virginie. Ses concitoyens l'enlevèrent encore au barreau, où il était rentré, pour le députer au congrès, dans lequel il siégea pendant 10 ans de suite. La sympathie qu'il éprouvait pour les républicains français le fit nommer ambassadeur près ce gouvernement, et le 15 août 1794 il fut présenté au président de la Convention, qui lui donna publiquem. l'accolade fraternelle. Les relations d'amitié qui existaient entre la France et les Etats-Unis ayant cessé sous la présidence de John Adam, qui était dévoué aux Anglais, Monroé revint en Amérique, blâma la direction qu'avait prise son gouvernement, et publia toute sa correspondance pendant sa mission diplomatique. Il fut ensuite deux fois gouverneur de l'état dans lequel il était né; puis, employé dans des négociations diplomatiques, il coopéra, avec le chancelier Livingston, à la conclusion du traité avec la France, par lequel les Etats-Unis obtinrent la Louisiane. En 1806, il se rendit à Londres, afin de mettre un terme aux différends qui divisaient encore les Etats-Unis et l'Angleterre; mais, ses efforts ayant échoué, il revint l'année suivante à Philadelphie. Nommé en 1811 secrétaire-d'état des affaires étrangères, il fut chargé en 1814 du commandement général des troupes américaines, qu'il conserva jusqu'à la paix avec le portefeuille de la guerre. Il reprit alors le département qui lui était confié auparavant, et ne le remit qu'en 1817. A cette époque, on l'élut président des Etats-Unis. La sagesse de son administration le fit réélire le 4 mars 1821. Rentré dans la vie privée, il mourut, âgé de 73 ans, le jour anniversaire de la déclaration de l'indépendance de l'Amérique du Nord.

MONTALEMBERT (LOUIS-FRANÇOIS-JOSEPH-BONAVENTURE DE TRYON, comte de), né le 18 octobre 1758, mort en 1831, eut pour parrain le prince de Conti. Après avoir reçu son éducation à l'école militaire de La Flèche, il fut nommé sous-lieutenant au régiment de la Marche-cavalerie. Elevé au grade de capitaine à la suite du régiment de Conti, il ne tarda pas à devenir chef d'escadron au régiment de chasseurs de Gévaudan. Il faisait partie du camp de St-Denis en 1789, lorsqu'il donna sa démission. Depuis cette époque, il resta dans la vie privée, d'où il ne sortit qu'en 1809, époque où le département de la Drôme le nomma membre du corps-législatif dont il obtint la présidence après Fontanes, le 15 février 1818. Devenu chambellan de Napoléon, il fut, à la restauration, nommé pair de France et ambassadeur.

MONTALEMBERT (MARIE-RENÉ-ANNE-MARIE comte de), pair de France, né en 1777, mort à Paris le 20 juin 1831, âgé de 53 ans, fut obligé de quitter la France avec sa famille en 1792. Destiné comme ses aïeux à la carrière des armes, il fut d'abord capitaine dans la légion d'émigrés commandée par son père. Lors du licenciement des corps émigrés en 1799, il entra au service anglais, et fut attaché à l'état major, qu'il suivit en Egypte, aux Grandes-Indes, en Espagne, à Walcheren. En 1814, il était parvenu au grade de colonel. A la première restauration, il revint en France, conserva son grade de colonel, et fut nommé second secrétaire d'ambassade à Londres; en 1816, ministre plénipotentiaire à Londres; en 1819, pair de France. Peu après il fut promu à la mission de Copenhague; mais cette place lui fut enlevée en 1820. Rentré en 1826 dans la carrière diplomatique comme ministre plénipotentiaire en Suède, il conserva ces fonctions jusqu'à la révolution de juillet. Pendant la durée de la session de 1830 à 1831, il lutta avec une énergie extraordinaire et une invincible constance contre la plupart des propositions du gouvernement et contre tout ce qui, dans son opinion, menaçait la pureté de la foi de ses pères, à laquelle il était attaché de cœur.

MONTALEMBERT (MARIE DE COMMARIEU, marquise de), célèbre par ses talens, son esprit, sa physionomie enchanteresse, trouva dans son exil des ressources et des succès dans ses travaux littéraires. On lui doit le joli roman d'*Elise Dumesnil*, et plusieurs autres productions. La suppression de sa pension, à l'âge de 82 ans, lui porta le coup mortel. Elle s'éteignit le 3 juillet 1832.

MONTÉLÉGIER (JEAN-GABRIEL DE BERNON, comte de), doyen des officiers-généraux de France, mort le 11 octobre 1833 au château de Montélégier, près Valence, à l'âge de 99 ans, entra aux mousquetaires en 1753, fut successivement capitaine de cavalerie, lieutenant-colonel de chevau-légers, et maréchal-de-camp sous Louis XVI. Il avait obtenu la croix de St-Louis en 1778; Louis XVIII le nomma, en 1823, commandeur de cet ordre et cordon rouge. Les dernières années de ce vieillard furent tout à la religion. Son médecin, qui était protestant, croyant qu'il s'assoupissait, lui demande s'il sent le besoin du repos? « Non, répond le malade, je priais Dieu qu'il vous éclairât. » — MONTÉLÉGIER (Gaspard-Gabriel-Adolphe DE BERNON de), fils du précédent, fut aide-de-camp du duc de Berri, et mourut gouverneur de l'île de Corse.

MONTESQUIOU-FEZENZAC (FRANÇOIS-XAVIER-MARIE-ANTOINE de), pair de France, né en 1757 au château de Marsan, mort en février 1832, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. Nommé en 1785 agent-général du clergé, il exerça ces fonctions jusqu'à la révolution. Député par le clergé de Paris aux Etats-Généraux, il montra beaucoup de modération dans la défense des priviléges des deux premiers ordres; conduite qui lui donna une très-grande influence. Mirabeau, qui la redoutait, ne put s'empêcher de s'écrier un jour de sa place, au moment où il allait prendre la parole : *Méfiez-vous de ce petit serpent; il vous séduira.* L'abbé de Montesquiou, porté deux fois à la présidence (5 janvier et 28 février 1790,) mérita les remerciemens unanimes de l'assemblée, qui n'accorda cet honneur à aucun des membres de l'opposition du clergé et de la noblesse. Il ne s'était réuni au tiers-état que sur l'ordre du roi, après avoir toutefois déclaré que « son ordre regardait, non comme un sacrifice, mais comme un acte de justice, l'abandon de ses priviléges pécuniaires ». Lorsque la discussion relative aux biens ecclésiastiques eut lieu dans l'assemblée, il démontra que le clergé en était propriétaire, et qu'avant de les lui enlever, il fallait au moins assurer ses dépenses. La création des assignats, qui n'était qu'un moyen de faciliter l'achat des biens ecclésiastiques, trouva aussi en lui un antagoniste vigoureux. Malgré cette opposition, l'abbé de Montesquiou fut nommé l'un des douze commissaires chargés de l'exécution de la loi qui ordonnait la vente des biens ecclésiastiques. Dans la délibérat. sur la suppression des monastères, il prouva que l'assemblée n'avait pas le droit de dispenser les religieux de leurs vœux. Lorsque la loi sur le serment ecclésiastique eut été portée, plusieurs évêques se réunirent pour savoir s'il pouvait être prêté : l'abbé de Montesquiou soutint l'affirmative. Néanmoins, l'opinion contraire, proposée par l'évêque de Clermont, ayant prévalu, il se soumit à cette décision, et demanda même, dans la séance du 27 novembre 1790, que le roi fût prié d'écrire au pape pour avoir sa sanction. Quand on agita la question de la guerre ou de la paix, l'abbé de Montesquiou soutint que le roi devait seul jouir de cette prérogative; mais il la surbordonnait à la ratification de l'assemblée. Il vota avec le côté droit dans toutes les occasions importantes, et signa la protestation du 12 septembre 1791. Pendant la session de l'assemblée législative, il demeura à Paris, se retira en Angleterre après la journée du 10 août, et rentra en France après la chute de Robespierre (9 thermidor an 2). On assure qu'il présenta à Bo

naparte, alors premier consul, une lettre de Louis XVIII, et que Bonaparte le chargea de sa réponse au roi. A l'ép. où le 1er consul se fit donner le titre d'empereur, il exila l'abbé de Montesquiou à Menton près Monaco, puis le laissa vivre tranquillement à Paris. L'abbé de Montesquiou fit partie du gouvernement provisoire à la chute de l'empire (avril 1814). Louis XVIII le nomma l'un des commissaires chargés de la rédaction de la charte constitutionnelle. Chargé le 13 mai 1814 du portefeuille de l'intérieur, il présenta le 12 juillet à la chambre des députés un rapport sur la situation du royaume, et quelque temps après, il proposa une loi contre la liberté de la presse. A l'époque du débarquement de Bonaparte, celui-ci rendit un décret par lequel il ordonnait la poursuite de 13 personnes qu'il accusait d'avoir tramé le renversement du gouvernement impérial; de ce nombre était l'abbé de Montesquiou, qui se rendit en Angleterre. Seul des ministres de cette époque, il refusa l'indemnité de 100,000 francs que Louis XVIII accorda à chacun d'eux, conserva le titre de ministre d'état, et fut élevé à la dignité de pair. Il fut élu en 1816 membre de l'académie française. Le roi le nomma duc, en 1821. L'abbé de Montesquiou, témoin de la révolution de juillet, n'envoya pas aussitôt sa démission de pair de France; elle ne fut reçue que dans la séance du 9 janvier 1832. On lui attribue l'*Adresse aux provinces*, ou *Examen de l'opération des assemblées nationales*, 1790, in-8.

MONTESQUIOU-FEZENZAC (PHILIPPE-ANDRÉ, comte de), né en 1753, au château de Marsan, près Auch, mort le 7 février 1833, entra de bonne heure dans le régiment de Royal-Vaisseau, obtint bientôt le grade de capitaine de dragons dans le régiment de Lorraine, et fut nommé, en 1785, colonel du régiment de Lyonnais. Sévère, mais juste, il sut se faire aimer et respecter du soldat. Au commencement de la révolution, il resta à la tête de son régiment, et devint en 1792, maréchal-de-camp. Une foule de Marseillais à cette époque se disposaient à renouveler les scènes affreuses de la Glacière; le roi, qui connaissait la fermeté du comte de Montesquiou-Fezenzac, l'envoya contre eux, et ils furent forcés de se retirer. La même année, il reçut l'ordre de partir pour Saint-Domingue, et d'y commander la partie du sud; il remplit sa mission, jusqu'à la nouvelle de la mort de Louis XVI. Il quitta alors son commandement, alléguant qu'il ne lui était plus permis de servir. Les commissaires le firent détenir sur un vaisseau, décidés à l'envoyer à la Convention dès que la mer serait libre. On offrit à plusieurs reprises au prisonnier de le remettre à terre s'il voulait commander de nouveau; mais il se refusa à toutes les propositions; la liberté ne lui fut rendue qu'après le 9 thermidor an 2. Il partit alors pour les États-Unis d'Amérique, et y vécut jusqu'à l'époque du consulat. De retour en France, il resta dans la retraite jusqu'au retour du roi, en 1814. Nommé lieutenant-général et commandant du département du Gers, il s'abstint de remplir aucune fonction, après le retour de Napoléon, en 1815, et présida, en septembre suivant, le collége électoral du département où il commandait depuis 1814. Le duc de Montesquiou-Fezenzac a laissé un fils unique, lieutenant-général et pair de France.

MONTFORT (N.), antiquaire distingué, et l'un de nos plus sav. numismates, mort en 1833, consacra 25 années à se former un riche et curieux cabinet. Montfort laissa un fils, qui joint à la science de l'antiquaire la connaissance des langues orientales.

MONTI (VINCENZO), l'un des plus célèbres poètes de l'Italie moderne, né à Fusignano, dans le Ferrarais, vers 1753, se passionna pour la poésie du Dante, après avoir imité d'abord la versification du Varan. Se trouvant trop à l'étroit dans le Ferrarais, il se rendit à Rome, où il devint le secrét. de dom Louis Braschi, neveu du pape Pie VI. Il portait alors l'habit ecclésiastique et le titre d'abbé. Le désir de lutter contre le célèbre Alfieri, qui venait de faire représenter à Rome quelques-uns de ses ouv. dramat., lui dicta deux tragédies, *Galeotto Manfredo* et *Aristodemo*, dont on ne put admirer que le style plein d'éclat. Un sonnet infâme de l'Eschyle italien contre le gouvernement et les mœurs des Romains fournit à Monti l'occasion de faire sa cour au pape, au clergé et aux patriciens, en répliquant par un autre *Sonnet* sur les mêmes rimes. Plus tard, il eut l'idée de célébrer, comme un événem. poétiq., la m. de Basseville, envoyé de la républiq. française, et composa sa *Basvilliana*, poème dans le genre du Dante, qui le plaça au premier rang des poètes de l'époque. Il fut moins heureux dans deux autres poèmes, faits également pour le gouvernement papal, et dont il donna depuis, pour se conformer aux circonstances, une nouv. édit., où il retourna contre les souverains coalisés, et particulièrement contre l'empereur d'Autriche, les invectives qu'il avait lancées contre Bonaparte et son armée. Étant devenu secrétaire du directoire de la république cisalpine et l'un de ses commissaires en Romagne, il fut accusé de déprédations et de concussions, et n'en conserva pas moins ses emplois, grâce à son talent poétique et surtout grâce à un *Sonnet* en faveur de la liberté révolutionnaire. A cette époque il ne portait plus le titre d'abbé; il s'était marié, et s'appelait le citoyen Monti. Il chercha un asile en France lors de l'invasion de l'Italie par les Austro-Russes, en 1799, et y resta jusqu'à ce qu'en 1800 Bonaparte eut, à la suite de sa victoire de Marengo, rétabli la république cisalpine. Nommé alors professeur de belles-lettres au collége de Milan, et presque aussitôt après profess. d'éloquence à l'univ. de Pavie, il ne parut point du tout dans la première, et parut très-rarement dans la seconde de ces chaires; mais, en revanche il paya son tribut à Napoléon et à Joseph Bonaparte par diverses flatteries poétiques, parmi lesquelles on cite son *Bardo della selva Nera*, production bizarre et peu estimée : il est vrai de dire qu'il se trouvait, par ses titres d'historiographe du royaume et de poète du roi d'Italie, obligé de louer à tout propos ce qui touchait à la nouvelle dynastie. Pendant cette période de faveur il donna une tragédie de *Caio Gracco* et plusieurs drames pour la musique, qui n'eurent aucun succès, parce que la poésie n'en était pas lyrique. Il publia aussi une *Trad.* en vers des *Satires* de Perse et même de l'*Iliade* d'Homère, quoique, de son propre aveu, il ignorât entièrement la langue grecque. La chute du trône de Bonaparte ne priva Monti que de ses emplois d'historiographe et de poète de cour, et lui laissa toutes ses autres distinctions; car il avait composé, au nom des Milanais, une *Cantate* pour l'empereur d'Autriche en 1815. A partir de cette époque, son plus grand travail fut la refonte, qu'il acheva avec succès, du grand vocabulaire *della Crusca*. Il m. en 1828. Depuis environ 10 ans, on avait publié à Milan le rec. de ses *OEuvres*. Un de ses poèmes, *le Vingt-un Janvier* 1793, a été traduit et publié en franç., en 1817, par Jos. Martin, avec le texte en regard.

MONTMORENCI-LAVAL (LOUIS-ADÉLAÏDE-ANNE-JOSEPH, comte de), lieutenant-général, né en 1752, mort en mars 1828, entra au service en 1768, comme garde-du-corps du roi. Il fut nommé en 1771 capitaine au régiment Dauphin; en 1777, colonel en second; en 1784, colonel commandant du régiment de Lescure-Dragon, et en 1791, maréchal-de-camp. Obligé alors de quitter la France, il fit la campagne de 1792 à l'armée des princes, joignit ensuite l'armée de Condé, et combattit comme simple soldat. Lorsque cette armée passa au service de Russie, plusieurs officiers étant restés sans emploi, le prince de Condé en forma une compagnie dont il confia le commande-

ment au comte de Montmorenci-Laval. Celui-ci se trouva au siége de Maëstricht en 1793, fut nommé major au régiment de Béthisy en 1794, et fit les campagnes de 1794 à 1801 dans l'armée anglaise. Lors de la restauration, le roi le nomma lieutenant-général et command. de l'ordre de St-Louis.

MONTOLIEU (PAULINE-ISABELLE DE POLIER, baronne de), née le 7 mai 1751, à Lausanne dans le canton de Vaud, morte dans cette ville le 28 décembre 1832, épousa M. de Crousaz, dont elle eut H. de Crousaz-Mein. Elle se remaria au baron de Montolieu. Une longue maladie la condamna à l'inaction dans ses dernières années. Elle avait fait paraître *Caroline de Lichtfield*, en 1781, 2 vol. in-12, et avait ensuite soutenu sa réputation par des publications si nombreuses que leur collection forme 105 volumes. Une nouvelle édition en fut donnée en 1829, par Arthus-Bertraud. Les ouvrages de Mme de Montolieu, presque tous pleins de charme et d'intérêt, sont au nombre de 32 : *Caroline de Lichtfield*, dont nous avons déjà parlé; *Lettres de M. Henley*, publiées par son amie, 1784, in-12; *Le Mari sentimental*, ou *le Mariage comme il y en quelques-uns*, 1785, in-18; *Tableau de famille* ou *Journal de Charles Engelmann*, trad. de l'allem. d'Auguste Lafontaine, 1801, 2 vol. in-8; 1802, 2 vol. in-12; *Nouveau tableau de famille*, ou *La vie d'un pauvre ministre dans un village allemand, et de ses enfans*, traduit de l'allemand d'Auguste Lafontaine, 1802, 5 vol. in-12; 1804, 5 vol. in-12; *Le village de Lobenstein*, ou *le Nouvel enfant trouvé*, traduction libre du roman d'Auguste Lafontaine intitulé *Théodore*, 1802, 5 vol. in-12; *La rencontre au Garigliano*, ou *Les quatre femmes*, traduit de l'allemand de Bazile Ramdohr, 1803, in-12; *Amour et coquetterie*, ou *l'Enfant d'adoption*, imité du roman allemand intitulé : *Henriette Belmann*, d'Auguste Lafontaine, 1803, 3 vol. in-12; *Recueil de contes*, 1804, 3 vol. in-12; *Aristomène*, traduit de l'allemand, d'Auguste Lafontaine, 1804, 2 vol. in-12; 1811, 2 vol. in-12; *Marie Menzicoff et Fédor Dolgorouki*, histoire russe en forme de lettres, traduite de l'allemand d'Auguste Lafontaine, 1804, 2 vol. in-12; *Corisandre de Beauvilliers*, anecdote française du 16e siècle, traduite de l'anglais de Charlotte Smith, 1806, 2 vol. in-12. M. de Sallabéry publia, presque aussitôt que Mme de Montolieu, une brillante imitation, plutôt qu'une traduction de ce roman; *La princesse de Wolfenbuttel*, traduit de l'allemand, 1807, 2 vol. in-12. *Saint-Clair des îles*, ou *les Exilés de l'île de Barra*, roman traduit librement de l'anglais de Mistriss St-Elme, 1808, 4 vol. in-12; 1809, 4 vol. in-12; *Emmerich*, 1810, 6 vol. in-12; *Le Nécromancien*, ou *le Prince à Venise*, mémoires du comte d'O***, par Schiller, traduits et terminés, 1811, 2 vol. in-12; *Agathoclès*, ou *Lettres écrites de Rome et de la Grèce au commencement du 4e siècle*, traduit de l'allemand, 1810, 4 vol. in-12, 3e édition, 1817, 4 vol. in-12; *Douze nouvelles*, 1812, 4 vol. in-12; *Suite des nouvelles*, 1813, 3 vol. in-12; *Dix nouvelles*, 1815, 3 vol. in-12; *Falkemberg*, ou *l'Oncle*, imité de l'allemand, 1812, 2 vol. in-12; *Le comte de Waldhein, et son intendant Wildam*, traduit de l'allemand, 1812, 4 vol. in-12; *Le chalet des Hautes-Alpes*, 1813, in-18; *Le Robinson suisse*, ou *Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfans*, traduit de l'allemand, 1813, 2 vol. in-12; *La Ferme aux abeilles*, ou *les Fleurs de lis*, imité d'Auguste Lafontaine, 1814, 2 vol. in-12; *Charles et Hélène de Moldorf*, ou *Huit ans de trop*, traduit de l'allemand, 1814, in-12; *Raison et sensibilité*, ou *les Deux manières d'aimer*, traduit librement de l'anglais, 1813, 4 vol. in-12; *Les Châteaux suisses*, anciennes anecdotes et chroniques, 1816, 3 vol. in-12, où Mme de Montolieu a consacré ses chants à sa patrie; *Ludovico*, ou *le Fils d'un homme de génie*, traduit de l'anglais, 1816, 2 vol. in-12; *Les châteaux suisses*, 1817, 4 vol. in-8; *Histoire du comte Roderigo*, de W. 1817, in-8; *Exaltation et piété*, 1818, in-12.

MONTREUIL (CARDON de), né à Lille en 1746, d'une famille honorable, mort le 30 avril 1832, était un homme de bien qui fut constamment occupé de bonnes œuvres. Il répandait beaucoup de bons livres; il en composait même auxquels il ne mettait point son nom, et qui prouvent son zèle et sa piété. Le plus estimé est celui qui a pour titre : *Lectures chrétiennes en forme d'instructions familières sur les Epîtres et Evangiles*, qui parut d'abord en 2 volumes, puis en 3. Cet ouvrage, extrait en partie de Cochin, eut du succès. Les autres ouvrages de Cardon de Montreuil sont : *Pensées et Prières tirées de l'Écriture*, in-12; *Manuel du militaire chrétien*, in-24; *Sentimens chrétiens*, in-24; *Hommages à la religion et aux mœurs par les poètes français*, in-12; *Principes de l'homme raisonnable sur les spectacles*, in-32, et d'autres opuscules pour la jeunesse. L'auteur mettait peu du sien dans ses écrits; mais il recueillait ce qu'il trouvait de plus utile dans les livres déjà publiés. Le *Règne des vrais principes* parut en 1817; il s'en fit deux autres éditions. L'auteur y traite d'abord de l'éducation comme étant un des meilleurs moyens de revenir aux vrais principes; il parle ensuite de la vraie religion, des moyens de la faire aimer, des motifs qui doivent nous affermir dans la foi, etc. Il expose les obstacles au *Règne des vrais principes*, ces obstacles sont nombreux : l'esprit du siècle, les mauvais livres, l'irréligion, la profanation des saints jours, etc. L'auteur finit par diverses considérations toutes chrétiennes sur notre situation morale, sur les remèdes qui pourraient l'améliorer. A la fin du volume est un choix de livres pour la jeunesse.

MOOLA FEROOZ, BEN MOOLA CAWOOS, grand-prêtre des Parsées, m. à Bombay en 1831, âgé de 72 ans., était l'un des plus célèbres orientalistes, Il est auteur du *Georges Nama*, poème épique en langue persane, sur la conquête de l'Inde par les Angl. Ce poème, qui contient plus de 40,000 vers, ne va cependant que jusqu'à la guerre de Poona en 1816 et 1817. En outre, Moola est auteur d'une foule d'autres ouvrages persans d'un grand intérêt. Sa bibliothèque, qui forme une collection très-précieuse de manuscrits et d'ouvrages orientaux, a été léguée au public et doit être déposée dans un temple parsée sous la direction des prêtres de ce culte.

MOPINOT (GUILLAUME), ecclésiastique, connu par ses bonnes œuvres, chanoine honoraire de Reims et d'Orléans, né à Reims, le 15 nov. 1773, mort à Orléans le 3 janvier 1828, entra de bonne heure dans la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Arrêté par suite des décrets rendus contre les prêtres, il fut détenu pendant trois ans dans le château de Blaye, ou dans d'autres prisons, jeté pendant quelque temps sur des vaisseaux et menacé de la déportation. Enfin on le rendit à la liberté. Il se fixa d'abord à Mer, et ensuite à Fleury près Orléans, en qualité de curé. Sur la fin de sa carrière, il dirigea dans cette dernière ville l'Etablissement de la Providence.

MORAND (LOUIS-CHARLES-ANTOINE-ALEXIS comte), général de division, grand officier de la Légion-d'Honneur, chevalier de Saint-Louis et de l'ordre de Saint-Henri de Saxe, etc., né en 1758, mort en avril 1832, fit, en 1805, les campagnes d'Autriche comme général de brigade, et mérita par ses talens aussi bien que par la bravoure qu'il déploya à Austerlitz, le grade de général de division. Son nom est attaché aux mémor. batailles de Iéna, Eylau, Friedland, Esling et Wagram. Il fut présenté, en 1807, comme candidat au sénat conservateur, nommé dans la même année grand-officier de la Légion-d'Honneur, et, en 1808, décoré, par le roi de Saxe, de l'ordre de Saint-Henri. La campa-

gne de 1813 lui fournit de fréquentes occasions de faire briller sa valeur; il fit des prodiges à Mojaïsk, à Lutzen, à Bautzen, et sauva l'armée par son sang-froid à Dennewitz. Il reçut la croix de Saint-Louis lors de la première restauration, en 1814. Après le 20 mars 1815, il fut nommé aide-de-camp de Napoléon, colonel des chasseurs de la vieille-garde, pair de France, et commandant des 12e, 13e, 21e et 22e divisions militaires. Il se rendit, en cette dernière qualité, à Nantes, après s'être fait précéder d'une proclamation, par suite de laquelle, après la seconde restauration, un conseil de guerre, séant à La Rochelle, le condamna à mort, par contumace, le 29 août 1816. Rentré en France, Morand resta depuis en disponibilité.

MORATIN (Don Leandro-Fernandez), auteur dramatique, surnommé le *Molière* espagnol, né à Madrid, vers 1760, eut pour père un poète lyrique distingué, sous les auspices duquel il concourut pour les deux prix de poésie proposés par l'académie royale de sa ville natale; il les obtint tous deux. Mais ses dispositions naturelles et la lecture assidue et passionnée de Molière devaient faire de lui un poète comique : il ne trompa point sa vocation. Il donna successivement plusieurs comédies, parmi lesquelles nous citerons : *le Café*, *le Baron*, *la jeune Hypocrite*, *le vieux Mari et la jeune Femme*, *le Oui des jeunes filles*. Quoique la morale de toutes ces pièces ne soit pas blâmable, la dern. n'a pu échapper à la censure de l'inquisition, qui la mit à l'*index*. Moratin a traduit en espagnol le *Hamlet* de Shakespeare et deux comédies du maître de notre scène, l'*École des Maris* et *le Médecin malgré lui*. Dans toutes ses productions, il se distingue par un style pur, gracieux et original, par des peintures vraies et plaisantes, et par un amour sincère de la vertu, qu'il rend touchante et aimable. Il a fait en Espagne une révolution dans l'art dramatiq. Avant lui on ne connaissait, ou du moins on ne respectait aucune règle, et on suivait en cela l'exemple de Lope de Vega et de Calderon. C'est lui qui le premier a fait apprécier à ses compatriotes la régularité de notre théâtre, en l'imitant avec bonheur. On a dit que l'imagination des auteurs espagn. ne peut se soumettre aux règles sans perdre beaucoup de son éclat et de sa vivacité, et que l'imitation de l'école française a tué leur génie. Nous ne nous ferons point juges dans cette querelle, qui se rattache aux grands démêlés des deux littératures de notre époque. Nous dirons seulement, et en cela nous ne serons contredits par personne, qu'une telle réforme ne pouvait être opérée que par un homme d'un talent très-remarquable et d'un goût parfait. Moratin avait reçu de la nature ces précieuses qualités, et les avait développées par ses voyages en France, en Angleterre et en Italie. de retour dans sa patrie, il vit s'ouvrir devant lui la carrière des fonctions publiq. Nommé par Charles IV chef du bureau de l'interprétation des langues et memb. honoraire du conseil royal., il conserva, sous le gouvernement de Joseph Bonaparte, sa dignité de membre honoraire du conseil, et devint en outre chef de la bibliothèq. royale. Son attachement à la cause de Joseph le mit dans la nécessité de quitter l'Espagne, lorsque les affaires de ce prince s'embrouillèrent. Il vécut d'abord à Bordeaux, se consolant de l'exil par la culture des lettres; puis il vint en 1827 se fixer à Paris, où il m. l'année suiv. Entre autres Mss. qu'il a confiés à son ami Silvela, on cite une histoire de la scène espagnole, depuis sa naissance jusqu'à Lope de Vega, sous ce titre : *Origines del teatro espagnol*. Cet ouvrage, fruit de longues veilles et de précieuses recherches, avait été revu par l'auteur.

MORE (miss Hannah), née en 1745 à Hanham près Bristol, se livra d'abord à l'éducation des jeunes personnes dans un des plus célèbres établissemens de ce genre en Angleterre, qui était dirigé par sa sœur. Frappé de la rectitude de son jugement et de son esprit, le docteur Stonehouse l'engagea à publier quelque ouvrage, et le premier qu'elle mit au jour en 1772, sous le titre de *Recherche du bonheur*, drame pastoral, eut un tel succès qu'elle le fit suivre de plusieurs autres qui reçurent également un accueil favorable. Introduite dans la société de Garrick, celui-ci lui conseilla d'écrire pour le théâtre, et c'est à son instigation qu'elle publia ses tragédies de *Percy* et du *Mensonge fatal*. Elle ne tarda pas à renoncer à ce genre de littérature, et à composer des ouvrages plus sérieux qui sont en grand nombre, et parmi lesquels nous citerons : *Reflexions sur les mœurs des grands*; *Aperçu sur la religion des personnes du beau monde*; *les Politiques de village*; *Cælebs* ou *la Recherche d'une femme*, 1809; *Piété pratique*, 1811; *Morale chrétienne*, 1813. Cette femme distinguée, dont presque tous les écrits ont pour but l'amélioration morale de la société, mourut à Londres, le 7 septembre 1833, âgé de 88 ans.

MOREAU (Jean), avocat, né vers 1760, mort récemment, fut nommé en 1790, procureur-syndic du département de la Meuse, et en 1791, membre de l'assemblée nationale, où, adhérant à l'adresse présentée par la section de la Croix-Rouge, il fit décréter la formation d'une commission chargée d'examiner les dangers *qui menaçaient la patrie*. Il passa en 1792 à la Convention, et s'y montra modéré. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour le bannissement de ce prince jusqu'à la paix. Moreau se retira en août 1793, donnant pour motif que, la constitution ayant été acceptée, il avait terminé sa mission. Il se démit aussi de sa place de membre du conseil des Anciens, auquel il avait été élu en 1795.

MOREAU (N.), ingénieur à Châlons, député de Saône-et-Loire à la Convention, se prononça, dans le procès de Louis XVI, contre l'appel au peuple. Il fut un des commissaires chargés d'examiner la conduite de Lebon; et, après le 13 vendémiaire, il appuya la demande en liberté de d'Aubigny et de Rossignol, le bourreau de la Vendée. Devenu receveur général du départem. de Saône-et-Loire, il se retira à l'époque de la restauration, et mourut à Charbonnière près Mâcon en juin 1833.

MOREAU DE COMMAGNY (C.-F.-J.-B.), maître des requêtes, né à Paris en 1783, m. dans cette ville le 1er juillet 1832, se voua d'abord à la littérature dramatique, et composa, tant seul qu'en société, une foule de Vaudevilles, d'opéra-comiques, etc. Entre autres pièces, Moreau a donné au Vaudeville : *Voltaire chez Néron*; *l'Anglais à Bagdad*; *les deux Gaspards*, et un grand nombre de pièces de circonstances; aux Variétés : *les Chevilles de maître Adam*; *les Deux Précepteurs*; *le Réveillon de la Courtille*. Il était l'un des fondateurs du *Caveau moderne*, et l'un de ses plus actifs rédacteurs. L'*Aristarque*, le *Courrier*, le *Journal général*, le *Journal des Arts*, etc., contiennent un grand nombre de ses *Articles*. Moreau finit par abandonner le théâtre et la littérature légère pour la politique; il devint maître des requêtes depuis la révolution de 1830.

MORGAN (William), né dans le pays de Galles, s'adonna d'abord à l'étude des sciences médicales, qu'il quitta bientôt pour les sciences mathématiques et l'économie sociale et politique. Ses ouvrages sur le crédit public, la dette nationale, eurent à toutes les époques un succès populaire. Nous citerons parmi ses principaux titres à la célébrité : *Doctrine des annuités et des assurances sur la vie*, 1799; *Tableau comparatif de l'état du crédit public*, 1801, etc. Le docteur Morgan mourut en mai 1833, après avoir été pendant 56 ans directeur d'une société d'assurance sur la vie, qui, sous son administration, s'est élevée à un degré remarquable de splendeur.

MORGHEN (Raphael), graveur habile, né en 1761 à Portici, près Naples, où son père Philippe

Morghen, art. distingué, travaillait aux grav. qui ornent le superbe ouvrage des antiquités d'Herculanum, apprit les premiers élémens de l'art, sur lequel il jeta tant d'éclat, dans la maison paternelle. Il n'avait pas encore atteint sa 20e année lorsque son père l'envoya à Rome, en 1778, se perfectionner dans la gravure sous Jos. Volpato, le plus célèbre artiste italien de cette époque. Sous un tel maître, Morghen fit des progrès si rapides et si brillans que Volpato ne tarda pas à l'associer à ses travaux et à se l'attacher plus étroitement en lui donnant, en 1781, sa fille en mariage. En 1792, Naples lui fit des offres très-avantageuses qu'il refusa, préférant céder aux sollicitations du grand-duc de Toscane, Ferdinand III, qui l'appelait à Florence, où il se rendit en 1793, et où il passa le reste de sa vie avec le titre de professeur de gravure à l'Académie des beaux-arts. C'est là qu'il mourut des suites d'une affection du cœur, le 8 avril 1833, âgé de 73 ans. L'*OEuvre* de cet habile artiste est très-considérable, et on lui doit surtout une foule d'excellens *Portraits*, tels que ceux de *Dante*, *Pétrarque*, *Arioste*, *Tasse*, *Vinci*, *Volpato*, *Turchi*, la *Fornarina*. Parmi ses travaux les plus recommandables, on range la *Madonna della Seggiola* d'après Raphaël, la *Madonna del Sacco* d'André del Sarto, la *Madonna col Bambino* du Titien, *l'Aurore* du Guide, *le Parnasse* de Mengs, *la Chasse de Diane* du Dominiquin, *la Jurisprudence* de Raphaël, *le Repos en Egypte* de N. Poussin, le *Portrait de Moncade* de Vandick, etc., enfin la magnifique gravure de *la Cène* de Léonard de Vinci, gravée sur le dessin de Théod. Matteini, et qui parut en 1800, et la belle planche de *la Transfiguration* d'après Raphaël.

MORICHAU-BEAUCHAMP (René-Pierre), médecin, né à Poitiers vers 1776, mort dans cette ville, le 2 octobre 1832, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique. La révolution changeant ses projets, il commença l'étude de la médecine sous M. Beaupré. En l'an IV, il fut envoyé à Paris aux frais du département, pour suivre les cours de l'école de santé. Il entra ensuite comme aide-major dans le 7e régiment de hussards, et fit la campagne d'Italie, où ses services furent tellement appreciés, qu'on lui donna la direction de l'hôpital de Verceil. Cependant il se rendit à Montpellier, où il reçut le bonnet de docteur, et en 1801, il revint à Poitiers, où l'indigent comme le riche reçurent ses soins empressés. En 1803, il fut nommé médecin du dépôt de mendicité. Trois ans après, la société de médecine de Bruxelles ayant mis au concours la question suivante : *De la nuit, et de son influence sur les maladies*, son *Mémoire* fut couronné par cette société; il reçut un diplôme d'associé correspondant. En 1807, on créa à Poitiers une école secondaire de médecine, et Beauchamp fut chargé du cours de pathologie chirurgicale. Cette même année, il succéda au médecin de l'Hôtel-Dieu, et en 1812, au médecin du collége. En 1821, les écoles secondaires de médecine ayant été placées dans le ressort de l'université, il fut nommé directeur de celle de Poitiers. Beauchamp était membre correspondant de la Société de l'école de médecine de Paris, des Sociétés médicale d'émulation de Paris, médicale de Montpellier, de médecine de Bruxelles, des sciences, lettres et arts de Rochefort, de l'académie royale de médecine de Paris, membre de la Société d'agriculture, belles-lettres, sciences et arts de Poitiers. Sa probité était d'autant plus solide, qu'elle était appuyée sur des principes de religion.

MORTEMART (Victor-Louis-Victurnien de ROCHECHOUART, marquis de) pair de France, officier de la Légion-d'Honneur, né aux environs de Dieppe, le 12 août 1780, mort à Paris en janvier 1834, suivit son père en Allemagne; mais, comme les lois sur l'émigration ne pouvaient lui être appliquées, il revint en France dès 1799. Deux ans après, il épousa la sœur du duc de Montmorenci, et resta étranger aux affaires, jusqu'à l'époque où Napoléon crut, dans l'intérêt de sa politique, devoir appeler à sa cour quelques représentans de ce qu'il nommait les familles historiques de la France. Alors Mme de Mortemart fut choisie pour dame du palais, avec sa belle-sœur Mme de Montmorenci, Mme de Chevreuse et Mme Maret, depuis duchesse de Bassano. Deux ans plus tard, Mortemart fut nommé gouverneur du château impérial de Rambouillet, et dans le cours de 1809, comte de l'Empire et membre de la Légion-d'Honneur. En 1817, il remplaça son père au conseil-général du département de la Seine-Inférieure; en 1819 et 1820, il présida une des sections du collége électoral du même département, sans se placer au nombre des candidats pour la députation. La mort de son père le fit entrer depuis à la chambre des pairs.

MORVAN (Poret, baron de), maréchal-de-camp, ex-colonel de l'un des régimens de grenadiers de la vieille garde, fut, en 1815, traîné de prison en prison pour être fusillé à Strasbourg, parce qu'il avait rejoint l'empereur au retour de l'île d'Elbe. Il ne dut son salut qu'au dévouement d'un officier qui lui facilita les moyens de s'échapper en traversant le Rhin à la nage. Il commanda depuis une brigade à l'armée d'Afrique, obtint enfin le commandement du départem. d'Eure-et-Loir, et mourut à Chartres le 17 février 1834.

MOTTIERS (Paul-Joseph-Roch-Yves-Gilbert, marquis de LAFAYETTE). *Voyez* à la fin de ce *Supplément*.

MOUCHY (Charles de NOAILLES, duc de), né en 1771, mort à Paris le 2 février 1834, entra au service dans le régiment de Noailles au sortir du collége. Obligé de quitter la France au moment de la terreur, il y rentra bientôt, et vécut dans la retraite jusqu'au retour des Bourbons. A la mort de son père, il lui succéda dans la charge de capitaine des gardes, qu'il remplit successivement auprès de Louis XVIII et de Charles X. Au mom. de la révolut. de juill., il resta à la chamb. des pairs pour le procès des ministres, mais s'en éloigna ensuite.

MOUNIER (N.), colonel du 7e régiment d'infanterie de ligne, tué à Lyon dans les derniers troubles, était l'un des plus braves officiers de l'armée. Sa vie a cela de singulier, que le chiffre 4 semble y avait fait époque. Né en 1784, Mounier entra au service en 1804, fut nommé colonel en 1824, et succomba en 1834 sous le feu des insurgés lyonnais, au moment où le grade de maréchal-de-camp allait récompenser son courage et ses talens militaires.

MOURRE (Le baron), anc. procureur-général près la cour de cassation, commandeur de la Légion-d'Honneur, m. à Paris en sept. 1832, était avocat au commencement de la révolution. Il fut nommé, en 1793, secrétaire du conseil établi près le ministère de la justice, et appelé par le premier consul Bonaparte, peu de temps après la révolution du 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), aux fonctions de procureur-général près la cour d'appel de Paris. Il devint, sous le gouvernement impérial, l'un des présidens de la cour de cassation, et, lors de la réorganisation de cette cour par le roi, en 1814, procureur-général; place que Merlin de Douay avait précédemment occupée. Pendant les cent-jours, Mourre refusa de signer l'adresse de la première cour judiciaire au chef du gouvernement, et donna même sa démission. Aussi, rentra-t-il de droit dans ses fonctions, qu'il exerça avec talent et intégrité jusqu'après la révolution de 1830. Nommé chevalier de la Légion-d'Honneur par Napoléon, il était devenu successivement, depuis les deux restaurations, officier, puis commandeur du même ordre. Un *Discours*, dans lequel il avait paru donner des regrets au régime détruit par la révolution de juillet, fut l'occasion de sa mise à la retraite.

M. Dupin aîné le remplaça dans les fonctions de procureur-général.

MOUSSINE-POUSCHKINE (Alexis-Ivanov.). Le *Récit de l'expédit. d'Igor contre les Polovtsis*, qu'il fit imprimer en 1820, a été trad. en franç. par Blanchard, Moscou, 1823, in-8. On doit à Moussine-Pouschkine deux éditions du code russe : *Rouskaïa Pravda*, St-Pétersbourg, 1792, et Moscou, 1799.

MOUSTIER (François-Melchior, comte de), maréchal-de-camp, mort en 1828, était garde-du-corps à l'époque de la révolution. Louis XVI lui confia, ainsi qu'à deux de ses camarades, le dangereux honneur de l'accompagner dans son voyage de Varennes. Arrêté avec le roi, il fut en butte aux insultes de la populace. Heureusement il échappa à la hache révolutionnaire; aussitôt il s'empressa de se rendre à l'armée des princes, puis à celle de Condé. Il servit ensuite en Russie, devint colonel et fut décoré de l'ordre de Ste-Anne et de la médaille d'argent. Lorsqu'il revint de l'émigration en 1815, il fonda de ses propres deniers un service annuel et expiatoire à la mémoire de Louis XVI dans l'église de St-Eustache. Il publia une *Relation du voyage de S. M. Louis XVI lors de son départ pour Montmédy, et de son arrestation à Varennes*.

MOWBRAY (William), né à Hitchen, dans l'Hertfordshire, où son père était jardinier, exerça long-temps lui-même cette profession avec distinction, jusqu'au moment où il fut appelé aux fonctions de directeur du jardin botanique à Manchester. Mowbray s'étant livré avec un zèle incroyable à la formation de ce jardin, ses travaux ne tardèrent pas à altérer sa santé déjà fort délicate. A sa mort, arrivée le 10 juillet à Hitchen, il n'avait pas encore complété la tâche qu'il s'était imposée; mais ce qu'il a fait suffit pour prouver son habileté comme jardinier savant et praticien.

MULINEN (Nicolas-Frédéric de), grand-prevôt de la ville et de la république de Berne, né dans cette ville le 11 mars 1768 et mort le 15 janvier 1832, fut le fondateur en 1815, et depuis lors le président, de la Société suisse pour les recherches historiques, dont les travaux ont éclairci plusieurs points importans de l'histoire de l'Europe.

MULLER (Adam), écrivain allemand, connu surtout par ses travaux sur l'économie politique, fut frappé d'un tel étonnement et d'une telle douleur en apprenant la mort de Frédéric Schlegel, arrivée au commencement de 1829, qu'il expira lui-même peu de temps après. Sa vie avait eu, du reste, une conformité assez remarquable avec celle de son illustre ami. Comme Schlegel, il était né protestant et avait embrassé la religion catholique; comme lui encore, il était entré au service de l'Autriche, et avait été employé, en qualité de publiciste, au quartier général de l'armée qui tenta vainement de lutter contre la fortune de Bonaparte; comme lui enfin, il avait professé publiquement dans diverses villes de l'Allemagne. Il paraît aussi que tous deux appartenaient à l'école dont M. de Maistre était un des principaux chefs. En 1816, Müller fut nommé consul général en Saxe, et dans la même année il publ. à Berlin un ouvrage intéressant sur les finances de l'Angleterre. On cite également ses *Mélanges sur la philosophie, les arts et la pratique*.

MULLER (Jean Godard de), doyen des graveurs et créateur de l'école de gravure allemande, né le 4 mai 1747, à Bernhausen-sur-le-Feldern, près Stuttgard, où son père était maire ou juge, mort le 14 mars 1830, étudia la théologie, puis céda à la passion qu'il éprouvait pour le dessin. Il apprit aussi la gravure, et vint à Paris, où il s'adonna exclusivement au burin, depuis 1770 jusqu'en 1776, époque où il fut admis au nombre des membres de l'académie royale de Paris. Le duc Charles de Wurtemberg, qui lui avait fait un traitement annuel, le rappela à Stuttgard pour y fonder une école de gravure dans laquelle il fut professeur. Muller était surtout renommé pour le portrait. Il revint en France, en 1785, pour faire celui de Louis XVI. C'est un ouvrage remarquable par la netteté et la finesse du burin. On distingue aussi celui de Jérôme Buonaparte, qui parut en 1813, et qui fut le dernier qu'il exécuta. Parmi ses autres gravures, nous devons citer la *Madona della sedia* d'après Raphaël, et la *Mater sancta*. Dans le genre historique, nous citerons le *Combat de Bunkerschill*, d'après un dessin de Tromhull. Muller était chevalier de plusieurs ordres, et membre d'un grand nombre d'académies. L'un de ses plus célèbres écoliers fut sans contredit son fils Jean-Frédéric-Guillaume, dont il pleura la perte en 1816, et qui se distingua par plusieurs grands morceaux précieux, entre autres par son dern. ouvrage, la *Madone de Raphaël*, de la galerie de Dresde, dont il ne vit pas même la première épreuve.

MULLER (Guillaume-Chrétien), né à Wasungen le 7 mars 1752, se livra à l'étude des sciences et de la musique dans sa jeunesse, alla faire à Goettingue un cours de théologie depuis 1770 jusqu'en 1775, passa ensuite quelque temps à Kiel, se fixa à Altona pendant l'année 1777, et alla définitivement s'établir à Brême en 1778. En 1783, il fut fait directeur du chœur et professeur au Lycée luthérien de cette ville; il en remplit les fonctions jusqu'en 1817, où il fut pensionné. On lui doit un ouvrage intitulé : *Aesthetisch historich Einleitungen in Wissenschaft der tonkunst*. Il cessa de vivre par suite d'une attaque d'apoplexie, le 6 juill. 1832, dans sa 80e année.

MUNGO-PARK (N.), neveu du fameux voyageur en Afrique, et fils de M. Park, de l'île de Mull, mort à Liverpool, âgé de 32 ans, dans le mois de janvier 1834, n'est cité ici qu'à raison de l'espèce de célébrité que lui donna Walter-Scott, qui, dans les notes de *Guy Mannering*, l'indique, comme lui ayant fourni le modèle du personnage de Dandie Dinmont.

MUNIER (Étienne), ingénieur, né en 1732 à Vesoul en Franche-Comté, fut nommé en 1759, ingénieur ordinaire à Angoulême, où il resta jusqu'en 1786. Appelé alors à Paris pour servir comme ingén. en chef, il ne fit pas un long séjour dans cette généralité, et retourna à Angoulême, en 1790, avec le même titre. Il demanda sa retraite en 1809, laissant peu d'endroits de l'ancienne province d'Angoumois où il n'existe quelques-uns de ses travaux. On a de lui plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons un *Essai d'une méthode générale propre à étendre les connaissances des voyageurs*, ou *Recueil d'observations relat. à l'hist., à la répartition des impôts, au commerce, aux sciences*, etc., Paris, 1779, 2 vol. in-8.

MUNTER (Frédéric), évêque de Zélande, né à Gotha, le 14 octobre 1760, mort le 9 avril 1830, fut amené à l'âge de 4 ans à Copenhague. Plusieurs voyages qu'il fit en Europe, dans sa jeunesse, lui fournirent l'occasion de former des relations étendues avec les principaux savans de la France et de l'Italie. Il étudia surtout la littérature des anciens Cophtes, et prit rang parmi les plus célèbres antiquaires de cette époque. En 1788, il fut nommé professeur de théologie à l'université de Copenhague, et en 1808, le roi le désigna pour l'évêché du diocèse de Zélande. En 1817, il fut décoré de la grand'croix de l'ordre de Danebrog. Les écrits qu'il a publiés en danois, en latin et en allemand, sont nombreux : Nous citerons seulement : *Notice curieuse sur les Traductions en vers de l'Apocalypse dans les diverses langues de l'Europe*; des *Mémoires*, des *Dissertations* et des *Recherches sur les inscriptions antiques de Babylonne, et sur celles des anciens Etrusques*, etc.; sur les anciennes *Inscriptions grecques et latines qui éclair-*

cissent l'histoire du christianisme, et jettent un nouveau jour sur l'authenticité des livres saints et des monumens chrétiens; sur les *Ordres de chevalerie du Nord*; sur l'*Evangile apocryphe de Nicodème*; sur la *Guerre des Juifs sous les empereurs Trajan et Adrien*; sur l'*Introduction du christianisme dans le Nord*; la *Biographie de saint Auschaire, évêque de Hambourg, apôtre du Septentrion*; la *Biographie du pape Lucius Ier*; des *Fragmens d'une ancienne Version latine, antérieure à saint Jérôme, des prophètes Jérémie, Ezéchiel, Daniel et Osée*; une *Édition* nouvelle de *Firmicus Moternus*; la *Doctrine des montanistes*; enfin *Primordia ecclesiæ africanæ*, 1 vol. in-4, de plus de 300 pages, publié en 1829, et l'une des dernières product. de l'auteur. A Rome, Munter avait retrouvé les réglemens de l'ordre des Templiers, et publié un volume en allemand sur ce sujet; mais la règle n'a pas encore été imprimée. Il l'a communiquée à Fabré-Palaprat, qui se disait le grand maître des Templiers de Paris. Cette société conserve un *Manuscrit grec de l'Évangile de saint Jean*, qui a été l'objet d'une *Dissertation* latine de Munter.

MURRAY (John), médecin à Edimbourg, ville où il m. le 22 juillet 1820, a publié, entre autres ouvr. (en anglais) : *Élémens de chimie*, 1801, 1810, 2 vol. in-8; *Elemens de matière médic. et de pharmacie*, 1801, 2 vol. in-8; *Système de chimie*, 1806, 4 vol. in-8, avec un *Supplément*, 1809, in-8.

MURRAY (Lindley), né en Pensylvanie en 1745, mort récemment, fut d'abord destiné au commerce, qu'il abandonna pour le barreau, où il obtint des succès. Les troubles qui survinrent en Amérique interrompirent pour lui cette carrière; il rentra dans celle du commerce, la quitta de nouveau, et passa en Angleterre, où il ne s'occupa plus que de littérature. Il est auteur de la meilleure *Grammaire anglaise* qui existe; elle a eu un gr. nombre d'édit., tant complètes qu'abrégées.

MUSSET-PATHAY (Victor-Donatien), littérateur, né le 6 juin 1768, m. à Paris le 8 avril 1832, fut élevé à l'école militaire de Vendôme, employé pendant 11 ans dans l'arme du génie, arrêté en 1793, et détenu comme frère d'émigré; au retour de la tranquillité, il redevint libre, et dut au général Clarke, depuis duc de Feltre, une place de chef de bureau au ministère de la guerre. De cette administration, il passa, en la même qualité, au ministère de l'intérieur, où il cessa d'être employé en 1818. Enfin il entra en qualité de chef du bur. de la justice militaire au ministère de la guerre. Long-temps attaché au général Marescot, il lui était resté fidèle dans toutes les fortunes. On cite parmi ses principaux ouvrages : *la Cabane mystérieuse*, 2 vol. in-12, 1798; *l'Anglais cosmopolite*, 2e édition, 1798; *Voyage en Suisse et en Italie fait avec l'armée de réserve*, in-8, 1800; *Abrégé de l'histoire grecque*, traduit de l'anglais de Goldsmith, 1 vol. in-8, 1801; *Abrégé de l'Histoire romaine*, 1 vol. in-8, 1801 : ces ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois; *Voyage à Petersbourg*, ou *Nouveaux Mémoires sur la Russie*, par le comte de La Messelière, ouvrage que Mussay-Pathay a fait précéder d'un tableau historique de cet empire, 1802; *Vie militaire et privée d'Henri IV*, etc., in-8, 1803; *Relation des principaux siéges faits ou soutenus en Europe par les armées françaises depuis 1792, précédée d'un Précis historique des guerres de la France, depuis 1792 jusqu'au traité de Presbourg en 1806*, Paris, in-4, avec Atlas; *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, in-8, 1807; *Bibliographie agronomique*, in-8, 1810. Il fut l'un des collaborateurs du *Cours d'agriculture*, par Sonnini, et donna différens *Mémoires* au Recueil de l'académie celtique. Musset-Pathay publia en 1824 une nouvelle édition des *OEuvres complètes de J.-J. Rousseau*, classées dans un meilleur ordre, avec des notes historiques et des éclaircissemens. Deux de ses enfans, Paul et Alfred, sont déjà connus dans les lettres.

MUSTERS (Marie-Anne), descendait en ligne directe de l'ancienne famille franco-normande des Caducis. L'une des femmes de cette famille avait épousé Jean de Gand, duc de Lancaster, dont les descend. sont montés sur le trône d'Anglet. Marie-Anne Mustens fut, sous le nom de *Marie* ou de *miss Chahorth*, l'objet des prem. inspir. poét. de lord Byron. Cette liaison avec un poète aussi célèbre, paraissait avoir fait une vive impression sur l'imagination de cette dame, qui vivait retirée de la société, occupée à des actes de bienfaisance et de piété. Tous ceux qui l'ont approchée assurent qu'elle joignait à une vertu des plus pures, à une délicatesse et une sensibilité exquises, un esprit véritablement élevé et plein de noblesse. Elle mourut le 5 février 1831, par suite de la terreur que lui avait fait éprouver le pillage de son château par les ouvriers de Nottingham.

MUSTIPHRAGASIS (Comte de VALOIS), chev. de St-Louis et de la Couronne, noble à cheval d'Angoulême, mort à Paris, en novembre 1833, très-vieux et assez pauvre, avait été marié à la fameuse Mme de Lamotte-Valois, qui dupa si audacieusement le cardinal de Rohan dans l'affaire du collier de Marie-Antoinette. Il était généralement connu sous le nom de *Valois-Collier*.

N.

NACHET (Louis-Isidore), né à Laon en 1755, d'un père médecin, mort à Paris en septembre 1833, vint de bonne heure à Paris pour se livrer à l'étude de la pharmacie, et pendant quinze années conduisit avec succès une officine. Il la quitta pour se livrer à la préparat. des produits chimiques. Nommé professeur adjoint à l'école de pharmacie, Nachet, tout occupé de former des praticiens, a peu écrit. On lui doit cependant de bons *Articles* de pharmacie, qui ornent les quarante derniers volumes du *Dictionnaire des sciences médicales*. Il a laissé aussi plusieurs procédés particuliers pour la confection de certains produits chimiques et quelques analyses de substances médicamenteuses.

NAIGEON (Jean), peintre, conservateur du Musée du Luxembourg, né à Banne en 1757, m à Paris le 22 juin 1832, débuta de bonne heure dans la carrière de la peinture. On distingua parmi ses premiers ouvr., *Pyrrhus enfant présenté à la cour de Closius*, et *Enée partant pour la guerre de Troie*. On lui doit encore les deux *Bas-reliefs* qu'il exécuta en 1801 aux extrémités du plafond de la galerie du Luxembourg, et plus. *Portraits* remarquables, notamment ceux de Monge et de Laplace.

NAMUR D'ELZÉE (Comte de), mort le 8 février 1833, était sourd-muet, et fut un des plus étonnans élèves du modeste abbé Sicard. Plein d'intelligence et d'instruction, il prononçait quelques mots, quoiqu'il ne pût lui-même entendre le son de sa voix, et ce phénomène, dont il existe plus d'un exemple, n'est pas une des moindres merveilles obtenues par le patient instituteur des sourds-muets.

NAPIONE (Jean-Franç.-Galéa), surintendant et président en chef des archives royales de la cour

de Turin, vice-président et directeur de la classe des sciences morales, historiques et philologiques de l'acad. des sciences de cette ville, mort le 12 janvier 1830, à l'âge de 82 ans, était auteur de plusieurs ouvrages historiques, parmi lesquels on distingue ses *Recherches sur la patrie de Christophe Colomb*. (*Journal des Savans*, Juin. — *Bulletin scientifique historique*, Juillet.)

NARO (BENOIT), card., préf. de la congrégation de la discipline régulière et archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, né à Rome d'une famille noble le 26 juillet 1744, mort le 6 octobre 1832, reçut de Clément XIII un canonicat du Vatican et le titre de camérier secret. Pie VI le déclara prélat domestique et référendaire des deux signatures, et lui donna place parmi les membres de la consulte. Pie VII le nomma, en 1800, clerc de la chambre; en 1807, majordome et préfet du palais apostoliq. Devenu cardinal le 8 mars 1816, sous le titre de St-Clément, Naro se distingua par son zèle pour le culte divin, et par les dons qu'il fit soit à l'église de son titre, soit à la basilique de Ste-Marie-Majeure, soit à d'autres églises ou pieux établissemens dont il était protecteur.

NASMYTH (PETER), mort le 18 août 1833 à Londres à l'âge de 46 ans, était fils de Al. Nasmyth, célèbre peintre de paysage à Edimbourg. Dès ses plus jeunes ans, il se livra avec une sorte de fureur à l'étude des beautés de la nature. Muni de son album et de son crayon, il passait des semaines, des mois entiers, sans rentrer dans la maison paternelle. Son père avait tenté en vain de lui faire adopter une autre genre de vie, lorsque le jeune enthousiaste eut, dans une excursion, le malheur de se briser le poignet droit. Cet accident, loin de le décourager, ne fit que doubler son zèle, et ce qu'il ne pouvait plus faire avec la main droite, il l'apprit avec la main gauche, avec laquelle il fit en peu de temps des *Paysages* admirés des connaisseurs par leur fidélité et leur fraîcheur. Arrivé à Londres à l'âge de 20 ans, il ne tarda pas à y trouver de nombreux protecteurs parmi des amateurs éclairés, dont il enrichit les collections d'une multitude de composit. originales.

NAY (PIERRE), prêtre, né le 3 décembre 1753 à Molléges (Basses-Pyrénées), d'une famille de cultivateurs, fut d'abord employé aux travaux de la campagne; mais, la vocation pour le sacerdoce se révélant en lui, il trouva le moyen d'acheter quelq. livres avec lesquels il étudia le latin sans maître. M. Dulau, étonné de sa persévérance, le plaça à ses propres frais au séminaire d'Avignon. Après avoir été ordonné prêtre, il fut envoyé en qualité de vicaire à Miramas, puis comme curé au Rove. L'un de ses premiers soins fut de travailler à la construct d'une église dont la grandeur se trouvât en rapport avec la population. Bornant presque sa nourriture à du pain et de l'eau, il mettait lui-même la main à l'ouvrage comme le dernier de ses ouvriers. La révolution le força d'aller chercher un asile en Italie; mais le danger existait encore lorsqu'il revint au Rove. Ses supérieurs l'envoyèrent ensuite aux Saintes-Maries, et M. de Cicé, devenu archevêque d'Aix, le fit supérieur d'un petit séminaire près Salon; mais on fut obligé ensuite de fermer cet établissement. Une pieuse association qu'avait formée le vertueux Nay fut également dissoute. Devenu curé de Pellissane, puis de Marignane, il y mourut le 11 décembre 1827. On rapporte des traits touchans de sa charité, de sa douceur, de son humilité. Son exemple était une prédication continuelle. L'abbé Ginoux a publié à Aix, et dédié aux habitans de Marignane, un écrit qui a pour titre : *Soirées chrétiennes, ou Histoire de la vie et des vertus de M. Nay, racontées par un père à sa famille*, 1830, in-12. L'auteur y a joint à la *Vie* de son prédécess. quelques *Extraits* de ses écrits.

NAZALLI (IGNACE), cardinal, né à Parme le 2 octobre 1750, mort à Rome le 2 décembre 1831, fut fait par Pie VII prélat de sa maison et référendaire de deux signatures, ensuite lieutenant civil du tribunal du vicariat, et l'un des prélats de l'immunité ecclésiastique. Le 27 décemb. 1819 Pie VII le nomma archevêque de Cyr et nonce près la Confédération helvétique. En 1826, ce prélat fut chargé d'une mission extraordinaire près la cour des Pays-Bas. Léon XII le promut au cardinalat le 25 juin 1827, et lui conféra le titre presbytéral de Sainte-Agnès hors des murs. Le cardinal Nazalli, soutenant avec honneur cette haute dignité, donna pendant toute sa vie des preuves et des exemples de vertu.

NECKÈRE (LÉON de), évêque de la Nouvelle-Orléans, né à Wevelgem, diocèse de Gand, mort le 4 septembre 1833, entra dans la congrégation de Saint-Lazare, donna d'admirables exemples dans la maison-mère et au séminaire d'Amiens, et fut envoyé aux Etats-Unis. Peu de temps avant sa mort, le supérieur général Dewailly dit, en le bénissant d'une main défaillante: «Je bénis en vous toutes nos missions»; et ajouta : «Quand notre congrégation n'aurait fourni que lui pour les missions, elle aurait beaucoup fait.» Nommé, malgré sa jeunesse, à l'évêché de la Nouvelle-Orléans, on eut beaucoup de peine à le résoudre à accepter. Chose remarquable! il fut, en retournant en Amérique, où il avait déjà fait un premier séjour, porteur à son insu de ses bulles, et il s'en allait joyeux retrouver ses bons sauvages, sans se douter qu'il lui faudrait accepter l'épiscopat. Préconisé à Rome le 4 août 1829, il ne fut sacré que le 24 juin 1830 à la Nouvelle-Orléans. Depuis lors, sa santé fut languissante. De Neckère était sans contredit l'un des plus savans, quoique l'un des plus jeunes prélats de la chrétienté. Il parlait avec une grande facilité l'allemand, l'anglais, l'italien, le français, et prêchait également bien dans ces diverses langues.

NÉDONCHEL (Le marquis de), lieuten.-génér., d'une ancienne famille de la Flandre française, avait fait, comme capitaine de cavalerie, les quatre dernières campagnes de la guerre de sept ans. Il était, en 1789, maréchal-de-camp et grand-bailli d'épée du Quesnoy. Nommé député-suppléant aux Etats-Généraux par la noblesse de Hainaut, il ne tarda pas à remplacer le duc de Croï, démissionnaire. Le marquis de Nédonchel se plaça au côté droit, avec lequel il vota constamment. Signataire des protestations des 12 et 15 septembre contre tous les décrets rendus par l'assemblée nationale, il se perdit dans l'obscurité de la vie privée, et mourut à Valenciennes le 13 février 1834, âgé de 92 ans.

NEGRI (FRANÇ.), littérateur italien, né à Venise en 1764, mort en 1827, a publié plusieurs ouvrages, et légué en outre de nombreux manuscrits à un de ses amis. Parmi les ouvrages de Negri, imprimés de son vivant, nous citerons, les *Lettres d'Alciphron*, traduites du grec en italien; la *Vie d'Azustolozeno*, un des plus célèbres littérateurs et critiques du commencement du 18e siècle; et les *Vies* de cinquante hommes illustres des provinces de Venise.

NÉOPLATONICIENS. On désigne sous ce nom les adhérens de la nouvelle école de philosophie qui se forma à Rome vers le milieu du 2e siècle de notre ère. La pure doctrine de Platon avait été altérée par Arcésilas et Carnéade. Dans la suite, d'autres académies s'étaient formées successivement; mais les théories mystiques du philosophe d'Egine étaient tout-à-fait oubliées, lorsque Plotin, Porphyre, et après eux Jamblique et Proclus, tentèrent de les faire revivre et de les développer. On a appelé aussi, par extension, *Néoplatoniciens* des théologiens chrétiens du moyen âge qui amalgamaient la théorie des *Idées* avec les préceptes de l'Evangile.

NESTLER (N.), prof. de botan. à la fac. de méd. et à l'école spéciale de pharm. de Strasbourg, m. en décembre 1832, était un des botanistes français les

plus distingués. Il publia, de concert avec M. Mougeot, médecin à Bruyères, une *Collection des mousses des Vosges*, composée de 10 vol., et qui restera comme le témoignage d'un travail long, difficile et consciencieux. Plusieurs *Opuscules* de botanique, qui enrichissent les bibliothèques des naturalistes, ajoutèrent à la réputation de Nestler. Mais ce qui eût donné à son nom encore plus d'éclat, c'est le travail qu'il préparait sur les plantes de l'Alsace. Les nombreux matériaux rassemblés par lui pour la publication de la *Flore de l'Alsace* ne seront sans doute pas perdus pour la science.

NESTOR (N.), surnommé le *Père de l'hist. russe*, passa sa vie au sein de l'étude dans le couvent des Grottes à Kief. C'est mal à propos qu'on lui a attribué, d'après la *Biographie universelle*, le *Patéricon*, ou *Vies des pères du couvent des Grottes*. Cet ouvrage est de Simon, premier évêque de Sousdal. (*Voy*. Simon)

NETLETTON (Thomas), médecin et littérateur anglais, né en 1683 à Dewsbury, mort en 1742, a fourni un assez grand nombre de *Mémoires* aux *Transactions philosophiques*. On lui doit en outre : *Some Thoughts concerning virtue and happiness, in a letter to a clergyman*, 1729, 1736 et 1751, in-8.

NICÉPHORE (N.), métropolite de Kief, m. en av. 1121, était Grec d'origine, et s'était fixé en Russie l'an 1106. On connaît de lui un traité du *Carême et de la Continence des sens*, imprimé dans la prem. partie des documens publiés par la société d'hist et des antiquités de Moscou. La bibliothèque synod. de cette ville possède aussi en manuscr. une *Epître* (de Nicéphore) *au grand-duc Vladimir Vsevolodovitsch Monomaque, sur la sépar at. des Eglises d'Orient et d'Occident*.

NICOLAI (Nicolas-Marie), audit.-génér. de la chambre apostol. et secrét. de la congr. économiq., né à Rome le 14 sept. 1756, m. le 18 janv. 1833, fut d'abord un des employés de la Rote. Pie VI le nomma substitut de la chambre pour veiller aux intérêts du trésor dans les travaux des marais Pontins. En 1806, il devint commissaire de la chambre. Pendant l'occupation des Etats pontificaux par les Français, la Consulte extraordinaire composée par Napoléon le nomma sous-préfet de Viterbe ; mais Nicolaï refusa de prendre part à l'administration impériale. Aussi, lorsque Pie VII fut remis en possession de ses états, il le nomma clerc de la chambre et président de l'anneau. Léon XII le fit audit. général, et le chargea d'inspecter les travaux de l'armée à Tivoli. Nicolaï, homme instruit et capable, aimait la conversation des gens de lettres ; il était lui-même président de l'académie archéologique. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *des Améliorations du territoire Pontin*, 1800, in fol. ; *de la Basilique de Saint-Paul*, 1815, in-fol. ; *de la Basilique du Vatican et de ses privilèges*, 1817, in-fol. ; *Eloge du cardinal Lante ; des lieux autrefois habités et aujourd'hui déserts dans la campagne de Rome*. Ce dernier ouvrage n'est pas terminé. Nicolaï s'était beaucoup occupé de recherches sur l'histoire de son pays.

NICOLEF (Nicolas-Petrovitsch), poète russe, né en 1758, mort en 1816, fut élevé dans la maison de la princesse Daschkof, servit dans la garde russe, et se retira avec le grade de major. Ayant perdu entièrement la vue, il chercha des consolations dans la culture des lettres. La trag. en 5 actes de *Surena*, son meilleur ouvrage, impr. à St-Pétersbourg en 1781, lui ouvrit les portes de l'académie russe.

NICOLLE (Gabriel-Henri), libraire et ensuite direct. du collége de Ste-Barbe, né à Fresquienne, village du pays de Caux, le 23 mars 1767, de cultivateurs aisés, fut envoyé à Paris, au collége de Ste-Barbe, où il avait été précédé par un frère aîné, qui était alors un des prem. élèves de cette maison, et qui depuis rendit de grands services à l'instruction publique. Henri Nicolle se destinait comme son frère Charles à l'éducation de la jeunesse, lorsque la révolution, en détruisant tous les établissement universitaires, renversa en même temps les projets des deux frères. L'aîné, obligé, en qualité de prêtre, de quitter sa patrie, alla chercher en Russie des moyens de se rendre utile, et il a laissé, à Pétersbourg et à Odessa, des monumens durables de son zèle et de ses lumières. Le cadet, resté à Paris, s'associa avec quelques amis et camarades de collége pour lutter, la plume à la main, contre les excès et contre les oppresseurs sous l'autorité desquels gémissait alors la France. Dans sa préface de l'*Hist. de la révolution*, M. Lacretelle cite le nom de Nicolle à côté de ceux de MM. Bertin, Dussault, Fiévée. Plus. journ. sortirent de cette courageuse coalition, tous rédigés dans un but que les auteurs prenaient à peine le soin de dissimuler, celui de la restauration de la monarchie légitime. Aussi, aux époques les plus désastreuses de la révolution, au 10 août, au 21 janvier, aux jours qui précédèrent le 9 thermidor, au 13 vendémiaire, Nicolle et ceux qu'on appelait ses complices furent-ils enveloppés dans une semblable proscription. Plus d'une fois les portes des prisons se refermèrent sur eux, et des condamnations de mort ou d'exil furent prononcées. Des lois d'amnistie les sauvèrent, et Nicolle, entre autres, eut l'adresse ou le bonheur de ne payer son dévouement que de la perte de sa liberté. Affranchi de ses liens, il dirigea ses vues vers le commerce de la librairie ; fidèle au goût de sa première jeunesse, il conçut le projet de faire tourner au profit de l'instruction publique les entreprises commerciales auxquelles il se livrait. La confiance et la facilité de Nicolle étaient extrêmes ; il devait être victime de ses excellentes qualités ; il le fut. Dès cette époque, il songea à se retirer des affaires pour reprendre, avec la dignité qui convenait à son âge, la profession à laquelle sa jeunesse avait été, dès l'origine, destinée. Il existait à Paris une institution formée par d'anciens élèves de Ste-Barbe, qui avait d'abord été assez florissante, mais qui se trouvait déchue de son premier état. Nicolle supposa que le nom seul de l'établissement, appuyé de son zèle et de la collaboration de quelques vieux camarades, suffirait pour lui rendre son ancienne splendeur. Au bruit de la restauration d'une maison qui lui était toujours chère, l'abbé Nicolle accourut du fond de la Russie méridionale, et se joignit à son frère ; de cette double coopération sortit une maison qui en peu d'années conquit l'estime de l'université et la confiance de quatre cents familles. Nicolle, heureux dans son intérieur, pouvait se promettre un long et brillant avenir ; mais une maladie l'enleva le 8 avril 1828. Les journaux ont raconté le deuil que cette mort prématurée répandit parmi les maîtres et les élèves du collége. Tous, par un mouvement spontané, voulurent porter, jusqu'à sa dernière demeure, le corps d'un chef qu'ils adoraient. Une souscription fut ouverte à l'instant pour consacrer à la mémoire de H. Nicolle un monument de tendresse filiale, et d'autres marques de souvenir offerts à sa veuve et à ses enfans attestent la vénération et l'amour dont furent pénétrés ceux qui ont connu l'un des hommes les meilleurs et les plus bienveill. qui aient jamais paru sur la terre. Nicolle n'avait point d'ennemis. Bien qu'il se soit occupé de littérature, il n'a laissé aucun ouvrage de sa composition. Comme libraire-éditeur, il a donné une immense collection de livres classiques, connus sous le nom d'*Editions stéréotypes*, remarquables alors par leur extrême correction. Il conçut le premier le plan de la *Bibliothèque latine*, ou réimpression des commentaires allemands sur les auteurs classiques latins, entreprise à laquelle il dut renoncer après en avoir publié quelques volumes, pour éviter une concurrence fâcheuse. Les *Dictionnaires français-latin* et *latin-français* de M. Noël ; le *Dictionnaire grec-franç.*

de M. Planche, etc., devenus ensuite la propriété de Lenormant, furent impr. sous sa direction, pour la première fois, en 1817.

NIEBUHR (BERTHOLD-GEORGES), historien allemand, fils du voyageur danois de ce nom, né à Copenhague le 27 août 1776, mort à Bonn le 2 janvier 1831, n'avait pas deux ans quand son père obtint une place à Meldorf en Holstein. Celui-ci, qui voulait en faire un voyageur, se proposait de l'envoyer en Orient; mais un grand obstacle à ce projet était le goût de Niebuhr pour l'antiquité, et son insouciance pour les langues asiatiques. Envoyé plus tard à l'école du commerce de Hambourg, il se rendit ensuite à l'université de Kiel, où il apprit le droit; puis à Edimbourg, où il s'instruisit des sciences naturelles et surtout de la chimie. Niebuhr parcourut l'Angleterre, revint en Danemarck en 1801, fut secrétaire du ministre des finances, et sous-bibliothécaire de Copenhague; il contribua à sauver la bibliothèque de cette ville du bombardement opéré par les Anglais. Bientôt il publia la *Première Philippique de Démosthènes* en allemand, et se fit une réputation dans toute l'Allemagne. Appelé à la cour de Berlin, il jouit pendant long-temps de la confiance du roi de Prusse, fut conseiller d'état, membre de l'université et de l'académie des sciences. Quand la Prusse voulut se venger de l'état d'asservissement où l'avait placée Bonaparte, Niebuhr, pour exciter le patriotisme allemand, rédigea le *Correspondant prussien*, fit prendre les armes à la jeunesse, et marcha lui-même. De retour dans sa patrie adoptive, il fut envoyé en Hollande, où il s'opposa à la réunion de la Belgique. Quelques-uns de ses écrits ayant déplu à la cour de Berlin, il fut envoyé à Rome comme ambassadeur près le saint-siége en 1816, et conclut en 1821, au nom du roi de Prusse, un concordat avec le souverain pontife. Avant de quitter la Prusse, il avait publié, de concert avec Heindorf et Buttmann les *Fragmens de Fronton*, découverts par l'abbé Maï. Arrivé à Vérone, il parcourut la bibliothèque du chapitre, et y trouva les *Institutes de Gaïus*. A Rome, où il se lia avec le savant Maï, il découvrit deux *Fragmens* inédits de Cicéron, l'un qui sert de complément au discours *Pro Marco Rabirio*, l'autre qui est un morceau de l'oraison *Pro Plancio*. Déjà en 1807 il avait trouvé quelques *Passages* inconnus des *OEuvres de Senèque*. Sa réputation d'érudit était européenne. On avait lu avec intérêt ses *Mémoires* sur différens points d'archéologie et de littérature orientale, qui sont insérés dans les Recueils scientifiques de l'Allemagne. Mais ce qui le fit surtout connaître, c'est son *Histoire romaine*, ouvrage bien systématique pourtant, dont le premier volume parut à Berlin en 1811. Une deuxième édit. fut publiée dans la même ville en 1830, 2 vol. in-8. M. de Golbéry, conseiller à la cour royale de Colmar, traduisit en français le premier vol. sous les yeux mêmes de l'auteur, 2 vol. in-12. Du reste, Niebuhr ne termina point cet ouvrage. Après un séjour de sept années à Rome, il donna sa démission en 1823. En revenant de Prusse, il s'arrêta à Saint-Gall, où il trouva les *Fragmens Mérobandas*. Il se rendit ensuite à Heidelberg, puis à Bonn, où il donna des cours dans l'université, fonda des prix pour la solution des questions de philologie, et soutint de ses deniers les élèves qui n'avaient pas de fortune, mais qui annonçaient des dispositions heureuses. Il revit alors son *Histoire romaine*, surveilla les réimpressions du *Corpus historiæ bysantinæ*, et donna plusieurs auteurs, notamment Agathias. Au commencement de 1830, un incendie détruisit l'étage supérieur de sa maison et une partie de ses manuscrits. La révolution de juillet, en lui inspirant des inquiétudes sur l'avenir de l'Europe, hâta sa fin. Niebuhr était d'une société difficile, et ses collègues avaient souvent des querelles très-vives avec lui sur des objets d'érudition. Il en eut une qui fit du bruit à l'époque où fut découvert le traité de Cicéron *de Republica*, dont il interprétait plusieurs passages d'une autre manière que la plupart des savans. Outre les ouvr. déjà cités, on doit à Niebuhr un écrit diplomatique qui parut en 1814 sous ce titre: *Droits de la Prusse sur la cour de Saxe;* et une *Notice* sur son père, qu'il intitula: *Vie de Cursten Niebuhr, voyageur danois*, Kiell, 1817, in-8. La veuve de ce savant ne put résister à la douleur que lui fit éprouver sa perte, et succomba le 11 janvier 1832.

NIELLY (JOSEPH-MARIE, baron), vice-amiral, officier de la Légion-d'Honneur, etc., né le 9 septembre 1751 d'une ancienne famille de Bretagne, mort en sept. 1833 à Brest, était officier de la marine royale, et cheval. de St-Louis à l'époque de la révolution. La plupart des officiers de son corps ayant émigré, il parvint rapidement au grade de contre-amiral; ce fut en cette qualité qu'il commanda une division dans le combat mémorable du 13 prairial an 2 (1er juin 1794), où son courage et l'habileté de ses manœuvres justifièrent le choix du gouvernement. Chargé du commandement de la flotte qui sortit la même année du port de Brest, il s'empara du vaisseau anglais *l'Alexandre*, de 74 canons. En 1796, il fut employé sur l'escadre destinée à porter les troupes qui devaient opérer une descente en Irlande sous les ordres de Hoche, opération qui ne manqua que parce que les vaisseaux français, dispersés par la tempête, ne purent se rallier. En 1798, le contre amiral Nielly fut nommé commandant d'armes à Lorient, et, en 1804, il présida le collége électoral du département du Finistère. Le commandement de la flotte de Brest lui fut confié vers la fin de la même année, et, l'année suivante il devint préfet maritime. Il vivait [dans] la retraite lors de la première restauration, [e]n 1814. C'est depuis cette époque qu'il fut créé baron et vice-amiral.

NIEMEYER (N.), chancelier de l'université de Halle, où il était né en 1754, et où il m. en 1828, avait vu célébrer un an auparavant, par une fête touchante, le cinquantième anniversaire de son professorat. Conduit en France vers 1812 comme l'un des otages de l'université de Halle, il avait été rendu à la liberté en 1814, et avait fait une excursion en Angleterre avant de retourner dans sa patrie. Il a laissé un grand nombre d'écrits sur la théologie et sur l'éducation. Son dernier ouvr. est une relation intéressante de son voyage en France et en Angleterre.

NIETZSCHE (FRÉDÉRIC-AUGUSTE), professeur de droit à l'université de Leipsig, depuis 1831, m. dans cette ville le 6 février 1833, à peine âgé de 38 ans, avait passé la plus grande partie de sa vie littéraire à recueillir et à coordonner une foule de matériaux *sur le droit allemand* qui formaient déjà, dit-on, au moment de sa mort, un recueil extrêmement précieux.

NIMMO (ALEXANDRE), né à Kirkcaldy en Écosse en 1783, et mort le 20 janv. 1832 à l'âge de 49 ans, embrassa la profession d'ingénieur. Il se distingua bientôt par ses travaux, et c'est à lui qu'on doit la délimitation des comtés écossais, le relèvement de toutes les parties marécageuses de l'Irlande, ainsi qu'une multitude d'ouvrages d'art dans l'intérieur et sur les côtes de ce pays. Nimmo possédait une variété étonnante de connaissances; il est auteur de l'article *Navigation intérieure* de l'*Encyclopédie* de Brewster, d'*Ouvrages sur les ponts*, et de l'*Art du Charpentier*, le 1er en société avec Telford, et l'autre avec Nicholson, etc.

NOEFF (N.), fondateur du seul institut qui existe pour les sourds-muets dans le canton de Vaud, mourut à Yverdun dans un âge peu avancé le 6 mars 1832, au moment où le développement qu'avait pris son établissement allait lui permettre d'y recevoir un plus grand nombre de ces infortunés privés de l'ouïe et de la parole. La mort de ce bien-

faiteur de l'humanité fut une perte qui excita les regrets universels.

NOEL (André-Claude), ancien notaire, membre du conseil de la Société d'horticulture de Paris, né en 1777 dans cette ville, où il mourut le 22 décembre 1832, devint en 1805 notaire de la couronne. Napoléon, auquel il fut présenté par l'impératrice Joséphine, le trouvant fort jeune pour d'aussi graves fonctions, lui fit subir lui même un examen sur les devoirs de sa charge, et sur le Code civil qui venait d'être donné à la France. Noël fit preuve pendant plus de dix ans, d'une rare activité pour réunir au domaine de la couronne les titres et biens qui en avaient été détachés depuis 1793, ou qui pouvaient convenir à leur embellissement et agrandissement. Toujours empressé lorsqu'il sagissait d'exécuter des volontés régulières, il sut conserver son indépendance en refusant son ministère à des opérations qui n'étaient point conformes aux lois. Noël possédait toute la confiance de Joséphine; dans de grandes occasions, il reçut ses confidences, et vit couler ses larmes. Noël renonça à ses fonctions de notaire en 1832.

NOEL (N.), peintre de marine, dont Vernet fit choix pour accompagner Chappe d'Hauteroche dans son voyage en Californie. Cette dangereuse campagne irrita encore le goût de Noël pour la navigation; il partit pour Lisbonne, accompagna l'amiral don Joseph de Mello dans son expédition à Gibraltar, et, par sa protection, eut les moyens d'exécuter le dessin le plus parfait de cette forteresse inexpugnable. Enfin il entreprit de faire connaître les ports principaux de la Péninsule, et exécuta ce grand projet avec perfection. Cet artiste mourut en janvier 1834, âgé de 81 ans.

NOGARET (D.V. Ramel de), conventionnel, mort à Bruxelles le 31 mars 1829, était avocat à Carcassone lorsque le tiers-état de la sénéchaussée de cette ville le nomma député aux États-Génér., où il s'occupa beaucoup de matières de finances. Après avoir rempli une mission dans le Finistère, il devint secrétaire à l'Assemblée nationale. L'année suivante le département de l'Aude le nomma député à la Convention; dans le procès du roi, il vota pour la mort, admit la ratification du peuple et rejeta le sursis. Envoyé en Hollande comme commissaire du gouvernement, il revint ensuite à Paris, où, pendant le reste de la session, il se livra exclusivement à la partie financière. Au conseil des Cinq-cents, où il fut réélu, on le vit souvent à la tribune parler sur cet objet: ce qui lui valut la place de ministre des finances, que le Directoire lui donna en 1796, et qu'il remplit avec assez de capacité jusqu'au 20 juillet 1799. Il ne fut appelé à aucune fonction sous le gouvernement impérial, et ne reparut sur la scène politique qu'en mai 1815. Nommé alors préfet du Calvados, il fut ensuite obligé, comme régicide ayant accepté des fonctions pendant les cent-jours, de se retirer dans les Pays-Bas, où le barreau de Bruxelles l'admit au nombre des avocats. On a de lui plusieurs *Écrits* importans sur les finances.

NOIROT (Jean-Baptiste-Xavier), religieux dominicain, né en 1756 en Franche-Comté, mort le 7 décembre 1829, fit son noviciat à Paris. Après avoir terminé sa philosophie et sa théologie au couvent de Nantes, il enseigna ces deux sciences dans différens établissemens de son ordre. Nommé en 1787 procureur de la maison de Morlaix, il se livra en même temps à la prédication. Son éloquence et ses vertus lui acquirent une telle influence dans le pays, qu'il ne le quitta point pendant la révolution. Il réunit même, autour de lui, jusqu'à 60 et 80 prêtres à la fois, dont il était la sauve-garde. Lorsque les autels furent relevés, Noirot se rendit utile par des stations d'Avent et de Carême, remplies dans plusieurs villes, à Quimper, Brest, Vannes, Saint-Brieux, Saint-Malo, surtout à Morlaix. C'est principalement à lui que les ursulines et les carmelites doivent leur rétablissement dans cette dernière ville: il dirigea ces deux communautés, et fut aussi le directeur des filles de Saint-Vincent de Paul.

NORRY (Charles), architecte, qui fit partie de l'expédition d'Égypte, fut nommé membre de l'Institut qui fut fondé au Caire Norry publia son retour, en 1799: *Relation de l'expédition d'Égypte, suivie de la description de plusieurs monumens de cette contrée*, in 8. Il fit ensuite partie du conseil des bâtimens civils, au ministère de l'intérieur, et mourut en juin 1832.

NOMBRET Saint-Laurent (N. de), l'un de nos plus spirituels vaudevillistes, mort à Boulogne en 1833, occupait depuis long-temps une place importante à l'administration des ponts-et-chaussées, et termina, jeune encore, une carrière qu'il avait marquée par de nombreux succès. Parmi ses ouvrag, représentés presque toujours sous le voile de l'anonyme, nous citerons les *Couturières et le Mardi-Gras*, aux Variétés; le *Coiffeur et le Perruquier*, au Gymnase; le *Bandit*, aux Nouveautés; *Bonaparte, lieutenant d'artillerie*; les *Cartes de Visite* et le *Mari par intérim*, au Vaudeville, etc. Ce qui le distinguait spécialement, c'est un talent particulier pour la chanson.

NOTTRET de Saint-Lys (René-Louis), chevalier de plusieurs ordres, ci-devant seigneur titulaire de Ripont (autres lieux et villages de la province de Champagne, relevant nature de fief en baronie), auteur de plusieurs ouvrages sur l'agriculture, était maire de Bazaney lorsqu'il mourut le 8 octobre 1817. C'est en cette qualité qu'il avait harangué Napoléon, lorsqu'au retour de la campagne de Prusse, il passa par ce bourg pour se rendre à Paris. Le *Discours* de Nottret, plein de force et de logique, avait pour but l'ouverture du canal des Ardennes.

NOURRIT (Louis), ancien artiste de l'Opéra de Paris, né à Montpellier le 4 août 1780, mort à Paris le 23 septembre 1832 à l'âge de 51 ans, fit ses premières etudes musicales comme enfant de chœur dans l'église collégiale de sa ville natale, et vint à Paris, en 1796 pour les terminer. Admis comme élève du Conservatoire en 1802, il reçut d'abord des leçons de Guichard. L'année suivante, il passa sous la direction de Garat, qui, charmé de sa voix de ténor, lui donna des soins assidus, et en fit un de ses élèves les plus distingués. Le 3 mars 1805, Nourrit débuta à l'Opéra par le rôle de Renaud, et y obtint du succès. Sa voix était pure, ses intonations justes, et sa diction musicale, bien que peu chaleureuse. Plusieurs autres rôles, entre autres celui d'Orphée, achevèrent de montrer sa supériorité. En 1812, à la retraite de Lainez, il devint chef de l'emploi des ténors, qu'il partagea ensuite avec Lavigne, et qu'il reprit seul en 1817 jusqu'à l'époq. de sa retraite en 1826. Les principaux rôles dans lesquels il se distingua sont, outre les précédens, ceux du Harem dans la *Caravane*, de Colin dans le *Devin de Village*, de Demaly dans les *Bayadères*, et d'Aladin dans la *Lampe merveilleuse*. Jusque dans les derniers temps, il conserva le joli timbre de son organe. Il a laissé deux fils; l'aîné, Adolphe Nourrit, se montre chanteur et acteur encore plus distingué que son père, qu'il remplace à l'Opéra.

NOVIKOF (Nicolas-Ivanovitsch), né en 1744 à Tichvensk, près Moscou, est un des Russes qui ont le plus contribué au progrès des lumières dans sa patrie. A 18 ans, il servait comme bas-officier dans la garde impériale. C'est alors seulement qu'il commença à cultiver les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué. Quittant bientôt la carrière milit. pour se vouer entièrement aux lettres, il publia, en 1770, un journal intitulé: *le Peintre*, dont le mérite est encore généralement reconnu. Plus tard, Novikof acheta l'imprimerie de l'université de Moscou, et s'efforça de multiplier les ouvrages utiles, visant à en réduire le prix autant que possible. La *Gazette de Moscou*, confiée à ses

soins, vit le nombre de ses souscripteurs s'élever de 600 à 4,000. A l'époque de la révolution franç., Novikof eut à essuyer de la police ombrageuse de Paul Ier des tracasseries et même des persécutions Elles eurent un terme, et ce savant coula en paix le reste de sa vie, qui finit le 31 juillet 1818. Outre les journaux littéraires dont il a été le principal rédacteur, on lui doit : *Bibliothèque ancienne de la Russie*, 10 vol., Saint-Peterbourg, 1773-1775 (il en a été fait une continuation, *ibid.*, 1786-1793, en 9 vol.); *Essai d'un dictionnaire historique des auteurs russes*, ibid., 1772.

NYERUP (Erasme), historien danois, né en 1759 en Fionie, mourut le 28 juin 1829. Les ouvrages de ce laborieux écrivain sont nombreux, et embrassent l'histoire, la philologie et l'archéologie. Nous citerons comme les plus importans : le *Recueil de mémoires pour servir à l'histoire danoise*, 4 vol. in-4; *Dictionnaire littéraire du Danemarck, de la Norwege et de l'Islande*, 1820, 2 v. in-4; *Tableau historique et statistique de l'état du Danemarck et de la Norwége dans les temps anciens et modernes*, Copenhague, 1803-1806, 5 vol. in-12.

O.

O'CONNEL (Daniel, comte), lieutenant-gén., grand'croix de l'ordre du Saint-Esprit, né en août 1742 à Derrinant, comté de Kerry, en Irlande, mort à Meudon, près Blois, le 9 juillet 1833, était le plus jeune de 22 enfans issus d'un seul mariage. Il entra, en 1757, au service de France, dans le régiment de la brigade irlandaise, commandé par le comte de Clare, fit ses premières campagnes pendant la guerre de sept ans en Allemagne, fut attaché au corps du génie dès le moment de sa formation, et reconnu bientôt pour un de nos plus savans ingénieurs militaires. Il se distingua au siége et à la prise du Port-Mahon dans l'île de Minorque sur les Anglais, en 1779, étant à cette époque major du regiment Royal-Suédois; il servit ensuite au siége de Gibraltar, en 1782, en qualité de lieutenant-colonel. On se rappelle l'attaque qui fut faite par des batteries flottantes contre Gibraltar, le 13 septembre 1782, et la résistance heureuse de l'armée anglaise sous les ordres du général Elliot. Le lieutenant-colonel O'Connel fut un des trois ingénieurs au jugement desquels fut soumis le plan d'attaque quelques jours avant son exécution. Son opinion formelle avait été que ce plan ne pouvait reussir; mais l'avis contraire des deux autres ingénieurs l'emporta, et l'événement ne confirma que trop la justesse de son jugement. Par un point d'honneur connu dans l'armée française, il réclama le droit de partager les dangers d'une attaque résolue contre son avis, et fut nommé commandant en deuxième d'une des batteries qui entamèrent l'action. Des le commencem. du combat, une balle lui enleva une partie de l'oreille, et lorsque les batteries firent feu, une bombe lancée par les mortiers anglais, éclata à ses pieds et lui fit neuf blessures. L'année suivante il reçut le grade de colonel commandant un régiment allemand, au service de la France, et appartenant au prince de Salm-Salm. Elevé peu après au rang d'inspecteur-général de l'infanterie française, et au grade d'officier général, on lui confia la composition d'un code général pour la discipline militaire, et spécialement pour l'organisation intérieure des régimens. Ses plans, adoptés après la révolution pour les armées françaises et imités par les autres nations, sont encore aujourd'hui la source des avantages que retirent les armées de l'Europe de leur organisation. La révolution le priva tout ensemble de la gloire et de la fortune auxquelles il pouvait prétendre. Dumouriez et Carnot le pressèrent plusieurs fois d'accepter le commandement d'une des armées révolutionnaire; mais il refusa, croyant qu'il était de son devoir de rester sous la main de Louis XVI et de partager ses plus grands périls aux jours de l'anarchie, jusqu'au moment où ce malheureux prince fut mis en prison. Ne pouvant plus long-temps servir sa cause en France, O'Connel alla joindre les princes français à Coblentz, et fit la désastreuse campagne de 1793 sous les ordres du duc de Brunswick, comme colonel des hussards de Berchiny. En 1793, le général O'Connel, retournant près de sa famille dans le comté de Kerry, fut retenu à Londres avec les autres officiers français pour concerter un projet de restauration de la famille des Bourbons. En cette occasion il soumit un plan pour la campagne de 1794, si bien tracé que Pitt arrêta la formation de la brigade irlandaise composée en totalité d'émigrés de France et distribuée en six régimens au service de la Grande-Bretagne. L'un d'eux fut confié au gén. O'Connel. Mais, avant que ces régimens ne pussent être complétés, les soldats qui les composaient furent ballottés d'un corps dans un autre, et envoyés, pour y périr au milieu des neiges de la Nouvelle-Ecosse, ou sous le soleil des Indes occidentales. Ils ont tous cessé d'être. O'Connel retourna en France à la paix de 1803; mais, saisi alors avec tous les autres sujets de la Grande-Bretagne par les ordres du premier consul, il demeura en prison jusqu'à la chûte de Napoléon. La restauration lui rendit son rang de général en France, en même temps qu'il était colonel en Angleterre. Cependant à la révolution de 1830 il refusa le serment de fidélité à Louis-Philippe; il fut par suite destitué, et se retira à Meudon près Blois. O'Connel conserva jusqu'à la fin l'usage facile de sa langue maternelle, et, quoiqu'il possédât aussi bien l'espagnol, l'italien, l'allemand, le latin et le grec, que le français et l'anglais, il n'avait pas de plus grand plaisir que de rencontrer une personne avec laquelle il pût parler le pur gallique des montagnes où il avait pris naissance.

ODESCALCHI (Le prince), premier gouvern. du jeune roi de Hongrie et beau-frère du prince de Metternich, m. d'une attaque d'apoplexie, dans la nuit du 24 sept, 1833, à Vienne, âgé de 52 ans.

ODELEBEN (Ernest-Othon-Innocent, baron de), colonel saxon, né le 17 mars 1777 à Riesa, entra de bonne heure au service, prit part à la campagne de 1806, et en 1813 fut envoyé auprès de Napoléon comme un des officiers les plus capables de donner les renseignemens et les détails les plus précis sur la Saxe, qui allait être le théâtre de combats sanglans. Il accompagna l'empereur dans cette campagne; et, témoin oculaire de tous les événemens, il en retraça le tableau dans son excellente *Histoire de la campagne de* 1813, qui parut en 1815, eut plusieurs éditions, et fut traduite dans plusieurs langues. Rentré au sein de sa patrie, il s'occupa de travaux géodésiques, et commença, en 1824, la publication d'une bonne *Carte des montagnes de la Mi nie*, qui n'a pas été achevée par suite des pertes que lui fit éprouver une contrefaçon lithographiée à Berlin. En même temps paraissait son *Cyclorama*, ou tableau de tous les objets qu'on decouvre à l'horizon du sommet du Winterberg. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa beaucoup de *Recherches géologiques*, surtout dans le Harz et la Thuringe. Cet estimable officier, qui a laissé, dit-on, des notes manuscr. fort importantes, mourut à Dresde le 2 novembre 1833.

OELSNER (N.), conseiller de la légation du roi de Prusse à Paris, où il mourut en 1828, était né dans la Silésie vers 1764. Il vint en France au commencement de la révolution, séduit par des illusions que les Français ne furent pas les seuls à partager. Il résida à Paris, sous le directoire, comme chargé d'affaires de la ville de Francfort, et fut depuis investi des mêmes fonctions, mais momentanément, par les villes anséatiques. Le roi de Prusse le nomma, en 1814, son conseiller de légation à Paris, et le chargea particulièrement de la correspondance littéraire. Nous citerons d'OElsner: un *Memoire sur l'influence de la religion de Mahomet*, couronné par l'institut en 1819; une *Hist. de l'islamisme*, encore Ms; une *Hist. de la guerre des Hussites;* et une brochure, publiée en 1815 sous le voile de l'anonyme, et sous le titre de *Pièces relatives au droit public des nations.*

O'FARRIL (GONZALO), général espagnol, né en 1784 à la Havane, mort à Paris le 19 juillet 1831, vint étudier au collége de Sorèze. Son séjour dans les écoles militaires que Charles III avait créées en Espagne et de longs voyages dans la plupart des contrées de l'Europe, achevèrent de former ce jeune officier. Il était ministre de la guerre et membre de la junte du gouvernement, lorsque Joseph Bonaparte vint occuper le trône d'Espagne. O'Farril, qui embrassa la cause de l'étranger, en fut puni par l'exil. Il retourna en France, qu'il ne quitta que pour aller en Espagne à l'époque de la révolution de 1820. O'Farril revint ensuite à Paris. Andrès Muriel a publié une *Notice* sur don Gonzalo O'Farril, Paris 1831, in-8.

OHMACHT (N.), statuaire, mort à Strasbourg le 31 mars 1834, âgé de 73 ans, avait été à Rome en qualité d'élève de l'école française. On a de cet artiste quelques ouvrages qui font honneur à son talent.

O'KEEFE (JOHN), auteur dramatique anglais, né à Dublin, où il fut elevé dans la religion catholique, par le savant jésuite Austin, se laissa néanmoins entraîner vers le théâtre. Auteur facile, il avait déjà écrit une pièce à l'âge de 15 ans. Arrivé encore jeune à Londres, il ne put parvenir à monter sur la scène, mais il publia un nombre considérable de pièces de tout genre, excepté des tragedies. En 1800, il eut le malheur de devenir aveugle, et cessa de travailler pour le théâtre. Peu favorisé du côté de la fortune et mal récompensé de ses travaux, il se retira dans la ville de Southampton, où on se plut à rendre sa vieillesse moins misérable. Les pièces de cet auteur, mort le 12 février 1833, à l'âge de 87 ans, se distinguent toutes par leur esprit et leur gaîté, et plusieurs d'entre elles figurent encore dans le répertoire des grands théâtres de la capitale.

OLTMANS (N.), astronome prussien, mort à Berlin le 7 novembre 1833, a fait faire quelques progrès à la science. On lui doit 2 vol. in-8 d'*Observations astronomiques.*

ONCIU (GAD de). Annulez cet art., qu'on a maladroitement emprunté d'autres biogr. C'est le nom défiguré de GUI DE DOUCIÉ.

OPERMAN (Le comte), général du génie au service de la Russie, né en Allemagne, passa en Russie en 1733 avec le grade de lieutenant, et ne dut qu'à son mérite l'avancement qu'il obtint dans cette arme. En 1801, attaché au dépôt des cartes, il publia la superbe *Carte* militaire des frontières occidentales de l'empire, et les *Atlas* complets et détaillés des forteresses de la Russie. En 1805, il présenta à l'emper. une *Carte* détaillée de la Russie en 100 feuilles, l'une des meilleures publications topographiques sur ce pays. Comme ingénieur militaire, on doit à Operman la réparation des forteresses de Cronstadt en 18 9; la construction de la forteresse de Bobrouïsk; la direction des travaux du siége de Thorn en 1813. On peut dire que c'est à lui que la Russie est redevable de l'organisation de l'arme du génie, et du dépôt topographique militaire du département des constructions maritimes. Il succomba à St-Pétersbourg aux attaques du choléra, le 20 juillet 1832, après 50 années de services rendus à sa patrie adoptive.

OPPORTUNE (STE), *lisez*, *ligne* 2 : Montreuil près Desiez.

ORCET (GILBERT-PAUL ARAGONES d'), évêque de Langres, m. dans cette ville le 20 juin 1833, était né à Clermont le 13 novembre 1762. Il y devint chanoine et grand-vicaire. Sacré évêque le 25 janvier 1824, il justifia ce choix par ses vertus.

O'REILLY (ANDRÉ, comte), général de cavalerie autrichien, mort à Vienne, à l'âge de 92 ans, à la fin 1832, peut être considéré comme le dernier des guerriers qui se distinguèrent sous les règnes de Marie-Thérèse et de Joseph II, c'est-à-dire pendant la guerre de sept ans et la campagne contre les Turcs. Né en Irlande, il s'était engagé de bonne heure au service autrichien, où il conquit successivement, par sa bravoure, tous les grades. Il serait trop long de faire connaître les événemens divers de sa longue et aventureuse carrière. Nous nous contenterons de rappeler que les charges brillantes des dragons d'O'Reilly à la bataille d'Austerlitz sauvèrent l'armée autrichienne d'une complète extermination. Gouverneur de Vienne en 1809, ce fut lui qui fut chargé de la capitulation honorable que Napoléon accorda à cette capit. Quand l'empereur reçut en députation le bourgmestre de la ville et les principaux citoyens, il se plaignit avec amertume de l'obstination de l'archiduc Ferdinand, et loua, au contraire, sans réserve la sagesse et la présence d'esprit « du respectable O'Reilly » (ce sont ses propres termes), accepta ses propositions, et exigea par le 14e article du traité que le général le porterait lui-même à l'empereur, afin de lui faire connaître la vraie position de l'empire autrichien. — O'REILLY (Forgal), évêque de Kilmore, mort à Bailliebore le 30 avril 1829, âgé de 85 ans, gouvernait depuis 22 ans son diocèse, où il était un modèle de douceur et de charité.

ORIANI (BARNABÉ), prêtre, directeur de l'observatoire de Milan, né à Garignano, village près cette ville, le 15 avril 1753, m. en novembre 1832, annonça de bonne heure son goût pour les sciences exactes, et fut reçu en 1777 parmi les astronomes de Milan. Envoyé en Angleterre, l'an 1786, pour faire construire par Ramsden un grand cercle mural et plusieurs autres instrumens que le gouvernement faisait exécuter pour l'usage de l'observatoire, Oriani fit dans ce voyage la connaissance de Herschel, avec lequel il fut toujours depuis en correspondance. De retour à Milan, il prit part aux travaux d'un arc du méridien en Italie, et dirigea avec Reggio et Césaris les opérations trigonométriques au moyen desquelles on voulait faire une triangulation pour la carte de Lombardie. Lorsque Piazzi découvrit en 1801 la planète Cérès, qu'il prit d'abord pour une comète, Oriani calcula d'après les premières observations de cet astronome l'orbite de la nouvelle étoile, et démontra que c'était une planète. Oriani fut un des 30 membres de l'Institut italien. Bonaparte lui accorda le titre de comte et la dignité de sénateur du royaume d'Italie; mais le gouvernement autrichien ne lui conserva que son titre d'astronome. C'est sous sa direction que Carlini publia les *Ephémerides astronomiques de Milan*, qui paraissaient toutes les années. Les ouvrages d'Oriani sont : sur les *Interpolations des lieux de la lune, éphémerides astronomiques*, Milan, 1788; *Tables du mouvement horaire de la lune*, ibid., 1779; sur la *Reduction des lieux des étoiles*, ibid., 1779; sur les *Occultations des étoiles*, ibid., 1782; sur la *Precession des équinoxes*, ibid., 1783; *Tables d'Uranus*, 1783, sur les *Lunettes acromatiques*, *Memoires de la Société italienne*, Vérone, 1786; *Theoria planetæ Urani*, Milan, 1789, in-4; sur les *Perturbations*

de *Mercure par l'action de Vénus*, *éphémérides astronomiques*, Milan, 1796; *Correction des tables de Mercure*, ibid., 1797; sur la *Manière de corriger les tables pour les observations*, ibid., 1797, *Theoria planetæ Mercurii*, Milan, 1798, in-8; *Formules analytiques pour la perturbation des planètes*, *éphémérides astronomiques*, ibid., 1802; *Élémens de Trigonométrie sphéroïdique*, Bologne, 1806, in-8, ouvrage classique; *Opuscules astronomiques*, Milan, 1806, in-8.

ORVILLIERS (JEAN-LOUIS TOURTEAU-TORTOREL, marquis d'), pair de France, était maître des requêtes de l'hôtel lorsqu'il émigra. De retour en France, il vécut dans la retraite. Après la restauration, nommé pair de France, le 17 août 1815, il devint conseiller d'état honoraire le 1er janvier 1816, et officier de la Légion-d'Honneur, le 22 mai 1825. Le marquis d'Orvilliers fit souvent, à la chambre des pairs, des *Rapports* importans, surtout en matières de finances. Dans la session de 1828, il était membre de la commission du budget des recettes pour 1829. Devenu président de la commission de surveillance de la caisse d'amortissement, il fit à la séance des députés du 19 mars 1829 un lumineux *Rapport* sur la situation de cette caisse et de celle des dépôts et consignations. Après la révolution de 1830, maintenu dans son double titre de pair et de conseiller-d'état, il mourut à Paris, en mai 1832, âgé d'environ 70 ans.

OSTOLOPOFF (NICOLAS), mort à Astracan le 18 mars 1833, âgé de 50 ans, est auteur d'un *Dictionnaire russe de la langue ancienne et moderne*, ouvrage estimé.

OSTROJSKII (CONSTANTIN-CONSTANTINOVITSCH, prince), vaivode de Kief et maréchal de Volhynie, est moins célèbre comme auteur que comme protecteur des lettres, qu'il chercha constamment à répandre dans la Russie occidentale. Très-attaché à la religion grecque, il ne suivit pas l'exemple de presque tous les évêques et princes lithuanisens et volhyniens, qui s'étaient faits catholiques, et il publia contre eux un écrit intit. : *Exhortation circulaire aux églises de Lithuanie et de Volhynie*, Ostrog, 1595. Le prince Ostrojskii mourut en 1608. Un de ses fils, *Janus*, châtelain de Cracovie, se convertit à la religion catholique; l'autre, *Alexandre*, vaivode de Volhynie, resta grec, et tous deux se distinguèrent dans la carrière des armes.

OZERETSKOVSKI, l'un des prem. memb. qui composèrent l'Acad. des sciences de Pétersbourg en 1783, m. en 1827 dans sa 77e année. Nous citerons de lui : des *Élémens d'histoire natur.*, Pétersbourg, 1791, 7 vol.; un *Voyage* aux lacs Ladoga et Onéga, ibid., 1792; une *Description* des lieux compris entre St-Pétersb. et Staroï-Rouss, ibid., 1808.

OZEROF (VLADISLAS-ALEXANDROVITSCH), célèbre auteur tragique russe, né en 1770 près Tver, fut reçu à six ans dans le corps des cadets nobles de terre, en sortit (1788) après avoir fait de brillantes études, et avança rapidement dans la carrière militaire. Il la quitta avec le grade de général-major, entra d'abord dans les emplois civils, obtint sa retraite en 1808, et m. en nov. 1816, des suites d'une maladie très-longue qui avait affecté ses facultés intellectuelles, aussi bien que son physiq. La tragédie russe doit à Ozerof, nous ne dirons pas sa splendeur, car, de tous les genres de littérat., c'est le seul qui soit encore négligé dans ce pays, mais son existence. Les pièces de Kniajenine et de Soumorokof, les meilleures que possédât alors la scène russe, n'étaient point dénuées de beautés; elles étaient même assez riches en beaux vers; mais elles manquaient de cette action, de cet ensemble qui constituent la vraie tragédie. Ozerof en créa une tout-à-fait nationale. Sans négliger les beaux exemples de Racine et de Voltaire, il s'affranchit de cette imitation servile des étrangers qui avait caractérisé ses prédécess. Voici le titre des tragédies d'Ozerof : la *Mort d'Oleg*, en 5 actes, représentée pour la première fois à St-Pétersbourg, en 1798; *OEdipe à Athènes*, en 6 actes, représentée le 23 novembre 1804; *Fingal*, en 3 actes, représenté le 8 décembre 1805; *Dmitri Donskoï*, en 5 actes, représenté le 14 janvier 1807, *Polyxène* en 5 actes, représenté le 14 mai 1809. Ozerof a composé en outre quelq. *Poésies* lyriques, et traduit, d'après Colardeau, un certain nombre des *Epîtres d'Héloïse à Abailard*. Ses *OEuvres complètes* ont été imp. (avec une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, par le prince Viasemskii), Saint-Pétersbourg, 1818, 2 vol.

P.

PACHO (JEAN-RAYMOND), voyageur et géographe, né à Nice le 3 janvier 1794, fit ses études dans le collége de Tournon, visita l'Italie, séjourna à Turin, vint à Paris en 1816, et partit en 1818 pour Alexandrie, où son frère était établi. N'ayant pas obtenu d'explorer l'Egypte, il revint à Paris en 1820, et s'y occupa de peindre le portrait et de rédiger quelques *Articles* pour les journaux littéraires. En 1820, il fit une seconde tentative pour retourner en Egypte, qu'il parcourut dessinant les monumens et recueillant les plantes de quelque intérêt. Bientôt il forma le projet de visiter la Cyrénaïque et la Marmarique, où les habitans des oasis lui avaient assuré qu'il existait des monumens d'une beauté remarquable. Sa résolution fut entièrement décidée par l'arrivée du *Programme de la société de géographie de Paris* qui proposait cette course difficile aux investigations des voyageurs. Il partit donc avec M. Müller, jeune orientaliste, en novembre 1824, revint au mois de juillet suivant au Caire, se rendit à Paris, fit part des résultats de son voyage à la société de géographie, et reçut la couronne qu'il avait si bien méritée par sa persévérance. Il faut attribuer au travail excessif auquel il s'était livré, l'égarement de sa raison et la catastrophe qui en fut la suite; il se donna la mort au commencement de 1829. Outre son *Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque*, il a laissé un *Tableau des tribus nomades anciennes et modernes*.

PADILLA (D.-J. de), *l. antépénult. lisez* Martinez; *et plus haut :* Villalar (*non* Villalor).

PAIN (JOSEPH), vaudevilliste et chansonnier, né à Paris le 4 août 1773, mort dans cette ville en 1831, composa seul ou en société un grand nombre de petites pièces dramatiques pour le Vaudeville ou le Théâtre de Montansier. Il occupa une place dans le comité établi, pendant quelque temps, pour cens. les journ. et les écrits period. qui paraissaient à Paris. Il a comp. à lui seul : l'*Appartem. à louer*, comédie, 1793, in-8; *Allez voir Dominique*, 1801, in-8; *Amour et système*, ou *Lequel est mon cousin*, 1807; (avec M. Bouilly) *Scène jouée à la suite de M. Crac le 3 avril* 1810, par les comédiens français, à l'occasion du mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise, 1810, in-8; *Les deux Paravens*, ou *Rien de trop*, 1811, in-8; (avec M. Dumersan) *Les mines de Beaujon*, 1812, in-8; (encore avec M. Bouilly) *Téniers*, *Florian*, *Fanchon la Vielleuse*, *Berquin*, etc. On a aussi de Pain plusieurs *Chansons* imprimées.

PAIRA (MICHEL), issu d'une famille honorable

et riche de Sainte-Marie-aux-Mines, fut très-jeune nommé diacre de l'Église réformée de Paris. Il exerca son ministère dans une petite commune de l'Oise, puis retourna quelque temps dans sa ville natale, où il prit une compagne. Vivement affecté de sa perte, il dépérit peu à peu et mourut le 2 mars 1831. Paira figurait, à raison de ses connaissances, au premier rang parmi les protestans instruits.

PALAVICINI (PAUL-JÉRÔME, marquis), gentilhomme de la chambre du roi de Sardaigne, naquit à Gènes en 1757. Fils du doge et neveu d'un cardinal, il reçut une éducation brillante, et, à l'âge de 40 ans, fut nommé l'un des chefs des armes de la république; il commandait la milice à la révolution du 13 juin 1797. En 1814, Palavacini fut nommé par le roi de Sardaigne syndic de la ville de Gênes et président du magistrat de Senti. Ce chef d'une des plus illustres familles d'Italie mourut le 18 février 1831, à Gênes.

PALETTA (JEAN-BAPTISTE), né en 1747, à Montecrestese, village de la vallée d'Ossola, dans les Etats sardes, fit ses premières études à Briga, et vint ensuite à Milan suivre les cours d'anatomie, de médecine et de chirurgie, de Patrini, de Gallardi et de Moscati; ses succès rapides et son zèle soutenu lui valurent bientôt la place d'élève pensionné du grand hôpital de Milan. Il possédait deja des connaissances chirurgicales approfondies, quand il se rendit à Padoue pour assister aux leçons du célèbre Morgagni, et prendre dans cette université le grade de docteur en médecine. Dès cette époque, la reputation de Paletta était commencée, et Marie-Thérèse voulut le nommer à la chaire d'anatomie de l'université qu'elle se proposait de fonder à Mantoue; mais l'amour de son pays lui fit refuser cette place honorable, et il revint à Milan, en 1774: il était âgé de 26 ans. Il se livra dès-lors avec une nouvelle ardeur à l'anatomie pathologique et à la chirurgie, et en 1778, il alla se faire recevoir docteur en chirurgie à l'université de Pavie. De retour à Milan, Paletta y occupa successivement la place de chirurgien-adjoint, de chirurgien ordinaire, de démonstrateur d'anatomie, et de professeur de clinique chirurgicale; enfin en 1787, il fut nommé chirurgien en chef du grand hôpital de Milan, où les leçons comme la renommée du professeur donnèrent à l'université l'éclat dont elle a brillé si long-temps. Les écrits de Paletta sont aussi remarquables par l'érudition que par le talent d'observation de leur auteur. Dans tout, il se montre à la fois anatomiste profond et praticien habile; aussi le mérite de ses ouvrages, justement apprécié par les sav. de tous les pays, a-t-il donné au nom de Paletta une autorité imposante dans la science. L'academie médico-chirurgicale de Vienne, l'Institut national des sciences et arts de Milan, la Société de médecine de Bologne, de Lucques, de Venise, de Modène, de Naples, etc., comptaient Paletta au nombre de leurs membres les plus distingués; il était chevalier de la Couronne de fer, et membre de la Légion-d'Honneur. Paletta mourut le 27 août 1832, âgé de 85 ans: il avait publié les ouvrages suivans: *Nova gubernacula testis Hunteriani, et tunicæ vaginalis anatomica descriptio*, Milan, 1777, in-4; *De nervis crotaphitico et buccinatorio*, Milan, 1784, in-4, fig.; *Adversaria chirurgica prima: Nempè, de claudicatione congenitâ; Saggio di sperienze sul sangue umano caldo; Osservazioni anatomico-patologiche sulla cifosi paralitica*, Milan, 1785, in-4, fig.; *Splenitis phlegmenodes, ossia vera infiammazione della milza*, inséré dans le *Scelta d'opuscoli di Milano*, Milan, 1784, tom. 3, pag. 331; *Trismus a mercurio, ossia impossibilità di abbassamento della mascella inferiore sopraggiunta alle frizioni mercuriali*, ibidem, 1787, tom. 2, pag. 404; *De structurâ uteri*. Leyde, 1788, in-8, publié par Sandifort; *Osservazioni di chirurgia prattica, intorno ai seguenti punti, 1° della litotomia celsiana, 2° dell' ernia vaginale, 3° dell' idrocele delle donne; 4° della cura del polipo uterino*, insérées dans les *Memorie dell' Istituto Italiano*, tom. 1, part. 1, pag. 86 et suiv.; *Del parto del braccio*, ibidem, tom. 2, pag. 361, 9 avril 1808; *Della vescichetta ombilicale, e suoi usi nel feto*, ibidem; *Exercitationes pathologicæ*, Milan, 1820, in-4, 2 vol.; *Di alcune singolari fratture delle ossa*. Milan, 1824, in 4, fig.; On trouve dans les *Annali universali di medicina compilati dal dott. Annibal Omodei*, les Mémoires suivans: *Dello spasmo facciale*, vol. 25, fascicule, 70, p. 51; *Storia di una matrice amputata*, ibidem, pag. 43; *Sul morso della vipera*, vol. 25, fasc. 74, pag. 187, an 1823; *Osservazioni intorno ad un glossocele, o procidenza di lingua*, ibid., pag 194; *Storia di una sifisiontomia*, ibid., p. 218; *Sullo scleroma ed induramento del tessuto cellulare nei neonati*, vol. 28, fasc. 82, pag. 5. Ce Mémoire est traduit en français dans les *Archives gén. de méd.*, tom. 5 et 9; *Sullo stesso argomento, Memoria II*, vol. 35, fasc. 103-104, p. 17. *Rapporto all' I. R. Istituto di Milano sulla china bicalorata*, vol. 33, fasc. 99, p. 297, an. 1827; *Sulle varici*, vol 46, fasc. 136, p. 74, an. 1828. Paletta a traduit en italien l'ouvrage de Rosen sur les *Maladies des enfans*, et celui de Brüninghausen sur le *Traitement de la fracture du col du fémur*.

PANAT (Le chevalier de) contre-amiral, chevalier de St-Louis et de la Legion-d'Honneur, né en 1762, mort à Paris en janvier 1834, entra dans la marine à l'âge de 14 ans, sous les auspices de son père, qui était chef d'escadre. Il fit quelques campagnes, et fut employé dans l'administration par le maréchal de Castries. Capitaine de vaisseau à l'époque de la revolution, il émigra en Angleterre, où il resta jusqu'au 18 brumaire an VIII, et rentra alors en France, où on l'occupa dans les bureaux de la marine. En 1814, il devint secrétaire de l'amirauté; la restauration l'éleva même au rang d'officier-général. Le chevalier de Panat fut recherché par nos plus grandes illustrations; il était l'ami de Rivarol, de Mallet-Dupan, de Delille, de Mme de Staël, etc.

PANET (BERNARD-CLAUDE), évêque de Québec, né le 9 janvier 1753, mourut à Québec le 14 janvier 1832. Son père, qui était Français, fut longtemps avocat et notaire, et devint ensuite juge. Il eut douze enfans, dont deux se firent prêtres, Bernard-Claude et un autre nommé Jacques, qui devint curé de l'Islet; et deux filles, qui entrèrent chez les Ursulines, où elles ont renouvelé leur cinquantaine de profession. Le jeune Bernard avait été destiné au barreau; mais il sollicita et obtint de ses parens d'entrer au séminaire de Québec, où il reçut l'ordre de la prêtrise en 1778. Il professa quelque temps la philosophie dans le collége, y eut pour disciple M. Plessis, qui depuis fut son prédécesseur sur le siége de Quebec. Ses supérieurs le chargèrent des paroisses de Batiscan, Champlain et Sainte-Geneviève; mais au bout de quelques mois ils le placèrent à La Rivière-Ouelle, où il résida près de 45 ans. C'est par ses soins que furent fondés un couvent de sœurs de la congrégation et une école qu'il a pu voir richement dotée. En 1806, il fut nommé coadjuteur de Québec, sous le titre d'évêque de Salda, et en 1825 mourut le pieux et sage Plessis. C'est avec peine que Panet quitta La Rivière-Ouelle pour se fixer à Québec, où sa piété, sa charité et sa douceur le firent aimer. Il paya les dettes de l'église Saint Roch, fut le bienfaiteur des congrégations de la ville, assista les catholiques irlandais pour la construction de leur église et donna beaucoup à d'autres églises ou missions. Il fournissait des bourses au collége de Nicolet, et cet établissement n'oubliera jamais tout ce qu'il lui doit. Au mois d'octobre 1832, le dépérissement de ses forces lui fit sentir la nécessité de résigner ses fonctions. Il remit le gouvernement du diocèse à son coadju-

teur, et se retira à l'Hôtel-Dieu de Québec pour ne s'y occuper que de l'éternité. Son corps fut enterré dans le sanctuaire de la cathédrale, à côté de celui de son prédécesseur.

PANIS (N.), député de Paris à la Convention, né dans le Périgord, était en 1789 un des membres les moins connus du barreau de la capitale. Il acquit bientôt une célébrité qui date, malheureusement pour lui, des horribles journées des 2 et 3 septembre 1792. Jusqu'au 10 août il avait été peu question de lui, quoiqu'il fût devenu le beau-frère du brasseur Santerre, qui exerçait déjà une grande influence sur la population des faubourgs, avant d'être nommé commandant général de la garde nationale parisienne. Panis avait figuré, dit-on, à la tête des rassemblemens qui se portèrent au château des Tuileries dans la matinée du 10 août; dans la nuit du 11 au 12, il s'installa à l'Hôtel-de-Ville, en qualité de membre de cette commune monstrueuse qui, inopinément, usurpant tous les pouvoirs, se constitua de sa propre autorité. La nouvelle municipalité choisit bientôt dans son sein une commission composée des démagogues les plus violens, et à laquelle elle donna le nom de *Comité de salut public*. Panis en fut nommé membre, et signa en cette qualité, avec Marat, Jourdheuil, Duplain, Sergent et quelques autres, l'épouvantable circulaire envoyée dans tous les départemens pour rendre compte des massacres des 2 et 3 septembre, et pour engager les autres communes de France à imiter l'exemple donné par celle de Paris. Au lieu de l'effet que les signataires s'étaient promis, un cri presque général d'indignation et d'horreur s'éleva dans la France et au sein de la Convention même, contre les provocateurs de cette St-Barthélemi politique. La terreur, qui laissa le champ libre à quelques démagogues forcenés, contribua puissamment à l'élection de Panis, qui fut nommé député à la Convention. Il se fit peu remarquer à la tribune, et ne prit guère la parole que pour repousser les vives sorties de quelques-uns de ses collègues, et particulièrement des membres de la députation de la Gironde, qui ne cessaient d'attaquer les égorgeurs de septembre et de demander leur mise en jugement. Dans le procès du roi, Panis vota pour la mort, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Il devint ensuite, pendant quelque temps, membre du comité de sûreté générale, et parut dévoué à la faction de Robespierre, jusqu'à l'époque où ce dernier fit condamner à mort Danton. Panis se rangea dès-lors parmi les adversaires de celui qui menaçait de décimer la Convention, et prit une part active aux événemens des 9 et 10 thermidor an II (27 et 28 juillet 1794). Dès le 8, il avait courageusement interpellé Robespierre, encore tout puissant, le sommant de déclarer s'il l'avait aussi porté sur la liste des proscrits. Dans la journée du 1er prairial an III (20 mai 1795), il tenta de défendre les chefs des insurgés, dont la Convention venait d'ordonner la mise en accusation; mais il ne put parvenir à se faire écouter, et le 7 prairial suivant (27 mai), ayant encore voulu parler pour la défense de son ami, le député Laignelot, Panis fut lui-même décrété d'arrestation; on lui reprocha son adhésion aux massacres de septembre : il protesta vainement de la pureté de ses intentions, vanta son humanité et ses vertus, invoqua Dieu, et parla quelque temps comme un homme en délire. Un de ses collègues, Augnis, dont il implora le témoignage, et qu'il appela son ami, s'écria : « Point d'amitié avec le colporteur de la mort ! » Arrêté à la sortie de la séance, Panis ne recouvra sa liberté qu'après l'amnistie du 4 brumaire an IV (26 octobre 1795). Il fut employé depuis dans l'administration des hospices de Paris. Resté pauvre au milieu des spoliations de cette époque, on ne l'a, du moins, jamais accusé de s'être approprié les dépouilles des proscrits. Il a même rendu quelques services individuels, et n'était point inexorable envers les infortunés qui s'adressaient directement à lui. On l'a souvent entendu déplorer le malheur de s'être laissé entraîner à jouer un rôle en 1792. Panis s'était depuis long-temps retiré de la scène politique. En 1816, il dut sortir de France, s'établit en Italie, mais revint mourir à Marly-le-Roi près Paris le 22 août 1833. Il avait vécu dans les derniers temps d'une pension alimentaire que lui faisaient ses enfans.

PARENT-RÉAL (N.-J.-M.), avocat à la cour royale de Paris, né à Ardres (Pas-de-Calais) en 1768, mort à Paris le 28 avril 1834, était venu y achever ses études au collége de Ste-Barbe et y avait été reçu avocat au parlement en 1790. Après la suppression de ces cours souveraines, il exerça sa profession près le tribunal de St-Omer, fut ensuite nommé secrétaire en chef de l'administration du district de Calais, administrateur du directoire de ce district, enfin juge de paix du canton d'Ardres. A l'installation du directoire-exécutif, il devint sous-commissaire, d'abord près l'administration municipale de St-Omer, ensuite près l'administration centrale du Pas-de-Calais. Nommé administrateur du département, après le coup d'état du 18 fructidor an V, il en était le président lorsqu'il fut élu l'un des députés du Pas-de-Calais au conseil des Cinq-Cents. Après le 18 brumaire an VIII, il fut élu membre du tribunat, d'où il sortit en l'an X par voie d'élimination. Dès-lors il ne quitta plus la vie privée que pour occuper la charge d'avocat à la cour de cassation, au conseil d'État et aux conseils du roi; il y renonça même depuis, pour se faire inscrire au tableau des avocats à la cour royale de Paris. Parent-Réal aimait cette profession au point que, durant ses fonctions administratives, il en avait repris quelquefois l'exercice par humanité. Appliqué aux consultations du cabinet, il ne laissa pas que de cultiver les lettres. C'était l'un des collaborateurs de la *Revue encyclopédique*. Il a d'ailleurs fourni des *Articles* à plusieurs ouvrages, tels que la *Biographie nouvelle des contemporains*. Il a publié enfin une *Petite Revue* des *Institutions oratoires* de M. Delamalle. Lacretelle aîné le cite parmi les écrivains qui ont servi la science judiciaire (1re partie de la col. de ses *Œuvres*).

PASQUALS (JACQUES-ANTOINE), dit Saint-Jacques, garde du génie de 1re classe, né à Saliani (Sardaigne) le 25 juillet 1778, entra le 27 août 1799 dans la 9e compagnie de mineurs, fit partie de la garnison de la citadelle de Turin, et assista en 1809 au mémorable siége de Saragosse. Nommé garde provisoire du génie le 1er février 1810, c'est en cette qualité qu'il fut chargé, en 1813, de la direction des travaux de défense du château de Monzoo, en Aragon, où il déploya un courage, un génie et des ressources extraordinaires, et obtint une brillante capitulation. Employé à Grenoble comme simple garde du génie de 1re classe, il tomba, le 5 juillet 1833, dans un des fossés creusés dans un rocher et mourut le lendemain. La vie de Saint-Jacques a été manquée; il avait été organisé de manière à suffire à de hautes destinées.

PASSOW (FRANÇOIS-LOUIS-CHARLES-FRÉDÉRIC), professeur d'archéologie à l'université de Breslau, directeur du Collége philologique et du Musée académique, mort le 15 mars 1830, dans cette ville, âgé de 47 ans, avait été nommé professeur en 1813. C'était un des savans, des antiquaires et des écrivains les plus distingués de l'Allemagne. Comme professeur, on est étonné du succès avec lequel il enseignait l'archéologie, et du nombre considérable de philologues remarquables et d'habiles antiquaires qu'il a formés, et auxquels il a su communiquer une ardeur généreuse, présage certain d'heureux et utiles travaux.

PATARIN ou PATERIN (CLAUDE), seigneur de Croix, prem. présid. au parlem. de Bourgogne, né à Lyon vers 1475, occupa successiv. divers emplois de magistrature, et succéda en 1525 dans la

dernière à Hugues Fournier, son compatriote, qui lui-même avait été revêtu de la dignité de premier présid. à la m. de Humbert de Villeneuve (*v.* Jouo). Claude Patarin m. à Dijon en 1551, après s'être distingué dans l'exercice de ses fonctions par ses hautes vertus, qui lui méritèrent le surnom de *Père du Peuple*. Il avait assisté en 1526 à l'assemblée des notables tenue à Cognac, relativement à l'exécution du traité de Madrid, par lequel François Ier s'était engagé à céder à Charles-Quint le duché de Bourgogne pour sa rançon : on dit que la courageuse résistance des députés de cette province empêcha sa séparation du royaume de France.

PATERSON (Alexandre), évêque de Cybistra et vicaire apostolique d'Edimbourg, né à Enzie dans le comté de Banff, fut élevé au collége des Écossais à Douai, dont il devint vice-recteur. Lorsqu'en 1793, on s'empara de cette maison, il parvint à sortir de France avec les maîtres et les élèves. De retour dans sa patrie, Paterson y exerça les fonctions de missionnaire. En 1816, il devint coadjuteur du docteur Caméron, vicaire apostolique à Edimbourg, et fut sacré le 28 août de la même année sous le titre d'évêque de Cybistra. Paterson fit plusieurs voyages à Paris pour réclamer les biens des établissemens catholiques écossais en France, et à ce sujet il publia en 1822 un excellent *Mémoire*; mais il n'obtint qu'une partie de ce qu'il réclamait. En 1829, il envoya en France un ecclésiastique, M. Gilliès, missionnaire, et les dons que reçut cet envoyé suffirent pour faire face aux dépenses de la chapelle catholique que l'on a construite à Edimbourg. Paterson devint en fév. 1828 vicaire apostolique par la mort du docteur Caméron; il retourna en France après la révolution de 1830 pour essayer de conserver les biens de la mission écossaise, et mourut à Dundée dans l'exercice de ses fonctions, le 30 octobre 1831. C'était un prélat zélé, laborieux et actif.

PATY (S.-Pierre BOULAY), jurisconsulte, mort le 16 juin 1830, à sa terre de Douges, était commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal civil et criminel de la Loire inférieure, lorsqu'il fut élu en l'an VI (1798) au conseil des Cinq-Cents, et choisi pour secrétaire de cette assemblée. Membre de la commission de la marine et du commerce, il est auteur de plusieurs *Rapports* et *Opinions* sur le matériel de la marine, sur les marchandises anglaises, sur la course maritime. Il fut du nombre de ceux qui s'opposèrent à la journée du 18 brumaire; en sorte que son nom se trouva placé sur la liste des représensans proscrits. Cependant, sur la demande des membres restans du département de l'Ouest, il fut nommé par le gouvernement consulaire juge au tribunal d'appel de Rennes. Lors du projet du code de commerce, il fit parvenir au ministre de la justice des *Observations* qui furent imprimées par ordre du gouvernement, 1802, in-8. En 1810 il fut autorisé à faire à l'école de droit un cours de jurisprudence commerciale. Confirmé sous la restauration dans ses fonctions de conseiller à la cour de Rennes, il en était devenu le doyen. C'est à lui que cette cour confia en 1828 le travail sur le projet de loi des faillites. Il a publié : un *Cours de droit commercial et maritime*; un *Traité des faillites et banqueroutes*; il en a paru une édition nouv. d'Emerigon annotée et conférée avec notre code. Lorsqu'il ressentit les atteintes de la maladie à laquelle il a succombé, il achevait une *Histoire du commerce de tous les peuples*.

PAUL-PETROVITSCH, empereur de Russie. *Supprimez*, *ligne* 23, *le mot* à la fois; 2e *colonne*, *ligne* 23, *lisez* : La paix de Lunéville fut conclue (18 février 1801).

PÊCHEUX (Marie-Nicolas-Louis), lieutenant-général, commandeur de la Légion-d'Honneur et chevalier de Saint-Louis, né le 28 janvier 1769 à Bucilly, près Vervins (Aisne), mort à Paris en janvier 1831, partit comme capitaine dans un bataillon de volontaires de l'Aisne. Promu presque aussitôt au grade de chef de bataillon, il fit avec distinction les campagnes d'Italie, pendant lesquelles il obtint le commandement d'une demi-brigade. Il fit ensuite la campagne de 1805 en Autriche, les campagnes de Prusse et de Pologne; en 1808, il passa en Espagne, où il se distingua de nouveau. En 1813, Pécheux quitta l'Espagne, fut nommé général de division, passa en Allemagne, fut enfermé à Magdebourg, où il se maintint pendant la campagne de France. Après la bataille de Waterloo, il se retira dans sa famille, où il s'occupait de l'exploitation de ses propriétés, lorsqu'il fut appelé en 1818 au commandement de la 12e division militaire, à Nantes, puis à l'armée d'Espagne, où il contribua puissamment à la prise de Pampelune.

PELLEGRINI (N.), fameux chanteur, né en Italie vers 1780, mort à Paris le 21 décemb. 1832, était entré au Théâtre-Italien de Paris lorsque ce théâtre était sous la direction de madame Catalani. Il y fut attaché environ 10 ans en qual. de premier *bouffe* pour le chant. Pellegrini se retira en 1825. Il continua néanmoins d'habiter Paris et de professer la partie du chant au conservatoire royal de musique.

PELLET (Louis-André), vicaire-général du diocèse de Meaux et archidiacre de Brie, né le 30 novembre 1756 à Guicy, fut reçu maître ès-arts dans l'Université de Paris en 1779. Elevé au sacerdoce, en 1783, à Sens, il demeura trois ans comme directeur et professeur de philosophie au séminaire de cette ville. Le cardinal de Luynes le nomma curé de Jaulne. Surpris par la révolution de 1789, et sommé de prêter serment à la constitution civile du clergé, le jeune pasteur eut à lutter contre l'entraînement d'une grande partie du clergé de Sens, contre les conseils et l'exemple de son supérieur de séminaire qui gouvernait cette maison depuis quarante ans, et contre la défection de son propre archevêque, le cardinal de Loménie, qui avait succédé au cardinal de Luynes. Chassé de son église et de son presbytère, il ne cessa de prodiguer à son troupeau les soins les plus assidus, jusqu'à ce que, poursuivi par les cris de mort, il fut forcé de partir pour l'exil. En vain son père, sexagénaire, égaré par la tendresse, le conjura avec des sanglots et des cris déchirans d'avoir pitié de sa vieillesse, et de ne point exposer à la mort un fils qui lui était si cher, par une résistance dont il trouvait peu d'exemples dans les pays d'alentour. Sorti vainqueur de ce pénible combat, l'abbé Pellet partit pour la Suisse, et se retira à Constance. Après le concordat de 1801, il vint se mettre entre les mains de M. de Barral, évêque de Meaux, dont il était devenu le diocésain par la nouvelle circonscription du diocèse. D'abord curé-doyen de Montereau, puis, en 1809, curé-archiprêtre de Sainte-Croix, de Provins, il fut appelé en 1812 par M. de Faudoas pour partager les soins de son épiscopat. Il eut pareillement toute la confiance de M. de Cosnac, depuis archevêque de Sens, et de M. Gallard. Sa rare modestie lui fit rejeter plusieurs fois des propositions tendant à lui faire accepter l'épiscopat, dont il était d'ailleurs si digne. Après vingt-deux ans d'une administrat. laborieuse et pleine de prudence, il mourut le 27 novembre 1833.

PELLETAN (Philippe). *Rétablissez ainsi son article :*

PELLETAN (Philippe-Jean), chirurgien célèb., membre de l'Institut, de l'académie royale de médecine et de la Légion-d'Honneur, mort le 26 septembre 1829, se livra d'abord à l'enseignement de la physiologie, professa successivement, et avec éclat, plusieurs branches de la médecine, ralliant de nombreux auditeurs autour de sa chaire par le charme de son élocution, et succéda à Desault dans la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de

Paris. Pelletan, professeur habile à l'école de médecine, était d'ailleurs l'un des meilleurs praticiens de l'Europe. Outre des *Observations* importantes pour enlever les corps étrangers de la trachée-artère, il publia : *Clinique chirurgicale*, ou *Mémoires et observations de chirurgie clinique*, 1810, 3 vol. in-8 ; *Observations sur un ostéo-sarcôme de l'humérus, simulant un anévrysme*, 1815, in-8.

PELLETIER (Claude Le), ne fut que peu de temps contrôleur-général des finances, étant mort dans sa retraite le 3 juillet 1685.

PELLIEUX (Jacq.-Nicolas), né dans le département du Loiret, fit à Paris ses études médicales, s'embarqua en qualité de chirurgien-major sur un bâtiment de l'État, et fit, en 1772 et 1773, deux voyages en Amérique. En 1780, il fut appelé aux fonctions de chirurg. de l'hospice de Beaugenci, où il exerça son art avec habileté jusqu'au 24 nov. 1833 époque de sa mort. Pellieux, malgré son dévouem. pour l'humanité, se livrait avec ardeur à l'étude des sciences. On lui doit un ouvrage fort intéressant, intitulé : *Essais historiques sur la ville de Beaugenci et ses environs*, in-12, 1799 et 1801. En 1806, il avait été un des fondateurs de l'académie celtique, et il publia, sur les antiquités nationales, plusieurs *Mémoires*, entre autres : *Lettre sur un tombeau antique découvert à Beaugenci ; Dissertation sur les monumens celtiques en général.* Comme médecin, on lui doit plusieurs *Mémoires* sur l'*Asphyxie*, le *Dragonneau d'eau douce*, la *Régénér. des os*, etc.

PELLING (N.), l'ami et le collaborateur de Mirabeau, mort le 18 mai 1833, âgé de 83 ans, était un des hommes les plus habiles et les plus instruits son temps.

PERÈS-LAGESSE (Emmanuel), né le 22 mai 1752, était avocat en 1789, lorsqu'il fut élu député suppléant du tiers-état du pays de Rivière-Verdun aux États-Généraux, où il ne parut point. Nommé, au mois de septembre 1792, député de la Haute-Garonne à la Convention, il vota dans le procès du roi la détention et le bannissement à la paix, et fut de l'avis du sursis. Tous ceux de ses collègues qui avaient voté avant lui, avaient opiné pour la mort. À la fin de 1795, il se rendit à l'armée de Sambre-et-Meuse, d'où il transmit à la Convention les vœux des Belges pour leur réunion à la France. Devenu membre du conseil des Cinq-Cents, il réfuta Perès (du Gers), qui s'opposait à une amnistie en faveur des citoyens détenus pour opinions politiques. Cependant, en août, il signala les prêtres déportés et rentrés, comme les ennemis de la chose publique. Il coopéra ensuite à la révolution du 18 fructidor an v. Perès sortit du conseil dans le mois de mai, et fut réélu aussitôt à celui des anciens, dont il devint successivem. secrétaire et président. Nommé préfet de Sambre-et-Meuse après le 18 brumaire an VIII, il exerça ces fonctions jusqu'en 1814. Perès était âgé de 82 ans, lorsqu'il mourut à Boulogne près St-Gaudens, en 1832.

PÉRIÉ (Hilaire), archéologue, né à Castres en 1780, mort en 1833, était conservateur du Musée d'Antiquités de Nîmes. Il avait épousé madame Simons-Candeille, célèbre actrice de la Comédie française, et auteur de plusieurs *Pièces de théâtres*, de quelques *Romans*, et d'un *Dictionnaire du bonheur*, qui renferment de piquantes observations et des traits fort délicats. Mme Périé n'a pas survécu long-temps à son mari, car sa mort date du mois de février 1834.

PÉRIER (Casimir), président du conseil des ministres et ministre de l'intérieur, né à Grenoble le 12 septembre 1777, d'un négociant, mort à Paris le 16 mai 1832, fut élevé à Lyon chez les prêtres de l'Oratoire, qu'il quitta pour embrasser l'état militaire ; il fit les campagnes d'Italie en 1799 et 1800 ; mais, quoiqu'il eût été nommé officier du génie, il préféra se livrer au commerce. En 1802, il ouvrit à Paris une maison de banque avec Scipion Périer, son frère, concourut à divers établissemens industriels, et se créa ainsi une fortune considérable. Jusqu'en 1815, absorbé par le développement de ses affaires, Casimir Périer ne songea point à la politique. Mais en 1816, il publia contre les emprunts à l'étranger, un écrit remarquable, et, dès l'année suivante, le département de la Seine le nomma député, le jour même où il atteignait l'âge de 40 ans voulu par la charte. Pendant 15 années, constamment réélu par divers arrondissemens, il fit aussi constamment cause commune avec l'opposition, dont il devint un des chefs les plus distingués et les plus influens ; mais son opposition, même dans les momens de la plus grande exaspération de son parti, fut toujours exprimée avec dignité et convenance. Il s'attachait principalement aux questions de finances, dans lesquelles il avait des connaissances spéciales : aussi M. de Villèle, bon juge en ces matières, ne manquait-il jamais de monter à la tribune après lui, pour détruire et atténuer l'effet produit par ses *Discours* et ses amendemens sans cesse renaissans. L'histoire des sessions de 1823 à 1826 en offre la preuve. Vers cette époque, il cessa de prendre part aux discussions de la chambre, soit à cause de sa santé, soit pour d'autres motifs ; mais il ne perdit rien de son influence, qui l'amena, à la session de 1828, à être un des candidats à la présidence. On lui préféra M. Royer-Collard. En 1830, Casimir-Périer fut du nombre des 221 qui déclarèrent à Charles X qu'il ne pouvait y avoir concours entre la chambre des députés et le ministère du prince de Polignac. Le roi, qui avait dissous la chambre, voyant que les élections renvoyaient les mêmes députés, qu'il craignait sans doute de trouver encore plus hostiles, se décida à prononcer une nouvelle dissolution, même avant qu'ils fussent réunis ; il signa les ordonnances du 25 juillet, par lesquelles, en vertu de l'art. 14 de la charte, il s'élevait momentanément au-dessus des lois. Pendant la résistance qui s'organisa contre ces ordonnances, Casimir Périer, présent aux diverses réunions des députés qui eurent lieu du 26 au 31, s'en tint constamment à opiner pour la voie des remontrances et des doléances. Nommé membre de la commission municipale qui s'installa dès le 29 à l'hôtel de ville pour rétablir l'ordre dans Paris, il s'y trouvait lorsque des envoyés de Charles X vinrent ce jour-là même déclarer que le roi avait retiré ses ordonnances, et formé, sous la présidence du duc de Mortemart, un ministère nouveau dont il faisait partie. Mais trois des commissaires municipaux prononcèrent par l'organe de Lafayette que le roi avait cessé de régner. Casimir Périer garda le silence (1). Enfin quand, après avoir attribué la lieuten.-gén. au duc d'Orléans, la majorité des députés présens lui eut décerné la couronne, Casimir Périer, bien que nommé la veille président de la chambre par le lieutenant-général, n'assista point à la fameuse séance du 7 août, qui fut présidée par M. Lafitte. Il ne consentit même à accepter la présidence qu'*afin de ne pas retarder les travaux de la chambre*, et, le 23 août, il donna sa démission, s'excusant sur l'état de sa santé : ce qui ne l'empêcha point d'accepter de nouveau la présidence, lorsqu'elle lui fut donnée une seconde fois par la chambre, après que M. Lafitte eut été appelé, le 11 novembre, à la tête du ministère. Alors il cessa de faire partie du conseil, dans lequel il était entré dès le commencement avec le titre de ministre sans portefeuille. Cependant, les scènes du 13 fév. 1831 et les désordres qui s'ensuivirent, ayant ébranlé dans l'opinion le ministère Lafitte, Casimir Périer, après de longues négociations, accepta le ministère de l'inté-

(1) Sarrans dit qu'il devint suspect, et qu'un mandat d'arrêt fut même lancé contre lui, parce qu'on l'accusa d'avoir été sur le chemin de Saint-Cloud. Mais cela n'eut pas de suite.

rieur avec la présidence du conseil. Du moment que ses conditions eurent été acceptées, Casimir Périer employa toute l'énergie de sa volonté de fer à faire régner l'ordre et la tranquillité dans le nouvel état de choses créé par la révolution. De là les lois qu'il obtint des chambres pour la répression des émeutes et l'affaiblissement des partis qui attaquaient le gouvernement. Il s'était fait un point d'honneur de ne recourir qu'aux lois, appuyées de la force publique, pour paralyser ou punir les révoltes contre la royauté du 7 août, et pour donner à celle-ci une base solide dans la justice du pouvoir, autant que dans l'obéissance passive des populations. Sa conduite à l'égard de la Vendée, de Lyon et de Grenoble, fut réglée par ces principes. On le vit même, au commencement de son ministère, rappeler aux préfets des principes de liberté bien larges en matière d'election, puisqu'il déclarait que le fonctionnaire public ne devait point être responsable aux yeux du gouvernement du vote que lui dicterait sa conscience. Mais les faits les plus importans de son administration furent l'abolition de l'hérédité de la pairie, l'érection de la Belgique en royaume indépendant, l'occupation d'Ancône, et la transformation presque violente de la chambre des députés en une majorité favorable à ses principes de légalité, d'ordre au dedans et de paix au dehors. Casimir Périer, convaincu que l'opinion des députés était contraire à l'hérédite de la pairie, mais croyant que l'hérédité était nécessaire à la dignité ainsi qu'à l'indépendance de ce corps, n'en proposa qu'à regret l'abolition, exprimant même l'espoir qu'on reviendrait un jour à ce qu'il laissait détruire malgré lui. Mais ce qui fait réellement honneur à Casimir Périer, comme premier ministre d'un gouvernement qui ne faisait que de naître et que les passions attaquaient de toutes parts, c'est d'avoir eu la force de comprimer l'esprit de propagande qui animait la chambre des députés. L'opposition réclamait souvent des lois d'exception pour la Vendée et les départemens du Midi; il les repoussa toujours, et dans deux occasions il fit donner une approbation positive à son système par un vote exprès de la chambre, en ne lui montrant au-delà de son ministère, qu'anarchie et peut-être guerre générale. Lors de la discussion sur la proposition Bricqueville contre les Bourbons de la branche aînée, il combattit toute espèce de mesure pénale comme odieuse et inutile. Cependant, le 3 mai, Casimir Périer fut atteint du choléra; il mourut le 16 dans des sentimens très-religieux. Remplacé quelques jours auparavant dans le ministère de l'intérieur par M. de Montalivet, il avait conservé le titre de président du conseil. Peut-être n'avait-on pas vu depuis Bonaparte, de volonté plus énergique et plus opiniâtre que la sienne. *Je suis arrivé*, disait-il, *aux affaires en homme de cœur, j'espère en sortir en homme d'honneur.* En effet, il mourut à la tâche. Casimir Périer fut universellement regretté, sans acception d'opinion. Le gouvernement lui fit faire de magnifiques obsèques, auxquelles assistèrent les ministres, les deux chambres, les hauts fonctionnaires civils et militaires et une grande partie de la garde nationale de Paris et de la banlieue. Plus. discours remarquables furent prononcés sur sa tombe.

PÉRIER (Augustin), frère du précédent, né à Grenoble en mai 1773, mort à sa terre de Frémilly en décembre 1833, siégea à la chambre des députés, où il se montra homme d'expérience et de cœur, et où il fit preuve d'une instruction assez étendue. Revêtu de la pairie à la mort de son frère, il semblait appelé à en jouir long-temps, quand la mort l'arrêta dans sa carrière à 59 ans.

PERNE (François-Louis), naquit à Paris en 1772. Attaché pendant plusieurs années à la chapelle impériale, puis à l'Acad. royale de musique, il occupa avec distinction le poste d'inspecteur-général du Conservatoire de musique et de bibliothécaire de cet établissement, dans lequel il comptait déjà des années de service en qualité de profess. de composition et de déclamation lyrique. Comme compositeur, ses *Oratorios*, ses *Messes*, ses *Recueils de musique sacrée*, son *Cours d'harmonie et d'accompagnement*, sa *Méthode de piano*, suffisent à sa gloire. Comme littérateur, comme auteur d'excellens *Articles* dans la *Revue Musicale*, on lui doit de nombreuses recherches sur la musique ancienne et du moyen âge, notamment sur les romances du *Châtelain de Coucy*, et enfin un travail précieux sur la *Notation musicale des Grecs*, travail immense qui jusqu'à nos jours avait rebuté les plus érudits. La mort surprit Perne à Laon dans sa 59e année, le 26 mai, au moment où il s'occupait d'une *Histoire de la musique ecclésiastique du 7e siècle.*

PERRIER (L'abbé), bienfaiteur de l'humanité, mort à Rhodez en 1833, fonda dans cette ville une école pour les sourds-muets, et persévéra jusqu'à sa dernière heure dans l'œuvre précieuse qu'il avait entreprise. Sa charité lui a même survécu, puisqu'il a légué au département la maison et le mobilier de l'école, à condition qu'on y donnera à perpétuité l'instruction aux sourds-muets, et qu'on y en recevra quelques-uns gratuitement.

PERRIN (Olivier-Stanislas), né en 1761, à Rostrenen, montra dès son enfance un goût décidé pour le dessin. En 1794 il se fixa à Quimper, où il fut nommé professeur de dessin du collége. Il se livra avec ardeur à l'etude des usages bretons, et composa pendant 12 ans un grand nombre de dessins, où les usages et les cérémonies de la Bretagne sont représentés avec une heureuse exactitude. Riche de ces documens, il entreprit en 1808 de les publier sous le titre de *Galerie bretonne.* Sans être rebuté par les difficultés qu'il éprouvait dans cette publication, dont il n'a paru que 6 livraisons, Perrin poursuivit ce travail immense, auquel il consacra le reste de sa vie. Il voulut reproduire l'histoire ancienne et moderne dans une longue suite de dessins; après un un grand nombre d'essais, le plan qu'il adopta en dernier lieu consistait à renfermer dans une seule planche 200 sujets gravés au trait. Il avait déjà terminé toute l'histoire ancienne en 6,830 dessins, et était sur le point d'en commencer la publication, lorsqu'une attaque d'apoplexie vint l'enlever, le 14 décembre 1832, aux arts et à sa famille.

PESCHIER (Jacques), pharmacien, mort à Genève dans un âge peu avancé, le 27 déc. 1832, était connu par plusieurs travaux chimiques qui ont été insérés dans les *Annales de chimie et de physique* et dans la *Bibliothèque universelle.* Les principaux sont relatifs à quelques analyses végétales et délicates, à celle de la neige rouge des Alpes, à celle de plusieurs sources minérales, et à des recherches spéciales sur le titane. L'Académie des Sciences de Paris a entendu avec intérêt la lecture d'un *Mémoire* de ce chimiste *sur la décomposition du gypse par les feuilles prairiales.*

PETIOT (Jean-Joseph), président honoraire du tribunal chef-lieu judiciaire de Saône-et-Loire, chevalier de la Légion-d'Honneur, était procureur du roi au bailliage présidial de Châlons-sur-Saône, lorsqu'il fut nommé en 1789, par le tiers-état, premier député aux États-Généraux. Il vota constamment avec la majorité dans les rangs des modérés. Après la session, il se retira dans ses foyers, qu'il ne quitta pendant quelques mois que pour se soustraire aux regards des agens de la terreur. Membre depuis 1789 de tous les colléges électoraux, l'un de ces colléges l'élut président. Mis en réquisition le 12 frimaire an III par un député en mission, pour remplir une place d'administrateur du département, il obéit; mais comme il ne crut pas devoir ajouter à la sévérité des lois contre les émigrés, il fut remplacé après 10 mois d'exercice. Nommé le 8 frimaire an IV commissaire du gouvernement près l'administration du canton qu'il

habitait, il fut révoqué en l'an VI, par suite du même esprit de modération. Membre du conseil général du département, depuis son établissement en l'an VIII, il en fut présid. pendant trois sessions. Appelé en avril 1809 au tribunal chef-lieu judiciaire du département, sur la demande des juges qui le composaient, il le présida jusqu'en janvier 1816, époque où on l'admit à la retraite. Petiot avait été député en 1815 pour aller à Lyon, représenter au duc d'Albuféra, qui commandait l'armée, que les habitans de Châlons-sur-Saône, quoiqu'ils eussent arrêté les Autrichiens pendant un mois lors de la première invasion, ne pourraient seuls empêcher le passage de la Saône; sur la réponse du maréchal qu'il ne pouvait fournir aucun secours, la ville ouvrit ses portes. Petiot mourut à Châlons-sur-Saône, le 14 fév. 1833.

PETITPERRIN (N.), procureur du roi à Vesoul (Haute-Saône), ancien député, membre du conseil gén. du département et de la Légion-d'Honneur, mort le 25 janvier 1832, s'était, par sa vie privée ainsi que par sa conduite comme magistrat, concilié l'estime et l'affection générale.

PEYROUSE ou LAPÉROUSE (Le baron de LA), professeur d'hist. naturelle à la faculté des sciences de Toulouse, directeur du Jardin des plantes de cette ville, membre de l'académie des sciences, inscriptions et belles-lettres, mourut le 4 septembre 1833 à 58 ans. Ses héritiers ont donné à la ville de Toulouse l'*Herbier des Pyrénées* du savant naturaliste, ouvrage unique qui a coûté des soins immenses et qui est le fruit de trente ans de travaux. La ville, qui doit cette propriété à la libéralité des héritiers de Lapeyrouse, en est aussi redevable au colonel Dupuy, intime ami du naturaliste célèbre et l'exécuteur testamentaire de son fils.

PICARD (LOUIS-BENOIT), auteur dramatique, né à Paris en 1769, fit de brillantes études, au sortir desquelles son père, avocat distingué au barreau de Paris, et son oncle maternel, médecin non moins renommé, le pressèrent d'opter entre ces deux professions; mais un penchant irrésistible l'entraînait vers la carrière où il a obtenu des succès. Sous les auspices d'Andrieux, qui fut lié avec lui d'une étroite amitié, il donna au théâtre de *Monsieur* sa prem. pièce, *le Badinage dangereux*, qu'on accueillit assez favorablement. La même troupe, transplantée peu de temps après au Théâtre-Feydeau, y représenta sa seconde comédie, *Encore des Ménechmes*. Il donna ensuite à l'Opéra-Comique *les Visitandines*, qui furent suivies de quelques ébauches de circonstances, jouées dans les premières années de la révolut. Picard, dont le goût pour l'art dramat. était devenu une véritable passion, après avoir souvent joué la comédie en société et s'être même montré sur le petit théâtre Mareux, rue St-Antoine, débuta, ainsi que son frère, sur la salle de Louvois, dont il prit la direction. La salle plus vaste de l'Odéon lui ayant été concédée en 1801, il y continua ses triples fonct. d'auteur, d'acteur et de direct., et ce fut pendant sa prem. direction de ce théâtre qu'il obtint ses plus beaux triomphes littéraires. Il quitta au bout de quelques années la profession de comédien, dans l'espoir de composer plus d'ouvrages et d'entrer à l'Institut, où il fut admis effectivem. en 1807, dans la 2e classe (acad. franç.) Bonaparte lui donna peu de temps après la croix de la Légion-d'Honneur et l'administration du grand Opéra, à laquelle il renonça en 1816 pour reprendre la direction de l'Odéon. A cette occasion il s'éleva entre lui et M. Alex. Duval quelques débats qui furent portés devant les tribunaux, et qui se terminèrent par une transaction à l'amiable entre les deux auteurs, sans fournir au public tout le scandale qu'il avait espéré. Ce fut après le second incendie de l'Odéon, et pendant qu'il était l'hôte passager de la salle Favart, que Picard obtint l'autorisation de jouer tout le répertoire du Théâtre-Français. Ce privilége demeura la propriété de l'Odéon; mais ce malheureux théâtre, abandonné définitivement par celui qui l'avait si long-temps dirigé, ne compta plus que de loin en loin, et comme par hasard, quelques jours de prospérité. Picard m. à Paris le 31 décembre 1828. Il avait déjà, en 1824, composé 70 pièces de théât. Malheureus. il n'était pas riche; il avait d'aill. une fille en bas âge, dont le sort l'inquiétait, et pour laquelle il se crut obligé, vers la fin de sa vie, de multiplier les ouvrages faibles. Nous n'aurions presque rien à citer de lui, dans cette dernière période, s'il n'avait donné *les Trois Quartiers*, en société avec M. Mazères. Mais, parmi ses product. dramat. d'un âge plus heureux, on est embarrassé de choisir les plus remarquables, tant l'on en trouve qui mériteraient cet honneur. Nous citerons pourtant, sans nous astreindre à l'ordre chronologique: *Médiocre et Rampant; Duhautcours*, ou *le Contrat d'union; le Conteur*, ou *les Deux Postes; la Petite Ville; la Grande Ville*, ou *les Provinciaux à Paris; M. Musard; M. de Probancour*, ou *les Capitulations de conscience; les Marionnettes; les Ricochets; les Deux Philibert* (en société avec Radet). On a imprimé le *Théâtre de L.-B. Picard*, Paris, Barba, 1821-23, 10 vol. in-8. Outre quelques poésies légères qui ont paru dans les recueils périod., on a encore de ce fécond écriv. plus. romans, tels que *l'Exalté*, ou *Hist. de Gabriel Desodry*, etc., 1823; 3e édit., 1824, 3 vol. in-12; et *le Gilblas de la révolution*, ou *les Confessions de Laurent Giffard*, 1824, 5 vol. in-12, 3e édit., 1825: product. qui n'ont rien ajouté à la réputation de leur auteur. Le caractère distinctif de son talent, comme auteur dramatiq., est une gaieté franche et naturelle, à laquelle il joint une entente parfaite de la scène et un dialogue vif et animé. S'abandonnant trop à sa facilité, il a parfois négligé son style, et l'on s'en aperçoit surtout dans le petit nombre de ses pièces qu'il a essayé de rimer. Picard a attaché son nom à une éd. des *OEuvres complètes de Molière*, publ. chez les frères Baudoin, 1826-28, 6 vol. in-8; et il s'est fait aussi (avec M. Peyrot) le directeur en nom d'une édition portative du *Répertoire du théâtre français*, en 2 vol. in-8, Paris, 1825-29.

PICART. *Voyez* PICARD.

PICCADORI (JEAN-BAPTISTE), supérieur-général des clercs-réguliers-mineurs, né à Riéti, m. le 29 décembre 1829, à l'âge de 63 ans, à Rome, dans le couvent de Saint Laurent *in Lucina*, prit l'habit religieux à l'âge de 14 ans, et fut chargé plus tard par ses supérieurs d'enseigner la philosop. et la théologie. Il n'avait que 25 ans lorsqu'un concours fut ouvert à la *Sapience* pour la chaire de morale, qui est affectée à l'ordre dont il faisait partie. Le Père Piccadori, nommé professeur, remplit cette chaire avec la plus grande distinction jusqu'à la fin de sa vie. Il devint en même temps curé de la paroisse des SS. Vincent et Anastase, qualificateur de l'Inquisition, consulteur de l'*Index*, membre du collége philosophique et de plusieurs sociétés littéraires. Il avait aussi rempli différentes charges dans son ordre lorsque Léon XII le nomma supérieur-général dans le mois de septembre 1832. Piccadori a publié des *Institutions d'ethique* ou de *philosophie morale*. Il se proposait de donner des *Institutions du droit des gens*, que la mort ne lui permit pas d'achever.

PICHAT (N.). *Rétablissez ainsi son article:*

PICHAT (MICHEL), né à Vienne (Isère), mort le 25 janvier 1828 dans toute la force de l'âge, s'était fait connaître par une trag. de *Turnus*, dont quelques scènes seulement furent représentées en 1824, à l'Odéon. Elles faisaient partie d'un *Prologue* qui avait pour tit. les *Trois genres*. Peu après, il mit sur la scène le dévouement de *Léonidas*. Le succès de cette pièce fut l'un des plus brillans qu'ait vus le théâtre. Le troisième sujet qu'il traita, mais que la mort ne lui permit pas de voir représenter,

fut *Guillaume Tell*, joué avec succès le 22 juillet 1830 La touche de Pichat est vigoureuse, son coloris a de l'éclat ; mais toutes ses inspirations sont prises dans des sujets républicains, à l'exception de *Turnus*, dont l'inspirat. était prise dans l'amour de la patrie ; la censure lui en supprima pourtant le quatrième acte, ce qui l'empêcha de faire représenter cette pièce.

PICKEN (ANDREW), né à Paisley en 1788, d'un négociant fut lui-même élevé pour exercer le commerce, voyagea dans les Indes occidentales, revint en Europe, abandonna sa profession pour une place dans la banque d'Irlande, mais se retira bientôt à Glasgow, où il publia son premier ouvrage : *Contes et Essais de l'ouest de l'Écosse*, qui eut un prodigieux succès. Privé de sa fortune par quelques spéculations malheureuses, il s'en consola avec la littérature. Son roman intitulé *Le Secrétaire*, le mit définitivement en vogue, et il devint dès-lors un des collaborateurs actifs des revues et magasins littéraires les plus répandus La publication du livre intitulé : *Dominic's legacy*, en 1830, mit le sceau à sa réputation. Picken avait fait paraître encore d'autres ouvrages, et l'année 1833 avait vu éclore les *Histoires traditionnelles des anciennes familles* fondées sur de vieilles légendes anglaises, écossaises et irlandaises. Elles devaient avoir une suite, mais le 23 novembre 1833 la mort a frappé l'auteur, qui laisse pour tout héritage un roman intitulé *The Back Watch*, du temps de la bataille de Fontenoy, et qu'on dit être son chef-d'œuvre.

PIE VII, *pag.* 2367, 2e *col.*, *lig.* 28 et 29, *lisez:* Radet.

PIE VIII (FRANÇ.-XAV. CASTIGLIONI), né à Cingoli, dans l'état de l'Église, le 20 nov. 1761, m à Rome le 30 nov. 1830, devint en 1800 évêque de Monte-Alto dans la Marche-d'Ancône. En 1816, Pie VII, qui connaissait son mérite et ses vertus, le créa cardinal dans la promotion du 8 mars, et le fit évêque de Césène, ville natale du pontife. En 1821, Castiglioni passa dans l'ordre des cardinaux-évêques, fut transféré à Frascati, l'un des évêchés suburbicaires, et obtint les deux charges importantes de grand-pénitencier et de préfet de la congrégation de l'*Index*. Pie VII lui avait prédit, dit-on, qu'il deviendrait pape, et déjà des voix s'étaient arrêtées sur lui au concl. qui élut Léon XII ; celui-ci étant mort le 10 février 1829, le cardinal Castiglioni fut appelé à lui succéder le 31 mars suivant, et prit le nom de Pie VIII. Quelques jours avant son élection, il avait eu à répondre comme chef d'ordre aux deux ambassadeurs de France et d'Autriche, MM. de Chateaubriand et de Lutzow. Dans sa réponse à M. de Chateaubriand, le cardinal disait : « Le sacré collége connaît la difficulté des temps. Toutefois, plein de confiance dans la main toute-puissante du divin auteur de la foi, il espère que Dieu mettra une digue au désir effréné de se soustraire à toute autorité, et que, par un rayon de sa sagesse, il éclairera les esprits de ceux qui se flattent d'obtenir le respect pour les lois humaines indépendamment de la puissance divine. Tout ordre de société et de puissance législative vient de Dieu ; la seule véritable foi chrétienne peut rendre sacrée l'obéissance » Le gouvernement de Pie VIII, homme éclairé et de mœurs extrêmement douces, le fit chérir des Romains. Au dehors, l'acte le plus remarquable de son pontificat fut le bref adressé aux évêques de la nouvelle province ecclésiastique de Fribourg en Brisgaw, qui supportaient sans réclamation les empiétemens des puissances temporelles. La chute de Charles X, et l'avènement du duc d'Orléans au trône, appelèrent encore Pie VIII à professer les règles invariables de la morale chrétienne dans ce qui a rapport à l'obéissance due aux puissances de la terre. Dans plusieurs brefs, adressés à différens évêq., il déclara que chacun pouvait en conscience prêter serment au nouveau pouvoir, et que rien ne s'opposait à ce qu'on fît dans les églises les prières publiques d'usage pour le *roi des Français Louis-Philippe*, puisqu'il régnait paisiblement dès-lors, *nunc tranquillis rebus*. Ce furent là ses derniers actes. Tout à coup l'état de souffrance qui lui était habituel depuis long-temps augmenta d'une manière alarmante, et il mourut après un règne d'un an huit mois : il avait 69 ans 10 jours. Son successeur fut Grégoire XVI.

PIGNATELLI (FRANÇ.), capitaine gén. du roy. de Naples, né en 1732 dans la capitale de cet état, appartenait à la famille des princes de Strongoli. Il commença sa carrière militaire sous Charles III, dont il encourut la disgrâce par suite d'un duel où il tua son adversaire (le cheval. Pollatrelli) Devenu plus tard le confident du jeune Ferdinand, à qui Charles III, son père, appelé au trône d'Espagne, avait transmis la couronne de Naples, Pignatelli accrut sa faveur en acceptant de la reine Caroline d'Autriche la mission d'abuser ces deux monarques sur leurs dispositions réciproques, relativement au fameux Acton, dont le premier, plus clairvoyant, exigeait le renvoi, comme indispensable au maintien de la bonne harmonie, tant dans leurs rapports politiques que dans leurs rapp. de famille. Sa fourbe fut récompensée par la reine, qui lui fit donner le gouvernement des Calabres, où, sous prétexte de réparer les maux que d'affreux tremblemens de terre avaient causés à ces prov., on envoya une commission qui ne fut qu'un nouv. fléau pour le pays. Pignatelli en revint gorgé de richesses, et bientôt, nommé gouvern. de Naples, il réunit à ces fonctions celles de chef de la police, après la disgrâce de Medici. C'est pendant sa gestion que furent construits les fameux greniers d'abondance que Naples montre aujourd'hui aux étrangers comme un objet de curiosité et de luxe. Leur construction avait été encore pour lui une occasion d'augmenter sa fortune. Il fut élevé à la dignité de capitaine-génér., et chargé de la police de tout le royaume en 1789. Ferdinand, avant d'abandonner ses états, nomma, sur la proposition d'Acton, Pignatelli vicaire-général du royaume. Prompt à désespérer des moyens de résistance que l'honneur du moins lui prescrivait de tenter, il laissa Naples en proie à une affreuse anarchie, en commettant à la populace armée le soin de sa défense. Aussi les Français furent-ils accueillis en libérateurs par une notable portion de la ville. Réduit à se sauver en Sicile pendant l'occupation de Naples, Pignatelli n'y revint qu'après le roi, dont il ne put jamais regagner la confiance. Il trempa toutefois dans un complot tendant à rappeler la cour de Sicile dans cette capitale durant le règne éphémère de Joseph Bonaparte. Envoyé en exil pour cette cause, il fut rappelé ensuite par Joachim Murat, et continua d'habiter Naples ou ses environs, jusqu'en 1812, époque où il mourut.

PIIS (PIERRE-ANTOINE-AUGUSTIN de), chansonnier, né à Paris le 17 septembre 1755, mort dans la même ville le 22 mai 1832, était fils de Pierre-Joseph de Piis, chevalier de St-Louis, lieutenant colonel, qui avait été major au Cap français. Destiné à servir dans le régiment du Cap, la faiblesse de sa santé le força de renoncer à l'état militaire : il suivit son inclination pour les lettres et se lia avec l'abbé Latteignant et de Sainte-Foix, dont les conseils contribuèrent à l'engager dans un genre de littérature bien frivole. Ce fut en 1776 qu'il donna à la Comédie italienne la *Bonne femme*, parodie de l'opéra de l'*Alceste* : 16 *Comédies* mêlées de couplets, dont Piis a grossi le répertoire du Vaudeville, furent la conséquence du bon accueil que reçut la *Bonne femme*. Dans quelques-unes, l'auteur s'était associé Barré. Piis fut nommé en 1784 secrétaire-interprète du comte d'Artois, place qu'il exerça jusqu'à la révolution, et qui lui fut rendue depuis la restauration. Dans l'intervalle, il occupa divers emplois, tels que ceux d'agent de la

commune de Chenevière-sur-Marne, de commissaire directorial du canton de Sacy, de commissaire du directoire près le 1er arrondissement de Paris, de membre du bureau central de cette ville. Après le 18 brumaire, il devint secrétaire-général de la préfecture de police, place qu'il conserva jusqu'à l'époque des *cent-jours*. Le gouvernement impérial le nomma alors archiviste de la préfecture de police. Rétabli dans ses premières fonctions par la seconde restauration, il ne tarda pas à les perdre, et il vécut dès-lors dans la retraite. Au commencement de la révolution il avait fondé le *Théâtre du Vaudeville*, où il fit représenter un grand nombre de pièces de circonstances. Il composa aussi beaucoup de *Chansons* sur toutes les phases de la république et de l'empire, mais il désavoua plus tard ses anciennes opinions. De Piis fut l'un des membres les plus féconds du Caveau. En 1798 ou 1799 il avait fondé, avec le chevalier de Cubières, une institution littéraire, sous le titre de *Portique republicain*, dans les réglemens de laquelle était cette condition, que, pour en faire partie, il fallait n'être pas de l'Institut. L'Institut lui tint rigueur; car lorsque plus tard il se présenta à l'Académie française, il ne put parvenir, malgré ses tentatives réitérées, à s'en faire ouvrir les portes. Vaudevilliste d'un talent fort inégal, de Piis fut l'objet d'un grand nombre de sarcasmes, et le calembourg qu'il avait manié si souvent fut employé pour le tourner lui-même en ridicule : l'un, prétendant que dans ses pièces la plus grande partie devait être attribuée à son spirituel associé, disait que dans les ouvrages de Piis *il y avait beaucoup de choses à barrer* (à Barré); un autre, parodiant Virgile et jouant sur le nom de l'auteur, s'écriait : *Di meliora Piis*; enfin il y en avait qui, parodiant les paroles du Rituel, ajoutaient : *Auge Piis ingenium*. Lorsqu'il était à la préfecture de police, de Piis avait publié lui-même par souscription une édition de ses *OEuvres* en 4 vol. in-12.

PILASTRE DE LA BRADIÈRE (URBAIN-RENÉ), ancien maire d'Angers, mort le 24 avril 1830, à l'âge de 77 ans, dans sa terre de Soudon, habitait le bourg de Cheffes dans l'ancienne province d'Anjou, lorsqu'il fut nommé député de la sénéchaussée d'Anjou aux États-Généraux. Elu de nouveau dans le mois de septembre 1792, il fit partie de la Convention; dans le procès du roi, il vota la réclusion pendant la guerre et le bannissement à la paix, rejeta la ratification du peuple et admit le sursis. Après la session, il passa au conseil des anciens, d'où il sortit le 20 mai 1798 : il devint alors l'un des administrateurs des hospices civils de Paris, place qu'il cessa de remplir à la révolution du 18 brumaire an VIII. En décembre 1799 il fut élu membre du corps législatif, dont il cessa de faire partie en 1803. On ne le vit reparaître sur la scène politique, qu'en 1820, lorsqu'il fut nommé membre de la chambre des députés, où il vota avec le côté gauche. On le cite comme l'un des plus ardens propagateurs de la vaccine.

PILLE (LOUIS-ANTOINE, comte), ancien ministre de la guerre, né à Soissons le 14 juillet 1749, mort dans la même ville le 7 octobre 1828, organisa les gardes nationales de la Côte d'Or, où il se trouvait en qualité de secrétaire de l'intendance, et partit en 1791 pour la Belgique à la tête du 1er bataillon des volontaires de ce département. Il fut promu successivement au grade d'adjudant-gén. et de général de brigade. Chargé en l'an 2 du ministère de la guerre sous le titre de *Commissaire du mouvement des armées*, il s'acquitta, pendant deux années, de ces fonctions difficiles avec tout le zèle et toute l'activité que nécessitait l'administration de nos quatorze armées. En l'an VI, lorsqu'il commandait les 22 départemens du Midi, il reçut ce compliment de Bonaparte, qui savait si bien apprécier les hommes : *On ne pouvait confier en des mains plus sages des fonctions plus importantes*. Admis à la retraite en 1816, il reçut de Louis XVIII le titre de comte.

PILPAY ou PIDPAY. *V.* VICHNOU-SARMA.

PIMENOFF (N.), sculpteur distingué, membre de l'Académie impériale des beaux-arts, mort à St-Pétersbourg, le 22 mars 1833, a produit plusieurs ouvrages estimés. Ses élèves, dont il avait su se concilier l'attachement non moins que l'admiration, voulurent porter son cercueil depuis sa demeure jusqu'à la chapelle de l'Académie.

PINDEMONTE (HIPPOLYTE). *Ajoutez :* Il mourut à Venise, le 18 novembre 1828.

PINKNEY (WILLIAM), avocat et diplomate américain, né à Annapolis, dans le Maryland, en 1764, fut élu membre du congrès en 1790. Six ans après, il fut renvoyé en Angleterre, de là en France, pour négocier avec le directoire, qui refusa de l'admettre, puis en Espagne, où il régla les intérêts de son pays relativement à la cession de la Floride, enfin en Italie, où il inspecta les consulats américains. De retour en Amérique en 1804, il reprit ses fonctions d'avocat, qu'il quitta de nouveau en 1806, pour se rendre en Angleterre, où il eut à traiter la grande affaire du droit des neutres en matière de navigation, sans pouvoir toutefois obtenir des concessions importantes. A son retour, en 1811, il fut promu au poste de procureur-général, dont il se démit en 1814, après avoir pris une grande part aux discussions qui eurent lieu au sujet de la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne. Il commanda un corps de volontaires, et fut blessé grièvement à l'attaque de la ville de Washington par les Anglais. En 1816, il fut envoyé à Peterbourg comme ministre plénipotentiaire, et fut chargé en même temps de passer à Naples et d'y réclamer une indemnité, probablement trop ambitieuse, pour les pertes que le commerce américain avait eu à souffrir des confiscations effectuées sous le règne de Murat. Pinkney mourut dans sa patrie en 1822, peu de temps après avoir été élu sénateur par la législation de Maryland. On a publié : *Some accounts of the life, writings and speeches of W. Pinkney, by Henry Wheaton*, New-Yorck, 1826, in-8.

PINOTEAU (PIERRE-ARMAND), maréchal-de-camp, mort à Ruffec, le 24 mars 1834, âgé de 65 ans, s'était distingué dans les guerres de l'empire, et avait obtenu, depuis la revolution de 1830, le commandement des départem. de la Dordogne et de la Loire-Inférieure. Pinoteau laissa un fils, sous-préfet à Pithiviers depuis les événemens de juillet.

PINSON (N.), membre de plusieurs sociétés savantes, mort en 1828, âgé de 82 ans, joignait à la connaissance de l'anatomie l'art de modeler en cire et de colorier les parties du corps humain les plus difficiles à représenter et à conserver. En 1770 ses premiers essais obtinrent les suffrages de l'Académie des sciences; depuis, il donna à ses travaux toute la perfection dont ce genre était susceptible, et le cabinet d'anatomie du Jardin du roi possède une collection de pièces exécutées par ses soins. Catherine II lui fit faire les offres les plus séduisantes pour l'attirer en Russie; mais il préféra consacrer ses talens à son pays. Nommé chirurg.-maj. des cent-suisses en 1777, il fut mis en 1792 à la tête des hôpitaux militaires de St-Denis et de Courbevoie, et attaché en 1794 à l'Ecole de médecine. Plus de 200 morceaux d'anatomie, tant humaine que comparée, et de ces accidens rares et singuliers que produit la nature, sont représentés en cire et déposés dans cet établissement pour l'instruction des élèves. Frappé des fréquens malheurs occasionés par l'usage des champignons, Pinson avait aussi exécuté en cire 550 espèces de ce végétal, représentées dans leurs différens âges, avec leur coupe verticale, afin de faire connaître ceux qui sont vénéneux et ceux dont on peut se servir sans

danger. Le roi les acheta en 1825 pour le Muséum d'histoire naturelle.

PISANDRE, l'un des généraux qui renversèrent la démocratie à Athènes, et y fondèrent l'oligarchie des quatre-cents. V. Théramènes.

PISSAREF (Alexandre), poëte russe, né en 1801, mort en 1828, avait débuté dans la carrière des lettres, à l'âge de 20 ans, par quelques poésies dramatiques. Plus tard, il résolut de travailler exclusivement pour le théâtre; et ses essais dans ce genre, surtout sa comédie historique intit. *Colomb*, prouvent que ce n'est pas en France seulement qu'on tente de frayer des routes nouv. à l'art dram. Pissaref voulait, disait-il, arracher le poignard des mains de Melpomène pour le remettre aux mains de Thalie. Une *Notice* nécrologique lui a été consacrée par M. Serge Glinka, dans le *Bulletin du Nord* (cahier d'avril 1828, pag. 409-412).

PLANK (Théophile-Jacq.), célèbre historien ecclésiastique, mort en 1833, à Gœttingen, à l'âge de 82 ans, était origin. de Wurtemberg. Il fut appelé à Gœttingen en 1784, et fit partie de cette illustre promotion de professeurs d'histoire, de théologie et de jurisprudence, qui a tant contribué à l'éclat européen dont jouit l'université de Gœttingen.

PLATEN (N., comte de), gouverneur-général de Norwége, né en mai 1766, dans l'île de Rugen, mort à Christiana en janvier 1830 à l'âge de 63 ans, était fils du baron Bernard de Platen, gouverneur général en Poméranie. Il s'était destiné au service de mer, et, depuis sa 17e année jusqu'à sa 20e, il avait voyagé dans presque toutes les parties du monde. C'est à son génie actif, éclairé et persévérant que l'on doit l'exécution du projet formé depuis des siècles de faire communiquer la mer du Nord avec la Baltique. Il était directeur général de la grande entreprise du canal de Gotha qui fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vu; les travaux furent conduits avec tant d'activité, que ce canal est sur le point d'être terminé.

PLEYEL (Ignace), facteur de pianos et compositeur, né en 1757 à Rupperstahl, près Vienne, fut le 24e enfant du maître d'école du lieu, et coûta la vie à sa mère, dame d'une haute naissance, que ce mariage disproportionné avait fait déshériter de ses parens. Son père se remaria, et eut encore 14 autres enfans. Jeune encore, Pleyel se distingua sur le piano, et devint l'un des premiers élèves de Haydn. Après avoir voyagé en Italie, il accepta les fonctions de maître de chapelle de la cathédrale de Srasbourg, et ce fut alors qu'il composa la plupart de ses *OEuvres*. Il vint à Paris en 1795, et le succès de ses composit. l'engagea à se faire éditeur de musique, et bientôt après, facteur de pianos. Ses établissemens eurent une grande prospérité jusqu'à sa mort, arrivée le 14 novembre 1833. Camille Pleyel, l'aîné de ses 8 enfans, reste à la tête de sa maison.

PLISSON (Auguste-Arthur), chimiste, né à Orléans, mort en août 1832, venait d'être nommé, par concours, pharmacien en chef des hôpitaux de Paris, lorsqu'il succomba à une violente attaque de chol., étant encore à la fleur de son âge. Privé jeune de ses parens, sans appui, il s'était, à force de travail et de persévérance, formé seul à l'étude des sciences chimiques et des connaissances accessoires. Plusieurs *Mémoires* qu'il a publiés dans le Journal de pharmacie, et surtout ceux qui concernent *l'analyse des substances organiques*, partie très-délicate de la chimie, lui avaient mérité d'honorables encouragemens.

PLOWDEN (Franç.), historien et publiciste irlandais, mort au commencement de 1829 à Paris, où il demeurait depuis très-long-temps, avait été élevé au collége anglais de Saint-Omer; et lorsque les lois anglaises s'adoucirent en faveur des catholiques au point de leur permettre l'entrée du barreau, il fut un des premiers qui usèrent de cette liberté. Il se distingua bientôt comme jurisconsulte par ses profondes connaissances; mais la chaleur avec laquelle il défendit la cause des Irlandais lui attira tant de désagrémens, qu'il prit le parti de se retirer en France. Il doit sa réputation principalement à son *Histoire*, ou plutôt à ses *Histoires de l'Irlande*; car il a écrit trois fois l'histoire de sa patrie. Ses autres écrits roulent sur la politique, l'économie publique et le droit. Tels sont le *Traité de l'église et de l'etat*, *Jura Anglorum*, le *Traité sur les Dîmes*. L'université d'Oxford avait conféré à Plowden le titre de docteur ès-lois.

PLUTARQUE, *col.* 2e, *lig.* 36, *après le mot* de Maussac, *lisez :* ou plutôt de Ruault, 1624, etc.

POIRSON (Jean-Baptiste), né en 1761 à Vrécourt (Vosges), mort le 25 février 1831 à Valence (Seine-et-Marne), fut appelé à partager les travaux de Mentelle, et dressa sous sa direction toutes les cartes qui portent le nom de ce célèbre géographe. Lui-même entreprit la construction des cartes, en donnant à son travail plus de clarté, d'exactitude et de mérite manuel qu'on ne l'avait fait avant lui. La distribution de la lettre fixa son attention, et on lui doit sur cet objet de notables améliorations. Il est auteur d'une *Géographie élémentaire* avec des cartes très-soignées de l'*Atlas de Mentelle*, *publié en* 1804, des *Cartes de la statistique générale de la France* par Herbin, et, conjointem. avec Lapie de l'*Atlas de Malte-Brun*, et de celui à l'usage de la jeunesse. Enfin les plus beaux titres de Poirson à la célébrité sont les magnifiques globes qu'il a confectionnés pour l'étude de la géographie, et surtout ceux construits par ordre de Napoléon pour l'éducation de son fils. Ils ont 1 mètre 7 centimèt. et 1 mètre 63 centimètres de diamètre, ont été terminés en 1814, après un travail assidu de dix années.

POLLINI (Ciro), botaniste et médecin infatigable, né à Alagna dans la Lomelline, fit ses études à Pavie, et ne tarda pas à obtenir la chaire de botanique au lycée de Vérone. Ce fut là qu'il publia sa *Flore de Vérone*, ses *Elémens de botanique*, ses belles *Expériences sur la végétation*, et son *Catéchisme agricole*, qui lui valurent les plus honorables distinctions. Ce sav. n'avait pas encore atteint sa cinquantième année quand la mort l'a frappé le 1er février 1833.

PONCE (Nicolas), né en 1745, et mort à Paris à l'âge de 86 ans le 31 mars 1831, unissait à un talent comme graveur les connaissances d'un homme de lettres et d'un publiciste. Les ouvrages sortis de son burin sont nombreux. Nous citerons particulièrement 56 sujets représentant le portrait et les traits principaux de la vie des *Illustres Français*; les *Ports de France*, avec un texte explicatif écrit par lui-même; les *Vues de Saint-Domingue*, dans l'histoire de cette colonie par Moreau de St-Méry; 75 planches représentant les *Bains de Titus*; la *Guerre d'Amérique*, en 16 planches publiées avec Godefroy; les 300 *Figures de la Bible* de Marillier; le *Portrait de la princesse de Salm*, etc. Ses ouvrages littéraires et politiques ne sont pas moins nombreux : *Mémoire sur les causes qui ont développé l'esprit de liberté en France en* 1789; de l'*Influence des beaux-arts sur l'industrie commerciale*; de l'*Influence de la réforme de Luther*; *Considérations politiques sur le traité de Vienne*; *Dissertation sur les causes de la perfection de la sculpture antique*; *Traité des avantages de la Charte*; *Mélanges sur les beaux-arts*, etc. La longue carrière de Ponce n'a été qu'une suite de travaux utiles.

PONIATOWSKI (Stanislas, prince), né à Varsovie en 1754, mort à Florence, le 23 février 1832, à l'âge de 79 ans, était fils de Casimir, frère de Stanislas-Auguste, dernier roi des Polonais. Grand protecteur des lettres et des arts, qu'il cultivait lui-même, il s'était retiré à Florence après avoir défendu avec une énergique éloquence les in-

térêts de sa patrie dans les diètes de Pologne. Le premier, il avait donné l'exemple d'une utile réforme, en affranchissant les serfs de ses nombreux domaines.

PONS (Jean-Louis), né à Peyre (Hautes-Alpes), le 25 décembre 1761, mort à Florence le 14 octobre 1831, entra, en 1789, à l'observatoire de Marseille, et, à la mort de Jacques, en devint le directeur. Doué d'un zèle infatigable, l'aspect du ciel lui était devenu si familier, qu'il reconnaissait à sa première vue le moindre accident arrivé dans toute son étendue. En sept années, de 1801 à 1809, il découvrit au moins 17 comètes. En 1819, Marie-Louise de Bourbon, duchesse de Lucques, le choisit pour diriger l'observatoire qu'elle avait fondé à Marlia. A la suppression de celui-ci, en 1825, Léopold II, grand-duc de Toscane, le nomma directeur de l'observatoire du musée royal de Florence; c'est là qu'il termina sa carrière, à l'âge de 70 ans. Le nombre de comètes découvertes par Poniatowski, en 26 ans, a été de 37, dont 23 à l'observatoire de Marseille.

PONT (Le chevalier de), maréchal-de-camp, l'un des conservateurs de la bibliothèque de l'arsenal, m. à l'âge de 70 ans, à Paris, en 1830, avait fait avec distinction les campagnes de l'armée de Condé. En 1798, il faisait partie de cette poignée de Français qui, sous les ordres de Philippeaux, et sous le commandement immédiat de sir Sidney Smith, obligea Bonaparte à lever le siége de Saint-Jean d'Acre. On sait que le général en chef de l'armée, étonné de l'héroïque résistance que lui opposait la garnison, s'écria un jour : *Il y a donc des Français là-dedans?*

PONTIER (Augustin), médecin et bibliographe distingué, né à Aix le 28 décembre 1756, devint libraire à cause de sa passion pour les livres, et dirigea une imprimerie qui existe à Aix depuis 1574. Il publia quelques *Notices curieuses sur des Provençaux* peu connus, et continua la *Collection des pièces piquantes et facétieuses* de Caron. Les *Mystères*, tirés à un très-petit nombre, sont demeurés fort rares. Pontier mourut à Marseille, où il était venu se fixer, le 19 septembre 1833.

PORION (Pierre-Joseph), évêque constitutionnel, né en 1743 à Thièvres, diocèse de St-Omer, mort à Paris le 20 mars 1830, fut professeur à La Flèche, puis à Arras. En 1780, il devint curé de Saint-Nicolas-des-Fossés dans cette ville, et le 30 mars 1791 il fut élu évêque du Pas-de-Calais. Sacré à Paris le 10 avril 1791, il renonça à ses fonctions en 1793, ainsi que la plupart des prêtres qu'il avait ordonnés, se fit défenseur officieux près les tribunaux, et fut quelque temps président de l'administration municipale de Saint-Omer. Il s'était marié à la fille d'un offic. irland. nommé Prud'hov. En 1802, il vint se fixer à Paris, où il vécut dans l'obscurité; il composa un *Commentaire de Lhomond* et publia des *Corrigés de thèmes*. Il faisait des *Vers latins* et *français*; mais ils ne lui procurèrent pas grande réputation, quoiqu'il eût chanté successivement les divers gouvernemens qui se sont succédé pendant la révolution.

PORTAL (Antoine), premier médecin consultant du roi, chevalier de la Légion-d'Honneur et de Saint-Michel, professeur de médecine au collége royal de France, membre de l'institut, de l'acad. royale de médecine, des académies de Bourges, de Turin, etc., naquit le 3 janvier 1742 à Gaillac, au moment où Bordeu jetait les fondemens de sa gloire. Après ses premières études, il se rendit dans cette dern. ville. A 19 ans, il fut docteur; à 20 ans, memb. de l'acad. de Montpellier. Quand il arriva à Paris peu de temps après, Sénac, premier médecin de Louis XV, le choisit pour donner une *Edition* de son *Traité de la structure du cœur*. Tels furent les succès de Portal, qu'il se vit recherché par Francklin, Buffon, d'Alembert, etc. En 1769, reçu à l'académie des sciences, il se lia dès-lors avec tout ce que ce corps savant renfermait d'hommes illustres. Portal, qui le premier a senti l'appui mutuel que la médecine et l'anatomie doivent se prêter, a publié un très-grand nombre d'ouvrages, délaissés aujourd'hui, parce que leur auteur est resté pendant quarante ans étranger au mouvement qui imprimait une marche nouvelle à la science; mais ces ouvrag. n'en étaient pas moins estimables. Nous ne citerons que son *Histoire de l'anatomie et de la chirurgie*, 6 vol., 1779. Les réformes heureuses que Portal a fait subir à l'art de guérir, et son éloignement pour tout système, ont porté leurs fruits et doivent recommander sa mémoire et son nom aux amis de la science et de l'humanité. Cet illustre doyen des médecins mourut à Paris le 22 juillet 1832, âgé de près de 90 ans, après avoir joui jusqu'au dernier moment de toutes ses facultés intellectuelles et physiques. Portal était l'intime ami du vénérable abbé L'Ecuy.

PORTALLIER (Claude-Joseph), prêtre du diocèse de Belley, né le 9 mars 1788 à Meximieux, diocèse de Lyon, mort à Bourg le 22 juillet 1831, exerça le ministère à Poncin, et fut employé dans les séminaires de Meximieux, d'Alix, de l'Argentière et de Saint-Irenée à Lyon. L'évêque de Belley, ayant pris possession de son siége, chargea l'abbé Portallier de tous les soins relatifs à la formation du grand séminaire de son diocèse qu'il établit à Brou. Sa faible santé ne lui permettant pas de supporter les pénibles austérités de la vie de séminaire, il revint à Bourg, où il fut chargé de diriger le noviciat des sœurs de Saint-Joseph, pour lesquelles il composa quelques ouvrages. Cette congrégation, qui se consacre à tous les genres de bonnes œuvres, tient sept hôpitaux, et a 80 établissemens dans le diocèse. Parmi les principaux ouvrages de l'abbé Portallier, on distingue le *Manuel des cérémonies lyonnaises* et le *Mois de Marie*. On a aussi de lui une nouvelle *Edition* de l'*Histoire de l'église de Brou*. L'évêque de Belley l'avait nommé chanoine d'honneur de sa cathédrale.

PORTER (Miss Anna), reçut de sa mère une excellente éducation, et manifesta des dispositions si précoces, qu'à 13 ans elle commença sa carrière littéraire par la publication d'un petit ouvrage intitulé : *Contes sans art*, dans lequel on pouvait déjà pressentir cet esprit facile et fertile en inventions qu'on retrouve dans ses autres productions. Les ouvrages qui suivirent cette publication furent des romans, tels que : *Walsh Colville*, *Octavie*, les *Frères hongrois*, *Don Sebastien*, ou la *Maison de Bragance*, le *Village de Mariendorpt*, etc., qui eurent beaucoup de succès, et furent suivis d'autres productions du même genre. Elle a publié aussi un petit volume de *Ballades et de Romances*. D'une santé très-délicate et affaiblie par ses travaux, miss Porter n'a pu prolonger bien loin son existence, et elle a expiré à Clifton à la fin de juin 1833.

POUGENS (Marie Charles-Joseph de), dit le chevalier de Pougens, membre de l'institut (acad. des inscriptions), né à Paris le 15 août 1755, mort à Vauxbuins, près Soissons, le 19 décembre 1833, âgé de 78 ans, passait pour être le fils d'un prince. Dès l'âge de 7 ans, on lui enseigna la musique; il étudia aussi de très-bonne heure l'art du dessin. Il fut reçu de l'Académie italienne de peinture, et son morceau de réception, assez capital, a pour sujet *le Marchand d'esclaves*. Ce fut à Rome, en mai 1777, qu'il commença son *Trésor des Origines et Dictionnaire grammatical raisonné de la langue française*, sur un plan semblable à celui de Samuel Johnson, et même plus étendu. Il en a publié le *Specimen*, imp. royale, 1819, vol. in-4, d'environ 500 pages. Les recherches qu'il fit au Vatican sur l'origine des langues sont immenses; malheureusement il fut arrêté dans sa carrière. Il eut à Rome la petite-vérole, et en resta aveugle, ce qui ne l'empêcha pas toutefois de s'occuper en-

core de littérature. A la révolution, Pougens, qui avait 10 mille livres de rentes sur le grand-livre, perdit entièrement sa fortune. Après avoir traduit de l'allemand les *Voyages de Forster sur les rives du Rhin, en Angleterre*, etc., et d'autres voyages pour le libraire Buisson, se trouvant réduit à une détresse absolue, il entreprit le commerce de la librairie sans associé, sans nulle assistance, et n'ayant d'autres fonds qu'un assignat de 10 fr.; cepend. il parvint, grâce à sa persévér., à son activité, à elever une des premières maisons de commission de librairie de Paris, et une imprimerie. Il unit son sort à miss Sayer, et en 1808 ayant entièrement renoncé aux affaires, il se retira dans la vallée de Vauxbuins, près Soissons, où il vivait très-retiré, et où, malgré l'extrême médiocrité de sa fortune, il faisait encore du bien. En 1779, l'Institut de France l'avait reçu au nombre de ses membres. On lui doit une foule d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Récréation de philosophie et de morale*, Yverdun, 1784, in-12; un drame, *la Religieuse de Nîmes*, 1792, dans le genre déclamatoire et mensonger à la mode à cette époque contre les couvens; *Vocabulaire de nouveaux privatifs français*, Paris, 1794, in-8; *les Quatre Ages*, in-18; *Contes du vieil Ermite de la vallée de Vauxbuins*, Paris, 1821, 3 vol. in-12; *Archéologie française*, ou *Vocabulaire de mots anciens tombés en désuétude*, in-8; *Lettres sur divers sujets de morale*, 2 vol. in-12. L'école philosophique a perdu dans Pougens un de ses plus anciens disciples.

POULARD (Thomas-Just), ancien évêque constitutionnel, né à Dieppe, le 1er sept. 1754, mort à Paris en mars 1833, à 79 ans, entra au séminaire des Trente-Trois. Poulard ne tarda pas à se faire connaître comme prédicateur; il obtint des bénéfices et une cure principale dans le diocèse de Lisieux; mais il n'en resta pas moins à Paris, où il continua, jusqu'en 1789, à se livrer aux exercices de la prédication. Nommé vicaire épiscopal de Sées, après avoir prêté serment à la constitution civile du clergé, il obtint ensuite l'évêché constitutionnel du département de Saône-et-Loire, et fut sacré à Lyon, dans le mois de juin 1800. Poulard perdit son siége par suite du concordat de 1802, et se retira à Paris, où il composa différens écrits relatifs à la révolution. Il est auteur des *Ephemerides religieuses*, pour servir à l'histoire ecclésiastique de la fin du 18e siècle et du commencement du 19e, et il passe pour avoir composé un ouvrage sur l'*Etat actuel de la religion en France*, dont le but était d'opérer une réunion. Un peu avant la révolution de 1830, il publia un petit écrit qui avait pour titre: *Moyen de nationaliser le clergé de France*. Vers ce même temps, Poulard prêta son ministère épiscopal pour les actes les plus irréguliers et les plus condamnables: ainsi, il conféra tous les ordres à plusieurs jeunes gens sans examen, sans préparation, sans dispense. Il en ordonna deux avant la révolution de juillet et trois en 1831; la dernière cérémonie eut lieu dans la chapelle de Châtel, et du nombre des ordonnés était Auzou. Poulard mourut en *vrai constitutionnel* (ce sont les expressions de son testament); il avait refusé le ministère du curé de sa paroisse, qui se présenta deux fois chez lui, et son corps fut porté directem. au cimetière.

POULLAIN DE GRANDPREY (Joseph-Clém.), conventionnel, né en 1744 à Ligneville, près Mirecourt, en Lorraine, exerça les fonctions d'avocat à Mirecourt jusqu'en 1770, époque à laquelle il fut pourvu de l'office de procur. du roi, assesseur civil et criminel au bailliage royal de la même ville. Un an après il devint prevôt de Bulgnéville, et il l'était encore lorsque la révolution éclata. Chargé de rédiger les doleances du bailliage de Neufchâteau et les demandes du tiers-etat de toute la province de Lorraine, il fut élu enfin procur.-génér.-syndic du département des Vosges, lors de la prem. format. des administrat. populaires. En 1792, il fut élu député des Vosges à la Convention, et, avant de rompre l'assemblée électorale qu'il présidait, il obtint d'elle l'improbation (consignée au procès-verbal) de la circulaire contenant la relation sanglante des 2 et 3 septembre, adressée aux départem. par la commune de Paris. Arrivé à la Convention, Poullain de Grandprey fit partie de la commission des vingt quatre, créée pour faire le dépouillement des papiers trouvés le 10 août aux Tuileries dans l'armoire de fer, et il fut un des deux memb. qui communiquèrent à Louis XVI ceux de ces papiers que l'on jugeait pouvoir être à sa charge. Il rendit ensuite compte à l'assemblée des communications faites au roi, et son *Rapport* mécontenta les montagnards. Dans le procès de Louis XVI, il demanda d'abord que le jugement n'appartînt pas à la Convention, puis il vota la mort, mais avec la réserve expresse du sursis et de l'appel au peuple. On le vit bientôt après voter pour le décret d'accusation contre Marat; mais plus tard il employa une foule de demi résistances et de petites ruses pour échapper aux fureurs revolutionnaires, et il atteignit ainsi le 9 thermidor. Il fut chargé presque aussitôt d'une mission à Lyon, qui ne fut signalée que par des mesures d'ordre et de pacificat. Dans le conseil des Anciens et dans celui des Cinq-Cents, où il fut admis successivem., il vota constamment pour le directoire contre le parti dit de Clichy, qui formait l'opposition, et il prit une part active au coup d'état du 18 fructidor de l'an V. Le 2 brumaire suiv., au nom d'une commission spéciale, il fit un *Rapport* qui concluait à la confiscation des biens des personnes condamnées à la déportation le 18 fructidor. Il fit encore plusieurs *Rapports* en fav. d'une foule de mesures tendant à fortifier l'action du gouvernem., et fut élu président du conseil des Cinq-Cents en 1798. Il commença à lutter contre le directoire lors de la loi du 22 floréal an VI, qui soumettait les élections à l'influence illegale du gouvernem., et il contribua pour sa part à amener la crise du 30 prairial an VIII, qui procura au parti ultra-démocratiq. un triomphe éphémère. Il fut le présid. et plus. fois le rapporteur d'une commission chargée alors de présenter des mesures de salut public; mais il combattit avec énergie les opinions qui se hasardaient sur des changemens à faire à la constitution et sur la possibilité de proroger les pouvoirs des députés. Son attachement à cette constitution le rangea parmi les adversaires décidés du 18 brumaire an VIII; il fut à ce titre exclu du corps législatif, et condamné à une déportation qui n'eut pourtant pas lieu. Il s'occupait dans la retraite d'essais agricoles, lorsqu'il fut nommé, avant la fin de la même année, président du tribunal civil de Neufchâteau (Vosges). Il eut, en 1811, l'une des présidences de chambre de la cour impériale de Trèves, place qu'il dut perdre en 1814, par suite du traité de Paris. Il siégea durant les cent-jours à la chambre des députés, s'y rallia aux patriotes de 1789, et fut un de ceux qui signèr., chez le président Lanjuinais, une protestation contre la violence qui les empêchait de continuer leurs délibérat. Après la seconde restauration, bien que son vote au procès de Louis XVI eût été compté dans la minorité, il fut exilé. Rappelé en France par l'ordonnance royale de février 1818, il mourut à sa terre de Graux près Neufchâteau, en 1826.

POULLAIN DE VIEVILLE. *Ajoutez ses prénoms:* (Nicolas-Louis-Justin). Il est m. en 1816 (non en 1810). *Voy. Bibliographie de la France*, 1816, p. 101.

POUSSAIN (Nic.), est né proche des Andelys.

POYNTER (Guillaume), vicaire apostolique de Londres, m. le 26 nov. 1827, fut élevé au collége anglais de Douai, où il était professeur au commencement de la révolution. Enfermé avec plusieurs de ses compatriotes au château de Doullens, il ne

recouvra sa liberté qu'au bout de plus d'un an. De retour dans sa patrie, il devint en 1803 coadjuteur de M. Douglas, évêque et vicaire apostolique du district de Londres, et fut sacré en qualité d'évêque d'Halie. Il eut plusieurs contestations, soit politiques, soit théologiques, dans lesquelles il se conduisit toujours avec une prudente réserve; ce qui lui donna une grande influence sur les catholiques de son pays. Depuis la restauration, il vint à plusieurs reprises en France, pour réclamer la restitution des biens qui appartenaient à sa mission; mais il échoua dans ses efforts. En 1815 il alla à Rome, pour l'intérêt des catholiques anglais. Il est auteur de plusieurs ouv. théologiques : l'un des plus remarquables est *Le Christianisme*, ou *Preuves et caractères de la religion chrétienne*, traduit par M. Taillefer, inspecteur de l'académie de Paris, 1828, 1 vol. in-12. Ses *Instructions* ont contribué à faire rentrer dans le sein de l'Eglise catholique un grand nombre de protestans.

PRAT (ALEXANDRE), supérieur de la maison royale des Loges, né à Paris en 1760, mort le 13 novembre 1828, se prépara à l'état ecclésiastique par l'éloignement des plaisirs, par les austérités et la mortification, par une tendre affection pour les pauvres et une application constante aux études du sacerdoce. Ordonné prêtre, il fut employé dans une des paroisses de la capitale; mais il se retira bientôt au village de Sceaux-les-Chartreux. Pendant la révolution, on le vit un jour pressé par une troupe armée qui, la baïonnette sous la gorge, voulait lui faire prêter le serment; il s'y refusa avec courage. Retiré d'abord à Paris, puis à Versailles, il continua d'exercer son saint ministère; mais il fut arrêté. Là, malgré la mort dont il était menacé tous les jours, il songeait moins à lui qu'à ses compagnons de captivité, dont il cherchait à être le consolateur. Rendu à la liberté, il reprit ses fonctions avec un zèle tout nouveau, refusa plusieurs cures importantes de Paris et même un canonicat, pour continuer dans sa retraite de Versailles à donner ses soins aux âmes qu'il dirigeait en grand nombre, et aux pauvres dont il était le père.

PRAT (N.), membre du conseil des Cinq-Cents, mourut en février 1833, à Ploudalmezeau (Finistère), à l'âge de 69 ans, après avoir refusé le ministère du prêtre que sa famille avait fait appeler : la sépulture ecclésiastique lui a été refusée.

PRATO (ALEXANDRE-ETIENNE), professeur de droit romain à l'université de Turin, né à Monbaruzzo (Haut-Montferrat) en 1754, mort dans sa patrie, le 11 novembre 1832, fut en 1784 nommé professeur au collége; puis en 1797 professeur de droit civil et criminel à l'université. On a de lui divers *Traités* remplis d'érudition.

PRIEUR-DUVERNOIS, dit PRIEUR DE LA CÔTE-D'OR (C.-A.), conventionnel, né le 22 déc. 1763 à Auxonne d'un receveur des finances de cette ville, mort à Dijon le 11 août 1832, entra de bonne heure dans l'arme du génie. En 1791, député à l'assemblée législative par le département de la Côte-d'Or, il ne se fit pas remarquer pendant cette session. Après le 10 août, il fut chargé de se rendre à l'armée pour y proclamer les changemens que l'anarchie avait amenés. Pendant qu'il remplissait cette mission, le même département le nomma membre de la Convention. Dans le procès de Louis XVI, Prieur vota avec la majorité pour la mort, sans appel ni sursis. A l'époque des troubles que suscita la lutte des Montagnards et des Girondins, ceux-ci, vaincus au 31 mai, s'étaient réfugiés dans plusieurs départemens de la Normandie. Prieur, envoyé pour les poursuivre et pour rallier au parti de la Convention les habitans du pays, fut arrêté, ainsi que son collègue Romme, et détenu prisonnier à Caen jusqu'à la déroute qu'éprouva à Vernon l'armée départementale qui s'était déclarée contre la Convention. De retour à l'assemblée, Prieur ne joua aucun rôle jusqu'au 14 août 1793, où il fut nommé membre du comité de salut public, avec Carnot, dont il était l'ami : il participa à tous les forfaits qui furent commis au nom de cette sanglante association, dans laquelle il avait pour collègues Couthon et Saint-Just. Lui-même, avec Carnot, défendit ces monstres après le 9 thermidor. Prieur s'était chargé particulièrement du matériel des 14 armées que la France avait alors sur pied; il il avait aussi dans ses attributions spéciales la fabrication des poudres et salpêtres, pour laquelle il sut inventer des procédés ingénieux au moyen desquels on se procura des produits suffisans pour les grands besoins de cette époque. Elu président de la Convention le 1er prairial an II (20 mai 1794), il sortit du comité de salut public le 9 thermidor (27 juillet). Plus tard il proposa l'usage du calcul décimal et de l'unité des poids et mesures; ce que l'assemblée adopta dans cette même session. Prieur passa au conseil des Cinq-Cents, d'où il sortit en 1798. Quelques biographes lui attribuent la prem. idée de l'Ecole Polytechnique, dont d'autres font honneur à Carnot ou à Fourcroy. On dit que c'est à lui qu'est dû en partie le premier établissement de l'Institut fondé dans les derniers jours de la Convention. Prieur fonda ensuite une manuf. de papiers peints et réussit dans ce commerce. Il ne fut pas atteint par la loi de 1816 contre les régicides. On lui doit les ouvrages suivans : *Mémoire sur la nécessité et les moyens de rendre uniformes dans le royaume toutes les mesures d'étendue et de pesanteur*, 1790, in-8; *Instruction sur le calcul décimal*, 1795, in-8; *Rapport sur la loi du 18 germ. an IV*, 1795, in-8; *Rapport sur les moyens préparés pour établir l'uniformité des poids et mesures*, 1796, in-8; plusieurs *Mémoires*, *Rapports* et *Instructions* dans le *Journal de l'Ecole Polytechnique* et dans les *Annales de chimie*.

PRITZ (J.-G.), *ligne* 4, *lisez* : 1711

PROST, médecin, mort en avril 1832, a publié : *la Médecine éclairée par l'observation et l'ouverture du corps*, 1804, 2 vol. in-8; *Essai physiologique sur la sensibilité*, 1805, in-8; *Coup d'œil physiologique sur la folie*, 1806, in-8; *Deuxième Coup d'œil*, etc., 1807, in-8; *Troisième Coup d'œil*, etc., 1807, in-8. Enfin il est auteur d'un gros volume sur *le choléra morbus*, publié en 1832, chez Compère.

PROVOST (RENÉ), chanoine du Mans et curé d'Evron, né en cette ville le 10 octobre 1770, mort le 28 décembre 1831, n'était encore que clerc tonsuré en 1792 lorsqu'il fut obligé de s'expatrier. Il se rendit à Londres, où il continua ses études théologiques au sémin. des Missions-Etrangères. Après 9 ans de séjour dans cet établissement, il revint en France, en 1801, sa santé ne lui ayant pas permis d'aller porter la parole de Dieu en Chine. Il avait été ordonné prêtre en 1795; nommé vicaire d'Evron, il passa 25 années dans ce modeste emploi. Ce fut, en quelque sorte, en employant la violence, qu'on parvint à lui faire accepter en 1828 la cure d'Evron. Plus tard il fut nommé chanoine honoraire. L'abbé Provost n'a composé aucun ouvrage; mais, prêtre vertueux, homme de bon conseil, d'une rare humilité, d'une prudence consommée, d'une charité grande, d'une piété aimable et du caractère le plus heureux, il a vécu en saint.

PRUDHOMME (LOUIS), journaliste, né à Lyon en 1752, mort à Paris le 20 avril 1830, fut d'abord garçon de magasin chez un libraire de cette ville; il vint ensuite à Meaux, où il se fit relieur. Il habitait Paris, s'était fait remarquer par un grand nombre d'écrits révolutionnaires, et avait été plusieurs fois arrêté par suite de ses publications, lorsqu'éclata la révolution. Lui-même a dit que, dans l'intervalle qui s'écoula entre les premiers troubles du parlement en 1787 et le 14 juillet 1789, il mit au jour plus de 1,500 pamphlets, tous des-

tinés à préparer les événemens. Ses *Litanies du tiers-état* et son *Avis aux gens de livrée sur leurs droits politiques*, furent distribués à plus de 100,000 exemplaires dans les rues et dans les carrefours. Au commencement de la révolution, il publia la feuille intitulée : *Les révolutions de Paris*, avec cette épigraphe : *Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux... Levons-nous*. Mais, parmi les pamphlets qui parurent alors, il en est qu'on lui attribua à tort, tels que les *Crimes des Reines de France*, 1791, in-8, dont Féranger est l'auteur; les *Crimes des Papes*, 1792, in-8, dont l'auteur est La Vicomterie; les *Crimes des empereurs d'Allemagne*, 1793, in-8, qui sont dus à l'auteur des *Crimes des Reines*, etc. Prudhomme changea bientôt d'opinion, et en 1793 il fut emprisonné comme royaliste; mais sa détention dura peu. Son journal ayant cessé de paraître, il quitta Paris, y reparut en 1797, et publia alors l'*Histoire générale des crimes commis pendant la révolution*, qui est sans contredit son meilleur ouvrage. Prudhomme exerça depuis la profession de libraire. Parmi les grandes entreprises qu'il a formées, nous citerons une *Edition* de *Lavater*, 1809, 10 vol. in-4 et in-8; les *Cérémonies religieuses*, par B. Picard, 1810, 13 vol. in-fol. C'était un compilateur infatigable, mais sans discernement et sans goût. En 1810 il avait acheté de l'abbé Chaudon le droit de faire une *Edition* de son Dictionnaire; il prétendit aussitôt interdire à tout autre libraire la faculté de faire un Dictionnaire historique quelconque, et, comme la *Biographie universelle* de Michaud commençait à paraître, il en traduisit l'éditeur devant les tribunaux, qui firent justice de sa ridicule prétention, ce qui n'empêcha pas, 23 ans plus tard, Michaud lui-même d'élever une prétention semblable à l'égard de la présente Biographie, prétention dont la cour roy. fit bonne justice. Les princ. ouvr. de Prudhomme sont : *Géogr. de la rép. française en 120 départemens*, 1791, in-8; *Histoire générale et impartiale des erreurs, des fautes et des crimes commis pendant la révolution*, 1798, 6 vol. in-8; *Dictionnaire universel de la France*, 1805, 5 vol. in-4; *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris*, 1814, 6 vol. petit in-12; *Voyage descriptif et philosophique de l'ancien et du nouveau Paris*, 1814, 2 vol. in-18; *l'Europe tourmentée par la révolution en France, ébranlée par 18 années de promenades meurtrières de Napoléon Bonaparte, avec un tableau du nombre d'hommes qui ont péri pendant la révolution, et des milliards partagés pour un petit nombre d'individus qui ont prêté tous les sermens depuis* 1789, 1816, 2 vol. in-12. Prudhomme professe dans cet ouvrage le plus profond mépris pour le gouvernement de Bonaparte, et pour toute la noblesse de sa création, parmi laquelle il reconnaissait un si gr. nombre de ses anciens confrères les *sans-culottes*. On lui attribue aussi *les Crimes de la Convention*, avec la *Liste des individus envoyés à la mort pendant la révolution et particulièrement sous le régime de la Convention*, 1796, 5 vol. in-8.

PUGET ou PUGET-BARBANTANE (Paul-François-Hilarion BIENVENU, marquis de), né à Paris en 1754, m. le 27 mars 1828, fut nommé en 1790, maréchal de camp, et employé en 1792, dans la 18e division milit. Dans la discussion qui s'éleva entre les Marseillais et les soldats du régiment suisse d'Ernest, il se déclara pour les prem. et contribua au désarmem. des militaires. Peu de temps après, destitué et traduit devant un conseil de guerre, il fut acquitté. Nommé commandant de la même division, il fut chargé de l'organisation du comtat d'Avignon, ce qui lui valut le grade de lieutenant-général. Ayant obtenu le commandement d'une division à l'armée des Pyrénées, il se distingua dès le commencement de cette guerre; et, lorsque le général Deflers fut mort, il eut provisoirement le commandement en chef de l'armée, sauva Perpignan par l'activité qu'il mit à organiser un nouveau corps d'armée à Salces, se distingua à Peirestorte, et empêcha l'ennemi de s'étendre dans le midi de la France. Différentes contrariétés le déterminèrent à donner sa démission. Bientôt arrêté à Toulouse et conduit à Paris, il n'obtint sa liberté qu'après le 9 thermidor, et vécut dans la retraite. Il en sortit pour prendre le commandement successif des 2e, 9e et 8e divisions militaires. Mais, dégoûté du despotisme de Bonaparte, il donna une deuxième fois sa démission. En 1815 il vint habiter Paris. Il a laissé des *Mémoires politiques* que l'on dit curieux.

PUGIN (Auguste), né en France, passa, jeune encore, en Angleterre, où son talent pour le dessin lui mérita d'honor. suffr. et le fit employer par divers artistes, surtout par l'architecte Nash, qui l'occupa long-temps, et par le libraire Ackermann, de Londres, pour lequel il composa un grand nombre de dessins dans le *Microscom*, 3 vol. in 4, 1808-1811. En 1813, il publia une série de *Vues d'Islington à Pentonville*; et de 1821 à 1823, il s'occupa de la publication de ses *Modèles d'architecture gothique*, 2 vol. in 4, dont les descriptions sont dues à M. E.-J. Vilson. De concert avec M. Britton, il donna en 1824, ses *Illustrations architectoniques des monumens publics de Londres*, 2 vol., et, avec le même archéologue, ses *Modèles des antiquités architectoniques des Normands*, 1825, in-4. Enfin, en 1829, c'est lui qui fournit tous les dessins de *Paris et ses environs* publiés par M. Ventouillac. Cet artiste habile venait de prendre des engagemens pour faire les dessins de plusieurs ouvrages d'antiquités, lorsqu'il mourut à Londres le 19 déc. 1832, dans un âge peu avancé.

PUIFFERRAT (Pierre), grand-vicaire de Sens, né le 29 décembre 1744, à Lavanpot dans le diocèse de Limoges, mort le 8 décembre 1831, fit ses études au collége de Magnac-Laval, professa la rhétorique dans cet établissement, après avoir été ordonné prêtre en 1769, devint ensuite aumônier de M. d'Argentré, évêque de Limoges, et fut bientôt élevé à la dignité de chantre de la collégiale de St-Martial de cette ville. En 1786, le même prélat le choisit pour l'un de ses grands-vicaires. L'abbé Puifferrat suivit son évêque dans l'émigration, ne le quitta qu'en 1801, pour faire un petit voyage en France, et retourna bientôt auprès de son protect., qui mourut en 1808 dans le pays de Munster. Revenu dans son pays natal, un sentiment de délicat. l'empêcha d'accepter le titre de vicaire-général que lui offrait M. Du Bourg, alors évêque de Limoges: après avoir été si long-temps attaché à un évêque non démissionnaire, il ne crut pas convenable d'être le vicaire-général d'un prélat qui avait accepté le siége de M. d'Argentré. Nommé chanoine honoraire de Limoges, il consentit à prendre trois ans après la cure de Magnac-Laval, qu'il occupa jusqu'en 1819. M. de Cosnac, ayant été nommé évêque de Noyon, s'empressa d'offrir à Puifferrat la place de grand-vicaire. Ce fut à Meaux en 1819 qu'eut lieu leur réunion. L'abbé Puifferrat suivit M. de Cosnac à Sens. Sa foi vive, la droiture de son esprit, la franchise de son caractère, et l'agrément de son commerce étaient des qualités rares dans le siècle où nous sommes.

PUYVERT (Bernard-Emmanuel-Jacques, marquis de), lieutenant-général, né dans le midi, vers 1770, m. en janv. 1832, entra au service à 16 ans, fut major en second du régim. de Guyenne à 21, émigra à la fin de 1790, et devint à Coblentz aide-de-camp du comte d'Artois, depuis Charles X. Dévoué au service de la monarchie, il était muni des pouvoirs de Louis XVIII pour le midi de la France lorsqu'il fut arrêté à Belleville, près Paris, le 12 mars 1804. A peine sorti de prison en 1812, il prit part à la conspiration Mallet. Arrêté de nouveau, il fut enfermé à Vincennes, puis transféré au château d'Angers, où il resta jusqu'à la restauration. Nommé chevalier de St-Louis en 1814,

membre de la Légion-d'Honneur en 1816, officier de cet ordre en 1821, cordon-rouge en 1823, il fut élevé aux grades de maréchal-de-camp et de lieutenant-général. Le commandement de Vincennes lui fut même confié en 1814. Lorsque les troupes de Bonaparte vinrent, à l'époque du 20 mars, le sommer de rendre le château dont le roi lui avait donné la garde, il ne quitta ses fonctions qu'après une capitulation dont il signa lui même les conditions. Pendant les cent-jours, il organisa des volontaires royaux dans les départemens de l'Eure, d'Eure-et-Loire et de la Seine-Inférieure. Au retour du roi, il reprit ses fonctions de commandant de Vincennes, et occupa ce poste jusqu'à la révolution de 1830. En 1815, le département de l'Aude l'avait nommé membre de la chambre des députés; ses collègues l'ayant choisi pour questeur, il abandonna la moitié du traitement qui lui était alloué en cette qualité. Ses opinions étaient celles de la majorité, avec laquelle il vota constamment; mais il ne fut pas réélu en 1816. Ses restes ont été déposés à Vincennes, où il avait été tour à tour prisonnier et gouv.

Q.

QUESNEL (Le baron). C'est par une méprise empruntée d'autres biographies, qu'on a confondu cet officier-général vivant avec un maréchal-de-camp du même nom, qui ne nous est connu que par sa fin malheureuse.

QUICLET (Abel), électeur, mort à Paris en juillet 1832, avait acquis une sorte de célébrité par l'activité qu'il déployait dans les débats électoraux, et surtout par ses poursuites contre le président Amy, sous la restauration. Quiclet périt assassiné, sans que la police ait réussi à découvrir la trace de de ses meurtriers.

R.

RABAUT SAINT-ETIENNE (J.-P.). Une édit. de ses *OEuvres*, précédée d'une notice biograph., par M. Collin de Plancy, a été publiée en 1826, 2 vol. in-8.

RABBE (Alphonse), né en 1786, à Riez, (Basses-Alpes), mort à Paris le 1er janvier 1830, fut élevé à l'école cent. des Quatre Nations, où il obtint en l'an II le prix d'honn. Il entra dans l'administration militaire de l'armée d'Espagne, resta deux ans dans ce pays, dont il étudia la langue et la littérature, et revint à Paris, où il travailla à la partie historique du *Voyage pittoresque d'Espagne*, par M. de La Borde. En 1812, il écrivit un *Précis de l'histoire de Russie*, qui faisait partie d'un ouvrage publié par Dumaze de Raymond, sous ce titre: *Tableau historique, géographique, militaire et moral de l'empire de Russie*. En 1813, Rabbe retourna en Provence, et en 1815, il entra dans les rangs des royalistes, dont il défendit aussi la cause par ses écrits. S'étant chargé d'une mission difficile, il fut arrêté sur la frontière de la Navarre; mais il recouvra bientôt sa liberté. Alphonse Rabbe se rendit à Aix, où il exerça la profession d'avocat. En 1819, il alla à Marseille, où il publia une brochure intitulée: *De l'utilité des journaux politiques publiés dans les provinces*, et en même temps il fit paraître le premier numéro du *Phocéen*. Dès-lors il avait adopté les principes libéraux, et sa hardiesse à les soutenir le fit emprisonner à plusieurs reprises. De retour à Paris en 1822, il concourut au succès de l'*Album*, des *Tablettes universelles*, du *Courrier*, dont il devint rédacteur en chef. Avant de mourir il disposa que son corps serait conduit *directement au champ du repos*. Rabbe est auteur de trois *Résumés* historiques, l'un d'Espagne, l'autre de Portugal, et le troisième de la Russie; on lui doit aussi une *Histoire d'Alexandre Ier, empereur de Russie*, 2 vol. in-8, 1826, et une *Biographie universelle et portative*, 1829, 1 vol. in-8.

RABY, ancien membre de l'assemblée constituante, président honoraire près le tribunal civil de Castel-Sarrasin, mourut dans un âge très-avancé à la fin d'octobre 1833.

RADZIWIL (Antoine, prince de), gouverneur-général du grand-duché de Posen, mort le 8 avril 1833, âgé de 58 ans, était non-seulement un admirateur et un grand connaisseur en musique, mais aussi un artiste, exécutant et créateur, d'une force remarquable. Il laissa une *Partition* qu'il avait composée pour le *Faust* de Gœthe et dont beaucoup de passages sont pleins de verve et d'expression.

RAFFLES (Sir Thomas Stamford), fils d'un capitaine de marine marchande, naquit en mer à la hauteur de l'île de la Jamaïque le 6 juillet 1781. En 1805, il fut nommé sous-secrétaire du gouvernement de l'île du Prince de Galles. Il acquit une connaissance parfaite de tous les dialectes de la langue des Malais, et fut nommé, en 1811, gouvern. de Java. Il revint en Angleterre en 1816, et publia, en 1817, son *Histoire de Java*, en 2 vol. in-4, ouvrage aussi curieux qu'instructif. A la fin de la même année, il fut envoyé à Bencoolen, dans l'île de Sumatra, avec le titre de gouverneur du fort de Marlborough, forma un établissement anglais à Singapore, et fut contraint par raison de santé à se rembarquer pour l'Angleterre le 2 fév. 1824. Presque au sortir du port, le feu prit au navire à bord duquel il était. Tous ceux qui s'y trouvaient se sauvèrent sur deux barques; mais sir Thomas Raffles perdit tous les matériaux qu'il avait amassés pour écrire une *Histoire de Sumatra*, *de Borneo et d'autres îles* de cette mer. Ce navigateur mourut d'apoplexie dans les premiers jours de juillet 1826.

RAEPSAET (Jean-Joseph), membre de l'académie de Bruxelles et de l'institut des Pays-Bas, chevalier du Lion-Belgique, ancien conseiller-d'état, etc., mourut à Oudenarde le 17 février 1832, dans un âge fort avancé. Son *Analyse des droits des Belges*, ses *Mémoires* académiques, ses *Dissertations* répandues dans les *Annales*, et ensuite dans le *Messager des sciences*, publiés à Gand; ses recherches curieuses sur les *Droits seigneuriaux*, et sur celui de *marquette* en particulier, sur les *inaugurations* des souverains des Pays-Bas, sur l'origine d'encaquer le hareng, et sur celle du carnaval, annoncent des connaissances profondes.

RAGOULLEAU (N.), fameux dans les fastes judiciaires par la condamnation criminelle qu'il fit prononcer, en 1811, contre la dame et la demoiselle Morin, et par la grande multitude de ses procès civils, mourut le 2 avril 1832, deux heures après avoir gagné un procès de 10 000 fr. au tribunal de commerce. Il laissa, dit-on, à ses héritiers 160,000 de rentes.

RAIEVSKI (André), mort à Koursk en Russie, a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels nous cite-

rons des *Mémoires* (dans la langue) *sur les campagnes des années* 1813 *et* 1814. Moscou, 1822, 2 vol. in-8.

RALLIER (LOUIS-ANTOINE-ESPRIT), doyen des députés de la chambre de 1827, m. à Fougères, sa patrie, en 1829, à l'âge de 80 ans, devint cap. du génie ; envoyé à Saint-Domingue, il y fit exécuter plusieurs travaux d'art. Après avoir été officier municipal et administrateur du district de Fougères, il fut député, en 1795, au conseil des Anciens, et devint un des inspecteurs de la salle. Sorti de ce conseil en 1799, il fut réélu à celui des Cinq-Cents, à la suite de la crise du 30 prairial. Il se montra favorable à la révolution du 18 brumaire, et passa au corps législatif, où il siégea jusqu'au 20 mars 1815 ; mais il n'accepta aucune fonction pendant les cent-jours. En 1827, ses concitoyens l'ayant nommé député, il se fit remarquer par des opinions modérées et pacifiques. Rallier profita des loisirs que lui laissaient ses fonctions pour se livrer aux sciences et aux lettres. C'était d'ailleurs un homme bienfaisant. Nous citerons parmi ses ouv. : *Recueil de chants moraux et patriotiques*, 1799, in-12 ; *Epître à la rime*, 1808, in-8 ; *Mémoires sur les fritles de verres de l'Ecosse*, 1809 ; *OEuvres politiques et morales*, 1813. Il passe encore pour être aut. de cinq *Tragédies* qui n'ont pas été représentées.

RAMMOHUN-ROY (Le rajah), descendait d'une famille illustre et antique de brahmines, qui avait, il y a 140 ans, quitté les fonctions du ministère des autels pour se livrer à des occupat. temporelles. Il étudia le persan et l'arabe, puis le sanscrit, suivant l'usage de la caste auquelle il appartenait. A seize ans, il avait déjà composé un ouvrage sur le *Système d'idolâtrie des Hindous*. A 20 ans, il commença à fréquenter les Européens et à étudier leurs mœurs et leurs lois. Cette étude lui fit donner la préférence à leur philosophie, et dès-lors il ne cessa de combattre l'idolâtrie et la superstition de ses compatriotes, sans cependant attaquer directement le brahmanisme. Ce ne fut qu'en 1830 qu'il put satisfaire son vif désir de visiter l'Europe. Il aborda en 1831 en Angleterre, au moment où on allait discuter le renouvellement de la charte de la Compagnie des Indes; il était chargé d'une miss. du grand-mogol auprès du conseil privé. Rammohun-Roy, qui, comme il le disait lui-même, voyageait pour rechercher la vérité, écrivait et parlait dix langues, tant de l'Orient que l'Europe. Il visita la France en 1832. Ce sav. a publié des ouvr. en sanscrit, arabe, persan, bengali et anglais. Les plus beaux sont la *Traduction* des *Vedas*, et une *Grammaire*, en anglais, *de la langue bengali*. Il s'occupait encore de travaux importans quand la mort le frappa dans un âge peu avancé, le 29 septembre 1833, à Stapleton-Park, près Bristol.

RANCÉ (L'abbé de). Ce n'est pas Lenain de Tillemont, mais bien Pierre Lenain, qui a écrit sa *Vie*.

RANDELPHE (JOHN), membre du congrès des Etats-Unis et ancien ministre plénipotentiaire de la république américaine en Russie, mourut le 24 mai 1833, à Philadelphie, à l'âge de 60 ans. Avant d'expirer, il accorda, par une disposition testamentaire, la liberté aux nombreux esclaves qu'il possédait dans les états du Sud. Il laisse une fortune de près d'un million de dollars.

RANDON DE PULLY (CH.-JOSEPH, comte), lieutenant-général, né le 18 décembre 1751, mort à Paris le 30 avril 1832, entra au service militaire au sortir du collége. Lieutenant-colonel du régim. de cavalerie de royal-cravate, il en devint colonel le 5 février 1792, fut nommé, le 19 septembre de la même année, général de brigade, et le 8 mars 1793, général de division. Sous les ordres de Beurnonville, il fit la campagne de 1792, et contribua à l'occupation des hauteurs de Waren. Le 15 décembre de la même année, il s'empara avec 1200 hommes de la montagne de Ham, qu était hérissée de canons et défendue par 3,000 Autrichiens. L'année suivante, il eut le commandem. du corps des Vosges. Après le 18 brumaire, nommé commandant d'une division à l'armée d'Italie, il franchit le Spulgen avec hardiesse dans le mois de décembre 1800. L'année suivante, il remplaça à Storo la division du général Rochambeau, et concourut à la prise de Saint-Alberto. Après l'armistice, il fut placé dans le Tyrol italien. Pendant la campagne de 1805, il se distingua surtout au passage du Tagliamonte à la tête d'une division de cuirassiers. En 1809, il prit part aux succès de la campagne d'Autriche. Enfin, en avril 1813, il eut le commandement du premier régiment des gardes-d'honneur. Mis à la retraite à l'époque du licenciement génér., en 1815, il fut replacé en disponibilité après la révolution de 1830, puis compris dans l'ordonnance du 5 avril 1832, qui donna la retraite aux lieutenans-généraux âgés de 65 ans. Bonaparte avait accordé, en 1809, à ce général le titre de comte d'empire, et Louis XVIII l'avait fait, en 1814, grand-officier de la Légion-d'Honneur.

RANNEQUIN. *Lisez, ligne* 13 *et suiv.* : le chevalier Arnold de La Ville.

RASK (ERASME-CHRÉTIEN), professeur d'histoire littéraire et bibliothécaire de l'université de Copenhague, l'un des hommes les plus versés dans la littérature scandinave, surtout dans l'islandaise, et linguiste distingué, né en 1784 à Brendekilde, près Odensée en Fionie, de parens pauvres, étudia à Copenhague, passa quelques années en Islande, et fit plusieurs voyages scientifiques en Suède, en Finlande et en Russie. Doué d'une aptitude remarquable pour l'étude des lang., il s'appliqua avec succès, à l'aide des trésors enfouis dans la bibliothèq. de Copenhague, à remonter aux sources les plus anciennes de l'histoire du Nord. Son *Introduction à la connaissance de la langue islandaise ou de l'ancien Nord*, 1811 ; sa *Grammaire anglo-saxonne*, 1817; ses *Recherches sur l'origine de la langue islandaise*, 1818, ainsi que les précieux matériaux qu'il a fournis à plusieurs ouvr., entre autres au *Dictionnaire islandais* de Bjorn Haldorsen, Copenhague, 1814, prouvent les progrès qu'il avait faits dans ce genre d'étude. Il publ. aussi en 1819 une *Gramm. de la lang. sanscr.*, St-Pétersbourg. Ce fut toujours dans le but de rechercher des témoignages historiq. et d'approfondir l'étude des langues orient. qu'il entreprit, en 1820, un voy. en Perse, et qu'il passa de là à Bombay, puis à Ceylan en 1822. Il rapporta à Copenhague 113 manuscrits très-rares et très-précieux en zend, en pali, et autres langues anciennes de l'Orient. A son retour, il publia plusieurs ouvrages d'un haut intérêt, tels que : *Table comparative des langues mères de l'Europe et du sud-ouest de l'Asie*, 1822; *Grammaire de la langue des Frisons*, 1825 ; sur *l'Ancienneté et l'authenticité du zend et du zend-avesta*, 1826, etc. Ce savant, dont les recherches curieuses ont jeté tant de jour sur l'histoire de l'Europe ancienne, cessa de vivre au mois de novembre 1832 à Copenhague, à peine âgé de 48 ans.

RASTIGNAC (CHARLES DE CHAPT, marquis de), pair de France, officier de la Légion-d'Honneur, mort le 21 octobre 1833 à sa terre de La Bachellerie, près Sarlat (Dordogne), émigra au commencement de la révolution, et se rendit en Russie, où il prit du service, et devint général-major. Il ne rentra en France que lors des événemens de 1814. Louis XVIII le nomma maréchal-de-camp par ordonnance royale du 14 juillet de la même année, et chevalier de Saint-Louis le 16 août suivant (1814). Le titre de chef d'état-major de la 1re division d'infanterie de la garde royale lui fut conféré par une nouvelle ordonnance du 9 septembre 1815. En 1816, il remplit dans le procès du génér. Lallemand les fonctions de juge, et, en 1817, il présida le collége électoral du département du Lot-

Nommé alors à la chambre des députés, il siégea constamment au centre, et fit partie de cette chambre jusqu'à l'époq. de sa dissolution. Il ne fut point réélu en 1824, mais entra à la chambre des pairs.

RE (J.-Franç.), professeur de botanique et de matière médicale à l'Ecole vétérinaire de la Vénerie près Turin, mort le 24 novembre 1833, s'est fait connaître par plusieurs *Ecrits* sur la médecine vétérinaire, par des *Additions* à la Flore du Piémont, etc. Bertero lui a dédié un nouveau genre de plantes américaines, sous le nom de *Reia*.

RÉAL (André), conventionnel, président honoraire de la cour royale de Grenoble, où il était né en 1755, exerçait la prof d'avocat avant la révolution. Président du directoire du district de cette ville, il fut élu, en 1792, par son département, député à la Convention. Dans le procès du roi, il vota d'abord contre la compétence de l'assemblée; mais, la Convention s'étant attribué le droit de juger Louis XVI, il appuya la proposition faite de n'ouvrir la discussion que trois jours après l'impression et la distribution de la défense de ce prince. La proposit. ayant été rejetée, il demanda qu'au moins la discussion fût continuée jusqu'après l'impression. Lorsque l'on en vint à recueillir les suffrages, il déclara qu'il ne votait pas comme *juge*, mais comme *législateur*, et se prononça, par mesure de sûreté générale, pour la détention provisoire, sauf commutation en un exil dans un temps plus calme. Il ajouta qu'il *aimerait mieux que les droits dont Louis avait été revêtu repassassent sur sa tête* FLÉTRIE ET HUMILIÉE *que de les voir réunis sur celle de tout autre Bourbon*. Du reste, il vota pour l'appel au peuple et pour le sursis. Plus tard, il fit plusieurs rapports au nom du comité des finances dont il était membre, fut envoyé plusieurs fois en mission, défendit, à l'époque du 31 mai 1793, Buzot, qui passait pour être le chef des Girondins, vota la suppression du *maximum* et la levée du séquestre des biens des étrangers, enfin appuya la proposition faite de restituer les biens des condamnés. Envoyé, dans le mois de germinal an III, en mission près de l'armée des Alpes et d'Italie, son premier soin fut de mettre en liberté tous les ecclésiastiq. et les religieuses qui étaient emprisonnés pour opinion politique; mais, lorsqu'il fut arrivé à Nice, il signala les mouvemens survenus à Toulon, à Aix et à Marseille, les comprima de concert avec le général Kellermann, et rendit compte à la Convention des mesures qu'il avait prises. Ce fut Réal qui annonça les divers succès remportés par l'armée des Alpes au mont Saint-Bernard. Réélu en l'an IV (1796) par le département de l'Isère, il fit partie du conseil des Cinq-Cents, où il combattit la proposition qui avait été faite de percevoir l'impôt foncier en nature, démontrant que ce mode de perception était plus dispendieux, et par conséquent plus onéreux pour les contribuables. Nommé secrétaire du conseil le 21 décembre 1795, il présenta peu de temps après un projet sur le régime hypothécaire, dont les principales dispositions sont consacrées par la loi du 18 brumaire an XI. Sorti du conseil par la voie du sort en mai 1797, il fut nommé presque aussitôt commissaire central de l'Isère; en 1801, juge à la cour d'appel de Grenoble, et en 1812 président de chambre de la même cour. Le 30 novembre 1815, Réal donna sa démission. Compris dans la liste des conventionnels qui devaient sortir de France, en exécution de l'article 7 de la loi du 12 janv. 1816, Réal réclama contre cette erreur; et une décision royale du 16 septembre 1819 déclara que la loi du 12 janvier ne lui était pas applicable. Il vécut dès-lors dans la retraite, et mourut à Grenoble le 19 octobre 1832, dans la 78e année de son âge.

RÉAL (Pierre-Franç., comte), préfet de police sous l'empire, originaire d'une famille des Pays-Bas autrichiens, mort à Paris en mai 1834, y exerçait, en 1789, les fonctions de procureur au Châtelet. Jeune alors, parlant en public avec une grande facilité, il devint un des orateurs habituels de la société dite *Amis de la constitution*, et plus déplorablement fameuse sous le nom de *Jacobins*. Il s'y lia avec Camille-Desmoulins et Danton. Ce dernier prit bientôt un ascendant funeste sur l'esprit de Réal, qui lui resta toujours attaché, et qui, incarcéré depuis par Robespierre, aurait péri sur l'échafaud comme *Dantoniste* si l'événement du 9 thermidor n'avait mis un terme au cours des assassinats juridiques du tribunal révolutionnaire. Après la journée du 10 août 1792, Danton, devenu ministre de la justice, fit nommer Réal accusateur-public près le tribunal extraordinaire, créé le 17 de ce mois, pour instruire sur les faits relatifs à la révolution qui venait de renverser le trône. Quand ce tribunal eut cessé ses fonctions, Réal devint substitut du procureur de la commune de Paris. Obéissant à l'impulsion que lui imprimaient les chefs de son parti, il se montra l'ennemi des députés de la Gironde. Il essaya depuis, dans l'exercice de ses fonctions à la commune, ainsi qu'à la tribune des Jacobins, d'arrêter le cours des fureurs et des crimes des agens de Robespierre; mais son opposition tardive lui devint funeste. Enfermé après la mort de Danton, dans la prison du Luxembourg, il se fit ensuite défenseur officieux près les tribunaux. S'étant prononcé avec une grande véhémence contre les actes de plusieurs proconsuls de la Convention, on vit Carrier, le plus féroce d'entre eux, lorsqu'il fut traduit à son tour devant le tribunal révolutionnaire alors régénéré, récuser des juges sous le seul prétexte qu'ils étaient influencés par Réal. Par compensation, celui-ci crut, peu de temps après, ne point devoir refuser son ministère aux membres du comité révolutionnaire de Nantes, instrumens des fureurs de ce même Carrier. Quoique chargés de crimes, ils furent tous acquittés, à l'exception de Pinard et de Grandmaison. A la fin de l'an III (1795), Réal entreprit la rédaction du *Journal de l'Opposition*, et quelque temps après celle du *Journal des Patriotes de* 1789. L'année suivante, il fut nommé historiographe de la république. Ces occupations ne l'empêchèrent point de remplir les fonctions de défenseur officieux. Il plaida avec quelque talent, devant la haute cour de Vendôme, la cause de Drouet et de plusieurs de ses coaccusés, prévenus de complicité dans la conspiration de Babeuf contre le direct.; mais l'accusateur public Bailly, auquel il avait reproché d'avoir usurpé, dans son discours, le titre de commissaire national, lui fit, par jugement, ôter la parole. Réal avait défendu avec la même chaleur, à Bruxelles, la cause de Tort de La Sonde, accusé de conspiration contre l'état et de complicité avec les émigrés. Quand les deux conseils forcèrent, le 30 prairial an VII (18 juin 1799), trois directeurs d'abandonner le timon de l'état, Réal fut peu de jours après nommé commissaire du gouvernement près le département de la Seine. Il offrit avec empressement ses services au général en chef Bonaparte dès les premiers jours du retour d'Egypte, et prit une part très-active aux préparatifs de la révolution du 18 brumaire, ainsi qu'aux changemens qui furent la suite de cette journée. Le premier consul, reconnaissant, le nomma d'abord conseiller-d'état, et l'attacha à la section de la justice. En cette qualité, Réal employa tous ses moyens à accroître et à affermir l'autorité d'un seul, sacrifiant ainsi les opinions qu'il avait fait éclater en sa jeunesse. Nommé adjoint au ministère de la police générale, et ayant la ville de Paris dans ses attributions, il obtint, en mars 1804, non sans quelque peine, un sursis à l'exécution du nommé Querelle, qui, pour racheter sa vie, promettait de faire des révélations importantes, et qui découvrit en effet les projets de Georges Ca-

doudal et des autres conjurés contre la personne de Napoléon. La police ignorait encore leur arrivée à Paris. Réal reçut peu de temps après la décoration de commandant de la Légion-d'Honneur et un don de 100,000 francs. Il aspirait, disait-on, au ministère de la police générale, et Fouché n'oublia point qu'on avait voulu le déposséder de cette place. Réal eut encore à cette époque des altercations assez vives avec le préfet de police de Paris, le conseiller-d'état Dubois, qui rivalisait avec lui de zèle. Après les événemens de 1814 et la rentrée du roi, Réal cessa d'être employé. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il fut nommé préfet de police à Paris, en même temps que Fouché reprit le ministère de la police générale. Dans les derniers jours de juin 1815, il donna sa démission pour cause de maladie, et Fouché, qui était à la tête du gouvern. provis., le fit remplacer par M. Courtin. Au second retour du roi, Réal fut porté par le même ministre de la police du roi, long-temps ministre de Napoléon, sur la liste des 38 qui, par ordonnance du 24 juillet 1815, devaient sortir de France. Il se retira d'abord dans le nouv. royaume des Pays-Bas, et se rendit ensuite aux Etats-Unis d'Amérique. Il acquit dans ce pays une propriété, et fonda un établissement de distillerie en grand. Une ordonnance royale, rendue en 1818, l'autorisa à rentrer dans sa patrie. Son fils, qui s'était distingué par ses talens et sa valeur dans la carrière militaire, avait péri sur le champ de bataille. Il ne lui restait qu'une fille, mariée au comte de Cessac. Le 29 juillet 1830, Réal fut un des premiers à venir offrir ses services à l'Hôtel-de-Ville de Paris : c'est le dernier trait de sa vie politique. Parmi les écrits connus de Réal, on cite : *Journal de l'Opposition*, 1795, repris en 1796, in-8 ; (avec Méhée de La Touche) *Journal des Patriotes de* 1789, depuis les derniers mois de 1795 ; *Essai sur les journées des* 13 *et* 14 *vendémiaire*, 1796, in-8 ; *Procès de Barthélemi Tort de La Sonde, accusé de conspiration contre l'état et de correspondance avec Dumouriez*, 1796, in-8.

REBILLOT (N.), ancien adjudant-commandant, colonel d'état-major en retraite, chev. de St-Louis et de la Légion-d'Honneur, mort à Faverney (Hautes Saône), en février 1834, avait été long-temps chef d'état-major de Kellermann à Mayence. Dans les cent-jours, il fut nommé commandant de la place de Vesoul, et y maintint l'ordre à la grande satisfaction des habitans. Maire de Faverney, il sut ensuite s'y concilier l'estime publique. Aussi a-t-on vu toute la population de cette ville lui rendre, avec une douleur religieuse, les derniers honneurs. Il laisse un fils capitaine de gendarmerie à Paris.

RECKE (Elisabeth-Charlotte-Constance, baronne de La), né le 20 mai 1756 en Courlande, au château de Schœnburg qui appartenait à son père, le comte de Medem, perdit sa mère dans les premières années de son enfance, et ne reçut qu'une éducation incomplète. Douée d'un esprit délicat, d'une âme tendre, passionnée et portée au mysticisme, elle se sépara, au bout de 6 ans de mariage, du comte de La Recke qu'elle avait épousé en 1771, et dont le caractère ne sympathisait guère avec le sien. Retirée à Mittau, ce fut là qu'elle eut occasion de connaître Cagliostro, qui exalta encore son imagination. L'affaiblissement graduel de sa santé l'ayant contrainte de se rendre aux eaux de Carlsbad, la conversation des hommes sages et éclairés qu'elle rencontra dans cette ville dissipa le trouble cruel que cet imposteur avait jeté dans son âme. C'est en 1787 que parut son fameux ouvrage sur *Cagliostro*. Elle se rendit ensuite à St-Petersbourg, où elle reçut l'accueil le plus favorable de l'impératrice Catherine ; revint en Courlande; fit en 1806 un voyage en Italie, et, depuis 1818, vécut à Dresde au milieu d'un cercle d'amis; elle y mourut le 13 avril 1833, dans sa 77e année. Outre le livre que nous avons cité, on lui doit plusieurs ouvrages ascétiques et de piété, ainsi que la relation de son *Voyage en Italie*, publié à Berlin en 1815 et traduit en français par Mme de Montolieu; le 1er volume de son *Histoire* a paru en même temps que son *Voyage ;* enfin son livre de *Prières et Méditations religieuses* a été publié en 1826.

RECLAM (François-Guillaume-Henri), né à Berlin, en 1778, où son père exerçait des fonctions pastorales, fut initié aux prem. élémens de la religion, par sa mère, l'une des femmes les plus distinguées de son époque, et à laquelle on doit un recueil de pièces fugitives en français pleines de goût et de délicatesse. Ses études théologiques achevées, il enseigna d'abord les principes de la religion dans les établissemens français d'éducation à Berlin ; puis il remplit les fonctions du ministère dans quelques familles françaises. Nommé prédicateur des chapelles françaises et professeur de philosophie au gymnase français de Berlin, il occupa ces deux places avec quelqu'éclat. Savant distingué, prédicateur persuasif, mais trop facile, Reclam m. le 10 février 1833 à Prenglau.

REDEN (F.-L.-W., comte), ministre-d'état prussien, m. en mai 1832, est auteur de *Tableaux généalogiques et historiques de la Grande-Bretagne*.

REGNIER-DESTOURBET (Hippolyte-François), littérateur, né à Langres en 1804, mort à Paris, âgé de 28 ans, en octobre 1831, fut élevé au sein de son estimable famille, dans les principes de la religion, et songea même, pendant quelque temps, à embrasser l'état ecclésiastique. Cependant, il fit son droit, remplit les fonctions de juge-auditeur près le tribunal de Châlons-sur Marne, mais donna sa démission à l'époque de la révolution de 1830. Il n'avait encore que 21 ans, lorsqu'il publia une brochure sous ce titre : *Des Jésuites en France*, 1825, in-8. Il y répondait aux reproches dont ces religieux étaient l'objet. Son *Histoire du clergé de France pendant la révolut.*, 1828, 3 vol. in-12, fut conçue dans les mêmes intentions. Vers le même temps, il composa pour la *Bibliothèque catholique* une *Histoire abrégée de la constitution civile du clergé*, 1828, in-8. C'est peut-être l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à Regnier. Il avait aussi commencé pour la *Bibliothèque catholique* une *Histoire de la révolution*, qui n'a pas vu le jour. Ses *Septembriseurs* sont un ouvrage singulier, dans lequel il imagina de mettre l'histoire de ce temps-là sous la forme d'entretiens entre les jacobins. Ils furent suivis de quelques publications frivoles, et de pièces de théâtre, telles que *Napoléon à Schœnbrunn*, *Charlotte Corday*, etc. Régnier fournit des *Articles* à la *Revue de Paris* et au livre des *Cent et un*. Il est auteur de plusieurs romans, dont l'un, int. *Louisa*, a obtenu quelque succès.

REICHARD (Henri-Auguste-Ottocar), directeur de l'administration de la guerre de l'état de Saxe-Gotha, et conseiller intime au même département, né en 1751 à Gotha, où il mourut en octobre 1828, membre de plusieurs sociétés littér., eut jeune encore pour beau-père le conseiller intime de régence Rudolphe, qui lui fit donner sous ses yeux une brillante éducation. Après avoir suivi des cours de jurisprudence aux univ. de Goettingue, de Leipsig et d'Iéna, Reichard s'attacha plus spécialement aux études littéraires, et fit de rapides progrès sous la direction de Gotter et de Klupfel. Il débuta par quelques poésies insérées dans les *Almanachs des muses ;* puis il s'associa à la rédaction de divers recueils périodiques. Admis des prem. dans la société dramatique fondée à Gotha par Seyler, il entra dès-lors en liaison avec ce que la ville comptait d'auteurs et d'amateurs distingués. Bientôt il prit rang parmi les premiers par quelques pièces qui eurent du succès, et devint di-

recteur du théâtre ducal, puis bibliothécaire du duc Ernest. Le théâtre de Gotha lui dut son premier *Almanach*, et il fit paraître aussi un *Journ. dramatiq.*, qui a conservé de l'importance par rapport à l'histoire de l'art chez les Allemands. Cependant, les relations de Reichard avec les sav. s'étendant de plus en plus, il fonda la *Gazette scientifique de Gotha*, et s'associa à la rédaction du recueil intit. *Olla potrida*, puis à celle du *Nouv. Mercure de France*, du *Journal de Lecture*, et de la *Biblioth. des romans*. Il s'était également affilié à div. sociétés secrètes, dont le duc lui-même faisait partie, notamment à celle des francs-maçons de Gotha, dans le sein de laquelle fut publ. (en octob. 1825) un écrit sous le titre de *Jubilé de Reichard*. Vers le commencement du règne d'Emile-Léopold-Auguste, il entreprit de visiter avec sa jeune épouse l'intérieur de l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la France. Diverses publicat. furent le fruit de ces excursions, entre autres son *Guide des voyageurs en Europe*, dont la 5e édition parut à Weimar en 1807, 3 vol. gr. in-8, fig.; réimpr. l'année suivante, ibid., 4 vol. in-12, il a eu depuis plusieurs autres éditions. Son *Passager en voyage* (écrit en allemand), et les *Petits Voyages*, en 8 vol., ont eu aussi une très-grande vogue. Reichard, tout par isan qu'il était des nouvelles doctrines, n'en était pas moins fermement attaché aux intérêts et aux prérogatives monarchiq. Il conserva toujours les bonnes grâces d'Emile-Léopold-Auguste, et fut aussi employé dans plus. affaires de l'état sous Frédéric IV, son successeur. *Voy.*, pour la liste des ouvr. de Reichard, l'*Allemagne sav.* de Meusel. Les feuilles périod. de Gotha (oct. 1828) ont consacré plusieurs *Notices* à ce nestor de la littérature allemande.

REICHSTADT (Napoléon-François-Charles-Joseph BONAPARTE, duc de), fils de Napoléon Bonaparte et de l'impératrice Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, né à Paris le 20 mars 1811, mort le 22 juillet 1832, au château de Schœnbrunn près Vienne, reçut à sa naissance les titres de prince impérial et de roi de Rome, qu'il fallut échanger à l'époque de la chute de son père contre le titre plus modeste de duc de Reichstadt, que lui donna l'empereur d'Autriche son aïeul. Emmené dans les états autrichiens en 1814, il y reçut depuis le command. d'un régiment de cavalerie. Quoiqu'il fût le point de mire de certaines ambitions, puisqu'après la 2e abdication de Bonaparte, quelques membres de la chambre des représentans avaient demandé qu'on le proclamât sous le nom de Napoléon II; et quoiq. ce nom, devenu un cri de rall., fût mêlé, surtout depuis la révolut. de 1830, au cri de *vive la république*, le jeune prince, miné par une phthisie pulmonaire qui menaçait ses jours, dédaignait les espérances qu'on essayait de lui faire partager. Un jour qu'un flatteur lui dit en style oriental: *Fils du soleil, vous serez au moins planète ou comète..... Eh, monsieur*, répondit-il, *laissez-moi mourir tranquille*, *c'est tout ce que je desire*. Le duc de Reichstadt ressemblait aux princes de la maison de Hapsbourg: visage allongé, front très-haut, yeux très-brillans; il avait la bouche et le menton de Napoléon et plusieurs de ses attitudes. Sa mère Marie-Louise, duchesse de Parme, quitta ses états d'Italie, pour recueillir son dernier soupir. Parmi les *Notices* qui ont paru sur le fils de Napoléon, nous citerons l'ouvrage que M. de Montbel, ancien ministre de Charles X, lui a consacré sous ce titre: *Le duc de Reichstadt, Notice sur la vie et la mort de ce prince*, 2e édition, 1833, portrait et *fac-simile*.

REINIER (Rodolphe-Jean-Joseph), archiduc d'Autriche, cardinal, archevêque d'Olmütz, né à Florence le 8 janvier 1788, était le dernier fils du grand-duc de Toscane, qui fut empereur. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut créé le 4 juin 1819 cardinal du titre de St-Pierre *in Montorio*, et archevêque d'Olmütz, en Moravie. Il n'avait que 43 ans, lorsqu'il mourut le 23 juillet 1831 à Baden en Autriche, emportant les regrets de ses diocésains, auxquels il était vivement attaché.

REMARD (Charles), bibliophile, né à Château-Thierry le 9 janvier 1766, mort à Paris le 20 septembre 1828, fit ses études aux colléges Louis-le-Grand et de Montaigu à Paris. Plus tard il ouvrit un magasin de librairie à Fontainebleau et fut ensuite nommé bibliothécaire au château royal de cette ville. Nous connaissons de lui deux ouvrages: *Le Guide du voyageur à Fontainebleau*, 1820, forme 1 vol. in-12; le second est un poëme ordurier, en 4 chants. Remard laissa en manuscrit un *Supplément nécessaire aux œuvres de J. Delille*, ou *Examen général de ses différens poëmes originaux, et de ses traductions en vers*, dans lequel on met en évidence les emprunts innombrables qu'a faits ce poëte à une foule d'auteurs qui ont traité avant lui les mêmes sujets. A.-A. Barbier en parle avec avantage dans son *Examen critique et complémentaire des Dictionnaires historiques*.

RÉMUSAT (Jean-Pierre-Abel), membre de l'Institut, un des plus illustres orientalistes de l'Europe, professeur de langue chinoise et mandchoue au Collége de France, né à Paris le 5 septembre 1788, m. dans cette v. le 5 juin 1832, étudia d'abord la médecine, et fut reçu docteur en 1814. Déjà il s'était adonné à l'étude des langues chinoise, tartare et tibétaine; et, en 1811, à peine âgé de 23 ans, il avait publié son *Essai sur la langue et la littérature chinoise*, qui fixa sur lui les regards des savans. En 1814, ce fut pour lui qu'on créa au Collége de France une chaire de langue chinoise. La plupart de ses nombreux et excellens travaux ont eu pour objet tout ce qui pouvait éclairer l'histoire, les croyances religieuses, les systèmes philosophiques, l'histoire naturelle, la géographie, l'affinité des langues, la biographie, la littérature, les mœurs et coutumes des peuples de l'Asie. Nous citerons les *Articles* très-variés dont il a enrichi le *Journal des Savans* et la *Biographie universelle*; son *Plan d'un Dictionnaire chinois* (1814); la *Traduction* du chinois du *Livre des récompenses et des peines* (1817); ses *Mémoires concernant les Chinois* (1820); ses *Mélanges assiatiques* (1825 et 1829); la *Traduction* de divers *Romans* chinois, et enfin sa *Grammaire chinoise*, courte et lumineuse analyse des règles d'une langue ardue, dont il parvint à rendre l'étude, claire, simple et facile. Rémusat était initié à plusieurs des langues les plus difficiles de l'Asie, à toutes les langues anciennes et modernes de l'Europe; malgré ses études sévères, c'était encore un homme de goût et d'esprit.

REMUZAT (Hyacinthe-Marie), né à Paris en 1730, fut élevé au séminaire des prêtres du Sacré-Cœur, à Marseille, et devint chanoine de la cathédrale de cette ville. M. de Belloy le nomma grand-vicaire. L'abbé Remuzat avait composé une *Histoire de la Vie de Notre Seigneur*, dans le goût de celle du père de Ligny; on la conserve en manuscrit dans sa famille, en 3 vol. in-4. Il fit imprimer à Marseille, en 1786, sa *Lettre sur la proximité de la fin du monde*; et peu après, étant passé en Italie lors de la révolution, cette *Lettre* y fut traduite et imprimée. L'auteur composa encore en 1794 de nouvelles observations sur ce sujet; elles n'ont point été insérées dans l'édition de la *Lettre* de Marseille en 1819. L'abbé Remuzat rentra en France en 1797, et y remplit dans la retraite ses fonctions de grand-vicaire. Lors du concordat de 1801, M. de Cicé, archevêque d'Aix, prit ses conseils pour l'organisation du clergé dans son diocèse de Marseille. Ensuite le pieux prêtre vécut dans la retraite jusqu'au 5 juillet 1816, époque de sa mort.

RENAUD (Jean-Baptiste-Lupicin), colonel d'artillerie, officier de la Légion-d'Honneur et chev.

de St-Louis, né à Montigny (Jura), le 14 mars 1777, mort à Paris le 20 novembre 1827, sortit de l'Ecole polytechnique pour faire partie des armées de Sambre-et-Meuse, d'Espagne, d'Allemagne et du Rhin : on le rencontre en Prusse, en Pologne, en Bavière, à Iéna, à Eylau, à Dantzig, à Friedland, à Ratisbonne, à Essling, à Anvers, à Brienne, à Champ-Aubert, à Craon. Il remplit en outre plusieurs missions importantes à Berlin et ailleurs. Depuis la restauration, attaché au comité consultatif d'artillerie, il réunit en dernier lieu à ses utiles fonctions l'inspection des forges de cette arme. On lui doit un livre estimé sur la *Fabrication de la poudre*, un vol. in 8.

RENGGER (N....), voyageur suisse, né le 21 janvier 1795, mort à Arrau le 9 octobre 1832, fit ses études à l'université de Lausanne. Reçu docteur, il s'embarqua le 1er mai 1818, pour l'Amérique avec son ami le docteur Lonchamps. Ils débarquèrent à Buénos-Ayres, et arrivèrent dans le mois de juin 1819 à l'Assomption. Le docteur Rengger parcourut la plupart des contrées de l'Amérique méridionale, séjourna plusieurs années au Paraguay, revint en Suisse au mois de mars 1826, et continua à se livrer à son goût pour l'histoire naturelle et pour les voyages. Ainsi au commencement de 1832 il était à Naples, où il tomba malade : c'est avec peine qu'il put revenir dans sa patrie. Ce savant a laissé plusieurs ouvrages, notamment une *Notice sur le Paraguay et le docteur Francia ;* une *Histoire des mammifères du Paraguay*, et une *Description* encore inédite des contrées américaines qu'il avait parcourues.

RENNEL (JAMES), géographe célèbre, né en 1742 à Chudleigh dans le Devonshire, m. à Londres en avril 1830, entra dans la marine comme midshipman ou officier du tillac. En 1761 il s'était déjà distingué à la prise de Pondichéry : cinq ans après il servait dans l'Inde comme officier du génie. Il acquit de la réputation dans la guerre sanglante qui assura aux Anglais la possession de la presqu'île de l'Inde, et mérita l'estime de lord Clève. Une blessure grave le força de quitter le service avec le grade de major : il revint en Angleterre, où il s'adonna surtout à la géographie. Le premier ouvrage qu'il publia est une *Carte du banc et du courant du lac Lagullas :* elle lui valut la place d'ingénieur-géographe général pour le Bengale. En 1781 il publia l'*Atlas* de ce pays, et une *Notice sur les cours du Gange et du Brahma-Soutra*, qui parut pour la première fois dans les *Transactions philosophiques de la société royale de Londres* de la même année. Rennel, s'occupant ensuite plus spécialement de la géographie comparée des anciens et des modernes, se montra exact comme Cellarius, profond comme d'Anville. Nous citerons parmi ses travaux : le *Système de la géographie d'Hérodote*, 1800, 1816 ; les *Observations sur la topographie de la Troade :* des *Eclaircissemens sur l'expédition de Cyrus le Jeune et la retraite des dix mille.* Rennel s'acquit beaucoup de gloire par sa *Carte de l'Hindoustan* et le *Mémoire* qui l'accompagne, ainsi que par ses *Recherc. sur l'intér. de l'Afrique.* C'est lui qui rédigea le *Voyage de Hornemann.* Il donna plusieurs *Notices* pour compléter l'ouvrage du docteur Vincent sur le voyage de Néarche, On affirme qu'il laissa en manuscrit un *Traité sur les courans de l'océan Atlantique*, avec des cartes très-détaillées. Les restes de Rennel ont été déposés dans l'abbaye de Westminster.

REPELAER-VAN-DRIEL (OKKER, chevalier), ministre d'état du royaume des Pays-Bas, et depuis du nouveau royaume de Belgique, né à Dordrecht en 1759, m. le 26 octobre 1832, fut nommé en 1794 commissaire-général de l'administration des vivres de l'armée hollandaise. Malgré son opposition à l'ordre de choses qui succéda au stathouder, sa probité était tellement reconnue qu'une indemnité lui fut accordée pour les sommes que l'état lui devait, d'après le compte qu'il rendit. En 1795, il fut mis en jugement comme prévenu de correspondance avec les princes de la maison d'Orange. M. Van Maanen, alors ami de la révolution, depuis procureur impérial de Bonaparte, et ensuite ministre du roi des Pays-Bas, requit, en sa qualité de fiscal du gouvernement, la peine de mort contre Repelaer, que le tribunal condamna seulement à cinq années' de détention. Rendu à la liberté, ce n'est qu'après la paix d'Amiens (1802), que ses concitoyens le nommèrent député au corps législatif. Pendant le règne de Louis Bonaparte, il devint membre du conseil-d'état, et présenta en cette qualité au corps législatif les projets des nouveaux codes : mais, lorsque la Hollande fut réunie à l'empire français, Repelaer se retira des affaires. En 1813 il travailla de tous ses efforts à la révolution qui devait rétablir la maison d'Orange ; aussi fut-il nommé directeur-général du Waterloote (administrateur des digues, des ponts et chaussées) ; il devint ensuite commiss.-général pour l'instruction publique, les arts et les sciences, se démit de ses fonct. en 1817, et eut le titre de ministre d'état, avec une pension de 10,000 florins. Nommé membre de la commission secrète d'état, il occupait encore cette place en 1824. Il paraît que, malgré son attachement à la maison d'Orange, Repelaer accepta, après la révolution de 1830, la place de caissier-général du royaume de Belgique.

REULLE (BARBIER de), président de chambre à la cour royale de Dijon, m. à l'âge de 80 ans, en janv. 1834, avait d'abord été militaire, puis président à la chambre des comptes.

REVER (MARIE-FRANÇOIS-GILLES), correspondant de l'Institut, membre des sociétés d'agriculture et de médecine, des Académies de Rouen, de Caen, de Nantes, de la société des antiquaires de Normandie, né à Dol (Ille-et-Vilaine) le 8 avril 1753, mort à Couteville (Eure), le 12 nov. 1828, entra au séminaire St-Sulpice, professa ensuite les mathématiques à Angers et la philosophie à Dol, et devint enfin curé de Couteville. Emprisonné un moment à l'époque de la révolution, il fut nommé en 1790 administrateur du département de l'Eure, puis député à l'assemblée législative, et en 1796 membre du jury d'instruction publique qui devait former l'école centrale de l'Eure, dont il fut bibliothécaire. Attaché enfin en qualité de commissaire du gouvernement à l'administration du départem., il donna bientôt sa démission pour se retirer dans ses foyers. Rever est auteur de divers *Mémoires* sur l'instruction publique, l'agriculture, l'histoire naturelle, etc. Il avait plus de 40 ans lorsqu'il commença l'étude des antiquités de la Normandie ; étude dans laquelle il se perfectionna. Son *Mémoire sur les figurines découvertes dans la forêt d'Evreux*, fut couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui, dans sa séance du 25 juillet 1828, décerna à Rever une des trois médailles d'or que le ministre de l'intérieur (Martignac) avait mises à la disposition de cette académie. M. Amand Fresnel a publié une *Notice biographique et littéraire* sur F. Rever, Paris, 1830.

RIBOUTTÉ (J.-L.), auteur dramatique, né à Lyon, vers 1770, mort à Paris en mars 1834, y exerça les fonctions d'agent de change, puis se voua à l'étude des lettres, en se réservant néanmoins quelques opérations de finances. Il a donné au Théâtre-Français : l'*Assemblée de Famille*, comédie en 5 actes et en vers, 1808, in-8. Cette pièce concourut en 1810, pour le grand prix de première classe de l'Institut ; le *Ministre anglais*, comédie en 5 actes et en vers, 1812, in-8 : cette pièce fut moins favorablement accueillie que l'*Assemblée de Famille ; la Réconciliation par ruse*, 1818. Riboutté ne fut pas épargné par la critique ; parmi plusieurs

épigrammes, plus ou moins piquantes, on cite celle-ci.

Ribontté dans ce monde a plus d'une ressource :
Il spécule au théâtre, et compose à la bourse.

RICARD (François-Louis Charles de), deux fois député de la Haute-Garonne, né à Toulouse en 1761, mort le 20 avril 1832, fut destiné à l'état ecclésiastique, et remplit beaucoup de fonctions gratuites et de bienfaisance avec zèle et modestie. Il était à la chambre un ardent défenseur des intérêts de l'agriculture, et y votait avec le côté droit.

RICCATTI (Pierre, chev.), naquit en 1766, dans le village de Manta près Saluces, d'une famille riche. S'étant adonné à l'étude de l'économie politique en 1798, il écrivit sur les *Avantages de la réunion du Piémont à la république Cisalpine*. Après la bataille de Marengo, Napoléon organisa une chambre législative piémontaise, dans laquelle Riccatti se montra orateur. En avril 1801, il fut sous-préfet de Bielle, puis en 1826, vice-int.-gén. des gabelles. Il m. le 23 janv. 1833 à Turin.

RICCÉ (N., vicomte de), député et préfet, né vers 1757, mort en novembre 1832, embrassa la carrière des armes et émigra au commencem. de la révolut. En 1814 il reçut la croix de Saint-Louis, et fut nommé préfet de l'Orne. Pendant les cent-jours il n'accepta aucun emploi; mais, au second retour du roi, il reprit ses fonctions administrat. En 1817 il passa de la préfecture de l'Orne à celle de la Meuse, et fut transféré en 1819 à celle du Loiret, qu'il quitta le 2 nov. 1831, époque où il obtint sa retraite. Élu député du Loiret dans le mois de juillet 1830, il fit par conséquent partie de la chambre qui, s'attribuant le pouvoir constituant, offrit le trône au duc d'Orléans. Pendant la session de 1830-1831, il siégea au centre gauche, mais ne fut pas réélu aux élections générales de 1831.

RICHARD (Gabriel), missionnaire français, né à Saintes le 15 octobre 1764, mort au Détroit le 13 septembre 1832, descendait de la famille de Bossuet par sa mère. Du séminaire d'Angers, il vint à la Solitude à Issy, pour entrer dans la congrégation de St-Sulpice. Ordonné prêtre en 1791, il fut envoyé l'année suivante aux États-Unis par l'abbé Emery. On le destinait à professer les mathématiques au collége naissant de Baltimore; mais, au bout de trois mois, M. Carrol, évêque, qui avait sous sa juridiction tous les catholiques des États-Unis, l'envoya à Kaskaskias, territoire des Illinois, où il y avait une colonie d'anciens Canadiens français. Richard y resta depuis le 14 décembre 1792 jusqu'au 22 mars 1798, qu'il partit avec MM. Levadoux et Dilhet pour le Détroit, la ville la plus importante du Machigan. En dernier lieu il était grand-vicaire de l'évêque de l'Ohio pour ce pays. La ville du Détroit ayant essuyé, le 1er juin 1805, un incendie qui consuma l'église, bâtie en 1750, par les soins du père Roque, récollet, Richard parvint à en construire une nouvelle en pierres, qui a 116 pieds de long sur 60 de large. En 1819 il se procura une presse et des caractères, et commença un recueil périodique, en français, sous le titre d'*Essais du Machigan*; mais l'éloignement des catholiques et l'irrégularité du service des postes empêchèrent le succès de cette publication. La presse de Richard fut long-temps la seule dans le Machigan, et elle servit sous sa direction pour divers objets. Dans la guerre des États-Unis avec l'Angleterre, en 1812, les Anglais firent Richard prisonnier, et l'envoyèrent à Sandwich dans le Haut-Canada, où il parvint à sauver quelques prisonniers qui étaient tombés entre les mains des Indiens, et qui allaient périr dans les tourmens. A son retour au Détroit, on manquait de blé; Richard trouva moyen de s'en procurer, qu'il distribua gratuitement aux plus nécessiteux. En 1817 il entreprit de bâtir une chapelle en pierres au Détroit; c'est la chapelle Ste-Anne, que le défaut de fonds empêcha de continuer sur le plan primitif. En 1823, Richard fut élu député au Congrès; c'est le premier ecclésiastique qui ait eu cet honneur. Ses fonctions lui donnaient un traitement et lui fournissaient les moyens d'achever les églises du Détroit. Le choléra ayant éclaté en 1832 dans cette ville, Richard fut victime de son zèle. On a des *Lettres* de lui dans le t. 3 des *Annales de la propagation de la foi*.

RICHERI (Charles-Alexandre de), archevêque d'Aix, né le 31 juillet 1759, à Allons (Haute-Provence), mort le 25 novembre 1830, fit sa théologie au séminaire de St-Sulpice, et fut nommé de bonne heure à un canonicat de la métropole d'Aix. Sa piété l'entraîna bientôt à la Trappe; mais les austérités de cette maison religieuse étaient au dessus de ses forces. Obligé de revenir au séminaire, puis à Aix, il devint ensuite l'un des grands-vicaires de l'évêque de Senez. Pendant la révolution il se retira à Rome, où il logeait au couvent des Olivétains. Il eut des relations avec Mesdames de France, tantes de Louis XVI, et en 1816 il fut choisi, avec M. l'abbé de Latour, pour accompagner leurs corps à Paris. Dès 1801, il était revenu en France; mais il n'avait voulu accepter aucune fonction sous l'empire. Nommé en 1817 à l'évêché de Fréjus, il ne fut sacré qu'en 1823. Appelé à succéder à M. de Bausset sur le siége archiépiscopal d'Aix en 1829, il ne fit que paraître au milieu de ce diocèse pour y donner les preuves de son inépuisable charité, surtout pendant l'hiver rigoureux qui précéda sa mort.

RICHTER (Ch.-F.), professeur de philosophie à Leipsig, mort le 24 janvier 1832, est auteur de plusieurs ouvrages estimés. Ce savant travaillait à la *Gazette littéraire* de Halle.

RIGNOUX (Antoine, baron), maréchal de camp, né le 17 février 1771, mort à Villenave d'Ormon, le 4 septembre 1833, embrassa la carrière des armes en 1791, devint chef de bataillon en 1806, et se signala tellement à Eylau qu'il fut nommé sur le champ de bataille colonel du 103e régiment. Après avoir fait les campagnes de Prusse et de Pologne, il passa à l'armée d'Espagne, et se distingua à la bataille d'Occana (18 nov. 1809), et au combat de Pozo-Alcon. Dans les montagnes de Ronda, il surprit les Espagnols et fit mettre bas les armes à un corps nombreux dont il ramena 600 prisonniers. En juin 1815 il remplit les fonctions de chef d'état-major du huitième corps de l'armée des Pyrénées. Mis à la demi-solde, puis à la retraite, il se retira dans ses propriétés à Villenave-d'Ormon à une lieue de Bordeaux. Il avait été nommé chevalier de la Légion-d'Honneur le 14 juin 1804, lors de la première promotion de cet ordre, officier en 1810, et commandeur en 1813. Louis XVIII lui avait donné aussi la croix de St-Louis en 1814.

RIGOLLOT (Marc-Edme), docteur en médecine de la faculté de Montpellier, membre de l'Académie et de la Société médicale d'Amiens, né à Bœugevin (Haute-Marne), le 13 avril 1749, mort à Amiens le 29 septembre 1832, voyagea en Italie, s'établit et se maria à Doullens; c'est en 1786 qu'il vint à Amiens. Ancien juge à la cour criminelle, il fut aussi membre du jury de médecine du département de la Somme.

RIQUETTI (N.), vicomte de Mirabeau, petit-fils de l'économiste et neveu du célèbre constituant de ce nom, mourut à Vannes au commencement de 1833.

RIVAROL (Le vicomte de). *Ses prénoms sont :* Jean-Etienne-Auguste. *Retranchez les mots :* St-Etienne.

RIVIÈRE (Charles-François, marquis, puis duc de), lieutenant-général et pair de France, né à la Ferté-sur-Cher en 1765, était officier dans les gardes-françaises lorsqu'il émigra. Il ne tarda pas à s'attacher à la fortune du comte d'Artois (depuis Charles X), pour lequel il remplit différentes missions dans la Vendée, et qu'il accompagna, en

1795, dans son expédition de l'Ile-Dieu. En un mot, il s'associa à presque toutes les entreprises qui furent dirigées, soit contre la France républicaine, soit contre le chef du gouvernement consulaire. Arrêté en 1804, avec Pichegru, Georges Cadoudal, les deux frères Polignac, etc., il fut mis en jugement et condamné à mort par le tribunal criminel du département de la Seine; mais sa famille trouva le moyen d'intéresser en sa faveur la femme et quelques proches parens du premier consul, qui obtinrent, non sans difficulté, une commutation de peine. Il fut déporté après avoir subi une détention de quatre ans. Rentré en France en 1814, il fut nommé maréchal-de-camp et ambassadeur à Constantinople. Les vents le retenaient encore à Marseille, lorsqu'il apprit le débarquement de Bonaparte, contre lequel il tenta vainement de soulever la population du Midi. Réfugié en Espagne durant les cent-jours, il ne reparut à Marseille qu'après la nouvelle du désastre de Waterloo. Il fut presque aussitôt créé pair, confirmé dans le grade de lieuten.-général que lui valut son dévouement à la cause des Bourbons, et chargé du commandement de la Corse. Il trouva une partie de cette île encore livrée à une insurrection, qu'il termina par de promptes mesures. Informé que Murat, échappé de la Provence, cherchait un asile dans les environs d'Ajaccio, il fit faire des recherches si actives, que celui-ci quitta la Corse et alla tenter contre Naples l'expédition insensée dans laquelle il perdit la vie. Le marquis de Rivière, remplacé dans son commandement de la Corse en 1816, partit aussitôt pour son ambassade de Constantinople. Taxé de négligence ou d'incapacité au sujet du tarif de douanes qu'il avait souscrit, et dénoncé pour ce fait à la chambre des députés en 1819, il se rendit à Paris sur les ordres du général Dessoles, alors ministre des affaires étrangères; mais il n'eut pas besoin de se justifier, et retourna à Constantinople, d'où il fut pourtant rappelé définitivem. à la fin de 1820. Il fut mis quelque temps après à la tête de la compagnie dite des gardes-du-corps de *Monsieur*, dont il conserva le commandement lorsqu'elle fut devenue, par la m. de Louis XVIII, la 5e compagnie des gardes-du-corps du roi. Il avait été créé duc et nommé gouverneur du duc de Bordeaux, quand il mourut en 1828. On s'accordait généralement à lui reconnaître une âme honnête et vertueuse. On a publié des *Mém. posthumes, lett. et pièces authentiq. touchant la vie et la m. de C.-F. duc de Rivière*, Paris, Ladvocat et Dufey, 1829, in-8, attribués à M. de Naylies, officier-supérieur des gardes-du-corps du roi.

RIVIÈRE (Claude-Étienne), grand-vicaire du diocèse de Besançon, né en 1752, mort le 11 juin 1828, fut pendant plus de 30 ans vicaire, puis curé à Desnes, près Lons-le-Saunier, et y forma une commun. d'Ursulines, qui prit de grands accroissemens. La révolution interrompit ses travaux; il les reprit en revenant de l'exil. En 1818, appelé à Besançon pour y être curé de l'église métropolitaine, il fut, à la mort de M. Durand, choisi par M. de Pressigny pour le remplacer dans les fonctions de vicaire-général. Ce fut lui qui prononça l'*Oraison funèbre* de M. de Villefrancon, auquel il devait survivre peu de temps. Pendant l'exil, il avait traduit en français un *Catéchisme* composé par un curé allemand, et connu sous le nom de *Catéchisme de Constance*, parce qu'il avait été imprimé dans cette ville en quatre volumes. Les services qu'il avait rendus au diocèse de Saint-Claude lui avaient mérité le titre honorifique de vicaire-général de cet évêché.

RIVIÈRE (Pierre-François-Toussaint La), prêtre, né à Séez (Orne) le 13 octobre 1762, mort à Montargis le 30 octobre 1829, était, en 1790, vicaire-général. Il se livra à l'enseignement à l'école centrale du Calvados. Cependant il ne fut employé dans l'univ. qu'en 1818, époque où il eut une chaire de philosophie à Clermont. Appelé ensuite à Paris, il devint plus tard proviseur du collége royal d'Orléans. Après avoir rempli cette place pendant sept ans, il fut nommé, en 1827, inspecteur de l'académie de Strasbourg. Il avait été pendant 14 ans secrétaire de l'académie des sciences et belles-lettres de Caen, et publié, en cette qualité, 3 vol. des *Mémoires* de cette société. On a encore de lui: une *Grammaire élémentaire* latine-française, et une *Nouvelle logique classique*.

RIVIÈRE (N. de), ministre de l'élect. de Hesse près la cour de France, mort à Paris, à la suite d'une courte maladie, le 21 novembre 1833, remplissait depuis long-temps en France de hautes fonctions diplomatiques.

ROBERT (Louis-Benoit, baron), né le 7 mars 1772 à Menerbes, département de Vaucluse, entra au service en 1792, comme capit., et servit sous Dumouriez, Custine, Houchard, Jourdan et Pichegru. Nommé colonel du 117e de ligne, et, en 1811, général de brigade, son nom devint inséparable de toutes les grandes actions accomplies par l'armée d'Aragon, tels que les siéges de Sarragosse, Lérida, Tortose, Tarragone, l'assaut du fort du col Balaguer, la victoire de Sagonte, la prise de Valence, etc., et enfin la défense de Tortose, qui mit le sceau à sa réputation. Rentré dans ses foyers, il ne les quitta que pendant le ministère du maréchal Saint-Cyr. La mort vint le frapper à l'âge de 59 ans, en 1831.

ROBERT (N.), peint., m. à Paris le 25 mai 1832, fut employé à la manufacture de Sèvres. On doit à cet artiste d'heureux essais de peinture sur verre.

ROBERT (Louis), écrivain allemand, mourut à Bade le 6 juill. 1832. Benjamin Constant a analysé une de ses *Tragédies* dans la *Revue de Paris*.

ROBSON (Georges), né à Durham, manifesta dès sa plus tendre enfance un goût décidé pour le dessin. Après avoir gagné quelque argent à donner des leçons à Londres, il partit pour l'Ecosse, et là, habillé en berger montagnard, et les OEuvres de Walter Scott dans sa valise, il parcourut avec ravissement, en artiste, les plus beaux sites de ce pays, qu'il reproduisit à l'aquarelle, avec une vigueur d'exécut. et une intelligence remarquables. Depuis 1815, ses ouvrages dans ce genre jouissaient d'une célébrité méritée, et c'est au milieu de ses succès que la mort le surprit en 1833, encore à la fleur de l'âge et dans tout l'éclat de son talent.

ROCHE (Achille), rédacteur en chef du *Patriote de l'Allier*, mort à Moulins en janvier 1834, âgé de 31 ans, avait été secrétaire de Benjamin Constant. Ancien rédacteur de la *Tribune*, il en professait les opinions dans le *Patriote de l'Allier*, et il les soutint même dans un duel.

ROCHEFORT (N., dit *Le Petit*), habile architecte de Bordeaux, orna cette ville de plusieurs édifices remarquables, où l'on admire l'accord du goût et du savoir. Cependant cet artiste, retiré à l'hôpital Saint-André, n'eut pas un parent ou un ami qui lui portât une parole de consolation; pas une âme charitable ne voulut faire pour lui les frais d'un cercueil. Il fut porté à sa dernière demeure avec les modestes habits qu'il avait en entrant à l'hôpital.

ROCHEFOUCAULD-BAYERS (Le baron de LA), issu d'une des branches cadettes de l'antique maison de ce nom, naquit le 27 juin 1757 au château de Boislivière. Voué de bonne heure à la noble profession de ses pères et de ses ancêtres, il était déjà renommé dans l'armée française comme un de ses plus habiles officiers de cavalerie lorsque la révolution de 1789 vint l'arrêter dans sa carrière. Il alla se réfugier auprès des trois Condé, en qualité d'aide-major général de la cavalerie et de chef d'état-major général, et fit toutes les campagnes de cette petite armée. Rentré en France

en 1802, il devint l'objet de l'inquisition de la police impériale. Arrêté, en 1804, comme prévenu de correspondance avec Louis XVIII, il subit une détention de 9 mois. Sous la restauration, il fut pair de France, lieutenant-général, directeur-général du dépôt de la guerre, inspecteur-général de cavalerie, gouverneur de la douzième division militaire (Nantes), commandeur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, du Grand-Prieuré de Russie, commandeur de l'ordre de Saint-Lazare, grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et chevalier commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il mourut à Paris le 1er février 1834.

ROCHER (Pierre-Jérome), confesseur de Louis XVIII, né à Chinon le 31 septembre 1751, mort à Paris le 1er décembre 1828, fut ordonné prêtre en 1776, et placé comme vicaire dans deux paroisses de Tours, puis à Chinon, où il devint chanoine de Saint-Mexmes. En même temps il était supérieur des communautés religieuses de cette ville. Le 24 avril 1790, il prit possession de la cure de Loche. Ayant refusé le serment, il fut incarcéré avec les autres prêtres insermentés, et lorsque le décret de déportation eut été rendu, il se retira dans l'île de Jersey. Après avoir séjourné environ quatre ans dans cette île, il alla à Londres, où il resta environ un an. En août 1797, l'évêque de St-Pol-de-Léon l'envoya à Yaxey, pour y servir d'aumônier aux prisonniers de guerre français, réunis au nombre de six ou sept mille dans les prisons de Normancros. L'abbé Rocher revint ensuite à Londres, et fut secrétaire de l'évêque de St-Pol-de-Léon. En 1808, il fut choisi par Louis XVIII pour être son confesseur. Ces fonctions furent reprises par M. Asseline et par M. de Boulogne; mais Rocher n'en était pas moins appelé de temps en temps auprès du roi qu'il accompagna lors de son retour en France. Pendant les cent-jours, il se rendit à Gand, et continua sous la seconde restauration à avoir la confiance de Louis XVIII, qu'il assista dans ses derniers momens. Après la mort du roi, il se retira sur la paroisse de Saint-Roch. L'abbé Rocher avait été aussi confesseur de madame la Dauphine.

ROCHON (Louis-Alexis), curé de Vaire-sous-Corbie, diocèse d'Amiens, né le 14 septembre 1753 à Remilly en Champagne, exerça d'abord le ministère en qualité d'aumônier de l'Hôtel-Dieu de Reims. En 1785, il fut nommé à la cure de Vaire. Le refus de serment le força de s'exiler de France. Il fut un des premiers à rentrer dans sa patrie, et revint même au milieu de son troupeau, où la persécution l'obligea quelque temps de se tenir caché. A l'époque du concordat, il obtint de ne pas quitter sa paroisse. A diverses reprises, ses supérieurs, qui appréciaient son mérite, lui proposèrent des postes plus importans, que sa modestie et son attachement pour sa paroisse lui firent refuser. Le 25 septembre 1833, jour de ses obsèques, fut un jour de deuil à Vaire. En effet, Rochon n'avait rien à lui; tout ce qu'il possédait, il s'en dépouillait pour les pauvres.

RODE (Pierre), l'un des plus célèbres violonistes franç., naquit à Bordeaux le 26 février 1774. Elève de Viotti, Rode obtint les plus brillans succès en Hollande, à Hambourg, à Berlin, en Angleterre, en Russie. De retour en France, il fut nommé professeur de violon au Conservatoire, et mourut à Bordeaux le 25 novembre 1833. Ses *Concertos* de violon, ses *Airs* variés et ses *Quatuors* brillans sont des compositions remarquables par l'élégance et la grâce des idées.

RODIER (N.), sous-gouvern. de la banque, né à Lyon, mort à Paris le 23 novembre 1832 à 69 ans, entra de bonne heure dans la maison Delessert. Lorsque le 9 thermidor eut rendu quelque sécurité aux bons citoyens, Rodier vint reprendre sa place dans cette maison, et y resta jusqu'en 1804. Le gouvernement s'étant occupé d'organiser la banque de France sur des bases plus larges et plus solides, Bonaparte, alors premier consul, l'appela à la place de sous-gouverneur, qu'il occupa jusqu'à sa mort.

ROGET DE BELLOGUET (Mansuy-Dominique, baron), lieutenant-général, né le 20 octobre 1760, m. à Remelfing près Sarreguemines (Moselle), à l'âge de 72 ans, en 1832, embrassa la carr. mil. à 17 ans. Nommé adjudant-général le 15 janv. 1795, général de brigade le 7 mai 1799, et général de division le 30 décembre 1806, il avait servi dans les dragons depuis 1777 jusqu'en 1793. Il fit ensuite toutes les campagnes de la république et de l'empire, et prit en 1808 le commandement de la 3e division militaire (Metz). Il occupa ce poste jusqu'en 1814, époque où il fut admis à la retraite, comptant plus de 40 années de serv. Il était commandeur de la Légion-d'Honneur depuis la création de cet ordre en 1804.

ROHAN-CHABOT (Louis-François-Auguste, duc de), prince de Léon, cardinal du titre de la Sainte-Trinité au Mont-Pincius (titre qu'avait porté l'abbé Maury), archevêque de Besançon, né à Paris le 29 février 1788, mort à Besançon le 8 février 1833, eut pour père Alexandre-Louis-Auguste de Rohan-Chabot; sa mère était une Montmorenci. La révolution obligea ses parens à se retirer en Angleterre; mais ils rentrèrent de bonne heure en France. Après avoir été attaché à la princesse Borghèse, le jeune duc devint successivement chambellan de la reine de Naples et de l'empereur. Dans cette cour, où la religion n'était guère en honneur, il ne craignait pas de se montrer franchement pieux. Il alla en 1812 à Fontainebleau pour y recevoir la bénédiction de Pie VII, alors prisonnier de Bonaparte. Il se rendit ensuite en Italie, d'où il ne revint qu'en 1814. Sous la restauration il entra dans les compagnies rouges, et, quand ce corps fut dissous peu de temps après, il obtint le grade de colonel. S'il était l'un des plus élégans seigneurs de la cour de Louis XVIII, il en était aussi l'un des plus vertueux. La perte d'une femme chérie (Mlle de Sérent), enlevée au milieu des flammes du foyer domestique, le rapprocha encore, s'il était possible, de la religion. A l'époque des cent-jours, le prince de Léon (car il avait pris depuis la restauration le titre des aînés de sa famille) suivit le duc d'Angoulême dans le Midi, puis en Espagne. De retour en France, il perdit son père, premier gentilhomme de la chambre (8 février 1816), à qui il succéda dans son titre de duc et pair. Louis XVIII lui offrait pour nouvelle épouse une princesse de Saxe; mais il préféra entrer au séminaire de St-Sulpice (20 mai 1819), et reçut la prêtrise (1er juin 1822). Nommé peu après grand-vicaire de Paris, puis archevêque d'Auch (1828), il fut placé sur le siége archiépisc. de Besançon, en 1829, et ne quitta son diocèse que pour aller à la chambre des pairs en 1829 et 1830. Il était déjà décoré du *Pallium* lorsqu'il fut promu au cardinalat dans le consistoire du 5 juillet 1830. Il se trouvait à Paris à l'époque de la révolution: obligé de prendre la fuite, il fut maltraité à Vaugirard, et ne put qu'avec peine continuer sa route. Il se rendit d'abord à Fribourg, puis à Rome, où il resta jusqu'au moment où, le choléra menaçant d'envahir son diocèse, il revint partager les dangers des fidèles confiés à ses soins. Les outrages dont il fut l'objet ne le firent pas renoncer à cette démarche dangereuse. Déjà en 1829 il avait parcouru une partie de son diocèse; il en visita alors une autre partie. C'est en exerçant son saint ministère qu'il fut atteint à Chenecey (village près Besançon) du mal auquel il succomba. Tous les habitans de Besançon admirèrent la fin chrétienne de ce prelat. Le duc de Rohan n'a laissé d'autres écrits que ses *Mandemens* et ses *Lettres pastorales*. Il publia cependant, sous le titre de *Manuel*, un livre de prières

qui est un véritable chef-d'œuvre de piété, d'onction et de sagesse. Les embellissemens qu'il fit à sa cathédrale, et ceux qu'il préparait encore, attestent son goût et son amour pour les beaux-arts. Son testament n'est pas seulement une œuvre de bienfaisance; c'est encore un acte religieux: la fabrique de St-Jean, l'école des enfans de chœurs, ses successeurs, le séminaire, les pauvres, personne n'a été oublié dans ses legs d'une munificence presque royale. A l'époque de sa mort il a paru une *Notice nécrologique sur le duc de Rohan*, Besançon, in-12 et in-18; elle a eu plusieurs éditions, et a été tirée à un grand nombre d'exemplaires. Plus tard l'abbé de Margnerye célébra les vertus de ce prélat dans un *Panégyrique* prononcé à la cathédrale, Besançon, 1833, in-8.

ROLANDO (Luigi), célèbre anatomiste piémontais, mort le 20 avril 1831, à l'âge de 56 ans, était l'un des membres les plus distingués de l'Académie des sciences de Turin. Professeur d'anatomie à l'univ., directeur et créateur du nouveau musée anatom., il a donné en Piémont une vive impulsion aux études médicales et chirurgic. Ses travaux nombreux sur le cerveau, son *Traité d'anatomie*, etc., l'ont rendu célèbre dans l'Europe savante, et l'ont mis au nombre des physiologistes et des anatomistes les plus distingués de notre époque.

ROMMERU (Charles-François), capitaine d'état-major, et chevalier de la Légion-d'Honneur, mort à Paris en décembre 1833, avait été aide-de-camp du général Rapp. Rommeru était l'un des restes de ces glorieuses phalanges licenciées en 1815: il se trouvait à sa mort, dans le cadre de disponibilité.

RONALDS (Hugh), né à Brentford en 1759, n'avait pas atteint sa 14e année, lorsqu'il se trouva chargé, par la mort de son père, de conduire les vastes établ. horticoles que celui-ci possédait. Dès-lors adonné à l'horticulture et à la botanique, ces deux sciences devinrent pour lui l'objet de toutes ses études. Ses travaux sur les *Différentes variétes de brocolis*, son magnifique ouvrage sur les *pommes et les pommiers*, attestent ses vastes connaissances, son goût, et surtout l'excellente direction qu'il avait su donner à son établissement. Ce pépiniériste distingué, qui a fait faire en Angleterre de très-grands progrès à l'horticulture, est mort le 18 nov. 1833 dans sa ville natale, à l'âge de 73 ans.

RONDELET (Jean), architecte, né à Lyon en 1743, mort à Paris le 25 septembre 1829, fit ses études au collége des jésuites de sa ville natale. Les leçons de Loyer développèrent en lui le goût de l'architecture, et il devint l'un des élèves les plus distingués du célèbre Soufflot. Chargé de l'inspection des travaux de l'église Sainte-Geneviève, il fut ensuite désigné par son maître pour les continuer: Soufflot n'avait pu faire construire que le portail, la nef, les bas côtés et les tours de cet édifice: après sa mort, qui eut lieu en 1780, Rondelet commença le dôme. Les critiques du temps avaient décidé que l'exécution en était impossible: cependant, par les soins de Rondelet, l'on vit s'élever la double colonnade et la triple coupole qui couronnent ce monument. En 1783, Rondelet voyagea en Italie dans le but de faire des recherches relatives à la construction. Ses observations et sa pratique longue et savante servirent de base à la composition d'un *Traité théorique et pratique de l'art de bâtir*. Il publia ensuite divers *Mémoires* sur la *Reconstruction de la coupole de la halle aux blés*, sur la *Marine des anciens*, ses *Commentaires sur Troutin* et son ouvrage sur les *Aquéducs de Rome*. Rondelet participait à la direction de tout ce qui s'exécutait en France sous la surveillance de la commission des travaux publics en 1794 et 1795: à cette époque il contribua à la formation de l'École polytechnique, et particulièrement à l'organisation de toute la partie relative aux travaux civils et aux écoles d'application. Il était aussi professeur à l'école royale des beaux-arts et membre de l'Institut. On trouve dans l'*Encyclopédie méthodique* un grand nombre d'*Articles* de cet architecte.

ROSCOE (William), célèbre historien anglais, principalement connu par sa *Vie de Laurent de Médicis* et par celle de *Léon X*, mort à Liverpool le 30 juin, dans un âge très-avancé, était né dans une des classes inférieures de la société. Il ne dut qu'à lui-même les progrès qu'il fit dans l'étude des classiques tant anciens que modernes. Procureur, avocat, plus tard banquier à Liverpool, il fut, pendant un espace de temps fort court, l'un des représentans de cette ville au parlement; mais, adversaire zélé de la traite des noirs, il perdit les bonnes grâces des électeurs de Liverpool, dont un parti puissant se trouvait intéressé dans cet horrible trafic. Roscoe fut très-lié avec les principaux chefs du parti wigh. Il a publié plusieurs écrits relatifs à des questions politiques, entre autres une *Lettre à H. Brougham sur la réforme de la représentation du peuple dans le parlement*, etc.

ROSE (Guill.), *ligne* 21, *lisez:* de la ligue.

ROSEN (Gregoire, baron), lieutenant-général russe, mort en février 1832, entra au service en qualité de sous-officier en 1789. Sa valeur et ses talens lui valurent un rapide avancement pendant les guerres contre les Français, et il entra dans Paris avec l'armée russe, après la capitulation. Rosen commandait le 6e corps d'armée dans la dern. campagne de Pologne en 1831. Il prit part aux combats des 19 et 20 février, garda en mars la route de Praga pour assurer les communications avec la Russie, mais fut mis en déroute le 31 du même mois, à Groschow.

ROSENBERG-ORSINI (François-Séraphin), général de cavalerie autrichien, chevalier de la Toison-d'Or, commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse, chambellan de l'empereur, mort à Vienne le 6 août 1832, avait succédé en 1794 à son père dans le titre de comte de Rosenberg, et à son oncle dans la dignité de prince. Rosenberg soutint dignement l'éclat de sa naissance par ses talens; c'était un des bons généraux de l'armée autrichienne.

ROSENHEIM (Louis-Rodolphe), naquit à Zutphen, ville de Hollande, en 1758; son père était officier-major au service de Suède, et à l'âge de 6 ans le fils fut nommé officier. En 1774, il vint en France dans le régiment d'infanterie suédoise, no 86. En 1787, il était déjà capitaine, lorsque le maréchal de Salis l'appela à Naples pour l'organisation militaire; en 1789, il fut nommé major et ensuite brigadier général. Les Français ayant occupé Naples en 1799, Rosenheim émigra en Toscane et passa ensuite avec le général Souvarow contre les Français. Parti pour la Sicile en 1800, après la bataille de Marengo, il fut nommé, par Ferdinand IV, maréchal-de-camp, commandeur de ses ordres et organisateur de la milice provinciale. En 1815, Rosenheim fut promu au grade de lieuten.-général, et en 1826 admis à la retraite. Il mourut le 5 mars 1834 à Naples.

ROSILY-MESROS (François-Étienne, comte de), vice-amiral, né le 13 janvier 1748 à Brest d'un chef d'escadre, mort à Paris le 1er mai 1832, entra à 14 ans dans le corps des gardes, et devint en peu de temps enseigne, lieutenant et capitaine. Nommé contre-amiral le 1er janvier 1793, il fut vice-amiral le 22 septembre 1796. Son premier fait d'armes remonte à 1771. Il s'était alors embarqué pour l'île de Ceylan avec une division navale aux ordres de M. de Kerguelen; abandonné en pleine mer pendant le trajet, par suite d'un coup de vent qui avait éloigné de la frégate la chaloupe avec laquelle il était allé à la découverte, il parvint non sans peine, mais avec ses propres ressources, à gagner les côtes de la Nouvelle-Hollande. Après un voyage qu'il fit à l'âge de 25 ans vers la Notasie et dans les mers australes sur la corvette *l'Ambition*, il visita les ports d'Angleterre d'Ecosse et d'Ir-

lande, et en rapporta plusieurs procédés utiles, entre autres les *Pompes à chaînes* destinées à prévenir la submersion des bâtimens en cas de voie d'eau (1774). Pendant la guerre d'Amérique, lorsque M. de La Clocheterie, commandant la frégate *la Belle Poule*, soutint contre la frégate anglaise *l'Aréthuse* le mémorable combat qui fut le commencement des hostilités, Rosily-Mesros commandait sous ses ordres le lougre *le Coureur*, armé seulement de huit pierriers de deux. Avec une aussi faible embarcation il n'hésita pas à attaquer le cutter anglais *l'Alerte*, armé de 14 canons de six, qui allait se joindre à *l'Aréthuse* pour accabler *la Belle Poule*. Malgré l'inégalité des forces, il attaque son ennemi à l'abordage, l'arrête, et par cet acte de dévouement sauve *la Belle-Poule* des dangers d'une double lutte. Cette action héroïque lui valut la croix de St-Louis (1779). Vers la fin de 1782, il alla se réunir à l'armée commandée par Suffren, qui plaça Rosily au poste difficile d'éclaireur de l'armée : il lui avait donné le commandement d'une escadre. Voulant faire tourner les loisirs de la paix au profit des sciences, Rosily ne tarda pas à prendre le commandement de *la Vénus*, avec laquelle il alla explorer les côtes de la mer des Indes. Il avait pour principal but, dans cette expédition, de corriger les cartes du *Neptune oriental*, sur lesquelles il avait été plus que personne à même de reconnaître de graves erreurs. Ce fut pendant ce voyage, qui dura sept années, que ce marin recueillit les précieux matériaux d'après lesquels il rédigea l'ouvrage qu'il livra plus tard au public, sous le titre de *Supplément au Neptune oriental*. Dans le cours de ce travail, Rosily fit un emploi fort judicieux des *Horloges marines* de Ferdinand Berthould, pour déterminer les longitudes des principaux points des côtes de la mer des Indes et de la Chine; et, si les méthodes employées aujourd'hui avaient été connues de son temps, il aurait fourni les documens les plus complets sur les côtes qu'il a parcourues. Lorsque les premières nouvelles de la révolution française arrivèrent dans l'Inde, Rosily eut besoin de tout l'ascendant qu'il avait acquis sur son équipage pour maintenir la discipline à son bord; il revint dans sa patrie avec la frégate *la Méduse*, et enrichit le dépôt de la marine des documens hydrographiques qu'il rapportait de son expédition. En 1795, il fut nommé directeur du dépôt général de la marine, fonction qu'il remplit jusqu'en 1827, époque à laquelle il demanda à être remplacé. C'est à lui qu'est due l'organisation définitive du corps des ingénieurs hydrographes de la marine, et ce fut sur sa proposition que l'on fit commencer en 1819, par des ingénieurs du même corps, la reconnaissance des côtes de France, vaste travail dont le *Pilote français* doit être le principal résultat. Rosily remplit depuis 1795 jusqu'au moment où il quitta la direction du dépôt général de la marine, plus. missions d'une haute importance. Ainsi, il fut choisi en 1805 par Bonaparte pour aller prendre à Cadix le commandement de la flotte combinée de France et d'Espagne. Cette belle armée, composée de 33 vaisseaux de ligne, lorsqu'il en reçut le commandement, se trouva réduite, par le désastre de Trafalgar, à cinq vaisseaux français. Les faibles débris que Rosily était parvenu à réunir tombèrent au pouvoir des Espagnols le 14 juin 1808; mais, avant de succomber, ils essuyèrent pendant trois jours le feu de nombreuses batteries de terre et de mer. En 1812, Rosily présida le conseil de guerre qui condamna le capitaine St-Cricq à 3 ans de détention, et le 5 février 1813, il fut nommé président du conseil des constructions navales. En 1814, il donna son adhésion aux actes du gouvernement provisoire. Sous la restauration il devint membre de la commission créée par l'ordonnance du mois de mai 1814, pour vérifier les titres des anciens officiers de marine qui demandaient de l'emploi ou des pensions. En 1816 il fut nommé associé libre de l'Académie des sciences. Chevalier de Saint-Louis en 1779, commandeur de la Légion-d'Honneur en 1804, grand-croix du même ordre en 1814, cordon-rouge en 1818, grand-croix de l'ordre de Dannebrog en 1820, il fut nommé grand-croix de Saint-Louis en 1822. Mis au cadre de réserve, le 1er mai 1831, et à la retraite le 1er mai 1832, il comptait près de 70 années de service sans interruption.

ROSSI (L'abbé D. Jean-Bernard), célèbre orientaliste, né à Castelnuovo-Canavese le 25 octobre 1742, mort à Parme en mars 1831, avait fait ses études à Turin, et, après qu'il eut pris le doctorat en théol., sa célébrité pour les langues hébraïque, chaldéenne, syriaque, samaritaine et arabe, le fit appeler en 1769 pour prof. à l'univ. de Parme. Il forma une précieuse collection de manuscrits que l'archiduchesse Marie-Louise a achetée pour la bibliothèque publique; il publia 48 ouvrages et laissa 80 manuscrits à publier. Nous citerons : 1784, *Variæ lectiones Veteris Testamenti*, 4 vol.; 1772, *Della lingua propria di Criorte*, 1 vol. 1776, *De librorum typographia*, 1 vol.; 1780, *De typographia librorum Fioraviensi*, 1 vol.; 1809, *l'Ecclesiaste di Salomon*, 1 vol. in-12; 1819, *Dell' Arte di bene interpretar la Sacra Scrittura*, 1 vol.

ROSSO (Giuseppe del), architecte, né à Rome en 1760, mort à Pise le 22 décembre 1831, manifesta dès sa plus tendre jeunesse, à Florence où il faisait ses études, un goût décidé pour l'architecture. Répondant à l'appel de l'Académie des inscriptions de Paris, il publia, à 24 ans, un *Mémoire* remarquable *sur l'architecture des Egyptiens et sur son imitation par les Grecs*. De retour à Rome, à l'âge de 30 ans, il se lia d'amitié avec les artistes les plus distingués, avec Léonardo dei Veigni, restaurateur de l'architecture, et avec d'Agincourt. Rome, Sienne, Parme et Florence furent successivement décorés de monumens construits sur ses plans. Sous le rapport de l'érudition, ses *Notices archéologiques*, *historiques* et *théoriques*, qui sont au nombre de plus de 50, et qui toutes attestent un savoir étendu, un jugement sûr, un goût exquis, suffiraient seules à sa réputation. Mais nous citerons encore avec éloge ses *Exercices sur la volute du chapiteau ionique*, Florence, 1818, et son excellent *Traité d'architecture*, Florence, 1818, qui toutefois n'a point paru sous son nom.

ROSTAN (Camille), ministre protestant et membre du conseil de la Société de la morale chrétienne, né à Marseille le 7 août 1774, mort le 5 décembre 1833, à Paris, parcourut le Levant de 1792 à 1798, fut nommé, en 1799, professeur de botanique et d'histoire naturelle au Jardin des Plantes de Marseille, et rédigea en même temps une feuille religieuse et philosophique. Mais ce qui l'occupa toute sa vie, ce fut la création et le soin des établissemens de bienfaisance, et surtout la propagation de sa secte. Nommé en 1825 chancelier du consulat général de France à la Havane, il y prêcha sa doctrine, ainsi qu'aux Etats-Unis. De retour en France, il ouvrit à Paris un nouveau temple et un cours de philosophie chrétienne; il dépensa dans cette folle entreprise tout ce qu'il avait économisé en Amérique. Il avait publié en 1821 un ouvrage religieux intitulé *le Chant du Coq*.

ROTALDE (San Iago de), colonel espagnol réfugié en France, mort en avril 1834, est aussi connu par ses écrits que par ses principes politiques. Il a publié quelques numéros du recueil intitulé *El Dardo* en espagnol.

ROUGET (N.), maréc.-de-camp, né à Lons-le-Saulnier le 3 avril 1770, mort à Paris en 1833, partit en qualité de lieutenant lors de la première réquisition, servit en Hollande en 1807, et accompagna le général Dandels à Batavia. De retour en France en 1810, il commanda plusieurs subdivisions militaires.

ROUILLÉ D'ORFEUIL (Le baron), conseiller-d'état honoraire, mort en février 1833, à 77 ans, devint maître des requêtes, et ensuite intendant de l'ancienne province de Champagne. Il se tint à l'écart pendant la tourmente révolutionnaire, et ne reparut que sous le gouvernement impérial, qui le nomma sous-préfet de Nogent-le-Rotrou; il exerça ces fonctions jusqu'au 13 janvier 1814, époque à laquelle il fut nommé préfet d'Eure-et-Loir; il perdit cette place le 29 juin suivant, et devint conseiller-d'état honoraire. Le retour de Napoléon, au mois de mars 1815, le rendit à la préfecture d'Eure-et-Loir; mais il en fut encore privé à la seconde restauration.

ROUSSEAU (J.-J.), *ligne* 2, *lisez:* juin 1712.

ROUSSEAU, consul de France dans le Levant, m. en 1831, s'est constamm. occupé des progrès de la géographie de l'Orient, et a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue une *Notice historique sur la Perse ancienne et moderne*, un *Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme*, enfin l'*Encyclopédie orientale*, dictionnaire qui devait comprendre l'histoire, la mythologie, la géographie et la littérature des divers peuples, tant anciens que modernes, de l'Asie et de l'Afrique, et dont la mort de l'auteur a arrêté la continuation.

ROUVROIS (N.), vice-présid. du tribunal de St-Mihiel, né le 25 mars 1744, fit d'excellentes études, fut reçu avocat à l'université de Pont-à-Mousson, et exerçait ces fonctions lorsque la révolution de 89 éclata. Nommé maire constitutionnel de Saint-Mihiel, puis juge, il crut devoir bientôt rentrer dans la retraite; le 20 mars 1811, il fut nommé vice-président. Rousseau remplit pendant plus de 50 ans des fonctions municipales et administratives. Il mourut âgé de 88 ans, à la fin de janvier 1833.

ROUX (POLYDORE), né à Marseille, était conservateur du cabinet d'histoire naturelle de cette ville. Rempli de zèle et d'ardeur pour la science à laquelle il s'était consacré, et possédant des connaissances très-variées dans cette partie, Roux s'était embarqué, il y a une année, à bord d'un bâtiment, pour un voyage de découvertes, dont l'histoire naturelle était l'unique but. Après s'être rendu en Egypte, il était parti pour l'Inde, qu'il comptait explorer, lorsqu'il a succombé jeune encore, à la fin de 1833, aux fatigues de son pénible voyage.

ROUX-FAZILLAC (PIERRE), conventionnel, embrassa d'abord la carrière des armes; il était chev. de Saint-Louis avant la révolution. Nommé administrateur du département de la Dordogne, il fut ensuite élu à l'assemblée législative et à la Convention. Dans ces deux assemblées, il fit plusieurs rapports sur l'éducation, sur les postes et sur l'état des armées. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort. Envoyé en mission dans son département, il en devint administrateur sous le gouvernement directorial. Destitué en l'an VI, il fut plus tard chef de division au ministère de l'intérieur, se retira ensuite des affaires, et vécut à Périgueux dans l'obscurité jusqu'en 1816, qu'il fut atteint par la loi contre les régicides. Il se réfugia en Suisse, ne rentra en France qu'après la révolution de juillet, et mourut à Nanterre près Paris en fév. 1833. Roux-Fazillac a publié les deux ouvrages suivans: *Recherches historiques sur l'homme au masque de fer, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier*, 1801; *Histoire de la guerre d'Allemagne pendant les années 1756 et suivantes, entre le roi de Prusse et l'impératrice d'Allemagne et ses alliés*, 1803, 2 vol. in-8. Cet ouvrage a été en partie traduit de l'anglais, et en partie composé sur la correspondance des officiers français qui ont fait la guerre de la succession.

ROVIGO (ANNE-JEAN-MARIE-RENÉ SAVARY, duc de), lieut.-gén., grand-cordon de la Légion-d'Honneur et de l'ordre de la Fidélité de Bade, chev. de la Couronne-de-Fer, né le 5 avril 1774 au village de Marc, en Champagne, mort à Paris le 2 juin 1833, entra au service comme sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Normandie, cavalerie, en octobre 1790, et fut appelé en 1794, à l'état-major de l'armée du Rhin. Il se trouva au passage de ce fleuve, sous les ordres du général Moreau; quoiqu'il ne fût alors que capitaine, le général en chef lui confia le commandement d'un bataillon qui, par une fausse attaque, devait faciliter le passage. A la bataille de Friedberg, il fut chargé de conduire la colonne d'infanterie de la droite de l'armée, qui tourna la gauche de l'ennemi. L'année suivante, Desaix le mit à la tête des troupes de sa division, qui devait de nouveau tenter le passage du Rhin. Sa conduite lui valut le grade de lieutenant-colonel. Il accompagna ensuite, en qualité d'aide-de-camp, le général Desaix en Egypte, commanda les troupes de débarquement de la division de ce général à Malte et à Alexandrie, revint avec lui de l'expédition d'Egypte, et l'accompagna en Italie, avec le grade de colonel. Le premier consul, qui avait su en Egypte apprécier ses talens militaires, le nomma un de ses aides-de-camp. Savary ne tarda pas à recevoir en outre le commandement d'une légion d'élite de la gendarmerie, spécialement destinée à la garde du consul. Nommé peu de temps après général, ce fut lui qu'on envoya en 1805 auprès de l'empereur de Russie, avant et après la bataille d'Austerlitz. En 1806, il accompagna Napoléon en Prusse. Après la bataille d'Iena, Savary eut le commandement d'un corps de flanqueurs: ce fut alors qu'il fit capituler en rase campagne et, malgré une artillerie formidable, le corps du général Urdoin, qui devint son prisonnier. L'empereur l'envoya de Berlin commander le corps qui devait entreprendre le siége des deux places de Hamelin et de Wienbourg, sur le Weser; il les fit capituler toutes deux, et leurs garnisons, fortes ensemble de 13,000 hommes, se rendirent prisonnières de guerre. Cette expédition terminée, Savary rejoignit l'empereur à Varsovie. Au mois de janvier 1807, lorsque se préparaient les mouvemens de l'armée française pour aller livrer la bataille d'Eylau, Napoléon l'envoya commander le 5e corps de la grande armée, à la place du général Lannes, atteint d'une grave indisposition. Après la bataille d'Eylau, le corps d'armée russe, qui était opposé au 5e corps, ayant eu ordre de se porter sur Varsovie, pour intercepter les communications de l'armée française, Savary marcha à la rencontre des Russes, leur livra bataille à Ostrolinka, le 16 fév. 1807, et les battit complétement. Cette action lui valut le grand cordon de la Légion-d'Honneur. Au mois de juin suivant, l'empereur lui donna le commandem. d'une brigade d'infanterie de la garde impériale, à la tête de laquelle il combattit à Heilsberg et à Friedland. Ce fut alors qu'il reçut le titre de duc de Rovigo, et aussi le gouvernement de la Vieille-Prusse. Après la conclusion du traité de paix de Tilsitt, le 8 juillet 1807, le duc de Rovigo fut envoyé à St-Pétersbourg, et resta pendant sept mois chargé des affaires de France en Russie; par suite des nouvelles liaisons formées entre la France et la Russie, cette dernière puissance déclara la guerre à la Suède et à l'Angleterre. Le duc de Rovigo, rappelé en 1808 de St-Pétersbourg, fut envoyé en Espagne, après la révolution d'Aranjuez, à la suite de laquelle le roi Charles IV avait été contraint d'abdiquer. Quand la couronne d'Espagne eut été donnée au frère de l'empereur, il obtint le commandement en chef des troupes françaises, et la présidence de la junte espagnole de Madrid jusqu'à l'arrivée du nouveau souverain. Alors il rejoignit Napoléon, qu'il accompagna aux conférences d'Erfurt, retourna en Espagne avec lui, et en revint de même, pour l'ouverture de la campagne de 1809 contre l'Autriche. Les troupes autrichiennes avaient commencé les hostilités par une irruption en Bavière, et Napoléon, voulant se

mettre en communication avec le corps d'armée du maréchal Davoust, que, par une fausse interprétation de ses ordres, on avait laissé à Ratisbonne, chargea le duc de Rovigo de tenter à tout prix de pénétrer jusqu'au maréchal. Après la bataille d'Eckmühl, Napoléon marcha sur Vienne, et le duc de Rovigo fit le reste de la campagne auprès de lui. Le 3 juin 1810, Napoléon lui confia le ministère de la police, qu'il remplit jusqu'au mois de mars 1814. Quelque active que fût sa surveillance, le complot du général Mallet, tramé dans l'intérieur des prisons, échappa aux investigations de la police. A 7 heures du matin, le duc de Rovigo fut arrêté dans son lit par les généraux Lahorie et Guidal, et conduit à la prison de la Force, où sa détention ne dura cependant que quelques heures. Le complot échoua, et les chefs furent fusillés. En 1814, le duc de Rovigo fit partie du conseil de régence. Après l'abdication de l'empereur, il vécut éloigné des affaires jusqu'au retour de l'île d'Elbe. Napoléon le nomma alors pair de France, et premier inspecteur de la gendarmerie. Après les cent-jours, en 1815, lorsque Napoléon quitta Paris, le duc de Rovigo partit avec lui dans sa voiture pour lui servir de garde, l'accompagna sur *le Bellerophon*, mais en fut séparé lors du départ pour Sainte-Hélène. Conduit par les Anglais prisonnier à Malte, où il resta enfermé pendant sept mois, il parvint enfin à s'évader, et se retira à Smyrne, où il apprit qu'il avait été condamné à mort par un conseil de guerre à Paris. Il s'y présenta en 1819 pour purger sa contumace, et, acquitté à l'unanimité le 27 décembre par le premier conseil de guerre, il fut, par suite de ce jugement, rétabli dans ses grades et honneurs. Depuis ce temps le duc de Rovigo fut mis à la retraite. Rappelé au service depuis la révolution de 1830, il obtint, à la fin de 1831, le commandement en chef de nos établissemens à Alger; mais une maladie cruelle le força de revenir à Paris, où il mourut entre les bras de l'archevêque. Le duc de Rovigo avait établi l'exercice du culte catholique à Alger, en lui concédant la plus belle mosquée. Un *Mémoire* publié par lui en 1824, sur la catastrophe du duc d'Enghien, a suscité d'autres écrits.

ROYOU (Jacques-Corentin), avocat et littérateur, contribua avec son frère, l'abbé Thomas-Marie Royou, à la rédaction du journal *l'Ami du roi*; il échappa, ainsi que lui, au décret qui les mettait en jugement, et entreprit, en 1796, *le Véridique*, qu'il fit suivre bientôt de *l'Invariable*. Il fut déporté lors de la révolution du 18 fructidor, et resta à l'île de Ré jusqu'à l'établissement du gouvernement consulaire. Rendu alors à la liberté, il revint à Paris, rentra au barreau, et continua néanmoins de cultiver les lettres avec assez de succès pour obtenir une pension du roi en 1821. Il mourut en 1828, laissant les ouvrages suivans: *Précis de l'histoire ancienne d'après Rollin, contenant l'histoire des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs*, etc., *jusqu'à la bataille d'Actium*, 1802, 4 vol. in-8; 2e édit., 1811; *Histoire du Bas-Empire, depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople*, 1803, 4 vol. in-8; 2e édit., 1814; *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au règne d'Auguste*, 1806, 4 vol. in-8; *Histoire des empereurs romains, depuis Constance Chlore, père de Constantin*, 1808, 4 vol. in-8; *Phocion*, tragéd., 1817; *le Frondeur*, comédie, 1819; *Zénobie*, trag., 1821.

RUBI (Camillo), conseiller de la congrégation sacrée du saint-office, membre du conseil d'inspection de la bibliothèque orientale, chanoine honoraire de la pénitencerie, examinateur apostolique du clergé romain, mourut à Rome le 24 mars 1834.

RUDNAY (Alexandre de), archevêque de Strigonie, né le 4 oct. 1760, à Szent-Retestz ou Sainte-Croix, dans le diocèse de Strigonie, m. à Strigonie le 13 sept. 1831, fut fait en 1816 évêque de Transylvanie ou Weissembourg; en 1819 il fut transféré à l'archevêché de Gran ou Strigonie, auquel sont attaché les titres de légat du saint-siége et de primat de Hongrie. Il tint à Presbourg, en 1822, un concile national de Hongrie, où l'on fit des réglemens sur la discipline, sur l'éducation dans les séminaires et sur divers autres points. Ce concile demanda le rétablissement des jésuites. Rudnay, créé cardinal *in petto* par Léon XII, le 2 octobre 1826, ne fut déclaré que le 15 décembre 1828. Il avait fait commencer à Gran la construction d'une magnifique cathédrale, qu'il n'eut pas le temps d'achever. Ce cardinal prenait les titres de chancelier, de conseiller d'état et de président de la commission ecclésiastique.

RUDOLPHI (Charles-Asmond), naquit le 14 juillet 1771 à Stockholm. Laissé dans l'indigence par la mort de son père, qui était prédicateur, le jeune Rudolphi commença le cours de ses études au gymnase de Stralsund, puis étudia la médecine à l'université de Greifswald, où il trouva dans le célèbre professeur Weigel un ami et un second père. Ce fut par lui qu'il fut initié à toutes les sciences naturelles. La botanique et la zoologie, ainsi que l'anatomie des plantes et des animaux, firent surtout l'objet de ses recherches, et ses progrès dans ces sciences furent si rapides, qu'il ne tarda pas à devenir lui-même professeur dans l'université où il était entré naguère comme écolier. Le gouvernement suédois, ayant désiré fonder une école vétérinaire en Poméranie, jeta les yeux sur Rudolphi, le fit voyager dans divers pays, et le nomma directeur de l'établissement. Le récit du *Voyage* de ce savant *en Allemagne, en Hollande et en France* a paru à Berlin en 1804 et 1805. L'étude approfondie de l'anatomie l'avait conduit à des recherches étendues sur les vers intestinaux, sur lesquels il a publié son *Entozoa, seu historia naturalis vermium intestinalium*, Amsterdam, 1808 à 1810, 3 vol., véritable ouvrage classique sur cette partie, peu connue avant ses travaux, et qui lui assura une réputation européenne. En 1810, appelé à professer la médecine à l'université de Berlin, et nommé directeur du muséum de cette ville, etc., ce fut là qu'il trouva un théâtre digne de ses talens. En 1817, il fit un voyage en Italie; en 1820, il donna un *Supplément* à son ouvrage sur les vers, et vendit à l'empereur sa collection de ces animaux, qui est unique dans le monde par sa richesse; en 1821, parurent les premières livraisons de sa *Physiologie*, qu'il laissa incomplète. Attaqué, par suite de ses travaux, d'une maladie du foie, ce savant succomba, le 29 novembre 1832, à Berlin, à l'âge de 61 ans.

RUELLE (Madame), morte le 24 juillet 1831 à Crespy, dans sa centième année, était née le 25 février 1732, et s'était mariée à 28 ans: elle devint veuve en 1793. Voyageant à cheval pendant une nuit d'hiver, elle tomba dans l'eau, et cette chute lui causa une maladie d'environ huit ans consécutifs: elle avait alors quarante ans. A l'âge de 75 ans, elle supporta deux fortes maladies, qui se succédèrent à quelques mois de distance. Parvenue à sa 89e année, elle tomba dans sa cave par la trappe, et se cassa la jambe. La guérison fut prompte et n'eut aucune suite fâcheuse. Elle conserva toutes ses facultés jusqu'à ses dern. instans. Ses enfans, petits-enfans et arrière-petits-enfans sont au nombre de cinquante. Son existence peut être citée comme un phénomène.

RUFFO (Fabrice), surnommé en Italie le *Général-cardinal*, né à Naples le 16 septembre 1744, d'une famille ancienne dont le chef porte le titre de Baronello, mort dans cette ville le 13 décembre 1827, fut destiné comme cadet à l'état ecclésiastiq., se rendit à Rome, et plut à Pie VI, qui le nomma son trésorier général. Devenu cardinal-diacre de Sainte-Marie *in Cosmedino* le 21 février 1784, il

retourna à Naples, et le roi lui donna l'intendance du château de Caserta. Il s'y livra d'abord à l'agriculture; mais, l'armée française s'étant emparée des états du Pape, et ayant forcé le roi de Naples à se retirer en Sicile, le cardinal l'y suivit. Il s'était opposé à la guerre, et les désastres de l'armée napolitaine avaient justifié ses craintes. Acton, alors prem ministre, craignant qu'il ne s'emparât de l'esprit de la reine et du roi, chercha à l'éloigner. Il le proposa comme propre à déterminer en Calabre une insurrection préparée depuis long-temps par le parti royaliste, afin de forcer les Français à évacuer le royaume de Naples. Le cardinal ne fut point la dupe de l'intrigant Acton; mais, doué de beaucoup d'énergie, il se chargea de cette périlleuse mission dans l'espoir de rétablir le roi sur le trône de ses ancêtres. Muni de pleins pouvoirs, il partit avec cinq hommes d'escorte. Bientôt il en eut cinq cents, et il forma enfin une armée de 25,000 hommes bien déterminés, avec lesquels il se porta d'abord sur Monteleone, où s'étaient enfermés les républicains des contrées environnantes. Cette ville, attaquée avec vigueur et défendue avec courage, fut forcée de se rendre à discrétion et livrée au pillage. Le cardinal ne marcha plus que de victoire en victoire jusqu'aux portes de Naples, où il pénétra avec le secours des Russes, après avoir conclu avec la junte napolitaine une capitulation, d'après laquelle les patriotes devaient être embarqués et envoyés à Marseille. Il écrivit à la cour pour l'engager à des sentimens de modération; mais la capitul. ne fut point observée par les Anglais débarqués avec le général Nelson, et il périt un grand nombre de personnes victimes des haines politiques. Le cardinal, qui voulut vainement s'opposer à ces exécutions, tomba dans la disgrâce. Cependant le roi, revenu de son erreur, nomma Ruffo ministre plénipotentiaire à la cour de Rome. Après l'enlèvement du saint père, Bonaparte le fit venir à Paris, lui donna la croix d'Honneur, et sembla le distinguer des autres cardinaux. Ne s'étant pas montré assez docile aux volontés du vainqueur, il fut exilé à Bagneux, près Sceaux. Il assista néanmoins au mariage de l'empereur, et ne partagea point les nouvelles rigueurs dont furent frappés les autres cardinaux. A la restauration de 1814, il retourna à Rome, où Pie VII l'accueillit avec bienveillance. Il revint ensuite à Naples, où il fut mal reçu du roi qui lui devait sa couronne. Le cardinal Ruffo rentra dans ses possessions, s'y livra à des opérat. agricoles, et ne rentra au conseil qu'en 1821, après le rétablissement du pouvoir absolu à Naples. Ruffo ne fut jamais que cardinal-clerc; il ne reçut pas l'ordre de la prêtrise. On a de lui plusieurs ouvrages en italien sur les *Manœuvres des troupes* et les *Equipemens de la cavalerie*, sur les *Fontaines*, les *Canaux*, et sur les *Mœurs de différentes sortes de pigeons*. — RUFFO-SCILLA (Louis), cardinal-archevêque de Naples, né à Saint-Onuphre dans le diocèse de Milet, le 25 août 1750, mort à Rome le 17 novembre 1832, fut créé cardinal-prêtre le 25 février 1801 par le pape Pie VII, qui le nomma, le 9 août 1802, archevêque de Naples. Il était doyen des cardinaux-prêtres. En 1816, le roi de Naples lui avait accordé la décoration de l'ordre de St-Jean.

RUPPHRECHT (FRIED.-CARL), né à Oborzenn dans le cercle de Rezat en Bavière en 1779, mort à Bamberg le 25 octobre 1831, se distingua comme peintre de portraits et de paysages, comme graveur à l'eau-forte et sur bois, et enfin comme architecte. Ses ouvrages dans ces genres divers sont nombreux et attestent son bon goût, ainsi que les études profondes qu'il avait faites dans les arts qu'il cultivait. Son portefeuille était un des plus riches de l'Allemagne. Sa mémoire était une véritable encyclopédie de tout ce qui avait été publié sur les beaux-arts dans toutes les parties du monde.

RUSCA (ERNEST), naquit à Milan en 1801. Il étudia la médecine à l'université de Pavie, où il fut reçu docteur et bientôt membre assistant à la clinique, répétiteur de pathologie et de matière médicale. En 1831, le gouvernement impérial nomma Rusca membre de la commission des médecins lombards pour prévenir la contagion du choléra asiatique qui dévastait la Galicie, la Hongrie et Vienne. Il fut envoyé dans ces contrées pour étudier cette maladie, et publia son *Istruzione sul metodo di assistere coloro che venissero attaccati del cholera-morbus*, vol. in-8°, Milano, 1833. Employé ensuite par le gouvernement au grand hôpital de Milan, il publia le *Manuel des infirmiers assistans*, vol. in-8, Milan, 1833. Il venait de publier la *Clinique médicale d'Andral*, vol. in-8, Milan, 1834, lorsqu'il est mort le 27 mars 1834.

S.

SAGE (HERVÉ-JULIEN LE), chanoine de Saint-Brieuc, né à Uzel en 1757, mort en 1832, entra dans l'abbaye de Beauport, de l'ordre de Prémontré, diocèse de Saint-Brieuc. Le prieuré-cure de Boqueho se trouvant à la disposit. de M. Le Mintier, évêque de Tréguier, ce prélat y nomma, en 1783, le jeune Le Sage. Lors des contestations sur le serment, celui-ci publia une *Lettre d'un curé qui ne jurera pas à un curé qui a juré;* elle était adressée à Delaunoy, prieur-curé à Chatelaudren, qui était aussi prémontré et membre de l'assemblée constituante. Ce refus du serment força Le Sage à quitter la France. Il passa en Belgique, dans la célèbre abbaye de Tougerloo. L'invas. des armées françaises le contraignit de fuir jusqu'en Silésie, où l'abbaye de Saint-Vincent de Breslau lui offrit une retraite. L'abbé l'envoya ensuite à Czanowantz. monastère de chanoinesses régulières du même ordre. C'est là qu'il entreprit la *Traduction* d'un ouvrage allemand sur le dogme et la morale. En 1802, Le Sage rentra en France, reprit la direction de son ancienne paroisse de Boqueho, et fut ensuite nommé chanoine de Saint-Brieuc. Son goût le portant vers la prédicat., il débuta dans la chaire de Saint-Brieuc. Les villes un peu importantes de Bretagne l'entendirent successivement. Il s'était proposé de ne jamais sortir de la province, et il ne s'écarta de cette règle qu'en 1808 en faveur de Bordeaux, où il était demandé par le vénérable d'Aviau. De tous ses *Sermons*, il ne livra à l'impression que quelques *Discours* de circonstance, entre autres, en 1806, un *Discours pour l'établissement du séminaire de Saint-Brieuc*. L'*Exposition de la morale chrétienne*, qu'il publia en 1817, 2 vol. in-12, est la traduction de l'ouvrage allem. composé par le Père Hammer, bénédictin, et par l'ordre de l'archevêque de Saltzbourg. Le Sage n'y mit point son nom, et ne fit pas même connaître dans sa préface le nom de l'aut. allemand. Cette *Exposition* ne formait que la suite d'un ouvrage dogmatique, qui devait avoir pour titre: *Manuel du catholique instruit des vérités et des devoirs de la religion*. Un passage du livre, en faveur du prêt de commerce, fut attaqué par l'abbé Pagès dans sa *Dissertation sur le prêt*. Le Sage adressa à l'*Ami de la religion* à ce sujet une *Lettre* insérée dans le n° 680. Peu après, il publia une *Lettre à M. Pagès*, ou *Observations modestes*, St-Brieuc, in-8, de 19 pages; mais le ton de cette lettre est peu digne de la gravité du sujet. En 1830, l'auteur publia

une petite *Note sur M. Le Clech*, curé de Plouha, son ami. Il laissa en manuscrit des *Mémoires* sur l'état de son diocèse, qui ne méritent pas l'impress. Un autre manuscrit, en 2 vol., serait peut-être plus fait pour exciter l'intérêt; ce sont des *Lettres* sur les causes de la révolution et sur l'émigration de l'auteur.

SAILER (JEAN-MICHEL), évêque de Ratisbonne, né le 17 novembre 1752 à Aresing, mort à Ratisbonne le 30 mai 1832, fit ses études à l'université de Landshut, et devint chanoine de Ratisbonne. M. de Mastiaux, dans son *Journal littéraire de Landshut*, disait, en 1821, qu'on devait à M. Sailer 135 ouvrages, opuscules ou brochures. Nous pouvons à peine en indiquer trois. Il a publié un écrit sur l'*Esprit et la force de la liturgie catholique*. Il se rendit éditeur, en 1821, des *Sermons* de Winkelhofer, et, en 1830, il avait fait paraître une brochure sous ce titre : *J. M. Sailer de seipso*. Il parait qu'après avoir donné prise sur lui par quelq. ouvr., il avait fait une humble réparat. En 1822, nommé coadjuteur de Ratisbonne, il fut préconisé évêque de Germanicopolis dans le consistoire du 27 septembre. Il succéda depuis à M. de Wolf, evêque de Ratisbonne; mais il occupa ce siége pendant peu de temps, étant mort lui-même à l'âge de 80 ans et demi. On a reproché à Sailer une *Circulaire* écrite à l'occasion du jubilé en 1825; elle pourrait néanmoins être interprétée favor. Au contraire, on a cité avec éloge une *Lettre pastorale* adressée à son clergé le 15 avril 1832, six semaines avant sa mort. Cette *Lettre* annonce un prélat rempli de l'esprit sacerdotal, et chez qui les lumières s'alliaient à la piété.

SAINT-AMANS (FLORIMOND BOUDON de), après des études fort négligées, prit du service dans un régiment qui fut envoyé aux Antilles; et là, après avoir joué et perdu son argent, il se livra avec ardeur à la lecture. De retour dans sa patrie, il eut le courage d'étudier le grec et le latin, afin de pouvoir se livrer avec fruit à sa passion pour les sciences naturelles qui ne cessèrent plus de l'occuper. Son parc de St-Amans, délicieux séjour, est en quelque sorte la pépinière de tout ce qu'on peut cultiver en pleine terre sur les bords de la Garonne. Il mourut le 28 octobre 1831, à 80 ans passés. Il a publié un *Voyage sentimental dans les Pyrénées*; un *Traité des prairies artificielles*; une *Philosophie entomologique*; un *Voyage agricole*, *etc.*, *dans les Landes*; la *Flore agenoise*, et un grand nombre de *Notices* et de *Mémoires*.

SAINT-CHAMOND (CLAIRE-MARIE MAZARELLI, dame de), née en 1731 à Paris, où elle m. vers 1804, s'était livrée de bonne heure à la culture des lettres. Elle concourut, en 1763, pour le prix proposé par l'acad. française sur l'*Eloge de Sully*, et son ouvrage, imprimé l'année suivante, in-8, n'est guère au-dessous de celui de Thomas, qui fut couronné. On a de madame de St-Chamond un autre *Eloge de R. Descartes*, 1769, in-8; un roman intitulé : *Camédrice*, 1765, in-12; une comédie, *les Amans sans le savoir*, en 3 actes et en prose, 1771, in-12; et enfin une *Lettre à J.-J. Rousseau*.

SAINT-JEAN (N.), ecclésiastique, professeur émérite de l'université, mort à Toulouse le 12 mai 1828 dans sa 80e année, est auteur du *Nouveau Manuel ecclésiastique*, un vol. in-12. L'année même de sa mort il y donna une suite par l'ouvrage intitulé : *Lettres sur divers sujets relatifs au saint ministère et à l'exercice de ses fonctions*, in-12 de 20 pages. L'abbé Saint-Jean avait longtemps occupé des places dans l'enseignement; il était membre de l'Académie des jeux floraux et de celle des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. Il avait fondé une bourse au séminaire diocésain de cette ville, et il laissa par son testament 4000 fr. aux pauvres de l'hôpital Saint-Joseph de la Grave.

SAINT-JUST (N. GODART-D'AUCOURT de), mort à Paris, sa ville natale, en 1826, à l'âge de 56 ans, est connu surtout comme auteur des paroles de quelques opéras, parmi lesquels on doit distinguer le *Calife de Bagdad*, opéra-comiq. en 1 acte, musique de Boïeldieu, Paris, an IX (1801), in-8, souvent réimprimé, in-8; *Jean de Paris*, opéra-comique en 2 actes, musique de Boïeldieu, Paris, 1812, in-8, souvent réimprimé. On trouve encore ces deux pièces, avec quelques autres, dans ses *Essais littéraires*, Paris, Lenormant père, 1826, 2 vol. in-8.

SAINT-LAURENT (N., baron de), lieut.-général d'artill., grand-officier de la Légion-d'Honneur, né à Dunkerque le 29 juin 1763, mort à St-Mandé près Paris le 1er septembre 1832, s'était distingué pendant les difficiles et glorieuses campagnes de l'empire. Cet officier général avait été pendant longtemps directeur d'artillerie à Metz, puis command. de l'école de La Fère et inspecteur-général du corps de l'artillerie. Il fut mis à la retraite en 1816.

SAINT-MARTIN (JEAN-ANTOINE de), orientaliste, né à Paris le 17 janv. 1791, m. dans cette ville le 10 juillet 1832 du chol.-morbus, cultiva principalement l'arménien, le géorgien et les autres idiomes asiatiques peu connus en Europe. A l'époque de la formation de la *société des Antiquaires* (1814), il en devint membre, puis secrét.; mais peu après, il donna sa démission. Depuis (1820), il fut reçu à l'académie des inscriptions. Nommé bibliothécaire de l'Arsenal, il fut aussi inspecteur de la typographie orientale à l'imprimerie royale. Pendant les cent-jours, il avait refusé son vote à l'acte additionnel de Bonaparte. Plus tard, lorsque MM. Daunou, Andrieux et Thurot allaient être privés de leurs chaires du collége de France, il se rendit secrètement auprès du ministre de l'instruction publique, et fit tellement valoir leurs droits, qu'il conservèrent leurs emplois et leurs traitemens, à l'exception de M. Thurot, qui fut seul l'objet d'une suspens. moment. La révolut. de 1830 ne se montra pas reconnaiss. de ce noble procédé. Privé de sa place de bibliothéc. à l'Arsenal et de la pens. qu'il avait justem. obtenue, St-Martin fut repoussé de la chaire d'hist. du coll. de France, pour laquelle il avait été présenté par le collége même et par l'institut, et de la place que la mort d'Abel Rémusat laissait vacante à la bibliothèque royale. Il mourut pauvre, et le gouvernement donna une pension à sa veuve. St-Martin a publié beaucoup de *Mémoires*, et en a inséré un grand nombre dans ceux de l'institut. C'est principalement la *Chronologie* qu'il avait choisie depuis plus. années pour objet spécial de ses études. Parmi ses savans *Articles* dans la *Biographie universelle*, nous citerons ceux de *Khosrou*, d'*Iezdegerd* et d'*Hormisdas*. Il a fait des rectifications et des additions importantes à l'*Histoire du Bas-Empire*. En 1822, il fit paraître une *Notice sur le zodiaque de Denderah*, où il réfute avec talent les folles conjectures de Dupuis. Ses autres ouvrages sont : *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, 1818-20, 2 volum. in-8; *Mémoire sur l'histoire et la géographie de la Mésène et de la Charamène*, avec quelques observations sur les médailles des rois de ce pays situé près de l'embouchure de l'Euphrate, 1818, 1 vol. in-8. Saint-Martin a travaillé au *Moniteur*; il avait été l'un des fondateurs de *l'Universel*, journal qui a cessé de paraître en 1830, et dirigeait le *Journal de la société asiatique de Paris*, qu'il a enrichi d'un grand nombre d'*Articles*. Sa mort laisse presque abandonnée une partie neuve et importante de la philosophie orientale, d'où il avait su tirer de précieux résultats.

SAINT-MICHEL (ALEXIS de), né à Lorient le 14 décembre 1795, débuta dans la carrière des lettres par une pièce de vers couronnée à l'académie d'Orléans. Il fit paraître, en 1826, un petit poème intitulé : *La guerre de Rhura*; en 1820, il donna

un autre petit poème intitulé : *Fingal*, dont quelques fragmens ont été insérés dans l'*Almanach des Muses*, et cités avec éloge dans les feuilles publiques. On a encore de lui : *la Vierge de Groa*, autre poème, publié en 1822, et plusieurs autres pièces de poésie. Son principal ouvrage est une *Traduction* complète en vers des *Poésies d'Ossian ;* mais elle est restée manuscrite. Saint-Michel est mort à la fleur de l'âge vers 1827.

SAINT-SÉBASTIEN ou SAN SEBASTIANO (La comtesse de), veuve d'un gentilhomme sarde, captiva à 50 ans le cœur de Victor-Amédée II, qui l'épousa le 25 août 1730, un mois avant son abdication, et lui donna le marquisat de Spino. On suppose que ce fut d'après les suggestions de cette femme ambitieuse et intrigante que Victor-Amédée voulut plus tard ressaisir le sceptre. Elle avait été autrefois fille d'honneur de la reine-mère, Jeanne-Marie de Nemours, connue elle-même par sa dextérité et son ambition.

SAINT-URBAIN. V. URBAIN.

SAINTE-MARIE (FRANÇ. ANNET DE MIOMANDRE de), né dans la Marche, entra dans la compagnie de Luxembourg des gardes-du-corps de Louis XVI. Dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789, une foule de forcenés, qui étaient parvenus à pénétrer dans le château de Versailles, cherchaient la reine dans tous les appartemens, et poussaient des cris de mort. Déjà un garde, qui était à la porte de cette princesse, était tombé sous les coups. Sainte-Marie prend sa place et barre avec son mousqueton la porte de la chambre où ils voulaient entrer. En même temps, il entr'ouvre un des battans, et s'écrie : *Sauvez la reine*. Ils se jetèrent aussitôt sur lui et le terrassèrent. « L'un d'eux, dit Hue, écartant la foule, et mesurant froidement la distance, déchargea sur ce garde-du-corps un coup de crosse si violent que le chien du fusil resta enfoncé dans sa tête. Il demeura sans connaissance. Les bandits le crurent mort, et l'abandonnèrent après l'avoir volé. » Sainte-Marie avait sauvé la reine ; aucune blessure n'était mortelle. Lorsqu'il fut guéri, il fut reçu de la manière la plus distinguée par le roi, qui détacha de son habit la croix de Saint-Louis pour l'en décorer. En 1791, Sainte-Marie émigra ; il fit la campagne de 1792 dans les gardes du roi, et, après le licenciement de ce corps, il passa comme officier dans le régim. de Castries, à la solde de l'Angleterre, et en garnison à Jersey ; il mourut des suites de ses blessures en 1789. — Son frère, MIOMANDRE DE SAINT-PARDOUX émigra pendant la révolution, rentra en France comme agent de la maison de Bourbon, et devint, en 1811, cons. à la cour roy. d'Angers. Il occupait encore cette place en 1828.

SALADIN (CH.-A. baron), procureur-général près la cour royale de Nanci, où il mourut le 22 octobre 1832, à l'âge d'environ 70 ans, fut député au conseil des cinq-cents. *Fructidorisé*, c'est-à-dire proscrit avec les membres de la minorité de cette assemblée, il rentra en France après la révolution du 18 brumaire, et fut nommé juge au tribunal d'appel de Nanci. Il devint, en 1810, président de chambre à ce tribunal, devenu cour impériale, et en 1825 procureur-général près la même cour devenue cour royale. En février 1824, il présida le collége électoral de Lunéville, qui le choisit pour député. Le baron Saladin prit part à quatre sessions législatives (1824-25-26-27). Il siégeait au côté droit. Il devait le titre de baron à Bonaparte, et la croix d'Honneur à Louis XVIII.

SALAMON (LOUIS-SIFFREN-JOSEPH), évêque de Saint-Flour, né d'une famille noble à Carpentras, le 22 oct. 1759, m. le 11 juin 1829, fut d'abord conseiller-clerc au parlement de Paris. En 1791, il était le correspondant du cabinet de Sa Sainteté. En juillet 1792, arrêté et conduit à l'Abbaye, il dut à son éloquence et à son sang-froid le bonheur d'échapper aux massacres de septembre. Lorsqu'il fut sorti de prison, il continua sa correspondance avec le pape. Poursuivi par les terroristes, il vécut long-temps caché dans les environs de Paris, et habita surtout le bois de Boulogne, où quelques feuilles lui servaient de lit. Sous le Directoire, traduit en justice et menacé de la déportation, il eut le bonheur d'être acquitté. Le pape Pie VII le nomma, en 1806, évêque *in partibus* d'Orthosia en Carie. Le roi lui donna, en 1814, la place d'auditeur de Rote ; mais comme Mgr d'Isoard, qui en était pourvu, ne pouvait être renvoyé, le pape ne l'accepta pas. Après un séjour de 3 ans à Rome, Salamon revint à Paris, fut nommé, en 1817, évêque de Belley, et en 1820, évêque de St-Flour. On a pub., en 1815, des *Lettres de Rome*, attribuées à ce prélat et adressées à M. de Talleyrand-Périgord, grand-aumônier. L'*Ami de la religion* paraît admettre que Salamon était affilié aux Templiers.

SALBATINI (JEAN-BAPTISTE), professeur d'anatomie à l'académie des beaux-arts de Bologne, l'un des plus zélés propagateurs de la vaccine en Italie, mourut le 8 septembre 1833 d'une attaque d'apoplexie, au milieu d'une séance de l'Académie, au moment où il parlait.

SALFI (FRANÇOIS), littérateur, né le 1er janvier 1759 à Cosenza, dans la Calabre intérieure, mourut en septembre 1832 à Passy près Paris. Les Calabres ayant été désolées en 1783 par des tremblemens de terre, il fit sur cet événement des observations morales qu'il publia sous ce titre : *Essai des phénomènes anthropologiques relatifs aux tremblemens de terre arrivés dans les Calabres en 1783* : c'était l'histoire de l'homme, considéré sous l'influence extraordinaire de ces phénomènes, comme Boulanger l'avait envisagé sous celle du déluge, des volcans, etc. Cet ouvrage mit Salfi en relation avec quelques savans de Naples. S'étant fixé dans cette ville, il publia divers écrits qui lui valurent une commanderie. C'étaient un *Mémoire économique*, pour rectifier l'administration de l'hôpital de Cosenza ; une *Allocution*, adressée au pape sous le voile de l'anonyme, au sujet de la dispute qui s'était élevée entre la cour de Rome et celle de Naples ; *Reflexions sur la cour de Rome*, publiées à Naples sous la rubrique de Londres ; *Vœux d'un citoyen adressés à son roi*, Florence. Salfi fournit aussi quelques *Discours apologétiques* à l'édition qu'on faisait alors à Naples des *Principes de législation universelle*, par Schmidt d'Avenstein, et il rédigea, dans le *Dictionnaire biographique* qu'on imprimait dans la même ville, ce qui regarde la philosophie et l'histoire ecclésiastique. Pour le théâtre, il fit d'abord les tragédies de *Conradin* et le *Sceptre de Tecmesse ; Médée* et *Idoménée*, qui sont seulement des scènes lyriques ; l'opéra de *Saül*, etc. S'étant jeté dans les idées nouvelles, il fut obligé de quitter Naples, et se retira à Gênes, d'où il alla à Milan, lorsque les Français pénétrèrent en Italie. Il travailla à la rédaction de quelques journaux. Le gouvernement de Brescia le nomma secrétaire du comité de législation ; il fut ensuite secrétaire du comité de l'instruction publique, puis membre et secrétaire du nouveau gouvernement de Naples. En 1800, il retourna à Milan, fut nommé inspecteur des grands théâtres, professeur d'idéologie et d'histoire à l'université de Bréda. On lui confia en 1807 la chaire de diplomatie et en 1811 celle de droit public. A cette époque il publia l'*Eloge d'Antoine Serra*, des *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, un *Discours sur la maçonnerie*, qui est une satire de la maçonnerie moderne ; la tragédie de *Pausanias*, qui est une allusion aux événemens de l'Europe en 1800 ; la *Traduction* en vers italiens du *Fénélon* de Chénier et des *Templiers* de Raynouard ; un petit poëme intitulé l'*Iramo*, etc. Lors de la dissolution du royaume d'Italie, il rentra dans sa patrie, où il reçut une pension et un emploi dans l'université. Mais, ses principes politiques contrastant avec le

nouvel ordre de choses, il vint à Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Discours sur l'histoire des Grecs*, Paris, 1817; *Traité de la déclamation pour les Italiens; Essai historique et critique sur la comédie italienne*, Paris, 1829, in-8. Salfi a continué l'ouvrage de Ginguené sur l'Italie. Il travaillait aussi à la *Revue encyclopédique* et à la *Biographie universelle*.

SALIS (JEAN GAUDENZ, baron de), né le 26 octobre 1762 à Seewis, entra d'abord en qualité de capitaine dans la garde suisse, au service de la France, puis passa à celui de Savoie, qu'il quitta quand les Français envahirent le pays. Retiré à Malans en 1798 avec le titre d'inspecteur-général des milices de la Suisse, ce fut là qu'il s'adonna avec succès à la poésie. Sa muse a, comme celle de Thompson, Haller et Kleist, observé la nature dans ses plus aimables détails, et a retracé ses émotions dans des *Poésies* remplies de verve et de vérité. Salis égale ces poètes en originalité et en imagination; mais il se borne à des chansons, qui lui ont toutefois permis de donner à ses vers une tendance morale, une vigueur de coloris et un caractère de vivacité qui séduit et entraîne l'âme du lect. Chez lui, la force est unie à la grâce. Mathisson a donné, en 1793, à Zurich, une édition des *Poésies* de Salis, qui a été réimprimée en 1821, et depuis encore. Ce poète de la nature est mort à Malans le 29 janvier (d'autres disent le 28 février) 1833, âgé de 71 ans.

SALLE (J.-B. de LA), *ligne* 9, *lisez :* drès de Rouen.

SALLÉ-DE-CHOUX (ETIENNE-FRANÇOIS, baron), ancien premier président de la cour royale de Bourges, officier de la Légion-d'Honneur, conseiller d'état, mort à Bourges le 29 décembre 1832, était, à l'époque de la révolution, avocat du roi à Bourges, et fut, en 1789, élu par le bailliage de Berri, député aux états-généraux. Il y proposa, le 26 janvier 1790, de priver les religieux du droit de cité. Cette proposition, combattue par Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, n'eut pas de suite. Il s'éleva peu de jours après contre les brigands qui incendiaient les châteaux. A la suite d'un rapport sur les troubles d'Hesdin, il proposa d'improuver la conduite des officiers municipaux, et du ministre de la guerre La Tour-du-Pin, à l'égard des cavaliers du régiment de Royal-Champagne, insurgés contre leurs chefs, et que ce dernier avait licenciés; il fut d'avis de les incorporer dans la maréchaussée. Rentré dans ses foyers après la session, il échappa au régime de la terreur, devint, en 1800, président du tribunal d'appel du Cher, et passa, en 1811, à la cour impériale de Bourges, en qualité de premier président. Il fut nommé, en 1812, président de la députation envoyée par le collége électoral du Cher, à Napoléon, pour le complimenter. Le baron Sallé adhéra, en 1814, à la déchéance de l'empereur, et continua d'exercer les fonctions de premier président de la cour royale. Il obtint aussi en juillet 1815, la présidence du collége électoral de l'arrondissement de Bourges.

SALMON (Don EMMANUEL GONZALEZ), premier ministre d'Espagne, mort à Madrid le 19 janvier 1832, remplaça en 1826 M. Zéa-Bermudez en qualité de premier ministre, avec le portefeuille des affaires étrangères. Ce fut lui qui le 30 décem. 1828 signa un traité qui accordait à la France un capital de 80 millions à titre de dédommagem. des frais de la campagne de 1823. Salmon était un homme sage et modéré.

SAMPIETRO, *l.* 22, *ajoutez le renvoi :* (*v.* VANINA d'ORNANO).

SAN-CARLOS (JOSEPH-MICHEL DE CARVAJAL Y VARGAS, duc de), grand d'Espagne de première classe, né à Lima en 1771, mort à Paris en 1828, vint en Espagne à 14 ans, entra au service comme colonel en second du régiment de Majorque, se distingua au siége d'Oran, fit en 1793 la guerre en Catalogne, et partit ensuite comme volontaire avec l'escadre dirigée sur Toulon. Son courage lui valut le grade de colonel titulaire de son régiment, et le brevet de brigadier. Il fit en cette qualité la guerre dans le Roussillon, et servit sous les ordres du comte de La Union, son oncle, qui repoussait les attaques de Dugommier. Nommé maréchal-de-camp, et chambellan du prince des Asturies, il fut à 25 ans promu à la dignité de gouverneur de ce prince et des infans. Plus tard il devint majordome de la reine, et en 1805 grand-maître de la maison de Charles IV. Lors du mariage du prince des Asturies, il reçut le grand-cordon des ordres de Saint Janvier et de Saint-Ferdinand. Revêtu en 1807 de la vice-royauté de Navarre, il fut exilé après le procès de l'Escurial, et se retira à Alfaro jusqu'au moment où Ferdinand monta sur le trône. Celui-ci le fit grand-maître de sa maison et membre de son conseil privé. Il accompagna ce prince à Bayonne, puis à Valançay; mais les voyages fréquens qu'il fit alors à Paris alarmèrent la police impériale, qui l'envoya dans la petite ville de Lons-le-Saunier en Franche-Comté. Cet exil de 5 ans fut adouci par l'étude qui déjà avait ouvert à San-Carlos les portes de l'académie de Madrid. Ce fut lui qui annonça le premier à Ferdinand VII qu'il était libre : les insignes de la Toison-d'Or que le roi portait alors furent la récompense de sa fidélité. A son arrivée en Espagne il devint premier ministre-secrétaire d'état; mais, quoiqu'il eût fait séparer le trésor de la couronne de celui de l'Etat, continuer les travaux commencés, rétablir les académies et la banque Saint-Charles, il se vit contraint de donner sa démirsion, et fut nommé ambassadeur à Vienne, puis à Londres. Le duc de San-Carlos se réfugia à Bordeaux, puis à Genève pendant les troubles qui agitèrent l'Espagne en 1821. Lorsque la constitution des cortès eut été renversée par l'armée française, il rentra en Espagne, fut ambassadeur en France, puis ambassadeur extraordinaire pour assister au sacre de l'empereur Nicolas. Il avait repris depuis un an ses fonctions d'ambassadeur auprès du roi de France, lorsque la perte d'une de ses filles lui donna le coup de la mort.

SANDES (ARTHUR), né à Listowel, dans le comté de Kerry, embrassa la cause des insurgés dans l'Amérique méridionale. Depuis 1818, il avait accompagné Bolivar dans toutes ses campagnes. Ce fut surtout aux batailles de Pantano, de Vaigas, de Boyaca, de Carabobo, de Bomhana et d'Ayacucho, qu'il déploya les talens d'un brave soldat et d'un officier habile. A la première de ces batailles, qui eut lieu le 25 juillet 1819, jour de la naissance du Libérateur, il reçut deux blessures très-dangereuses en chargeant à la tête d'un régiment léger dont il était le major, et eut un cheval tué sous lui. Quoique mourant, Sandes ne voulut pas quitter le poste de l'honneur que la victoire ne fût assurée. Après la victoire d'Ayacucho il avait été fait général sur le champ de bataille, et vivait depuis dans une honorable retraite, mais dévoré par une cruelle maladie qui l'a conduit au tombeau le 8 septembre 1832.

SANÉ (Le baron), membre de l'Académie des sciences, et le plus habile ingénieur des constructions maritimes que la France ait vu naître, était uni d'amitié avec Borda. Ces deux hommes célèbres mirent en commun leur expérience, leur savoir et leurs talens pour faire faire un grand pas à l'art des constructions navales. Ce fut dans ces travaux que brilla surtout le génie de Sané, et la marine française se rappelle encore le sentiment d'enthousiasme que fit éclater la vue du vaisseau *l'Océan*, navire à trois ponts, admirable par l'élégance de ses formes, le plus facile à manœuvrer et le meilleur voilier entre tous les navires du même rang qu'on eût construit en Europe. C'est encore au baron Sané qu'on doit l'introduction dans la marine française des constructions sur un modèle uniforme des vais-

nos flottes tous les genres de supériorité qu'on peut désirer. Tout entier à ses travaux, étranger à tout esprit de parti, Sané, simple et modeste, semblait ignorer sa gloire. Ce fut Bonaparte qui proposa cet illustre savant pour la section de mécanique de l'Académie des sciences. Le Vauban de la marine, ainsi que le nomme l'auteur de son Éloge funèbre, mourut à l'âge de 77 ans, le 21 août 1832.

SANTERRE (N.), l'un des plus riches fabric. de la capitale, qui occupait constamment de 400 à 500 ouvriers dans sa belle raffinerie près le Luxembourg, mourut à Paris le 1er mai 1832. C'était le neveu du trop fameux Santerre.

SANTOS-LADRON (N.), chef de partisans espagnol, débuta dans la carrière du barreau; mais il quitta bientôt la robe, pour faire avec Mina la guerre de l'indépendance. Lorsqu'à la mort de Ferdinand VII, l'Espagne se divisa entre Isabelle et Charles V, Santos-Ladron, prenant parti pour don Carlos, obtint quelques avantages sur les troupes de la régente. Cependant, fait prisonnier par les christinos, on le fusilla en 1834 dans les fossés de Pampelune à l'âge de 45 ans.

SAPINAUD (Charles-Henri, comte), lieutenant-général, mort le 10 août 1829 à son château de Sourdy, était officier au régiment de Foix à l'époque de la révolution. Ses frères, aussi officiers, allèrent servir dans l'armée de Condé. Mais il resta en France, se rendit dans la Vendée, et combattit sous les ordres de son oncle le chevalier de Sapinaud de La Verrie. Ils prirent les Herbiers après un combat meurtrier, le 12 mars 1793, et Mortagne le 24. Le 29, le chevalier de La Verrie gagna la bataille de Saint-Vincent. Il périt 4 mois après à la tête de son avant-garde près le pont Charron, et fut remplacé par son neveu. Le jeune Sapinaud, investi du commandement à Savenay, vit périr son père à ses côtés. Bientôt il reçut de Monsieur, depuis Charles X, qui avait débarqué sur les côtes du Poitou, des armes d'honneur et le brevet de lieutenant-général. Il réunit une seconde fois en 1815 les Vendéens, et rentra dans sa retraite après le retour des Bourbons. Sapinaud fut membre du conseil-général de la Vendée, puis de la chambre des députés, et enfin pair de France. Cinq de ses frères et deux de ses cousins-germains, officiers avant la révolution et portant le même nom, servirent la même cause. L'un d'eux a traduit les *Psaumes* en vers français.

SARTORIS (N.), l'un des principaux banquiers de Paris, m. en 1833, était un des prem. qui se fussent occupés de travaux de canalisation. Les canaux de la Somme et de l'Oise ont été exécutés par lui.

SARYTCHEF (G.), amiral russe, hydrographe général de l'empire, membre de l'académie impériale des sciences, etc., mort à Saint-Pétersbourg le 30 juillet (12 août) 1833, commença à servir dans la flotte en 1780, et accompagna Billings dans son voyage, dont il a laissé une *Description*. Depuis 10 ans il travaillait à une *Histoire de tous les ports russes*, qui est presque achevée et que l'on peut espérer de voir publier.

SAUTOT (N....), prêtre, mort à Nevers, en 1829, fut nommé professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de cette ville; mais son refus de prêter le serment le força de sortir de France. Il fit une éducation en Savoie, et lorsque cette province fut envahie par les troupes françaises, il se retira en Piémont et habita pendant quelque temps la maison d'un ministre du roi de Sardaigne. La persécution s'étant ralentie, l'abbé Sautot rentra en France, et pendant trois ans, toujours dénoncé, toujours poursuivi, quelquefois arrêté, il continua de faire le bien. Après le concordat, il s'adonna aux missions, puis devint supérieur du petit séminaire de Nevers. A l'époque où Bonaparte chassa les Sulpiciens des séminaires qu'ils dirigeaient, Sautot fut mis à la tête de celui d'Autun; mais en 1814 il leur rendit cet établissement qu'il n'avait considéré que comme un dépôt. Il revint à Nevers, où il reprit la direction du petit séminaire, qu'il conserva jusqu'en 1823. Alors l'évêque de Nevers, dont le siége venait d'être relevé, le nomma chanoine. La vie de l'abbé Sautot ne fut plus qu'une suite de souffrances qu'il supporta en chrétien. Peu d'ecclésiastiques ont été plus actifs.

SAXE-WEIMAR et EISENACH (Charles-Auguste; grand-duc de), né en 1757, mort en 1828 à Gralitz près Torgau, avait succédé à son père Ernest-Auguste en 1758. Placé d'abord sous la régence de sa mère, puis victime des bouleversemens politiques auxquels Bonaparte soumit les princes de l'Allemagne, il ne prit qu'en 1815 le titre de grand-duc. Sous son administration paternelle ses états ont été florissans. Weimar, lieu de sa résidence, est devenu par ses soins le rendez-vous des hommes de lettres et des savans les plus distingués de l'Allemagne, qu'il y fixa par sa munificence. Ce prince eut pour successeur son fils Charles-Frédéric, qui était auparavant lieutenant-général au service de Russie.

SAY (Jean-Baptiste), économiste, né à Lyon en 1767, mort à Paris le 15 novembre 1832, fut élevé pour le commerce. Son goût le portait vers les lettres, et l'on trouve de lui divers essais poétiques dans l'*Almanach des Muses*. Employé, pendant quelque temps, par Mirabeau, dans la rédaction du *Courrier de Provence*, il devint secrétaire du ministre des finances Clavière. Bientôt il se joignit à Champfort et à Ginguené, pour créer un ouvrage périodique qui demeurât fidèle aux principes du goût pendant les orages de la révolution. C'est à cette association que l'on doit la *Décade philosophique, littéraire et politique*. A peine cette entreprise était-elle formée, que Champfort, mis en arrestation par le comité de salut public, se donna la mort. Ginguené fut conduit dans une prison d'état avec Boucher et André Chénier. Say, demeuré seul, s'associa avec Andrieux, Amaury-Duval, etc., pour continuer son journal, l'unique monument littéraire et scientifique qui reste de cette époque. Quand le général en chef Bonaparte partit pour l'Égypte, ce fut Say qu'il chargea du soin de réunir les livres qui lui devenaient nécessaires. Plus tard, le même général, devenu premier consul, voulut que Say fût compris dans la première formation du tribunat; il y marqua peu. « Trop » faible, dit-il quelque part, pour m'opposer à » l'usurpation, et ne voulant pas la servir, je dus » m'interdire la tribune; et, revêtant mes idées de » formules générales, j'écrivis des vérités qui pussent être utiles en tout temps et dans tous les » pays. Telle fut l'origine du *Traité d'économie » politique*. » Ce *Traité*, traduit dans toutes les langues, et perfectionné d'édition en édition, est le titre scientifique de Say. Beaucoup de personnes le mettent au-dessus du fameux Traité de la *Richesse des nations*, d'Adam Smith, que Say avoue pour son maître. Éliminé du tribunat pour n'avoir pas voulu voter l'empire, il fut cependant nommé receveur des droits-réunis du département de l'Allier. Il envoya sa démission, ne voulant pas, disait-il, aider à dépouiller la France. Il fonda une manufacture, et, depuis ce temps, ne reparut pas dans les fonctions publiques. Lorsque le prince héréditaire de Danemarck vint à Paris en 1822, il voulut prendre des leçons d'économie politique de Say. On a de cet économ. entre autres ouvr.: *Catéc. d'économie politique*, où les principes élémentaires de cette science sont exposés par demandes et par réponses, en 1 vol. in-12; *Lettres à Malthus*, où il combat à plusieurs égards la doctrine de cet auteur; *Petit volume contenant plusieurs aperçus des hommes et de la société*, ouvrage original et piquant. Il a fait aussi une brochure intitulée: *de l'Angleterre et des Anglais*, et un écrit sur l'utilité des *Canaux de navigation*. Tous ces

ouvrages ont eu plusieurs éditions. Depuis 1820, Say était chargé de faire, au Conservatoire royal des arts et métiers, un cours d'économie sociale appliquée. Après huit années de professorat, il fit paraître le résultat de ses leçons sous le titre de *Cours complet d'économie politique*, vaste composition également destinée aux hommes d'état et aux entrepreneurs d'industrie commerciale et manufacturière.

SCACCIA (El cavaliere GIROLAMO), né en 1778 dans la ville de Piève, mort à Rome au mois de juillet 1833, manifesta une aptitude remarquable pour les sciences exactes, et déjà ses progrès dans les mathématiques, la mécanique et l'hydraulique le mettaient au rang des plus savans hommes de l'Italie, lorsqu'il fut envoyé, en 1802, en qualité de géomètre, par le gouvernement pontifical de Pie VI, dans les marais Pontins. En 1809 il fut chargé de la conduite des travaux de dessèchement que l'on faisait à cette époque pour assainir ces marais pestilentiels, sous la direction de M. de Prony, qui rendit plusieurs fois un témoignage public des tal. de Scaccia. Admis en 1813 dans le corps français des ingénieurs des ponts-et-chaussées, il fut peu de temps après nommé ingénieur en chef de seconde classe chargé du service des marais Pontins. A la restauration du pape, il devint directeur général des travaux hydrauliques des États romains, et exécuta des entreprises qui attestent ses profondes connaissances. Au mérite de l'ingénieur, Scaccia joignait encore celui d'être un littérateur et un juge plein de goût et de perspicacité dans les beaux-arts. Sa mort est une perte sensible pour l'Italie.

SCALFORT (Le baron), général de cavalerie, mort à Lallaing près Douai en 1833, entra au service comme simple dragon, et donna pendant 51 ans l'exemple de toutes les vertus militaires. Chevalier de St-Louis, depuis 1786, Scalfort était commandant de la Légion-d'Honneur depuis sa création.

SCANDELLARI (IGNACE-AUGUSTIN), général des barnabites, mort le 19 décembre 1832 à Bologne, sa patrie, âgé de 75 ans, prit l'habit à 17 ans, professa tour-à-tour la philosophie, la théologie et l'Ecriture sainte, et devint général de son ordre. Il n'était pas moins estimé des savans pour ses connaissances que cher à l'Eglise pour ses grandes vertus. L'amour de la retraite et de l'étude lui firent désirer de quitter le poste de gén. Le souver. pontife y consentit, et le père Scandellari se retira à Bologne, où il partagea dès-lors son temps entre les exercices de piété et des travaux littéraires.

SCARPA (ANTOINE), anatomiste et chirurgien, associé libre de l'Académie des sciences de Paris, né en Lombardie entre 1746 et 1750, m. le 31 octobre 1832, commença sa réputation par des cours de clinique et d'opération chirurgicale. C'était en même temps un praticien habile. C'est lui qui remit en honneur l'*Opération de la cataracte* par la méthode de l'abaissement, qu'il tira, pour ainsi dire, de l'oubli. On lui doit aussi des remarques importantes sur les causes, le développement et la thérapeutique des tumeurs et des fistules lacrymales; une méthode nouvelle pour l'opération de la pupille anormale; des descriptions anatomiques de diverses espèces de hernies, qui ont fait connaître plusieurs dispositions jusque-là inconnues ou non encore expliquées; l'ingénieux procédé de la ligature des artères par l'aplatissement. Enfin il continua à accréditer la méthode d'Anel, improprement dite de Hunter, pour le traitement des anévrysmes. Lors de l'établissement de la république cisalpine, il refusa le serment exigé de tous les fonctionn. publics, ce qui le fit priver de la chaire qu'il avait à l'Univ. de Pavie; mais Bonaparte, en se faisant couronner roi d'Italie, la lui fit restituer, en disant: « Eh! qu'importent le refus du serment et les opinions politiques? le docteur Scarpa honore l'Université et mes états! » Les nombreux ouvrages de Scarpa, où l'on regrette de rencontrer un style trop négligé, sont devenus classiques à cause de leur utilité. Nous citerons *Anatomicæ disquisitiones de auditu et olfactu*, Pavie, 1789, in-folio; *Commentarius de penitiori ossium structura*, Leipsig, 1779, in-4, traduit en français par Léveillé, sous le titre de *Mémoire de physiologie et chirurgie-pratique*, Paris, 1804, in-8; *Tabulæ neurologicæ ad illustrandam historiam cardiacorum nervorum*, Pavie, 1794, in-folio; *Trattato delle principali malattie degli occhj*, Pavie, 1810, 5e édition, in-4, traduit en français par Léveillé, sous le titre de *Traité pratique des maladies des yeux*, ou *Expériences et observations sur les maladies qui affectent ces organes* Paris, 1802, 2 vol. in-8: depuis il s'en est fait deux *Traductions* d'après la 5e édit.: l'une par MM. Bousquet et Bellanger; l'autre par M. Fournier-Pescay et M. Bégin. Paris, 1821, 2 vol. in-8, avec atlas, petit in-folio. Ce *Traité* est remarquable par l'exactitude des descriptions anatomiques. *Sull' ernie, memorie anatamico-chirurgiche*, Milan, 1809-1810, in-folio, ouvrage devenu classique et traduit en français par M. Cayol, avec le titre de *Traité pratique des hernies*, ou *Mémoires anatomiques et chirurgicaux sur ces maladies*, Paris, 1812, in-8, et atlas in-folio. Il faut y joindre: *Supplément au Traité-pratique des hernies*, ou *Mémoires anatomiques et chirurgicaux sur ces maladies, suivis d'un nouveau Mémoire sur la hernie du périnée*, Paris, 1823, in-8, traduits d'après la nouvelle édition publiée par Scarpa, à laquelle il avait ajouté un grand nombre de faits recueillis depuis la première édition; *Sul taglio ipogastrico per l'estrazione della pietra della vescica originaria*, Milan, 1820, in-4; *Sullo sciro e sul cancro*, Milan, 1821, in-4; *Memoria sull' idrocele del cordone spermatico*, Pavie, 1823, in-8: les objections que présente l'auteur ont été combattues en Italie par Vacca Berlingieri. Cet ouvrage est un des derniers de Scarpa, qui, bien que fort âgé, et aveugle, voulut se prononcer dans la querelle qui s'était élevée en Italie, au sujet de l'opération de la taille: adversaire violent de la méthode recto-vésicale, il défendait la taille latéralisée, ou par le côté.

SCHIMMELMANN (ERN.-HENRI, comte de), ministre des affaires étrangères de Danemarck, président de la Société royale des sciences et de la Société biblique danoise, mort le 9 février 1833 à Copenhague, fut long-temps le Mécène des savans de son pays, et plusieurs étrangers, notamment Klopstock et Schiller, éprouvèrent les effets de son zèle pour les sciences et les arts. Sa longue carrière fut tout active. Ministre des finances de 1784 jusqu'en 1814, son administrat. a été l'objet de vives critiques; mais son désintéressement n'a jamais été mis en doute même par ses adversaires.

SCHIRMER (FRÉDÉRIKA), fille de l'acteur Christ, actr. fameuse elle-même, avait un jeu plein de grâce et de décence. Le public de Dresde et de Leipsig la regarda pendant 30 années comme l'ornement de la scène nationale allemande. Elle mourut subitement, le 31 mars 1833 à peine âgée de 58 ans.

SCHISCHKOFF, littérateur russe, mort en 1833, était auteur du *Luth*, des *Essais*, de différentes pièces de vers, et traducteur du *Théâtre allemand*. La facilité avec laquelle il maniait la prose et les vers russes, promettait un auteur distingué à la littérature nationale. On lui doit aussi un *Roman* géorgien qui a eu quelque succès.

SCHLEGEL (FRÉDÉRIC), célèbre écrivain allemand, né à Hanovre en 1772, mort à Dresde en 1829, appartenait à une famille dans laquelle le goût des lettres et même le talent paraissent avoir été héréditaires. Son père, surintendant ecclésiastique du royaume d'Hanovre, s'est fait une réputation par ses *Sermons* et par ses *Poésies*. Son oncle, m. en Danemarck, est le premier poète tragique

que la littérature allem. ait vu naître; enfin l'un de ses frères, Auguste-Guillaume, est bien connu en France par son *Cours de littérature dramatique*, qui n'est pas le seul titre qu'il ait à l'estime de ses compatriotes Frederic-Schlegel, destiné par ses parens au commerce, se sentit peu propre à cette carrière, qu'il abandonna pour aller étudier à Gœttingue. Après s'être essayé dans quelques recueils periodiques, et surtout dans le *Lycée des beaux-arts*, publié à Berlin en 1797, il débuta par un écrit remarquable intitulé, *les Grecs et les Romains*, qui fut suivi d'un autre sur *la Poésie de ces deux peuples de l'antiquité*. On voit par ce dernier ouvrage, qui est malheureusement demeuré incomplet, que l'auteur avait fait une étude profonde du génie poétique des temps anciens; et, chose bien digne d'être notée, c'est dans cet ouvrage aussi que l'on trouve une discussion, peut-être la prem. de ce genre, sur la différence entre le génie classique des anciens et le genie *romantiq* du moyen âge. Depuis lors, un gr. procès litt. s'est ouvert, dans lequel on a fait intervenir le nom de Schlegel, sans vouloir observer que cet écrivain n'a jamais été exclusif, et qu'il admirait le génie sous quelque forme qu'il se présentât dans la poésie des peuples. Son frere et lui ont déployé dans leurs écrits une érudition classique et un enthousiasme pour l'antiquité, qui ne s'accordent guère avec le goût exagéré du romantisme qu'on leur attribue sur la foi de quelques articles de journaux. Frédéric, au sortir de ses trav. d'érudit, entreprit la public. du roman de *Lucinde*, dans lequel l'amour platonique est peint avec une exaltation qui rappelle *Werther* sans l'égaler: il en est resté au 1er vol. Dans *l'Athenée*, journal publié par son frère, et dans l'*Almanach des Muses*, publié par son ami Tieck, il inséra quelques morceaux de poésie qui firent sensation. Il n'en fut pas de même de sa tragédie d'*Alarcos*, composée à Berlin et à Weimar. Ayant épousé la fille du célèbre rabbin Mendelsohn, il se convertit avec elle, à Cologne, à la foi catholique, et vint ensuite à Paris. Il s'adonna à l'étude des langues orientales, surtout du sanscrit, fit des extraits et des imitations des anciens poëmes français sur la chevalerie, et publia quatre cahiers seulement d'un ouvrage périodique sous le titre d'*Europe*. De retour en Allemagne, il fit paraître un *Almanach poetique*, où l'on remarque un morceau sur l'*Architecture gothique*, et un poëme de *Roland*, divisé en romances, à la manière des poésies chevaleresques du moyen âge. Son ouvrage sur la *Langue et la sagesse des Indiens* (1808), tout en laissant beaucoup à désirer sous le rapport philologique, servit à attirer davantage l'attention des savans sur le sanscrit Dans un voyage qu'il fit à Vienne pour consulter des matériaux inédits sur Charles-Quint, dont il voulait faire le héros d'un drame, il reçut de l'Autriche le titre de secrétaire aulique imperial. Envoyé au quartier général de l'armée, on l'employa à composer des proclamat. La guerre cessa, et il put aller faire à Vienne des cours d'histoire et de littérature. Mais la guerre recommença bientôt, et on l'enleva de nouveau à ses études pour lui faire écrire des pamph. polit. en faveur de l'Autriche. En récompense, il fut anobli. A la paix définitive, Schlegel retourna à ses travaux, et peu de temps avant sa m., il commença à Dresde un cours de philosophie pratique. Frédéric Schlegel paraît avoir été l'un des adhérens de la doctrine dont M. de Maistre était un des apôtres.

SCHMIDT (Valentin), profess. à l'univ. de Berlin, versé dans la littérat. du moyen âge et dans la littérat. romaine, mourut du choléra en 1831.

SCHMIDT-PHISELDECK (Conrad-Frédéric), né à Brunswick le 3 juillet 1770, fréquentait dans sa jeunesse le gymnase de Wolfenbüttel en même temps que son père l'initiait aux élémens des sciences historiques et statistiques. Ce fut à l'université de Helmstadt, en 1787, qu'il se livra aux études théologiques et philosophiques, et à celle des langues étrangères. Vers la fin de 1791, il fut reçu docteur en philosophie, et sa thèse, intitulée *de Notione perferti ad hominem translata*, fut remarquée; sa thèse pour le doctorat en théologie, *de Morali christianorum societate*, lui valut, en 1794, une place d'agrégé à l'université de Copenhague, et plus tard une chaire de professeur. Occupé tantôt à developper les vérités de la religion et de la philosophie, tantôt des théories et des applications de l'économie publique et de la statistique, Schmidt publia de nombreux ouvrages, et sa mort seule, survenue à Copenhague le 16 nov. 1832, put interrompre les travaux auxquels il se livrait depuis plus de 40 années.

SCHNELLER (Jules-François), professeur de philosophie à l'université de Fribourg en Brisgau, auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire, la philosophie et la politique, mourut le 15 mai 1833.

SCHNURRER (François), né à Tubingen, m. à Biebrich le 9 avril 1833, s'est fait connaître surtout au monde savant par ses *Recherches historiques et géographiques sur la propagation des maladies*.

SCHOELCHER (Marc), fabricant de porcelaines, fut detourné de la carrière ecclésiastique, à laquelle il était destiné, par les orages de la révolution. Après avoir été garçon de magasin dans la manufacture de M. Locré, il fut placé à la tête de cet établissement. Après sa destruction, il en fonda un autre dans le faubourg St-Denis, et y porta à un haut degré de perfection la fabrication de la porcelaine, qui n'avait alors quelque éclat que dans les manufactures royales. Il en est sorti des objets de luxe précieux et rares, aussi bien que des objets usuels. Schœlcher mourut à Paris au milieu d'octobre 1832.

SCHOELL (Maximilien-Samson-Frédérich), conseiller intime du roi de Prusse, né en 1766 dans un village de Nassau Saarbruck, mort à Paris le 6 août 1833, entra à l'âge de 15 ans à l'université de Strasbourg, où, sous le professeur Kock, il étudia l'histoire, les sciences politiques et diplomatiques. De retour en 1790 à Strasbourg après quelques voyages, il se consacra au barreau, s'y distingua même, mais ne tarda pas à se retirer en Suisse, dès l'instant qu'il vit sa vie menacée dans les temps de trouble et d'anarchie. Après avoir exercé la profession d'imprimeur, il revint en France à la paix de Luneville, et fonda à Paris une maison de librairie à laquelle on doit en grande partie la publication des beaux ouvrages de M. de Humboldt, et qui servit à faire connaître à la France les riches travaux des savans allemands sur la littérature ancienne. En 1812 il abandonna le commerce, qui lui avait été peu profitable, et entra au service du roi de Prusse, où il ne tarda pas par ses talens à obtenir des fonctions importantes. Après la mort de M. de Hardenberg, il revint à Paris pour se livrer aux sciences et à la littérature. On lui doit. *Collection des actes, pièces officielles, réglemens et ordonnances, relatifs à la confédération du Rhin*, 1808, in-8; *Répertoire de littérature ancienne*, ou *Choix d'auteurs classiques grecs et latins*, 1808, 2 parties in 8; *Tableau des peuples de l'Europe classés d'après leur langue*, 1810, in-18; 1812, in-8; *Précis de la revolution française*, 1810, in-18; *Description abrégee de Rome ancienne*, d'après Ligorius, 1811, in-18, fig; *Elem. de chronologie*, 1812, 2 vol. in-18; *Histoire abrégée de la littérature grecque, depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs*, 1813, 2 vol. in 8; *Histoire abrégée de la littérat. romaine*, 1815, 4 vol. in-8; *Bibliothèque latine*, ou *Collection des auteurs latins avec des commentaires dits perpétuels et des index*; *Recueil de pièces officielles destinées à détromper les Français sur*

les événemens qui se sont passés depuis quelques années, 1814-1816, 9 vol. in-8; *Cong. de Vienne*, recueil de pièces officielles, 1816, 2 vol. in-8: *Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie jusqu'au traité de Paris, du 20 novembre 1815*, ouvrage de Koch, entièrement refondu, augmenté et continué par Schœll, 1817-1818, 15 vol. in-8; *Cours d'histoire des états européens depuis la chute de l'empire romain d'Occident jusqu'en 1789*, 48 vol. in-8. Ce dernier ouvrage était celui pour lequel il avait le plus de prédilection: il y a déposé le fruit de ses immenses connaissances historiques. Schœll était très-versé dans le droit public de l'Europe.

SCHULTZ D'ASSCHERADE (Charl.-Gustave), ancien ambassadeur de Suède près la cour de Berlin, m. à Stockholm en 1799, n'est cité que comme auteur d'un écrit ayant pour titre: *Res suo ævo gestas memoriæ tradidit C.-G. Schultz à Asscherade, reg. soc. litt.*, Holmens, in-8 de 295 pages.

SCHUTZ (Christian-Gottfried), savant et philosophe allemandd, né le 20 mai 1747, à Dederstadt, dans le comté de Mansfeld, en Saxe, fit ses études à Halle, où il ne tarda pas à devenir lui-même professeur. En 1779, il occupait une chaire de poésie et d'éloquence à Iéna, qu'il quitta; et en 1787, le duc de Weimar l'éleva à la dignité de conseiller-d'état. Ce fut là qu'il professa avec un succès prodigieux l'histoire de la littérature, et qu'il fonda, avec Wieland, puis continua avec Ersch, le *Journal général de littérature*. A la mort de Wolf, en 1807, il fut nommé directeur du séminaire philosophique d'Iéna, et membre de l'Académie des sciences bavaroises en 1818. Schutz n'a pas peu contribué à faire naître en Allemagne ce goût de la bonne philologie qui a produit des savans tels que Jacobs, Creutzer, etc. Parmi ses productions, on remarque ses travaux *sur les ouvrages de Cicéron*, qui parurent d'abord seuls, puis dans les œuvres complètes de cet orateur, en 1814; ses *Editions d'Eschyle* (1809-21, 5 vol.), et d'*Aristophane*, 1821; un ouvrage intitulé *de Particulis latinis* (1784), et la publication de l'ouvrage de Hageveen *de Particulis græcis* (1806). Enfin, en 1830, il avait publié, à Halle, un prospectus de ses *Opuscula philologica et philosophica*. La mort le frappa dans cette ville le 13 mai 1832, à l'âge de 85 ans.

SCHUTZ (N.), gén. prussien, était depuis 1830, inspecteur de la garnison prussienne de Luxembourg. Le 6e livre de l'ouvrage qu'il publiait en commun avec le major Schutz, et intitulé: *Histoire des changemens politiques qui ont eu lieu en France sous Louis XVI*, venait de paraître, lorsqu'il fut forcé, par le délabrement de sa santé, d'aller prendre les bains dans le midi de l'Europe; c'est en revenant de ce voyage qu'il expira à Marseille, au commencement d'octobre 1833, âgé de moins de 50 ans.

SCHWARTZEMBERG (Ch.-Ph., prince de), *ligne* 35, *lisez*: sa belle-sœur (non son épouse).

SCHWARTZEMBERG (Le prince de), frère aîné du prince Charles-Philippe de Schwartzemberg, feld-maréchal autrichien, né le 27 juin 1769, mort à Frauenberg, bourg seigneurial du cercle de Pilsen (Bohême), en 1834, succéda à son père le 5 novembre 1789, et épousa la fille du duc Louis Engelbert d'Aremberg, qui périt malheureusement dans l'incendie qui éclata lors de la fête donnée par l'ambassadeur d'Autriche, son beau-frère, au mois de juillet 1810, à l'occasion du mariage de l'archiduchesse Marie-Louise avec Napoléon. Conseiller intime et chambellan de l'empereur d'Autriche, il refusa en 1816 les fonctions de gouverneur de la banque nationale de Vienne, et fut nommé l'un des douze directeurs permanens de cette banque.

SCHWEIGHAEUSER (Jean), savant philologue, né à Strasbourg le 26 juin 1742, mort dans cette ville le 19 janvier 1830, était fils d'un pasteur et chanoine du temple protestant de St-Thomas. Destiné au ministère du culte protestant, il s'appliqua à la théologie et surtout aux langues hébraïque, syriaque et arabe. En 1767, il soutint une thèse sur l'ordre moral qui règne dans le monde, *Systema morale hujus universi*, dissertation méthodique, écrite avec clarté, et qui renferme de principes de morale dont plus tard on a fait hommage à la philosophie écossaise. Schweighaeuser vint à Paris, où il fit, sous M. de Guignes, de grands progrès dans la connaissance du syriaque et de l'arabe. Il alla ensuite en Allemagne dans le but d'étudier encore les langues orientales. L'Angleterre fut aussi l'objet d'un de ses voyages, et il revint par la Hollande et les Pays-Bas dans sa ville natale, après deux ans d'absence. Nommé en 1770 professeur-adjoint de philosophie, il publia une dissertation inaugurale sur cette question: *Quelle est la connaissance de l'homme qui a le plus de certitude pour lui, de celle des choses corporelles, ou bien de celle qu'il a de sa propre essence*; et successivement il rédigea d'autres *Thèses* pour les jeunes aspirans aux degrés académiques. De ce nombre sont le traité *de Sensu morali*, les *Sentences philosophiques de Socrate*, la *Théologie et la Morale* du même philosophe, etc. Il rédigea encore, en allemand, pour l'usage des écoles subalternes, une sorte de petite encyclopédie des sciences physiques et morales mises à la portée du jeune âge, et publiées avec d'autres morceaux de littérature, sous le titre de *Livres de lecture*. La mort du professeur Scherer lui fit obtenir en 1777 une place de professeur titulaire de philosophie; mais, lorsque son collègue Muller fut décédé, il préféra la chaire des langues grecque et orientales qu'il occupa jusqu'à la fin de ses jours. Il avait déjà aidé Brunck dans son *Edition* d'un *Choix de Tragédies grecques*. Sur la demande de l'Anglais Musgrave, il collationna le manuscrit d'Appien conservé à la bibliothèque d'Augsbourg, et trouva, dans les éditions imprimées de cet historien des *Guerres civiles de Mithridate*, tant de fautes, qu'il songea à en faire une nouvelle publication; ce qu'il exécuta en 1785 avec un bonheur que son immense érudition peut expliquer (10 vol. ou 3 vol. in-8). Schweighaeuser s'occupa ensuite du *Lexique de Suidas*, sur lequel il publia en 1789 une suite d'observations grammaticales et critiques; de *Polybe*, dont il donna la même année une nouvelle *Edition* qui ne fut achevée que plus tard. La révolution troubla ses travaux: les fonctions publiques qu'il accepta le détournèrent de ses études, que la captivité, puis l'exil interrompirent de nouveau. Après un an de séjour à Baccarat, petit village de la Meurthe, il revint en 1795 à Strasbourg, et alors parut le 9e et dernier vol. de son *Polybe*, qui n'est plus maintenant dans le commerce. L'école centrale du Bas-Rhin ayant été formée, Schweighaeuser y ouvrit un cours de littérature ancienne, et y donna des leçons de langue grecque et d'arabe. Plus tard, quand l'académie fut rétablie, il fut professeur de littérature grecque, et doyen de la faculté des lettres. Il professait au séminaire protestant. L'institut le compta parmi ses premiers membres correspondans, et, lorsque les classes furent remplacées par les 4 académies, il devint académicien libre de celle des Inscriptions et Belles-lettres. Il publia de nouvelles et savantes éditions de la *Philosophie d'Epictète*, 6 tom. ou 5 vol. in-8, sous le titre de *Epictetæ philosophiæ monumenta*; du *Banquet d'Athenée*, 1801-1807, 14 vol. in-8, de *Cebès*, Strasbourg, 1806; des *Epîtres de Sénèque*, 1809; d'*Herodote*, avec un savant *Glossaire*, 1816, 8 vol. in-8. Plus de 30 volumes d'érudition sont sortis de sa plume, sans compter ses *Opuscules*, ses *Thèses*, ses *Dissertations*. Comme savant, Schweighaeuser était un phénomène; comme pro-

fesseur, il enseignait avec clarté. Comme homme, c'était la bienveillance et la probité personnifiées. Son fils, Jean-Geoffroy, professeur de littérature grecque à la faculté des sciences, marchait dignement sur ses traces, lorsqu'une cruelle maladie le força d'interrompre ses travaux. M. Cuvier, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Strasbourg, a fait l'éloge de Jean Schweighaeuser devant les membres de l'université réunis en assemblée générale, et M. Stiévenart, suppléant à la même faculté, l'a fait devant la société des sciences, lettres et arts du Bas-Rhin.

SCHWERIN (N., comte de), présid. de la banque de Suède, mort à Stockholm en mai 1834, était profondément versé dans l'histoire. La considérat. que lui avait acquise son *patriotisme* éclata à ses obsèques, auxquelles assistaient le prince royal en personne, les notabilités de l'administration et les députés des quatre ordres.

SCHMALZ (N...) économiste, né à Hanovre en 1759, fut successivement professeur de droit à Rinteln, Kœnigsberg, Halle et Berlin, où il mourut en 1831. Son enseignement était facile, mais n'avait pas beaucoup de solidité. Il est connu par ses travaux d'économie politique, qui reposent sur les principes de Quesnay, dont il fut le disciple jusqu'au dernier moment. Il est encore plus connu par ses querelles à l'occasion des associations secrètes qui exercent sur l'Allemagne une influence si diversement caractérisée. Ses principaux ouvrages portent les titres suivans : *Exposition du droit naturel pur ; Manuel d'économie politique*, trad. en français, par M. H. Jouffroy, conseiller au service de Prusse ; *Collection de cas judiciaires remarquables de la faculté de Halle.*

SCOTT (Sir WALTER), né à Edimbourg le 15 août 1771, m. à son château d'Abbotsford le 21 sept. 1832, était fils aîné de M. Walter-Scott, *Writer to the signet ;* sa mère était la fille de David Rutherford, médecin distingué. Après des études faites à l'université d'Edimbourg, il se destina, à l'exemple de son père, à la carrière du barreau, et fut reçu avocat en 1792. En 1799, il épousa miss Carpenter, fille naturelle du duc de Devonshire. Il était depuis 6 ans shérif du comté de Shelkirk, lorsqu'en 1809 il adressa au ministre d'état Pitt un exempl. de son *Lai du dern. ménestrel,* avec la demande de la place de clerc à la cour des sessions en Ecosse. L'acte de la nomination était prêt : il n'y manquait que la signat. lorsque Pitt sortit du min. Fox son succ. n'en signa pas moins la nomin. de Walter-Scott à la place qu'il sollicitait, et comme on lui faisait observer que ce précédent pourrait être dangereux : *Il n'y a point de précédent dangereux*, répondit-il, *en faveur du talent.* Sans avoir le coloris, le feu, la richesse d'images et d'expressions qui ont placé Byron dans une sphère si élevée, les compositions poétiques de Walter-Scott se recommandent par la facilité, l'élégance, le naturel, par une grande richesse descriptive, et par une rare fraîcheur. Voilà ce que l'on trouve dans *Mathilde de Rokeby*, dans le *Lord des îles*, dans la *Dame du lac* surtout, celui de ses poèmes qu'il affectionnait le plus, comme l'*Antiquaire* était, de tous ses romans, celui dont il faisait le plus de cas. Dans la période de 1805 à 1814 il publia les neuf poèmes que nous venons d'indiquer en partie, et que nous reprenons selon l'ordre des temps : des *Ballades*, vers 1803 ; le *Lai du dernier ménestrel*, 1805 ; *Marmion ; la Dame du lac ; la Vision de don Roderik ; Mathilde de Rokeby ; le Lord des îles ; les Fiançailles de Triermain ; Harold l'intrépide.* La *Traduct. de Goetz de Berlinchaugen* avait paru dès 1792. Depuis long-temps Walter-Scott avait pensé à donner pour fond et pour cadre à une fiction romanesq., l'Ecosse héroïque et sauvage ; *Waverley* parut en 1814. Peu d'ouvr. ont excité dans le monde une curiosité plus univers. L'anonyme n'ajoutait pas peu à l'intérêt qu'il excita. Il y a, comme en germe, dans *Waverley*, toute cette connaissance étendue des usages, des mœurs et des chroniques de la vieille Ecosse, que Walter-Scott a semée ensuite en détail dans ses autres ouvrages, *Guy Mannering, l'Antiquaire, Rob-Roy, la prison d'Edimb., Quentin Durward* et *Kenilworth*, qui forment comme les plus beaux fleur. de la couronne littéraire de Walter-Scott. Sa prédilection pour l'*Antiq.*, tenait à des souvenirs d'enfance et de jeunesse. Dans *Jonathas Oldbuck de Monk-Barns*, il avait voulu peindre un ami de ses premières ann. Ce fut même cette circonstance qui servit à mettre sur la voie du véritable auteur, dont le nom était encore un mystère, tandis que ses ouvrages étaient dans les mains de tout le monde. A la lecture de l'*Antiquaire*, James Chalmers, avocat, qui avait connu les relations de Walter-Scott avec la personne type de l'*Antiquaire*, s'écria : Il faut que ce soit Walter-Scott qui ait écrit cet ouvrage. La richesse des descriptions, la vérité des caractères, le naturel et la vivacité du dialogue, la manière délicate avec laquelle il traite la passion de l'amour, dont les romanciers ont si scandaleusem. abusé, sont les qualités principales des compositions de Walter-Scott, dont nous reprenons la liste : *Waverley*, ou *l'Ecosse il y a 60 ans*, roman, 1814 ; *Guy Mannering ; l'Antiq.* ; les *Purit. d'Ecosse ;* le *Nain mystérieux ; Rob-Roy* ; la *Prison d'Edimbourg ;* ces 6 romans parurent de 1815 à 1818 ; *l'Officier de fortune*, 1819 ; *Episode des guerres de Montrose*, 1819 ; *la Fiancée de Lammermoor*, 1820 ; *Ivanhoe*, ou *le retour du croisé*, 1820 ; *le Monastère*, 1820 ; l'*Abbé*, 1820 ; *Kenilworth*, 1821 ; *Quentin-Durward ;* les *Aventures de Nigel ; Lettres de Paul à sa famille*, 1822 ; les *Eaux de St-Ronan*, 1823, *Peveril du Pic*, roman histor. ; *Sermons*, vers 1827 ; *Hist. de Napoléon*, 1827 ; *Hist. gén. de l'art dram. ; Essais littéraires sur le roman ; Vie de John Dryden ; Mémoires sur la vie de Jonathas Swift ; Biographie des romanciers célèbres ; Mémoires historiques sur plusieurs écrivains et personnages célèbres, tels que Georges IV, lord Byron, lord Bucclengh ; Histoire de la démonologie et des sorciers ; Le Château périlleux ; Robert de Paris.* Ainsi 15 volumes de poésie, 90 volumes de prose, sans compter ses *Lettres* qui formeraient plus de 15 autres volumes, sont sortis de la même plume, dans un intervalle d'à peu près 30 ans. Il faut ajouter que Walter-Scott a en outre écrit dans plusieurs Revues (la *Revue d'Edimbourg*, le *Quarterly*, le *Foreign Quarterly*, etc.) ; et qu'il a publié comme éditeur les *Œuvres complètes* de Swift et de Dryden, les *Poésies* de miss Seward, etc., etc. La politique ne l'occupa que peu. Il resta toute sa vie attaché au parti aristocratique. La même modération régnait aussi dans ses idées religieuse. Bien que protestant, il savait rendre justice à la religion catholique, dont il fait l'éloge dans plus d'un endroit, et notamment dans *l'Abbé*. Walter-Scott a dû sacrifier quelquefois comme ses compatriotes au préjugé héréditaire de sa nation contre la nôtre. Cette partialité perce du moins dans son *Hist. de Napoléon*, ouvrage qui n'est pas le meilleur du romanc. Du reste on ne lui a pas tenu rigueur en France, car M. Charles Gosselin a vendu plus de 1,400,000 vol. des *Traduct.* de ses ouvr. Walter-Scott aurait laissé une fortune considérable sans la faillite de ses libraires. Associé à la maison de librairie d'Archibald Constable, son ancien ami, il fut compris dans la ruine de cette maison. Walter Scott, par cette faillite, se trouvait débit. de 70,000 livres sterl. Un des plus riches banquiers de l'Angleterre lui envoya sa signat. en blanc, en le priant de tirer sur la banque et de réparer ainsi le tort de la fortune ; mais Walter-Scott renvoya au banquier le billet en blanc, et le remercia de son intention généreuse. Il s'engagea à payer en dix ans la somme réclamée par ses créanciers, et à y joindre l'intérêt de cette même somme. Ses ouvrages furent recherchés plus que jamais. Son *Histoire de Napolé n*

lui fut payée 300,000 francs. Plusieurs romans lui rapportèrent 25,000 fr. le volume ; un seul manuscrit s'éleva jusqu'à la somme de 40,000 fr.; cependant Walter-Scott avait satisfait à tous ses engagemens. Tant de trav. et des ventes à un prix si élevé n'ont pas suffi malheureus. à l'acquit des aut. dettes de l'illustre auteur, lesquelles à sa m. se montaient à plus de 500,000 fr. Le portr. le plus fidèle que nous ayons de Walter-Scott est celui de Gordon. Il représente le céléb. aut. de Waverley avec quelq chose de distrait dans la physionomie. L'express. dominante de sa figure était la finesse. Il avait le front élevé, mais étroit, la bouche grande, et se distinguant par un sourire qui annonçait un grand calme et une grande douceur. Son buste, par Chantrey, se trouve dans toutes les parties du monde. Dès la fin de 1832 un contreband. en avait fait passer 2 000 en Amérique, et 1,500 dans les Indes. Walter-Scott était boiteux, c'était un trait de ressemblance avec lord Byron. Ses mœurs furent toujours pures et patriarcales. On l'avait vu acheter sur les bords de la Tweed, près Melrose, à trente-six milles d'Edimbourg, une petite ferme et quelques centaines d'acres de terre. Bientôt un château flanqué de tourelles, mélange curieux de tous les genres d'architecture, plein d'irrégularités piquantes, contenant ici le cabinet des curiosités antiques, là une vaste bibliot., s'était élevé sous la direct. de l'aut. du *Monast.*, et le nom d'Abbotsford (le *gué de l'abbé*) était devenu célèbre dans l'Europe entière. C'était le rendez-vous de tous les voyageurs qui visitaient l'Angleterre. Naturellement réservé et peu expansif, Walter-Scott paraissait froid au premier abord. Sa conversation s'animait peu à peu, surtout dans la description des différens détails de son habitation. Arrivé à la bibliothèque, il était intarissable. Il se plaisait alors à énumérer toutes les richesses de ses collections, livres, armures et antiquités de toutes espèces. Tous les appartemens étaient meublés, chacun avec la physionomie d'une époque particulière. A table il était rare que les convives n'eussent pas chacun une coupe de forme différente, et à laquelle se rattachait quelque souvenir : l'une avait appartenu à quelqu'un de ses ancêtres, à ce Scott, par exemple, qui avait laissé croître sa barbe, depuis la mort de Charles Ier jusqu'à la restauration de Charles II; une autre en bois d'if provenait d'un arbre appelé l'if de Marie-Stuart; une troisième avait été taillée dans la poutre du toit d'Allovay-Kirk. Bien qu'il entendît le français, Walter-Scott ne parlait pas cette langue, ou du moins ne la parlait que peu. Ce fut au mois d'octobre 1831 qu'il entreprit le voyage d'Italie; mais sa santé délabrée n'y trouva point l'amélioration qu'on lui avait fait espérer; et moins d'un an après, de retour à son chât. d'Abbotsford. il m. au mil. des siens, laissant 4 enfans : 2 fils, dont l'un est devenu major de cavalerie, et deux filles. Il a paru plusieurs *Traduct.* françaises des romans de Walter-Scott; la meilleure la plus répandue, et l'on peut dire la seule, est celle de M Defauconpret. Outre les édit in-18, in-12 et in-8 du libraire Ch. Gosselin, on a l'édition complète faite en société par le même éditeur et le libraire Furne, avec vignettes tirées des romans, 33 vol. in-8, 1830-1832.

SÉBASTIANI-DELLA-PORTA (Louis), doyen de l'épiscopat, né à la Porta-d'Ampugnani, en Corse, le 25 mars 1745, mort à Ajaccio, en décembre 1831, était curé avant la révolution. En 1802, il fut nommé à l'évêché, qui, d'après la bulle du concordat, comprenait toute l'île de Corse : la cérémonie de son sacre eut lieu le 24 juin de la même année. Il assista au concile de Paris en 1811. Ce prélat ne fit aucune distinction entre les constitutionnels et les non-constitutionnels, et plaça indifféremment les prêtres qui avaient tenu la conduite la plus opposée relativement au serment : il n'établit ni grand ni petit séminaire. Il était oncle du général Sébastiani, qui fut ministre des affaires étrangères après la révolution de juillet.

SÉDILLOT (N....), orientaliste et astronome, né vers 1782, mort à Paris le 9 août 1832, était un des prem. élèves de l'école instituée en l'an III (1795) pour l'enseignement des langues orientales vivantes. Il y fut bientôt attaché pour aider les professeurs dans leurs travaux scientifiques, et y devint lui-même professeur adjoint pour l'enseignement de la langue turque, place que des motifs d'économie firent supprimer en 1816. Deux ans auparavant il avait été adjoint au bureau des longitudes pour l'histoire de l'astronomie chez les Orientaux : Sédillot, qui avait été élève de l'Ecole polytechnique, et qui s'était livré d'une manière spéciale à l'étude des mathématiques et de leur application, aida les Delambre, les Laplace, dans leurs recherches. Un travail inédit de cet astronome, entrepris pour concourir aux prix décennaux, et qui fut jugé digne d'être couronné, c'est sa *Traduction* de la première partie *du Traité d'astronomie* d'Aboul-Hassan-Ali, qui a pour objet la construct. des instrum. astronomiq On a de lui : *Notice de la partie littéraire des Recherches asiatiques*, t. 1 et 2, *Moniteur de* 1807, nos 219, 220 et 315; *Notice de la grammaire arabe de M Sylvestre de Sacy*, ibid., 1810, no 245; *Notice de la relation d'Egypte*, par Abou-Abdallatif, dans le *Magasin Encyclopédique*, 1812, t. 1, pag. 175. Sédillot était à l'époque de sa mort, secrétaire de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes à la bibliothèque du roi.

SÉGUIER (Armand-Louis-Maurice, baron), consul général de France à Londres, fut d'abord page de Louis XVI et offic. de dragons à l'armée de Condé; après son retour en France, il devint consul de France à Pondichéry. Il y fut fait prisonnier par les Anglais, qui ne le rendirent qu'à la paix d'Amiens. Nommé consul à Trieste, la restauration l'envoya avec les mêmes fonctions à Londres, où il resta jusqu'au moment de sa mort, survenue le 13 mai 1833. Il était en correspondance avec la plupart des hommes d'Etat distingués, sur les plus importantes questions commerciales et industrielles. Plusieurs *Vaudevilles* échappés à sa plume ont eu du succès.

SÉGUR (Louis-Philippe, comte de), fils du maréchal de Ségur, ministre de la guerre sous Louis XVI, né à Paris le 11 déc. 1753, m. le 27 août 1832, fut successiv. sous-lieut., capit. et colon. Il utilisa son séjour dans ses garnis., en étudiant le droit pub. à Strasbourg, et la déclam à Paris. Bientôt il abandonna les armes pour la diplomatie. En 1783, après son retour d'Amérique, où il avait combattu pour les Etats-Unis, il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire à la cour de Russie. Il jouit d'une grande faveur auprès de l'impératrice Catherine, l'accompagna même dans son voyage en Tauride, obtint un traité avantageux pour le commerce français (11 janv. 1787), et, lorsqu'en 1789, la guerre éclata entre la Turquie et la Russie, il parvint à faire accepter la médiat. de la France, et eut l'assurance de voir signée la quadruple alliance acceptée entre la France, l'Espagne, la Prusse et la Russie. Rappelé dans sa patrie, par suite de la révolution, il fut nommé en 1790 maréchal-de-camp. Le roi l'envoya peu après à Berlin pour retarder la guerre; et il y réussit. Ségur n'émigra pas, non plus que son père; tous deux furent arrêtés, et peu s'en fallut qu'ils ne montassent à l'échafaud : leur fortune seulement disparut au milieu de la tourmente. Appelé par Bonaparte dans ses conseils, Ségur prit une part active à la rédaction des codes. En même temps, il fut reçu, en 1803, membre de l'Institut. A la restauration, il se trouva réduit à vivre du produit de ses ouvrages. Nommé pair en 1818 il siégea à la chambre sur les bancs de l'opposit. On lui doit : *Pensées politiq.*, in-8; *Théâtre de l'Ermitage*, 1798, 2 vol. in 8; *Histoire des principaux événemens du règne de*

Frédéric-Guillaume II, et Tableau politique de l'Europe, 1801, 3 vol. in-12; 1803, 3 vol. in-8; *Mémoire sur le racte de famille* (dans la deuxième édition de l'ouvrage suivant); *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, 2e édition, 1801, 3 vol. in-8; *Contes, fables, chansons et vers*, 1801, in-8; 1808, in-8; *Histoire de l'Europe moderne*, 1816, in-8; *Galerie morale et politique*, 1817 1823, 3 vol. in-8; *Abrégé de l'histoire ancienne et moderne*, à l'usage de la jeunesse, 1817-1829, in-8; *Les quatre âges de la vie*, *Etrennes à tous les âges*, 1819, in-8; *Romances et chansons*, 1819, in-18; *Le premier jour de l'an*, chanson, 1820, in-8; *Pensées, Maximes, Réflexions de M. le comte de Ségur*, 1822, in-8; *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes*, formant les 3 premiers volumes des *OEuvres complètes de M. le comte de Ségur*, 1824-1829, en 36 vol.; *Recueil de famille* dédié à Mme la comtesse de Ségur, 1826, in-8; *Histoire des juifs*, 1827, in-8; Ségur a fourni beaucoup d'*Articles* au *Mercure*, au *Journal de Paris*, à la *Revue encyclopédique*, et il a donné aussi plus pièces de théâtre représent. au Vaudeville, à l'Opéra, etc. Ségur est le père de l'auteur de l'*Histoire de la campagne de* 1812. — SÉGUR (Antoinette-Élisabeth-Marie, comtesse de), femme du précédent, né à Paris en 1756, morte dans la même v. le 5 mars 1828, était fille de M. d'Aguesseau, conseiller d'état, petite-fille du célèbre chancelier d'Aguesseau. Elle partagea les travaux de son époux, et lui servit de secrétaire pour ses nombreux ouvrages.

SELLIUS (ADAM-BURCKHARDT), moine sous le nom de *Nicomède Sellii*, au couvent de St-Alexandre-Newski à St-Pétersbourg, où il m. en 1746, était né en Danemarck, et avait étudié dans plusieurs univ. d'Allemagne, lorsqu'en 1722 il vint se fixer dans la nouvelle capitale des Russies, dont, 22 ans plus tard, il embrassa les croyances religieuses. On lui doit les ouvr. suiv. : *Schediasma litter. de script. qui hist. politico-eccles. Russiæ scriptis illustrârunt*, Revel, 1736; trad. en russe, Moscou, 1815; *Miroir des souv. russes depuis Rurick jusqu'à Elisabeth*, en vers; *de Russorum Hierarchiâ*, 5 vol. Ce dernier est le principal titre littéraire de Sellius.

SEMENOFF ou SEMINOFF (PIERRE), poète russe, mort en juillet 1832, à 41 ans, était capitaine des gardes de l'empereur Nicolas. Il composa plusieurs poèmes dramatiques, qui lui firent une grande réputation dans sa patrie.

SENEFELDER (ALOYS), inventeur de la lithographie, mourut à Munich en mars 1834, à l'âge de 68 ans.

SENFFT-PILSACH (LOUISE-CLAIRE-JULIE FÉLICITÉ), né en Saxe dans la religion luthérienne, morte en 1830, à Turin, à l'âge de 24 ans, suivit l'exemple de son père, qui rentra dans le sein de l'Eglise. Elle habita long-temps la France, puis accompagna son père à Turin, lorsqu'il entra au service d'Autriche, et qu'il fut nommé ambassadeur près la cour de Sardaigne. Elle fournit plusieurs *Articles* aux *Mémoires de la religion*, de Modène, un entre autres, peu de temps avant sa mort, sur les derniers momens du comte de Stolberg.

SERINGE (JEAN-CHARLES), membre titulaire de la société d'histoire naturelle helvétique, de la société de philosophie de Genève, et de la société linnéenne de Lyon, né à Berne le 13 nov. 1810, mourut le 13 fév. 1833. Il y a une *Notice hist.* sur lui par Levrat fils, imprimeur à Lyon, chez Bonrsy, 1833, in-8, de 12 pages.

SERRES (JEAN-JOSEPH), né en 1776, au château de Lahoche (Hautes-Alpes), s'embarqua jeune encore, en qualité de botaniste, sur les bâtimens de l'Etat qui portèrent dans l'Inde l'illustre bailli de Suffren. Dans cette expédition et dans ses voyages il fit un assez grand nombre de bonnes observations d'histoire naturelle et de physique. De retour en France, il fut nommé capit. dans le 2e bataillon des volontaires des Hautes-Alpes, puis député à la Convention, où il s'éleva avec énergie contre les mesures sanguinaires de Marat. Incarcéré après le 18 brumaire, puis mis en liberté, il retourna dans son départem., où il fut nommé membre du conseil-général. A sa mort, arrivée en 1831, il était sous-préfet à Embrun. La vie de Serres fut toute employée à des occupations utiles. C'est ainsi qu'il établit une fonderie et une faïencerie dans son départem., où ces deux arts étaient ignorés; qu'il provoqua une multitude d'améliorations dans les procédés agricoles et industriels; qu'il ne cessa de stimuler ses concitoyens pour l'établissement de canaux, de voies de communication, pour l'amélioration des animaux domestiques, etc. Ses *Mémoires* sur ces sujets sont répandus dans presque tous les journaux de science et d'industrie.

SERULLAS (GEORGES-SIMON), né en 1774 à Pontcin près Toisset (Ain), pays déjà illustré par la naissance de Bichat, dont il fut le condisciple, répondit à l'appel de la patrie de 1793, et suivit nos armées comme pharmacien militaire principal, dans les corps commandés par le maréchal Ney, durant toutes les campagnes d'Italie, d'Allemagne et de Russie. Cette carrière active ayant cessé, Serullas fut nommé pharmacien à l'hôpital de Metz : ce fut là qu'à 42 ans il eut le courage de commencer l'étude des mathématiques et de la langue grecque, et de se livrer avec une ardeur incroyable à des recherches chimiques. Ses travaux en ce genre, qui ont eu principalement pour objet l'iode, le chlore, le brome, le cyanogène, l'éther sulfur., etc., attestent qu'il possédait une gr. sagacité, et le génie des méthodes nouv. d'expériment. et d'analyse. En 1825, il passa au Val-de-Grâce à Paris avec les tit. qu'il avait à Metz. Appelé à l'Académie des sciences, Serullas venait de recevoir un nouveau témoignage de l'estime de ce corps savant, qui l'avait choisi pour remplir la chaire de Fourcroy au Jardin du Roi, vacante par la mort de Laugier, lorsqu'une violente attaque de choléra enleva à la science, le 25 mai 1832, ce chimiste laborieux et instruit.

SERVOIS (JEAN-PIERRE), vicaire-général du diocèse de Cambrai, né le 8 août 1764, à Coisne-sur-Loire (alors du diocèse d'Auxerre), mort à Cambrai le 6 juin 1831, était devenu bossu par suite d'un accident qu'il avait eu dans son enfance. Il étudia d'abord à Bourges, puis au collège Mazarin à Paris, prit la tonsure en 1781, et obtint un petit bénéfice que lui résigna, dit-on, un commandeur de Malte. Ordonné prêtre en 1788, il était à l'époque de la révolution attaché à la paroisse de St-Barthélemi-en-l'Ile, à Paris. Il prêta serment en 1791, et devint vicaire de la paroisse constitutionnelle des Petits-Pères (St-Augustin). En 1795, le parti constitutionnel ayant établi une *Imprimerie-librairie chrétienne*, dans le but de propager les ouvrages de la secte, et publié les *Annales de la Religion*, Servois coopéra au commerce de la librairie, et travailla aux *Annales* qu'il rédigea après l'abbé de St-Marc, et avant Pélat. En même temps, il obtint un emploi dans l'administration de l'enregistrement et des domaines. Plus tard il quitta les fonctions ecclésiastiques; mais il prit part aux efforts faits par ses coréligionnaires pour relever leurs affaires en décadence. Il assista au concile, dit *national* de 1797, comme procureur fondé de pouvoirs de Nogaret, évêque de la Lozère; au concile métropolitain tenu à Paris le 16 juin 1801, et au 2e concile *national*, ouvert le 29 du même mois : il parut dans ces deux assemblées comme député du diocèse d'Orléans, et dans le concile métropolitain comme vicaire de Notre-Dame. En 1802, M. Belmas, évêque de Cambrai,

nomma Servois chanoine, et l'année suivante vicaire-général. Tous ceux qui rétractèrent le serment constitutionnel furent traités avec la plus grande rigueur. En 1822, Servois perdit son influence, conserva toutefois son titre de grand-vicaire, vint à Paris après la révolution de 1830, et sollicita l'évêché de Cambrai, qui fut sur le point d'être vacant, par la nomination de M. Belmas, alors désigné pour l'archevêché d'Avignon, mais qui refusa de sortir de son diocèse. De retour à Cambrai, Servois, qui était tombé malade à Paris, expira après avoir déclaré qu'il voulait mourir dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. On ne connaît de Servois que les trois brochures suivantes : *Observations sur l'ostensoir donné par Fenelon à son Eglise*, in-8, 15 pages; ce *Mémoire*, lu à la société d'émulation de Cambrai. le 5 septembre 1816, a été réfuté (par M. l'abbé Gosselin), dans une *Dissertation sur l'ostensoir d'or*, 1827, in-8; *Notice sur la vie et les ouvrages de Samuel Johnson*, in-8; *Dissertation sur le lieu où s'est opérée la transfiguration* : il prétend que c'est sur le Liban et non sur le Thabor. Grégoire le cite dans son compte rendu au concile de 1797 comme ayant préparé une *Traduction* de l'*Apologie de la Bible*, par Watson, évêque de Landaff, contre les objections de Payne : il est incertain si cet ouvrage a vu le jour. Servois était l'un des fondateurs de la société d'émulation de Cambrai, et memb. de la société des antiquaires et de la société de géographie.

SESTINI (Dominique), savant numismate, correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), né à Florence en 1750, mort en août 1832, fit ses études aux écoles de Saint-Marc et entra dans la carrière ecclésiastique. En 1774, il visita Rome, Naples et la Sicile. De Catania, où le prince de Biscari lui ouvrit sa maison et son musée, il alla à Malte, à Smyrne et à Constantinople. Cette dernière capitale était alors ravagée par la peste; Sestini écrivit une *Relation*, dans laquelle il rendit compte du fléau, et attaqua plusieurs pratiques oppressives pour le commerce. Il entreprit ensuite diverses excursions en Europe et en Asie. Sir Robert Ainslie, ambassadeur d'Angleterre auprès de la Porte, occupé de la formation d'un riche médaillei, ayant réclamé les lumières de Sestini, celui-ci employa seize années en voyages et en recherches pour rassembler un nombre considérable de médailles, dont il fit graver les plus curieuses. A son retour à Florence, il voulut examiner les principales collections numismatiques de l'Europe, parcourut l'Allemagne, où le roi de Prusse lui accorda la place d'intendant de son musée; vint à Paris en 1810, et deux ans plus tard reçut sa nomination d'antiquaire et de bibliothécaire de la princesse Elisa, qui gouvernait alors la Toscane. Le grand-duc Ferdinand III, en remontant sur le trône, le confirma dans ces emplois, et y ajouta le titre de professeur honoraire de l'Université de Pise. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertazione intorno al Virgilio di Aproniano*, Florence, 1774, in-4, *Della Peste di Costantinopoli del* 1778, Yverdun; (Florence), 1779, in-12; *Lettere odeporiche, osia Viaggio per la penisola di Cisico*, etc., Livourne, 1785, 2 vol. in-8, traduites en français; *Viaggio da Costantinopoli a Bassora*, Yverdun (Livourne), 1768, in-8, traduit en français, *Viaggio di ritorno da Bassora a Costantinopoli*, ibid., 1788, in-8, traduit en français; *Viaggio curioso scientifico-antiquario per la Valachia, Transilvania e Ungheria fino a Vienna*, Florence, 1815, in-8; *Dissertazione sopra alcune monete armene de' Principi Rupinesi*, Livourne, 1790, in-4, fig.; *Descriptio nummorum veterum*, etc., Leipsig, 1796, in-4, fig.; *Catalogus nummorum veterum musæi Arigoniani*, Berlin, 1805, in-fol.; *Descriptio numismatum e musæo olim abbatis de Camps, postea Mareschalli d'Etrées*, etc., ibid., 1808, in-4, fig.; *Illustrazione d'un vaso antico di vetro*, Florence, 1812, in-4, fig.; *Dissertazione sopra le medaglie antiche relative alla confederazione degli Achei*, Milan, 1817, in-4, fig.; *Descrizione degli stateri antichi*, Florence, 1817, in-4; fig.; *Descrizione delle medaglie Ispane e Celtibere del museo Heden*, ibid, 1818, in-4; *Descrizione di alcune medaglie greche del museo del principe di Danimarca*, ibid., 1821, in-4; *Systema geographicum numismaticum*. Cet ouvrage, fruit de cinquante années de soins et de recherches, forme 16 vol. in-fol., entièrement écrits de la main de l'auteur.

SÉVELINGES (Charles-Louis de), écrivain politique, né à Amiens en 1768, mort à Paris en 1832, fut élevé au collége de Juilly, d'où il sortit en 1782, pour entrer comme aspirant à l'école royale d'artillerie à Metz. Il passa dans les gendarmes du roi, suivit les princes frères de Louis XVI, et rentra dans sa patrie en 1802. Depuis lors, il se livra à la culture des lettres, prit part à la *Traduction* du *Code Prussien*, et fut l'un des collaborateurs de la *Bibliothèque des Romans*. Ses principaux ouvrages sont : *Voyages dans la caverne du malheur et les repaires du désespoir*, trad. de l'allemand de Spiess, 2 vol. in-12; *Soirées allemandes*, 3 vol. in-18; *Werther*, traduction complète, 1 vol. in-18; *Alfred*, imitation du *Wilhelm Meister* de Goethe, 3 vol. in-12, avec romances et musique gravées; *Histoire de la campagne de* 1800, d'après Bulow, qu'il a souvent refutée judicieusement, 1 vol. in-8; *Histoire de Schinderhannes et autres chefs de brigands dits* Chauffeurs, d'après les pièces authentiques de leur procès, 2 vol. in-12; *Histoires nouvelles, contes moraux*, 1 vol. in-12; *Histoire de la guerre de l'indépendance américaine*, trad. de l'italien de Charles Botta, 4 vol. in-8, avec cartes et plans, ouvrage curieux; *Mémoires inédits, et correspondance secrète du cardinal Dubois*, 2 vol. in-8; Sévelinges y a joint une savante *Introduction*, un *Précis de la paix d'Utrecht*, une *Notice sur le prétendant* (le chevalier de St-Georges), un *Mémoire sur les wighs et les tories*, etc.; *Histoire de la captivité de Louis XVI et de sa famille*, 1 vol. in-8. On lui a attribué, en 1818, *le Rideau levé*, ou *Petite Revue des grands théâtres*, brochure qui fit dans le temps beaucoup de bruit. Sévelinges travailla au *Mercure de France*, au *Mercure etranger*, au *Journal de Paris*, à la *Gazette de France*, à la *Quotidienne*, au *Pour et le Contre*, etc. Il fut aussi l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, à laquelle il donna des *Art.* importans, tels que *Henri VIII*, *Jacques Ier*, *Jacques II*, *Haydn*, etc. Sévelinges, ayant conservé toute sa vie ses opinions du 1er âge, fut poursuivi avec acharnement par les rédacteurs du *Nain Jaune*.

SHULKOWSKI (Joseph), offic.-gén. au service de France, né en 1773 dans la Grande-Pologne, porta les armes dès l'âge de 18 ans, sous les ordres des gén. Judycki et Mich. Zabiello, dans la guerre contre les Russes. Il vint en France après le démembrement de la Pologne, sollicita et obtint une commission pour Constantinople, dans le dessein de passer de là au service du fameux Tippoo-Saib, s'empressa de revenir vers son pays à la nouvelle de l'insurrection de 1794 (*v.* Kosciusko), ne put arriver à temps pour y prendre part, et, à son retour de Constantinople à Paris, fut employé avec le grade de capitaine à l'armée d'Italie. Shulkowski attira sur lui par une action d'éclat (la prise des redoutes de St-Georges, près Mantoue) l'attention de Bonaparte, qui se l'attacha en qualité d'aide-de-camp. Il suivit le jeune conquérant en Egypte, y déploya la même intelligence et la même intrépidité en maintes circonstances, et fut tué pendant l'insurrection du Kaire. Bonaparte, pour honorer la mémoire de cet officier, donna son

nom à un des forts du Kaire. Shulkowski réunissait des connaissances très-distinguées à des qualités éminentes comme militaire. Il avait écrit en polonais une *Relation de la campagne de Lithuanie en* 1792, et la collection de l'Institut d'Egypte contient de lui plusieurs *Mémoires*.

SIDDONS (N.), actrice anglaise, née le le 1er juillet 1755, morte à Londres le 8 juin 1830 à l'âge de 76 ans, était fille de Roger Kemble, directeur d'une troupe de comédiens ambulans. Elle épousa Siddons, acteur de la troupe de son père, et joua, pend. quelq temps sans beauc. de succès, sur les théâtres de province. En 1776, elle débuta à Londres, y fut reçue froidement, et recommença à courir la province. En 1782 elle reparut dans cette ville, où son talent fut applaudi jusqu'en 1803, époque de sa retraite. C'était dans les pièces de Shakespeare que cette actrice produisait le plus d'effet.

SIMOND (PHILIB.), *ligne* 25, *lisez :* condamné avec Chaumette (*non* Charette).

SIMOND (LOUIS), Français d'origine, né en 1767, s'était retiré depuis plus. années à Genève, où il mourut en juillet 1831, dans sa 64e année Ses *Voyages en Suisse, en Angleterre* et *en Italie*, qu'il a publiés successivement, sont estimés, quoique l'auteur y laisse percer trop souvent quelq.-uns de ces traits d'une philosophie misanthropique qui portent le découragement dans l'esprit du lecteur, et quoiqu'il fasse preuve surtout dans son *Voyage d'Italie*, d'une absence totale du sentiment des beaux-arts.

SIRET (N.), curé de St-Séverin, mort à Paris en mai 1834, avait été d'abord chanoine régulier de la congrégat. de Sainte-Geneviève, et avait professé la théologie dans son Ordre. Il devint ensuite prieur de l'abbaye du Val-des-Ecoliers, puis prieur-curé de Sourdrun. On le vit à Paris peu après le concordat, et il s'y adonna à la prédication. En 1820, il fut nommé à la cure de St-Séverin, à la place de Baillet, qui venait d'être révoqué. Sa modération et son esprit conciliant parvinrent à triompher des préventions qu'avait fait naître l'attachement d'une portion de la paroisse à la personne et aux opinions de son prédécesseur. Il est auteur du *Mémorial de la chaire*, 1 vol. in-12, chez Ad. Leclère et compagnie.

SMITH (CONSTANCE-SPENCER), fille de l'internonce impérial près la porte Ottomane, baron de Herbert Rathkeal, et de la baronne Collenbach, gouvernante des enfans du grand-duc de Toscane, née à Constantinople, morte en 1829, fut elevée en Turquie, où elle epousa M. J. Spencer Smith, frère de sir Sidney Smith. Lorsque cet ambassadeur anglais quitta Constantinople, en 1799, Constance, sa belle-sœur, lui remit, sur le pont même du vaisseau, un étendard qu'elle avait travaillé de ses propres mains, et qui flotta plus tard sur Saint-Jean d'Acre, en 1799. Mme Smith se trouvait en 1806 à Venise, lorsque les Français y entrèrent. Arrêtée comme femme d'un ministre anglais, elle fut dirigée sur la France; mais, à l'aide de déguisemens, elle trompa la vigilance de ses gardes, et arriva en Angleterre. En traversant de nouveau l'Océan pour retourner auprès de ses parens, qui étaient en Allemagne, elle fut jetée sur les côtes d'Espagne. Comme elle se trouvait sur un vaisseau anglais, et que l'Angleterre etait en guerre avec la Péninsule, elle fut conduite à Cadix; mais le consul d'Autriche lui fit rendre la liberté, et elle obtint la permission de partir pour Gibraltar, afin d'aller de là, par la Méditerranée, en Autriche. Pendant ce voyage, elle séjourna quelque temps en Sicile et à Malte; Byron lui adressa alors des vers charmans. Elle-même se livrait à la poésie : elle composait en français des *Pièces* élégantes et gracieuses.

SMITH (THOMAS), évêque de Bolina, *in partibus*, né à Brooms le 21 mars 1763, mort le 30 juillet 1831 au collége d'Ushaw, près Durham, acheva ses études au collége anglais de Douai. Ordonné prêtre, il devint procureur de ce collége, puis professeur de philosophie. A l'époque de la révolution, il resta 16 mois en prison, et ne revint à Londres que le 1er mars 1795. Placé comme missionnaire à Durham, il y resta jusqu'en 1810, époque où il fut sacré évêque de Bolina en Achaïe, et devint coadjuteur du vicaire apostolique du nord de l'Angleterre. Le 2 juin 1831, il succéda au docteur Gibson, qui a traduit en anglais le *Traité de la vérité de la religion catholique*, par Desmahis : c'est le dixième vicaire apostolique. Il a eu lui-même pour successeur dans le vicariat du Nord M. Thomas Penswick, qui était son coadjuteur depuis 1824, avec le titre d'évêque d'Europe *in partibus*.

SMITH (N.), céléb. carross. de Londres, qui avait amassé une fortune incroyable, mourut en 1831, laissant 233 enfans illégitimes. Il légua à chacun d'eux 12,000 liv. st. (300,000 fr.); en tout 69,900,000 fr.; de plus, à chacun de ses enfans légitimes et à sa femme, 3000 liv. st. (75,000 fr.) par an, sans compter les meubles, maisons, chevaux, etc. Il y a de ces richesses et de ces folies qu'il faut constater.

SMITH (JOHN-THOMAS), conservateur des estampes au Muséum britannique, né à Londres, connu non-seulement par ses ouvrages et par ses profondes connaissances dans l'histoire de l'art, mais encore par une foule d'anecdotes et d'historiettes sur ce sujet, commença dans un âge encore tendre la publication d'une série *d'Illustrations des antiquités de Londres et de ses environs*, dont la première livraison parut en 1791 et la dernière en 1800. Cet ouvrage fut suivi des *Antiquités de Westminster*, 1807 et 1809, et de l'*Ancienne topographie de Londres*, 1810, consistant principalement en spécimens très-variés d'architecture domestique. Après cet ouvrage parut son *Vagabondage* ou *Esquisses des mendians* les plus fameux et les plus remarquables de Londres et de ses environs. Enfin son dernier ouvrage est la *Vie de Nollekens*, dans lequel on a blâmé avec raison les saillies trop vives d'une hypochondrie désappointée. Cet artiste habile m. à Londres, le 8 mars 1833.

SODEN (FRÉD.-JULES-HENRI), né à Anspach en 1754, mort le 13 juillet 1832 à Nuremberg, âgé de 77 ans, fut nommé d'abord conseiller privé de régence par la maison de Brandebourg, et plus tard conseiller intime; puis, en 1790, il fut créé comte de l'empire. Pendant plusieurs années il résida à Nuremberg en qualité d'ambassadeur de Prusse. C'est là qu'il se fit avantageusement connaître par plusieurs écrits. Son *Esprit des lois pénales*, en 3 vol., répandit beaucoup de lumières sur cette partie de la législation. Le théâtre fut aussi pour lui un objet de prédilection; en 1784 il érigea à Wurtzbourg le premier théâtre permanent, le dirigea et l'entretint pendant plusieurs années pour son propre compte, ce qu'il fit plus tard pour celui de Bamberg. Il existe de lui plusieurs vol. d'ouvrages dramatiques; et plusieurs de ces pièces, telles que *Inès de Castro*, *Cléopâtre*, *la Mère de famille allemande*, figurent encore sur les répertoires des théâtres allemands. Rentré en 1796 dans la vie privée, c'est surtout à l'économie politique qu'il se voua; son *Traité sur les Finances de Nuremberg*, sa *Loi agraire*, et plus encore son *Esquisse de la politique administrative des états*, tracée sur un plan très-ingénieux, furent les avant-coureurs de l'ouvrage le plus complet en ce genre que possède l'Allemagne, *l'Économie politique nationale*, en 8 vol. A 71 ans, Soden fut député à la deuxième chambre du royaume de Bavière : il s'y montra partisan des idées constitutionn.

SOEMMERING (THOMAS), anatomiste et médecin célèbre, né à Thorn le 28 janvier 1775, mourut le 2 mars 1830 à Francfort-sur-le-Mein. Son père, élève de Boerhaave et d'Albinus, lui avait inspiré le goût des recherches, ainsi que cette exactitude

et cette délicatesse qui leur donnent du poids et de l'intérêt.

SOLACROUP (Jean-Baptiste-Vincent), grand-vicaire du diocèse de Cahors, né le 22 janv. 1746 à Belmontet, mort le 15 mars 1833, attira tellement l'attention de ses supérieurs par le brillant succès de ses premières études, qu'il l'envoyèrent à Paris faire son cours de théologie. Revêtu du sacerdoce, après qu'il eut pris ses grades, chargé de plusieurs vicariats, pourvu en 1781 de l'archi-prêtré de Saint-André à Cahors, il refusa le serment quand la révolution voulut l'imposer au clergé. L'Espagne fut le pays où il chercha une retraite, il y resta dix-neuf ans. Lorsqu'il rentra en France, on le choisit pour supérieur du séminaire de Cahors; il fut nommé en 1814 chanoine de la cathédrale, et accepta enfin le titre de vicaire-général. Son zèle et sa capacité justifièrent la confiance dont l'honoraient MM. de Nicolaï et d'Hautpoul, évêques de Cahors. Sa tendre piété, son humilité et son désintéressement lui avaient concilié l'estime générale.

SOLAGES (Le vicomte de), ancien membre du conseil général de Tarn, né en 1752, mort à son château de la Verrerie (Tarn) en juin 1834, était l'ingénieux inventeur de l'écluse à sas mobile qui tendait à généraliser le système de la canalisation, en facilitant le trajet des pentes les plus rapides avec un faible volume d'eau.

SOLDHER (N.), astronome et conservateur de l'observatoire royal de Munich, y mourut le 16 mai 1833, âgé de 57 ans.

SOLIMOY (Comte de), maréchal-de-camp, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, mort en févr. 1834 à Bourg-St-Andéol (Ardèche), entra, en 1755, à l'âge de 9 ans, dans le régiment de Conti. Il y avait fait, dès l'âge de 12 ans, toutes les campagnes dans lesquelles ce corps avait été employé. Le comte de Solimoy remplit ens. à l'arm. de Condé les fonctions d'aide-major général de l'infanterie.

SOMMARIVA (Jean-Baptiste de), ancien directeur de la république italienne, mort à Paris en janvier 1826, était né à Milan. Avocat en cette ville à l'époque de la conquête de l'Italie par les Français, il se prononça en faveur de la révolution, et devint successivement secrétaire de la commission de gouvernement et de l'administration municipale et générale de la Lombardie, puis secrétaire général du directoire de la république cisalpine. Forcé un moment de se réfugier en France lors des succès de Souvarof (1799), il rentra dans sa patrie après la bataille de Marengo. Il fut nommé alors l'un des directeurs suprêmes de la république italienne, et plus tard fit partie du collége des *possidenti*. Sa position élevée l'ayant mis à même de faire d'heureuses spéculations sur les fonds publics, Sommariva acquit ainsi l'immense fortune dont on l'a vu, du moins plus tard, faire à Paris un honorab. usage. Passionné pour les beaux-arts, il satisfaisait ce goût en prince : sa collection de tableaux, etc., eut une célébrité européenne. *Voyez* sur Sommariva une *Nécrol.* au *Monit.*, 1826, p. 83.

SOMOFF (Oreste), l'un des plus fermes soutiens de la littérature russe, mourut le 8 juillet 1833 à Saint-Pétersbourg.

SOTHEBY (William), littérateur, mort à Londres le 30 décembre 1833, âgé de 77 ans, était estimé à cause de son talent et de l'amabilité de son caractère. Comme poëme, son *Oberon*, imitation de Wieland, est un ouvrage parfait, et ses *Traductions* détachées d'*Homère* sont peut-être ce qu'il y a de plus distingué dans cette branche de la littérature anglaise.

SOULÈS (N., comte), lieutenant général, pair de France, mort en octobre 1833, entra au service en 1776, fit les guerres de la révolution et une partie de celles de l'empire. Il commandait la garde consulaire à Marengo, où il mérita un sabre d'honneur, et en 1809, alors qu'élevé au rang de sénateur il goûtait un repos acheté au prix de longs travaux, l'empereur songea à lui pour l'opposer aux Anglais, qui tentaient leur attaque sur Anvers. Ce fut sa dernière campagne.

SPAENDONCK (van). Son prénom est Gérard.

SPANGENBERG (Ernest), conseiller à la cour d'appel de Celle, dans le royaume de Hanovre, un des savans et des jurisconsultes les plus distingués de l'Allemagne, s'est fait connaître par un très-grand nombre de publications, parmi lesquelles on distingue : *de Veteris Tatii religionibus domest. comment.*, Gott., 1817; *Institutiones juris civilis Napoleoni*, Gott., 1818; *Commentaire sur le Code Napoleon*, 1810, 1811; *Cujas et ses contemporains*, Leipzig, 1822; plusieurs publications sur l'ancien droit allemand, sur le droit romain, etc.; des éditions du *Corpus juris*; de l'ouvrage de Haubold, sur les *Monumens anciens du droit romain*, Berlin, 1830; de Valère-Maxime, des Lettres de Fronton, Marc-Aurèle, L. Vérus, Antonin le Pieux, etc., etc.; une foule d'*Articles* dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et de Gruber, les *Archives de droit criminel*, le *Journal général de littérature*, etc. Spangenberg est mort à Celle le 18 février 1833, à peine âgé de 49 ans.

SPINA (Joseph), cardinal, né à Sarzane en 1756 de parens nobles, vint à Rome étudier la jurisprudence. En 1798, il suivit Pie VI en Toscane, et fut nommé par le pontife archevêque de Corinthe. Il l'accompagna en France dans son exil, lui administra les derniers sacremens, et fut son exécuteur testamentaire. Envoyé par Pie VII en France pour y traiter du concordat, il signa cet acte avec les autres plénipotentiaires ses collègues le 15 juillet 1801. Nommé cardinal, en récompense de ses nombreux services, il fut encore investi des plus importantes fonctions. Tour à tour légat du pape à Forli et à Bologne, évêque de Palestrine, etc., c'est au milieu de tous ces honneurs qu'il mourut en 1828, laissant une mémoire respectée.

SPRENGEL (Kurt), doct., profess. à l'université de Halle, direct. du jardin de botanique de cette ville, né le 3 août 1766 à Boldekow, près Anklam, où son père, homme d'un savoir immense, était recteur, fit sous sa direction les plus heureux progrès dans les sciences, la littérature ancienne et moderne, ainsi que les langues orientales. C'est au milieu de ces fortes études que se manifesta chez lui un goût si vif pour la botanique, qu'à l'âge de 14 ans il avait déjà publié un *Traité* sur cette science *à l'usage des dames*. La théologie et la médecine devinrent ensuite l'objet de sa prédilection; la seconde de ces sciences ayant captivé son esprit, il abandonna la première, et, à peine âgé de 19 ans, s'adonna avec ardeur, à l'université de Halle, aux études médicales sous les plus habiles professeurs. Sa thèse pour le doctorat date de 1787, et porte le titre de *Rudimenta nosologiæ dynamicæ*. Pendant quelque temps, il se livra à la pratique dans la ville de Halle, puis successivement à des études de cabinet, au professorat, à la publication de *Mémoires sur la médecine et la botanique*, à Marburg, à Dorpat et à Berlin. Ses ouvrages, qui lui ont assuré dans le monde savant un rang très-distingué, sont en grand nombre; nous citerons entre autres sa *Pathologie*, traduite en plusieurs langues, son *Histoire de la médecine* dont la 5e édition a paru en 1828, et ses *Institutiones medicæ*; parmi ses ouvrages de botanique : *Historia rei herbariæ*, traduction de Théophraste; la 16e édit. du *Systema vegetabilium* de Linné, etc. Accoutumé dès son enfance à faire un emploi utile de tous ses momens, Sprengel a pu, pendant le cours d'une existence de 67 ans, exercer pendant 44 ans avec éclat ses fonctions de professeur, et publier une multitude d'excellens ouvrages qui ont imprimé une direction nouvelle aux études scientifiques de l'Allemagne; et c'est au sein de cette activité que la mort l'a surpris à Halle le 15 mars 1833. A de grandes lumières,

ce savant professeur joignait le caractère le plus honorable.

SPURZHEIM (Gaspard), associé aux travaux du docteur Gall, naquit à Longvich, près Trèves, le 31 décembre 1776, étudia la médecine à Vienne, et partit en 1805 de cette ville avec son maître pour parcourir l'Allemagne. A Paris, où ils se rendirent ensuite, ils commencèrent de concert la publicat de leur grand ouvrage : *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier* Spurzheim se sépara de Gall en 1813, visita l'Angleterre, l'Irlande et l'Ecosse, où partout ses leçons sur la phrénologie trouvèrent de nombreux auditeurs. En Angleterre, il publia en anglais, en 1815, l'ouvrage intitulé : *Système physiognomonique des docteurs Gall et Spurzheim;* puis un *Abrégé* du même ouvrage. En 1817, son *Traité sur la folie;* en 1821, ses *Vues sur les principes élémentaires de l'education*, etc. De retour à Paris en 1817, il y publia la *Traduction* de son *Traité sur la folie*, un autre *sur la Phrénologie*, et un *Essai philosophique sur la nature morale et intellectuelle de l'homme;* enfin ses ouvrages sur l'*Anatomie, la physiologie et la pathologie du cerveau*, et sa thèse soutenue en 1821, et intitulée : *du Cerveau sous les rapports anatomiques*, lui avaient fait conférer le grade de docteur de la faculté de Paris. Il y avait peu de mois qu'il était passé en Amérique, et qu'il professait à Boston les doctrines de Gall, lorsqu'il mourut du typhus le 10 novembre 1833.

STACK (Edward), général anglais, mort à Calais en décembre 1833, figura de bonne heure comme aide-de-camp de Louis XV, et fit la guerre de l'Amérique avec Lafayette. Il était à bord du *Bonhomme Richard* commandé par le célèbre Paul Jones, quand celui ci prit *le Sérapis*, commande par le capitaine Pearson. Il passa aux Indes occidentales avec le marquis de Bouillé, et se distingua d'une manière remarquable en arborant le pavillon qu'il servait. Plus tard, il fut le compagnon du général Clarke, depuis duc de Feltre, commandant alors la brigade irlandaise, régiment de Dillon, qu'il ne quitta qu'à la révolution, époque où cette brigade cessa d'exister. Il était à Coblentz avec Charles X, alors comte d'Artois. Il entra ensuite au service de l'Angleterre, fut incarcéré par Napoleon, et resta trois ans prisonnier à Viche avec d'autres Anglais. Après cela, il fut envoyé à Verdun, recouvra sa liberté à la restauration, obtiut alors sa retraite du service vu son grand âge, et passa ses derniers jours à Calais.

STADLER (l'abbé Maximilien), l'un des meilleurs musiciens de l'école allemande, mort le 8 novembre 1833, était né en avril 1748 dans la petite ville de Moelk sur le Danube. L'empereur Joseph II le fit sortir de son couvent et venir à Vienne, où il se fit remarquer par son talent d'organiste et de compositeur. Ses *OEuvres* musicales sont très-nombreuses, et il a publie 2 écrits pour la *Defense du* Requiem *de Mozart*, par Weber.

STAEL (Auguste, baron de), fils de la célèbre mad de Staël, né vers 1790, mort dans sa terre de Coppet, à l'âge de 37 ans, le 17 novembre 1827, était président de la *Société protestante de la morale chrétienne*, et s'était fait remarquer par son zèle contre la traite des noirs. Il coopéra à la fondation de la *Société de la morale chretienne*, à celle de la *Caisse d'epargne et de prevoyance de Paris*, dont il fut un des administrateurs, à celle de la *Société de prevoyance mutuelle des ouvriers protestans*, de la *Société biblique*, de la *Société des traités religieux*. Ses *Lett sur l'Angleterre* nous montrent en lui l'héritier des principes de sa mère, et un partisan de l'industrialisme donné pour base de la société.

STAMATY (N.), jeune voyag., officier ingén., nommé par M. de Bourmont, alors ministre de la guerre, pour faire, avec M. Michaud, le voyage d'Orient, succomba à Alep en septembre 1831, aux fatigues et aux privations qu'il avait éprouvées avec son compagnon, M. Callier, dans le cours d'un voyage périlleux dans l'intérieur de l'Asie mineure.

STEIN (Christ.-God.-Daniel), professeur de philosophie au gymnase de Berlin, né à Leipsig le 14 oct. 1771, mourut le 14 juin 1830. On lui doit plusieurs bons ouvrages de géographie, entre autres un *Dictionnaire* en 8 vol. in-8, un *Manuel de géographie et de statistique*, 3 vol. in-8, Leipsig 1819-20, et une compilation intitulée : *Voyage aux principales capitales de l'Europe moyenne*, publié en 1827 et 1829, 7 vol. in-8. Stein a donné lui-même le catalogue de ses livres dans *das Gelehert Berlin, la ville savante de Berlin*, 1825, in-8 Il a en outre beaucoup travaillé pour diverses feuilles scientifiques et littéraires, et pour l'*Encyclopedie des sciences d'Ersch et Gruber.*

STELLA (Fortunat-Antoine), typographe-éditeur, naquit à Venise en 1757. A la chute de cette république, il transporta son commerce à Milan, où il entreprit la célèbre collection des *Classiques italiens*, collection très-rare et hors de prix. Il publia aussi plusieurs ouvrages intéressans, et composa un livre sous le titre : *Considérations d'un vieux libraire imprimeur sur le droit sacré de la propriete littéraire et sur l'injustice des réimpressions*, 1823, Milan, in-8. Sa dernière édition de luxe est la *Bible de Vence*, publiée avec des notes classiques Stella, dont la vue était affaiblie, en perdit l'usage ; et, accablé d'infirmités, il cessa de vivre le 21 mai 1833.

STEVENS (Corneille), prêtre, né le 26 décembre 1747 à Wayre, dans les Pays-Bas, où il mourut le 4 septembre 1828, étudia à l'université de Louvain. Ordonné prêtre en 1774, il fut successivement professeur au college d'Arras, chanoine de Namur, examinateur synodal du diocèse, et membre du conseil du cardinal de Frankenberg, quand on condamna l'enseignement des professeurs de Louvain en 1789. De 1799 à 1802, l'abbé Stevens fut grand-vicaire de Namur. La chaleur avec laquelle il se prononça, non point contre les 17 articles du concordat de 1801, mais contre les 77 articles dits organiques, l'exposa à de longues traverses. Ce prêtre savant et vertueux fut obligé de se cacher; sa tête fut même mise à prix. Ses ouvrages sont presque tous relatifs au concordat

STEVENSON (Sir John), compositeur anglais distingué, dont le talent s'était exercé avec succès dans tous les genres, mais dont la célébrité est basée sur la musique qu'il avait composée pour les *Melodies irlandaises* du poète Moore, y déploya en effet un talent fort remarquable. Ses *Opéras*, ses *Concertos* et sa *Musique d'eglise* sont peu connus sur le continent, et mériteraient peut-être, surtout ses *Oratorios*, de fixer l'attention de nos amateurs. Cet artiste mourut au château de Meath, en septembre 1833, âgé de 74 ans.

STEWART (Dugald), professeur de philosophie morale à l'université d'Edimbourg, ville où il naquit le 22 novembre 1753, mort le 11 juin 1828, était le plus jeune fils de Mathieu Stewart (*voyez* p. 2925). Il fit de grands progrès dans les sciences exactes, dans la logique et surtout dans la philosophie morale, qu'il étudia sous le docteur Adam Ferguson à Edimbourg et sous le célèbre docteur Reid à Glascow. A l'âge de 21 ans, il succéda à la chaire de son père. En 1778, il remplaça le docteur Ferguson pendant un voyage que celui-ci fit en Amérique, donna en même temps un cours d'astronomie et un autre de métaphysique, et fut définitivement appelé, en 1785, à remplir la chaire de philosop. morale, la santé du docteur Ferguson ne lui permettant plus de l'occuper. En 1792, il publia le premier volume de la *Philosophie de l'esprit humain*, que suivit, en 1793, un *Eloge historique* d'Adam Smith (*voyez* ce nom), dont

plus tard il fit paraitre les *OEuvres complètes*. Bien que dès l'année 1800 il eût réuni à son cours de philosophie morale des leçons d'économie politique et qu'il lui arrivât fréquemment de suppléer ses collègues dans leurs enseignemens (tant ses connaissances étaient variées), il sut toutefois trouver le loisir de composer un assez grand nombre d'écrits, qui, la plupart, ont été traduits en français. Ce professeur, vraiment passionné pour son état, avait consenti à prendre comme élèves particuliers quelques jeunes gens de distinction, et pour compléter en tout point leur éducation autant que pour leur rendre agréable le séjour de sa maison, il en avait fait le lieu de réunion de tout ce qu'Edimbourg présentait de remarquable sous le rapport de l'esprit, des connaissances et de l'amabilité. Outre les publications déjà mentionnées, il nous reste à citer de Dugald Stewart ses *Esquisses de philosophie morale*, 1793; un *Essai sur la vie et les écrits du docteur Robertson*; un autre sur la *Vie et les écrits du docteur Reid*, 1796, et des *Essais philosophiques*, 1810. Le 2me vol. de sa *Philosophie de l'esprit humain* parut en 1813; la continuation de ce vol. en 1827, et le 3e et dernier en 1828. Dugald Stewart est aussi auteur d'une *Dissertation sur les progrès de la philosophie métaphysique et morale*, placée en tête du supplém. à l'*Encyclopédie britannique*. Son essai sur les rêves, qui se trouve dans le 1er vol. de la *Philosophie de l'esprit humain*, avait été composé quand il n'avait encore que 18 ans.

STOCKLER (Franç. de BORGIA GARÇAO), baron de Lavilla de Praia, lieutenant-général, né à Lisbonne en 1759, mort le 6 mars 1829 dans le royaume de l'Algarve, fut l'un des premiers élèves de l'académie royale de Coimbre. Le baron de Stockler devint ensuite professeur de mathématiq. à l'académie royale de la marine, fut nommé membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne, dont il devint plus tard secrétaire, occupa des places import. dont les occupat. n'interrompirent point ses trav. scientifiq. et littér., et prit une part active aux opérations de la junte chargée de la rédaction d'un nouveau code militaire. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, notamment de la société royale de Londres et de la société philosophique de Philadelphie. Nous citerons de lui : *Traité élémentaire de la méthode des limites*; *Mémoire sur le calcul des fluxions et sur le produit d'un nombre infini de facteurs*; *Eloges historiques*; *Poésies lyriques*, Londres, 1 volume; *Essai historique sur l'origine et les progrès des mathématiques en Portugal*, Paris, 1819; *Traité sur la méthode inverse des limites*, ou *Théorie générale du développement des fonctions logarithmiq.*, Lisbonne, 1824; *Elémens du droit des sociétés politiques*, ibid., 1827.

SUTIL (Louis-Henri), chevalier de la Légion-d'Honneur, ancien inspecteur divisionnaire des ponts-et-chaussées, mort le 31 juillet 1833 à l'âge de 80 ans accomplis, était issu d'une famille distinguée dans la magistrature. Il entra de bonne heure dans le corps des ponts-et-chaussées, où il se fit constamment remarquer par la dignité de sa conduite comme par son mérite et son dévouement. Les départemens de la Mayenne et de l'Yonne conserveront long-temps le souvenir de sa coopération à de grands travaux d'utilité publique, qu'il dirigea avec autant d'activité que de lumière.

SYRIEYS DE MARINHAC (Jean-Jacques), ancien député, conseiller-d'état, directeur général de l'administration des haras, de l'agriculture, et du commerce, et plus tard, sous M. de Peyronnet, directeur du personnel et de la police au ministère de l'intérieur, mort dans les derniers jours de novembre 1832, au château de Marinhac, près Saint-Ceré, arrond. de Figeac, a laissé plusieurs écrits, entre autres un opuscule sur l'*Histoire de l'agriculture des temps anciens et modernes dans le Quercy*.

T.

TABARAUD (Mathieu-Mathurin), prêtre, né à Limoges en 1744, sortit de Saint-Sulpice pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire en 1764. Envoyé à Nantes pour y enseigner les humanités, puis à Arles et à Lyon, pour professer la théologie : il était dans cette dernière ville lorsque M. de Montazet faisait rédiger un cours de théologie par le père Valla, aussi oratorien; l'on assure qu'il fut appelé à coopérer à la seconde édition de cet ouvrage, qui parut en 1780. Dans le même temps, Emery professait au séminaire de Saint-Irénée, tenu par les Sulpiciens, et plusieurs fois les deux jeunes professeurs luttèrent ensemble dans des thèses de théologie. En 1783, Tabaraud devint supérieur du collége de Pézénas; il l'était de celui de la Rochelle en 1787, lorsqu'il fit imprimer, contre un mandement de M. de Crussol, évêque de cette ville, deux *Lettres* en faveur de l'édit de novembre 1787, relatif à l'état civil des protestans. Au commencement de la révolution, il était supérieur de la maison de l'Oratoire de Limoges, son pays natal. Tabaraud se prononça contre les innovations de l'assemblée constituante, dans deux *Lettres* adressées à l'évêque constitutionnel Gayvernon, et dans ses *Observations sur une lettre pastorale* du même. Dénoncé pour ces écrits par le club des jacobins de Limoges, il se retira à Lyon, puis à Paris; et fut un des signataires de la lettre adressée à Pie VI, par environ soixante oratoriens, pour protester contre les nouveaux décrets. Après les malheurs du 2 septembre, il s'enfuit de Rouen, où il était depuis quelque temps, et se réfugia à Londres, où il demeura dix ans. Il y rédigea la partie politique du *Times*, travailla à l'*Oracle* et à l'*Anti-Jacobin-Review*, et traduisit de l'anglais les *Réflexions soumises à la considération des puissances combinées*, par Bowles, 1799. Il fut aussi, conjointement avec le père Mandar, rédacteur de la lettre écrite à Pie VI en 1798 par plusieurs évêques de France pour compatir à ses tribulations. Tabaraud profita du concordat de 1801 pour rentrer en France, et Fouché, son ancien confrère, le fit proposer pour l'épiscopat. Mais, afin d'échapper aux sollicitations, il se retira en province, et continua dès-lors à s'occuper des mêmes travaux qu'auparavant, passant 6 mois à Limoges, dans sa famille, et le reste à Paris. Chaque année on le voyait publier des ouvrages plus ou moins considérables, et son histoire est presque toute renfermée dans la liste de ses écrits. En 1811, il fut nommé censeur de la librairie, dont M. de Pommereul était directeur général; il profita de l'influence que cette charge lui donnait pour faire un peu la guerre aux livres de théologie et de piété qui contrariaient ses idées jansénistes. Louis XVIII le nomma censeur honoraire en 1814, et l'abbé de Montesquiou lui fit avoir une pension de retraite. Un ouvrage qu'il publia en 1816 le jeta dans des controverses assez vives, tant avec les théologiens qu'avec son évêque : ce sont les *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*, réfutés par M. Boyer, de Saint-Sulpice, et condamnés par M. Dubourg, évêque de Limoges. Blessé par la censure du prélat, il publia pour la défense de son ouvrage plusieurs *Lettres* remplies d'amertume, même envers le souverain pontife, qui avait confirmé la sentence

de Limoges. Peu après, il réchauffa la dispute par son écrit *Du droit de la puissance temporelle dans l'Eglise*, et en 1825 il donna encore une nouvelle édition fort augmentée du livre des *Principes*. Tabaraud, quoique avancé en âge et affligé d'une cataracte depuis 1814, ne laissait pas que de travailler encore, dictant à un secrétaire ce qu'il composait. Sur la fin de sa vie il recouvra la vue, et mourut à Limoges le 9 janvier 1832. Voici la liste à peu près complète de tout ce qu'il a publié : Deux *Lettres* publiées à la Rochelle sur l'édit de novembre 1787; Deux *Lettres à Gayvernon*, évêque de la Haute-Vienne, et *Observations sur une lettre pastorale* du même; *Prospectus et Mémoires pour les amis de la paix*, 1791; *Traité historique et critique de l'élection des évêques*, Paris, 1792, 2 vol. in-8. Le but de l'auteur est de montrer que l'élection des évêques appartenait au clergé, et que le peuple n'y prenait part qu'en manifestant ses vœux; *De l'importance d'une religion de l'Etat*, 1803, in-18; seconde édition fort augmentée, 1814, in-8 de 190 pages; *Principes sur la distinction du contrat et du sacrement de mariage*. Ce n'est qu'une esquisse de l'ouvrage publié sous le même titre en 1816, et réimprimé avec de nouvelles additions en 1825. *De la philosophie de la Henriade*, 1805; seconde édit., 1824. Il y a d'excellentes choses dans cet opuscule; *Histoire critique du philosophisme anglais*, Paris, 1816, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est une de ses meilleures productions. On voit par la préface qu'il se proposait de donner l'*Histoire du philosophisme français; De la réunion des communions chrétiennes*. Tabaraud y montre beaucoup de modération et de connaissances; *Des interdits arbitraires de la célébration de la messe*, 1809, in-8, réimprimé à Paris en 1820, avec l'*Appel comme d'abus; Questions sur l'habit clérical; Lettre à M. de Bausset, pour servir de supplément à son Histoire de Fénelon; Seconde lettre à M. de Bausset, pour servir de supplément à son Histoire de Fénelon*. L'auteur y plaide nettement pour les jansénistes; *Essai historique et critique sur l'institution des évêques*, 1811, in-8. Dans cet écrit, publié à l'époque où Pie VII était prisonnier à Savone, l'auteur essayait de prouver que, lorsque le pape refuse des bulles à une grande église, elle a le droit de faire instituer les évêques par les métropolitains; *Du Pape et des Jésuites*, Paris, 1814, in-8, réimprimé plusieurs fois. C'est un écrit dicté par la partialité; *Du divorce de Napoléon avec Joséphine*, Paris, 1815, in-8 : c'est une discussion sur ce qui se passa à la fin de 1809, relativement au mariage de Bonaparte; *Histoire de Pierre de Bérulle, cardinal, fondateur de l'Oratoire*, 1817, 2 vol. in-8, avec le nom de l'auteur. Cette *Histoire* est pleine de recherches, mais aussi de partialité; *Observations d'un ancien canoniste, sur la convention du 11 juin 1817*, 1817, in-8 : écrit janséniste; *Défense de la déclaration du clergé par Bossuet*, 1820, in-8, où l'on relève encore une aberration importante de M. de Bausset; *Examen de l'opinion de M. le cardinal de la Luzerne, sur la publication du concordat*, 1821, in-8; *De l'inamovibilité des pasteurs du second ordre*, 1821, in-8. L'auteur plaide en faveur de tous les prêtres qui ont été frappés d'interdit; *Des sacrés Cœurs de Jesus et de Marie, par un vétéran du sacerdoce*, 1823, in-8, contre la nouvelle édition du *Bréviaire* de Paris; *Réflexions sur l'engagement exigé des professeurs de théologie, d'enseigner la doctrine contenue dans la déclaration de* 1682, 1824, in-8; *Examen de deux propositions de lois qui doivent être faites aux chambres sur la célébration du mariage et sur la tenue des registres de l'état civil*, Limoges et Paris, 1825, in-8; *Lettre à M. Bellart sur son réquisitoire du* 30 *juillet contre les journaux de l'opposition*, 1825, in-8; *Histoire critique de l'assemblée de* 1682, 1826, in-8; *Essai historique et critique sur l'état des jésuites en France*, 1828, in-8 : cet *Essai* parut en même temps que l'ordonnance du 19 juin 1828; *Vie du Père le Jeune, dit le Père l'Aveugle, prêtre de l'Oratoire*, 1830, in-8; enfin un grand nombre d'*Articles* dans les 20 premiers volumes de la *Biographie universelle*.

TAILLANDIER (N.), président du tribunal de première instance de Sens (Yonne), mort en cette ville en 1832, exerçait ces fonctions magistrales depuis 17 ans. Il avait remplacé M. Billebault en 1815, et fut lui-même remplacé par M. Desnoyers, en vertu d'une ordonnance royale du 13 décembre 1832. Il est auteur de l'*Anti-Révolutionnaire*, ou *Lettres d'un père à son fils* sur les causes, la marche et les effets de la révolution française, 2 vol. in-8, Paris, Adrien Leclère et compagnie.

TAILLEFER DE MAURIAC (PIERRE-JEAN-FRANÇOIS-ARMAND de), ancien colonel de cavalerie, né au château de Fontbizol, mort le 17 décembre 1830 à l'âge de 83 ans, entra fort jeune dans les gardes-du-corps du roi. Au commencement de la révolution, il se signala par son dévouement dans les jours de danger, sortit ensuite de France, suivit les princes dans leur exil, se trouva à Mittau à l'époque du mariage du duc d'Angoulême, et apposa même son nom au contrat. Le calme le ramena dans sa patrie, où il vécut tranquille.

TAILLEFER (WEGRIN, comte de), conservateur du Musée d'antiquités de Périgueux, etc., m. à Périgueux à 72 ans, en 1833, était un de nos plus savans antiq. Dès sa jeunesse, il s'appliqua à l'étude et à la recherche des antiquités de cette contrée, et en 1821 et 1826 il en publia les résultats dans son ouvrage intitulé *Antiquités de Vesone*, où l'on trouve une excellente dissertation sur les Gaulois et la description des monumens de cette antique cité, remplacée par la ville actuelle de Périgueux, et de ceux de son territoire. Il avait publié aussi, en 1804, l'*Architecture soumise aux principes de la nature et des arts*, livre dans lequel il recherche les moyens qui peuvent rapprocher les trois architectures d'une unité théorique et pratique.

TALARU (N., marquise de), née de Rosières-Sorans, morte en 1833, avait été l'une des personnes les plus brillantes par les grâces de l'esprit et du corps à la cour de l'infortunée Marie-Antoinette. Mariée en premières noces au marquis de Clermont-Tonnerre, l'un des plus éloquens orateurs de l'Assemblée constituante, et l'une des premières victimes des fureurs révolutionnaires, elle habita longtemps les cachots. C'est à elle que La Harpe, devenu en 93 le compagnon de captivité de cette femme remarquable, dut son retour aux principes de la religion. Madame de Clermont-Tonnerre avait épousé en secondes noces M. le marquis de Talaru.

TALLEYRAND (AUGUSTE, comte de), pair de France, né à Paris le 19 février 1770, mort à Milan le 20 octobre 1832, suivit son père à Naples, où il était ambassadeur. Rentré en France en 1800, il fut nommé chambellan de Bonaparte et ambassadeur en Suisse, poste qu'il occupa jusqu'en 1824. Il avait été nommé pair de France après la seconde restauration.

TASCHEREAU DE FARGES (PAUL-AUGUSTE-JACQ.), homme de lettr., né vers 1750 dans le midi de la France, mort du choléra-morbus à Paris le 19 avril 1832, à l'âge de 82 ans, combattit en Amérique sous Washington, puis s'associa avec les principaux démagogues, notamment avec Robespierre, qui lui fit donner plusieurs missions importantes. L'une d'elles fut l'ambassade de France à Madrid. Taschereau venait d'y être envoyé pour remplacer Bourgoing, lorsque la guerre éclata entre les deux pays. De retour à Paris, il fut membre d'un comité révolutionnaire, dissous au 9 thermidor (21 juillet 1794), lorsque tomba Robespierre. Entraîné dans sa chute, il fut arrêté; mais on le relâcha peu après, faute de preuves. On vit Taschereau figurer

en 1790 dans l'insurrection du camp de Grenelle : il parut encore dans celle de Babeuf. En 1799, il faisait partie de la société du manége. Arrêté par la police comme ayant dans un écrit préconisé Robespierre, il fut conduit au Temple, et y resta jusqu'aux événemens du 30 prairial. Toutes les accusations portées contre lui, soit avant, soit après le 9 thermidor, n'ont pu être prouvées. Toutefois il inspirait de la défiance, et le gouvernement impérial le fit encore arrêter le 20 juillet 1807, et l'exila de Paris. On n'a pas entendu parler de lui sous la restauration. Il a publié : *Epître à Maximilien Robespierre*, 1795, in-8; *Le Gouvernement napoléoniste*, ode à la vérité, 1812, in 8; *De la nécessité d'un rapprochement sincère et réciproque entre les républicains et les royalistes*, 1815, in-8; *Ode à la clémence politique et réciproque*, 1815, in-8.

TAVIEL (Le baron de), grand-officier de la Légion-d'Honneur et lieutenant général d'artillerie, né à Saint-Omer au mois de juin 1767, mort en 1831, fut le compagnon de l'empereur à Brienne, et sortit de cette école pour entrer au service en 1782. Depuis cette époque, Taviel se distingua sur presque tous les champs de bataille; il commandait l'artillerie du 4e corps aux batailles de Leipsig, de Lutzen et de Bautzen, et, pendant les cent-jours, il eut le commandement du siége de Belfort. Depuis la révolution de 1830, le général Taviel, qui avait été mis à la retraite sous le ministère de M. de Clermont-Tonnerre, avait été replacé dans le cadre de réserve.

TAYLOR (James), Anglais, qui, depuis plusieurs années, cherchait à établir entre l'Angleterre et l'Inde des communications par le moyen des bateaux à vapeur, partit au mois de mai dernier de Bombay pour mettre ses projets à exécution, après avoir tout préparé dans l'Inde. A Bagdad, plusieurs Anglais se joignirent à lui; il emmena aussi M. Bowater, qui devait diriger la navigation régulière sur l'Euphrate et le Tigre. Toute la compagnie arriva sans accident à Moussul, où, d'après le conseil du pacha, elle attendit quelques jours pour faire route avec une caravane. Cette caravane obtint une escorte assez forte, à cause des trésors qu'elle transportait. Cependant le 15 août 1831, vers minuit, elle fut attaquée, dans les plaines de Sindjar, par deux hordes arabes, fut dispersée, et revint en toute hâte à Moussul. On s'aperçut alors que MM. Taylor et Bowater, ainsi qu'un autre Anglais, manquaient. Ils avaient été victimes de la férocité des pillards.

TAYLOR (John), journaliste à la mode, auquel ses critiques spirituelles, ses poésies légères et ses petits ouvrages dramatiques, pleins d'originalité et de gaîté, ont fait une certaine réputation à Londres, est mort en février 1832.

TEDENAT (N.), mathématicien, membre correspondant de l'Institut de France, section de géom., mort en 1832, dans un âge assez avancé, est auteur de plusieurs ouvrages sur les sciences mathématiques et physiques. M. Hybri a été nommé à sa place dans la séance du 27 décembre 1832. Tédenat habitait Saint-Gemez, départem. de l'Aveyron.

TEISSIER (N.), préfet de l'Aude, né à Metz, m. à Carcassonne en fév 1834, avait été sous-préfet de Thionville sous la restaur. Teissier, qui fournissait des *Mém.* à la Soc. des antiq. de France, et qui a publié quelques ouvr. littér., était membre ou correspondant de plusieurs sociétés savantes. On lui doit entre autres une *Histoire de Thionville* et une *Biographie messine*.

TENTERDEN (Charl. ABBOTT, baron), conseiller privé du roi d'Angleterre, premier président de la cour du banc du roi, vice-présid. de la chambre des lords, etc., l'un des plus éminens jurisconsultes de l'Angleterre, naquit en 1762 à Cantorbéry, d'un père qui exerçait la profession de barbier. Le premier fruit des études laborieuses d'Abbott fut un ouvrage remarquable sur la *Jurisprudence maritime*, qui lui valut la protection des lords Eldon et Ellenborough; avec leur appui, il entra dans la carrière de la magistrature, où ses talens, son activité, sa prudence et surtout ses connaissances profondes dans le droit national ne tardèrent pas à le porter aux plus éminentes dignités. Ce magistrat distingué mourut le 4 novembre 1831, à Londres, âgé de 78 ans, en versant sur un grand nombre d'établissemens charitables des bienfaits provenant d'une fortune considérable, fruit de ses travaux.

TERNAUX (Le baron), l'un des premiers manufacturiers de l'Europe, ancien député de Paris, né à Sedan le 8 octobre 1763, se trouva placé à 16 ans à la tête de la maison de commerce de son père, dont les malheurs avaient ébranlé la fortune. Bientôt, à force de talent et d'activité, il surmonta les difficultés de sa position, et le petit manufacturier de Sedan, après vingt ans de travail, se vit possesseur de l'une des fortunes industrielles les plus colossales de l'Europe. C'est Ternaux qui a doté l'industrie française de ces admirables tissus dits *Merinos-Ternaux*, qu'il a su mettre à la portée de toutes les fortunes; c'est lui qui a importé à grands frais les chèvres du Thibet, les a naturalisées en France, et a ravi à l'Asie le secret de ses plus précieux cachemires. Possesseur ou commanditaire de 53 établissemens importans et de 17 fabriques dont les produits s'écoulaient sur tous les marchés de l'Europe, il a étonné l'industrie par la popularité des inventions, la perfection du travail, le génie inventif de perfectionnement qu'il introduisait partout et qui lui a fait résoudre le grand problème commercial : fabriquer mieux et au plus bas prix possible. En construisant à Saint-Ouen des silos pour la conservation des grains, en perfectionnant la préparation des alimens économiques pour la subsistance du pauvre, Ternaux prouva qu'une pensée plus élevée que les combinaisons de l'intérêt personnel se mêlait à toutes ses entreprises : l'habile manufacturier s'effaçait devant le bon citoyen. Toujours prêt à seconder les entreprises utiles, il remplissait une foule de fonctions gratuites d'utilité publique; les sociétés philanthropique, d'encouragement, d'agriculture, d'horticulture, d'instruction élémentaire, etc., s'étaient empressées de l'appeler dans leurs conseils, où sa parole était toujours utile. La plupart des manufactures de Ternaux, frappées dans leurs relations par la commotion de 1830, le ramenèrent à la pauvreté : il la reçut en se préparant à de nouveaux travaux et en abaissant ses dépenses au niveau de sa fortune; déjà il avait la consolation de voir ses affaires prospérer, il n'était plus dans la nécessité de chercher à se défaire de Saint-Ouen, superbe atelier et charmant séjour qu'il avait su si bien embellir et utiliser, lorsqu'une attaque d'apoplexie le frappa à son bureau de travail à Saint-Ouen, le 2 avril 1833 de grand matin; il mourut à l'instant âgé de 68 ans.

TERRIER DE SANTANS (N. marquis), né vers 1774, mort à Besançon en juin 1832, émigra au commencement de la révolution de 89 et ne revint en France qu'en 1801. Député du département du Doubs depuis 1820, il siégea constamment au côté droit depuis cette époque jusqu'en 1831, et vota contre l'adresse au roi Charles X en mars 1830. Il était en même temps maire de Besançon, depuis 1816. Il reçut de Louis XVIII la croix de St-Louis et celle de la Lég.-d'Honneur, et était sous Charles X gentilhomme honoraire de la chambre du roi.

TESTA (Domenico), né en 1746 à San Vito, sur les collines de Préneste, fut d'abord professeur de philosophie à Palestrine, puis à Rome, de 1774 à 1786. Ce fut là qu'en 1776 il publia un ouvrage intitulé : *De sensuum usu in perquirenda veritate*. Secrétaire du nonce à Paris, il courut risque d'être

mis à la lanterne lors des émeutes révolutionnaires de cette ville. Il professait la philosophie à Milan, lorsque Pie VII le conduisit avec lui à Paris en 1804, lors du sacre de Napoléon. En 1810, il fut relégué en Corse, et ses biens furent confisqués; en 1814, il rentra en faveur et devint secrétaire des brefs aux princes et protonotaire, emplois qu'il conserva jusqu'à sa mort, qui eut lieu en mars 1832. Ses ouvr. inédits sont, dit-on, importans et plus recommandables que ceux qu'il a fait imprimer.

THELWALL (John), né à Londres en 1766, m. à Bath en mars 1834, étudia successiv. les belles-lett., le droit, la medec., et en 1787 publia son 1er ouvr. intit. *Contes et Légend.*, qui fut suivi en 1799 de 2 vol. de poés. qui eurent du succès. Abandonnant bientôt cette honorable carrière, et imbu des principes les plus pernicieux de la révolution française, il se fit orateur populaire, et s'efforça, par des harangues furibondes, de soulever la masse ignorante de la populace de Londres. Poursuivi par suite d'un acte du parlement, il renonça d'abord à son rôle dans la capitale; mais il essaya plus tard, quoique sans succès, de renouveler en province les fureurs politiques. Fatigué cependant de ce misérable genre de vie, il se mit à donner des leçons de philosophie et d'éloquence qui lui procurèrent une certaine aisance; néanmoins on le vit encore en 1818 figurer dans les réunions politiques qui eurent lieu à cette époque. C'était du reste un homme de talent, et plusieurs ouvrages de littérature et de politique sortis de sa plume en font foi. Il a aussi dirigé avec habileté, pendant plusieurs années, diverses feuilles périodiques.

THIBAULT (N.), prêtre, inspecteur général de l'université, né à Châlons-sur-Marne ou dans les environs, d'une famille obscure, mort le 28 mars 1830, fut ordonné prêtre par l'évêque intrus du département de la Marne, Diot, qui lui conféra à 22 ans et 5 mois sans dispenses d'âge et sans observ. les interstices, tous les ordres en 3 mois. Thibaut entra ensuite dans les armées, fit plus. campagnes et reçut même une blessure, pour laquelle il obtint une pension. Ayant pris la carrière de l'enseignement, il y fit un chemin rapide. Proviseur du collége royal de Nanci, puis de celui de Saint-Louis, il devint inspecteur général, et fut destitué sous le ministère de M. Frayssinous.

THIBIAT (Nicolas), grand-vicaire et supérieur du grand-séminaire de Metz, mort dans cette ville à l'âge de 84 ans, en 1832, fut ordonné prêtre en 1772, et remplit de modestes fonctions dans une chapellenie. La révolution le trouva ferme dans ses principes. Lorsqu'il passa par Sens avec les autres déportes de la Moselle, ses confrères le chargèrent d'adresser un *Discours* de remercîment pour une somme de 300 fr. qu'on leur avait distribuée : il s'en acquitta si bien, que son *Discours* lui fut demandé pour être conservé dans les archives de cette ville. Sur les vaisseaux où les prêtres furent entassés à l'île d'Aix, ils avaient formé un conseil de conscience, et, quoiqu'il se trouvât parmi eux plusieurs grands-vicaires et des hommes vénérables par leur âge et par leur science. Thibiat fut jugé digne de siéger à côté d'eux. A Saintes où les prêtres qui n'avaient pas succombé furent conduits en 1795, on le chargea de la distribution des aumônes qui furent abondantes; il s'en acquitta avec tant de désintéressement, qu'il ne se réserva rien pour lui-même de toutes les sommes qu'il avait entre les mains. De retour à Metz il s'attacha à former de bonne heure des jeunes gens aux connaissances et aux vertus du ministère ecclésiastique. Il rassembla quelques élèves qui furent le premier noyau du séminaire, dont on peut le regarder comme le fondateur. Simple dans ses mœurs, il pratiquait éminemment le conseil de la pauvreté évangélique. L'écriture sainte lui était familière, et il l'avait étudiée avec soin. Les évêques qui se succédèrent à Metz lui accordèrent tous leur confiance, et lui donnèrent le titre de premier grand-vicaire.

THIULEN (Laurent-Ignace), Suédois et prêtre catholique, mort à Bologne le 5 décembre 1832, dans un âge peu avancé, était né à Gottembourg, en Suède, le 22 octobre 1746, d'une famille honorable de Stockholm. Il se rendit dans cette capitale après la mort de son père. Il portait dans ses premières années le nom de Berger : on voulut dans sa jeunesse le placer parmi les pages de la reine; mais il préféra voyager pour apprendre le commerce. Il se rendit à Lisbonne, puis à Cadix, où se trouvaient alors les jésuites du Mexique qu'on allait déporter en Italie. Thiulen fit la connaissance du savant Iturriaga, qui prit intérêt à lui. Le jeune Suédois avait alors 22 ans; il s'embarqua secrètement sur le bâtiment qui transportait les jésuites en Italie. Les jésuites furent débarqués en Corse, et Thiulen partagea d'abord leur prison; mais ensuite le commandant français à Ajaccio le fit mettre en liberté. Il se rendit à Gênes et de là à Ferrare, où les jésuites du Mexique résidaient, et c'est là qu'il abjura le luthéranisme. Un mariage avantageux lui fut proposé à Ferrare; mais il préféra entrer chez les jésuites, et fut envoyé à Bologne, où il fit les premiers vœux. Bientôt Thiulen fut envoyé au collége de Modène. La suppression de la société en 1773 le mettait dans un grand embarras. Les marquis Valentin Gonzagua, de Mantoue, et Malvezzi, de Bologne, lui offrirent un asile. Il accepta les offres du second, et se fixa à Bologne, où il fut élevé au sacerdoce et enseigna la rhétorique aux écoles pies. A l'époque de la révolution française, il rédigea la *Gazette de Bologne*, où il donna des morceaux des gazettes allemandes. Les autres ouvrages qu'on a de lui sont : le *Tableau général de la Suède*, Bologne, 1790, 2 vol. in-8 : c'est une *Traduction* de Catteau-Calleville; *Rebellion des animaux contre l'homme*, 1794, in-8 : c'est un apologue ingénieux en vers; *Vocabulaire* pour entendre la langue révolutionnaire, Venise, 1790, 2 vol. in-8; *Réfutation de Bolgeni sur le serment civique* : il avait déjà publié sur ce sujet un opuscule sous le titre d'*Opinion*;... *Fastes de la révolution française*, 3 vol. in-8; *Histoire universelle, sacrée et profane* : c'est la suite de celle d'Hardion et Linguet; il ajouta 11 volumes pour l'histoire du 18e siècle, 1804 et 1806 : *Sur le Zodiaque d'Egypte*, Venise, 1802 : *Traduction* de l'allemand du jésuite Gussmann; *Dialogue des Morts*, Bologne, 1816, 12 vol. Thiulen fut encouragé dans ses travaux par Pie VI, qui lui adressa un bref honorable. Le cardinal Vincenti lui donna des marques d'estime; Gustave III, roi de Suède lui accorda de son propre mouvement main-levée du bannissement et de la confiscation. Mais ce prince n'existait plus quand le rescrit royal arriva en Italie. Thiulen fut banni de Bologne dans les premières années de la république Cisalpine; il se retira à Rome chez le chargé d'affaires de Suède, jusqu'en 1799 que les Autrichiens occupèrent Bologne. Alors il se hâta d'y retourner; mais il dut en partir après la victoire de Marengo. Venise lui servit d'asile, il s'y occupait à traduire en italien des livres français et allemands. De retour à Bologne, il y habita constamment chez le professeur Aldi et ses fils.

THOMAS (Antoine-Jean-Baptiste), peintre, né à Paris le 31 octobre 1791, mort le 15 janvier 1833, obtint au concours de 1816 le premier grand prix de peinture Ses principales compositions sont : *le Christ chassant les Vendeurs du Temple*, tableau donné par le préfet de la Seine à l'église Saint Roch, au nom de la ville de Paris; *Achille de Harlay résistant aux menaces de Bussy-Leclerc*; *la Journée des Barricades*, où l'on voit les factieux menaçant le président Molé; ces deux tableaux appartiennent au conseil d'état; *la Pro-*

cession de Saint-Janvier, *à Naples*, tableau de genre d'un grand mérite ; *l'Ermite cherchant un asile dans un temps orageux*, exposé à l'avant-dernier salon ; enfin *Un an à Rome et dans ses environs*. Ce bel ouvrage, qui manque au commerce, compte 72 planches lithographiées avec un texte écrit par l'artiste.

THOURET (GUILLAUME-FRANÇOIS-ANTOINE), fils du président de l'assemblée constituante, mort le 5 juillet 1832, fut élu par l'arrondissement de Pont-l'Evêque (Calvados), le 6 juillet 1831, fit partie de l'opposition libérale, et signa la protestation du 6 janvier 1832 contre l'expression de *Sujets* appliquée aux Français. Depuis 15 ans il s'occupait de recueillir les matériaux d'une Encyclopédie disposée par ordre alphabétiqus, dans laquelle il avait consigné pour chaque mot de la langue française tous les rense guemens bibliographiques qui peuvent lui être appliqués. Cet ouvrage en 30 vol. in-4, a été donné après la mort de Thouret à la bibliothèque de la ville de Paris.

THOUVENIN (JOSEPH), relieur, né vers 1791, m. à Paris le 9 janvier 1834, s'est fait connaître pour la perfection de ses reliures. Il obtint en 1823 une médaille du jury pour l'exposition des produits de l'industrie Il eut l'idée de faire la miner le carton, et renouvela l'usage des matrices en cuivre pour imprimer toutes sortes de dessins sur le maroquin et sur la peau. On lui doit de nouveaux fers à dorer qui sont d'un très-bon emploi.

THUEUX (N.), poète, né à Boulogne-sur-Mer, consacra bien souvent son talent à chanter le lieu de sa naissance ; au milieu des préoccupations du commerce, et malgré l'absence, il ne l'oublia jamais. Le genre de son talent était descriptif ; il s'en éloigna quelquefois pour le genre lyrique. La nature, les fleurs, les femmes, les rêveries d'amour, les pensées mélancoliques d'un souvenir : tel était le domaine dont il s'emparait avec bonheur, qu'il décrivait avec grâce, qu'il décorait d'un charme particulier. Les lettres boulonnaises ont fait en lui une perte.

THUNBERG (N.), successeur deLinné àl'université d'Upsal, mourut en 1828 dans sa 85e année, après avoir professé la botanique pendant un demi-siècle avec un zèle infatigable. Digne disciple du grand homme qu'il avait remplacé, il parcourut toutes les parties du globe dans le but d'explorer la nature. La plupart des sociétés savantes des deux mondes le comptaient au nombre de leurs memb., et il était, depuis 1787, associé correspondant de l'Académie des sciences de Paris.

THUROT (FRANÇOIS), helléniste et philosophe, professa la philosophie à la faculté des lettres de Paris, eut une chaire de grec au collége de France, et fut reçu à l'académie des Inscriptions le même jour que Champollion le jeune. Le choléra l'enleva le 17 juillet 1832, dans un âge peu avancé. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, nous citerons : *l'Apologie de Socrate* d'après Platon et Xénophon, grec-français, 1806, in-8 ; les *Phéniciennes* d'Euripide, avec un choix de scholies grecques, des notes françaises et le texte, 1813, in-8; plusieurs *Dialogues* de Platon ; la *Morale* d'Aristote ; *Vie de Laurent de Médicis*, trad. de l'anglais, 1799, 2 vol. in-8; *Hermès*, ou *Recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, trad. de l'angl. de Herris, avec des remarques et des additions.

TIERNEY (GEORGES), membre du parlement anglais, né à Gibraltar le 20 mars 1761, d'un négociant, n'arriva à la chambre des communes en 1796 qu'après deux tentatives malheureuses. En 1788, sous le ministère de Pitt, il avait publié un écrit avec ce titre : *Essais sur la situation réelle de la compagnie des Indes comparée à ses droits et à ses privilèges :* Tierney s'y déclarait contre le ministère. Il fut donc de l'opposition, et en devint même le chef. Partisan de la révolution française, il la soutint avec ardeur : ce fut là une de ses idées fixes. Une autre fut la réforme parlementaire. Ennemi acharné de Pitt, dont il attaquait indistinctement tous les actes, ce ministre l'ayant une fois accusé d'avoir parlé en ennemi de l'Angleterre, Tierney demanda qu'il fût rappelé à l'ordre. Le ministre insista, et il s'ensuivit un duel où tous deux firent feu deux fois et se manquèrent ; Pitt termina le différend en tirant son 3e coup en l'air. Tierney, fidèle à son système, combattit continuellement le système de coalition et de subside payé par l'Angleterre aux puissances en guerre avec la France. Il fit une motion pour la paix. Un changement de ministère survenu en 1802 lui procura des emplois lucratifs. Aussi sous Pitt, sous Fox et sous lord Grenville, il fut secrétaire en chef du gouvernement d'Irlande, puis chef du corps de contrôle pour les affaires de l'Inde. Les électeurs de Southwasck, qui l'avaient choisi pour leur représentant lui préférèrent un autre candidat ; mais il fut nommé dans un bourg qui dépendait du gouvernement. Depuis 1800 il se rapprocha de l'opposition, blâma la traite des Nègres, l'attaque de Copenhague, l'entrée des Anglais en Espagne, la publicité donnée aux affaires de la princesse de Galles, etc. En 1817 il fut malade ; mais quand il reparut au parlement, il montra qu'il n'avait rien perdu de son talent. Il fut un temps où beaucoup d'Anglais faisaient baptiser leurs enfans sous le nom de Tierney ; plus tard les mêmes électeurs signalaient leur mépris pour lui, en donnant à leurs chiens un nom qu'ils avaient tant vénéré. Tierney mourut en 1830 à l'âge de 69 ans.

TOPFER (HENRI-AUGUSTE), né à Leipsig le 17 février 1738, philosophe, mathématicien, se fit connaître en 1793 par son *Analyse combinatoire* et par ses cartes générales sur l'*Encyclopédie des sciences et des beaux-arts*, *l'Antropologie et la morale*, publiées de 1806 à 1808, d'après le système de Kant, et qui furent très-bien accueillies. La plupart des grands géomètres et mathématiciens allemands, de Prasse, Rothe, Eschenback, Burckhard, etc., ont été ses élèves et ses amis. Il professa avec beaucoup de distinction les mathématiques et la physique, d'abord pendant 10 ans à Leipsig, puis de 1796 à 1828 à l'école nationale de Grunma, et depuis 5 années jouissait du repos, lorsqu'il s'éteignit au sein de sa famille à Dresde, le 26 oct. 1833, âgé de 75 ans.

TORRIJOS (N....), général espagnol, né à Madrid, le 2 mars 1791, d'une famille illustre, servit contre les armées de Bonaparte, et finit cette guerre de l'indépend., couvert de blessures. A la paix de 1813, Torrijos était brigadier-général. Désigné par Ferdinand VII pour commander en second l'expédition que dirigeait le général Morillo contre la Colombie, il refusa cette mission, sous prétexte qu'il ne voulait pas aller combattre les patriotes d'un autre hémisphère. Plus tard il fut arrêté à Murcie, où il se révoltait contre le gouvernement de son roi, et ne sortit de sa prison que lors de l'insurrection de Riégo, après 27 mois. Employé depuis 1820 à 1823, tantôt à la tête d'un régiment de la garnison de Madrid, tantôt avec les forces mobiles envoyées en Catalogne par les cortès, tantôt comme général en chef des forces de la Biscaye, il défendit les places de Carthagène et d'Alicante contre l'armée française, qui le fit prisonnier. Torrijos fut amené en France ; mais il quitta ce pays pour aller en Angleterre, où il se livra à des travaux littéraires : on lui doit la *Traduction* en espagnol des *Mémoires de Gourgaud et de Montholon*. Le gouvernement anglais, informé sans doute des relations qu'il entretenait avec l'Espagne, lui retira sa pension. Ce général, en effet, cherchait à révolutionner l'Espagne, et, quelque temps avant les événemens de juillet, il tenta d'entrer dans sa patrie par le midi, tandis que d'autres

Espagnols devaient y pénétrer par le nord. A cet effet il débarqua à Malaga avec 39 de ses compagnons ; mais cernés par des forces supérieures, ils furent tous faits prisonniers et fusillés deux jours après.

TOUQUET (N.), ex-colon., et libraire, un instant célèbre par ses éditions économiques de Voltaire et de la charte, m. en mars 1834, âgé de 54 ans, à Blankenberg, près Ostende (Belgique), où il s'était retiré depuis sa faillite.

TOURNON (PHILIPPE-CAMILLE-CASIMIR MARCELIN de), pair de France, chevalier de Saint-Louis, commandeur de la Légion-d'Honneur, etc. né à Apt (Vaucluse) en 1778, mort le 18 juin 1833, à Génetrad (Saône-et-Loire), devint, sous le gouvernement impérial, auditeur au conseil-d'état, puis intendant à Bareuth. En 1819, il y fut fait prisonnier par les Autrichiens, qui l'emmenèrent en Hongrie. A son retour en France, il reçut la prefecture de Rome, qu'il occupait encore lorsque le roi Joachim s'empara des états romains. Il refusa de continuer ses fonctions sous l'administration de ce prince, et revint dans sa patrie. Napoléon, pendant les cent jours, voulut lui confier la préfecture du Finistère, puis celle de l'Hérault; mais il ne crut pas devoir les accepter. Après la seconde restauration, Louis XVIII le nomma à la préfecture de la Gironde, et, le 4 novembre 1818, il le comprit au nombre des maîtres des requêtes en service extraordinaire. Le comte de Tournon passa de cette prefecture à celle du Rhône, qu'il cessa d'occuper en 1823. Il fut depuis 1824 pair de France, conseiller-d'état en service extraordinaire, et en 1825, président du conseil des bâtimens civils au ministère de l'intérieur.

TOUZET (N.), homme de lettres, membre de l'académie de Dijon, fut maire et député de Semur pendant les cent-jours, ce qui le rendit l'objet d'une active surveillance en 1815 et 1816. Il mourut à Semur, en mars 1834, dans un âge peu avancé. Touzet est auteur d'un recueil de *Fables* et de quelques *Poésies* diverses.

TOWNSEND (JOHN), officier de police anglais, d'une sagacité et d'une pénétration peu communes, et par cette raison d'une grande célébrité, mort récemment à Londres, il fut long-temps chargé d'accompagner la cour en tous lieux, et il avait coutume d'assister au lever du roi et à toutes les réceptions. Il avait été élevé aux frais d'un établissement de charité, dont il fut dès sa jeunesse, et sans être connu, l'un des plus zélés souscripteurs, ce qui lui valut la dignité de gouverneur à vie de cette institution.

TRAMUT (EMMANUEL), curé de Villera-Sexel, (Haute-Saône), né en 1745 à Monfort, près Quingey, dirigea cette paroisse avec zèle jusqu'au moment de la révolution. Le refus de serment ne le sépara même point d'abord de ses paroissiens; il resta caché au milieu d'eux. Mais la persécution devenue plus vive l'obligea de fuir. Il se retira en Suisse, d'où il ne revint qu'au retour de l'ordre. Sa seule ambition était de rentrer dans sa paroisse, où il reprit son ministère de paix et de charité. Etranger aux débats politiques, il était le père de tous; indulgent pour les autres, il n'était sévère que pour lui. Enfin, après soixante ans de travaux, Tramut, fut enlevé à son troupeau. Il légua 3,000 fr. aux pauvres et une rente de 500 fr. à la fabrique. Quoiqu'il fût à son aise, on ne trouva point d'argent chez lui. Il versait dans le sein des pauvres tout ce qu'il épargnait à force de privations.

TREILLARD (ANNE-FRANÇOIS-CHARLES, comte), lieutenant-général de cavalerie, né à Parme le 9 février 1764, d'une famille française qui était noble, mort à Charonne près Paris, le 14 mai 1832, entra, dès 1780, dans le régiment de la Reine-Dragons, et fut général de division, en 1806. Il avait fait les campagnes de 1792 et de 1793 aux armées du Nord et de la Moselle, des Ardennes et du Rhin, puis celles qui avaient eu lieu ensuite aux armées de Sambre-et-Meuse et en Allemagne; celles de 98 et 99 en Suisse, celles de 1800 et 1801 avec l'armee Gallo-Batave. Après avoir été employé sur les côtes de l'Océan, à la grande armée, en Allemagne et en Pologne (1806 et 1807), en Espagne (1808), en Allemagne (1809), en Espagne et dans le Portugal (1810-1813), il se battit en France (1813-1814). On cite de lui plusieurs actions d'eclat. En avant de Philippeville, il était de garde avec 30 chevaux; attaqué par les Autrichiens, il est blessé; néanmoins il tient ferme, et donne à son régiment le temps de se déployer. Il commandait aussi à Fleurus l'avant-garde du corps de Moreau. Près Coblentz, il prit cent quatre-vingts chevaux, et contribua à la prise de cette ville; près Kreutznach, il fit deux mille cinq cents prisonniers; au siége de Mayence, il prit un bataillon de pandours et cent vingt hussards; sur le Rhin, il fit deux mille prisonniers. Il se distingua à Forlem, à Wertingen, à Austerlitz, à Iéna, à Pulstuck; c'est le soir même de cette dernière affaire que Bonaparte le nomma général de division. Mis à la retraite le 1er octobre 1815, il fut remis en disponibilité en 1830, et de nouveau mis à la retraite en 1832. M. Mazères, son neveu, connu dans une autre carrière, a fait son *Eloge* sur sa tombe.

TRESCHOW (N.), professa la théologie à l'université de Copenhague, puis à celle de Christiania, lorsqu'elle fut fondée. En 1814 il devint membre du gouvernement norwégien, conseiller d'état et directeur du ministère des cultes et de l'instruction. Son ouvrage sur *l'Esprit du Christianisme*, ou *Instruction évangélique*, publié il y a quelques années, a fait sensation dans le nord de l'Europe. Ce philosophe, homme d'état, mourut à Christiania en octobre 1833, à l'âge de 82 ans.

TRUFFER (JEAN), professeur, né en 1746 à Hardinvest (Manche), fit ses études à Paris au collége d'Harcourt. Dès l'âge de 19 ans, il entra dans l'enseignement, et y resta malgré la révolution, à laquelle il fut entièrement étranger. Admis dans les écoles centrales par le Directoire, il devint, sous l'empire, professeur au lycée Charlemagne. Après un demi-siecle de travaux, ce vétéran de l'ancienne université mourut à Paris le 31 janvier 1828. On lui doit une *Traduction* estimée des plus célèbres *Harangues de Cicéron contre Verrès.*

TURNER (JOHN-MATTHIAS), évêque de Calcutta, né à Oxford d'une famille pauvre, et orphelin dès son jeune âge, fit dans son village natal d'excellentes études sous la direction d'amis charitables. Attaché pendant quelque temps à la famille Londonderry, il occupa de 1823 à 1829 diverses fonctions pastorales où il se fit remarquer. A la mort de Héber, évêque de Calcutta, on lui offrit ce siége vacant, qu'il accepta malgré sa santé chancelante. Il ne tarda pas à être la victime du climat, et mourut le 31 juillet 1831, à Calcutta.

TUROT (Jos.). *Ajoutez :* m. à Paris le 18 mars 1825.

TURQUIE, *page* 3121, 1re *col., ligne* 51, *effacez le mot* qui

TZSCHIRNER (Le doct. H.-G.), théologien, né en 1778 aux environs de Chemnitz en Saxe, avait été appelé deux fois à une chaire de théologie à Wittenberg, quand il accepta, en 1809, celle qu'on lui offrit à Leipsig, où il se plaça bientôt au premier rang des prédicateurs protestans. Sa carrière fut des plus laborieuses, et sa m., arrivée en 1828, fit quelque sensation en Allemagne. On a parlé beaucoup de son dernier ouvr. *sur le Catholicisme en France.* Cet écrit, publié par Krug, est demeuré incomplet. Nous citerons encore son *Traité sur le catholicisme et le protestantisme considérés sous le point de vue politique* (trad. franç., Strasbourg, 1823, in-8).

U.

UPHAM (W. ÉDOUARD), connu dans le monde littéraire par son ouvrage en anglais, intitulé *Rameses*, par son *Histoire de l'empire ottoman*, ainsi que par la *Traduction* parue recemment des *Livres sacrés de Ceylan*, qui lui ont assigné un rang distingué parmi les savans orientalistes, est mort le 24 janv. 1833 dans un âge peu avancé.

UGARTE (N.), mort le 7 novembre 1831, laissant une fortune de trois millions de réaux qu'il devait à son protecteur M. de Tatischeff, avait été trouvé par cet ambassadeur auprès de M. Strogonoff son prédécesseur. M. de Tatischeff ne tarda pas à connaître tout le parti qu'il pourrait tirer d'Ugarte, qu'on recommanda aux ministres de Ferdinand comme un des meilleurs serviteurs du roi et l'ennemi des libéraux dont il se vantait de connaître les projets. L'ambassadeur l'introduisit dans le cabinet du roi, comme le seul homme capable de le diriger dans les conjonctures difficiles où il se trouvait. C'est ainsi qu'Ugarte, de courtier d'affaires, est devenu l'instrument des projets de la Russie, et le favori de son souverain.

V.

VADIER (N.), était conseiller au présidial de Pamiers, lorsqu'il fut député par le tiers-état de cette province aux États-Généraux de 1789. On le vit parfois incertain des principes qu'il devait suivre, quoique son penchant à l'exagération démocratiq. commençât déjà à percer. Nommé, en 1792, député du departement de l'Arriège à la Convent., il prit place à la *montagne*, vota la m. de Louis XVI sans appel ni sursis, et, après plusieurs autres actes d'une violence coupable, entra au comité de sûreté générale. Il fut un de ceux qui concertèrent l'atroce projet des prétendues conspirations des prisons. Personne ne présenta plus que lui de victimes à la proscription; il garda même rancune à Robespierre, qui en avait sauvé quelques-unes, et, plus tard, s'étant uni contre lui aux thermidoriens, dont il ne partageait pas les principes, il l'accusa, non d'avoir versé le sang des Français, mais d'avoir tourné en ridicule et gêné les travaux du comité de sûreté génér. Dénoncé deux fois après le 9 thermidor comme l'un des chefs des terroristes, il fut acquitté deux fois; mais il fut moins heureux le 5 frimaire an III. Dénoncé alors de nouveau, il fut condamné à la déportation avec Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois et Barrère. Il trouva le moyen de se soustraire à cette peine en se cachant dans Paris, et reparut sur la scène politique en floréal an IV (mai 1796). Compromis dans la conspiration de Babeuf, il fut acquitté par la haute cour nation. de Vendôme (1797). Il continua d'habiter la capitale jusqu'à ce que la loi du 12 janvier 1816 l'eût forcé de quitter la France. Il se retira dans les Pays-Bas, et m. à Bruxelles en 1828, à l'âge de 93 ans.

VALDRIGI (FRANÇOIS, comte), né à Modène en 1761, étudia d'abord le droit à l'université de sa ville natale, où il fut reçu docteur. En 1790, il devint, pour 3 ans, recteur civil de la ville de Trente, et à l'expiration de ces fonctions fut nommé juge au tribunal de Modène. Il était en 1800 professeur de droit au collège de Brera à Milan, et membre de la cour des comptes de cette ville. Plus tard il s'occupa de la *Traduction du Code Napoléon en langue latine*, in-4, 1807, ce qui lui valut en 1814 la chaire de professeur de droit commun à l'université de Milan. Il a aussi publié en 1816 un *Eloge de Gravina*. Ce savant mourut à Milan le 23 janvier 1834, âgé de près de 73 ans.

VAN-ALPHEN (ANTOINE), vicaire apostolique de Bois-le-Duc, né en 1748 à Boxtel dans le Brabant hollandais, fit ses études à Louvain et fut nommé en 1771 lecteur au collége de Driutius. Admis à la licence la même année, il fut promu à la chapellenie de Boxtel en 1777, et reconnu en 1782 comme coadjuteur du vicaire apostolique de Bois-le-Duc, avec droit de succession. En 1790 Van-Alphen devint en effet vicaire apostolique par la mort de son prédécesseur Aërts. Il avait été d'ailleurs nommé en 1785 à la cure de Schyndel, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1798, voyant que la destruction de l'université de Louvain allait ôter les moyens de continuer la succession des prêtres de son vicariat, il établit à Bois-le-Duc un séminaire qu'il transféra l'année suivante à Hexelaar. L'église de Bois-le-Duc fut tranquille sous la république batave et sous le règne de Louis Bonaparte; mais, lorsque Napoléon se fut emparé de la Hollande, il imagina de rétablir l'évêché de Bois-le-Duc, qui avait été érigé en 1559, et qui, depuis la conquête des Hollandais en 1629, avait été administré par des vicaires apostoliques nommés d'abord par le chapitre, puis par le pape. Van-Alphen, ne s'étant point prêté au projet de l'empereur, fut arrêté en 1810 et enfermé à Vincennes; relâché à la fin de la même année, on le fit partir pour Malines, puis pour Anvers, en le pressant de donner sa démission ou de transmettre ses pouvoirs à un prêtre qu'on lui désignait. Van-Alphen, s'y étant refusé, eut ordre de revenir à Paris, où il resta jusqu'en 1814. Son retour à Bois-le-Duc fut une véritable fête. Il reprit ses fonctions de vicaire apostolique et de pasteur de Schyndel, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 1er mai 1831. Il avait fallu à Van-Alphen un grand courage pour résister aux empiètemens d'un pouvoir usurpateur.

VANDERBOURG (CHARLES BOUDENS de), seur, mort à Paris en octobre 1827, entra dans la marine, émigra en Allemagne, et revint en France après le 18 brumaire. Dès-lors il concourut au *Publiciste*, aux *Archives littéraires*, au *Mercure étranger*, au *Journal des savans*. Il fut nommé membre de l'institut en 1814 à la place de L.-S. Mercier, et censeur en 1815. On a de lui : *Voldemar*, par F.-H. Jacobi, traduit de l'allemand, 1796, 2 vol. in-12; une *Traduction* du *Voyage en Italie* de Meyer, 1802, in-8; du *Laocoon* ou *des Limites respectives de la poésie et de la peinture*, trad. de l'allemand de Lessing, 1802, in-8; une *Traduction* en vers français des *Odes d'Horace*, 1812-13, 2 vol. in-8, qui n'est pas sans mérite; *Cratès et Hipparque*, roman de Wieland, traduit en français, 1818, 2 vol. in-18. Il fut l'éditeur des *Poésies* de Clotilde de Surville, et fournit quelques *Articles* à la *Biographie universelle* de Michaud.

VANDERLINDEN (P.-L.), membre de l'Académie de Bruxelles, mort dans cette ville en 1831, est connu par des travaux remarquables sur plusieurs branches de l'histoire naturelle.

VANDOEUVRE (N.,) premier président de la cour royale de Lyon, avait été procureur général près les cours royales de Dijon et de Rouen : plusieurs de ses discours de rentrée, mercuriales éloquentes et courageuses, firent connaître son nom à toute la magistrature du royaume. Membre des deux législations, sous la restauration, il mourut en 1829 dans sa terre de Méry-s.-Seine près Troyes.

VARIN (PIERRE-LOUIS), propriétaire à Epensi-

val, membre du Comice agricole de la Marne, né à Givry en 1766, mourut le 7 août 1832, dans sa 66e année. Il mérite d'être cité parmi le petit nombre de ceux qui ont donné dans ces derniers temps une grande impulsion à l'agriculture. Par les bons exemples qu'il donna dans l'exploitation de ses propriétés, il contribua à la prospérité de son arrondis.

VAUQUELIN (Louis Nicolas), chimiste, l'un des fondateurs de la société philomathique, né en 1763 à Saint-André d'Hébertot (Calvados), avait 14 ans lorsqu'il entra comme garçon de peine chez un pharmacien de Rouen. Deux années après, il vint à Paris, où il se livra à l'étude avec trop peu de réserve, tomba malade et fut transporté à l'Hôtel-Dieu; dès qu'il fut guéri, il entra chez un pharmacien. Fourcroy, qui visitait souvent cette pharmacie, prit Vauquelin en affection, et se l'associa. Vauquelin trouva ensuite les moyens d'avoir une pharmacie à son compte. Ses travaux le faisant connaître, il devint successivement inspecteur des mines, membre de l'ancienne académie des sciences, puis de l'institut, chevalier des ordres de la Légion-d'Honneur et de St-Michel, professeur au muséum d'histoire naturelle et à l'école royale de pharmacie, professeur à la faculté de médecine et au collége de France, inspecteur-général de la monnaie, membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Il était député du Calvados lorsqu'il m. en chrétien dans son lieu natal le 14 novembre 1830. Vauquelin n'était pas un professeur brillant; mais il était simple, méthodique, et possédait le talent de l'analyse. Vauquelin n'a publié que le *Manuel de l'essayeur*, 1812, in-8; mais il a laissé des *Mém.* insérés dans les *Annales de chimie*, dans le *Journal des mines*, dans les *Annales du muséum*, dans le *Journal de physique*, dans l'*Encyclopédie méthodique* et dans les *Recueils de l'académie des sciences*. Les plus remarquables sont: *Sur la nature de l'alun* (Annales de chimie), 1797; *sur la nouvelle substance métallique contenue dans le plomb rouge de Sibérie* (chrome), ibid., 1798; *Notice sur la terre du Brésil*, ibid. Cette terre (la glucine) était inconnue avant Vauquelin; *Des Mémoires sur l'urine*, en société avec Fourcroy, ibid., 1799; *sur l'Eau de l'amnios des femmes et des vaches*, ibid., 1800; *sur le vert d'antimoine*, ibid.; *Observations sur l'identité des acides pyromuqueux, pyro-tartareux, pyro-ligneux et sur la nécessité de ne plus les regarder comme des acides particuliers*, en société avec Fourcroy, ibid.; *sur les Pierres dites tombées du ciel*, ibid., 1803; *sur le Platine*, en société avec Fourcroy, ibid., 1804; *sur la Présence d'un nouveau sel phosphorique terreux dans les os des animaux*, etc., en société avec Fourcroy, ibid., 1803; *Examen chimique pour servir à l'histoire de la laite des poissons*, en société avec Fourcroy, ibid., 1807; *Analyse de la matière cérébrale de l'homme et de quelques animaux*, ibid., 1812; *Expérience sur le Daphné alpina*, ibid.; *Analyse de l'urine de l'autruche et expérience sur les excremens de quelques autres familles d'oiseaux*, en société avec Fourcroy (Annales du muséum d'histoire natur.), Paris, 1811.

VAUTHIER (Jules-Antoine), peintre et graveur, mort en 1832, remporta le 2e grand prix de l'Institut en 1801. Il est auteur de quelques *Tableaux* d'histoire, et a gravé une partie des dessins du *Musée des Antiques* de Bouillon. Il a gravé aussi les dessins de quelques autres collections.

VAUTRIN (Hubert), ancien jésuite, né à Saint-Nicolas en 1742, mort à Nanci en 1832, était chanoine de la cathédrale de cette ville; il est auteur de l'*Observateur en Pologne*, 1817, in-8, du *Cadran à la portée de tout le monde*, 1812, in-12, et de quelques *Mémoires de physique*.

VEESENMEYER (Georges), né à Ulm le 20 novembre 1760, fit ses études à Altdorf, de 1786 à 1792, puis exerça dans sa ville natale les fonctions de professeur du Gymnase et de bibliothécaire de la ville. Comme écrivain, il s'est fait connaître surtout par ses ouvrages sur *l'Histoire de la Réforme* et sur celle *de la Littérature*. Il m. à Ulm, le 6 avril 1833.

VENTOUILLAC (L.-T.), né à Calais en 1798, passa en Angleterre en 1816, où il enseigna la langue française. Ses succès en ce genre le firent nommer en 1830, professeur de littérature au coll. roy. à Londres, où ses leçons, sa parfaite connaissance des littératures des deux nations, et sa facilité à s'énoncer purement dans la langue anglaise, lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. La plupart de ses public. sont des ouvrages élémentaires; mais sa *Trad.* en français de l'*Apologie de l'évêque Watson*, et quelques-unes des *Préfaces* ou introd. en anglais qui précèdent ses ouvrages, dénotent beaucoup de goût et de talent. Peu après son arrivée en Angleterre, il avait abjuré la foi de ses ancêtres pour embrasser la religion anglicane.

VERGEZ (N., baron), né le 12 juin 1757, à Saint-Pé (Hautes-Pyrénées), mourut à Paris, le 20 juin 1831. Soldat en 1778, il fut, le 9 février, promu au grade de cap. dans le 1er bataillon des chasseurs de la Montagne. Le 18 thermidor an IV, il fut élu chef de bataillon sur le champ de bataille; le 18 pluviose an V, il passa dans la 12e brigade de ligne; le 16 floréal an VII, il fut, pour la seconde fois sur le champ de bataille promu par le général en chef Macdonald au grade de chef de brigade. A la prise du fort Maja, en Espagne, il se présenta le premier à la porte, enleva aux ennemis deux drapeaux, coupa des mèches allumées disposées pour faire sauter le fort, et par son intrépidité sauva nos colonnes. Il en fut de même à la prise de Tolosa et à celle de Lecumberry. Le 3 germinal an IV, à l'armée des côtes de l'Océan, il arrêta de sa propre main Charette, chef des Vendéens. A l'affaire de l'Estorta, en nivose an VII, il contribua à la prise de neuf pièces de canon. Le général Vergez, qui n'avait apporté des pays conquis que des blessures, n'ayant rien à léguer à ses enfans, légua ses enfans à sa patrie.

VENCE (Clément-Louis LE LION DE VILLENEUVE, marquis de), pair de France, né en fév. 1783, m. en fév. 1834, embrassa la carrière des armes et parvint au grade de maréchal de-camp. Le marquis de Vence fut nommé grand-officier de la Légion-d'Honneur et chevalier de St-Louis.

VERAC (Charles-Olivier de SAINT-GEORGES, marquis de), lieutenant-général, né en 1743 dans le Poitou, était à 10 ans titulaire de la charge de lieutenant-général de cette province. Admis dès 1757 dans le corps des mousquetaires, il fit quatre ans après sa prem. campagne comme aide-de-camp du duc d'Havré, son beau-frère, et fut blessé du même coup de canon qui l'étendit m. sous ses yeux. Cette double circonstance le fit avancer au grade de colonel. Il débuta dans la carrière diplomatiq. en 1772 comme ministre plénipotentiaire près le landgrave de Hesse-Cassel, passa ensuite à la cour de Danemarck en la même qualité, et en 1779 fut chargé, comme envoyé extraordinaire, de négocier auprès de Catherine II la neutralité de la Russie dans la guerre que faisait alors la France à l'Angleterre. Nommé cinq ans plus tard à l'ambassade de Hollande, il en fut rappelé avant la ratificat. d'un traité qu'il avait négocié, et dont le principal objet était de procurer à M. de Calonne, par un emprunt sur les Etats-Génér., des fonds que ceux-ci devaient retirer d'entre les mains du ministère anglais. Le marquis de Vérac occupait depuis deux ans l'ambassade suisse, où il avait remplacé M. de Vergennes, lorsque, en 1791, il envoya sa démission dès qu'il eut connaissance de l'arrestation du roi à Varennes. Après quelq. années passées dans l'émigrat., il rentra en France (1801), s'y trouva réduit à solliciter le traitement de son ancien grade de maréchal-de-camp, recouvra dès 1814, près du roi, les entrées de la chambre que Louis XVI lui avait accor-

dées en 1779, fut fait lieutenant-général, mis à la retraite de ce grade en 1816, et m. en nov. 1828. M. Fiévée lui a fait une nécrologie au *Journal des Débats* du 22 nov. 1828. Le même lui avait consacré un article dans la *Biographie des hommes vivans*.

VERGENNES (CONSTANTIN GRAVIER, comte de), maréchal de camp, fils d'un ancien ministre de Louis XVI, mort en octobre 1832, entra au service le 19 janvier 1777, parvint au grade de colonel, et eut le commandem. des gardes de la Porte. Lorsque ce corps fut licencié, il entra dans la diplomatie, puis il émigra. Quand les gardes de la Porte furent rétablis en 1814, le comte de Vergennes en reprit le commandement, et fut nommé maréchal de camp. En 1815, il reçut la croix d'officier de la Légion-d'Honneur et fut mis en non-activité. En 1818, le gouvernement le porta sur le cadre de l'état-major de l'armée, et l'admit à la retraite en 1829. La mort d'un fils unique à la fleur de l'âge avait flétri son existence.

VERNIER (JEAN-BAPTISTE-THADÉE), supérieur de la mission de Beaupré, dans le diocèse de Besançon, né en 1761 à Ouvans, mort à Ecole en juin 1833, entra, n'étant encore que diacre, dans la maison des missionnaires de Beaupré. Au commencement de la révolution, il refusa le serment, et se retira en Suisse, où il ne resta cependant que deux ans. Rentré en France, il enseigna en secret la théologie à quelques jeunes gens des montagnes que les excès de la terreur n'empêchaient pas d'aspirer au saint ministère. Lors du rétablissement du culte en 1802, Vernier, signalé à l'archevêque Lecoz comme un des plus zélés adversaires des prêtres constitutionnels, fut relégué dans l'humble succursale d'Ouvans, où il continua à enseigner la philosophie et la théologie. En 1814, Lecoz consentit enfin à le donner au séminaire diocésain, en qualité de directeur et de professeur de théologie morale. Le séminaire ne conserva que quelques années cet excellent maître. Vernier rentra dans la communauté des missionnaires de Beaupré, dont il devint le supérieur après la mort de MM. Constant et Gerbet, plus anciens que lui dans la maison. En 1821, M. l'archevêque de Pressigny le chargea de diriger l'instruction et l'éducation d'un grand nombre de jeunes gens de 18 ans et au-dessus, qui n'avaient pu commencer plus tôt leurs études classiques, et qu'il fallait conduire au sacerdoce par une voie plus abrégée que celle des classes ordinaires. Il continua dès-lors ses exercices de prédication dans diverses paroisses avec cette ardeur apostolique dont il était enflammé. Les habitans des campagnes aimaient à entendre sa voix, et ses *Discours* ont fait un bien immense. Le cardinal de Rohan l'appela à faire partie de son conseil dès les premiers mois de la révolution de juillet, et lui donna les pouvoirs de vic.-général. Vernier a publié : Une *Edition* des *Méditations* du père Médaille, auxquelles il a ajouté plusieurs sujets qui n'avaient pas été traités par l'auteur; *Méditations sur les vérités de la vie chrétienne et ecclésiastique, sur les évangiles des dimanches et sur les principales fêtes de l'année*, Besançon, Chalandre, 1832, 1 vol. in-8. L'auteur n'y a conservé que le fond des *Méditations* de Beuvelet; *Theologia practica sub titulis sacramentorum : ordine novo redegit J.-B.-T. Vernier*, Besançon, Montarsolo, 1828, 2 vol. in 8. C'est le principal ouvrage de l'abbé Vernier. L'auteur y montre une grande science, beaucoup de modestie et une expérience consommée.

VIARD (N.), l'un des plus célèbres cuisiniers de ce siècle, m. à l'âge de 74 ans, était déjà cuisinier de premier ordre à l'époque du fameux voyage de l'impératrice Catherine en Crimée. Viard faisait partie de cette expédition. Depuis cette époque, sa réputation devint européenne. Il avait tous les caprices des grands hommes; il avait quitté la Russie, qu'il trouvait un pays trop froid; il quitta l'Angleterre à cause de ses brouillards, et résista avec obstination aux brillantes propositions qui lui furent faites par Georges IV, dont il avait été plusieurs années le cuisinier. Viard était à la tête des cuisines de l'archi-chancelier lors de ces célèbres dîners que l'empereur recommandait à ceux qu'il invitait chez lui. Occupé des nombreuses éditions du *Cuisinier royal*, il accepta les offres d'un Anglais célèbre, Egerton, duc de Bridgewater. Après la mort du duc, il quitta entièrement la carrière dans laquelle il s'était illustré. Le duc lui légua une casserole et un gril en argent, ornées de ses armoiries et portant pour devise : « A M. Viard les estomacs reconnaissans. » Cet artiste fut enterré au cimetière du Père-Lachaise, dans une tombe qu'il avait fait construire depuis long-temps, et qu'il allait visiter exactement une fois par semaine. En mourant, il avait prescrit qu'on lui fit faire un cercueil assez vaste pour contenir avec son corps 100 livres de sel mêlé à une quantité suffisante de son. Cette volonté fut exécutée le 3 fév. 1834.

VIART (PIERRE-FRANÇOIS), prêtre, né en 1750 dans le dioc. d'Auxerre, m. le 10 juillet 1832, fit ses premières études à Paris, au collége de Louis-le-Grand. M. de Cicé, évêque d'Auxerre, le pourvut d'un canonicat dans sa cathédrale. Jusqu'à la révolution, il ne prit point de part directe à l'administration du diocèse. Mais M. de Cicé, qui lors de la tenue des assemblées de bailliage pour le choix des députés aux Etats Généraux, lui avait dû son élection, combattue par un parti nombreux, lui confia tous ses pouvoirs lorsqu'il émigra. Une partie considérable du clergé du diocèse d'Auxerre prêta le serment exigé par l'assemblée constituante. Viart rallia autour de lui les prêtres fidèles, et rappela à leurs devoirs plusieurs de ceux qui les avaient oubliés. Sa correspondance avec l'évêque d'Auxerre, quoique étrangère à la politique, lui attira des persécutions jusqu'au 18 brumaire. Son attachement à l'unité et les instructions de M. de Cicé, quoique signataire des réclamations de plusieurs évêques, le déterminèrent à se conformer au concordat de 1801. Alors, le département de l'Yonne ayant été soumis à la juridiction de l'évêque de Troyes, Viart fut nommé curé de Saint-Etienne d'Auxerre, et ensuite pro-vicaire général dans ce département. Honoré de la confiance des évêques de Troyes, puis des archevêques de Sens, il les seconda dans l'administration d'une partie de leur diocèse. Sa paroisse et la ville d'Auxerre lui doivent une association de charité ainsi que des écoles chrétiennes dirigées par des Frères de Saint-Yon, et par des Sœurs de la Providence d'Evreux. Doué d'une fermeté peu commune, il savait dans l'occasion se montrer supér. à toute considération opposée à son devoir. On a lu avec intérêt dans l'*Itinéraire* de Fabry le récit d'une discussion qu'il eut avec Napoléon, lorsque celui-ci quitta l'île d'Elbe pour rentrer à Paris.

VICHY (ROCH-ÉTIENNE de), évêque d'Autun, né le 7 juillet 1753 à Ponlhaguet dans le diocèse du Puy, mort le 3 avril 1829 à Paris, quitta la carrière des armes pour l'état ecclésiastique, entra au séminaire de St-Sulpice, et reçut la prêtrise. Nommé aumônier de la reine, il fut en même temps grand-vicaire d'Evreux et abbé commendataire de Saint-Ferme, abbaye de l'ordre de Saint-Benoît dans le diocèse de Bazas. L'abbé de Vichy, qui était auprès de la reine à l'époque des premiers attentats, partagea tous ses dangers. Puis il habita la Suisse, trouva ensuite un asile dans les états de l'électeur de Bavière, Charles-Théodore, et rentra en France quand le calme commença à renaître. Bonaparte voulut l'attacher à sa chapelle, et lui offrit même l'épiscopat; mais l'abbé de Vichy refusa ses offres. Il ne reprit qu'auprès de Madame les fonctions qu'il avait exercées auprès de la reine. En 1819, il fut nommé à l'évêché d'Autun. Trois ans après, le roi le fit pair et conseiller d'état. C'est à lui que l'on doit le rétablissement de la maison de Paray-le-Monial, de l'ordre de la Visitation, d'où s'est ré-

pandue au-dehors la dévotion au Sacré-Cœur. La maison des dames du Sacré-Cœur à Autun fut également le résultat de ses soins.

VIDONI (Pierre), cardinal de l'ordre des diacres, et du titre de St-Nicolas *in carcere*, né à Crémone le 2 décembre 1759, mort le 12 août 1830, avait été élevé au collége Nazaréen à Rome. Il devint en 1781, prélat de la maison du pape, vice-légat de Ferrare en 1784, et en 1790, ponent de la Consulte. Pie VII lui conféra en 1801 le gouvernement d'Ancône, et y ajouta en 1806 celui d'Urbin et de Pesaro. Il fut promu au cardinalat dans le consistoire du 8 mai 1816. Ce cardinal ayant acquis à Rome le palais de Stoppani, célèbre par les dessins de Raphaël, et dans lequel on conserve les quatre *Tables* des fastes sacrés de Velleius-Flaccus, trouvées dans les ruines du forum de Palestrine, il les fit restaurer et en publia même une belle *Edition*.

VIDUA DE GONSAVO (Charles comte de), voyageur célèbre et audacieux, parcourut l'Europe, la côte occidentale de l'Amérique, une grande partie de l'Asie et de l'Archipel Indien, et se proposait de visiter la Nouvelle-Hollande, lorsqu'il périt le 26 mai 1833 à Menado, sur la côte des Célèbes, en examinant une source d'eau bouillante. S'étant penché imprudemment sur la source, son pied glissa, il enfonça dans l'eau et eut toute la jambe cruellement échaudée : trois jours après il avait cessé d'exister.

VIENNE (François-Geneviève-Charlemagne-Camille, comte de), le dernier descendant de Jean de Vienne qui défendit si vaillamment Calais contre Edouard III, roi d'Angleterre, naquit en 1798. Privé de fortune par suite de l'émigration de ses parens, il entra fort jeune aux pages de Bonaparte, fit plusieurs campagnes, et obtint la croix d'Honneur sur le champ de bataille de Dresde. En 1814, il fut nommé lieutenant de la vénerie du roi, et plus tard (1828) il en devint commandant. Il m. à Fontainebleau le 10 nov. 1828.

VIEUVILLE (Mathurin Jules-Anne MICAULT de la), ancien garde-du-corps du comte d'Artois, né à Lamballe le 6 avril 1755, m. à Paris le 24 décembre 1829, fut emprisonné pendant la révolution, et reprit du service, sous la restauration dans les gardes du corps de Monsieur. Voué aux bonnes œuvres, il avait fondé en 1804, à Montmartre, l'*Asile de la Providence*, maison de retraite pour les vieillards des deux sexes, et dont il devint administrateur lorsqu'elle fut reconnue par ordonnance du 24 déc. 1827; il était également de la *Société de la Providence*, qui a pour objet de soutenir l'*Asile*, et de placer en outre de jeunes orphelins. Lavieuville avait d'ailleurs concouru à former l'*Association paternelle des chevaliers de Saint-Louis*.

VIGNERON (N.), ancien député, décédé à Vesoul le 10 mai, dans sa 82e année, était avocat lorsqu'éclata la révolution de 89. Ses principes lui firent confier les fonctions de député à la Convention nationale. De la Convention il passa au conseil des Anciens, et, après le 18 brumaire, fit partie du Corps législatif, où il siégea sans interruption jusqu'en 1814. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il fut encore memb. de la chambre des représentans.

VILLENEUVE (René-Claude-Geoffroy de), ancien médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, membre de l'Académie de médecine, né à Paris le 24 mars 1767, m. le 26 juillet 1832, était petit-fils d'Etienne-François et petit-neveu de Claude-Joseph, tous deux membres de l'Académie des sciences.

VILLEQUIER (Asselin, baron de), prem. président de la cour royale de Rouen, et membre de la chambre des députés, m. à Villequier, près Rouen, à la fin de juillet 1833, s'était distingué par ses lumières et son impartialité comme magistrat.

VILLERS (Antoine-Ignace HUOT de), né à Vesoul le 16 septembre 1755, d'un conseiller au parlement de Franche-Comté, mort à Paris en 1832, fut envoyé à Paris au séminaire de Saint-Sulpice, et y devint maître de conférences. Il était de la licence de 1782, dont M. Fournier, aujourd'hui évêque de Montpellier, était le premier, et fut reçu docteur en 1784. Peu après, il fut pourvu d'un canonicat dans la cathédrale de Besançon; et, lorsque M. de Marbeuf passa d'Autun à Lyon, en 1788, il nomma l'abbé de Villers un de ses grands-vicaires. A la révolution, il resta dans Lyon ou dans les environs, fut arrêté plusieurs fois, passa plusieurs mois dans un cachot, mais échappa à la mort. Après le 18 brumaire, l'abbé de Villers était à Lyon, occupé de bonnes œuvres, quand un agent de police, auquel il avait soustrait l'objet de sa passion pour le placer dans une communauté, le dénonça à Fouché comme un homme dangereux. On le manda à Paris, et il ne put obtenir de retourner à Lyon. L'aisance dont il jouissait lui eût permis de vivre dans la capitale, sans s'astreindre aux obligations quotidiennes du ministère paroissial. Cependant il s'attacha au clergé de Saint-Sulpice, puis à celui de Saint-Thomas d'Aquin, et il y remplissait les fonctions de prêtre administrateur. De plus, il consacra une partie de sa fortune à établir une maison de filles repentantes. Un abus de confiance d'une personne qu'il avait mise à la tête de cet établissem. le compromit, et il fut obligé de sacrifier la meilleure partie de son avoir. Il n'en continua pas moins l'exercice de ses bonnes œuvres. Il fut aussi longtemps aumônier des pages, et jusqu'à la fin il l'a été de S.-Lazare. Jusqu'à un âge avancé, il passait les journées entières à visiter les pauvres et les malades.

VIOLAINE (N. de), correspondant du départem. de l'Aisne, de la société royale et centrale d'agriculture, intendant du domaine privé de Louis-Philippe, a succombé à Paris le 16 mars 1833, dans un âge peu avancé. Les futaies superbes de Villers-Cotterets, et les sables de Gondreville, dont il sut vaincre la stérilité, déposent en faveur des talens de l'administrateur éclairé et du forestier habile, qui leur consacra tous ses soins pendant la plus grande partie de son existence. Les bienfaits dont il comblait les familles malheureuses du département de l'Aisne, et tous ses travaux consacrés à l'utilité générale, firent bien vivement sentir sa perte.

VITALIS (N.), curé de St-Eustache, officier de la Légion-d'Honneur, mort à Paris le 31 mai 1832, âgé de 65 ans, avait d'abord professé la physique. Ses connaissances étendues en matière de sciences exactes l'avaient même fait nommer secrétaire perpétuel de l'Acad. des sciences de Rouen.

W.

WAILLY (Pierre-Joseph de), supérieur général de la mission de St-Lazare, né le 27 janvier 1759 à Vacqueriettes, dans le dioc. de Boulogne, m. en 1828, fit ses études à l'univ. de Douay, vint à St-Lazare pour entrer dans la congrégation des prêtres de la mission, et fut attaché d'abord à l'église St-Louis de Versailles. Après avoir été employé dans les missions du diocèse d'Amiens, il professa la philosophie au séminaire de Chartres et la théologie à celui de St-Brieuc. Il quitta la France en 1792, passa quelque temps en Allemagne, et fut renvoyé de bonne heure dans son diocèse par l'ordre de son évêque. De Wailly, arrêté un jour à St-Georges, fut brutalem. empris. dans une cave, d'où les habit. le retirèr. A l'époq. du concordat, l'évêq. d'Arras le nomma à la cure de St-Leu; mais, pre-

érant la vie de communauté, il devint direct. du séminaire d'Amiens en 1806 et supérieur en 1811. Il forma les colleges de Mont-Didier et de Roye, et avait sous sa direction une compagnie de missionnaires qui évangélisaient les campagnes En 1827, supérieur général de la mission de St-Lasare, il ne fut pas long temps à la tête de cette congrégation dont ses vertus lui avaient mérité d'être le chef. Ce fut un des plus dignes successeurs de saint Vincent de Paul.

WEINGARTNER (JEAN-CRISTOPHE), né à Erfurth le 3 oct. 1771, quitta jeune encore le gymnase de cette ville, où il avait commencé son éducation, qu'il compléta à l'université d'Iena. De retour dans sa ville natale, il entra dans les ordres et ne tarda pas à devenir professeur de philosophie à l'université (1801) et ministre de l'Evangile dans une petite ville à peu de distance. En 1812, il était diacre, et en 1813, pasteur de l'église de la communauté des marchands. En même temps il professait dans divers établissemens publics et particuliers les sciences mathématiques, sur lesquelles il publia plusieurs *Mémoires* intéressans. Enfin il mourut à 62 ans, le 19 févier 1833, revêtu depuis 1828 des fonctions d'inspecteur-général de toutes les écoles évangéliques de la ville d'Erfurth.

WEISSE (CHRÉTIEN-ERNEST), né le 19 novembre 1765, à Leipsig, où il fit ses études, fut reçu docteur en droit en 1789, et devint bientôt après profess. de droit criminel, fonctions qu'il occupa avec le plus grand succès jusqu'à sa mort, arrivée le 6 septembre 1832, dans une de ses propriétés, près Leipsig. Ses ouvrages de droit sont très-répandus en Allemagne, où il jouissait d'une réputation méritée.

WESTPHAL (Le docteur), né en Allemagne, mort à Naples dans un âge peu avancé, au commencement de septembre 1833 Westphal, était depuis plusieurs années en Italie, où il s'était distingué par plusieurs ouvrages de mathématiques et d'astronomie, surtout par d'excellentes cartes des environs de Naples et de Rome.

WICAR (J.-B.), peintre habile et célèbre dessinateur, né à Lille, mourut à Rome le 27 février 1834 Il légua à sa ville natale une superbe collection de dessins de Giotti, Raphaël, Michel-Ange et autres peintres fameux.

WILBERFORCE (WILLIAM), né à Hull le 24 août 1759, contracta une étroite amitié avec William Pitt à l'université de Cambridge, où tous deux complétaient leurs études. Arrivé à l'âge prescrit par la loi, Wilberforce fut chargé par les électeurs de Hull de les représenter au parlement, et plus tard, il reçut le même mandat de ceux du comté d'York En 1787, il fit sa première motion pour l'abolition de la traite des nègres, et jusqu'au dernier instant de sa vie politique il ne cessa de poursuivre avec énergie et persévérance l'exécution de cette importante mesure, qu'il eut la satisfaction de voir avant sa mort adoptée dans le droit politique de l'Europe. Les productions de Wilberforce, sont des *Lettres*, des *Discours* parlementaires, et des *Brochures*, parmi lesquelles on doit distinguer ses *Vues pratiques sur les systèmes religieux dominans opposés au véritable christianisme*, qui parurent en 1799, et qui ont eu plus de 20 édit. On cite aussi son *Apologie du dimanche chrétien*, qu'on a réimprimée bien des fois Wilberforce avait une éloquence imposante et persuasive qui domina pendant bien des années dans la chambre des communes et balança souvent l'influence des hommes du pouvoir. Il mourut le 29 juillet 1833, à Londres; et, bien qu'il eût recommandé d'être enterré sans pompe, sa dépouille mortelle fut déposée à Westminster.

WILLEMIN (N.-X.), de la société royale des antiquaires de France, auteur des *Costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité et des monumens français inédits*, dont il a paru 36 livraisons, fut enlevé au commencement de février 1833, à l'âge de 69 ans et demi. Cet artiste, qui avait consacré ses talens et sa fortune à la publication de ces importans ouvrages, languissait depuis les évènem. de 1830 Sa fille, qui possède tous ces matériaux, va s'empresser de mener à la fin la publication des *Monumens français inédits*.

WILLIAMS (Miss HELENA-MARIA), née à Londres en 1759, morte le 15 décembre 1827, publia à 18 ans un poème intitulé: *le Pérou*. Son imagination lui montrant la révolution française comme le prélude de grandes améliorations sociales, elle vint s'établir à Paris en 1790. Liée avec Pethion, Vergniaud et plusieurs autres chefs des Girondins, elle faillit être enveloppée dans leur proscription, fut même arrêtée et détenue à la conciergerie du Luxembourg; mais elle parvint à s'échapper, et se retira en Suisse, où elle recueillit des observations qui parurent sous le titre de *Voyage en Suisse, avec des considérations sur le gouvernement helvétique* Il fut traduit en français par J.-B. Say, 1798, 2 vol. in-8 Après la tourmente révolutionnaire, elle revint à Paris, où elle publia plusieurs ouvrages sur la révolution On a d'elle: *Lettres écrites de la France sur la première fédération*, 1791-92, 2 vol. in-12; *Lettres écrites de France sur l'époque de la terreur*, 1795, 4 vol. in-12; *Aperçu de l'état des mœurs et des opinions de la république française et de la fin du 18e siècle*, 1801, in-8; *Correspondance politique et confidentielle de Louis XVI, avec des observations*, 1804, 3 vol. in-8, publiée en anglais la même année. M. Beuchot, dans son *Journal de la librairie* du 13 juin 1818, dit que cet ouvrage est apocryphe; *Relation des évènemens qui se sont passés du premier au 28 novembre 1815*, 1816, in-8; *Souvenirs de la revolution française*, traduits de l'anglais par M. Coquerel, son neveu. On a encore d'elle des *Poésies anglaises*, dont quelques-unes ont été traduites par Esmenard.

WILMSEN (FRÉDÉRIC-PHILIPPE), le *Berquin de l'Allemagne*, né à Magdebourg le 23 fév. 1770, se livra pendant 34 ans à la carrière de l'enseignement, et mourut le 4 mai 1831 à Berlin, où il était premier prédicateur de l'église paroissiale. Ses ouvrages embrassent la plupart des branches et les procédés de l'enseignement lui-même. Le jour même de sa mort parut la dernière feuille de son *Histoire naturelle*. De tous ses écrits celui qui obtint le plus de succès est son *Ami des enfans* qui eut plus de 100 éditions à 5,000 exemplaires, et qui est réimprimé tous les jours en Allemagne.

WITTMAN (GEORGES-MICHEL), né dans une petite ville de la vieille Bavière, sur les frontières de la Bohême, le 23 janvier 1760, fut en 1829, consacré evêque de Comano, *in partibus*, et peu après transféré au siége de Milétopolis en Bythinie, de même *in partibus*. Le 24 septembre suivant, le pape le nomma prevôt du chapitre et coadjuteur de Sailer, évêque de Ratisbonne, qui déjà l'avait désigné comme son vicaire-général. Après la mort du savant évêque de Ratisbonne, Wittman fut nommé par le roi pour lui succéder; mais il mourut le 5 février 1833.

WOISARD (JEAN-LOUIS), mathématicien, né à Metz en 1798, mort dans la même ville, en 1828, fut élève de l'Ecole polytechnique. Le licenciement de cette école en 1816 le força de rentrer dans sa famille. Il devint professeur de mathématiques au collége de Metz et répétiteur des sciences appliquées de l'Ecole d'artillerie On lui doit les cinq premiers chapitres d'un ouvrage important sur les *Spéculations industrielles*; un *Mémoire sur la collision*; la *Description du nouveau moteur qu'il a trouvé dans les variations de l'atmosphère*; des *Recherches sur quelques propriétés des solutions particulières des équations différentielles du 1er ordre*: plusieurs parties du *Cours de construction des voitures et des machines de l'artillerie*.

Ces différens travaux se trouvent pour la plupart dans les *Mémoires* de la société académ. de Metz.

WOLLANCK (FRÉDÉRIC), conseiller de justice, né dans cette ville le 3 novembre 1782, mort du choléra à Berlin le 6 septembre 1832, s'était fait connaître par un grand nombre de chants allemands, des scènes et des airs, des pièces de concert, cantates, duos, trios et quatuors, par *die Alpen Hirten* (les Bergers des Alpes), opéra en 3 actes; *Thibaut und Louis* (Thibaut et Louis), opéra en un acte; les chœurs et les airs du drame *Lieb und Frieden*.

WOLLASTON (Le doct. N.), physicien, mort à Londres le 22 décembre 1828, fit faire des progrès à la physique et à la chimie. La *pile* qui porte son nom possède une force de propagation plus grande que les autres et produit des effets surprenans. Son *Echelle synoptique des équivalens chimiques* est connue en France, ainsi que son procédé de *décomposition de l'eau par l'électricité ordinaire au moyen de l'or*. On lui doit encore des recherches nombreuses consignées dans les *Mémoires* qu'il a publiés, dont une partie a été traduite en français et insérée dans les *Annales de chimie et de physique*, et dans le *Journal des Mines*, etc.; plusieurs instrumens ingénieux, parmi lesquels on distingue le *Goniomètre* qui porte son nom, et un autre connu de tous les dessinateurs sous le nom de *Camera Lucida* (chambre claire) Il fut le premier, à une époque où l'on n'avait encore aucune notion précise sur les forces électro-magnétiques, qui indiqua le curieux phénomène de la *Rotation des aimans*, démontré plus tard par Faraday, et qui rentre comme une conséquence dans la théorie mathématique dont M. Ampère enrichit la science quelque temps après. Wollaston découvrit le *Rhodium* et le *Palladium*, métaux inconnus qu'il trouva dans le minerai de platine de Matto-Grosso, au Brésil. Sa *Méthode d'extraction du platine*, qui lui mérita une médaille d'or de la société royale de Londres, lui valut, dit-on, une partie de sa fortune. Malade depuis plusieurs mois, il dictait encore des *Mémoires* qu'il laissa à la société royale de Londres: peu d'heures avant sa mort, n'ayant plus la force de parler, il fit signe qu'on lui apportât du papier et de l'encre: alors il traça d'une main tremblante plusieurs rangées de chiffres qu'il additionna sans erreur. Le Dr Wollaston fit don à la société royale de Londres de 2.000 liv. sterl. (environ 5 mille fr.).

WORONICZ (JEAN-PAUL PAWEZA), archevêque de Varsovie, né le 3 juillet 1757, à Brodow, diocèse de Lucko en Volhinie, fut fait évêque de Cracovie en 1814: il était en même temps abbé commendataire de Lenden, sénateur du royaume et membre de l'ordre de St-Stanislas. Au commencement de 1828, il fut transféré à l'archevêché de Varsovie; ce qui lui donnait le titre de primat du royaume; mais il mourut le 6 décembre 1829, à Vienne. On cite de lui un *Mémoire* qu'il adressa à Alexandre contre quelques articles du règlement du 14 octobre 1816, dans lesquels on promettait une protection assurée à la religion catholique que l'on faisait dégénérer en une véritable oppression.

WORONZOFF (MICHEL, comte de), né à Moscou d'une famille distinguée, fut élevé en Angleterre, où son père était ambassadeur de Catherine, occupa différens emplois diplomatiques, et se distingua surtout dans les guerres de 1813 et 1814 en France. En 1815 il fit encore la campagne de France, où il resta jusqu'en 1818 en qualité de général en chef du contingent russe de l'armée d'occupation. A cette dernière époque, il se rendit au congrès d'Aix-la Chapelle, où son souverain ne tarda pas à lui témoigner, par des distinctions et des récompenses, sa reconnaissance pour ses services. Peu de temps après, il fut nommé gouverneur militaire général de la Russie Blanche et de la Bessarabie, où il succéda au général Langeron. En juin 1826, ce fut lui qui, revêtu de pleins pouvoirs, fut chargé d'ajuster à Akerman les différends entre la Porte et La Russie. Il mourut à Londres le 22 juin 1832.

Y.

YPSILANTI (ALEXANDRE), prince grec, dont le père s'était retiré en Russie, et y parvint au grade d'officier général, entra en 1814 dans une ligue qui avait pour but de régénérer son pays, profita du voisinage d'une armée russe pour commencer le soulèvement de la Moldavie et de la Valachie, et appela en même temps les provinces grecques à l'indépendance par une proclamation, dans laquelle il prenait le titre de régent du gouvernement. La désapprobation du conseil russe, en Moldavie, en atténua les effets, et après quelques marches et contre-marches, la troupe d'Alexandre fut taillée en pièces, et il se retira presque seul sur le territoire autrichien, où il fut arrêté et renfermé dans la forteresse de Mongatz en Hongrie. Après une détention de deux ans dans cette place, et de 4 ans et demi à Theresienstadt en Bohême, il recouvra sa liberté, sur la demande de la Russie, et mourut à Vienne le 31 janv. 1828.

YPSILANTI (DÉMÉTRIUS), frère d'Alexandre, travaillant comme lui à la régénération de la Grèce, commandait, en 1821, un corps de volontaires grecs. Après être resté ensuite dans une sorte d'oubli pendant quelques années, il reparut au printemps de 1825, à la tête de plusieurs milliers d'hommes. En juillet suivant, il s'empara de l'importante place de Tripolitza, occupée par 2.000 Turcs, qu'il fit passer, par représailles, au fil de l'épée. Parmi ses autres exploits, nous citerons la prise de la ville de Livadie (17 novembre 1827) et celle de Salone, l'ancienne *Thessalonique* (20 novembre de la même année). Les services que rendit à son pays le prince Ypsilanti, lui méritèrent l'honneur de faire partie du gouvernement provisoire de la Grèce. Il était encore dans la force de l'âge, lorsqu'il mourut à Nauplie, le 16 août 1832.

YPSILANTI (NICOLAS), autre frère d'Alexandre, qui fut le premier, en 1820, à donner à la Grèce le signal de l'insurrection, servait sous son frère, et commandait le corps célèbre connu sous le nom de Bataillon sacré, et qui comptait dans ses rangs les enfans des familles grecques les plus illustres, dont plusieurs avaient fait des études dans les universités étrangères. A la tête de ce vaillant corps, qui fut presque entièrement détruit, on le vit se distinguer par sa bravoure et ses talens guerriers. Il partagea ensuite la captivité de son frère dans les prisons de l'Autriche; mais l'insalubrité des cachots nuisit beaucoup à sa santé, naturellement délicate. Après son élargissement, il se retira à Kischenew, en Russie, où sa famille résidait. Depuis 15 mois il vivait à Odessa, où il mourut le 3 avril 1832, 4 ans après son frère, et âgé seulement de 35 ans.

YVART (JEAN-AUGUSTE-VICTOR), agronome et vétérinaire, surnommé l'*Arthur Young* de la France, parcourut la France, la Belgique, l'Angleterre pour connaître et comparer les différentes méthodes de culture. Il était professeur à l'école vétérinaire d'Alfort, et devint ensuite membre de l'Institut, où il remplaça Parmentier. Parmi ses ouvrages, on cite: son *Traité des assolemens*, qui concourut pour le prix décennal; *Mémoire sur les*

végétaux qui fournissent des parties utiles à l'art du cordier et du tisserand, couronné en 1788 par la Société d'agriculture de Paris; *Rapports sur les expériences du citoyen* Haudart *relatives à l'économie et à la préparation de la semence*, an VIII (1800), in-8; *Coup d'œil sur le sol, le climat et l'agriculture de la France, comparée avec les contrées qui l'avoisinent, et particulièrement avec l'Angleterre*, Paris, 1801, in-8; *Objet d'un intérêt public, recommandé à l'attention du gouvernement et de tous les amis de l'agriculture, sur la destruction des plantes nuisibles aux récoltes*; ouvrage couronné en 1807, par l'académie de Liége. Yvart coopéra à la nouvelle *Édition* du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, au *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, et au *Nouveau Cours complet d'agriculture*. Ce dernier ouvrage contient presque en entier le *Traité* d'Yvart *sur les assolemens*; il se trouve sous l'article *Succession de culture*, et n'a pas été imprimé ailleurs.

Z.

ZACH (FRANÇOIS, baron de), le doyen et l'un des plus célèbres astronomes de l'époque actuelle, membre correspondant de l'institut de France, né le 24 juin 1754 à Presbourg, en Hongrie, servit d'abord dans l'armée autrichienne, puis habita Londres quelques années; ensuite se fixa dans le duché de Saxe-Gotha, où il parvint au grade de général. La culture des sciences mathématiques et de l'astronomie avait occupé ses loisirs, et en 1787 le duc de Saxe-Gotha lui confia la direction de l'observatoire qu'il avait fait élever au mont Seeberg. Zach dirigea cet établissement naissant avec tant d'habileté que son renom s'étendit bientôt dans toute l'Europe. Ce fut au milieu de ses travaux qu'il entreprit en 1798, avec Bertuch de Weimar, les *Ephémérides géographiques*, qui se continuent encore, et en 1800 sa *Correspondance mensuelle pour les progrès de la géographie et de l'astronomie*, qui se termina en 1814. En 1806, il quitta l'observatoire de Seeberg, et suivit la duchesse douairière de Saxe-Gotha dans ses voyages en France et en Italie. Il contribua à faire ériger à Naples et à Lucques des observatoires qui manquaient à ces pays, et reprit en 1818, en français, à Gènes, sa *Correspondance astronomique, géographique, hydrographique et statistique*. En 1828, il quitta Gènes, et vint à Paris pour être opéré de la pierre. Il avait trouvé dans cette ville un soulagement à ses maux, lorsque la fatale épidémie qui affligeait la France frappa ce savant le 3 septembre 1832.

ZANINI (EMILIE-MARIE), femme poète, morte à Vienne en 1832, âgée de 22 ans, a composé des *Poésies*, qui ont été publiées sous le nom d'Emmy.

ZANNONI (JEAN-BAPTISTE), célèbre archéologue italien, mort à Florence le 12 août 1832, âgé de 58 ans, avait pendant de longues années rempli les fonctions de secrétaire de l'Académie della Crusca, et de directeur du département des antiques du duché de Toscane. Indépendamment de ses ouvrages d'érudition sur la littérature latine, grecque et étrusque, sa *Galerie royale de Florence* aurait suffi pour le mettre au rang des savans les plus distingués.

ZELTER (CARL-FRIEDRICH), prof. et directeur du Conservatoire de musique de Berlin, où il était né en 1758, exerçait, à 17 ans, la profession de maçon, qui était celle de son père, lorsque tout-à-coup il sentit naître en lui un penchant irrésistible pour la musiq. Devenu violoniste habile, Zelter se livra à la composition, et obtint, surtout depuis 1801, un succès prodigieux par ses *Chansons* et ses *Ballades*, remarquables par leur naïveté, leur énergie populaire ou leur gaîté. Grand admirateur de l'ancienne musique des églises allemandes, ses *Motets* et autres compositions de musique religieuse ont également une grande réputation. La musique vocale de Berlin lui doit de nombreux services et une foule d'élèves, parmi lesquels on remarque Félix Mendelsohn, excellent professeur de chant, et admirable organiste de Berlin. Lié par l'amitié la plus intime avec Goethe, il se proposait de publier sa *Correspondance* avec ce poète, lorsqu'il mourut à Berlin le 15 mai 1832, deux mois après son célèbre ami.

ZINZERLING (ALBERT-THÉODORE-DÉSIRÉ-MARIE GHISLAIN, baron de), prêtre, né à Gand le 27 août 1797, mort dans cette ville le 27 juin 1833, fut élevé au sacerdoce en décembre 1820, puis employé au secrétariat de l'évêché, à la direction du séminaire Sainte Barbe, et à celle de la Maison des orphelins. Condamné à un an et un jour de prison, pour avoir fait insérer quelques lignes dans un journal sur le fameux Collége philosophique, il subit en 1830 une nouvelle persécution : on l'accusait de maltraiter les enfans de la Maison des orphelins; mais le tribunal correctionnel de Bruxelles et la Cour supérieure, sur l'appel, prononcèrent son acquittement. Il n'en avait pas moins passé trois mois en prison. L'état de sa santé, qui ne lui permettait plus aucune occupation sérieuse, força enfin l'abbé de Zinzerling à se démettre de la direction des orphelins, chez lesquels on l'avait reçu, après la persécution, avec la joie la plus vive.

ZURLO (JOSEPH, comte), homme d'état, né à Naples en 1759, m. dans cette ville le 14 nov. 1828, embrassa la carrière du barreau. En 1783, il fut employé dans la commission du gouvernement envoyé dans les Calabres qui venaient d'être bouleversées par des tremblemens de terre. Après avoir obtenu un emploi dans la magistrature, il fut appelé en 1798 à la direction des finances du royaume, alors grevé d'une dette considérable. Lorsque les Français arrivèrent à Naples, il s'abstint de toute participation aux actes de la république parthénopienne, et reprit, au retour du roi, la direction du ministère des finances. Il s'attacha dès le principe à éteindre la masse des papiers publics qui étaient discrédités, rétablit le crédit, et entreprit des réformes dont il donna lui même l'exemple. Sa puissance ne tarda pas à être compromise par Acton, favori de la reine. Destitué, il alla attendre dans une prison que son innocence fût reconnue. Cependant il suivit la famille royale dans son exil. Aussi le vit-on avec étonnement s'attacher à la famille de Murat. Ministre de la justice, puis de l'intérieur, il détruisit la plus grande partie des couvens qui existaient encore dans ce royaume. La chûte du beau-frère de Bonaparte entraîna la sienne. Retiré à Venise, puis à Rome, il obtint en 1818 la permission de rentrer dans son pays natal. La révolution de 1820 le rappela aux affaires, et il devint ministre de l'intérieur. Accusé d'avoir violé un des articles de la constitution, il fut acquitté par la chambre des représentans : non seulement alors il rendit son portefeuille, mais encore il abandonna la cause des libéraux.

APPENDICE
AU SUPPLÉMENT.

CHAMPAGNY (JEAN-BAPTISTE NOMPÈRE de), duc de Cadore, né à Roanne (Loire) en 1756, d'une famille noble, mort en juill. 1834, se destina à la marine; il était major de vaisseau en 1789. Nommé par la noblesse du Forez aux États-Généraux, il se réunit l'un des premiers au tiers-état, et fut élu secrétaire de l'assemblée : pendant cette session, il s'occupa spécialement du code maritime et de tout ce qui concernait la marine. Il se retira ensuite dans le Forez. Jeté en prison en 1793, comme noble et suspect, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Le premier consul le nomma conseiller-d'état et ambassadeur à Vienne en 1801. Ministre de l'intérieur, en 1804, il alla recevoir à Fontainebleau Pie VII, qui venait en France sacrer Bonaparte. Le 1er janvier 1805, il soumit au corps législatif un tableau statistique de l'Empire, dans lequel il avait fait entrer celui de ses relations politiques avec les puissances de l'Europe; les hommes d'etat d'alors regardèrent ce rapport comme un chef-d'œuvre d'exactitude et de raisonnement. Au mois de mai, il accompagna Bonaparte à Milan, où celui-ci allait se faire couronner roi d'Italie. En février 1806, il demanda à la tribune que l'église Ste-Geneviève et la Basilique de St-Denis fussent rendues au culte. En juillet 1807, après la paix de Tilsitt, qui avait forcé les puissances continentales à rompre toute relation avec l'Angleterre, Champagny, devenu ministre des relations extérieures, fut chargé de notifier au pape, qui avait refusé d'adhérer à cette mesure, que ses etats allaient être occupés. D'un autre côté, l'Espagne et le Portugal ayant fait le même refus, Bonaparte songea à les envahir, et Champagny fut chargé des actes diplomatiques qui devaient annoncer ce grand événement. Il accompagna Bonaparte à Bayonne, en avril 1808, et rédigea le traité du 5 mai par lequel Charles IV abdiquait en faveur du conquérant français. Il reçut alors le titre de duc de Cadore. L'Autriche renouvelant les hostilités, Champagny suivit Bonaparte dans la campagne de 1809; puis il travailla à consolider la paix signée le 14 octobre, par le mariage de Bonaparte avec Marie-Louise. Il proposa ensuite la réunion de la Hollande avec la France : en 1811, il échangea les affaires extérieures contre l'intendance des domaines de la couronne; c'était une disgrâce. Cependant, Champagny devint sénateur en 1813. Pendant les campagnes de Russie et de Saxe, il était secrétaire du conseil de régence; il accompagna Marie-Louise à Blois après l'occupation de Paris, adhéra ensuite à la déchéance de l'empereur, et fut nommé pair le 4 juin 1814. Intendant des domaines de la couronne pendant les cent-jours, il figura à la chambre des pairs de Bonaparte. Après la deuxième restauration, il resta dans la vie privée jusqu'en 1819, qu'il fut rétabli, sous le ministère Decazes, dans les honneurs de la pairie. La vie de M. de Champagny n'offrit plus rien de remarquable.

LAFAYETTE (GILBERT MOTTIERS, marquis de), né le 1er septembre 1757 à Chavagnac, près Brioude (Haute-Loire), mort à Paris le 20 mai 1834, épousa à 16 ans, mademoiselle de Noailles, fille du duc d'Ayen, et refusa, dans le même temps, une place à la cour. Bientôt la guerre de l'indépendance de l'Amérique éclata; Lafayette se déclara en faveur de cette cause, et se présenta à Franklin, qui l'accueillit avec joie. Cependant la nouvelle des désastres des Américains parvint bientôt en Europe; on apprit que, réduit à 2,000, ils venaient d'être battus par 30,000 Anglais, et dès-lors leur perte parut presque certaine. Toute espèce de crédit leur fut fermé. Lafayette, sans désespérer de leur cause, songea à leur porter secours. Il quitta la France, arriva à Charlestown en 1777, reçut bientôt du congrès le rang de major-général, et dès la première bataille livrée le 11 septembre, il fut blessé à la jambe, en voulant ramener à la charge la brigade dont il faisait partie. Sa blessure n'était pas encore cicatrisée qu'il vola à de nouveaux dangers; à la tête d'un détachement de milice, il battit un corps d'Anglais et de Hessois bien supérieur en nombre. Bientôt après, le congrès vota des remerciemens à Lafayette pour ne pas s'être laissé séduire par l'appât d'une victoire inutile. Il fut ensuite chargé d'un commandement en chef dans le Nord, qu'il ne voulut occuper que sous la condition de rester subordonné à Washington. Après avoir défendu une vaste contrée avec une poignée d'hommes, le général Lafayette sauva 2,000 indépendans et leur artillerie, enveloppés par l'armée anglaise. Il se distingua à la bataille de Monmouth, gagnée le 27 juin 1778, par les républicains, et partit aussitôt avec sa division pour aller couvrir la retraite de Sullivan, qui était contraint d'évacuer Rhode-Island. Le succès de cette entreprise mérita à Lafayette les remercimens du congrès, et une épée ornée de figures allégoriques qui lui fut remise par Franklin à Paris, où il se rendit en 1779, après que la France eut reconnu l'indépendance de l'Amérique. Il ne resta dans sa patrie que le temps nécessaire pour se procurer des secours d'hommes, d'argent, etc., et repartit aussitôt qu'il les eut obtenus. Il fut reçu avec le plus grand enthousiasme à Boston, y annonça l'arrivée du général Rochambeau, et se rendit aussitôt à l'armée. En 1780, il commanda l'avant-garde du général Washington, échappa à la trahison d'Arnold, et en 1781, il fut chargé de la défense de la Virginie. Ses troupes ne s'élevaient pas au-delà de 5,000 hommes; elles étaient sans habits, sans argent, et très-souvent sans vivres; c'est avec des moyens aussi faibles qu'il tint tête pendant plus de cinq mois à toutes les forces de lord Cornwallis, que ses succès avaient rendu la terreur de l'Amérique. Ce général avait d'abord écrit *que l'enfant ne pouvait lui échapper*; mais il fut bientôt lui-même bloqué par terre et par mer. Le général Lafayette, qui venait d'opérer ce mouvement au moyen d'un renfort de 3,000 hommes, et qui, d'ailleurs voyait que l'ennemi ne pouvait se sauver, aima mieux, malgré les instances du comte de Grasse et de Saint-Simon, épargner le sang que de remporter une victoire certaine; il attendit l'arrivée des généraux Washington et Rochambeau. C'est alors que l'attaque eut lieu. Lafayette y déploya de l'intrépidité, et enleva à la bayonnette une redoute hérissée de canons, dans laquelle il s'élança le premier. La capitulation

d'York-Town fut le résultat de cette victoire. Le général Lafayette revint alors en France pour hâter l'envoi de nouveaux secours. Il allait mettre à la voile avec le comte d'Estaing, qu'il avait rejoint à Cadix avec 8.000 hommes, lorsqu'ils reçurent la nouvelle de la paix. Lafayette fit encore, peu d'années après, un voyage aux États-Unis. Le souvenir des services qu'il avait rendus à ce pays était encore présent à l'esprit de tous les citoyens; ils le reçurent en triomphe et lui accordèrent ainsi qu'à son fils le droit de cité. Il obtint encore le privilége d'assister aux séances de l'assemblée législative, faveur dont il usa plusieurs fois. Son buste, orné d'inscriptions honorables, et placé dans la salle devenue depuis celle des élect., a été donné à la ville de Paris par les États de Virginie, qui, avec ceux de Pensylvanie, ont pris le nom de Lafayette. Ce général parcourut aussi l'Allemagne, et fut accueilli par Frédéric et par l'empereur Joseph II. Lafayette essaya d'affranchir graduellement les noirs; il embrassa aussi la cause des protestans français et des patriotes bataves. Membre de l'assemblée des notables en 1787, il s'y prononça pour la suppression des lettres de cachet et des prisons d'état. Il y obtint un arrêté favorable à l'état civil des protestans, et fut du nombre des notables qui insistèrent pour la convocation d'une assemblée nationale. Après avoir signé les oppositions des états de Bretagne, il fut nommé député aux États-Généraux, où il insista sur l'éloignement des troupes de la capitale, demandé par Mirabeau. Le 11 juillet 1789, il proposa la première déclaration des droits, ainsi que la responsabilité des conseils du roi. Dans les nuits des 13 et 14 du même mois, il fut président de l'assemblée, et le 15, il fut le chef de la députation envoyée à Paris. Nommé alors commandant général, il institua la garde nationale de Paris et celle du royaume, publia l'ordre de démolir la Bastille, et donna la cocarde tricolore, qu'il assura devoir faire le tour du monde, en la présentant à l'assemblée électorale. Plusieurs personnes durent l'existence à l'empire que lui avait donné sa popularité; il donna même sa démission, parce qu'il ne put sauver Foulon et Berthier. Rentré dans son commandement par suite des instances qui lui furent faites, il fit adoucir les formes acerbes de la procédure contre les accusés, d'après la demande qu'il en fit faire à l'assemblée constituante par la commune de Paris. Le 5 octobre, il marcha avec la garde nationale sur Versailles, où s'était porté le peuple de la capitale, et le 6 il ramena la famille royale à Paris, où vint alors s'établir l'assemblée constituante. Dans le procès de Favras, il maintint l'indépendance des juges; peu de temps après, il fit relâcher un homme qui avait tiré sur lui un coup de fusil à bout portant au Champ-de-Mars. Il demanda le jury anglais, les droits civils des hommes de couleur, la suppression des ordres, l'abolition de la noblesse héréditaire; il insista surtout pour que l'égalité des citoyens fût proclamée. Après avoir refusé les places de connétable, de dictateur et de lieutenant-général du royaume, il fit décréter que le même individu ne pourrait commander les gardes nationales que d'un seul département, et il le fit au moment où les quatre millions de gardes nationaux de France allaient le demander pour leur chef. Ce fut en leur nom qu'il prêta le serment civique sur l'autel de la patrie, à la fête de la fédération de 1790. Dans la discussion du 20 février de la même année, il proclama que l'insurrection était *le plus saint des devoirs*, lorsque la servitude rendait une révolution nécessaire. Le général Lafayette institua avec Bailly le club dit des Feuillans. Lors de l'évasion de Louis XVI, il ne dut qu'à sa popularité d'avoir échappé aux plus grands dangers, parce que, trompé par les apparences, il venait de répondre sur sa tête que le roi ne partirait pas. Dans cette circonstance, Lafayette fut en butte aux accusations des deux partis: l'un prétendait qu'il avait voulu servir le roi, et l'autre, avec plus de raison, qu'il avait voulu renverser la monarchie. Le décret qui rétablissait le roi sur le trône, à la condition qu'il accepterait la constitution, excita un soulèvement que le général Lafayette dissipa au Champ-de-Mars. Après avoir fait accepter l'amnistie proposée par Louis XVI, il donna sa démission et se retira dans son pays, en emportant avec lui la statue de Washington, et une épée forgée des verroux de la Bastille, dont la garde nat. de Paris lui avait fait présent. Bientôt les émigrés parvinrent à former la première coalition. Le général Lafayette, nommé pour commander une des armées chargées de repousser cette agression, rétablit la discipline et organisa l'artillerie légère. Il battit l'ennemi à Philippeville, à Maubeuge et à Florennes; mais bientôt le cours de ses succès fut interrompu par les ennemis de l'intérieur. Le système défensif fut abandonné par le ministère, et Lafayette devint l'objet des accusations de Dumouriez et de Collot d'Herbois. Dans une lettre écrite le 16 juin, il dénonça à l'assemblée législative la prétendue trame des contre-révolutionnaires, qui, disait-il, sous le masque de la démagogie, tuaient la liberté par l'excès de la licence. Quelques jours après, il vint lui-même appuyer sa dénonciation, affectant de demander justice des violences exercées, le 20 du même mois, la personne de Louis XVI. La montagne triomphait, il ne put rien obtenir. Il voulut alors amener, sous l'escorte de ses troupes, le roi et sa famille à Compiègne. Ce prince rejeta sa proposition. Quoi qu'il en soit, l'effigie du général Lafayette fut brûlée le 30 juin, au Palais Royal; lui-même fut mis en accusation par les républicains; mais, le 8 août suivant, il fut acquitté à une très-grande majorité. Il ne se prononça pas moins contre la journée du 10 août, et le 15 il fit arrêter à Sedan les commissaires envoyés près de lui. Comme sa tête était à prix, il passa avec quelques amis dans un pays neutre; mais, arrivé à Rochefort, petite ville de la Flandre, il tomba au pouvoir des Autrichiens, qui, après l'avoir traîné à Wesel et à Magdebourg, le conduisirent à Olmutz, avec Latour-Maubourg, Alexandre Lameth et Bureau de Pusy. Sa femme, si connue par sa tendresse, son courage et ses vertus, vint avec ses filles partager sa captivité. Lafayette et ses compagnons d'infortune n'obtinrent leur délivrance qu'après plus de cinq ans, et sur la demande du général Bonaparte, qui n'eut besoin que d'être averti par Regnaud de St-Jean d'Angely, pour faire de cette réclamation une stipulation particulière, lors des négociations qui terminèrent la mémorable campagne d'Italie. Rendu à la liberté, le prisonnier d'Olmutz ne voulut prendre aucune part à la révolution du 18 fructidor, et fut contraint par cette raison de s'arrêter à Hambourg. C'est à cette époque que le directoire fit vendre le reste de ses biens. Mais il n'en prit pas moins, ainsi que ses amis, la cocarde tricolore, et rentra en France lors de la révolution du 18 brumaire. Le général Lafayette refusa de prendre part au gouvernement, même comme sénateur, et il vota contre le consulat à vie. Se retirant alors dans ses propriétés, il s'y occupa d'agriculture, jusqu'au moment où l'Europe s'arma pour venir une seconde fois envahir le sol de la France. Lafayette se présenta aux élections, refusa la pairie, et fut nommé député à la chambre des représentans. Après la bataille de Waterloo, il monta à la tribune, et parla ainsi: « Lorsque pour la première fois, depuis bien des années, j'élève une voix que les vieux amis de la liberté reconnaîtront encore, je me sens appelé, messieurs, à vous parler des dangers de la patrie, que vous seuls à présent avez le droit de sauver. Des bruits sinistres s'étaient répandus, il se sont malheureusement confirmés. Voici le moment de nous rallier autour

du vieux étendard tricolore, celui de 89, celui de la liberté, de l'égalité et de l'ordre public, c'est celui-là seul que nous avons à défendre contre les prétentions étrangères et contre les tentatives intérieures. » En même temps, il fit déclarer que la chambre réunie resterait en permanence; que toute tentative pour la dissoudre était un crime de haute trahison; et que quiconque s'en rendrait coupable, serait regardé comme traître à la patrie, et sur-le-champ jugé comme tel; que l'armée de ligne et les gardes nationales, qui avaient combattu et combattaient encore pour défendre l'indépendance et le territoire de la France, avaient bien mérité de la patrie, etc. Le général Lafayette fut ensuite envoyé, en qualité de commissaire, près les puissances alliées, pour demander une suspension d'armes. Il ne put l'obtenir, et à son retour, il apprit la nouvelle de la capitulation de Paris, et de la retraite de l'armée sur la Loire. C'est alors que l'ambassadeur anglais lui demanda que Napoléon fût livré aux alliés. « Je suis étonné, lui répondit-il, que, pour proposer cette lâcheté, vous vous adressiez au prisonnier d'Olmutz. » Le 6 juillet, il rendit compte à l'assemblée des conférences d'Haguenau, et il assura que les départemens qu'il venait de traverser partageaient les sentimens renfermés dans le manifeste de la veille, auquel il adhéra en son nom, et au nom de MM. d'Argenson et Sébastiani. Le 8 juillet, les députés trouvèrent les portes du corps législatif fermées, et mises sous la garde d'un poste de Prussiens. Lafayette, qui était vice-président, emmena les députés chez lui, puis se rendit avec une grande partie d'entre eux, chez Lanjuinais, président de la chambre, où ils rédigèrent le procès-verbal qui constata ce fait. Lafayette se retira aussitôt à Lagrange, où il continua de vivre dans la retraite jusqu'en 1817, époque à laquelle il fut proposé pour député par le collège électoral de Paris. Il échoua alors; mais le département de la Sarthe, en 1818, et ensuite l'arrondissement de Meaux (Seine-et-Marne), le nommèrent leur représentant à la chambre des députés. Lafayette parla dans toutes les discussions importantes, et il ne manqua jamais de produire l'effet qu'il s'était proposé. Eloigné de la chambre septennale, il fit en 1824 un voyage mémorable aux Etats-Unis, prononça à son retour un discours funèbre sur la tombe de Manuel, et, envoyé de nouveau à la chambre, par l'arrondissement de Meaux, il y siégea jusqu'à la fin de la session de 1829. Les ordonnances du 25 juillet 1830 le surprirent dans sa retraite de Lagrange. Accourant aussitôt à Paris, il proposa chez M. Audry de Puyraveau, la création d'un gouvernement provisoire, accepta chez M. Lafitte le commandement de toutes les forces militaires, et demanda en même temps la formation d'une commission civile. Après la victoire, porté à l'Hôtel-de-Ville dans les bras des insurgés, il déploya le drapeau tricolore sur la tour de l'édifice. C'est là qu'il répondit au parlementaire de Charles X, ce mot fatal : « Il est trop tard » C'est là encore qu'il protégea de sa popularité l'intronisation du duc d'Orléans. Ce prince le pria dans le premier élan de sa reconnaissance, d'accepter le commandement général des gardes nationales du royaume, que Lafayette avait refusé quarante ans auparavant, comme donnant à un seul homme un pouvoir trop dangereux. Le véritable service qu'il rendit dans ce commandement, fut la protection dont il entoura les anciens ministres, que menaçait au Luxembourg une populace sanguinaire. Son titre ayant été supprimé plus tard par la chambre, il alla au-devant de cette mesure en donnant sa démission Depuis cette époque il persista plus que jamais dans une opposition systématique au gouvernement dont il avait secondé l'établissement; ses discours à la chambre, ses démarches au-dehors, l'usage que faisaient les républicains de son nom, comme d'un signe de ralliement, sa présence aux funérailles de Lamarque, ensanglantées par les troubles de juin 1832, sa présence aussi aux funérailles de Dulong, tout indiquait ses antipathies contre l'ordre de choses. Atteint par un froid humide pendant le convoi du fils adoptif de Dupont de l'Eure, Lafayette emporta de là le germe de la maladie qui mit fin à sa longue carrière. Ses funérailles, protégées par un immense appareil militaire, ne furent point troublées par l'émeute. Il fut inhumé à Picpus, à côté du tombeau de sa femme et de madame de Noailles sa belle-mère, qui y avait été déposée après son exécution.

LALLY-TOLLENDAL (Trophime-Gerard, marquis de), pair de France, membre de l'Acad. franç., fils du lieut.-général Lally baron de Tollendal en Irlande qui périt sur l'échafaud, naquit à Paris le 5 mars 1751, et m. le 11 mars 1830. En 1778, après des études brillantes au collége d'Harcourt, il conçut le dessein hardi de réhabiliter la mémoire de celui que seulement alors, au moment où il le perdit, il connut pour être son père. Son zèle fut couronné d'un plein succès. Appuyé du talent de Voltaire, qui pourtant eut le tort de ne pas se renfermer toujours dans la vérité des faits, il parvint à obtenir quatre arrêts du conseil qui cassèrent successivement ceux du parlement; et si la révolution de 1789 n'était venue détruire la cour souveraine de Rouen, cette affaire eût sans doute été entièrement terminée. Mais l'opinion publique prit le soin d'achever ce que la force des événemens avait suspendu. Il trouva sa première récompense dans les témoignages exprimés sur les provisions mêmes de la charge de grand-bailli d'Etampes qu'il acheta quelque temps avant la révolution; elles portaient qu'elles lui étaient accordées pour les services rendus à l'état par son père et pour sa piété filiale. Député par la noblesse aux Etats-Généraux de 1789, il fit l'éloge de Necker dont il avait approuvé les projets de réforme : et devint membre du comité de constitution. Il apporta dans la politique d'alors des vues conciliatrices peu propres à donner aux affaires une direction marquée, et ses *Discours* dans cette période de sa vie firent peu de sensation. Cependant il s'aperçut que l'assemblée avait dépassé les limites de ses pouvoirs, et se retira en Suisse en 1791. C'est là qu'il publia son *Quintus capitolinus*, où il passait en revue les défauts de la constitution. Rentré en France en 1792, il chercha en vain à défendre Louis XVI, fut arrêté au 10 août, enfermé à l'abbaye, échappa aux massacres de septembre; et, rendu à la liberté se retira en Angleterre, d'où il sollicita sans l'obtenir, sur une lettre écrite à la Convention, l'honneur de défendre Louis XVI. Il n'en fit pas moins imprimer son *Plaidoyer*, modèle de chaleur et de sentiment, ainsi qu'une *Défense des émigrés*, mais ne rentra en France qu'au 18 brumaire, et dès-lors habita Bordeaux : c'est là que le trouva la restauration. Il quitta Bordeaux pour suivre Louis XVIII à Gand, fit le rapport sur lequel fut rédigé le manifeste du roi à la nation française, et en 1815 fut élevé à la pairie en récompense de sa longue fidélité. Orateur spirituel, modéré dans ses opinions, jamais aucun parti n'a pu lui reprocher d'aigreur ni d'emportement; outre ses *Mémoires* et quelques écrits politiques, on a de lui dans le genre littéraire, un *Essai sur la Vie du comte de Strafford*, ministre de Charles Ier; une *Tragédie* sur cet homme d'état, jouée aux Français en 1792, quelques *Chansons*, des *Lettres à Burke*, la *Traduction* de plusieurs Oraisons de Cicéron.

L'ÉCUY (Jean-Baptiste), naquit le 3 juillet 1740, à Yvois-Carignan, dans le Luxembourg français, aujourd'hui département des Ardennes. Il paraît que son nom de famille était L'Ecuyer, qui fut peu à peu abrégé dans l'usage ordinaire. L'Ecuy commença ses études en 1748, au petit collége d'Yvois, d'où on l'envoya faire sa rhétorique et sa philosophie sous les jésuites, à Charleville,

et en 1758, il fut admis au séminaire du Saint-Esprit. L'année suivante, il prit l'habit à l'abbaye de Prémontré, et y prononça ses vœux le 30 mars 1761. Peu après, ses supérieurs le firent passer au collége de Prémontré, à Paris, pour y suivre le cours ordinaire des études. Le jeune L'Ecuy y reçut les ordres, et fut ordonné prêtre le 22 septembre 1764. A la mort de Manoury, abbé général de Prémontré dont L'Ecuy était déjà secrétaire depuis 1759, celui-ci fut élu en sa place le 18 septembre 1780. Son premier soin fut d'accroître et d'enrichir la bibliothèque de son abbaye, et plus de 50,000 liv. de son propre revenu furent employées à des acquisitions de ce genre. Le nouvel abbé s'occupa aussi de l'amélioration des études; ce fut un des objets traités dans les chapitres qu'il présida en 1782, 1785 et 1788. On y décida la réforme et la réimpression du bréviaire et des autres livres liturgiques de l'ordre. Soigneux d'établir la concorde entre les deux branches de l'ordre de Prémontré, l'abbé L'Ecuy présida plusieurs fois les chapitres de ceux de la Stricte-Observance. Il visita les abbayes de son ordre en Suisse, dans le Pays de Porentruy et dans diverses parties de la France. En 1787, le roi le nomma membre de l'assemblée provinciale de Soissons et président de celle de Laon. La révolution éclata, et amena une suite de décrets hostiles à la religion et au clergé. Le 1er novembre 1790, on signifia à L'Ecuy de quitter son abbatiale. Il se retira à sa maison de campagne de Panancourt. Une pension de 6,000 lui fut assignée comme indemnité de sa mense abbatiale; mais à peine lui en avait-on payé une petite portion qu'elle fut réduite à 1,000 fr. que l'on payait en papier, à perte. Par la suite, ces 1,000 fr. furent encore réduits au tiers. C'était assurément une grande chute, mais L'Ecuy supporta sa disgrâce avec résignation. Bientôt on vint l'inquiéter dans sa retraite. Il fut incarcéré à Chauny le 2 septembre 1793, mais relâché le 14 du même mois. Le voisinage de Prémontré lui paraissant dangereux, il se retira, en mai 1794, à Grandval, maison solitaire près Melun, où il vivait avec son frère, comme lui religieux prémontré. En 1795, le besoin de s'occuper lui fit prendre quelques élèves qu'il instruisait de concert avec son frère. En 1801, L'Ecuy vint se fixer à Paris, où il avait de nombreux amis. Un d'eux, l'abbé Lissoir, ancien abbé de la Valdieu, le mit en relation avec les rédacteurs du *Journal de Paris*, et l'abbé L'Ecuy y donna des *Articles* jusqu'en 1811. En 1803, il fut nommé chanoine honoraire de Notre-Dame. En 1806, il devint aumônier de la femme de Joseph Bonaparte, et distribua en cette qualité pendant plusieurs années des sommes importantes pour les pauvres et pour toute sorte de bonnes œuvres. En décembre 1812, on le chargea de prêcher un *Discours* à Notre-Dame pour l'anniversaire du couronnement, et le 15 août 1813, il prêcha dans la même église pour le rétablissement du culte. En 1818, Louis XVIII lui accorda une pension de 500 fr. En 1824, l'archevêque de Paris le nomma chanoine de Notre-Dame, et l'admit dans son conseil. Le prélat lui écrivit à cette occasion la lettre la plus bienveillante et la plus flatteuse. Il le chargeait en même temps de l'examen des livres soumis à son approbation. Le vénérable vieillard avait conservé toutes ses facultés morales et physiques, quand, le 6 avril 1828, il tomba dans la sacristie de Notre-Dame. On le releva, mais depuis ce temps il ne put marcher, ses jambes lui refusaient le service. Cependant il continua encore de se livrer au travail. Sa mémoire avait conservé sa fraîcheur. Ce n'est que sur la fin de 1833 que ses forces diminuèrent progressivement. Enfin il s'éteignit doucement, le 22 avril, dans sa 94e année, après avoir reçu tous les secours de la religion. Ses obsèques eurent lieu à Notre-Dame, le 24, avec un plus grand concours qu'on n'eût pu l'attendre pour un homme qui n'avait plus de contemporains. D'après ses intentions, son corps fut embaumé par les soins du docteur Martin, son ami, qui le voyait assidûment depuis bien des années, et qui avait prolongé sa carrière à force de zèle et de prudence. Son cœur avait dû être transporté à l'abbaye de Strahow, de l'ordre de Prémontré, à Prague, selon les désirs de l'abbé L'Ecuy, et afin, dit-il dans un écrit qu'il a laissé sur ce sujet, que ses confrères songent à prier pour lui. Il ne voulait pas que l'on crût que la vanité l'avait porté à ordonner ces dispositions, et en effet tous ceux qui ont connu la simplicité de son caractère ne l'en soupçonneront pas. Mais il était naturel qu'il souhaitât que quelque chose de sa dépouille mortelle fût conservé dans une abbaye de son ordre. Voici la liste de ses ouvrages: *OEuvres de Franklin*, traduites de l'anglais, 1773, 2 vol. in-4; *Discours de la rosière de Salency*, en 1776; in-8; *Discours pour l'ouverture du chapitre de Prémontré*, en 1779, in-4; traduit en latin par l'abbé de Strahow. *Amintor et Théodora, suivie de l'Excursion ou les Merveilles de la nature*, 1797, 3 vol. in-12; c'est une traduction de l'anglais, de David Mallet. *Nouveau Dictionnaire historique, biographique et bibliographique*, in-8: 1803; traduit de l'anglais de Watkins. *Dictionnaire de poche latin-français*, 1805, in-12, oblong, réimprimé en 1831; *Abrégé de l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 1810, 2 vol. in 8, réimprimé en 1 vol. in-12 et connu sous le nom de *Bible de la Jeunesse. Discours* pour l'anniversaire du Couronnement et pour l'Assomption, 1813, 2 brochures in-8. La partie ecclésiastique du *Supplément*, en 4 vol., *au Dictionnaire historique* de Feller, 1818 et 1819, le reste du *Supplément* était rédigé par M. Bocous. *Manuel d'une Mère chrétienne*, ou *Courtes Homélies sur les Epîtres et Evangiles des dimanches et fêtes*, 1832, 2 vol. in-12 avec figures. *Annales civiles et religieuses d'Yvois-Carignan et de Mouzon*, 1822, in-8; un *Recueil sur la prise de Constantinople*, pour faire suite à l'histoire Bysantine, 1823, in-fol., imprimé à 60 exemplaires aux frais de M. le baron de Vincent et de sir Charles Stuart, alors ambassadeur d'Autriche et d'Angleterre en France. *Strenæ Norbertea*, 1827, in-8; traduction en vers français d'une élégie latine du jésuite Werpen, sur la conversion de saint Norbert. Il est auteur du 8e volume de l'ouvrage de Bassinet, *Histoire sacrée de l'Ancien et du Nouveau Testament*; ce volume contient les *Actes des Apôtres* et *l'Apocalypse*. Il a fourni beaucoup d'*Articles* de littérature au *Journal de Paris*, depuis 1801 jusqu'en 1811; des *Notices* à la *Biographie universelle*, de Michaud, depuis 1811 jusqu'en 1825 et des *Articles* aux trois premiers volumes de l'*Ami de la Religion. Essai sur la vie de Gerson*, 1832, 1 vol. in-8. On assure que cette *Vie de Gerson* n'était point destinée à l'impression; seulement, le manuscrit devait en être déposé à la bibliothèque de l'Archevêché. Mais cette bibliothèque ayant été dévastée et anéantie, l'auteur se laissa persuader de publier son ouvrage. Il existe une Flore de Prémontré (*Flora Præmonstratensis*), qui fut faite par ses soins et à ses frais. Les plantes qui se trouvent dans le voisinage de l'abbaye y sont peintes. Le Marcant de Cambronne, botaniste de Laon, était chargé de décrire les plantes. Ces descriptions sont faites à la main. Dans les années 1787 et 1788, il y eut plus de 600 plantes décrites. Le recueil forme trois gros volumes in-folio, grand papier; c'est un exemplaire unique dont l'abbé L'Ecuy a fait présent à la bibliothèque publique de Laon. L'Ecuy a laissé un manuscrit curieux; c'est un abrégé de sa vie: *Vitæ meæ breve Compendium*.

FIN DU SUPPLÉMENT.



